LA

BELLE MIETTE

PARIS. — F. MOUILLOT, IMPRIMEUR, 13, QUAI VOLTAIRE. — 35977

LA

BELLE MIETTE

PAR

Théodore HENRY



PARIS

JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS

14, CLOITRE-SAINT-HONORÉ, 14


LIBRARY
DEC
16
1982
OF TORONTO
SITY

PAR THÉODORE HENRY



JULES ROUFF et Cie, éditeurs, 14, Cloître-Saint-Honoré, à Paris

LA BELLE MIETTE

I

LA MENDIANTE

Un jour du mois d'août 18.., vers trois heures du soir, on eût pu voir sur le chemin de Saint-Pierre une fillette de quatorze à quinze ans, se dirigeant vers Marseille, en trottinant dans la poussière.

Cette jeune fille, cette enfant, était fort pauvrement vêtue. Elle portait une robe beaucoup trop courte qui arrivait à peine au-dessus du mollet. Ses pieds étaient nus et un mouchoir négligemment noué était posé sur sa tête.

Malgré ce misérable costume, elle était jolie. Ses cheveux bouclés tombaient abondants sur ses épaules : son visage était régulier, ses yeux noirs avaient un doux éclat.

La fillette semblait se hâter. Un cabas passé au bras, elle courait comme si elle était attendue. Elle ne s'apercevait pas que le soleil était ardent et que la chaleur insupportable rendait la route déserte.

Soudain, elle s'arrêta net. Elle venait d'entendre un claquement de fouet.

La jeune fille regarda son cabas vide et parut prendre une résolution. Elle se remit en marche, mais cette fois doucement.

Le bruit qui avait frappé ses oreilles était produit par un roulier qui venait de faire baigner son cheval dans le ruisseau du Jarret. La petite fut désappointée néanmoins elle n'hésita pas.

— Mon bon monsieur, faites-moi l'aumône, s'il vous plaît ! Un petit sou !

Le roulier enfourcha sa bête sans rien dire.

La mendiante ne se découragea pas et suivit l'homme en répétant :

— Un petit sou, monsieur, un petit sou !

Le roulier eut un ricanement.

— Veux-tu te taire, veux-tu te taire, ou sinon...

La fillette ne sembla pas effrayée de ces menaces.

— Donnez-moi quelque chose, dit-elle encore d'une voix suppliante.

Le roulier rit de nouveau de son rire grossier.

— Va-t'en, autrement je t'assomme!

La menace fit une vive impression sur la jeune fille ; elle releva fièrement la tête.

— Je ne vous crains pas, charretier.

— Hue, hue, la laide!

Le regard de la mendiante eut un éclair.

— Je ne suis pas aussi laide que vous.

— Cache-toi!

— C'est à vous de vous cacher, et non pas à moi.

— Guenille!

Le roulier avait lancé son cheval au trot.

L'enfant eut un instant d'embarras. La colère avait empourpré son teint.

Elle se jeta dans le fossé qui bordait la route et elle ramassa un caillou pointu qu'elle lança à la tête de l'homme qui l'avait insultée.

Le roulier, blessé, poussa un cri, sauta à bas de sa monture; mais déjà la mendiante avait pris la fuite à travers champs.

La jeune fille ne tarda pas à se trouver sur les bords du Jarret.

Elle se glissa derrière un buisson.

— Il sera bien fin, le roulier, s'il me trouve ici! murmura-t-elle.

Elle attendit quelques instants dans sa cachette; puis, n'entendant aucun bruit, elle montra la tête.

— Personne! fit-elle. L'homme n'aura pas voulu s'éloigner trop de son cheval. C'est égal, je me suis bien vengée. C'est à mon tour de railler.

La fillette montrait des dents semblables à des perles. Il y avait quelque sauvagerie dans son rire.

— Ce n'est pas tout... J'oublie mon rendez-vous avec Pierre; le pauvre garçon doit m'attendre. Heureusement que je ne suis pas bien éloignée du jardin de son patron!

La mendiante reprit son cabas et continua sa route sur le bord de l'eau.

Elle ne se dépêchait plus maintenant. Ses pieds nus foulaient avec une sorte de volupté l'herbe humide.

— Oh! une violette!

L'enfant était joyeuse comme si elle avait aperçu un trésor. Elle se pencha pour cueillir la fleur. Mais, au lieu de prendre la violette, elle étouffa un cri, car elle venait de faire une découverte imprévue.

Au pied d'un saule pleureur, un jeune homme dormait. Elle resta un moment à le considérer.

Ce jeune homme pouvait avoir de vingt-deux à vingt-trois ans. Il était blond et son visage était beau. Une légère moustache couvrait sa lèvre; sa respiration était douce et égale.

La petite mendiante éprouvait une sorte d'admiration.

Le dormeur devait être un ouvrier, car ses vêtements étaient peu élégants. Il souriait presque dans son sommeil.

La fillette vit bientôt sa figure se rembrunir et une expression de haîne couvrir ses traits :

— Lui... lui... toujours lui!... dit-il.

Elle crut qu'il allait se réveiller et elle se rejeta en arrière.

Mais la physionomie du jeune homme était redevenue plus calme. Sa bouche s'entr'ouvrit de nouveau et laissa passer un nom, qu'il murmura comme s'il eût été pour ses oreilles charmées la plus douce des musiques :

— Claire!

La mendiante se retourna comme si un serpent l'eût piquée.

— Qu'est-ce que je fais ici? dit-elle brusquement. Pierre m'attend... Ah j'oubliais!

Elle avait maintenant l'air méchant.

Elle s'agenouilla près du jeune homme et fouilla dans un havresac qu'il avait déposé à côté de lui. Il n'y avait qu'un morceau de pain et des fruits.

La fillette s'en empara.

— Voyons encore!

Doucement, bien doucement, elle glissa la main dans la poche du dormeur.

Ses yeux brillèrent avec une expression de joie.

— Une bourse! dit-elle.

Oui, c'était bien une bourse. Elle ne s'était pas trompée.

Elle s'empressa d'en délier les cordons, mais une grimace succéda à son contentement.

— Vingt sous! murmura-t-elle dédaigneusement.

Néanmoins l'aubaine était bonne. La jeune fille enferma le pain et les fruits dans son cabas, puis elle s'éloigna sans même jeter un dernier regard à celui qu'elle venait de dépouiller, et qui continuait sans doute son doux rêve.

II

L'AMI DE LA MIETTE

La mendiante suivait toujours le cours du Jarret. Elle arriva enfin devant une espèce de passerelle sur laquelle elle s'engagea sans hésitation.

Une fois sur l'autre rive, elle s'approcha d'une maison neuve assez grande. Une porte était ouverte. Sans prendre garde aux aboiements furieux d'un

chien enchaîné, elle pénétra dans une cour où gloussait une poule entourée de ses poussins.

— Pierre! Pierre! cria-t-elle.

Personne ne répondit.

— Pierre! fit-elle encore une fois.

Elle tressaillit; un homme venait de la saisir par la taille.

La jeune fille se retourna vivement.

— Hé! la Miette, tu ne t'attendais pas à me voir à la place de ce mauvais sujet de Pierre!

— Laisse-moi, Joseph, fit la pauvre créature toute tremblante.

— Si je prevenais le patron, il te donnerait bien quelques coups de fourche avant de te renvoyer.

— Aie pitié de moi!

— Oui, à condition que tu m'embrasseras.

— Jamais!

— Tout de suite, au contraire.

La Miette regarda avec haine et dégoût l'individu qui lui faisait violence. Il tendait la joue.

— Allons, dépêche-toi.

La jeune fille approcha sa bouche du misérable, mais, au lieu de l'embrasser, elle cracha au visage de son ennemi.

Celui-ci eut comme un hurlement de rage.

— Ah! tu vas me le payer!

La Miette se reprit à trembler.

— Grâce, Joseph, grâce! supplia-t-elle en tombant à genoux.

Joseph lui saisit les deux mains; elle eut un cri de détresse.

— Si Pierre était là, tu n'agirais pas ainsi.

— Pourquoi pas? Tu t'imagines que j'en ai peur?

— Oui, car il est courageux, et toi tu es un lâche.

— Tais-toi, Miette, ou sinon...

Une voix se fit entendre.

— Eh bien! que lui ferais-tu?

C'était au tour de Joseph d'éprouver de l'effroi. Il lâcha la mendiante, qui se jeta dans les bras du jeune homme qui venait d'apparaître.

Pierre, car c'était lui, avait dix-neuf ans. C'était un beau gars, bien découplé. Son teint brun, ses traits accentués, donnaient à sa figure une expression de mâle énergie.

Joseph, au contraire, était laid; ses cheveux étaient roux, et la méchanceté se lisait sur son visage qu'envahissaient les taches de rousseur. Autant Pierre avait le regard franc et assuré, autant le sien était faux et fuyant.

Le défenseur de la Miette quitta doucement la jeune fille.

— Joseph, il y a longtemps que je t'en voulais. Tu me fournis l'occasion de me venger, merci!

Pierre saisit le valet et lui administra plusieurs coups de pied.

— Une autre fois, bête venimeuse, je t'écraserai!

Joseph était verdâtre ; il essayait en vain de résister.

Pierre le tenait solidement. Miette, triomphante, excitait son vengeur.

— Sais-tu qu'il t'appelle mauvais sujet?

— C'est lui qui en est un!

— Oui, il est méchant.

Le dernier coup de pied envoya rouler Joseph à quelques pas.

Il se releva aussitôt.

— Je me vengerai! fit-il.

— Veux-tu que je recommence? dit Pierre.

Mais déjà le misérable s'était éloigné.

L'ami de la Miette entraîna celle-ci hors de la maison.

— Viens, nous allons nous reposer sur le bord de l'eau. Tu as chaud et ton front est baigné de sueur.

Pierre et Miette marchèrent un moment, puis s'installèrent au pied d'un arbre, dans un endroit où personne ne pouvait les voir.

Pierre pressa la fillette contre son cœur et l'embrassa.

— Mais d'où vient que tu as encore les pieds nus? Je te l'avais bien défendu cependant. Qu'as-tu fait de l'argent que je t'avais donné pour acheter des souliers?

— C'est mon vieux filou d'oncle qui me l'a volé.

— Il en est bien capable! Dis-moi, est-ce qu'il te maltraite toujours?

— Oh! il s'en garderait bien maintenant, il aurait trop peur que... Je ne suis plus une enfant.

Pierre eut un sourire.

— Tu raisonnes comme si tu étais une grande personne.

Les deux jeunes gens gardèrent un instant le silence.

Tandis qu'ils sont l'un près de l'autre, les bras doucement enlacés, il n'est peut-être pas inopportun de raconter brièvement leur histoire et l'origine de leur amitié.

Pierre était le fils d'un forgeron du quartier Saint-Jean, à Marseille.

A l'âge de huit ans il avait perdu son père.

Il était resté seul avec sa mère, qui était entrée dans un atelier pour gagner le pain de chaque jour. Hélas! la pauvre femme n'avait pas survécu de beaucoup à son mari. Elle était morte laissant Pierre orphelin.

Le petit garçon n'avait que dix ans quand il fut privé de son unique soutien.

Un propriétaire avare à qui il était dû plusieurs loyers fit vendre les meubles de ses parents et le chassa de la maison où il était né.

Les voisins indignés recueillirent l'infortuné, mais ils étaient si peu riches eux-mêmes qu'ils ne tardèrent pas à l'engager à chercher un gîte ailleurs.

Que peut faire un enfant de dix ans?... Quel moyen y a-t-il pour lui de gagner sa vie ?

Pierre se présenta dans plusieurs manufactures; on le refusa. Il finit par être accepté chez un maréchal-ferrant.

Malheureusement, le maître était cruel et méchant : il était impossible de rester chez lui. Il le quitta et, à partir de ce jour, il commença une existence errante et vagabonde.

Il tendit la main aux passants, il demanda l'aumône.

Dans sa vie de mendiant, il y eut cependant une chose qu'il n'oublia jamais : les sages préceptes de son père et de sa mère. Chose étonnante! il resta honnête et eut une horreur instinctive pour la maraude et le vol auxquels sont fatalement poussés les enfants sans famille.

Il eut faim souvent, mais jamais l'idée ne lui vint de toucher à la propriété d'autrui. Plus tard, des camarades le traitèrent de naïf et d'imbécile. Il préféra paraître tel que d'être un vaurien.

Il avait onze ans lorsqu'il connut la Miette. Celle-ci n'avait pas sept ans Des gamins allaient la maltraiter quand il la protégea contre leurs coups, comme il l'avait protégée contre ceux de Joseph.

Ils devinrent bientôt compagnons.

Si Pierre était seul au monde, la petite fille n'était guère mieux partagée que lui. Elle logeait chez un individu qu'elle appelait son oncle et qui était teinturier dans la rue Maucouinat, à Marseille.

Cet homme, qui avait dans son quartier une fort mauvaise réputation, lui fournissait le gîte. Tous les matins, il lui donnait un morceau de pain, et Miette partait, son cabas au bras, pour ne rentrer qu'à la nuit tombante.

— Il me faut de l'argent! disait chaque jour le méchant homme. Arrange-toi pour m'en rapporter.

Quand la pauvre petite arrivait les mains vides, il ne manquait jamais de la frapper, prétendant qu'elle gardait pour elle ou qu'elle avait dépensé le produit de la charité des passants.

Miette ne tarda pas à faire part à Pierre de tous ses chagrins, et celui-ci maudit plus d'une fois le teinturier de sa brutalité.

Plus d'une fois aussi, il partagea avec la fillette le produit des aumônes pour l'empêcher de recevoir des coups.

Ils grandirent ainsi. L'un avait seize ans lorsque l'autre avait près de douze ans.



Qu'est-ce que tu as là ? demanda-t-il. (P. 9.)

Miette, il faut le dire, n'avait pas les mêmes qualités que son ami. Elle était emportée, colère. Elle ne craignait pas de s'approprier ce qui ne lui appartenait pas.

Un jour, Pierre la vit venir avec une jolie tourterelle blanche.

— Qu'est-ce que tu as là? demanda-t-il.

— Tu vois bien.

— Une tourterelle!

— Justement.

— Comment te l'es-tu procurée?

— Ça ne te fait rien. Pourquoi m'adresses-tu cette question?

Le garçon prit la petite fille par un bras.

— Miette, j'ai peur que tu n'aies dérobé cet oiseau.

— Quand je te dis que cela n'est pas! Tu ne me crois pas?

— Je te crois, au contraire. Tu ne voudrais pas tromper ton ami.

Miette garda le silence, et son air fut contraint pendant toute la journée.

Le lendemain, Pierre la vit arriver joyeuse. Elle montra une pièce d'or.

— Comment as-tu cela?

L'enfant raconta qu'elle était allée rendre la tourterelle.

— Elle appartenait à la demoiselle de ce beau château qui se trouve près de Saint-Loup. C'était par là que je l'avais... trouvée.

— Dans sa cage?...

— Oui, mais me pardonnes-tu?

— Continue, Miette...

— Quand je me suis montrée avec la tourterelle, la demoiselle m'a embrassée. Elle a voulu à toute force me donner cette récompense. Partageons.

— Non.

— Pourquoi?... Tu partages bien avec moi, toi!

— Moi, c'est différent! D'ailleurs, je veux te laisser entière la récompense de ton honnête action. Cette pièce d'or qui t'appartient ne t'est-elle pas plus agréable que la colombe qui ne t'appartenait pas?

— Tu as raison.

Malheureusement les conseils de Pierre ne tardèrent pas à manquer à Miette.

Le jeune homme trouva une place chez un cordier qui habitait les bords du Jarret.

En peu de temps, il eut acquis l'estime et l'amitié de son patron, dont le frère, qui était horticulteur, avait pour domestique Joseph, le mauvais sujet dont nous avons déjà parlé.

Pierre, habitant chez le maître cordier, ne pouvait voir que fort rarement son amie. Encore était-ce Miette qui venait le trouver au risque d'être mal accueillie par le patron, qui n'était pas content que l'on dérangeât son meilleur ouvrier.

Lorsque Pierre et Miette eurent causé un moment sur le bord de l'eau, il vint une idée à celle-ci.

— As-tu faim?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que, si tu te sens appétit, nous allons goûter... Regarde!

Miette montra le pain et les fruits qu'elle avait dans le cabas.

Pierre regarda fixement la jeune fille.

— Où as-tu acheté...?

— Que tu es drôle! Au premier marchand venu.

— Mais encore... Miette, je crains que tu ne me trompes.

La mendiante baissa la tête pour cacher sa rougeur.

— Tu as encore pris ce pain et ces fruits à quelqu'un. Mais quelle fatale manie as-tu donc? Réponds-moi! Il faut me répondre!

Miette n'avait garde d'avouer. Elle eût volontiers menti, mais elle avait peur de rencontrer le regard sévère de son ami.

Pierre s'adoucit un peu en voyant l'embarras de la coupable.

Sa main s'empara de celle de la jeune fille.

— Écoute-moi, Miette, je vais peut-être te paraître sévère, je ne le suis pas cependant. S'il est une race qui soit méprisée sur la terre, c'est assurément celle des voleurs, et on a raison. Serait-il juste que le premier venu pût s'emparer du fruit de vos travaux? Serait-il juste que, parce que quelque chose plaît à un malhonnête homme, celui-ci eût le droit de vous dépouiller? Corrige-toi de ta funeste passion. La justice des hommes, sinon celle de Dieu, pourrait t'en punir... Alors tu serais déshonorée et flétrie. Tu es pauvre, moi aussi, restons honnêtes... Pour cela, il suffit de ne pas avoir envie de ce que l'on ne peut se procurer, et de respecter la propriété d'autrui.

La jeune fille resta silencieuse.

— Tu as peut-être raison, dit-elle tout à coup d'un ton brusque.

Et, prenant le pain et les fruits, elle les jeta à l'eau.

III

LA RUE MAUCOUINAT

Il était à peu près cinq heures du soir, quand Miette et Pierre songèrent à se séparer.

— Peux-tu m'accompagner?

— Non. Le patron doit m'attendre. Il y a trop longtemps déjà. .

— C'est que j'aurais voulu que tu fusses témoin...

— De quoi?

— De la restitution...

— Je ne comprends pas.

— Je ne t'ai pas tout avoué. En même temps que ce que j'ai jeté à l'eau, j'ai pris...

— Eh bien!

— Une bourse renfermant vingt sous.

— Ah!

— Maintenant j'ai honte de mon action.

— Tu reconnais donc... C'est bien, cela!

— Malheureusement, je ne suis pas sûre de retrouver le pauvre garçon que j'ai dépouillé peut-être de tout son avoir.

— Où était-il?

— Il dormait au pied d'un saule... S'il ne s'était pas encore réveillé, quel bonheur! Viens avec moi.

— Miette, je te suis. Oh! que je voudrais que tu abandonnasses ton existence errante et vagabonde pour une vie tranquille. Si je pouvais...

— Si tu pouvais? Quoi?

— N'as-tu jamais essayé de chercher comme moi du travail? Ne voudrais-tu pas te placer dans un atelier?

— Ne me parle pas de cela! Il me semble que je mourrais s'il fallait rester enfermée dans un appartement. Je tiens à être libre.

— Cependant tu ne peux toujours ainsi courir les chemins. Tu commences à être une jeune fille, et ton oncle est un infâme...

— Dis tout le mal que tu voudras de ce vieux grigou... tu me feras plaisir... Mais c'était par ici que le jeune homme... Nous arrivons trop tard... Il est parti!

Miette et Pierre firent encore quelques pas pour s'assurer que l'inconnu s'était réellement éloigné, puis il songèrent à se quitter.

— Adieu, Miette.

— Adieu, Pierre.

— Surtout, n'oublie pas mes conseils!

— Je te le promets...

— Au revoir alors!

Une dernière poignée de main fut échangée. Pierre se dirigea du côté de l'atelier de son patron. Miette revint sur ses pas pour gagner le chemin de Saint-Pierre et continuer sa route vers Marseille.

La jeune fille était maintenant rêveuse. Était-ce le chagrin de se séparer de son ami et protecteur, ou l'appréhension de rentrer à la demeure de son oncle qui la rendait ainsi?

Quand elle arriva dans la ville, elle avait de grosses larmes dans les yeux.

La rue Maucouinat avait alors à peu près le même aspect qu'elle présente

de nos jours sous le nom singulier de rue de l'Arc, nom qui lui a été donné dit-on, à cause de sa forme.

Elle allait de la rue Saint-Ferréol-le-Vieux à la première Calade, tout comme elle va aujourd'hui de la rue Rouvière à la rue Moustier.

Ce mot de Maucouinat a une origine toute provençale.

Nous avons entendu gravement soutenir qu'une ancienne famille s'appelait ainsi. La personne qui disait cela commettait une erreur capitale.

Maou couinat ne signifie-t-il pas mal cuisiné, mal cuit?

Autrefois on voyait à Marseille de nombreux fours. Peut-être dans la rue Maucouinat y avait-il un de ces fours où le pain se cuisait mal? Peut-être aussi se trouvait-il dans ce quartier une gargote peu renommée?

Toujours est-il que l'ancienne appellation de la rue de l'Arc plaisait mieux au peuple marseillais que la nouvelle. On se demande dès lors quelle nécessité il y avait de la changer? L'édilité a voulu peut-être satisfaire un caprice, car l'édilité a toujours été capricieuse.

La rue de l'Arc n'est pas, du reste, la seule à Marseille qui ait porté le nom de Maucouinat. Il y avait autrefois la rue dite Maucouinat-du-Lauret, qui a gardé de nos jours le nom de Petit-Maucouinat. Dans le quartier Saint-Jean, il existait encore, à la fin du seizième siècle, une rue *Mal-Cuynat.*

C'est du reste à peu près à cette époque que fut bâtie la rue Maucouinat proprement dite, et que tous les véritables Marseillais ont continué à désigner ainsi, malgré les arrêtés de monsieur le maire.

Plus Miette approchait du logis, plus elle ralentissait son allure. Si bien qu'il faisait déjà presque nuit quand elle se trouva au coin de la rue Saint-Ferréol-le-Vieux.

Elle tira deux ou trois sous qu'elle avait mis dans la bourse volée, et se glissa dans un magasin voisin de l'échoppe d'un écrivain public.

C'était celui d'un charcutier.

— Hé! voilà la Miette ; que veux-tu? fit un gros homme qui se promenait de long en large.

— Avez-vous des restes?

— J'en ai, mais pas pour toi.

— J'ai de l'argent, fit timidement la jeune fille.

— Que m'importe! Les restes, je les donne aux pauvres gens honnêtes. Toi et ton scélérat d'oncle, vous êtes méprisés de tous!

— Alors, servez-moi autre chose... Je puis vous payer.

— Ah ça! veux-tu me vider le plancher? Autrement...

Le charcutier accompagna ses paroles d'un geste menaçant.

Miette devint pâle.

Elle s'avança vers le gros homme.

— Frappez-moi, maître Mouren, dit-elle, frappez-moi tant que vous voudrez. Je sais ce que je sais... Rira bien qui rira le dernier.

— Que veux-tu dire, coureuse?

— Oui, je suis une coureuse; mais moi, au moins, je cours le jour, tandis que...

— Hein?

— Il y a des gens qui courent la nuit!

— Que signifie?...

— Des gens qui vous touchent de près.

— Explique-toi!...

— Non, je ne m'expliquerai pas. Surveillez bien seulement votre premier garçon et votre femme.

— Miette!

— Pas plus tard qu'avant-hier... Ah! ah!

— Eh bien?

— Je ne vous dis que ça...

— Te tairas-tu, misérable créature?

— Ah! ah!

— Va-t-en, te dis-je.

— Je pars, mais... Bonjour, maître Mouren, bonjour! Fermez bien votre porte le soir. Votre garçon demeure près de chez mon oncle... et je vois bien des choses.

Maître Mouren, exaspéré, s'élança vers la Miette, mais celle-ci avait déjà pris la fuite.

Elle entra chez un boulanger et se fit donner un morceau de pain que l'on ne voulut lui remettre que contre espèces.

Elle s'assit ensuite sur une borne et se mit à manger avec assez d'appétit.

Comme elle était ainsi occupée, des enfants qui jouaient ne tardèrent pas à l'apercevoir.

— Oh! la Miette!

— Que fais-tu là, laide fille?

— Hue, la vilaine!

— C'est toi qui m'a pris mes billes la semaine passée.

Un projectile atteignit la pauvre créature à la figure. Elle se leva, et, quoique les enfants fussent nombreux, ils prirent aussitôt la fuite.

Miette, furieuse, essaya de les atteindre, mais elle dut y renoncer.

— C'est égal, dit-elle avec un sourire de satisfaction, ils ont eu peur de moi!

A ce moment, un homme la secoua avec rudesse. Elle se retourna et tressaillit.

— Mon oncle ! dit-elle.

— Oui, c'est moi, fainéante. Pourquoi restes-tu là ?

— Je.. je...

— Tu t'amusais avec de méchants polissons. M'apportes-tu de l'argent au moins ?

— Non...

— Je m'y attendais... Depuis quelque temps il en est ainsi. Comment dépenses-tu celui que te donnent les passants ?

— Ils ne m'en donnent pas !

— Tu mens !

— Je dis la vérité !

— Tu mens encore... Tu m'en remettais toujours lorsque tu étais petite, et plus une fille grandit, plus elle doit gagner sa vie !

— Pour ce que je vous coûte !

— Tu raisonnes?... Allons, rentre... Dépêche-toi !

Le misérable poussa devant lui la fillette jusqu'à une vieille maison noire et sombre qui était située à peu près au milieu de la rue Maucouinat.

IV

LE LOGIS DES SEPT CERCUEILS

La maison dans laquelle étaient entrés la Miette et son oncle portait un nom étrange. On l'appelait dans le quartier : *le logis des Sept Cercueils*.

Un drame terrible avait donné son nom à cette demeure, qui datait, comme la rue, du dix-septième siècle.

Le logis des Sept Cercueils avait une façade étroite, mais assez élevée. Au rez-de-chaussée, se trouvait une boutique basse, au-dessus de laquelle était une enseigne que le vent agitait parfois avec un bruit désagréable, et où l'on ne pouvait lire que difficilement ces mots à moitié effacés :

CLAMART, TEINTURIER

Le magasin était très profond. Une cour était attenante, où se trouvait un puits qui avait autrefois fourni de l'eau abondamment, mais qui depuis s'était desséché.

Ce puits, lui-même, ne contribuait pas peu à donner à la maison une mauvaise réputation.

Un soir, un voisin avait entendu de sa fenêtre des voix qui en sortaient.

Il avait prévenu l'oncle de la Miette, mais celui-ci n'avait fait que rire de ces avertissements.

Le voisin s'était mis de nouveau le lendemain en observation avec quelques amis. Cette fois, le puits se tut.

Les curieux ne se découragèrent pas et continuèrent leur surveillance.

Pendant quelque temps, leurs soins furent infructueux, mais les voix recommencèrent bientôt à se faire entendre. On crut apercevoir dans l'obscurité des ombres qui s'agitaient autour de la margelle avant de disparaître. Il n'en fallut pas moins pour que le bruit courût que des revenants hantaient la vieille demeure.

Les anciens du quartier rappelèrent comment il se faisait qu'elle était nommée logis des Sept Cercueils.

C'était réellement une triste et lugubre histoire que celle qu'ils racontaient.

Elle datait de l'an 1703.

A cette époque, la maison du teinturier était habitée par une famille de bourgeois très riches et très considérés.

Avant de venir s'établir dans les quartiers neufs, Georges Léotard, qui avait soixante-cinq ans, avait fait fortune dans le commerce des salaisons.

Il avait cinq enfants : trois garçons et deux filles, dont l'une était mariée avec un jeune commerçant.

Honoré, respecté, l'ancien négociant eût été parfaitement heureux sans la mauvaise conduite de Jules, son fils aîné.

Ce jeune homme, en effet, n'avait cessé depuis son enfance de faire parade de tous les vices.

Joueur et débauché, il était le désespoir de ses parents, qui avaient usé de tous les moyens pour le corriger, sans pouvoir y parvenir.

A peine âgé de vingt-quatre ans, il n'avait qu'un désir : voir mourir son père pour recueillir son héritage. Les usuriers avaient bien dévoré d'avance une partie de la succession, mais il comptait sur le reste pour mener joyeuse vie.

Jules était dans ces dispositions, quand on lui parla d'un sorcier habitant près de la *Fontaine du Diable*, dans une rue qui n'existe plus et qui portait le nom de rue de Siam.

Il lui prit la fantaisie d'aller consulter ce devin et de lui demander combien de temps il aurait encore à attendre la mort de son père.

Le sorcier ne voulut pas d'abord répondre. Pour le décider, Jules sortit une pièce d'or, et les yeux du sorcier s'allumèrent.

— Ta main, jeune homme, si tu veux que je te dise l'avenir.

— Quand pourrai-je recueillir mon patrimoine?

— Lorsque tu voudras...

— Comment?



Meurtrier, meurtrier! criait le père. (P. 22.)

— Oui, il y a une ligne de ta main qui m'apprend que tu tueras ton père.

— Que dis-tu ?

— La vérité!

— Ne lis-tu rien autre, sorcier de malheur?

— Oh! je vois plusieurs raies semblables.

Jules tressaillit. Il s'efforça cependant de prendre un ton railleur.

— Est-ce que je dois plusieurs fois tuer mon père?

— Non, mais ce meurtre ne sera pas le seul que tu commettras.

Le jeune homme se retira, l'air pensif.

Durant quelques jours, il resta sombre et taciturne. Il se décida enfin à retourner chez le sorcier.

— Écoute, lui dit-il, je suis franc avec toi, parce qu'il n'y a moyen de rien te cacher. Tu as deviné juste : je veux tuer mon père et je compte sur toi pour m'aider.

Le sorcier eut un sourire railleur.

— T'aider! De quelle manière?

— En me fournissant un moyen sûr...

— Oh! oh! tu prends vite une résolution!...

— Ne comprends-tu pas que je suis pressé...?

— Voilà une réponse qui est belle.

— Trêve de plaisanteries.

— Mais qui t'a dit que j'avais du poison?

— Les nécromans comme toi n'en font-ils pas commerce?

— Pas toujours!

Le magicien se leva et revint avec une petite fiole.

— Cependant, en cette occasion, tu ne t'es pas trompé. Il y a là dedans un toxique violent qui cause presque immédiatement la mort.

— Donne!

— Comme tu y vas... Et le paiement?

— Mon père ayant cessé de vivre, je te récompenserai généreusement.

— Qui me dit que tu tiendras ta promesse?

— N'es-tu pas mon complice? Ne pourras-tu me livrer à la justice si...?

— Je n'entends pas cela. En te perdant, je me perdrais. On serait capable de me brûler... Tu dois comprendre que cela ne m'irait pas!

— Je n'ai pas d'argent en ce moment, mais après...

— Ton père est donc bien riche?

— Sa fortune est considérable.

— Eh bien, tu vas t'engager à me payer le quart...

Jules recula stupéfait.

— Tu trouves que c'est trop récompenser celui qui te donne la jouissance immédiate de ces richesses.

— Je puis trouver d'autre poison.

— Jamais d'aussi infaillible que le mien et qui ait au même degré l'avantage d'assurer l'impunité..

— L'impunité!

— Oui, j'en suis persuadé. Ne sais-tu pas que bien habile serait le médecin qui pourrait découvrir ses traces?...

— Est-ce possible ?

— La mort donnée par lui est très rapide... Dans ce flacon, il y aurait, si tu voulais, le trépas de plus de dix personnes. S'il en est un autre que ton père dont tu sois pressé encore d'hériter ou dont tu veuilles te venger...

— Oh! tu es un monstre!

— Seulement, je te préviens. Chaque fois que quelqu'un sera tué par toi, ce qu'il me sera facile de savoir et ce que je saurai, j'entends toujours participer pour un quart dans les bénéfices. Consens-tu ?

— Soit!

— C'est convenu alors?

— C'est convenu !

Jules signa un écrit et se retira emportant la précieuse fiole. Le misérable, au lieu d'éprouver la moindre répugnance en pensant à l'action qu'il allait commettre, était presque joyeux. Il se voyait riche, ayant de l'or à pleines mains, envié de tout le monde. Quelle satisfaction d'être affranchi de la tutelle d'un père morose!...

Il résolut d'agir le jour même, et, dans cette intention, il se dirigea, aussitôt rentré à la maison de la rue Maucouinat, vers la salle où sa famille prenait les repas. Il était à peu près midi, heure où l'on dîne dans toutes les maisons de Marseille, après avoir déjeuné légèrement le matin. La table était mise; il y avait huit couverts.

Jules savait que son père buvait d'un vin particulier qui était toujours placé à côté de lui dans une carafe de cristal.

Le misérable se trouvait seul dans l'appartement.

Il jeta un regard rapide; la carafe y était.

Il déboucha la fiole et, tremblant au moindre bruit, il s'approcha...

Personne ne vint le déranger, personne ne l'empêcha de vider une partie du poison dans le vin en lui criant : — Arrière, empoisonneur!

Jules accomplit son œuvre froidement, n'ayant peur que d'être surpris ou de ne pas atteindre son but. Il se retira ensuite dans son appartement et ne reparut qu'un moment après.

Lorsqu'il revint, tout le monde était à table. Il alla s'asseoir comme d'habitude à côté de sa mère.

La famille Léotard avait des coutumes patriarcales. Avant de commencer, le père se leva et récita le *Benedicite*. Il n'y eut pas une bouche qui ne répondit: *Amen!* L'assassin fit lui-même comme les autres.

Un moment de silence suivit l'acte de piété. Ce fut encore Georges Léotard qui prit la parole. Il était grave et solennel.

— Il y a aujourd'hui vingt-quatre ans, dit-il, qu'eut lieu un événement qui me combla de joie. Je devins père pour la première fois.

Jules sentit la rougeur lui monter au front.

Georges Léotard se tourna vers lui.

— Oui, mon fils, il y a vingt-quatre ans que vous êtes né, et, quoique vous avez été pour moi un sujet de nombreux chagrins, je n'en ai pas moins conservé pour vous une grande affection.

— Mon père!

— Je vous dois cependant quelques éloges. Depuis quelque temps, vous semblez vouloir vous corriger. Vous êtes mélancolique, preuve que vous regrettez les errements de votre vie passée, ou, du moins, ai-je interprété ainsi votre tristesse. Me suis-je trompé?

Le chef de la famille se leva et ouvrit les bras, comme pour recevoir sur son cœur l'enfant prodigue.

Jules se leva aussi, mais, au lieu d'aller embrasser le malheureux dont il avait décidé la mort, il resta debout, la tête baissée.

Le pauvre père prit pour de la douleur ce qui n'était que de la honte.

— Allons, mon fils, dit-il, venez dans mes bras!

Toutes les passions mauvaises de Jules se réveillèrent avec une force nouvelle. Il sentit sa répugnance s'envoler et ce fut avec un élan hypocrite qu'il répondit à l'étreinte de sa victime. On s'assit et le repas continua.

Nous avons dit qu'il y avait huit personnes à table. C'était d'abord, après Georges Léotard, Jules et sa mère, les deux autres fils, dont l'un avait vingt et un ans et l'autre seize. Venaient ensuite l'aînée des deux filles avec son mari et la cadette, ravissante enfant aux cheveux blonds comme l'or et qui n'avait que huit ans.

Chose singulière! Jules ne vit pas son père boire du vin de la carafe. Il observa même que plusieurs fois, comme poussé par l'habitude, le vieillard y avait porté la main, mais qu'il l'avait retirée aussitôt pour se servir du vin commun.

Le meurtrier commençait à être en proie à une horrible angoisse. Est-ce que par hasard il aurait été vu, ou bien Georges Léotard aurait-il des soupçons?

On ne s'aperçut pas de ses yeux hagards. Du reste, la gaieté la plus franche et la plus douce ne cessait de régner parmi les membres de la famille.

Au dessert, Jules eut l'explication de tout le mystère.

— J'ai gardé exprès, dit Georges Léotard, mon carafon de vin pour que vous puissiez tous le goûter. C'est un échantillon que m'a envoyé un ami, en m'assurant que ce serait une bonne affaire pour moi d'en prendre plusieurs futailles. Vous allez juger s'il a raison.

L'empoisonneur eut un éclat de rire nerveux. Tous les assistants le regardèrent avec surprise.

— A vous, Jules ! dit le père.

Sans savoir presque ce qu'il faisait, le misérable tendit son verre.

Il était comme fou. Il porta le verre à sa bouche, puis le déposa... Mais ce n'était pas seulement à son père qu'il allait donner la mort, c'était à sa famille entière, c'était à lui-même !

Il était encore temps. D'un mot il pouvait sauver la vie à tout le monde. Il n'avait qu'à crier : Ne buvez pas ! Et personne n'aurait bu.

Il n'osait avouer son crime.

Tout à coup une idée insensée, une idée infernale passa dans son cerveau en délire.

Si ceux qui étaient là mouraient, leur fortune lui appartiendrait. Il était leur héritier légitime.

Il fit entendre un second éclat de rire.

— Qu'avez-vous, mon fils dit le père. ?

— Rien... rien...

Ce fut le beau-frère de Jules qui absorba le premier le poison. Il fit claquer ses lèvres.

— Drôle de goût.

Tout le monde but, excepté le meurtrier.

— Décidément, dit Georges Léotard, ce vin ne vaut pas grand'chose !

— Il est vrai.

— Mais chacun de nous l'a goûté, excepté Jules.

— En effet...

— Est-ce que tu as peur de t'empoisonner, mon frère? dit une sœur en riant.

L'assassin devint verdâtre.

— Allons, bois !...

Jules porta une seconde fois le verre à ses lèvres, mais il le retira vivement comme s'il avait peur de tomber foudroyé au simple contact.

Depuis un instant, le père regardait le jeune homme avec une singulière attention.

Il se dressa.

— Jules, je vous ordonne de vider ce verre !

— Et ordonnez-moi donc plutôt de me tuer !

— Buvez !

— Du poison, jamais !

Le meurtrier saisit le verre et le jeta si violemment qu'il le brisa en mille morceaux.

La stupeur des victimes était profonde.

— Du poison ! Est-ce possible ?

Soudain des cris horribles se firent entendre. C'était la mère qui les poussait.

— Je brûle, je brûle ! j'ai soif, j'ai soif ! Elle s'élança vers la porte.

L'empoisonneur se vit perdu. Il comprit que les voisins allaient savoir ce qui s'était passé.

Plus prompt que l'éclair, il barra le passage à la malheureuse femme et ferma la porte, dont il prit la clé.

— Infâme ! tu ne vois donc pas que je vais mourir !

Elle se coucha épuisée.

Cependant les autres convives ressentaient, eux aussi, les mêmes douleurs.

Deux d'entre eux hurlaient littéralement. La sœur cadette et le dernier des fils tombèrent expirants à côté de leur mère.

— Meurtrier, meurtrier ! criait le père de toutes ses forces en se traînant sur le parquet.

Le jeune commerçant, mari de la sœur de Jules, oubliant ses propres douleurs, soutenait sa femme dans ses bras, tandis que l'empoisonneur était en proie à une épouvante indescriptible.

On frappa. C'étaient les domestiques que le bruit avait alarmés.

— Ouvrez, ouvrez ! criaient-ils.

Jules, quoiqu'il eût la clé dans sa poche, s'était encore mis devant la porte, pour opposer un rempart de son corps.

Georges Léotard parvint à le saisir par les jambes. Malgré la résistance du jeune homme, il tint ferme et réussit à le renverser.

Une lutte corps à corps s'engagea.

Le vieillard mordait ; le jeune homme essayait en vain d'échapper à son étreinte désespérée. Il était perdu, quand subitement il sentit les forces de son père faiblir.

La porte vola en éclats et les serviteurs apparurent.

— Voilà celui qui a versé le poison ! fit l'ancien négociant avec effort.

Jules essaya de nier, mais son père le foudroya une dernière fois du regard.

— Meurtrier, meurtrier ! répéta-t-il.

Il était mort.

Dans l'appartement où régnait un quart d'heure auparavant la gaieté la plus douce, se trouvaient sept cadavres !

L'assassin, éperdu, tenta de s'enfuir. Il s'élança vers l'escalier. On l'arrêta et ce fut en vain qu'il voulut résister. Bientôt lié, garrotté, il fut plongé dans un cachot.

Le lendemain, les habitants de la rue Mauconinat virent un sombre spectacle. Sur le seuil de la demeure où avait eu lieu la scène terrible que nous venons de raconter, sept cercueils étaient placés : ceux de la famille Léotard.

Quelque temps après, Jules fut jugé et condamné à mort, ainsi que le sorcier, son complice.

La sénéchaussée du lieutenant criminel décida par exception que les têtes des deux criminels seraient exposées pendant quarante jours à un endroit apparent de la maison du crime.

Suivant les usages juridiques du temps le procureur du roi interjeta appel de la sentence. La requête en cassation fut admise, mais les accusés n'échappèrent ni l'un ni l'autre au trépas.

Le sorcier seulement fut exempt d'avoir la tête exposée, après avoir subi sa peine.

« Lorsque le fils coupable eut rendu l'âme, dit un écrivain, sa face maudite fut pendue à la hauteur du premier étage et on eut beaucoup de peine à empêcher les honnêtes gens du quartier de l'enlever pour la promener sur une pique et lui faire subir les derniers outrages. »

La demeure de la famille Léotard reçut le nom de : *Logis des Sept Cercueils* qu'elle garda toujours. Confisquée par le roi, elle resta longtemps inhabitée.

Ce ne fut que quelques années avant l'époque où se passe notre récit que le teinturier Clamart, l'oncle de la Miette, vint y établir son domicile après avoir fait subir quelques changements intérieurs.

V

OU MIETTE NE DORT PAS

Clamart avait depuis bien longtemps dépassé la soixantaine. Il était petit et trapu.

Sur sa figure, tous les vices semblaient peints. Quoiqu'il eût la voix doucereuse, l'air insinuant, il déplaisait à première vue. On sentait qu'on avait affaire à un animal dangereux, à un reptile, et, malgré soi, on se tenait sur ses gardes.

Miette seule connaissait peut-être le fond du caractère de cet homme. Avec elle, il ne se gênait pas : il était emporté, brutal. Le corps de la fillette en avait souvent gardé la preuve.

Le jour où il la rencontra dans la rue, il était particulièrement irrité.

— Voleuse, mendiante! lui dit-il aussitôt rentré, voyons, laisse-moi te fouiller. Je suis cartain que tu as de l'argent que tu me caches.

La Miette se sentit prise.

— Laissez-moi, je n'ai rien!

— Approche, autrement je te fouette jusqu'au sang!

La menace fit monter le rouge au visage de l'amie de Pierre. Bondissant jusqu'à une table où se trouvait un couteau-poignard, elle s'en empara.

— Vous ne me toucherez pas, sinon...

— Qu'est-ce que c'est?... Des menaces à main armée... C'est bon... c'est bon.. Si je ne te pince pas aujourd'hui, ce sera une autre fois.

— Je ne me laisserai plus faire.

— Allons, allons, je veux être patient... Va te coucher, ma fille, tu feras mieux!

Miette ne répondit pas. Elle prit une mauvaise chandelle de résine qui brûlait dans la cheminée et approcha une échelle d'une soupente qui était dans l'arrière-boutique.

Elle grimpa et se trouva bientôt dans une sorte de réduit où elle ne pouvait pas tenir debout.

Quelques haillons étaient déposés là. C'était le lit de la fillette.

Elle ne se déshabilla pas. Elle se contenta d'éteindre la résine et de s'allonger sur les chiffons. Un instant après, elle entendit son oncle qui retirait l'échelle et s'éloignait.

Miette se dressa aussitôt à moitié.

— Pourquoi mon oncle, depuis quelque temps, enlève-t-il l'échelle? Il n'en a pas besoin, puisqu'il se contente de la déposer plus loin; évidemment c'est alors pour que je ne descende pas sans sa permission. Aurait-il quelque chose à m'empêcher de voir?

Elle prêta l'oreille. Il lui semblait entendre des pas qui se rapprochaient.

Une lueur éclaira l'appartement.

Miette pencha la tête.

— Mon oncle et Mistenflûte.

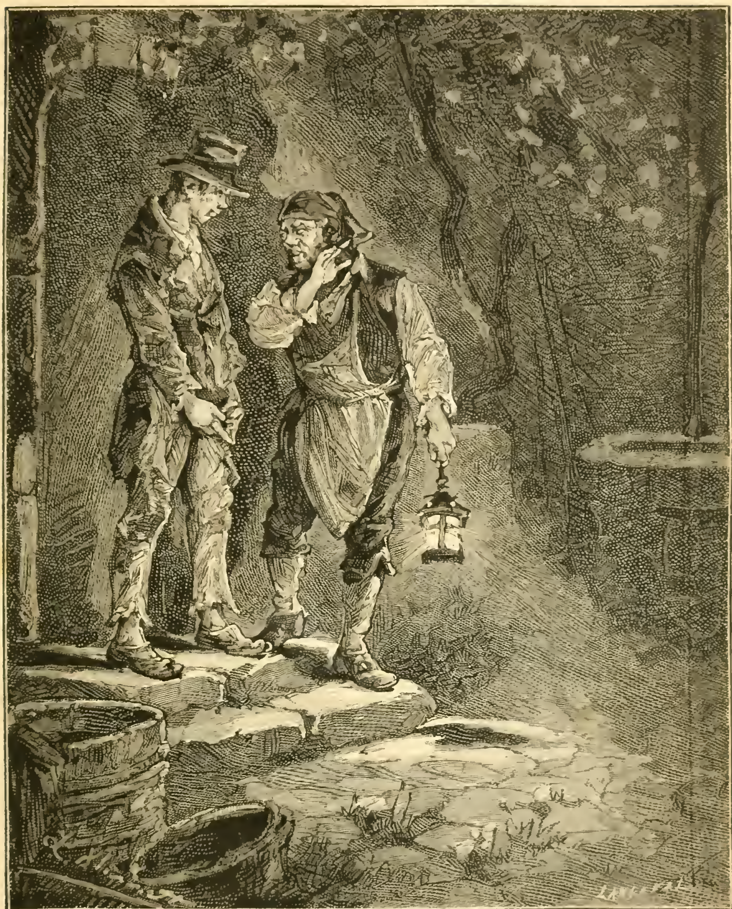
La jeune fille retira la tête vivement.

Le personnage qu'elle venait de désigner sous le nom singulier de Mistenflûte était un garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, dont la mine pouvait être considérée à bon droit comme suspecte.

Qu'on s'imagine un grand diable tout déguenillé et tout couvert de haillons sordides. Son visage était pâle et portait l'empreinte du vice précoce. Ses yeux rouges annonçaient des veilles passées dans l'orgie. Il y avait quelque chose de moqueur sur cette figure qui souriait souvent comme pour montrer l'intérieur d'une bouche édentée.

Mistenflûte avait été garçon de Clamart. Un jour il disparut sans que la Miette sût d'abord ce qu'il était devenu.

Elle apprit plus tard par des voisines qu'il avait été arrêté pour vol et qu'il



Au prochain incendie, je te paierai. (P. 27.)

avait été question de s'emparer également de Clamart, accusé par la rumeur publique d'être son complice.

Depuis cette époque, Miette n'avait plus entendu parler du garçon teinturier. Elle savait néanmoins que son oncle était capable de l'avoir aidé à voler. Du reste, elle avait elle-même si peu d'horreur pour le bien d'autrui qu'elle regardait presque la chose comme toute naturelle.

— Mistenflûte est un maladroit ; il s'est laissé prendre. Clamart est, au contraire, un finot puisqu'il a pu rire au nez de madame la *Rousse*.

La vue de Mistenflûte étonna donc la jeune fille. Elle se prépara à écouter.

Le jeune homme et son oncle parlaient à voix basse. Cependant, grâce à la finesse de son ouïe, elle put à peu près tout entendre.

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? disait Clamart.

— Je craignais d'être vu.

— N'aurais-tu pu entrer par... ?

— Non, la grille était fermée...

— Tu n'as donc pas une clef ?

— Je l'avais oubliée !

— Tout est contre nous aujourd'hui...

— Et Jeannot, que fait-il ?

— Ne m'en parle pas : il est amoureux !

— Encore ?

— C'est une désolation.

— Est-ce toujours de Claire, la fille du bonnetier de la Grand'Rue ?

— D'elle et d'une autre. .

— C'est ennuyeux !... Mais parlons d'autre chose... Puisque Jeannot est négligent, nous pouvons bien nous passer de lui.

Mistenflûte secoua la tête :

— Non, fit-il avec conviction, son secours nous est indispensable. Il n'y a pas comme lui pour... Allons voir les camarades... Pouvons-nous nous servir du puits ?...

— Oui.

— Et les voisins ?

— Ils croient trop aux revenants pour penser que des hommes soient capables d'aller au fond d'un puits.

Clamart prit une énorme clé qui était pendue à un clou et que Miette avait remarquée bien souvent en se demandant quelle porte elle ouvrait. Il alluma ensuite une lanterne et se prépara à sortir.

— Attends, dit Mistenflûte. J'ai avant tout une demande à te faire.

— Que veux-tu ?

— J'aurais besoin d'argent...

— Tu sais bien que je n'en donne jamais que contre marchandises.

— Une fois n'est pas coutume.

— C'est inutile !

— Je t'en prie...

— Laisse-moi tranquille !

— Vieux pingre, va !... Tu me paieras cela...

— Oui, au prochain incendie, je te paierai. .

Mistenflûte et Clamart s'étaient éloignés que Miette tendait encore avidement l'oreille.

— Qu'est-ce que cela veut dire? murmura-t-elle.

La dernière phrase l'avait surtout frappée

— Au prochain incendie!

Elle resta un moment pensive.

— En quel endroit va-t-on en passant par le puits? Oh! je voudrais le savoir. . Quel dommage qu'il ait enlevé l'échelle!

La Miette s'était de nouveau étendue sur les haillons qui formaient sa couche, mais elle essayait en vain de s'endormir.

— Que peuvent faire ensemble Clamart et Mistenflûte?

Cette question se posait sans cesse à son esprit.

La curiosité étant chez elle plus forte que la fatigue d'une journée passée à courir les chemins, elle finit par ne plus y tenir et prendre la résolution de risquer au besoin sa vie pour tout savoir.

Elle s'occupa d'abord du moyen de descendre de la soupente, qui était assez élevée. Elle battit le briquet et ralluma la chandelle de résine.

Miette mesura du regard la distance qui la séparait du sol. Elle allait s'élancer quand elle aperçut fixé à la muraille un crochet de fer.

Elle eut un mouvement de joie. Il lui était facile, en attachant une loque quelconque, de se laisser glisser et de rendre ainsi la descente moins périlleuse.

Il ne lui fallut pas longtemps pour se décider. Elle mit à exécution son projet et toucha bientôt le parquet.

La fillette eut un soupir de satisfaction. Elle se dirigea aussitôt vers la cour et s'approcha du puits.

Le couvercle en était levé... Miette se pencha et regarda attentivement. Il lui semblait apercevoir au fond une légère clarté. Elle tressaillit, car une sorte de gémissement lointain, une plainte lugubre, venait de frapper son oreille.

La jeune fille sentit redoubler sa curiosité. Ses yeux s'habituant aux ténèbres, elle crut apercevoir une échelle posée dans le puits.

Quand elle eut pu s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée, elle n'eut aucune hésitation. Elle grimpa sur la margelle et se mit à descendre.

L'échelle, qui était fixée à l'aide de deux crampons, n'arrivait pas jusqu'au fond du puits. Elle s'arrêtait devant une espèce d'ouverture. C'était de cet endroit que sortait la lumière que Miette avait distinguée vaguement.

La fillette s'engagea dans une sorte de galerie souterraine.

Elle reconnut la lanterne qui l'éclairait; c'était celle de Clamart.

Son oncle n'était donc pas loin; elle devait alors agir avec la plus extrême

circonspection. Tandis qu'elle avançait doucement, elle entendit un bruit de pas produit par des gens qui se dirigeaient vers elle.

Miette sentit sa présence d'esprit l'abandonner. Elle eût voulu fuir, mais elle eut peur de ne pouvoir se dérober assez tôt. Où se cacher? Aucun endroit. Elle eût désiré presque voir la terre s'entr'ouvrir sous ses pas, car elle savait son misérable parent, qui était évidemment de retour de son excursion dans le souterrain, capable de la tuer.

Dans ce péril extrême, il lui vint une idée. Comme elle était justement tout près de la lanterne qui était posée sur le sol, elle l'éteignit, puis, tremblante, se colla contre les parois de la galerie.

Un juron ne tarda pas à se faire entendre.

— Qu'est-ce que c'est?...

— La lanterne vient de s'éteindre!

Miette reconnut les voix et se félicita de sa précaution.

— Ne te fâche pas, dit Mistenflûte, il n'y a pas moyen de nous égarer, c'est tout droit. D'ailleurs, je suppose que tu as ton briquet dans la poche.

— Malheureusement, je l'ai oublié. Si nous manquions l'échelle et si nous tombions dans le puits, ce ne serait pas agréable.

— Bah! il n'y a plus d'eau!

— C'est égal.

— Eh bien! que penses-tu de l'entreprise de demain?

— Elle est magnifique!

— Je te prie de croire qu'on y verra à la tombée de la nuit!

— Oui, mieux qu'ici.

Mistenflûte et Clamart étaient arrivés près de la Miette.

Celle-ci tremblait de tous ses membres.

— La lanterne n'est pas loin! dit le teinturier juste en face de la jeune fille.

Mistenflûte trébucha.

— La voici!

— Prends-la.

— As-tu peur qu'on ne te la vole en la laissant ici?

— Non, mais elle m'est nécessaire.

— Oh! oh! on la connaît celle-là!

— Tais-toi, bavard; tu es ensuite étonné lorsqu'on vient te dire que les voisins ont entendu des voix dans le puits!

Les deux individus avaient dépassé la jeune fille. Celle-ci se crut sauvée.

A ce moment, les gémissements que Miette avait déjà faiblement perçus recommencèrent.

— Entends-tu? demanda Mistenflûte à son compagnon.

— Eh! parbleu! crois-tu que je sois sourd?

— Ces plaintes ne te font donc aucune impression?

— Quelle impression veux-tu qu'elles me fassent?

— Tu es sans cœur.

— J'en ai autant que n'importe qui. Mais hâtons-nous de sortir. Tiens-tu l'échelle?

— Oui.

Miette entendit le bruit d'une clé qui grinçait dans la serrure et eut un léger cri que, heureusement, Clamart et Mistenflûte n'entendirent pas.

La fillette ne s'était pas aperçue que la galerie avait une porte. Le teinturier en se retirant n'avait pas manqué de la fermer.

Miette eut peur de ne plus pouvoir sortir du souterrain. Cette perspective lui sembla plus terrible à cette heure que celle d'être assommée par son oncle. Elle s'approcha de la porte, elle appela, elle frappa, elle cria : Au secours!

Personne ne répondit à ses cris. Les gémissements avaient cessé; ses plaintes troublaient seules le silence. Elle se retourna et aperçut, brillants dans l'obscurité, deux yeux qui la regardaient.

Sa voix s'arrêta dans la gorge. Elle voulut faire un pas, ses jambes faiblirent; elle chancela et perdit connaissance.

VI

SOMBRE MYSTÈRE!

L'évanouissement de Miette fut de courte durée. La nature robuste de la jeune fille l'emportant sur son épouvante, elle reprit bientôt ses sens.

Sa première pensée fut pour les deux yeux qui l'avaient effrayée. Ils luisaient toujours au milieu des ténèbres, seulement ils étaient à présent beaucoup plus éloignés.

Elle eut le courage d'aller hardiment vers eux et les vit immédiatement clignoter, puis disparaître.

Elle eut un éclat de rire.

— Suis-je drôle! C'est d'un chat que j'ai eu peur.

Sa gaieté tomba vite.

— C'est égal, dit-elle, je ne me savais pas lâche! Essayons de me reconnaître. Ce côté-ci est celui par lequel je suis venue; ce côté-là conduit, au contraire, dans l'intérieur du souterrain. Au risque de m'égarer, je vais aller de ce côté-là.

Miette fit ce qu'elle disait : elle marcha un moment à tâtons.

— Mais j'y pense!... J'ai sur moi un briquet pour obtenir un peu de clarté.

Aussitôt elle fit jaillir quelques étincelles.

Elle marcha ainsi plus de cinq minutes. Son abattement était redevenu profond.

Lorsque la pauvre enfant s'arrêta de nouveau, elle avait le visage couvert de larmes.

— Faudra-t-il que je périsse ici? dit-elle.

Ses jambes pouvaient à peine la porter ; elle s'assit.

Mais voilà que les gémissements se firent encore entendre. Ils étaient si rapprochés, maintenant, qu'elle s'imagina que la créature qui les poussait était à côté d'elle. Elle se leva précipitamment et se mit à courir au risque de se casser la tête, soit en trouvant devant elle quelque obstacle, soit en heurtant la voûte qui allait toujours s'abaissant. Le terrain étant aussi excessivement inégal, elle eût pu tomber et se blesser dangeureusement. Un nouveau cri de joie, cette fois, lui échappa; un rayon de lumière venait de lui apparaître dans le lointain.

Remise un peu de sa frayeur, elle n'avança plus que lentement. Tout à coup, elle s'arrêta, glacée. Une main s'était posée sur son épaule. Elle eut comme un frisson ; mais déjà la main s'était retirée.

Elle se retourna. L'être singulier, cause de sa stupeur, la saisissait par le bras et l'entrainait du côté de la clarté, sans proférer une seule parole.

Miette tremblait encore ; néanmoins elle se gardait bien d'opposer la moindre résistance.

Enfin, on arriva à un lieu au milieu duquel était déposée une lampe de forme ancienne. Un spectacle étrange attendait la jeune fille.

L'endroit où elle se trouvait était assez vaste. Dans la pénombre, Miette apercevait des machines de forme singulière et des tables renversées. Près de la lampe, sur un amas de paille, le corps d'un homme était étendu, inanimé.

La fillette regarda la créature qui lui avait servi de guide.

C'était une femme vêtue de mauvais haillons et dont les cheveux dénoués tombaient presque jusqu'à terre. Les gémissements et les plaintes que Miette avaient entendus venaient évidemment de cette malheureuse.

— Que me voulez-vous, madame? demanda la fillette, dès qu'elle eut un peu recouvré sa présence d'esprit.

L'inconnue ne répondit pas.

— Pourquoi m'avez-vous entraînée ici, et quel est le corps de cet homme?

La mystérieuse créature se baissa, prit la lampe et l'éleva à la hauteur de sa tête afin de mieux considérer Miette.

La fillette put la regarder, elle aussi, à son aise.

Cette femme, ainsi que nous l'avons dit, était toute déguenillée. Malgré l'état dans lequel elle se trouvait, elle paraissait n'avoir pas quarante ans. Ses cheveux encore noirs faisaient ressortir la pâleur livide de son visage. Les regards de cette infortunée, habitués à l'obscurité, pouvaient à peine soutenir l'éclat de la lumière. Soudain, elle eut un rire idiot.

— Est-ce pour t'amuser avec moi que tu es ici, petite?

Miette sentait son assurance lui revenir. Elle comprit qu'elle avait affaire à une folle.

— Madame, dit-elle, je ne suis qu'égarée dans ce souterrain, je voudrais en sortir!

— Non, tu ne me quitteras plus. Nous vivrons de la même vie, tu partageras mes jeux.

— Mais...

— Écoute, nous coucherons ensemble... Il fait souvent froid dans ce pays où il n'y a jamais de jour... Veux-tu voir ma chambre?... Viens!

Miette n'osa pas refuser à la folle de l'accompagner. Celle-ci laissait la lampe.

— Nous n'y verrons pas, madame!

— J'oubliais!... Moi, tout me paraît plus beau dans l'obscurité!

La jeune fille prit la lampe et se disposa à suivre l'étrange hôtesse de ces lieux.

Elle marcha un instant derrière elle. Les deux femmes s'arrêtèrent enfin devant une sorte de cellule.

— C'est ici!

La folle poussa une porte et Miette ne fut pas précisément remplie d'admiration.

Un amas de paille près duquel étaient une cruche et une écuelle, voilà tout l'ameublement. Une niche était pratiquée dans un coin.

— Regarde! dit la pauvre femme à Miette.

Cette dernière se baissa et vit une sorte de chapelle composée d'une petite statue de la Vierge, de quelques morceaux d'étoffes de couleurs voyantes et d'un vase de porcelaine. Près de la Vierge était suspendu un médaillon où se trouvait peint un portrait d'enfant.

— Qui vous a donné tout cela?

— M. Jeannot.

— Jeannot! Qui est-ce donc? demanda la nièce du teinturier, se rappelant avoir entendu prononcer ce nom par son oncle et Mistenflûte.

— C'est le moins mauvais de tous les hommes qui viennent ici, le seul qui ne me maltraite pas.

— On vous frappe donc?

— Souvent, surtout lorsque je me plains.

Miette se souvint des gémissements lugubres qu'elle avait entendus et un froid lui passa dans le dos. Elle voulut sortir de la cellule. La folle la retint.

— Tu ne me dis pas comment tu trouves mes richesses!

— Bien belles.

— Et le médaillon?...

— Très joli.

— Admire-le de plus près.

La pauvre femme tendit le portrait à Miette. La fille remarqua qu'il était entouré de brillants.

— Une tête de petite fille, dit-elle après avoir regardé un instant.

— Oui, fit la folle doucement.

— C'est aussi Jeannot qui vous a donné ceci?

— Oh! non, il y a longtemps, bien longtemps, que ça m'appartient...

— Je suis étonnée alors que Clamart vous ait laissé...

— Quel nom as-tu prononcé, malheureuse?... Clamart! Ah! tu n'es pas digne de rester en ma présence. Va-t'en!

La folle était en proie à une vive agitation.

— Je me méfie de toi... Laisse-moi, quitte-moi... Sois maudite pour m'avoir rappelé... Va-t'en!... Je te l'ordonne!

Les yeux de l'infortunée jetaient des éclairs. Elle arracha le médaillon des mains de la Miette.

Celle-ci sentit renaître l'effroi en elle.

— Eh bien! oui, je m'en vais.

Miette avait gardé la lampe, elle se trouva de nouveau dans la galerie. Bientôt elle fut à l'endroit où la folle l'avait conduite d'abord.

Nous avons dit que, au milieu de cette salle, un homme était étendu. La fillette se pencha pour regarder le visage de l'inconnu et son étonnement ne connut pas de bornes.

L'homme était celui qu'elle avait vu dormant sur les bords du Jarret.

Cette fois, seulement, ce malheureux ne faisait plus un rêve d'amour. Il semblait avoir perdu toute sensibilité.

Miette se demanda à la suite de quelle aventure il était dans cet état et l'idée lui vint qu'il était mort. Elle allait se baisser pour s'en assurer lorsqu'elle entendit un léger bruit.

Elle se dit que ce pouvait être un nouvel habitant de cet étrange logis et elle déposa la lampe à l'endroit où elle l'avait prise.

En cette occasion, elle garda une partie de son sang-froid. Ce fut près



Un homme montra la tête au même endroit... (P. 35.)

des instruments, dont la forme l'avait tant étonnée qu'elle alla se cacher de manière à pouvoir observer sans être vue.

Le bruit venait d'une cavité qui se trouvait à l'autre extrémité de la salle, justement en face d'elle.

— Est-ce qu'il y aurait là un nouveau passage? pensa-t-elle.

Elle ne tarda pas à reconnaître qu'il y avait dans sa supposition quelque chose de vraisemblable, car ce fut une tête d'homme qui apparut.

Après la tête vint le buste, puis les jambes, enfin le corps complet d'un beau garçon qui, lorsqu'il eut pénétré entièrement dans le souterrain, se releva d'un bond.

— Tudieu! voilà une entrée qui est fatiguante. On est heureux d'être mince et fluet! Peut-on avoir fait un passage pareil où on est forcé d'être à plat ventre?

Miette ouvrait dans l'ombre de grands yeux, en reconnaissant le nouveau venu pour un jeune homme de la plus haute noblesse et dont on vantait à Marseille la fortune et les bonnes manières.

— M. le chevalier de la Torche!... dit-elle avec un étonnement profond.

Le chevalier enlevait la terre qui avait souillé ses vêtements.

— Au moins, si on ne s'abimait pas les habits dans ce trou! Mais loin de là... Ah! je vois mon... rival!... Ont-ils placé le corps en évidence, ces marauds!

Le chevalier de la Torche, comme l'avait appelé Miette, devait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Son visage avait quelque chose de mâle et de hardi. Une fine moustache estompait sa lèvre, et son sourire, quoiqu'un peu narquois, était assez agréable.

Le chevalier portait un élégant costume, ce qui expliquait ses regrets d'être sali par la terre humide du souterrain.

— A-t-il rendu le dernier soupir, ce pauvre idiot? fit-il quand il fut arrivé près du corps.

Il tâta le pouls de celui qui paraissait être sa victime.

— Il est bien mort! Voyons ce qu'il porte sur lui! Les imbéciles l'auront fouillé et lui auront laissé ce que je cherche... En effet, point de bourse, mais, en revanche, ce portefeuille où il y a des papiers. Une lettre!... Je reconnais l'écriture, bien qu'on ne m'ait jamais envoyé d'épître semblable... Lisons...

« Auguste,

« Je crois à votre innocence et je suis désolée autant que vous de la triste situation dans laquelle vous vous trouvez... Faut-il vous répéter mon aveu de l'autre jour? Je vous aime, et, quoi qu'il arrive, quoi que l'on fasse, je ne sera jamais qu'à vous... »

Le chevalier de la Torche interrompit sa lecture.

— Voilà qui est clair. Continuons :

« ... Ce M. Marcel, que mes parents veulent me faire épouser... »

— M. Marcel, c'est moi! fit le chevalier en souriant. Je suis curieux de savoir ce que l'on pense sur mon compte... Rien de bon sans doute. Voyez-vous quand je le disais!...

« Ce M. Marcel, que mes parents veulent me faire épouser, je le hais!...

— Ah! ah! je ne pensais pas que cela fût aussi violent, ma petite!

« Sans lui, les choses, non seulement n'iraient pas comme elles vont, mais encore vous ne seriez pas accusé d'un vol. »

Le chevalier de la Torche eut un signe de tête.

— Ceci devient grave.

Il continua cependant :

« Oui, Auguste, lorsque les soupçons se sont portés sur vous, lorsque l'on a prétendu que vous seul aviez pu prendre de l'argent dans la caisse de mon père, j'ai toujours cru que c'était lui le coupable! »

Le chevalier frappa du pied :

— Sotte péronnelle!

« Si je fais erreur, Dieu me pardonnera mon jugement téméraire... »

— Oui, et le diable t'étouffera!

« Mais je ne pense pas me tromper. »

— Je te prouverai bien que tu te trompes, niaise, je te le prouverai bien!

Le jeune homme frappait du pied avec rage.

— Il y a encore quelque chose!

« C'est ma vieille nourrice qui vous remettra cette lettre, la seule que je vous ai écrite, la seule que je vous écrirai jamais. Dans l'infortune, comme dans le bonheur, comptez toujours sur l'affection et la fidélité

« De votre

« Claire. »

— Allons! allons! c'est du propre tout cela. Mes affaires ne sont pas en si bon chemin que je me l'imaginais. Peut-être ferais-je bien... Qu'est-ce que tu dis là, Jeannot? Est-ce réellement devant le cadavre de ton rival que tu parles? Renoncer à la lutte!... Ce serait ridicule si ce n'était pas risible. Qu'y a-t-il encore dans ce portefeuille?... Des papiers insignifiants... des notes... des reçus... D'ailleurs, Claire le dit elle-même, c'est la première et la dernière fois qu'elle lui écrit.

Le chevalier de la Torche semblait attendre quelqu'un.

— Hermann ne vient pas. Lui serait-il arrivé quelque chose? J'ai eu tort de lui donner rendez-vous ici... Cependant il me semble entendre ... Hermann, est-ce toi?

Une espèce de grognement répondit à la question du chevalier.

— Enfin!

Un homme montra la tête au même endroit où le chevalier avait montré la sienne.

Le nouveau venu éprouvait encore plus de difficulté à entrer. Il parvint enfin à pénétrer dans le souterrain.

— Eh bien! quelle réponse as-tu, Hermann? Que t'a donné Aubin?

Hermann ne dit rien. Il sortit seulement de sa poitrine une lettre qu'il remit au chevalier.

Celui-ci, impatient, fit rapidement sauter l'enveloppe. Il poussa un cri de joie quand il eut jeté un regard sur une feuille de papier rose.

— Voilà qui est heureux, je ne m'attendais pas à cela. Décidément, si mes affaires ne vont pas bien d'un côté, elles vont beaucoup mieux de l'autre. Ça fait compensation!

La lettre que le jeune homme venait de lire et qui le rendait si content renfermait simplement ce mot : « *Venez* ! » suivi d'un nom : « *Diane* ».

Un écusson surmontait la feuille de papier.

— Et maintenant, Hermann, quittons cet endroit où l'on est si mal à l'aise. Il n'y a pas longtemps que je suis ici et j'éprouve le besoin de voir le ciel et de respirer l'air pur. Eclaire-moi.

Hermann prit la lampe. Mais, en ce moment, la clarté donna en plein sur le visage du malheureux amant de Claire.

Le chevalier de la Torche tressaillit.

— Il m'a semblé voir remuer les yeux!...

— Soyez tranquille, il est mort et bien mort. C'est moi qui l'ai frappé et je ne l'ai pas tué à demi. Regardez plutôt.

Hermann entr'ouvrit le gilet du pauvre Auguste et montra une plaie béante.

Le chevalier eut un mouvement de répulsion.

— Quand je pense que je pourrais recevoir une blessure pareille, je frissonne...

— Il vaudrait mieux mourir comme cela que..

— Tais-toi, Hermann!

Le chevalier avait un nouveau tressaillement.

— Hâtons-nous de sortir.

— Comme vous voudrez.

Lorsque celui qui paraissait être son maître fut dans le passage, Hermann déposa la lampe et, à son tour, disparut dans l'ouverture.

Miette attendit par prudence un instant, puis elle quitta sa cachette.

— Est-ce un rêve que je viens de faire ou que je fais encore?... Mais non, c'est la réalité... M. le chevalier de la Torche en cet endroit! C'est lui qui a fait tuer ce pauvre jeune homme. Il serait capable de me faire tuer... moi! Non, il ne le fera pas, parce que je vais essayer de prendre la fuite, de quitter ce terrible lieu.

La fillette s'approcha du corps d'Auguste et lui posa la main sur le cœur. Il lui sembla le sentir battre d'une manière imperceptible.

— Est-ce une erreur? Mais je crois... Non, il est bien mort... Je me trompe, comme tout à l'heure M. le chevalier... C'est égal, j'ai appris de singulières choses! Moi aussi il me tarde de sortir d'ici!

Miette jeta un dernier regard autour d'elle avant de s'engager dans le passage.

— Qu'est-ce? fit-elle.

Elle venait d'apercevoir dans un coin une sacoche renversée.

Elle s'approcha et eut comme un éblouissement. La sacoche était remplie de louis d'or.

Les yeux de Miette brillaient d'avidité, à la vue de la fortune inespérée qui s'offrait à elle.

La réflexion ne tarda pas à lui venir. Que ferait-elle de cette sacoche? Ne valait-il pas mieux auparavant s'assurer qu'il lui serait possible de quitter cette sombre demeure? La cupidité l'emporta chez elle.

— J'espère, dit-elle, que Pierre, cette fois, n'aura rien à dire. Les individus à qui cet or appartient sont des voleurs, et voler des voleurs n'est pas voler! Malheureusement c'est lourd... Bah! qu'importe!

Miette n'hésita plus. Elle chargea sur son épaule le sac qui devait renfermer une somme considérable, et prit le chemin qu'avaient pris le chevalier de la Torche et Hermann.

VII

LA GRILLE

Le passage dans lequel Miette s'était engagée était court. Du reste, il ne tardait pas à aller s'élargissant.

La fillette cessa bientôt de ramper. Un air frais vint baigner son visage et une blanche lueur, celle de la lune, éclaira ses pas.

— Libre! dit-elle avec ivresse, libre!

Elle se hâtait trop de se réjouir, car une grille formée de solides barreaux de fer vint s'offrir à elle.

— Mon Dieu! dit-elle avec angoisse, moi qui me croyais sauvée!

Ce fut en vain qu'elle essaya d'ébranler les barreaux, ses efforts ne les firent pas seulement remuer.

— Il y a une serrure dont M. de la Torche et cet homme qu'il appelle Hermann doivent avoir la clé! Moi qui ne l'ai pas, je suis forcée de rester prisonnière. Oh! que j'ai eu tort de descendre dans ce souterrain!

La jeune fille sentit de nouveau toute son énergie l'abandonner. Elle s'assit à terre et se mit à pleurer.

— Oui, fit-elle, j'ai peur d'être surprise par ces hommes qui ont, à ma connaissance, déjà fait une victime. J'ai peur de ne plus recouvrer ma liberté chérie, ma liberté adorée!... Où peut donner cette sortie?...

Elle regarda à travers la grille et vit, grâce à la clarté de la lune, une cour assez grande dans laquelle se trouvaient quatre ou cinq grands arbres.

— Je ressemble ici à un oiseau en cage. Si quelqu'un voulait me permettre de m'envoler, je donnerais bien tout l'argent que j'ai là.

Comme Miette venait de prononcer ces mots, elle entendit un bruit de voix. Elle crut un moment que c'étaient des habitants du souterrain qui allaient apparaître. Elle se prépara à rentrer, mais elle ne tarda pas à se rassurer.

Les personnes qui parlaient passèrent devant la grille sans s'arrêter. La jeune fille regarda attentivement et comprit que c'étaient deux promeneurs qui, tout en causant, revinrent bientôt sur leurs pas.

Il lui semblait avoir déjà vu l'un; l'autre lui était encore inconnu.

Arrivés pour la troisième fois devant la grille, ces individus firent halte; la jeune fille put entendre leur conversation.

— Oui, Comté, disait celui qui paraissait le plus âgé, je me suis décidé à quitter notre propriété de Saint-Tronc, à cause de ce pauvre Georges. Je suis venu habiter cette vieille maison qui, depuis vingt-cinq ans, était dans un abandon complet, et que je n'aurais jamais dû quitter, au moins par reconnaissance, car ses cachettes et ses caves ont sauvé la vie à mon père et à un grand nombre de ses amis pendant la Révolution.

— M. Georges, depuis votre retour, n'est-il pas dans une meilleure situation d'esprit?

— Au contraire, sa mélancolie a augmenté, et tu vois un père au désespoir.

— Calmez-vous, cela passera avec le temps.

— Comté, je veux te donner une mission de confiance, mais, auparavant, rends-moi compte de ce que tu as appris au sujet des incendiaires.

— Hélas! vous me voyez en défaut, et je ne rougis pas de l'avouer, car nous avons affaire à de rudes gaillards.

— Il y a longtemps que je le sais. Il faut que ces misérables soient bien habiles pour avoir pu échapper pendant six mois aux recherches de la police, il faut qu'ils soient bien audacieux pour avoir pu continuer à commettre leurs crimes dans la même ville! Tu as plusieurs signalements.

— Oui, et, grâce à ces renseignements, je suis maintenant sur une piste..

— En vérité!

— Je ne vous le cacherai pas : j'ai un espoir. Malheureusement, il est faible...

— Il grandira.

— Je l'espère. Mais si vous vouliez être assez bon pour me dire ce que je puis faire pour vous être agréable ?

— Ce que je vais te demander est entièrement pour moi. Ce ne sera pas le procureur du roi qui te fera part de ses soupçons. c'est un père, un ami ayant depuis longtemps pu apprécier ton dévouement, qui y aura recours...

Comté fit un mouvement.

A ce moment, la lune donna en plein sur son visage.

Miette, qui, cachée près de la grille, regardait toujours, tressaillit. Elle venait de reconnaître le personnage que son compagnon appelait Comté.

— Je sais quel est cet homme, murmura-t-elle : c'est un des chefs de la *rousse*, celui qui arrêta Mistenflûte après qu'il eut volé...

Les deux interlocuteurs s'éloignèrent un peu. La fillette, pour comprendre le sens de leurs parol s, était maintenant forcée de prêter attentivement l'oreille.

— Sais-tu, disait le procureur du roi, ce qui rend Georges si rêveur? Il es amoureux, et celle qu'il aime n'a pour lui que des dédains. Mon fils attribue ces rigueurs à la présence d'un rival mieux reçu que lui...

— Et a-t-il raison?

— Oui. Maintenant voilà ce que je veux te dire. Il est un homme que je rencontre tous les jours dans le monde et dont, malgré moi, je me méfie singulièrement, quoiqu'il porte un nom historique.

— Cet homme...

— Tu dois avoir entendu parler de lui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le chevalier de la Torche.

— Ah !

— Qu'est-ce que tu as?

— Monsieur le procureur du roi, je partage entièrement votre méfiance envers cet individu !

— Vraiment?

— Et je me proposais de vous demander s'il existe réellement une famille de la Torche.

— Oui, mon cher Comté. Elle est originaire du Berry. J'ai vérifié... Ses armes sont : A la torche d'or sur champ de sable, avec cette devise : *Lucet*.

— C'est fâcheux.

Pourquoi?

— Je m'étais si bien fait à l'idée que ce nom était de fantaisie que maintenant...

— Je dois te signaler une particularité. L'armorial porte que la race des de la Torche est aujourd'hui éteinte.

— Bravo! Nous avons donc affaire à un aventurier?

— Non, car j'ai fait part au chevalier de ma surprise, et il m'a montré des parchemins parfaitement authentiques...

— Il les aura volés.

— Il a ajouté avec raison que erreur ne fait pas compte, et que, lorsque l'armorial a annoncé l'extinction de sa race, ses rédacteurs n'avaient pas songé à son père, chef de la dernière branche, passé depuis quelque temps en Amérique.

— Ce que vous me dites là est bien dommage! Involontairement, j'avais fait un rapprochement entre ce nom de la Torche et les Incendiaires, dont un des chefs a la taille et les manières de notre personnage.

— Que m'apprends-tu?

— La vérité. Aussi, je vous le jure, malgré les renseignements que vous venez de me donner, je ne cesserai de m'occuper de ce jeune homme. Il va depuis quelque temps à Saint-Loup...

— Tu t'en es aperçu? Eh bien, la jeune fille qu'aime Georges est justement...

— Le chevalier de la Torche est le rival de M. Georges?

— Précisément...

— Votre fils que j'ai vu naître ne doit pas s'alarmer... Il vaut cent fois mieux.

— Tant que tu voudras, mais cependant... L'aventurier en question paraît avoir plus de chances que lui.

— Impossible!

— Cela est...

— Monsieur le procureur du roi, je vous promets avant peu de temps de vous faire part du résultat de mes investigations.

— Quand je le connaîtrai, je tenterai une démarche... Si Georges n'a rien à espérer, il partira.

— Ma conviction est qu'il ne partira pas.

— Que Dieu t'entende! dit le père avec émotion.

Les deux promeneurs s'éloignèrent. Ils firent encore quelques pas dans la cour, puis Miette les vit entrer dans la maison.

— Je sais déjà bien des choses, fit-elle, sur le chevalier de la Torche!... Mais pourquoi n'ai-je pas profité de la présence de ces personnes pour crier : Au secours! Elles m'aurait délivrée.

La fillette eut un rire étrange.

— C'est drôle! chaque fois que je sens la police à côté de moi, je suis



Emmenez ces bons animaux... (P. 46.)

aussi inquiète que si j'avais beaucoup à me reprocher!.. Elle m'aurait délivrée, mais je ne serais peut-être pas restée libre...

Miette resta un instant pensive.

— Eh! qu'importe!... Du moins me serais-je vengée de mon oncle, du moins serais-je sûre de ne pas trouver la mort ici. Oh! si je pouvais encore appeler!...

Comme la jeune fille venait de prononcer ces paroles, elle se retourna vivement. Elle avait senti sur son épaule la même main qui s'y était posée déjà...

Elle reconnut la folle.

— Vous!

La pauvre créature avait un sourire.

— Je te pardonne, à condition que tu ne me parleras plus de Clamart! Tu me le promets?

— Je vous le promets.

— Viens, alors!

— Tout à l'heure.

— Que fais-tu là? Est-ce que par hasard tu as envie de sortir?

Miette hésita.

— Cette grille t'en empêche, n'est-ce pas?

— Est-ce que vous pourriez me l'ouvrir?...

— C'est pour toujours que tu veux t'en aller?

— Je désirerais seulement...

— Je sais où est la clef, mais je ne te le dirai pas.

— Madame, que vous seriez bonne si...

— Est-ce que tu te trouverais malheureuse ici, petite? On est bien cependant lorsqu'on y est habitué. Reste quelque temps et puis tu verras...

— Je vous en prie, venez à mon aide, délivrez-moi!

La voix de Miette était suppliante. L'inconnue tressaillit.

— Tu ne menaces pas, toi, enfant, Je veux t'obéir. Attends un moment!

La folle disparut dans le passage et revint une minute après. Miette éprouva une vive joie en voyant la pauvre femme lui tendre une clef.

— Tiens, va-t'en si tu le désires!... Mais je te conseille de rester

La jeune fille eut un bon mouvement.

— Madame, il y a une chose qui m'est chère et dont vous ne paraissez plus apprécier les bienfaits, cette chose, c'est la liberté! Vous me dites de ne pas vous quitter, moi aussi je vous dis : « Ne me quittez pas, suivez-moi! L'existence que vous menez dans ce souterrain et à laquelle je ne sais quelle fatalité vous a condamnée, il faut qu'elle cesse!... Il doit sans doute vous rester des parents, des amis qui seraient bien heureux de vous revoir. . Allons les trouver... voulez-vous? »

La folle parut effrayée.

— Non.

— Le temps presse, on pourrait nous surprendre. Décidez-vous!

— Non!

— On ne vous maltraiterait plus. Venez!

— Non!

La malheureuse créature se tordait les mains comme en proie à une crise nerveuse. La Miette voulut lui porter secours. Elle la repoussa.

— Éloigne-toi, puisque tu veux t'éloigner... Autrement, je reprends la clef!

La nièce de Clamart n'hésita plus.

Elle ouvrit la grille et sortit avec la sacoche.

— Referme! cria la folle.

Miette obéit.

— Rends-moi la clef maintenant!

La jeune fille hésita, mais son hésitation fut de courte durée. Elle pensa que la clef était mieux entre ses mains que dans celles de l'idiote.

— Je la garde, madame, dit-elle, pour votre bien et peut-être pour le bien de tous!

La folle eut un cri de colère.

— Rends-moi la clef! répéta-t-elle.

Miette était résolue.

— Au revoir! cria-t-elle.

— Misérable! fit la prisonnière d'une voix épuisée.

La fillette se trouvait déjà à l'autre extrémité de la cour.

La muraille qui entourait ce lieu était peu élevée. L'escalade n'était pour Miette qu'un jeu. Un amas de pierres devait l'aider, du reste.

Une seule chose gênait la petite : la sacoche remplie d'or qu'elle portait. Elle la déposa d'abord afin de chercher à savoir où elle se trouverait, lorsqu'elle aurait franchi le dernier obstacle qui l'empêchait d'être libre.

Une première fois elle grimpa sur le mur.

— Oh ! dit-elle, quel bonheur! Voici la rue de la première Calade. Je suis sauvée! Maintenant il s'agit de mettre en sûreté la fortune que j'ai trouvée.

Elle redescendit et prit la sacoche.

Cette fois, la difficulté fut plus grande à cause du fardeau. Arrivée presque au haut de la muraille, Miette laissa tomber la sacoche, qui se creva.

La fillette se demanda si elle devait redescendre. Elle eut d'abord l'idée d'y renoncer, mais la pensée de perdre l'or la décida à sauter de nouveau dans la cour, où une partie du trésor s'était répandue. Miette commençait à ramasser les louis quand soudain elle crut entendre du bruit du côté de la maison d'habitation.

Elle regarda, et il lui sembla voir, en effet, une ombre se détacher. Elle mit précipitamment dans sa poche la somme qu'elle avait recueillie et grimpa de nouveau. En un bond elle fut dans la rue. Elle prit alors sa course et ne s'arrêta qu'à une centaine de pas.

— Me serais-je trompée? murmura-t-elle. Si j'allais prendre le reste de la sacoche!... Non, il ne faut pas m'exposer encore... Décidément, Miette, tu es bien imprudente!...

Au moment où la jeune fille avait franchi le mur, il était trois heures du matin. Elle se demanda où elle irait finir la nuit. Rentrer chez son oncle, il ne fallait pas y songer! Quel accueil lui ferait le misérable?...

La fillette était très embarrassée. Elle pensa heureusement que le jour ne tarderait pas à venir.

— Si j'allais à Saint-Loup!... C'est justement demain que Mlle Diane... C'est cela!... Lorsque je serai arrivée, il fera presque jour...

Miette était décidée. Malgré la fatigue d'une nuit passée dans des angoisses de toute sorte, elle se mit courageusement en route.

En marchant, elle pensait à ce qu'elle avait vu, à ce qu'elle avait entendu.

Le fait le plus surprenant était sans contredit l'existence de ce souterrain servant de refuge à des malfaiteurs de la pire espèce, peut-être même, tout tendait à le prouver, à ces fameux Incendiaires dont les crimes épouvantaient Marseille. Cette retraite avait deux issues, dont l'une, chose étrange, donnait justement sur la cour de la maison de l'homme chargé par ses fonctions d'anéantir les bandits. Miette songeait à cette pauvre créature séquestrée, qui semblait avoir perdu la raison dans les ténèbres. Elle se disait qu'il y avait encore là un épouvantable mystère, une nouvelle infamie de son persécuteur, de l'odieux Clamart.

Elle voyait ensuite le cadavre d'Auguste étendu au milieu de la salle obscure, puis le beau et séduisant chevalier de la Torche lisant des lettres d'amour.

Elle cherchait à deviner quel était ce mystérieux personnage que son oncle et Mistenflûte avaient désigné sous le nom de Jeannot, qui s'était appelé lui-même Marcel, et de la noblesse duquel le procureur du roi et Comté, l'agent de police habile, osaient à peine douter.

— Est-il gentil, pensa-t-elle, avec sa noire chevelure, son air doux et fier! Il est presque aussi bien que Pierre!... Il fait la cour à deux femmes, dont l'une est noble et riche. Pour l'autre, il a ordonné la mort d'un rival!... Je voudrais bien savoir quelles sont les intentions de cet homme? Que venait-il faire dans ce souterrain? Est-ce qu'il ferait partie, lui aussi, des Incendiaires? Mais oui, mon oncle et Mistenflûte l'ont dit...

Toutes ces pensées se heurtaient confuses dans la tête de Miette, qui, après tout, malgré sa précocité, n'était encore qu'une enfant.

— Enfin me voici bientôt arrivée, murmura-t-elle. Le jour est là...

La jeune fille fit quelques pas. Elle se trouvait devant une magnifique demeure bâtie à l'extrémité du village de Saint-Loup, et dont les portes et les fenêtres étaient entièrement closes.

— Personne ne doit être levé, dit-elle. Promenons-nous en attendant.

La fillette se dirigea vers un bosquet voisin. La fatigue l'accablait. Elle s'assit et resta un instant pensive. Un moment après, elle sentit que ses paupières s'appesantissaient. Le sommeil la gagnant insensiblement, elle s'étendit sur l'herbe.

Le soleil se levait, les oiseaux commençaient leur hymne à la création, les fleurs s'épanouissaient, la nature s'éveillait avec toute la splendeur qu'elle déploie dans un beau jour, quand Miette s'endormit.

VIII

DIANE DE MÉRICOURT

Tandis que la nièce de Clamart se livrait au repos, les portes du château s'étaient ouvertes.

Il était près de cinq heures du matin et le soleil dorait entièrement la façade, lorsqu'une jeune fille de vingt ans à peine apparut.

Deux lévriers, qui bondissaient depuis un moment sur la terrasse où était construite l'habitation, s'élancèrent aussitôt vers elle.

— Tout beau, James! tout beau, Léandre!

Un valet, qui attendait à l'autre bout de la terrasse, s'avança respectueusement.

— Mademoiselle veut-elle chasser ce matin?

— Non, Léon. Vous voyez bien que je n'ai pas revêtu mon amazone.

— Faut-il alors faire rentrer James et Léandre au chenil?

— Oui.

Le valet appela les chiens, qui obéirent tous les deux la tête basse. Tandis qu'il les attachait, la jeune fille les flattait doucement, mais cela n'empêchait pas leurs yeux de se remplir de grosses larmes.

— Emmenez ces bons animaux, Léon, et soignez-les bien.

Le domestique allait s'éloigner.

— A propos, comment va ce meunier qui s'est blessé l'autre jour et que je suis allée voir?

— Mieux, mademoiselle.

— Lorsque vous aurez un moment, vous vous rendrez chez lui et vous

remettrez à sa femme, à sa femme, entendez-vous, ces cinq louis, en disant que demain j'irai lui rendre visite.

— Oh ! mademoiselle Diane, que vous êtes bonne pour les pauvres gens !

— Assez, Léon ! Vous savez que je n'aime pas les louanges.

— J'obéis, mais...

La jeune fille posa un doigt sur sa bouche et Léon se tut.

Diane de Méricourt, car c'est ainsi que se nommait la jeune châtelaine, était la fille de M. le baron René de Méricourt, un des plus riches propriétaires de la Provence et un des plus fidèles sujets de S. M. le roi Louis XVIII, qu'il avait accompagné dans son exil.

Le baron de Méricourt, depuis longtemps veuf, n'avait plus qu'une affection sur la terre son enfant adorée, sa Diane, à qui il laissait faire toutes ses volontés, à qui il avait accordé liberté entière, persuadé qu'elle n'en abuserait pas.

Diane était la plus belle créature que l'on pût imaginer. Elle était grande et sa taille était fine et élancée. Rien de plus charmant que son visage qu'encadraient de beaux cheveux châtain foncé qu'elle laissait tomber sur ses épaules en boucles luxuriantes.

Diane avait des yeux noirs tantôt doux, tantôt hautains. Par moments, on se serait volontiers agenouillé à ses pieds pour lui dire combien on la respectait, d'autres fois on aurait donné sa vie pour la presser entre ses bras et lui dire combien on l'aimait.

En voyant la fille de René de Méricourt, on comprenait qu'elle était aussi bonne qu'elle était belle. Lorsqu'elle souriait, deux mignonnes fossettes se creusaient sur ses joues. O amour ! que de promesses dans ce sourire !

Diane avait une robe longue qu'elle releva un peu pour descendre de la terrasse dans le jardin. Elle avait le pied aussi joli que les mains petites.

Elle commença sa promenade.

Ses narines, légèrement dilatées, semblaient aspirer avec délice l'air pur du matin.

Le soleil dorait avec ses plus doux rayons sa chevelure, sur laquelle était posé un coquet chapeau. En ce moment, on l'eût prise pour quelque héroïne de Walter Scott, Dianah Vernon peut-être, la fière Irlandaise de *Rob-Roy*.

Diane se laissa envahir peu à peu par la rêverie d'une splendide matinée d'été. Elle sortit du jardin, gagna les champs presque sans regarder autour d'elle.

La moisson venait d'être faite ; elle se baissa machinalement pour cueillir un coquelicot oublié.

Quelles étaient les pensées qui occupaient la jeune fille? Un mot qu'elle prononça à voix basse va suffire pour nous éclairer. Ce mot était : Aimer !

Diane s'arrêta.

— Pourquoi préférer le chevalier à tout autre? A-t-il, par exemple, plus d'esprit et de cœur que Georges de Marillan, le fils du procureur du roi, l'ami intime de mon père? Non, certes, mais alors!...

La jeune fille réfléchit un instant. Elle reprit ensuite :

— Le chevalier n'est ni plus beau ni plus aimable que Georges, mais son regard me fait une impression!... Oui, il m'attire, il me charme... Pourquoi le nier?.. On ne doit rougir que de ce qui est honteux, et il n'est pas honteux d'écouter parler son cœur!

Diane passa la main sur son front.

— Ce soleil commence à être chaud!

La jeune fille alla vers un bosquet, qui était du côté opposé à celui où Miette s'était endormie. Elle s'assit sur un banc de pierre.

— Je lui ai écrit : « *Venez!* » Sera-t-il fidèle au rendez-vous?... Comprendra-t-il l'heure à laquelle j'ai voulu dire que je l'attendais? Non, il a perdu peut-être le souvenir de cette matinée où, hôte de mon père, je l'ai rencontré ici, où, sans que des paroles fussent sorties de notre bouche, nos yeux ont commencé des aveux.

Diane pâlit.

— Oh! si je savais que réellement il eût oublié!...

Elle se calma bientôt.

— Folle, tu te forges des chimères pour te faire souffrir. D'ailleurs, il est encore de bonne heure... attendons!

Mlle de Méricourt retomba dans sa rêverie.

Plus d'un quart d'heure s'écoula. Elle se leva tristement.

— Il n'a pas compris... Eloignons-nous!

La jeune fille reprit le chemin du château, mais comme malgré elle. Elle se retournait souvent pour voir si, par hasard, celui qui n'était pas venu et qui, peut-être, n'était qu'en retard, n'allait pas la rejoindre...

Lorsque Diane fut près de rentrer, une bonne vint au-devant d'elle.

— Mlle Claire est arrivée.

Mlle de Méricourt eut un mouvement de joie.

— En vérité! Oh! qu'elle est aimable d'être venue à cette heure-ci!

Diane s'empressa aussitôt de se rendre au salon, où se trouvait une jeune fille qui se jeta dans ses bras.

— Claire, si tu savais quel plaisir tu me fais!

— Et moi, quelle joie de te voir!

— Ta mère t'a accompagnée?

— Non, elle m'a confiée à Jean. Peut-être viendra-t-elle me prendre ce soir.



Ce fut Claire qui commença d'une voix émue. (P. 51.)

— Si le jour anniversaire de ma naissance tu n'avais passé quelques heures avec moi, je t'en aurais voulu toute ma vie!

— Tu aurais eu tort, car tu sais bien que ce n'est pas ma faute si...

— Je sais que tu t'es constituée l'ange gardien de ton pauvre vieux grand-père et que tu ne le quittes plus.

— Quand je m'en vais, il est tout triste, tout chagrin, le cher homme!

— Décidément, tu es à la fois bonne et jolie, Claire!

— Pourquoi me flattes-tu?

— Je ne dis que la vérité, et ce n'est pas ma faute si la vérité est pour toi une louange.

Claire méritait le compliment que lui avait adressé son amie.

C'était assurément une fort jolie blonde. Elle avait de beaux yeux bleus, une bouche mignonne, l'air gracieux et doux. Agée de deux ans de moins que Diane, elle était sa plus intime amie.

Claire était la fille d'un des principaux merciers de la Grand'Rue, à Marseille. C'était le hasard qui avait fait naître son affection pour Mlle de Méricourt.

Lorsque Claire était encore toute enfant, sa mère tomba malade. Après son rétablissement, les médecins ordonnèrent qu'elle allât passer quelque temps à la campagne.

Le père de Claire loua à Saint-Loup une petite propriété voisine de celle du baron de Méricourt. Les petites filles ne tardèrent pas à se connaître et à s'aimer.

Quand son amie retourna à Marseille, Diane lui fit promettre de venir la voir souvent, et, à son tour, chaque fois qu'elle allait à la ville, elle ne manquait pas de visiter celle qu'elle eût voulu toujours avoir auprès d'elle.

Elles grandirent ainsi, ne manquant pas, lorsqu'elles étaient ensemble, d'échanger leurs confidences, de se faire part de leurs espérances et de leurs chagrins. Depuis quelque temps cependant, Diane et Claire se voyaient moins.

Un malheur en était la cause.

Le grand-père de cette dernière, à la suite d'une attaque, était resté paralytique.

Claire s'était dévouée à lui. Elle passait son temps à côte du vieillard, dont elle était maintenant la providence.

Diane approuvait la piété filiale de son amie, mais, quoiqu'elle eût fait comme elle au besoin, car son cœur était capable de tous les dévouements, elle ne pouvait s'empêcher de regretter vivement les journées que la fille du mercier passait autrefois avec elle à errer dans la campagne et à parler de leurs rêves d'avenir.

Claire savait que Diane avait un amour au cœur. Diane n'ignorait pas que Claire aimait, elle aussi. Leur conversation ne tarda pas à tomber sur le sujet qui les intéressait le plus.

Ce fut Mlle de Méricourt qui la première interrogea.

— Eh bien! dit-elle, quoi de nouveau?...

Claire baissa les yeux, mais elle ne rougit pas comme elle faisait habituellement lorsque cette question lui était posée. Elle devint, au contraire, toute pâle. Une larme coula sur sa joue.

Diane parut alarmée ; elle saisit la main de la jeune fille.

— Est-ce qu'il te serait arrivé quelque chose de fâcheux?... Un malheur peut-être !

Claire fit un signe affirmatif.

— Oh ! mon Dieu ! Est-ce possible? Il ne t'aimerait plus ?

La jeune fille releva la tête.

— Il le vaudrait mieux pour lui.

— Je comprends, tes parents lui refusent ta main.

— Non, ce n'est pas cela.

— Tu vas me raconter tout, n'est-ce pas?... Et si je puis venir à ton aide... Suis-moi, nous allons descendre au jardin !

— Tu rentrais à peine... N'es-tu pas fatiguée?

— Oh ! moi, je ne connais pas la fatigue !... Au jardin, nous serons plus à notre aise. J'ai aussi un long récit à te faire.

Diane et Claire ne tardèrent pas à se trouver dehors. Elles entrèrent dans une charmille. Là, elles se racontèrent leurs amours et leurs déceptions.

IX

L'AMOUR DE CLAIRE

Ce fut Claire qui commença d'une voix émue.

— Je t'ai dit comment est venue mon affection profonde pour Auguste, il y a plus d'un an. Eh bien ! sache maintenant que mes parents veulent m'en faire épouser un autre!

— Ce n'est pas possible!

— C'est vrai.

— Et cet autre est sans doute vieux et laid.

— Non, c'est un jeune homme, mais ce n'est pas celui que j'aime.

— Tu t'es jetée aux genoux de ton père, tu l'as prié de ne pas te sacrifier, tu lui as avoué que tu avais pour...

— Je n'ai rien fait de tout cela, Diane !

— Mais alors?...

— Auguste a été renvoyé de chez mon père avec menace d'être traduit devant les tribunaux. Il est déshonoré, il est regardé chez moi comme un monstre d'ingratitude, comme un voleur !

Claire se jeta en pleurant dans les bras de Mlle de Méricourt.

— Est-ce possible, ce que j'entends? dit celle-ci.

— Hélas !... Auguste est cependant innocent, j'en suis sûre. Il est accusé

injustement. Et sais-tu l'homme que je crois coupable? C'est justement celui que l'on veut me donner pour mari.

— Que me racontes-tu là?

— Oh! une bien triste histoire. Écoute. Il y a quinze jours, j'eus une assez longue entrevue avec mon ami.

« — Claire, me dit-il d'une voix grave, j'ai une demande à vous faire dont dépendra le bonheur de toute ma vie. Voulez-vous que je sollicite votre main? »

Je ne répondis pas d'abord, tellement j'étais émue.

Il interpréta défavorablement mon silence. Je vis son regard se voiler et se remplir de larmes.

« — J'avais cru..., balbutia-t-il.

A ce moment je levai les yeux. Il lut sans doute tant d'amour en moi qu'il poussa un cri de joie.

« — Claire, ma fiancée!

« — Auguste!

« — Alors, fit-il avec un tremblement dans la voix, vous consentez...

« — Je n'aurai pas d'autre époux que vous... »

Je devais aller, ce jour-là, avec ma mère visiter une de ses amies. Il fut entendu que ce serait pendant ce temps qu'Auguste parlerait à mon père.

Notre absence me parut longue; l'anxiété et l'impatience dévoraient mon cœur.

Nous revînmes enfin, mon émotion était profonde. Elle n'eut plus de bornes, lorsque nous vîmes mon père qui paraissait consterné.

« — Savez-vous ce qui arrive? dit-il. J'avais dans la caisse une somme importante pour mes paiements de ce soir. Je m'éloigne un instant en oubliant les clefs. A mon retour, je veux prendre quelque argent... Plus rien, la caisse est vide... La somme sur laquelle je comptais a été enlevée.

Ma mère était atterrée.

« — Et ne soupçonnes-tu pas... ? »

Mon père eut l'air sombre.

« — Je soupçonne, en effet, mais je ne puis encore...

« — Ne sais-tu pas qui est entré dans ton bureau pendant ton absence?

« — Il n'y a qu'une personne : Auguste! »

Quoique je fusse encore bien loin de croire que l'on accusât mon ami de ce vol, je sentis un froid au cœur.

« — Êtes-vous sûr qu'il n'y ait eu qu'Auguste?... demandai-je » à mon père.

Ce dernier eut un mouvement d'impatience.

« Je n'en sais rien; si j'avais été là, on ne m'eût pas dépouillé.

« — Comment vas-tu t'arranger pour tes paiements? dit ma mère.

« — J'ai envoyé prévenir notre cousin Thomas, qui me fera les avances nécessaires, en attendant que je puisse retirer mes fonds... Ah! si je connaissais... »

A ce moment, Auguste entra. Mon père fut glacial avec lui.

« — Avez-vous été chez M. Thomas?

« — Oui, monsieur.

« — Eh bien! que vous a-t-il répondu?

« — Il va venir!

« — C'est bon, retirez-vous! »

Auguste sortit et ma mère s'avança vers mon père.

« — Tu es bien dur avec ce garçon. Que t'a-t-il fait?

« — Ce qu'il m'a fait?... C'est probablement lui qui m'a volé. »

Je sentis mes forces m'abandonner.

« — Que dis-tu là?

« — Ne vous ai-je pas appris qu'il n'y a que lui qui, pendant mon absence, soit entré dans le cabinet?

« — Comment le sais-tu?

« — Le garçon de magasin me l'a assuré.

« — Enfin, il l'a vu sortir?

« — Non, Jacques s'est éloigné un moment

« — Mais, alors, comment croit-il que personne autre qu'Auguste n'a pu pénétrer?...

« — Parce que tous les autres commis étaient occupés en ce moment et que, si quelqu'un fût venu du dehors, la sonnette de la porte n'eût pas manqué d'avertir. »

Ma mère se tut. Évidemment, elle commençait à penser comme mon père.

Mon énergie me revint un instant.

« — Mais c'est affreux! Quoi! Auguste!...

« — Oui, ma fille, ce garçon que je regardais comme mon fils, que j'ai pris chez moi à la mort de ses parents, et du zèle et de l'exactitude duquel je n'ai eu qu'à me louer depuis huit ans, eh bien! il y a tant de preuves contre lui que je suis forcé de le prendre pour...

« — Oh! ne prononcez pas ce mot, il me fait trop de mal!... »

Mon père me regarda d'un air étonné. Heureusement une personne fit son entrée dans l'appartement.

Cette personne était celle à qui j'attribue, malgré moi, tous mes malheurs! Je t'en ai déjà parlé. Elle se nomme M. Marcel, et c'est le fils de l'un des plus grands correspondants de mon père. Depuis quelque temps déjà, il est

à Marseille et il paraît fort peu songer à partir et à retourner à Lyon, la ville où habite sa famille.

Il ne tarda pas à s'apercevoir de notre consternation.

« — Que vous arrive-t-il? fit-il d'un air étonné.

« — Un malheur... répondit mon père.

« — Que m'apprenez-vous là?... Est-ce possible?... Vous avez perdu quelqu'un?

« — Non...

« — Vous me rassurez, alors... Le reste...

« — On m'a dérobé une importante somme qui se trouvait dans ma caisse..

« — Ah! et l'auteur de ce vol est arrêté? »

Mon père me regarda. Je devais être horriblement pâle.

« — Il ne l'est pas et nous ignorons entièrement... »

M. Marcel prit une chaise et s'assit.

« — Voyons alors, mon cher monsieur, racontez-moi comment vous avez découvert la chose, les indices que vous avez... Je m'entends un peu à reconstituer les faits et j'ai un instinct particulier pour signaler les voleurs. Je l'ai prouvé, du reste, dans une affaire de ce genre qui arriva à mon père. C'était un commis infidèle, un jeune homme qui, après avoir eu longtemps une conduite régulière, avait tout à coup rompu avec ses bonnes habitudes... »

Mon père se leva brusquement.

« — Monsieur Marcel, mon cas est peut-être le vôtre... »

Ici Claire interrompit son récit.

— Oh! ma Diane, si tu savais ce que je souffrais en ce moment. Pourrais-je mieux comparer mon état qu'à celui d'un malheureux naufragé qui verrait toutes les chances de salut l'abandonner, et le faible esquif qui le soutient encore s'enfoncer peu à peu dans la mer.

— Pauvre amie! dit Mlle de Méricourt, quelle douleur tu devais éprouver!

— Je m'étais laissée tomber sur un siège, continua Claire. Je sentais qu'Auguste était perdu et que M. Marcel allait lui donner le coup de grâce. Lorsque mon père établit une similitude entre ce qui venait de lui arriver et ce que le fils de son correspondant lui racontait, ce dernier sembla très étonné.

« — Comment! vous avez un commis que vous croyez pouvoir accuser... »

Mon père éprouva de l'embarras.

« — Je ne dis pas cela.

« — Cependant... Allons, apprenez-moi en détail comment on vous a volé, et comptez sur ma discrétion.

« — Je n'en ai jamais douté. »

Mon père fit alors un récit exact de ce qui s'était passé. Tandis qu'il parlait, M. Marcel écoutait avec la plus grande attention.

« — Oui, le cas est embarrassant, fit-il, très embarrassant même, car enfin vous ne devez pas soupçonner un jeune homme à qui vous avez fait tant de bien et qui vous a donné, lui aussi, il faut le croire, des marques d'attachement.

« — Une idée! Si nous le faisions appeler!

« — Mon père, dis-je d'un ton suppliant.

« — Mademoiselle a raison, dit M. Marcel, il faut agir avec les plus grands ménagements. S'il est innocent, ce qui est très possible, on doit éviter de le blesser par d'injustes soupçons!

« — Mais s'il est coupable? demanda mon père.

« — Oh! il faudrait alors être impitoyable! On ne doit aucune pitié aux scélérats.

« — Laissez-moi faire. Toi, Claire, retire-toi. Vous, monsieur Marcel, restez...

« — Non, au contraire...

« — Restez, vous m'aiderez !... »

Mon père appela le garçon de magasin...

« — Faites monter M. Auguste. »

Je sortis en chancelant. Avant qu'il fût interrogé, je voulus apercevoir mon infortuné ami encore une fois. Je me cachai sur le palier et je le vis passer. Il était calme; il ne se doutait certainement pas qu'on l'accusait d'un crime. Je me sentais, moi, devenir folle. J'eus envie de m'élancer à son cou et de lui crier : « Fuis! On va t'insulter dans ce qui t'est le plus cher, on va faire une tache à « ton honneur ! »

Je restai enfermée dans mon appartement un moment. Je m'agenouillai et je suppliai Dieu de prêter ses lumières pour que l'innocence de celui que j'aimais triomphât.

Quand j'eus fini de prier, j'étais plus calme. Je me rendis à la chambre de mon vieux grand-père.

Il était assis dans son fauteuil, et ne paraissait pas se douter de ce qui s'était passé dans la maison. Je lus sur son visage de l'inquiétude, j'étais restée plus longtemps que d'habitude sans le voir, et il craignait qu'il ne me fût arrivé quelque chose.

Il ne se trompait pas. Le malheur était même plus grand qu'il ne pouvait le deviner. Quoique je m'efforçasse de dissimuler ma douleur, il la remarqua vite.

« — Mes inquiétudes étaient donc vraies, fit-il de sa voix cassée un événement fâcheux a eu lieu! Qu'as-tu?...

« — Rien, grand-papa.

« — Allons, apprends-moi vite tout. Ne me laisse pas ainsi dans de cruelles angoisses. Ton père, ta mère...

« — Ils sont là, dans le salon!

« — Quoi donc, alors?

« — Eh bien! sachez qu'on a volé une somme importante à mon père.

« — Ah! Et quand cela, et dans quelles circonstances?...

« — Tout à l'heure. On l'a prise dans la caisse...

« — Connaît-on le coupable?

« — On l'ignore et c'est précisément ce qui me rend aussi malheureuse! »

Mon grand-père me regarda avec un certain étonnement. De grosses larmes coulaient sur mon visage.

« — Ce n'est pas seulement le vol qui t'affecte, tu as un autre chagrin, petite.

« — Oui. Savez-vous qui l'on accuse?... Auguste!

« — Auguste?

« — Lui.

« — Ce n'est pas possible!... Ce garçon n'a pu...

« — Pourriez-vous le prouver?

« — Non, mais il n'est pas capable d'une telle action, j'en suis sûr. »

Ces paroles me firent du bien. Je m'élançai au cou du paralytique, que j'embrassai presque avec passion.

« — Eh! eh! fit-il en riant, voilà un baiser qui s'est trompé d'adresse. Ce n'est pas à un grand-père qu'il était destiné!...

« — Oh! que je vous aime!

« — Pourquoi ne dis-tu pas : Oh! que je l'aime! Crois-tu que je ne sois pas clairvoyant?

« Je serrai plus que jamais ce pauvre corps insensible entre mes bras.

« — Rassure-toi. Si tes parents portent leurs soupçons sur Auguste, ils ont tort et ne tarderont pas à en rougir...

« — Quelle joie vous me procurez!

« — Il y a longtemps déjà que je m'étais aperçu que vous n'étiez pas indifférents l'un à l'autre, et Auguste, qui est probe, honnête et laborieux, m'avait paru digne de devenir ton époux.

« — Merci.

« — Par exemple, il est une autre personne qui ne me plaît pas du tout. Est-ce qu'elle te plaît, à toi?

« — De qui voulez-vous parler?

« — De M. Marcel...

« — Taisez-vous, je vous en prie!

« — Décidément, nous avons les mêmes goûts et les mêmes sympathies.



Après avoir regardé autour d'elle... (P. 62.)

Ce n'est pas étonnant, nous sommes toujours ensemble. C'est égal! j'en veux à ma chère petite compagne de ce qu'elle a des secrets pour moi!

« — A quoi bon m'en vouloir... puisque vous savez si bien les deviner? »

Je pressais encore mon grand-père contre mon cœur quand mon père entra.

« — Eh bien! Claire, fit-il, je ne m'étais pas trompé. Le voleur est Auguste.

Il me sembla, cette fois, qu'on venait de me brûler le cœur avec un fer rouge.

Mon grand-père était aussi consterné que moi.

« — A-t-il fait des aveux?

« — Il nie obstinément. Je ne sais ce qui m'empêche de le livrer à la justice.

« — Peut-être est-il innocent en réalité? »

Plus que jamais je sentais, depuis un instant, mes forces m'abandonner. Soudain, je poussai un cri et je tombai évanouie...

Lorsque je revins à moi, ma Diane, j'étais couchée sur mon lit. Ma mère me prodiguait des soins, et mon grand-père, qui avait été, à sa demande, transporté dans ma chambre, fixait ses yeux sur moi.

— Comment va-t-elle? dit mon père, qui entrait dans l'appartement.

« — Mieux. Elle reprend ses sens!

« — Pauvre enfant!... C'est surprenant, quelle sensibilité!... A propos, j'en ai fini avec ce misérable. Il a quitté la maison, et il se gardera bien d'y reparaître. Persistez-vous à le croire innocent, grand-père?

« — Toujours.

« — Lorsque vous avez une idée dans la tête...

« — C'est vrai, il faut que le contraire me soit bien prouvé pour que je l'abandonne.

« — Vous arrangez tout à votre manière. Du reste, n'ai-je pas des preuves suffisantes qu'Auguste est un voleur?... Sa présence dans mon bureau et puis ces sacs vides que nous avons trouvés dans sa chambre...

« — Peut-être les y avait-on cachés?

« — Voyons, je vous prends... Qui ça?

« — Quelqu'un qui aurait intérêt à s'en débarrasser ou à faire porter les soupçons sur lui.

« — Voilà, voilà, tout de suite. Et qui, d'après vous, est capable d'une pareille action?

« — Est-ce que je le sais? Si je connaissais l'auteur de cette infamie, moi, je crois que Dieu me rendrait mes forces pour que je pusse aller le dénoncer.

« — Je serais curieux de voir ça... »

La colère commençait à gagner mon père. Grand-papa répondit avec beaucoup de dignité :

« — Je n'ai plus rien à dire maintenant. Je regrette d'avoir heurté vos convictions et je vous prie de m'excuser.

Tu connais mon père, il est violent, mais bon. La crainte d'avoir fait de la peine au vieillard opéra en lui un changement soudain. Il le supplia d'oublier les paroles dures qui lui étaient échappées.

Ce fut à ce moment que je me dressai sur mon séant. Ma mère et lui m'embrassèrent. J'allai à mon tour vers le grand-père, et il dut comprendre combien je lui étais reconnaissante d'avoir pris la défense de mon bien-aimé.

Trois jours s'écoulèrent. La police était venue et avait reçu les déclarations de mon père, qui se crut fort généreux en ne disant pas ce qui s'était passé à l'égard d'Auguste. Je ne savais pas ce que ce dernier était devenu, lorsque mon grand-père me donna un avertissement.

« — Écoute, Claire, je crois devoir te prévenir. Tes parents ont des projets sur toi : ils veulent te marier.

« — Moi!

« — Oui, et ce qui est le plus malheureux, avec un homme que tu es loin d'estimer.

« — M. Marcel? dis-je.

« — M. Marcel, tu as deviné. »

J'étais livide.

« — Tranquillise-toi. Tes parents t'aiment trop pour te contraindre. D'ailleurs, ne suis-je pas là?

« — Je sais que vous me protègerez, grand-père. »

L'œil du vieillard étincela.

« — Aurais-tu de l'amour pour lui, je te supplierais de ne pas épouser cet homme! Si tu savais combien est grand le sentiment de répulsion qu'il m'inspire!

« — Vous n'êtes pas le seul. Mon père et ma mère exceptés, il ne plait à personne dans la maison, pas même à notre vieux chien, qui, tout infirme qu'il est, se lève pour le menacer chaque fois qu'il entre. »

Diane saisit la main de son amie.

— Crois-tu que les animaux domestiques n'éprouvent de la répulsion que pour les méchantes gens ou pour celles qui doivent faire du mal à leur maître?

— Je l'ai entendu raconter...

— C'est étrange! murmura Mlle de Méricourt. Dis-moi comment est ce M. Marcel.

— Je t'ai déjà dit que c'était un jeune homme.

— Mais enfin?...

— Il doit avoir vingt-cinq ans. Sa tournure est assez distinguée et il est toujours irréprochablement vêtu. Il ne porte qu'une légère moustache. Son air est moqueur...

Diane eut un éclat de rire forcé.

— Mais sais-tu que tu m'en fais un assez séduisant portrait, il ressemble à celui qui...

— Allons, aveu pour aveu! A celui que tu aimes?

— Eh bien! non, je ne suis pas entièrement sûre d'aimer le chevalier de la Torche. Tantôt il me semble que je tiens beaucoup à lui, tantôt il m'est parfaitement indifférent. J'ai beau parfois interroger mon cœur, il s'obstine à ne pas me répondre? Tiens, en ce moment, il garde un profond silence.

— Mon amour pour Auguste n'est pas semblable. A chaque instant, à chaque heure de la journée, je le sens dans mon âme. Je crois qu'il fait partie de mon existence et que, si je le perdais, je mourrais.

Diane se leva.

— Mon état ressemble peu au tien. Et cependant M. de la Torche règne bien à certaines heures... Mais continue, je t'en prie, tu ne saurais croire combien ton récit m'intéresse, ma pauvre Claire.

La jeune fille embrassa son amie.

— Merci!

— As-tu eu depuis sa fuite des nouvelles d'Auguste?

— Oui.

— Dépêche-toi, alors!

— Laisse-moi te raconter auparavant ce qui se passa le lendemain du jour où le grand-père me prévint.

Mes parents me firent appeler, et mon père prit la parole :

« — La semaine passée, mon enfant, nous parlions devant toi d'une personne pour qui nous avions infiniment d'estime et d'amitié. Il est étonnant, disions-nous, que M. Marcel soit depuis trois mois dans notre ville sans songer à la quitter, alors qu'il n'y était venu que pour y passer un mois. Nous cherchions le motif de ce séjour, et nous ne le trouvions pas; nous le connaissons aujourd'hui... »

Ma mère interrompit mon père.

« — M. Marcel nous l'a fait connaître. »

Je sentais, un grand trouble me gagner.

« — Ne devines-tu pas ce motif?

« — J'avoue...

« — Rien ne te fait soupçonner que...?

« — Quoi?

« — Allons donc!... que M. Marcel est amoureux de toi! »

Mon grand-père m'avait en partie préparée; j'avoue, cependant, que je ne pus rester maîtresse de moi.

« — Oh! non, ce n'est pas possible, m'écriai-je, dites-moi que ce n'est pas vrai! »

Mon père et ma mère se regardèrent étonnés.

« — Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

« — Vous ne voulez pas me faire épouser cet homme.

« —. Pourquoi pas? »

Je sentais de nouveau mes forces m'abandonner.

« — Mais parce que je ne l'aime pas! »

Mes parents échangèrent un sourire.

« — C'est encore le grand-père qui lui a mis ces idées dans la tête. Folle, crois-tu qu'il soit nécessaire de s'aimer pour s'épouser?... Sache que les meilleurs mariages sont les mariages de raison. L'estime tient avantageusement la place de l'amour.

J'eus un mouvement de colère.

« — Mais je ne l'estime pas du tout, M. Marcel! »

Mon père devint grave.

« — Ceci est différent. Est-ce que le fils de notre correspondant de Lyon t'aurait offensée?

« — Je ne dis pas cela, mon père.

« — Est-ce que M. Marcel aurait commis une action déshonnête? »

Ma réponse fut faite d'un ton sec :

« — Je n'en sais rien.

« — Moi, je te garantis que c'est un honnête homme, un brave garçon, un digne cœur. Te voilà suffisamment renseignée!

« — Jamais je ne serai sa femme! »

La visage de mon père s'empourpra; je le vis faire un effort sur lui-même.

« — Claire, tu réfléchiras. Nous voulons t'accorder le temps de te recueillir.

« — C'est tout réfléchi.

« — Je ne le crois pas, et je ne veux pas le croire. Nous allons prier M. Marcel d'attendre ta réponse. »

Ils me quittèrent, me laissant consternée.

Inutile de dire que j'allai aussitôt trouver mon conseiller ordinaire, mon pauvre grand-père.

Il eut un moment de réflexion quand je lui eus tout appris.

« — Je ne me trompais pas, murmura-t-il. Je me charge de conduire l'affaire. Toi, tu n'as qu'à refuser obstinément. Quand tu me verras seul avec ta mère, tu auras soin de te retirer.

« — Je ferai comme vous voudrez, grand-papa.

« — Tu sais bien que tu peux te fier à moi! »

Pour toute réponse, je l'embrassai. A ce moment même, ma mère entrait. Je fis ce qu'il m'avait ordonné, et je sortis de l'appartement. Dans le

corridor, je me trouvai avec ma vieille nourrice dont tu connais tout l'attachement pour moi.

« — J'ai à vous parler, mademoiselle... Voulez-vous venir avec moi?...

« — Je te suis. »

Je descendis, en effet, avec elle... Après avoir regardé autour d'elle d'un air mystérieux et s'être assurée que nous ne pouvions être vues, elle me remit... »

— Une lettre? demanda Diane.

— Une lettre, répondit Claire.

— De lui, sans doute?

— Oui... de lui... Quoique je ne connusse pas jusqu'alors son écriture, je n'hésitai pas à la décacheter. Le cœur se trompe rarement en pareil cas; mes yeux dévorèrent plutôt qu'ils ne lurent ceci.

La jeune fille, en disant cela, avait tiré de son sein une lettre qu'elle avait tendue à Diane. Celle-ci y vit les lignes suivantes :

« Mademoiselle,

« Pardon de ma hardiesse, pardon si, misérable, flétri comme je dois le « paraître à vos yeux, j'ose vous écrire pour essayer de me disculper. Je suis « innocent, je le jure, du crime dont on me croit coupable, crime qui me ren- « drait le dernier des hommes.

« C'est sans doute pour m'éprouver, au moment où je croyais toucher au « comble du bonheur, que Dieu m'a tout enlevé. Je ne l'en maudis pas. Ce que « je désire, ce que je souhaite, c'est un mot de consolation de vous. Il serait une « preuve que vous ne partagez pas l'opinion de vos parents. Quant à l'espoir, « j'y ai renoncé. Oui, depuis le jour fatal où une accusation pèse sur moi, j'ai « banni l'espérance de mon cœur!

« AUGUSTE. »

Diane rendit la lettre à Claire.

— Il y a une larme près de ce nom.

— Crois-tu que je ne m'en sois pas aperçue?

— Pauvre garçon, comme il doit souffrir!

— Si j'en juge parce que je souffre, moi!...

— Et tu lui as répondu?

— J'ai hésité quelques jours, et je m'en accuse. Dans l'intervalle, je reçus une seconde lettre non moins touchante que celle-ci. Ce fut alors que je me décidai à adresser quelques consolations. Depuis, je n'ai plus eu de nouvelles.

— Mais ta nourrice doit savoir...

— Elle ignore ce qu'il fait et ce qu'il devient.

— Comment alors a-t-elle pu recevoir ses lettres et lui remettre la tienne?

— Une première fois le hasard lui a fait rencontrer Auguste. Celui-ci lui a fixé un endroit où elle le trouverait tous les soirs.

— Eh bien! maintenant...

— Hier et avant-hier, Auguste n'était pas à cet endroit; cela me fait craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. J'ai peur d'un nouveau malheur...

Claire avait les larmes aux yeux.

— Rassure-toi. Dieu se lasse d'éprouver.

— J'ai l'âme pleine d'inquiétude.

— Mais tu ne m'as pas dit quel a été le résultat de la conversation entre ta mère et ton grand-père?

— Elle n'a produit aucun effet. Ma mère a dit qu'elle n'avait d'autre volonté que celle de mon père. Quant à celui-ci, auquel grand-papa a voulu aussi parler, il s'est emporté et a répondu qu'il ne comprenait pas la haine que j'avais pour M. Marcel.

— Ce dernier connaît-il cette haine?

— Il doit s'en douter, et cependant il redouble de prévenances et de politesses à mon égard. Il m'obsède, il me fatigue de ses soins. Voilà ma position, ma chère Diane : tu vois, comme je te l'ai déjà dit, qu'elle n'est pas belle et que j'ai sujet d'être triste et de verser des larmes.

Mlle de Méricourt essaya, par quelques paroles de consolation, de ramener l'espérance dans le cœur de son amie, mais elle ne put y parvenir. La douleur de Claire était trop profonde.

X

L'AMOUR DE DIANE

Claire interrogea Diane, qui avait aussi des confidences à lui faire.

— Mais toi, à ton tour...

— Mon récit sera plus court, Claire... Tu sais que mon père n'a depuis longtemps qu'un désir, celui de me voir mariée. Il me demande parfois avec une certaine brusquerie quand aura-t-il des petits-enfants pour grimper sur ses genoux. Il donne des fêtes à mon intention, et chaque fois qu'on lui demande ma main en mariage, ce qui arrive souvent, il ne manque pas de me bouder pendant quelques jours parce que je refuse le... prétendant. Tu souris?

— Oui, de l'accent dédaigneux avec lequel tu viens de prononcer ce mot de prétendant.

— Il n'y a rien de plus fade, à mon avis, qu'un homme qui vous fait la cour, ainsi qu'on le dit vulgairement. Il prend des airs penchés, vous dit des

douceurs, vous fait des compliments. Il est moins qu'un tourtereau qui roucoule après sa tourterelle parce qu'il croit être gracieux et qu'il ne l'est pas.

— Tu es cruelle.

— Je suis juste!

— Enfin il y a une exception...

— Tu veux parler du chevalier de la Torche?

— Claire, ce n'est pas seulement des confidences comme toi que j'ai à faire, ce sont des conseils que j'ai à te demander...

— Diane, je te remercie de ta confiance...

— Tu la mérites, ma sœur!

— Merci encore!

— Tu connais, du reste, déjà un peu toute mon histoire. Le dernier prétendant qui s'est présenté est celui qu'il m'a été le plus difficile d'éconduire. Georges de Marillan est le fils d'un des meilleurs amis de mon père et je l'aime beaucoup, mais pas comme il l'entend. Ne s'est-il pas avisé de tomber amoureux de moi? En vérité, on n'est à l'abri de rien!

— Ne raille pas, Diane!

— Je parle sérieusement. J'étais habituée à regarder Georges comme un frère, et voilà tout à coup qu'il s'est montré disposé à me ravir ma liberté. Il ne s'est heureusement adressé qu'à moi seule, ce en quoi il a fait preuve de plus de tact que ses prédécesseurs...

— Tu l'as repoussé.

— Je veux être franche, je n'ai pas eu entièrement ce courage. Je lui ai répondu que je ne songeais pas encore au mariage, que je réfléchirais. Il m'a demandé alors quand lui ferais-je connaître le résultat de mes réflexions.

— Et que lui as-tu dit?

— Ma foi!... que, malgré mon étourderie, je préférais coiffer sainte Catherine plutôt que choisir un mari à la légère, et qu'il me faudrait beaucoup de temps, beaucoup de temps, avant de prendre une résolution.

— Tu as dû lui percer le cœur?

— Je le crois, mais comment faire?...

— Prends garde que ce que tu tortures tant chez les autres soit le plus tôt atteint chez toi.

— J'en ai peur! Depuis que j'ai vu le chevalier de la Torche, j'ai perdu beaucoup de mon insouciance. Le ton léger que j'emploie lorsque je m'occupe de certains sujets est dans ma nature et non pas dans mon cœur.

— Diane, tu es décidément incompréhensible!

— C'est vrai... Qui sait?... peut-être n'appartiendrai-je qu'à l'homme qui m'aura devinée. J'ai cru un moment que le chevalier de la Torche était cet homme-là. C'était un soir, il y a un mois. Mon père avait donné une fête, mais



Enfin, le voici! (P. 69.)

non en mon honneur cette fois, en l'honneur d'un ami dont il fêtait le retour à Marseille. Il était dix heures et la compagnie était sur le point de se séparer, quand je ne sais qui proposa de faire une promenade dans le jardin. Le temps était admirable, le ciel parsemé d'étoiles resplendissantes et l'air doux et parfumé. Un jeune homme m'offrit son bras. Je reconnus un des convives qui avaient montré le plus d'entrain et le plus d'esprit.

— Comment le chevalier se trouvait-il chez toi? Je ne me rappelle pas l'y avoir vu, et, si je connais beaucoup, grâce à toi, son nom, je ne connais pas, en revanche, son visage.

— Tu le verras sans doute aujourd'hui.

— Je le désire vivement.

— Le chevalier avait été présenté à mon père par un de ses meilleurs amis : M. de Sérignon.

— Je connais ce nom. M. de Sérignon n'a-t-il pas eu, il y a quelque temps, des propriétés qui ont été la proie des flammes?

— Précisément. C'est même de ce sinistre que date son amitié pour Maurice.

— Maurice!

— J'oubliais de te dire que le chevalier de la Torche se nomme ainsi. Grâce à lui, M. de Sérignon a trouvé le salut au moment où une muraille allait s'écrouler et l'ensevelir sous ses ruines fumantes.

— Voilà une belle action.

— Oui, d'autant plus belle que Maurice risquait sa vie pour avertir le vieux gentilhomme; aussi si tu savais quelle reconnaissance ce dernier a pour lui!

Mais je reprends mon récit. J'acceptai M. Maurice pour cavalier, nous descendîmes au jardin et nous commençâmes notre promenade. Le chevalier fut d'abord assez banal. Il parla naturellement de la température. J'avais chanté dans la soirée un ou deux morceaux, il me complimenta en me disant que, non seulement j'avais la voix belle et juste, mais que je savais encore lui donner une expression admirable.

Je le remerciai, assez embarrassée, car rien ne me gène plus que les félicitations. Peu à peu il s'anima, notre conversation prit un ton plus élevé. Et sais-tu de quoi nous finîmes par causer?

— Tu me pardonneras si je ne devine pas.

— Du mariage!

— Voilà un singullier sujet pour toi qui le dédaignes tant.

— N'est-ce pas? Je me laissai aller à dire comment je comprenais l'union de l'homme et de la femme.

— J'aurai voulu t'entendre, Diane!

— Je lui fis part de toutes mes idées. Je n'approuve, moi, le mariage que comme une juste association de deux êtres qui s'aiment. Je veux l'égalité parfaite entre deux époux et je n'admets pas que l'un soit fait pour obéir et l'autre pour commander. Les fonctions et les devoirs de l'un et de l'autre sont si différents!

— Tu as peut-être raison!

— Si j'ai raison! Et crois-tu que Dieu ait compris autrement une institution si profanée?

— Que répondait le chevalier ?

— Il me disait qu'il partageait ma manière de voir et, pendant ce temps-là, son bras pressait doucement le mien. Notre conversation dura assez longtemps. Lorsque nous rentrâmes, nous ne parlions plus; il était pensif et moi aussi.

La nuit, je ne dormis point. Je me levai à cinq heures du matin, suivant mon habitude, et je me mis à parcourir, comme toujours, les champs.

J'étais fatiguée de la marche et du soleil, lorsque j'entrai par hasard dans un de ces bosquets qu'il te serait facile de voir d'ici.

Je m'assis et je me mis à songer. Je ne tardai pas à réfléchir à ce que j'avais dit au chevalier de la Torche. Je me demandai ce qu'il avait pu penser de moi et si ses marques d'approbation, il ne les avait pas seulement données par politesse.

Comme j'étais ainsi occupée, j'entendis un léger bruit. Je levai la tête et je reconnus Maurice... Malgré moi, je devins toute tremblante.

« — Monsieur! » dis-je, et je balbutiai quelques mots.

Je ne savais ce qui se passait en moi. J'étais confuse, car il me semblait que le chevalier avait lu mes pensées sur mon visage. J'aurais voulu pouvoir me cacher...

— Diane! » murmura-t-il d'une voix pleine d'une douceur pénétrante.

Ce mot me calma un peu et me rendit presque à moi-même. Maurice s'agenouilla devant moi et me saisit les mains. Je n'eus pas le courage de le faire relever aussitôt. Nous restâmes ainsi un moment à nous regarder. Ce que nos yeux se racontèrent pendant ce temps-là, il me faudrait trop de temps pour t'en faire part.

Ce fut moi qui rompis la première cet entretien muet. Je retirai brusquement mes mains de celles du chevalier et je pris la fuite.

J'ai revu Maurice plusieurs fois depuis cette courte entrevue. La dernière, il a osé me dire qu'il m'aimait et qu'il désirait ardemment devenir mon époux. Je ne sais si c'est ma crainte ou ma répugnance pour le mariage qui m'a saisie, mais je l'ai traité froidement. Quand il me quitta, il avait l'air désespéré.

Deux jours après, il m'écrivit des choses bien tendres et bien touchantes qui ne laissèrent pas que de faire une vive impression sur moi.

— Lui as-tu répondu?

— Oui, hier... Un seul mot : « *Venez!* » Je croyais le trouver ce matin dans le bosquet, je croyais que je pourrais avoir avec lui une nouvelle explication à l'endroit où était peut-être né son amour et... j'allais dire le mien... Je me trompai !

Diane baissa la tête.

— C'est maintenant, Claire, qu'il faut que tu me conseilles. Crois-tu que je sois réellement amoureuse du chevalier de la Torche?... Tu es embarrassée pour me répondre?

— Beaucoup, en effet. Si j'en juge d'après moi, tu n'aimes pas encore, car mon affection me semble autrement violente, autrement profonde que la tienne. Maintenant, il faut tenir compte de ton caractère, de tes habitudes, de tes idées. Et puis peut-être ne t'est-il pas possible de lire toi-même au fond de ton cœur?

— Tu as raison.

Les deux amies gardèrent un instant le silence. Diane reprit la parole la première :

— Quoi qu'il en soit, promettons-nous de nous raconter toujours fidèlement nos impressions et ce qui se passera pour nous, soit d'heureux, soit de malheureux.

Claire embrassa M[lle] de Méricourt.

— Je m'y engage!

Les deux jeunes filles ne tardèrent pas à reprendre le chemin du château.

Il était près de huit heures lorsqu'elles y arrivèrent.

A ce moment, Miette s'éveillait.

— Où suis-je? Pourquoi ce grand jour? Ah! je me rappelle!... Je viens de rêver que j'étais encore dans le souterrain et que je me trouvais... Le singulier songe! J'avais à côté de moi Pierre et le chevalier de la Torche. L'un me suppliait d'aller avec lui, et l'autre me disait de rester dans ce lieu, qu'il m'aimerait beaucoup... Pourquoi n'écoutais-je pas mon ami d'enfance?

Miette s'était levée.

Elle était réellement charmante, malgré ses pauvres vêtements. Un rayon de soleil glissait dans sa chevelure en désordre. Ses beaux yeux noirs, entourés d'un léger cercle bleuâtre dénotant que le repos n'avait pas été suffisant, avaient quelque chose de rêveur et de doux.

Elle s'approcha d'un ruisseau qui courait en ondulant à quelques pas, et, prenant un peu d'eau dans le creux de la main, elle commença sa toilette.

Lorsqu'elle eut fini, son teint était redevenu frais et vermeil. Les traces de fatigue avaient presque entièrement disparu.

— Il est temps, maintenant, murmura-t-elle, d'aller voir M[lle] Diane, mon amie et ma protectrice.

XI

LE CHEVALIER DE LA TORCHE

Tandis que Miette se rendait au château de Méricourt, un cavalier suivait la même route que la jeune fille avait suivie avant le jour, c'est-à-dire que, venant de Marseille, il allait à Saint-Loup.

Ce jeune homme était celui que nous avons vu dans le souterrain voisin de la maison des Sept Cercueils, celui que Miette avait entendu désigner sous plusieurs noms et pour lequel elle avait déjà un faible. Nous avons suffisamment indiqué le chevalier de la Torche.

Monté sur un magnifique alezan brûlé, il avait de la peine à modérer le bel animal, qui voulait l'emporter, plus rapide que le vent.

Le chevalier ne permettait, au contraire, qu'une allure fort douce. Il tournait souvent la tête comme s'il attendait quelqu'un.

Soudain il eut une exclamation de joie.

— Enfin, le voici!

Un nouveau cavalier venait d'apparaître à l'horizon. Ce cavalier allait à toute vitesse.

Ce ne fut qu'arrivé près du chevalier qu'il ralentit son allure.

— Hermann! dit celui-ci.

— Jeannot!

— Eh bien?... Pourquoi ce retard?... Ne devais-tu pas être à l'entrée du chemin à sept heures, et voilà qu'il est près de neuf heures?...

Hermann respirait bruyamment et essayait en vain de répondre. Il put enfin recouvrer la parole.

— Si vous saviez ce qui est arrivé!

— Eh bien! quoi?... Tu as l'air effrayé....

— Parbleu! il y a de quoi...

— Dépêche-toi, butor!

— Tout est découvert.

— Tout! Je ne comprends pas.

— Oui, notre refuge, le souterrain!

— Ah!

— La police y a pénétré cette nuit!

— Et les camarades sont arrêtés?

— Je ne crois pas...

— Alors le malheur est moins grand.

— Mais le cadavre de...

— Idiot, crois-tu qu'il nommera son meurtrier? A moins que tu ne veuilles te livrer?

— Pas de mauvaises plaisanteries, Jeannot, je vous en prie. A l'idée seule je frissonne...

— Poltron!

— Il y a des circonstances où je vous ai vu moins brave que moi.

— Trêve de réflexions! Donne-moi des détails. Comment sais-tu...?

— Ce matin, j'allais donc m'acquitter de la commission que vous m'aviez donnée : dire à Clamart qu'il n'y a rien à faire aujourd'hui, lorsque j'eus l'idée d'entrer auparavant dans le souterrain. Je me hissai sur la muraille qui est du côté de la première Calade, et j'étais prêt à enjamber, quand il me sembla entendre un léger bruit. Je me mis aussitôt à écouter et je constatai qu'il y avait plusieurs personnes qui parlaient dans la cave.

— Ah!

— Une des voix était celle de M. Comté, le chef de la *rousse*. « Hâtez-vous, disait-il à trois individus qui semblaient sous ses ordres, nous les prendrons tous comme dans une souricière. »

— C'est parfait.

— Vous trouvez?

— Et tu dis qu'il n'étaient que trois?...

— En me retirant, j'ai pu, sans être vu, apercevoir leurs silhouettes de croque-morts.

— N'as-tu pas entendu d'autres paroles?

— Mais, oui...

— Continue, alors!

— C'est que je n'en ai pas bien compris le sens.

— Peu importe! raconte!

« — Dire, fit l'un des agents, que c'est le sac de pièces d'or qui nous a mis sur la trace!

« — Bonne aubaine, répondait son compagnon, si ce n'avait pas été faux! »

Le chevalier se frappa le front.

— J'y suis! Quelque maladroit a sans doute tenté de faire passer un sac de fausse monnaie. Il a déterré un de ceux qui restent de notre ancienne fabrication; seulement, il n'a pu trouver de dupes, et il a été arrêté. L'imbécile, il a sans doute fait des aveux, puisque...

— Hein!

— Nous serions alors tous perdus!

— Attendez, il me semble qu'ils disaient qu'ils avaient trouvé la sacoche.

— C'est moins sérieux, mais encore où l'ont-ils ramassée?

— Je crois qu'il serait bon de quitter cette ville.

— Partir de Marseille, jamais. J'ai trop d'intérêt à y rester.

— Alors, il faut s'y laisser arrêter et peut-être même, puisque la mèche est éventée, s'y laisser guillotiner?

Ce fut au tour du chevalier de la Terche d'avoir un mouvement nerveux.

— Tu as toujours de gros mots à la bouche!

— Cela vous fait donc de l'effet?

— Il est vrai, mais c'est ta faute... Après avoir écouté les propos des policiers, où es-tu allé?

— Je me suis risqué. Je suis entré dans la rue Maucouinat et j'ai passé devant la maison de Clamart. Elle était entièrement fermée.

— Quelle heure était-il?

— Huit heures!

— C'est étrange. Clamart est toujours plus matinal que ça. Est-ce que l'on aurait découvert le passage du puits?

— Je n'ai pu avoir d'autres renseignements. Je me suis rappelé que vous m'attendiez...

— Une idée... Et la folle?

— Je le répète... j'ignore tout à fait...

— C'est qu'elle me connaît, cette femme, et qu'au besoin elle pourrait être un terrible témoin à charge.

— Elle me connaît aussi... J'en reviens à ce que je disais il y a un instant, filons!

Jeannot prit un ton résolu :

— Va-t'en, si tu veux, moi je ne change pas de résolution, je reste!

— Alors, je reste également.

— Je continue ma route vers Saint-Loup. Il faut que je sois au château de Méricourt. Je ne dis pas que mon absence pourrait donner des soupçons, mais, en cas d'accusation directe, ce qui n'arrivera pas, j'espère, je crois qu'elle pourrait me nuire.

— Et moi, où dois-je aller?

— Retourne en ville aussi vite que tu en es venu, débarrasse-toi de ton cheval, et tâche de prendre de nouvelles informations. Si quelque chose de grave venait à ta connaissance, tu essaierais de m'en prévenir.

— Soyez tranquille!

— As-tu compris, au moins?

— J'ai compris.

— Adieu, Hermann!

— Au revoir, Jeannot!

Les deux hommes repartirent, l'un du côté de Marseille, l'autre de celui du village qu'habitaient M. de Méricourt et sa fille.

Le chevalier de la Torche continua à modérer l'allure de son cheval.

Les nouvelles apportées par Hermann le préoccupaient vivement.

— Peste soit de la mauvaise chance! fit-il tout à coup avec rage, mes affaires allaient si bien ! Mais comment diable le secret du souterrain a-t-il pu être découvert?

Jeannot ne tarda pas à arriver à Saint-Loup.

— Bah! dit-il, tout s'arrangera. Il faut que tout s'arrange! Ce n'est pas l'audace qui me manque, et l'audace est un remède à tout. La fortune de Claire et celle de Diane, voilà ce qu'il me faut. Si je pouvais épouser la demoiselle noble et faire ma maîtresse de l'autre, cela n'irait pas mal. Aussi les obstacles qui se dressent devant moi, je les surmonterai, il faut que je les surmonte!

Le chevalier, sans s'en apercevoir, avait lâché la bride à son cheval. Le fougueux animal avait pris immédiatement le grand trot.

L'aventurier fut étonné de se voir devant la demeure de la belle Diane. Néanmoins, il mit pied à terre aussitôt.

A ce moment un valet d'écurie apparaissait.

— Je vous confie mon cheval, dit-il, ayez grand soin de lui.

Le valet allait s'éloigner, le chevalier le retint.

— Pardon ! Quelles sont les personnes qui sont arrivées?

— M. de Menon, M. d'Aimard, M, le comte et Mme la comtesse des Pennes M. de Blonchi, M. l'abbé Pomin, M. de Marillan...

Jeannot fronça les sourcils.

— Lequel des deux, le père ou le fils?

— M. Georges!

— C'est bon. Voilà pour vos renseignements, Jean!

Le chevalier mit un louis dans la main du domestique et s'éloigna rapidement.

Jean cligna de l'œil.

— Il faut espérer que celui-ci ne sera pas faux comme le dernier qu'il m'a donné et que je n'ai pu faire passer nulle part. Allons conduire son cheval à l'écurie.

Le chevalier de la Torche avait gagné la terrasse. Avant d'entrer dans le château, il se recueillit un instant.

— Voyons quelle contenance je vais tenir. Je serai gracieux et affable avec les autres invités, surtout avec ce Georges de Marillan que je hais. Avec Diane, je dois être respectueux et empressé devant témoins, tendre et amoureux si nous sommes un moment seuls, la remercier de sa lettre, lui dire que,



Jeannot écouta. (P. 75.)

si elle n'avait pas pardonné, je me serais tué. N'ai-je pas au moins oublié son épitre? Non, elle est là. Y ai-je versé une larme de bonheur? Oui. Toutes mes précautions sont-elles bien prises? La pièce que je joue approche, je le sens, du dénouement, c'est surtout maintenant qu'il est nécessaire d'être circonspect.

Jeannot réfléchit encore un instant comme un comédien qui se demande s'il sait son rôle en entier et s'il est prêt à entrer en scène.

Il s'examina des pieds à la tête.

— Ce costume neuf est du plus galant effet. Je ne dois pas être mal vêtu ainsi. En avant!

Le chevalier se dirigea vers la porte principale.

Il entendit soudain une voix derrière lui.

— Monsieur Marcel! criait-on.

Il se retourna vivement, mais il ne vit personne.

Je ne me trompe pas cependant, j'ai entendu clairement le nom .

— Monsieur Marcel! répéta-t-on.

Le chevalier fut réellement effrayé.

— Comment se fait-il?...

Il fit quelques pas sur la terrasse.

— Rien, rien. On dirait que l'on s'est moqué de moi!

La voix qui avait appelé le chef des Incendiaires avait, en effet, une intonation railleuse. Celui-ci était sur des charbons. Il prêta l'oreille un instant, mais il n'entendit plus son nom d'emprunt.

— Que dois-je faire?

Avant d'entrer, il se consulta. Il était pâle et presque tremblant.

— Imbécile, que tu es prompt à t'effrayer! Est-ce bien toi que l'on appelle? Ne peut-il y avoir dans ce château des domestiques qui se nomment Marcel?... Et si quelqu'un te voyait ou t'avait vu, plein d'épouvante et d'effroi, que penserait-il? Apprends à te maîtriser et à ne pas perdre la tête lorsqu'il plaît au hasard de se moquer de toi.

Le chevalier, entièrement remis, se disposa à entrer.

La même voix se fit encore entendre, mais cette fois beaucoup plus éloignée.

— Jeannot! dit-elle.

Pour le coup, le pauvre aventurier n'y tint plus; il était comme fou.

— Quelqu'un sait mon secret! Malheur à lui! Il faut que je me débarrasse de...

— Jeannot, Jeannot! cria-t-on encore.

Le misérable s'élança au bas de la terrasse. C'était d'un buisson assez épais qu'il lui semblait que, la dernière fois, la voix était partie.

— Je saurai...

Le chevalier fit en vain le tour du buisson.

— Personne!

Il se baissa, fouilla en détail le lieu qu'il croyait être le refuge de son ennemi: ses recherches furent encore infructueuses. Soudain, il poussa un cri.

A quelques pas de lui, venait de s'enfuir un être qui lui semblait bizarre et qui allait avec une rapidité extraordinaire. Il se mit à sa poursuite, mais l'être était réellement d'une agilité surprenante.

Il ne tarda pas à le perdre de vue et à s'arrêter essoufflé.

— Décidément, je ne suis pas heureux aujourd'hui. Il faut espérer que la chance tournera, sinon, avant la fin de la journée, je me verrai en prison, prêt à voir se réaliser les prédictions que me faisait ce matin Hermann.

Le chevalier examina de nouveau sa toilette. Elle était maintenant dans le plus piteux état. Il avait mis le pied dans un ruisseau, et la boue recouvrait ses élégantes bottines et son pantalon.

— Voilà une situation à laquelle tu ne t'attendais guère, mon pauvre ami. Ah! si tu avais pu encore te venger et savoir...

Jeannot prêta l'oreille. Il lui semblait entendre un bruit de pas.

— Quelqu'un! Pourvu que ce ne soit personne du château! Que penserait-on, en me voyant ainsi? Mais on approche, cachons-nous derrière ce mur

A quelques pas de là, se trouvait, en effet, une muraille en ruine, que couvraient presque en entier les ronces et les plantes grimpantes.

Avant de se baisser, il essaya de voir quels étaient les passants. Ils étaient deux seulement. Dans le plus jeune, il reconnut bientôt son rival, Georges de Marillan; le plus âgé devait avoir une soixantaine d'années.

— M. de Menon, murmura le chevalier. Ma foi! j'ai eu une excellente inspiration en me cachant. Ces deux hommes me sont aussi défavorables l'un que l'autre, et ma déconfiture n'aurait pas manqué de leur faire plaisir.

Tout en marchant, Georges de Marillan et M. de Menon causaient. Jeannot écouta, mais il ne put saisir que quelques lambeaux de leur conversation.

— Je le hais, disait le fils du procureur du roi.

— Vous n'avez probablement pas grand tort.

— Je fais plus, je le méprise!

— Mépriser son rival est toujours une consolation.

— Tiens, tiens, pensa le chevalier, voilà qui pourrait bien être à mon adresse.

Georges continuait à parler. Mais, comme il s'était éloigné avec son compagnon, Jeannot ne pouvait entendre ce qu'ils disaient. Une phrase frappa cependant encore son oreille :

— Que pensez-vous de mon idée?

— Eh! eh! quelle est l'idée de M. Georges? se demanda le chef des Incendiaires, je donnerais bien quelque chose pour la connaître.

Quand Georges de Marillan et M. de Menon furent loin de la muraille, il se dressa.

— Comment dois-je agir maintenant? Il est prouvé que des dangers me menacent de toute part. Aller au château dans l'état où je suis, avec la pensée que l'on sait peut-être... car enfin un être inconnu m'a donné tous mes noms. J'ai envie de faire ce que m'a conseillé Hermann, fuir!

Le chevalier secoua la tête

— C'est dommage, cependant, ma position était si belle... Non, je ne dois pas l'abandonner!... Risquons le tout pour le tout. Du courage, Jeannot! A toi la fortune ou à toi... Non, à toi la fortune seulement; tu es assez audacieux pour réussir, et tu réussiras!

Le chevalier de la Torche reprit immédiatement d'un pas ferme le chemin de la demeure de M. de Méricourt.

XII

LA FILLE DU GARDE

A peine le chevalier eut il disparu qu'un nouveau mouvement eut lieu parmi les plantes.

Miette montra la tête.

La figure de la fillette était souriante.

— Oh! oh! je me suis bien moquée de lui! Mais il ne faudrait pas souvent m'amuser à ce jeu-là. Il a failli m'attraper, et je ne sais pas ce qui me serait arrivé si....Peut-être m'aurait-il fait payer cher ma plaisanterie!...

La jeune fille allait reprendre, elle aussi, le chemin du château, lorsqu'elle vit Georges de Marillan et M. de Menon qui revenaient sur leurs pas.

— Le vieux et le jeune homme de tout à l'heure! dit-elle. Qu'ils ne me voient pas!

Miette se blottit de nouveau dans sa cachette.

Cette fois, M. de Menon parlait seul.

— Il n'est pas un endroit de ce pays qui ne me soit connu! disait-il. Toutes les pierres me rappellent quelque souvenir. Voyez-vous, par exemple, cette muraille en ruine que couvrent les plantes parasites?... Eh bien! il s'est passé en ce lieu, il y a quinze ou seize ans, alors que la maison existait encore, un drame bien sombre.

— Un drame?

— Oui, Georges. J'en ai connu tous les héros, et vous-même, sans vous en douter, vous avez plus d'une fois touché la main du principal personnage.

— En vérité!

— Cette histoire, je veux vous la raconter. Nous avons plus d'une heure devant nous. On ne se met à table qu'à midi. C'est plus qu'il ne me faut pour vous dire quels sont les faits qui reviennent en foule à ma mémoire lorsque j'examine ces ruines.

— Parlez, monsieur de Menon, je sens déjà le plus vif intérêt me gagner.

— Sachez donc que l'habitation qui existait à cette place portait, dans la contrée, le nom de « maison des gardes » . Depuis longtemps elle servait de domicile aux gardes des collines que vous voyez d'ici. Vers 1805, le principal hôte de ce logis était un homme connu dans le pays sous le nom de Jacques et qui l'habitait avec sa fille.

« Je dis le principal hôte, parce qu'il y avait un autre individu ayant son logement dans la maison. C'était un second garde du nom de Clamart, le plus fieffé coquin que l'on pût imaginer.

« Jacques était, au contraire, un très honnête homme qui avait le plus grand attachement pour son maître, M. de Méricourt, propriétaire actuel du château, le brave et loyal gentilhomme pour lequel vous avez comme moi, j'en suis certain, mon cher Georges, la plus profonde estime, en même temps que la plus grande amitié. »

— Vous avez raison, mon cher monsieur, j'aime et vénère M. de Méricourt, le père de ma Diane bien-aimée.

— Je poursuis mon récit. La fille de Jacques était belle comme le jour. Je puis vous en parler sciemment. Je l'ai admirée, la pauvre enfant!

« Dix-huit ans à peine, des cheveux aussi noirs que l'ébène, des yeux à l'éclat enchanteur, une bouche délicieuse. Un ange, en un mot, mon cher Georges, un ange!

« Fortunée, tel était son nom, passait justement pour vertueuse. C'était sans contredit une des filles les plus sages, les plus laborieuses du pays. L'amour que lui portait son père était de l'idolâtrie. Je dois ajouter que la charmante enfant était un véritable rossignol. Elle remplissait l'humble logis du garde de sa gaieté et de ses chansons.

« Clamart s'était plusieurs fois plaint à Jacques :

« — Ta fille est insupportable. Dès qu'elle est debout, elle chante sans s'occuper si je suis levé, si je n'ai pas besoin de dormir et si sa voix ne vient pas m'éveiller dans ma chambre.

« Jacques ne fit que rire de cet avertissement. Les chansons continuèrent de plus belle.

« Un jour, Clamart dit à Jacques :

« — J'ai trouvé un moyen pour que la voix de Fortunée ne m'incommode pas.

« — Un moyen, et lequel?

« — Donne-la-moi.

« — Comment?... la voix?

« — Non... Fortunée!

« Jacques eut un éclat de rire.

« — Tu plaisantes!

« — Je parle sérieusement...

« — Alors, tu es fou, mon cher.

« Clamart eut un mouvement de colère. Jacques continua :

« — Quel âge a ma fille? Dix-huit ans, n'est-ce pas? Quel âge as-tu?... Quarante-cinq ans.

« — Qu'importe!

« — Il importe fort peu pour toi, mais, pour moi, qui adore mon enfant, il m'importe beaucoup!

« — Jacques!

« — Est-ce que tu aurais l'air de me menacer, par hasard? Est-ce que je ne suis pas libre de te dire que tu es trop vieux pour la créature à laquelle je tiens le plus sur la terre? J'ajoute que tu es trop laid. Tu ne t'es donc jamais vu, Clamart, avec les yeux de tout le monde! On ignore également d'où tu viens, d'où tu sors, quel est ton passé, si tu es honnête ou si tu ne l'es pas. Je le répète, il faut que tu sois fou ou que tu aies un fier toupet pour oser me faire une demande pareille. Tiens, il me semble que tu as voulu te moquer de moi, et, à cette idée seule, je sens la colère me monter à la tête. Non, je préfère rire de cette bonne plaisanterie... Ah! ah! ah!

« Clamart avait de la peine à dissimuler son dépit. Il allait s'éloigner. Jacques le rappela.

« — Écoute, je ne veux pas que tu aies tenté une démarche tout à fait inutile. Je te promets de raconter à ma Fortunée que tu l'as demandée en mariage pour qu'elle ne te gêne plus le matin, et je suis certain qu'elle cessera de chanter tant que tu seras là.

« Le garde-chasse fit ce qu'il avait dit, et sa prédiction se réalisa.

« L'idée de devenir la compagne de ce rustre infâme qui avait nom Clamart fit un tel effet sur la jeune fille que, du plus loin qu'elle apercevait le collègue de son père, la voix expirait sur ses lèvres.

« Bientôt, la belle enfant cessa de chanter entièrement. Le logis devint muet. Fortunée aimait, et l'amour, encore mieux que la peur, l'empêchait de jeter au vent des notes folles et de joyeux trilles. L'amour rendait son front rêveur et son air pensif. Elle aimait, et quel était l'objet de son affection pure et tendre?

« Au dernier *trin* de Saint-Loup, la jeune fille avait gagné une grande quantité de ces paquets d'épingles que, suivant la coutume provençale, les garçons offrent à celles qui, au bal, daignent les accepter pour cavaliers. Fortunée avait donc beaucoup dansé.

« Parmi les personnes qui s'étaient montrées le plus désireuses d'obtenir la faveur de l'avoir pour *dame*, elle avait surtout remarqué un jeune homme de vingt-deux à vingt-cinq ans, à la tournure fière et à l'air noble.

« Ce jeune homme appartenait à une des meilleures familles du pays.

« Je ne vous ferai connaître d'abord que son petit nom, mon cher Georges : il se nommait Etienne de... Ses aïeux ont joué un grand rôle dans l'histoire locale, et même dans celle de tout le Midi.

« Etienne avait été, durant les trois jours traditionnels, fort empressé auprès de Fortunée. Le dernier soir, lorsque approcha le moment de se retirer, il osa adresser quelques paroles qui parurent bien douces à la fille du garde.

« — Nous nous reverrons, lui dit-il.

« Fortunée devint rouge comme une pivoine.

« — Est-ce que je vous ai fâchée? demanda le jeune homme, en pressant les mains de sa danseuse.

« Fortunée garda encore le silence.

« — Dites-moi que je puis venir vous voir, que je ne vous importunerai pas en cherchant à me trouver avec vous, que les heures charmantes que nous avons vues fuir ensemble, nous pourrons les recommencer! Est-ce que mes propos vous déplaisent?

« — Non, monsieur, murmura Fortunée, sans lever les yeux.

« Malgré la présense du garde-chasse et malgré la foule des danseurs, Etienne ne put se défendre une étreinte passionnée.

« — Nous nous reverrons alors, je le répète, ma jolie Fortunée. Je souhaite que dans l'avenir vous m'aimiez autant que je vous aime. En attendant, permettez-moi de vous offrir un léger souvenir de moi. Vous ne voulez pas?... Je saurai bien vous contraindre à l'accepter.

« Etienne saisit la main de la jeune fille et glissa à son doigt une bague.

« Les musiciens s'étaient arrêtés. Il fallait que chaque cavalier reconduisît sa danseuse.

« L'amoureux s'acquitta de son devoir. Seulement, avant de quitter définitivement Fortunée, il s'inclina une dernière fois, et celle-ci put entendre ces mots qui eurent un écho dans son cœur :

« — Je ne vous oublierai jamais !

« En rentrant chez lui avec sa fille, le garde remarqua son silence et sa tristesse.

« — Qu'as-tu? fit-il.

« — Je n'ai rien, mon père.

« — Pourquoi alors n'es-tu pas aussi joyeuse qu'en allant? Serait-ce parce que tu regrettes que la fête soit finie?

« Fortunée resta muette, mais le brave homme avait deviné juste. Elle eût voulu que le *trin* durât toujours pour être sûre d'y rencontrer de nouveau celui qui avait fait le premier battre son cœur de vierge.

« Une fois couchée, la jeune fille ne dormit pas. Elle pensa toute la nuit à Etienne.

« Ses dernières paroles revenaient à sa mémoire : « Je ne vous oublierai jamais. »

« — Puisse-t-il tenir sa promesse! murmura-t-elle.

« A ce moment, elle s'aperçut de la présence, à son doigt, de l'anneau que l'amoureux y avait glissé. Elle tressaillit de joie.

« — Il viendra ! fit-elle.

« Tous ces détails, mon cher Georges, vous devez vous étonner de me les voir raconter d'une manière aussi précise. Je les tiens d'Etienne lui-même, à qui Fortunée les a fait connaitre. »

XIII

ASSASSINAT

— Etienne revit donc la fille du garde-chasse?

— En vérité, la question que vous me faites là est bien inutile. Où serait l'histoire si l'amour des jeunes gens n'avait pas eu de suites?

— Mais vous m'avez parlé d'un drame?

— Oui. C'est cette affection d'abord si pure, dont je vous ai appris la naissance, qui en a été la principale cause.

— Votre récit m'intéresse beaucoup, continuez, mon cher monsieur.

— Je continue donc.

M. de Menon, après s'être un instant recueilli, raconta à Georges de Marillan la suite de l'histoire de la fille du garde.

— Etienne n'eut rien de plus pressé que de se rendre le lendemain à la maison de Jacques.

« Les amoureux ont un tel instinct qu'il y alla à une heure où Fortunée était seule.

« Il se jeta à ses genoux.

« — Je vous aime!

« La jeune fille, effrayée de cette action imprévue, poussa un cri. Etienne se releva et l'enlaça dans ses bras.

« — N'ayez pas peur! C'est moi.

« Fortunée n'était guère plus rassurée.

« Elle repoussa l'amoureux.

« Elle était même sur le point de prendre la fuite quand celui-ci la retint de nouveau.



Il mit un genou en terre, et les ajusta. (P. 83.)

« — Est-ce que je vous ai offensée, mademoiselle? Pardon!

« La voix d'Étienne était suppliante. Fortunée détournait cependant toujours la tête.

« — Pardon d'avoir cédé à la violence de la passion que vous m'avez inspirée. Voyons, regardez-moi, ne m'en veuillez plus. Soyez indulgente!

« Étienne était retombé à genoux. Il devenait de plus en plus pressant.

« Fortunée se laissa peu à peu gagner par ces accents si doux.

« — Pardonnez-moi, dit encore une fois Étienne.

« Elle lui abandonna cette fois sa main sans résistance.

« — Je vous pardonne! fit-elle avec un sourire.

« La glace était rompue pour toujours. Alors commença une de ces causeries charmantes où les regards ont encore plus d'éloquence que la parole et complètent les aveux.

« Inutile de dire que cette conversation fut suivie de plusieurs autres. Étienne revint les jours suivants.

« Jacques fut longtemps sans soupçonner que sa fille avait un amant. Il avait tant de confiance en elle, il était tellement persuadé qu'elle ne pouvait rien lui cacher, qu'il n'avait pas fait attention à certains changements qui s'étaient produits dans son caractère et qui auraient dû le rendre plus clairvoyant.

« Clamart, au contraire, savait tout.

« Il avait surveillé Fortunée et l'avait aperçue plusieurs fois avec Étienne. Il ne s'était pas trompé sur la nature de leurs relations. Un jour, il avait suivi les deux amants et les avait vus s'embrasser.

« Il avait son fusil à la main. Il mit un genou en terre et les ajusta.

« Au moment de faire feu, il changea d'idée.

« — Je ne pourrais pas les tuer tous les deux à la fois. Si j'avertissais cet idiot de Jacques? C'est cela.

« Clamart se leva et se dirigea vers le côté de la colline où se trouvait le garde-chasse. Tout en marchant, il réfléchissait.

— Qu'est-ce que je vais faire? Lui dire que sa fille a un amoureux?... Et puis?... Il est capable de lui pardonner... Qui sait encore?... Peut-être essayera-t-il de la faire épouser par son amant et celui-ci y consentira-t-il? Non, non, laissons faire; le hasard, j'en suis certain, servira mieux ma vengeance.

« A quelque temps de là, Clamart eut, à propos de ses fonctions, un différend avec le père de Fortunée. La cause fut portée devant M. de Méricourt, qui donna raison à Jacques.

« — Rira bien qui rira le dernier! dit Clamart en sortant du château.

« Deux ou trois jours après, au moment de servir le déjeuner à son père, Fortunée fut prise d'un étourdissement et tomba évanouie.

« Jacques, alarmé, s'élança vers sa fille. Tandis qu'il la relevait, il entendit un éclat de rire sardonique. Il regarda par la fenêtre passer son ennemi.

« Fortunée ne tarda pas cependant à recouvrer ses sens.

« — Qu'éprouves-tu ? lui demanda le garde.

« — Presque rien... J'ignore comment il se fait...

« Les couleurs lui revenaient.

« Un nouvel éclat de rire retentit au dehors. C'était Clamart qui repassait.

« Jacques devint furieux.

« — On dirait qu'il se moque de moi !

« — Laisse faire ce méchant homme, fit la jeune fille.

« — Je préférerais le châtier !

« Mais déjà Clamart s'était éloigné en chantant à tue-tête :

Dodo, l'enfant do
Dodo, l'enfant do.

« Fortunée était redevenue pâle.

« — Est-ce qu'il aurait deviné, murmura-t-elle, est-ce qu'il saurait?... Mon Dieu !

« — Il faudra que j'aille trouver M. de Méricourt, dit Jacques; la vie n'est plus supportable avec cet individu. Ma foi, il m'avait jusqu'à ce jour répugné de me plaindre, mais puisqu'il n'est pas possible de faire différemment...

« La fille du garde perdait de nouveau connaissance.

« — Encore ! dit le père. Je vais appeler une voisine, ma pauvre Fortunée, puis j'irai avertir un médecin. Des soins te sont nécessaires si tu es malade !

« La jeune fille s'était relevée d'un bond.

« — C'est inutile ! Cela se passera... Tenez, déjà je me sens mieux.

« Le garde, alarmé, ne voulait pas partir pour sa tournée habituelle. Il fallut que Fortunée le suppliât presque de ne pas se déranger, pour qu'il consentît à quitter la maison.

« L'amante d'Étienne avait un but en forçant ainsi son père à ne pas négliger ses occupations habituelles. Elle tenait à voir celui qu'elle aimait le jour même, et la présence de Jacques n'eût pas manqué de rendre cette entrevue impossible.

« Étienne vint à l'heure habituelle. Il ne quitta Fortunée que vers le soir. Les amants avaient eu une longue conversation.

« — Tu dis que ce Clamart a compris ?...

« — Je le crois, fit la pauvre Fortunée, toute tremblante.

« — Il a osé t'insulter peut-être?

« — Non, non.

« — Ne me cache rien, parce que tu serais vengée, ma bien-aimée.

« — Étienne, tu me fais peur...

« — Je saurai bien forcer ce maraud à se taire.

« — De grâce...

« — Me jures-tu, si jamais un seul de ses regards t'offense, de m'avertir?

« — Je te le promets.

« — Maintenant, je te quitte. L'heure approche où ton père va rentrer.

« Étienne et Fortunée eussent voulu rester encore longtemps ensemble, mais le temps pressait. Ils ne tardèrent pas à s'arracher des bras l'un de l'autre.

« Etienne, mon cher Georges, prit ce sentier par lequel nous sommes venus jusqu'ici. Fortunée resta à la fenêtre. Avant de se perdre de vue, ils s'envoyèrent un dernier baiser.

« Le jeune homme avait déjà fait quelques pas, lorsqu'il entendit soudain un bruit derrière lui. Il se retourna, c'était Clamart. Le garde avait l'air moqueur.

« Quoique Étienne sentît une sourde colère gronder en lui, il essaya de se contenir. Il se rappela que ce misérable possédait sans doute leur secret et il se dit qu'il était prudent de le ménager.

« Clamart s'aperçut vite que le jeune homme hâtait le pas pour éviter sa présence. Il crut qu'il avait peur de lui et fit entendre ce même rire ironique qui, le matin, avait tant irrité Jacques et effrayé Fortunée.

« Étienne se contint encore, mais Clamart sentit son audace redoubler.

« — Hé ! l'amoureux!

« Étienne crispa les mains d'une manière convulsive, mais continua sa route.

« — Hé ! l'amoureux de la Fortunée! fit le garde d'une voix de stentor.

« Pour le coup, Étienne n'y tint plus.

« — Est-ce à moi que vous parlez? demanda-t-il à Clamart d'une voix altérée par la fureur.

« — Oui, mon petit monsieur!

« — Je vous ordonne, entendez-vous, de vous taire.

« — Ah! ah! elle est bonne, celle-là! Et s'il me plaît, moi...

« — En ce cas, vous recevrez la pareille à celle-ci.

« Clamart poussa un hurlement de douleur. C'était en plein visage que le jeune homme venait de le frapper.

« Il chancela, mais la rage lui rendit un peu de ses forces. Il voulut se jeter sur son ennemi.

« Celui-ci l'attendait de pied ferme. Quoique le garde eût son fusil à la main, il le terrassa, puis saisit l'arme, qu'il envoya à une quinzaine de pas.

« Malgré son apparence délicate, Étienne était d'une force herculéenne. Il mit son genou sur la poitrine de Clamart.

« — Infâme, dit-il, je ne sais ce qui m'empêche de te punir comme tu le

mérites, mais, s'il t'arrive d'insulter ma bien-aimée, je t'écraserai comme on écrase une bête dangereuse. Entends-tu?

« Clamart poussa un gémissement étouffé, car, pour mieux accentuer ses paroles, le jeune homme lui avait fait sentir une forte pression.

« Etienne se leva ensuite et se remit en marche, mais, cette fois, sans avoir à supporter les lâches insultes de son adversaire.

« Quelque temps s'écoula. Fortunée allait bientôt être mère.

« Déjà, quand elle sortait, on commençait à la regarder en souriant. Le secret n'en était plus un que pour Jacques, qui était loin de se douter de ce qui se passait.

« Le brave homme, depuis plus d'un mois, passait son temps hors de chez lui. Occupé de la coupe d'un bois situé à quelques lieues, il ne rentrait que fort tard et se couchait aussitôt, accablé par la fatigue d'une journée bien remplie.

« Il manquait, du reste, de clairvoyance, et puis il avait tant de confiance en elle!

« La situation de Fortunée n'était plus supportable. La pauvre enfant, un peu revenue de l'ivresse des premiers moments de son amour, pleurait ou priait pendant des journées entières.

« Elle n'éprouvait quelque soulagement que lorsque Etienne était présent. Elle le suppliait alors de trouver un moyen pour la sauver, et le jeune homme, qui avait toujours un profond attachement pour elle, ne lui répondait que par un mot : fuir!

« Fortunée baissait la tête et ne répondait pas.

« Fuir, quitter son père qui l'aimait tant, et qui pouvait mourir de douleur! Fuir, abandonner lâchement celui qui aurait tout sacrifié pour elle! Fuir, se montrer infâme et ingrate!

« — Il me semble que je ne pourrais pas vivre avec sa malédiction, murmurait-elle.

« Mais, aussi, rester, n'était-ce pas s'exposer à être traitée en fille criminelle? La vérité, elle présente, serait-elle moins cruelle pour Jacques que si elle était loin?

« Du moins, en partant, elle n'assisterait pas à l'explosion d'une grande douleur. Etienne la suivrait, elle le verrait à l'abri de tout danger.

« Ces considérations sérieuses finirent par la décider. Le jour du départ fut fixé. A l'heure dite, son ami vint la prendre.

« Les adieux à la maison paternelle furent déchirants.

« C'était là qu'elle était née, c'était là qu'elle avait vu mourir sa mère, dont les dernières paroles avaient été une suprême recommandation de rester sage et vertueuse.

« Pauvre fille séduite, comment avait-elle tenu sa promesse?...

« Une voiture, qui devait les transporter à Marseille, attendait les jeunes gens sur la grande route. Pour la rejoindre, ils devaient suivre le sentier dans toute sa longueur.

« Devant cet arbre que vous voyez là-bas, ils se trouvèrent face à face avec Clamart. Il n'osa rien leur dire, mais il les regarda d'un air triomphant.

« — J'ai peur, dit Fortunée quand le misérable fut passé.

« — Peur !... De quoi?

« — N'as-tu pas remarqué cet homme?

« Étienne avait été frappé, lui aussi, de la joie cruelle qu'il avait lue sur la figure du garde.

« — J'ai le pressentiment qu'un malheur va nous arriver?

« — Pourquoi te forges-tu ces chimères?... Hâtons le pas!

« Le jeune homme essaya d'entraîner sa maîtresse, mais celle-ci sentit, au contraire, ses jambes fléchir sous elle. Les veilles, les larmes et sa position l'avaient mise dans un tel état de faiblesse qu'il n'était pas étonnant qu'elle n'eût plus de force à cette heure.

« Étienne, désolé, la fit asseoir sur un banc de pierre.

« — Souffres-tu?

« — Non, je ne souffre pas, mais je suis entièrement privée de courage.

« — Il faut en avoir, cependant. C'est tout à fait nécessaire, ma chérie. Voyons, regarde-moi.

« — Tu me trouves pâle, n'est-ce pas?

« — Pas plus qu'à l'ordinaire.

« — Tu dis cela pour ne pas m'épouvanter!

« — Je t'assure!... Mais comment faire pour nous éloigner d'ici? Ah! si je n'avais pas mon fusil, je te porterais bien.

« — Pourquoi as-tu pris cette arme?

« — A cause de mes parents. Afin qu'il ne conçussent pas d'inquiétude, je leur ai dit que j'allais passer quelques jours à la chasse. Tu vois? Je suis entièrement équipé ! J'ai pu me débarrasser des chiens et les confier à un ami. Malheureusement j'ai négligé de faire la même chose pour ce fusil... Mais que je suis bon! Je vais le cacher dans ce champ... Qu'importe si je ne le trouve plus!

« — Pourras-tu supporter mon poids?

« — Sois tranquille. Tu sais bien que je suis robuste?

« Fortunée passa son bras autour du cou de son bien-aimé.

« — Je sais que ton bras est fort.

« — O mon âme!

« Mais le temps pressait... Étienne alla déposer son fusil et son carnier dans un fourré, puis il revint et souleva la jeune fille.

« Celle-ci poussa soudain un cri étouffé.

« — Mon père !

« Au détour du chemin, Jacques venait d'apparaître. Il était pâle comme un mort. Tandis qu'Etienne déposait la jeune fille, il s'avança et, croisant les bras, il s'arrêta à deux ou trois pas.

« Muets, interdits, les jeunes gens restèrent immobiles. Jacques, lui aussi, garda un moment le silence.

« Il y avait chez lui quelque chose de terrible et de douloureux à la fois. Le garde-chasse avait toute la majesté du père outragé.

« Il porta la main à son front comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Étienne voulut faire cesser cette position cruelle.

« — Monsieur !... fit-il.

« Jacques lui ferma la bouche aussitôt.

« — Taisez-vous !

« Le malheureux partit ensuite d'un éclat de rire.

« — Ce misérable Clamart ne m'a pas trompé. Un moment plus tard et je ne trouvais plus personne. Oh ! je les tuerai et je tuerai aussi Clamart, qui, pour me railler, m'a appris le premier mon déshonneur !...

« Etienne essaya de prendre de nouveau la parole.

« — Je vous dois des explications, je vais vous les donner.

« — Je n'en ai pas besoin. Soignez plutôt votre maîtresse qui va s'évanouir.

« — Ma maîtresse !... Dites plutôt ma femme !

« — Ah ! oui, je sais : votre femme devant Dieu, mais la créature perdue devant les hommes.

« — Monsieur !

« — Est-ce que vous me menaceriez ? dit l'infortuné père.

« Sa face s'était empourprée... Il porta la main à son cou, comme si quelque chose l'étranglait et chancela.

« — Mon père !... Mon pauvre père ! dit Fortunée en s'élançant vers le garde.

« Celui-ci eut un geste de répugnance.

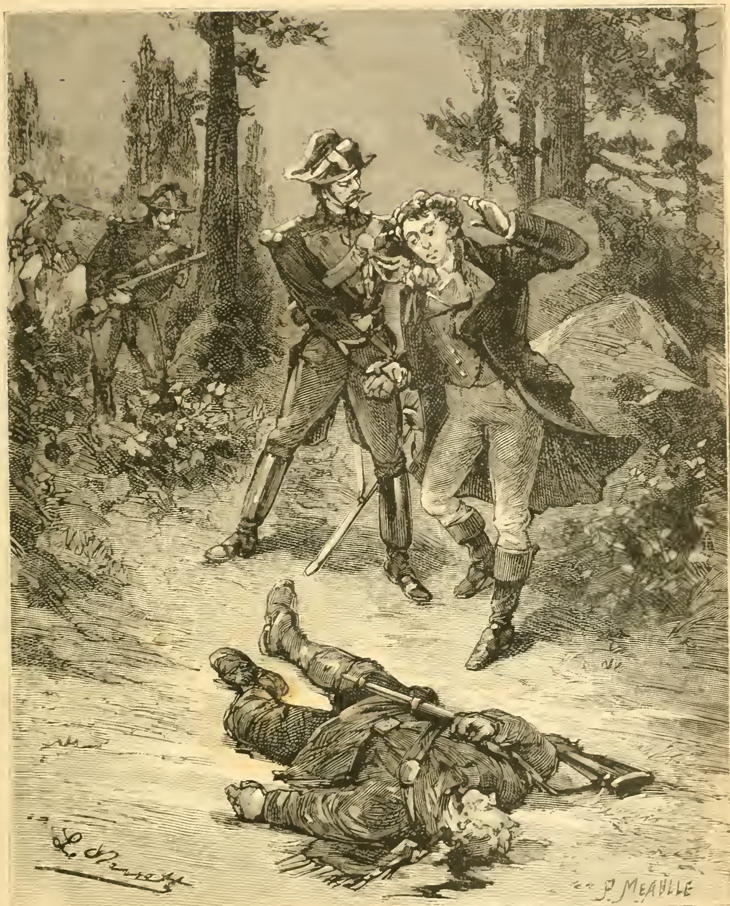
« — Du secours ! du secours ! s'écria Etienne.

« Tout à coup la jeune fille et lui poussèrent un cri de terreur... Une détonation s'était fait entendre, et Jacques avait roulé à terre, le crâne fracassé. Fortunée, quoique n'ayant pas été touchée, était tombée, elle aussi.

« Etienne ne savait plus où il en était.

« — A l'assassin ! à l'assassin !

« Il s'élança dans le champ et fit quelques pas. Il ne tarda pas à s'arrêter. Une main ferme l'avait saisi au collet.



Mais je suis innocent... (P. 90.)

« — Où allez-vous comme ça, mon bon jeune homme? Vous ne répondez pas?... Que diable! ce n'est pas bien de tuer son semblable.

« Etienne était tellement stupéfait qu'il ne pouvait parler. Il tenta de se dégager.

« — Allons, allons, pas de résistance, mon agneau. Je vais, du reste, prendre mes précautions pour que cela ne vous arrive plus.

« Le jeune homme vit avec épouvante que c'était un gendarme qui s'était emparé de lui.

« — Grâce! fit-il.

« — Il fallait ne tuer personne, je ne vous aurais pas arrêté, assassin!

« Ce mot assassin jeta une horrible clarté dans l'esprit de l'amant de Fortunée.

« — Mais je suis innocent, monsieur, je suis innocent!

« — Vous dites tous la même chose. Là, je suis sûr maintenant que vous ne m'échapperez pas!

« Le gendarme avait mis les menottes au pauvre Etienne. Ceci avait eu lieu derrière un petit monticule d'où personne n'avait pu les voir.

« A ce moment des voix retentirent. C'étaient celles des autres gendarmes.

« — Jacob! Jacob! criaient-ils, où es-tu?

« — Ici! ici!

« — Nous avons trouvé le fusil qui a servi à faire le coup.

« — Moi, j'ai bien mieux, j'ai le meurtrier!

» Etienne croyait être en proie à un monstrueux cauchemar.

« — Comment l'as-tu pris?

« — Il s'enfuyait. J'ai couru après lui et je lui ai mis la main au collet Pas plus malin que ça.

« — Tu es décidément heureux, Jacob.

« — Oui, et je compte bien que ceci me fera attraper mes galons...

« Le pauvre ami de la fille du garde regarda machinalement l'arme que les gendarmes avaient ramassée et reconnut celle qu'il avait cachée.

« — Mais c'est mon fusil?

« — Parbleu! nous le savons bien, dit Jacob. C'est égal, il nous faut prendre note de l'aveu. Le fusil était encore fumant, n'est-ce pas?

« — Oui. Lorsque nous l'avons découvert, on voyait que l'on venait d'en faire usage.

« — Mais cela ne peut être! dit Etienne éperdu.

— Cela est, cependant.

« Les gendarmes conduisirent Etienne à l'endroit où avait eu lieu le meurtre et où un grand nombre de paysans étaient déja rassemblés.

« — Voici le coupable, voici le coupable! dit-on à sa vue.

« — Tiens, c'est M. Etienne, l'amant de Fortunée!...

« — C'est heureux qu'on l'ait arrêté.

« Le pauvre Etienne eût mieux aimé mourir que d'entendre toutes ces conversations, que de subir tous ces regards.

« Il lui fallait cependant boire le calice jusqu'à la lie. Il resta ainsi près

d'une demi-heure exposé à la curiosité, tandis que les gendarmes cherchaient une carriole pour le transporter à la ville.

« Enfin la carriole fut trouvée et prête. Étienne eût bien voulu s'informer de ce qu'étaient devenus le garde et Fortunée. Il ne pouvait croire que l'un fût réellement mort. Quant à l'autre, il se demandait comment l'avait laissée une pareille secousse.

« Le moment du départ arriva. Le malheureux jeune homme fut jeté dans le véhicule au fond duquel on avait mis un peu de paille, et ce fut là qu'il dévora, pendant le trajet de Saint-Loup à la prison, sa honte et son désespoir.

« L'affaire de l'assassinat du garde fit grand bruit à Marseille. Personne ne douta qu'Etienne ne fût réellement le meurtrier.

« Du reste, le bruit courait qu'il avait été pris le fusil encore fumant à la main, et qu'il avait fait des aveux complets.

« On se racontait la suite de cette histoire. Il n'était que trop vrai, Jacques avait déjà rendu l'âme lorsqu'on avait relevé son corps. Fortunée n'était pas dans un état plus satisfaisant. Elle avait voulu d'abord prendre la fuite. On avait couru après elle et on n'avait pas tardé à s'en emparer.

« L'état dans lequel elle se trouvait était navrant. Son air était égaré, ses yeux lançaient des éclairs. On essaya de rassurer la pauvre fille, elle répondit par un éclat de rire déchirant. Elle était folle ! »

— Voilà, dit Georges, un bien triste récit. Etienne fut condamné?...

— Attendez.

— Fortunée recouvra peut-être la raison pour déclarer l'innocence de son amant?...

— Non. La pauvre enfant est restée insensée, ou du moins on le croit.

— Est-elle encore vivante?

— On l'ignore.

— En vérité, c'est une étrange histoire que celle que vous venez de me raconter, et qui n'a pas de dénouement.

— Elle en a bien un.

— Dites-le-moi, alors, car je suis réellement impatient... Fortunée était sur le point de devenir mère...

— Oui, et elle mit au monde une enfant, trois jours après la mort de son père et l'arrestation d'Etienne, sans retrouver pour cela sa raison perdue.

— Qui avait recueilli la malheureuse fille?

— Un ange dont je ne puis prononcer le nom qu'avec l'admiration la plus profonde : Mme de Méricourt, la mère de Diane et l'épouse du baron. Sans faire attention à la situation particulière de Fortunée, elle la prit au château et ce fut là que la pauvre créature donna le jour à une fille.

— Une fille, dites-vous?

— Une fille.

— Sait-on ce qu'est devenue l'enfant si on ne sait pas ce qu'est devenue la mère?

— Le mystère le plus impénétrable règne en ce moment sur elles. On ne croit pas qu'il soit possible de l'éclaircir, car depuis douze ans...

— Aussi longtemps que cela?

— Aussi longtemps. La petite fille de Fortunée, à qui Mme de Méricourt servit de marraine, fut nommée Marie. Les médecins jugèrent qu'il serait nuisible de ne pas l'enlever à la folle. On la lui prit, et elle se laissa faire sans pousser une plainte, sans donner aucune marque de sensibilité.

— Que devenait pendant ce temps-là Étienne?

— Mis d'abord au secret, il fut traduit en cour d'assises.

— Et reconnu coupable, n'est-ce pas?

— Non, acquitté, faute de preuves suffisantes. L'innocence a parfois des accents qui savent attendrir les juges. Il raconta tout ce qui lui était arrivé. Son attitude, son émotion, produisirent l'impression la plus favorable. On comprit qu'il pouvait arriver au plus honnête homme d'être victime de la fatalité. La conviction du jury une fois ébranlée, un verdict négatif fut bientôt enlevé par un défenseur éloquent.

— Quel fut le sort de l'amant de Fortunée après son acquittement?

— Sa conduite fut très digne. Il constitua une pension à la fille du garde et jura qu'il l'épouserait, si elle revenait à la raison et si le vrai meurtrier de Jacques était découvert. Étienne partit ensuite pour des pays lointains dont il est revenu depuis peu.

— Ah!

— Fortunée resta plus de deux ans au château de Méricourt, où on avait toute sorte d'égards pour elle. Une servante était spécialement attachée à sa personne ; elle avait une chambre vaste et aérée dans le pavillon qui est au bout du jardin et que vous connaissez, mon cher Georges.

« Sa folie était assez douce. Dans les commencements, elle passait des journées entières immobile. On eût dit qu'elle rêvait.

« — Etienne, Etienne, murmurait-elle.

« Plus tard, elle fut en proie à des crises nerveuses. Elle répétait sans cesse avec une vive expression de souffrance :

« — Mon père!

« Son visage devenait de plus en plus sombre.

« — Clamart! s'écriait-elle. Oh! tout me dit que c'est lui l'assassin!

« Dans les derniers temps de son séjour à Saint-Loup, sa folie changea de caractère.

« — Où est ma fille, où est Marie? disait-elle d'une voix si pleine de tendresse que l'on se sentait remué jusqu'au fond du cœur.

« Mme de Méricourt consulta alors des médecins pour savoir si le moment n'était pas opportun pour tenter une épreuve sur l'insensée en lui rendant sa fille, qu'elle demandait avec tant d'instances. On décida qu'avant de rendre l'enfant à sa mère on devrait s'assurer que celle-ci n'éprouverait pas une secousse dangereuse.

« La châtelaine fit alors faire une miniature représentant la petite fille. Ce portrait, qui avait été entouré de brillants afin de mieux attirer l'attention de Fortunée, dont le faible pour les bijoux était connu, lui fut remis un matin.

« Elle eut d'abord un cri d'admiration, puis elle mit le médaillon sur son cœur et ne voulut plus s'en séparer. Son instinct de mère lui avait fait comprendre que la mignonne créature dont elle admirait le visage était celle qu'elle demandait tant à embrasser.

« — C'est Marie! disait-elle d'une voix plaintive, c'est Mariette!...

« Chose étrange! Lorsque Fortunée revit sa fille elle-même, sa folie ne subit aucun changement. Elle arracha presque l'enfant des bras de sa nourrice pour la presser tendrement sur son cœur, mais là s'arrêtèrent tous ses élans. Elle la laissa emporter de nouveau sans difficulté.

« La femme qui gardait Marie revint souvent, et, chaque fois, on ne craignait pas de confier la petite à la pauvre créature. On eut même une fois l'imprudence de les laisser seules ensemble. Au retour, on ne les trouva plus. La porte du pavillon était ouverte, Fortunée avait dû sortir.

« On appela dans le jardin; pas de réponse.

« L'inquiétude commençant à gagner la domestique à qui la folle était confiée, elle courut au château. On battit en tous sens la propriété sans découvrir la fugitive.

« On pensa qu'elle reviendrait et on attendit jusqu'au soir infructueusement. Le lendemain, les recherches recommencèrent. On fouilla les environs, on vida même des pièces d'eau pour tâcher de découvrir si un malheur n'était pas arrivé.

« Soins inutiles, peines perdues, on ne put trouver l'endroit où la maîtresse d'Etienne s'était réfugiée. Force fut donc de renoncer à tout espoir. »

— On ne sait donc pas ce qu'est devenue l'héroïne de ce roman?

— N'est-ce pas que roman est bien le mot? Cependant tous les détails que je vous ai donnés sont rigoureusement vrais. Vous trouverez encore au château de Méricourt la femme qui était la gardienne de la fille de Jacques. Ces ruines où croissent des plantes grimpantes, et qui ne servent plus de demeure qu'aux lézards, sont tout ce qui reste de la maison où deux pauvres cœurs se sont aimés follement, sans songer aux conséquences de leur belle passion.

Mon cher Georges, je voudrais que cette histoire fit réfléchir ceux à qui je la fais connaître. L'amour est une rose des épines de laquelle il faut se méfier. Mais, que dis-je là?... Quel discours je vous tiens donc?... L'amour est plutôt un torrent impétueux que, lorsque fondent les neiges, les plus grands efforts ne sauraient arrêter. »

— Et Clanart? Connait-on la retraite de ce misérable?...

— Lui aussi a quitté le pays.

— Comme Étienne?

— Avec cette différence que l'amant de Fortunée est revenu.

— Vous m'avez dit que je le connaissais.

— Oui, c'est vrai. C'est même un des hommes que vous estimez le plus.

— Je vous promets ma discrétion.

— C'est-à-dire que vous voulez me pousser à commettre une indiscrétion.

M. de Menon se leva et prit sa canne, qui était restée appuyée contre le tronc couvert de mousse sur lequel il s'était assis pendant son récit.

— Au fait, avec les renseignements que je vous ai donnés, il vous serait facile de prendre d'autres informations. Autant vaut-il que ce soit moi...

— Eh bien?

— Étienne s'appelle aussi le chevalier d'Aimard.

— En vérité !

— Nous allons probablement le trouver maintenant au château. Je suis certain que son air de mélancolie vous a déjà frappé.

— Je l'avais remarqué, en effet.

— Mais il est temps de rentrer, mon cher Georges. Tâchez de modérer votre douleur si...

— Votre recommandation est bien inutile, monsieur de Menon.

Les deux personnages ne tardèrent pas à se mettre en marche.

Lorsque Miette crut pouvoir se montrer sans être aperçue, elle quitta la position fatigante dans laquelle elle était restée, pendant leur longue conversation.

Son visage avait une expression sérieuse qu'il n'avait probablement jamais eue.

— Décidément, je surprends aujourd'hui des secrets de toute sorte! Mon oncle est un misérable, je m'en suis toujours doutée. Est-ce lui qui a assassiné le garde-chasse?.. Cela ne m'étonnerait pas!

Miette réfléchit un moment encore.

— Et cette malheureuse que j'ai vue dans le souterrain, n'est-ce pas Fortunée?... Je me souviens... le portrait, le médaillon!

L'enfant eut un éclat de rire.

— Petite comme je suis, on ne fait pas attention à moi, je me glisse

partout, j'écoute tout. Ah! ah! On refuserait un sou à la Miette, si elle le demandait le long du chemin, et cependant elle sait en ce moment des choses qui pourraient l'enrichir et qui l'enrichiront, ma foi!

La nièce de Clamart frappa sur ses poches, qui rendirent un son métallique.

— Tiens, tiens, j'oubliais les pièces d'or que j'ai pu ramasser et que j'ai gardées... Quand j'aurai beaucoup d'argent, mais là beaucoup, est-ce avec Pierre que je le dépenserai?

La fillette secoua la tête d'un air mutin.

— Lorsque j'aurai cent fois plus de louis que je n'en ai dans la poche, je crois que je serai difficile!

Miette sembla se consulter un moment.

— Allons au château et examinons tout ce qui va s'y passer. Je verrai ensuite d'en faire mon profit. Ah! ah! je suis curieuse de savoir ce qu'est devenu M. de la Torche!

Pour abréger le chemin qu'elle avait à faire, Miette prit un autre sentier.

D'abord elle alla rapidement, puis son pas se ralentit.

— Un bien gentil garçon que le chevalier! murmura-t-elle d'un air pensif. Je ne suis pas étonnée qu'il n'aime que des femmes riches.

XIV

AU CHATEAU DE MÉRICOURT

Il est midi. Tous les invités à la fête donnée par le baron sont arrivés, excepté un seul.

Diane, la belle Diane, est nerveuse et inquiète. Néanmoins, elle s'efforce de cacher son chagrin sous le sourire gracieux avec lequel elle accueille les convives.

Un moment, elle se trouve avec Claire.

— Qu'as-tu? lui dit celle-ci à voix basse.

— Comment?... Tu as compris?...

— Rien n'est clairvoyant comme les regards d'une amie.

— Tu as deviné alors la cause de mon impatience.

— Le chevalier de la Torche n'est pas encore venu, n'est-ce pas?

— Cet homme se moque de moi!

— Loin de toi cette pensée, Diane. S'il n'est pas là, c'est que quelque impossibilité s'est dressée devant lui.

— Je voudrais bien en être sûre!

— Tranquillise-toi... Donne-moi ta main... Tiens, elle est glacée!

— Tu sais bien que je suis toujours ainsi, lorsque j'éprouve une émotion...

— C'est vrai, le sang monte vite chez toi au visage...

— Lorsqu'il n'afflue pas au cœur.

— Dis-moi... Quel est ce beau jeune homme qui ne te perd pas de vue depuis qu'il est entré avec M. de Menon?

— Ce jeune homme n'est autre que M. Georges de Marillan.

— Ce nom m'est connu.

— Oui, c'est celui...

— Je me souviens. Tu m'as raconté ce matin qu'il t'avait fait la cour.

— Il me la fait bien encore un peu.

— Seulement tu es ingrate et cruelle envers lui.

— Aussi, je veux essayer de lui faire oublier mes rigueurs.

— C'est une bonne pensée. Seulement, fais attention qu'il ne s'aperçoive pas que c'est par dépit.

Diane releva la tête avec fierté.

— Du dépit! dit-elle d'un ton sec, pour qui me prends-tu?...

Claire voulut s'emparer encore de la main de son amie, mais celle-ci lui tourna le dos en s'éloignant.

Claire sentit les larmes lui venir aux yeux.

— Tant d'injustice! murmura-t-elle.

Diane était allée vers Georges.

— Monsieur votre père, comment va-t-il? fit-elle avec son sourire le plus gracieux.

Georges rougit comme une jeune fille.

— Très bien, mademoiselle.

— Pourquoi alors n'est-il pas venu?

— Il m'a prié de l'excuser... Une affaire très importante l'empêche...

— Monsieur de Marillan, vous savez que je vous retiens tout à l'heure pour cavalier, lorsque nous quitterons la salle à manger.

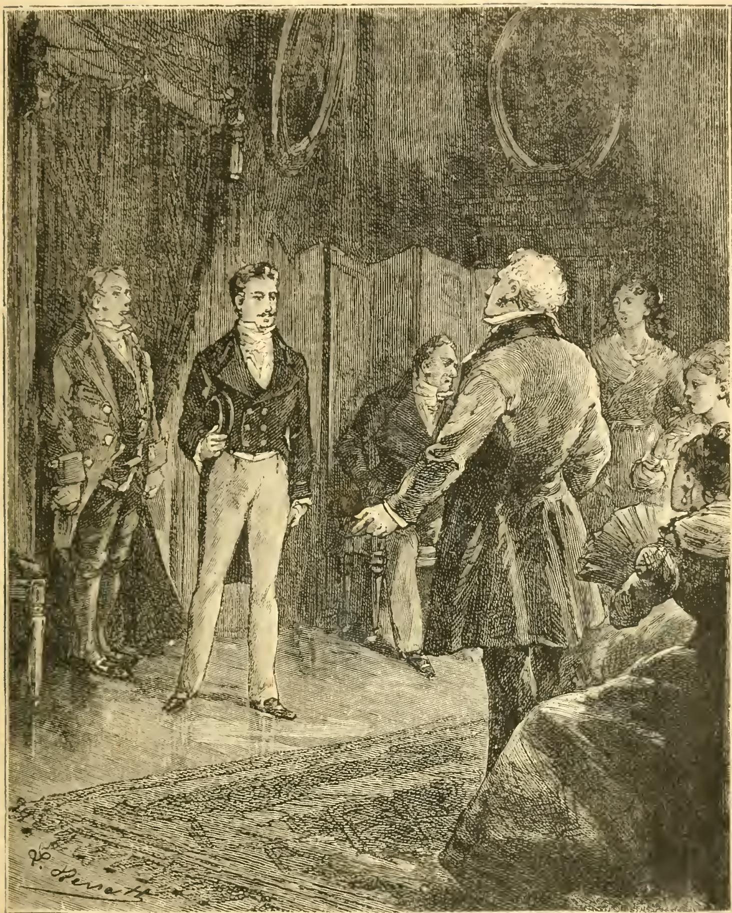
Georges posa sa main sur le cœur. Il ne pouvait croire à son bonheur.

— Oh! que vous êtes bonne aujourd'hui, mademoiselle!

— Ce mot aujourd'hui me fait de la peine. Voudrait-il dire par hasard que je ne le suis pas toujours?

— Non, certes. Vous êtes au contraire...

— Monsieur Georges, je ne peux pas entendre des compliments. Je n'en mérite du reste pas. Vous auriez raison de dire que je ne suis pas toujours très bonne, surtout avec les gens pour qui j'ai de l'affection! C'est entendu, n'est-ce pas?... Vous m'offrirez votre bras, et si vous l'oubliez...



Hé ! ce cher chevalier... (P. 98.)

— Mademoiselle, je n'aurais garde... Une telle faveur !...

— Monsieur de Marillan, craignez que je ne me fâche.

A ce moment, un domestique apparut.

— M. le chevalier de la Torche, annonça-t-il.

Ce nom produisit l'effet le plus soudain et le plus imprévu sur toutes les personnes présentes. Comme par enchantement, les conversations s'arrêtèrent.

Claire regarda avec la plus vive curiosité. Georges pâlit; Diane devint pourpre.

Une seule personne peut-être n'éprouva aucune impression. Ce fut M. de Méricourt.

Il se leva et s'avança vers M. de la Torche, qui avait pu rendre sa tenue irréprochable.

— Hé! ce cher chevalier sur lequel nous n'osions plus compter!

— Je vous prie, monsieur le baron, de vouloir bien recevoir mes excuses.

— De quoi, de quoi? Vous savez bien qu'avec nous c'est sans façon. Est-ce que vous avez des nouvelles de mon ami Sérignon?

— Il doit bientôt être de retour.

— Tant mieux, il me tarde tant de le revoir! Mais qu'arrive-t-il donc?

Claire avait poussé un léger cri et avait perdu connaissance. Diane, vivement alarmée, essaya de la faire revenir à elle. Tous les assistants étaient en émoi.

— De l'air, de l'air! C'est sans doute la chaleur!

— Voyez comme son visage est pâle.

— Claire, ma pauvre Claire! disait Diane avec douleur.

— Un peu d'eau serait nécessaire, fit une personne qui s'était montrée des plus empressées auprès de la malade.

— Vous avez raison, monsieur d'Aimard, un peu d'eau et de vinaigre pour baigner les tempes.

L'amie de M[lle] de Méricourt eut un soupir. Il y avait en ce moment sur la figure de la jeune fille une vive expression de terreur. Des mots sans suite s'échappaient de sa bouche.

— Transportez-la dans ma chambre, dit Diane à un domestique. C'est cela, le plus délicatement possible.

Le chevalier de la Torche n'avait pas laissé que d'être fort déconcerté de tout le tumulte qui avait accueilli son entrée. Sa stupeur avait été profonde lorsqu'il avait reconnu Claire. Tandis que tout le monde portait secours à la jeune fille, il était resté immobile et muet, incapable de prendre une résolution. Sa présence d'esprit habituelle lui faisait entièrement défaut.

— Décidément, je ne suis pas en veine aujourd'hui, pensait-il. La fatalité m'accable. Qui m'eût dit que je rencontrerais précisément chez M[lle] de Méricourt l'autre...? Ma position est difficile; pourrai-je en sortir?

Lorsqu'il eut vu les domestiques emporter Claire inanimée, son courage ne tarda pas à lui revenir.

— Bah! je me suis tiré d'impasses aussi fâcheuses que celle-ci!

Diane avait accompagné son amie. Il ne restait plus dans le salon que M. de Méricourt et quelques-uns des invités.

Le chevalier s'approcha de leur groupe.

— Voilà qui est bien fâcheux, fit-il au baron.

— En effet, dit celui-ci, en mordillant sa moustache blanche, ce qui était chez lui le signe d'une violente contrariété.

— Ma présence n'a pas porté bonheur à cette pauvre demoiselle.

— Il est de fait, chevalier, que vous n'avez pas à vous féliciter jusqu'ici...

— Ce n'est pas ce que je veux dire, monsieur le baron.

— Vous êtes trop poli pour vous plaindre.

— Je n'en ai vraiment pas sujet. Mais cette jeune personne, il me semble que c'est la première fois...

— Oui, il est possible que vous ne l'ayez jamais rencontrée ici ; cependant c'est une amie de ma fille. Il est vrai que, depuis quelque temps, elle vient rarement. Il a fallu l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Diane pour qu'elle ait pu quitter un grand-père paralytique, auquel elle se dévoue.

— Ah!

— Mlle Claire est un ange pour lequel nous avons la plus vive admiration.

— Cette admiration, monsieur le baron, je la partage en tout point, après ce que vous venez de m'apprendre.

Un domestique se montra et dit quelques mots au baron.

— Messieurs, si vous voulez bien, nous allons passer à la salle à manger. L'amie de ma fille va mieux, mais celle-ci n'ose encore la quitter ; elle descendra aussitôt qu'elle le pourra. En attendant, elle me charge de l'excuser auprès de vous.

— Nous acceptons d'autant plus volontiers les excuses de Mlle Diane, dit le chevalier d'Aimard, que nous aurions été désolés si elle s'était dérangée pour nous.

— Alors, messieurs, à table, dit le baron avec cette brusque courtoisie qui lui était habituelle, et tâchons d'oublier l'incident pénible qui est venu jeter un voile de tristesse sur notre gaieté !

Pendant ce temps-là, Diane prodiguait des soins à Claire, qui recouvra bientôt ses sens. Elle poussa un profond soupir.

— Qu'as-tu, ma chérie, que t'est-il arrivé?

Claire avait l'air épouvanté.

— Je me souviens, murmura-t-elle.

Elle regarda ensuite avec tendresse Mlle de Méricourt.

— Pauvre amie!

Celle-ci sentit l'effroi s'emparer d'elle.

— Que veux-tu dire?

Mais déjà sa compagne se repentait d'avoir jeté du trouble dans son cœur.

— Rien, rien... je ne savais...

— Tu me trompes, tu me caches quelque chose?

— Je t'assure !

— Jure-moi qu'un malheur ne me menace pas !

Claire baissa la tête et ne répondit pas.

— Je veux tout savoir, entends-tu? dit Mlle de Méricourt avec une sorte d'emportement. Aussi bien c'est étrange que tu te sois évanouie juste au moment où le chevalier de la Torche entrait. Attends, oui, c'est cela. Tu le regardais lorsque tu as pâli et chancelé. Claire, il se passe quelque chose d'extraordinaire que tu ne dois pas me laisser ignorer et que je te conjure de me faire connaître tout de suite, au nom de l'affection que nous avons l'une pour l'autre, au nom de l'amitié qui nous lie !

— C'est impossible !

Diane eut un geste de colère. Elle cessa de parler un instant, puis elle reprit :

— Aie pitié de moi. Cet état d'angoisse est celui que je puis supporter le moins.

— Du courage alors !

— J'en ai !

— Eh bien ! M. de la Torche et M. Marcel ne sont qu'une seule et même personne !

— Que signifie?...

— Je ne me trompe pas... Je ne suis pas victime d'une ressemblance. L'homme que tu aimes, mon amie, est le même qui veut m'épouser et qui est la cause de mes malheurs.

Diane s'était levée. Elle était en proie à une agitation fébrile.

— Mon Dieu, est-ce que je rêve? Claire, sais-tu bien ce que tu dis?

— Hélas! j'ai toute ma raison.

— Mais, alors, c'est moi qui suis folle, car je sens... Oh ! cela ne se peut, cela ne se peut.

— Avant qu'il tournât la tête de mon côté, j'avais reconnu sa voix. Je doutais encore, mais son visage... Du reste, il m'a reconnue, lui aussi, car j'ai vu en lui de la terreur, en même temps que l'étonnement le plus profond.

— Il faut confondre cet imposteur, il faut démasquer ce misérable, il faut nous venger. Viens.

Diane était superbe dans son courroux. Ses yeux lançaient des éclairs. Elle avait le teint enflammé, les narines frémissantes.

— Calme-toi. dit Claire. Avant tout, il faut être prudente.

— Que m'importe !

— Il importe beaucoup. Si tu ne l'es pas pour toi, sois-le au moins pour ton père. Un scandale dans sa maison l'affligerait beaucoup.

— Un scandale!

— On serait surpris qu'il ait admis dans son intimité un homme que tout indique comme un aventurier. Il faut agir avec prudence. Tu l'avertiras tout à l'heure et il verra ce qu'il aura à faire. Ton rôle et le mien, c'est de dissimuler en attendant.

— Tu crois?

— C'est indispensable.

Claire s'exprimait avec fermeté. Elle semblait maintenant tout à fait remise de son indisposition passagère.

La colère de Diane tomba vite pour faire place à de l'accablement.

— Je ne m'attendais pas à un pareil malheur!

— Un malheur, as-tu dit?

— Qui est-ce donc que ce chevalier de la Torche?

— Il n'est sans doute pas plus chevalier de la Torche que fils du correspondant de mon père. Nous échappons, l'une et l'autre, à un épouvantable danger et il faut remercier Dieu au contraire...

— Oui, fit Diane d'une voix sombre, il faut le remercier, bien qu'il eût pu nous éviter des douleurs...

Elle mit la main sur son cœur...

Claire la regarda avec compassion.

— Tu souffres?

Pour toute réponse, Diane se jeta dans ses bras.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent.

— Je t'avais demandé d'avoir du courage, Diane, et tu m'avais promis...

— Je tiendrai ma promesse, car tu es mon bon ange...

Mais que faut-il faire jusqu'à ce que mon père soit averti?...

— Agir exactement comme si nous n'avions rien appris... aller retrouver les invités et attendre le moment propice... Et puis, qui sait?... il ne serait pas étonnant que déjà le prétendu chevalier de la Torche, se croyant démasqué, eût saisi un prétexte et se fût enfui...

— Nous n'aurions alors plus de doute..

— Est-ce que tu en aurais encore?...

Diane rougit à la question de son amie.

— Hélas! non!...

Celle-ci la regarda avec inquiétude.

— J'agirai d'ailleurs comme tu voudras...

— Tu as raison, Claire, cachons notre émotion... Descendons à la salle à manger. Seras-tu toi-même assez forte?

— Oui...

— Cependant tout à l'heure...

— C'était la surprise...

— Allons!

Diane et son amie se rendirent dans la salle où tous les convives étaient réunis.

Leur apparition fut très sympathiquement saluée. En raison de son indisposition, Claire fut l'objet de nombreuses marques d'intérêt.

Le chevalier de la Torche n'était pas parti. Le hasard fit que Claire fut justement placée à côté de lui. Son autre voisin était le curé de Saint-Loup, sourd au confessionnal et muet à table.

Diane était à côté de Georges de Marillan, pour lequel M. de Méricourt avait décidément une préférence marquée. Son autre voisin était Etienne d'Aimard, dont M. de Menon avait raconté les amours avec Fortunée, la fille du garde.

M. d'Aimard n'avait pas encore quarante ans. Son beau et noble visage, bruni par le soleil des pays chauds qu'il avait visités, portait l'empreinte d'une profonde tristesse.

Etait-ce le souvenir de Fortunée qui lui donnait cet air de mélancolie? Quoi qu'il en fût, si ce n'était pas un des plus gais convives, c'était toujours un des plus spirituels.

Le repas se passa comme si rien n'avait eu lieu. Le chevalier de la Torche se montra superbe d'audace. Il fut on ne peut plus empressé et galant auprès de Claire, qui avait de la peine à garder son sang-froid.

Elle se disait, en effet, que le misérable qui était à côté d'elle était la cause de ses malheurs. Elle se disait qu'elle n'aurait qu'à élever la voix pour le faire chasser ignominieusement. Nous savons pourquoi elle ne le faisait pas.

Claire pensait aussi à Diane, sur la figure de laquelle elle voyait toujours l'inquiétude et la pâleur. Enfin, le repas toucha à sa fin. Avant de se lever de table, le chevalier se pencha vers sa voisine.

— Vous m'avez reconnu? dit-il.

— Misérable!

— Silence! Si vous me trahissez, si vous ne dites pas à Mlle de Méricourt que vous avez été victime d'une ressemblance, malheur, malheur à vous!

— Je vous brave!

— La vie d'Auguste me répond de votre obéissance.

Claire devint horriblement pâle.

— Que dites-vous? balbutia-t-elle.

— Ah! ah! c'est à votre tour de trembler.

— Non. Vous ne savez pas même ce qu'est devenu celui que j'aime.

— Je vous jure qu'il est en mon pouvoir!

— Infâme!

— Modérez votre courroux. On nous observe. Si vous me perdez, je me fais venger par mes compagnons sur votre amoureux.

— Mon Dieu, mon Dieu, je ne puis croire cet homme, et cependant...

Le chevalier sembla avoir une idée subite.

— Voulez-vous une preuve de ce que j'avance?

— Donnez!

Le bandit sortit un portefeuille à la dérobée et en retira la lettre que Claire avait écrite à Auguste et qu'il avait lue dans le souterrain, tandis que Miette écoutait.

La jeune fille fut accablée.

— Oh! vous l'avez tué, dit-elle, car il n'est pas possible que vous ayez pu lui prendre vivant...

De grosses larmes brillaient dans ses yeux. M. de la Torche eut peur de cette douleur.

— Prenez garde, murmura-t-il, ou vous êtes perdus tous deux. Cette lettre lui a été dérobée de vive force, mais il vit.

A ce moment, Diane s'apercevait du trouble de son amie. Le repas était entièrement terminé; elle se leva et s'approcha d'elle.

— Que t'arrive-t-il?

— Rien, rien, répondit la jeune fille, à qui Jeannot avait jeté un nouveau regard menaçant.

— Tu me caches encore quelque chose. Serait-ce un autre chagrin?

— Cette fois, je n'ai rien de plus à t'apprendre. C'est moi qui...

— Tu disais que tu serais si forte!

— Hélas!

Tous les convives s'étaient levés.

Georges de Marillan s'approcha de Mlle de Méricourt.

— Vous avez été assez bonne pour me dire, mademoiselle, que vous accepteriez mon bras...

Diane n'osa pas refuser.

— Volontiers, monsieur.

Le chevalier d'Aimard s'avança à son tour vers Claire.

— Mademoiselle veut-elle m'accorder la même faveur?

— Merci, monsieur, mais je me sens fatiguée et j'ai besoin encore d'un peu de repos. Je demande, au contraire, à Diane la permission de me retirer dans sa chambre.

— Tu n'as pas de permission à me demander ici, Claire. Tu es chez toi. Te sens-tu donc encore indisposée?

— Non, dans un moment, je serai là.

— Ne te gêne pas, je t'en prie!

Etienne d'Aimard s'inclina et sortit à la suite de Diane et de Georges.

Claire, accablée, se laissa tomber sur un siège. Elle allait se relever quand le chevalier de la Torche s'approcha d'elle.

— Je veux tout savoir, dit-il d'un ton bref. Qu'avez-vous raconté à Mlle de Méricourt?

— Je lui ai raconté ce qu'il m'a plu.

Jeannot saisit Claire par le bras, qu'il serra fortement. Celle-ci poussa un cri.

— Cela vous apprendra à faire l'insolente!

— Lâche! lâche!

— Parlez, ou sinon... Songez-vous à ce que je vous ai dit?

— Vous êtes assez infâme pour commettre un crime!

— Je l'avoue, je suis assez infâme.

— Comme vous avez su tromper la confiance de mes parents!...

— N'est-ce pas que je suis habile? Mais on dirait que vous voulez gagner du temps et ce n'est pas ce qu'il me faut. Hâtez-vous de me répondre. De quoi est donc instruite la fille du baron?...

— Elle n'ignore rien. Je lui ai dit qu'il y avait une vipère qui s'était glissée dans ma famille sous un nom volé, sans doute, et que cette vipère, c'était vous.

Le chevalier affecta un air riant.

— Et puis?

— Je lui ai dit qu'un vol avait été commis chez nous et que ni mon grand-père, ni moi, ne nous étions trompés sur son auteur.

Le misérable ne put retenir un mouvement de colère.

— Vous avez dit cela?

Claire soutint le regard du chef des Incendiaires.

— Je l'ai dit. Est-ce que nous avons fait erreur?

Le chevalier croisa les bras.

— Continuez!

— La vérité ne vous blesse donc pas?...

— Je méprise des injures dont je me vengerai.

— Ah! faites-moi tout ce que vous voudrez!

— Vous n'avez rien à craindre, vous, mais votre amant?...

— Eh bien?

— Je le tuerai!

Claire bondit comme une lionne

— Vous ne ferez pas cela!



Mes camarades se chargeraient de ma vengeance. (P. 105.)

— Je le ferai.

— Je saurai bien vous en empêcher.

— De quelle manière?

— Ne puis-je vous livrer à la justice?

— Je vous l'ai déjà dit. Mes camarades se chargeraient de ma vengeance. Ils poignarderaient Auguste!

Claire, désespérée, dit machinalement :

— Alors, quel moyen?

— Il n'en existe qu'un, celui de vous soumettre à mes volontés.

— Jamais!

— Prenez garde d'abuser de ma patience.

— Qu'ordonnez-vous, monsieur, qu'exigez-vous de moi?...

— Démentez tout ce que vous avez dit. Allez trouver M[lle] de Méricourt, prétendez avoir fait erreur à cause d'une ressemblance assez grande, il est vrai, mais nullement impossible. Du reste, vous avez reconnu maintenant à des signes certains qu'il n'existe aucun rapport réel entre le chevalier de la Torche et M. Marcel.

— Mais c'est une perfidie que vous me conseillez... Vous voulez que je trompe ma meilleure amie ma sœur.

— Ne préférez-vous pas votre amoureux? Choisissez entre elle et lui...

Claire tordit ses mains.

— Eloignez-vous, dit le chevalier de la Torche, il est de notre intérêt à tous les deux que l'on ne nous voie pas ensemble. Allez rejoindre votre amie, et rassurez-la.

L'amante d'Auguste s'était assise dans un fauteuil. Épuisée, elle ne bougeait pas.

— N'êtes-vous pas heureuse? dit Jeannot. Les obstacles qui existaient entre vous et Auguste ne sont plus, puisque M. Marcel se retire. Il vous sera facile de persuader à vos parents que votre bien-aimé n'est pas coupable. Ils lui donneront votre main pour le dédommager. Allons! plus de larmes! que diable! Vous n'avez donc pas peur de ternir l'éclat de vos jolies yeux, car ils sont beaux, vos yeux, très beaux même? La meilleure preuve que je vous dis la vérité, c'est que j'ai essayé de les avoir en ma possession, ainsi que votre charmante personne, et que si vous le vouliez encore...

Le jeune homme s'était doucement rapproché de la pauvre enfant qui, le regard fixe, accablée par le chagrin, était loin de prêter attention à ses discours

Enhardi par le mutisme de Claire, le chef des Incendiaires se laissa tomber à genoux. Son bras entoura la taille de la jeune fille.

L'amie de Diane, épouvantée, poussa soudain un cri et se leva.

— Qu'avez-vous? dit le chevalier surpris.

— Vous êtes le plus méchant et le plus vil des hommes. Vous joignez l'insulte à la cruauté! Je vous hais autant que je vous méprise!

— Ah!... Moi qui me laissais attendrir! Dites après que c'est une bonne chose que d'écouter parler son cœur!

— Vous raillez encore?... Dieu vous punira!

— La bonne plaisanterie!... Peu m'importe qu'il me châtie, pourvu que vous m'obéissiez, et vous m'obéirez...

Le chevalier avait quitté son air tendre pour devenir de nouveau menaçant.

— Vous m'obéirez, répéta-t-il encore une fois, avant de quitter le salon.

Claire resta seule. Son désespoir était immense.

— Tromper Diane, jamais! disait-elle. La laisser aimer ce misérable, l'épouser peut-être, non, je ne le ferai pas! C'est mon devoir de la prévenir, c'est mon devoir de découvrir la vérité entière!

Absorbée par ces tristes pensées, Claire ne s'apercevait pas de la présence dans l'appartement d'une personne qui venait d'y entrer.

La nouvelle venue n'était autre que la Miette qui, surprise de voir l'infortunée se lamenter, s'était arrêtée à quelques pas d'elle et restait silencieuse.

Miette connaissait Claire qu'elle avait vue plusieurs fois au château en compagnie de M[lle] de Méricourt. La nièce de Clamart éprouvait même quelque amitié pour celle qui, en ce moment, se désolait.

Nous n'avons pas fait connaître au lecteur comment il se faisait que la petite mendiante était admise chez Diane. Il nous suffira, pour tout expliquer, de rappeler une anecdote que nous avons racontée au commencement de ce récit et qui nous avait semblé nécessaire pour dépeindre le caractère de notre singulière héroïne.

Un jour, Miette, dans ses courses vagabondes, était passée près du château de Méricourt. Elle eut la fantaisie de pénétrer dans le jardin, d'où elle monta sur la terrasse.

Dans une superbe cage se trouvait une tourterelle blanche qui faisait les délices de Diane et que la jeune fille aimait beaucoup.

Cédant au fatal penchant qui la poussait à s'emparer du bien d'autrui, la Miette ne réfléchit pas. La cage fut bientôt ouverte et la tourterelle volée.

On se souvient du reste. La nièce de Clamart fit voir le gracieux oiseau à son ami Pierre, et, comme celui-ci était honnête avant tout, il obligea l'enfant à rendre ce qui ne lui appartenait pas. Miette montra le jour suivant au cordier une pièce d'or qui lui avait été donnée pour sa récompense.

Diane avait aussi engagé la petite à venir la voir et cette dernière avait obéi volontiers. La belle et jeune demoiselle fut si bonne à son égard que la fillette passa bientôt des journées entières auprès d'elle.

Diane était généreuse à l'excès. Elle fit habiller plusieurs fois la mendiante, qui ne tardait pas à être déguenillée, car ses habitudes s'opposaient à ce qu'elle gardât des vêtements neufs. Elle aimait par goût à courir pieds nus dans la poussière. Agile comme un écureuil, elle grimpait sur les arbres, escaladait les murailles le plus souvent pour son plaisir, mais quelquefois aussi pour voler des fruits ou s'emparer d'un objet à sa convenance.

Diane s'était attachée à cette créature bizarre qui avait quelque chose de la nature capricieuse de la chèvre.

— Le jour de l'anniversaire de ma naissance, ne manque pas de venir, je veux te faire un cadeau, avait-elle dit à Miette.

Celle-ci n'avait eu garde de manquer au rendez-vous.

Nous savons tout ce qui lui est arrivé avant son entrée au château. Elle n'avait pas encore vu son ami et sa protectrice. Le chagrin de Claire l'étonnait fort dans cette demeure où elle ne s'attendait qu'à trouver le contentement et la joie.

L'amie de Mlle de Méricourt continuait à verser des larmes de désespoir. Soudain, elle sembla avoir pris une résolution. Elle passa rapidement son mouchoir sur les yeux et se leva. Ce fut alors qu'elle se trouva face à face avec la fillette.

— Toi, Miette! dit-elle avec une sorte de frayeur.

— Oui, moi!

— Que viens-tu faire ici?

— Rien, j'entrais par hasard, mais je voudrais bien vous apporter une consolation.

— Pauvre petite, il n'est nul remède à ma douleur

— Qui sait! Confiez-la-moi.

— Non... il me faut partir!...

— Où allez-vous, mademoiselle?

— Je rentre à Marseille. Je suis inquiète pour mon grand-père.

— Avez-vous prévenu Mlle Diane?

— C'est inutile. Je chargerai quelqu'un de ce soin. Toi, par exemple!

— Moi en qui vous manquez de confiance?

— Ma mignonne, à quoi me servirait-il d'en avoir?

Claire embrassa avec tendresse Miette.

— Ne m'empêche pas de quitter cette maison... Adieu!

La nièce de Clamart rendit son baiser à Claire, qui monta ensuite à la chambre de Diane. Quelques minutes après, ses préparatifs de départ étaient faits et elle redescendait dans la salle du rez-de-chaussée.

— Me voilà prête à m'éloigner, dit la fiancée d'Auguste. Triste, bien triste fête que celle-ci! Et dire que j'espérais y trouver quelques consolations à mes maux! O mon Dieu! vous êtes impitoyable! Lorsque vous frappez vos créatures, votre bras tout-puissant ne s'arrête plus... Allons!

Claire s'approcha de la porte, mais elle recula bientôt.

Mlle de Méricourt venait d'apparaître. Elle était suivie du chevalier de la Torche.

A la vue de Claire, elle eut un geste presque impérieux.

— Enfin!... Mon amie, dit-elle, il faut que tu m'aides à démasquer cet homme.

La fiancée d'Auguste recula pâle, épouvantée.

— Ne t'était-il pas connu avant de le rencontrer ici?...

L'amie de Diane sentit encore ses forces l'abandonner. Derrière Mlle de Méricourt, elle voyait le visage menaçant du misérable.

Le chevalier s'élança vers elle comme pour la soutenir et lui prit la main.

Diane répéta sa question.

Le chevalier étreignit tellement le poignet de l'infortunée qu'elle étouffa un cri de douleur.

— Parle, Claire, parle, mon amie. Cet homme-là n'est-il pas un imposteur?

— Non...

— Comment?... Que signifie?... Ne m'avais-tu pas dit que lui et M. Marcel ne faisaient qu'un?

— Je m'étais trompée.

— Alors, rien n'est vrai?

— Rien n'est vrai.

L'infortunée Claire baissait les yeux comme une coupable.

— Pardon! disait-elle, pardon!

L'agitation de Diane, quoique ayant une autre cause, n'était pas moins grande.

Elle alla vers le chevalier :

— Moi aussi, j'ai à vous prier de me pardonner, monsieur. Je vous conjure d'oublier mes injustes accusations, je vous supplie de ne pas trop m'en vouloir de mes dures paroles. Je vous avais cru indigne de moi, c'est moi qui suis indigne de vous, parce que j'ai ajouté tout de suite foi à une fable absurde. Vous êtes le plus noble et le plus généreux des hommes, car, au lieu de vous indigner de mes paroles, vous vous êtes contenté de dire que j'étais la victime d'une erreur et vous aussi.

— Mademoiselle!

— Il faut que je me recueille un moment; j'ai besoin d'un peu de repos. Nous nous reverrons à la fin de la journée, n'est-ce pas? Vous ne vous en allez pas de sitôt, monsieur.

— Non, car je voudrais rester jusqu'à la fin de ma vie...

Diane tendit la main au chevalier. Celui-ci se mit à genoux pour la baiser.

— Céleste Diane!

— Au revoir, monsieur de la Torche, au revoir!

Mlle de Méricourt était sortie pendant que Claire avait achevé de s'affaisser sur un fauteuil.

Jeannot eut une exclamation de triomphe.

— Je suis vainqueur, dit-il, grâce à mon audace. Oh! le proverbe est

bien vrai! Tout autre que moi eût regardé la partie comme perdue. J'ai lutté, et voilà qu'elle est plus belle que jamais!

Les regards du chevalier se portèrent sur Claire.

— Peste soit des femmes, dit-il, qui s'évanouissent aussitôt. Je ne puis pas laisser celle-ci en cet état. Son amie n'aurait qu'à revenir en mon absence. Il serait bien facile de lui faire avouer qu'elle a menti pour sauver son amant. Mais comment la rappeler à elle? Si je la portais sur la terrasse, l'air pourrait peut-être...

Le chevalier se baissa.

— La belle taille, les beaux cheveux! fit-il. Dire que j'avais rêvé aussi tous ces trésors... Vrai Dieu! c'est dommage!

Il souleva Claire pour la transporter au dehors. Seulement, il la prit de telle manière que sa bouche effleurait le cou de la jeune fille. Il ne put s'empêcher de céder à la tentation de l'embrasser.

L'amie de Diane frissonna comme si un serpent l'eût piquée.

Ses yeux se rouvrirent.

— Vous, encore vous! fit-elle.

— Ne vous effrayez plus, ma belle amie, j'ai de vous tout ce que je désirais, c'est-à-dire la rétractation...

Claire frissonna.

— C'est vrai!

— Vous étiez évanouie, je vous secourais par humanité. Vous pouvez maintenant vous retirer.

La fille du mercier voulut sortir.

Le chevalier de la Torche la retint une dernière fois.

— Surtout, de la discrétion!

Claire eut encore un geste de dédain, puis la porte se referma sur elle.

— Elle me méprise, elle me hait, mais elle me craint... Elle se taira, c c'est tout ce qu'il me faut! En tout cas, je veillerai de ce côté! C'est égal, mon baiser a produit un drôle d'effet sur cette suave fille, car elle est suave... Il l'a fait immédiatement revenir à elle. Jeannot, Jeannot, mon ami, ton plan primitif n'était pas désagréable. Tu voulais deux fortunes et deux femmes : Mlle de Méricourt pour épouse légitime, Claire pour maîtresse. J'adore les cheveux bruns et les cheveux blonds... L'une a la chevelure presque noire et l'autre presque dorée... Que faire à présent?

A ce moment, un valet du château pénétra dans l'appartement. Ce domestique n'était autre que celui à qui le chef des Incendiaires avait, à son arrivée, confié son cheval.

— Monsieur, dit-il, il y a un homme qui vous demande.

— Moi!

— Oui, un individu qui prétend avoir à vous parler pour une affaire.

— Tu ne te trompes pas?

— C'est bien pour M. de la Torche qu'il dit avoir une commission.

— Où cet homme m'attend-il?

— Là, au bout de la terrasse, près de l'orangerie... Faut-il le faire entrer?

— Non, c'est inutile, je vais le rejoindre.

— Hermann, peut-être! murmura le chevalier en quittant l'appartement.

Une fois le jeune homme sorti, Jean se fouilla et retira de sa poche deux pièces d'or.

Il se baissa et les laissa tomber toutes les deux.

— C'est singulier, ces louis sont l'un et l'autre faux. Le marchand de vin les a refusés et il a eu raison, car il me semble bien qu'ils sonnent creux. Encore si deux personnes différentes me les avaient donnés! Mais c'est M. le chevalier... Bien sûr qu'on lui en aura fait passer une cargaison... Mon devoir est de l'avertir... quand il reviendra.

Jean attendit quelques minutes, mais M. de la Torche ne revint pas. Il sortit de l'appartement et alla sur la terrasse; le chevalier ne s'y trouvait pas. Il se dirigea alors vers l'orangerie : personne!

Le valet eut l'idée de se rendre à l'écurie, mais le cheval du chef des Incendiaires avait disparu.

— Bien certainement, il sera retourné en ville, dit le domestique; mais il n'a pas eu le temps de... Oh! oh! le tout réuni : cette hâte, cette précipitation, ces pièces d'or que le marchand de vin... Il y a du louche là-dessous...

Jean ne se trompait pas. Jeannot était reparti pour Marseille.

L'homme qui le demandait était Hermann, en effet. Le visage du bandit était pâle, bouleversé.

— Qu'arrive-t-il?

— Six d'entre nous ont été pris dans le souterrain comme des rats dans une souricière. Savez-vous ce que vont faire les autres?... Avant d'être dénoncés et afin d'avoir quelques ressources pour fuir, ils tentent une expédition dans la Grand'Rue.

— Clamart, que pense-t-il de cela? Que fait-il?

— On n'a pas trouvé la porte de communication. Il est tranquillement installé dans sa boutique et prétend que, s'il n'a pas ouvert ce matin plus tôt, c'est qu'il était occupé ailleurs. Je lui ai conseillé d'empêcher l'affaire de la Grand'Rue, il est d'un avis contraire...

— Je crois cette tentative nuisible.

— Moi aussi... Clamart ne se plaint que d'une chose, il croit que l'on a arrêté sa nièce. Il a peur qu'elle ne parle.

— Que faire?

— Partez pour Marseille tout de suite afin de tâcher d'empêcher les compagnons...

— Non, je reste...

— La situation est dangereuse. Vous reviendrez après. On se plaint de ne plus vous voir. Il est nécessaire, indispensable que votre présence... Tout est perdu si vous ne vous dépêchez...

— Ah ! Où les Incendiaires sont-ils réunis?

— A la *Cloche d'Argent*.

— Je te suis !

Le chevalier, tout à fait décidé, alla avec Hermann à l'écurie.

Un moment après, leurs chevaux dévoraient la distance qui se trouve entre Marseille et Saint-Loup.

Jean, le domestique, venait à peine de s'apercevoir du départ de M. de la Torche lorsqu'il remarqua, dans la cour, un homme qui paraissait d'un âge avancé, et qui se tenait courbé sur une canne à pomme d'or.

L'inconnu avait le visage ridé comme une pomme reinette et une perruque à queue semblable à celles que l'on portait du temps de la Régence. Le valet remarqua que l'habit du nouveau venu était râpé et que son chapeau devait avoir plusieurs années de service. Il n'en fallut pas plus pour qu'il se crût autorisé à être insolent.

—Hé! hé! bonhomme, que faites-vous là? D'où vient que le concierge vous a laissé passer?

— Mon bon monsieur, le concierge n'y est pas, répondit le vieillard d'une voix aussi usée que sa personne et avec un fort accent marseillais. J'ai frappé à la porte de la loge, on ne m'a pas répondu... oui, oui, oui...

— Le concierge a tort de ne pas y être, dit Jean, car, pendant son absence, les vagabonds entrent dans le château.

Le vieux, sous cette insulte, ne fit pas un m ouvement. Il ne sourcilla pas. Jean continua d'un ton brusque :

— Enfin, me direz-vous qui vous demandez?

— M. de Marillan y est-il?

Le domestique fit un pas en arrière et regarda plus poliment le bonhomme.

— Lequel?... M. le procureur du roi ou M. Georges?

— M. Georges, oui... oui...

— Il y est. Voulez-vous que je le fasse prévenir?

— Non, c'est inutile. Ne vous dérangez pas, j'irai le rejoindre moi-même.

— C'est que...

— Il est peut-être dans le jardin

— Je le pense, mais...



L'incendie redoublait de violence. (P. 116.)

— A propos, est-ce que M. de la Torche y est aussi?

— Lui!... Il vient de partir... Ne l'avez-vous pas rencontré?

— Non, non, dit vivement le vieux.

— Il ne fait cependant que de monter à cheval.

— Etait-il seul?

— On est venu le prendre.

— Un nommé Hermann, n'est-ce pas? Un Allemand?

— Je ne pourrais pas vous dire ..

— C'est bien! il est inutile que vous m'accompagniez... Je vais rejoindre M. de Marillan...

La voix du vieux était devenue impérative. Jean, si impoli un moment auparavant, se sentait dominé malgré lui.

Le vieillard gagna rapidement la terrasse.

Le valet le suivit du regard.

— Oh! oh! dit-il seulement.

Il s'assit sur un banc de pierre et tira les deux pièces d'or qu'il fit encore sonner. Il ne pouvait se résoudre à renoncer à ces beaux louis que le marchand de vin ne voulait pas accepter.

— La prochaine fois que j'irai à Marseille, je tâcherai de m'en débarrasser. On me les a bien fait passer à moi, pourquoi n'essayerais-je pas de les faire passer à d'autres? C'est cela.

Tandis que Jean réfléchissait à la manière dont il dépenserait les 40 livres, le vieillard reparut. D'un seul coup d'œil il sembla deviner la pensée du valet.

— Que vous arrive-t-il?... Est-ce que ces louis ne seraient pas de bon aloi?

Le domestique sembla effrayé de la perspicacité de l'inconnu. Il balbutia :

— Comment savez-vous?

— Rien de plus simple, je viens de les entendre sonner. Je suis bien vieux, mais j'ai l'oreille fine; je suis loin d'être sourd! Oui... oui...

— Vous êtes sûr?...

— Je suis certain que vous avez entre les mains deux morceaux de plomb, et que celui qui vous les a remis s'est moqué de vous. Oui... oui...

— Ah!

— Il vous a pris pour un imbécile.

— M. de la Torche ignorait sans doute...

Le regard du bonhomme lança un éclair.

— Vous dites?... Qui vous a remis ces pièces?

— Je dis... M. le chevalier de la Torche.

Le vieux semblait en proie à une joie profonde. Il riait, et dans son rire il y avait quelque chose de satanique.

— Mon ami, je puis vous rendre service. Je vais me charger de vos deux pièces fausses et vous en donner la valeur en belle et bonne monnaie, plus un louis pour votre peine.

Jean ne pouvait en croire ses oreilles.

— Tenez, dit le vieillard.

Il mit la main dans sa poche et en tira une longue bourse noire, à travers les mailles de laquelle le valet, ébloui, vit comme un rayon de soleil.

L'inconnu s'était emparé des louis du chevalier de la Torche.

— Voici qui n'est pas de plomb, dit-il, en tendant une pièce de quarante francs et une pièce de vingt francs. Écoutez ce son clair.

— C'est vrai, fit le domestique qui croyait rêver.

— Et maintenant, bonjour, mon ami. Méfiez-vous une autre fois, la méfiance est la mère de la sûreté. Oui... oui...

Jean, stupéfait, se contentait de saluer; le vieux franchit la grille et passa devant la loge du concierge.

Une fois sur la grand'route et sûr de n'être pas vu, il redressa sa taille. D'un geste rapide, il enleva sa perruque.

— C'est égal, dit-il avec un autre ton et un autre accent, je n'ai pas trouvé le chevalier, mais je n'ai pas perdu ma course !

XV

LE FEU

A neuf heures du soir, le château de Méricourt était déjà silencieux. La fête n'avait été ni aussi longue ni aussi gaie qu'on s'y attendait. La tristesse de Diane, à qui on avait appris le départ de Claire et celui du chevalier, la mélancolie de Georges, n'avaient pas peu contribué à hâter le départ des invités.

M. de Marillan, en se retirant, s'approcha du baron pour lui toucher la main, mais celui-ci le serra dans ses bras.

— Mon cher Georges!... Ah ! que je voudrais vous appeler mon fils!

Georges répondit par une étreinte à celle de M. de Méricourt, puis il alla s'incliner devant Diane, qui lui rendit son salut d'un air distrait. Un instant après, il reprenait la route de Marseille avec l'excellent M. de Menon.

— Courage et espérance, mon ami!

— Du courage, il faut bien que j'en aie! De l'espérance, c'est en vain que je m'efforce d'en avoir!

Miette fut la dernière qui quitta le château. Diane lui avait promis un cadeau, et il lui tardait de savoir ce que la jeune fille voulait lui donner.

Son attente fut récompensée. A peine les convives furent-ils partis que Mlle de Méricourt fit venir la nièce de Clamart dans sa chambre. Elle ouvrit une grande cassette remplie de bijoux, et, retirant un long collier de corail pour lequel la fillette avait montré plusieurs fois une admiration naïve, elle le lui passa au cou.

La Miette eut une vive exclamation de joie Dans ses rêves, elle n'eût pas même osé songer à un tel présent. Elle prit la main de la fille du baron et la baisa avec une reconnaissance profonde.

— A moi, à moi un aussi beau cadeau!

— Oui, à toi, Miette! Ce collier produit le plus gracieux effet avec tes cheveux noirs.

— Merci, merci!

Miette revint donc toute joyeuse à Marseille.

Elle avait gardé le collier à son cou.

— Le superbe collier, disait-elle, le superbe collier! Que ma protectrice est bonne et aimable!

Miette, avant d'entrer dans la ville, se demanda où elle coucherait. Irait-elle chez Clamart pour s'exposer à subir de mauvais traitements et à être dépouillée?

— Il est vrai, fit-elle, que j'ai fait depuis des découvertes... Mais qu'importe!... C'est un misérable, cet homme!

Miette venait de prononcer ces paroles lorsque ses regards se fixèrent sur l'horizon. Elle eut presque un cri d'épouvante. Une colonne de feu semblait ensanglanter le ciel, Miette prêta l'oreille, et crut entendre une sourde rumeur.

Les cloches ne tardèrent pas à se mettre en branle. Ce fut d'abord le tocsin avec ses notes basses et graves, puis les autres cloches des églises de Marseille.

L'incendie redoublait de violence. Il ne tenait d'abord qu'une faible partie de l'horizon; bientôt on eût dit qu'il brûlait la ville entière.

Miette se mit à courir et ne tarda pas à arriver tout essoufflée sur le Cours. Le feu avait pris simultanément dans plusieurs maisons de la Grand'Rue. Le désordre était inouï. Il y avait des femmes qui fuyaient, des enfants qui criaient, des hommes qui juraient, et des moines qui priaient. De nombreux cris de : « Au feu! au feu! » se faisaient entendre.

Dans la rue Canebière, des groupes stationnaient. Miette s'approcha de l'un deux.

— Ce sont encore les incendiaires!...

— Oui, car les flammes se sont montrées sur plusieurs points.

— Dieu! quand exterminera-t-on cette horrible bande de malfaiteurs?

— Le bruit courait, ce matin, que l'on avait arrêté la plupart d'entre eux. Ils ont voulu protester.

— Mais connaît-on les noms des propriétaires des maisons que dévorent les flammes?

— Attendez. On a prononcé tout à l'heure... N'y a-t-il pas un M. Lombard, mercier?

— Justement.

— Eh bien! son magasin est un de ceux qui brûlent.

— Lombard! répéta Miette, il me semble que je connais une personne qui s'appelle ainsi... Mais n'est-ce pas Pierre que j'aperçois là-bas et qui court vers la Grand'Rue? Oui, c'est lui! Allons le rejoindre.

La nièce de Clamart se dirigea vers l'endroit où elle avait cru apercevoir son ami, et elle ne tarda pas à être obligée de reculer. Aux cris sinistres de : « Au feu! », venaient de succéder ceux de : « La chaîne, la chaîne! »

Une panique eut lieu dans la foule, et la fillette fut contrainte de suivre le mouvement. D'ailleurs, l'incendie redoublait de violence; une épaisse fumée empêchait d'y voir à plus de deux pas.

— Pourvu que Pierre n'aille pas risquer sa vie! murmura-t-elle. Il me semble l'avoir vu traverser la ligne des soldats.

Miette se frappa le front, se rappelant que le nom de Lombard était celui dela famille de Claire, l'amie de Diane.

La fillette descendit la Canebière et se dirigea vers le port. Désireuse de voir de près les ravages de l'incendie, elle fit le tour et put pénétrer dans la Grand'Rue par la rue de la Prison et la place du Calvaire.

Dans tout le quartier, la consternation était grande. On avait peur que les flammes ne se communiquassent aux maisons voisines de celles qui brûlaient. Les habitants se hâtaient de faire leur déménagement par les fenêtres.

Sur ce point-là, on ne prenait personne pour la chaîne, les trois quarts des gens qui encombraient la rue étant des femmes, des enfants et des vieillards victimes du désastre. Miette s'approcha jusqu'à une haie formée par les soldats et regarda de près à la lueur des flammes.

Au moment où elle porta ses regards sur le foyer de l'incendie, une scène lamentable se passait non loin de là.

On tentait de retenir une jeune fille qui, moitié vêtue, les cheveux épars, voulait se jeter dans le feu. Miette ne tarda pas à deviner quelle était la cause du désespoir de cette pauvre enfant.

Au second étage d'une maison dont l'incendie dévorait le rez-de-chaussée, se trouvait un vieillard qui, placé devant une fenêtre, poussait de grands cris. Personne ne pouvait porter secours à cet infortuné. Sa perte était certaine, car le bâtiment entier n'allait probablement pas tarder à s'écrouler.

La jeune fille s'obstinait à vouloir aller jusqu'au vieillard, malgré les efforts de ceux qui tentaient de l'en empêcher.

Miette sentit, elle aussi, l'angoisse lui serrer le cœur. La clarté du feu lui permit de reconnaître Claire, l'amie de Mlle de Méricourt, dans la malheureuse créature qui désirait sacrifier sa vie.

La nièce de Clamart eût voulu joindre ses efforts à ceux des autres assistants, elle eût voulu dire à la fille du mercier : « Vous ne voyez donc pas qu'aucun des hommes qui sont là ne se sent le courage d'affronter un danger terrible et inutile, pouquoi ne les imitez-vous pas? Est-ce que vous voulez mourir? »

Tandis que Miette faisait ces réflexions, la clarté cessa tout à coup. Les pompes venaient de maîtriser un instant la violence du feu.

La flamme ne tarda pas, malheureusement, à briller de nouveau. On emportait maintenant Claire, qui s'était évanouie, tandis que le pauvre grand-père demandait toujours du secours.

Soudain, un cri s'échappa de la poitrine des assistants. Un homme s'élançait dans la maison en feu.

L'anxiété la plus profonde succéda au mouvement, le silence aux cris confus.

Les mains se mirent à battre. On venait de voir apparaître le sauveur à la fenêtre où était le grand-père de Claire. Il chargeait le vieillard sur ses épaules.

Mais ni l'un ni l'autre n'était sauvé. L'inquiétude s'empara de nouveau des gens qui assistaient à cet émouvant spectacle. Le généreux inconnu gagnerait-il la rue?

Son fardeau rendait pour lui le retour beaucoup plus dangereux. D'ailleurs, l'escalier s'était peut-être écroulé depuis.

Miette n'était pas moins anxieuse que les autres personnes. Elle s'était glissée entre les soldats et était parvenue à s'approcher d'un groupe assez nombreux qui était en dedans de la ligne.

Une vive exclamation de joie se fit entendre, cette exclamation fut suivie d'un grand bruit. Le plancher de la maison venait de tomber au moment où le grand-père de Claire et le courageux jeune homme qui l'avait arraché à la mort se trouvaient à l'abri du danger.

L'enthousiasme tenait du délire. Tandis que quelques personnes s'empressaient autour du paralytique, il ne s'agissait rien moins que de porter son sauveur en triomphe.

Miette voulut voir, elle aussi, les traits de celui dont elle avait tant admiré l'action. Un nom s'échappa de ses lèvres et elle posa sa main sur son cœur.

— Pierre ! fit-elle.

Oui, c'était bien son ami qui venait d'accomplir cette action d'éclat, c'était bien lui autour de qui se pressait la foule pleine d'admiration. La fillette parvint à traverser le triple rang des assistants. Elle tomba dans les bras du jeune homme.

— Mon Pierre !

— Miette ! dit celui-ci en la pressant sur sa poitrine avec l'attendrissement le plus profond.

La nièce de Clamart sentait son cœur battre à tout rompre. Ce n'était plus la mendiante que nous connaissons, l'enfant sauvage et dévergondée que nous avons vue ne pas reculer devant le vol. C'était une femme pleine de passion qui se trouvait dans les bras de son bien-aimé. Pierre n'était pas moins attendri qu'elle.

— Tu as donc de l'affection pour moi?

— Je t'aime, et si j'avais su que c'était toi qui luttais avec le danger, je serais morte de douleur.

— Et maintenant?

— Maintenant il me semble que je vais mourir de joie.

— Miette!

— Pierre!

Ils ne pouvaient se lasser de répéter leurs noms.

Il fallut cependant renoncer bientôt à ces caresses, car, à cause de la violence des flammes, on jugeait nécessaire d'isoler le foyer de l'incendie.

Les soldats laissèrent sans peine sortir Pierre et la Miette. Les jeunes gens redescendirent vers le port. Tout en cheminant, ils se disaient de douces paroles lorsque Pierre aperçut au cou de son amie le collier de corail.

— Qu'est-ce que je vois là?... Comment se fait-il que ceci soit en ta possession?

Miette expliqua que Mlle de Méricourt lui avait fait ce riche cadeau. Le jeune homme comprit, à l'accent de la jeune fille, qu'elle disait la vérité. Il respira.

Les amoureux, car nous pouvons jusqu'à un certain point les appeler ainsi, arrivèrent rue Canebière.

La fillette avoua à Pierre qu'elle ne savait où passer la nuit. Elle lui raconta que Clamart l'avait chassée à la suite d'une querelle.

— Si j'avais de l'argent, fit le jeune homme, je te conduirais à une auberge. Malheureusement...

La Miette eut un sourire.

— Regarde.

Elle tira une pièce d'or.

La surprise du jeune homme fut aussi grande que celle qu'il avait éprouvée en voyant le collier. La première impression fut également désagréable.

Cette fois, la provenance des louis fut assez difficile à expliquer pour Miette qui n'avait pas envie de parler du souterrain et de la folle.

Pierre était méfiant. Il la regardait si fixement qu'elle se troubla. C'était la seule personne devant qui elle ne sût pas mentir.

Avant la fin de son récit, le jeune homme interrompit la fillette.

— Me jures-tu, dit-il solennellement, que tu n'as pas commis quelque mauvaise action?

Était-ce encore l'effet de l'émotion qu'elle avait éprouvée?... La nièce de Clamart était, ce soir-là, plus impressionnable que d'habitude.

— Sur ma pauvre mère, que je n'ai pas connue, je le jure! Que je ne la voie jamais si je mens!

— C'est bien, dit Pierre.

Ils se trouvaient maintenant tous les deux à l'entrée du Cours. La foule était encore plus compacte que lorsque la Miette était passée la première fois. Un instant seulement, ils purent rester ensemble. Un mouvement des spectateurs les sépara, ils essayèrent en vain de se retrouver.

— Pierre! Pierre! cria Miette, je suis ici.

Il lui sembla un instant que son ami lui répondait, mais c'était une erreur. Pierre ne l'entendait pas, car le bruit de sa voix se perdait dans le murmure de la mer humaine qui l'entourait. Une heure à peu près s'écoula. La nièce de Clamart pleurait à chaudes larmes.

La violence du feu avait cependant diminué. A minuit, les trois quarts des curieux avaient disparu, mais Pierre n'était pas revenu.

Miette errait un peu au hasard, quand une main se posa sur son épaule.

— Hé! hé! que fais-tu là, petite?

La fillette tressaillit. L'homme qui lui parlait était de haute taille et portait un gourdin. Elle se remit bientôt.

— Que vous importe! Je fais ce qu'il me plaît.

— Il m'importe si bien que je vais te jeter au bloc si tu ne réponds pas d'où tu as sorti ce que tu portes au cou.

Quoique forte de son innocence, Miette sentit un grand trouble s'emparer d'elle. C'était la seconde fois qu'on la soupçonnait d'avoir volé le collier. Pierre avait cru à ses explications; l'agent de police, car, à n'en pas douter, l'individu qui l'interrogeait en était un, les accepterait-il aussi?

— Ce collier m'a été donné! balbutia-t-elle.

— Ta, ta, il faut des raisons plus claires. Tu vas m'accompagner au poste pour que M. le commissaire puisse t'interroger. Allons!... Suis-moi!...

Miette tenta de résister. L'agent de police voulut la prendre par la main; elle le mordit cruellement.

— Ah! vipère, dit celui-ci, il faudra bien que tu marches!

Doué d'une force peu commune, il saisit la pauvre enfant par la taille et, l'élevant en l'air, il la maintint ainsi, pendant que deux de ses collègues accouraient à son aide.

— Voilà une petite que j'ai trouvée ayant sur elle ce superbe collier. Elle



Miette fut littéralement précipitée. (P. 123.)

l'a sans doute volé dans une des maisons qui brûlent. Voyez-vous comme elle résiste. C'est une complice des Incendiaires.

Miette était dans un état impossible à décrire. Elle refusait obstinément de suivre les agents, se roulant à terre malgré leurs efforts ou s'accrochant à leurs vêtements. Un groupe nombreux s'était formé autour d'elle et de ses persécuteurs.

En temps ordinaire, la foule eût eu peut-être pitié de sa douleur Mais un seul mot avait banni toute compassion : complice des Incendiaires!

On parvint à lier les pieds et les mains à Miette et à la transporter à l'endroit où on enfermait provisoirement, alors comme aujourd'hui, les voleurs et les vagabonds, c'est-à-dire au violon municipal.

A cette époque, ce lieu était à Marseille une sorte de cave infecte qui se trouvait dans la rue de la Prison. Miette y fut littéralement précipitée sans qu'on songeât à la débarrasser de ses liens. La tête de la malheureuse jeune fille heurta la muraille. Elle s'évanouit de douleur et de désespoir.

Tandis que la Miette était dans cette terrible position, l'incendie achevait de mourir. Il ne restait plus dans le quartier, où le feu avait fait une si effrayante apparition, que les personnes que la catastrophe laissait sans asile, sans ressources, et celles que leur dévouement et leur charité poussaient à ne pas s'éloigner.

La famille de Claire avait trouvé du secours. Un cousin qui habitait plus loin, dans la même rue, l'avait recueillie.

Le pauvre grand-père eût voulu rester toujours dans les bras de sa petite-fille, dont il avait pu apprécier l'affection par le chagrin et le désespoir qu'elle avait montrés alors que sa vie était en danger. Il pensait aussi au généreux jeune homme qui l'avait arraché à une horrible mort. Claire regrettait profondément de n'avoir pu exprimer toute sa reconnaissance à ce courageux sauveur.

Le père et la mère de l'amie de Mlle de Méricourt étaient plus abattus. La maison qu'ils habitaient auparavant leur appartenait, et les flammes avaient dévoré une quantité considérable de marchandises.

Par bonheur, M. Lombard n'était pas allé retirer, ce jour-là, une somme très importante qu'il avait chez un banquier de Marseille et dont la perte l'eût entièrement ruiné.

Une autre cause ajoutait à leur consternation. Ils avaient reçu une lettre de leur correspondant de Lyon conçue en termes singuliers.

M. Marcel père se plaignait de ne pas voir revenir son fils, que ses affaires ne devaient pas retenir autant à Marseille, et qui, du reste, ne lui avait pas écrit une seule fois. Il disait que ce silence l'inquiétait d'autant plus que son fils était un garçon rangé et qui adorait sa femme et ses enfants.

Il priait M. Lombard de vouloir bien l'éclairer là-dessus et d'engager le jeune homme à quitter Marseille le plus tôt possible.

Le mercier et sa femme avaient cru d'abord rêver. Leurs réflexions furent ensuite très pénibles. Ils avaient donc été trompés! Et dans quel but?

M. Marcel fils était marié!... Pourquoi donc s'était-il présenté pour la main de leur fille?

Ils frémirent en pensant aux malheurs qui auraient pu arriver et ils se dirent que leur enfant n'avait pas eu tort d'éprouver pour l'étranger une répugnance instinctive.

Ils essayèrent cependant de trouver une explication, de croire à un malentendu, ne se doutant pas encore qu'ils avaient eu affaire à un imposteur, qui, à la suite d'un crime peut-être, avait usurpé le nom et la qualité d'un autre. Ils ne pensèrent pas que le misérable avec qui ils avaient été si confiants était le véritable auteur du vol dont ils avaient accusé Auguste, le malheureux commis. Non, la lumière devait venir plus tard!

D'ailleurs, leur esprit était trop sous le coup de l'épouvantable sinistre qui les avait dépouillés d'une partie de leur fortune et qui avait entièrement laissé sans ressources un grand nombre de leurs voisins.

M. et Mme Lombard avaient aussi des révélations à faire à la justice. Un instant avant le moment sinistre où le feu avait éclaté, le commerçant venait de régler sa caisse et de faire fermer sa boutique, lorsqu'il avait rencontré, dans l'escalier de sa maison, un individu de mauvaise mine à qui il avait demandé où il allait.

L'individu avait eu une légère hésitation.

— Au troisième, avait-il répondu cependant.

M. Lombard n'avait plus rien dit. Il avait fait pourtant la réflexion qu'il était étonnant que les personnes du troisième étage, qui étaient d'honnêtes bourgeois, reçussent des gens d'aussi mauvaise mine. Depuis, il avait acquis la conviction que l'individu en présence duquel il s'était trouvé était un des scélérats qui avaient mis le feu.

Mme Lombard avait un autre fait à raconter. Avant de quitter précipitamment la maison, en traversant le cabinet de son mari, elle avait pu constater que la caisse, heureusement vide, était forcée et que les tiroirs en avaient été jetés sur le parquet.

Une circonstance avait encore frappé l'esprit des deux époux. La veille de ce jour fatal, leur chien était mort en donnant des signes d'empoisonnement et sans qu'on pût savoir quelle main lui avait donné le poison.

Ces faits n'étaient pas les seuls qui devaient éclairer la justice et lui prouver que la bande des incendiaires était coupable. En outre que le feu avait pris en même temps dans plusieurs maisons différentes, des crimes et des vols avaient été commis, non seulement dans chacune d'elles, mais encore dans le voisinage.

Pendant que durait l'incendie, on se racontait qu'un certain nombre

d'arrestations avaient été opérées. On parlait même d'un gentilhomme portant un grand nom. M. Comté, le chef de la police de sûreté, avait jugé nécessaire de s'emparer de sa personne.

Tous ces bruits, vagues d'abord, prirent dans la ville une grande consistance le lendemain du désastre.

XVI

MIETTE EN PRISON

Quand la nièce de Clamart recouvra ses sens, une légère lueur pénétrait dans la cave.

La malheureuse enfant était restée évanouie plusieurs heures ; le jour commençait à faire son apparition.

— Où suis-je? murmura-t-elle d'une voix faible.

L'idée de sa situation lui vint à l'esprit. Elle essaya de se lever, mais ses liens l'en empêchèrent.

Elle n'était pas seule dans ce sombre et triste lieu. La nuit avait été fructueuse en arrestations, et le crime ou la misère donnait à Miette de nombreux compagnons.

Hommes, femmes, tous dormaient pêle-mêle, couchés sur les planches. De temps en temps, on entendait un ronflement ou une plainte, un râle ou un claquement de dents, des voix murmurant des paroles confuses ou un soupir. La pâle clarté qui venait des soupiraux donnait à cette scène un aspect sinistre.

La position de Miette était des plus pénibles. La jeune fille, toujours garrottée, était étendue sur la terre humide.

— Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle avec angoisse, ayez pitié de moi !

Un éclat de rire répondit à la jeune fillette.

Elle crut voir dans l'ombre un des dormeurs se lever et se diriger vers elle.

— Qu'est-ce que c'est? fit une voix. Qui est-ce qui se plaint?

Miette ne répondit pas.

Le prisonnier heurta la fillette du pied. Celle-ci poussa un gémissement.

— Dieu me pardonne, je crois que c'est une fille !

Miette, effrayée, ne disait plus rien.

— Quel âge as-tu?

Le prisonnier se baissa.

— Tu ne veux pas répondre? Attends, je vais le savoir.

Ses mains rencontrèrent les cheveux de la nièce de Clamart. Il voulut l'embrasser au visage et y réussit malgré les efforts de celle-ci. Mais, soudain, il passa les mains sur ses lèvres.

— Qu'est-ce donc?

Il s'approcha du soupirail.

— Du sang! oh!

Cette dernière exclamation était pleine d'une commisération qui rassura un peu Miette.

— Qui t'a fait cette blessure, mignonne? La *rousse*, n'est-ce pas?

— Oui, murmura la nièce de Clamart.

— Et quel motif avait-elle à te traiter ainsi, la *rousse?*

— Aucun.

— Naturellement, toujours la même réponse. Avec ça qu'elle va s'amuser à arrêter les gens pour son plaisir... Je sais bien que l'on doit toujours protester de son innocence, mais pas avec les amis, pas avec ceux qui sont avec vous dans le violon! C'est comme si je te disais que les douze mouchoirs de poche marqués différemment que l'on a trouvés sur moi m'appartenaient, tu ne me croirais pas. Et cependant je soutiendrai cela devant le tribunal, et cependant je vais raconter tout à l'heure au commissaire de police que ses agents m'ont pris pour un autre! Allons, dis-moi qu'est-ce qui t'a conduite ici; je saurai si ton cas est grave! Qu'a-t-on trouvé sur toi?

— Un collier de corail.

— Eh! c'est pas mal pour ton âge! Bien, petite, très bien.

Puis...

— C'est tout.

— Où avais-tu pris cette parure?

— Je ne l'avais pas volée, on me l'avait donnée.

— A d'autres!

— Je vous assure!

— Comme si on va offrir aussi facilement un objet de cette valeur-là à une fillette!

— Je vous jure!

— Sur la *grande pantoufle?*

— Comment?

— Ne t'effraye pas. Jurer sur la grande pantoufle, c'est maintenant le serment ordinaire des *grinches*. Comprends-tu?... Les *grinches* sont les voleurs. Ils n'appellent pas Dieu Dieu : ils lui ont donné le nom de pantoufle parce qu'il est trop faible. Il laisse faire tout ce que l'on veut!

— Je dis la vérité.

— Tu as donc fait de la résistance, ma mie? N'es-tu pas attachée?

— Je ne peux pas bouger.

— Est-ce avec des cordes qu'ils t'ont liée?

— Avec des cordes!

— Pourquoi ne me le disais-tu pas plus tôt?... Ils m'ont malheureusement pris mon couteau en me fouillant. Qu'avaient-ils peur?... Je suis bien décidé à ne pas attenter à mon existence, et ça gêne sur le moment de ne pouvoir couper son pain et son oignon! Mais, attends, je vais voir si personne de l'honorable société ne possède l'instrument qui nous est nécessaire. Sois tranquille, je ne les éveillerai pas. Je sais faire mon métier proprement et avec précision. Pistole est renommé pour cela.

Pistole, puisque tel était le nom du prisonnier, parut à Miette un garçon d'une vingtaine d'années. Il était grand et maigre. Son visage portait les traces de l'inconduite et de la débauche.

Pistole s'approcha des autres dormeurs et commença sa visite.

— Rien, rien, fit-il avec impatience. Décidément je n'ai pas de chance, et la *rousse* n'a pas oublié de fouiller.

Pistole continua ses recherches d'abord infructueusement.

— Voici un ivrogne, dit-il enfin, peut-être avec lui serai-je plus heureux!

Le voleur mit la main sur un porte-monnaie.

— Oh! oh! ce n'est pas désagréable.

Il s'approcha du soupirail et compta.

— Dix-huit francs! ce ne serait pas trop mauvais à garder si... Non, je ne puis pas, on ne doit pas s'approprier ce qui est à un camarade de prison. Je suis honnête, moi... Oui, mais cet individu est-il un camarade? C'est un ivrogne simplement. Lorsqu'il s'éveillera, on le remettra en liberté et il n'aura rien de plus pressé que d'aller boire encore cet argent. Rendons-lui service, gardons ces pièces de monnaie. Il faut tâcher d'être utile à son prochain Pistole!

Le jeune bandit empocha le porte-monnaie et reprit ses recherches. Il mit enfin la main sur un couteau.

— Petite, j'ai là notre affaire. Tu vas être libre de te remuer, et, si on te demande qui t'a délivrée de tes cordes, tu ne diras pas que c'est moi.

— Soyez tranquille!

En quelques secondes, Pistole débarrassa la captive, qui poussa un soupir de satisfaction.

La pauvre enfant eut cependant de la peine à se mettre sur ses jambes. Son état de faiblesse était tel qu'il lui semblait que toutes ses forces l'avaient abandonnée. Elle chancela une fois debout. Pistole la soutint et l'accompagna jusqu'à un coin du violon où se trouvait un peu de paille sur laquelle Miette s'assit.

— Prends courage, petite, dit le voleur. On est beaucoup mieux en prison qu'ici. Toi, surtout, tu seras probablement enfermée dans un pénitencier. Si tu sais t'arranger, te rendre favorables les sœurs, tu peux filer une existence d'or et de velours! As-tu encore des parents?

— Je n'ai plus qu'un oncle.

— Crois-tu qu'il te réclamera?

Miette frissonna.

— Non.

— Ça vaut mieux, on n'est pas mal dans les maisons de correction! C'est là que j'ai fait mon éducation, et tu vois que ça ne m'a pas mal profité. Tous les camarades disent qu'il n'y a pas comme moi pour les manières... Mais je te laisse, j'ai sommeil... et d'ailleurs il est encore de bonne heure. Tâche de sécher tes larmes... de t'endormir, toi aussi.

— Dormir! répéta Miette quand Pistole eut repris sa place. Est-ce possible? Il me semble que je suis le jouet d'un songe terrible. Quand et comment pourrai-je recouvrer la liberté?

La malheureuse créature eut un éclat de rire navrant.

— Ah! je sens que, si on ne me délivre pas bientôt, je mourrai!

Miette fit le tour du violon pour voir s'il n'y avait pour elle aucun moyen de s'échapper, et s'approcha des soupiraux. Une forte grille et des barreaux très rapprochés empêchaient toute communication avec le dehors, dont une sorte d'entonnoir en bois interceptait la vue.

Miette alla de nouveau se jeter sur la paille avec désespoir. Elle ferma les yeux et essaya de s'étourdir. Le plus profond silence régnait maintenant dans le cachot.

Un bruit de verrous troubla cette tranquillité, et la plupart des dormeurs s'éveillèrent en sursaut. La porte du violon venait de s'ouvrir.

— Est-ce déjà neuf heures? murmurèrent plusieurs voix. Le commissaire est-il là?

— Non, dit un individu, c'est encore un compagnon.

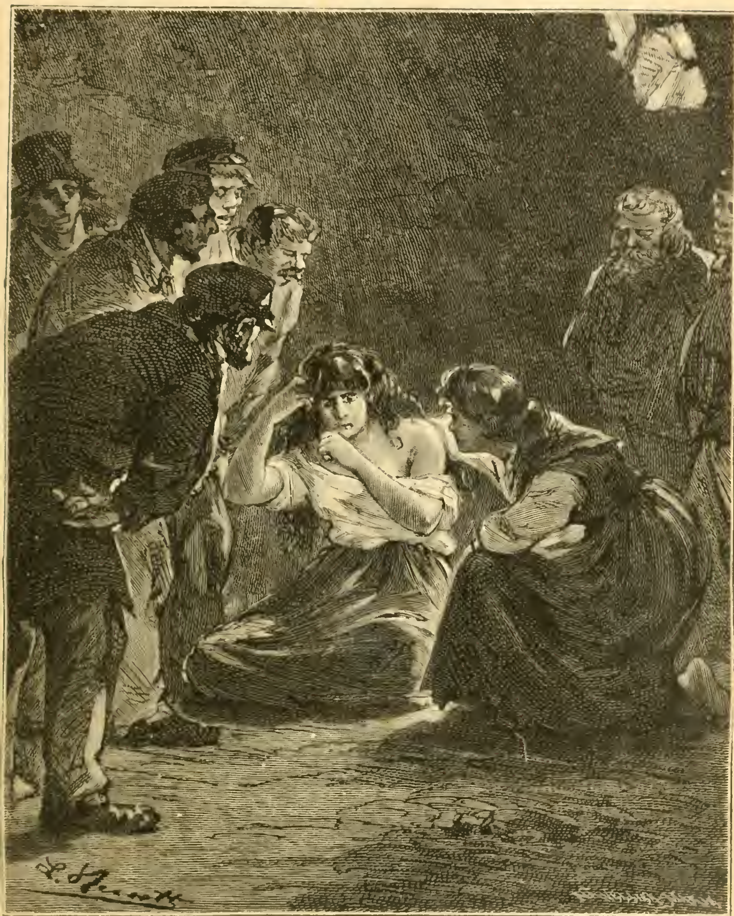
Les prisonniers, sans se soucier du nouvel arrivant, se recouchèrent. Le nouveau compagnon qui venait d'être signalé était une femme qui fit quelques pas à tâtons dans la cave, tandis que Miette l'examinait curieusement.

— Mais non, fit la nièce de Clamart, je ne me trompe pas! C'est la folle, c'est la femme du souterrain où j'ai passé la nuit dernière! Comment se fait-il qu'elle soit ici?

Miette eut tout de suite l'idée d'aller vers la malheureuse que son oncle avait tant torturée, mais elle se retint d'abord, se rappelant comment elle l'avait quittée. L'infortunée poussait de faibles gémissements et se soutenait en s'appuyant contre la muraille. La fillette ne tarda pas à la voir s'affaisser.

Miette n'hésita plus et s'élança vers elle. La folle eut un mouvement de frayeur et essaya de se remettre sur ses jambes, mais elle ne put que tomber à genoux.

— Grâce, grâce! fit-elle en joignant les mains. Vous voulez encore me faire du mal!



Un groupe s'était formé autour de la folle. (P. 131)

— Je ne vous en ai jamais fait. Rassurez-vous, madame.

— Oh! que je souffre!

— Qu'éprouvez-vous?

— Je ne sais... mais...

— Rassurez-vous!

— J'ai peur...

— De qui? Personne n'a l'intention de vous nuire.

— Ces hommes qui sont là... Ils veulent me torturer

— N'ayez pas cette idée!

— Ils m'ont traînée par les cheveux pour me conduire ici. Ils m'ont frappée, traînée; ils m'ont meurtrie, les cruels! Personne n'a pris ma défense.

— S'ils recommençaient, je vous défendrais, moi!

— Qui êtes-vous donc?

— Ne me reconnaissez-vous pas?

— Non.

— La nuit dernière...

— Attendez, oh! je me rappelle!... C'est vous qui vous êtes enfuie, c'est vous qui m'avez pris la clé de la grille... Vous aussi vous êtes une mauvaise... une trompeuse. Eloignez-vous!

La folle repoussa rudement Miette.

— Je veux vous porter secours, s'il est possible, mais auparavant faites-moi connaître comment il se fait que vous n'êtes plus...

La pauvre femme regarda la nièce de Clamart d'un air étonné.

— Vous ne le savez donc pas, vous? Je croyais que vous n'ignoriez pas.. Vous n'êtes donc pas de mes persécuteurs?

— Non, certes.

— Vous me le jurez!

— Je vous le jure! Racontez-moi.

— Ils sont venus le matin, les hommes! Ils avaient des torches. J'avais si peur que je me suis cachée. Ils ne m'ont pas vue. Sans cela, ils m'auraient tuée ..

— Et puis?

— Toute la journée j'ai senti leur présence. Mais j'étais blotie près de mes chers trésors. Oh! je les aurais défendus et je serais morte plutôt que de les céder!

— Enfin...

— Ce n'est que le soir qu'ils sont partis en poussant la grille.

— Alors qu'avez-vous fait?

— Sentant que je n'étais plus en sûreté, je suis sortie.

— Vous vous êtes trouvée dans une cour?

— Oui, dans un endroit entouré de murailles.

— Comment êtes-vous parvenue à les franchir?

— Une porte était ouverte... C'est par là.

— Et personne ne vous a retenue?

— Personne!

— C'est étrange. On avait donc cessé toute surveillance... car vous ignorez quels sont les individus qui ont pénétré dans ce souterrain!...

— Ils voulaient me prendre ce que j'ai de plus précieux sur la terre.

Miette eut un geste d'impatience.

— Ils n'y ont pas réussi, poursuivit la folle, car...

La folle tira de son sein, avec mille précautions, le médaillon qu'elle avait montré la veille. La nièce de Clamart se rappela le récit de M. de Menon, et eut une idée subite :

— Fortunée! dit-elle à voix basse.

La pauvre femme tressaillit et s'arracha à la contemplation du portrait qu'elle tenait à la main...

— Fortunée! répéta Miette.

— Qui m'appelle?... Que me veut-on? demanda la folle avec égarement.

La fillette n'en pouvait plus douter. Elle se trouvait devant la maîtresse du chevalier d'Aimard, devant la pauvre créature dont le souvenir était resté pour lui un éternel regret, en même temps qu'un éternel remords.

Fortunée était retombée dans son admiration.

— Je n'ai pas oublié ceci, fit-elle en sortant de sa poche la petite statue de la Vierge qui faisait partie de ce qu'elle regardait comme ses richesses, mais je tiens encore plus au médaillon...

— Pourquoi donc?

La folle eut un accent profond.

— Tu ne devines pas?... Tu ne comprends pas que c'est l'image de ma fille?

— Votre fille!

— Oui, de mon enfant, de mon enfant bien-aimée! Elle serait à peu près de ton âge, maintenant.

— De mon âge?

— Elle aurait comme toi des cheveux noirs bouclés.

— En vérité!

— Mais l'infâme Clamart...

— Continuez...

— Il a pris soin de me l'enlever! Qu'en a-t-il fait? Je l'ignore! Peut-être l'a-t-il tuée?

Miette était pensive. Une idée singulière venait de traverser son cerveau. Elle saisit la main de Fortunée, qu'elle regarda avec une sorte d'attendrissement.

Le jour était tout à fait venu. Les prisonniers, entièrement éveillés, s'agitaient dans le violon.

Un groupe s'était formé autour de la folle et de Miette.

Celle-ci s'aperçut de l'état de nudité dans lequel se trouvait en partie la pauvre créature, car ses mauvais vêtements étaient encore plus déchirés que

le jour précédent. Elle chercha autour d'elle pour voir si elle ne pouvait rien se procurer pour la mieux couvrir, mais elle dut y renoncer.

Les prisonniers ne tardèrent pas à railler.

— Hé! hé! la petite, que fais-tu donc là à côté de cette femme? Est-ce que tu vas la coiffer? En ce cas, tu auras de la besogne et un fameux démêloir te sera nécessaire...

On faisait allusion aux cheveux de Fortunée, qui tombaient épars sur ses épaules.

— Ne voyez-vous pas que c'est la mère et la fille? dit un détenu.

— La mère et la fille! murmura la Miette; qui sait si cet homme n'a pas raison?

A ce moment retentit le même bruit de verrous qui avait éveillé tout le monde pendant la nuit; la porte du cachot s'ouvrit. Un homme descendit l'escalier et, s'avançant vers les misérables qui se trouvaient là, en désigna trois :

— Venez, vous!

Les trois individus désignés obéirent.

— La *rousse* commence ses interrogatoires, dit Pistole. Ceux de nous que l'on ne croira pas innocents iront ensuite devant le *curieux*.

Miette et Fortunée restèrent, pour ainsi dire, en présence l'une de l'autre. On ne faisait plus attention à elles.

— Mais enfin, dit la fillette, vous ne m'avez pas raconté d'où vient que vous vous trouvez ici?

La folle eut une expression de terreur.

— A peine dehors, des enfants m'ont entourée... Oh! les méchants! Ils m'ont suivie en me raillant, en me jetant des pierres... J'ai essayé de prendre la fuite, ils m'ont accompagnée...

Le visage de Fortunée devint hagard.

— Tout à coup, ils m'ont quittée. Oh! j'étais fatiguée, bien fatiguée!

— Ce n'est pas étonnant, vous avez perdu l'habitude de beaucoup marcher.

— Ce bruit... ce bruit... Oh! ces cloches, ces cloches! Le feu, la flamme... C'est l'incendie!

Fortunée, en proie à une vive agitation, s'était levée.

Miette essaya en vain de la retenir.

Les paroles de la malheureuse créature étaient incohérentes. Elle murmurait des mots sans suite.

— Horreur!... Bruit... Quel effroi! Ah! mon Dieu!... Je l'ai aperçu... J'ai fui... Le calme a succédé... puis j'ai voulu... revenir... cette fois... Infâmes!... Ils m'ont jetée ici!...

Les prisonniers du violon, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'étaient un peu retirés, s'approchèrent de nouveau. Ils regardaient avec la plus vive curiosité

cette pauvre créature qui, un instant auparavant, malgré les mauvais traitements dont elle avait été victime, était dans un état si lucide qu'on ne se fût presque pas douté qu'elle avait perdu la raison.

Fortunée faisait entendre ces gémissements qui, dans le souterrain, avaient produit tant d'impression sur la Miette et qui avaient quelque chose de doux et de plaintif, comme ceux d'un enfant. Les détenus, étonnés, n'avaient plus la force de railler. La nièce de Clamart s'efforçait, mais en vain, de rendre un peu de calme à l'infortunée.

L'inquiétude de la folle avait commencé à mesure que la clarté du jour avait grandi dans la cave. Ses yeux clignotaient. Sortie pendant la nuit de la sombre demeure que lui avait donnée un misérable, elle avait été privée si longtemps de la lumière qu'elle n'en pouvait supporter l'éclat.

— Rassurez-vous, rassurez-vous, disait la Miette, qui ne savait comment tranquilliser la malheureuse.

Celle-ci tomba raide sur la terre, car la cave n'avait aucun briquetage. La nièce de Clamart voulut lui porter secours, mais, au même instant, la porte s'ouvrit de nouveau, et le même individu qui avait emmené trois prisonniers se montra. Il alla droit vers la Miette.

— Viens, toi!

La fillette voulut lui faire voir l'état de Fortunée, mais il ne l'écouta pas.

— Allons, dépêche-toi!

Force fut à la jeune fille d'obéir.

XVII

INTERROGATOIRES

Au premier étage de la maison où était le violon, et qui était voisine du palais de justice, deux hommes se trouvaient dans un cabinet.

L'un de ces hommes était assis devant un bureau peint en noir, l'autre feuilletait un énorme code aux tranches multicolores.

Le premier devait avoir quarante ans. Son air était dur et sa parole sèche. Son visage était loin d'être aussi intelligent que celui de son compagnon, qui n'était autre que Comté, le chef de la police, que nous avons déjà vu à l'œuvre. Ces personnages causaient.

— Que penses-tu du coup de filet? disait l'homme de confiance de M. de Marillan, le procureur du roi.

— Il est beau, et même trop beau.

— Oui, j'ai peur d'être obligé de rejeter la moitié du poisson, mais il est un des prisonniers...

— Le chevalier de la Torche!

— Celui-là, je veux le garder, il faut que je le garde! Je suis persuadé que c'est le chef des faux-monnayeurs et des Incendiaires. Le nom qu'il porte est un nom d'emprunt, un masque sous lequel il se cache.

— Des preuves, des preuves, en avez-vous?

— Eh! si j'en avais de suffisantes, aurais-je besoin de me creuser la tête? Ces deux pièces fausses qu'il a données à un valet du château de Méricourt, il peut à la rigueur en expliquer la possession. Sa présence sur le lieu du désastre où mes agents ne l'ont pris que sur mes ordres, il ne lui sera pas difficile d'en dire la cause. J'ai vainement interrogé les Incendiaires arrêtés. Tous ont gardé le silence sur lui, aucun n'a voulu le trahir.

— Il serait pénible de renoncer...

— Le remettre en liberté, jamais! Je suis sûr que cet homme est coupable, que cet homme est un voleur, un assassin!

— Un assassin!

— Oui. N'avons-nous pas trouvé, dans ce refuge que le hasard nous a fait découvrir, un cadavre?

— Un cadavre, pas tout à fait.

— Ce jeune homme que nous avons fait transporter à l'hôpital n'en valait guère mieux. Il est sans doute mort à l'heure qu'il est!

— Au contraire...

— Ah!

— Il va mieux. Le médecin en chef dit qu'il pourra peut-être le sauver!

— Mais il n'offrait plus le moindre signe de vie; son insensibilité était complète.

— Maintenant, il a le délire et la fièvre. Si la fièvre cesse bientôt, il est à peu près hors de danger.

— Que m'apprends-tu là! Mais c'est fort heureux...

— Pourquoi?

— Tu le demandes! J'ai un nouveau témoin à charge. Il reconnaîtra ses meurtriers; il saura nous indiquer quels sont ceux qui l'ont frappé et peut-être M. de la Torche en est-il? Dès que ce jeune homme sera mieux, je veux être prévenu, entendez-vous?

— Vous le serez.

— Vous dites qu'il a le délire? Il parle donc au milieu de ses souffrances?

— Sans doute!

— Il faudrait savoir ce qu'il dit. Avant qu'il revienne à lui, peut-être connaîtrons-nous son secret! J'irai, du reste, moi-même le voir... En attendant, on doit le faire surveiller par un agent intelligent et sûr.

— J'ai l'affaire.

— Envoie-le alors tout de suite.

Comme on le voit, dans la rapidité de la conversation, Comté tantôt tutoyait, tantôt disait *vous* à son interlocuteur. C'était son habitude avec ses inférieurs et ses égaux. Il commençait par être fort poli avec eux, puis il s'animait et devenait parfois très peu parlementaire.

Son compagnon se leva et s'éloigna un moment.

A son retour, le chef de la police de sûreté feuilletait toujours le Code.

— Que faisons-nous maintenant? Devons-nous continuer à interroger les individus arrêtés cette nuit?

— Comme vous voudrez.

Le commissaire, car l'individu qui se trouvait avec Comté n'était autre qu'un commissaire de police, frappa sur un timbre.

Un agent apparut.

— Y a-t-il beaucoup de monde au violon aujourd'hui?

— Oui.

— Nous avons déjà entendu trois prisonniers. Qui nous amenez-vous maintenant?

— Une jeune fille qui a volé un collier de corail. Faut-il la faire entrer?

Comté eut un signe négatif.

— Pas encore!

Il se tourna vers l'agent.

— Allez nous chercher le prisonnier que vous avez enfermé dans la cellule numéro 1 et que je vous ai ordonné de surveiller d'une manière particulière. Avez-vous placé, comme je vous l'ai dit, deux hommes devant la lucarne qui donne sur le corridor?

— Vous avez été obéi.

— C'est bon. Ne le conduisez ici qu'avec les plus grands soins. S'il vous échappe, malheur à vous!

— Soyez tranquille!

L'agent se retira.

Le commissaire se mit à rire.

— Quel luxe de précautions!

— Les précautions ne nuisent jamais!

— Il s'agit maintenant de connaître les questions que je dois lui poser.

— C'est inutile, je l'interrogerai moi-même.

Des pas retentirent dans l'escalier.

— Le voici!

La porte s'ouvrit en effet.

On a déjà deviné que le prisonnier n'était autre que Jeannot, le chef des Incendiaires, le meurtrier d'Auguste, le faux chevalier de la Torche,

l'amoureux de la belle Diane, le misérable qui, malgré sa jeunesse, avait commis tant de crimes. Les agents lui avaient mis des menottes et le tenaient par le bras.

— Hé! messieurs, de quoi avez-vous donc peur? Suis-je donc un criminel bien dangereux?

Comté se leva et alla prendre une paire de pistolets chargés qu'il posa sur la table.

— A la moindre tentative de fuite, je vous brûle la cervelle, et maintenant, fit-il en se retournant vers les individus qui avaient conduit le prisonnier, vous pouvez vous retirer; deux de vous doivent rester à la porte. Vous, asseyez-vous. Notre conversation sera assez longue.

— Hé! pardieu, messieurs, dit le chevalier résolu à payer d'audace, permettez-moi de vous demander pour qui l'on me prend? Vous me traitez comme un grand criminel.

— On vous traite comme vous le méritez.

— Ah!

— Cela a l'air de vous surprendre que l'on vous parle ainsi!

— J'avoue que je n'y suis pas habitué et que je me demande en vain quel crime j'ai commis.

— Vous le saurez.

— Mon droit est de le savoir tout de suite. On m'a arrêté arbitrairement au moment où je faisais tous mes efforts pour secourir mes semblables. On me jette dans un noir cachot avec quatre hommes pour me garder. Je passe toute une nuit à me demander ce que j'ai pu faire, à me poser mille questions, à essayer de me rappeler si par hasard le matin, en déjeunant, je n'avais pas commis le plus horrible forfait.

— Vous raillez bien volontiers pour un innocent!

— C'est cela. Vous prenez ma défense pour une raillerie. Voyons, qu'ai-je sur la conscience?

— Vous le savez mieux que moi.

— Je l'ignore complètement.

— Procédons à votre interrogatoire!

— Soit.

— Où êtes-vous né?

— En Amérique, à la Nouvelle-Orléans.

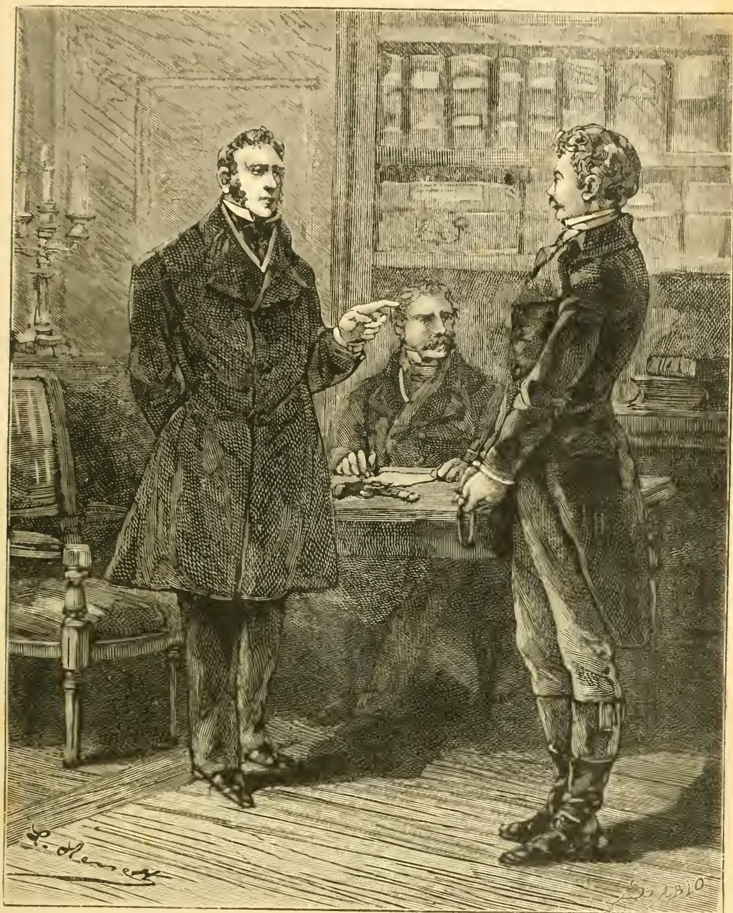
— Votre nom?

— Jean de la Torche.

— Jean, êtes-vous bien sûr?

— Parbleu! Jean, chevalier de la Torche-Derrins.

— Je m'imaginais que c'était Jeannot.



Je croyais que vous étiez né en France. (P. 137.)

Le misérable ne put s'empêcher de tressaillir légèrement. Les regards scrutateurs de Comté ne perdirent pas cette émotion.

— Ah!... je croyais que vous étiez né en France.

— Mon père était Français et ma mère aussi, quoique mariés en Amérique...

— Vous n'êtes donc pas fils naturel, autrement dit...

— Ne m'insultez pas, n'insultez pas mes parents, vous n'en avez pas le droit.

— Prenez garde. Voici la vérité. Votre père est mort sur l'échafaud...

— Vous confondez. Mon grand-père, monsieur, sur l'échafaud de 93, tandis que la Révolution...

— Laissez donc là l'échafaud révolutionnaire. On guillotine en tout temps des individus comme le forçat qui vous a donné le jour.

Jeannot sentit qu'il était en présence d'un terrible adversaire. Il devint pâle comme un mort.

— Vous êtes cruel!

Comté ricana.

— Vous croyez, monsieur le chevalier?

— Je trouve atroces les procédés dont vous usez à mon égard.

— En vérité!

— Mon innocence reconnue, et on la reconnaîtra, je vous préviens que je me vengerai...

— Tiens, tiens!... Mais reprenons notre interrogatoire. Si vous n'étiez coupable que d'usurper un titre qui n'est pas le vôtre, votre position serait certainement meilleure qu'elle ne l'est.

— De quoi m'accuse-t-on enfin?

— Vous le saurez bientôt. Ayez l'obligeance auparavant de me dire si vous ne vous rappelez pas avoir émis ces deux pièces d'or.

Le chevalier essaya de conserver son sang-froid.

— Des louis! C'est bien possible, mais je ne pourrais vous répondre que ceux-là fussent précisément... Je ne vois pas ce qui peut les distinguer des autres!

— Vous êtes trop généreux, monsieur Jeannot de la Torche, avec les domestiques du château de Méricourt.

— Je me demande ce que ma générosité peut avoir de commun...

— Continuons; nous avons parlé de votre nom, de votre noblesse... Occupons-nous de vos moyens d'existence! Quels sont-ils?

— Je possède des biens immenses à la Nouvelle-Orléans.

— En êtes-vous bien sûr?

— Certainement.

— Je m'étais figuré que vos biens étaient en France.

— Je le préférerais, car le recouvrement de mes rentes ne m'occasionnerait pas des frais considérables.

— Bah! Vous êtes si riche!

— On ne l'est jamais trop.

Comté prit un air grave.

— Monsieur de la Torche, n'avez-vous aucun aveu à faire?

— Aucun, certes!

— Ces pièces fausses, ne reconnaissez-vous pas les avoir données?

— Pour cela, je l'ignore! On peut m'avoir trompé comme j'ai moi-même trompé le domestique. Je n'ai pas l'habitude de vérifier la monnaie que l'on me rend.

— C'est un grand tort!

— Je tâcherai une autre fois de profiter de vos conseils, mon cher monsieur.

Comté fit un signe au commissaire de police. Celui-ci frappa sur son timbre et les deux agents qui étaient restés à la porte apparurent.

— Emmenez cet homme! dit le chef des agents de la sûreté.

Le bandit ne put retenir un soupir de soulagement.

— Ayez les mêmes précautions qu'avant son interrogatoire, continua Comté. Je vous déclare responsables d'une évasion...

— Conduisez maintenant la voleuse de corail, dit le commissaire.

Jeannot était encore plus hautain que lorsqu'il était entré.

— Ils ne savent rien! se disait-il avec joie.

— Il fit à peine attention à la Miette qu'il rencontra dans l'antichambre et qui manifesta à sa vue un étonnement profond.

Quand la fillette entra dans le cabinet des deux policiers, ils avaient la même attitude qu'après l'interrogatoire de Jeannot. Le commissaire fixa sur elle ses regards scrutateurs. Comté avait pris machinalement un rapport qu'il feuilletait.

— Qu'a fait cette malheureuse? demanda le commissaire à l'individu qui conduit la prisonnière.

— Elle a été trouvée ayant au cou le collier de corail qui vous a été remis et elle n'a pu indiquer comment il était en sa possession.

— Il me semble que c'est la première fois que je vois cette enfant. Avez-vous été chercher des renseignements sur son compte?...

— Non, monsieur.

— Vous avez eu tort.

— Nous n'en avons pas eu le temps.

— C'est au moment de l'incendie que vous l'avez prise?

— Oui, monsieur, elle a opposé la plus vive résistance. Elle a mordu un agent et s'est fait traîner jusqu'ici.

— Voyons. Petite, à qui as-tu dérobé ce collier?

Miette, quoiqu'elle s'efforçât de conserver son assurance, tremblait de tous ses membres.

Elle ne répondit pas d'abord.

— Allons! j'attends!

— Je ne l'ai pas volé, monsieur, il m'appartient.

— Toujours la même réponse! Je veux la vérité, entends-tu?

— C'est la vérité que je vous dis...

— Alors, comment est-il à toi ? Tu n'as pas l'air cependant de rouler sur l'or.

— On me l'a donné.

— Qui donc ?

— Une personne que j'aime beaucoup et qui a de l'affection pour moi.

— Elle est bien riche, cette personne ?

— Oh ! oui ! Sa fortune est peut-être la plus considérable de Marseille.

— Tu as oublié son nom, n'est-ce pas ?

— L'oublier, jamais !

— Comment s'appelle-t-elle alors !

— Mlle de Méricourt.

Le commissaire regarda plus fixement Miette. Comté leva vivement la tête.

— Mlle de Méricourt ! répéta-t-il.

La nièce de Clamart semblait heureuse de l'effet qu'elle avait produit.

Le chef de la police de sûreté avait déposé son dossier.

— Quand et comment Mlle de Méricourt vous a-t-elle fait ce riche cadeau ?

— Vous la croyez donc ? fit le commissaire.

— Silence ! dit Comté d'une voix impérieuse.

Le policier, sans doute habitué à ces manières, baissa la tête.

— Explique-toi, petite, continua l'homme de confiance de M. de Marillan ; où Mlle Diane t'a-t-elle donné le collier ?

— Hier, à Saint-Loup.

— Ah !

— C'était sa fête. Elle me l'a remis avant mon départ.

— Connais-tu le chevalier de la Torche ?

— Si je le connais !

Le visage de la fillette s'éclaira.

Le chef de la sûreté surprit un sourire moqueur sur la figure si intelligente de la nièce de Clamart.

— M. de la Torche, que tu viens de voir reconduire en prison par des agents, est un grand criminel.

Miette ne parut pas étonnée.

Comté devenait de plus en plus persuadé que la jeune prisonnière en savait long, et qu'il pourrait obtenir peut-être par elle des révélations.

— Tu connais donc, toi aussi, son véritable nom ?

— Oui, répondit Miette.

— Il s'appelle Jeannot, n'est-ce pas ?

— Oh ! ce nom-là n'est pas le seul ! Il répond également à celui de M. Marcel.

— M. Marcel! dit vivement Comté, et il ouvrit le dossier qu'il avait déposé sur la table lorsque Miette avait nommé la fille du baron.

Il feuilleta rapidement le cahier.

— M. Marcel. C'est bien cela. Cet individu m'est signalé comme un escroc. Voyons son signalement. Tiens, tiens! Exactement celui de... Quelle clarté soudaine!

— Ainsi donc, petite, à ta connaissance, le chevalier a plusieurs noms qui ne lui appartiennent pas?

Miette ne répondit pas. Elle se repentait de n'avoir pas caché qu'elle savait quelque chose sur le chevalier. Elle comprenait que Comté était fort peu instruit sur le compte du bandit et il lui répugnait de causer la perte de ce dernier.

— Il s'appelle Marcel aussi, dis-tu?

— Je n'en sais rien....

— Comment?

La nièce de Clamart essayait en vain de sortir de ce mauvais pas.

— Je l'ai oublié.

Les traits de Comté se contractèrent. Il eut un geste d'impatience.

— Tu te moques de moi, je crois. Tu oublies que je puis te renvoyer en prison et t'y garder la vie entière.

Miette eut un mouvement d'effroi.

— Si, au contraire, tu ne mens pas, si tu me déclares ce que tu sais, je te rendrai la liberté tout de suite et tu pourras emporter le collier de corail, s'il est vrai que Mlle de Méricourt te l'a donné.

— Oh! c'est vrai, je le jure!

— Parle alors. Où as-tu vu pour la première fois le chevalier de la Torche?

— Il passait à cheval. Des gamins avec qui j'étais me le désignèrent.

— Comment as-tu su qu'il avait plusieurs noms?

— C'est avant-hier dans... Non, non, je ne veux rien dire.

Comté était en proie à une agitation fébrile. Le commissaire de police était loin de reconnaître sa prudence et son habileté ordinaires.

Ses yeux lançaient des éclairs.

La nièce de Clamart eut peur de nouveau.

— Par qui as-tu entendu dire qu'il se nommait aussi Jeannot et M. Marcel?

— Par lui-même.

— Et où cela?

— Dans le souterrain.

Les traits de Comté exprimèrent la joie et le triomphe.

— Dans le souterrain... répéta-t-il. Je ne faisais donc pas erreur!

Il se leva et alla vers la table du commissaire de police.

— Toi, écris tout ce que cette enfant nous révèlera. Ah!... Ah!... Il y a un Dieu pour les agents de police.

— Oui, murmura le commissaire, le hasard!

Comté s'assit de nouveau.

— Petite, tu seras récompensée comme il faut, je te le jure, si tu nous aides à nous emparer de ces scélérats qui désolent Marseille et dont, j'en suis certain, le chevalier de la Torche est le chef. Le souterrain dont tu parles se trouve près des Calades?

La nièce de Clamart resta encore muette. Elle n'aurait pas rougi d'un vol; une trahison lui faisait honte. Elle se mit à pleurer. Comté entreprit de la consoler.

— Pourquoi te désoles-tu? Est-ce que ce chevalier est un de tes parents Non. Eh bien! alors, raconte-moi tout ce que tu sais sur sa conduite, sur ses actes!

— Je ne sais plus rien.

— A quoi bon cacher la vérité, puisque je t'ai dit que tu aurais une récompense?

— Je n'en veux pas!

— Tu as tort.

Le commissaire de police s'agitait avec impatience derrière sa table. Comté devint plus pressant. Il réitéra ses dernières questions; la nièce de Clamart garda encore le silence.

— Me diras-tu quel est au moins ton nom?

— Miette.

— Miette quoi?

— Miette seulement.

— Tu n'as plus de père?

— Je n'en ai plus.

— L'as-tu connu au moins?

— Non.

— Ah!... et ta mère?

— Je ne l'ai pas connue non plus.

— Tu es donc en état de vagabondage.

— J'habite avec un parent.

— Et comment s'appelle-t-il, ce parent?

— Clamart.

— Tiens, voilà un nom qui ne m'est pas inconnu! Où habite-t-il, ce Clamart?

Miette hésita. Elle sentait que désigner le domicile de son oncle, c'était

le perdre après les demi-révélations qu'elle avait faites. Elle hésita de nouveau.

— Où habite-t-il donc, ce Clamart, répéta le commissaire de police, à qui le chef de la sûreté jeta un coup d'œil sévère.

Miette réfléchissait toujours. Devait-elle perdre son oncle?

Tout à coup, le souvenir des mauvais traitements du misérable lui revint à la mémoire. Elle se rappela ses insultes, ses menaces, sa dureté à son égard et eut comme un âpre désir de vengeance. Elle se décida à ne pas laisser échapper l'occasion qui se présentait à elle.

— Réponds, petite, disait patiemment Comté. Où demeure-t-il? Quelle est sa profession?

— Il est teinturier.

— Dans quel quartier, dans quelle rue?

— Dans la rue Maucouinat.

— La rue Maucouinat, celle qui va à la première Calade. C'est bon à savoir.

— Quel est le numéro de sa maison?

— Je ne sais pas.

— N'occupe-t-il pas la maison des Sept Cercueils?

— Justement.

— Je vois cela d'ici. Ce Clamart est un homme de très mauvaise réputation dont la surveillance m'a été plusieurs fois recommandée.

— Je me souviens, dit le commissaire de police, il me semble qu'il a été poursuivi pour vol, et acquitté faute de preuves.

— Vous avez raison.

— Ne croyez-vous pas que son voisinage de l'endroit... Ce que connaît cette petite...

— C'est à quoi je réfléchissais.

— Tiendrions-nous un nouveau complice?

— Clamart est perdu, se disait Miette, qui sentait une joie immense s'emparer d'elle, bien perdu! C'est moi qui lui vaudrai cela...

Le commissaire et Comté parlèrent un instant à voix basse. Leur entretien fut interrompu par l'arrivée d'un agent qui s'adressa au chef de la police de sûreté.

— M. le procureur du roi désire que vous vous rendiez tout de suite à son cabinet.

— J'y vais!... Enfermez cette jeune fille dans un cachot, elle y fera de salutaires réflexions sur le danger de ne pas dire toute la vérité. Peut-être, lorsque je l'interrogerai encore, sera-t-elle plus soumise.

L'agent s'empara aussitôt de la nièce de Clamart.

— Vous me conduirez ensuite les autres prisonniers, dit le commissaire

tandis que Comté s'empressait de se rendre à l'invitation de M. de Marillan.

Le chef de la police de sûreté ne tarda pas à se trouver chez le procureur du roi. Celui-ci était en proie à une joie folle. A l'entrée de son confident, il lui saisit les mains.

— Eh bien! dit celui-ci stupéfait d'une familiarité à laquelle il n'était pas habitué.

— Nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions. Le chevalier de la Torche est bien réellement un misérable, un bandit. C'est le chef des Incendiaires.

— Je le savais.

— En vérité!

— C'est un assassin aussi.

— Comment?... Tu n'ignores donc rien?

— Mais par quels moyens connaissez-vous vous-même?

— Par des aveux.

— Qui les a faits?...

— C'est un des misérables arrêtés hier. Il a cru rendre sa position meilleure en faisant des révélations, en me disant que le fameux Jeannot...

— N'est autre que M. de la Torche.

— Il s'appelle aussi différemment...

— M. Marcel?

— Précisément.

T'a-t-on raconté de quelle manière il s'est emparé de ce dernier nom?

— J'avoue que...

— C'est encore un crime de cet infâme.

— Que dites-vous là, monsieur le procureur du roi?

— Oui, c'est un nouveau meurtre dont il s'est rendu coupable.

— Quel bonheur d'avoir fait cette capture!

— C'est vrai. Le compte que le prétendu chevalier de la Torche aura à régler avec la justice sera long et embrouillé.

— Comment s'appelle le bandit qui a fait des aveux?

— Mistenflûte! C'est un garçon de vingt-deux à vingt-trois ans.

— Mistenflûte! Ce nom ne m'est pas inconnu.

— Cet individu a été déjà plusieurs fois condamné.

— Je me souviens. La dernière fois, un teinturier de la rue Maucouinat nommé Clamart fut compromis avec lui.

— Justement!

— Mistenflûte fut envoyé un an en prison et le teinturier acquitté.

— Clamart ne passa même pas jugement. Ce n'était que la rumeur publique qui l'accusait, il n'y avait aucune preuve contre lui.



Une détonation retentit !.. (P. 152.)

— Je crois que, dans l'affaire des Incendiaires, il serait plus facile d'en découvrir.

— C'est aussi mon opinion, aussi ai-je décerné un mandat d'amener.

— Me permettez-vous de vous dire que vous avez bien fait?

— Mais, occupons-nous du chevalier de la Torche et de la nouvelle accusation qui pèse sur lui.

— Je ne demande pas mieux.

— Tiens, prends connaissance de ce dossier, il te mettra au courant des crimes commis encore par ce misérable à la fin d'avril dernier!

Comté prit le dossier et en commença avidement la lecture.

XVIII

LA DILIGENCE D'AIX

Tandis que le chef de la police de sûreté apprend comment il se fait que Jeannot s'est emparé du nom de Marcel, on sera sans doute bien aise de connaître, dans ses moindres détails, un drame qui se relie intimement à notre récit.

Quatre mois environ avant les faits que nous venons de raconter, c'est-à-dire à la fin d'avril 1820, par une soirée froide et sombre, deux individus frappèrent à la porte d'une maison isolée qui se trouvait sur le grand chemin d'Aix, entre deux villages appelés Saint-Louis et la Viste.

La porte s'ouvrit aussitôt, et une vieille femme se montra, tenant une lampe à la main.

Le premier des deux individus fut immédiatement reconnu.

— Tiens, c'est toi, Mistenflûte! Il y a longtemps que les camarades s'informent de toi!... Avec qui es-tu?

— Que t'importe, Nathalie!

— Il me semble que j'ai le droit de te faire cette question.

— Crois-tu que j'amène un *mouton*?

— Si ton ami n'est pas un traître, pourquoi cache-t-il son visage avec le collet de son manteau?

La vieille conduisit les nouveaux venus, presque en rechignant, dans une salle basse où quatre ou cinq individus, assis autour d'une table, buvaient à la lueur d'une lampe fumeuse.

L'arrivée de Mistenflûte fut accueillie par de nombreuses exclamations.

— Hé! te voilà, toi! Sais-tu enfin à quelle heure la diligence doit passer?

— Oui, à dix heures.

— Mais avec qui es-tu?

— Quel est ce sombre personnage qui ne veut pas que l'on reconnaisse ses traits?

Mistenflûte se mit à rire.

— Est-ce que vous êtes comme la vieille, est-ce que vous avez déjà peur que monsieur aille tout raconter à la police?

— Dame!

— Eh bien! rassurez-vous, dit soudain l'inconnu, en laissant tomber son manteau.

Un double cri de surprise sortit de la bouche de chacun des buveurs.

— Jeannot?

— Toi!

— Oui, moi!

La vieille femme, qui n'avait cessé de grommeler, tant que le bandit était resté entièrement couvert, se jeta dans ses bras.

— Mon neveu! mon cher neveu! embrasse-moi! depuis le temps que je ne t'ai vu!

— Fiche-moi la paix, sorcière! dit Jeannot, qui sembla fort peu touché de cette effusion.

La vieille, de nouveau courroucée, eut un juron. Le chef des Incendiaires la fit pirouetter.

— Sois contente, toi, autrement... Si tu nous ennuies... prends garde!

La tante de Jeannot se tut.

— Vous êtes étonnés, demanda le jeune homme aux autres bandits. Est-ce que Mistenflûte ne vous avait pas dit que quelqu'un aurait part triple dans l'affaire?

— Nous ne nous doutions pas que c'était toi!

— Et qui donc, si ce n'est moi, peut découvrir de bonnes occasions?

— Tu es un peu trop prétentieux.

— Je suis ce que je dois être.

— Toujours le même.

— Pourquoi aurais-je changé, je me trouve bien tel que je suis. Mais ne perdons pas de temps, parlons de ce qui nous intéresse... Mistenflûte vous a déjà mis à peu près au courant. Il s'agit d'arrêter la diligence qui part d'Aix à huit heures... Quelle heure est-il? Neuf heures et demie. Dans une demi-heure, trois quarts d'heure au plus, elle sera ici.

— Que devons nous faire?

— Pour le moment, rien, attendre... Je vous avertirai quand il faudra que nous nous cachions sur le bord de la route. Deux de vous se précipiteront devant les chevaux, un troisième menacera le conducteur avec un pistolet, deux autres contiendront également avec leurs armes les voyageurs. Mistenflûte et moi, nous nous chargeons du reste. Un coup de sifflet donnera le signal de la retraite. Après avoir pris ce que nous voudrons, nous viendrons nous réfugier ici, où Nathalie nous cachera dans la cave.

— A quel endroit nous embusquerons-nous?

— A trois cents pas de cette maison, du côté de la Viste.

— Crois-tu qu'après l'affaire nous serons en sûreté aussi près...

— Parfaitement. En admettant que l'alarme soit vite donnée, on ira nous chercher bien loin et on ne se doutera certes pas...

— C'est vrai, on ne nous croira jamais...

— Décidément, tu es un garçon d'imagination, Jeannot!

— Je le sais, fit celui-ci tranquillement.

— Mais il est probable que les victimes viendront demander du secours ici même...

— Nathalie fera semblant de s'éveiller et elle leur dira ce qui est vrai habituellement, c'est-à-dire qu'elle est seule... Elle pourra au besoin leur donner l'hospitalité. Oh! elle s'acquittera bien de son rôle, la satanée commère! N'est-ce pas, ma tante, que tu leur donneras bien le change?

La vieille femme, en entendant Jeannot l'appeler sa tante, eut un sourire de satisfaction.

— Certainement, dit-elle, je les tromperai. Je suis comme ma sœur, comme ta mère, je suis adroite, moi!

— Nous savons que tu es une fameuse gaillarde! Que buvez-vous donc, compagnons? Du vin! c'est de l'eau-de-vie qu'il vous faut!

Un des vieux bandits, qui n'avait pas soufflé mot, prit un air moqueur.

— Nous n'avons pas besoin d'eau-de-vie, nous, nous avons du courage sans cela.

— Du courage! crois-tu qu'il en manque à quelqu'un, ici?

— Je ne dis pas cela.

— C'est fort heureux, car si tu avais voulu insulter Jeannot, il aurait fallu en découdre avec lui. De l'eau-de-vie, Nathalie! ceux qui n'en voudront pas n'en boiront pas.

Un instant après, la bouteille demandée était sur la table.

Chacun des brigands en prit copieusement sa part.

— A la réussite de notre entreprise! dit le bandit avec qui Jeannot venait de se quereller et qui s'était servi un des premiers, oubliant ainsi toute rancune.

— A la réussite de notre entreprise! répéta-t-on en chœur!

— Savez-vous, dit Jeannot, combien porte la diligence que nous allons arrêter?

— Une somme considérable?

— Cent mille francs.

— Cent mille francs! firent tous les assistants enthousiasmés.

— Tu ne m'avais dit que cinquante mille francs, dit Mistenflûte.

— L'augmentation te déplairait-elle?

— Cette question!...

— Ces cent mille francs sont renfermés dans une caisse noire placée sur l'impériale, à côté du conducteur...

Un des bandits interrompit Jeannot.

— Qui se chargera?...

— Je vous ai dit que Mistenflûte et moi nous enlèverions le trésor. Puisque tu veux le savoir, c'est moi-même qui grimperai sur la diligence, et qui lutterai avec le conducteur, s'il le faut!

— Diable!

— Tu vois que je prends le poste le plus périlleux et que, si nous réussissons, j'aurai droit à une triple part comme *éclaireur* d'abord, puis comme exécuteur principal.

— Nous sommes sept. A toi, cela te fera trente et quelques mille francs, à nous un peu plus de onze mille francs chacun.

— Onze mille francs seulement.

— Neuf parts à onze mille francs, ça ne fait-il pas quatre-vingt-dix-neuf mille francs?... Il reste mille francs... ou plutôt il restera...

— Crois-tu que Nathalie ne les aura pas gagnés?

La vieille fit entendre des transports bruyants.

— Mille francs à moi! Je te reconnais bien là. Généreux comme ton père, avant que le coupeur de têtes...

Le chevalier de la Torche fronça les sourcils comme un homme à qui on rappelle quelque chose de désagréable.

Nathalie comprit et baissa la tête.

— Que veux-tu, *pichoun*, je l'aimais tant, que...

— Allons, c'est bon! Songeons à nous armer...

Mistenflûte sortit et reparut avec plusieurs paires de longs pistolets que les bandits commencèrent à charger.

— Vous avez vos poignards, au moins? demanda Jeannot.

— Ce sont des choses qui ne s'oublient jamais... Et toi?...

— Moi! regardez...

Jeannot montra un stylet catalan.

— Cela me suffit. Malheur au pauvre conducteur s'il me résiste! Il n'aura pas le temps de pousser un cri, je connais le chemin du cœur.

— Parbleu, tu es assez amoureux pour cela!

Cette saillie fit rire les bandits et Jeannot lui-même.

— Il me semble entendre du bruit, dit soudain Mistenflûte, un roulement.

— Ce ne peut être déjà la diligence!

Ils prêtèrent l'oreille. C'était bien une voiture.

— Il n'y a pas de grelots. Ce n'est pas ce que nous attendons, dit Jeannot.

— En effet.

A ce moment passait un superbe équipage traîné par deux magnifiques chevaux. Les lanternes permirent aux brigands, qui s'étaient mis à la fenêtre, de voir dans l'intérieur un vieillard vêtu d'une robe violette et, assis auprès de lui, un jeune homme portant une soutane noire.

— Monseigneur l'évêque qui revient de sa campagne de Saint-Antoine!

— Quel dommage que nous n'avons eu ni le temps ni l'idée de nous assurer si sa croix pastorale a autant de valeur qu'on le dit...

— Tu es insatiable, Mistenflûte! Les onze mille francs ne te suffisent-ils pas?

— Nous ne les tenons pas encore.

— Voilà pourquoi il faudrait les compromettre pour une pauvre aubaine.

— D'ailleurs, dit le bandit qui avait déjà parlé, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je n'aime pas à m'emparer d'objets sacrés et bénits. Je ne vaudrais rien pour voler dans une église.

Jeannot eut un sourire moqueur.

— Préjugés!

— N'est-il pas temps de partir? demanda Mistenflûte.

— Partons, soit! Mieux vaut plus tôt que plus tard.

Chacun des brigands prit l'arme qui était à sa convenance. Jeannot fit une dernière et brève recommandation à Nathalie, puis les misérables sortirent de la maison sans autre émotion que la peur de manquer leur coup, sans d'autre désir que celui de se partager les cent mille francs.

— Halte! cria le chef des Incendiaires quand on fut arrivé à environ trois cents pas de l'endroit d'où ils étaient partis. Maintenant, distribuons les rôles, et faites attention de ne pas oublier mes instructions dernières

Un instant suffit à Jeannot pour disposer ses hommes. Quatre se placèrent d'un côté du chemin, derrière un épais buisson. Lui, Mistenflûte et un autre bandit se cachèrent dans un fossé qui se trouvait du côté opposé. Le silence le plus complet ne tarda pas à régner.

Pendant que ces préparatifs s'effectuaient, la diligence d'Aix quittait le Pin, dernier relais avant d'arriver à Marseille.

Le conducteur était un instant descendu de son siège pour ne pas refuser l'invitation d'un jeune homme placé sur l'impériale qui lui avait offert un petit verre.

Il ne tarda pas à reprendre sa place.

— Allons, dit-il à son compagnon, nous serons bientôt à Marseille. Si vous saviez le plaisir que cela me fait!

— Je parie que vous êtes marié!

— Vous ne vous trompez pas. Et je le suis depuis peu, encore!

— Ce qui veut dire que vous l'êtes doublement.

— Si vous saviez comme ma femme est jolie!

— Ah!

— Figurez-vous une brune, avec des yeux à l'éclat si doux... et des cheveux... et un sourire!...

— Cela doit lui être bien pénible de vous voir sans cesse en voyage. Vous devez ne pas coucher tous les soirs chez vous.

— Au contraire, il y a avec le ciel des accommodements. Avant d'être marié, je conduisais la diligence d'Avignon et ne pouvais rentrer que le lendemain matin; maintenant, je conduis la diligence d'Aix et j'embrasse ma bien-aimée tous les soirs.

— Votre métier est bien pénible!

— Non. Peut-être est-ce l'habitude?... Tenez, lorsque je pense qu'à notre arrivée sur le Cours, la première personne que nous apercevrons ce sera elle, m'attendant impatiemment, il me semble que mon cœur saute dans ma poitrine.

— Décidément, vous êtes bien amoureux.

— Si je le suis!...

Le conducteur avait lancé les chevaux ventre à terre. La diligence allait aussi vite qu'elle pouvait aller.

— Ne craignez-vous pas de trop fatiguer vos bêtes?

— Vous avez raison. Elles aussi sont cependant pressées d'arriver, elles sentent l'écurie, une bonne litière et du foin frais!

Le nouveau marié ralentit l'allure des chevaux. Dans l'intérieur de la diligence, le plus grand silence régnait.

Les places du coupé n'étaient occupées que par une seule personne, un jeune homme qui lisait des lettres à la lueur des lanternes. Ces lettres portaient l'adresse de M. Marcel, négociant à Lyon. De temps en temps, le jeune homme réfléchissait.

— J'ai, disait-il, pendant mon séjour, plus de trente correspondants à voir, sans compter M. Lombard, chez qui un logement m'est préparé. Pour n'oublier personne, j'ai écrit tout ce que j'avais à faire sur cette liste. Avec les commissions que mon père m'enverra, ça me fait pas mal de besogne!

M. Marcel fils s'interrompit.

— Diable! cette voiture va vite, fit-il au bout d'un moment, pourvu que ce butor de cocher ne nous verse pas dans quelque ruisseau!

Dans la rotonde de la diligence se trouvaient quelques petits bourgeois revenant d'Aix, un prêtre qui causait, un capucin qui priait.

A côté du capucin, une fillette blonde comme un amour et vêtue de noir s'était endormie, la tête appuyée sur l'épaule d'une vieille femme.

— Quelle est donc cette petite? avait demandé curieusement le prêtre.

— C'est Adélaïde, répondit la bonne femme, l'unique enfant de mon pauvre Jean qui vient de mourir!

La vieille avait poussé un soupir, le prêtre avait ébauché une consolation, et la diligence avait continué à dévorer la route.

On approchait de la Viste lorsque le conducteur, qui gardait depuis un moment le silence, se remit à parler avec son compagnon.

— Ce matin, quand je suis parti, elle m'a embrassé plus tendrement que d'habitude.

— « Il me semble que je ne te verrai plus, » a-t-elle soupiré tristement. Je m'en vais pouvoir lui rendre son baiser, à ma chère mignonne, et lui dire : « Tu vois bien que je suis revenu! »

La diligence n'était plus qu'à quelques pas de l'endroit où les brigands se trouvaient embusqués.

— Vous ne vous doutez pas d'une chose, dit le conducteur, c'est que vous occupez la place d'une fortune. A l'endroit où vous êtes assis, on avait d'abord déposé une caisse renfermant cent mille francs qui étaient destinés à un banquier de Marseille. Ce n'est qu'au dernier moment que l'on a décidé de retarder l'envoi, j'ai pu alors louer le siège que vous occupez.

— En vérité!

La diligence arrivait devant le buisson où les bandits étaient cachés.

Un coup de sifflet strident se fit entendre.

Deux hommes semblables à des démons se précipitèrent au milieu de la route, et la diligence s'arrêta.

— Descends de ton siège, cria une voix forte au conducteur.

Le malheureux vit, à la lueur des lanternes, un canon de pistolet se braquer sur lui; néanmoins il fit bonne contenance. Il saisit son fouet et en envoya un rude coup à un des agresseurs.

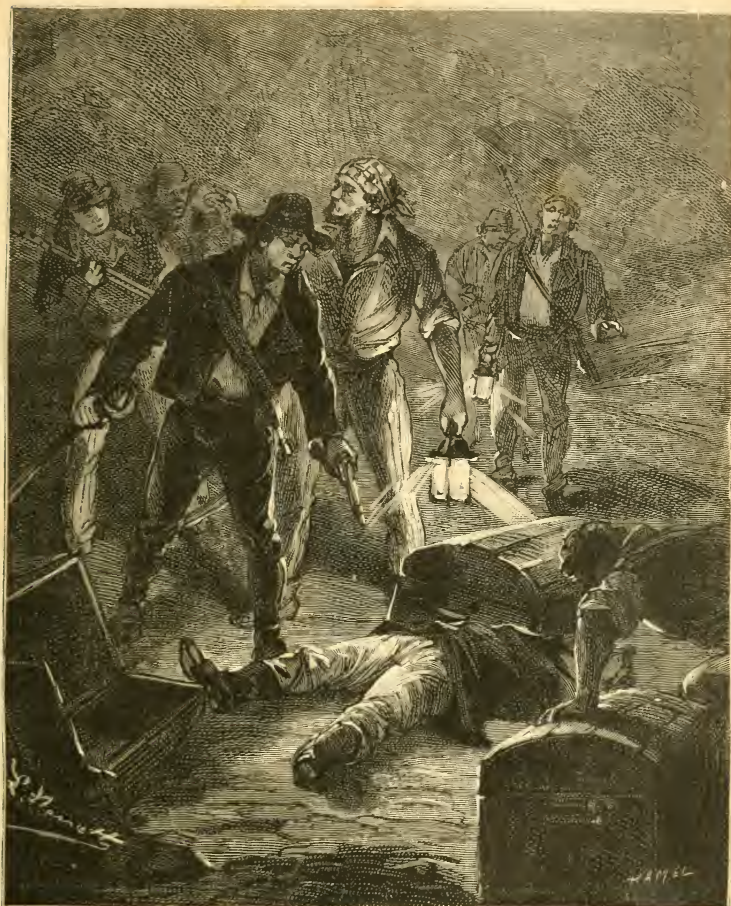
Une détonation retentit. Le conducteur lâcha les rênes et tomba aussitôt sur ses chevaux en vomissant du sang. Une seconde après, il était mort.

Le jeune homme, à qui le pauvre diable avait raconté son bonheur conjugal, s'était réfugié derrière les bagages. Il avait reconnu qu'il était impossible de se défendre sans risquer une mort certaine.

M. Marcel fils fut moins prudent. Il essaya de sauter par la portière. Immédiatement, un homme s'élança sur lui et le frappa de son stylet.

Cet homme était le chevalier de la Torche.

Une grêle de balles acheva le fils du négociant. Deux d'entre elles s'égarèrent dans la rotonde. L'une atteignit le capucin à l'épaule, l'autre frappa la petite Adélaïde au front; le moine fut blessé seulement, l'orpheline ne s'éveilla plus.



Au milieu gisait le corps du conducteur. (P. 156.)

Les femmes des voyageurs jetaient des cris de frayeur, tandis que les hommes n'étaient pas plus rassurés.

— Silence! fit une voix tonnante. Le premier qui appelle : « Au secours! » est mort.

A peine ces mots furent-ils prononcés que les clameurs cessèrent. Seul, le moine, à qui une balle avait endommagé l'épaule, poussait de sourds gémisse-

ments. La grand'mère d'Adélaïde s'était évanouie en essayant de faire revenir à la vie la pauvre enfant que les assassins avaient tuée.

Pendant ce temps-là, ces derniers cherchaient les cent mille francs.

— Damnation! disait avec rage le chevalier de la Torche, je ne vois pas la caisse noire. Me serais-je trompé moi-même?

Mistenflûte, ayant soulevé la toile goudronnée sous laquelle se trouvaient les bagages, se mit à jeter les malles sur la route. Jeannot continuait :

— C'est bien près du conducteur que devait être déposé l'argent. Aurions-nous donné la mort à plusieurs personnes inutilement?

Les bandits qui retenaient les chevaux s'impatientaient :

— Avez-vous fini, criaient-ils, ou voulez-vous que nous venions à votre aide?

— Avez-vous le magot? demandaient ceux qui contenaient les voyageurs.

Mistenflûte et son compagnon ne répondaient pas. Ils commençaient à comprendre que les cent mille francs avaient dû rester à Aix.

— Tiens, dit tout à coup le chef des Incendiaires, je viens d'entendre un bruit métallique. La caisse aux cent mille francs ne se trouverait-elle pas par hasard parmi celles que tu viens de jeter?

— En effet, il y en avait une bien lourde.

Jeannot s'élança aussitôt à terre, le jeune bandit l'imita; ceux de leurs compagnons, qui s'étaient placés devant la diligence, s'empressèrent d'abandonner les chevaux.

— Eh bien? eh bien?

Le colis en question fut ouvert, il ne renfermait que de la vaisselle qui venait de se briser en tombant.

— C'est une entreprise manquée? dit Jeannot avec désespoir.

Les brigands étouffèrent leurs jurons.

— N'avais-tu donc pas pris tes renseignements?

— Mais oui...

— Alors?...

— Il y a sans doute eu contre-ordre au dernier moment.

— Quelle mauvaise chance!

Les sept bandits étaient maintenant réunis. Chacun ayant quitté son poste, la diligence restait seule au milieu de la route.

Le spectacle qu'offrait cette scène était lugubre. Les brigands avaient demandé le silence et l'avaient obtenu. Tous les voyageurs se taisaient sous l'empire d'une terreur extrême, tandis que les chevaux frappaient du pied, impatients de regagner leur écurie.

L'obscurité était profonde autour du cercle lumineux formé par les lanternes de la diligence, qui permettaient de voir un inconcevable fouillis de

malles, de caisses, de paquets et de bagages. A côté des chevaux était le cadavre du conducteur; à quelques pas de là, celui de M. Marcel fils, baigné dans son sang. La discussion était vive parmi les bandits.

— Puisque la chose est ratée, s'écriait l'un, décampons!

— Oui, décampons.

— Non, disait un autre, que nous ne nous soyons pas dérangés pour rien!

— Fouillons les voyageurs, alors.

— Cela n'en vaut pas la peine, dit Jeannot, ils ne doivent pas avoir grand'-chose sur eux, et nous nous exposons à être plus tard reconnus.

— Tu es bien généreux, toi, fit le vieux bandit qui avait toujours montré une opposition systématique au jeune homme. Puisque nous n'avons pas les montagnes d'or que tu nous as promises, il faut bien essayer de nous rattraper un peu. Décidément, tu n'es guère intelligent.

— Ne m'insulte pas, ou sinon...

— Qu'est-ce?... Aurais-tu l'air de me menacer, par hasard?

— Oui, si tu ne parles pas plus poliment.

— On en aura de belles manières avec ce muscadin!

— Allons, allons, messieurs, décidez-vous, dit Mistenflûte.

Pendant que les bandits se disputaient, ils ne faisaient pas attention à ce qui se passait auprès d'eux. On se souvient du jeune homme qui s'était réfugié à l'extrémité de la diligence. Il n'avait pas bougé alors que les bandits s'emparaient des bagages; lorsqu'ils étaient descendus, il avait seulement cessé de garder une immobilité absolue.

Il résolut de profiter de la querelle des malfaiteurs pour s'enfuir et sauver ceux des voyageurs qui restaient. Avec mille précautions, il parvint à se glisser en bas de la voiture et à saisir les rênes. Il remonta ensuite et se plaça sur le siège, où, un quart d'heure auparavant, le malheureux conducteur, plein de vie et de santé, parlait de sa femme avec amour.

Les chevaux ne demandaient qu'à continuer leur route. Ils partirent rapidement, au grand étonnement de Jeannot et de ses compagnons, qui ne songèrent pas d'abord à leur courir après.

— Tant mieux! dit le chevalier.

— Tant pis! fit le vieux bandit.

— Mais c'est qu'il y a un homme sur le siège. Les animaux n'ont pas pris seuls le grand trot.

— C'est différent.

— Avant tout, songeons à notre sécurité!

Les meurtriers firent, mais en vain, de nombreux efforts pour atteindre la diligence. Le jeune homme avait lancé les chevaux à toute vitesse. Ce ne fut

qu'arrivé au village de Saint-Louis, c'est-à-dire à l'abri du danger, qu'il les arrêta.

Il alla frapper à une maison et raconta ce qui s'était passé. En peu de temps, tout le quartier fut en émoi. Quelques âmes charitables donnèrent des secours aux voyageurs qui se trouvaient dans la diligence, des jeunes gens organisèrent une battue pour tâcher de découvrir les malfaiteurs et relever les cadavres qu'on avait laissés sur la route.

Deux personnes, on le sait, avaient été atteintes dans la rotonde. Le moine sortit en gémissant; on retira ensuite le corps d'Adélaïde et celui de sa pauvre grand'mère, qui était restée évanouie, depuis la mort de la malheureuse enfant.

Les jeunes gens de la battue arrivèrent bientôt près de l'endroit où l'arrestation avait eu lieu. Ils portaient les armes qui étaient à leur disposition ou qui leur étaient tombées sous la main, des sabres rouillés, des pistolets, des fusils à pierre.

Naturellement, ils allèrent frapper à la porte de la maison où les bandits s'étaient réunis avant de commettre leur épouvantable forfait. Nathalie joua bien son rôle. Elle fit presque l'idiote, prétendit ne rien avoir entendu. Cette vieille femme, dont le frêle corps était à peine couvert d'un mauvais châle, n'inspira aucune méfiance aux habitants de Saint-Louis.

— Vous vivez donc seule?

— Oui.

— Il n'y a pas longtemps que vous habitez cette maison, car nous ne nous souvenons pas...

— Depuis huit jours à peine.

— Vous n'avez ni mari, ni enfant?

— Je n'ai ni l'un, ni l'autre.

— C'est égal, il est étrange que vous n'ayez pas entendu les détonations des armes à feu.

— C'est comme ça, dit la Nathalie, en grommelant.

— Dépêchons-nous, fit l'un des jeunes gens, laissons cette folle.

— Fous, vous-mêmes, polissons!

Les habitants de Saint-Louis s'en allèrent en riant. Ils avaient eu le soin de se munir de lanternes au moyen desquelles ils purent découvrir le lieu qui avait été, moins d'une heure auparavant, le théâtre du crime.

Au milieu de quelques malles vides gisait le corps du conducteur. C'est en vain qu'ils essayèrent de découvrir chez lui le moindre signe de vie; le malheureux avait bien rendu le dernier soupir.

— Ne nous a-t-on pas dit, demanda l'un des jeunes gens, que nous trouverions deux cadavres?

— En effet

— Peut-être la seconde victime n'est-elle pas morte et s'est-elle traînée à quelques pas?

— Sans doute.

— Essayons de la retrouver.

— Oui, faisons du bruit pour qu'elle nous entende.

Après avoir appelé, les jeunes gens prêtèrent l'oreille. Nulle voix ne leur répondit. Un instant, il leur sembla cependant entendre un murmure. Ils se dirigèrent du côté d'où ce bruit partait. C'était de l'eau qui coulait maintenant dans le ruisseau où une partie des assassins s'étaient cachés avant l'attaque.

Ils firent encore quelques pas, puis renoncèrent à trouver le malheureux M. Marcel. L'un d'eux chargea le conducteur sur ses épaules, et ils reprirent tous ensemble le chemin de Saint-Louis.

Ce soir-là, grande fut l'inquiétude des personnes qui attendaient à Marseille l'arrivée de la diligence d'Aix.

On remarquait surtout une jeune femme et un vieillard. La jeune femme était pâle comme une morte. Plusieurs fois, les commis du bureau des diligences l'engagèrent à entrer dans leur bureau.

— Il ne peut pas tarder à être là, votre mari ; ne soyez pas ainsi désolé.

— J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé malheur.

— Ne vous effrayez pas. Que faut-il pour mettre en retard? un essieu qui aura nécessité un arrêt chez le charron, un voyageur important qui aura fait attendre..

— Vous croyez?...

Le temps s'écoulait et le coche n'arrivait pas. On commençait à se dire qu'il était impossible que quelque chose de sérieux ne se fût pas produit.

— Mon mari, mon pauvre mari ! répétait la jeune femme.

Il était à ce moment près de minuit. L'affluence était assez considérable devant les bureaux de l'entreprise. Au groupe formé par les parents et les amis s'étaient joints les passants et les curieux.

Un vieillard s'adressa à l'un de ces derniers.

— Cela n'arrive pas souvent, n'est-ce pas, monsieur, que la diligence soit aussi en retard?

— Jamais!

— Pensez-vous qu'il y ait quelque accident

— La chose est presque certaine.

— En vérité?

— Peut-être a-t-on versé, à moins que l'on n'ait fait de mauvaises rencontres.

— Je frémis...

— Auriez-vous quelqu'un dans la voiture?

— Ma femme et ma petite-fille, qui doivent être parties d'Aix ce soir.

— Rassurez-vous...

— Mon Dieu, mon Dieu !.. Moi, à qui il tardait tant d'embrasser Adélaïde !

A une heure du matin, le groupe diminua cependant. Il ne resta plus que les personnes que l'angoisse torturait ; quant à la femme du conducteur, elle avait perdu connaissance. L'infortunée ne revint à elle qu'en entendant du bruit. Elle poussa un grand cri et s'élança hors du bureau. C'était bien la diligence qui venait d'arriver.

Tandis que chacun reconnaissait les siens, on s'occupait de deux corps qui avaient été placés sur l'impériale.

La fatalité voulut que la jeune femme se montrât dans la rue juste au moment où l'on enlevait l'un d'eux. Un râle déchirant sortit de sa poitrine. Un sanglot étouffé lui succéda, puis elle tomba. Elle était morte en reconnaissant le cadavre de son mari. La douleur, le saisissement l'avaient tuée.

Pendant que cette scène cruelle se passait, une autre également triste avait lieu. Le grand-père et la grand'mère d'Adélaïde pleuraient dans les bras l'un de l'autre.

— Elle était si gentille ! disait la vieille femme.

Le vieillard ne trouvait pas de parole pour lui répondre.

— Elle ressemblait tant à notre pauvre Jean !... Que nous l'aurions aimée, mon ami ! Dieu ne l'a pas voulu. Il est injuste, bien injuste, parfois !

Les larmes du grand-père s'arrêtèrent un instant.

— Ne blasphème pas, ne blasphème pas !

— Qu'avons-nous fait pour être punis de cette manière ?

— Rien. Ce sont des épreuves...

— Des épreuves qui tuent.

— Que nous importe ! Tiens-tu bien à la vie, maintenant ?

— Non.

— Ni moi non plus.

Un instant après, les deux pauvres êtres regagnaient leur domicile, précédés de deux hommes portant le corps inanimé de la petite fille qui avait été un moment leur unique espérance sur la terre.

Après le départ des malheureux vieillards, on s'occupa du conducteur et de sa femme, que la police fit enlever. On s'entretint aussi du voyageur que l'on n'avait pu retrouver et sur lequel une personne prenait des renseignements.

Cette personne n'était autre que M. Lombard, le mercier de la Grand'-Rue. Une lettre l'avait prévenu de la prochaine arrivée de M. Marcel fils, et il était très anxieux, car il croyait, d'après le portrait qu'on lui faisait de la troisième victime, reconnaître en elle le jeune homme.

On ne put cependant lui affirmer que le mort était bien celui qu'il attendait. Il regagna la maison fort inquiet. Sa femme et lui restèrent persuadés que c'était

bien le fils de leur correspondant qui était resté entre Saint-Louis et la Viste.

— Suis-tu mon raisonnement? Ce jeune homme nous a écrit : J'arriverai à Aix le 26. Le lendemain soir de mon arrivée, je repartirai, un jour me suffisant pour régler mes affaires. Il est évident que, puisque nous sommes aujourd'hui le 27, c'est aujourd'hui que je devais le trouver à la diligence.

— Tout cela est clair.

— Comment ferons-nous pour annoncer à sa famille cet horrible malheur?

- Nous écrirons...

— Une lettre est une chose bien brutale...

— Aurais-tu par hasard envie de partir pour Lyon?

— J'ai peur que cela ne soit nécessaire.

— Je ne veux plus que tu voyages, moi!

— Cependant...

Le lendemain de l'événement, M. Lombard résolut d'aller prendre, au bureau des diligences, de nouvelles informations, et, s'il le fallait, de se rendre sur le théâtre du crime, pour savoir si on n'avait pas encore trouvé le corps du malheureux, qu'il croyait être le fils de son correspondant.

Au moment où il s'apprêtait à sortir, on vint lui annoncer qu'un jeune homme le demandait. Il eut un pressentiment.

— Oh! si c'était!...

On devine qu'il ne se fit pas attendre.

— M. Lombard!

— C'est moi.

— Je me nomme Marcel, et je suis fils de...

Le mercier laissa éclater sa joie.

— Est-ce possible?

— C'est bien vrai.

— Quel bonheur!

— Vous n'avez pas été victime?...

— Victime de quoi?

— D'un assassinat.

— J'ignore...

— Cependant...

— Expliquez-vous, car je ne vous comprends pas.

— Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé?

— J'arrive à l'instant même; et...

— Vous avez bien fait de ne pas prendre la diligence d'hier soir.

— Pour quel motif?

— Elle a été arrêtée entre Saint-Louis et la Viste, c'est-à-dire à quelques kilomètres à peine d'ici.

— Qu'en est-il résulté?

— Trois personnes ont été assassinées et une blessée. Quant aux bagages, une grande partie a été enlevée...

— Mais qu'est-ce qui vous faisait supposer que j'étais parmi les morts? Est-ce que par hasard on aurait cru me reconnaître?

— Non, mais il est un corps que l'on n'a pu retrouver et qui est resté sur le théâtre du crime, puis, comme vous aviez écrit que vous deviez arriver le 27...

— Une affaire imprévue m'a obligé de retarder mon départ d'une nuit.

— Vous ne devez pas vous en repentir, mon cher hôte.

M. Lombard était rayonnant.

— Inutile de vous dire que vous n'aurez d'autre maison que la mienne.

— Je craindrais de vous déranger.

— Votre présence, au contraire, m'est infiniment agréable.

Le matin même, M. Lombard présenta le jeune homme à sa femme et à sa fille. M. Marcel se montra d'une amabilité extrême, mais il refusa d'accepter le logement qui lui était offert. Il préféra en choisir un qui était à quelque distance de la demeure du correspondant de son père.

Le lecteur connaît le reste. Il sait que M. Marcel, qui s'était présenté chez le mercier, n'était autre que le chevalier de la Torche, en quête de nouvelles fourberies; il sait quelles furent les conséquences des manœuvres de ce misérable, que le portefeuille du mort avait mis au courant du rôle qu'il devait jouer.

Son plan avait été audacieusement conçu. Il consistait à jouer le rôle de sa victime et à opérer tous les recouvrements que celle-ci venait faire à Marseille. Il prendrait ensuite la fuite.

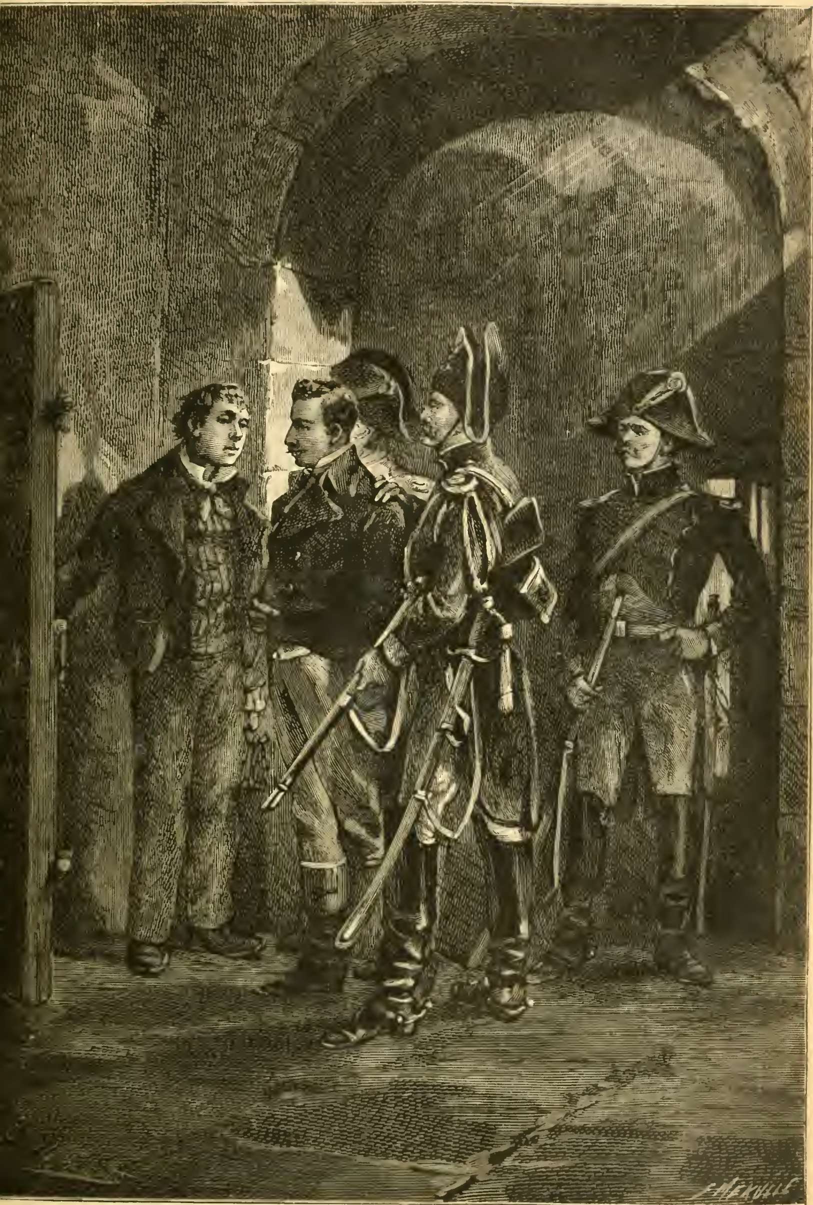
La vue de Claire apporta quelques changements à ces projets. Il résolut d'abord d'en faire sa femme, puis il ne songea plus qu'à en faire sa maîtresse, lorsqu'il eut osé rêver un mariage avec Diane de Méricourt. Le chevalier de la Torche n'avait eu guère pour confidents en ces audacieuses entreprises que Mistenflûte et Hermann. Il croyait également pouvoir se fier aux deux.

Il s'était trompé sur le compte du premier, qui n'avait eu rien de plus pressé que de le trahir, une fois entre les mains de la justice.

XIX

ÉVASION

Comté fut assez long pour prendre connaissance du dossier que lui avait communiqué le procureur du roi et qui n'était autre que les interrogatoires et les aveux de Mistenflûte. Quand il eut fini, il réfléchit un moment, avant de parler.



Le chevalier de la Torche fut de nouveau enfermé. (P. 163.)

— J'étais en voyage, lors de cette affaire de la diligence, dit-il enfin, mais je l'ai entendu raconter.

— Oui, elle a fait assez de bruit, et plusieurs vagabonds accusés d'y avoir pris part ont été successivement arrêtés, puis relâchés.

— Si j'avais été à Marseille, cela ne serait pas passé ainsi.

— Pourquoi cela?

— Je n'admets pas qu'un individu se substitue à un autre de cette manière.

— La fourberie était d'autant plus difficile à découvrir qu'on était loin de s'en douter.

— N'a-t-on pas fait des recherches pour établir l'identité du cadavre laissé sur la route, n'a-t-on pas consulté le livre de l'administration des diligences pour savoir son nom, car je suppose que le voyageur avait suivi la règle commune?

— On a fait les recherches en question, on a examiné le registre où les employés inscrivent les personnes qui prennent le coche.

— Eh bien?

— On a trouvé le renseignement que voici : *M. Marcel fils, négociant à Lyon.*

— Cela n'a pas fait ouvrir les yeux?

— Non, les explications données par le misérable Jeannot ont été très naturelles. Appelé chez le juge d'instruction, il a déclaré que le nom de Marcel écrit sur le registre n'avait rien d'étonnant. Devant partir le soir du 27, il avait arrêté pour lui, dans la journée, une place dans le coupé. Forcé par ses affaires de rester jusqu'au lendemain, il avait cédé sa place à une personne dont il avait fait la connaissance à Aix même, mais de laquelle il ignorait malheureusement le nom.

— Ah!

— On l'interrogea alors sur le signalement de la victime et il le donna exactement.

— Parbleu! c'était lui l'assassin!

— Ces renseignements furent exactement contrôlés, et les témoignages des personnes, qui avaient vu l'infortuné voyageur, vinrent en affirmer la vérité.

— Je n'en persiste pas moins à dire que j'ai été mal remplacé!

— Quoi qu'il en soit, le misérable est aujourd'hui en notre pouvoir. L'instruction et les assises mettront, je l'espère, tous ces crimes en évidence!

M. de Marillan et Comté restèrent encore longtemps à causer. Ils discutèrent la manière d'envelopper le chef des Incendiaires dans un réseau de preuves qui le forçât à faire des aveux.

— Il ne confessera jamais ses crimes.

— Qui sait? On a vu des criminels plus endurcis que lui...

— Je n'en ai jamais vu, moi, de plus adroit.... C'est toujours une grande maladresse que d'avouer une faute.

— En faisant espérer une diminution de peine, l'indulgence du jury et de la cour, j'ai obtenu, dans ma longue carrière, des résultats surprenants.

— Le chevalier de la Torche niera toujours, niera sans cesse. S'il essaie quelque chose, se sera de s'évader et non pas d'acquérir des droits à l'indulgence des hommes.

— C'est ton avis?

— Mon avis bien sincère.

Le procureur du roi réfléchit un moment.

— Tu as peut-être raison.

Le lendemain du jour où eut lieu cette conversation, le chevalier de la Torche fut transféré dans un cachot de la prison du Palais beaucoup plus sûr que celui dans lequel il avait été enfermé après son arrestation.

— Ici, il lui est impossible de s'échapper, dit le geôlier aux gendarmes qui avaient escorté le captif. Je ne lui conseille même pas de penser à une évasion, il perdrait son temps !

— Oh ! oh ! il faudra bien qu'il passe devant les assises !

Les gendarmes et le gardien se retirèrent, laissant seul le chevalier de la Torche.

Devant ces gens qui l'examinaient curieusement, il avait affecté une confiance et une tranquillité qu'il était bien loin d'avoir. Lorsqu'ils se furent retirés, ses traits perdirent toute leur sérénité.

— Malheureux, malheureux ! s'écria-t-il, serais-je réellement perdu?

La rage, la colère empourpraient son visage.

— Non, ce n'est pas possible ! Il ne se peut pas que mon étoile, si brillante il y a quelques jours à peine, soit aussi près de s'obscurcir. D'ailleurs, je ne le veux pas !

— Il garda un instant le silence.

— Non, je ne le veux pas, je lutterai. Lutter ! mais est-ce possible? On peut lutter quand on a la liberté et la force qu'elle donne, on peut lutter quand on voit face à face ses adversaires et que l'on connaît les armes qu'ils doivent employer contre vous. Ah ! si je pouvais m'évader, si Hermann était assez adroit ou assez dévoué pour venir à mon secours ! Qui sait? Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'il fût arrêté lui-même... Ce serait bien fâcheux !

Jeannot était accablé.

Il s'assit sur la paille.

— Me voilà au secret !... Cette cellule est-elle réellement aussi sûre qu'on l'a dit tout à l'heure?... Oui. Les murailles sont épaisses ; d'ailleurs, le seraient-elles moins, je n'ai aucun instrument pour essayer d'y pratiquer une brèche!

Les barreaux sont solides; impossible de les entamer, je n'ai pas de lime! Réfléchissons.

Le chevalier de la Torche se mit à récapituler les crimes qu'il avait sur la conscience, non pour s'en repentir, mais pour les nier. Le compte était long, car il y avait longtemps que ce misérable avait débuté dans la carrière de malfaiteur.

Comté ne se trompait pas lorsqu'il avait dit que Jeannot était bâtard d'un homme mort sur l'échafaud. Sa mère ne valait pas mieux que son père, et le sinistre couple ne pouvait guère mieux produire que ce qu'il avait produit.

De bonne heure, Jeannot s'était exercé à voler ; les encouragements n'avaient pas été nécessaires... A quinze ans, il avait déjà subi plusieurs condamnations ; à seize ans, il assistait bravement à l'exécution de celui qui lui avait donné le jour, et applaudissait parce que ce dernier ne *boudait* pas devant la guillotine!

Jusque-là, ce n'était qu'un pâle voyou, plein de cynisme et de corruption. Après la mort de son père, il changea. Comment lui prit-il la fantaisie de quitter sa blouse trouée pour devenir élégant? Comment résolut-il d'apprendre à lire et d'avoir un certain vernis?

Sans doute, son instinct du mal lui fit comprendre que le métier de bandit gentilhomme était le plus lucratif.

Il quitta Marseille, et ses camarades n'entendirent plus de longtemps parler de lui. On sut cependant qu'il était allé à Paris et qu'il avait eu une chance exceptionnelle. Il ne revint que neuf ou dix ans après. Qu'avait-il fait pendant ce temps-là?

Nul ne le sait, et nous devons avouer que cette partie de la vie de notre triste héros est un des points obscurs du drame que nous avons entrepris de raconter.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le bandit, devenu élégant, quitta la capitale à la suite d'un crime horrible commis dans le faubourg Saint-Germain.

Une vieille comtesse avait été assassinée par un jeune homme en qui elle avait placé sa confiance. Le vol avait été le mobile de ce meurtre. On avait trouvé, dans la chambre de la malheureuse femme, tout en désordre : la commode forcée, les tiroirs enlevés, les meubles bouleversés.

L'assassin n'avait rien respecté. La victime avait l'habitude de porter au doigt un diamant d'une immense valeur. Après avoir essayé en vain de l'enlever, le criminel avait coupé le doigt et emporté la bague qui se trouvait en la possession du chevalier de la Torche lors de son arrestation, et que l'on avait saisie sans penser encore au crime commis à Paris l'année précédente.

Jeannot, de retour à Marseille, n'avait pas été d'abord reconnu par ses amis et les avait ensuite presque reniés. Tout s'était arrangé lorsque le fils du supplicié avait eu besoin de ses anciens camarades, pour leur faire fabriquer de la

fausse monnaie et pour organiser cette bande des Incendiaires, qui jetait l'alarme et l'épouvante dans la ville. Les malfaiteurs s'entendent vite. Jeannot désignait les endroits où il fallait porter la désolation, et il était obéi. Clamart, nous le savons, servait de recéleur et de trésorier à la fois. C'était lui qui faisait les parts, c'était lui l'homme de confiance de cette terrible association. Confiance bien placée!

C'était malgré la volonté de Jeannot que l'on avait mis le feu aux maisons de la Grand'Rue. Etait-ce un pressentiment? Pensait-il que la découverte du souterrain faite le matin par la police rendait cette nouvelle entreprise trop dangereuse?

Le chevalier de la Torche, quittant le château de Méricourt en compagnie d'Hermann, s'était dirigé vers l'auberge de la *Cloche d'Argent*, située sur le grand chemin d'Aix, et où les Incendiaires s'étaient réunis. Mistenflûte et Clamart les avaient excités contre lui.

— Tu es amoureux, lui avait-on dit, tu te négliges!

— Moi, amoureux!

— Tu ne penses qu'aux femmes...

— Que vous importe!

— C'est toi qui est cause que la police a pu trouver notre retraite...

— Vous me prenez donc pour un traître?

— Non, mais n'est-ce pas toi le dernier qui as été au souterrain?

— Comment savez-vous?

— Hermann nous l'a avoué. Nous avons appris que c'est un sac de pièces d'or que l'on a laissé tomber dans le jardin du procureur du roi qui a mis sur la voie.

— Je vous jure que je n'avais rien pris.

— Pas de serments inutiles! Veux-tu te mettre à notre tête pour l'affaire de la Grand'Rue?

— Vous dites?

— Tu refuses...

— En ce cas, nous allons choisir un autre chef!

— Réponds.

Le chevalier de la Torche vit qu'il ne fallait pas hésiter. Après avoir jeté un regard furieux à Mistenflûte et au teinturier, il ne tarda pas à redevenir maître de lui-même.

— J'accepte, dit-il simplement.

Les bandits eurent des cris d'enthousiasme.

— Bravo, Jeannot! bravo!

On sait le reste.

Le chevalier, dans sa prison, revoyait tout cela.

— J'aurais dû écouter Hermann quand il me conseillait de fuir; j'aurais

dû laisser ces idiots se faire prendre dans la Grand'Rue! Jeannot, Jeannot, c'est la première bêtise que tu commets; te coûtera-t-elle la vie?

Il se leva.

— Perdu pour une seule faiblesse! Emprisonné! C'en est trop!

Il fit quelques pas dans la cellule étroite.

— Ces murailles m'étouffent, je voudrais pouvoir les démolir! Ces barreaux, n'ai-je pas assez de force pour les ébranler? On dit que la volonté de l'homme peut tout, que l'on ne doit pas connaître le mot impossible. Eh bien! je veux, moi, je veux quitter ce cachot, je veux sortir d'ici!

La fenêtre de la cellule était élevée.

Jeannot fit un bond de tigre et se cramponna aux barreaux. Son effort fut si terrible, si impétueux, qu'il crut un instant que la grille avait fléchi.

L'illusion fut courte; il retomba épuisé. Ses cheveux étaient en désordre, la sueur coulait sur son front. Il avait déchiré, en plusieurs endroits, son élégant costume.

— O rage, ô fureur! murmura-t-il.

On n'eût plus reconnu en lui le beau chevalier, le bourreau des cœurs. Il mit la main dans sa poitrine, et ses ongles, sur sa chair, tracèrent un sillon sanglant!

— Il me faut la liberté, il me faut la liberté! criait-il.

Son agitation diminua cependant. Il s'assit de nouveau sur sa paille et y resta sans bouger. Son front finit par s'éclaircir un peu.

— Le geôlier! murmura-t-il.

Il mit la main dans ses poches.

— On m'a pris tout l'or que j'avais, je ne puis donc le corrompre! Bah! avec des promesses...

Il réfléchit encore...

— Avec cela, je n'obtiendrai rien.

Il venait de se rappeler le visage bourru du gardien qui avait dit en parlant de lui et d'un air triomphant qui avait vivement frappé le prisonnier : « Ici, il lui est impossible de s'échapper! » Il comprit qu'avec cet homme il n'y avait rien à faire, rien à tenter, et fut bien près de retomber dans son accablement.

Soudain un bruit de pas se fit entendre dans le corridor. Le chevalier se hâta de réparer le plus possible le désordre dans lequel il se trouvait. Quand la porte du cachot s'ouvrit, il avait repris son air calme.

Le geôlier était suivi d'un jeune homme qui, lui aussi, avait un trousseau de clés au côté. L'un portait une cruche, l'autre un pain énorme.

— Voilà le prisonnier en question, Stanislas, dit le geôlier.

— Celui que M. Comté nous a tant recommandé?

— Justement!

Le chevalier essaya un sourire.

— On a donc bien peur!

— Il paraît que vous êtes un rusé compère ..

— Oh! pas si rusé qu'on veut bien le dire.

— C'est égal, nous veillerons sur vous, et si vous parvenez à vous évader, vous serez bien fin.

— Je n'essaierai pas. Il faudrait être fou... Croyez-vous que je n'aie pas vu que cette fenêtre donnait sur une cour intérieure!... Pour m'envoler d'ici, il faudrait réellement que j'eusse des ailes... Je n'en ai malheureusement pas, je ne suis ni un oiseau, ni un ange.

Le gardien n'avait pas quitté son air bourru.

— Que nous importent vos réflexions!

Il s'adressa ensuite à son compagnon.

— Et toi, Stanislas, qu'as-tu à regarder ce misérable si attentivement? Si tu fais comme cela pour chaque prisonnier, tu n'en finiras pas!

Stanislas, surpris, baissa les yeux timidement et suivit le geôlier.

— Ah! pensa le chevalier de la Torche, si ce jeune homme pouvait venir seul m'apporter la nourriture, je crois qu'il y aurait des chances... Dois-je encore espérer!

Un moment après, on vint prendre Jeannot pour le conduire devant le juge d'instruction. M. de Marillan se trouvait avec ce magistrat. L'interrogatoire fut long. Le chef des Incendiaires persista à tout nier, comme l'avait prévu Comté.

— Qu'on le reconduise en prison! dit M. de Marillan, avec un geste d'impatience.

Le chevalier de la Torche fut de nouveau enfermé dans la cellule. Il remarqua avec un sensible plaisir l'absence du geôlier. Ce fut Stanislas qui guida les gendarmes à travers les sombres corridors.

— Dressons nos batteries! se dit-il une fois seul. La fortune favorise les audacieux. En faisant une tentative, j'ai tout à gagner, et, hélas! pas grand chose à perdre. Je voudrais bien savoir quel est le joueur qui, dans ma position, reculerait. Il s'agit maintenant d'avoir de belles cartes!

Le soir, il éprouva une grande joie. Ce fut Stanislas qui vint lui apporter une grossière soupe de fèves, dans une écuelle de bois.

— Tiens, c'est vous, jeune homme, qui faites le service?

Stanislas avait sans doute reçu des instructions; il ne répondit pas.

Le chevalier continua :

— Parole d'honneur! je préfère voir votre visage que la figure maussade de cet individu qui était avec vous ce matin.

— Mon oncle...



Il chercha un endroit pour se cacher. (P. 176.)

— Pardon, alors... Il serait au moins à désirer qu'il fût aussi aimable que son neveu.

— Je ne suis pas aimable...

— Vous l'êtes fort, et je suis certain que, si vous me répondez aussi brièvement, c'est qu'il vous a recommandé de ne pas m'adresser la parole.

— C'est vrai.

— Vous voyez bien! Votre oncle n'a ni le droit de vous interdire la parole, ni celui de m'empêcher de vous parler...

— Mais, je ne me soucie pas de votre conversation.

— Pourriez-vous m'apprendre comment il se fait que j'aie le plaisir de vous voir seul?

— C'est bien simple. Le père Mathieu...

— Ah! le digne homme s'appelle le père Mathieu...

— Oui. Le père Mathieu est donc à Aix.

— Pour une affaire de cour d'assises?

— Justement.

— Un prisonnier qui lui aura fait des révélations?

— Non, un prisonnier qui a tenté de s'échapper et qui, au lieu de réussir, n'a fait que rendre sa position plus grave.

— Diable, diable! pensa Jeannot, voilà qui est de mauvais augure!

— Ce malfaiteur était parvenu à cacher un couteau. Un jour, il s'est élancé sur mon oncle pour l'en frapper et ensuite prendre la fuite, mais mon oncle est vigoureux et prudent. Il se méfiait et a facilement désarmé le coquin qui n'était poursuivi que pour vol et qui, maintenant, est encore accusé d'une tentative d'assassinat.

— Il y a des gens bien sots.

— N'est-ce pas?

— Quand votre oncle sera-t-il de retour?

— Probablement après-demain.

— Il faudra que je fasse le coup demain soir, se dit Jeannot.

Le misérable passa une nuit moins agitée que la précédente. Il eut d'agréables songes et de réjouissantes visions.

Il rêva qu'il avait brisé ses chaînes, qu'il était libre. Un air pur baignait ses paupières.

Élégamment vêtu, il se rendait à cheval au château de Méricourt.

Saint-Loup ne tarda pas à apparaître. Le village avait un air de fête. La cloche de l'église sonnait à toute volée et ses notes joyeuses lui mettaient dans l'âme le calme et le bonheur.

Le chevalier de la Torche n'était guère accessible d'habitude aux idées poétiques, cependant il se sentait touché. Une petite fille se trouvait sur les bords du chemin. Il l'interrogea

— Hé! dis donc, enfant, pourquoi le village est-il si gai, pourquoi ce gai carillon?

— Vous ne savez donc pas? Notre bonne demoiselle Diane...

— Que fait-elle?...

— Elle se marie...

— Avec qui donc?

La petite eut un rire argentin.

— Vous ne le savez donc pas?

— Non, je te le jure...

— Eh bien! c'est avec vous.

Transporté de joie, le chevalier mit la main à sa poche, mais toutes les pièces fausses qui s'y trouvaient s'étaient transformées en feuilles sèches. Il ne restait plus qu'une modeste pièce de dix sous.

— Tiens, petite, voilà pour ta peine, voilà pour m'avoir annoncé mon bonheur.

L'enfant fit une gracieuse révérence, s'empara de l'argent et s'enfuit à travers champs.

Jeannot arrêta le cheval devant le château et le palefrenier habituel vint prendre l'animal.

— Monsieur, dit le valet, ne me trompez pas cette fois, ne me donnez pas des pièces fausses.

— Je n'ai rien dans ma poche aujourd'hui. Il ne me reste plus que des feuilles sèches, les veux-tu?

— Oui, car j'irai les porter à M. Comté qui les changera contre des pièces d'or.

Jeannot monta l'escalier de la terrasse, pénétra dans le salon. Diane, vêtue de blanc, l'attendait.

Qu'elle était belle, la chère mignonne, et que la couronne d'oranger allait bien à ses cheveux noirs! Le chevalier tomba à ses genoux.

— A toi ma vie entière!

Il était sincère, en ce moment, le misérable! Il oubliait tout le passé de crimes et de sang qui le séparait de cette ravissante créature, de ce doux ange qu'aimait aussi Georges de Marillan, l'honnête et digne cœur.

Mais voilà que le cortège se met en marche. On entre dans la chapelle qui retentit des graves accents de l'orgue. On s'approche de l'autel où se trouve un vieillard, un prêtre aux cheveux blancs.

— Chevalier Jean de la Torche, voulez-vous pour épouse la noble demoiselle Diane de Méricourt?

— Oui.

— Demoiselle Diane de Méricourt, voulez-vous être unie à noble chevalier Jean de la Torche?

Jeannot s'éveilla sans entendre la réponse de sa bien-aimée.

— Quel dommage! fit-il, que je n'aie pu entendre le consentement de la fille du baron.

Puis il se mit à rire dans les ténèbres.

— En serais-je réellement amoureux?

— Certes non, fit-il après un moment de réflexion. C'est étrange comme les rêves sont trompeurs et font éprouver des sentiments qui ressemblent peu à la réalité!

Le jour commençait à venir dans le cachot.

Jeannot était plein d'espoir.

— Il me faudra encore questionner Stanislas et préparer tout pour ce soir. J'entends des pas... C'est lui!...

La porte s'ouvrit et le neveu du geôlier apparut avec une nouvelle cruche et une nouvelle miche. Il avait la mine souriante.

— Tiens, fit-il, vous n'avez presque rien mangé? Vos compagnons ne sont pas comme vous!

— Mes compagnons?

— Oui, les autres prisonniers!

— C'est vrai, il paraît que vous avez en ce moment beaucoup de monde.

— Une grande partie de la bande des Incendiaires dont vous étiez le chef

— Donc on prétend que j'étais le chef...

— Vous aussi, vous protestez de votre innocence?

— Je dis la vérité.

— La vérité, la vérité... Hum!...

— Jeune homme, ai-je l'air d'un misérable?

— Le fait est que vous avez moins mauvais aspect que les autres, mais mon oncle dit qu'il ne faut pas s'y fier...

— Ne savez-vous pas que je suis noble et chevalier?...

— Les chevaliers ne manquent pas. Seriez-vous, par hasard, chevalier d'industrie?

Jeannot crut un moment que Stanislas se moquait de lui, il le regarda attentivement. Le pauvre garçon avait l'air très sérieux.

— Les chevaliers d'industrie sont des fripons, Stanislas, moi, je suis un honnête homme.

— Vraiment?

— Depuis que vous êtes gardien dans cette prison, ne vous est-il jamais arrivé de voir un homme injustement détenu?

— Oh! c'est si rare, si rare!

— Ne l'avez-vous pas vu?

— Je mentirais si je disais non.

— Eh bien?

— Celui que l'on accusait, et qui n'était pas coupable, était un pauvre père de famille que l'on avait arraché à ses enfants. Lorsqu'on le rendit à la liberté,

il était plein d'inquiétude. Il disait : « Je les ai laissés ayant faim, comment les retrouverai-je, si personne ne les a secourus? »

— Vous voyez...

— Est-ce que vous seriez père de famille aussi?

— Non, mais...

— Alors, vous ne faites faute à personne .

— Il est vrai.

— Tant vaut-il alors que vous soyez ici qu'ailleurs!

Stanislas ne raillait pas en parlant ainsi. C'était un garçon honnête à qui l'air des prisons n'avait pu enlever un grand fond de naïveté.

— Savez-vous si les Incendiaires ont fait des aveux? demanda Jeannot.

— Ceci, répondit Stanislas, il ne m'est pas permis de vous le dire. D'ailleurs qu'est-ce que cela vous fait, si vous n'avez rien de commun avec ces gens-là!

— C'est vrai, cela ne me fait rien.

— Bonjour, il faut que je continue ma besogne

— Au revoir, Stanislas!

Le neveu du gardien se retira.

— C'est égal, je crois avoir gagné dans son estime, dit le chevalier de la Torche. Si je lui avais dit que j'étais père de famille, il se serait apitoyé sur mon compte. Reviendra-t-il avant la nuit? C'est bien à sept heures du soir qu'il a l'habitude de faire sa dernière tournée.

Vers trois heures, le jeune homme reparut.

— Je ne renouvellerai la paille que demain, pendant que vous serez chez le juge d'instruction.

— On ne m'interrogera donc pas aujourd'hui?

— Je ne le pense pas. Dame! ces messieurs ont tant à faire!

— En vérité?

— Il m'est venu une idée, puis-je vous la dire?

— Parlez...

— Comment se fait-il que l'on vous accuse de crimes dont vous êtes innocent? Moi, je suis innocent aussi, et cela ne m'est jamais arrivé.

Jeannot ne put s'empêcher de rire de la question du pauvre garçon.

— L'explication en est bien simple, mon ami. Il peut arriver aux uns ce qui n'arrive pas aux autres. Tu es heureux aujourd'hui, est-ce une raison pour que je le sois?

— C'est vrai.

Jeannot voulut prendre quelques renseignements.

— En sortant de ce cachot, il doit y avoir pas mal de portes avant d'arriver à la rue?

— Qu'est-ce que cela vous fait?

Le chef des Incendiaires vit qu'il s'y était pris maladroitement. Il eut peur que le jeune homme ne conçût des soupçons.

— Peu m'importe, après tout! Je me disais seulement qu'il fallait que l'homme que l'on juge en ce moment et pour lequel votre oncle est à Aix fût un fou pour s'imaginer, qu'une fois sorti du cachot, il pourrait reprendre sa liberté.

— Il y a, en effet, plus de cinq portes...

Le scélérat se mordit les lèvres.

— Mais mon oncle, poursuivit Stanislas, avait sur lui comme moi un trousseau de clés qui ouvrent tout...

— C'est différent, alors.

Quand le neveu du geôlier fut parti, Jeannot mit la tête dans ses mains et fit son plan.

— Sera-t-il nécessaire de tuer ce garçon ou de l'enfermer simplement dans la cellule? Pauvre diable! il vaut mieux ne pas verser son sang, puisque cela est inutile! Je l'étourdirai...

Jeannot regarda autour de lui.

— Avec quoi?... Cette cruche se casserait et ferait du bruit. Cette écuelle est légère. Bah! avec le poing! Ce ne sera pas la première fois, et je ne manquerai pas mon coup! Je ne l'ai pas manqué avec cette pauvre comtesse!

Une sorte de frisson passa chez le chevalier.

— Je suis jeune encore, dit-il, mais vieux dans le crime, et les juges, s'ils se donnaient la peine de chercher, n'auraient pas beaucoup de peine à m'envoyer rejoindre mon père.

Jeannot eut un nouveau frémissement.

— La hideuse chose que la guillotine! Cette machine peinte couleur sang de bœuf, avec ses deux grands bras qui se dressent pour soutenir un couteau... cette lunette où le bourreau vous fait passer la tête... cette trappe dans laquelle vous allez mordre le son en grimaçant... Tout cela m'épouvante, me fait peur. Je ne suis pas poltron, mais c'est malgré moi, c'est nerveux!

Le chevalier eut un éclat de rire.

— Mon père n'était pas ainsi. Comme il riait devant la mort, comme il blasphémait sur la plate-forme fatale! Il insultait Dieu, il se moquait du prêtre. L'exécuteur n'avait pas eu besoin de le soutenir. Lorsque la tête tomba, sa bouche disait une obscénité ou un dernier juron. Des hommes comme cela, il n'y en a plus maintenant! Notre génération est abâtardie parce que les bons exemples manquent.

Jeannot se leva.

— Oh! oh! est-ce que tu voudrais te faire admirer sur l'*Abbaye de Monte-à-Regret?* Il ne faut pas songer à cela, mon ami! Il faut penser à prendre

cette clé si commode, lorsqu'on la possède, et si désirable, lorsqu'on est en prison : la clé des champs!

Le chevalier de la Torche se mit à calculer de nouveau ses chances de salut. Quand la nuit arriva, il était prêt.

— Attendons maintenant ce pauvre Stanislas qui ne se doute pas de l'accueil qu'il va recevoir! Une idée!... Si le vieux geôlier paraissait trop tôt... Ma foi, tant pis pour lui, tant pis pour moi!

Jeannot se plaça près de la porte.

Un bruit de pas se fit bientôt entendre.

— Voici le moment...

Le chevalier reconnaissait la manière de marcher de Stanislas.

— J'ai de la chance, c'est toujours le jeune homme!

La clé grinça enfin dans la serrure. Le neveu du geôlier fit un pas en avant et tomba en poussant un soupir. Le chef des Incendiaires n'avait pas manqué son coup. Une fois Stanislas à terre, Jeannot ne perdit pas de temps. Il lui enleva son trousseau de clés.

Soulevant ensuite le jeune homme évanoui, il le déposa sur la paille.

— Maintenant, fermons le cachot. Il lui sera plus facile d'en sortir qu'il ne me l'eût été, à moi, si je n'avais eu un peu d'imagination et beaucoup d'audace.

Jeannot se trouvait dans le sombre couloir.

— Quel chemin prendre? C'est par celui-ci que je suis venu. On m'a fait monter quelques marches; les voici. Au détour, il y a une porte. Bon! je je ne me suis pas trompé de chemin. Il s'agit maintenant de trouver la clé...

Au moment où Jeannot venait de dire ces dernières paroles, il entendit du bruit. Il n'eut que le temps de se coller contre la muraille.

— Diable! pensa-t-il, j'ai bien fait de choisir le soir. Pourvu que l'individu qui va apparaître n'ait pas une lumière!

La chance favorisait le bandit. L'homme qui se montra n'avait pas de falot. Malgré l'obscurité, le chef des Incendiaires reconnut la taille et l'épaisse carrure de l'oncle de l'infortuné Stanislas!

— Oh! oh! je vois qu'il n'était que temps!

Le vieux gardien appelait son neveu. Il s'enfonça dans le corridor en laissant la porte ouverte.

— L'excellent homme, dit Jeannot, c'est lui-même qui renverse tous les obstacles, qui favorise ma fuite! Ne nous amusons pas.

Il se mit de nouveau en marche et ne tarda pas à se trouver dans une cour.

— Si j'avais songé à prendre les vêtements de Stanislas, il me serait plus facile de circuler sans être reconnu! Il est vrai que j'aurais été surpris par son oncle!... Par où vaut-il mieux passer maintenant? Par ici?

Le chevalier mit au hasard une des clés dans une porte qu'il ouvrit.

— Oh! cela tient du prodige! Et puis l'on dit que la Providence ne favorise que les gens vertueux!

Jeannot ne se sentait pas de joie. Néanmoins, il n'était pas encore en sûreté et ne tarda pas à en faire l'expérience. Il se trouvait en face d'une grille, lorsque les cris : « Au secours! au secours! à l'assassin! à l'assassin! » se firent entendre. Il reconnut la voix de Stanislas. Des pas précipités retentirent aussitôt.

Jeannot sentit qu'il était réellement en danger. Il revint sur ses pas, et, comme il avait négligé de refermer la porte dont il avait la clé, il ne tarda pas à être de nouveau dans la cour. Il chercha un endroit pour se cacher et n'en vit d'abord aucun. Un puits seul se trouvait dans la cour dont les murailles étaient très hautes. Il était pris comme un rat dans une souricière.

Les pas se rapprochaient cependant. Stanislas criait plus fort que jamais. A sa voix s'était mêlée celle du vieux geôlier.

— Un prisonnier vient de s'échapper!

Le chevalier de la Torche avait un tremblement convulsif.

— Je suis perdu, moi qui me croyais sauvé!

Il regarda de nouveau autour de lui et eut un moment envie de se précipiter dans le puits plutôt que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

— Au secours! au secours! criait toujours Stanislas.

Jeannot monta sur la margelle. Il lui vint l'idée de se cramponner à la corde et de se laisser glisser.

— J'aurai toujours assez de force et d'agilité pour remonter.

Son projet fut mis aussitôt à exécution, et, quand les gardiens de la prison firent irruption dans la cour, il avait disparu. On ne se douta pas qu'il s'était arrêté en ce lieu. Ceux qui le cherchaient, passèrent en courant.

Le chevalier, dont la position était très difficile, entendait leurs jurons et leurs blasphèmes. Le vieux gardien maltraitait surtout Stanislas.

— Imbécile, je t'avais bien dit de te méfier!

Le bruit ne dura pas longtemps ; tout rentra dans le silence.

Jeannot fut bientôt sur la margelle.

— Sauvé, encore une fois sauvé! Mais ne nous dépêchons pas de crier victoire. Ces murailles sont hautes; il est nécessaire que je prenne de nouveau les corridors. Si j'ai le malheur de rencontrer un gardien ou d'être entendu, s'il me manque la clé d'une porte, si le portier refuse de me laisser passer, me voilà de nouveau en captivité et alors...

Jeannot sentit un nouveau frisson passer en lui, à l'idée de ce qui lui arriverait, s'il n'échappait pas à la justice.

— Allons, du courage, dit-il.



Miette poussa un cri. (P. 181.)

XX

MIETTE ET DIANE

Miette avait été, comme le chevalier de la Torche, enfermée dans une cellule de la prison du Vieux-Palais.

A peine fut-elle seule, qu'elle se reprocha de n'avoir pas tout raconté à l'homme qui l'avait interrogée.

— Il m'aurait rendu la liberté, dit-elle, je pourrais respirer l'air pur, tandis que...

La jeune fille réfléchit.

— Il me semble que la figure de cet individu ne m'est pas inconnue! Je sais bien qu'il est de la *rousse*, mais je l'ai vu ailleurs.

Elle se frappa le front.

— J'y suis!... L'autre nuit, à travers la grille, c'était lui qui causait avec un homme qu'il appelait M. le procureur du roi. Ah! ah! j'ai entendu des choses curieuses. Je l'aurais bien étonné si je lui avais raconté leur conversation... J'aurais pu facilement passer à ses yeux pour sorcière!... Il est fâcheux que je ne me sois pas souvenue plus tôt... Il faut espérer que je serai encore une fois interrogée aujourd'hui...

L'espoir de Miette fut vain. Elle ne reçut que la visite d'un geôlier aussi rude et aussi sévère que l'oncle de Stanislas l'était pour le chevalier de la Torche. Elle se résigna à passer la nuit, car elle n'eût su où aller se coucher, mais elle eût bien voulu savoir si, le lendemain, elle ne serait pas encore conduite auprès du chef de la Sûreté. Quoiqu'elle ne manquât pas ordinairement de hardiesse, elle eut peur que le gardien ne la rudoyât et elle ne lui posa pas de question.

Elle passa la nuit assez tranquillement. Chose singulière! elle eut des rêves heureux. Elle vit Pierre plusieurs fois, et il lui parut aussi beau et aussi noble qu'après la valeureuse action de la Grand'Rue.

— Mon bien-aimé! murmura-t-elle.

Elle se réveilla en sursaut.

— Demain, se dit-elle, j'irai le voir sur le bord du Jarret.

La pauvre petite oubliait qu'elle était enfermée dans un cachot. Elle était si fatiguée que le sommeil revint tout de suite la trouver. Le nom de Pierre fut encore sur ses lèvres, quand elle cessa de dormir.

Elle se dressa d'un bond.

— Malheureuse! malheureuse! s'écria-t-elle, ma triste position n'était plus présente à ma mémoire. J'étouffe, j'étouffe ici.

Le geôlier ne se montra que très tard et vit avec étonnement que Miette n'avait pas pensé à manger.

— Tiens, vous n'avez touché à rien?

La petite ne répondit pas. Le geôlier eut pitié d'elle.

— Seriez-vous malade?

Miette résolut de profiter de l'occasion pour interroger cet individu.

— Je ne suis pas malade, je voudrais seulement savoir quand je sortirai d'ici.

— Pour cela je n'en sais rien.

— Croyez-vous que M. le juge ne m'interrogera pas prochainement ?

— J'en ai peur pour vous, il a tant à faire ! Cependant, on m'a assuré qu'il était nécessaire de vous entendre bientôt, que vous étiez complice des Incendiaires ! Vous viendrez alors à votre tour.

Miette poussa un soupir et se tut. La journée s'écoula sans que sa position subit un changement quelconque. Le soir, son accablement était extrême.

— Mangez donc, dit le geôlier.

— Je ne puis !

— Est-ce que vous voudriez mourir?

— Mourir !

— Si vous y allez de ce train, vous ne tarderez pas à tomber malade.

— Du moins, si je meurs, je sortirai de cet endroit.

— Oui, pour aller au cimetière.

Miette eut un mouvement d'effroi. L'homme qui avait d'abord causé tant de répulsion à la fillette avait maintenant un accent paternel.

— Je vous ai apporté un plat qui sort de l'ordinaire de la prison, mangez-le. Il vous rendra un peu de force ! De la résignation !

La petite fit des efforts pour avaler quelques bouchées en présence du gardien.

Elle n'eut pas, cette fois, des songes heureux pendant la nuit qui suivit. L'image de la folle ne cessa d'être devant ses yeux.

— Qu'est devenue cette infortunée? Lui a-t-on rendu la liberté ou l'a-t-on emprisonnée comme moi? Qui sait? Peut-être est-elle en ce moment enfermée dans un hospice de fous. La singulière histoire que la sienne !

Miette réfléchit un instant.

— Quelle pensée m'était venue ! Si cette femme était ma mère, si j'étais l'enfant que Clamart lui a arrachée !

Vers le matin, elle s'endormit et ne s'éveilla qu'au grand jour.

— Si je ne redeviens pas libre aujourd'hui, je suis perdue !

Elle fit quelques tours dans l'étroite cellule.

A midi, le geôlier reparut.

— Tenez, voici de quoi manger. Lorsque vous aurez fini, j'ai ordre...

— De me faire sortir de ce cachot?...

— Oui, mais pour une heure seulement.

Le teint de Miette, qui s'était empourpré, redevint pâle.

— Ah ! fit-elle tristement. Et où devez-vous me conduire?

— Sur la terrasse du Palais, où vous pourrez prendre l'air et vous promener. Hâtez-vous !

Elle secoua la tête.

— C'est inutile. Vous savez bien que je n'ai pas faim.

— Pauvre petite!... Essayez, cependant...

— C'est en vain. Je ne puis, mon bon monsieur.

— Venez, alors.

Miette suivit le gardien dans les corridors. Ils descendirent et montèrent de nombreuses marches. Enfin, au bout d'un corridor très étroit, l'homme poussa brusquement une porte.

La fillette faillit tomber à la renverse. Le grand jour et le grand air lui causaient une sorte de saisissement. Elle réunit cependant ses forces et fit quelques pas en chancelant. Puis elle se cramponna à une balustrade et regarda autour d'elle.

Le spectacle qui était sous ses yeux était admirable. Elle voyait tout Marseille, la grande ville commerçante, la cité de la vie et du mouvement, qui déjà s'annonçait comme devant être un des ports les plus considérables et les plus vastes du monde.

Elle voyait Marseille, et, de cette immense agglomération de maisons, sortaient des bruits vagues et confus.

Le temps était splendide. Jamais journée plus souriante, jamais ciel plus pur. Le soleil semblait miroiter avec joie dans les flots de la Méditerranée bleue.

Miette aspirait avec bonheur la douceur de la brise. Elle oubliait sa situation; elle oubliait qu'elle ignorait le moment où il lui serait permis de quitter la prison, c'est-à-dire la tombe, pour être encore au nombre des vivants, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas captifs.

— Oh! monsieur, fit la jeune fille au gardien, avec une larme dans la voix, je ne comprends pas que vous puissiez vivre dans des cachots!

Le gardien soupira. La vie sociale a ses exigences. Il y a des geôliers et des bourreaux. Ce n'est pas à dire que leur état leur plaise. Une heure sonna au Calvaire, qui est près du Palais.

— Il est temps de rentrer!

Miette joignit les mains.

— Déjà!

— Je ne puis attendre... Suivez-moi, mon enfant.

— Allons!

Un moment après, la jeune fille se trouva de nouveau dans sa cellule. Elle était triste, mais résignée. La chèvre sauvage était-elle domptée?

Miette se sentait fatiguée, comme si elle avait fait une longue course. Elle se laissa tomber sur la paille.

— Sans doute, ma bonne amie Diane ignore la position dans laquelle je me trouve, autrement elle serait déjà ici.

Le geôlier referma le cachot, et elle resta seule jusqu'à la tombée de la nuit.

— Il faut en prendre encore mon parti, dit-elle, quand l'obscurité commença à régner, on ne m'interrogera pas aujourd'hui.

Comme elle venait de prononcer ces paroles, elle entendit des pas dans le corridor.

— Serait-ce pour moi?

Elle se dressa aussitôt.

La porte s'ouvrit et le geôlier se montra, portant une lanterne. Il était accompagné de deux personnes qu'elle ne reconnut pas d'abord : un homme et une femme. Son cœur battit néanmoins avec force.

La femme s'approcha la première et leva son voile.

Miette poussa un cri et s'élança dans ses bras. Elle venait de reconnaître Mlle de Méricourt qui était aussi émue qu'elle.

Le premier moment d'effusion passé, la jeune fille fit attention à l'homme.

Elle n'eut pas de peine à savoir qui c'était, quoiqu'elle ne pût que difficilement apercevoir ses traits. Le nom de Pierre fut immédiatement sur ses lèvres comme il était dans son cœur.

La petite ne pouvait croire à son bonheur.

— Lui! lui! disait-elle.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est encore qu'un rêve!

— Non, non, fit Diane en l'embrassant de nouveau, c'est la réalité!

— Oh! je ne veux pas vous quitter.

— Tu le peux, car tu es libre!

— Libre, est-ce vrai?

— Demande-le à monsieur.

Le geôlier fit un signe affirmatif.

— Allons, allons, partons d'ici.

— Partons.

Miette se dirigea vers la porte. Elle chancelait comme le matin.

— Soutenez-la, Pierre, dit Mlle de Méricourt.

Le jeune homme n'y tint plus. Il l'enleva dans ses bras nerveux et se mit à la couvrir de baisers.

Pendant ce temps, Diane s'était approchée du gardien, et, devinant combien, malgré son air rude et bourru, cet homme avait été bon pour la nièce de Clamart, elle lui remit cinq pièces d'or.

Le geôlier se confondit en remerciements.

— Ce n'est rien, dit la belle et généreuse fille du baron de Méricourt. Si vous avez besoin de ma protection pour quelque nouvel emploi, elle vous est acquise. Quoique femme, j'ai un peu de crédit.

— Je le sais, je le sais! Soyez heureuse en récompense de tant de bontés!

Diane eut un soupir.

— Je vous remercie, fit-elle avec émotion.

A ce moment, retentirent les cris de Stanislas : « Au secours! au secours! »

— Qu'arrive-t-il?

— Je l'ignore, dit le gardien.

— Est-ce qu'un prisonnier maltraiterait quelqu'un?

— C'est probablement un Incendiaire qui cherche à s'échapper. La voix part du côté où ils se trouvent.

Ce mot incendiaire avait fait frissonner Mlle de Méricourt. Elle avait pâli. Le geôlier continua :

— Je reconnais cette voix, c'est celle de Stanislas, le neveu du père Mathieu. Me permettez-vous de vous quitter?

— C'est juste! Votre devoir vous rappelle à l'endroit d'où partent ces clameurs?

— On portera secours à ce pauvre Stanislas avant moi. Ce n'est pas dans cette aile qu'il se trouve!

Le gardien quitta Pierre, Miette, et Mlle de Méricourt dans les corridors. A chaque instant, on rencontrait des employés de la prison qui se hâtaient de se rendre à l'endroit d'où venait le bruit.

L'air frais de la nuit fit une nouvelle et vive impression sur Miette. Une voiture attendait Diane devant le Palais. Pierre ne voulait pas monter, Mlle de Méricourt l'y força.

— Voulez-vous quitter votre amie, quand je vous permets de rester avec elle!

La voiture roula bientôt du côté de Saint-Loup.

La route fut silencieuse.

Les amoureux gardaient le silence. Quant à Diane, le mot incendiaire avait éveillé en elle tout un monde de pensées tristes auxquelles on devine que le chevalier de la Torche n'était pas étranger.

Il est inutile de dire que, depuis qu'elle connaissait ce qu'était ce misérable, elle n'éprouvait plus pour lui que du mépris. Mais son âme était vivement froissée d'avoir été trompée par son cœur.

— Parmi tous ceux qui venaient au château, c'était justement lui que j'avais remarqué. Je dédaignais orgueilleusement les autres au profit de celui-là ; je méprisais l'affection si noble et si pure de M. de Marillan comme si elle n'était pas digne de moi; maintenant, ce serait la mienne qui ne serait pas digne de lui!

Diane ne pleurait pas.

C'était une de ces natures fières qui regardent les pleurs comme une faiblesse et que le chagrin tuerait, sans qu'une larme vînt à leurs yeux doulou-

reusement secs. Semblable à un chêne, la tempête l'eût brisée, mais ne l'eût pas fait plier. Elle avait toutes les qualités des descendants de races fortes, sans en avoir les défauts.

Il était neuf heures du soir, lorsque le carrosse arriva à Saint-Loup. Mlle de Méricourt donna l'ordre à un domestique de préparer une chambre pour Pierre et une chambre pour Miette.

— Vous mangerez bien quelque chose, afin de vous remettre des émotions que vous avez éprouvées? dit-elle aux deux jeunes gens.

Quoique la nièce de Clamart n'eût rien pris depuis la veille, elle n'avait pas faim. Il lui fallut se forcer pour prendre quelques aliments.

Quand elle eut fini, Diane la conduisit à l'appartement qu'elle lui destinait.

— J'aurai demain à te parler, Miette, lui dit-elle affectueusement.

— Je suis à votre disposition tout de suite, mademoiselle.

— Non, demain. Il faut que tu aies l'esprit libre et que tu me promettes de ne dire que la vérité.

— Je vous le jure!

— Bonsoir, ma chère petite.

— Au revoir, mademoiselle.

Le lendemain matin, lorsque Miette s'éveilla, un gai rayon de soleil pénétrait dans l'appartement. Un petit oiseau chantait sur la fenêtre; son doux ramage réjouissait le cœur. La fillette se leva et ouvrit la fenêtre.

— Oh! la belle chose que la liberté, que l'idée de pouvoir parcourir, si cela me plaît, ces belles campagnes qui s'étendent devant moi!... Et ces arbres sont-ils verts malgré la saison avancée, et ce ciel est-il bleu? Il me semble plus radieux qu'hier, lorsque je le regardais de la terrasse de la prison.

Il était encore de bonne heure. Notre héroïne résolut de se passer la fantaisie de fouler l'herbe des près et de revoir le jardin. Elle se glissa hors de l'appartement et se trouva bientôt sur la terrasse.

Mlle de Méricourt l'y avait précédée.

— Tiens, Miette, déjà levée!

— Et vous, mademoiselle?

— Tu sais bien que c'est mon habitude!

— C'est vrai.

— Mais d'où vient que tu es encore vêtue ainsi!

La fillette regarda Diane d'un air étonné.

— N'as-tu pas vu à ton chevet les vêtements que je t'ai fait préparer?

— Quels vêtements?

— Je comprends. Tu t'es éveillée de si bonne heure qu'on ne les avait pas encore apportés quand tu t'es habillée, mais ils doivent être préparés maintenant. Viens.

La nièce de Clamart suivit la fille du baron. Un costume complet, en effet, était déposé dans la chambre.

— C'est pour moi cela? fit joyeusement la fillette en frappant des mains.

— Oui, ma petite, répondit d'un air sérieux Diane, j'ai pensé que, maintenant que te voilà grande, tu ne devais pas rester comme une mendiante et aller pieds nus par les chemins. Puisque un grand garçon t'aime, il faut te tenir d'une manière convenable, afin qu'il ne rougisse pas de toi et te garde son amour.

— Oh! que vous êtes bonne!

— Quand tu auras terminé ta toilette, tu redescendras au jardin. Je suis persuadée que tu seras ravissante et qu'il n'y aura pas de fille plus belle que toi.

— Je sais bien, moi, que je ne serai jamais aussi jolie que vous.

— Flatteuse!

Une fois Mlle de Méricourt sortie, Miette changea de vêtements. Elle peigna ses cheveux noirs, qu'elle laissa flotter sur son cou, et chaussa une paire de souliers qu'elle devait également à la générosité de la fille du baron.

Elle s'approcha d'une glace et ne put s'empêcher de se trouver charmante.

— C'est maintenant, pensa-t-elle, que le collier de corail irait bien sur mon cou!

Elle eut un soupir de regret bientôt réprimé, quand elle pensa que ce présent lui avait coûté trois jours de liberté.

Lorsque Miette rejoignit sa bienfaitrice, celle-ci eut une exclamation.

— Tu es encore plus charmante que je ne le croyais. Je veux que Pierre soit fier de celle qui sera sa femme.

— Sa femme!

— Est-ce que tu ne le souhaites pas?

La nièce de Clamart baissa les yeux.

Diane se mit à rire.

— Tu es bien jeune encore, bien enfant, mais il a du bon sens pour toi. Ah! il m'a fait des confidences! Ses sentiments sont purs, son affection noble. Il faut qu'il ait fait sur moi une bien vive impression pour que je te parle ainsi!

Un moment s'écoula pendant lequel les deux jeunes filles gardèrent le silence.

Ce fut Mlle de Méricourt qui reprit la parole.

— Je dois t'expliquer avant tout comment j'ai connu ta captivité. J'avais entendu parler de l'arrestation d'une partie de la redoutable bande des Incendiaires, sans me douter que tu étais aussi en prison, lorsque j'ai vu venir hier, un pauvre garçon que je n'avais jamais vu et qui était pâle et défiguré. C'était Pierre.

— Mon pauvre ami!



Les garçons obéirent. (190.)

— Oui. « Mademoiselle, me dit-il, pardon si j'ose me présenter devant vous, pardon si j'ose vous demander un si grand service. » Je le priai de s'expliquer. Il me raconta qu'il avait une grande affection pour toi, et que depuis le soir de l'incendie il ne savait pas ce que tu étais devenue. « Sachant que vous portez quelque intérêt à Miette, ajouta-t-il, je vous prierai d'être assez bonne pour prendre des renseignements sur son sort. J'ai de fortes raisons

de croire qu'elle a été jetée en prison en même temps que son oncle. C'est en vain que je me suis présenté chez plusieurs magistrats, personne n'a voulu m'apprendre si mes suppositions étaient fondées. »

— Excellent Pierre !

— C'est à lui que tu dois de n'être plus dans un cachot.

— Et à vous !

— Sans lui, j'aurais ignoré ta triste situation. J'avoue cependant que j'aurais été fâchée que tu ne fusses plus venue me voir. J'aurais pensé que ma belle Miette m'oubliait et... voilà tout.

— Vous oublier, vous, si bonne !

— Je le reconnais, j'aurais eu tort de t'accuser. Mais ne vaut-il pas mieux que les choses se soient passées ainsi ?

— Certainement.

Diane continua :

— Aussitôt que Pierre m'eut fait part de ses conjectures, je ne perdis pas de temps, j'allai moi-même voir M. le procureur du roi, qui est un ami de ma famille. Dès que je lui eus expliqué le sujet qui m'amenait chez lui, il fit appeler un des chefs de la police de sûreté. Cet homme se souvint immédiatement de toi. « Une jeune fille de quinze ans, dit-il, bon, c'est cela, Ce qui a déterminé son arrestation, c'est un collier en corail. » « Un collier de corail, c'est moi-même qui le lui ai donné ! » « En effet, elle l'a prétendu. On n'a pas eu malheureusement le temps de vérifier sa déposition ! »

— Pendant ce temps-là, dit Miette, je mourais en prison !

— M. de Marillan n'était pas moins indigné que moi. En ma présence, il a fait de vifs reproches à M. Comté, car c'est ainsi que se nomme l'individu qui nous a fourni les renseignements. Ce dernier a alors prétendu qu'il te retenait surtout parce que tu pouvais, par des aveux, jeter quelque jour sur l'affaire des Incendiaires. Est-ce vrai ?

Miette éprouva un peu d'embarras ; néanmoins elle n'hésita pas.

— Oui.

— « Elle est d'ailleurs, poursuivit l'homme de confiance de M. de Marillan, parente d'un complice de ces malfaiteurs qui ont brûlé une partie de Marseille. » Je savais ce dernier détail par Pierre, cependant j'ai demandé ta liberté et je l'ai obtenue, grâce aussi aux instances d'une personne qui se trouvait là...

Diane se sentit rougir.

— Oh ! donnez-moi le nom de cette personne, dit Miette, que je puisse la remercier comme je vous remercie !...

— M. Georges de Marillan.

— Je le connais. N'est-ce pas ce beau monsieur qui était l'autre jour ici ?...

— Justement.

Diane et Miette étaient arrivées devant la charmille où, quelques jours auparavant, Claire avait raconté à son amie l'histoire de ses amours, de ses malheurs.

— Entrons là, dit Mlle de Méricourt. Je t'ai dit, hier, que je voulais te poser quelques questions et te prier de ne me raconter que la vérité. Aujourd'hui, je te supplie de me la faire connaître tout entière.

— Je vous ai promis...

— Voyons, que sais-tu relativement à...

Miette regarda Diane, qui était maintenant fort pâle et qu'un tremblement nerveux agitait.

Un soupçon glissa dans l'esprit de la fillette.

— Que sais-tu sur le chevalier de la Torche?

Comme si une lueur subite eût pénétré en elle, Miette fit un rapprochement soudain. La conversation entre M. de Marillan et Comté, qu'elle avait entendue, lorsqu'elle était blottie derrière la grille du souterrain, lui revint à la mémoire.

Elle se souvint aussi de la présence du chevalier au château de Méricourt et elle ne douta plus. Le chef des bandits avait été un moment le rival préféré de M. Georges de Marillan et l'heureux possesseur du cœur de la fière jeune fille.

— Tu ne me réponds pas? fit Diane d'un ton de reproche.

— Je recueillais mes souvenirs.

— Dépêche-toi, car il me tarde de savoir comment tu te trouves mêlée à ce drame sinistre.

Miette commença bientôt son récit. Elle crut devoir ne rien cacher à sa bienfaitrice. Elle raconta comment l'idée lui était venue de descendre dans le souterrain et quels mystères elle y avait surpris.

Mlle de Méricourt l'écoutait en silence. Lorsqu'elle parla de la folle, la fille du baron l'interrompit cependant.

— Comment as-tu pu avoir le courage de garder le silence sur cette épouvantable séquestration?

La nièce de Clamart continua son récit, mais elle ne parla pas de la conversation qu'elle avait entendue et qui lui avait fait deviner les sentiments de Diane. Elle se borna à dire tout ce qu'elle avait appris la nuit même sur le chevalier de la Torche, puis elle raconta son évasion du souterrain.

— Je crois avoir encore, dans les vêtements que j'ai quittés, la clé de cette sombre demeure et une poignée de pièces d'or.

— Il est singulier que les agents de police ne t'aient pas fouillée.

— Ils étaient trop pressés.

— Sais-tu que tu as échappé à un nouveau danger?

— Lequel, mademoiselle Diane?

— Les Incendiaires étaient aussi faux-monnayeurs. Il est donc probable que les pièces que tu as trouvées sont fausses. Si on les avait découvertes sur toi, on m'aurait probablement refusé ta liberté. Cet or, tu me le remettras, n'est-ce pas?

— Comme vous voudrez.

Inutile de dire que la présence dans le caveau d'un malheureux, qui avait été tué apparemment par les ordres de Jeannot, avait fait sur Mlle de Méricourt une profonde impression.

— Auguste! Tu dis qu'il se nomme Auguste? Mais c'est ainsi que se nomme le fiancé de Claire Lombard! Que signifie tout cela?

— Le chevalier de la Torche avait encore un autre nom.

— M. Marcel?

— Précisément...

— Mais alors?... Claire ne se trompait pas... Cette ressemblance qui l'avait fait prendre... Ce qu'elle disait d'abord était donc vrai... Mais pourquoi s'est-elle rétractée?... Ma tête s'égare... Tout est mystère autour de moi!... Continue, Miette, continue, mon enfant, peut-être la suite de ton récit jettera quelque clarté sur la nuit qui m'entoure!

Ce que la Miette avait encore à dire s'était presque entièrement passé à Saint-Loup. Elle fut bien aise de faire connaître dans tous ses détails à sa noble bienfaitrice l'histoire de Fortunée.

— M. d'Aimard, dit celle-ci, est incapable d'un crime. Le meurtrier ne peut être que ce Clamart, ton parent, malheureuse enfant!

— Moi aussi, je pense que c'est lui.

— Qui sait ce qu'est devenue la pauvre insensée?

— Je l'ai revue après mon arrestation. On l'avait, comme moi, jetée dans le violon.

— Y est-elle restée prisonnière?

— Je le pense...

— Comment le saurons-nous?

— Puisque vous avez appris ce que l'on avait fait de la pauvre Miette, vous pourrez peut-être découvrir où est cette pauvre femme. N'est-ce pas que ce ne peut être que la fille du garde-chasse?

— Il n'y a pas à en douter ; mais toi, tu lui portes beaucoup d'intérêt?

— C'est presque involontaire, je me sens...

Diane eut un court moment de réflexion.

— Il faut avertir M. d'Aimard de ce qui se passe.

— Habite-t-il loin d'ici?

— Non, à sa *bastide* de Saint-Tron.

— Si vous voulez...

— Eh bien?

— Je me chargerai de la commission...

— Comment? Est-ce que tu penserais aussi...?

— Je hais trop Clamart pour qu'il ne soit pas pour moi un bourreau au lieu d'être un parent.

— Va, mon enfant, et amène-moi M. d'Aimard. Dieu veut lui rendre peut-être aujourd'hui une partie du bonheur dont il l'a privé.

Miette et Diane sortirent de la charmille.

XXI

L'HOTEL-DIEU

« C'est le temple de la misère et de la souffrance! » a dit de l'Hôtel-Dieu un écrivain. Là, en effet, tous les maux physiques trouvent leurs remèdes ; là, tous ont leur terme : la guérison ou la mort!

Les hôpitaux sont une des plus belles créations de l'homme, en même temps qu'ils sont des monuments élevés à l'évangélique précepte : « Aimez-vous les uns les autres. »

A nos yeux, c'est la seule note sensible du moyen âge. Dans cette époque de fer et de tortures, d'esclavage et de tyrannie, on est surpris de voir le grand nombre d'établissements institués pour soulager l'humanité. Hospices pour les lépreux, les voyageurs, les convalescents, les incurables, les aveugles, les infirmes de toute sorte, les aliénés, les prisonniers, les orphelins; chaque maladie, chaque malheur a son asile.

L'Hôtel-Dieu de Marseille date de 1188. Les hospitaliers du Saint-Esprit achetèrent, à cette époque, de l'abbaye de Saint-Sauveur, une maison dans laquelle ils reçurent les malades et les enfants abandonnés, avec la permission du vicomte Barral, qui leur accorda des privilèges.

« Au mois de décembre de la même année, dit l'auteur des *Rues de Marseille*, un Marseillais nommé Hospinel donna aux fondateurs un terrain contigu, qui relevait de l'abbaye à laquelle le nouvel hôpital fut obligé de payer annuellement une cense de quinze sous couronnés. »

Cet hôpital fut enveloppé dans l'immense désastre qui couvrit Marseille de ruines en 1423. Dans la nuit du 19 au 20 novembre, les Aragonais prirent de

vive force la ville qui était à peu près désarmée, et les affreuses lueurs de l'incendie éclairèrent des scènes de pillage et de mort.

L'Hôtel-Dieu, que l'on a appelé longtemps hôpital du Saint-Esprit, du nom de ses fondateurs, fut complètement dépouillé. *Los cathalans en raubat tot aquest hostal*, dit le registre de l'hôpital pour les années 1422-1423.

Gratifié de nombreux dons, l'Hôtel-Dieu ne tarda pas à se relever. Nous ne nous occuperons pas de son administration intérieure ; qu'il nous suffise de dire que cet établissement utile eut souvent à souffrir de la situation des finances de la ville et que son existence fut gravement compromise.

Quelques legs faits par de riches citoyens, des dons ou des sacrifices le tirèrent toujours d'affaire, tant la charité est inépuisable à Marseille.

Le jour de l'incendie de la maison Lombart, la police avait apporté à l'Hôtel-Dieu un malheureux jeune homme que l'on avait d'abord considéré comme mort, mais en qui un habile médecin avait cru découvrir un souffle de vie.

Cette victime n'était autre qu'Auguste, que les agents de Comté avaient trouvé dans le souterrain. Le malheureux amoureux de Claire avait une large plaie au côté.

— Puisque vous dites qu'il n'est pas mort, tâchez de lui faire reprendre connaissance pour quelques heures, dit au docteur le chef de la police de sûreté, vous rendrez service à la justice.

Le médecin, qui était plein de cœur et d'humanité, hocha la tête.

— C'est avant tout à lui-même que je veux rendre service.

Le praticien s'approcha du corps et examina longuement la plaie.

— Cette blessure a été faite avec un poignard ; cependant elle me semble avoir plus de surface que de profondeur.

C'était sur une table de l'amphithéâtre que l'on avait déposé le corps d'Auguste. Le médecin se plaignit.

— Pourquoi n'a-t-on pas couché la victime, au lieu de la transporter ici?

— Nous avons cru qu'elle avait rendu l'âme!

Le docteur se mit en colère.

— Vous êtes tous des butors, dit-il, furieux, aux garçons de salle qui l'adoraient malgré sa brusquerie. Qu'on m'enlève ce gaillard et qu'on le mette dans le premier lit vacant!

Les garçons obéirent.

Les prévisions du docteur ne furent pas trompées. Auguste, grâce à des soins assidus, sortit la nuit même de son état d'insensibilité.

Une fièvre ardente et le délire ne tardèrent pas à apparaître.

Personne cependant n'avait confiance, le médecin seul répétait :

— Soyez tranquille, il s'en tirera, il s'en tirera!

L'excellent homme n'avait guère quitté le chevet du blessé, pour qui il éprouvait involontairement la sympathie la plus vive.

Dans son délire, Auguste prononçait des paroles sans suite, mais un nom revenait souvent, celui de Claire.

— Mon sujet est amoureux, il ne mourra pas! Il y a une providence pour ceux qui sont atteints du mal d'amour!

Il ajoutait aussi :

— Je parie que quelqu'un viendra prendre demain de ses nouvelles.

Il se trompait, l'excellent homme, personne ne s'informa de l'état du jeune homme, si ce n'est Comté, qui passa deux heures à écouter avidement les mots qui s'échappaient de la bouche de la victime.

— Mais savez-vous que vous avez tort, dit le médecin, de profiter de la situation de ce malheureux pour essayer de deviner ses secrets pendant son sommeil?

— C'est mon devoir! répondit le chef de la sûreté.

— Mais c'est peut-être aussi le mien de ne pas supporter une semblable chose.

— Dans l'intérêt même de ce jeune homme, n'est-il pas nécessaire que nous essayions de deviner qui il est?...

— C'est juste, mais...

— Ne faut-il pas qu'il soit vengé? Ne faut-il pas que son meurtrier soit puni?...

— Vous devriez avoir d'autres moyens.

— Tous les moyens sont bons pour la recherche de la vérité.

— Je ne connaissais pas ce précepte.

Comté, en se retirant, laissa un agent pour le remplacer.

Le bon docteur n'osa plus rien dire.

— Et l'autre, celle qu'il nomme dans son sommeil, qui ne vient pas!

Le quatrième jour, c'est-à-dire celui où le chevalier de la Torche devait s'évader, le médecin qui venait d'arriver entendit dans la salle un bruit de robe.

— Serait-ce Mlle Claire?

Il aperçut une adorable jeune fille aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Il ne s'y trompa pas.

— C'est elle! Mieux vaut tard que jamais.

Claire était accompagnée de sa mère.

La jeune fille n'eut pas besoin de demander où se trouvait le lit de celui qu'elle aimait. Elle y alla tout droit. Souvent le cœur est le meilleur guide.

A la vue du jeune homme, sa douleur fut profonde. Un cri s'échappa de sa bouche :

— Auguste!

L'émotion de Mme Lombard était non moins grande.

— Ton père a bien fait de ne pas venir, ce spectacle lui aurait fait mal. Dire que c'est parce que nous avons accusé ce pauvre enfant, qu il est dans cet état.

— Mon Dieu!

— Ce misérable M. Marcel... Non, veux-je dire, ce misérable qui prétendait être... et qui a volé... lui que nous traitions en fils et qui était un assassin... ou plutôt... Je ne sais ce que je dis... Cet incendie, ces crimes, l'état de cet infortuné garçon, tout cela me fait perdre la tête.

La bonne dame essuyait une larme.

Claire ne disait rien pendant ce temps-là. Elle considérait son amant, et une immense douleur s'emparait d'elle lorsqu'elle pensait qu'elle pouvait le perdre. Elle regardait ses traits altérés par la souffrance, son visage qu'empourprait la fièvre et elle sentait son cœur voler tout entier vers lui.

Elle eût voulu crier : Je t'aime! persuadée que ce nouvel aveu rendrait la vie au malheureux s'il pouvait l'entendre. Mais Auguste ne savait pas, ne voyait pas, hélas! qu'elle était auprès de lui, et ses efforts pour se faire reconnaitre eussent été inutiles!

On eût dit que le bon docteur comprenait ce qui se passait en elle, car son visage avait pris une vive expression de bienveillance.

— Vous reverrez le malade, si vous voulez, mademoiselle, lui dit-il doucement.

— Vous le sauverez, au moins?

— Je m'y engage.

Mme Lombard et Claire se retirèrent.

C'était par la police que la famille du mercier avait su ce qui était arrivé au pauvre commis. Comté s'était rendu au domicile du négociant et l'avait longuement interrogé sur M. Marcel.

— Quelles étaient ses habitudes?

— Elles nous paraissaient assez régulières.

— Un vol n'a-t-il pas été commis chez vous?

— C'est vrai.

— Vous avez déposé une plainte?

— C'est vrai.

— Et n'aviez-vous aucun soupçon du véritable auteur?..

— Non, au contraire...

— Qu'entendez-vous par au contraire?.. Allons, il s'agit de dire tout.

— J'ai accusé une autre personne que lui...

— Et qui donc?



Toi, dans ce quartier? (P. 199.)

— Un commis que j'ai renvoyé en le traitant d'ingrat, de voleur!

— Pourquoi n'avez-vous pas fait part à la justice de ce fait?

— Je ne voulais pas perdre ce jeune homme.

— Vous l'auriez sauvé, car nous aurions découvert que le véritable coupable...

— Si j'avais écouté mon beau-père, si j'avais écouté Claire!...

— Quel nom venez-vous donc de prononcer? Qui s'appelle Claire?

— Ma fille.

Une idée vint à Comté.

— Répondez vite. Ce commis n'est-il pas âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans?

— Justement.

— Blond, n'est-ce pas?

— Oui.

— Un beau garçon!

— Pourriez-vous nous indiquer sa retraite?

— Je crois bien.

— Nous avons à le dédommager. Où est-il?

— A l'hôpital.

— Malade?

— Mourant.

— C'est le besoin, peut-être.

— Non. Il a été trouvé, frappé d'un coup de poignard, dans le souterrain des Incendiaires.

— Est-ce possible?

— N'avez-vous aucune raison de croire que Jeannot lui en voulût?

— Jeannot!

— Votre M. Marcel, enfin?

— Je l'ignore! Attendez. C'est lui cependant qui a insinué un des premiers...

— Bon. Il a accusé votre commis pour qu'on ne le soupçonnât pas, lui!

— En vérité!

Comté adressa encore quelques questions au mercier et se retira en le laissant tout bouleversé.

M. Lombard entra précipitamment dans un salon où se trouvaient sa femme, sa fille et le vieux grand-père.

Ce dernier était comme d'habitude dans un fauteuil; Claire, assise à côté de lui, travaillait à une tapisserie, mais son esprit était loin de son ouvrage. On devine qu'elle pensait à Auguste et qu'elle se rappelait avec terreur les menaces que lui avait faites le chevalier de la Torche, dont elle ignorait l'arrestation.

— Qu'as-tu? demanda Mme Lombard, en voyant le trouble de son mari.

— Si tu savais ce qui arrive!...

— Un malheur, encore!

— Nos soupçons de ces jours derniers étaient justes... M. Marcel est un escroc, un voleur, peut-être même plus...

Claire était en proie à une émotion bien naturelle.

Le grand-père faisait entendre un rire sec.

— Je l'avais bien deviné, moi !

— Ce n'est pas tout... Auguste...

La fille de M. Lombard se leva frémissante. Le grand-père cessa de rire.

— Eh bien ?

— Le pauvre garçon est innocent... Nous l'avons calomnié...

Mme Lombard se leva et s'approcha de son mari...

— Il faut réparer le mal que nous avons fait...

— Est-il temps encore ?

Claire poussa un cri et chancela.

M. Lombard s'élança vers elle.

— Qu'as-tu, mon enfant ?

— Achevez, je vous en supplie, achevez ! Vous voyez, j'ai du courage, je suis prête à tout...

Le grand-père eût voulu faire signe au mercier de se taire. Celui-ci [illegible].

— Voyons, dit sa femme, qu'est-il arrivé à ce pauvre garçon ?

— On l'a poignardé, on l'a assassiné !

— Il est mort ?

— Peu s'en faut.

Cette fois, Claire était restée muette. Elle s'était seulement affaissée en poussant un soupir.

— Ah ! mon Dieu ! fit M. Lombard, qu'est-ce qui arrive à notre fille ?

— Vous l'avez tuée, cria le grand-père. Vous n'avez donc pas compris qu'elle l'aime ?

— Que dites-vous là ?

— En accusant Auguste injustement, vous avez commis deux crimes sans vous en douter : vous l'avez tué lui, et maintenant c'est elle, celle que vous aimez tant, qui se meurt !

— Non, elle revient à elle.

— Claire ! Claire !

L'infortunée jeune fille rouvrait les yeux.

— Auguste !

— Il vit encore, pourquoi t'effrayer ainsi ? Dieu ne le prendra pas, il te le laissera, car il est plein de clémence et de bonté.

— Que signifient ces paroles ?

— Je connais ton amour.

— Ah !

— C'est ton grand-père qui nous a tout appris... Je jure que si Auguste se rétablit, tu n'auras pas d'autre époux que lui.

— Mon père !

— Tu ne me dois pas de remerciments. C'est moi qui devrais te remercier, puisque tu veux m'aider à réparer une grande faute.

Cette promesse et l'espérance que son amant reviendrait à la vie rendirent un peu de calme à Claire.

— Je désire savoir de ses nouvelles.

— Nous irons tous à l'hôpital. Je lui demanderai pardon, s'il le faut!

On sait ce qui arriva. Au moment de partir pour visiter le malade, M. Lombard ne se sentit pas la force de voir, gisant sur son lit de douleur, celui qu'il considérait comme sa victime. Sa femme et sa fille allèrent seules à l'hôpital, et nous avons vu cette dernière recevoir du docteur l'assurance qu'il sauverait son fiancé.

Le lendemain de cette visite, Claire se rendit de nouveau à l'Hôtel-Dieu. Cette fois, elle n'était accompagnée que d'une servante.

Le médecin était déjà là.

— Doucement, dit-il, une émotion trop forte pourrait lui faire beaucoup de mal.

— Comment?...

— Il a repris ses sens.

— Son état est alors...

— Oh! son état est très satisfaisant... Votre fiancé est tout à fait hors de danger.

— Quel bonheur!

— Seulement il est encore faible, et...

— Faut-il renoncer au plaisir de le voir aujourd'hui?...

— Je ne dis pas cela, mais... il faut ménager le peu de forces...

— Que faire?

— Je vais le préparer....

— Oui, c'est cela! Monsieur, que vous êtes bon!

— Je ne le suis pas autant que vous le croyez. D'ailleurs, je ne fais que mon devoir.

Au bout d'un moment, le médecin revint.

— Il ne peut croire qu'il lui sera possible de vous voir aujourd'hui même. Son émotion est si vive que je n'ai pas osé lui dire que vous étiez là. Attendez un moment encore, et j'irai de nouveau vers lui.

— Monsieur le docteur, je voulais vous demander... L'état d'Auguste exige-t-il qu'il reste ici? Ne pourrait-on pas le faire transporter à la maison?

— Impossible, pour le moment du moins.

— Quel dommage!

— Il n'est pas mal ici. .

— Oui, mais je ne puis...

— Je comprends... vous ne pouvez vous dévouer pour lui, vous ne pouvez passer des nuits entières à son chevet... Vous ne pouvez le soigner vous-même... comme un ange que vous êtes!...

— Oh! monsieur...

— Voyons, n'ai-je pas deviné votre pensée? Mais je vais retrouver notre malade.

L'excellent homme s'approcha de nouveau de la victime de Jeannot.

— Monsieur le docteur, fit le pauvre Auguste, vous m'avez donné une espérance qui me tuerait si elle ne se réalisait pas.

— Vos souhaits seront accomplis.

— Quand cela?

— Dans un moment.

— Pourvu que ce ne soit pas trop long!

— Quelques minutes seulement.

— Claire! Claire!

La jeune fille entendit cette voix malgré sa faiblesse. Elle crut que le médecin avait tout appris à son fiancé et que celui-ci l'appelait. Elle ne fit qu'un bond.

— Auguste!

— Claire! répéta le commis avec une joie ineffable.

— Je t'aime, je t'aime!

— Moi, je t'adore!

— Mon bien-aimé!

Il restèrent un moment appuyés l'un contre l'autre, sans pouvoir se séparer.

Le médecin commença à se repentir d'avoir laissé la jeune fille voir le jeune homme. Son inquiétude redoubla, lorsque le pauvre garçon, qui s'était légèrement soulevé, ferma tout à coup les yeux et retomba sur son oreiller Claire eut aussi un cri d'inquiétude.

— Mon fiancé!

Mais Auguste était de nouveau insensible. Une pâleur mortelle couvrait son visage.

— De l'eau! de l'eau! cria le docteur aux infirmiers.

Ceux-ci ne tardèrent pas à apporter ce qu'il demandait. Il en répandit sur le visage de l'amant de Claire, qui poussa un soupir.

Pour lui faire recouvrer entièrement ses sens, le docteur tira de sa poche un flacon et le plaça sous les narines du blessé. L'effet fut magique. Une teinte plus chaude remplaça la pâleur marmoréenne du visage.

Pendant l'évanouissement de celui qu'elle aimait, la vie de Claire avait semblé en suspens. Elle était restée immobile à considérer Auguste. Seules

ses lèvres s'agitaient comme si elle eût adressé au ciel une ardente prière.

Enfin le jeune homme rouvrit les yeux. On devine que ses premiers regards furent pour Claire... Il eût voulu pouvoir la couvrir encore de baisers, mais le médecin s'y opposa.

— Regardez-vous encore un moment, c'est tout ce que je permets...

— Du moins, pouvons-nous causer...

— Fort peu...

— Merci, merci de la permission...

Auguste saisit la main de Claire.

— Ah! dit le docteur, ceci n'était pas dans le programme, mais enfin...

Le blessé fit entendre de nouveau sa voix faible.

— D'où viens-tu, Claire? Comment se fait-il que tu sois auprès de moi? Est-ce du ciel que tu es descendue?

— Hélas! je viens de la terre.

— Pourquoi hélas?

— Parce que ce bas monde est une vallée de souffrances où l'on n'est jamais sûr du bonheur.

— Tes idées sont tristes...

— Au contraire, elles sont joyeuses...

— Que signifient alors tes paroles?

— Elles sont une allusion aux douleurs passées.

— Oublions-les.

— Oui, pour ne songer qu'à l'avenir!

Ce fut au tour d'Auguste de soupirer.

— A l'avenir! répéta-t-il.

— Ne sais-tu pas que mes parents consentent à nous unir?

— Est-ce possible?

— Ils connaissent ton innocence...

— Qu'entends-je!

— Le vrai coupable est découvert

— Le misérable!

— As-tu deviné qui c'était...

— Lui, lui!

— Oui, M. Marcel, qui n'est autre qu'un capitaine de bandits et qui, pour pénétrer dans notre maison, avait pris le nom et la qualité d'une de ses victimes.

— Cet infâme m'accusait.

— Maintenant il est arrêté!

— On a raison de dire que le crime est toujours puni.

Le médecin s'avança.

— Il est temps de vous séparer, dit-il.

— Déjà!

Ce cri s'échappa à la fois de chacune de leurs poitrines.

— Vous vous reverrez un autre jour, fit le bon docteur.

Un dernier baiser fut échangé, et les amants se quittèrent, le cœur plein d'amour et d'espérance.

— Il est bien hors de tout danger? demanda encore une fois Claire.

— Sa guérison n'est plus qu'une affaire de temps.

La jeune fille revint le lendemain matin. Le bonheur avait rendu une partie de ses forces à Auguste. Cette fois, M. Lombard avait accompagné Claire, qui, après un moment d'effusion, alla prendre le mercier par la main et le conduisit à son fiancé.

— Monsieur Lombard! dit celui-ci avec attendrissement.

— Appelez-moi votre père, si vous ne m'en voulez plus.

— Je ne vous en ai jamais voulu. Je savais que vous reconnaîtriez tôt ou tard que je n'étais pas coupable.

— Pardonnez-moi.

Une cordiale étreinte réunit le blessé et le commerçant qui l'avait accusé d'un vol odieux. Ce dernier renouvela la promesse que Claire n'aurait pas d'autre époux que l'homme qu'elle aimait.

XXII

FORTUNÉE

Il était midi quand M. Lombard et sa fille sortirent de l'hôpital.

Arrivés sur la place du Palais, ils se croisèrent avec une voiture dans laquelle se trouvaient Diane de Méricourt et Miette.

Diane donna aussitôt l'ordre au cocher d'arrêter ses chevaux.

— Claire! appela-t-elle.

La fille du mercier fut bientôt dans ses bras.

— Toi, dans ce quartier?

— Cela t'étonne? J'avais l'intention d'aller te voir en sortant de l'hôpital...

— Viendras-tu quand même?

— Oui, car j'ai plusieurs renseignements à te demander...

— Moi, j'ai des choses heureuses et des choses tristes à t'apprendre, je viens aussi de l'Hôtel-Dieu.

— A bientôt, ma bonne Claire.

— Au revoir, Diane!

Mlle de Méricourt dit au cocher de l'attendre et continua sa route à pied avec Miette. La fille du baron avait une lettre adressée au médecin en chef de l'hôpital.

Elle la remit au concierge, et le praticien vint lui-même chercher les deux jeunes filles.

— La pauvre femme que vous désirez voir, leur dit-il, est bien mal. Nous croyons qu'elle ne passera pas la journée.

— En vérité, dit Mlle de Méricourt d'une voix émue.

Miette ne dit rien. N'éprouvait-elle déjà plus la vive sensibilité des jours derniers?

Le médecin en chef conduisit Diane et Miette dans une des salles affectées aux femmes. Il s'arrêta devant un lit où se trouvait une malheureuse que la nièce de Clamart eut beaucoup de peine à reconnaître.

— C'est elle, fit-elle cependant à sa compagne.

C'était, en effet, Fortunée qui se mourait. La fatigue, les émotions dont avait souffert l'insensée, lui avaient enlevé le peu de forces qui lui restaient. Ne sachant que faire d'elle, on l'avait portée à l'hôpital.

Lorsque Mlle de Méricourt avait fait prendre des renseignements sur Fortunée, on lui avait appris l'état de la folle, et elle s'était empressée, comme nous l'avons vu, de se rendre avec Miette à l'Hôtel-Dieu,

La fillette n'avait pas trouvé la veille le chevalier d'Aimard à sa *bastide*.

Depuis deux jours, Étienne était parti pour l'Italie et ne devait pas être de retour avant un mois.

Fortunée avait les yeux fermés quand la fille du baron et sa compagne s'approchèrent de sa couche.

— N'a-t-elle plus sa connaissance? demanda tout bas Diane à une religieuse qui se trouvait là.

— Au contraire, à mesure qu'elle approche de la fin, sa raison semble lui revenir. Si elle ferme les yeux, c'est qu'elle ne peut pas supporter la clarté du jour. Il doit y avoir un bien terrible drame dans l'existence de cette pauvre créature!

— Son histoire est, en effet, bien triste.

— Je la plains du plus profond de mon cœur.

Fortunée fit un mouvement.

— Merci! dit-elle d'une voix distincte et en essayant d'ouvrir les yeux.

Une teinte plus pâle recouvrit son visage. Un soupir déchirant s'échappa de sa poitrine. Cette scène, qui faisait une vive impression sur les autres assistants, laissait Miette presque indifférente.

— Souffrez-vous? demanda Diane à Fortunée.

— Non, madame.



Je me trouvais face à face... (P. 205.)

La malheureuse fit un nouvel effort pour ouvrir les yeux. Ses regards parvinrent à se fixer un instant sur la fille du baron. Elle les referma aussitôt, et ses traits exprimèrent la surprise la plus profonde.

— Madame de Méricourt! dit-elle.

Diane n'était pas moins étonnée.

— Comment! elle sait mon nom!

Elle se pencha vers la malade.

— Vous m'avez déjà vue?

— Vous ne me reconnaissez donc pas, vous ne vous rappelez donc pas le bien que vous m'avez fait?

— Vous vous trompez, pauvre femme.

— Je ne me trompe pas, c'est vous qui avez oublié mes traits. J'ai bien changé depuis que j'ai fui le château, tandis que vous, on dirait, au contraire, que vous avez rajeuni. Vous êtes plus belle et plus rayonnante que jamais, madame.

— Appelez-moi mademoiselle.

— N'êtes-vous pas une dame? N'êtes-vous pas l'épouse de M. le baron de Méricourt?

Diane eut une légère exclamation. Elle avait compris l'erreur de la folle. La ressemblance extraordinaire qu'il y avait entre elle et sa mère morte était la seule cause de l'illusion.

— Je ne suis pas celle que vous pensez, Fortunée. Vivez, et je serai aussi bonne pour vous que Mme de Méricourt l'a été.

— Merci, mais il faut que je quitte la terre.

— Ne dites pas cela!

— Il faut que j'aille rejoindre Étienne et ma fille.

— Êtes-vous bien sûre qu'ils soient là-haut? Êtes-vous certaine qu'ils ne soient plus vivants?

— Je prie Dieu pour qu'ils aient quitté cette vallée de larmes, je prie Dieu pour qu'il me soit donné de les revoir au plus tôt.

— Votre souhait n'est pas charitable!

— Au contraire, fit la pauvre créature qui s'était dressée sur son séant et que ses forces semblaient abandonner.

Fortunée retomba épuisée.

— Elle n'en a pas pour longtemps! dit tout bas le médecin à Diane.

Mais, si bas que le praticien eût parlé, la folle avait entendu.

— Je le sais! dit-elle.

Diane s'approcha du lit.

— Notre présence vous fatigue-t-elle?

— Non, mademoiselle, je ne veux pas que vous vous éloigniez. J'ai à vous parler; seulement, il ne faut pas qu'on nous écoute.

Le médecin et la religieuse s'éloignèrent par discrétion.

— Regardez, dit le premier, quel phénomène produit la présence prochaine de la mort; c'est toujours la lampe qui jette une rapide et soudaine lueur avant de s'éteindre. Cette infortunée, après avoir été longtemps privée de la raison, la recouvre tout à coup, ses sens se développent et prennent une délicatesse inouie. Je parlais, il y a un instant, bas, bien bas, à Mlle de Méricourt. Elle a entendu ce que je disais. Le trépas est une singulière chose. Serait-ce le néant?..

— Ne dites pas cela, monsieur! fit la religieuse en se signant. Je crois fermement que c'est une seconde vie.

— Je comprends, dit le médecin, c'est cette espérance qui vous soutient, vous autres, anges du dévouement. La foi est plus forte que la science!

Mlle de Méricourt était restée près de la couche de la malheureuse Fortunée.

— Vous pouvez avoir raison. Il se peut que je ne trouve là-haut ni mon enfant ni mon époux. Qui sait ce qu'ils sont devenus?

— Je connais le sort de l'un.

— Apprenez-moi alors...

— M. d'Aimard...

— C'est bien son nom.

— M. d'Aimard a versé bien des larmes sur votre disparition.

— Je le reconnais là...

— Il a fait bien des recherches...

— Cher Étienne!

— Il serait ici à votre chevet s'il savait... et si un voyage en Italie...

— Je n'aurai donc pas la suprême consolation de le voir avant de mourir.

— Espérez.

— Plus d'espoir, le médecin a prononcé tout à l'heure...

— Quant à votre enfant...

— Mon enfant!... C'est juste!... Il ne faudrait pas qu'ils se rencontrassent sans se connaître! Peut-être même, en faisant des recherches, pourrait-il... Il faut que je vous raconte ce que vous devez ignorer de mon histoire...

— Vous sentez-vous assez de force?

— Oui; du reste, n'en n'aurais-je pas, il serait nécessaire que j'en trouvasse...

— Parlez, alors.

— Attendez, il faut que je recueille mes souvenirs. Tout me semble confus,

entouré d'une sorte de nuage... Comme ce brouillard obscurcit ma mémoire!... Ah! je me souviens.

Une expression de terreur profonde couvrit le visage de l'infortunée.

— Clamart! murmura-t-elle.

Elle claquait des dents.

— Rassurez-vous!

— Mme de Méricourt était votre parente?

— Ma mère!

— Que de bontés elle eut pour moi! Je crois qu'il n'y avait pas sur la terre une âme plus charitable.

— Tout le monde me parle encore de son cœur.

— Elle me prit chez elle, moi, la pauvre fille perdue, moi, que la mort de mon père et ma faute avaient rendue un objet d'horreur pour tout le village. Elle me soigna comme sa propre enfant. A cause de ma folie, on avait jugé à propos de me séparer de ma fille; elle la fit mettre en nourrice, et, de temps en temps seulement, on me permettait de la serrer dans mes bras.

— Je sais cela.

— Un jour on eut l'imprudence de nous laisser seules ensemble dans le pavillon situé au bout du jardin et qui me servait de demeure. Je ne sais quelle fantaisie me prit de faire une promenade avec Marie. Je sortis.

A peine fûmes-nous dehors qu'un cri terrible s'échappa de ma poitrine. Je me trouvais face à face avec l'homme que je détestais le plus au monde, avec celui que j'avais toujours cru, malgré le nuage qui obscurcissait ma raison, l'assassin de mon père. J'essayai de fuir, il me retint par la main. Je voulus appeler, il m'imposa silence et me mit la main sur la bouche.

Une terreur invincible paralysait mes membres... Ma petite Marie elle-même éprouvait une frayeur indescriptible. Clamart semblait en proie à une joie satanique. Il ricanait.

« — Enfin, murmura-t-il, ma vengeance va être complète! »

Mes forces étaient un peu revenues, je voulus lui échapper. Il me saisit par la taille... Oh! cette scène, au milieu de tant d'autres confuses, est restée présente à ma mémoire! Il m'entraîna malgré ma résistance. J'avais peur de perdre Marie, je la tenais convulsivement par la main. Elle criait, la pauvre petite... Clamart, impatienté, lui donna un coup de pied.

« — Lâche! » dis-je avec fureur.

Je m'élançai sur lui et je le mordis cruellement au visage.

« — Stupide idiote! » fit-il, tu me paieras tout cela.

Je voulus encore le mordre. Il m'envoya un coup de poing dans la poitrine. C'en était fait de moi. Je tombai évanouie.

— Pauvre femme!

— Vous avez raison de me plaindre, car la partie la plus triste et la plus horrible de mon existence va commencer.

— Mais le souvenir de ces souffrances vous fatigue.

— Il faut bien que je trouve le temps de tout vous raconter.

— Essayer de ne pas vous animer ainsi...

— C'est impossible! Je ne puis froidement...

— Faites cet effort sur vous-même. Du courage!

— Je continue... Quand je revins à moi, j'étais couchée sur un lit, un grabat plutôt. Mon enfant avait disparu. Je l'appelai. Aucune voix ne répondit à la mienne. Je ne sais pourquoi je me mis à rire... Je me levai, et savez-vous ce qui me prit? Une envie folle de danser!

Je tournai sur moi-même, d'abord doucement, puis plus vite, jusqu'au moment où une sorte d'écume me monta aux lèvres. Je ne me souviens plus de ce qui arriva pendant que j'étais dans cet état.

Tout ce que je me rappelle, c'est que, lorsque la nuit vint, je me trouvai dans les bras de Clamart, moitié nue, et essayant en vain d'échapper à ses immondes caresses.

Pardon, mademoiselle, si je vous fais connaître ces horribles détails, à vous, un ange de candeur et de pureté, qui ne soupçonniez pas peut-être qu'il y eût tant de scélératesse sur la terre!

— Pauvre Fortunée!

— Je vécus quelque temps avec le garde-chasse. Il me traitait comme le dernier des esclaves. Lorsque je refusais d'obéir à ses volontés ou à ses caprices, il me battait...

— Et votre enfant?

— Je la revis quelquefois. Savez-vous quel métier lui faisait faire Clamart? Il la louait à des pauvresses pour exciter la charité publique. Miette...

— Quel nom avez-vous prononcé?

— Celui de ma fille.

— N'avez-vous pas dit que vous l'appeliez Marie?

— Je l'appelais aussi Miette: c'est un diminutif de Mariette et de Marie.

— Mais alors...

— Eh bien?

— Continuez, je vous dirai plus tard...

— Miette ne me voyait presque plus... Moi, je ne pouvais plus l'embrasser... Un jour, je réunis tout mon courage et je la demandai à Clamart en pleurant. Il se moqua de moi... Je ne sais quelle fureur soudaine me saisit... Je me mis littéralement à hurler... Il riait de voir mon courroux... Je n'en pus plus... Un couteau se trouvait sur une table... Je le saisis... et je l'en frappai!...

Il ne tomba pas ; il était parvenu à arrêter l'arme qui n'avait fait qu'effleurer sa poitrine...

« — Misérable, s'écria-t-il, tu vas expier chèrement la tentative que tu viens de faire... Tu mourras. »

Il me prit par le cou... Je voulus lutter; il me terrassa. Ce fut à coups de talon qu'il me meurtrit le sein... »

Diane eut un murmure d'horreur et plaça la main devant ses yeux, comme pour échapper à l'horrible spectacle que les paroles de Fortunée évoquaient. Pendant ce temps, le docteur et la religieuse causaient toujours. Miette s'était assise sur un tabouret et restait pensive. La victime de Clamart continua :

— Je m'évanouis. Les ténèbres et la solitude m'environnaient lorsque je repris mes sens.

Je tentai, mais en vain, de me lever, ma faiblesse était trop grande. J'appelai au secours. Personne ne répondit à ma voix mourante. A ce moment, je crois que j'avais toute ma raison. Mes vêtements étaient couverts de sang; une douleur aiguë me torturait.

Après de nombreux efforts, je parvins, cependant, à me dresser et à faire quelques pas... Pour ne pas tomber, je m'appuyai à une muraille humide. Je reconnus que je devais être dans un souterrain...

Il me sembla entendre une voix. J'écoutai.

Je ne m'étais pas trompée, les voix se rapprochaient de moi. Bientôt je distinguai une faible clarté, et deux individus ne tardèrent pas à se montrer. L'un était mon bourreau, l'autre un vieillard que je ne connaissais pas.

Clamart riait et causait avec son compagnon. Oh ! vivrais-je cent ans, je me rappellerai leur conversation!

« — Tu m'as raconté, disait le teinturier, les peccadilles qui sont sur ta conscience. Que penses-tu des miennes?

« — La dernière est assez jolie : tuer le père, faire emprisonner l'amant, et prendre la fille...

« — Tout cela est assez adroit.

« — En effet; mais n'as-tu pas de remords?

« — Aucun. La *muette* reste bien tranquille, elle mérite son nom.

« — Ce pauvre Jacques!

« — C'est juste, tu l'as connu!

« — C'était un brave homme...

« — Un peu trop violent, il ne ménageait pas ses expressions, et c'est ce qui a causé sa perte.

« — Mais comment as-tu eu l'idée de tirer sur lui au moment où il était en présence des amoureux?

« — Je n'en sais rien, elle m'est venue naturellement. J'avais averti le père

de Fortunée. Je me cachai derrière un buisson pour assister à la scène que je devinais être fort drôle. Jacques apparaît et commence de grandes phrases. Le *blanc-bec* lui répond par des sentences. Comme tu devines bien, ça ne m'allait pas du tout. J'avais peur que tout ne finît par une réconciliation, après laquelle on serait tombé naturellement sur moi. Au moment où j'avais cette idée, voilà-t-il pas que mon genou heurte quelque chose de dur? Je regarde. Un fusil. La tentation était d'autant plus forte que l'arme était chargée. J'ajuste, et c'est vers la tête de Jacques que précisément le canon se dirige. L'imprudent parlait de me tuer parce que, pour le railler, disait-il, je lui avais appris son déshonneur. Ma foi! je n'y tiens plus! Quelques secondes de réflexion encore et je lâche la détente. Puis, jetant l'instrument de mort tout fumant, je prends la fuite. Inutile de dire que personne ne m'a jamais soupçonné, excepté cependant les deux amants. Malheureusement pour eux, Etienne était trop intéressé à ce que l'on en accusât un autre pour que ses dénonciations eussent une grande valeur. Fortunée perdit la raison presque aussitôt.

« — Tu as de la chance!

« — Ce n'est pas seulement aujourd'hui que je m'en aperçois. Une chose m'a néanmoins toujours tracassé, j'ai regretté qu'Etienne ne fût pas con damné.

« — Comment, tu aurais voulu que ce pauvre diable... ?

« — Pourquoi pas?... Crois-tu qu'il serait fâché de me voir, moi, aux galères?

« — Ce n'est pas la même chose.

« — D'ailleurs, sa condamnation m'aurait couvert... »

Clamart et le vieux s'étaient arrêtés à quelques pas de moi. Je les avais écoutés sans bouger, retenant ma respiration. Ils se remirent en marche et passèrent près de la muraille à laquelle je m'appuyais.

« — Mais nous ne sommes pas venus ici pour nous amuser, fit Clamart; toi, tu as à cacher ces ballots que tu as dérobés ; moi, il faut que je cherche Fortunée?

« — Elle est morte!

« — Pas du tout; elle a la vie dure.

« — Avoue que ce n'est pas ta faute si la malheureuse n'a pas passé de vie à trépas... Quand je suis arrivé, elle était évanouie et tu la frappais encore avec acharnement.

« — Faut-il te répéter que je ne voulais pas la tuer ?

« — Non, mais tu l'aurais tuée tout de même.

« — J'en ai encore besoin, cependant...

« — Pour ta vengeance?

« — Pour mes plaisirs!



Enfin ils m'aperçurent. (P. 209.)

Clamart ricana en prononçant ces dernières paroles, qui me firent frissonner.

« — Mais il me semble que c'est par ici que je l'ai laissée! Fortunée! Fortunée! »

Je tremblais de tous mes membres et ne répondais pas. Le vieillard et lui cherchaient toujours. Tantôt ils élevaient, tantôt ils abaissaient leur lampe. Enfin ils m'aperçurent.

« — Malédiction! elle nous écoutait! Tu vois bien, père Mistenflûte, que j'aurais dû me débarrasser de cette vermine! »

Les deux scélérats s'approchèrent de moi. Clamart allait me frapper, quand un nouveau bruit de pas se fit entendre, et un garçon d'une dizaine d'années apparut. Mon bourreau, qui avait vivement dirigé la lampe du côté d'où venaient ces pas, poussa une exclamation.

« — Père Mistenflûte, ton fils.

Le père Mistenflûte eut un grognement.

« — Que viens-tu faire ici, môme?

« — Je viens vous avertir.

« — Qu'y a-t-il.

« — La police qui fait là-haut une perquisition et commence à s'étonner de trouver tout ouvert et de ne pas rencontrer Clamart, le maître du lieu. J'ai pu m'échapper pour vous le dire.

« — T'es un finot, petit, et je te revaudrai cela.

« — Avec un coup de pied?

« — Non, avec la première bonne affaire qui me tombera sous la patte!

« — Où vas-tu? dit Mistenflûte père à Clamart.

« — Je sors par le jardin de M. de Marillan. Je ferai le tour par la Calade et je dirai à la *rousse* que j'étais dans le voisinage.

« — Nous allons avec toi. »

Les bandits m'abandonnèrent. Je n'en pouvais plus. J'essayai encore de me retenir à la muraille, mais ce fut en vain; je me laissai glisser sur la terre humide du souterrain. Je n'ai plus le souvenir d'être revenu à moi. Ce que j'ai raconté est comme un éclair dans une tempête. Aucune lueur désormais au milieu des mystères de la nuit ténébreuse. Je me vois errer dans les sombres couloirs d'un souterrain, privée du jour, privée de la lumière. J'appelle en vain à mon aide, je pousse des gémissements... Aucune voix ne répond à la mienne... Si, cependant... des ricanements, des éclats succèdent à mes cris de douleur, à mes cris de détresse!... Depuis combien suis-je là? .. Dix, douze ans! Les cheveux de Clamart sont devenus entièrement blancs... Il est toujours aussi cruel, l'infâme! Il vient de temps en temps pour me torturer!...

— Mon récit est fini, mademoiselle; vous savez le reste. »

— Malheureuse créature!

Fortunée ne répondit pas. Elle était pâle comme la mort qui se penchait déjà vers elle pour l'emporter.

— Vous n'avez plus eu des nouvelles de votre enfant?

— Non, et il ne me reste rien d'elle, si ce n'est un médaillon que l'on m'a enlevé en me conduisant à cet hôpital.

— Un médaillon!

— Oui, et si vous me le faisiez rendre, j'aurais pour vous une reconnaissance éternelle?

— J'ai mieux que le médaillon, Fortunée! Du moins, je l'espère!

— Que signifie?...

— Votre fille...

— Oh! parlez!

— Votre fille vit...

— Est-ce possible? Où est-elle? Que je la voie avant de mourir!

— Un peu de patience.

Miette s'était approchée de la fenêtre. Elle regardait attentivement un jeune homme qui semblait attendre sur la porte de l'Hôtel-Dieu.

Le jeune homme fit un mouvement d'abord, puis se retourna. La jeune fille reconnut son visage.

— Pierre! dit-elle.

A ce moment, on lui frappa sur l'épaule. C'était Diane de Méricourt.

Elle avait l'air grave.

— Miette, quand tu es auprès de Fortunée, ton cœur ne te dit rien?

— Mon cœur!

— Oui. N'éprouves-tu pas un sentiment plus fort que la pitié, presque de l'amour? Ne te doutes-tu de rien, enfin? Je te dirais que cette femme si malheureuse est ta mère, serais-tu fort étonnée?

— Non. J'ai déjà réfléchi qu'il était possible... quand elle m'a raconté son histoire...

— Comme tu dis cela froidement! Ne sens-tu pas ton cœur bondir dans ta poitrine, n'es-tu pas émue?

— Pourquoi cela?

Diane était consternée.

— J'hésite, j'ai peur!

Miette semblait prendre un certain plaisir à voir l'embarras de sa protectrice. Etait-elle aussi indifférente qu'elle en avait l'air?

Nous sommes assez embarrassé pour répondre. Cette créature étrange resta un mystère pour ceux qui la connurent.

De la sensibilité! elle en avait parfois, et nous l'avons vue, alors qu'elle était en prison, ouvrir, en plein, son âme aux idées poétiques. Son cœur semblait, alors, s'être réveillé. Sommeillait-il de nouveau, ou bien ce que nous prenions pour un réveil n'était-il qu'une mélancolie engendrée par les regrets et qui adoucissait momentanément ce que cette nature avait de sauvage et d'étrange? Son amour pour Pierre était-il un caprice ou une réalité?

A ces questions, nous ne pouvons répondre.

Mlle de Méricourt était en proie à cette indécision, lorsque le médecin

s'approcha de la pauvre Fortunée. Il lui prit la main et compta les pulsations.

— Diable! pensa-t-il. Cette malheureuse créature n'ira pas loin.

La victime de Clamart comprenait que la mort approchait et semblait lutter avec elle. Elle ouvrait maintenant de grands yeux effarés.

— Souffrez-vous?

— Mes douleurs s'apaisent et je sens que le moment n'est pas loin où je ne souffrirai plus... Mon enfant! Mon enfant! Qu'est devenue Marie?... Dites-le moi... Monsieur le docteur, dites-le moi!... Mademoiselle de Méricourt, où est-elle?

La mourante regarda avec angoisse la fille du baron.

— Fortunée, dit cette dernière, Clamart avait, dans ces derniers temps, auprès de lui une fillette de quinze ans dont il prétendait être l'oncle. Cette enfant, pour qui il n'a aucune affection, en éprouve, au contraire, beaucoup pour vous. Elle vous plaint du plus profond du cœur depuis qu'elle sait votre malheureux sort, et elle ne connaît pas ceux qui lui ont donné le jour. Quant à son nom, il est bien celui de la petite créature que vous avez perdue. Elle s'appelle Miette.

— Miette!

— Vous l'avez déjà vue dans le souterrain et dans la prison.

— Je me souviens maintenant.

— Elle a été bonne pour vous.

— Attendez... Quelle idée! Ces traits m'avaient frappé. Ces cheveux noirs comme l'aile du corbeau, ces boucles adorables que j'aurais embrassées avec amour, cette voix qui me parlait, qui me consolait quand j'étais auprès d'elle... Ma fille, ma fille, où est ma fille?

Mlle de Méricourt poussa Miette, après avoir consulté d'un dernier coup d'œil le médecin.

— La voici!

La folle eut un cri étouffé. Une légère rougeur succéda à sa pâleur livide. Les forces lui revinrent un instant; elle se dressa sur sa couche et saisit Miette.

— C'est elle, c'est elle! ce sont bien ses traits... Miette! Miette!

Des larmes coulaient sur sa joue où la souffrance avait creusé de longs sillons. Elle embrassait avec ardeur le visage de celle dont elle était depuis si longtemps séparée; elle la pressait contre son cœur.

— Maintenant, disait-elle, je ne veux plus la quitter, je ne veux pas mourir! Le père et la fille vivants, c'est trop de bonheur! Garde ton paradis, ô Seigneur, je ne veux pas y aller encore!

Miette ne partageait guère l'émotion de la pauvre mère. Elle était restée embarrassée devant de si grands témoignages de joie et d'affection. Tandis que

Diane et le docteur étaient profondément touchés, que la religieuse pleurait, elle seule regardait d'un air presque étonné l'attendrissement général.

Fortunée s'aperçut de cette indifférence.

— Parle, mon enfant, que j'entende le son de ta voix... Appelle-moi : maman... Tu ne bouges pas?... N'es-tu pas heureuse de m'avoir à côté de toi?

— Certainement.

— Comme tu dis cela!

— Comment voulez-vous que je le dise?

La pauvre femme ouvrit de grands yeux.

— Oh! fit-elle avec stupéfaction.

Une larme coula sur sa joue amaigrie.

— Ai-je mal entendu, ou suis-je folle encore? Est-ce bien ma Miette adorée qui parle ainsi?

Diane fit un pas vers le lit :

— Fortunée!...

La malheureuse créature retomba sur son oreiller :

— Est-ce qu'elle n'aurait pas de cœur?

M[lle] de Méricourt saisit la main de la victime de Clamart.

— Mais, oui, elle en a! L'étonnement seul... la surprise.

— Miette! dit encore une fois Fortunée d'une voix navrante.

Cette fois, la jeune fille eut un éclair de sensibilité.

— Ma mère! fit-elle.

— Vous voyez bien, dit Diane, elle vous donne ce nom si doux...

La mourante secoua la tête.

— J'ai perdu toute illusion.

— Vous avez tort !

Fortunée ne répondit pas, mais elle eut un signe de tête éloquent. Elle sentait que Miette n'avait rien éprouvé, alors qu'elle était en proie à une joie profonde. La statue de marbre semblait cependant s'être ranimée. La fillette avait-elle compris quelle mauvaise impression sa froideur avait faite sur les assistants ou bien exprimait-elle réellement les sentiments de son cœur? C'est encore une énigme que nous ne chercherons pas à deviner.

Peu à peu le teint de Fortunée devint plus pâle encore, s'il était possible. Ses yeux se vitrifiaient. Elle avait le regard fixe, l'air hagard; des paroles sans suite s'échappaient de sa bouche.

Tout à coup, elle eut comme un râle et repoussa Miette, qui était restée à côté d'elle.

— Ah! fit-elle avec épouvante.

Elle se dressa sur son séant et retomba aussitôt.

Elle était morte.

XXIII

LA CLOCHE D'ARGENT

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de l'auberge de la *Cloche d'Argent*, dernier refuge des Incendiaires. Elle était située, comme nous l'avons dit, sur le grand chemin d'Aix.

Que le lecteur se rassure, nous n'allons pas lui faire la description d'un de ces sombres et terribles lieux, qui sont des repaires habituels de bandits.

L'auberge de la *Cloche d'Argent* était gaie et joyeuse comme son nom et son hôte.

Ce dernier s'appelait maître Bonvin. C'était un petit homme qui devait aimer son homonyme, c'est-à-dire le jus de la treille, le contenu des bouteilles poudreuses dont il avait une si belle provision dans ses caves.

Maître Bonvin était petit, gros, rubicond. On n'eût certes pas dit un des complices de la fameuse bande du chevalier de la Torche.

Son hotellerie était très prospère, et la police était bien loin de le croire un malhonnête homme.

Le jour, cependant, où nous faisons sa connaissance, il était de moins joyeuse humeur que d'habitude. Il rudoyait tout le monde : valets d'écurie, marmitons, rouliers, jusqu'à ses meilleures pratiques. Il avait de gros mots et jurait comme un soldat suisse en goguette.

La cause de son chagrin est facile à deviner. Il craignait que les Incendiaires arrêtés ne le dénonçassent et ne causassent ainsi sa perte.

Il était dans cette situation d'esprit, lorsqu'un homme, vêtu comme un mendiant, se présenta devant lui. Cet individu, qui semblait marcher avec difficulté, s'appuyait sur un énorme gourdin. Un bandeau posé sur un œil lui cachait la moitié du visage.

— Eh! que voulez-vous, l'ami? dit maître Bonvin. Si c'est l'aumône, vous tombez mal!

— Non, ce n'est pas cela, fit l'inconnu, je désire vous parler en particulier

— Allons donc, croyez-vous que je vais me déranger pour vous?

— J'en suis sûr.

— Ah! vous en êtes... certain?

— Surtout si je prononce un mot à votre oreille.

— Un mot! Lequel?

— Incendiaire!

— Plus bas. Si l'on vous avait entendu!... Venez!

Maître Bonvin conduisit l'homme dans un petit salon attenant à la salle commune où ses clients prenaient leurs repas.

— Apprenez-moi vite ce que vous avez à me faire connaître, car je suis pressé.

— Personne ne nous dérangera ici ?

— Non, soyez tranquille !

L'inconnu s'approcha alors d'une table et déposa son gourdin. Il se décoiffa ensuite et enleva le large bandeau qui le rendait méconnaissable. Une exclamation échappa à maître Bonvin.

— Comment?... Toi ! toi !

— Oui, moi.

— Jeannot !

— Cela t'étonne ?

— J'avoue... n'étais-tu pas arrêté ?

— Je l'étais, en effet ; mais dis-moi, je te prie, où existe-t-il une prison assez sûre pour que je ne puisse pas m'en échapper ?

— C'est merveilleux !

— C'est merveilleux, en effet, fit le chevalier de la Torche avec fatuité.

Le bandit, en disant ces paroles, se dandinait avec autant d'aisance que si, suivant son habitude, il eût été vêtu en grand seigneur.

— C'est Hermann qui va être content.

— Est-ce que tu ne l'es pas, toi ?

— Certainement.

— Mais, à propos, qu'est-il devenu, ce pauvre garçon ?

— Je l'ignore.

— Je parie qu'il rôde comme une âme en peine autour de la noire demeure où je ne suis plus.

— Comment as-tu fait pour te costumer ainsi ?

— C'est mon secret... A propos, quelles nouvelles as-tu des compagnons ?

— Tu le sais sans doute, la plupart sont arrêtés.

— Les autres...

— Ils se cachent comme ils peuvent. Je donne même l'hospitalité à quelques-uns. Veux-tu les voir ?

— Inutile, ma foi !

A ce moment, on frappa à la porte. Maître Bonvin devint livide.

— Qui cela peut-il être ?... Sans doute la *rousse*.

— N'aie pas peur, poltron !

— Mais on va voir ton visage, on va te reconnaître. Cache-toi.

— En quel endroit ?...

— Tiens, dans cet armoire...

— Oh ! mais je vais étouffer.

— Dépêche-toi.

L'aubergiste poussa le chevalier dans un placard assez vaste qui se trouvait heureusement vide et alla ouvrir la porte.

Il eut une exclamation de joie.

— Il avait bien besoin de nous faire peur!

Le chevalier entr'ouvrit l'armoire.

— Qui est la?

— Hermann, Hermann lui-même, dont nous parlions tout à l'heure.

— Est-ce que je ne rêve pas?

C'était le compagnon dévoué de Jeannot qui venait de prononcer ces dernières paroles.

— Est-ce possible?

— Oui, c'est bien vrai, mon excellent Hermann, j'ai pu m'échapper!

— J'espère que nous allons quitter ce pays!

— Qui sait?

— Est-ce que vous compteriez encore rester?

— Pourquoi pas?

— Mais, c'est de l'imprudence!

— Mais, c'est de la folie! appuya Bonvin, qui eût voulu voir à tous les diables Jeannot et les Incendiaires.

— J'ai un plan...

— Vous en avez toujours un...

— Qu'importe! s'il est bon.

— Celui-là doit être mauvais!

— Tu verras plus tard. En attendant, il est nécessaire que je change de costume.

— Comment, vous voulez quitter ce déguisement?

— Crois-tu que je sois désireux de rester ainsi! il vaudrait mieux être prisonnier.

— Toujours le même!

— Oui, la captivité ne m'a pas changé. Bonvin, je loue la plus belle chambre de ton hôtellerie.

— Tu plaisantes?...

— C'est le seul endroit où l'on puisse désormais être en sûreté chez toi

— Ne raille pas.

— En effet, si la police, ce qui est probable, fait une descente, crois-tu que ce sera de la personne qui est dans ton meilleur appartement qu'elle s'occupera d'abord? Non, elle ira dans les caves, elle en fouillera les moindres recoins. Pendant ce temps-là, j'aurai mille fois le temps de prendre la fuite.



Les gendarmes s'étaient éloignés, en emmenant leur capture. (P. 221.)

— Et moi?

— Toi, Bonvin, à ta place, j'aurais déjà fait le sacrifice de ma tête.

— Quelle lugubre plaisanterie!

— Ne sais-tu pas que les instigateurs d'un crime sont punis comme ceux qui l'ont commis!

— Tais-toi!

— Tu es notre complice et notre recéleur.

Le malheureux hôtelier était verdâtre.

— De grâce! fit-il d'un ton suppliant.

— Les camarades arrêtés ne manqueront pas de parler de toi. Quels ménagements veux-tu qu'ils aient pour un voleur de ton espèce, qui, sous prétexte qu'il courait quelque danger en nous cachant, nous faisait payer le double...

— Oh! oui, j'en courais, du danger! Plût au ciel...

— Que tu nous eussses fait payer plus cher encore?

— Que je ne vous eusse jamais connus!

— Merci! Mais nous perdons du temps à bavarder. Installe-moi!

— Décidément...

— Je ne plaisante pas... Et toi, Hermann, procure-moi des vêtements dignes de ma naissance, dignes de mon rang.

Hermann connaissait le caractère de son maître et ami. Il sortit sans répliquer. Bonvin prit un trousseau de clés et dit à Jeannot de le suivre. Un instant après, le chevalier de la Torche était installé à la chambre numéro 1 de l'auberge de la *Cloche d'Argent.*

— Ce soir, je tenterai un dernier coup, fit-il, quand l'hôtelier l'eut quitté. Réussirai-je? J'ai dans l'idée que oui.

La fatigue accablait le jeune homme.

— Le lit a l'air d'être bon. Si je me couchais! Ma foi, Hermann m'éveillera...

Le bandit se déshabilla aussitôt. Un moment après, il dormait aussi tranquillement que s'il n'avait pas eu à ses trousses toute la police de Marseille.

Il était cinq heures du soir quand le sommeil abandonna ses paupières. Il se leva tout de suite.

— Quel rêve épouvantable! il me semblait que le bourreau me coupait les cheveux afin que le couteau de la guillotine... Je sens encore à mon cou la fraîcheur des ciseaux. Prrrou! Je frissonne. Et Hermann qui n'est pas encore de retour!... Mais, non, je me trompe, il est venu. Voici les vêtements que je lui ai demandés. Diable! il a eu bon goût. Où a-t-il pu dérober tout cela? Voyons si ce costume me va bien!

Jeannot s'approcha d'une glace et commença sa toilette.

— Oh! oh! je suis encore beau garçon! et il faudra que M[lle] de Méricourt ait le cœur bien insensible pour... D'ailleurs, au besoin, j'emploierai la force!

Le bandit tira le cordon d'une sonnette. Personne ne se montra. Il sonna encore une fois; toujours le même silence.

La vertu de Jeannot n'était pas la patience. Il se mit à agiter si vigoureusement le cordon que maître Bonvin finit par se montrer.

L'aubergiste portait sur son visage l'empreinte de l'alarme la plus vive.

— Tu veux donc à toute force me perdre?

— Pourquoi personne ne monte-t-il, lorsque j'appelle?

— Parce que je veux que tu ne sois vu de personne autre que moi.

— Alors pourquoi n'es-tu pas monté plus tôt?

— Malheureux, ne sais-tu pas avec qui je me trouvais?

— Avec qui?

— Avec un brigadier de gendarmerie.

Le chevalier ne put s'empêcher de frissonner.

— Ah! et qu'avait-il à faire avec toi?

— Rien. Il causait.

— Vous êtes amis.

— Mon cher, il fait bon avoir des connaissances partout.

— Tu es un finot.

— Je le sais bien.

— Mais, enfin, que te racontait-il?

— Rien de bien intéressant, lorsque ton épouvantable carillon s'est fait entendre.

« — C'est de votre belle chambre que ça part, m'a-t-il dit, qu'y avez-vous donc?

« — Un voyageur, lui ai-je répondu.

« — D'où vient-il? »

J'ai hésité un peu.

« — D'Arles, je crois.

« — A-t-il au moins ses papiers?

« — Oui, oui, me suis-je hâté de répondre. »

Pendant ce temps-là, tu continuais à sonner. Mes valets s'élançaient tour à tour vers l'escalier, je les arrêtais tous.

« — J'irai moi-même, leur criais-je, j'ai à parler à ce monsieur. »

Le brigadier s'est décidé enfin à me quitter. Mais j'avoue qu'il m'a fait joliment peur. Qui sait s'il ne s'est pas aperçu de mon trouble?

— S'il a deviné tes inquiétudes, tu es un fameux maladroit.

— Enfin, que voulais-tu?

— Hermann est-il ici?

— Non, il s'est éloigné aussitôt après avoir déposé ces vêtements.

— Quand il reviendra, tu lui diras que je le demande.

— A quelle heure comptes-tu t'en aller?

— Est-ce que je te gêne?

— Tu sais bien que je ne suis pas tranquille, tant que tu es là!

— Eh bien! je te débarrasserai de ma présence à la nuit tombante.

— Il n'y en a pas pour longtemps. Ah! mon Dieu!

Maître Bonvin venait de s'approcher de la fenêtre, et c'était ce qu'il avait vu au dehors qui était la cause de son exclamation.

— Qu'as-tu?

— Regarde. Mon brigadier qui est revenu avec trois autres gendarmes à cheval.

— Diable!

— Pourvu que ce ne soit pas pour vous!

— Tiens, dit Jeannot, il quitte son cheval! Il se dirige vers la porte de l'hôtellerie. Descends vite, il ne faut pas que tu le fasses attendre et que l'envie lui vienne de te chercher ici.

Bonvin avait le visage entièrement décomposé.

— Si c'était pour moi!

— Poltron!

— Je voudrais bien te voir à ma place. Être innocent...

— Comment, misérable, tu oses prétendre...

— Est-ce que j'ai jamais volé?

— Tu encaissais le produit de nos vols. Mais, dépêche toi donc!

L'aubergiste sortit de l'appartement.

Le chevalier de la Torche éprouvait, lui aussi, une certaine anxiété.

Les trois gendarmes stationnaient toujours devant la porte et leur chef ne reparaissait pas. Soudain, Jeannot les vit descendre de cheval et entrer dans l'auberge.

— Je suis perdu! murmura-t-il. Tout est découvert! Comment faire pour leur échapper?

Un bruit assez violent parvint, à ce moment, à ses oreilles.

Ce bruit, qui était évidemment produit par une lutte, fut bientôt suivi d'un cri sourd, puis d'un silence.

Le jeune homme vit sortir un gendarme.

— Je respire, murmura-t-il, ce n'était pas pour moi; mais pour qui était-ce donc?

Un groupe considérable s'était formé devant l'hôtellerie. Trois autres gendarmes parurent au milieu de la foule. Ceux-là étaient à pied.

— Qui diable a-t-on arrêté? répéta Jeannot. Serait-ce par hasard le digne Bonvin?

Sa curiosité fut bientôt satisfaite. Les représentants de la force publique reparurent, conduisant un homme dont les poignets étaient solidement liées.

— Hermann! dit tout à coup le chevalier; quel malheur!

L'affection qu'il portait à son domestique était-elle réelle, ou bien l'idée qu'il ne l'aurait plus pour obéir à ses moindres caprices, lui faisait-elle impression?

Il eut un moment la tentation de voler à son secours. Il s'élança sur son gourdin et fouilla dans la défroque qu'il portait, lorsqu'il s'était présenté au propriétaire de la *Cloche d'Argent*. Il en tira un mignon pistolet anglais.

— Avec cela, je ne manquerais pas mon homme!

Son zèle se calma aussitôt.

— Oui, mais, lorsque j'aurai brûlé la cervelle à un gendarme et assommé un autre, que deviendrai-je? Je serai entouré, pris et conduit en prison. Cette fois, mon affaire sera claire. Il me sera impossible de nier et encore plus impossible de m'évader. Il vaut mieux me tenir tranquille et penser uniquement à mon salut.

Après avoir fait cette réflexion égoïste, le chef des Incendiaires regarda de nouveau par la fenêtre. Les gendarmes s'étaient éloignés en emmenant leur capture, et les curieux commençaient à se disperser.

— La nuit s'avance, dit Jeannot, dès que je pourrai sortir sans crainte d'être reconnu, je le ferai. Décidément, l'air n'est pas sain en ce lieu: sera-t-il meilleur dans les collines de Saint-Loup?

La porte s'ouvrit. C'était encore maître Bonvin. Le digne aubergiste était plus tremblant qu'auparavant. Il pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

Aussitôt dans l'appartement, il se laissa tomber sur un chaise.

— Toi encore ici!

— Et où veux-tu donc que je sois?

— Mais ne sais-tu pas que l'on a arrêté ton fidèle, ton Hermann?

— Je viens de l'apprendre.

— Et ça ne te fait pas trembler?

— Il est certain que cela ne me fait pas beaucoup de plaisir; mais que veux-tu que j'y fasse?

— Si on nous prenait, nous, comme on a pris Hermann!

— Tais-toi donc, pouille mouillée, tu effraierais le plus intrépide

— Si ce n'était que pour moi, mais j'ai une famille, des enfants...

— Il te fallait y penser avant de devenir notre complice.

— Puis j'ai de la fortune... et il est dur...

— Comment donc se fait-il que l'on se soit emparé d'Hermann? Est-ce comme Incendiaire ou pour un autre motif?...

— Ah! tu ne sais pas!... Je vais te raconter!

— A peine t'ai-je eu quitté, il y a un moment, que je me suis trouvé face à face avec le brigadier.

« — Monsieur Bonvin, c'est encore moi!

« — Je m'en aperçois bien. Qu'y a-t-il pour votre service?

« — Il y a que je viens procéder à une arrestation.»

Tu t'imagines si mon anxiété était grande. Je ne pouvais me tenir sur mes jambes ; néanmoins, je pris un air étonné.

« — Une arrestation et où ça?

« — Ici même.

« — Dans mon hôtellerie?

« — Dans votre auberge.

« — Mais vous allez me ruiner, me déshonorer!

« — Non, le scélérat dont il est question ne loge pas chez vous; il s'y est simplement refugié, parce que nous le poursuivions. »

— Tu comprends que j'ai respiré plus librement. Le brigadier s'approcha de moi et me dit mystérieusement à l'oreille :

« — Nous croyons tenir un nouveau complice des Incendiaires. »

La peur me revint aussitôt. Je chancelai.

« — Qu'avez-vous donc, monsieur Bonvin?

« — Ce seul mot : Incendiaire, m'a épouvanté.

« — Oh! nous savons que vous êtes la crème des honnêtes gens et que vous détestez et craignez les scélérats! »

— Comme il avait raison, ce bon gendarme! Il ne pouvait pas mieux s'exprimer.

— Mauvais plaisant! Tout cela ne me disait pas qui le représentant de la force publique venait prendre chez moi avec ses hommes.

— Tu avais peur qu'il ne se moquât de toi?

— Je l'avoue... D'autant plus que, lorsqu'il me qualifiait de crème des honnêtes gens, il me considérait d'une singulière façon. Tiens, cela me revient encore...

— Continue.

— Mais, enfin, demandai-je, qui donc venez-vous arrêter et que faites-vous là, sans bouger?

« — Soyez tranquille, me répondit-il, nous avons l'air inactif, mais nous ne le sommes pas. Ici, nous gardons la porte. L'entrée de vos écuries est aussi occupée. Trois d'entre nous fouillent votre maison, vos caves.

« — Mais, alors, c'est un véritable pillage!

« — Ne préférez-vous pas un peu de désordre plutôt qu'un scélérat qui vous assassinerait? »

Je n'osai rien dire, mais tu comprends que je n'étais pas à mon aise. Une seule chose me consolait, c'était que j'avais dans la poche la clé de l'endroit où je t'ai dit que quelques-uns d'entre vous sont cachés. Soudain, nous entendîmes un grand bruit, et Hermann apparut, se débattant entre trois hirondelles de potence.

« — Voici notre homme, dit le brigadier, c'est bien celui qui rôdait autour de la prison, avant l'évasion du chevalier de la Torche. »

Le gendarme appela ceux de ses compagnons qui étaient restés à cheval devant la porte, et bientôt tous joignirent leurs efforts pour contenir et attacher Hermann. Ah! c'est un solide gaillard, je te jure, il leur tenait bien tête à tous les sept... J'ai vu le moment où il leur échappait! »

— Cela ne m'étonne pas.

— Enfin ils l'ont emmené sans que j'aie pu rien faire pour le délivrer!

— Malheureusement, moi, je ne puis rien non plus.

— La nuit est presque complète, tu ne t'en vas pas?

— Tranquillise-toi. Je pars.

— C'est du côté de Saint-Loup que tu te diriges?...

— Comment diable sais-tu?

— Est-ce que je n'ai pas entendu dire par les camarades qu'il y a dans ce village un aimant qui t'attire...

— Eh bien! oui, c'est à Saint-Loup... Allume-moi une lampe!

Bonvin obéit.

Jeannot jeta un dernier coup d'œil satisfait sur sa personne, puis il alla vers la porte.

— Adieu! dit-il à l'aubergiste.

— Adieu! fit ce dernier avec un soupir de satisfaction. Sors de manière à n'être pas vu.

— Sois tranquille. Tu sais que je connais ta maison!

— Hélas!

Le chevalier de la Torche se glissa dans les corridors déjà obscurs et sortit de l'hôtellerie par une porte dérobée. Il hésita un moment et se demanda s'il devait payer d'audace et prendre le grand chemin d'Aix, ou se jeter dans une ruelle dérobée.

Ce fut à ce dernier parti que le bandit s'arrêta. Bien lui en prit, car il n'eût pas fait quelques pas sur la route d'Aix, sans rencontrer une escouade de gendarmes qui, sous les ordres de Comté, se dirigeait encore une fois vers la *Cloche d'Argent*.

XXIV

UN COUP DE PISTOLET

La nuit était calme et sereine. Des milliers d'étoiles resplendissaient au ciel.

Tout était tranquille à Saint-Loup... Le château de Méricourt lui-même, quoiqu'il ne fût que onze heures du soir, était silencieux, et aucune lumière ne se montrait à travers les persiennes des croisées.

Le baron, en proie à un accès de goutte, ne s'était pas levé de la journée. Diane avait fait les honneurs de la maison à quelques invités qui étaient partis de bonne heure; puis elle s'était retirée dans sa chambre, où elle était restée en proie à une triste et pénible rêverie.

Vers dix heures, cependant, elle avait éprouvé le besoin de respirer l'air pur de la nuit et elle avait ouvert sa fenêtre.

Après la chaleur de la journée, la température lui avait paru un peu froide. Elle avait jeté sur ses épaules une légère mantille, puis elle s'était assise et avait passé quelques instants à admirer le ciel que sillonnaient parfois des étoiles filantes.

— On dit, fit-elle, que, au moment où passe une étoile, on peut lui demander n'importe quelle faveur, et qu'elle vous l'accorde toujours. Quel souhait pourrais-je formuler?

Elle inclina doucement la tête.

— Je ne veux rien, moi, je ne désire rien; si, cependant... Mais ce que je veux, ce que je désire, est impossible : l'oubli du passé!

Diane garda un instant de silence.

— L'amour est un pur sentiment aux ineffables joies... Était-ce de l'amour que je commençais à avoir pour... Non, je ne veux pas prononcer ce nom, le nom d'un misérable, le nom d'un bandit!

M[lle] de Méricourt regarda autour d'elle; il lui sembla qu'elle venait d'entendre un léger bruit de pas.

Sans doute elle s'était trompée, car elle reprit aussitôt le cours de ses méditations.

— Mon père avait raison; celui que je devais aimer, celui qui était digne de mon amour, c'était M. Georges. Depuis l'arrestation de l'homme que je lui ai fait l'injure de lui donner pour rival, je ne l'ai plus revu. Il a craint que sa présence ne me blessât. Le procureur du roi, seul, est venu prendre des nouvelles de son vieil ami; il a été aussi affectueux que d'habitude et s'est bien gardé de faire une allusion quelconque aux derniers événements. Lorsqu'il s'est retiré, il s'est cependant approché de moi :

— Georges, m'a-t-il dit, vous aime bien, ma chère Diane! Que faut-il lui dire de votre part?

— Je le regarde comme le meilleur des amis.

M. de Marillan a eu un léger soupir et s'est retiré ; il m'a semblé que ce soupir-là n'était qu'un lointain écho de celui que pousserait mon pauvre amoureux en apprenant que rien n'était changé pour lui... Mais quelle heure est-il donc?

La clarté de la lune permit à M[elle] de Méricourt de consulter une petite montre enrichie de diamants.



Diane! cria l'inconnu. (P. 226.)

— Si tard! murmura-t-elle.

Elle fit un mouvement comme pour se retirer, mais elle resta assise.

— Dire que j'ai échangé des confidences, que j'ai fait des aveux à un misérable que l'échafaud réclame aujourd'hui! Cette idée me torture! Je me sens mourir de honte et d'effroi!... Mais... cette fois, je ne me trompe pas, on marche sur la terrasse...

La fille du baron se leva.

— Oui, on marche. J'entends le sable crier sous des pas. Qui cela peut-il être? Jean, sans doute, ou un autre valet. Il est temps de me coucher.

Mlle de Méricourt se pencha pour fermer les volets extérieurs. Elle vit distinctement un homme à la taille svelte qui s'était arrêté pour la regarder.

— Diane! Diane! cria l'inconnu.

La jeune fille tressaillit et ferma rapidement la fenêtre. Elle venait de reconnaître la voix du chevalier de la Torche.

Son cœur battait à tout rompre. Elle se retint aux rideaux pour ne pas tomber.

— Est-ce un rêve? murmura-t-elle. Non, c'est plutôt une illusion; je pensais à cet homme... Cependant... je l'ai vu distinctement... Oh! il faut éclaircir cela! C'était bien sa voix. Il a osé m'appeler Diane! Qui, autre que lui, aurait eu cette hardiesse?

La jeune fille résolut de rouvrir doucement la croisée. Elle mit quelques minutes pour accomplir cette tâche.

Il n'y avait plus personne à l'endroit où elle avait cru voir le chevalier. Le silence était profond et la lune continuait à éclairer la façade de sa blanche lueur.

Diane regarda une dernière fois le ciel étoilé. Elle écouta encore ces mille bruits qui se font entendre à la campagne, au milieu d'une nuit sereine, et qui prouvent que, tandis qu'un monde dort, il en est un autre qui veille.

Elle respira un instant l'air parfumé, puis elle rentra dans sa chambre pour se livrer au repos.

La jeune fille s'était-elle trompée en croyant apercevoir le chef des Incendiaires?

C'était bien Jeannot qu'elle avait vu, Jeannot qui avait pris le chemin de Saint-Loup, poussé par une dernière espérance.

— Dois-je quitter Marseille, maintenant que j'ai recouvré la liberté? s'était dit le bandit.

Il avait réfléchi.

— Jamais je ne m'étais trouvé dans une situation plus prospère que dans cette ville. Possesseur d'un grand nom, admis dans la plus haute société, j'y ai satisfait tous mes caprices et failli acquérir une position certaine! Ah! si j'étais devenu le gendre de M. de Méricourt! Le hasard ne l'a pas voulu et m'a trahi trop tôt.

Il resta pensif un instant.

— Voyons, n'y aurait-il pas un moyen d'arranger les choses? Non, il n'y en a pas! La belle Diane doit savoir tout, elle doit me haïr et me mépriser! Eh bien! qui sait? Peut-être a-t-elle gardé de moi un souvenir meilleur que je ne

le pense ; les femmes sont si bizarres ; si je tentais quelque chose! Une idée! Oh! ce serait trop beau, ce serait trop beau... Comme cela, il n'y aurait plus moyen de dire non! Ce serait à moi de commander... Elle serait trop heureuse que je la prisse pour épouse, la belle Diane! Nous nous enfuirions ensemble; puis, quand je serais devenu son mari, il faudrait bien que tout s'arrangeât.

Le bandit était décidé. Il venait d'adopter un plan d'une absurdité extrême, mais d'une telle audace qu'il était capable de réussir, en vertu du proverbe qui dit que le sort est pour les audacieux.

Parti à la nuit tombante pour Saint-Loup, il s'attacha si bien à ne prendre que des chemins détournés, qu'il arriva à dix heures seulement près du château de la belle Diane. Une partie seulement de la propriété était défendue par de hautes murailles. Jeannot pénétra dans le jardin par un endroit où il était seulement bordé par un buisson.

— Me voici dans le camp ennemi, fit-il avec un soupir de soulagement.

Il arriva près du berceau favori de Diane, celui où elle avait eu de si longs entretiens avec son amie Claire. Son pied s'embarrassa dans une racine d'arbre; il fit une chute et se releva tout meurtri.

— Eh! eh! voilà qui n'est pas de bon augure! N'ai-je rien perdu?... Il me semble avoir entendu quelque chose?... Parbleu! c'est toi qui es tombé, imbécile! Qu'avais-tu sur toi? Rien du tout. Tu n'as pas même pensé à te faire donner quelques pièces de monnaie par Bonvin, pour les besoins les plus pressants!

Jeannot fut bientôt sur la terrasse. Ce fut à ce moment que Mlle de Méricourt l'aperçut et qu'il eut l'audace de l'appeler.

— Diable! fit-il, j'ai effrayé la pauvre enfant. Elle est rentrée chez elle aussi précipitamment que si j'en voulais à sa vie. C'est égal, c'est une imprudence que je viens de commettre!

Le bandit erra encore un moment autour du château.

— Pourvu qu'elle n'aille pas donner l'alarme! Cachons-nous. Non, cela n'en vaut pas la peine, elle aura cru se tromper ou être le jouet d'un rêve. On me croit encore enfermé dans la prison du Palais, car l'autorité s'est bien gardée de faire connaître mon évasion!

Le chevalier se sentit fatigué. Il alla s'asseoir dans un coin obscur où se trouvait un banc de pierre.

— Comment faire pour pénétrer dans la chambre de Diane? Les portes intérieures et extérieures de la demeure sont hermétiquement closes. La fenêtre est également fermée; du reste, je ne puis escalader...

Le jeune homme entendit le bruit de la fenêtre que Mlle de Méricourt rouvrait pour s'assurer qu'elle avait fait erreur. Si léger qu'eût été ce bruit, il n'avait pu échapper à l'oreille exercée de Jeannot.

— Bon! on est curieux de s'assurer... Gardons-nous bien de nous laisser voir!

La croisée fut refermée et le chevalier sortit de sa cachette.

— Si j'avais une échelle, je crois qu'il ne me serait pas impossible de pénétrer dans le sanctuaire; mais voilà, je n'en ai pas... Cependant, il me semble en avoir vu jadis une près des écuries. Allons-y!

Le bandit fit quelques pas, mais tout à coup il s'arrêta. Un bruit de chaînes suivi d'aboiements venait de retentir.

— Je n'avais pas songé aux chiens; voici qui dérange toute ma combinaison!

Les aboiements se faisaient entendre plus furieux que jamais. Il avança néanmoins.

— L'échelle n'est pas à sa place habituelle. Retirons-nous.

Une voix se mêla aux aboiements.

— Qui est là?

Le chef des Incendiaires crut voir une ombre. Il se mit à fuir.

Ce fut du côté du jardin qu'il se dirigea.

— Je crains bien, murmura-t-il, que ma tentative ne soit un coup d'épée dans l'eau. Dois-je me retirer, dois-je renoncer à enlever la fille du baron? Non, j'attendrai à demain.....

Diane se leva, le lendemain, à son heure accoutumée, c'est-à-dire avec le jour. Son sommeil avait été agité. Un instant après s'être couchée, elle avait entendu des aboiements et elle s'était demandé quel était l'inconnu qui rôdait autour de la demeure, si c'était réellement le chevalier de la Torche?

Elle avait eu ensuite d'assez mauvais rêves. Il lui avait semblé qu'elle était en prison avec le bandit et qu'elle était rivée à la même chaîne que lui.

Plusieurs fois elle s'éveilla, couverte d'une sueur froide. Elle ne savait pas pourquoi le nom de Miette était sur ses lèvres.

— Si j'allais chercher la fillette, elle me tiendrait compagnie et je n'aurais pas aussi peur!

Elle reflêchit que l'appartement, où se trouvait la fille de la malheureuse Fortunée, était encore assez éloigné et qu'il faudrait traverser de longs corridors.

Elle frissonna.

— Mais qu'ai-je donc? se demanda-t-elle. Au fait, pourquoi empêcherais-je Miette de dormir? La pauvre petite a besoin de repos!

Mlle de Méricourt fut donc tout heureuse de voir les ténèbres se dissiper. Elle ne tarda pas à être vêtue sans le secours d'une femme de chambre et à descendre sur la terrasse.

— Oh! le bon soleil! fit-elle avec une joie enfantine. Il me rend toutes mes forces.

Elle alla à l'endroit où elle avait vu Jeannot.

— C'était bien là qu'il se trouvait.

Elle regarda attentivement.

— Voici encore des traces de pas. Décidément, dit-elle avec épouvante, je ne m'étais pas trompée !

Un valet d'écurie passa. Elle l'arrêta.

— Dites-moi, mon ami, avez-vous entendu, cette nuit, les aboiements des chiens ?

— Oui, mademoiselle.

— En savez-vous la cause ?

— Je me suis levé pour savoir d'où ils provenaient, mais je n'ai rien vu. Il faut croire que ces bêtes auront été effrayées par quelque charrette qui passait sur la route. Ça leur arrive assez souvent. D'ailleurs, il n'y a pas de voleurs à Saint-Loup.

— Vous avez raison.

Le valet d'écurie s'éloigna.

Pensive, Diane descendit au jardin. Machinalement, ses pas se dirigèrent vers le berceau qu'elle aimait tant. Elle remarqua une racine d'arbre au milieu du chemin.

— Voilà qui pourrait faire tomber quelqu'un, dit-elle, Jacques a négligé d'enlever cela.

Elle se baissa. Un objet venait de frapper son attention.

Cet objet était un pistolet de fabrication anglaise. Elle le ramassa.

— Comment se fait-il que ce pistolet soit ici ?... Mon père a des armes semblables dans ses panoplies ; mais celle-ci n'est pas à mon père ; du reste, elle est chargée... Oh ! quelque chose me dit que c'est l'homme que j'ai aperçu, cette nuit, à la clarté de la lune qui l'a laissé tomber !

Diane eut un instant de réflexion.

Elle pénétra dans le berceau.

— Quel mystère ! fit-elle en déposant l'instrument de mort sur une table champêtre.

Soudain, elle reprit le pistolet. Elle venait d'entendre un léger bruit.

— Quelqu'un vient, dit-elle en pâlissant, on approche !

Un cri s'échappa de sa poitrine.

Le chevalier de la Torche était devant elle.

— Lui ! lui !

— Oui, moi.

La jeune fille essaya de s'enfuir. Elle ne le put ; ses jambes se refusèrent à la porter.

— Ce n'était donc pas un rêve? murmura-t-elle.

Le chevalier s'approcha.

— Non, vous ne rêviez pas, dit-il en saisissant la main de Mlle de Méricourt.

Mais celle-ci tressaillit comme au contact d'une bête venimeuse. Elle repoussa le bandit qui eut un mouvement de colère.

— Oh! oh! pas tant de dédain, la belle! Vous ne paraissez pas heureuse de voir votre amoureux.

— Je vous méprise!

— Il faudra cependant que vous me suiviez.

— Vous suivre!

— J'ai décidé que, puisque vous ne vouliez pas être la femme de M. de la Torche, vous seriez la maîtresse de Jeannot l'incendiaire.

— Misérable!

Un tel courroux brillait dans les yeux de la fille du baron que le jeune homme recula. Il comprit qu'il avait fait fausse route et que l'intimidation ne réussirait pas avec une fière nature comme celle de la jeune châtelaine.

Il devint suppliant.

— Pardon, mademoiselle. Il est vrai, je suis un criminel, mais je vous aime avec passion. J'avais osé espérer que vous auriez pitié de moi.

— Vous me faites horreur! partez!...

— Venez avec moi!

— C'est trop d'audace! fit Diane avec stupéfaction. Votre demande ne mérite aucune réponse.

Jeannot vit que la force était le seul moyen.

— Eh bien! tant pis! s'écria-t-il. J'emploierai la violence, puisqu'il le faut! Je n'ai plus que cette chance de salut... Je vais jouer le tout pour le tout!... Venez!

— Infâme, ne mettez pas vos mains sur moi.

Le bandit prit la taille de la noble créature. Elle fit un effort et parvint à se dégager. A ce moment, le chevalier vit le pistolet qu'elle avait tenu caché et eut un mouvement d'effroi.

— Ah! ah! je savais bien que j'avais perdu quelque chose. Mon pistolet anglais!

Diane leva l'arme à la hauteur de la tête du scélérat.

— Si vous ne vous retirez pas, je fais feu.

Ce fut froidement qu'elle prononça ces paroles. Son courage semblait lui être revenu. Mlle de Méricourt était bien alors la digne héritière d'une noble race. L'œil en feu, la narine dilatée, le teint empourpré, elle était radieusement belle. Ses cheveux bouclés étaient rejetés en arrière. Immobile et le regard fixe, elle défiait son ennemi.

Celui-ci sembla d'abord fasciné, mais sa présence d'esprit lui revint bientôt. Il eut l'air de céder à la menace et feignit d'obéir.

C'était un leurre, car tandis que Mlle de Méricourt abaissait le pistolet, il s'élança sur elle et chercha à la désarmer.

Tout à coup, le bandit poussa un cri; une détonation retentit; il venait d'être atteint en pleine poitrine.

Le malheureux fit un pas en arrière en chancelant. Un râle s'échappa de sa gorge, puis, plus rien... Il tomba, il était mort!

Au même instant, un homme éperdu s'élança dans le berceau.

C'était Georges de Marillan.

— Diane! ma chère Diane!

Il recula devant le corps du capitaine de bandits.

— Qu'est-il arrivé? J'avais peur pour vous.

— Vous le voyez, fit Mlle de Méricourt avec une exaltation fébrile. J'ai tué cet homme qui m'insultait.

La jeune fille venait à peine de prononcer ces paroles que des gendarmes entourèrent le berceau.

— N'ayez pas peur, dit le fils du procureur du roi, ces gens-là cherchaient ce misérable, qu'un complice a dit s'être dirigé du côté de Saint-Loup. C'est le bruit de la détonation qui les a attirés.

Georges s'avança sur les soldats de la loi.

— Le bandit que vous poursuiviez est mort, et c'est moi qui l'ai tué au moment où il voulait m'échapper. Voici son cadavre, et voici l'arme dont je me suis servi et qui appartenait elle-même au scélérat.

Diane voulut protester. Un geste suppliant du jeune homme la retint.

— Comment vous nommez-vous? demanda le brigadier.

— Georges de Marillan!

A ce nom respecté, le militaire porta la main au chapeau.

— Il faudra nous suivre, dit-il néanmoins.

— Volontiers. Seulement, vous me permettrez de conduire auparavant Mlle de Méricourt au château de son père!

Le brigadier s'inclina et suivit les jeunes gens, tandis qu'on enlevait le corps de celui qui avait été un grand criminel.

XXV

LA BELLE MIETTE

Plusieurs mois se sont écoulés depuis la mort de Jeannot et la scène tragique que nous venons de raconter.

Aucune poursuite ne fut exercée contre Georges de Marillan, et l'on ignora toujours que c'était Mlle de Méricourt qui avait tué le scélérat.

L'émotion que Diane avait éprouvée en luttant avec le chevalier de la Torche avait été violente. La jeune fille fut plusieurs semaines à se remettre. Pendant ce temps-là, elle ne cessa de réfléchir à la délicatesse et au dévouement qu'avait montrés celui dont elle avait dédaigné le pur et généreux amour.

— C'est moi maintenant qui ne suis plus digne de lui, répétait-elle souvent. Je suis persuadée qu'il ne voudrait plus de moi.

Elle se trompait.

Après son rétablissement, Georges revint au château. Son regard était aussi amoureux et son cœur aussi épris qu'autrefois.

Diane attendait un aveu pour lui dire qu'elle partageait la flamme qui le brûlait, mais l'aveu ne venait plus. Les véritables affections sont timides et méfiantes : le fils du procureur du roi, dont l'âme renaissait à l'espoir, avait encore peur d'une désillusion.

La fille du baron le comprit, et elle résolut de faire le premier pas pour se punir de ses cruautés passées.

— M'aimez-vous? dit-elle un soir à Georges.

Celui-ci tomba à ses genoux.

— Eh bien! demandez ma main à mon père, je serai heureuse de devenir votre femme!

Six semaines après, le mariage de Mlle de Méricourt et de M. de Marillan fut célébré à Marseille, en même temps que celui de Claire et d'Auguste.

Ce dernier, entièrement rétabli, ne pouvait croire à son bonheur. Après la cérémonie, sa jeune épouse le conduisit auprès du grand-père.

— Remerciez-le bien, Auguste, il n'a jamais douté de vous, lui!

Le jeune homme s'inclina, et de l'œil du paralytique il coula une grosse larme.

Que devenait, pendant ce temps-là, Miette?

Quelques jours après la mort du chef des Incendiaires, Mlle de Méricourt lui apprit une mauvaise nouvelle. M. d'Aimard était mort en Italie, et, par une coïncidence singulière, le jour même où Fortunée avait rendu le dernier soupir. Ces deux âmes, que le malheur avait si longtemps séparées, avaient dû se rencontrer sur la même route, celle de la béatitude éternelle, et s'unir à jamais.

Diane était très émue en faisant part à Miette de ce nouveau malheur.

— Pauvre enfant, fit-elle, Dieu te prend tes parents au moment où il te les rend; mais je ne t'abandonnerai pas.

La noble créature garda Miette au château jusqu'après son mariage. A cette époque, elle sentit soudain son affection pour la fillette diminuer. Le vol d'une



Barbe en redingote noire... (P. 235.)

parure, dont l'auteur resta inconnu, en fut la cause, car de nombreux indices accusaient la fille de Fortunée.

Mlle de Méricourt, devenue Mme de Marillan, tint cependant la promesse qu'elle s'était faite. Avant son départ pour un voyage avec son Georges bien-aimé, elle confia Miette à une digne femme qui habitait le chemin de Saint-Pierre à Marseille et qui se chargea volontiers d'elle moyennant une rétribution.

— Aimes-tu toujours Pierre? demanda Diane à la fillette.

— Oui.

— Eh bien! lorsque vous vous marierez, je vous donnerai une dot.

Pierre était présent à l'entretien.

— Miette, tu as près de seize ans, je sens que j'aurai de l'affection pour toi, toute la vie. Veux-tu être ma femme bientôt?

La jeune fille parut effrayée. Elle réfléchit un instant :

— Pas encore, répondit-elle.

L'affaire des Incendiaires fut jugée avec un grand retentissement. Plusieurs condamnations à mort furent prononcées. Parmi les criminels qui subirent la dernière peine, nous devons citer Hermann et Mistenflûte. L'un montra un grand courage sur l'échafaud, l'autre se conduisit comme un lâche poltron.

Clamart et Bonvin, ce dernier arrêté après le départ de Jeannot de l'auberge de la *Cloche d'Argent*, furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Clamart était aussi accusé d'avoir tué le garde-chasse Jacques. Faute de preuves suffisantes, la réponse du jury fut négative sur ce chef. Ce qui avait servi à sauver Etienne, l'innocent, fit échapper à la mort Clamart, le véritable meurtrier.

Pierre, l'honnête et brave garçon, ne resta pas chez le cordier des bords du Jarret. M. Lombard, dont il avait, on le sait, arraché le beau-père aux flammes, le prit dans son nouveau magasin comme garçon de peine, puis comme commis. L'intelligence de ce jeune homme, qui n'avait presque pas reçu d'instruction, était remarquable. Longtemps il garda son affection pour sa fiancée; mais celle-ci, en devenant tout à fait jeune fille, était de plus en plus indifférente à cet amour.

La protégée de Mme de Marillan était, à dix-huit ans, une splendide créature. En cessant d'être le lutin folâtre que nous avons vu, courant pieds nus dans la poussière, elle fut une des plus jolies filles de Marseille.

On ne pouvait se lasser d'admirer, dans le quartier de Saint-Pierre, son doux et gracieux visage qui cachait l'âme d'un démon, ses yeux noirs et profonds, sa bouche vermeille, sa chevelure d'ébène, sa taille flexible comme un jeune roseau.

Un nom ne tarda pas à lui être donné, qui resta généralement adopté pour la désigner. Ce nom était celui de la *Belle Miette!*

. . . .

Nous allons retrouver Miette plus de vingt années après ces événements et le lecteur apprendra, en même temps, les égarements de sa folle jeunesse.

XXVI

LE MARIAGE DE BARBE

Les choses s'étaient bien passées à la mairie et à l'église. Le maire avait été bref et la messe avait été courte.

Les mariages d'ouvriers ont cet avantage, c'est qu'ils se bâclent vite. De même que les préliminaires n'en sont pas longs — car on n'a eu à discuter ni chiffre de dot, ni contrat — de même la cérémonie nuptiale est rapidement célébrée. Cela devrait être du goût de tous ceux qui n'aiment pas les longueurs inutiles.

Barbe et Clémentine étaient sortis de chez eux à dix heures du matin ; ils y rentraient à midi indissolublement unis et encore avaient-ils perdu plus d'une heure, soit dans la salle d'attente de l'Hôtel de Ville, soit dans la chapelle obscure où un prêtre leur avait marmoté le *conjungo*.

Par exemple, si leur mariage était presque passé inaperçu à Marseille, où l'on n'avait vu ni voitures, ni brillant cortège, il avait causé une certaine émotion dans le quartier de Saint-Pierre qu'ils habitaient et qui, en 1842, appartenait presque à la banlieue. Beaucoup de personnes avaient voulu voir passer les nouveaux époux.

Clémentine avait produit une bonne impression dans sa toilette de mariée. Le blanc va à toutes les femmes — quand elles sont jolies. Cependant, la fleur d'oranger arborée fièrement avait fait un peu sourire.

Barbe, en redingote noire, avait semblé tout changé à ceux qui ne l'avaient jamais vu que dans son costume de travail. Le brave homme, qui avait trente ans de plus que sa femme, paraissait écrasé sous son bonheur.

C'était un mariage d'amour qu'il faisait, lui !... Quant à Clémentine, son attitude était assez énigmatique, on ne savait si elle était contente ou fâchée. On prétendait, parmi les curieux, qu'elle avait dit la veille à une voisine qu'une jeune fille de vingt ans ne pouvait pas aimer un homme de cinquante.

Le repas de noces eut lieu dans un appartement assez pauvrement meublé, mais que Barbe avait fait orner de fleurs pour la circonstance. On fut une dizaine à table : le marié et les quatre témoins, ceux-ci invités presque obligatoirement, Polyte et son camarade Ledru, amis de Barbe, le teinturier Jean, qui habitait la même maison, et deux femmes seulement, Clémentine et sa mère.

Cette dernière était fort connue à Marseille sous le nom de la Belle Miette.

Elle était jeune encore, mais on n'eût pu dire exactement si elle était toujours digne de porter ce qualificatif de belle qui lui avait été donné.

Quelquefois les passions, plus que l'âge, laissent sur un visage des traces indélébiles. Leur feu passe dans le regard, autour duquel reste comme un cercle dévorant. Le cercle s'étend encore, éloignant toute fraîcheur, bannissant tout charme, donnant aux traits une rigidité précoce.

La Miette avait bien dans l'œil cet éclat sombre qui flétrit et ravage; c'était, à coup sûr, une étrange belle-mère.

Nous avons dit que Clémentine était jolie. Plus grande que la Miette, elle avait des yeux noirs au doux éclat. Rien de comparable à la blancheur de son teint, à la finesse de sa taille, à l'exquise grâce de toute sa personne. La bouche était charmante; le sourire, presque ingénu.

L'admiration que Barbe avait pour elle était évidemment méritée et tout le monde l'avait partagée.

Clémentine avait mis un certain empressement, en rentrant dans sa maison, à se débarrasser de sa robe blanche et à reparaître avec le costume qu'elle portait habituellement: la robe tombante des artisanes de Marseille, un fichu croisé sur la poitrine, laissant voir la gorge sur laquelle une croix d'or était retenue par un ruban de velours noir.

Pendant le repas, on fut assez gai. Barbe était placé à côté de sa belle-mère, en face de sa femme, et celle-ci avait auprès d'elle M. Jean, le teinturier.

M. Jean, quoiqu'il n'eût presque jamais la main de la même couleur, était un homme bien considéré dans le quartier et qui avait l'air de faire une grande faveur aux nouveaux époux, en assistant à leur noce. Il se mêlait peu à la conversation et affectait, presque tout le temps, de parler bas à Clémentine qui l'écoutait avec un léger sourire sur les lèvres. Evidemment il débitait à la jeune femme des fadeurs qui n'étaient pas désagréables à celle-ci.

L'autre personnage important de la noce était un M. Matignon, témoin de Barbe, et qui avait, paraît-il, une maison de banque à Aix-en-Provence.

Comment connaissait-il Barbe, dont la profession était si infime à côté de la sienne?... Pourquoi le traitait-il comme un ami?...

Ce fut lui qui, au dessert, proposa la santé du marié et de la mariée.

— Souhaitons, dit-il, mille prospérités à Barbe, l'honnête et dévoué travailleur, et à sa charmante femme. Je considère Barbe comme le meilleur des hommes; je suis sûr qu'il fera tous ses efforts pour rendre heureuse celle qui vient de lui accorder sa confiance.

Barbe se leva tout ému et ne put que dire:

— Oh! oui... merci, cher monsieur Matignon...

On applaudit du côté le plus bruyant de la table, de celui de Polyte et du maçon Ledru.

Polyte, qui était un gamin fûté, voulut même compléter le toast de M. Matignon.

— Je désire que *misé* Barbe ait beaucoup de mioches, car, comme le disait mon grand-père, les enfants sont la joie d'une maison.

La Miette le regarda de travers et murmura à demi-voix :

— Lorsqu'ils ne sont pas comme toi...

— Que dites-vous, misé Miette ? fit Polyte.

Barbe jugea nécessaire d'opérer une diversion et d'arrêter l'échange de paroles aigres qui allait s'opérer entre sa belle-mère et le gamin.

Dans ce but, il proposa de prendre le café sur une terrasse voisine de l'appartement. Cette terrasse donnait sur une cour intérieure et l'on y était à l'abri des regards indiscrets.

— Nous aurons plus d'air, dit Barbe.

Chacun se leva.

Un instant après, tandis que Clémentine continuait à coqueter avec M. Jean, Barbe s'approchait de M. Matignon et, le prenant à part, lui glissait dans la main un petit rouleau d'or.

— Qu'est-ce donc ?...

— Je vous rends les deux cent francs que vous m'avez prêtés.

— Mais s'ils vous sont encore nécessaires !

— Merci, merci, je vons suis bien reconnaissant... J'ai pu retirer de la Caisse d'Épargne l'argent que j'y avais placé... Je suis de ceux qui pensent que l'on s'enrichit en payant ses dettes... Ah ! cela coûte cher de se marier, même lorsqu'on fait des noces aussi modestes que les nôtres..

— Enfin, fit M. Matignon, pourvu que vous soyez heureux !...

— Je le serai... Je vous en réponds... Je l'aime tant, ma Clémentine !

— Et elle, vous aime-t-elle autant ? demanda le banquier, qui eut, malgré lui, un léger accent de doute.

— Elle... c'est un ange ! répondit Barbe avec enthousiasme. Ne faut-il pas qu'elle soit bonne, continua-t-il, pour avoir consenti à partager mon affection, à devenir mon épouse ?... J'ai cependant trente ans de plus qu'elle, je suis vieux et n'ai rien de séduisant.

— Vous êtes un honnête homme et un noble cœur, dit M. Matignon... Je sais à quoi m'en tenir...

— Ne rappelez pas une circonstance où je n'ai fait que mon devoir.....

— Il y en a tant qui ne le font pas que vous avez été presque une exception...

— Je vous en supplie... dit Barbe, gêné par ces éloges.

M. Matignon jeta un coup d'œil du côté de Clémentine, qui minaudait toujours avec le teinturier, bien que sa mère se fût rapprochée d'eux.

Polyte et Ledru avaient commencé une bruyante partie de dames qui attirait l'attention des autres convives.

— Y a-t-il longtemps que vous aimez Clémentine? interrogea M. Matignon.

— Elle avait dix-huit ans à peine, dit Barbe, quand je la rencontrai pour la première fois. Elle venait d'être admise comme ouvrière à la manufacture des tabacs de la rue Sainte. Sa beauté me fit une impression que je ne m'expliquai pas. Je voulus revoir Clémentine et, peu à peu, je pris l'habitude de l'attendre le matin à son entrée à l'atelier et le soir à sa sortie... Je ne me rendais pas compte de ce qui m'attirait vers elle et je fus longtemps à comprendre que c'était de l'amour!

— Comment s'aperçut-elle du sentiment qu'elle vous inspirait?...

— Je ne sais... Peut-être ce furent ses compagnes qui lui apprirent tout, car une fois je les vis me désigner à elle du doigt, en riant aux éclats.

— Et elle?...

— Elle riait aussi : et je crus voir sur son visage une telle impression de dédain que je rentrai chez moi désespéré. Pendant quelques jours, je m'abstins d'aller aux environs de la manufacture, mais bientôt je n'y pus plus tenir et j'y revins... Je sentais qu'il m'était impossible de vivre sans l'apercevoir au moins de temps en temps, sans m'enivrer de sa vue. Lorsque je m'éloignais, j'avais encore devant les yeux sa douce figure, son image radieuse.

— Pauvre homme! dit M. Matignon.

— Oh! ne me plaignez pas, car un jour il me fut permis de la voir, non plus dans la rue, à la dérobée, mais dans sa propre demeure... J'avais fait la connaissance de sa mère.

— La Miette!

— Oui, c'est elle qui a décidé sa fille à devenir ma femme.

— Ah! fit M. Matignon.

Puis se parlant comme à lui-même :

— Dans quel but a agi la Miette?...

— Comment?... Que dites-vous?...

— Ecoutez, Barbe, dit M. Matignon avec un bienveillant intérêt. Lorsque vous avez résolu de demander la main de Clémentine, vous n'êtes pas venu me consulter. Vous vous êtes borné à me prier plus tard d'être un des témoins de votre mariage et j'ai accepté, car je n'avais rien à vous refuser. Je compris alors que mes conseils seraient superflus comme ils le sont du reste aujourd'hui où tout est terminé...

— Que voulez-vous dire? fit Barbe non sans trouble.

— Je n'ai qu'un renseignement à vous demander.

— Parlez!

M. Matignon regarda Barbe avec une certaine hésitation.

— N'avez-vous pas connaissance d'un bruit bizarre?... Ne savez-vous pas qu'une rumeur court sur vous?...

Barbe avait pâli.

— Laquelle?...

— On parle d'un trésor que vous auriez découvert un jour dans les égouts des anciens quartiers de Marseille?...

Barbe balbutia :

— Un trésor?...

— Oui, cela est absurde, n'est-ce pas?... Eh bien, il est des gens qui prennent cette rumeur au sérieux.

Le mari de Clémentine répondit avec un léger tremblement :

— Si j'étais riche, travaillerais-je toujours comme je le fais, continuerais-je à exercer ma profession?

— Il est probable que vous eussiez quitté le métier pénible que vous exercez... Mais là n'est pas la question... La Miette vous a-t-elle jamais parlé de ces prétendues richesses?

Barbe parut chercher dans sa mémoire.

— En effet, plusieurs fois, la Miette... Clémentine elle-même... Oh! mais je les ai si bien détrompées qu'elles ne se sont plus occupées de cette fable...

— Tant mieux, dit M. Matignon, car, je dois l'avouer, j'ai eu peur un instant que, en vous acceptant pour gendre, la Miette ne se fût imaginé que...

— Non, monsieur Matignon, dit vivement Barbe, elle sait que je suis pauvre...

M. Matignon quitta la terrasse pour rentrer dans l'appartement.

— Il faut que je m'en aille, Barbe.

— Déjà!

— Je dois repartir pour Aix, mais n'oubliez pas que, si je puis vous être de quelque utilité, je serai toujours à votre disposition.

— Merci!...

XXVII

LA MÈRE ET LA FILLE

Polyte avait déjà battu au jeu de dames deux fois Ledru, décidément moins fort que lui, et tout faisait prévoir qu'il gagnerait encore la troisième partie.

La lutte avait donc beaucoup perdu de son intérêt, lorsque Polyte se leva brusquement et, brouillant les pions, s'écria :

— Ma foi, je préférerais danser... A-t-on jamais vu une noce où l'on ne dansât pas?...

L'un des assistants approuva :

— C'est vrai.

— Il faudra cependant vous en passer, dit la Miette avec une grimace.

— C'est bon, fit Polyte, ne vous fâchez pas... Aussi bien, Ledru et moi, nous prendrons notre revanche ce soir... Il y a un bal à Saint-Barnabé, où nous irons... N'est-ce pas, Ledru?...

— Comme tu voudras... Si, en attendant, nous pensions à travailler...

— Oh! dit Polyte avec dédain, moi, je ne travaille jamais un jour de noces,

— C'est que, toi, tu n'as pas de femme et d'enfants qui attendent la paye du samedi....

— Tu as peut-être raison, fit le gamin ébranlé. Ledru, tu es un bon père et un bon maçon... Allons voir s'il y a de la besogne au chantier...

Le départ de Polyte et de Ledru fut bientôt suivi de celui des autres invités, que M. Jean dut imiter, lui aussi, au risque de sembler indiscret.

Clémentine l'accompagna jusqu'à la porte d'un air engageant :

— Vous monterez quelquefois pour nous voir, n'est-ce pas?... Votre visite nous fera toujours plaisir.

Elle tendit son front au teinturier, qui y déposa un baiser après avoir jeté un regard oblique du côté du mari. Barbe était sans méfiance; il souriait, tandis que Miette murmurait :

— Elle eût bien pu attendre un peu... Décidément, elle ne se gêne pas...

Cela n'empêcha pas Clémentine de se dégager assez brusquement lorsque, une fois seuls avec la Miette, Barbe voulut l'embrasser à son tour.

— Ma jolie... ma bien-aimée petite femme! soupira celui-ci.

— Plus tard! murmura-t-elle.

Miette faisait de gros yeux à sa fille, quand soudain la porte se rouvrit et Ledru se montra encore.

— Toi! dit Barbe. Tu n'es donc pas retourné à ton chantier?...

— Nous y allions en effet, Polyte et moi, quand nous avons rencontré misé Bernard...

— Ah! oui, la femme de ce pauvre Bernard qui est si malade...

— Il paraît qu'il est encore plus mal, et même misé Bernard accourait pour vous prier de sa part... A votre place, je n'irais pas... Un jour de noces on a beaucoup de choses à se dire qui sont plus pressées que ça.

— Au contraire, j'irai... fit Barbe avec une certaine précipitation. Ma joie ne doit pas me faire oublier un ami mourant... Va prévenir misé Bernard que je me rends aux désirs de son mari...

Barbe se tourna vers la Miette et sa fille.



Que viens-tu faire ici ? dit la Miette. (P. 243.)

— Vous comprenez que je ne puis hésiter... Bernard est un de mes bons camarades...

— Allez, mon gendre, allez, répondit la Miette.

Clémentine ne dit rien, mais, heureuse d'être débarrassée de Barbe, elle eut presque un sourire.

Quand les deux femmes furent seules, la mère prit un air de reproche.

— Tu n'es guère aimable avec lui.

— Qu'est-ce que cela te fait, puisque nous le tenons ?...

— Nous le tenons, nous le tenons... Il faut maintenant le faire parler...

— Sois tranquille... Il parlera... s'il a quelque chose à dire...

— S'il a quelque chose à dire, répliqua la Miette... Pour cela, j'en suis sûre !...

En ce moment, on frappa à la porte.

— Est-ce qu'il reviendrait déjà?...

La Miette alla ouvrir, mais elle recula avec une exclamation à la vue d'un personnage de mauvaise mine qui entra aussitôt dans l'appartement.

Ce personnage, vêtu d'une longue houppelande, déguenillé et dégoûtant, avait la barbe et les cheveux très longs. Son visage brun, presque mulâtre, portait les stigmates du vice et de la débauche.

Le nouveau venu tenait à la main un bâton qu'il déposa lorsqu'il aperçut la table encore mise. La Miette s'était en effet bornée à pousser la table dans un coin lorsqu'on était allé prendre le café sur la terrasse.

Clémentine n'avait pas, elle aussi, dissimulé à cet individu sa répulsion.

— C'est moi, fit-il en grimaçant un sourire.

— Que viens-tu faire ici? dit la Miette d'un ton bref.

— Cette question n'est pas polie... Salomon tient à assister à la noce, quoique tu ne l'aies pas invité... C'est un mauvais procédé à l'égard d'un ami comme moi... Je regrette cet oubli pour toi plus que pour moi...

— Me diras-tu ce que tu veux?...

— J'arrive trop tard pour le festin... Néanmoins je m'aperçois qu'il reste encore quelque chose... Rattrapons le temps perdu.

Salomon s'empara d'une chaise et l'approcha de la table, sur laquelle il y avait encore quelques reliefs. Il s'assit, remplit une assiette et se mit à manger goulûment.

— Ne te gêne pas !...

— Je me gênais encore moins jadis avec toi... Et cette jolie enfant... J'eusse pu en être le père si elle n'était pas née avant l'époque où tu fus aimable avec moi...

— Tais-toi !

Clémentine ne put cacher un geste de dédain qui s'adressait à la fois à la

Miette et à Salomon. Ni l'un ni l'autre ne parurent s'en apercevoir.

— Au moins, poursuivit Salomon, a-t-elle fait un bon mariage, la petite Clé-clé?... J'avoue que je manque de renseignements... Comment s'appelle-t-il, l'heureux mortel?

— Barbe.

— Connais pas... Pourquoi, diable, s'est-il installé chez toi au lieu d'emmener sa femme chez lui?... Est-ce pour avoir sa belle-mère sous la main?.. Drôle de goût!... Cela indique qu'il n'est pas millionnaire...

— Qui sait?

— J'en suis presque sûr... La noce a été modeste... Cette nourriture que tu as servie aux invités est de seconde qualité!...

Salomon se versa une rasade.

— Le vin est bon cependant.

— Enfin, fit la Miette, qu'as-tu donc à me dire?

Salomon se leva.

— Maintenant que je suis un peu réconforté, je puis parler...

Il entraîna la mère de Clémentine du côté de la terrasse et lui dit à voix basse :

— Miette, j'ai une affaire superbe à te proposer...

— Une affaire! à moi?

— Oui, et qui entre bien dans tes attributions de sage-femme et de garde-malade...

— Sais-tu si je le suis encore?

— Diable!... Est-ce que tu aurais fait fortune?... Est-ce que, malgré les apparences, ton gendre serait...?

Miette lui coupa la parole.

— Cela ne te regarde pas...

— Enfin tu refuses une entreprise où il y aurait plusieurs milliers de francs à gagner pour chacun.

Miette eut un soubresaut.

— Que dis-tu là?

Salomon ricana.

— Ah! te voilà plus attentive... Je ne peux pas t'en apprendre davantage pour aujourd'hui... Si tu veux en savoir plus long, sois demain à midi chez la Métisse, la sorcière de la rue de la Vieille-Monnaie... Tu la connais bien, n'est-ce pas?...

Miette hésita un instant, puis répondit :

— Je serai demain à midi chez la Métisse...

— Je m'en vais, dit Salomon.

En repassant devant la table, il se versa un autre verre de vin.

— Décidément le vin est bon... Peut-être le nouveau marié ne sera pas malheureux, car la fille est belle... très belle... Je voudrais être à la place de Barbe pour la nuit des noces, quoique... Enfin, je le félicite tout de même... — Et vous aussi, madame, ajouta-t-il, en s'inclinant devant Clémentine, qui était restée dans l'appartement sans chercher à entendre ce que Salomon avait pu dire à sa mère.

Pour toute réponse, la jeune femme détourna la tête.

Salomon fit entendre de nouveau son ricanement moqueur.

— Décidément on manque d'égards pour moi... On voit bien que je ne suis ni l'armateur, ni le teinturier... Tu as fort mal élevé ta fille, Miette. Je ne t'en fais pas mon compliment... ah! ah! ah!...

Il sortit en riant aux éclats, tandis que Clémentine, irritée, allait vers sa mère.

— J'espère, dit-elle, que nous ne verrons plus désormais ce méprisable personnage...

— Je te promets qu'il ne connaîtra pas notre nouveau domicile lorsque nous quitterons celui-ci — ce qui ne peut tarder. Cela te déplairait-il, fillette, d'habiter Paris, où personne ne nous connaît?...

L'œil de Clémentine brilla.

— Oh! oui, je veux aller à Paris, mais lui...

— Ton mari fera toutes tes volontés...

— Ce n'est pas de cela que j'ai peur...

— De quoi donc alors?...

La jeune femme baissa la voix.

— Je crains, ma mère, que tu ne te soies trompée, qu'il ne soit pas aussi riche que tu te l'es imaginé... Si ce trésor n'existait pas!...

A cette idée seule que toutes leurs espérances seraient trompées, la Miette pâlit, mais elle ne tarda pas à secouer la tête.

— Sois tranquille, ma fille. Je ne suis pas femme à commettre une erreur aussi grossière... Ensuite j'ai des indices... Il n'y a pas de fumée sans feu... Je puis te le dire maintenant... Il y a quelque temps, avant que tu te décidasses à l'épouser, il m'a prêté mille francs...

— Ah!

— Quand je les lui ai demandés, il n'a fait aucune objection et me les a remis immédiatement...

— En vérité! dit Clémentine, éblouie.

— Crois-tu qu'il y ait beaucoup d'hommes de sa condition pouvant disposer facilement d'une telle somme?...

— Je ne m'explique pas pourquoi, étant aussi riche, il a continué à mener une existence aussi misérable?...

— Faut-il que je te répète tout ce que je t'ai déjà dit? Quel intérêt aurait le bonhomme à crier sur les toits qu'il possède une immense fortune, alors que cette fortune appartient peut-être à une famille existant encore? Pour qu'on ne lui réclame rien, pour endormir les soupçons, il a préféré ne rien changer à son existence...

— Mais alors c'est exactement comme s'il était pauvre!

— Jusqu'ici, oui, il en a été ainsi, mais nous saurons lui faire voir les choses sous un autre aspect, endormir ses scrupules, si par hasard il en avait, et prendre des mesures pour profiter avec lui de ses richesses sans que personne en sache rien. Nous quitterons Marseille puisque cela ne te déplait pas.

— Comment est-il né ce bruit, demanda Clémentine, que Barbe a en sa possession un trésor?...

— Tu m'as déjà posé cette question et je t'ai répondu que je l'ignorais, mais on m'a raconté depuis qu'il avait commis lui-même une imprudence. Un jour où il avait été rudoyé par un de ses chefs, il aurait dit qu'il pourrait cesser de travailler s'il le voulait et qu'il avait plus d'argent qu'on ne le pensait. A une certaine époque, il passait de longues heures dans les immenses égouts qui s'étendent sous les anciens quartiers de Marseille et qu'il connait mieux que personne...

— Tout cela, fit Clémentine, est bien incertain...

— Et ma perspicacité, dit la Miette avec orgueil, tu la comptes pour rien!... Dans ces derniers temps, lorsqu'il venait ici pour te voir et que tu n'y étais pas, je lui parlais, je l'interrogeais...

— Il a toujours nié!

— Oui, mais d'une manière embarrassée. Parfois, il tressaillait lorsque je le regardais en face et que mes regards plongeaient dans les siens. Cet homme-là est riche, te dis-je, cet homme-là est riche! Et voilà pourquoi, ajouta la Miette avec entraînement, je n'ai pas hésité à t'engager, comme je l'ai fait, à devenir sa femme!

— Pourvu que je ne me repente pas! Je n'ai pas jusqu'ici à me féliciter beaucoup de lui pour ses cadeaux de noce...

— Il faut du reste, poursuivit la Miette, que nous sachions bientôt entièrement à quoi nous en tenir... Lorsqu'il rentrera, nous le forcerons à tout avouer, et tu verras...

— Oh! j'ai bien besoin d'être rassurée, murmura Clémentine.

XXVIII

EXPLICATIONS

Barbe ne rentra que le soir. Il paraissait tout ému.

— Qu'avez-vous? lui demanda la Miette.

— Un grand malheur est arrivé, répondit-il. L'ami qui m'avait fait demander vient de mourir entre mes bras. Pauvre Bernard, justement le jour de mon mariage!... Il n'est pas de bonheur parfait... Que vont devenir sa femme, ses enfants?

Miette eut une insidieuse question.

— Ne pourrez-vous pas les secourir, mon cher gendre?...

— Malheureusement pas comme je voudrais, dit ingénument Barbe.

Miette et Clémentine échangèrent un regard. L'heure des explications était venue et elles voulaient en avoir une à tout prix.

Miette agit encore diplomatiquement.

— Je sais bien que vous ne remplacerez jamais auprès de misé Bernard et de ses enfants le mari, le père qu'ils ont perdu...

— Oh! pour cela ce n'est pas possible... Bernard était si bon et il les aimait tant!...

— Sans doute, mais...

— Il était ensuite leur unique soutien...

— Enfin, grâce à vous, ils ne resteront pas dans la misère... Clémentine ne s'opposera certes pas à ce que vous leur fassiez le plus de bien possible...

— Je reconnais là son cœur, mais moi-même je gagne peu...

— Qu'importe si vous avez d'autre argent!

Les deux femmes attendirent avec anxiété la réponse de Barbe, mais lui se borna à murmurer :

— D'autre argent, d'autre argent!...

— N'avez-vous pas à votre disposition de quoi les aider largement?...

— Je ne comprends pas...

— Vous êtes donc résolu à ne pas faire encore usage de vos ressources cachées?

— Mes ressources cachées?

Miette s'impatientait, tandis que Clémentine dissimulait son découragement.

La belle-mère de Barbe se décida à en finir.

— Mon cher Barbe, voulez-vous que nous causions franchement?

— Est-ce que nous faisons autre chose, misé Miette?...

— Il est vrai... Écoutez-moi avec attention.

— Je vous écoute...

— Il n'y a ici que votre femme et votre belle-mère... Vous n'avez donc rien à dissimuler!... Les portes sont closes et personne ne peut nous entendre... Vous êtes riche, n'est-ce pas?...

— Riche, moi!

— Oui, fort riche... Vous possédez une fortune immense qui vous rend l'égal des plus grands négociants de Marseille. Vous avez découvert un trésor... où et comment?... Cela ne nous fait rien à ma fille et à moi... L'essentiel, c'est que vous l'ayez, et vous l'avez, car je viens de vous voir tressaillir lorsque j'ai prononcé ce mot de trésor.

— Je vous assure que vous vous trompez, misé Miette.

— Et moi je suis persuadée que je ne me trompe pas... Je ne sais quels scrupules vous arrêtent encore, vous empêchent de faire des aveux... Vous avez tort d'éprouver cet embarras avec nous, parce qu'avec nous on ne se gêne pas!

Pendant que la Miette parlait, le visage de Barbe avait exprimé des sensations diverses. Son œil avait d'abord étincelé. On eût dit que le pauvre homme devinait le mot d'une énigme difficile. Ses regards s'étaient portés alternativement de Miette à Clémentine.

Comprit-il ce qui s'était passé?... Sut-il en un instant ce qui avait poussé la mère à lui donner la fille et la fille à l'accepter pour époux malgré son âge, malgré son extérieur peu séduisant?...

Il regarda Miette avec une sorte d'épouvante, tandis que celle-ci continuait :

— Votre femme vous aime, mais croyez-vous qu'elle vous aimera moins lorsque vous aurez avoué que vous pouvez lui offrir les douceurs du luxe, les plaisirs de la richesse?

Il balbutia :

— Je... je ne possède rien.

— Allons donc! reprit la Miette. Vous voulez rire, mon cher Barbe!...

— Rire, moi!... Voyez donc si je plaisante.

L'émotion qu'il éprouvait rendait ses jambes chancelantes, mais il était moins pâle que sa femme et sa belle-mère.

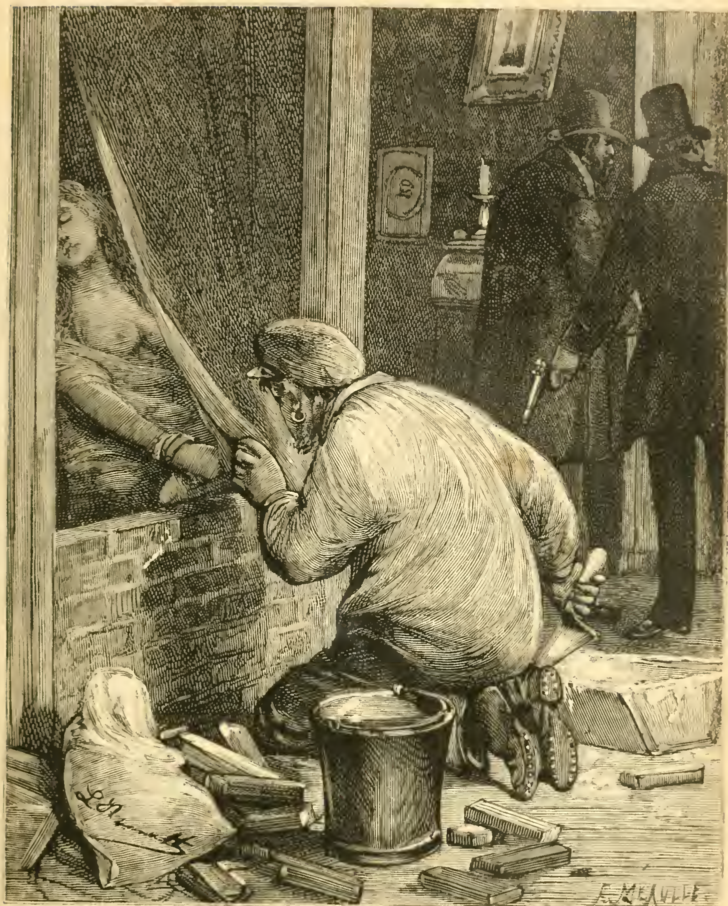
— Vous auriez l'intention de continuer votre métier?

— Et pourquoi pas?...

— Misérable! dit la Miette avec une explosion subite.

Mais elle se radoucit tout de suite. Elle ne pouvait croire encore à l'erreu qu'elle avait commise.

— Pardon, pardon, mon gendre... Mais je ne sais pas toujours comprendre à demi-mot... Un changement subit de votre position étonnerait peut-être... Vous croyez qu'il y aurait du danger...



Je réussis néanmoins à écarter le rideau... (P. 253.)

— Du danger à quoi?...

— Eh! parbleu, à profiter de ce que vous avez dissimulé si longtemps.

— Misé Miette, fit Barbe d'un ton presque ferme, est-ce que par hasard vous ne m'avez donné votre fille que parce que vous vous êtes imaginé que je suis millionnaire?...

Elle le regarda avec audace.

— Pourquoi le cacher?... Croyez-vous que je n'aurais eu d'autre ambition pour elle qu'un homme de votre âge et de votre condition?...

Barbe eut un cri de douleur... Il se tourna vers sa femme.

— Mais elle, mais elle... N'avait-elle aucune affection pour moi?...

Clémentine eut un rire sec.

— Je pense comme ma mère.

— Mon Dieu, mon Dieu!

Clémentine, bannissant toute honte, se montra aussi à lui telle qu'elle était.

— Allons, dit-elle, plus de plaisanteries... Avouez la vérité...

Il y eut peut-être chez lui une seconde d'hésitation.

— La vérité! fit-il.

— Eh bien? dirent à la fois Clémentine et Miette.

— La vérité, répéta-t-il, c'est que je suis pauvre.

— Votre fortune, insinua Miette, serait-elle moins considérable qu'on ne le croit?...

— Elle n'existe pas.

— Vous possédez bien quelque chose?...

— J'avais deux mille francs d'économies, je vous en ai prêté mille. J'en ai rendu deux cents à M. Matignon, j'en ai dépensé trois cents à l'occasion de notre mariage... Il m'a fallu payer le loyer de cet appartement que vous deviez encore... Il ne me reste presque plus rien...

Miette n'hésita plus à donner libre carrière à sa fureur.

— Nous sommes donc volées! s'écria-t-elle.

Clémentine était défaillante. Barbe voulut aller vers elle. Elle le repoussa.

— Laissez-moi, laissez-moi!

Elle passa du côté de sa mère.

— Malheureuse que je suis!... Vois-tu, maman, ce que tu m'as fait faire?

Le visage de la jeune femme était couvert de larmes.

— Je n'ai trompé personne, balbutiait Barbe.

La Miette alla à lui :

— Tu nous as trompées toutes les deux, mais tu nous paieras cela!

Barbe essaya d'implorer Clémentine.

— Je vous méprise! fit-elle.

— Ma femme!

— Il vaudrait beaucoup mieux pour toi, dit Miette, qu'elle ne le fût pas, ta femme!...

Elle sortit de l'appartement en entraînant sa fille éplorée.

L'infortuné mari, accablé de douleur, désespéré, se laissa tomber sur un siège :

— Oh! dit-il d'une voix brisée, M. Matignon avait bien compris!

XXIX

LE MAÇON

Ledru et son camarade Polyte attendaient depuis longtemps dans l'antichambre de M. Comté, chef de la police de sûreté à Marseille, lorsque enfin on se décida à les introduire.

Ledru était un brave homme d'une quarantaine d'années. Sa grande blouse, ses vêtements souillés de plâtre, indiquaient facilement sa profession de maçon.

Il paraissait très timide, tandis que Polyte montrait beaucoup plus d'assurance. Évidemment c'était le gamin qui conduisait l'homme et l'avait décidé à venir chez le commissaire.

M. Comté se montra assez bienveillant.

— Que voulez-vous, mes amis?

Ce fut Polyte qui s'avança.

— C'est-y bien à M. Comté que nous avons l'honneur de parler?...

— C'est à lui, en effet; qu'as-tu à lui dire?

— Rien, moi, mais voici mon ami Jacques Ledru, exerçant la profession de maçon, tandis que moi j'exerce celle d'apprenti serrurier...

M. Comté sourit.

— Qu'il parle donc, ton ami Ledru!

— C'est que, voyez-vous... Ledru...

— Qu'est-ce qu'il a?...

— Il a peur!

Ledru, qui semblait fort peu à son aise, se tourna vers Polyte.

— Je voudrais bien te voir à ma place. Oui, j'ai peur, monsieur le juge.

— Nigaud! fit Polyte. C'est pas un juge, c'est un commissaire...

M. Comté, un peu surpris de ce préambule, les engagea à s'expliquer clairement. Il essaya de rassurer Ledru.

— Vous n'avez rien à craindre ici... Que vous est-il arrivé?...

Le maçon eut un soupir.

— Ah! ne m'en parlez pas... Voyez, j'en tremble encore... Figurez-vous, monsieur le procureur, que, avant-hier soir, je revenais tranquillement de mon chantier. Arrivé rue d'Aubagne, je me vois accosté par deux messieurs assez bien mis. « — Etes-vous, maçon? » me demandèrent-ils. — Et un peu que je le suis, leur répondis-je... — Sauriez-vous murer une porte?... — Murer une porte! C'est pas difficile avec des briques et du mortier! — Nous vous

donnons cent francs, si vous voulez venir vous acquitter de cette besogne tout de suite; on vous fournira ce qui vous est nécessaire. — Est-ce loin? — Assez, mais nous avons une voiture qui attend à deux pas d'ici... — Il me faut prévenir ma femme car autrement elle serait inquiète. — Vous nous donnerez son adresse, on la préviendra. »

— Où demeurez-vous? demanda M. Comté au maçon.

— Rue Saint-Férérol-le-Vieux, monsieur le président.

— A deux pas de la rue d'Aubagne...

— C'est vrai... Je ne songeai pas que j'eusse pu moi-même rapidement prévenir ma famille. D'ailleurs, les messieurs n'y tenaient pas. Ils m'entraînèrent vers une voiture qui stationnait au coin de la rue Châteauredon et qui, dès que nous fûmes montés, s'éloigna rapidement...

— Quelle route prit-on?

— A peine fûmes nous installés, l'un des deux individus baissa les stores... Je n'osai d'abord rien dire, mais, un moment après, ayant voulu les relever, je reçus d'une voix brève l'ordre de ne pas y toucher. En même temps, je vis le plus jeune, un blond, tirer de sa poche un pistolet chargé... Vous comprenez que je ne bougeai plus... Oh! je ne bougeai plus!...

Le souvenir seul du pistolet faisait une vive impression sur Ledru. M. Comét commençait à prendre un grand intérêt à ce récit.

— Combien dura la course?...

— Plus d'une heure... Il faisait tout à fait nuit lorsque le plus âgé des deux messieurs se mit à plier un mouchoir en forme de bandeau. « — Il faut que nous vous mettions ça sur les yeux », me dit-il. Je ne voulais pas me laisser faire, moi, vous comprenez... Son compagnon me montra encore le pistolet...

— Pauvre Ledru! murmura Polyte.

— Je vous réponds que je n'étais pas à mon aise, allez, monsieur le substitut... La vue du pistolet me décida à tout accepter, mais je commençai à trouver le temps long... Enfin, la voiture s'arrêta... On me fit descendre, on me prit par le bras et je fus conduit comme un aveugle. J'entrai dans une maison, puis je montai trois étages. Quand on m'enleva le bandeau, je me trouvai dans un appartement dont une des portes était cachée par un rideau à côté duquel se trouvait tout ce qu'il fallait pour maçonner... « — Il s'agit de bâtir devant ce rideau, » fit l'un de ces coquins. Je me mis à l'œuvre immédiatement, me demandant si ce n'était pas d'un crime que j'étais complice, lorsque j'entendis un gémissement...

— Je frissonne, ne put s'empêcher de dire Polyte.

— N'interrompez pas, fit le chef de la police de sûreté, lui-même fort ému.

— Je cessai immédiatement de travailler, reprit Ledru. « — Quelqu'un

vient de se plaindre, dis-je terrifié... — Ne faites pas attention et continuez... » Cette fois l'homme au pistolet me mit en joue... Oh ! que j'avais peur !... Je ne savais plus guère ce que je faisais... J'arrivai cependant aux trois quarts de la hauteur de la porte sans plus rien entendre... De temps en temps, je me retournais et je voyais que les scélérats pour qui je travaillais ne me perdaient pas de vue... Je réussis néanmoins à écarter légèrement le rideau sans qu'ils pussent s'en apercevoir.

— Et vous vîtes? dit M. Comté haletant.

— Ah ! monsieur l'avocat, répondit Ledru, la plus affreuse chose ! Un rayon de la lampe qui m'éclairait pénétra dans une sorte de placard. Garrottée et presque nue, se trouvait une jeune femme qui devait avoir perdu connaissance ; son visage m'apparut et je n'oublierai jamais sa pâleur livide!

Ledru s'arrêta comme s'il ne pouvait plus continuer son récit. On eût dit qu'il avait encore devant les yeux le spectacle qu'il venait de décrire

Les auditeurs gardaient aussi le silence. M. Comté prit le premier la parole.

— Comment fîtes-vous pour terminer?...

— Ah! je n'en sais rien... Si mes forces ne m'ont pas tout à fait abandonné, c'est sans doute parce que j'étais persuadé que les hommes qui me surveillaient me tueraient dès qu'ils s'apercevraient que je connaissais leur secret.

— Que se passa-t-il ensuite?

— Lorsque les deux individus virent que je n'avais plus rien à faire, ils me remirent les cent francs, me firent monter en voiture, et me reconduisirent à l'endroit où ils m'avaient pris, après m'avoir toutefois fait jurer de ne rien dire de cette aventure. « — Si tu parles, tu mourras... » Ce fut leur dernière recommandation. Je rentrai chez moi épouvanté. Ma femme avait été avertie...

— Par qui? dit M. Comté.

— Par un gamin du quartier à qui un étranger avait donné quelques sous pour la commission. Les malfaiteurs avaient tenu leur promesse. Ils me tueront aussi, s'ils apprennent que j'ai parlé. Vous voyez, monsieur le magistrat, que je suis bien en danger... Je voulais tenir mon serment, me taire...

— Tu aurais eu tort, s'écria Polyte. N'est-ce pas, monsieur le commissaire, qu'il aurait eu tort?

— En effet, murmura M. Comté.

— C'est Polyte, poursuivit Ledru, qui, voyant le lendemain matin ma pâleur, m'a interrogé... J'ai fini par tout lui raconter et il m'a déterminé à venir ici...

— Polyte, dit M. Comté, est un brave garçon qui vous a conseillé de faire votre devoir...

Une lueur d'orgueil passa dans le regard du gamin.

— Tu vois! fit-il à Ledru.

— Reconnaîtriez-vous ces individus? demanda M. Comté.

— Ça me serait difficile, répondit le maçon... Ils cachaient leurs traits autant qu'ils pouvaient et puis, vous comprenez, l'obscurité, monsieur le juré...

Polyte tenait à ce que l'on donnât à chacun son titre, car il interrompit encore son camarade...

— Quand je te dis qu'il est commissaire...

M. Comté ne s'arrêtait pas à ces subtilités.

— N'avez-vous pas d'autres renseignements à me fournir sur ces misérables?

— Si, attendez, fit Ledru. Je ne sais pas si je me trompe, mais je crois qu'hier j'en ai aperçu un...

— Ah!...

— Il me semble avoir vu sortir le plus jeune, le blond, d'une maison du chemin de Saint-Pierre, où demeure justement un homme que nous aimons beaucoup, Polyte et moi...

— Comment s'appelle-t-il?

— Claude Barbe.

M. Comté parut chercher dans sa mémoire :

— Barbe!

— Oui, il a épousé, il y a quelque temps, la fille de la Miette.

Le chef de la sûreté se leva avec une certaine agitation.

— La Miette!... Oh!... C'est bien de Miette, la belle Miette qu'il s'agit?

— Eh! oui... Ce n'est pas du Grand Turc, allez!

— Demeure-t-elle avec son gendre?...

— Malheureusement pour lui, dit Polyte.

M. Comté continua, comme se parlant à lui-même :

— Cet homme ne doit pas se tromper... Evidemment c'était un des complices du crime qui sortait de la maison du chemin de Saint-Pierre. J'en jurerais maintenant...

Il revint s'asseoir derrière son bureau :

— Est-ce bien tout ce que vous savez, Ledru?

— Oui, monsieur le notaire.

— C'est bien. Retirez-vous, soyez prudent, ainsi que Polyte, continuez à garder le secret le plus absolu sur cette affaire.

— Pour cela, vous pouvez y compter...

— Donnez-moi votre adresse à tous les deux pour que je vous fasse appeler si besoin est.

Ledru et Polyte indiquèrent leur domicile.

— Bonjour, monsieur le greffier, fit le premier.

— Pourquoi que tu ne veux pas dire : monsieur le commissaire. demanda encore Polyte.

— Qu'est-ce que ça fait ça?... Greffier, commissaire, notaire, substitut, n'est-ce pas toujours la même chose?...

M. Comté ne put s'empêcher de sourire, mais ce fut très rapidement. Dès qu'il fut seul, il se mit à réfléchir à l'importante déposition qui venait de lui être faite.

— La sombre affaire! murmura-t-il. Plus nous allons, plus les crimes deviennent épouvantables... Oh! mais celui-ci ne restera pas impuni et je découvrirai ses auteurs...

M. Comté avait été frappé d'entendre prononcer le nom de la Miette et il avait cru immédiatement que cette femme était pour quelque chose dans l'assassinat commis. Il la connaissait, en effet, de longue date et il la croyait capable de tout.

Il se demandait comment il s'y prendrait pour suivre cette piste et se disait, en même temps, qu'il chargerait un agent habile de veiller sur le maçon pour le cas où les malfaiteurs apprendraient sa trahison et essayeraient de s'en venger, lorsque tout à coup une détonation, suivie d'un cri déchirant, retentit au dehors.

M. Comté s'élança vers la fenêtre et l'ouvrit. Il eut à peine le temps de voir disparaître un homme au coin de la rue... Polyte soutenait le maçon qu'une balle avait frappé.

Le chef de la sûreté sortit de l'appartement et descendit rapidement l'escalier.

Sur son ordre, un agent aida Polyte à transporter le maçon dans les bureaux de la police. On le déposa dans un fauteuil.

La balle avait atteint Ledru en pleine poitrine. Un seul coup d'œil suffit à M. Comté pour se convaincre que la blessure était mortelle et que l'infortuné n'avait pas longtemps à vivre.

— Allez chercher un chirurgien, dit-il néanmoins à l'agent.

Tandis que celui-ci obéissait, il prenait une chaise et s'approchait de la victime qui râlait.

— Donnez-moi de l'eau, fit-il d'une voix brève à un autre agent.

On apporta une cuvette.

M. Comté prit son mouchoir et mouilla les tempes du maçon, dont Polyte, navré, soutenait la tête. Le chef de la sûreté tira ensuite de son bureau un flacon d'éther qu'il fit respirer au blessé.

Il y avait un certain nombre de curieux dans l'appartement. Il leur ordonna de se retirer et adressa ensuite quelques questions au pauvre Ledru qui ouvrait les yeux.

— Souffrez-vous beaucoup?...

— Horriblement... Je crois que je vais mourir...

— Vous est-il possible de parler sans trop de difficulté?

— Je ne sais... Quelle douleur!...

— Du moins, pourrez-vous répondre aux questions que je vais vous adresser... Il faut vous hâter si vous voulez être vengé!...

— C'est vrai... je vais... mourir...

— N'ayez pas cette idée!...

— Je sens combien ma situation est grave...

— Polyte était avec vous au moment de l'assassinat?...

— J'étais bien avec lui, monsieur le commissaire, dit Polyte larmoyant. Je me repens assez de l'avoir amené chez vous.

— Polyte sait donc tout ce qui s'est passé?

Ledru fit de la tête un signe affirmatif. Il crispa ensuite les mains et vomit un flot de sang.

— Ma femme, mes enfants, dit le maçon au milieu de ses cruelles souffrances.

Le chef de la police de sûreté s'adressa à un personnage crasseux qui paraissait être son secrétaire.

— Pomponne, vous trouverez une adresse fixée par un serre-papier sur mon bureau... Vous vous y rendrez et vous préviendrez la famille de ce malheureux... Ne lui annoncez pas brutalement ce qui vient d'arriver... Dites-lui d'abord qu'un malheur, qu'un accident est arrivé, que l'état de ce pauvre homme est grave, très grave, mais non désespéré... Elle ne saura que trop tôt la fatale vérité!

Si bas que M. Comté eût dit ces paroles, le blessé les avait entendues.

— Merci, monsieur, merci... Ayez quelques ménagements.

— Ne parlez pas, mon ami. Je ne vous demande que d'écouter les réponses de Polyte et de vous assurer qu'il ne se trompe pas.

— J'écouterai.

Le chef de la sûreté s'adressa au gamin.

— Quand vous êtes sorti, quelqu'un vous attendait-il à la porte?...

— Non... ou plutôt nous ne nous sommes aperçus de rien... Nous avons fait quelques pas sans méfiance, et c'est alors...

— C'est alors...

— La rue était déserte... Un homme s'est montré tout à coup et a tiré sur Ledru presque à bout portant...

— Avez-vous vu son visage?

— Il avait un manteau dont le collet relevé ne permettait pas d'apercevoir ses traits... Je ne crois pas que Ledru l'ait reconnu... Tu ne l'as pas reconnu, n'est-ce pas, Ledru?...



C'était un vieillard penché sur une canne... (P. 259.)

— Non, murmura Ledru, mais ce qu'il a dit...

— Il a donc parlé? fit M. Comté.

— Il s'est écrié d'une voix forte : « Traître, voilà pour toi! » répondit Polyte. J'entends encore cette voix... Ledru est tombé dans mes bras, ce qui m'a empêché de poursuivre le misérable...

— Oh! bien misérable en effet, dit M. Comté... Quelle audace, quelle audace!

On frappa à la porte : c'était le chirurgien.

Ledru, à sa vue, s'agita sur son fauteuil. Il saisit la main du praticien.

— Ah! si vous pouviez m'arracher à la mort pour ma femme, pour les pauvres petits êtres dont je suis le soutien!

— Du courage, du courage, Ledru, fit Polyte.

— J'en aurais si je ne craignais pas la misère pour eux.

A peine le maçon eut-il dit ces mots que son teint devint encore plus pâle ; il eut un râle suivi d'un hoquet et se mit de nouveau à vomir du sang

Le chirurgien remit dans sa trousse l'instrument qu'il en avait sorti.

— Tous les soins sont inutiles, dit-il à Comté, cet homme a à peine quelques instants à vivre.

— Ma femme, où est-elle? demanda Ledru.

— Elle va venir...

— Je mourrais moins désolé si elle était ici avec les petits... si je pouvais les embrasser... J'ai peur, j'ai peur...

Il essaya de se soulever et retomba anéanti.

— Je veux fuir... je veux... partir d'ici... Ah!

Le chirurgien semblait profondément touché. Polyte sanglotait. M. Comté lui-même, qu'on eût pu croire cuirassé contre toute émotion, avait un air navré.

Tout à coup la porte s'ouvrit. Une femme échevelée, les vêtements en désordre, se montra sur le seuil. Un coup d'œil lui suffit et elle vint tomber à genoux près du fauteuil où se trouvait Ledru.

— Jacques, mon Jacques!

— Toi, toi, pauvre Jeanne!

— Oui, moi, moi, qui ne veux pas que tu meures!...

La femme de Ledru alla vers le chirurgien.

— Vous êtes le médecin, vous! Il faut que vous le sauviez. C'est indispensable!... Faites cela pour moi, faites cela pour ses enfants... Ils sont si mignons... Si vous saviez quels petits chérubins il y a là!...

Le maçon fit un effort.

— Tu ne me les as pas amenés?

— Ils étaient à l'école.

— Mais le petit dernier ?

— Georges?... Le monsieur qui m'a tout appris lui a donné la main... Ils vont sans doute être là.

Comme elle venait de dire ces paroles, Pomponne apparut avec le petit Georges.

Jeanne ne fit qu'un bond vers la porte.

— Le voici, le voici! Georges, supplie ton père de ne pas nous quitter... Il t'obéira, lui qui t'aime tant!

L'enfant ne comprenait rien à cette scène; il joignit cependant ses petites mains. Sa mère eut un éclat de rire farouche. Saisissant le bras de Ledru, elle l'étreignit fortement.

— Tu vois que tu ne peux t'en aller.

Ledru, venait de vomir encore du sang en abondance.

— Adieu, murmura-t-il.

Jeanne poussa un cri terrible.

Le maçon avait rendu le dernier soupir.

XXX

M. JACQUINET

Le lendemain, dans l'après-midi, on eût pu voir un individu d'aspect assez bizarre se diriger vers le chemin de Saint-Pierre.

C'était un vieillard penché sur une canne à pomme d'or et qu'une perruque blanche signalait surtout à l'attention des curieux.

Ce personnage appartenait évidemment à un autre siècle avec ses culottes courtes, son habit râpé. Cependant, il paraissait encore alerte malgré sa taille courbée. Il marchait assez vite sans s'apercevoir que les gamins le désignaient du doigt et que les bonnes femmes s'arrêtaient pour le considérer.

Arrivé au chemin de Saint-Pierre, il fit une pause, sortit de leur étui une paire de lunettes, se les mit fièrement sur le nez, puis continua sa route en regardant les numéros des maisons.

A cette époque, le numérotage était fort irrégulier à Marseille. Il n'était pas rare de voir le numéro 25 à côté du numéro 2 et plusieurs numéros 1 dans la même rue. En revanche, le numéro 13 faisait absolument défaut, ce numéro ne plaisant ni aux propriétaires ni aux locataires superstitieux.

Le vieux semblait mécontent de cet état de choses, car il fronçait souvent les sourcils en hochant la tête. Enfin il s'arrêta devant l'enseigne d'un teinturier et parut avoir trouvé ce qu'il désirait.

Cette maison était de piètre apparence. C'était celle où avait eu lieu la noce de Barbe et où il logeait depuis avec sa femme et sa belle-mère.

Le vieillard n'hésita pas et pénétra dans le magasin.

— Y a-t-il quelqu'un?... Y a-t-il quelqu'un?... fit-il de sa voix cassée.

Personne ne répondant à son appel, il fit quelques pas vers le fond du magasin. En regardant autour de lui, il aperçut par terre une lettre décachetée que quelqu'un avait laissé tomber; il se baissa pour la ramasser, car il aimait sans doute à ne rien voir traîner.

Le vieux tourna et retourna la lettre avec une curiosité évidente.

— Tiens, tiens, qu'est-ce qu'il peut y avoir là-dedans? murmura-t-il. C'est bien simple!... Si je veux le savoir, je n'ai qu'à lire... Cependant, ça ne me regarde pas... Ma foi, tant pis! Cette lettre est décachetée... Et puis ne faut-il pas que la police connaisse tout?

L'indiscret vieillard enleva ses lunettes comme si, au lieu de l'aider, elles l'eussent gêné pour y bien voir, et parcourut la lettre.

Voici ce qu'elle renfermait :

« Monsieur Jean,

« Vous me dites que vous m'aimez, je n'en suis pas étonnée, car vous m'avez déjà donné des preuves d'une affection sincère. Vous sollicitez un rendez-vous, je suis prête à vous l'accorder pour vous entendre me répéter de vive voix ce que vous exprimez si bien par écrit.

« Seulement, nous n'avons pas besoin, comme vous le demandez, d'aller sur le bord de l'eau. Venez tout simplement chez moi, lorsque mon mari n'y sera pas. Ma mère ne fera attention à rien.

« Clémentine. »

Le vieux fit entendre un rire sec.

— Eh bien, voilà du propre!... Une femme mariée qui accepte les déclarations d'un autre homme et qui le fait venir chez elle quand son mari n'y est pas!... De quelle poche cette lettre sort-elle?... Où dois-je la déposer, à qui faut-il la rendre?...

Il regarda autour de lui.

— Personne ne m'a vu... Je crois que je ferais mieux de la garder... Ce serait plus simple et je l'empêcherais de tomber en de mauvaises mains... Puis, qui sait?... peut-être pourra-t-elle m'être de quelque utilité?... C'est décidé, je la garde, oui, oui, oui.

Le bonhomme, tirant de sa poche un portefeuille bourré de notes et de papiers, y enferma sa trouvaille. Il frappa ensuite sur le comptoir avec sa longue canne à pomme d'or.

— Y a-t-il quelqu'un? Y a-t-il quelqu'un? répéta-t-il.

Enfin un bruit de pas se fit entendre et un garçon, qui devait avoir de dix-huit à vingt ans, se montra.

— Est-ce le monsieur Jean en question? se demanda le vieux.

Un court examen suffit pour le convaincre que le pauvre diable qui était devant lui n'était pas l'amoureux de Clémentine.

Le nouveau venu était laid et avait l'air pauvre, ce qui ne plaît jamais à une femme. Il portait une longue blouse où se trouvait un peu de toutes les couleurs.

Sous son bonnet de papier, on voyait s'échapper une épaisse chevelure d'un

rouge si invraisemblable qu'on l'eût dit obtenu par des procédés artificiels comme les couleurs de la blouse.

Ce garçon avait cependant au visage les taches de rousseur particulières aux individus qui ont les cheveux fauves. Les yeux étaient gris, sa bouche si grande qu'on eût pu craindre qu'elle n'allât rejoindre les oreilles.

Ajoutez à ces agréments la claudication. Il était boiteux d'une manière surprenante.

— Que demandez-vous? fit-il d'une voix grêle.

Le vieux avait remis ses lunettes.

— Pardon si je vous dérange... C'est pour vous demander un renseignement... Indiquez-moi, s'il vous plaît, où demeure Mme Barbe?

Le jeune homme, en entendant ce nom, devint pourpre.

— Diable!... qu'y a-t-il? pensa le vieillard.

Le boiteux était revenu de son trouble passager.

— Vous ne pouvez pas mieux vous adresser, répondit-il, Mme Barbe reste dans la maison même.

— A quel étage?...

— Au second.

— Je vous remercie bien...

— Ce n'est pas la peine.

— Pourquoi donc, pensait le vieux en se retirant, me suis-je figuré tout de suite que Clémentine pouvait bien être la femme Barbe?

Lorsqu'il fut près de la porte, il se tourna et vit que le garçon teinturier avait envie de lui poser une question. Il revint sur ses pas.

— Je vous prierais, dit-il au jeune homme, de me donner un renseignement?

— Parlez, monsieur.

— Je désirerais savoir si cette maison est bien habitée.

— Je ne vous comprends pas...

— Je vous demande si, en dehors du rez-de-chaussée et du magasin qui, je le vois bien, sont occupés par un honnête industriel, les autres appartements...

— Mme Barbe et sa mère n'ont rien à se reprocher...

— Tiens, c'est la première fois qu'on le prétend...

— Que dites-vous?...

— Rien... rien... Mais leur logement n'est probablement pas le seul...

— Il est le seul loué en ce moment...

— C'est différent!

— Au fait, pourquoi m'interrogez-vous ainsi? dit le garçon teinturier.

— Diable! diable! fit le vieux avec embarras.

— Serait-ce parce que vous avez l'intention de prendre la chambre meublée dont ces dames peuvent disposer...

Le vieux saisit avec empressement le prétexte qui lui était offert.

— Précisément.

— En ce cas, si vous ne voulez pas passer par la rue pour monter chez Mme Barbe, je vais vous ouvrir la porte vitrée qui donne sur le corridor.

— Volontiers... vous êtes bien bon...

Le garçon teinturier chercha dans le comptoir.

— La clé n'est pas là... C'est singulier! fit-il au bout d'un instant.

Le vieux eut un sourire narquois.

— Ne serait-elle pas par hasard sur la porte?... demanda-t-il au garçon.

Celui-ci eut une exclamation.

— En effet, elle y est... Il est extraordinaire que la clé soit encore sur la porte, quand, il y a un instant à peine, je l'ai retirée...

— Peut-être l'y avez-vous laissée, tout en croyant...

— Non, c'est plutôt M. Jean...

— M. Jean?...

— Oui, le patron... Il sera descendu à la cour ou monté au grenier... Vous pouvez passer...

— Merci, mon bon monsieur...

— Allons, fit le vieux quand il fut dans l'escalier, je connais déjà quel est l'amoureux à qui la lettre était adressée. Vais-je savoir maintenant si j'ai deviné la dame qui l'a écrite?

Arrivé au premier étage, le vieillard se croisa avec une jeune femme qui descendait.

Cette femme, dont la toilette voyante n'était ni celle d'une bourgeoise, ni celle d'une artisane marseillaise, pleurait. Bien que l'escalier fût assez sombre, le bonhomme la reconnut et vit son chagrin.

— Paula! Paula ici! murmura-t-il. Que vient-elle y faire et pourquoi verse-t-elle des larmes?...

Le vieillard parvint bientôt sur le palier du second étage. Il entendit deux voix qui se disputaient.

— Décidément, disait l'une, tu n'as pas de cœur. Cette pauvre Paula, une si bonne fille!

— Elle ne reverra son enfant que lorsqu'elle aura payé.

— Tu es impitoyable!

— Si tu n'avais pas de caprices, je ne le serais pas autant.

— Tu sais bien que cela ne te regarde plus, maman, et que je suis maintenant ma maîtresse...

— Tais-toi et va trouver M. Jean qui t'attend. Tâche de lui faire payer le loyer.

— Oh! pour cela, il le paiera!

— J'entends du bruit.

C'était le vieillard qui avait frappé, se jugeant suffisamment édifié.

Clémentine vint ouvrir. Sa beauté ne laissa pas que d'impressionner le bonhomme, dont les regards se portèrent ensuite de la fille à la mère.

Miette, cette femme que M. Comté avait crue capable de tout, regardait, elle aussi curieusement le vieux à la perruque Régence.

Ce fut elle qui prit la parole.

— Que désirez-vous, monsieur?...

La voix du vieux fut plus cassée que jamais.

— On m'a assuré que vous aviez une chambre à louer, oui... oui... oui...

— C'est vrai : une chambre meublée!

— Je désirerais la visiter.

— Tout de suite... Clémentine, n'oublie pas qu'on t'attend... Je vais accompagner monsieur.

— Clémentine! pensa le vieillard. Décidément, je ne m'étais pas trompé... C'est bien la femme Barbe qui s'appelle Clémentine et a un amant!

— La chambre est sur le même carré, dit la Miette.

Le vieux la regarda fixement.

— Je croyais qu'elle était au troisième...

La Miette remarqua à peine cette réflexion.

— Non, dit-elle. Personne ne loge au troisième qui est un grenier...

Elle entra dans la chambre avec le visiteur, lequel inspecta insoucieusement cette pièce assez proprement meublée. La Miette demandait pour la location vingt francs par mois.

— Où les fenêtres donnent-elles? demanda le bonhomme.

— Vous n'avez qu'à regarder : sur le chemin de Saint-Pierre.

— C'est parfait. Votre chambre me convient et je l'arrête. Je vais donner dix francs d'arrhes; vous toucherez les dix autres francs lorsque je prendrai possession.

— Soit!

Le vieillard sortit une pièce d'or d'une longue bourse et la remit à la Miette.

— Quand vous installerez-vous? lui demanda celle-ci.

— Le plus tôt possible...

A peine le vieux eut-il prononcé ces paroles qu'une rumeur se fit entendre, venant du dehors. Miette et lui s'approchèrent de la fenêtre.

Le quartier était mis en mouvement par plusieurs hommes portant un brancard sur lequel était sans doute déposé un malheureux que des couvertures empêchaient de voir.

— Qu'est-ce que cela peut-être? dit la Miette.

— Il est facile de le deviner. Voyez comme les vêtements des individus qui portent cette civière sont blancs de plâtre et de chaux.

— Des maçons!

— C'est un maçon, en effet, qui doit être tombé d'un échafaudage... Les maçons n'ont pas de chance depuis quelque temps... Mais, qu'avez-vous, madame?...

La Miette n'avait pu réprimer un mouvement nerveux.

— Rien, monsieur; continuez.

— Je disais donc qu'il arrive toute sorte de malheurs à ces braves gens... Hier, l'un d'eux a été lâchement assassiné...

— Ah! Et sait-on pourquoi?

— Oui, parce qu'il était allé raconter à la police un crime commis au chemin de Saint-Pierre.

— Ce n'est pas au chemin de Saint-Pierre qu'un crime a été commis.

Le vieux baissa ses lunettes sur son nez pour mieux regarder par-dessus.

— Comment savez-vous?...

Le trouble de Miette était étrange.

— Je... je le suppose... Si quelque chose... s'était passé... sur le chemin... ma fille et moi, nous l'aurions su...

— Vous avez raison et c'est moi qui dois me tromper... D'ailleurs, c'est l'affaire de la police... On dit qu'elle a découvert quels sont les complices...

La mère de Clémentine était livide.

— Mais qu'avez-vous donc, misé, vous paraissez indisposée!

— Rien... Une indisposition passagère...

— Il faut vous soigner, ma chère propriétaire; je puis maintenant vous donner ce titre...

Le vieillard et la Miette étaient sur le palier.

— A propos, dit le nouveau locataire, j'ai oublié de vous demander un reçu. Ce n'est pas que je me méfie de vous, mais j'ai l'habitude d'être toujours en règle...

— Qu'à cela ne tienne... ma fille va vous le faire...

— Votre fille?...

— Oui, je sais lire, mais j'écris fort mal.

Le vieillard rentra avec la Miette dans l'appartement de celle-ci. Elle le quitta un instant pour prévenir la femme Barbe.

— Voyons si l'écriture du reçu, fit le bonhomme, sera bien l'écriture de la lettre!

A vrai dire, il n'avait guère besoin de cette preuve nouvelle. Du reste, le



La traîtresse se rendait au bal... (P. 271.)

hasard favorisa encore ses curieuses investigations. A peine fut-il seul qu'il entendit du bruit dans l'escalier. Il s'approcha de la porte et regarda par le trou de la serrure.

C'étaient la femme Barbe et un homme d'une quarantaine d'années qui se séparaient. Le vieillard entendit distinctement :

— Alors c'est convenu, monsieur Jean.

— C'est convenu, charmante Clémentine.

La jeune femme murmura quelques mots à voix basse.

— Merci, dit M. Jean, merci pour ces douces paroles. Permettez-vous?

La fille de la Miette baissa les yeux.

— Vous le pouvez...

M. Jean ne se le fit pas dire deux fois. Il étreignit Clémentine dans ses bras robustes et déposa sur sa joue un baiser. Peut-être ce baiser ne fut-il donné que sur la joue parce que la jeune femme avait légèrement détourné la tête.

Le teinturier parut en proie à une vive émotion.

— Au revoir ! dit-il avec effort.

— Au revoir !

Le vieux eut un ricanement en allant s'asseoir à la place où Miette l'avait laissé.

— Pauvre Barbe!

La Miette ne tarda pas à rentrer.

— Ma fille est en train de faire le reçu... Comment vous appelez-vous?...

Le vieux n'avait probablement pas songé à cette question, car il fut un peu embarrassé.

— Comment je m'appelle?

— Oui.

— M. Jacquinet... Un joli nom, n'est-ce pas? Mais on l'estropie trop souvent... Il y en a qui m'appellent Facquinet... Oui... oui.

La Miette revint un instant après avec le reçu. Le vieux y jeta un coup d'œil rapide, puis se retira.

— Plus de doute à présent! L'écriture est bien celle de la lettre. Décidément, je n'ai pas perdu ma matinée... J'ai fait une découverte et je me suis ménagé un pied-à-terre au milieu du camp ennemi... Oui... oui... oui...

XXXI

L'HISTOIRE DE LA MIETTE

Oui, elle avait bien mérité ce nom de la belle Miette qui lui avait été donné jadis et qu'elle portait encore maintenant qu'elle approchait de la quarantaine.

A quinze ans, on eût dit Mignon; cinq ans plus tard, sa beauté n'était plus la même. C'était une femme aux appas robustes, aux yeux ardents, à la bouche sensuelle. Elle avait été déjà à un homme, elle avait déjà été mère. Ses bras semblaient faits pour étreindre un amant.

Pierre, son ami d'enfance et son premier amoureux, était un honnête et

digne garçon qui n'aspirait qu'à se marier avec elle, mais elle avait dédaigné cette affection pure et honnête, ou plutôt elle l'avait transformée..

Un jour où il la pressait de devenir sa femme, elle l'avait regardé dans les yeux et lui avait dit :

— Jamais!

Il avait eu un cri de désespoir :

— Je dois alors renoncer à vous...

— Non, avait-elle répondu.

Il recula stupéfait tandis qu'elle ne pouvait dissimuler un sourire moqueur.

— Vous me raillez, Miette!

Elle lui prit la main.

— Pourquoi ne me tutoies-tu plus comme autrefois?

— Cette question...

— Pourquoi ne m'embrasses-tu plus?

— C'est que... je n'ose...

— Eh bien, j'ose, moi!

Miette déposa un baiser sur le front de son amoureux et se réfugia dans une chambre voisine. Pierre n'osa l'y suivre. Voyant que celle qu'il aimait ne sortait pas, il se retira plein d'un trouble singulier.

Il ne revint que le dimanche suivant, selon son habitude. Il trouva Miette nerveuse, préoccupée, d'humeur maussade.

— Je croyais que vous ne viendriez pas me voir, fit-elle à Pierre.

— Est-ce que ma présence vous déplairait?...

— Je ne dis pas cela, mais... On tient des propos sur notre compte... on se demande pourquoi vous êtes reçu ici?

— Il est bien facile de l'expliquer avec le titre de fiancé que vous me permettez...

— J'ai dit à tout le monde que je ne voulais plus me marier.

— Miette!

— Vous semblez surpris... Ne vous ai-je pas prévenu?...

— Hélas!... J'ai espéré cependant... J'espère encore...

— Quoi donc?...

— Que vous changerez de résolution.....

— Vous vous trompez...

— Oh! que je suis malheureux! Vous ne m'aimez donc pas!...

— Vous vous exagérez tout... Vous êtes insupportable!...

Pierre essuya une larme, puis sembla prendre une résolution.

— Adieu, Miette!

— Adieu, Pierre!...

Le jeune homme descendit lentement plusieurs marches de l'escalier, s'attendant à ce qu'elle le rappelât. Il n'en fut rien; Miette, loin d'avoir compassion de son ami d'enfance, fit entendre un éclat de rire moqueur et s'enferma chez elle.

Il sortit de la maison, le cœur rempli d'amertume, mais, huit jours après, il était encore là, plein de trouble et d'hésitation. Contre son attente, la capricieuse Miette le reçut d'une manière fort aimable.

— Vous avez bien fait de ne pas vous formaliser... Je regrette ce que je vous ai dit de pénible... On a tort de ne pas se gêner avec ceux pour qui l'on a de l'affection...

— De l'affection!... Vous avez encore de l'affection pour moi?

— Oui, Pierre, de l'amour!...

— Répétez-moi cela, dit-il avec ravissement.

— Tant que tu voudras, tant qu'il te plaira!...

— Toujours alors, ma bien aimée!

— Tu vas rester avec moi aujourd'hui... Personne ne nous dérangera... Les gens chez qui je vis sont à la campagne... Ils voulaient m'emmener, j'ai refusé, pensant bien que tu ne me garderais pas rancune et que tu reviendrais... Ils sont partis fâchés, mais peu m'importe! Oh! qu'il me tarde d'avoir toute ma liberté!...

— Je t'ai offert la liberté avec ma main, Miette!

— Une liberté de ce genre! J'en préférerais une autre...

— Que signifie?...

— Tu t'obstines donc à ne pas comprendre!

La jeune fille s'était levée. Il y avait dans son regard une flamme qui fit baisser les yeux de l'amoureux.

— Embrasse-moi, Pierre, dit-elle soudain.

Leurs bouches se rencontrèrent dans un ardent baiser.

— Miette! Miette!

— Je suis à toi!

— Oui, pour la vie!... Sur la terre et... toujours... Tu seras ma femme, n'est-ce pas?...

Miette fit entendre son rire sardonique...

— Ta femme, je te l'ai dit et je te le répète... je ne le veux pas!

— Miette!

L'étrange créature eut un élan de passion.

— Que t'importe, fit-elle en se laissant aller dans les bras de Pierre, si je suis ta maîtresse!

Pierre ne rentra pas ce soir-là chez son patron, M. Lombard, le mercier de la Grand'Rue. Le lendemain, Miette lui dit :

— Je veux vivre avec toi et quitter le chemin de Saint-Pierre. Loue un appartement du côté de ton magasin, j'irai l'habiter.

Les désirs de la jeune femme étaient désormais des lois pour son amant. Ce qu'elle voulait fut exécuté et les économies de Pierre, ces économies sur lesquelles il comptait pour se mettre modestement en ménage et parer à toute éventualité, suffirent à peine à l'achat d'un mobilier luxueux. Rien ne semblait assez élégant à la Miette, qui paraissait avoir oublié que son enfance s'était passée à courir pieds nus dans les chemins.

Tout en dépensant cet argent, Miette avait parfois des réflexions qui remplissaient de tristesse le cœur honnête de Pierre.

— Tu vois, lui disait-elle, nous pouvons mettre quelque chose de plus à ceci, nous n'avons pas de couronne et de vêtement de mariée à acheter.

Elle riait en parlant ainsi.

— Prends garde, lui répondait-il, Dieu nous punira!

Miette fut bientôt sur le point d'être mère.

Une autre femme, dans la situation où elle se trouvait, eût regardé la naissance prochaine d'un enfant comme un présent du ciel, le doux fruit d'un amour qu'il lui eût été si facile de rendre légitime.

Miette n'accepta pas même son sort avec résignation. Cet enfant contrariait trop ses projets pour qu'elle ne le maudît pas d'avance. Elle adressa d'amers reproches à Pierre, qui cependant était moins coupable qu'elle, et poussa l'ironie jusqu'à lui dire :

— Voilà ce que c'est cependant que de t'avoir écouté.

— Moi!...

— Oui, toi... L'odieux de la séduction retombe toujours sur l'homme, et c'est bien juste. La femme n'est-elle pas une créature faible, surtout lorsqu'elle aime?... Tu vas passer pour un monstre aux yeux de ceux qui s'intéressent à moi... Ce sera ma vengeance.

— Tu as donc besoin d'être vengée...

— Oui, car je souffre alors que je ne voulais pas souffrir...

L'enfant de Miette et de Pierre naquit enfin. C'était une fille qui parut superbe au père, qui fut un affreux laideron pour la mère.

— Comment l'appellerons-nous? demanda Pierre.

— Peu m'importe!

— Puisque cela ne te fait rien, nous lui donnerons le nom de Clémentine.

— Pourquoi Clémentine?...

— Parce que c'était le nom de ma pauvre mère... Une digne et sainte femme!

— C'est bon, voilà que tu t'attendris déjà! Clémentine... soit! Ce nom n'en est pas moins le plus absurde et le plus laid que j'aie jamais entendu...

— S'il te déplaît trop...

— Non, non... Il sera toujours assez beau pour ce vilain crapaud...

La petite fille fut mise en nourrice à Saint-Henri, au grand désespoir de Pierre. Les mauvaises mères ne nourrissent pas leurs enfants.

Un an s'écoula pendant lequel Miette n'alla jamais voir Clémentine. Pierre, au contraire, se rendait tous les dimanches à Saint-Henri et en revenait plein de joie et d'orgueil.

— Si tu savais comme elle est jolie... et gentille!

Miette haussait les épaules et répondait :

— Cela m'étonne!...

Parfois la jeune femme tenait des discours singuliers.

— Sais-tu pourquoi je ne me suis pas mariée avec toi, pourquoi je me suis refusée à ce qu'un prêtre nous unît pour la vie? C'est parce que j'ai tenu à avoir le droit de reprendre ma liberté quand je le voudrais... Je sais bien qu'il est des femmes mariées qui ne se gênent pas... mais c'est égal... Elles ne sont jamais aussi indépendantes.

— Tu as une singulière manière de parler.

— Tu trouves?...

— Tu oublies les liens qui existent entre nous...

— Quels liens?

— Notre amour d'abord...

— Et puis?...

— Notre enfant !

— Je te l'abandonnerai, si tu veux...

— Sommes-nous donc sur le point de nous séparer?

Miette jugea qu'il était inutile de répondre.

A l'époque où avait lieu cette conversation, le carnaval approchait.

— Nous irons au bal masqué, disait Miette à Pierre.

Pierre, pour lui complaire, approuvait.

— Oui, nous irons.

— Je veux m'habiller en homme... On m'a toujours dit que le costume d'homme devait bien m'aller!... Et toi, quel costume prendras-tu?...

— Celui qui te plaira.

Lorsque le carnaval eut commencé, Pierre s'attendait à ce que Miette lui rappelât sa promesse. Son étonnement fut grand de voir que Miette ne lui en parla plus. Il crut qu'elle avait oublié ses projets d'amusement et il s'en félicita, car il était d'humeur casanière. Il préférait son intérieur, le coin du feu, au bruit et à l'éclat des fêtes.

Le pauvre garçon se trompait en croyant que Miette ne songeait plus à

courir les bals. Elle avait réfléchi que Pierre la gênerait dans ses élans et cherchait un moyen de secouer un joug importun.

Le moyen qu'elle adopta fut le plus simple.

Un jour, son amant, rentrant de son magasin, ne la trouva pas à la maison. Elle avait laissé la clé à une voisine en lui disant :

— Si mon mari paraît inquiet, vous lui direz que je suis allée ches une parente malade et que je ne reviendrai que lorsqu'elle sera guérie.

Pierre savait qu'elle était orpheline, il ne pouvait guère ajouter foi à cette excuse banale. Il essaya cependant de se faire illusion et de s'imaginer qu'elle appelait sa parente la bonne femme chez qui elle avait jadis demeuré.

Inutile de dire que celle-ci n'avait pas vu Miette.

Tandis que le pauvre amoureux pleurait sur son abandon, la traîtresse se rendait au bal, vêtue d'un léger costume. Sa résolution de ne plus revoir Pierre et son enfant était bien prise.

Sans domicile, presque sans argent, quoiqu'elle se fût emparée de tout ce qu'elle avait pu trouver chez Pierre, elle n'espérait plus qu'en un amant. Aussi cherchait-elle à faire valoir le plus possible sa beauté; il lui fallait une conquête!

Il ne lui fut pas difficile de réussir. Trop d'individus vont dans les bals masqués avec l'intention d'y faire la connaissance de filles faciles pour qu'elle ne rencontrât pas d'amateur. Un jeune homme la trouva à son gré et l'emmena souper avec d'autres viveurs et viveuses.

Ce repas fut une orgie. Miette étonna tout le monde par le cynisme de ses propos et son impudence. Le vice était bien son élément; elle s'y livra avec une ardeur de bacchante. Au matin, elle était ivre.

Le jeune homme la mit dans un fiacre et la fit porter chez lui. Miette fut pendant quelque temps sa maîtresse, puis elle prit un autre amant, puis elle changea encore, jusqu'au jour où elle en eut plusieurs à la fois.

Que devenait Pierre pendant ce temps-là?...

Rien n'avait adouci ses regrets. Cette fermeté, qui avait été le propre de son caractère tant que Miette ne l'avait pas dominé, il l'avait perdue... Il savait maintenant que cette créature était indigne de lui, mais la passion ne raisonne pas. N'aime-t-on que ceux qui le méritent?

Le pauvre garçon s'était tout entier consacré à son enfant qui venait d'être sevrée. Il la prit avec lui et, durant trois mois, il ne vécut que pour ce petit être.

Son patron, qui était pour lui un véritable ami, lui conseilla un jour de se marier. Il eut un sourire plein d'amertume. M. Lombard insista.

— Vous pourriez, lui dit-il, rencontrer une jeune personne qui vous rendrait heureux. Elle serait une mère pour votre enfant et remplacerait avantageusement la malheureuse qui vous a quitté!

Pierre secoua la tête.

— Les joies du foyer domestique me sont désormais interdites. Mon cœur est brisé.

— Ne dites pas cela, Pierre. Venez ce soir, nous donnons une petite fête. Il y aura parmi les invitées une charmante personne à laquelle nous pensons pour vous, mais que nous ne vous forcerons pas à prendre si elle ne vous convient pas.

Pierre ne pouvait refuser de se rendre à l'invitation de son patron. Il vit la jeune fille qu'on lui proposait comme un baume à ses souffrances et il ne laissa pas que d'être charmé de sa grâce chaste et de sa beauté. Mlle Herminie, sans famille, donnait, pour vivre, des leçons de piano... Pauvre, mais vaillante, c'était une brave et digne jeune fille.

Mlle Herminie avait des yeux bleus, le teint très blanc, l'air aimable. Elle causait fort bien et semblait née pour faire le bonheur de l'honnête garçon qui lui plairait et qui voudrait lier son existence à la sienne.

Pierre commença à croire qu'une affection tranquille pourrait calmer les agitations de son cœur et, le lendemain, quand M. Lombard lui demanda comment il avait trouvé Mlle Herminie, il répondit de telle manière que le mercier ne douta pas que le jeune homme ne fût sur le point de subir le charme de sa protégée.

Pierre, lui aussi, n'avait pas déplu à la maîtresse de piano. Les femmes ont toujours quelque compassion pour ceux qui ont aimé, souffert, et le rôle de la matrone d'Ephèse séduit souvent les âmes tendres.

On se revit et on ne tarda pas à échanger des aveux. Herminie s'engagea à servir de mère à la petite Clémentine, et Pierre, définitivement convaincu que cet ange pourrait lui faire oublier Miette, promit une affection éternelle.

Le mariage n'était plus qu'une affaire de quelques jours. Il eut lieu sans éclat et les nouveaux époux allèrent goûter les douceurs de la lune de miel dans une maison de la rue Torte.

Miette ignora assez longtemps le mariage de son amant. Elle s'occupait si peu de lui! Un jour cependant une de ses compagnes habituelles lui apprit ce qui s'était passé.

— Tu prétendais, lui dit-elle, qu'il était toujours amoureux de toi, tu vois bien le contraire...

— En vérité!

— On m'a assuré qu'il adorait sa femme et qu'il en était adoré... Il t'a oubliée comme on nous oublie toujours, nous autres.

— Je ne le crois pas...

— Moi, j'en suis sûre...

Le teint de Miette s'était empourpré, son regard lançait des éclairs.



Jeanne, ouvrez la porte, et sous aucun prétexte, ne venez nous déranger. (P. 277.)

Son amie fut frappée de cette émotion.

— Est-ce que tu l'aimerais encore?

— Moi, est-ce que c'est possible?... Puisque je ne l'ai jamais aimé! Est-ce que je suis capable d'avoir de l'amour pour quelqu'un, moi?...

— C'est vrai, ce serait étrange!

— Étrange, en effet.

Miette ne dormit pas la nuit qui suivit. Le dépit, la colère, la jalousie peut-être, quoi qu'elle en eût dit, l'agitaient. Elle crispait le poing et menaçait sa rivale comme si elle eût été présente. Elle songeait au moyen de troubler le bonheur des nouveaux époux.

Mais comment s'y prendre?...

Quand Miette se leva, le lendemain matin, elle avait sur les lèvres un sourire infernal : elle avait trouvé

Elle prit des vêtements noirs et se rendit chez Pierre à l'heure où elle savait qu'il ne pouvait y être.

Herminie était seule, en effet. Elle n'avait jamais vu Miette, mais elle n'en eut pas moins une sorte de pressentiment. Ce fut avec quelque hésitation qu'elle demanda à cette femme en deuil ce qu'elle désirait.

Miette avait les traits fatigués par plusieurs orgies successives. Ses vêtements noirs faisaient ressortir sa pâleur.

Pour toute réponse, elle feignit de s'évanouir.

Herminie, de plus en plus émue, lui prodigua ses soins.

— Qu'y a-t-il pour votre service?... Que désirez-vous, madame?... dit-elle à Miette quand celle-ci eut recouvré ses sens.

— Vous ne savez donc pas qui je suis... ?

— Qui vous êtes?...

— Je suis une mère qui veut son enfant... Où est Clémentine?...

— Clémentine !... Vous seriez?...

— On m'a lâchement abandonnée après m'avoir trompée... Et puis on m'a enlevé ma fille... Vous n'ignorez pas quel est l'auteur de tous mes maux... vous!... Vous devinez comment on me nomme... Je suis la Miette!...

Herminie, avait relevé la tête lorsque la Miette avait accusé Pierre.

— Vous mentez, fit-elle, en prétendant que mon mari s'est conduit d'une façon aussi indigne... Ce n'est pas lui qui vous a abandonnée... C'est vous qui l'avez trahi... c'est vous qui vous êtes enfuie...

Miette eut un accent plein d'amère ironie.

— C'est la fille séduite qui est seule coupable...

— Pierre ne vous a pas enlevé votre enfant, continua Herminie. C'est vous qui lui avez laissé Clémentine quand vous êtes partie...

— C'est faux!

— Ce n'est pas vous que je puis croire, madame.

Miette regardait autour d'elle d'un air farouche.

— Où est-elle, ma chère mignonne, où est-elle, que je l'embrasse?...

Un léger cri d'enfant sembla lui répondre.

Miette ne fit qu'un bond et ouvrit la porte de l'appartement dans lequel se trouvait le berceau de Clémentine.

Repoussant Herminie, elle enleva précipitamment la petite fille de sa couche et la couvrit de baisers.

Clémentine, qui venait à peine de s'éveiller, se mit à pleurer en se trouvant dans les bras d'une femme qui lui était inconnue. Elle essaya de se dégager, mais l'atroce comédienne la serra fortement en multipliant ses caresses.

— Ma chérie, ma bien-aimée, disait-elle, il m'est donc permis de t'embrasser... Malheur sur moi quand je pense que c'est une autre qui t'a eue jusqu'ici... Comment as-tu été soignée ? Mal sans doute... Cela va changer, va...

Herminie était stupéfaite.

Soudain, Miette déposa sa fille dans le berceau, alla vers sa rivale et la regarda fixement.

Un seul mot s'échappa de sa bouche :

— Voleuse !

La femme de Pierre perdit la tête. Elle tomba à genoux.

— Grâce ! Grâce !...

Miette reprit sa fille.

— Vous direz à Pierre que j'ai retrouvé mon bien, que j'ai emporté Clémentine et qu'il ne la reverra plus !... Vous lui direz aussi que je le hais maintenant, que je le...

La méchante femme n'acheva pas. Elle eut un rire de triomphe, car Herminie avait perdu connaissance. Sa victoire était complète.

Lorsque Herminie revint à elle, ce fut dans les bras de son mari... Miette s'était éloignée.

— Que t'est-il arrivé, mon ange? demandait Pierre, aussi surpris qu'effrayé de voir sa femme en cet état.

Herminie ne répondit pas.

— Voyons, explique-moi... Te sens-tu encore mal ?... Mon Dieu, mon Dieu, tu étais si bien portante et si gaie ce matin quand je t'ai quittée...

La jeune femme croyait avoir été la proie d'un atroce cauchemar. Elle passa la main sur son front.

— Ce doit être un rêve, murmura-t-elle.

Mais la scène qui avait eu lieu ne tarda pas à être tout entière présente à son esprit. Elle se leva et s'élança vers le berceau de Clémentine, qu'elle désigna à son mari...

— C'était bien vrai, dit-elle.

Pierre se montra sérieusement alarmé.

— Où est l'enfant?... Avec qui est-elle ?

Herminie répondit avec amertume :

— Elle est avec celle à qui tu l'as prise, avec celle qui la pleurait sans cesse, avec sa mère en un mot !

Pierre s'attendait peu à cela. Son étonnement fut des plus vifs et il resta un instant sans parole.

— Tu es surpris?... dit Herminie...

— Je l'avoue... Comment, elle a eu l'audace de venir ici!...

— Oui... elle m'a dit quelle avait été ta conduite à son égard... Elle m'a appelée voleuse!...

Pierre était devenu pâle. Un vif courroux s'éveillait en lui contre Miette.

— Ah! elle t'a menti!... C'est digne d'elle... Elle m'a calomnié... Elle en est bien capable!... Et tu as cru les propos qu'elle t'a tenus?

— Devant ses injures, j'ai courbé la tête...

— Pauvre Herminie!

— J'ai, en effet, bien souffert!... Et, tiens, je souffre bien encore...

Il lui prit la main et la pressa avec force...

— Comment, toi, si pure, toi si douce et si bonne, tu as été humiliée par ce démon, tu as supporté ses outrages! Voyons, que t'a-t-elle raconté?.

— D'odieuses choses. C'est toi qui l'as séduite et puis abandonnée, c'est toi qui l'as privée des caresses de son enfant!

— Mensonge, Herminie, mensonge! Miette m'a quitté pour mener une existence dégradante. Elle ne s'était jusqu'ici jamais occupée de son enfant!

— Mais alors?...

— Je ne sais dans quel but elle est venue jouer cette atroce comédie, je ne sais quels projets son esprit a conçus... mais je les déjouerai, je le jure!... En tout cas, tu n'eusses dû jamais oublier ce que tu es et ce qu'elle est... Si quelqu'un a à rougir, ce n'est pas toi, c'est elle!...

Pierre couvrit Herminie de baisers, puis fit un mouvement pour s'éloigner.

— Où vas-tu?...

— Chez cette femme...

— Non, reste avec moi!

— Y penses-tu?... Laisser cette insulte impunie!

— Je lui pardonne puisque tu as fait tout ce que tu devais faire, puisque tu es mon mari bien-aimé!...

— Je ne puis lui laisser Clémentine, je ne puis lui abandonner mon enfant!...

Herminie n'osait dire tout ce qu'elle ressentait. Elle était agitée par de funestes pressentiments.

— Ne t'éloigne pas!

— C'est nécessaire!

Pierre avait déjà ouvert la porte. Il descendait rapidement l'escalier.

— Mon Dieu, mon Dieu! fit la jeune femme avec accablement. J'aurais dû le retenir!

Miette, pendant ce temps-là, attendait Pierre. Elle savait bien qu'il viendrait!

Et, comme en vraie comédienne elle ne négligeait jamais les costumes et les accessoires, elle avait fait tous ses préparatifs pour le recevoir.

Elle s'était empressée de quitter les vêtements de deuil qui avaient servi à faire impression sur Herminie et les avait remplacés par un déshabillé à la fois élégant et de bon goût.

Miette était, à ce moment, une véritable *lorette ;* c'est, croyons-nous, le mot de l'époque.

Pour recevoir Pierre, elle appela à son secours toute l'élégance dont elle pouvait disposer, tous ses moyens de séduction.

Son sang-froid était du reste parfait. Son cœur ne battait pas et elle ne songeait au passé que pour se dire qu'un homme qui lui avait complètement appartenu, lui avait échappé, qu'elle avait reçu un affront, et qu'elle devait se venger.

Dans ces dispositions, elle calcula froidement l'heure à laquelle Pierre serait chez elle.

— Il sort de son magasin à midi. Il lui faudra une demi-heure pour consoler sa femme, un quart d'heure pour venir. Il sera ici à midi trois quarts.

Elle regarda la pendule.

— Midi quarante. Il ne tardera pas...

A peine venait-elle de prononcer ces mots qu'un bruit de pas retentit dans l'escalier. Miette se coucha sur un luxueux divan qui, ainsi que tout l'ameublement, lui avait été donné par un protecteur généreux, puis elle appela sa bonne.

— Jeanne, ouvrez la porte à la personne qui va sonner et, sous aucun prétexte, ne venez nous déranger.

Miette ne se trompait pas. Elle entendit la voix de Pierre qui la demandait et celle de la bonne qui lui disait d'entrer.

Elle eut un sourire de triomphe.

— C'est bien lui!...

Devinait-elle déjà l'émotion qui s'emparait de Pierre?... Malgré lui celui-ci revoyait le passé, se rappelait Miette enfant, Miette jeune fille, Miette sa fiancée, Miette sa maîtresse. C'était en vain qu'il essayait de comprimer les battements de son cœur!

Toujours étendue, elle se contenta de détourner légèrement la tête pour le regarder.

— Ah! c'est vous? murmura-t-elle.

Il prit, comme on dit, son courage à deux mains.

— Oui, Miette, c'est moi qui veux vous demander pourquoi vous êtes

venue ce matin, pourquoi vous avez injurié une honnête femme qui ne vous a rien fait.

Elle interrompit brusquement son ancien amant.

— Ah! vous croyez qu'elle ne m'a rien fait?...

— Elle n'est pas capable de faire du mal à quelqu'un... Elle mérite l'estime et le respect, celle que j'ai prise pour compagne!

Miette se leva soudain et se jeta au cou de Pierre.

— Ne t'a-t-elle pas prise à moi, Pierre, ne m'a-t-elle pas succédé dans ton affection?...

Le jeune homme essaya de se dégager sans y parvenir.

Son embarras était extrême.

La lorette continua avec une exaltation croissante :

— Oh! je la hais, cette femme, que tu loues, cette femme, que tu admires, je la hais de toutes mes forces!...

— Elle ne vous a rien fait cependant?...

— Tu crois?...

Pierre était décidément étourdi par cet accueil auquel il ne s'attendait pas. Son énergie faiblissait déjà.

Il ne parvint qu'à grand'peine à recouvrer son sang-froid et à se débarrasser de la Miette.

— Madame, fit-il d'une voix grave, il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de mon enfant, de ma Clémentine, que, pendant mon absence, vous avez enlevée de chez moi... Cette enfant m'appartient...

— Le fruit de notre amour?...

— Oui, le fruit d'un amour que vous avez foulé dédaigneusement aux pieds, le fruit d'un amour qui m'a bien fait souffrir!...

— Je me repens.

— Il est trop tard!

— Pourquoi, Pierre?...

— Parce que cette affection est morte aujourd'hui et que la ressusciter serait un crime...

— Un crime, dis-tu?...

— Une indigne trahison!...

L'expression du visage de Miette changea. Elle eut un geste d'indifférence dédaigneuse, puis se coucha de nouveau sur le divan, comme si son ancien amant n'était pas là.

Elle changea aussi de ton.

— Alors tu viens chercher Clémentine?... En vertu de quel droit?... Dis-le moi, je te prie...

— Ne suis-je pas son père?...

— Je suis sa mère, moi!...

— Une mère qui n'a pas fait son devoir... Une mère qui a abandonné son enfant!...

— Etait-ce l'abandonner que te la laisser?...

— Tu as bien pensé à cela!...

— J'y ai songé plus que tu ne le crois...

— Quelle raison as-tu de me la prendre maintenant?...

— Parce que tu t'es marié...

— Il y a déjà quelque temps...

— Je l'ai su hier seulement et je me suis dit : « Je ne veux pas que les caresses de ma fille, une autre les ait... Je ne veux pas que, au lieu de m'aimer, elle aime ma rivale!... Cela ne peut être et cela ne sera pas... »

— De la jalousie!

— Et pourquoi pas?...

— Ne raille pas, Miette.

— Regarde-moi, Pierre, et dis-moi si j'ai l'air de quelqu'un qui veut rire...

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Elle se dressa et s'approcha de Pierre, qui, cette fois, ne songea pas à reculer...

— Malgré mes torts, je n'ai pas oublié une chose, c'est que tu as eu mes premiers baisers, mon unique amour... Ah! si tu savais les pensées qui m'ont assaillie quand j'ai appris que tu appartenais à une autre.... Je n'ai pas réfléchi... j'ai couru chez toi...

— Dans quel but?...

— Un désir impétueux m'était venu : celui de te revoir.

— Me revoir!

— Te revoir et te faire part des sentiments que, malgré tout, j'ai conservés pour toi!...

— Quels sentiments?...

— N'as-tu pas compris que ma passion s'est réveillée... N'as-tu pas compris que je t'aime toujours?

— Tu m'aimes?...

Pierre était vivement ému. Oh! lui, non plus, n'avait rien oublié...

Elle l'avait enlacé de ses bras de marbre, l'artificieuse créature!...

Il sentit une chaleur ardente circuler dans ses veines, un vertige s'empara de son être... L'homme est bien faible devant la femme qui sait troubler ses sens, égarer sa raison.

Il ne put que murmurer :

— Miette!...

Il était tard lorsque Pierre rentra chez lui.

Herminie l'attendait en proie à une angoisse mortelle.

Pour la première fois, il fut aigre avec elle.

— Qu'as-tu donc?.

— Tu devais rentrer de bonne heure...

— Il m'a fallu aller au magasin...

— Et Clémentine?...

— J'ai pensé qu'il valait mieux la laisser à sa mère...

— Tu as vite changé d'avis.

— C'est vrai...

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix sèche. Pierre ne lui parlait pas habituellement comme cela.

Aussitôt après le repas du soir, il sortit seul, ce qu'il n'avait jamais fait depuis qu'il était marié.

Herminie n'osa lui adresser aucune question.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle seulement, est-ce que notre bonheur serait perdu à jamais?...

Ses pressentiments ne la trompaient pas, cette fois encore, l'infortunée!... Son mari allait chez Miette; il ne rentra que bien avant dans la nuit.

Il continua le même genre de vie les jours suivants.

Herminie ne se fit aucune illusion. Elle comprit ce qui se passait et elle en voulut plus à celle qui détournait Pierre qu'à Pierre lui-même...

— C'est cette misérable qui le retient auprès d'elle... Et lui... Et lui... Oh! qu'il est faible!...

Il restait cependant à l'épouse légitime quelque espoir de ramener son mari, car elle avait une nouvelle à lui annoncer.

Pierre fut vivement ému en apprenant qu'il allait être père pour la seconde fois. Herminie se reprit à espérer, mais sa joie fut de courte durée.

Sur ce terrain-là, Miette pouvait encore lutter... et avec avantage. Tandis que Herminie faisait connaître seulement une prochaine naissance, chez Miette l'enfant. était né. Clémentine savait déjà donner de doux noms à l'auteur de ses jours.

Oh! la courtisane avait été adroite lorsque — pour avoir de nouveau le père — elle s'était d'abord emparée de la fille.

Quel était pendant ce temps-là l'état d'esprit de celui que nous avons connu si honnête?... Il négligeait ses occupations, il oubliait tout pour la femme qui avait su si complètement s'emparer de lui!...

Son caractère avait autant changé que ses habitudes. N'ayant plus la tranquillité, il était devenu irascible. Il ne parlait guère avec douceur qu'à celle qui avait su le dominer..



Il était toujours appuyé sur son balai. (P. 287.)

Miette avait fait de lui son esclave, sa chose. Elle s'efforçait de lui enlever les scrupules et n'y réussissait que trop. Pierre, malgré sa jalousie, lui supportait des amants.

Et comment eût-il pu à lui seul suffire à la soif de luxe de Miette?... Il devait tout tolérer ou s'en aller pour jamais... Il ne pouvait plus s'en aller...

On perd vite sur cette pente tout respect de soi-même. Sans faire attention à sa situation d'homme marié, il était devenu le cavalier ordinaire de la courtisane. Il l'accompagnait au théâtre, dans les bals, dans les fêtes et jusque dans les tripots, car Miette avait au plus haut degré la passion du jeu.

Pierre ne tarda pas à devenir joueur, lui aussi.

Il était désormais perdu sans ressources.

Les économies du ménage furent vite dévorées. Bien qu'il ne portât plus chez lui qu'une faible partie de ses appointements, il ne cessait d'adresser à sa femme cette question, toujours la même :

— As-tu de l'argent?...

Peu à peu, Herminie dut vendre des meubles, engager ses bijoux, son linge et jusqu'à une partie de ses vêtements.

Pierre n'en était pas moins insatiable.

— De l'argent! Il me faut de l'argent!...

Quand elle n'en eut plus, n'en put plus avoir, il s'emporta jusqu'à la frapper. Il s'arrêta devant ses larmes, pleura même avec elle, mais n'en retourna pas moins chez Miette et, avec elle, dans les enfers de la ville phocéenne.

La naissance d'un fils ne produisit aucune impression sur lui. Il y avait deux jours qu'il n'était pas rentré chez lui quand on lui apprit qu'il y avait un petit être de plus sur la terre qui portait son nom et n'avait pas eu encore les caresses d'un père.

Pierre mena encore ce genre de vie quelques mois. Une catastrophe était imminente.

Un matin, on apporta à Herminie un cadavre.

Elle tomba à la renverse : c'était son mari.

Le malheureux s'était tué au moment où on allait l'arrêter pour une escroquerie dont il s'était rendu coupable, de complicité avec la Miette.

Malgré l'état de dégradation dans lequel il était tombé, il avait préféré la mort au déshonneur.

Herminie éprouva une vive douleur. Elle aimait toujours son infortuné époux, auquel elle pardonnait avec une rare générosité ses égarements.

Il est des femmes comme cela — des anges — et ce sont les plus honnêtes, celles qui comprennent toutes les faiblesses et sont prêtes à l'oubli...

Herminie maudit cependant cette belle Miette qui avait perdu Pierre.

Sa misère eût été profonde sans l'aide de M. et Mme Lombard, dont Pierre avait cependant quitté la maison depuis quelque temps.

M. et Mme Lombard prirent Herminie chez eux, lui prodiguèrent des secours et, ce qui a aussi son prix, des consolations.

Grâce à eux, Herminie put renaître à la vie, à l'espoir !

Plus tard, les marques d'attachement de son fils achevèrent de lui rendre le courage, cette chose que les malheureux perdent si souvent.

Que devenait Miette tandis que sa victime oubliait en remplissant ses devoirs de mère ce que l'épouse avait souffert?

La mort de son amant n'avait pu la mettre à l'abri des poursuites dont elle était l'objet. Elle comparut devant le tribunal correctionnel et fut condamnée à six mois d'emprisonnement, qu'elle subit dans la prison des Présentines.

A sa sortie, sa situation ne fut pas des meilleures.

Pendant la détention, ses créanciers avaient obtenu des jugements contre elle. Ses bijoux, son mobilier, avaient été vendus par autorité de justice. Les amants étaient partis ; elle se retrouvait pauvre et dégradée.

Comment sortirait-elle d'affaire?...

Pas un instant, elle n'éprouva de repentir et n'eut la pensée d'un retour au bien. Belle encore, elle songea à ses charmes. Viendrait l'heure où elle en tirerait encore avantageusement profit.

En attendant, elle accepterait qui s'offrirait à elle. Miette s'enfonça plus avant dans la fange.

En 1830, un portefaix, débarqueur de navire, devint amoureux d'elle.

Pour divers motifs, nous tairons le nom de cet homme qui la tira momentanément de l'abjection dans laquelle elle vivait.

Veuf depuis quelques années, il la prit avec lui, devint le père adoptif de son enfant et finit par l'épouser.

Miette était bien revenue sur les scrupules qui l'avaient empêchée de devenir la femme légitime de Pierre. Il est permis cependant de croire qu'elle fut au moins en apparence fidèle à son mari.

Celui-ci était brutal et jaloux. Il la frappait souvent et l'eût tuée au moindre soupçon.

Miette le craignait. Elle était souple et docile devant lui. La force l'effrayait et, lorsqu'il mourut, elle le regretta presque.

Ce fut alors que Miette songea, pour vivre, à se faire sage-femme. Elle y réussit en usant d'un subterfuge afin de cacher la condamnation qui l'avait frappée.

Clémentine, âgée de dix-huit ans, entra comme ouvrière à la manufacture des tabacs. Elle devint une de ces belles *cigareuses* provençales qu'un proverbe maltraite fort, mais qui ont un port de reine, des yeux d'une langueur irrésistible et des chevelures splendides.

La cigareuse — on ne dit pas à Marseille la cigarière — a le verbe haut, la langue verte, mais son type rappelle la Vénus grecque.

Clémentine tenait cependant, au physique, plus de son père que de sa mère. Au moral, elle avait avec cette dernière divers points de ressemblance.

Les mêmes mauvais penchants se retrouvaient en l'une et en l'autre. Nous devons néanmoins dire, et plusieurs personnes qui ont connu les héroïnes de ce drame nous l'ont confirmé, que Clémentine valait mieux que la veuve du portefaix.

Elle avait parfois de bons mouvements.

Si elle eût été élevée par d'honnêtes gens, elle eût peut-être été honnête. Le mauvais exemple l'entraîna dans une voie où probablement elle ne se serait pas engagée.

Il y avait deux ou trois ans que Clémentine était à la manufacture des tabacs lorsque la mère et la fille allèrent habiter le chemin de Saint-Pierre.

XXXII

LE BONHOMME BARBE

La manufacture des tabacs était alors située à la rue Sainte, près de l'ancienne abbaye de Saint-Victor. Elle occupait comme aujourd'hui, du reste, un grand nombre de femmes.

La beauté de Clémentine ne tarda pas à lui attirer des amoureux de toute sorte. Les amoureux ne sont pas plus rares à Marseille que les jolies filles.

Chose singulière, la Miette veilla tout d'abord sur elle avec un soin jaloux. Elle l'accompagnait le matin, et il était rare que la sage-femme ne se trouvât pas à la sortie, le soir.

A quoi attribuer ce zèle maternel?...

La Miette affectait une pruderie qui cachait peut-être un mystérieux dessein. Elle n'avait pas le droit d'être inutilement bégueule.

Clémentine, quoi qu'il en fût, se plaignait vivement de la surveillance dont elle était l'objet et dont ses compagnes ne laissaient pas que de se moquer.

Ce fut cause qu'elle accueillit souvent très mal sa mère. Elle eut avec elle, sur la porte de la manufacture, plusieurs scènes fort vives dans lesquelles elle ne se gêna pas pour lui reprocher son passé déshonorant et sa situation présente suspecte.

Les deux femmes en vinrent même aux plus basses injures. Miette souffleta sa fille et on fut obligé de préserver contre celle-ci cette mère peu respectable.

Les querelles s'apaisèrent tout à coup. Pour quel motif Miette renonça-t-elle à sa surveillance trop active et ne parut plus que très rarement dans la rue Sainte?

Clémentine était désormais libre et tout le monde disait qu'elle usait de sa liberté. Cela dura quelque temps ainsi. Sur ces entrefaites, la fille de la sage-femme fit une conquête dont elle ne s'enorgueillit pas tout d'abord ; cependant, quand elle en parla, en raillant, à Miette, celle-ci resta sérieuse.

L'homme, qui semblait considérer Clémentine avec une attention particulière, n'était déjà plus jeune. Il avait même dépassé la cinquantaine. Sa profession était des plus humbles.

On l'appelait Barbe, ou plutôt Barbe le balayeur car il était balayeur de rues, *escoubié*, comme on dit en patois provençal. *L'escoube*, c'est le balai.

Barbe était très connu. A Marseille, on ne balaie pas beaucoup aujourd'hui, on balayait encore moins autrefois. Cela eût pu, à la rigueur, expliquer la notoriété de Barbe, si on n'avait pas raconté des anecdotes sur son compte.

Un jour il avait trouvé un portefeuille renfermant une forte somme. Ce portefeuille appartenait à M. Matignon, un banquier d'Aix qui eût été ruiné du coup sans la probité de Barbe, lequel rendit le portefeuille sans vouloir accepter la moindre récompense.

Les commères du quartier de la Miette prétendaient que, en cette occasion, Barbe avait dédaigné la fortune parce qu'il était riche déjà et qu'il avait trouvé un trésor dans les égouts de Marseille... C'était un bruit bizarre, ainsi que l'avait dit M. Matignon à Barbe le jour de sa noce, mais beaucoup de gens lui prêtaient une certaine créance.

Les commères avaient interrogé plusieurs fois le balayeur à ce sujet et il s'était défendu en vain.

— Pourquoi donc, lui demandaient-elles, continuez-vous à travailler ?...

— Parce que cela m'ennuierait de ne rien faire.

— Vous avouez donc que, si vous le vouliez, vous pourriez vivre de vos rentes?

— Parbleu !... Elles ne sont pas cependant bien fortes !... Mais que faut-il à un pauvre diable comme moi?... Une chambre où le vent ne pénètre pas trop, une croûte de pain chaque jour et quelques oignons...

On s'obstinait, malgré ses réponses, à croire Barbe millionnaire.

— Nous savons, disait-on, pourquoi il nie posséder tant de richesses. Il a peur que la justice ne lui fasse rendre gorge !...

Barbe, grand et encore assez robuste, avait le dos voûté. Il marchait presque toujours la tête penchée et son ensemble devait paraître très peu séduisant à une jeune fille.

Son visage bruni et ridé avait cependant une expression bienveillante. L'œil était très doux malgré d'épais sourcils restés noirs, tandis que la barbe était déjà grise.

Il faisait à sa manière la cour à Clémentine

Le matin, quand elle entrait à la manufacture ou le soir quand elle en sortait, il était toujours dans la rue Sainte, appuyé sur son balai, la suivant du regard avec une sorte d'avidité. Lorsqu'elle avait disparu dans la cour de l'établissement au milieu du flot de ses compagnes ou qu'elle s'était éloignée, rentrant au chemin de Saint-Pierre, il poussait de gros soupirs.

Bien que Barbe n'eût jamais essayé de parler à Clémentine, on ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se passait chez lui et à savoir qui était l'objet de son attention.

On le plaisanta et il n'eut pas la force de se défendre.

D'autre part, les amies de Clémentine raillèrent celle-ci.

— Tu as là un bel amoureux, lui disaient-elles quand elle passait près de Barbe.

La fille de la Miette, contrariée, ne répondait pas.

Le groupe s'éloignait en faisant entendre de grands éclats de rire.

Comme nous l'avons dit, la Miette, seule, ne riait pas de cette belle passion née dans la rue Sainte.

Un jour même elle dit à Clémentine :

— Si tu m'écoutais, tu prendrais ce brave homme pour mari...

— Y penses-tu?... Tu te moques encore plus de moi que les autres!

— Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que tu devinsses la femme de Barbe.

— Il est vieux et moi je suis jeune.

— Il n'a que trente ans de plus que toi !

— Trente ans!... rien que ça?...

— Mon Dieu! entre un homme et une femme, la disproportion n'est pas si grande !

— Ce n'est pas mon avis...

— Tu as tort!

— Enfin, dans tous les cas, je trouve la proposition bizarre... Je n'accepterai jamais cet individu...

Le refus était net, catégorique. Au lieu de décourager Miette, il l'irrita.

Elle redressa la tête.

— Eh bien, je te dis, moi, que tu épouseras Barbe !

— Jamais!...

— Clémentine!...

— S'il te plaît tant, garde-le pour toi... Tu es veuve!...

— Ah! si c'était moi qu'il aimât, je ne serais pas assez sotte pour le laisser échapper!..

— Je manque d'intelligence, c'est entendu, mais j'en ai assez pour ne pas suivre tes conseils quand tu m'en donnes... J'ai pris pour règle de faire toujours le contraire de ce que tu m'indiques...

Miette, furieuse, s'élança sur Clémentine pour la frapper. Celle-ci, qui se rappelait le dernier soufflet qu'elle avait reçu, se tenait sur ses gardes. Elle repoussa sa mère, qui revint à la charge.

Une lutte s'engagea entre les deux femmes et Miette terrassa sa fille.

Cette dernière parvint cependant à se relever. Elle ne fit qu'un bond, s'empara d'une hachette et en menaça celle qui lui avait donné le jour.

Miet e fut épouvantée.

— Créature ingrate, dénaturée!

Clémentine resta la hachette levée

— Tu sais maman, pas de grands mots!... Je ne suis plus une enfant pour que tu me battes quand je refuse de faire tes volontés. Si tu t'approches de moi, je te fends la tête. Ainsi, prends garde!...

Inutile de dire que ce jour-là Miette renonca à tenter de forcer les inclinations de sa fille. Cependant elle revint à la charge une autre fois.

— Avec tes goûts, dit-elle à Clémentine, un homme de cinquante ans vaudrait mieux qu'un jeune. Barbe ne saurait être ni jaloux, ni gênant. Il a si bon caractère, il est si doux, que tu en ferais tout ce que tu voudrais, entends-tu?

Clémentine, mieux disposée, se mit à rire.

Miette continua :

— Je suis sûre que ce qu'on dit de lui est vrai. Il est riche, fort riche, millionnaire peut-être. La chose paraît singulière, elle ne l'est pas autant qu'on le croit. Trouver un trésor dans un égout, cela s'est vu et cela peut se voir encore. Pendant la Révolution, les nobles cachaient leur fortune où ils pouvaient. Beaucoup d'entre eux sont morts sur l'échafaud. D'autres, qui ont quitté la France, n'y sont plus revenus... Tu sais bien, M. Pimin, dont j'ai soigné la fille à son dernier accouchement, il était intendant de M. d'Entresseil. C'est, assure-t-on, parce qu'il a découvert où son maître avait caché des sommes considérables qu'il est aujourd'hui si riche...

— N'est-ce pas plutôt parce qu'il a acheté des biens nationaux avec quelques poignées d'assignats?...

— Enfin, crois-moi, ton mariage avec Barbe serait une fructueuse affaire que je serais désolée de te voir laisser échapper... Mais tu ne feras pas cela, tu es trop intelligente!... Tu seras la digne fille de ta mère!...

— Est-ce bien un compliment que tu m'adresses?...

Miette regarda Clémentine de travers.

— J'en suis sûre...

— Et moi j'en doute!...

La sage-femme ne répliqua pas et quitta sa fille brusquement. Avait-elle été blessée par cette réponse? Il est permis d'en douter, car elle n'était susceptible que lorsqu'elle le jugeait utile



Le bonhomme vida la bourse sur la table. (P. 293.)

Miette était opiniâtre. Toutefois, elle résolut de savoir si les bruits qui couraient sur Barbe étaient fondés, si elle ne les avait pas acceptés trop légèrement.

Elle se présenta au domicile du balayeur. Il n'y avait qu'une vieille femme cousine du bonhomme, et qui était en train de préparer son repas.

La vieille entre-bâilla la porte pour répondre.

— Il n'y a personne.

— Et vous?... Qu'est-ce que vous êtes?. .

— Barbe n'y est pas...

— Ne puis-je l'attendre?

— Je ne sais à quelle heure il rentrera...

— Peu importe!... Laissez-moi entrer...

— C'est qu'il m'a donné l'ordre de ne laisser jamais entrer quelqu'un chez lui quand il est absent...

— En vérité!...

— Donc retirez-vous!...

— Il est clair, se dit Miette en descendant l'escalier, que Barbe est méfiant... plus méfiant qu'il ne faut!... Un homme qui ne posséderait rien aurait-il tant de précautions?... Barbe agit ainsi parce qu'il a peur qu'on ne le dépouille!...

La sage-femme ne se tint pas pour battue. Elle se présenta de nouveau chez le bonhomme, mais elle choisit, cette fois, l'heure où il prenait son repas. Elle le guetta, du reste, dans la rue pour être certaine qu'il était rentré chez lui.

Ce fut encore la vieille qui vient lui ouvrir.

Décidément la Miette ne lui avait pas plu; car elle fronça encore les sourcils. en l'apercevant.

— Ah! c'est vous... toujours! dit-elle.

— Ce n'est que la seconde fois... Et puis, qu'est-ce cela vous fait?... Ce n'est pas vous que je viens voir... C'est M. Barbe... Y est-il?...

— Ça dépend... Que lui voulez-vous?...

— Ça ne vous regarde pas...

— Il est inutile de le déranger quand il dîne.

— Avertissez-le... Vous êtes sa domestique...

— Sa domestique, moi?... Insolente!...

Le bruit des voix qui allait s'élevant fit accourir Barbe. Il écarta sa cousine, qui avait le teint animé par la colère.

— Que se passe-t-il?...

Il salua poliment à la vue de la mère de Clémentine...

— Tiens, misé Miette. Donnez-vous donc la peine d'entrer... Marianne, restez tranquille... ou plutôt, retirez-vous!

La vieille femme, comme si elle était un peu dure d'oreille, fit semblant de ne pas avoir entendu. Elle prit une chaise, s'assit et se mit à tricoter.

Mais Barbe, cette fois, voulait être obéi.

— Allons, Marianne, sortez! fit-il sévèrement.

La vieille ne pouvait plus résister. Elle s'en alla en grommelant des injures

contre la visiteuse, mais, une fois sur le palier, elle colla son oreille contre la serrure.

Malheureusement, à son grand désespoir, elle ne comprit que fort peu de chose à ce que disait Miette.

Une fois seule avec Barbe, celle-ci avait examiné curieusement l'appartement dans lequel elle se trouvait et qui était de fort pauvre apparence.

C'était une simple chambre à coucher avec un fourneau sur lequel on faisait la cuisine.

Les meubles étaient vieux. Une commode, une grande armoire, des chaises boiteuses, une table vermoulue, un lit qui ne devait avoir qu'un matelas peu épais; c'était tout.

Le bonhomme Barbe avait des idées religieuses. Près du lit se trouvait une mauvaise estampe représentant le véritable portrait de la Vierge peint par saint Luc. Dans un bénitier trempait un rameau d'olivier bénit.

L'armoire intéressa particulièrement Miette. Elle admira sa belle serrure.

— Voilà un meuble, se dit-elle, qui tient peut-être un million en sûreté.

Un million! Elle eut comme un éblouissement. Il lui sembla voir des louis d'or, des billets de banque, des piles innombrables d'écus.

Les billets de banque n'ont qu'un bruissement soyeux, mais la musique de l'or et de l'argent charme les oreilles. Leur voix mystérieuse parle au cœur.

Miette, fascinée, n'entendit pas d'abord Barbe.

— Vous êtes bien aimable, misé, d'être venue me voir. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Barbe s'efforçait de séduire par son amabilité la mère de la créature qu'il adorait sans espoir, le pauvre homme, et devant qui il se fût agenouillé aussi volontiers que devant la bonne Mère.

Pour les Provençaux, la sainte Vierge est la bonne Mère. Étant la mère du Christ, elle est la mère de tous.

Oubliant déjà qu'il avait renvoyé Marianne, Barbe cria :

— Marianne! Marianne!

La cousine, qui n'était pas loin, comme on sait, ne se fit pas longtemps attendre.

— Que voulez-vous?...

— Un chauffe-pieds pour misé Miette!... Elle ne doit pas avoir chaud... Dépêchez-vous!

Miette s'arracha à sa contemplation.

— Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

— Pourquoi?... Ma cousine peut bien vous donner un chauffe-pieds.

— Je n'ai pas froid...

— C'est différent... Comment va Mlle Clémentine?...

Miette regardait Barbe en souriant.

— Je suppose que vous devez le savoir...

Barbe rougit légèrement...

— Je ne lui ai pas demandé...

— Ne l'avez-vous pas vue ce matin au moment où elle entrait à la manufacture des tabacs?...

— En effet...

— Et tout à l'heure n'étiez-vous pas à la sortie?...

— C'est vrai... qui vous a dit?... Mais ne croyez pas... Je ne me suis pas permis... Non, je ne me suis pas permis...

Barbe était très embarrassé.

Miette sourit avec indulgence.

— Je ne vous fais pas de reproches.

Il saisit la main de la sage-femme et la pressa avec une telle force qu'elle fut sur le point d'étouffer un cri.

— Ah! qu'est-ce que j'entends?

— Si je vous disais que votre admiration pour ma fille me déplaît, je vous mentirais...

— Et elle?...

— Elle! je n'ai pu encore savoir... Mais peut-être bientôt. . Pour le moment, si vous voulez, nous parlerons d'autre chose... Je viens vous prier de me rendre un grand service...

— Si c'est en mon pouvoir...

Miette dit d'un ton singulier :

— Je le crois.

— Tant mieux!...

— Monsieur Barbe, je suis dans un cruel embarras... Je n'ai pas payé mon loyer à Saint-Michel... Le propriétaire menace de nous chasser... Les affaires ne vont pas... Les rentrées s'effectuent difficilement... J'ai des dettes criardes dans mon quartier et cela fait mon désespoir... Clémentine surtout souffre de cet état de choses auquel elle n'est pas habituée... N'avez-vous pas vu ce matin que ses yeux étaient rouges?... Elle a pleuré presque toute cette nuit...

— Elle a pleuré!...

— J'avais bien du mal à la consoler, car j'étais aussi désolée qu'elle... On nous insulte, on nous menace...

— On vous menace!... Combien vous faudrait-il pour sortir de cette situation? demanda Barbe avec empressement

— Mille francs!

Barbe se leva sans mot dire.

Il alla vers l'armoire et mit la clé dans la serrure.

Miette regardait avidement.

— Je serai la première, pensait-elle, qui aurai vu de près le trésor du bonhomme.

L'armoire fut ouverte.

Rien de particulier ne s'offrit aux regards de la sage-femme. Il y avait du linge, des effets soigneusement pliés dans l'armoire, qui paraissait assez profonde.

Barbe prit sur l'étagère supérieure une bourse de soie noire et revint vers la Miette.

— Mille francs, avez-vous dit, pour rendre le calme et la gaieté à Clémentine?... Mille francs pour que vos créanciers cessent de vous importuner l'une et l'autre?...

La sage-femme songea à augmenter la somme, mais elle n'osa pas faire preuve d'une trop grande avidité.

— Oui, c'est bien mille francs qui me seraient nécessaires!

Le bonhomme vida la bourse sur la table. Il y avait au moins le double de la somme que Miette demandait.

La mère de Clémentine eut un tressaillement à la vue de l'or et ses yeux brillèrent de cupidité. Barbe compta cinquante louis et les aligna en deux piles sur la table.

— Voici, dit-il simplement.

Miette avait de la peine à contenir sa joie. Il s'en fallut de bien peu qu'elle ne se jetât au cou de Barbe.

— Mais savez-vous que c'est grand, que c'est beau ce que vous faites là!

— Je suis heureux de vous rendre service... ainsi qu'à Mlle Clémentine..

— Il faut que vous soyez riche comme un nabab...

— Moi riche, moi un nabab! Pour qui me prenez-vous?... Je suis un pauvre homme qui a travaillé toute sa vie et qui a été assez heureux pour faire quelques économies à force de privations.....

Miette prit un air goguenard...

— Vous avez de l'ordre... Je n'en suis pas surprise... C'est parfois le commencement de la fortune que de savoir se réduire...

— Dites à votre fille que je me réjouis de pouvoir vous être utile en cette circonstance...

— Soyez tranquille, je lui dirai tout... oh! oui, elle saura tout!... Et elle vous sera bien reconnaissante!...

Le balayeur baissa la tête, et la sage-femme vit passer une rougeur fugitive sur son visage hâlé.

— Comme il l'aime! pensa-t-elle

Et elle se mit en devoir de prendre les mille francs qui se trouvaient sur la table.

— Comptez s'il y a la somme, fit Barbe à la Miette.

— Je pense bien que vous ne vous êtes pas trompé !

— C'est égal !... Je serais fâché qu'il vous manquât quelque chose... Vous me ferez plaisir...

— Puisque c'est comme ça !

Miette vérifia. Il y avait longtemps qu'elle n'avait touché autant d'or. Elle ne se sentait pas d'aise.

— Le compte y est. Voulez-vous un reçu?...

— Pour qui me prenez-vous ; croyez-vous que je me méfie?...

— Vous pouvez être tranquille!... Nous vous rendrons cette somme bientôt... Je suis sûre que maintenant cela va mieux aller... Venez donc nous voir quelquefois, vous nous ferez plaisir...

— En vérité !

Et la même rougeur qui avait déjà paru sur le visage de Barbe se montra de nouveau, plus intense peut-être.

— Nous vous attendrons demain.

— Croyez-vous que ma présence ne déplaira pas à M[lle] Clémentine?.. Je regretterais...

— Par exemple !... Je voudrais bien... c'est-à-dire que c'est tout le contraire... Vous serez toujours le bienvenu dans ma maison... C'est entendu, n'est-ce pas?... A demain ..

— C'est entendu, soit !...

Barbe accompagna Miette sur le palier. Dans son empressement à l'égard de la mère de Clémentine, il commença même à descendre l'escalier comme s'il eût voulu l'accompagner jusqu'à la porte de la rue. Miette l'en empêcha.

— Si vous vous dérangez trop, je ne reviendrai pas vous voir...

— Bonjour, misé Miette...

L'escalier de la maison de Barbe était obscur. L'amoureux de Clémentine habitait sous le toit.

Arrivée au second, Miette fut pincée vigoureusement au bras. Elle poussa un cri. C'était la cousine Marianne.

— Tiens, voilà pour t'apprendre à duper mon cousin et à lui emprunter de l'argent!

— Voulez-vous me laisser tranquille?...

— Le rendras-tu au moins, cet argent?... Je suis bien sûre du contraire...

Miette ne put s'empêcher de sourire.

Elle continua à descendre en disant :

— Ça ne vous regarde pas !...

Marianne eût peut-être fait un esclandre sur la porte si Miette ne se fût pas empressée de disparaître.

— En voilà une, murmura-t-elle, qui sera vite mise à la porte de chez son cousin si ma fille l'épouse, ce qui est probable... C'est égal! elle est perspicace la brave femme, et si Barbe revoit jamais ses mille francs, j'irai le dire à Rome!...

Miette réfléchit ensuite au langage que Barbe avait tenu quand elle lui avait parlé de ses richesses.

— Barbe a beau dire qu'il ne possède que quelques économies, je ne le crois pas... C'est par prudence qu'il dissimule sa véritable situation... Avec quelle facilité il m'a prêté les mille francs que je lui ai demandés! On tient plus que lui à l'or qu'on a péniblement gagné et on ne s'en dessaisit pas aussi vite même avec la mère de celle qu'on aime! Oh! il faut que Clémentine ne laisse pas échapper cette occasion de faire sa fortune... et la mienne... Elle le prendra pour mari, sinon elle aura affaire à moi!...

Quand Miette arriva chez elle, sa fille n'y était pas.

— Elle est allée à la manufacture des tabacs!... La sotte préfère rester une simple ouvrière plutôt que d'épouser un homme de cinquante ans... Oh! je la ferai changer d'avis, oh! je la déciderai!...

Miette attendit avec impatience le soir la rentrée de Clémentine, mais elle ne se montra pas à l'heure accoutumée.

— Que lui est-il arrivé? se demanda la sage-femme avec inquiétude. Pourquoi s'attarde-t-elle?...

La nuit vint sans que la jeune fille se montrât.

La mère sortit pour essayer de savoir ce que Clémentine était devenue. Son instinct l'avertissait qu'il fallait agir avec prudence, car elle craignait déjà un coup de tête de sa fille. Il était nécessaire, dans ce cas, que l'aventure ne s'ébruitât pas et surtout que Barbe ignorât tout!... Miette rentra sans avoir rien appris, mais cette absence lui paraissait significative.

Elle ne ferma pas les yeux de la nuit. Son irritation était extrême.

— La scélérate! La misérable!... Avec qui est-elle partie?...

Miette maudissait à la fois Clémentine et l'amant inconnu qui la lui avait enlevée.

Le matin, elle sortit pour se rendre aux abords de la manufacture des tabacs, mais elle se garda bien d'interroger les amies de sa fille. Elle attendit au contraire les questions de celles-ci.

— Clémentine est-elle malade? lui demandèrent-elles.

Miette apprit ainsi que sa fille n'avait pas travaillé dans l'après-midi de la veille.

— Quand rentrera-t-elle?...

— Quand elle rentrera?... J'ignore...

— Elle est donc sérieusement indisposée?

— Non, non, c'est-à-dire oui.

— Nous irons la voir...

— C'est cela, à moins que...

Miette était dans un grand embarras.

A peine fut-elle de retour chez elle qu'une voisine lui remit une lettre qu'on venait d'apporter.

Elle s'empressa de la lire. Cette lettre était de Clémentine et conçue en ces termes :

« Chère maman,

« Tu m'assurais autrefois qu'il fallait toujours écouter son cœur; j'ai suivi « ton conseil. J'ai écouté mon cœur et il m'a dit que je ne voudrais jamais pour « mari l'homme que tu veux me faire accepter.

« Tu prétends qu'il a de la fortune... Que m'importe! Avec ma beauté, ne « puis-je pas être riche, si je veux, sans me donner à ce vieux?...

« Je lui préfère mille fois le fils de Milano, le menuisier. Il part pour faire « son tour de France et il me propose de m'emmener, me promettant de « m'épouser à son retour. J'accepte et je t'écris pour que tu sois sans inquié- « tude sur le sort de ta

« CLÉMENTINE. »

— Coquine de Clémentine! gredin de Milano! murmura la Miette en froissant la lettre quand elle eut fini. Ils me la paieront! Jamais je ne donnerai mon consentement, jamais je ne voudrai...

La sage-femme réfléchit.

— Sotte que je suis, triple sotte! Que leur importe que je veuille ou je ne veuille pas! Ils n'en agissent pas moins à leur guise... Tout est perdu! je suis ruinée!... Et le bonhomme Barbe qui doit venir nous voir aujourd'hui!... Comment arranger cela?...

Il était midi quand Barbe se présenta; il avait revêtu, pour la circonstance, ses habits du dimanche.

Il rayonnait de joie et d'espérance.

Miette lui ouvrit avec empressement.

— Vous, monsieur Barbe! Quel plaisir vous me causez!... Je suis enchantée... Donnez-vous la peine d'entrer... Malheureusement, vous n'avez pas de chance!...

— Ah!...

— Clémentine n'y est pas... Elle est partie pour Aubagne, où elle est allée soigner une parente de feu mon pauvre mari, qui est tombée malade... Mais, je le répète, entrez toujours...



Une voisine l'arrêta sur la porte... (P. 300.)

Il ne fut pas difficile à Miette de lire un vif désappointement sur le visage du brave homme.

— C'est pour cela que je n'avais pas aperçu Mlle Clémentine hier soir... Restera-t-elle longtemps absente?

— Je n'en sais rien. Peut-être sera-t-elle ici demain ou peut-être ne rentrera-t-elle que dans quelques jours?... Cela dépend de l'état de santé de notre parente. Vous vous retirez déjà?...

— Oui, je me souviens qu'un travail pressé...

— Je ne veux pas vous déranger, monsieur Barbe, mais il me semble que, puisque vous êtes venu, vous pourriez bien me consacrer une partie du temps que vous vouliez passer auprès de ma fille... Renvoyez à une autre fois le travail en question... Vos moyens vous permettent, je suppose, de prendre quelque repos.

Barbe s'assit.

Miette jeta un coup d'œil sur un miroir qui lui renvoya son image.

Elle pensa qu'elle était encore belle, qu'elle pourrait essayer d'accomplir pour son propre compte l'œuvre de séduction qui déplaisait à sa fille.

— Si j'essayais de garder le bonhomme pour moi!...

Elle se plaça auprès de Barbe.

— Alors, monsieur Barbe, vos idées ne seraient pas trop éloignées du mariage?..

Miette fixa ses regards sur son visage avec une telle hardiesse qu'il ne put s'empêcher de baisser les yeux.

Il répondit cependant :

— Jusqu'ici j'avais fort peu songé à prendre une femme...

— Vous vous êtes mis tout à coup à désirer une personne pour vivre avec vous, vous soigner, vous rendre heureux, partager votre bonne et mauvaise fortune...

— Ce n'est pas entièrement cela!... Je suis tombé amoureux...

— Amoureux, je comprends, amoureux d'une existence calme, paisible, auprès d'une compagne agréable...

— Non, c'est autre chose... Je n'aime qu'une femme, une jeune fille... Et il vous est facile de deviner de qui je veux parler... Je ne songe qu'à elle la nuit... le jour... Son image est sans cesse devant mes yeux... Au milieu des plus pénibles besognes, des plus dures fatigues, je la vois toujours... C'est un état nouveau pour moi... une chose que je ne connaissais pas... Je souffre et cependant je ne veux pas renoncer à cette souffrance.. Oui, je donnerais ma vie plutôt que d'y renoncer!...

— Votre vie?...

— Oui, misé Miette, ma vie... Ah! si jamais je pouvais avoir à moi celle que j'adore... Mais c'est un vœu impossible à réaliser!

— Impossible! Pourquoi?

— Croyez-vous que je me fasse illusion?... Quelle est la femme qui voudrait d'un homme tel que moi?...

— Vous avez à peine cinquante ans.

— Je parais beaucoup plus âgé.

— Ne dites pas cela... Vous êtes encore vigoureux, robuste! Je connais plus d'une femme... qui... Une surtout...

— Vous me flattez!... Quand les *cigareuses* sortent de la manufacture, elles rient volontiers en me voyant... Elle-même se moque de moi!...

— Non, elle ne se moque pas de vous!

— Ah!... Vous avez donc compris que c'est d'elle... de votre fille que je parle encore, que je parle toujours!

Miette, comprenant qu'il serait impossible de lui faire oublier Clémentine, songeait de nouveau à la lui donner. La sage-femme ne pouvait renoncer à ses pensées de fortune.

Mais comment retrouver la fugitive et la soumettre à sa volonté?... Miette dissimula encore la vérité.

— Je suis persuadée que, si elle entendait votre langage, elle en serait touchée... A son retour...

— Je n'oserai jamais devant elle...

— Vous aurez mes encouragements... Je puis vous les donner... car vos intentions sont honorables...

— Oh! misé Miette!

— Malheureusement je crains que son séjour à... Aubagne... ne se prolonge un peu...

— Ce serait fâcheux, bien fâcheux et je ne sais pas s'il me serait possible de rester ainsi... Oh! j'irai à Aubagne, ne serait-ce qu'avec la seule espérance de l'apercevoir...

— Je ne vous conseillerais jamais cela, dit-elle alarmée... Et puis ce n'est pas à Aubagne même...

— Vous me donneriez l'adresse, n'est-ce pas?... Vous seriez assez aimable...

— Non, je ne ferais pas cela... Je ne vous autorise qu'à une chose, c'est de venir me demander quelquefois des nouvelles de votre bien-aimée.

Le bonhomme revint tous les jours pour parler de Clémentine, qu'il lui tardait tant de revoir.. Miette avait de la peine à calmer son impatience et à trouver des prétextes pour expliquer le zèle de la jeune fille qui ne quittait pas la malade.

— Oh! qu'il me tarde qu'elle soit rétablie, cette femme!...

Miette eut un sourire...

— Si elle mourait, je suis bien sûr que vous en seriez également satisfait, car ma fille rentrerait...

En réalité, la sage-femme se sentait exaspérée quand elle pensait que toute la peine qu'elle se donnait auprès de cet amoureux de Clémentine était peut-être inutile.

— Oh! Milano, Milano, sois maudit!

Quinze jours s'écoulèrent sans qu'elle entendît parler du prétendu tour de France que le menuisier effectuait avec sa fille.

Un soir qu'elle rentrait, une voisine l'arrêta sur la porte de la rue

— Clémentine est de retour...

— Ah!

— Elle est là haut qui vous attend.

Miette éprouvait une vive joie. Elle en perdit la tête pendant une seconde.

— Elle a été bientôt fatiguée de son menuisier, alors!

— Que dites-vous?... fit la voisine en ouvrant de grands yeux.

— Rien... Rien...

Miette s'empressa de monter l'escalier.

Clémentine était étendue sur son lit. En entendant rentrer la Miette, elle se leva en bâillant.

— J'avais besoin de me reposer...

La sage-femme essaya de faire sans conviction des reproches qui semblèrent, du reste, peu émouvoir la jeune fille.

— Allons, maman, pas de tapage!... Tu avais raison... Tous les hommes, jeunes ou vieux, sont des pas grand'chose, et, quand on peut les mettre dedans, c'est pain bénit!

— Ton Milano t'a plantée là!

— C'est-à-dire que c'est moi... Monsieur était jaloux.

— Je comprends... Ça ne faisait pas ton affaire... Un jeune homme, c'est gênant...

— Je vois que tu voudrais toujours que je prisse ton vieux...

— Parbleu! Un animal qui est riche!...

— Tu en es sûre?

— Tu le demandes?... Ah! j'en ai la preuve!

— Allons, soit!... Je deviendrai misé Barbe!...

Miette poussa un cri de joie et sauta au cou de Clémentine.

— Je reconnais mon sang... Laisse-moi t'embrasser!

Le lendemain, le bonhomme Barbe fut averti que la jeune fille était rentrée à Marseille et qu'il serait le bienvenu.

Inutile de dire qu'il ne se fit pas longtemps attendre. Clémentine, qui ne l'avait jamais vu endimanché, le trouva moins laid.

Puis l'idée des richesses dont lui parlait sa mère l'éblouissait. Miette, jusqu'au jour du mariage, prit à tâche de ne lui montrer son prétendu qu'à travers un monceau d'or.

Miette ne souffla pas mot alors du prêt de mille francs, mais elle raconta la visite qu'elle avait faite sous un prétexte qu'elle n'indiqua pas.

Elle fit allusion à la fameuse armoire, à sa belle serrure. Elle s'était à un tel point persuadée que Barbe était millionnaire qu'elle eût juré de bonne foi avoir aperçu le trésor ce jour-là.

Sous les vêtements, sous le linge de l'armoire, il y avait des lingots d'or et, dans le fond, des sacs évidemment remplis de louis.

Quand Barbe, encouragé à la fois par les deux femmes, risqua sa demande, il fut accepté à bras ouverts.

Et cependant Clémentine avait déjà ébauché depuis son retour une intrigue avec M. Jean, le teinturier du rez-de-chaussée, le bellâtre que nous avons entrevu le jour du mariage...

Tout le quartier de Saint-Pierre s'occupa de ce mariage, qui fut diversement apprécié. La plupart des gens furent cependant persuadés que la mariée était trop belle et que Barbe se montrait bien imprudent.

Tous les bruits relatifs au trésor furent remis en circulation.

— Diable! diable! disait-on, s'il est vrai qu'il y a des écus, ils vont danser... La Miette et sa fille les feront sortir de la cachette!

XXXIII

L'ENFER CONJUGAL

Nous avons raconté comment fut célébré le mariage de Barbe et la scène qui suivit le repas des noces.

— « Il vaudrait beaucoup mieux pour toi, avait dit Miette, en parlant de Clémentine à Barbe, qu'elle ne fût pas ta femme! »

Elle avait, certes, raison, et, en s'exprimant ainsi, elle n'avait fait qu'annoncer à Barbe l'existence qui l'attendait.

Ce fut un véritable enfer que la vie du bonhomme.

Où étaient-elles les joies ineffables qu'il avait désirées? Qu'ils étaient loin ses rêves de bonheur!...

Malgré sa pénible profession, malgré la grossière besogne qu'il accomplissait, il y avait chez Barbe une délicatesse de sentiment que l'on rencontre peu chez les gens de sa condition.

Clémentine, qui semblait prendre à tâche de le blesser, disait parfois :

— Il n'a pas compris, l'imbécile !

Hélas! il avait été, au contraire, atteint au cœur et avait fait seulement semblant de ne pas comprendre !...

Il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour savoir quelles étaient les créatures auxquelles il avait lié sa vie

La Miette et Clémentine abusèrent cependant de sa bonté, de sa faiblesse pour faire de lui leur esclave. Jamais homme n'eut à subir des tyrans plus impitoyables!...

Les deux femmes lui prirent toutes ses économies, lui vendirent tous ses meubles.

Inutile de dire que la vieille cousine ne put plus le voir que dans la rue.

Miette ne se gêna pas pour continuer le genre de vie qu'elle menait avant le mariage de sa fille. Ses amants s'établirent dans la maison et l'aidèrent souvent à persécuter Barbe.

Clémentine montra moins d'audace que sa mère, mais elle accueillit de nouveau un armateur avec lequel elle avait eu jadis une liaison, et surtout M. Jean, le teinturier.

Bien que, à cause du voisinage, elle eût toutes les facilités possibles pour voir ce dernier, ils s'écrivaient, comme on sait.

Il est des individus qui ne peuvent avoir une maitresse sans éprouver le besoin de traduire leur affection banale par de longues épitres.

M. Jean était du nombre. Il noircissait des pages entières pour exprimer, en termes ampoulés, des sentiments passionnés.

Une fois, Patadais, qui ne se doutait pas du genre de commission qu'il faisait, monta pour remettre une de ces lettres à Clémentine, que M. Jean croyait seule. Ce fut Barbe qui vint ouvrir et qui prit la lettre.

Barbe tourna et retourna cette lettre cachetée qui était destinée à sa femme.

Que renfermait-elle?...

Il ne savait pas lire!...

Le malheureux eut l'idée de sortir, d'aller trouver un de ses amis et de le prier de lui faire connaître ce que le beau teinturier disait à Clémentine.

Il songea que cet ami pourrait trahir son secret, rendre son déshonneur public.

Mais était-ce réellement la preuve de son déshonneur qu'il y avait dans la lettre?...

Son incertitude était horrible.

Ce papier brûlait ses doigts.

Lentement il brisa le cachet, et les caractères inconnus semblèrent danser devant ses yeux.

Quel supplice pour lui!...

Etait-il bien victime d'une trahison?...

Oh! il le saurait, il le saurait!

Il s'élança vers la porte, mais il se trouva en présence de Clémentine.

Celle-ci avait-elle été prévenue?... Savait-elle que le hasard avait mis une arme contre elle entre les mains de son mari?

Elle empêcha celui-ci de sortir.

— Où allez-vous?...

— Que t'importe!

— N'avez-vous rien reçu pour moi?...

— Oui, certes.

— Eh bien, qu'attendez-vous pour me le remettre?..

— C'est que...

— Je ne comprends rien à cette hésitation...

Il releva la tête :

— Clémentine, je désire savoir ce qu'on te dit...

— Pourquoi?...

— Afin de m'assurer que tu n'es pas coupable...

Clémentine eut une certaine émotion.

— Coupable, moi!. . Qui m'accuse?...

— Des camarades ont prétendu l'autre jour que ça leur faisait de la peine de me voir trahi, joué...

La jeune femme fit avec empressement :

— Ces méchantes langues vous ont menti...

— Je n'ai pas cru à leurs paroles, car, enfin, tu peux être dure, impitoyable avec moi, mais ce n'est pas une raison... Oh! répète-moi...

— Il est affreux que l'on ait tenu ces propos et que vous les ayez écoutés! Vous a-t-on cité un fait?...

— Non, mais la lettre...

Il la montrait. Prestement, elle s'en empara et la parcourut du regard.

— Une mauvaise plaisanterie de M. Jean, qui n'a pas toujours de l'esprit!... Je regrette que vous ne puissiez pas vous assurer par vous-même...

— Ah! puisses-tu dire vrai!

Clémentine déchira la lettre en mille morceaux.

— Je vous défends, à l'avenir, de m'entretenir de semblables choses!

Barbe, mal convaincu, se laissa tomber avec accablement sur une chaise, tandis qu'elle entrait dans sa chambre et refermait sa porte avec fracas. Il murmura :

— Que je souffre, que je suis malheureux!

Il se voyait sans énergie, il se sentait lâche devant cette femme. Son amour, malgré les mauvais traitements dont elle l'accablait, était resté vivace dans son cœur, toujours jeune sous une enveloppe flétrie.

Il aimait Clémentine autant qu'on peut aimer. Mais peut-être l'ascendant de celle-ci ne s'exerçait-il pas toujours sur lui aussi complet qu'il le paraissait

Il y avait souvent chez Barbe des obstinations bizarres, des révoltes étranges.

L'homme, même le plus avili, ne perd pas toujours conscience de sa supériorité sur la femme.

Barbe relevait quelquefois la tête, et, chose singulière, c'était au moment où Clémentine et Miette l'accusaient avec le plus de fureur que sa bouche avait une expression dédaigneuse et qu'un sourire indéfinissable éclairait son visage.

Sa pauvreté et les faibles salaires qu'il gagnait étaient un des sujets que les deux femmes abordaient avec le plus d'amertume.

Barbe ne répondait pas, mais il avait presque l'air de railler.

La sage-femme et sa fille avaient remarqué cette lueur fugitive et elles en avaient été frappées.

On eût dit alors qu'il y avait chez le bonhomme de la vengeance satisfaite.

— As-tu vu? disait la Miette. Pendant que nous parlions, il semblait se moquer de nous.

— C'est vrai!...

— Est-ce quil nous aurait menti, est-ce que, par hasard, il serait riche et nous cacherait sa fortune?...

— Allons, maman, toujours des chimères!

— Tu as raison... Suis-je sotte d'en revenir sans cesse à mes anciennes idées!

On le persécutait plus que jamais après ces conversations.

Il devait renfermer en lui ses élans de tendresse, ses expansions. On ne parlait guère de lui qu'en ces termes :

— Dieu! qu'il est sale, qu'il est dégoûtant!...

Lorsqu'il entrait, Clémentine ne manquait pas de dire avec affectation :

— Quelle odeur, que cela sent mauvais!

Et sa mère faisait chorus, et sa mère l'aidait à torturer le pauvre homme inoffensif!

Un an s'écoula pendant lequel Barbe supporta assez courageusement cette existence qu'un autre eût trouvée intolérable.

Au bout de cette époque, sa santé s'altéra légèrement. Il devint triste et morne.

Miette et sa fille s'en aperçurent, mais cela ne les rendit pas plus humaines.

Un jour, elles dirent de manière à être entendues de Barbe :

— S'il pouvait mourir, quel bonheur!... Ça serait un fier débarras!

— Une autre fois, nous nous méfierions... Nous ne nous laisserions plus tromper par un intrigant.

— Tu te remarierais donc, Clémentine?

— Parbleu!...



Il ne put retenir un cri d'admiration. (P. 306.)

Barbe fut obligé de sortir. Son chagrin l'étouffait.

Une fois dehors, il donna libre cours à sa douleur.

Mais c'était l'heure de la besogne. Il prit ses balais et se mit au travail. Ceux des passants qui ne le connaissaient pas étaient étonnés de le voir pleurer à chaudes larmes. Les personnes qui le connaissaient disaient :

— Le malheureux, il a voulu d'une jeune femme, de Clémentine, de la fille de la Miette!

Cela dura jusqu'à la nuit tombante.

Tout en travaillant, Barbe arriva devant une bouche d'égout dont il souleva la plaque. Une ouverture lui apparut, et, en se penchant, il vit l'extrémité d'une échelle de fer.

Il descendit lentement et se trouva dans une galerie où il put s'engager en baissant la tête.

Il se mit néanmoins à marcher assez vite, quoique ses pieds, chaussés de gros sabots, s'enfonçassent parfois dans la vase.

Les égoûts de Marseille, qui vont tous vers le port, sont de véritables rues souterraines comme les égouts de Paris. Un canal coule au milieu.

Barbe, en quittant la première galerie qu'il avait rencontrée, prit la voie principale à laquelle aboutissaient les autres, mais il ne la suivit pas longtemps.

Il s'arrêta devant un grand trou à moitié caché par des décombres. Il dut passer quelques minutes à démasquer un passage si étroit qu'il fut obligé de ramper.

Après plus d'un quart d'heure de cet exercice fatigant, dans une obscurité profonde, Barbe put relever la tête puis se dresser. Il battit son briquet, alluma une torche fixée à la muraille et regarda autour de lui.

Il se trouvait dans une rotonde où n'aboutissait aucun ruisseau, mais dont le sol était néanmoins vaseux. Il fouilla cette boue, en retira une pioche et alla vers la muraille, cherchant apparemment une marque visible pour lui seul.

Dès qu'il l'aperçut, il donna quelques coups légers, fit tomber de la terre, puis des pierres. Un anneau apparut qu'il attira à lui.

Une large cavité se montra aussitôt.

– Enfin! murmura Barbe, dont le front était baigné de sueur. Aurai-je assez de force pour sortir les six caisses?...

Il introduisit la moitié du corps dans l'ouverture et réunit tous ses efforts.

— Victoire! s'écria-t-il.

Il amenait à lui une caisse dont il fit sauter le couvercle dès qu'elle fut dans la rotonde.

Cinq fois il recommença ce pénible exercice. La dernière fois, il fut obligé d'entrer tout à fait dans le trou.

Barbe prit ensuite la torche et la promena au-dessus des caisses.

Il ne put retenir un cri d'admiration.

Cinq des caisses qu'il venait de retirer avec tant de peine étaient entièrement remplies de louis d'or. La dernière, qui était la plus grande, renfermait des pièces d'argenterie de toute sorte.

La lueur de la torche faisait étinceler ces richesses.

Barbe semblait dans le ravissement.

— C'est à moi tout cela, c'est à moi, disait-il... Eh bien! oui, je suis

riche!... Le bonhomme Barbe, le pauvre Claude a découvert réellement un trésor immense!... Ils sont vrais les bruits que l'on a fait courir sur lui... Un jour, dans ses promenades sous terre, il a trouvé l'endroit où une famille, aujourd'hui éteinte, a caché ses biens pendant la Révolution... Un coup de pioche l'a rendu riche, riche... Il eût pu immédiatement profiter de sa fortune, mener une vie de grand seigneur, mais il a préféré attendre afin de la partager avec celle qu'il aimait!... Lorsqu'il l'a eu épousée, il a été sur le point de tout lui révéler, de lui dire : « A nous les plaisirs, à nous les douceurs de l'existence!... » Mais l'aveu s'est arrêté sur ses lèvres... Il a vu chez elle et chez sa mère tant de basse cupidité, il a compris un si froid calcul que, pour punir ces femmes indignes, il s'est tu!... J'ai tenu à châtier ces créatures de eur avidité, tout en me châtiant moi-même d'avoir cru qu'une belle jeune fille était capable de m'aimer!... Hélas! l'expiation me pèse!... Dire que je pourrais changer mon enfer en paradis!... Eh bien, non, je ne veux pas! Je préfère à un sort brillant mon sort actuel. Je souffre bien, mais je ne suis pas dupe!...

Barbe passa la main sur son front.

— Et cependant... Non, non, répéta-t-il avec force, je ne veux pas, je ne veux pas!...

Il était bien tard quand Barbe rentra chez lui.

XXXIV

VOICI LA ROUSSE

C'était quelques jours après la visite de M. Jacquinet chez la belle Miette.

Nous allons pénétrer dans un lieu singulier, dont beaucoup d'honnêtes gens ignoraient à Marseille l'existence, mais qui était bien connu des fripons de toute sortes, des grecs, des chevaliers de l'as de pique et aussi de nombreuses dupes appartenant à toutes les classes de la société.

Cette maison, où des capitaines marins allaient souvent perdre en une nuit le produit de longs voyages, était située sur le quai du port.

Elle avait trois entrées dont la principale se trouvait dans un café qui avait le privilège de rester ouvert toute la nuit.

On s'approchait du comptoir, on présentait une carte sur laquelle on avait tracé un signe quelconque, et, aussitôt, le propriétaire de l'établissement indiquait une porte.

On l'ouvrait et on suivait un couloir fort mal éclairé, à l'extrémité duquel un individu prenait la carte après avoir examiné le visage du nouvel arrivant.

Un escalier très étroit conduisait au premier étage, occupé entièrement par

une vaste pièce dont les fenêtres étaient soigneusement fermées afin que la clarté ne décélât pas ce tripot clandestin.

D'ordinaire, une nombreuse assistance était réunie autour des tables de jeu.

Le *baccara* attirait des gens de tous les âges et des deux sexes. Le vieillard décharné y coudoyait l'homme fait et le jeune homme au teint livide; la courtisane éhontée traînait sa robe de soie à la recherche d'un naïf qui voulût bien lui prêter une *mise*.

Au moment où nous pénétrons dans cet *enfer*, la déveine était à la banque. Celui qui la tenait était un homme d'une quarantaine d'années qui perdait une somme considérable. Le monceau d'or qu'il avait déposé devant lui avait peu à peu diminué. Bientôt il ne devait y avoir plus rien.

Et cependant il n'avait pas songé une minute à abandonner la place. Ce n'était pas un de ces beaux joueurs indifférents en apparence au gain comme à la perte. Sa voix était rauque, son visage se contractait chaque fois qu'il constatait sa malechance.

Tandis que les *pontes* se réjouissaient, l'angoisse le dévorait. Seul le croupier restait insensible et répétait d'une voix indifférente :

— Les jeux sont faits, rien ne va plus.

— Décidément, fit un grand jeune homme blond, au regard faux, au teint flétri, Laurentin n'a pas de chance.

Il parlait ainsi à une fille assise comme lui sur une des banquettes qui garnissaient l'appartement.

— C'est vrai, répondit celle-ci, le malheureux se ruine!

— De quel ton dis-tu cela, Paula? On dirait que tu le plains.

— Je l'avoue.

— Il a été cependant ton amant, et il t'a plantée là!

— Tu veux dire que c'est moi qui ai renoncé à lui?

— Pourquoi ça?

— Parce que j'ai appris qu'il avait une femme et des enfants. Les hommes mariés ne me vont pas, à moi.

— Ah!

— Leur devoir est de rester auprès de leurs enfants qu'ils ont à aimer et à protéger. Ceux qui abandonnent tout pour venir chez des créatures comme nous sont des infâmes!

— Je ne te connaissais pas ces scrupules.

— Que veux-tu?... C'est malgré moi... Peut-être ai-je tort!

— Alors, tu dis que tu l'as quitté? Tu venais probablement de trouver un amant plus riche.

— Je n'avais personne.

— Tu plaisantes?

— Nullement.

Le jeune homme eut un sourire ironique

— Dieu t'a sans doute récompensée de ta bonne action quelque temps après; il t'a fait découvrir la pie au nid!

— Ne raille pas. Je suis restée seule, au contraire. Si bien que je suis tombée dans une gêne effroyable !

— Tu as donc été obligée de vendre tes bijoux ?

— Pire que cela, j'ai été forcée de ne pas payer les mois de nourrice de mon enfant!

— Tu es donc mère?

Le visage de la courtisane s'illumina.

— Je crois bien : mère d'un gros garçon de huit mois, qui est tout mon portrait.

Le jeune homme rit de nouveau.

— Déjà! Et sais-tu quel est son père?

— Tu m'en demandes trop! Tout ce que je sais, c'est que je l'ai mis au monde, c'est que je l'aime, mon bébé.

— Naïve enfant!

— Ton air moqueur me déplaît.

— Crois-tu que tes paroles sentimentales me plaisent davantage?

— Tu n'as alors qu'à t'éloigner.

— Je plaisante. Comme ça, tu dis que tu n'as pas pu payer ses mois de nourrice? Quel malheur!

— Ce malheur est plus grand que tu ne le crois.

— On refuse de garder le poupard.

— On refuse de me le laisser voir, au contraire... Comprends-tu? Il m'est défendu d'embrasser mon enfant jusqu'à ce que j'aie remis l'argent nécessaire...

— C'est la nourrice qui fait ça?

— Non, c'est une méchante créature qui m'a servi d'accoucheuse.

— Comment appelles-tu cette femme?...

— Elle vient quelquefois ici, car elle a même le défaut d'être joueuse.

— On la nomme?

— La Miette!

Le visage du jeune homme exprima de l'étonnement. Paula s'en aperçut.

— Est-ce que tu la connais?

— Non, non; j'en ai seulement entendu parler. Son nom ne m'est pas inconnu.

— Tiens, précisément, la voici!

C'était bien la sage-femme qui faisait son entrée. Elle avait une mante de couleur sombre dont elle se débarrassait.

Une passion était restée dominante chez la Miette.

La mort de Pierre n'avait pu la corriger. Elle aimait le jeu, elle adorait les âcres émotions qu'il procure.

La vue de l'or lui faisait bouillir le sang. Elle était cupide sans être avare.

Elle désirait l'argent non pour lui-même, mais pour les plaisirs qu'il procure. Elle avait soif de plaisirs, elle avait soif de jouissances.

Il lui arrivait souvent, comme ce soir-là, de se glisser hors de la maison, quand son gendre et sa fille étaient couchés, et de se rendre à l'*enfer*, où elle était connue de tout le monde.

Une foule d'individus la saluaient en effet amicalement :

— Eh! la Miette!

— Bonjour, les amis!

— Ne jette pas des *morts* au moins aujourd'hui?

— Soyez tranquille.

Pour initier quelque peu nos lecteurs à l'argot de ce lieu, nous leur dirons que les *morts* sont les pièces de monnaie qui figurent sur le tapis alors que les *grecs* gagnent, et que ceux-ci font disparaître prestement quand ils ont perdu.

On comprend que le banquier a le plus grand intérêt à ce que ce manège n'ait pas lieu.

La Miette aperçut le jeune homme, qui venait de prétendre qu'il ne la connaissait pas, et elle lui frappa sur l'épaule.

— Bonjour, Cadet!

Le jeune homme tressaillit.

La sage-femme lui tendit la main.

Tandis qu'il la prenait, elle se pencha vers lui et lui dit si bas qu'il fallait que, pour entendre, Cadet eût une oreille bien exercée :

— C'est toi qui as tué le maçon?

Il eut un simple mouvement affirmatif de la tête.

Miette continua brusquement sa route sans que cette réponse eût fait tressaillir un muscle de son visage.

Elle était près de la table de baccara où Laurentin perdait toujours, quand soudain Paula se dressa devant elle.

Elle saisit la Miette par le bras.

— Ah! je te tiens! Me rendras-tu mon enfant?

— Toi, la Paula! Que viens-tu faire ici?

— Quand verrai-je mon enfant?

— Quand tu auras payé.

— Mais cet argent, ce n'est pas à toi que je le dois, c'est à la nourrice.

— J'ai répondu pour toi. D'ailleurs, tu me dois à moi aussi...

— Une misère!

— Cela suffit pour que je garde le bébé

— Mais tu n'en as pas le droit.

— Tu as trouvé cela?

— J'irai à la police.

— Moi aussi, j'irai!

— Je parlerai.

— Nous parlerons, soit! Nous verrons celle de nous deux qui aura le plus à raconter.

Paula baissa la tête.

— Aie pitié de moi, Miette!... Mon Armand, mon petit Armand, je le veux.

— Laisse-moi tranquille.

— Ah! tu es sans cœur!

— Tu me l'as déjà dit.

— Voleuse!

— Tu sais bien que tes injures me font rire!

La pauvre fille avait les yeux pleins de larmes.

— Oh! elle est impitoyable!

Elle alla s'asseoir de nouveau sur la banquette et donna un libre cours à ses pleurs.

— Que je suis malheureuse!

Cadet s'approcha comme pour la consoler.

— Laissez-moi tranquille, vous! Vous m'aviez dit que vous ne connaissiez pas la Miette, et vous êtes un de ses amis.

— Paula, ma mignonne!

— Vous me faites tous horreur.

Elle voulut sortir de la salle, mais, au moment où elle s'approchait de la porte, elle se trouva face à face avec le petit vieux que nous connaissons sous le nom de M. Jacquinet, et qui venait d'entrer.

M. Jacquinet reconnut Paula.

— Tiens, murmura-t-il, elle pleure encore! Décidément, ce n'est pas une femme, c'est une fontaine.

Il prit la courtisane par le bras.

— Reste, Paula!

— Que me voulez-vous?

— Assieds-toi et attends-moi

— Je n'aime pas les vieux.

— Tu es bien difficile.

— J'ai mes idées à moi.

— Cela ne m'étonne pas si tu meurs de misère.

— Vous voyez bien que je vis?

— Oui, avec des haillons.

— Une robe de soie! Vous appelez cela des haillons?

— Une robe de soie fripée que tu as louée à ta logeuse et que celle-ci t'enlèvera demain s'il lui en prend la fantaisie.

— Comme vous voudrez; mais cela n'empêchera pas que je mourrais de faim plutôt que de vous suivre.

— Même si je te donnais assez d'argent pour pouvoir te faire rendre ton enfant?

Paula tressaillit.

— Ah! Comment savez-vous?

— Cela te tente-t-il?...

Elle baissa la tête.

— Pour embrasser mon bébé?... Soit! je suis prête à aller avec vous.

— Attends, alors, ici.

M. Jacquinet tourna le dos à la fille.

La banque venait de sauter. Laurentin, désespéré, se leva et alla du côté de Cadet, qui l'accueillit assez mal.

— Triple sot, pourquoi as-tu la passion de jouer?

Le petit vieux regarda de leur côté par-dessus ses lunettes.

— Tiens, voilà, si je ne me trompe, mes deux hommes. Ils s'installent à une table et se font apporter des consommations. Ils n'ont pas envie de s'en aller. Après l'ivresse du jeu, Laurentin va chercher l'ivresse de l'eau-de-vie. L'une lui sera aussi fatale que l'autre. Ne perdons pas de vue ces gens-là!

M. Jacquinet rencontre un individu vêtu de noir qui, sur un signe, s'approcha de lui d'un air obséquieux. Le vieillard lui dit rapidement :

— J'en ai assez de ce tripot... Tu vas aller où tu sais et tu diras aux agents d'être ici dans une heure.

L'individu vêtu de noir s'inclina et sortit peu après.

On cherchait à ce moment un banquier pour remplacer Laurentin.

Le vieillard se présenta.

— Combien?

— Vingt-cinq louis.

— Les voici.

Les joueurs poussèrent un hourra.

— Un ban pour le nouveau banquier!

— Tiens, tiens, fit la Miette en reconnaissant M. Jacquinet. Mon locataire!

Au même instant, le vieux apercevait la sage-femme.



Au nom de la loi, que personne ne bouge ici! (P. 317.)

— La Miette! Décidément, tous mes pantins sont ici... Ne perdons pas les ficelles !

La voix du croupier retentit.

— Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux.

M. Jacquinet s'était assis et avait sorti de sa poche sa bourse noire gonflée d'or.

— Je suis sûr de gagner, dit-il à un de ses voisins.

Celui-ci le toisa d'un air moqueur.

— Comment vous y prendrez-vous?...

— C'est fort simple! Voyez comme je suis calme, voyez comme je crains peu de perdre mon or. Je n'ai pas en moi l'émotion, les tressaillements propres au joueur. Ma voix n'est pas altérée. Je défie le sort, je défie le destin! Je raille la chance; elle sera mon esclave!

— Bravo!

Il y avait plus que de l'ironie dans cette approbation apparente. M. Jacquinet ne s'y trompa pas.

— Rira bien qui rira le dernier, fit-il entre les dents.

Il abattit neuf pour commencer.

Les enjeux des deux tableaux s'accumulèrent devant lui.

Une seconde fois la fortune le servit, une troisième, une quatrième.

Il avait bien raison de dire que son indifférence rendrait la chance son esclave fidèle, car jamais elle ne l'abandonna.

On n'avait vu depuis longtemps une pareille veine.

Les voisins ne riaient plus, les femmes devenaient attentives. Elles se demandaient quel était ce vieux qui gagnait presque sans s'en apercevoir et dont le calme était imperturbable.

Elles se disaient aussi que peut-être il ne resterait pas aussi impassible devant leurs charmes, et chacune d'elles alla tour à tour lui proposer de la prendre pour associée.

Mais M. Jacquinet refusa toutes ces offres d'une façon assez sèche. A celles qui insistaient, il répondit cependant :

— Nous verrons plus tard.

La partie continuait avec le même bonheur pour M. Jacquinet.

Soudain, il se leva.

— Je vends la banque.

— Comment! Vous ne restez pas?...

— Je crois que je commence à n'avoir plus autant mon sang-froid. Il est temps de m'en aller!...

La banque du vieillard atteignit un prix fou.

— Diable! diable! se dit Miette, il faudra que j'augmente demain mon locataire.

Elle aussi avait joué, mais d'une manière moins heureuse que M. Jacquinet.

Elle avait perdu une somme assez importante que M. Jean, le teinturier du chemin de Saint-Pierre, l'amoureux de Clémentine, avait prêtée pour payer le loyer.

— Si j'osais, murmura-t-elle, j'irais emprunter quelque chose au vieux. Essayons.

— Tiens, c'est vous, misé Miette! Que faites-vous ici? Est-ce que quelque enfant vient de naître en ce lieu?

— Non.

— Seriez-vous joueuse?... C'est un vilain défaut.

— Mais il me semble...

— Oh! moi, je ne suis pas joueur. La meilleure preuve, c'est que j'ai gagné! Il y a douze ans que je n'avais pas touché les cartes.

— Pourriez-vous m'avancer...?

— De l'argent? Certes non, misé; je suis comme la fourmi, je n'aime pas à prêter. Ensuite, cela fait perdre l'amitié des gens, et je tiens à la vôtre. Devriez-vous, pour me récompenser, diminuer mon loyer, que je paie trop cher, que vous ne me décideriez pas...

— Mais...

— Ma résolution est irrévocable.

Miette s'éloigna furieuse.

— Vieux ladre! dit-elle.

M. Jacquinet s'assit sur la banquette.

Le défilé des femmes commença.

Le petit vieux tira gravement son carnet de sa poche.

— Comment t'appelles-tu?

— Amanda.

M. Jacquinet inscrivit le nom.

— Et toi?

— Louise.

— Et toi?

— Jacqueline.

— Et toi?

— Reine. Mais pourquoi prends-tu nos noms?

— C'est une surprise que je vous prépare.

Il eut un ricanement.

La dernière qui s'avança fut Paula.

— Je viens te rappeler ta promesse, monsieur

M. Jacquinet regarda la courtisane.

— Tu t'appelles bien Paula?

— En effet.

La pauvre fille attendait, anxieuse et pâle, la décision de M. Jacquinet.

— Tu m'as dit que tu me donnerais assez d'argent pour me faire rendre mon enfant?

— Combien dois-tu?

— Trois cents francs.

— Trois cents francs, c'est cher!

Paula tordit les mains.

— Vous avez eu tant de chance. Soyez généreux!

On eût dit que le vieillard prenait plaisir à torturer la malheureuse.

— Après tout, quand même tu ne verrais plus ton rejeton.

— Oh! ne dites pas cela!

— Tais-toi donc!

— Cette pensée me ferait mourir.

— Quelle tendresse!

— C'est le seul sentiment dont je sois fière! Voulez-vous que je vous prie à genoux?

La voix de la courtisane était tremblante. Elle avait comme des sanglots mal étouffés.

— Grâce! pitié!

Elle fléchit le genou.

M. Jacquinet sembla ébranlé.

— Décidément, marmotta-t-il, elle vaut mieux que les autres!

Tiens, fit-il, risque ce louis au baccara. Si tu ne gagnes pas la somme qui t'est nécessaire, je jure de te la donner.

— Oh! merci!

Paula alla immédiatement s'asseoir devant la table de jeu où le successeur de M. Jacquinet était loin d'avoir autant de chance que lui. Elle plaça le louis sur le tapis et gagna.

La chance la favorisa, et, quelques minutes après, elle avait l'argent qu'il lui fallait.

Elle se leva aussitôt.

— Bien, très bien! dit M. Jacquinet.

— Tu as ton affaire? demanda-t-il à la courtisane lorsqu'elle revint vers lui.

— J'ai ce que je désirais. Partons, si tu veux.

M. Jacquinet secoua la tête.

— Va-t'en seule, Paula! Je ne suis pas ce que tu crois..

Paula regarda le vieillard avec étonnement.

— Si, par hasard, on ne te rendait pas ton garçon, même en payant ce que tu dois, je te promets mon appui.

La courtisane pâlit.

— Croyez-vous qu'il se pourrait... que la Miette...?

— Eh! ma foi, on n'a jamais pu savoir! ..

— Quel doute, quel soupçon!

Précisément la Miette, à la recherche d'un prêteur, coudoya Paula.

La pauvre fille saisit la mère de Clémentine par le bras.

— Te voilà, toi; j'ai ton argent, j'ai tes trois cents francs! Je veux mon fils à l'instant même; va le chercher!

La Miette surprise regardait la courtisane avec effarement. Celle-ci continua :

— Mon Armand, mon Armand! Où est-il? Je change d'idée, je ne veux pas que tu sortes seule d'ici; je t'accompagne.

Paula avait prononcé ces paroles à haute voix. Les joueurs, malgré la fièvre qui les agitait, avaient quitté un instant le tapis vert pour voir ce qui se passait. Un groupe nombreux s'était formé autour des deux femmes.

Miette avait recouvré à peu près son sang-froid. Paula était, au contraire, exaspérée.

L'idée qu'elle ne pourrait plus revoir son fils la rendait folle. De tous côtés, on s'interrogeait.

— Qu'est-ce que c'est? Que se passe-t-il?

Le tumulte était à son comble.

Soudain, un grand bruit se fit entendre à la porte.

Un cri retentit :

— La rousse! la rousse! Voici la rousse!

Joueurs et joueuses se précipitèrent sur les enjeux.

Au même instant, un commissaire de police suivi d'agents apparut en écharpe.

— Au nom de la loi, que personne ne bouge ici!

La recommandation était au moins inutile, car tous les assistants étaient maintenant comme pétrifiés.

— Vous allez tous me donner vos noms et professions.

La première personne à qui le commissaire s'adressa était le vieillard que nous avons vu jouer avec tant de bonheur.

— Comment vous appelez-vous?

— Jacquinet.

— Votre état?

— Rentier.

— Votre domicile?

— Chemin de Saint-Pierre. Voici du reste ma carte, où vous verrez tout cela.

Le commissaire jeta un rapide coup d'œil sur la carte où M. Jacquinet avait écrit quelques mots au crayon.

Il ne put retenir un salut respectueux.

— Triple butor! pensa le vieux.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer. Tenez-vous cependant à la disposition de la justice si votre témoignage est nécessaire.

Le commissaire procéda à d'autres interrogatoires.

La plupart des joueurs furent mis en liberté. Obéissant à des ordres secrets, l'agent garda les femmes et avec elles la Miette et Paula.

Laurentin, Cadet, le maître du tripot, et ses employés furent également arrêtés.

A cinq heures du matin, les prisonniers quittèrent, sous bonne escorte, la maison de jeu.

L'aube commençait à chasser les ombres de la nuit.

Il y avait déjà des passants dans les rues qui s'arrêtaient avec étonnement pour regarder passer ce cortège de joueurs et de filles, courtisans et courtisanes du vice.

Le trajet du port à la rue de la Prison n'est pas fort long.

L'escorte s'arrêta bientôt devant le violon, dont les portes s'ouvrirent immédiatement pour recevoir la misérable fournée.

Les femmes furent enfermées avec les filles prises pendant la nuit, les hommes avec les voleurs et les ivrognes.

XXXV

M. COMTÉ A L'ŒUVRE

Il était neuf heures du matin.

M. Comté, le chef de la police de sûreté, se trouvait dans son cabinet

Il paraissait fort joyeux.

— Allons, disait-il en se frottant les mains, c'est bien manœuvré jusqu'ici. Je vais pouvoir interroger à mon aise la Miette, Laurentin et Cadet. J'ai dans l'idée que la lumière ne peut que sortir de leurs réponses. C'est égal, M. Jacquinet m'a bien aidé encore!

M. Comté fit un tour dans l'appartement. Il s'arrêta devant une chaise où se trouvaient déposés une culotte courte, un habit râpé, une perruque régence et une canne d'or.

— Il ne faut pas que l'on voie ceci!

Il prit ces objets et alla les enfermer dans une armoire dont il prit la clef.

En ce moment, l'agent Pomponne entrait.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Comté.

— M. l'inspecteur à qui vous avez fait dire de venir.

— Faites entrer.

L'inspecteur ne tarda pas à apparaître.

C'était un homme de haute taille et d'assez bonne mine.

On le nommait M. Lanroux.

Le chef de la police de sûreté alla vers lui et lui serra amicalement la main.

— Pardon, si je vous ai dérangé, mais c'est pour affaire de service... Est-ce que vous avez visité ce matin le violon?

— Oui, et j'y ai trouvé pas mal de gibier frais.

M. Comté prit sur la table le carnet dont s'était servi la veille M. Jacquinet et déchira un feuillet.

— Voici les noms des joueuses que vous devrez garder.

— Je n'y vois pas une fille nommée Paula et qui cependant est détenue...

— Celle-là est moins pervertie que les autres. Laissez-la au violon jusqu'à nouvel ordre. Il est même probable que je l'interrogerai.

— C'est bien. N'avez-vous rien autre à me dire?

— Rien...

M. Lanroux allait se retirer. Il revint soudain sur ses pas.

— A propos, il y a encore une femme qui a été jadis..

— Et qui depuis s'est mariée?

— C'est cela.

— Vous voulez parler de la Miette!

— Que faut-il en faire?

— Gardez-vous de la relâcher...

— Vous savez qu'elle a une très mauvaise réputation dans le quartier de Saint-Pierre!

— Je sais aussi que sa fille est mariée et qu'elle-même exerce la profession de sage-femme.

— Parfait. je vais exécuter vos ordres. Au revoir, monsieur Comté!

— Bonjour, monsieur Lanroux.

Quand l'inspecteur fut parti, M. Comté appela Pomponne.

— Allez au violon et amenez-moi le sieur Laurentin...

— J'obéis.

Le chef de la sûreté, quand il fut seul, murmura:

— Le moment est venu de commencer le feu.

Laurentin ne tarda pas à apparaître.

Nous n'avons fait que l'entrevoir dans le tripot.

C'était, nous l'avons dit, un homme à peine dans la maturité de l'âge. Quelques cheveux blancs seulement argentaient sa chevelure noire.

Evidemment il était loin de se sentir à son aise devant le chef de la police de sûreté.

Celui-ci l'examinait d'un œil scrutateur.

M. Comté commença son interrogatoire.

— Comment vous nommez-vous?

— Georges Laurentin.

— Vous avez été arrêté dans un tripot, au moment où vous veniez de perdre une somme considérable?

— Cet argent m'appartenait.

— Ne vous pressez pas de dire cela. Vous êtes fort lié avec un homme qui a très mauvaise réputation, un chevalier d'industrie nommé Cadet.

— Vous vous trompez, sans doute! Cadet n'est pas... ce que vous croyez...

— Je ne fais pas erreur. Cadet est aussi appelé M. de Saint-Emillion. Inutile de dire que ce nom est faux.

— Je l'ignorais.

— Je veux bien le croire. Il y a trois mois, à cause de votre inconduite, vous étiez plongé dans la misère la plus profonde.

— J'étais sans place...

— Vous aviez été chassé de la place de teneur de livres que vous occupiez chez un négociant à cause de votre inexactitude.

— On avait prévenu mon patron contre moi.

— Votre femme et vos enfants mouraient de faim. Au lieu de chercher une autre position, vous couriez les estaminets, les maisons de jeu. C'est là que vous avez dû rencontrer Cadet.

— Il y a moins de temps que je le connais.

— Peu importe!

— Pourquoi?

— Vous le connaissiez toujours à la mort d'un frère qui avait dix ans de plus que vous et avec qui vous étiez brouillé.

— Mon frère avait un très mauvais caractère. Mais je ne comprends pas, monsieur, pourquoi...

— A quoi servirait-il que vous comprissiez? Tout ce que je vous demande, c'est de répondre...

Laurentin baissa la tête.

— Votre frère possédait quelque fortune. Il avait deux maisons, l'une dans les anciens quartiers, l'autre à Saint-Giniez. C'était cette dernière qu'il habitait avec sa famille. Est-ce que mes renseignements ne sont pas exacts?

— Je dois reconnaître...

— Je continue. Quand votre frère est mort, il a laissé une veuve et un enfant de six mois.

— Tout cela est vrai.

M. Comté eut un signe de satisfaction.



Il retomba sur sa chaise. (P. 323.)

— Parbleu!

— Où voulez-vous en venir?

— Attendez donc! Naturellement, c'est cet enfant de six mois, votre neveu, qui a hérité des biens.

— Rien de plus juste.

— La mort de votre frère vous rapprocha de sa veuve accablée par la douleur. Elle fut tutrice légale de son fils et vous le subrogé-tuteur. Vous et votre famille soignâtes la pauvre femme malade et comme folle, vous la soignâtes jusqu'au jour...

Le chef de la police de sûreté regardait fixement Laurentin.

Il reprit :

— Jusqu'au jour où, ne pouvant plus supporter son chagrin, elle se noya dans une citerne située au bout de la propriété.

L'ami de Cadet essaya de se lever, mais ses jambes se dérobèrent sous lui. Il retomba sur sa chaise.

— Le corps, continua M. Comté, ne fut retrouvé, je crois, que quinze jours après le suicide. Il était absolument méconnaissable, si bien qu'on ne put que supposer que c'était celui de votre belle-sœur; d'ailleurs, vous affirmâtes que c'était lui.

— Je reconnus la femme de mon frère à un signe particulier qu'elle avait au cou.

— Cette malheureuse créature avait, elle aussi, quelque fortune. Vous saviez que la tutelle de son enfant vous reviendrait, quoiqu'elle eût des parents et quoique vous-même eussiez un autre frère, à la vérité plus jeune que vous. Tous ces gens qui n'habitent pas Marseille ignoraient vos désordres et avaient été touchés de vos soins ; vous fûtes choisi par eux à l'unanimité. L'enfant fut mis en nourrice et vous prîtes en main l'administration de ce que lui avaient laissé son père et sa mère. Il y a de cela peu de temps, et cependant qu'avez-vous fait de cette fortune? Vous savez que le nouveau subrogé-tuteur est un homme négligent qui ne vous demandera jamais de comptes.

Laurentin semblait écrasé.

Il trouva cependant la force de parler.

— Est-ce pour cela que j'ai été arrêté?

— Non, mais il m'est permis de vous questionner là-dessus.

L'ami de Cadet sembla reprendre quelque assurance.

— Ce que j'ai fait de cette fortune?

— Oui.

— Je l'ai administrée fidèlement et loyalement.

— En êtes-vous sûr?

— Certainement.

— Nous examinerons cela. Une autre question?

— Laquelle?

— Comment se porte le petit être qui vous a été confié?

— J'ai une lettre de sa nourrice qui me dit qu'il est en bonne santé. Il a huit mois.

— Juste, murmura M. Comté, l'âge de l'enfant de Paula.

Le chef de la police de sûreté continua à haute voix :

— C'est étrange! Voici une autre lettre que j'ai reçue hier qui me dit qu'il a failli mourir. Il est vrai qu'elle n'est pas de la nourrice, mais du maire de la commune qu'habite cette femme.

Laurentin semblait avoir perdu la tête :

— Alors, je mens?

— Ce n'est pas ce que je dis! Je constate, voilà tout. Il est possible, du reste, qu'on vous ait laissé ignorer sa maladie... pour ne pas émouvoir votre cœur d'oncle.

— Avez-vous encore d'autres questions à m'adresser?

— Une seule.

— N'avez-vous pas connu un maçon qui a été assassiné en sortant de chez moi?

— Vous dites?

Ce fut d'une voix altérée que Laurentin prononça ces deux mots.

— Je vous demande si vous n'avez eu aucun rapport avec un infortuné qui a été lâchement tué?...

— Je vous répète, je ne comprends pas.

Le misérable joueur avait les yeux hagards. Il resta un instant comme pétrifié.

— Croyez-vous donc que je sois un meurtrier? dit-il enfin avec effort.

— Je ne crois rien, je ne pense rien. J'interroge, voilà tout! Il résulte donc de vos aveux et de mes renseignements que vous aviez un frère qui est mort de maladie, une belle-sœur qui a disparu et dont on a cru retrouver le cadavre quinze jours après dans une citerne. Vous avez ensuite intérêt à ce que votre neveu vive, pour conserver, jusqu'à ce qu'il soit majeur, la tutelle de sa fortune; or, cet enfant était, il y a peu de temps, très malade. Malgré vos protestations d'honnêteté, j'ai dans l'idée que, s'il mourait, vous seriez embarrassé.

— Vous avez tort de penser cela!

— Nous verrons.

M. Comté sonna.

— Pomponne, reconduisez cet homme en prison.

Une fois seul, le chef de la police de sûreté se mit à prendre quelques notes.

— Maintenant, au sieur Cadet dit de Saint-Emillion, fit-il à haute voix.

Un instant après, Cadet était devant le rasé limier.

— Voilà bien un véritable coquin, se dit M. Comté. L'autre n'est qu'un enfant à côté de ce vieillard du crime qui n'a que trente ans. Nous allons voir comment il se tirera du piège que je vais lui tendre...

Le vieillard prit la parole à haute voix.

— Vous vous nommez Jules Cadet.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes voyageur de commerce?

— En effet.

— Savez-vous pourquoi vous avez été arrêté?

— Je suis encore à me le demander, monsieur, et je proteste contre la façon dont j'ai été traité. Est-ce parce que je me trouvais dans une maison de jeu que l'on avait le droit de me faire passer la nuit avec des voleurs et des vagabonds?

— On vous a arrêté à cinq heures du matin; vous n'avez donc pas passé la nuit!

— Enfin, me direz-vous les motifs de cette détention arbitraire?

— Je vais avant tout vous communiquer votre casier judiciaire.

Vous avez subi, à Marseille, trois condamnations pour escroquerie, une pour vol qualifié. Vous êtes parti ensuite pour Paris. Après y avoir fait un an d'emprisonnement pour vol chez un bijoutier, vous avez été en cour d'assises sous l'accusation d'avoir assassiné une pauvre fille qui avait été votre maîtresse et qui vous poursuivait parce que vous l'aviez délaissée.

— J'ai été acquitté.

— Faute de preuves.

— Que vous importe?

— Vous êtes passé ensuite à l'étranger. Qu'y avez-vous fait? Je l'ignore. Vous auriez pu rester en Suisse et en Italie, vous avez préféré rentrer en France pour y commettre de nouveaux crimes?

— De nouveaux crimes?

— Oui, il résulte des déclarations du sieur Laurentin que vous avez assassiné deux personnes.

— Moi!

Cadet, qui s'attendait peu à cette accusation, avait perdu tout son sang-froid.

Comté le guettait un peu comme un chat guette la souris prisonnière avec laquelle il joue avant de lui donner la mort.

— Ah! il a dit cela! fit Cadet.

— Cela vous étonne?

— Je nie formellement ; c'est lui qui...

— C'est lui... ?

— Rien !

M. Comté, qui avait tendu avidement l'oreille, eut un geste de désappointement.

Cadet avait compris. C'était un rusé gredin. Il se mit à rire.

— Que j'étais sot de croire à vos paroles ! Laurentin est incapable de dire ce qui n'est pas. C'est un honnête homme qui ignore même mon passé. Il a de la fortune...

— Il est flatté d'être l'ami de M. de Saint-Émillion.

— Saint-Émillion ! Connais pas !

— Cherchez bien dans vos souvenirs.

— Je cherche en vain.

— C'est le nom, le surnom ou le faux nom, comme vous voudrez, d'un individu qui vous ressemble. Un blond, comme vous, qui est voyageur de commerce, comme vous, qui a d'aussi tristes antécédents que vous, que l'on a arrêté cette nuit avec vous.

— Je comprends encore moins !

— Je tâcherai de devenir plus intelligible.

— En attendant, je vous somme de me mettre en liberté.

— Vous oubliez les deux accusations d'assassinat.

— Encore ? Je croyais que c'était une mauvaise plaisanterie que vous vous étiez permise à mon égard.

— Je ne plaisante jamais !

— Vous avez tort.

— Et la preuve, c'est que je vais vous faire mettre à la disposition de M. le procureur du roi.

— Tant mieux, car je me trouverai au moins devant quelqu'un avec qui je pourrai m'expliquer.

A ce moment Pomponne se montra.

— Voici une lettre pour vous.

— C'est bon. Enfermez cet individu dans une cellule.

M. Comté lut attentivement la lettre qui était du commissaire de police de Saint-Giniez et lui donnait des détails sur l'existence que menait la famille de Laurentin.

« Ces gens-là, disait le rapport, habitent une maison de campagne fort tranquille qui, à ce que l'on raconte dans le quartier, appartient au fils de la malheureuse femme dont je vous ai, il y a plusieurs semaines, signalé d'abord la disparition, puis la découverte du corps.

« Cette famille se compose du père, de la mère et de cinq enfants. A

part le père, dont la conduite est très irrégulière et qui passe huit jours sans rentrer chez lui, je n'ai rien à vous signaler de particulier.

« La misère paraît régner dans le ménage à cause même des désordres de celui qui en est le chef.

« La dernière fois que ce dernier est venu, il était accompagné d'un sieur Cadet que j'ai connu, alors que j'étais secrétaire du commissariat central de police, et qui a subi plusieurs condamnations pour escroquerie. »

M. Comté plia soigneusement la lettre.

— Ceci ne m'apprend rien que je ne savais déjà. Donnons l'ordre d'introduire la Miette.

Ce fut encore Pomponne qui vint conduire la mère de Clémentine.

Nos lecteurs doivent remarquer que c'est la seconde fois que la Miette paraît devant le chef de la police de sûreté.

Mais quelle différence d'âge et de position!

M. Comté fut très poli avec elle.

— Asseyez-vous.

La sage-femme obéit.

— Vous avez été arrêtée dans un tripot avec des hommes et des femmes de mauvaise vie. Je ne puis croire que ce soit votre état qui vous ait forcée d'aller dans un tel endroit. Vous avez donc la passion du jeu?

— Non, monsieur.

— Eh bien, alors?

La Miette baissait les yeux devant le regard perçant du chef de la police de sûreté.

— Vous ne répondez pas?

— Je n'ai pas la passion du jeu.

— On m'a raconté une vieille histoire.

— Ah!

— Un amant qui s'est tué.

— Ce n'est pas moi qui...

— Il a préféré la mort au déshonneur, vous avez préféré le déshonneur à la mort!... Vous avez été condamnée à six mois de prison pour complicité d'escroquerie.

— Qu'est-ce que cela vous fait? J'ai subi ma peine.

— Oui, mais cela sert à établir vos antécédents.

— Je ne m'explique guère toutes ces questions. De quoi m'accusez-vous?

— Ne connaissez-vous pas deux individus, l'un nommé Laurentin, l'autre nommé Cadet?

Miette pâlit, mais son émotion dura peu.

— Ces noms me sont inconnus.

— On vous a vue cependant causer avec l'un d'eux, dans le tripot.

— Celui qui vous a dit cela vous a menti.

M. Comté se leva et regarda fixement la sage-femme. Celle-ci tressaillit; il lui semblait qu'elle avait vu, autre part que dans ce cabinet, cet œil scrutateur.

— Vous niez formellement avoir parlé à Cadet?

Miette hésita; cependant elle répondit d'une voix assez assurée :

— Je le nie.

— Je dois avouer que je ne crois pas à vos protestations.

— Vous avez tort.

— Cadet, m'a-t-on raconté, venait souvent chez vous.

— On vous a trompé encore une fois.

— Une enquête pourrait peut-être établir au besoin le contraire.

— Une enquête?

— On m'a assuré qu'il est entré dans la maison du chemin de Saint-Pierre le jour même de l'assassinat du maçon. Tiens, vous avez pâli!

— Moi!

— Vous!

La Miette était livide.

— Est-ce que vous connaîtriez cette triste histoire?

— Quelle histoire?

— Celle d'un malheureux qui a été assassiné après m'avoir raconté un drame lugubre dont je sais quels sont les auteurs.

— En vérité!

— Et vous aussi, n'est-ce pas?

— Moi, je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Comment, vous ne vous souvenez de rien?

— Rien...

— Vous avez mauvaise mémoire.

— Je n'ai jamais entendu parler...

— Toute la ville a su cependant qu'un pauvre maçon est mort frappé d'une balle au moment où il venait de me faire d'importantes révélations.

— Je ne m'occupe que de mes affaires.

M. Comté eut un sourire ironique.

— Vous avez là une qualité rare. Une dernière question.

— Laquelle?

— N'est-ce pas vous qui avez servi d'accoucheuse, il y a huit mois, à une dame qui habitait une maison de campagne de Saint-Giniez?

— Il est vrai.



J'ai pris une assiette que je lui ai jetée au visage... (P. 334.)

— N'est-ce pas vous qui fûtes appelée, lorsque son mari tomba malade, pour donner vos soins et servir de garde?

— C'est moi.

— Ne restâtes-vous pas après la mort du mari?

— Et puis?

— Vous étiez encore dans la maison quand la malheureuse femme, devenue folle de douleur, disparut.

Miette faisait de vains efforts pour garder sa présence d'esprit.

— J'y étais en effet.

— Vous voyez bien que vous connaissez les noms de Laurentin et de Cadet. Laurentin était le beau frère de l'infortunée qui s'est tuée. Laurentin, ainsi s'appelait également le mari de cette pauvre victime.

La sage-femme se mit la main devant la figure. Elle avait perdu tout son sang-froid.

M. Comté souriait en jouant avec des lunettes qui ressemblaient à celles de M. Jacquinet.

Il continua :

— Cadet, depuis la mort de l'époux, alors que Laurentin était auprès de la veuve, habitait, lui aussi, Saint-Giniez et se rendait journellement...

— Il est possible que je l'aie vu sans savoir son nom.

— Oui, mais celui de Laurentin, celui de Laurentin!

— Excusez, une distraction...

— Mauvaise raison.

— Mais enfin que me voulez-vous?

— Rien. Et la preuve, c'est que j'ordonne votre mise en liberté.

La Miette semblait stupéfaite.

— Cela vous étonne?

— Non... nullement. Je suis innocente...

— Personne n'a dit que vous étiez coupable !... Je vous ai adressé seulement quelques questions.

— C'est juste.

Le chef de la police de sûreté se leva.

— Pomponne, Pomponne!

L'agent se montra.

— Accompagnez cette femme jusqu'à la rue et dites de la laisser passer. Elle est libre.

Le visage de la mère de Clémentine s'était rasséréné.

Elle semblait impatiente de respirer le grand air.

— Bonjour, monsieur le commissaire!

Il y avait dans sa voix des accents joyeux.

— Toi, murmura M. Comté, tu me seras plus utile en liberté qu'en prison!...

— Pomponne, vous reviendrez dans un moment, ajouta-t-il à haute voix.

L'agent s'inclina.

Quand il revint, le chef de la police de sûreté n'y était plus. A sa place se trouvait ce vieillard qui logeait chez la Miette et que nous avons vu gagner au jeu avec tant de persistance.

Pomponne ne parut pas surpris et reçut avec autant de déférence les ordres de M. Jacquinet que s'il les eût reçus de M. Comté lui-même.

— Allez chercher une fille nommée Paula qui est au violon.

— Oui, c'est la seule qui y soit encore, M. Lanroux a emmené les autres.

— Parfait!

Paula ne fut pas peu étonnée de retrouver dans le cabinet du chef de la police de sûreté le vieillard du tripot.

La pauvre créature était en proie au chagrin le plus violent. Ses cheveux blonds tombaient dénoués sur ses épaules, ses yeux bleus semblaient noyés par les larmes.

Malgré tout, la vierge folle était belle, belle dans sa douleur, belle dans son désespoir!

— Monsieur, si vous saviez ce qui arrive?... On m'a enfermée avec la Miette Autrefois elle disait qu'elle ne voulait pas rendre mon enfant, maintenant elle prétend qu'elle ne sait pas ce que je veux dire.

— Ah!

— On a rendu la liberté à cette infâme, faites-moi la rendre à moi aussi, que je puisse la confondre, que je puisse revoir mon petit enfant!

— Paula, vos vœux seront exaucés.

— Oh! quel bonheur!

— Vous allez sortir d'ici.

— Soyez béni!

— Mais il est nécessaire que vous me promettiez une chose.

— Parlez vite.

— Vous n'irez chez la Miette que demain.

— Demain!

— Il est indispensable, je le répète, que vous me promettiez cela, que vous me le juriez.

— Pourquoi ce serment?

— Il le faut!

Paula eut un sanglot.

— Ce retard me torture.

— Préférez-vous que l'on vous garde ici!

— Plutôt la mort!

— Êtes-vous décidée?

La malheureuse fille eut un profond soupir.

— Je le dois, puisque je ne peux faire différemment.

— Enfin, vous promettez?...

— Je promets.

M. Jacquinet prit la main de la courtisane.

— Paula, vous ne vous repentirez pas de m'avoir accordé ce jour de retard. Si la Miette continue à nier que vous lui ayez confié votre enfant, je vous aiderai à la confondre.

— Merci, merci ! Quel intérêt avez-vous donc...?

— Ne vous occupez pas de cela ! Retirez-vous et soyez pleine de confiance. Vous connaissez sans doute de nom M. Comté, le chef de la police de sûreté.

— J'en ai entendu parler.

— Eh bien, sa protection vous est acquise comme la mienne. Vous n'aurez qu'à venir le demander ici; on vous dira à quelle heure vous le trouverez.

— Merci encore une fois!

— Et maintenant, Paula, rentrez chez vous et ayez confiance dans l'avenir.

— Saurai-je pourquoi je ne puis réclamer mon enfant aujourd'hui?

— Non, et pas une question de plus.

Quand la pauvre mère fut sortie, M. Jacquinet se frotta les mains.

— Tout marche selon mes vœux. Paula se demande comment il se fait que je l'empêche d'aller aujourd'hui chez la Miette? Eh ! parbleu, parce que j'ai d'autres occupations cette après-midi et que je ne veux rien perdre de cette importante affaire !

XXXVI

PAUVRE MARI!

La Miette rentra chez elle à midi. Sa fille n'avait été ni inquiète, ni étonnée de son absence, étant habituée à ses désordres.

D'ailleurs, la profession de sage-femme, que, malgré sa triste réputation, Miette exerçait encore, soit avec des femmes de mauvaise vie, soit avec des étrangers, l'obligeait quelquefois à passer la nuit hors de la maison.

Clémentine parut cependant bien aise du retour de sa mère.

— J'avais peur que tu ne rentrasses pas...

— Tu as besoin de moi?

— J'ai un conseil à te demander.

— Ah ! que t'arrive-t-il ?

— Tu ne devinerais jamais?

— Eh bien ?

— Il s'est mis en colère !

— Qui?...

— Lui...

— Lui?...

— Barbe.

— Ton mari?

— Mon mari.

— Pas possible!

— C'est cependant la vérité.

— Tu as dû lui faire quelque chose de bien fort!

— Non. Ça lui a pris comme ça.

— Il faut soigner le pauvre cher homme, Clémentine, pour que cela ne lui arrive plus.

— Sois tranquille. Vois-tu cette vaisselle cassée, ces chaises brisées?

— C'est lui qui a fait tout ce dégât?

— C'est moi!

— Comment, toi?

— Cela signifie que j'ai fait plus de tapage que lui et qu'il a fini par se taire.

— Mais me diras-tu quel motif...?

— C'est bien simple. Tu sais qu'il a pris en grippe M. Jean, le teinturier, depuis la lettre...

— Il n'a pas absolument tort. Un homme qui est ton...

Clémentine eut un éclat de rire.

— Et puis?... C'est toujours ridicule à un mari...

La Miette rit à son tour.

— Le bonhomme avait tort de se plaindre.

— Je continue. Ce matin Barbe est parti à son heure habituelle, c'est-à-dire au point du jour. Il avait toussé toute la nuit. Je lui ai offert de lui faire de la tisane. Il a paru surpris de mon attention, mais il a refusé...

— J'aurais été plus étonnée que lui ..

— Il est donc sorti pour aller à sa besogne... Voilà-t-il pas qu'il lui a pris la fantaisie de rentrer deux heures après!

— Ah!

— Il m'a trouvée en tête à tête avec M. Jean.

— En tête à tête?

— Oui, nous étions en train de prendre du café.

— Du café! Où ça?

— Ici, sur cette table.

— Je croyais...

— Non, certes...

— Barbe n'avait alors rien à dire.

— Il n'a pas soufflé mot, d'abord. Il s'est assis, mais il avait la mine sombre, l'air furieux... Je ne l'avais jamais vu ainsi. M. Jean s'en est aperçu et

n'a pas tardé à déguerpir. Barbe n'a pas même répondu à ses salutations.

— Tiens, tiens.

— Quand nous avons été seuls, il a gardé un instant le silence, puis il a commencé d'abord assez doucement : « Clémentine, a-t-il dit, tu me feras le plaisir de ne plus recevoir ici l'homme qui vient de sortir.

« — Pourquoi ? ai-je demandé.

« — Parce que cela me plait. »

— Il a parlé ainsi?

— Je n'en pouvais croire mes oreilles.

« — Et si cela me déplaisait ?

« — En ce cas, vous plieriez devant ma volonté. Ne suis-je pas le maître et n'ai-je pas le droit d'ordonner que cet individu que je hais ne mette plus les pieds ici ? »

— De plus en plus fort!

— Ecoute ce que je lui ai dit : « Vous le haïssez, j'en suis fâchée, moi je ne le hais pas. » Barbe m'a saisi le bras. Les yeux lui sortaient de la tête.

« — Misérable créature, c'est donc vrai ce que l'on prétend dans le quartier, qu'il est votre amant! »

— Bon!

— Qu'aurais-tu fais à ma place?

— Je lui aurais arraché les yeux.

— Moi, j'ai feint de me trouver mal... Si tu avais vu son embarras, son chagrin, son désespoir! Il ne savait comment me porter secours... Tu comprends, je ne me suis pas dépêchée de recouvrer mes sens, mais, quand j'ai cessé d'être évanouie, il n'a rien perdu pour attendre. J'ai pris une assiette que je lui ai jetée au visage, et je me suis empressée de mettre l'appartement dans le beau désordre où tu le vois.

— Qu'a-t-il dit alors?

— Il a pris la fuite.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire, le gredin!

— C'est égal. Avoue que, si Barbe devient jaloux, la position ne sera plus tenable. Dans quel guêpier m'as-tu fourrée!

— Nous nous sommes trompées.

— Dire qu'il n'y a aucun moyen de réparer notre erreur!

— Aucun?

— Je n'en vois pas.

La Miette regarda fixement sa fille.

— Le bonhomme est vieux...

— Tu veux dire que, s'il mourait, je recouvrerais ma liberté. Oui, mais il

a la vie dure. Il en a peut-être encore pour vingt, trente ans, et dans vingt, trente ans, que serai-je devenue?... Une vieille femme!

La Miette saisit Clémentine par le bras.

— N'y aurait-il pas moyen de ne pas attendre aussi longtemps?

— Que veux-tu dire? Je tremble de te comprendre.

— Décidément, Clémentine, tu es une sotte!

— Et toi, ma mère, qu'es-tu?

— Allons, allons, voilà que tu te fâches, moi qui ne pense qu'à ton bien!

— Ce que tu me proposes est trop...

— Je n'ai rien dit...

— Entre femmes comme nous, on se comprend à demi-mot.

— Changeons de conversation, si tu veux.

— Oui, parlons d'autre chose...

La femme Barbe fit quelques efforts pour ne pas songer à ce que lui avait dit sa mère, mais ses efforts furent superflus.

Elle était distraite, préoccupée.

La Miette se mit à rire ironiquement.

— Qu'est-ce que tu as? demanda Clémentine.

— Tu fais la bégueule, mais tu réfléchis à ce que je t'ai dit.

— J'y pense malgré moi.

— C'est égal, ce serait une fameuse chance si...

— Il est vrai...

— Tu pourrais te remarier...

— Ce n'est pas ce qui me tente le plus.

— Cette fois, tu choisirais un homme riche et jeune au lieu de ce vieux qui te fait horreur.

— M. Jean, le teinturier...

— Oui, M. Jean...

— Crois-tu qu'il voudrait m'épouser?

— Il t'aime passionnément...

— C'est un beau garçon...

— Il a des écus.

— Tandis que Barbe que tu croyais riche...

— Il n'a rien pour lui!

— Ma mère, ma mère, quel mariage!

— Tu le répèterais mille fois, cela ne changerait pas les choses, à moins que...

— Tais-toi, tu me fais horreur!

Miette croisa les bras.

— Expliquons-nous franchement. De quoi as-tu peur? Je te connais, ce n'est pas de commettre un crime, c'est d'être...

— Maman !

— Ne t'effraie pas, je ne crie pas. Personne ne nous entend. Tu ne serais pas ma fille si tu avais des scrupules inutiles...

— Il me semble rêver.

— Tu es bien éveillée et il s'agit d'ouvrir les oreilles pour entendre ce que je vais te dire. Il y a mille manières de se débarrasser d'un époux gênant...

— Et la justice ?

— En prenant des précautions...

— Sais-tu qu'il y va de l'échafaud?

— Bah ! Dis-moi, as-tu vu beaucoup de femmes guillotinées à Marseille pour avoir tué leur mari ?

— Jamais !

— C'est que le jury leur trouve toujours des *atténuantes*.

— Il les envoie au bagne ; je préfère encore mon mari ! Laisse-moi !...

— Soit !

Miette et sa fille auraient peut-être repris leur conversation, sans l'arrivée de Barbe.

Celui-ci était confus de sa scène du matin. Il avait réfléchi et il s'était dit qu'il avait eu tort de brutaliser la jeune femme.

— Ma jalousie est absurde. Clémentine peut avoir un mauvais caractère, ne pas m'aimer, sans avoir l'intention de me tromper. Il est vrai que sa mère...

En arrivant à la porte de sa maison, il tremblait.

— Il va me falloir affronter leur colère et leurs regards irrités. Mon Dieu, que je suis malheureux !

Il monta. Ce fut sa femme qui ouvrit.

Son étonnement fut extrême. Elle était douce, avenante.

— Le dîner n'est pas encore prêt, mais tu n'auras pas longtemps à attendre, mon ami.

— Qu'est-ce que ça fait, quand même il ne serait servi que dans une heure!.. J'ai un peu de temps à moi.

Mon ami ! c'était la première fois que Clémentine l'appelait ainsi depuis leur mariage.

Barbe se demanda quelle pouvait être la cause de ce changement soudain.

Un moment, il crut qu'elle avait appris l'existence du trésor. Il ne tarda pas à se dire que c'était impossible.

— Est-ce qu'elle aurait des remords? Voudrait-elle me faire repentir d'avoir eu ce matin, pour elle, des paroles injurieuses?



Elle alla ouvrir moitié nue. (P. 340.)

Le pauvre homme était si honteux qu'il eût maintenant mieux aimé des paroles aigres que cette douceur.

Il se leva.

— Clémentine !

— Mon mari !

— Me pardonnes-tu ?

— Te pardonner?... Quoi?

— Mes soupçons outrageants, ma jalousie.

— Tout cela me prouve que tu m'aimes.

— Tu ne m'en veux pas alors?

— Tu le vois bien.

— C'est vrai, c'est vrai, jamais tu n'as été... Je veux dire...

Après le repas, Barbe se retira, la joie dans le cœur.

— Est-ce qu'elle se repentirait de sa conduite, est-ce qu'elle aurait pris la résolution de me faire oublier ses mauvais procédés? Aurait-elle cherché en elle et aurait-elle trouvé quelque affection? A cette idée, je sens un trouble étrange s'emparer de tout mon être. S'il était vrai pourtant que je ne lui suis plus odieux, je pourrais lui dire que je suis riche, jouir d'une fortune dont je ne veux pas sans elle... A quoi attribuer ce changement subit?

Barbe secoua la tête.

— Quoi qu'il en soit, je le bénis!

Pauvre mari! un rien suffisait pour faire renaître ses illusions. Il espérait de nouveau après avoir été longtemps sans espoir.

S'il eût entendu les horribles paroles qui avaient été prononcées avant son arrivée, s'il eût pu se douter qu'une atroce pensée était entrée dans l'esprit de Clémentine et que mieux valaient les durs traitements dont elle l'accablait d'habitude que les paroles mielleuses de cette femme!

Miette avait été stupéfaite, elle aussi.

Quand Barbe fut parti, elle tapa sur l'épaule de sa fille.

— Eh bien! eh bien! à quoi penses-tu?

La jeune femme tressaillit.

L'ancienne courtisane eut un éclat de rire.

— Je t'ai dit qu'il y avait mille moyens de se débarrasser d'un homme... Sais-tu quel est le meilleur?

— Parle!

— C'est le poison!

Clémentine était pâle. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Silence! j'entends monter...

— Tu te trompes...

— Je suis sûre, cependant...

— Tu trembles...

— J'ai peur que tes paroles... Si d'autres savaient ce que tu dis...

— Sois tranquille!

Clémentine alla fermer la porte à double tour.

Quand elle se retourna vers sa mère, celle-ci fut surprise de l'expression de son visage. La bouche crispée avait quelque chose d'implacable.

— Y a-t-il un breuvage qui ne laisse aucune trace? fit-elle froidement.

— Je n'en connais pas...

— Ce serait alors de la folie...

— Réfléchissons. Qui pourrait s'imaginer que tu as empoisonné Barbe? Qui pourrait s'en apercevoir?

— Les médecins!

— Nous n'en appellerions pas. Est-ce que, dans le quartier, on ne sait pas que j'ai l'habitude de soigner les malades? Il faudrait, du reste, agir vite.

— Je suis d'un avis contraire. Il vaut mieux verser à petites doses.

— La rapidité est toujours une bonne chose.

— Comme tu parles tranquillement!

— Le sang-froid est préférable dans des circonstances semblables.

— A t'entendre, on dirait que ce n'est pas la première fois... et que tu as l'habitude...

— Me prends-tu pour une empoisonneuse de profession?

— Où nous procurer ça?...

— Quoi donc?

— Le... Ce qu'il faudrait lui faire prendre?

— Tu es donc décidée?

— Je ne dis pas. C'est pour savoir...

— Sois tranquille, je me charge de tout.

— Maman!

— Eh bien?

— J'ai peur! Décidément, il vaut mieux renoncer à ce projet.

La sage-femme haussa les épaules.

— Comme tu voudras!

Le soir, le bonhomme retrouva le même accueil que le matin

— C'est encore mon rêve, mon doux rêve qui dure, se dit-il.

Son âme débordait de joie.

Plus de dix fois il fut sur le point de s'écrier :

— Réjouis-toi, Clémentine! Nous sommes riches comme tu le désires, nous pouvons nous offrir tous les bonheurs de la vie!

Au moment de prendre la parole, il se taisait et il murmurait :

— Plus tard, plus tard!

Ce soir-là, précisément, Barbe était forcé de s'absenter.

On se souvient de Polyte, l'ami de Lelru. La perte de son ami, assassiné auprès de lui, avait profondément affecté le gamin, fort sensible malgré son apparente légèreté, et qui était tombé malade.

Barbe était allé chez lui dans la journée et l'avait trouvé avec une grosse fièvre.

Ayant appris que sa mère le veillait depuis plusieurs nuits, il avait dit :

— Je reviendrai ce soir, et c'est moi qui resterai auprès de lui.

Quoique fatigué lui-même, il voulait tenir sa promesse.

Clémentine insista pour qu'il ne sortît pas...

— Non, ce n'est pas possible!... J'ai promis.

Voyant qu'il était bien décidé, elle l'obligea à se bien couvrir.

— Tes vêtements sont-ils assez chauds?...

— Oui. sois tranquille!

Le cœur de l'excellent homme battait avec violence.

En se rendant chez Polyte, il se demandait :

— Est-ce que le bonheur ne tue pas? Je voudrais mourir!

On pensait, hélas! à exaucer ce vœu... Tandis qu'il songeait au changement de sa femme, celle-ci faisait cette réflexion à sa mère :

— Il serait dangereux d'aller chez un pharmacien.....

— Ah! tu y songes.....

— Ce n'est pas ma faute, c'est la tienne, maman...

— Rien n'est fait et tu m'accuses déjà!... Mettons que je n'ai rien dit... Du reste, je n'ai pas dit grand'chose...

— Où donc vend-on du poison à Marseille?... fit Clémentine d'un air sombre.

— Sois tranquille, lorsque tu en voudras, tu en auras... Il y a dans la rue de la Vieille-Monnaie...

— La Métisse?

— Précisément.

— Oh! je me suis toujours douté que cette atroce femme faisait un pareil commerce.

— Adieu, ma fille.

— Tu vas te coucher?

— Oui.

La Miette se retira dans sa chambre.

Clémentine resta un moment dans la cuisine, comme si elle y avait eu affaire. Elle s'approcha ensuite de la fenêtre avec la lampe.

Un léger coup de sifflet retentit aussitôt.

— Il m'a aperçue, murmura-t-elle. Je puis me retirer, maintenant.

La jeune femme entra à son tour dans sa chambre et se mit à se déshabiller.

Un moment après on gratta à sa porte et elle alla ouvrir moitié nue. Un homme se montra.

— Jean!

— Clémentine, ma bien-aimée!

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre avec plus de désirs que d'amour.

Le bonhomme Barbe s'arrêtait, au même instant, devant la maison de Polyte.

Une dernière fois, il répéta le nom de celle pour qui il avait une affection si grande et qui le lui rendait si peu.

Pauvre mari!

XXXVII

UN AMOUREUX TIMIDE

M. Jean ne quitta qu'au matin la chambre de Clémentine. Quoiqu'il fît le moins de bruit possible en partant, il éveilla la Miette, qui ne daigna même pas se lever pour voir ce que c'était.

— Ma fille ne m'a pas dit qu'elle recevait cette nuit un de ses amants. Elle a eu tort de ne pas m'avertir, parce que, comme je ne les connais pas tous, je pourrais prendre l'un d'eux pour un voleur et m'effrayer inutilement. Ce doit être aujourd'hui le teinturier. Ma foi! mieux vaut lui qu'un autre ! Clémentine fera bien, cependant, d'être prudente si elle veut se marier avec lui, lorsque... Un gendre comme cela m'irait tout à fait... un homme considéré, bien vu... tandis que ce misérable balayeur...

A ce moment, un pas lourd se fit entendre dans l'escalier.

— Tiens, c'est lui qui entre. Clémentine s'y est prise juste à temps pour faire sortir l'autre... Est-elle imprudente!

Barbe resta peu de temps chez lui. Il alla vite à sa besogne.

Sa femme s'était levée pour lui préparer du café. Il avait paru confus de tant de bonté.

La Miette riait dans son lit.

— Jamais, même lorsqu'elle le croyait millionnaire, Clémentine n'avait été aussi aimable avec lui. Est-ce que les meilleures femmes seraient celles qui veulent empoisonner leur époux?

Ce matin-là, il y eut encore une scène violente entre la mère et la fille.

Cette dernière constata la disparition de l'argent que lui avait donné M. Jean pour payer le loyer.

— On nous a volés, dit-elle à sa mère, quelqu'un a pénétré ici et a enlevé... à moins que...

La sage-femme se tenait les côtes comme pour ne pas éclater, tant son hilarité était grande.

— Qui veux-tu qui vienne ici, si ce n'est tes amants?...

— Et les tiens, ma mère?

— Je l'admets, quoique...

— Enfin, tu sais ce que cet argent est devenu?

— Parbleu!

— Je parie que tu l'as joué...

— Tu ne te trompes point.

— Il ne t'appartenait pas... Tu me l'as volé!

— Ne m'insulte pas!

— Tu mérites cependant...

— Ce qui est à toi n'est-il pas à moi?

— Non.

— C'est d'un mauvais cœur.

— Comment ferons-nous pour payer le loyer? Et dire que tu te plains que j'aie des caprices, que je dépense trop pour ma toilette!

— C'est vrai.

— Au moins je ne jette pas à la rue ce que je gagne avec peine, car c'est jeter à la rue que de jouer et de perdre toujours.

— Tu appelles l'argent que l'on te donne de l'argent gagné avec peine.

— Certes, oui.

— Ma fille, c'est de l'immoralité!

— C'est bien à toi, maman, de parler ainsi, comme si je ne savais pas ce que tu as été.

— Tais-toi.

— Je ne veux pas me taire.

C'était une véritable dispute qui commençait.

Les deux femmes ne tardèrent pas à se prodiguer les insultes les plus grossières et les reproches les plus violents.

Clémentine, menacée par sa mère, lui parla de la hachette, et la Miette, qui la savait capable de frapper, s'apaisa alors.

Une heure après, la concorde était rétablie.

— J'ai fait une découverte, dit la Miette.

— Ah!

— Tu as un amoureux dont tu ne te doutes pas.

— Un amoureux!

— Oui, un amoureux qui t'aime sans rien dire, qui, lorsqu'il te voit, semble pétrifié d'admiration.

— Tu plaisantes?

— Je dis la vérité.

— Et quel est ce soupirant?

— Je te le donne en mille.

— Oh! je n'essaierai pas de deviner.

— Eh bien, c'est le commis de M. Jean...

— Patadais?

— Lui-même.

Clémentine se mit à rire.

— Voilà une conquête peu brillante.

— C'est toujours une conquête!

— Et comment t'es-tu aperçue de celle-là?

— Je m'en vais te le dire. Il y a un instant, je suis descendue dans la cour. Patadais y était. A ma vue, il est devenu rouge.

— Ce n'est pas étonnant, il l'est toujours...

— Pas de mauvaise plaisanterie. Il s'est approché de moi et m'a demandé en balbutiant de tes nouvelles...

— Je lui ai répondu que tu allais bien et je lui ai reproché de ne pas venir nous voir quelquefois. Il m'a répondu qu'il n'en avait pas le temps et qu'il regrettait beaucoup cette privation. Il avait des accents si tendres, l'air si pénétré en s'exprimant ainsi, que j'ai deviné qu'il pensait au plus haut point ce qu'il disait et que...

— Qui sait? C'est peut-être de toi qu'il est épris.

— Non, on ne se trompe pas à ces choses-là. Quand il prononçait ton nom, sa voix tremblait.

— C'est agréable. Il ne manquerait plus qu'on s'imaginât que je suis sa maîtresse.

— Ma foi! cet amant-là ou un autre...

— Je préfère un autre. Il n'est guère flatteur d'avoir fait la conquête de ce laideron!

La femme Barbe avait raison. L'amour-propre d'une femme n'avait pas à être satisfait d'avoir rendu amoureux Patadais, car il était question du pauvre être difforme et boiteux auquel M. Jacquinet s'était adressé, la première fois qu'il était entré dans la maison du chemin de Saint-Pierre.

Patadais avait, ainsi que nous l'avons dit, les cheveux rouges et les yeux gris. Sa voix était grêle, sa tournure ridicule, mais on peut être laid et avoir du cœur.

Cet être disgracieux avait voué à Clémentine une affection profonde qu'il se reprochait comme un crime.

Il se disait en effet que la jeune femme était mariée et qu'il était infâme de penser à l'épouse de Barbe, cet homme si doux, si bon.

Le pauvre garçon ne se doutait certes pas que la fille de la Miette avait des amants.

Nature honnête et candide, il n'avait pas remarqué que son patron allait

passer une partie de la journée au second étage. D'ailleurs, y eût-il fait attention, il n'eût pas eu de mauvaises pensées.

Il avait mis son idole sur un tel piédestal qu'il ne pouvait songer à l'en faire descendre.

Quand il apercevait Clémentine, il s'arrêtait aussitôt pour l'admirer, et, lorsqu'elle s'éloignait, il la suivait du regard avec ravissement.

Le jour même où la Miette fit part de sa découverte à sa fille, celle-ci put s'assurer que la sage-femme ne s'était pas trompée.

Misè Barbe sortait pour faire une commission; Patadais qui rentrait s'arrêta au milieu de la rue, pour la voir.

Son regard, sa bouche béante, tout en lui disait son admiration passionnée.

M. Jacquinet, qui était à la fenêtre de sa chambre, ne s'y trompa pas.

— Voilà un garçon qui a un véritable culte pour la fille de la belle Miette. S'il savait à quelle Messaline il a affaire!

Après avoir fait cette réflexion, le petit vieux referma sa fenêtre.

— Je ne suis pas ici pour m'amuser. Je suis venu pour Paula, car je suis curieux de savoir ce que la Miette lui répondra quand elle lui remettra ce qui lui est dû. Qui sait si la sage-femme continuera à dire qu'elle ne sait pas de quoi on veut parler? En ce cas, il y aura du bruit, car la Paula aime son enfant.

M. Jacquinet se leva et alla ouvrir la porte qui donnait sur l'escalier.

— De cette façon, il me sera plus facile de voir quelles sont les gens qui entrent et qui sortent. Il est même étonnant que Paula n'ait pas fait encore son apparition. Elle semblait si pressée hier, elle avait tant de peine à attendre jusqu'à aujourd'hui. Est-ce que, par hasard, elle se serait moquée de moi?

Le petit vieux fit une pause.

— Non, je m'y connais, sa douleur était sincère. On ne joue pas la comédie ainsi... Son chagrin était véritable. Alors à quoi attribuer son retard?

M. Jacquinet eut un geste d'impatience.

— Cette attente est désagréable, car les occupations ne me font pas défaut aujourd'hui. Je dois faire une perquisition à la demeure de Laurentin, à Saint-Giniez. — Ce doit être décidément là que l'on a muré la malheureuse qui... J'avais pensé d'abord que ce pouvait être ici, mais j'ai changé d'idée; tout me donne lieu maintenant de penser que la belle-sœur du misérable que j'ai fait arrêter n'a pas été transportée hors de chez elle... Enfin, il faudra que le mystère qui entoure ce drame soit bientôt dévoilé...

M. Jacquinet s'était assis. Il se leva de nouveau.

— Et Paula ne vient pas! N'aurait-elle pas tenu sa promesse? Aurait-elle réclamé hier son enfant? Comment le savoir?... Mais j'entends du bruit dans l'escalier... C'est elle, sans doute!

Ce fut Clémentine qui se montra



Ne vous gênez pas, j'ai du temps à moi. (P. 346.)

— Ah ! c'est la femme Barbe qui rentre ! Si j'essayais en l'interrogeant adroitement...

M. Jacquinet sortit sur l'escalier :

— Madame Barbe, madame Barbe, pourriez-vous m'accorder un instant d'entretien ?

— Très volontiers, monsieur.

— Donnez-vous donc la peine d'entrer.

M. Jacquinet referma la porte.

Clémentine sourit.

— Savez-vous que les voisins pourraient jaser s'ils me voyaient seule chez vous, chez un garçon, car vous n'êtes pas marié, monsieur Jacquinet?

— Vous le voyez bien.

— L'avez-vous jamais été?

— Oui, je suis veuf, mais, comme j'ai été malheureux en ménage, je n'aime pas à parler du passé...

— Pardon, alors!...

— Entre nous, mes mésaventures conjugales m'ont fait prendre les femmes en horreur, et, lorsque j'en vois une, je pense tout de suite qu'elle doit tromper son mari.

Le vieillard avait levé ses lunettes sur son front. Son regard perçant s'était fixé sur Clémentine, qui n'avait pu s'empêcher de baisser les yeux.

— Est-ce que la nuit dernière, pensa-t-elle, il aurait vu M. Jean monter chez moi?

M. Jacquinet reprit :

— Il s'agit de renseignements que j'ai à vous demander. Connaissez-vous une nommée Paula?...

— Oui...

— L'autre jour je l'ai vue descendre de chez vous. C'est ce qui m'a donné l'idée de vous demander quelle confiance on peut avoir en elle? Est-elle capable de faire du tort à quelqu'un?. .

— Je la crois honnête, dit Clémentine.

— On dit cependant qu'elle a des dettes. Je vais vous expliquer pourquoi je suis intéressé à la connaître...

La fille de la Miette prit une chaise et s'assit.

— Ne vous gênez pas, j'ai du temps à moi.

Le vieillard continua :

— Vous ne savez pas quelle profession j'exerce? Je suis homme d'affaires, oui. . oui...

— Où avez-vous donc votre bureau?

— Assez loin d'ici, à la rue Requis-Novis.

— Près de la rue Pierre-qui-Rage.

— Justement... Avant-hier, cette fille s'est présentée chez moi et m'a expliqué qu'ayant un pressant besoin d'argent elle était décidée à payer tous les intérêts que j'exigerais, si je voulais lui prêter une somme...

— Je comprends, vous êtes...

— Non, misé, je ne suis pas usurier. Je me contente d'un bénéfice raisonnable... Cinquante pour cent par an seulement.

— Ah!

— Naturellement, je lui ai demandé quelles garanties elle m'offrait. Elle m'a répondu qu'elle n'avait jamais fait tort d'un sou à personne et que sa probité était sa seule recommandation. Que pensez-vous de cela, misé?

— Avec Paula, vous n'avez rien à perdre. Quand elle aura de l'argent, elle payera... Ma mère ne vous donnerait pas d'aussi bons renseignements, mais, moi, je la connais plus qu'elle. Elle ne serait pas... ce qu'elle est, sans la misère.

— En vérité!

— La somme est-elle importante?

M. Jacquinet regarda attentivement Clémentine.

— Trois cents francs.

La fille de la Miette tressaillit.

— Trois cents francs, c'est justement ce qu'elle doit...

— Comment?

— Rien, rien.

La femme Barbe se leva.

— Je vous le répète, vous pouvez avoir confiance en Paula.

— Y a-t-il quelque temps que vous ne l'avez vue?

— Oui, mais, si vous lui remettez les trois cents francs, nous ne tarderons pas à recevoir sa visite.

— Vous croyez?

— J'en suis persuadée.

Clémentine s'était approchée de la porte.

— Je vous quitte, et, si je puis vous être utile en quoi que ce soit, employez-moi.

— Merci bien.

Quand la femme Barbe se fut retirée, M. Jacquinet alla fermer la porte.

— Décidément la fille vaut mieux que la mère. Elle est obligeante et ne doit rien savoir du crime. Ne l'ai-je pas entendue regretter que la Miette n'eût pas pitié du désespoir de Paula?

Le vieillard secoua la tête.

— En attendant, Paula ne vient pas. Que peut-il lui être arrivé?

Tandis que M. Jacquinet faisait ces réflexions, Clémentine était rentrée chez elle et n'avait eu rien de plus pressé que de répéter à sa mère ce que venait de demander le petit vieux.

— Tu lui as répondu, au moins, que Paula est une fille qui doit partout et qui ne lui rendra jamais...

— Au contraire, j'ai dit ce que je pensais...

— Maladroite

— Maman, je ne te comprends pas.

— C'est que tu n'es pas intelligente!

— Comment?... Ton intérêt est d'être payée, n'est-ce pas?... Pourquoi empêcher alors l'homme d'affaires de prêter les trois cents francs?

— Et si mon intérêt était de ne pas être payée?

— Que veux-tu dire?

— Si je préférais garder l'enfant, ou si j'aimais mieux ne plus le rendre?

— Que dis-tu?

— Tu as l'air étonné!

— J'avoue!

— Eh bien! sache que Laurentin et Cadet avaient besoin d'un enfant et que, n'en ayant pas d'autre sous la main, je leur ai fait payer quinze cents francs celui de Paula!

— Est-ce que je rêve?

— Non, tu ne rêves pas.

— Que dira la pauvre fille quand elle saura?...

— Elle se consolera.

— Je ne crois pas. Elle est capable de s'adresser à la police.

— Je nierai...

— Infortunée Paula!

— Plains-la, je te le conseille.

— Mais à quoi pensais-tu quand tu as fait un pareil marché?

— Paula était partie avec un amant. Elle me devait déjà cent cinquante francs. Je croyais qu'elle ne me payerait pas et qu'elle ne reviendrait plus.

— Si tu m'avais consultée, moi qui la connais beaucoup, je t'aurais renseignée...

— Où as-tu fait sa connaissance?

— Elle était ouvrière chez une modiste où j'allais quelquefois... Elle se procurera l'argent, sois en persuadée, et tu seras obligée de lui rendre son enfant...

— Qui sait?

— N'en doute pas. Si elle n'est pas venue depuis quelques jours, c'est qu'elle doit remuer ciel et terre...

— Je crois le contraire...

— La preuve, c'est ce que le vieux...

— Eh bien, je sais pertinemment que Paula a les trois cents francs et qu'elle aurait pu me payer aujourd'hui.

— Un obstacle quelconque...

— Pas du tout. Elle a sans doute préféré les dépenser en objets de toilette. Les créatures de son espèce sont toutes les mêmes.

— Je ne crois pas.

— Garde tes illusions, ma fille, puisque tu en as encore...

— Ne te fie pas à ce retard. Mais je réfléchis, pourquoi Laurentin et Cadet avaient-ils besoin d'un enfant? Je ne comprends pas...

— Je le sais, moi !

— Explique-moi en ce cas...

— Ils avaient besoin du *bébé* de Paula pour le mettre à la place d'un petit garçon qui est mort!

— Tiens!

— Inutile de te dire de garder ce secret pour toi.

— Je devine... C'est le pupille de Laurentin, celui dont il gère les biens qui...

— Ne parle pas si fort.

— On monte.

— Oui, quelqu'un est sur le palier.

Au même instant, on frappa à la porte.

C'était Patadais qui tenait à la main un énorme bouquet de roses.

— Tiens, c'est vous, monsieur Patadais! Qu'est-ce qui nous procure le plaisir de votre visite?

Patadais était pourpre.

Clémentine eut pitié de son embarras.

— Est-ce pour nous ce bouquet?

— Oui, misé...

— C'est sans doute votre patron qui vous a chargé...

Patadais tressaillit.

— Non, c'est moi...

— Je ne vous savais pas aussi galant.

— Je vais vous raconter. J'ai ma marraine qui habite la campagne et qui vient quelquefois me voir. Aujourd'hui elle m'a apporté des provisions... Comme elle fournit quelques bouquetières du cours Saint-Louis, elle avait des roses dans sa charrette... J'ai pensé qu'il vous serait agréable... et je lui ai demandé...

— On ne saurait être plus aimable. Ces fleurs sont ravissantes. Mais entrez donc.

— Je ne puis... Il n'y a personne dans le magasin...

— Merci, alors, merci encore une fois...

— Bonjour, mesdames.

— Quand vous serez libre, venez nous voir, monsieur Patadais.

— Je n'y manquerai pas.

Patadais une fois sorti, la Miette regarda sa fille.

— Tu vois que je ne me suis pas trompée ; il t'aime !

Clémentine regarda les roses.

— Les belles fleurs !

— Qui sait ? Peut-être renferment-elles un billet ?

— Tu crois ?

— Une déclaration quelconque.

La femme Barbe examina le bouquet avec attention.

— Non, il n'y a rien.

— Rien ?

— Rien du tout.

— Patadais est ce qu'on appelle un amoureux timide.

Clémentine eut un soupir.

— Hélas ! c'est la première fois que j'en rencontre un !

Il faisait nuit close lorsque M. Jacquinet quitta son appartement.

— Allons, allons, il est arrivé quelque chose d'extraordinaire à Paula, autrement elle serait venue. Il faudra que je recherche son logement.

XXXVIII

LIT DE DOULEUR

Comme le pensait M. Jacquinet, comme le disait à sa mère Clémentine, un événement imprévu avait empêché Paula de se rendre à la maison du chemin de Saint-Pierre.

Elle habitait, dans la rue Caisserie, une chambre qui avait été d'abord assez bien meublée, mais qui s'était dégarnie à mesure que la gêne y était entrée.

En sortant de chez M. Comté, la pauvre fille était rentrée chez elle, en proie à un malaise général. Elle se sentait la tête lourde et frissonnait.

Obligée de se jeter sur son lit, elle ne put se lever le soir. La fièvre vint ensuite, une fièvre ardente.

Pendant la nuit, elle eut comme des visions. Des soupirs s'échappaient de sa poitrine ; le cauchemar la tourmentait.

Au matin, il lui sembla qu'elle allait mieux. Elle pensa à son enfant et sauta à bas du lit pour s'habiller.

Sa faiblesse était si grande qu'elle avait de la peine à se soutenir. Soudain, ses forces l'abandonnèrent tout à fait ; elle poussa un cri et tomba.

Lorsqu'elle revint à elle, elle était de nouveau couchée. Près du chevet était assise une bonne femme habitant la même maison.

Paula la reconnut aussitôt.

— Madame Marguerite!

— Oui, c'est moi, mon enfant.

— Qu'est-il arrivé?

— On vous a trouvée étendue au milieu de cet appartement.

— Ah! je me souviens. Y a-t-il longtemps?...

— Plus de cinq heures! C'est ce matin, M. Félix en allant à son atelier..

— M. Félix!

— Oui, ce jeune homme qui est votre voisin.

— Je... ne savais pas...

— M. Félix se rendait donc à son travail quand il a entendu une plainte bientôt suivie de gémissements. Comprenant que quelque chose d'extraordinaire se passait chez vous, il n'a écouté que son bon cœur. Il a ouvert la porte, est entré et vous a trouvée mourante. Avant d'appeler du secours, il vous a déposée sur le lit.

— C'est singulier que je n'aie jamais aperçu ce M. Félix.

— Ce n'est pas étonnant. Il n'est dans la maison que depuis peu.

— Quelle profession exerce-t-il?

— Il est contremaître dans un atelier.

— Ah!

— Mais ne parlez pas trop, mon enfant, cela pourrait vous faire mal. Le médecin...

— Vous avez fait appeler un docteur?

— Il fallait bien... Du reste, c'est encore M. Félix qui s'est chargé de ce soin.

— Il est bien obligeant, ce monsieur.

— Il paraît vous porter beaucoup d'intérêt.

— Je ne le connais pas cependant.

— Je poursuis. Le médecin, dis-je, veut vous voir garder le calme et le repos en attendant son retour. Il est nécessaire que vous restiez couchée.

— Hélas!

— Il faut vous résigner et surtout avoir de la patience.

— Ce n'est pas cela...

Paula allait dire que ce qui causait son chagrin était ses inquiétudes sur le sort de son enfant, quand on frappa à la porte.

— M. Félix, sans doute.

Paula se tut. Elle éprouvait une secrète impatience de connaître le jeune homme qui l'avait secourue, et sans l'aide duquel elle giserait peut-être encore inanimée au milieu de l'appartement.

Marguerite alla ouvrir, mais elle recula avec étonnement.

Ce n'était pas M. Félix.

La courtisane frissonna.

Le nouveau venu était ce misérable que nous avons vu chez Miette et Clémentine le jour du mariage de celle-ci. Il avait des vêtements sordides. Le vice et la méchanceté avaient laissé leur empreinte sur son visage flétri.

— Salomon !

— Oui, c'est moi, la belle, qui viens aujourd'hui t'honorer de mes faveurs. Que fais-tu au lit, paresseuse?

— Vous le voyez, je suis malade !

— Tu ne t'es jamais aussi bien portée. Tes couleurs sont ravissantes.

— C'est la fièvre.

— Allons donc!

— Retirez-vous, je vous en prie...

— Non, j'ai fixé aujourd'hui mon choix sur toi. Je m'installe, je déjeune, je dine et je couche ici.

Mme Marguerite semblait stupéfaite.

Salomon alla droit à elle.

— Vous! Fichez-moi le camp, vieille sorcière!

Sans faire attention à la stupeur de Mme Marguerite, l'individu prit une chaise et s'assit près du lit.

— Paula, lève-toi et fais-moi déjeuner...

— Je vous dis...

— Dépêche-toi. Tu as été toujours maussade à mon égard, il est temps que cela finisse! Ah! les anciennes ne sont pas comme ça, elles savent combien j'ai dépensé pour elles! Figure-toi que j'ai passé la nuit dernière chez Valentine qui a maintenant une table d'hôte. Elle a été on ne peut plus aimable, malheureusement elle n'est plus comme dans son jeune temps!

Mme Marguerite s'était retirée, et Paula regardait cet homme avec horreur.

Ce cynique personnage avait une histoire qu'il avait souvent racontée à la jeune femme.

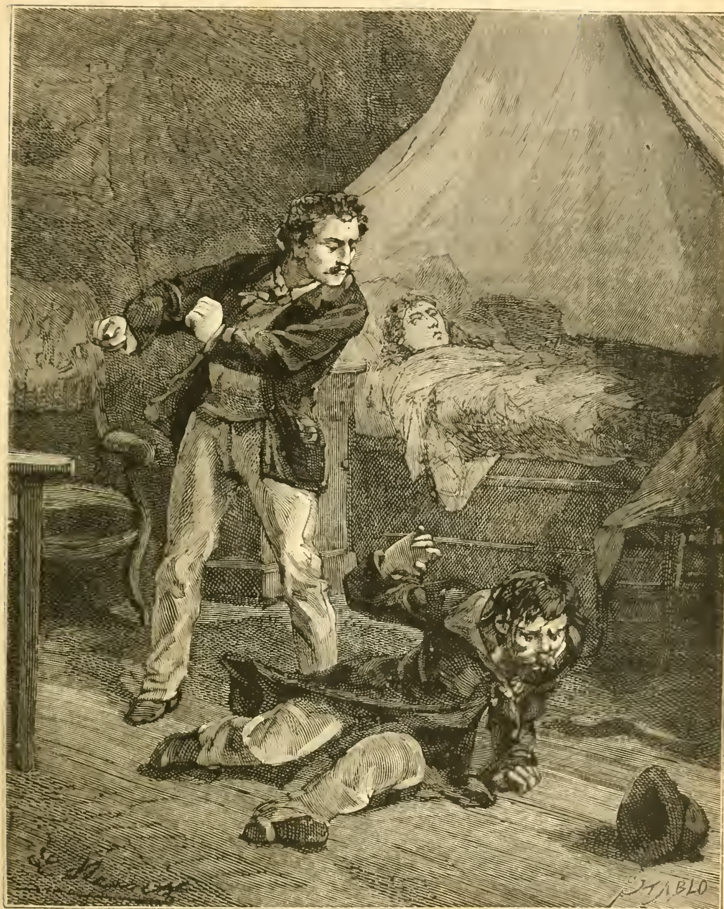
Il avait possédé une fortune considérable qu'il avait dépensée en orgies de toute sorte avec les courtisanes de son époque.

Ruiné par ces créatures impudiques, il avait juré de vivre à l'avenir à leurs dépens, et il s'installait tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre.

Elles essayaient en vain de se débarrasser de cet homme qui avait subi plusieurs condamnations pour vol et escroquerie.

Bien que Paula fût trop jeune pour avoir connu le misérable, alors qu'il était riche, elle n'était pas exempte de ses obsessions, dont elle s'était plusieurs fois délivrée avec de l'argent.

Salomon riait.



Le contremaître saisit Salomon, et l'envoya rouler au milieu de l'appartement. (P. 356.)

— Si tu veux que je m'en aille, donne-moi vingt francs!

Paula pensa qu'elle avait à peine la somme nécessaire pour enlever son enfant des mains de la Miette.

— Je ne les ai pas, dit-elle.

— Est-ce que tu deviens avare?

— Retirez-vous!

— Pas avant que tu m'aies payé.

— Je ne puis...

— Crois-tu que je ne sache pas que tu *blagues*?

— Je dis la vérité.

— Voyons dans tes meubles.

Salomon se dirigea vers une petite table boiteuse qui renfermait précisément les trois cents francs.

Paula sentit une sueur froide lui mouiller le front. Elle voulut quitter son lit, mais sa tête retomba sur l'oreiller.

Elle était pâle comme une morte.

L'individu revint sur ses pas.

— Est-ce qu'elle aurait dit la vérité? Est-ce qu'elle serait réellement malade? En ce cas, il me faut déguerpir, mais pas avant d'avoir vu s'il n'y a rien à prendre.

Paula était pour le moment insensible à ce qui se passait autour d'elle. Le misérable ouvrit rapidement le tiroir de la petite table et aperçut le rouleau de pièces d'or, qu'il mit aussitôt dans sa poche.

— Elle disait qu'elle n'avait pas le sou, murmura-t-il; sont-elles menteuses, ces femmes!

L'infortunée revenait à elle.

Ses regards se fixèrent aussitôt sur Salomon qui s'était rapproché du li pour ne pas lui donner des soupçons.

Elle regarda aussi la table et, comme le voleur avait refermé le tiroir, elle parut rassurée.

— Vous voyez bien que je suis réellement malade et que j'ai besoin de tranquillité?

— Bah! ce n'est rien. Tu t'es trop amusée cette nuit.

— Je ne me suis pas levée depuis hier matin!

— Tu as eu tort. C'est justement pour cela que tu te sens plus souffrante!

— Vous croyez?

— Quand je suis indisposé, je bois et je suis guéri. Fais comme moi!

Paula poussa un soupir.

Salomon continua :

— Veux-tu que je te fasse rire? Je vais te chanter quelque chose qui a produit beaucoup d'effet à la dernière réunion d'Amélie Cassebotte. J'ai appris cette chanson la dernière fois que je suis allé en prison, et c'est un forçat en rupture de ban qui me l'a enseignée.

La malade eut une plainte.

Salomon, sans faire attention, commença :

LA COMPLAINTE DU GALÉRIEN

La Chaîne,
C'est la galère;
Mais c'est égal,
Ça ne fait pas de mal.
Nos habits sont écarlates,
Nous portons, au lieu de chapeaux,
Des bonnets et point d' cravate:
Ça fait brosse pour les jabots.

Nous aurions tort de nous plaindre,
Nous sommes des enfants gâtés;
Et c'est crainte de nous perdre
Que l'on nous tient enchaînés.

Nous f' rons de *belles* ouvrages
En paille ainsi qu'en cocos,
Dont nous ferons étalage
Sans qu' nos boutiques pay' d'impôts.
Ceux qui visitent le bagne,
N' s'en vont jamais sans acheter;
Avec ce produit d' l'aubaine
Nous nous arrosons l'gosier
. . . .

Quand vient l'heur' de s' bourrer le ventre,
En avant les haricots!
Ça n'est pas bon, mais ça entre
Tout comm' le meilleur fricot.
Notr' guignon eût été pire,
Si, comme des jolis cadets,
On nous eût fait raccourcire
A l'abbaye de Monte-à-R'gret.

Salomon avait fini. Il regarda Paula avec un air de satisfaction évidente.

La malheureuse fille avait fait des efforts surhumains pour ne pas perdre de nouveau connaissance.

— Eh bien! c'est joli, c'est distingué, cela! Tu ne diras pas que je ne sais rien de beau. Tu ne ris pas!

La courtisane essaya de sourire.

— Allons, embrasse-moi et je m'en irai!

Le misérable se pencha vers le lit.

Mais soudain un jeune homme entra.....

C'était M. Félix, le voisin de Paula, que Mme Marguerite avait rencontré dans l'escalier et à qui elle avait raconté ce qui se passait.

Le contremaître saisit Salomon et l'envoya rouler au milieu de l'appartement.

Il le fit relever ensuite d'un coup de pied et le jeta sur le palier.

— Veux-tu t'en aller, coquin, autrement, je fais appeler la police!

Tandis que le vaurien murmurait de basses injures, M. Félix refermait la porte et s'approchait de Paula.

La pauvre fille le vit alors pour la première fois.

M. Félix avait vingt-cinq ans à peine. C'était un beau garçon à l'air franc et ouvert, au sourire bon et doux d'habitude. A ce moment, il était irrité; son visage exprimait l'indignation.

— Infâme, torturer ainsi une pauvre créature sans défense!

Paula ne disait rien, mais regardait son défenseur.

Son émotion était grande.

— Vous sentez-vous plus mal? demanda le contremaître.

Elle eut un signe négatif.

— Le médecin ne tardera pas à revenir, dit Mme Marguerite, qui était rentrée.

— Vous croyez?

— Il l'a promis.

Félix prit la main de Paula qui pendait hors du lit

— Allons, madame, du courage! Votre indisposition n'est que passagère. Il faut vous résigner à quelques heures de repos.

Au contact du jeune homme, Paula tressaillit, mais elle lui laissa sa main.

Il y eut un moment de silence pendant lequel la pauvre fille, prise d'un attendrissement involontaire, se mit à pleurer.

— Qu'avez-vous? demandèrent à la fois Félix et Mme Marguerite.

— Souffrez-vous?...

— Non, monsieur.

— Y aurait-il de l'indiscrétion alors...?

Paula songea à son enfant.

— Nullement, dit-elle, et peut-être abuserai-je de votre bonté et de votre complaisance...

— Ne vous gênez pas.

— Voici de quoi il s'agit, dit Paula d'une voix affaiblie. Je suis mère d'un enfant que j'adore et que j'ai confié à une femme qui lui a trouvé une nourrice. Il y a quelque temps, j'ai fait un voyage. A mon retour, j'ai voulu revoir mon *bébé*. On ne l'a pas voulu sous prétexte que je devais de l'argent pour lui. On a ajouté que ce ne serait que lorsque j'aurais payé...

— Eh bien?

— Qu'on me le rendrait!

— Continuez.

— Il m'a fallu assez longtemps pour réunir la somme, qui est considérable pour moi... C'est trois cents francs. Ce matin je devais aller prendre mon pauvre petit, quand... cette faiblesse...

— L'un de nous, dit Félix, ne pourrait-il pas vous remplacer?

— Vous, monsieur, si vous étiez assez bon!...

— Volontiers.

— Tenez, la somme est dans ce tiroir!

Félix, qui s'était assis, se leva.

— Le tiroir de la petite table?

— Oui...

Le contre maître s'approcha de la table et fouilla un moment.

— Je ne vois rien.

— Je suis cependant sûre...

— N'auriez-vous pas mis cet argent autre part?

— Non.

— C'est singulier alors!

Paula se dressa tout à coup livide sur son séant.

— Ah! mon Dieu!...

— Que vous arrive-t-il?

— Cet argent a dû m'être volé.

— Comment?...

— C'est ce misérable que vous avez jeté à la porte...

— Est-ce possible?

— Il s'apprêtait à fouiller quand j'ai perdu connaissance... Il a tout pris!

— Où puis-je le retrouver?

— Est-ce que je le sais? Seigneur! que je suis malheureuse!

— Tranquillisez-vous, nous tâcherons de tout arranger... J'irai à la police.

— Elle l'arrêtera trop tard. Il aura dépensé au moins une partie de la somme. Mon enfant! mon enfant! Je ne reverrai plus mon enfant!

— Donnez-moi toujours l'adresse de la femme à qui vous l'avez confié?

— C'est inutile, c'est une créature sans entrailles!

— J'irai la supplier en votre nom, je lui expliquerai votre position

— Elle se moquera de vous comme elle s'est moquée de moi.

— J'essaierai toujours...

— Non, non, je ne veux pas que vous vous exposiez à un affront; je ne veux pas...

Paula paraissait folle. Elle avait rejeté la couverture du lit, et se montrait à moitié nue.

Elle pleurait.

Mme Marguerite était consternée. Félix ne l'était pas moins.

Il lui semblait, à ce moment, qu'il eût donné sa vie pour adoucir ce chagrin si profond et si légitime.

C'était en vain qu'il prodiguait des consolations, qu'il faisait des promesses, Paula ne l'écoutait pas.

Soudain, l'infortunée eut un gémissement plus navrant...

Elle s'était de nouveau évanouie.

— Allez chercher le médecin, monsieur Félix, dit Mme Marguerite.

Le contre maître s'élança vers la porte.

Ce ne fut que trois quarts d'heure après que le jeune homme reparut avec le docteur qui était déjà venu le matin.

Paula n'avait pas encore recouvré ses sens.

Le docteur examina la pauvre fille, lui tâta le pouls, interrogea sur la crise qui avait eu lieu et s'en alla en laissant une ordonnance.

Paula ne sortit que fort tard de l'état de prostration dans lequel elle était plongée.

Presque aussitôt le délire s'empara d'elle.

Une rougeur ardente empourpra son visage. Des paroles tantôt confuses, tantôt retraçant les images qui l'agitaient, s'échappaient de ses lèvres brûlantes.

Félix était resté assis près de ce lit de douleur. Mme Marguerite allait et venait dans l'appartement.

Aucun de ces excellents voisins ne songeait à se retirer. Ils eussent eu honte d'abandonner Paula à son malheureux sort.

— Pourvu qu'elle ne meure pas! disait la vieille dame.

— Ah! si elle m'avait donné le nom et l'adresse de ceux qui retiennent son enfant! disait le jeune homme, je me serais bien arrangé pour le lui faire rendre.

La courtisane joignit les mains.

— La Miette! la Miette! disait-elle, aie pitié de moi si tu as un peu de cœur, si tu n'es pas une tigresse... Rends-moi *Bébé* et je pardonnerai tout ce que tu m'as fait souffrir.

Tout à coup, son visage s'assombrissait.

— Ah! elle ne veut pas! elle ne veut pas!

D'autres pensées agitèrent Paula.

Elle éprouva même toutes les angoisses du jeu.

— Vingt francs, cette fois!... Gagné!... Quitte ou double!... J'ai gagné encore!... Quatre-vingts francs sur le tapis, quatre-vingts francs dans la poche, cela fait cent soixante francs!... Si je me retirais, si cet acompte pouvait suffire!

Bah! risquons encore, mais jouons une faible somme, cette fois... J'ai eu tort... huit! J'ai eu raison! Le banquier a amené neuf!

Paula éprouvait enfin toutes les joies du triomphe. Elle avait trois cents francs dans la main!

Son regard étincelait; on eût dit un avare. Elle eût déchiré celui qui se fût approché d'elle.

Mais son bonheur se changea bientôt en désespoir.

— Salomon! murmura-t-elle. Il est là... Il étend la main, il tient le rouleau. Voleur! voleur! voleur! Arrêtez-le, emparez-vous de lui!

L'infortunée retomba épuisée.

Il était trois heures quand Félix quitta l'appartement pour se rendre à son atelier.

— J'ai une heure et demie de retard; mais, c'est égal, le motif est excusable! Le médecin doit revenir. Madame Marguerite, voici de l'argent pour acheter les remèdes qu'il ordonnera.

— Mais cela va vous gêner?

— Nullement. J'ai touché ma paye avant-hier et je n'ai presque rien dépensé. D'ailleurs, j'ai des amis qui me prêteraient, si besoin était...

— Monsieur Félix, vous êtes un brave garçon.

— Je suis un honnête homme, et le devoir des honnêtes gens est d'être utiles à leurs semblables.

— Tout le monde ne raisonne pas comme vous.

— C'est un tort.

Avant de se rendre cependant à son atelier, le contremaître alla chez le commissaire de police du quartier déposer une plainte contre le misérable qui avait si effrontément volé la pauvre mère.

— Je connais ce Salomon, dit le magistrat, c'est le fils d'un banquier juif. Il s'est ruiné et vit maintenant aux dépens des courtisanes qu'il rencontre. Vous dites que la fille qu'il a volée s'appelle Paula?

— Oui, monsieur le commissaire.

— C'est une blonde, pas mal faite, avec des yeux bleus.

— Ah! Vous la connaissez?

— Tout Marseille aussi...

Félix devint pâle.

— Elle demeure dans la rue Caisserie...

— En effet...

Le commissaire continua :

— Il n'y a pas longtemps, du reste, qu'elle a comparu devant moi. Je l'ai arrêtée, une de ces dernières nuits, dans un tripot avec quelques malheureuses de son espèce.

— En vérité!

— Elle n'est en liberté que depuis hier...

— C'est donc..

— Ce qu'il y a de pire comme moralité... Attendez; il me semble cependant que M. Comté, le chef de la police de sûreté, s'est intéressé à elle, et que, pour cette fois...

Le commissaire eut un rire large...

— Ah! ah! c'est un gaillard, Comté, malgré son âge.

— Vous croyez que...

— Parbleu! N'en dites rien cependant... Pour être de la police, on n'en est pas moins homme... Cela vous semble drôle!

— J'avoue...

Le jeune homme était révolté.

— Au fait, à quel titre vous présentez-vous pour déposer sa plainte?

— A titre de voisin.

— Ah! ah! Et d'ami sans doute?

— Non, monsieur...

— Mon avis est qu'il vaut mieux ne pas donner de suites à cette affaire. Nous ferons arrêter Salomon. Il prouvera que c'est Paula qui lui a pris les trois cents francs et qu'il n'a fait que rentrer dans ses fonds. Nous en serions pour nos peines.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Sur vingt plaintes de ce genre déposées par des filles, dix-neuf et demie sont sans fondement.

Le contremaître alla à son atelier tout pensif.

Le soir il ne rentra que très tard chez lui.

Il passait devant la porte de Paula sans même s'arrêter pour savoir de ses nouvelles, quand Mme Marguerite l'appela.

— Eh bien! qu'a-t-on dit à la police?

— Qu'il ne valait pas la peine de poursuivre le voleur.

— Comment?... Que signifie?...

— Peut-être cette... créature s'est-elle entendue avec le... Salomon.

— Qu'entends-je!... Ce changement...

Félix eut un sourire amer.

— Il vous étonne?

— Profondément...

— C'est que vous êtes dupe de la comédie...

— Quelle comédie?

— Celle qui se joue...

— Vous plaisantez, monsieur Félix?



Misérable! fit-elle d'une voix sourde à la Miette. (P. 368.)

— Non, madame Marguerite, mais j'ai fait des réflexions.

— Dieu me garde de vous demander qui vous les a inspirées... Mais on voit bien que vous n'avez plus sous les yeux, depuis quelques heures, le spectacle navrant que j'ai eu sans cesse devant moi. Le médecin sort d'ici. Il a dit que la situation est grave. Paula ne cesse, dans son délire, de demander son enfant. Par moments, sa voix est douce comme une musique ; d'autres fois, elle est menaçante

Félix baissait la tête.

Mme Marguerite ajouta :

— Je vais m'installer dans la chambre de la malheureuse fille pour ne pas la quitter cette nuit. Tant pis si elle ne mérite pas la peine que je me donnerai pour elle.

Le jeune homme était maintenant honteux de ses paroles.

— Vous avez raison, fit-il en saisissant la main de la charitable voisine.

— N'entrez-vous pas un moment?

Félix hésita. On eût dit qu'il craignait de revoir la courtisane.

Il finit par se décider à suivre Mme Marguerite.

La fièvre de Paula n'avait pas diminué ; le délire continuait à agiter la pauvre créature.

Le contremaître restait debout.

— Asseyez-vous donc, monsieur, dit la voisine.

Le jeune homme s'assit près du lit de la malade, qui murmurait des paroles à peine distinctes.

Une demi-heure s'écoula pendant laquelle il resta silencieux. Il ne perdait pas de vue l'infortunée, et des pensées de toute sorte l'assaillaient.

Malgré l'état dans lequel elle se trouvait, Paula lui paraissait plus belle que jamais.

Il admirait le visage de la jeune femme, sa gorge et ses beaux bras blancs. Il ne pouvait croire que tout cela appartenait entièrement au vice.

Ce que lui avait dit le commissaire de police revenait à sa mémoire et il sentait en lui quelque chose qui se révoltait.

Il ne tarda pas à s'apaiser un peu.

— Après tout, qu'est-ce que cela me fait? Lorsque j'ai secouru cette malheureuse, je savais qu'elle menait une existence irrégulière, je savais qu'elle avait des amants. Cela ne m'a pas empêché de faire pour elle tout ce que j'ai pu. Pourquoi ne continuerais-je pas maintenant? D'où vient que j'ai souffert quand j'ai tout appris?

Peu à peu, Félix sentit la pitié reprendre le dessus. Il éprouvait une compassion des plus vives pour celle qu'il voyait souffrir.

— Qui sait comment elle est tombée dans le vice?... Qui sait ce qui a causé

sa chute ! ... Il me semble avoir entendu parler de la misère. Il est possible que ce soit cette hideuse plaie qui ait fait un démon de celle qui eût été un ange ! Dieu a pardonné à la pécheresse, pourquoi lui jetterais-je la pierre, pourquoi l'abandonnerais-je ?

La pitié l'emportait tout à fait chez Félix, lorsque Mme Marguerite lui conseilla de se retirer.

— Que comptez-vous faire? demanda le jeune homme.

— Moi, je ne me couche pas et veux rester à veiller Paula.

— Couchez-vous, au contraire, madame Marguerite, vous êtes fatiguée et je ne le suis pas.

— Vous avez donc changé d'idée?

— Vous pouvez vous retirer.

— Et si je refuse, et s'il ne me plaît pas de vous laisser en tête à tête avec une personne aussi jolie?

— En ce cas, je ne l'abandonnerai pas plus.

— Soit ! Nous serons deux.

Félix resta donc. Un ronflement sonore le tira de nouveau de ses réflexions. C'était la charitable voisine qui, succombant à la fatigue, s'était endormie.

La nuit se passa ainsi. Le jeune contremaître ne ferma pas les yeux un instant.

Au matin, Paula était plus calme. Cependant, le mot *bébé* revenait quelquefois sur ses lèvres.

M. Félix entendit aussi un autre nom, le sien, et il se demanda quelle impression il avait faite sur la courtisane pour qu'elle l'appelât dans son délire.

Il était jour quand Mme Marguerite s'éveilla.

— Qu'est-ce que c'est, fit-elle, cette clarté?

C'était un rayon de soleil qui venait de se glisser sur son visage et qui illuminait l'appartement.

XXXIX

LES ALLUMETTES

Le lendemain du jour où M. Jacquinet avait attendu pendant plusieurs heures, dans sa chambre, que Paula vînt réclamer son enfant, M. Comté se rendit à Saint-Giniez avec plusieurs agents.

Il fit dans la maison de Laurentin, qui était une des plus importantes de ce village de la banlieue de Marseille, une perquisition qui dura plusieurs heures.

Ce fut surtout au troisième étage qu'il essaya de découvrir le corps de la malheureuse femme qui avait été murée vivante.

On se rappelle que le maçon avait dit au chef de la sûreté que c'était à un troisième qu'il avait accompli sa besogne forcée.

M. Comté visita toutes les pièces, ouvrit toutes les portes, sonda toutes les cloisons et fut obligé de se retirer sans avoir rien découvert.

Il revint à Marseille tout déconfit.

— Je ne renonce pas, dit-il cependant, à l'espérance d'éclaircir cet horrible mystère. Je m'y suis engagé auprès de M. le procureur du roi; l'opinion publique réclame que j'arrête le meurtrier du malheureux qui a été assassiné en sortant de chez moi. Il me faut les coupables!

M. Jacquinet ne rentra pas, ce soir-là, à son appartement du chemin de Saint-Pierre. Ce ne fut que le jour suivant qu'il en reprit le chemin.

La Miette, qui s'était aperçue de cette absence, dit à Clémentine, en l'entendant monter:

— Je parie qu'il a passé la nuit dernière dans une maison de jeu et qu'il a les poches pleines d'or.

— Il y a cette différence avec toi, répondit la femme Barbe, que lui s'enrichit dans les tripots et que toi tu t'y ruines.

— Ce n'est pas ma faute.

— Tu n'as qu'à ne plus jouer.

— C'est plus fort que moi.

— Quand je pense que nous aurions pu payer le loyer et que nous le devons encore...

— Il faut être philosophe et se consoler.

— Tu en prends aujourd'hui bien à ton aise.

— Ne pourrais-tu faire une nouvelle saignée à M. Jean?

— Cela me répugne.

— Des scrupules, toujours des scrupules!

— Eh bien! oui, j'en ai!

— Ma fille, les scrupules ne sont bons que lorsque la bourse n'est pas vide...

Un pas lourd se fit entendre dans l'escalier. C'était Barbe qui rentrait.

Le bonhomme semblait rajeuni.

Clémentine continuait à être plus aimable avec lui.

Depuis que sa mère lui avait donné la pensée de se débarrasser de son mari par le poison, elle semblait meilleure, comme si elle se fût repentie de sa conduite passée ou comme si elle eût voulu dissimuler de criminels desseins.

Une chose augmentait encore, ce jour-là, la satisfaction de Barbe.

Quelques jours auparavant, sa femme, en passant devant un magasin, avait remarqué un superbe fichu de soie.

L'excellent homme, qui se trouvait avec elle, avait fait semblant de ne pas s'apercevoir du désir qu'elle avait montré de l'acheter.

Il s'était contenté de faire observer que ce fichu devait être cher, et, lorsqu'il avait quitté Clémentine, il s'était rendu tout de suite au magasin.

Le prix du fichu était en effet relativement élevé. Barbe se dit :

— Je vais économiser sur mon déjeuner que je fais hors de la maison; de cette manière je pourrai le lui offrir.

Un autre à sa place eût pensé au trésor qu'il possédait, lui n'y songea même pas.

Le bonhomme avait pu enfin acquérir le fameux fichu. Il l'avait plié dans sa poche et se demandait quel effet il produirait en le montrant.

— Bonjour, ma chère amie; bonjour, misé Miette.

Clémentine se leva.

— Déjà midi! Le dîner n'est pas encore prêt.

Clémentine allait avec sa mère à la cuisine; le balayeur la retint par le bras.

— Tu ne veux pas rester un instant seule avec moi?

— Il faut que je donne un coup d'œil au *fricot.*

— Ta mère n'a pas besoin de toi. Elle est assez bonne cuisinière.

— As-tu quelque chose à me dire?

— Pourquoi pas? Un mari n'a-t-il pas toujours quelque chose à dire à sa femme?

La fille de la Miette eut un mouvement d'impatience suivi d'un léger soupir.

— Qu'as-tu? fit le bonhomme Barbe avec empressement. Est-ce que tu désirerais quelque chose?

— Non, rien.

— Cherche bien.

— Je suis sûre... Que signifie?

— Est-ce que tu n'as pas vu, il y a quelque temps, une chose que tu aurais voulu posséder?

— Je ne me souviens pas.

Cette réponse ne laissa pas que de désappointer le bonhomme.

— Te rappelles-tu le jour où nous nous sommes promenés ensemble?

— Sur le port?

— Sur le port, précisément.

— Eh bien!

— Tu ne remarquas pas quelque chose à la devanture d'un magasin de nouveautés?

— Oui, un fichu!

Barbe frappa des mains :

— Ah! je savais bien! Ne t'a-t-il pas fait envie?

— Ma foi, non! S'il fallait désirer tout ce qui vous plaît avec le peu que nous avons!

Barbe baissa la tête.

— Tu as raison de te plaindre.

— Je ne me plains pas.

— C'est vrai, tu as trop d'esprit et je ne suis qu'un imbécile.

— Mais pourquoi me tiens-tu ces discours? Tu es tout mystérieux!

Le bonhomme Barbe sortit le fichu soigneusement plié.

— Voilà!

Clémentine regarda son mari.

— Oh! que tu es bon!

Elle était réellement touchée, et les remerciements qu'elle fit au pauvre nomme, qui ne vivait que pour elle, étaient sincères. Nous avons dit que cette femme, sans sa mère, n'eût pas été méchante.

Le mauvais exemple et les mauvais conseils l'avaient faite ce qu'elle était; ils devaient la mener plus loin.

Une heure sonna à ce moment au coucou qui se trouvait dans l'appartement.

Clémentine, qui venait de se mettre le fichu, dit à son mari :

— Ma mère ne revient plus, il faut que j'aille voir ce qu'elle fait; autrement tu ne dineras pas.

— C'est cela, fit Barbe, pendant ce temps je mettrai la table.

La femme Barbe, à son entrée dans la cuisine, fut suffoquée par une odeur de soufre.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'arrive-t-il?

— Rien, dit la Miette.

— Mais encore?

— C'est un paquet d'allumettes dont la moitié vient de prendre feu.

— Comment cela s'est-il fait?

— Les allumettes sont tombées de la cheminée dans le fourneau.

— Ah!

Clémentine s'approcha et leva le couvercle de la marmite où bouillai la soupe. Elle étouffa un cri.

Il y avait des morceaux de bois qui surnageaient au-dessus du bouillon.

La jeune femme alla à sa mère et, la saisissant par le bras, elle l'amena vers la cheminée.

— Qu'est-ce que je vois là, qu'as-tu mis dans cette marmite?

— Je n'ai rien mis du tout.

— Qu'est-ce que ces allumettes?

La Miette ne perdit rien de sa tranquillité.

— Tu le vois, c'est la partie du paquet qui n'a pas brûlé.

— Tu savais qu'elle était là-dedans.

— Je t'assure...

— Dis la vérité, quel était ton but?

— Mon but! je n'en avais pas.

— Ma mère, ma mère!

La sage-femme haussa les épaules avec dédain :

— Tu me fais pitié!

Clémentine était pâle et troublée.

— Misérable! fit-elle d'une voix sourde à la Miette.

— Pourquoi m'insultes-tu?

— Empoisonneuse!

— Fais-moi le plaisir de ne pas crier si fort!

— Tu voulais nous faire mourir!

— Allons donc!

— Nie encore.

La Miette croisa les bras.

— Qui te dit que je t'aurais laissée manger de cette soupe?

— Tu es capable de tout!

— Quel intérêt puis-je avoir à me débarrasser de toi?

— Est-ce que je le sais, infâme!

— Sois plus calme, Clémentine, et souviens-toi que je suis ta mère!

La femme Barbe eut un éclat de rire.

— La remarque est plaisante.

A ce moment, la voix du balayeur se fit entendre dans la pièce voisine.

— Eh bien! le dîner est-il prêt?

La Miette s'approcha de la marmite et se mit en devoir d'enlever les allumettes.

— Que fais-tu?

— Tu le vois. Voudrais-tu que je laissasse les morceaux de bois dans la soupière?

— Tu n'as pas l'intention de servir cela?

Ce fut au tour de la Miette de faire entendre un rire sec.

— Pourquoi pas? Que tu es enfant! N'as-tu pas compris que, te voyant sans énergie, j'ai voulu faire ce que tu n'osais?... Lorsque la soupe aurait été sur la table, je t'aurais avertie. et...

— Et puis?...

— Le tour eût été joué. Le bonhomme eût avalé sa portion, tandis que



Barbe vida le contenu de la marmite dans la soupière... (P. 370.)

toi et moi, sous un prétexte ou sous un autre, nous n'eussions pas mangé...

Clémentine, profondé troublée, balbutia :

— Je ne veux pas, je ne veux pas!

— Soit! Mais qu'allons-nous répondre à ton mari quand il va demander de nouveau si on le fait manger ?

Nous dirons ce que tu voudras.

— Il est capable de se douter de quelque chose, d'avoir des soupçons!

La Miette avait fini d'enlever les allumettes.

Elle les cacha.

La voix de Barbe se fit entendre encore

— Vous ne répondez pas? Me voici.

La porte s'ouvrit et Barbe entra.

Il ne fit pas attention au trouble de sa femme. La Miette avait remis précipitamment la marmite sur le feu.

— Il y a longtemps que la table est mise. Qu'avez-vous, vous semblez pétrifiées?

La sage-femme ne perdit rien de sa présence d'esprit.

— Clémentine et moi, nous nous sentons indisposées.

Le bonhomme parut alarmé.

— Ah! Et de quoi souffrez-vous?

— Un léger malaise!

— Toutes les deux... C'est étrange!

— En effet... nous n'avons pas faim du tout.

— Je ne suis pas comme vous, moi... Vous avez dû commettre quelque imprudence, vous avez dû boire de l'eau du puits, elle est saumâtre...

— Précisément...

— Ce n'est rien, en ce cas. Ne vous dérangez pas, je vais moi-même tremper la soupe.

La femme Barbe et sa mère se regardèrent.

Sur le visage de la dernière, il y avait quelque chose de moqueur.

Barbe vida le contenu de la marmite dans la soupière, qu'il emporta ensuite dans l'appartement voisin.

Clémentine se leva ; la Miette lui fit un signe impérieux.

— Reste là !

— Non, pas aujourd'hui, pas aujourd'hui!

— Quelle sotte!...

— Le malheureux!

Barbe reparut.

— Vous viendrez au moins me tenir compagnie.

— Certainement, dit la belle-mère avec empressement. Toi, prends garde, fit-elle tout bas à Clémentine.

— Grâce !

— Ne veux-tu pas être libre?

Barbe s'était assis et avait porté une cuillerée à la bouche. Sa femme eut un tressaillement.

— C'est étrange, dit le balayeur, quel mauvais goût a cette soupe!

— Vous trouvez? dit la Miette. C'est cependant Clémentine qui l'a faite...

— Alors je dois me tromper!

Il avala plusieurs cuillerées de soupe.

— Non, je ne fais pas erreur.

La fille de la Miette frissonna. Elle eût voulu être à cent pieds sous terre pour ne pas assister à cette scène.

Barbe continua à manger avec répugnance.

— Non, ce n'est pas une illusion. On dirait du phosphore.

Clémentine ne disait rien.

Soudain Barbe, qui était pâle depuis un instant, eut une nausée. Son estomac ne pouvant supporter le poison à cause de sa violence même, il se mit à vomir.

Clémentine ne put plus y tenir. Elle poussa un cri :

— Ciel, il est mort!

Elle s'enleva le fichu que le bonhomme lui avait donné, le jeta loin d'elle et sortit de l'appartement.

Barbe, ne comprenant rien, ouvrait des yeux effarés.

La Miette, sans perdre son sang-froid, haussa les épaules, alla fermer la porte que sa fille avait laissée ouverte et, revenant vers Barbe, lui dit tranquillement :

— Votre femme devient folle. Ce n'est qu'une indisposition!...

Barbe s'assit de nouveau.

Il recommença à vomir.

— Oh! j'étais bien sûr qu'il y avait quelque chose dans cette soupe!

— La viande peut-être...

— Oui, elle était sans doute de mauvaise qualité.

— Vous devriez vous coucher, mon gendre.

— Ma foi, je ne dis pas non. Où est Clémentine?

— La frayeur, le chagrin de vous voir dans cet état, lui ont fait perdre la tête. Je ne sais où elle est allée se réfugier.

— Pauvre femme!

— Comment vous trouvez-vous?

— Beaucoup mieux.

— Voulez-vous de la tisane?

— Un verre d'eau me suffira... Misé Miette, avez-vous mis de côté la soupe avec laquelle j'ai failli être empoisonné?

— Non, au contraire, je l'ai jetée ainsi que ce qui restait dans la marmite.

— Vous avez eu tort. Il aurait mieux valu garder tout cela et le porter au commissaire de police du quartier.

La sage-femme frémit.

— Enfin, n'en parlons plus. Vous me donnerez seulement l'adresse de votre boucher.

Le balayeur se leva.

— Je n'en puis plus. Il me semble que je vais tomber

La Miette fut obligée de le soutenir pour l'accompagner jusque dans sa chambre.

— Il faudra prévenir M. l'inspecteur que, cette après-midi, je suis incapable de travailler.

— Soyez tranquille!

— C'est égal, vous avez eu une fameuse chance de ne pas avoir appétit aujourd'hui.

Une fois Barbe au lit, la mère de Clémentine respira.

— Où est-elle, cette folle?

Elle ouvrit la porte et se trouva face à face avec sa fille tout en larmes et M. Jacquinet qui la pressait de questions.

— Vous, monsieur Jacquinet!

— Oui, moi, qui interroge vainement misé Barbe sur son chagrin et qui ne peux en obtenir de réponse.

Miette sembla embarrassée.

— Vous vous informez de ce qu'a Clémentine?...

— Y a-t-il indiscrétion?

— Nullement!

Le petit vieux avait enlevé ses lunettes et, s'appuyant sur sa canne, fixait son regard perçant sur les deux femmes.

La Miette eut comme un soupçon. Elle se sentait mal à l'aise en présence de son locataire.

— La cause est bien simple, dit-elle, on ne peut pas toujours être d'accord.

— Ah! dit vivement M. Jacquinet, misé Barbe a eu une querelle avec son mari, et celui-ci l'a menacée, frappée peut-être?

— Non, certes, répondit la sage-femme, Barbe est le meilleur des hommes. Il ne se permettrait jamais...

Le vieillard fut désappointé.

— Elle est adroite, cette femme-là! murmura-t-il.

La Miette s'était rapprochée de Clémentine.

— Reprends ton courage un peu vite! fit-elle à voix basse.

Elle avait dit ces paroles de telle manière que M. Jacquinet, malgré sa vigilance, ne s'était aperçu de rien.

Quand celui-ci regarda, elle avait le visage presque souriant.

— Barbe, poursuivit-elle, ne contrarie jamais sa femme, et, puisque vous voulez tout savoir, sachez qu'il n'y a que moi qui suis parfois en discussion avec

elle. Vous êtes venu au milieu d'un léger désaccord... Mais qu'y a-t-il pour votre service?

— C'est vrai, pourquoi suis-je monté ici?

M. Jacquinet paraissait chercher.

— Je me rappelle que c'était pour vous demander un service...

— Voulez-vous vous donner la peine d'entrer?

— C'est une idée. Comme ça j'aurai le temps de trouver...

Miette se mordit les lèvres et se repentit de sa proposition étourdie.

Elle venait de se souvenir que les vomissements de Barbe étaient encore au milieu de l'appartement.

— Non. Nous avons trop de désordre... Dans un moment, j'irai savoir ce que vous désirez.

— C'est ça...

Le vieillard, désappointé, se mit à descendre.

— La rusée commère! la rusée commère! murmurait-il.

Pendant ce temps, la sage-femme entraînait Clémentine, encore épouvantée, dans l'appartement.

— Qu'est-ce que cela signifie? Tu veux te compromettre et me compromettre avec toi. Je te croyais plus forte. En vérité, j'ai eu beaucoup de peine à empêcher ton mari d'avoir des soupçons!

— Il est mort?

— Il se porte comme un charme. Le phosphore n'a fait que le purger un peu.

— Je n'oserai plus paraître devant lui.

— Tu auras tort.

— Il va deviner...

— Il ne comprendra rien... Ah! Clémentine, tu as fait assez de bêtises comme ça! Il faut commencer à les réparer par un peu d'assurance. Tiens, entends, c'est ton mari qui appelle.

C'était, en effet, Barbe qui désirait voir sa femme.

La fille de la Miette essuya précipitamment ses larmes. Un instant après, elle se trouvait toute tremblante auprès du pauvre homme qui l'aimait tant.

— Qu'avais-tu? dit celui-ci en lui prenant la main. Ça t'a donc fait beaucoup d'impression de me voir indisposé?

— En effet.

— Ce n'était rien cependant. Je me sens maintenant à peu près guéri. J'ai envie de me lever.

— Il faut rester couché, dit la Miette.

— Il vaudrait mieux, je crois...

— Nous vous laissons tranquille. Prenez une heure ou deux de repos, ça vous fera du bien.

— Vous avez peut-être raison.

Clémentine et sa mère sortirent de la chambre.

— Tu vois, malgré ta faiblesse, il ne se doute de rien. Je n'en reviens pas... Pourquoi donc as-tu perdu ainsi courage?

La femme Barbe paraissait confuse.

— Que veux-tu? je n'étais pas disposée, puis le bonhomme venait de me faire un cadeau... Il m'avait touchée.

— Tout est à refaire.

— De grâce, ne me parle pas de ça aujourd'hui.

M. Jacquinet n'attendit pas que la sage-femme descendît chez lui pour demander des explications.

Il quitta promptement sa chambre en disant :

— Malgré la peine que je prends, je ne suis arrivé à aucun résultat, je n'ai aucune preuve. Il y a bien deux individus arrêtés; mais, c'est égal, si ça continue, je serai obligé de les relâcher.

Le petit vieux se sentait découragé. Il se dirigea vers la rue où se trouvait le cabinet de M. Comté, le chef de la sûreté.

A peine fut-il entré dans la maison que Pomponne lui remit une lettre.

Sans prendre la peine de voir que l'adresse ne portait nullement le nom de M. Jacquinet, le bonhomme décacheta la missive. Il lut sans le secours de ses lunettes ces deux lignes :

« La fille Paula demeure rue Caisserie. Elle est gravement malade. »

— Ah! ah! voilà l'explication. Je savais bien qu'il devait y avoir un empêchement quelconque... Ma foi! demain, je n'irai pas au chemin de Saint-Pierre, où j'ai perdu mon temps aujourd'hui...

XL

LE CONTREMAITRE

Le matin du jour qui suivit la tentative d'empoisonnement du bonhomme Barbe, Paula alla mieux.

Elle avait repris ses sens et, si la fièvre ne l'avait pas quittée entièrement, le délire l'avait abandonnée.

Mme Marguerite s'approcha de son lit, un bol de tisane à la main.

— Buvez, mon enfant, le médecin a dit qu'en suivant le traitement qu'il a ordonné vous ne pouviez manquer d'être bientôt guérie.

— Que de remerciements, ma bonne dame, pour tous les soins que vous avez bien voulu me prodiguer! Que pourrai-je faire pour vous en retour?

— Vous rétablir...

— Votre conduite à mon égard est réellement admirable. Vous ne me connaissiez pas, et ce que vous saviez de moi, hélas! n'était pas pour vous inspirer de l'intérêt.

— Ne dites pas cela!

— C'est cependant la vérité. Il y a peu de personnes comme vous.

— Il en est une à qui vous devez plus...

Paula ne put s'empêcher de rougir.

— Oui, c'est vrai... Ce monsieur...

— M. Félix, le contremaître. Il a veillé à votre chevet...

— Je n'aurai jamais assez de reconnaissance. Oh! je serais bien heureuse d'avoir trouvé des amis tels que vous, si...

La pauvre fille pensait à son enfant.

Mme Marguerite comprit.

— Que l'espoir ne vous abandonne pas!

— S'il m'abandonnait, la vie me serait insupportable.

Il y eut un moment de silence.

La charitable voisine s'aperçut que la courtisane pleurait.

— Ne vous chagrinez pas, dit-elle, songez à vous rétablir bientôt. Il ne faut pas se faire de mauvais sang...

L'excellente Mme Marguerite quitta un instant l'appartement; quand elle revint, la malade était plus calme.

— Me permettez-vous de vous faire une question, madame?

— Parlez, mon enfant!

— Avez-vous une famille?

— Il ne me reste plus qu'un fils qui est officier et qui est actuellement en Afrique.

— Ah!

— Si vous voyez quel beau garçon il y a là! J'espère qu'il viendra bientôt ici.

— Permettez-moi d'être indiscrète. Il vous fait sans doute une pension?

— Certainement.

— Il m'a semblé cependant avoir entendu dire qu'un magasin vous fournissait de l'ouvrage.

— Il est vrai, mais c'est pour mon agrément. Je n'ai rien à faire et, plutôt que de perdre mon temps, je préfère l'employer utilement. Je fais quelques économies que mon garçon sera bien aise de trouver chez moi après ma mort et qui adouciront la peine qu'il ressentira.

— Ne parlez pas ainsi !

— Oh ! je sais ce que c'est. On aime beaucoup ses parents, on les adore ; mais, quand ils vous laissent une petite somme à laquelle on ne s'attendait pas, cela fait toujours quelque plaisir.

— Le magasin qui vous donne de l'ouvrage est-il loin d'ici?

— Non, mon enfant.

— Prend-il beaucoup d'ouvrières?

— Mais oui, assez...

— Croyez-vous que le propriétaire me confierait du travail, à moi aussi?

— Comment? Que veut dire ceci?

— Oui, madame Marguerite, l'existence que je mène m'est insupportable, et j'ai résolu d'en sortir à tout prix. Rien ne me coûtera, ni les plus durs labeurs, ni les plus pénibles privations !

— Je vous estime, Paula.

— Merci, merci !

— J'aime à vous entendre parler ainsi.

— Je n'aurais jamais dû parler autrement.

Mme Marguerite avait des larmes aux yeux.

— Laissez-moi vous embrasser !

— Oh ! que vous êtes bonne, madame !

A midi, Paula s'était assoupie.

Félix entra en marchant sur la pointe des pieds.

— Comment va-t-elle?

— Beaucoup mieux.

Le jeune homme eut l'air enchanté.

— Fort bien !

— Pauvre créature, si vous saviez ce qu'elle m'a dit !

— En vérité !

— Elle m'a fait part de sa reconnaissance pour nous et m'a demandé quel est le magasin qui me fournit du travail. Elle a l'intention, une fois rétablie, de vivre honnêtement.

— Ce repentir lui fait honneur.

— N'est-ce pas?

Félix prit place près du lit de la malade. Mme Marguerite s'était éloignée quand Paula s'éveilla.

La courtisane sembla embarrassée en se voyant seule avec le jeune homme.

— Vous sentez-vous mieux? demanda celui-ci.

— Oui, monsieur.



Patadais était sur la porte du magasin. (P. 379.)

— Le médecin dit que la guérison avance. Il faut avoir l'esprit tranquille.

— Je le voudrais...

— Quel motif vous en empêche donc?

— Hélas!

Le contremaître se rappela le chagrin que la malheureuse fille éprouvait quand elle pensait à son enfant.

Il se rapprocha de son lit.

— Je vous prie de me dire quelles sont les personnes qui refusent de vous rendre le petit être que vous aimez tant.

— Je vous les aurais fait connaître, si ce misérable Salomon ne m'avait volé les trois cents francs.

— Je pourrais, comme je vous l'ai déjà offert, tenter une démarche auprès d'elles.

— Elles sont sans cœur et sans pitié.

— Peut-être parviendrais-je à les émouvoir?

— C'est impossible!

— Mon Dieu, qui sait? Avez-vous confiance en moi?

— Certes!

— Voulez-vous me confier cette tâche?

Paula était attendrie. Elle saisit la main du brave garçon.

— J'espérerais presque, si...

— A qui faut-il réclamer votre enfant?

— A misé Miette, la sage-femme du chemin de Saint-Pierre.

Félix devint pâle et balbutia quelques mots.

La courtisane s'aperçut de ce trouble.

— Qu'avez-vous? que vous arrive-t-il?

— Ne faites pas attention.

— Vous sentez-vous souffrant, ou bien ce nom... vous a-t-il fait impression?

— Ce n'est rien.

— Connaissez-vous la Miette?...

— Non, madame, non...

— Peut-être... maintenant... ne voulez-vous plus?...

Il hésita une seconde, puis parut prendre une résolution énergique.

— Au contraire, j'y vais, dit-il en se levant.

— Oh! que vous êtes bon! murmura-t-elle.

— Soyez tranquille, je réussirai.

— C'est mon plus ardent désir.

Mme Marguerite rentrait.

— Vous partez déjà? dit-elle au jeune homme. Votre atelier n'est ouvert cependant qu'à deux heures. Il est vrai que vous n'avez pas encore déjeuné!..

— Il s'agit bien de manger! fit M. Félix avec animation, j'y songerai après.

— Où allez-vous?

— Loin de la rue Caisserie, près de la place Saint-Michel.

— Vous serez en retard...

— Peu importe! S'il faut sacrifier l'après-midi entière, je la sacrifierai.

Paula sentait redoubler son émotion.

— Non, je ne pourrai jamais vous prouver toute ma reconnaissance, dit-elle.

Le contremaître fut bientôt dans la rue.

Il se dirigea immédiatement vers le chemin de Saint-Pierre. Quand il fut sur la place Saint-Michel, il sembla regretter la commission dont il s'était chargé.

— Me trouver en face de cette créature qui a causé tant de malheurs! Pourrai-je contenir mon indignation, pourrai-je rester calme, surtout si elle me connaît? J'ai peur, j'ai peur de moi-même!

Félix fut au moins un quart d'heure à se décider à entrer dans le chemin de Saint-Pierre. Il ne fallut rien moins que le souvenir de la promesse qu'il avait faite à Paula pour lui rendre son courage.

— L'infortunée espère en moi, elle attend avec impatience mon retour... Il est vrai qu'elle ne se doute pas... C'est égal, je lui ai promis, il faut que je tienne ma promesse!

Un instant après, le jeune homme s'arrêtait devant la demeure du bonhomme Barbe.

Patadais était sur la porte du magasin.

— Misé Miette, à quel étage est-ce? demanda poliment Félix.

— Au second étage, dit le garçon teinturier.

— Merci bien, monsieur.

Félix commença à monter.

Son cœur battait à tout rompre.

— Je ne sais pas, dit-il, si j'aurai le courage de rester calme à la vue de cette atroce créature.

Le contremaître frappa à la porte.

Ce fut Clémentine qui vint ouvrir.

La femme Barbe était seule.

— Que désirez-vous? demanda-t-elle.

— Je voudrais voir misé Miette.

— Elle est sortie, mais elle ne tardera pas à être de retour. Voulez-vous l'attendre?

— Volontiers, répondit le jeune homme, à qui la beauté de la fille de l'accoucheuse paraissait causer une certaine impression.

Clémentine offrit une chaise à l'envoyé de Paula.

— Ma mère fait quelques emplettes dans le quartier.

— Ah! la Miette est votre mère?

— Oui. Vous semblez surpris?

— Nullement.

Félix était visiblement ému.

Un moment de silence succéda à ces paroles.

Ce silence fut interrompu par Clémentine.

— Si, cependant, je pouvais dire à ma mère ce que vous lui voulez, vous ne perdriez pas votre temps.

— C'est inutile, misé, c'est à la Miette elle-même qu'il est nécessaire que je parle.

— C'est donc important?

— En effet.

La femme Barbe parut intriguée.

Elle se leva, prit une broderie à laquelle elle se mit à travailler, mais il était évident qu'elle se demandait quel était ce jeune homme et pourquoi il désirait parler à sa mère.

Dans son impatience, elle regarda plusieurs fois à la fenêtre pour voir si la sage-femme rentrait.

— C'est singulier qu'elle ne soit pas là, dit-elle. Ce dont vous avez à entretenir est-il pressé?

— Oui, misé...

— Ce soir, à sept heures, vous ne la manqueriez pas...

— Je préférerais la voir plus tôt...

— Vous demeurez sans doute loin d'ici?

— A la rue Caisserie.

— Près de la place de Lenche?

— Oui.

— Tiens, il y a justement une personne que je connais qui demeure dans ce quartier.

Clémentine ne déplaisait décidément pas au contremaître, qui semblait bien aise de causer avec elle.

Le jeune homme eut un sourire.

— Peut-être je la connais, moi aussi.

Misé Barbe prit un air malin.

— Mon Dieu, cela ne m'étonnerait pas! C'est une femme!

— Comment se nomme-t-elle?

— Paula!

Félix eut un soubresaut.

— Mais c'est pour elle que je viens!

— Ah!

La fille de la Miette n'était pas moins surprise que le jeune homme.

— Que désire-t-elle? fit-elle après avoir réfléchi un instant.

— Vous le devinez, n'est-ce pas ?

La femme du balayeur baissa la tête, mais garda toute sa présence d'esprit.

— Non, en vérité.

— Paula veut qu'on lui rende son enfant. Oh! ne dites pas que vous ne savez pas ce que cela signifie!...

Félix s'était animé rapidement. Il y avait presque de la menace dans son accent.

— Je ne vous comprends pas, monsieur. Est-ce que je songe à nier quelque chose?

— Vous l'avez déjà fait!

— Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez.

Elle fit cette réponse d'un ton à la fois si ferme et si tranquille que le contremaître ne put s'empêcher de regretter son emportement, difficile à expliquer du reste.

— Pardonnez-moi, mais...

Il y eut de l'amertume dans la voix de Clémentine.

— Oui, je m'aperçois que l'on vous a excité contre nous.

— Vous faites erreur.

— Je sais bien ce que je dis.

— Comprenez-vous, maintenant, le but de ma visite?

— Je le comprends.

— Paula avait trois cents francs économisés par elle, trois cents francs qu'elle comptait vous apporter, quand un misérable les lui a volés.

— Pourquoi n'est-elle pas venue suivant son habitude? A-t-elle cru que vous réussiriez mieux qu'elle à attendrir ma mère?

— Non, l'infortunée est fort malade.

— Si je l'avais su!...

— Elle va mieux cependant, et si quelque chose est capable de lui rendre tout à fait la santé, c'est la vue du petit être dont on l'a privée.

— Peut-être avez-vous raison!...

— Puis-je compter que vous m'aiderez auprès de misé Miette? Au besoin, je me porterai garant de la somme que doit Paula.

— Inutile de parler de cela à ma mère, je me charge de tout.

— Que vous êtes bonne!

— Votre protégée reverra son enfant.

— Je n'oublierai pas...

Félix avait l'air enchanté. Non seulement il était satisfait d'avoir réussi dans son entreprise, mais on eût dit qu'il éprouvait un secret plaisir à voir Clémentine si serviable...

Des pas se firent entendre dans l'escalier.

— C'est ma mère, sans doute, dit la jeune femme.

Le visage du contremaître se rembrunit. Une expression de haine apparut sur ses traits.

Clémentine s'en aperçut.

— Qu'avez-vous?

— Rien, rien!

Ce n'était pas la Miette.

On venait, au contraire, avertir sa fille que, retenue par un accouchement, elle ne rentrerait que bien avant dans la nuit.

— Avez-vous entendu? demanda la jeune femme à Félix.

— J'ai entendu...

— Il faudra vous contenter de m'avoir vue.

— Je suis heureux d'avoir fait la connaissance d'une personne aussi obligeante...

— Dites-vous vrai?

— Je n'aime pas à mentir.

Il s'était levé.

— Vous partez?

— Oui, je vais annoncer à Paula que vous vous intéressez à elle et ce que vous me promettez... La pauvre fille va être bien heureuse... Bonjour, madame...

Le contremaître était déjà dans l'escalier.

La femme Barbe resta pensive.

— C'est singulier, quelle impression ce jeune homme produit sur moi! Il est poli, aimable, et puis son visage évoque à ma mémoire comme un lointain souvenir.

Elle ouvrit la fenêtre pour revoir Félix. Il était près de la place Saint-Michel.

— Comme il marche vite, comme il se hâte d'aller annoncer la bonne nouvelle! Serait-il l'amant de Paula ou l'aimerait-il? Une telle fille pour un homme tel que lui!... Que dis-je? Paula n'est pas mal, elle est même jolie... Je la crois capable d'aimer... Oh! mais pas comme moi! Il me semble que, si je m'éprenais sérieusement de quelqu'un, ce ne serait pas seulement de l'amour, ce serait de la passion. Je serais jalouse de tout, je déchirerais ma rivale!

Clémentine avait perdu de vue l'envoyé de Paula.

Elle referma la fenêtre et s'assit à la place où elle avait causé avec Félix, mais il lui fut impossible de se remettre au travail.

Elle jeta sa broderie et resta songeuse.

— C'est peut-être un malheur que ce jeune homme soit venu, murmura-t-elle.

On frappa à la porte.

— Qui est là?

— Moi.

Clémentine reconnut la voix de M. Jean. Elle eut un geste d'impatience

— Que désirez-vous?... Je n'ai pas le temps de vous recevoir.

— Je voudrais cependant vous parler.

— Je ne puis...

— Ce que j'ai à vous dire est important.

— Attendez, alors...

Clémentine ramassa la broderie, mit la chaise sur laquelle Félix s'était assis à sa place habituelle et, après s'être regardée dans une glace, alla ouvrir.

Comme Patadais, Jean portait un énorme bouquet. Il le déposa et saisit sa maîtresse par la taille.

— Laissez-moi.

— Allons, ne faites pas la farouche!

Le teinturier appuya ses lèvres sur celles de la femme du balayeur.

Mais, celle-ci, au lieu de lui rendre caresses pour caresses, eut de la répulsion.

— Vous ne voyez donc pas quel dégoût vous m'inspirez?

M. Jean recula ébahi.

— En vérité!

Clémentine ne lui répondit pas. S'échappant des bras de Jean, elle alla vers la porte de sa chambre et s'y enferma, laissant son amant muet et ne sachant que penser.

Jean stupéfait entendit monter quelqu'un.

Félix était arrivé, pendant ce temps-là, sur la place Saint-Michel.

Il se trouva face à face avec un individu qu'il lui sembla reconnaître.

— Où donc ai-je vu cette figure?...

Le contremaître se retourna.

L'individu était entré dans le chemin de Saint-Pierre.

— Ce visage flétri, cet air cynique, ne me sont pas inconnus... J'y suis!... Cet homme est le misérable qui a volé Paula... Je vais lui faire rendre gorge!

Félix revint sur ses pas, mais Salomon avait disparu. Il avait pénétré sans doute dans une maison voisine de celle de la Miette.

Le jeune homme attendit vainement un moment, puis il prit le parti de se retirer.

— Il est inutile de perdre du temps. Ce filou ne rendra pas l'argent dont il s'est emparé, car il a dû déjà tout dépenser et la police me refuse son concours... Je suis impatient, ensuite, d'apprendre à Paula... ce qui s'est passé.

Il était déjà tard quand le contremaître fut de retour à la maison de la rue Caisserie.

La malade l'attendait naturellement avec impatience.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Je crois avoir réussi.

— Qu'a dit la Miette?

— Je ne l'ai pas vue ou, plutôt, je ne l'ai pas trouvée.

La courtisane parut étonnée.

— Alors?

— J'ai parlé à sa fille.

— A Clémentine?

— Précisément.

Félix fit le récit de ce qui s'était passé et de ce que la femme Barbe lui avait dit.

Quand il eut fini, Paula hocha la tête.

— Cela ne m'étonne pas qu'elle vous ait promis. Elle n'est pas impitoyable comme sa mère.

— Elle fera tout son possible.

— La Miette a une volonté de fer.

— J'ai des moyens pour la fléchir.

L'œil de la pauvre créature eut un éclair de reconnaissance.

— Je devine que vous voulez vous imposer des sacrifices... Mon devoir est de vous en empêcher.

— Croyez-vous que, si j'eusse possédé les trois cents francs, j'aurais attendu si longtemps?... Non certes... Ne les ayant pas, je ferai une proposition...

— Est-ce que je mérite toute la bonté que vous avez pour moi?

— Certainement; vous souffrez, vous avez droit à mon appui.

— Vous êtes bon!

— Ce que je fais pour vous, tout le monde...

— Ne dites pas cela. Les braves cœurs sont rares. Il n'y a presque ici-bas que méchants et pervers.

— Vous avez trop mauvaise idée de l'humanité, Paula

— Hélas!

La pauvre fille avait les yeux pleins de larmes.

— Ne pleurez pas, amie.

— Quand je pense à ce que je pourrais être et à ce que je suis!

— Du courage!

— Ah! c'est que vous ne connaissez pas mon histoire! Elle n'est que trop commune. Mes parents étaient fort honorables. Ils appartenaient au petit commerce et avaient leur magasin dans la rue de Rome. Ils sont morts, jeunes



M Jacquinet avait appuyé son oreille contre le trou de la serrure... (P. 391.)

encore, sans avoir vu ma honte! A dix-sept ans, j'étais orpheline et absolument sans autre ressource que ce que l'on me donnait chez une modiste qui m'avait prise pour ouvrière : quinze sous par jour! Avec cela, je vivais cependant, mais sans faire de dépenses folles comme vous supposez, quand je vis pour la première fois un jeune homme qui me dit qu'il m'aimait et qu'il voulait faire de moi sa femme. J'eus la faiblesse de l'écouter, j'étais perdue!

Paula se tut, en proie à une vive émotion ; Félix n'était pas moins affecté. Elle continua :

— Si vous saviez ce que c'est que notre existence à nous, filles de joie! Une fièvre qui ne cesse jamais, une agitation qui dure sans cesse! Pas un moment de tranquillité, pas un moment de calme et de bonheur! Ne vous y trompez pas. Le plus souvent, celles de nous qui paraissent les plus folles, celles de nous qui semblent aimer avec le plus d'impétuosité le plaisir, sont celles qui souffrent le plus.

— Il est facile de se convertir...

— Vous croyez? Le vice est un filet aux mailles de fer. Son réseau vous enlace et ne vous permet plus de recouvrer la liberté. C'est en vain que vous criez : Grâce! Et pendant ce temps-là le torrent impétueux de la vie vous emporte malgré vous et ne vous laisse que flétrie, usée, quand la vieillesse est là avec son sourire hideux, quand le spectre glacé de la mort va vous étreindre dans ses bras! Il y a cependant huit mois, une voix salutaire me dit : Convertis-toi, Paula, deviens une honnête femme, abandonne l'existence effrénée que tu mènes depuis longtemps! J'étais mère d'un petit être que Dieu semblait m'avoir envoyé comme un avis, comme un conseil de me repentir... Je résolus d'écouter cette voix, je résolus d'écouter ce conseil, et je dis momentanément adieu à mon existence dissolue. Mais il fallait vivre pour mon enfant et pour moi ; je cherchai de tout côté du travail et je n'en trouvai pas ou plutôt on ne voulut pas m'en donner. A ce moment surtout, je vis le filet monstrueux dont je vous ai parlé. Je me serais tuée sans mon Armand, le fruit de mes entrailles, la mignonne créature que je ne puis seulement embrasser aujourd'hui.

— Je vous rendrai votre fils, Paula!

— J'ai un autre chagrin, monsieur Félix. Lorsque cet enfant sera devenu grand, que pensera-t-il de sa mère?

— Il vous respectera et vous aimera.

— Il me maudira, peut-être, car je ne pourrai lui dire le nom de son père!

— Vous avez été victime...

— Il saura que j'ai été une de ces infortunées qui vivent dans l'inconduite, et il rougira.

— Ne parlez pas ainsi!

— Mes paroles ne sont-elles pas vraies?

— Ne perdez pas l'espoir!

Paula voulut répondre, mais sa voix s'arrêta dans sa gorge. Elle éclata en sanglots.

— Du calme, je vous en supplie, c'est le seul moyen de vous rétablir entièrement.

— Ces pensées me torturent.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas les chasser loin de vous!

— J'essaye en vain.

— Allons, faites de nouveaux efforts pour votre enfant, pour vous, pour vos amis.

— Mes amis?

— N'en avez-vous pas?

— Mme Marguerite et vous avez été bons pour moi, quoique vous ne me connussiez pas. Votre dévouement a été d'autant plus beau que je n'en étais pas digne.

— Ne dites pas cela. La preuve que vous êtes digne de notre intérêt, c'est que nous avons été touchés tous les deux à la fois. La voisine a pour vous une affection de mère; moi, aussi, je vous aime beaucoup.

— Ah!

— Il me semble que vous êtes ma sœur!

Le visage de Paula eut une expression singulière. Ses regards se fixèrent sur le jeune homme.

Celui-ci tressaillit.

— Vous êtes bon! dit la courtisane.

Elle sortit du lit sa main un peu amaigrie et la tendit à Félix.

— C'est la première fois qu'un homme me parle ainsi. Répétez-moi, répétez-moi vos paroles.

Le contremaître prit la main de la jeune fille et se mit à la baiser sans répondre.

Celle-ci pâlit. Ses forces l'abandonnaient, elle se sentait défaillir.

— Paula! dit tout à coup le jeune homme avec exaltation.

Il s'aperçut de l'air souffrant de l'infortunée et il se troubla.

— Reviens à toi, mon amie, reviens à toi.

Il semblait égaré.

— Mon Dieu, mon Dieu! Elle se meurt, elle se meurt!

Il essaya de relever la tête livide qui s'inclinait sur le coussin, il essaya de ranimer Paula qui avait perdu connaissance.

Il la prit dans ses bras, il la pressa contre son cœur.

Un soupir ne tarda pas à annoncer le retour de la jeune femme à la vie

— Je t'aime! dit Félix avec passion, je t'aime!

Elle ne répondit pas, mais ses larmes recommencèrent à couler.

Paula était plus belle que jamais. Le contremaître couvrait de baisers sa chevelure blonde.

Soudain leurs lèvres se rencontrèrent.

— Aie pitié de moi, grâce! fit la pauvre fille.

— Je t'aime! répéta l'amoureux, dis-moi que tu partages mon amour, dis-le-moi

— Ne l'as-tu pas deviné?

— O bonheur!

Comme Paula venait de faire son aveu, on frappa à la porte. C'était Mme Marguerite.

XLI

DEUX COMPLICES

Clémentine tint sa promesse : elle parla à sa mère de l'enfant de Paula.

— Je t'ai dit ce que j'en ai fait, répondit la sage-femme : je l'ai vendu à Laurentin et à Cadet.

— Il faut le leur réclamer.

— Impossible!

— Pourquoi ça?

— Pour des motifs très graves.

— Explique-toi.

— D'abord, parce que je viens d'apprendre que Cadet et son ami sont en prison, et puis, s'ils étaient en liberté, ils refuseraient de le rendre.

— Tu as commis une infamie!

— Que veux-tu?...

— Mais ne sais-tu pas où le petit est en nourrice?

— Non.

— Tu mens!

— Ah çà, tu commences à me fatiguer, Clémentine!

— C'est aussi dans ton intérêt que je parle... Paula est malade aujourd'hui. Quand elle sera rétablie, elle n'aura rien de plus pressé que d'aller à la police, et tu auras beau dire qu'elle te doit de l'argent... on te forcera... Que diable! .. on n'a pas le droit de garder les enfants en gage.

— Cette fille n'osera porter plainte...

— Qui l'empêchera?

— Tu veux le savoir? Eh bien! un secret que j'ai en ma possession et qui peut amener son arrestation.

— Quel secret?

— Ma foi, tu ne le sauras pas. Sois persuadée seulement que je la tiens entre mes mains et que je la tiens comme il faut.

Clémentine baissa la tête d'un air dépité.

— Ah çà, fit Miette, me diras-tu la cause du grand intérêt que tu portes à

la Paula? Serait-ce par hasard le jeune homme qui est venu parler pour elle qui a produit une telle impression sur toi?

— Comment sais-tu?

— Est-ce que j'ignore ce qui se passe ici lorsque je n'y suis pas? Tiens, hier, pendant mon absence, tu as reçu trois visites : celle de ce garçon qui t'a tellement plu que tu t'es mise à la fenêtre pour le suivre du regard, celle d'un autre individu tout déguenillé.

Tu payes donc quelqu'un, dans le quartier, pour m'espionner?

— Qui sait?... Que voulait l'homme déguenillé?

Il te demandait.

— Ah!

— C'est, du reste, un de tes amis... C'est Salomon.

Le visage de la Miette se rembrunit.

— Que lui as-tu dit?

— J'ai pensé que sa présence serait loin de t'être agréable et je lui ai répondu que tu étais absente et que tu ne serais pas de retour de quelques jours

— Fort bien.

— Il a paru, du reste, peu persuadé, et je ne serais pas étonnée qu'il revînt aujourd'hui.

— Souviens-toi que je n'y suis jamais pour lui!

A peine la sage-femme eut-elle dit ces mots que la porte s'ouvrit.

La Miette et sa fille effrayées poussèrent un grand cri.

C'était le voleur de Paula. Il avait un énorme gourdin à la main et riait d'un rire ironique.

— Hé! hé! vous n'êtes pas aimables, mes mignonnes! La Miette, tu n'es pas reconnaissante de l'argent que j'ai dépensé avec toi quand j'en avais. Tu n'y es jamais pour moi! Peste, quelle amitié! Heureusement j'ai monté doucement l'escalier et, vous entendant parler, j'ai eu la précaution d'écouter à la porte.

Salomon déposa son gourdin dans un coin de l'appartement et prit une chaise sur laquelle il se mit à califourchon.

— Je vous honore de ma présence jusqu'à demain matin, et je veux que votre hospitalité soit on ne peut plus écossaise. Ma foi! vous ne m'auriez pas ici si je n'avais pas joué et perdu trois cents francs...

— Trois cents francs? répéta Clémentine.

— Cela vous étonne, ma belle. Est-ce que je n'ai pas un physique à posséder cette somme?

— Où avais-tu donc dérobé cela? dit la Miette d'un air moqueur.

— Je ne me souviens déjà plus, répondit Salomon avec son cynisme habituel.

Clémentine regarda l'homme avec mépris :

— Attendez, je vais vous rendre la mémoire. Ce sont les économies de Paula de la rue Caisserie que vous avez volées.

— C'est possible. En tout cas, cela ne vous regarde pas.

— Cela me regarde si bien que, si vous ne partez pas immédiatement, je puis raconter tout à la police.

Salomon eut un rire moqueur.

— Ah! ah! tu t'imagines m'effrayer! Je te préviens que tu n'y réussiras pas.

— Nous allons voir...

Salomon ne cessait pas de rire.

— Miette, empêche ta fille de dire des bêtises. La Clémentine ne sait pas que ça ne me ferait rien d'aller en prison, mais que toi cela pourrait t'ennuyer de m'y suivre. Elle ignore que je suis capable, si elle fait connaître les petites choses qu'elle sait sur mon compte, de raconter les grandes choses que je sais sur le tien.

La sage-femme devint livide.

Elle essaya néanmoins de recouvrer vite son sang-froid.

— Ne vois-tu pas que Clémentine plaisante?

— Tant mieux pour toi! fit-il d'un ton si menaçant qu'il fut impossible à la fille de la Miette de ne pas comprendre que cet homme possédait un terrible secret concernant sa mère.

Clémentine resta un instant comme paralysée. Elle ne dit pas un mot et sortit de l'appartement.

La Miette et son complice restèrent seuls.

— Eh bien! elle est naïve, la Clémentine, si elle croit que l'on peut impunément dénoncer les gens qui te connaissent...

— Que veux-tu?... dit la Miette avec un ton de bonhomie. Elle est encore jeune.

— A propos, as-tu des nouvelles de Laurentin et de Cadet?

— Non, je sais qu'ils sont en prison.

— Voilà tout?

— Voilà tout!

— Dis donc, je ne serais pas étonné, la Miette, qu'on t'arrêtât?

— Ah çà... et pourquoi?...

— N'était-ce pas toi qui soignais la belle-sœur de Laurentin quand elle a disparu?

— N'es-tu pas aussi au courant que moi de ce qui s'est passé?

— Nenni... Moi, je n'ai pas commis d'autre faute que de fréquenter la maison à titre d'ami avant que...

— C'est toi qui es venu me chercher... Je ne connaissais pas ces gens-là ; tandis que toi.. . Et si Laurentin ou Cadet faisaient des aveux?...

— Cadet n'en est pas capable, mais Laurentin...

— Cela ne m'étonnerait pas que cet homme racontât tout.

— Malheur à lui s'il jabote trop...

— Une fois que nous serions tous coffrés, comment le punir de ses indiscrétions?

— Où les a-t-on pincés?

— Dans la maison de jeu!

— On devait avoir des soupçons sur eux.

— Possible!... C'est le chef de la sûreté qui nous a interrogés.

— Ce Comté est un démon.

— Oui, un vrai...

— Il a beau devenir vieux, il ne se fait pas ermite.

— Je crois qu'il n'y a pas eu depuis Vidocq meilleur chien de chasse pour prendre le gibier.

A ce moment, si Salomon et la Miette eussent ouvert la porte et regardé sur le palier, ils eussent vu un individu grimacer un sourire de satisfaction.

Cet individu n'était autre que M. Jacquinet, lequel avait été pris d'une subite curiosité de savoir ce que Salomon venait faire dans la maison et pouvait dire à la sage-femme.

M. Jacquinet avait appuyé son oreille contre le trou de la serrure et entendu tout ce qui s'était dit.

— Une bonne idée! fit-il au bout d'un moment. Si ces deux bavards allaient me fournir des preuves!...

On comprend que son attention augmenta peu à peu.

— Hé! hé! fit-il quand il entendit faire l'éloge de la perspicacité et de l'habileté de M. Comté, on apprécie à sa juste valeur le vieux renard. Il n'est donc pas bon uniquement à mettre à la retraite, comme le disent ses ennemis.

Lorsqu'on eut nommé Vidocq, il murmura :

— M. Comté a un avantage sur Vidocq, c'est qu'il est un honnête homme et que Vidocq était un ancien forçat. Pour être bon policier, il vaut mieux n'avoir jamais failli, car on est plus libre ; et cela n'empêche pas le flair, l'habileté. Mais ne perdons pas un mot de la conversation de cet homme et de cette femme.

M. Jacquinet prêta de nouveau l'oreille.

— Sais-tu, disait Salomon, que ces gredins de Laurentin et de Cadet n'ont pas été bien généreux à notre égard!

La Miette eut un haussement rapide d'épaules que le misérable ne vit pas.

Elle répondit néanmoins :

— Tu as raison !

— Leur part a cependant été assez belle...

— Je crois bien.

— La fortune du frère de Laurentin et celle de sa belle-sœur. Rien que ça. Il est cependant une chose que je ne comprends pas.

— Laquelle ?

— Pourquoi ont-ils tenu à garder l'enfant, quand ils auraient pu s'en débarrasser aussi ?

— Tu es donc bien inintelligent !

— J'avoue que je ne comprends pas pour quel motif...

— Si l'enfant était mort, à qui serait revenu sa fortune ?...

— A Laurentin.

— Oui, et à celui de ses frères qui n'est pas mort et aussi aux parents de la mère, qui possédait quelque chose lorsqu'elle s'est mariée...

— Tu as raison... Je n'avais pas pensé...

— Comprends-tu ?... L'enfant vivant, Laurentin a pu tromper ces braves gens, se faire nommer tuteur et avoir tous les biens à sa disposition.

— On lui demandera des comptes...

— Quand ça ?... Comment ?... Le subrogé-tuteur n'a accepté ces fonctions que pour la forme... Il n'habite même pas Marseille... Laurentin n'aura à fournir des renseignements qu'à la majorité du mioche, c'est-à-dire dans vingt ans...

— C'est parfait...

— Malheureusement la justice est venue démolir toute cette combinaison en arrêtant nos amis...

— Aïe ! Aïe !...

— Tout est perdu... On ne tardera pas à savoir absolument à quoi s'en tenir...

— Ils sont compromis, en effet...

— Avoue que le plan n'était pas mauvais...

— Qui aura donc pu avertir ainsi Comté ?... Y a-t-il eu une dénonciation ?...

— Avant tout, celle du maçon...

— Le maçon !... Quel maçon ?...

— C'est juste, tu étais en prison lorsque... Tout Marseille est instruit de l'affaire...

— Tu devrais me mettre au courant... dans ton intérêt peut-être... Tu sais que je suis homme de bon conseil...

— Quelquefois, il est vrai...

— Toujours... Et si c'est toi qui as tué la belle-sœur de Laurentin..



Tue-le! tue-le! cria la Miette. (P. 400.)

— Chut!.. Ce n'est pas moi...

— C'est Cadet alors?...

— Tu as du flair...

— N'est-ce pas?... Voyons, raconte...

— Il y avait longtemps, dit la Miette, que Laurentin et Cadet avaient décidé la mort de cette femme pour s'emparer de ses biens. Inutile de dire que

l'idée première venait de Cadet, qui ne quittait plus son compagnon depuis quelques jours et qui s'était installé, pour ne pas le perdre de vue, dans une maison située au bout du village de Saint-Giniez...

— Je sais cela. Il me semble voir le logement de Cadet, au troisième étage de cette grande bâtisse presque inhabitée qui appartenait au marquis de Barbentane et où celui-ci voulait établir des ateliers pour travailler la soie, avant que des spéculations malheureuses l'eussent ruiné...

M. Jacquinet, qui ne perdait pas un mot de ce qui se disait, sortit sont calepin et prit des notes.

— Marquis de Barbentane... bâtisse presque inhabitée à l'extrémité du village. Pourvu, murmura-t-il, que personne ne vienne troubler cette intéressante conversation!

Miette répondit à Salomon :

— Tu n'avais pas besoin de me donner d'explication sur le logement. Je sais bien que tu le connais... C'est là que tu m'as conduite à Cadet...

— C'est juste!

— Je continue... Laurentin et Cadet avaient donc l'intention de se débarrasser de celle qui les empêchait d'avoir une fortune entre les mains... Ils ne m'en ont rien dit d'abord, lorsqu'on m'a prise, sur ta recommandation, comme accoucheuse et garde-malade...

— Cadet t'avait avertie cependant que tu aurais à fermer les yeux sur tout ce que tu verrais ou pourrais voir... Moyennant quoi, on te payerait comme il faut...

— Peut-être la méfiance leur était-elle venue plus tard...

— Ils avaient compris quelle gaillarde tu étais!...

— Donc, peu après les couches, j'avais deviné que ces gens qui avaient ensemble de longs conciliabules étaient de fieffés coquins et qu'ils manigançaient quelque chose...

— Parbleu!...

« — Le jour où ils voudront t'éloigner, me disais-je, sera celui où ils auront décidé de mettre leur projet à exécution. »

Ce jour arriva. Je ne soupçonnais pas un meurtre, mais plutôt une tentative de vol, car les bijoux et l'argenterie se trouvaient enfermés dans la chambre de la belle-sœur de Laurentin...

Celui-ci me dit un soir :

« — Misé Miette, vous pouvez rentrer à Marseille et aller coucher chez vous. Ma parente va mieux; cette nuit, d'ailleurs, ma femme la veillera. »

Je remerciai Laurentin de sa grande bonté et manifestai l'intention de rester. Il insista pour que je m'en allasse.

Je ne répliquai pas, mais je me dis à part moi que je n'aurais garde d'obéir.

« — C'est sans doute pendant le sommeil de la pauvre créature qu'ils veulent la dévaliser, me disais-je. Je suis sûre qu'ils mêleront un narcotique à sa boisson. »

Pour leur complaire et endormir leur méfiance, je fis semblant de me retirer, puis je revins et je me cachai dans un cabinet de toilette qui était attenant à la chambre de la malade.

Celle-ci dormait. Une heure, deux heures s'écoulèrent...

« — Ils ne tenteront rien avant minuit » me disais-je.

Je me trompais. Il était à peine onze heures, quand un léger bruit de pas se fit entendre. C'était Laurentin.

Il alla vers le lit de sa belle-sœur afin de s'assurer qu'elle n'était pas éveillée. Satisfait de son examen, il tira de son sein un petit flacon qu'il vida dans un bol placé sur la table de nuit. Puis il sortit...

« — Voilà le narcotique, pensai-je. Ils reviendront dans la nuit pour constater ses effets et agir à leur aise... »

Quel fut mon étonnement lorsque je vis tout à coup la malade se dresser sur son séant, saisir le bol et le vider dans la ruelle du lit!

Il y avait une veilleuse dans l'appartement. Je pus apercevoir le visage de la malheureuse femme. Il portait l'empreinte d'une profonde terreur.

« — Elle a tout vu, me dis-je, elle ne dormait pas. Je suis curieuse de savoir ce qui arrivera. »

Après avoir vidé le bol, la belle-sœur de Laurentin ne bougea plus.

Un temps assez considérable s'écoula avant une nouvelle apparition.

Persuadé que les deux complices finiraient par se montrer, je ne m'impatientais pas trop.

Trois heures du matin venaient de sonner quand, soudain, j'entendis quelqu'un qui marchait en retenant sa respiration.

C'était Laurentin. Il alla droit à la table de nuit et prit le bol.

« — Elle a bu! » fit-il à demi-voix.

Cadet se montra aussitôt. Il attendait sans doute à la porte.

Je regardai la victime. Il me sembla qu'elle fit un mouvement.

Cadet s'assit dans un fauteuil tout près du cabinet où je me trouvais.

« — Nous n'avons plus maintenant, dit-il à Laurentin, qu'à vérifier si le poison a produit son effet. »

Ce mot de poison acheva de jeter la lumière dans mon esprit. Le liquide renfermé dans le flacon n'était pas un narcotique! C'était la mort et non le sommeil de la malheureuse femme qu'ils voulaient!

Il y eut un silence.

Laurentin était tout tremblant.

« — Que va-t-il se passer? » fit-il d'une voix à peine distincte

Cadet se leva en haussant les épaules et s'approcha du lit.

« — Elle dort, dit-il, si doucement que je ne sais pas comment je puis l'entendre. Elle vient sans doute de prendre à peine la tisane... Retirons-nous sans l'éveiller... Nous reviendrons... »

« — Oui, répondit Laurentin, un peu rassuré, nous reviendrons... Attendons dans l'appartement à côté... Il y a des liqueurs pour nous donner du courage... Le rhum est excellent...

« — Tu as donc besoin de boire, toi? fit Cadet dédaigneusement.

« — Parbleu! »

Ils étaient en ce moment si près du cabinet où j'étais que j'eus peur un instant qu'ils n'y entrassent.

Ma crainte fut heureusement vaine. Ils traversèrent l'appartement et disparurent.

A peine furent-ils sortis que la malade se dressa sur son séant. La terreur la plus profonde était empreinte sur son visage.

Comment échapper à la mort, comment fuir ces meurtriers?

Soudain elle sembla prendre une résolution et sauta à bas du lit. Ses jambes ne pouvant la soutenir, elle rampa presque jusqu'à la fenêtre qui était fermée.

L'infortunée employa un temps inouï à l'ouvrir sans bruit. Elle y parvint cependant.

La chambre était située au premier étage. Elle mesura du regard la distance qui la séparait du sol.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour elle... Il lui fallait agir. Elle ouvrit une armoire, prit une paire de draps de lit qu'elle attacha l'un à l'autre et fixa ensuite aux persiennes.

Elle tremblait en faisant cela et j'entendais ses dents claquer.

Au moment décisif, les forces lui manquèrent. Elle retomba sur le parquet.

Salomon interrompit la Miette.

— Mais sais-tu que c'est émouvant ce que tu me racontes là!

— Je le sais bien, ma foi!

— Cela me donne presque la chair de poule.

— A toi?...

— Cela t'étonne?

— Je crois bien.

— Laurentin et Cadet sont de fiers scélérats.

— Pour ça, je suis de ton avis.

M. Jacquinet, qui ne perdait rien du récit de la sage-femme et qui continuait à prendre des notes, était exactement de la même opinion.

Il ne désirait qu'une chose, l'excellent homme, c'était de ne pas être dérangé.

Parfois il murmurait :

— La magnifique affaire! la splendide affaire!

La Miette continua :

— La belle-sœur de Laurentin resta un moment étendue.

— Et tu ne lui portas aucun secours? demanda Salomon.

— Bien entendu. Cela ne me regardait pas.

— Tu es cruelle.

— C'est bien à toi de parler... Mais, si tu fais des réflexions comme cela, je me tairai...

— Non, non, parle...

— Soit...

Lorsque la femme put se relever, elle se cramponna au rideau, puis monta péniblement sur la fenêtre et se laissa glisser en suivant les draps de lit.

Je n'osais quitter mon poste. J'aurais voulu cependant voir ce qui allait arriver...

Tout à coup, j'entendis un cri au dehors et les aboiements d'un chien. Laurentin et Cadet se montrèrent dans la chambre.

Ils virent le lit vide et la fenêtre ouverte; ils devinèrent.

« — Malédiction, dit Cadet, elle s'est échappée!

« — Nous sommes perdus!

« — Pas encore! »

Cadet avait regardé par la fenêtre et aperçu une forme blanche qui s'éloignait en chancelant. Le chien s'était tu.

En un clin d'œil, le jeune homme fut sur la fenêtre. Il était agile, lui, et je compris qu'il avait facilement touché le sol. Laurentin, quoique moins leste, l'imita.

Je sortis alors de ma cachette et je les vis disparaître dans les ténèbres.

Qu'aurais-tu fait à ma place, toi?

— J'eusse pris le même chemin qu'eux.

— Je suis plus prudente que cela. Sans toucher aux draps, sans grimper sur la fenêtre, je sortis de l'appartement, descendis tranquillement l'escalier et me glissai hors de la maison.

— Que fis-tu alors?

— Je me mis à courir comme les autres et je les rejoignis, au moment où ils venaient, eux, de rejoindre leur victime.

La nuit touchait à sa fin. Il y avait déjà les premières clartés du jour.

Cadet tenait dans ses bras la belle-sœur de Laurentin. Une main placée sur la bouche, il l'empêchait de pousser des cris. On n'entendait que de sourds gémissements.

Ma présence les alarma d'abord. Mais je m'empressai de leur dire qu'ils n'avaient rien à craindre si j'avais ma part de l'affaire...

Ils ne pouvaient guère repousser mon concours et me promirent tout ce que je voulus...

C'est étonnant même comment nous nous entendîmes vite.

— C'est que je les avais prévenus, dit Salomon.

— Ta recommandation ne les avait pas empêchés d'essayer d'agir seuls... Enfin!...

La Miette reprit d'un ton paisible le récit du sombre drame dont elle avait été à la fois témoin et acteur.

— Pendant ce temps, la femme, à moitié étouffée, s'était évanouie. Cadet et son complice étaient fort embarrassés.

S'ils avaient pu trouver quelque citerne pour y jeter leur victime, ils l'eussent fait. Mais on était en été et toutes les citernes étaient desséchées. Ils n'osaient se livrer à un acte de violence, pensant, avec juste raison, qu'il fallait, dans le cas où l'on découvrirait le corps, éloigner les pensées d'assassinat et faire croire à un suicide.

Le jour venant augmentait leur embarras. Ce fut alors que je leur conseillai d'emporter la belle-sœur de Laurentin et de la cacher dans la maison qu'habitait Cadet.

C'est là qu'ils l'ont tuée ou plutôt c'est là qu'ils l'ont fait murer encore vivante par un maçon. Ils ont imaginé ce moyen pour que l'on ne retrouvât pas le cadavre...

— Mauvais moyen!...

— Oui, car le maçon a entendu des gémissements et a tout compris...

— Quelle imprudence!

— Quoiqu'on l'eût bien payé, quoiqu'on eût menacé de le tuer, il est allé chez M. Comté.

— Diable!

— Il a dit ce qu'il savait.

— Je ne suis plus étonné...

— Il ignorait heureusement la maison et l'endroit où il avait accompli sa besogne.

— Savait-il les noms de Laurentin et de Cadet?

— Non plus.

— Il les a alors reconnus?

— Ils ne lui en ont pas donné le temps.

— Ah!

— Au moment où il sortait de la maison du chef de la police de sûreté...

— Eh bien?

— Cadet l'a assassiné.

— Cadet! Toujours lui!

— Oui, Laurentin est une poule mouillée.

M. Jacquinet, qui avait remis son calepin dans la poche, le sortit de nouveau et écrivit :

« Cadet, assassin du maçon. »

Puis il eut un sourire.

— Ça marche, ça marche, murmura-t-il. Quel procès je vais avoir là, quel procès!

Miette prit de nouveau la parole :

— Je crois que Laurentin et Cadet seront, malgré tout, relâchés faute de preuves.

— Il faut l'espérer!

— Comptez-y, mes bavards, fit M. Jacquinet.

— Enfin, il faut espérer que toute cette affaire n'aura pas fait ouvrir les yeux aux parents trop confiants de Laurentin.

— Ils les ouvriraient forcément, dit Salomon, si le neveu de Laurentin mourait...

— Tu as compris, c'est pas trop tôt.

— Laurentin serait obligé de rendre des comptes...

Miette regardait Salomon avec dédain.

— Si l'enfant mourait, rien ne serait plus facile que de tout arranger.

— Je ne comprends pas.

— On le remplacerait par un autre enfant.

— Une substitution!

— Oui. Quand on a choisi, pour nourrice, une femme sûre, c'est facile...

— Mais...

— Décidément tu es naïf. La chose peut se faire, et la meilleure preuve, c'est qu'elle a déjà été faite.

— Que dis-tu?

— La vérité!

M. Jacquinet continuait à ne pas perdre un mot

— Explique-toi, dit Salomon.

— Eh bien, sache que le fils de la malheureuse créature assassinée est mort, lui aussi, et qu'il y a un autre *bébé* à sa place.

— Diable!

— Et qui a procuré ce mioche?

— Devine...

— Ce doit être toi...

— C'est bien possible.

— Ils t'ont donné beaucoup d'argent pour cela ?

— Tu n'es pas assez idiot pour croire que je l'ai fait pour rien.

— Ah ! voilà pourquoi tu ne te plains pas d'eux.

La sage-femme eut un éclat de rire.

— Pauvre Paula ! pensa M. Jacquinet. Ce n'est pas étonnant qu'on ne lui permette pas de voir son petit garçon.

Salomon grommela :

— Tu es décidément une fieffée coquine !

— Chut ! ne parle pas si haut, j'entends du bruit.

C'était M. Jacquinet qui venait de laisser tomber sa canne à pomme d'or.

Il la ramassa prestement, mais déjà la porte de l'appartement où étaient les deux complices s'était ouverte.

Ils comprirent tout.

Un cri rauque s'échappa de leurs poitrines.

— Il nous écoutait ! dit Salomon.

— Il va nous trahir ! fit Miette.

— Malheur, malheur à lui !

Salomon fit un pas en avant.

M. Jacquinet recula jusqu'à la muraille.

— Cela te coûtera cher, *fourline*, dit le bandit.

Le petit vieux n'avait pas peur.

Il venait de sortir de sa canne à pomme d'or une lame d'une longueur plus que respectable, qui ne laissa pas que de faire une certaine impression sur la Miette et son compagnon.

Il ricana.

— Approche, si tu oses, cria-t-il à Salomon.

Celui-ci fit entendre un rugissement.

— Tue-le ! Tue-le ! cria la Miette.

Une idée lui vint. Elle rentra précipitamment dans l'appartement, ferma à clé la chambre où se trouvait Clémentine, puis reparut avec l'énorme gourdin de son complice.

— Tiens, Salomon ! dit-elle.

M. Jacquinet perdit de son assurance quand il vit le bandit avec une telle arme.

Le vieillard ne désespéra cependant point du salut.

Un changement subit se fit en lui.

Sa taille se redressa, il enleva d'un mouvement brusque sa perruque. On



Prends garde de ne pas tomber, fit-elle à son complice. (P. 405.)

s'aperçut alors que son visage était grimé comme celui d'un comédien.

La Miette et Salomon le reconnurent aussitôt.

— Le chef de la sûreté !

— M. Comté !

— Oui, c'est lui, mes enfants, qui depuis longtemps vous surveillait.

— Tu ne sortiras pas d'ici vivant !

— C'est ce que nous allons voir.

La partie était inégale. Toutes les chances étaient pour les adversaires de M. Comté.

La voix de Clémentine se fit entendre.

— Maman, quelle est la cause de tout ce bruit et d'où vient que tu m'as enfermée ?

— Reste tranquille.

— Ouvre-moi ou j'appelle au secours !

— Tais-toi donc !

— Ouvre-moi.

— Silence !

— Au secours ! au secours !

M. Comté essaya de profiter de ce moment de répit pour s'élancer vers l'escalier, mais Salomon le guettait.

D'un coup vigoureux, il fit voler son arme en éclats.

Le chef de la police était perdu.

Le complice de la Miette s'élança sur lui. Une lutte désespérée eut lieu pendant laquelle la femme Barbe ne cessa d'appeler.

Malheureusement, elle ne fut entendue de personne et aucun voisin ne vint au secours de Comté, que Salomon terrassa avec l'aide de la sage-femme.

— As-tu des cordes ? demanda le misérable à la Miette.

— Attends.

Le juif mit les deux mains sur la bouche de son ennemi pour étouffer ses cris, tandis que son genou pesait sur sa poitrine.

La mère de Clémentine reparut avec les cordes demandées.

— Voici !

— Attache-lui les pieds.

En un instant, M. Comté eut les pieds liés.

— Aux bras maintenant !

Les bras furent attachés aussi.

La Miette appliqua un foulard sur la bouche du malheureux, qui roulait des yeux effarés.

— Ah ! ah ! fit Salomon avec un rire sauvage, il ne raille plus maintenant.

— Nous pouvons nous moquer de lui.

— Le maladroit!

— L'imbécile!

— Te voilà puni de ta curiosité.

— Désormais il n'écoutera plus aux portes.

La colère, la rage, se lisaient sur la figure du policier.

Son teint s'était empourpré, il écumait sous son bâillon.

La sage-femme était aussi joyeuse qu'elle avait été épouvantée.

Elle s'approcha du prisonnier, et, d'un ton où le mépris était joint au triomphe :

— Chien! lui dit-elle.

Elle accompagna ce mot d'un coup de pied.

— Que faisons-nous de lui? demanda Salomon.

— C'est vrai... Il faut se hâter de le faire disparaître.

— Si on nous surprenait, ce ne serait pas agréable.

— Tranquillise-toi. Il n'y a, pour le moment, dans la maison, que lui et nous. Barbe ne rentrera pas.

— C'est égal.

— Veux-tu un couteau pour l'égorger?

La Miette dit cela froidement. Ces paroles firent frémir Salomon.

— Comme tu y vas!

— As-tu peur?

— Non, mais... un meurtre.

— Je conçois... Si cela se découvrait... L'échafaud t'épouvante.

— Ce n'est pas seulement cela... Le sang laisse des traces.

— Tu as raison.

— Comment nous débarrasser de ce corps?

— C'est facile!

La sage-femme alla à la cuisine, alluma une lampe.

— Charge le *mouchard* sur tes épaules et suis-moi, dit-elle à Salomon.

— Où me conduis-tu?

— Tu vas voir!

On n'entendait plus Clémentine.

Les complices commencèrent à descendre.

Arrivés au premier, ils s'arrêtèrent.

— Je vais voir, dit la Miette, si la porte de la rue est fermée et s'il n'y a personne dans le magasin.

La porte était ouverte. Elle la ferma, puis elle appela Salomon.

— Tu peux venir. Hâte-toi!

Le bandit fut bientôt là. La mère de la femme Barbe souleva alors une trappe qui démasqua un escalier. Elle s'engagea dans cette ouverture.

— Sois sans crainte et prends garde de ne pas tomber, fit-elle à son complice.

La cave dans laquelle ils se trouvèrent était assez grande. Malgré un soupirail élevé, l'obscurité était profonde.

— Dépose l'agent! ordonna Miette.

Le juif laissa tomber le malheureux Comté comme il eût fait d'un fagot.

— Partons, dit-il ensuite avec empressement.

— Tu oublies l'essentiel.

— Quoi donc?

La sage-femme déposa la lampe, puis Salomon lui vit sortir un poignard.

L'infâme le leva et il y eut comme un éclair qui éblouit Salomon.

La Miette venait de frapper sa victime dans le dos.

— Ici, dit-elle tranquillement, la terre boit le sang.

— Que viens-tu de faire?

— J'ai pris mes précautions.

— Tu es sans cœur et sans pitié!

— Pas de sermon! Nous pouvons être sûrs maintenant que la justice ne saura rien! Retirons-nous.

Salomon ne se fit pas répéter l'invitation.

Il avait peur dans les ténèbres.

Les deux meurtriers quittèrent la cave sans se retourner, sans jeter un dernier regard sur l'infortuné qui gisait au milieu d'une mare de sang.

Ils eurent un soupir de satisfaction, lorsqu'ils revirent le grand jour.

— Enfin! dit Salomon, sans se donner la peine de déguiser sa joie.

Quand ils furent au second étage, ils délivrèrent Clémentine.

La femme Barbe était exaspérée.

— Misérables, qu'avez-vous fait?

— Rien.

— Pourquoi m'avez-vous enfermée?

— Tu es trop curieuse.

— Vous me payerez celle-là!

— Tais-toi, dit la Miette, ou sinon...

— Que me feras-tu?

— Je t'enfermerai de nouveau.

— Oh! mais ce ne sera pas si facile que la première fois.

— Nous verrons, dit Salomon.

Clémentine injuria les assassins, qui restèrent assez insensibles. Salomon leva cependant une fois la main comme pour frapper la fille de la Miette, mais celle-ci le retint.

— Ne la touche pas, Salomon, car, je la connais, dans sa fureur, elle est capable de tout.

— Je veux savoir qui vous avez tué!

— Nous n'avons touché personne...

— Il m'a semblé entendre la voix de M. Jacquinet.

— M. Jacquinet est en bas, chez lui. Tu peux aller le voir.

— Oh! je saurai la vérité, car enfin il s'est passé quelque chose d'extraordinaire.

— Tu feras ce que tu voudras.

— Oui, et malheur à vous si vous m'avez trompée!

XLII

AMOUR NAISSANT

Nous avons laissé Félix et Paula au moment où l'aveu réciproque de leur amour venait de sortir de leurs lèvres.

Leur affection ne fit qu'augmenter.

Ils éprouvaient l'un et l'autre des sensations qui leur avaient été inconnues jusqu'à ce jour.

Félix n'avait jamais aimé et, même, n'avait pas jusque-là cru à l'amour.

La pitié, l'intérêt que lui avait d'abord inspirés la pauvre fille avaient fait naitre en lui ce sentiment. Il n'avait pas essayé de résister parce que c'était à son insu qu'il s'était développé, qu'il avait grandi!

Paula, elle, avait eu le cœur atteint dès qu'elle avait vu Félix.

— Voilà enfin un homme bon et charitable, voilà un homme qui éprouve de la compassion pour moi, au lieu de me mépriser ou de ne me regarder que comme un vil instrument de plaisir!

Elle avait cependant essayé de résister, mais arrête-t-on le torrent impétueux qui descend de la montagne? Il serait cependant plus facile de détourner son cours que de maîtriser les impulsions du cœur!

La seule chose qu'elle avait pu se promettre, c'était de cacher cette passion qu'elle était loin de croire partagée.

— S'il s'apercevait de cette nouvelle faiblesse, pensait-elle, il croirait que le malheur ne m'a pas assez punie et que je veux faire de lui une nouvelle conquête!

On a vu comment cette résolution était tombée devant l'aveu du contremaître.

Quelle fut sa joie, quel fut son bonheur, lorsqu'elle sut que celui qu'elle adorait ne l'adorait pas moins!

Les deux amoureux passèrent quelques jours pendant lesquels ils oublièrent les tourments de la vie.

— Il ne me manque qu'une chose! disait parfois Paula.

Elle sentait alors ses entrailles de mère s'émouvoir et songeait à l'enfant qu'elle ne pouvait plus embrasser.

— Mais, dis-moi, pourquoi ne nous adresserions-nous pas à la police?

Elle eut un frisson et ne répondit pas.

Félix répéta sa question.

Paula le saisit par le bras.

— Dusses-tu me mépriser encore plus, je vais te l'apprendre.

— Parle! fit le jeune homme avec agitation.

— C'est un épisode de mon existence... tourmentée, c'est une mauvaise action de la vie... que j'ai menée avant de te connaître, qui est cause.

— Ah!

— En un mot, il y a quelque chose entre Miette et moi.

— Un secret!

— Au milieu de mon égarement, j'ai commis une fois un vol...

— Malheureuse!

— Oh! je me suis bien repentie.

— Toi... une voleuse! N'est-ce pas assez d'avoir été...

— Achève... d'avoir été une de ces filles qui vendent leur corps, leur honneur. Tes reproches ne seront jamais assez grands...

Félix était pâle comme un mort.

— Je veux achever mes aveux, continua Paula, j'ai dérobé des bijoux à un Russe de passage à Marseille et qui était mon amant. Il y a déjà longtemps de cela. La Miette l'a appris du recéleur à qui j'avais vendu les pierreries. Elle me menace aujourd'hui de raconter tout à la justice si je m'adresse à elle...

— Lâche!

— Est-ce de moi ou de la Miette que tu parles? Si c'est de moi, tu as raison, car je devrais tout braver pour revoir mon enfant!...

Le contremaître avait l'air farouche.

— Et dire, murmura-t-il après un instant de silence, que c'est cette créature à qui j'ai donné mon amour. Mon père, en sera-t-il de moi comme de toi, est-ce une affection pour un être indigne qui me perdra?

— Quitte-moi, Félix!

— Mais tu ne comprends pas que je suis rivé à toi par une chaîne autrement solide que celle qui lie deux forçats l'un à l'autre! Mais tu ne sais

donc pas que, alors que la voix de la raison, de l'honneur, me dit de fuir, il est une force invincible qui m'oblige à rester?

— Alors, c'est moi qui m'en irai.

— Toi!

— Oui.

— Je te le défends.

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

— Que faut-il que je fasse, mon Dieu?

Félix sentit que l'attendrissement le gagnait.

Il se détourna pour cacher son émotion.

— Dis-moi en quel endroit tu veux que j'aille, mon bien-aimé, et j'irai, car je me sens si indigne de toi, et le sentiment de ma honte est si violent, que je trouverai des forces pour fuir.

Paula s'était dressée sur son séant.

— Je me lève...

— Te lever, toi, encore malade, toi, à peine échappée à un danger mortel!

— Oui.

— Mais ce serait plus que de l'imprudence, ce serait de la folie. Tu veux donc mourir...

Paula regarda fixement son amant.

— Pourquoi pas?

Félix la saisit par le poignet.

— Je ne veux pas, moi, je ne veux pas!

Le contremaître serrait si fort le poignet que la jeune femme ne put retenir un cri de douleur.

Son ami, désespéré, se frappa le front.

— Je suis un brutal! Infortunée créature, n'est-elle pas plus à plaindre qu'à blâmer? Pardonne-moi, Paula!

Les pleurs de la malheureuse fille s'étaient changés en sanglots.

— C'est à toi de me pardonner.

— Moi, je ne puis te dire qu'une chose, que je t'ai déjà dite, je ne puis que te répéter un mot, un aveu : Je t'aime!

— Je n'en serai pas moins toujours indigne de cette affection.

— Non, car l'amour vrai, sincère comme celui que j'éprouve, purifie quand il est partagé.

— Félix!

— Paula!

Le contremaître se rendit plusieurs fois chez la Miette sans rencontrer personne.



Patadais avait les yeux fixés sur elle. (P. 411.)

Un jour, cependant, il trouva encore Clémentine.

— Je viens vous rappeler votre promesse.

— C'est vrai... je vous ai dit que...

— Quand la pauvre fille à laquelle je m'intéresse reverra-t-elle son enfant ?

— Le plus tôt que je pourrai, ma mère ne veut pas entendre raison.

— Cependant...

— Elle prétend avoir des droits... des armes plutôt, contre lesquelles il serait impossible à votre protégée de lutter...

Le jeune homme ne reconnaissait plus Clémentine.

Autant elle avait été aimable et polie, autant elle était froide et sèche.

Elle avait dit ce mot : *protégée*, avec un air d'amertume qui n'avait pas échappé à Félix.

— Oui, dit-il, cette infortunée mère est ma protégée comme elle serait celle de tous les gens de cœur...

Clémentine parut se repentir.

— Vous avez raison!

Elle tendit sa main au jeune homme, lequel la prit avec un empressement qui sembla loin de déplaire à la jeune femme.

Elle approcha sa chaise de lui et le regarda avec une expression qui ne laissa pas que de le troubler un peu.

— Monsieur, de la patience! Je vous ai promis mon aide, vous l'avez, je le jure. Nos efforts réunis réussiront. En attendant, venez me voir quelquefois... souvent!

— Avec plaisir.

— Je me sens beaucoup d'amitié pour vous.

— Moi également.

— Vous vivez seul?

— Oui, depuis la mort de ma mère.

— L'existence doit vous paraître bien monotone.

— Mais non...

— Vous savez vous occuper... bien ou mal!

Clémentine souriait en disant ces paroles.

— Oh! vous pouvez me croire... plutôt bien que mal.

— Tant mieux!

Le contremaître se leva.

— Vous vous retirez déjà?

— Malgré tout le plaisir que j'ai d'être avec vous... Mes occupations...

— Vous en avez donc beaucoup?

— Oui...

— Votre atelier, où est-il situé?

— Près de la Tourette, derrière l'église de Saint-Laurent.

— A quelle heure sortez-vous le soir?

— A sept heures

— Et le matin?

— A midi.

— Je m'intéresse beaucoup à vous, monsieur Félix.

— Merci.

— Il me semble que vous êtes mon frère.

Ce mot sembla faire une certaine impression sur le jeune homme.

Clémentine fut frappée de cette émotion.

— Est-ce que cela vous déplairait que je fusse votre sœur?

— Au contraire, misé.

Félix fut sincère en répondant ainsi.

Lorsque le protecteur de Paula se fut retiré, Clémentine resta pensive :

— Qu'est-ce que j'éprouve pour ce jeune homme? Quel est le sentiment qui me domine quand je suis auprès de lui? Il me plaît évidemment... Oui, il me plaît... Serait-ce de l'amour?... Pas encore, mais...

Clémentine prit une broderie, s'assit près de la fenêtre ouverte et essaya de travailler.

— Tandis qu'il parlait, murmura-t-elle, mes regards se fixaient sur lui. Je lui trouvais le visage agréable, l'air doux. Mes politesses d'ailleurs ne semblaient pas lui être indifférentes. Aurais-je produit sur lui l'impression qu'il a produite sur moi?...

Clémentine se leva et jeta machinalement ses regards dans la cour.

— Ah! dit-elle.

C'était Patadais qui causait cette exclamation.

Le garçon teinturier avait les yeux fixés sur elle et la regardait, bouche béante.

— Si M. Félix m'aimait comme celui-là m'aime, je crois que cela ne me déplairait pas! Mais que dis-je là?...

Elle referma la fenêtre.

— Ah! si je n'avais pas laissé ma mère me vendre pour une fortune qui n'existait pas, j'aurais pu épouser un homme semblable, un homme pour qui je n'aurais éprouvé ni haine, ni mépris!

Le pas de Barbe se fit entendre dans l'escalier.

— Le voilà, l'être auquel je suis enchaînée, le voilà celui avec qui je suis condamnée à porter ma chaîne.

La porte s'ouvrit, et le bonhomme Barbe apparut.

Le reste du jour, Clémentine fut d'une humeur très maussade. Elle rudoya son mari, fut si aigre avec sa mère que celle-ci lui dit :

— Sur quelle herbe as-tu donc marché aujourd'hui?

— Je suis fatiguée de l'existence que je mène.

— Je n'en suis pas étonnée, mais...

— N'est-ce pas toi qui m'y a condamnée?

— Toujours les mêmes reproches, ça commence à devenir monotone.

— Je te les ferai sans cesse...

— Tu auras tort! Car enfin je t'ai proposé...

— Encore!

— La première tentative n'a pas réussi, ce n'est pas une raison pour que la seconde n'ait pas un meilleur résultat.

Clémentine ne répondit pas.

Elle commençait à s'habituer à ces paroles de mort que sa mère lui répétait souvent.

L'idée d'empoisonner son mari lui faisait moins horreur qu'autrefois.

— Tu comprends, continua la tentatrice, que ce n'est que dans ton intérêt que je te parle de ça. J'ai de l'affection pour toi, quoique tu aies l'air d'en douter.

La femme Barbe se retira dans sa chambre.

La nuit, elle eut un double rêve :

Elle vit d'abord son mari se tordant sur son lit, en proie aux plus violentes douleurs. Le pauvre homme se plaignait qu'un feu ardent dévorât sa poitrine et, au milieu de ses gémissements, s'arrêtait parfois pour la supplier de le sauver.

— Grâce! répétait-il, grâce!

Il semblait à Clémentine qu'elle n'aurait qu'à s'approcher de lui pour l'arracher à la mort, qu'elle n'aurait qu'à dire un mot de pitié pour qu'il fût sauvé, et elle restait implacable.

Peu à peu, le malheureux époux s'agita moins. Ses larmes cessèrent de couler. Il devint d'une pâleur marmoréenne. Un cri rauque s'échappa de sa poitrine, puis une dernière convulsion secoua son corps tout entier... Et ce fut tout. Il était mort!

Clémentine, épouvantée, ne songeait pas cependant à s'en aller, à fuir ce lugubre spectacle. Soudain, comme une force invincible l'entraîna vers le cadavre.

Elle essaya de résister, mais en vain. Il lui fallut se pencher vers Barbe, approcher ses lèvres de celles de l'homme qui l'avait tant aimée.

Horreur! Il lui sembla que sa bouche se collait contre la bouche du mort et ne pouvait plus s'en détacher.

Elle poussa un cri étouffé et s'éveilla couverte d'une sueur froide.

Clémentine se rendormit seulement à la fin de la nuit et eut encore un songe, mais un songe heureux.

Barbe était depuis plus d'un an dans sa tombe. Elle rêva qu'elle s'était remariée avec un homme qu'elle adorait, et cet homme était M. Félix.

Il était là auprès d'elle, à ses pieds. L'âme de la jeune femme nageait dans l'allégresse en écoutant les douces paroles qu'il lui disait... Et quelles suaves caresses et quels tendres baisers!

— Clémentine!

— Mon bien-aimé !

— Mourir avec toi, ce ne serait pas mourir.

— Cher ami, il vaut mieux vivre comme nous vivons.

Elle ouvrit les yeux et vit qu'elle n'avait que rêvé.

Désappointée, elle tenta de retrouver sa vision, mais il était grand jour. La voix de sa mère se fit entendre.

— Heureusement que ton mari est parti, lui dit-elle, car il pourrait être jaloux en t'entendant murmurer un nom qui ne ressemble pas du tout au sien.

— Ah!

— Quel est donc ce Félix que tu appelais?

— Tu es trop curieuse.

— Est-ce le jeune homme qui est encore venu hier ou est-ce un autre prénom de M. Jean?

— Ne me parle pas du teinturier.

— Parlons-en, au contraire, c'est un garçon charmant, et qui a toute mon estime. Il a fait monter, il y a une heure, un superbe chapon.

— Je ne veux pas l'accepter.

— Quel scrupule as-tu?

— Va le lui rendre.

— Pour cela, non, je préférerais le garder pour moi toute seule.

La fille de la sage-femme haussa les épaules et commença à s'habiller.

— Tu sors?

— Oui.

— Où vas-tu?

— Qu'est-ce que cela te fait?

— Je parie que tu te rends à quelque rendez-vous?

— Ma mère, tu commences à me fatiguer.

— C'est bon! c'est bon!

Clémentine allait à la rue Caisserie. Elle voulait savoir exactement quelles étaient les relations de Félix et de Paula; involontairement elle avait des menaces à la bouche.

— Malheur à Paula si ce que je crains est vrai!

Félix était à son atelier quand Clémentine se présenta chez la convalescente dont l'état n'avait cessé de s'améliorer et qui, ce jour-là, s'était levée pour la première fois.

La pauvre mère avait l'air intéressant.

L'éclat un peu fébrile de son regard, la pâleur de ses traits, étaient loin de nuire à sa beauté.

Clémentine sentit le démon de la jalousie lui mordre le cœur, car Paula avait

l'air à cette heure d'une femme aimée. C'est une chose que les autres femmes devinent.

Félix, en effet, avait dit à sa maîtresse qu'il l'adorait et celle-ci avait fait provision de bonheur pour toute la journée.

En voyant entrer Clémentine, elle crut que la fille de la Miette lui apportait une heureuse nouvelle relativement à son enfant, et elle s'empressa de lui tendre la main.

Elle fut cependant frappée de l'air froid de Clémentine qui ne répondit pas à cette avance.

— Qu'as-tu? demanda Paula.

— Rien.

— Viendrais-tu me dire une mauvaise chose?

— Non.

— Mon petit Armand serait-il malade?

— Je te répète que je n'ai rien à t'apprendre de fâcheux.

— Tu me le jures?

— Ce serment est inutile, je t'assure que...

— C'est que, vois-tu, j'aime bien mon enfant, et je me sens toute tremblante à l'idée que... un malheur...

— Tu es folle.

— Peut-être... Mais à quoi dois-je le plaisir de te voir?

— Je savais que tu étais malade et j'ai eu l'idée de te rendre visite. Est-ce que cela te fait de la peine?

— Ta présence ne peut que m'être agréable.

— Merci... Il est venu plusieurs fois à la maison un monsieur.

— Je le sais.

— Par un hasard singulier, il n'a jamais rencontré ma mère et c'est à moi qu'il a dit...

— Tu lui as promis de faire tout ton possible pour que je puisse embrasser mon petit.

— Il est vrai...

— Eh bien?

— Ma mère est impitoyable.

— Mon Dieu!

— Si je savais où l'enfant est en nourrice, mais je l'ignore...

— Dois-je alors renoncer à tout espoir?

— Je ne dis pas... surtout si ton envoyé vient souvent ... Je lui renouvellerai ma promesse...

Clémentine avait pris un air dégagé qui frappa Paula.

— En vérité!

— Il est bien aimable, ce jeune homme!

— Tu trouves?

— Il me plait beaucoup.

Paula avait pâli, Clémentine continua :

— Et, entre nous, je crois que je ne lui déplais pas.

— Que dis-tu là?

— La vérité! Tu sais que je n'ai pas l'habitude de mentir.

— Tu te fais peut-être illusion, dit Paula, qui sentait son cœur se serrer.

Clémentine avait l'air railleur.

— Allons donc, ma chère, je ne suis pas naïve et je comprends bien quand un homme me fait la cour!

La pauvre Paula mit la main sur son cœur.

Elle ne pouvait croire qu'elle eût une rivale et que cette rivale fût Clémentine.

Celle-ci éprouvait une rage froide. Elle souriait cependant, mais il y avait une expression presque sauvage de haine et de colère dans son sourire.

Elle retourna le poignard dans la plaie.

— Je sais que M. Félix n'est qu'un ami pour toi. Il me l'a dit.

— Vraiment...

— Il a eu pitié de tes souffrances, de ta position; il est venu à ton secours, il t'a fait la charité.

— La charité!

— C'est lui qui parle!

— Est-ce que je rêve? murmurait Paula.

— A ta place, j'essaierais de lui faire donner les trois cents francs dont tu as besoin. Je crois qu'il pourrait...

Paula releva la tête.

— Pour qui me prends-tu?

— Ne fais point la bégueule. Nous savons bien ce que tu vaux, ma mère et moi, et comment tu agis avec les hommes. Je ne te blâme pas puisque c'est ton métier... Seulement je te défends une chose...

— Tu me défends?...

— Oui, je ne veux pas que tu gardes trop longtemps celui-là!

— Clémentine!

— Paula!

La fille de la Miette saisit sa rivale par le bras.

— Je vais être franche avec toi... A quoi bon garder le masque?... Du reste tu n'ignores pas que je suis au-dessus des préjugés La vue de ce garçon m'a... Comment dirai-je?... éblouie...

— Et ton mari?...

— Oh! il m'est fort indifférent...

— Quoi! tu le tromperais?...

— Allons donc! Ce ne serait pas la première fois...

Paula regarda avec une sorte d'horreur Clémentine qui riait avec affectation.

La maîtresse de Félix essaya de retrouver un peu de calme, du moins en apparence.

— J'avoue, dit-elle, que je ne te croyais pas si facile...

— Je voudrais t'y voir avec l'homme que j'ai... On est vertueuse quand on a un mari qui vous plaît... Mais, hélas! lorsque c'est le contraire... Est-ce que mes confidences ne sont pas de ton goût?..... Il te faudra cependant les entendre.....

— Pourquoi?...

— Parce que j'aime à prévenir les gens... Félix me convient... Et c'est pour cela que je te demande de ne pas le garder...

Paula fit un nouvel effort sur elle-même.

— Es-tu réellement si persuadée, Clémentine, qu'il est amoureux de toi?

— J'en suis sûre...

— Et si tu te trompais?...

— Il m'a fait des aveux...

Paula ne put réprimer un cri.

Clémentine secoua Paula.

— Ah çà, est-ce que tu l'aimerais réellement?... Est-ce que ce serait possible!

La colère empourpra un instant le visage de Paula.

— C'est possible et cela est... Mais ça ne vous regarde pas... Avez-vous des droits sur lui?...

— En avez-vous, vous?

— C'est mon amant!

Paula était menaçante à son tour.

— Il sera le mien, dit Clémentine.

— Non, car je serai plus forte que vous. Il n'ira plus vous voir.

La femme Barbe eut un ricanement.

— Et l'enfant?

Paula devint livide.

— Malheureuse! je n'y songeais pas.

— Je te jure que tu ne le verras plus, si...

— Oh! ne dis pas cela! Ne dis pas cela!

— Ah! tu ne me menaces plus, maintenant. Choisis entre ton enfant et ton amant.



Paula tomba à genoux. (P. 418.)

— Grâce!

— Jamais!

— Aie pitié de moi!

— Aurais-tu compassion de moi, toi?

— Certes, oui...

— Alors renonce au contremaître.

— Mais c'est ma vie que tu demandes.

— Tant pis!

Paula releva la tête.

— Non!

— Voilà un mot qui te coûtera cher.

— Va-t'en!

— Je sors. Souviens-toi qu'Armand est en mon pouvoir.

Clémentine était déjà à la porte; Paula la rappela.

— Clémentine!

— Que veux-tu?

L'infortunée courbait la tête.

— Qu'exiges-tu de moi?

— Que tu quittes cette maison, afin que M. Félix ne te voie plus.

Paula mit sa tête dans ses mains et pleura.

— Mon Dieu, quelle position est la mienne!

— Tu me feras le serment de lui cacher ton nouveau domicile.

— S'il le découvre?

— Tu fuiras encore.

— Et Armand?

— Il te sera rendu.

La maîtresse du contremaître secoua la tête.

— Non, je ne puis...

— Je ne te donne qu'un instant pour réfléchir. Ou ton amant ou ton enfant, je le répète.

— C'est affreux, c'est affreux!

— C'est nécessaire.

Paula tomba à genoux.

— Elle est impitoyable!

Clémentine dit froidement :

— Hâte-toi!

Paula avait les yeux remplis de larmes.

— Mais, enfin, c'est ignoble, ce que tu fais. Tu es mariée, toi, ton amour est un crime...

— Et le tien?

— Moi, je ne trompe personne. Je n'ai pas un époux...

— Est-ce que ça te regarde?

— Clémentine, si Barbe apprenait que tu le déshonores, il mourrait! Tu as cependant des devoirs envers lui...

Paula semblait folle.

La fille de la Miette se mit à rire.

— Ce langage est au moins singulier dans la bouche d'une créature qui, comme toi, se donne pour de l'argent.

— Tu es cruelle pour moi, en me parlant ainsi... Il est vrai qu'autrefois... Mais cela n'est plus et ce ne sera plus...

— Bah! la nécessité...

— Je préférerais mourir... Depuis que j'aime...

— On dirait, ma parole, qu'elle pense ce qu'elle dit..

— Si tu ne crois pas à ma sincérité, Clémentine, je te plains...

— Enfin, que m'importe!

— Je te croyais du cœur, tu en as aussi peu que ta mère.

— Décide-toi!

Paula eut encore une pensée de résistance.

— C'est décidé... je resterai et j'emploierai tous les moyens pour garder mon bien!

— Dussé-je tuer le petit, tu ne le verras plus!

— Qu'ai-je entendu?... Misérable!

— Adieu!

Paula s'élança vers la porte.

— Arrête...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je ferai tout ce que tu voudras.

— Tu promets de le quitter...

— Je te le promets.

— Je te donne jusqu'à ce soir...

— Et Armand?

— Tu me feras parvenir ta nouvelle adresse et je te jure qu'il te sera rendu...

— Et si tu manques à ta parole?

— Tu seras dégagée de la tienne.

— C'est... convenu.

— Je m'en vais.

— Sois maudite, toi qui m'as ravi toutes mes espérances, qui m'as volé mon bonheur sur la terre...

— Ce soir donc...

— Ce soir... Non... Oui, ce soir...

Quand la fille de la Miette fut partie, Paula, que son agitation avait jusque-là soutenue, sentit ses forces l'abandonner.

Elle poussa une plainte, se traîna jusqu'à son lit et s'évanouit.

Ce fut dans les bras du contremaître qu'elle revint à elle.

Celui-ci portait sur son visage les marques d'une vive inquiétude.

— Que t'est-il arrivé, ma mignonne? Quelles souffrances as-tu éprouvées?

— Rien, rien...

— Comment, rien?

Paula ne répondit pas, mais elle éclata en sanglots.

— Qu'as-tu, ma bien-aimée? répéta Félix. Tu ne me dis rien. Manquerais-tu de confiance en moi?

Paula eut un mouvement passionné.

— Oh! je préférerais mourir!

— Apprends-moi alors...

La malheureuse fille avait les mains froides et les dents serrées. Félix résolut d'obtenir à tout prix un aveu. Il voulut savoir si quelqu'un était venu pendant son absence.

— N'es-tu pas sortie au moins?

— Non.

— Ah! j'y suis... Ce Salomon, ce misérable qui t'a volée, a osé peut-être... Malheur à lui en ce cas!

— Ce n'est pas lui...

— C'est donc un autre... parle!

La courtisane se rappela ce que lui avait dit Clémentine.

— Si cette femme n'avait pas menti... pensa-t-elle. Si réellement il lui avait fait une déclaration!

Félix insista.

— Le nom du misérable?

Paula se souleva légèrement sur le lit, puis sa tête retomba sur l'oreiller.

Le jeune homme, effrayé, monta à l'étage où se trouvait l'appartement de Mme Marguerite, la charitable voisine.

— Venez voir ce qui se passe, mon amie se meurt.

La vieille dame descendit aussitôt.

Quand ils furent dans la chambre, ils trouvèrent Paula dans un état horrible.

La douleur semblait secouer son corps. Elle ne pleurait plus, mais elle se tordait les bras avec désespoir.

Des plaintes inarticulées sortaient de sa bouche.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, fit Mme Marguerite, une simple crise nerveuse qui va bientôt cesser.

— Mon Dieu! dit M. Félix, suis-je donc désolé!

— Prenez courage.

— Je suis précisément obligé de me rendre plus tôt que d'habitude à mon atelier... La besogne est pressée et l'on compte sur moi...

— Partez en ce cas... et soyez tranquille.

— Cela m'est-il possible?

— Tenez, vous voyez que son agitation s'apaise.

— Félix, Félix! murmurait toujours la pauvre créature.

— Elle m'appelle, et vous voulez que je m'en aille?

— Puisque vous ne pouvez faire différemment.

— Je vais tâcher de rentrer bientôt.

— Vous ferez bien. Bonjour, monsieur Félix!

Il y avait un moment que le contremaître s'était retiré, quand Paula recouvra un peu de calme et de tranquillité.

— Où est-il, mon bien-aimé? soupira-t-elle.

— M. Félix est à son atelier; il va revenir!

La courtisane regarda Mme Marguerite d'un air effaré.

— En êtes-vous sûre?

— Parbleu! Il était assez chagriné d'être forcé de s'éloigner.

— Vous dites qu'il est...?

— A son atelier.

— C'est vrai... Je savais qu'il avait une besogne pressée.

— Vous sentez-vous mieux maintenant?

— Oui...

— Puis-je vous laisser un instant seule?

— Certainement...

— Il faut que vous me promettiez d'attendre tranquillement.

— J'attendrai...

La courtisane resta un moment sans avoir personne à côté d'elle.

Inutile de dire que la pensée de la situation présente lui revint aussitôt.

— Ce soir, ce soir, il faudra que je fuie ces lieux! Il faudra que je dise adieu à cette chambre dans laquelle j'ai tant souffert, et aussi tant aimé! Oh! si je pouvais mourir!

La pauvre fille refléchit un instant.

— Hélas! je suis obligée de vivre! Une mère doit se sacrifier à son enfant! Oh! pourquoi ai-je commis cette faute qui m'empêche d'avoir recours à la justice? Pourquoi ai-je volé ce Russe? Si je bravais les menaces de la Miette, si j'allais trouver Comté, à qui M. Jacquinet m'a dit de m'adresser?... Et puis, si l'on me condamnait à la prison!... Non, je dois faire ce que j'ai promis à Clémentine, je dois préférer mon enfant à mon amant, et, si je meurs victime de mon sacrifice, du moins aurai-je fait une fois mon devoir et ce sera pour toutes les fois que j'y ai manqué!

Quand partirai-je? Le moment serait propice. Si j'attendais à demain, j'aurais encore quelques heures à le voir, j'aurais encore quelques instants de bonheur.

Mais à quoi bon, infortunée créature, à quoi bon retarder l'instant de la séparation? Il faudra qu'il vienne. Je souffre tellement maintenant qu'il me semble que je serai soulagée quand tout sera terminé!

Paula sauta à bas du lit. Elle était si faible qu'elle fut d'abord obligée de se retenir aux rideaux.

Peu à peu cependant les forces lui revinrent en partie.

Elle répara le désordre de sa toilette et se dirigea en chancelant vers la porte.

— Où me rendre? Je n'ai pas d'argent pour trouver une autre demeure!

Sur le seuil, Paula s'arrêta indécise.

Une pensée lui vint.

— C'est au chemin de Saint-Pierre que je dois porter mes pas, c'est chez Clémentine que je dois aller. Je me mettrai à la disposition de celle qui a fait mon malheur.

Une espérance suprême brilla dans les yeux de la courtisane.

— Et qui sait? Peut-être que mes larmes parviendront à toucher l'une de ces deux femmes!...

Quels furent à la fois l'étonnement et la frayeur de Mme Marguerite quand, à son retour, elle ne trouva plus celle dont M. Félix lui avait confié la garde!

— Il est impossible, dit-elle cependant, que Paula soit loin. Elle va revenir sans doute. Il est réellement curieux que l'inquiétude m'ait gagnée si vite. La pauvre fille ne marche qu'avec peine. Et puis pourquoi serait-elle partie?

Ce fut cependant en vain que Mme Marguerite descendit et regarda sur la porte de la maison, qu'elle interrogea les voisins et même les passants, personne n'avait vu la malade.

La pauvre dame rentra désolée.

Sur le conseil de plusieurs personnes, elle alla raconter ce qui s'était passé au commissaire de police du quartier.

C'était celui à qui Félix s'était déjà adressé après le vol des trois cents francs.

— Ah! cette fille a disparu, dit cet homme. Eh bien! nous la retrouverons vite, surtout si elle vous doit quelque chose.

— Mais elle ne me doit rien.

— C'est étonnant, alors. Quand ces créatures lèvent le pied, c'est ordinairement pour ce motif-là!

— Paula était très malade.

— Elle feignait, peut-être!

— Pour cela non, dit Mme Marguerite indignée.

— C'est, en ce cas, probablement le chagrin de la disparition de M. Comté!

— C'est la première fois que j'entends ce nom.

— La dame était discrète.

— Je l'ignore, monsieur, mais...

— Eh bien! sachez que M. Comté est le chef de la police de sûreté. Il avait une singulière passion, celle de prendre des déguisements de toute sorte pour visiter les endroits que fréquentent les malfaiteurs. Il y a quelques jours, il prit un costume de vieux qu'il affectionnait particulièrement. Un de ses agents lui a demandé où il allait, il a répondu que cela ne regardait personne. L'agent étonné l'a suivi un instant, mais il n'a pas tardé à le perdre de vue. Depuis ce temps, M. Comté, qui s'intéressait d'une manière particulière à la Paula, n'est plus revenu, et qui sait? peut-être que celle-ci est allée le rejoindre.

Le commissaire de police bavard avait fini.

— Je ne le crois pas, fit Mme Marguerite.

— Alors?

— C'est pour que vous m'aidiez à dissiper ce mystère que je suis venue vous consulter!

— C'est bon, c'est bon, rentrez chez vous tranquille.

Mme Marguerite était mécontente. Elle sentait que l'homme à qui elle venait de s'adresser était incapable d'agir, et elle se demandait ce qu'elle répondrait à M. Félix quand il serait de retour de son atelier.

— Ce n'est plus un mystère pour moi, M. Félix aime Paula. Il sera désolé, il me fera les plus cruels reproches.

L'amant de Paula revint de son atelier de meilleure heure que d'habitude.

Le hasard fit qu'il rencontra la voisine dans l'escalier.

— Eh bien! comment va-t-elle? Mieux, n'est-ce-pas?

N'entendant point de réponse de la vieille dame, il continua :

— J'ai rencontré le docteur qui m'a dit que ce ne devait rien être, qu'il viendrait, du reste... L'avez-vous vu?

— Non.

— De quel ton me répondez-vous? Serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Hélas!

— Un malheur!

— Oh! ne m'en veuillez pas, monsieur Félix, ce n'est pas ma faute!

— Vous me torturez... Paula, Paula!

Le jeune homme repoussa Mme Marguerite et s'élança dans la chambre.

Personne!

Il saisit la main de la voisine.

— Voyons, qu'est-elle devenue?

— Je n'en sais rien.

— Comment?

— Je me suis absentée un moment...

— Je vous avais priée de ne pas la quitter.

— C'est vrai.

— Eh bien?

— A mon retour, je ne l'ai plus retrouvée.

— Mon Dieu!

— J'ai en vain essayé de découvrir ce qu'elle était devenue. Je me suis rendue chez le commissaire de police.

— Que vous a-t-il dit?

— Pas grand'chose.

— Mais enfin?...

— Il m'a promis de la faire rechercher.

— Elle ne peut pas être bien loin, elle était si faible! A moins que quelqu'un ne l'ait enlevée...

M. Félix sentait ses forces l'abandonner. Il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise.

— Du courage!

— Comment voulez-vous que j'en aie en présence de cet événement? Vous ne savez donc pas que j'aime Paula avec passion?

Mme Marguerite baissa la tête.

Félix reprit :

— Sa fuite ou son enlèvement peut me tuer...

— C'est une chose incroyable...

— Oh! je saurai la vérité!

— Oui, il faudra...

— Je ne me reposerai que quand tout sera découvert. Pauvre amie, je sens qu'elle doit être victime d'une nouvelle infamie!

Le jeune homme se leva.

— Où allez-vous? demanda Mme Marguerite.

— Prendre des renseignements dans le quartier.

A ce moment on frappa à la porte.

C'était Clémentine.

La fille de la Miette devina au premier coup d'œil la cause du chagrin de Félix.



Eh bien! dit-elle, aimez-moi ainsi. (P. 427.)

— Comme il l'aime! pensa-t-elle.

Elle n'eut du reste aucun regret de la mauvaise action qu'elle avait commise.

Sa vue sembla faire plaisir au jeune homme.

— Si vous saviez, misé, ce qui m'arrive... Paula...

Clémentine feignit d'être étonnée.

— Eh bien!

— Elle a disparu et nous ne savons encore ..

— Paula disparue... Je ne comprends pas... Elle ne peut être loin... Elle va sans doute rentrer...

— Dieu vous entende!

— Je venais savoir si elle allait mieux.

— Vous êtes bonne!...

— Qu'est-ce qui eût pu lui donner l'idée de s'enfuir?

— En effet... Je ne crois pas que ce soit volontairement...

— Si Paula était partie ainsi, sans un motif grave, après tout le bien que vous lui avez fait, ce serait plus que de l'ingratitude....

— Elle, ingrate!

— Je sais bien qu'elle a déjà fait cela jadis. .

— Comment?...

— Mais ce n'est pas un motif pour qu'elle le fasse une seconde fois...

— Ah!

— C'est une histoire assez curieuse. .

— Vous dites?

— Elle avait pour amant un étranger, un Russe; elle tomba malade. Celui-ci la soigna avec dévouement. Quand elle fut à peu près rétablie, elle partit en emportant les bijoux du Russe.

— Que me racontez-vous là?

— Ma mère connait mieux que moi tous les détails de cette aventure... Si vous le voulez, elle vous confirmera...

— C'est inutile...

— Paula d'ailleurs s'est vantée plusieurs fois de cette mauvaise action.

— Elle se serait donc aussi jouée de moi?

— Ma foi!

— Ce serait infâme!

— Que voulez-vous attendre d'une femme comme elle?

— Il me semble que je rêve!

— Je puis me tromper...

Mme Marguerite n'était pas moins indignée que Félix.

— Ce serait bien mal, dit-elle.

Clémentine avait de la peine à cacher la joie que lui causait l'effet produit par ses calomnies.

Elle continua cependant à prendre part, en apparence, au chagrin que Félix éprouvait.

— Consolez-vous!

— Je tâcherai.

— Oubliez cette créature...

— Sa perfidie restera éternellement gravée dans ma mémoire.

— Elle est cause que nous avons fait connaissance...

— Oh! déjà... je savais...

— Que voulez-vous dire?

— Rien.

— Avez un peu pour moi de l'affection que vous aviez pour elle.

— Je vous aime comme une sœur.

Clémentine eut un air singulier.

— Une sœur!

Elle regarda autour d'elle.

Mme Marguerite s'était un peu éloignée.

— Comment l'aimiez-vous, elle?

— Comme une amante.

Clémentine prit la main du jeune homme.

— Eh bien! dit-elle avec un trouble qui la rendit charmante, aimez-moi ainsi!

XLIII

BARBE MALADE

Barbe n'alla pas à son travail le lendemain du jour de la fuite de Paula. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il se sentait réellement malade. Sur les conseils de sa femme et de la Miette, il resta couché.

— Le bonhomme est sérieusement atteint, dit la sage-femme à sa fille.

— Tant pis pour lui.

— Tu veux dire tant mieux pour toi! Ah! s'il mourait, tu aurais une fameuse chance.

— Je serais débarrassée de ce boulet que tu as attaché à mon existence.

— Toujours les mêmes reproches!

C'est malgré moi.

— Changeons de conversation. Pourquoi es-tu rentrée si tard hier soir?

— Cela te regarde-t-il?

— Mais...

— Nous nous étions dit que jamais nous ne nous adresserions de question.

— Il est vrai.

— Cependant tu as eu raison de me parler de mon retard. Cela me rappelle que j'ai une demande à t'adresser.

— Laquelle ?

— Il est nécessaire, entends-tu? il est indispensable que tu rendes son enfant à Paula.

— Pour cela, jamais !

— Je le veux.

— As-tu le droit de commander?

— Ce droit, je le prends aujourd'hui. Je me suis engagée...

— Avec ton nouvel amant ?

— Que t'importe ! Il me faut le petit...

— Impossible !

La fille de la sage-femme avait les dents serrées.

— Non, ce n'est pas impossible, puisque je te dis que c'est de toute nécessité.

— N'aie pas l'air de me menacer ainsi !

— Dis-moi où est le môme. Dépêche-toi !

La Miette se mit à rire aux éclats :

— Dieu me pardonne, je crois qu'elle se met en colère!

Clémentine parut un instant interdite.

Elle reprit :

— Je parle sérieusement, voilà tout !

— Ne t'ai-je pas expliqué ma situation?...

— Procure-toi un autre enfant!

— Comme tu y vas!

— Donne-moi l'adresse de la nourrice.

— Je m'en garderai bien.

— Je me charge de tout arranger...

— Laisse-moi donc tranquille!

— Maman, rappelle-toi ce que je te dis. Ce que tu me refuses, je l'obtiendrai malgré toi.

La sage-femme n'écoutait plus. Elle était sortie de l'appartement.

Clémentine s'assit.

— Quelle rage! fit-elle avec colère, ne pouvoir la contraindre...

Elle réfléchit un instant.

— Paula va me faire parvenir son adresse, et, si je ne lui envoie pas son enfant, elle ira retrouver son amant.

La femme Barbe se leva et fit le tour de l'appartement avec agitation :

— Oh! je saurai bien l'empêcher! J'irai à son nouveau domicile.

Le regard de la fille de la Miette eut un éclair sinistre.

— Je ne veux pas... oh! non, je ne veux pas qu'elle revoie Félix... Et... Devrais-je la tuer!...

Elle n'acheva pas. La résolution qu'elle venait de prendre était irrévocable.

Toutefois, à son grand étonnement, la journée se passa sans qu'elle eût des nouvelles de Paula.

La nuit fut mauvaise pour Barbe.

Le malheureux étouffait.

Plusieurs fois, Clémentine parla d'envoyer chercher un médecin.

Miette l'en empêcha.

— Il ne faut pas t'effrayer, dit-elle devant le pauvre homme, ton mari n'a rien.

— Il vaudrait mieux...

— Non, certes. Ne sais-tu pas ce que c'est qu'un médecin?... C'est un homme qui vous fait prendre des drogues pour augmenter votre mal... et voilà tout!

— Cependant...

— Plus une maladie dure, plus on le paie...

— Il est vrai...

— Lorsqu'on meurt, on le paie la même chose. Moi, j'ai été souffrante et je ne me suis jamais servie de ces gens-là. C'est pour ça que j'ai été toujours promptement rétablie.

— Barbe désire probablement un docteur.

— C'est différent, alors...

— Non, non, fit Barbe, je ne veux voir personne.

La Miette sembla triomphante.

— Eh bien!

— Je n'ai plus rien à dire.

Les deux femmes se trouvant dans un autre appartement, la mère dit à la fille :

— Sotte, veux-tu donc qu'il en réchappe?

— L'infortuné !

— Tu ne sais ce que tu fais. Qu'il est heureux pour toi que je sois là!

Au matin, le bonhomme Barbe faisait entendre un râle douloureux.

— Je crois qu'il a une fluxion de poitrine, dit la Miette. Il est perdu, car il n'y a que des soins prompts qui puissent produire de l'effet. Te voilà donc veuve! As-tu de la chance!...

Clémentine ne répondit pas.

Elle pensait qu'elle n'avait pas vu Félix depuis l'avant-veille et que celui-ci avait paru plutôt étonné qu'agréablement surpris des paroles passionnées qu'elle lui avait dites.

— Tu ne parles pas?

— Il n'est pas venu hier, murmura la jeune femme, et cependant je l'avais engagé... sous prétexte de...

— Que dis-tu?

A ce moment, on frappa à la porte.

— Lui!

— Qui ça?

— M. Félix!

— Ton nouvel amant?

— Tais-toi donc, s'il t'entendait!

La mère et la fille étaient dans la cuisine.

— Je ne serais pas fâchée de connaître ce bel oiseau-là, dit la Miette.

— Tu restes ici?

— Oui, va lui ouvrir la porte de l'autre pièce, je regarderai au besoin par le trou de la serrure.

— Et si cela ne me plaisait pas?

— Hâte-toi!

Le visiteur venait de frapper une seconde fois.

Clémentine alla ouvrir.

C'était bien l'ami de Paula.

— Ne faites pas de bruit, dit Clémentine, mon mari n'est pas sorti aujourd'hui. S'il vous entendait!...

— Eh bien?

— Il demanderait qui est là.

— Vous pourriez le lui dire.

— Croyez-vous qu'il ne serait pas jaloux?

— Jaloux, et pourquoi?

Le jeune homme fit cette question d'un air si franc et si naturel que la fille de la Miette se sentit rougir.

— Est-ce qu'il n'aurait pas voulu me comprendre? pensa-t-elle.

La sage-femme, qui écoutait derrière la porte, eut un rire ironique.

— Ce garçon me paraît bien simple... Il me semble que j'ai vu sa figure quelque part.

Félix entendit le rire.

— Qu'est-ce? demanda-t-il.

— Rien, fit Clémentine un peu dépitée. Vous croyez donc, continua-t-elle, que mon mari serait enchanté de me savoir avec un beau garçon comme vous?

— Il doit avoir confiance en vous..

— Certainement, mais...

A ce moment, une voix faible se fit entendre

— Clémentine!

— Vous voyez? Il est là. Je suis certain qu'il va me demander avec qui je me trouvais.

Misé Barbe se levait quand la Miette jugea à propos d'apparaître :

— Ne te dérange pas, j'y vais, moi!

La sage-femme ne fit que traverser l'appartement et sortit par la porte qui donnait dans la chambre de Barbe.

— Quelle est cette dame? demanda Félix.

— Ma mère!

— Ah!...

— Qu'avez-vous?

— Cette personne est donc la Miette?

— Oui.

— J'ignorais qu'elle fût...

— Vous semblez ému.

— Je n'ai pu être maître de moi.

— Mais enfin...

— Vous désirez savoir quelle est la cause de mon émotion?

— C'est cela...

— Je ne peux...

— Que voulez-vous dire?

— C'est un malaise, une indisposition subite!

M. Félix était très pâle.

— En effet, vous paraissez souffrant...

— C'est fini... Je...

— Voulez-vous prendre quelque chose?..

— Oh! je vais beaucoup mieux...

Le contremaître cherchait son chapeau.

— Que vous faut-il?...

— Je vais vous quitter.

— Déjà?

— Une affaire pressée!

— Vous n'y songiez pas tout à l'heure...

— Tout à l'heure, c'était différent.

— Vous avez changé subitement quand vous avez vu ma mère. Est-ce qu'elle vous aurait fait quelque chose?

— A moi?... Rien...

— Alors à quelqu'un de vos amis, à un de vos parents, peut-être?

Félix hésita.

— C'était la première fois que je rencontrais Mme Miette...

— Vous ne répondez pas à ma question... Vous aurait-on raconté quelque histoire sur mon compte, sur le sien... Il ne faut pas croire les calomnies...

— Je ne demanderais pas mieux que d'estimer votre mère, mais...

— Mais?...

— Changeons de conversation, si vous le voulez bien.

— Au contraire, je tiens à ce que vous vous expliquiez..

— Misé Barbe, je vous salue respectueusement.

— Restez encore.

— Je suis trop pressé...

Clémentine voulut insister de nouveau.

Félix s'inclina.

— Adieu, dit-il en refermant la porte sur lui.

La jeune femme était furieuse.

— Oh! il y a un mystère là-dessous et je le saurai.

La Miette sortait de l'appartement du bonhomme Barbe

— As-tu vu ce garçon?... demanda Clémentine.

— T'imagines-tu que je sois aveugle!

— Le connais-tu?

— Maintenant oui...

— C'était donc, il y a un instant, la première fois...

— Oh! je ne peux pas te dire cela...

— Comment?...

— Sa figure ne m'est pas inconnue, seulement je ne puis me rappeler...

— Cherche...

— Non, décidément, je ne trouve pas...

— C'est l'ami ou le parent d'une de tes victimes...

— Attends...

Comme un trait de lumière vint éclairer l'esprit de la sage-femme.

— Tu as trouvé?

— Je le crois.

Elle sortit de l'appartement et revint au bout d'un instant avec un médaillon.

— Regarde, dit-elle.

— Un portrait de femme!

— Oui. Ne découvres-tu pas une ressemblance?

— C'est vrai.

— Je ne me faisais donc pas illusion!

— Réponds. Quelle est cette créature?

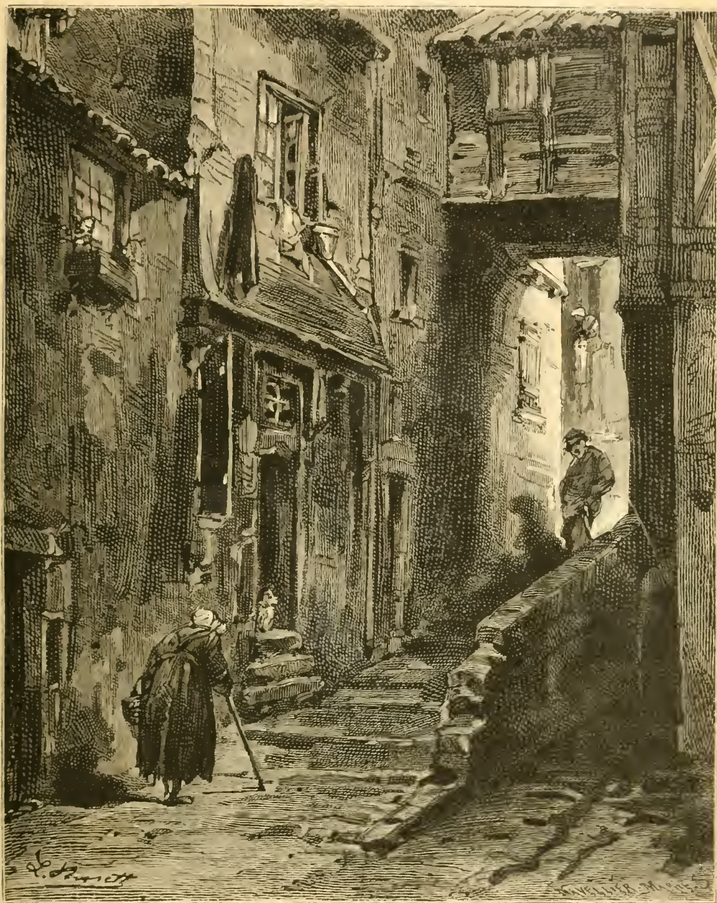
— Elle est belle, n'est-ce pas?

— Elle a ses traits!

— Vois ces yeux comme ils sont doux, ce sourire comme il est gracieux!

— Eh bien?

— Cette femme a été ma rivale et je l'ai emporté sur elle...



Cette maison n'avait qu'un seul étage... (P. 437.)

— Ah!

— Un homme a eu à choisir entre nos deux beautés et il a préféré la mienne... Elle était bonne, aimable, moi j'étais pour lui dure et cruelle... Il a mieux aimé vivre cependant dans le désespoir avec moi que dans la joie avec elle!...

— Comment as-tu ce médaillon?

— Je le lui ai pris, à lui?

— Qui, lui?...

— Son mari... Il avait la faiblesse de le porter sur lui, même après l'avoir abandonnée, elle: je me rappelle que je lui fis pour cela une scène!.

— En vérité?...

— Je l'avais rendu lâche, méprisable, cet homme!

Les narines de la méchante femme s'étaient dilatées. Il y avait sur son visage une expression de triomphe farouche.

— Mais enfin de qui parles-tu, de quel homme?

La Miette eut un éclat de rire métallique.

— Ah! ah! c'est elle qui le demande!

Clémentine était dans une agitation extrême.

— Qui donc railles-tu, ma mère? fit-elle.

La Miette semblait ne pas avoir entendu la question:

— Quel lien peut exister entre ce... Félix et cette femme?

— Oui, quel lien?

La sage-femme continuait d'un air pensif:

— Son fils, peut-être!

Elle releva soudain la tête.

— Mais alors... Clémentine... serait...

Elle eut un nouvel éclat de rire.

— Oh! ce serait trop drôle!

La femme Barbe arrêta sa mère au moment où elle allait sortir.

— Qu'est-ce qui serait trop drôle?

— Tu veux le savoir?

— J'y tiens!

— Eh bien! je ne te le dirai pas.

— Pourquoi?

— Parce que, si je te l'apprenais, tu serais loin d'être contente.

— Parle toujours!

— Félix est...

— Allons!

— Non... Je n'en suis pas sûre... Une autre fois!

Miette était déjà hors de l'appartement. Clémentine resta seule.

La jeune femme sentait en elle une inquiétude étrange.

— Qu'est-ce que ma mère ne veut pas me dire? Je sens un mystère que je ne puis pénétrer, mais qui...

Un moment, elle resta silencieuse. Puis elle haussa les épaules et se leva.

— Que m'importe après tout!... Quoi qu'il puisse arriver, je l'aime et je m'abandonne à mon amour!

La Miette était sortie de la maison.

A peine sur le chemin de Saint-Pierre, elle s'était trouvée face à face avec Salomon.

— Toi!

— Oui, moi.

— Tu venais me voir?

— J'ai deux nouvelles importantes à t'annoncer.

— Quelque chose de fâcheux?

— Tu vas en juger... La première nouvelle, la voici : Cadet et Laurentin ont été mis en liberté.

— Qu'est-ce que tu dis là?

— On n'a pas trouvé contre eux de charges suffisantes.

— C'est curieux...

— N'est-ce pas qu'ils ont eu de la chance?

— Es-tu bien certain?... Cela me semble si surprenant...

— Je les ai vus!

— Et tu hésites à dire que cette nouvelle est bonne?

— Je t'ai dit qu'il y en avait deux.

— La seconde?...

— Celle-ci est encore plus importante pour nous.

Salomon saisit la Miette par la main.

— Comté n'est plus dans le caveau.

La misérable femme eut un soubresaut.

— Allons donc!

— Je te dis qu'il n'y est plus!

— Comment le sais-tu?

— Que t'importe!

— Mais enfin... Qu'est-il devenu alors?... Est-il mort ou vivant?

— Il est vivant!

— En ce cas, nous sommes perdus!

Une vive frayeur se lisait sur le visage de la mère de Clémentine.

— Tu as peur? dit Salomon.

— J'admire ton air tranquille!

— Est-ce que je ne suis pas dans le même cas que toi?

— Je ne comprends pas alors.

— Je vais te rassurer un peu.

— Hâte-toi, car j'en ai besoin.

— Comté vit, mais il ne vaut guère mieux que s'il était mort.

On l'a recueilli hier évanoui sur la plaine Saint-Michel, et il n'a pas recouvré ses sens.

— S'il les recouvre?

— On m'a assuré qu'il ne pourrait plus parler!

— Il pourra alors écrire...

— Non, car son état est désespéré.

— Comment a-t-il pu s'échapper?

— Voilà la question.

— Pourvu que ce ne soit pas quelqu'un qui sache tout, qui l'ait retiré du caveau!

— En ce cas, nous serions coffrés...

— Cet événement est singulier. Mon Dieu, mon Dieu, il ne manquait plus que ça!

— Que faire?

— Ai-je eu raison de te prévenir?

— Cette question...

— Voyons, entendons-nous!

— Si cela ne te fait rien, allons à un endroit où nous serons tout à fait à l'abri des regards... Il vaut mieux que l'on ne nous voie pas ensemble.

— Je comprends ta pensée.

— D'ailleurs, j'ai à parler à quelqu'un...

— Pour une affaire?

— Pour une affaire, oui...

— Il n'y aurait pas moyen de m'y faire participer?...

— Cela ne te décourage donc pas que...

— Non, certes...

— L'affaire en question n'est pas ce que tu penses...

— Quand pourrons-nous donc causer de nouveau?

— Bientôt, si tu veux.

— Où?

— Dans une heure, viens chez la Métisse.

— La sorcière de la rue de la Vieille-Monnaie?

— Oui.

— Soit!

— Là, nous serons sûrs que l'on ne nous verra pas et que personne n'écoutera notre conversation.

— Je pourrai te soumettre à mon aise mes plans.

La Miette fit un pas pour quitter Salomon.

— Dis donc!

— Eh bien?

— Est-ce avec la Métisse que tu mijotes quelque chose?

— Tu es bien curieux.

— La vieille vend du poison... Est-ce que tu voudrais lui en acheter?

Miette pâlit.

— Quelle pensée as-tu là...?

— Je ne sais pas, moi .. Mais le bonhomme Barbe est bien malade...

— Misérable, que signifie?...

— Allons donc, Miette, ne fais pas semblant d'être indignée. Tu es effrayée de voir ton secret entre mes mains et voilà tout!

— Va au diable, va!

La sage-femme était furieuse.

Salomon ricanait.

— Ne te mets pas en colère, dit-il enfin; avec moi, tu n'as rien à craindre... Dans une heure, je serai à l'endroit que tu m'as fixé.

— Au revoir!

— Au revoir!

— Ah! fit la Miette quand elle fut seule, voilà un individu qui commence à me gêner. Il connaît trop mes secrets. Il faudra que je me débarrasse de lui, il faudra que je lui suscite une méchante affaire! Et maintenant, chez la Métisse!

XLIV

LA MARCHANDE DE POISONS

Dans la rue de la Vieille-Monnaie, à Marseille, il y avait, à l'époque où se passe notre récit, une maison qui devait avoir au moins deux cents ans d'existence.

Cette maison, qui n'avait qu'un seul étage et qui semblait tomber en ruine, était habitée, depuis fort longtemps, par une femme que l'on appelait dans le quartier la *Métisse*.

Ainsi que l'indiquait son nom ou plutôt son surnom, cette créature n'appartenait pas entièrement à la race blanche. Son teint était très brun avec des reflets bronzés.

La Métisse avait, dit-on, soixante ans; elle paraissait en avoir quatre-vingts.

On prétendait qu'elle était riche, ce qui ne l'empêchait pas de porter des haillons sordides et d'être d'une saleté révoltante. Toute sa personne était, du reste, hideuse à voir.

Son histoire? Nul ne la connaissait.

Comment était-elle venue à Marseille, quelle était sa patrie? Tout le monde l'ignorait et elle n'avait répondu à aucune des questions qu'on lui avait adressées à ce sujet.

Son industrie avouée était la vente d'herbes médicinales; mais le bruit avait couru qu'elle possédait le secret de terribles poisons!

Toutefois, la police, qui avait fait plusieurs descentes chez elle, n'avait jamais rien trouvé de compromettant.

Le jour où nous pénétrons chez cette horrible femme, elle était seule, assise au coin d'un feu, au-dessus duquel bouillait une marmite semblable à celle dont les sorcières de Macbeth devaient faire usage.

Il était près de cinq heures du soir.

La Métisse s'agitait en proie à une vive inquiétude.

— Il est tard, et Ariel ne rentre pas! dit-elle soudain. Quelque chose lui serait-il arrivé? Malheur, malheur sur moi, en ce cas!

Elle enleva la chaudière du foyer.

— Ceci a assez bouilli

La Métisse fit ensuite le tour de l'appartement dans lequel elle se trouvait et qui n'offrait rien de bien remarquable.

C'était, en effet, une salle basse qui avait pour tout meuble un grand bahut de bois vermoulu et quelques chaises boiteuses.

La vieille s'arrêta devant le bahut et en tira un sac rempli d'une matière blanche dont elle prit une poignée qu'elle jeta dans la chaudière. Ensuite elle referma le sac et se mit à remuer avec un bâton l'eau de la chaudière pour que la poudre qu'elle avait mise se mélangeât bien.

Quand elle se fut acquittée de ce soin, elle eut un murmure de satisfaction.

— Bon, dit-elle, voilà qui me rapportera pas mal de ronds de métal jaune.

A ce moment, un bruit se fit entendre dans le corridor.

— Ariel!... C'est lui, mon cœur me dit que c'est lui!

La porte s'ouvrit et un jeune homme d'une vingtaine d'années fit son entrée dans l'appartement.

Ce garçon, qui avait l'air d'un franc mauvais sujet, portait une blouse assez longue et une casquette dont la visière était rabattue sur les yeux.

Son pas était vacillant; il semblait en état d'ivresse.

A sa vue, la sorcière poussa un cri de joie. Elle s'élança vers lui en répétant le nom cabalistique qu'elle avait déjà prononcé plusieurs fois :

— Ariel!

L'ivrogne était de mauvaise humeur. Il grommela quelques menaces.

— Que me veux-tu, vieille folle?

— Laisse-moi te contempler, laisse-moi t'admirer...

— Peste soit de la toquée!

— Tu as bien fait de rentrer à l'heure que je t'avais demandé.

— Ah! ah! elle est bonne, celle-là! Tu t'imagines que c'est pour tes beaux yeux, tu crois que c'est pour te faire plaisir que je suis venu? C'est pour te demander de l'argent, voilà tout!

— Mon cher amant...

— Allons, dépêche-toi, la vieille! Il me faut un ou deux ronds de métal jaune, comme tu appelles les louis. Je te promets de te laisser tranquille ensuite...

— Mon cher amant...

— Dépêche-toi d'*abouler*... Je suis pressé, très pressé!

— Et, si je ne voulais pas, tu resterais...

— Si tu ne voulais pas... tiens, voilà ce que je ferais.

Le garçon s'était enlevé la blouse, avait retroussé les manches de la chemise.

— Je te rosserais!

La Métisse avait joint les mains avec une sorte d'admiration.

— Il est bon, brave et beau, dit-elle, Ariel, l'ange du feu!

Le mauvais drôle eut un ricanement :

— Allons, vite, de l'argent!

— Je t'en donnerai demain.

— Je ne veux pas attendre jusque-là.

— Tant pis!...

— J'ai joué, j'ai perdu, je veux me rattraper aujourd'hui.

— Mon cher Ariel, tu es trop pressé...

— Je ne suis pas ici pour écouter tes conseils.

— Mes paroles, cependant, ont beaucoup de valeur.

— Je leur préfère tes écus.

— O ange du feu, ange exterminateur, je reconnais bien tes discours!

Le jeune homme semblait visiblement impatienté.

— Où est le bâton? dit-il.

Il regarda autour de lui et vit dans un coin une sorte de gourdin.

Il s'en empara et s'approcha de la vieille.

Loin d'être épouvantée, celle-ci tendit le dos.

— Frappe, frappe, mon amour, j'aime ton courroux.

Le garçon donna deux ou trois coups, puis, comme la vieille continuait à le remercier et à le bénir, il jeta loin de lui le bâton et partit d'un éclat de rire.

— Quelle idiote!

La sorcière s'était relevée.

— Il m'a fait grâce, dit-elle, il a été généreux.

Le mauvais sujet la saisit par le poignet.

— Enfin, me donneras-tu les ronds?

— Non, non, Ariel! Il y a assez de trésors comme cela dans l'enfer!

— Mais puisque je te dis que c'est afin de payer mon écot au cabaret!

— Je ne suis pas dupe de tes ruses.

— Obstinée!

— Embrasse-moi!

— Fiche-moi la paix... Je m'en vais, mais tu me la paieras...

— Non, non, tu me récompenseras de n'avoir pas succombé à la tentation.

— Adieu!

— Reviens bientôt...

— J'ai envie de ne plus revenir...

La vieille parut sérieusement effrayée.

— En vérité?

Elle ne tarda pas à se raviser et un sourire illumina sa physionomie.

— Non, c'est encore une plaisanterie de ta part. Elle est spirituelle comme toi!

Le vaurien haussa les épaules.

— Parole d'honneur! je n'ai jamais vu de folle plus folle que celle-là!

Le jeune homme, après avoir dit ces paroles, s'en alla en trébuchant.

La Métisse eut un sourire.

— Bon, j'ai eu le courage de lui refuser. De cette manière, il reviendra ce soir.

La vieille femme se rapprocha de la chaudière et, s'apercevant que ce qu'elle contenait s'était refroidi, elle s'approcha du bahut, en tira plusieurs flacons dans lesquels elle commença à vider le liquide.

Elle était tout entière à cette occupation quand soudain on frappa à la porte.

— Qui est là? dit-elle en tressaillant.

— C'est moi!

— Qui, toi?

— La Miette!

La sorcière parut rassurée.

— Tourne le loquet et entre.

C'était bien la sage-femme.

— Que désires-tu? demanda la Métisse.

— Je te l'expliquerai tout à l'heure.

— Quelque herbe te serait utile?

— Peut-être... Quoiqu'une poudre ferait aussi mon affaire.



On se trompe ! dit sèchement la sorcière. (P. 445.)

— Est-ce pour guérir un malade?

Miette eut une sorte de ricanement.

— Oui, c'est pour soulager quelqu'un. Mais que fais-tu là?

— Tu vois, un sirop que je mets en bouteilles

— Un sirop! dis-tu?

— Il ne faudrait pas trop s'y fier!

— Qu'est-ce donc?

— Ma foi, j'appelle cela de la liqueur de testament et...

— En as-tu le débit?

— Certainement, à Marseille et ailleurs... Je préfère même en vendre à des gens qui ne soient pas du pays...

— Est-ce un poison actif?

— Qui t'a dit que c'est un poison?

— Entre nous, ne nous comprenons-nous pas à demi-mots?

— C'est vrai, ton esprit est presque aussi subtil que celui d'Ariel.

— Ariel!... De qui veux-tu donc parler?

— Ne sais-tu pas?

— Ah! bon, j'y suis... Je me rappelle que tu as baptisé ce mauvais drôle...

— N'insulte pas...

— Oui, ce Tisté, ce polisson!...

— Traiter ainsi l'ange du feu!

— Tu es folle!

— C'est toi qui as les lumières de l'esprit obscurcies...

— Voyons, raisonnons un peu... N'as-tu pas ramassé Tisté un jour où on allait l'arrêter comme vagabond?

— C'est vrai, mais cela n'a aucun sens...

— Je trouve au contraire que cela signifie beaucoup!

— Osseo ou le génie des étoiles ne mendiait-il pas sur les bords d'un lac lorsque Segnum, l'esprit du printemps, le reconnut et lui offrit la Mis-Kedred, cette petite fleur blanche dont les pétales sont bordés de rouge.

— Tais-toi, tu me fais de la peine.

— Sheem, après s'être brouillé avec Peboan, le génie de l'hiver, savait-il où reposer sa tête, quand le rouge-gorge et l'oiseau bleu (*blue-bird*) lui firent entendre leur ramage sur le faîte d'une colline?

La Miette commençait à s'impatienter.

— Je ne connais pas les histoires que tu racontes, mais je sais que j'ai toujours considéré Tisté comme un fort triste sujet! Avant de se faire entretenir par toi, dont il est l'amant, il ne vivait que de vol; maintenant il est bien heureux d'être nourri, logé, habillé sans rien faire.

— Il travaille, et ses travaux sont immenses!

— Que fait-il donc?

— Il veille sur le soleil.

La sage-femme se tint les côtes.

— Voilà donc pourquoi il pleut si souvent!

— Ne l'accuse pas!

— Je suis toujours attristée de voir quelqu'un servir de dupe, surtout lorsque les profits n'entrent pas dans ma poche.

— Tu fais bien d'ajouter cela!

— Encore si Tisté était satisfait de trouver chez toi la nourriture et le logement, mais c'est qu'il se plaint encore. Il lui faut de l'argent pour courir les cabarets, et te tromper...

— Que dis-tu là?

— Ah! j'ai touché la corde sensible, tu es jalouse...

— Jalouse de lui?... Jamais!...

— Tu as tort et raison; il n'en vaut pas la peine!

— Il voit d'autres métisses?

— Non, pas des métisses, des blanches?

— C'est pour les convertir à sa religion.

— Comme tu voudras.

— Mais, enfin, quel est le but de ta visite?

— Dans un moment, Salomon viendra.

— Quel nom est sorti de ta bouche!

— Celui d'un homme avec qui j'ai affaire...

— Ah!... J'ai entendu parler de cet homme par Ariel.

— C'est possible. Tout ce qu'il y a de canaille à Marseille le connaît.

— Voilà pourquoi sans doute il est de tes amis.

— Voilà pourquoi je veux te faire faire sa connaissance.

Le compliment, évidemment, ne fut pas du goût de la sorcière. Un léger mouvement des lèvres l'indiqua.

Sans doute, il n'entrait pas dans les plans de la sage-femme de rester mal avec la vieille femme, car elle reprit :

— Il est bien entendu que je ne te parle ainsi que pour plaisanter.

La Métisse se leva et tourna le dos à la mère de Clémentine.

Celle-ci continua :

— Tout ce que je t'ai dit sur Tisté, sur Ariel, n'empêche pas qu'il ne soit un joli garçon.

La sorcière fut sensible à ce compliment adressé à son bien-aimé.

— N'est-ce pas qu'il n'en est pas de plus beau?

— Le fait est que les garçons aussi bien découpés, aussi vigoureux, sont rares.

— Tu parles d'or.

— Quand Salomon viendra, tu nous donneras un endroit pour que nous puissions causer.

— C'est entendu, je vous laisserai seuls ici.

— Ce n'est pas tout, j'ai autre chose à te demander.

— Parle!

— A mon arrivée, tu vidais dans des fioles...

— Je te l'ai dit... de la liqueur de testament.

— Pourrais-tu m'en céder?...

— Je fais payer cela cinq ronds de métal jaune.

— Ah!

— Pour toi, je réduis cette somme de la moitié... Donne-moi cinquante francs.

— Tu sais que je ne suis pas riche.

— Le suis-je, moi?

— On le prétend.

— On se trompe! dit sèchement la sorcière.

— Tu as tort de donner tant d'argent à Tisté... à Ariel.

— Ce que je fais ne regarde personne.

Miette comprit qu'elle avait fâché de nouveau la Métisse et elle voulut la calmer encore une fois.

— Après tout, tu fais ce que tu veux.

— Tu ne m'apprends rien.

— Sois généreuse avec moi. Fais-moi cadeau d'un flacon, et je t'enverrai des pratiques.

— J'en ai plus qu'il ne m'en faut! Dans les années d'épidémie, on empoisonne beaucoup de gens à Marseille.

— L'occasion est si propice...

— Oui, l'occasion est favorable pour les femmes qui veulent se débarrasser de leur mari, pour les maris qui veulent se débarrasser de leur femme. Viennent ensuite les belles-mères qui désirent faire mourir leur beau-fils, les beaux-fils à qui pèse leur belle-mère, les héritiers impatients, les frères ou les sœurs qui trouvent la famille trop nombreuse, les rivaux, les ennemis... Ah! ah! la noire cohorte des empoisonneurs est plus nombreuse que tu ne le penses dans la ville, dans la banlieue, dans les environs! Mais, je te l'ai dit, je préfère le dehors. Il y a moins de risque pour moi et c'est plus lucratif!

— En vérité!

— Il est aisé de cacher un crime quand le choléra ou la peste jette sur une cité son manteau de deuil. La science est impuissante à distinguer si c'est la

maladie ou bien le poison qui rend la face noire et grimaçante, étreint la gorge, fait vomir des flots de matières verdâtres et de sang!

— Tes breuvages doivent faire horriblement souffrir?

— Quel est le poison qui ne fait pas souffrir?... La mort n'arrive jamais sans secousses quand un sujet se porte bien. Ma liqueur brûle les entrailles; c'est un feu qui dévore, consume et anéantit!

— J'ignorais...

— C'est à celui qui s'en sert d'user de précautions, d'écarter les médecins, les curieux, pendant que le malade se meurt, car, une fois qu'il est mort, toute trace disparaît... Sa face devient tranquille comme si son trépas était causé par une maladie ordinaire.

— Bon! Donne-moi...

— Les cinquante francs!

— Je te les devrai.

— Dans les forêts de mon pays, on n'est pas aussi simple que tu le crois, Miette. D'ailleurs, il y a déjà longtemps qu'un navire m'a apportée en France!

— Je te donne ma parole!

— Que vaut-elle, ta parole?

— Elle vaut bien cinquante francs!

— Non.

— Que dis-tu là?

— Non.

— Sais-tu que tu n'es pas aimable?

— Je parle comme je pense, voilà tout! Les grandes phrases des gens qui viennent me voir ne valent rien.

La Miette eut un geste d'impatience. Elle semblait avoir le plus vif désir de posséder un flacon de poison.

Elle s'approcha de l'endroit où étaient déposées les fioles.

— Allons, sois généreuse!

Elle se baissa et en prit une.

— Laisse cela.

— Je vais te donner toute la monnaie que j'ai sur moi.

La sage-femme sortit quelques pièces d'argent.

— Ce n'est pas suffisant!

Mais déjà la mère de Clémentine avait glissé le breuvage dans sa poche.

La Métisse allait néanmoins insister, quand on frappa à la porte de la rue.

— Pas un mot, fit la Miette, devant l'homme qui va entrer.

— Je suis plus prudente que le serpent qui se cache sous l'herbe, plus prudente que le bison qui fuit dès qu'il voit l'homme, sachant qu'il n'a pas de plus mortel ennemi.

— C'est bon!

— Mais, dans tout cela, tu ne me donnes pas le reste de la somme.

— Tu le retiendras à la prochaine affaire que nous arrangerons ensemble.

Le marteau de la porte retentit une seconde fois.

— Oh! c'est bien Salomon, dit la sage-femme, je reconnais sa manière de frapper.

La Métisse s'empressa d'ouvrir, et Salomon fit son entrée dans la salle basse.

— Je vous laisse, dit la sorcière, qui avait caché précipitamment la chaudière et les flacons.

La Miette eut un geste de remerciement.

— Notre entretien ne sera pas fort long.

La marchande de poisons disparut par une porte dérobée.

— Causons à voix basse, dit Salomon, je me méfie de cette femme.

— Méfiance est mère de sûreté. Si nous avions parlé moins fort, nous ne serions pas dans la position où nous nous trouvons relativement à M. Comté.

— Tu as raison. Voyons. Tu dis que le chef de la police est vivant, mais qu'il n'est pas très solide?

— Oui.

— Pour le moment, il ne peut pas nous trahir.

— C'est vrai.

— Il faut prévenir tout retour à la vie.

— C'est à quoi j'ai songé, et j'ai commencé...

— Ah!...

— J'ai pris des renseignements.

— Quel en est le résultat?

— Je vais te le faire connaître pour que nous puissions combiner ensemble...

— Dis donc, nous croyions si bien l'avoir tué!

— Comment diable a-t-il pu s'échapper?

— Il est évident qu'il est sorti seul, car, ainsi que tu l'as dit, celui qui l'aurait retiré du caveau aurait tout raconté à la police.

— Peut-être avions-nous mal assujetti la trappe?

— Ce n'est pas un homme ce Comté, c'est un démon.

— Un démon qu'il faudra faire retourner aux enfers!

— Certainement!

— Voici donc ce que je sais sur lui. Je t'ai déjà dit qu'on l'a retrouvé mourant, sur la Plaine. On l'a transporté aussitôt à son domicile, car il a été reconnu par ceux qui l'ont relevé. Un médecin a constaté la gravité de son état. Le procureur du roi et un juge d'instruction ont essayé de lui faire dire les

noms de ses meurtriers. Il n'a pas seulement reconnu ces magistrats. Il est douteux, m'assure-t-on, qu'il recouvre les sens.

— Tu m'as déjà dit cela. N'avais-tu pas ajouté que la nature de ses blessures interdirait la parole à M. Comté, quand même il reviendrait à la vie?

— On l'avait prétendu, mais cela n'est pas.

— Voyons maintenant le plan que tu as adopté...

— Il est très simple.

— En quoi consiste-t-il?

— A veiller d'une manière spéciale sur le chef de la sûreté.

— Et puis?

— Le jour où il fera mine de se rétablir...

— Eh bien?

Salomon eut un geste de départ.

La sage-femme sembla indignée. Elle haussa les épaules.

— Fi donc!

Son complice sembla étonné.

— Connais-tu un autre moyen?

— Parbleu!

— Je serais curieux de l'apprendre, car je ne le devine pas...

— C'est cependant le plus simple.

— Je croyais que le meilleur parti à prendre était de *lever le pied*.

— Pour toi qui es un lâche.

— Eh! eh! tu m'insultes.

— Oui, car je suis indignée. Je hais la poltronnerie.

— Explique-toi alors. Je t'ai fait connaître mes idées, fais-moi connaître les tiennes.

— Quand on est courageux, on ne s'en va pas, on reste!

— Pour s'exposer à l'échafaud?

— L'échafaud n'est dangereux que pour les maladroits.

— J'en ai connu qui n'étaient pas des imbéciles, et qui cependant... C'est la mauvaise chance qui envoie souvent à l'*Abbaye de Monte à regret* et pas autre chose.

— Tu verras que nous n'irons pas.

— Je l'espère bien.

— Au lieu de partir, c'est nous qui devrions faire partir M. Comté.

— Faire partir le chef de la police de sûreté?

— Eh bien, qu'y a-t-il d'extraordinaire?

— Partir... Pour où?

— Pour l'autre monde.

— Un nouveau crime!



Tu vas surveiller Comté, s'il va mieux tu le tueras. (P. 451.)

— Non, ce sera toujours le même!

— Miette, tu es le génie du mal!

— Tu n'es pas le premier qui me l'as dit.

— Tu es impitoyable!

— Je pense à notre sécurité.

— Ma foi! tu achèveras, si tu veux, M. Comté, moi, je ne m'en charge pas!

— Allons donc! Je n'attendais pas moins de ta part...

— Cela fait honneur à ta perspicacité.

— Où vas-tu?

— Notre entretien n'est-il pas terminé?

— Ah!

— Tu feras ce que bon te semblera ; moi, je quitterai Marseille!

Le visage de la sage-femme était pourpre d'indignation.

— Mais réfléchis donc!

— Ma résolution est prise. J'ai peur de la guillotine!

— Est-ce que je la désire plus que toi?

— Je ne veux pas commettre un autre assassinat. Sur le moment, cela ne me fait pas beaucoup d'effet; mais, outre le danger que l'on court, on a des rêves pendant la nuit!

— Il ne te manquait plus que cela!

— Crois-tu que, depuis trois jours, je voyais notre victime pâle, défigurée, gisant inerte dans le caveau!

— C'est bien drôle. Tu rêves que le chef de sûreté est dans la cave, juste depuis qu'il n'y est plus!

— C'est plus fort que moi. J'ai aussi des visions menaçantes, j'entends des râles d'agonie!

— Je ne suis pas ainsi, moi!

— Voilà pourquoi tu devrais agir seule.

— Moi, une femme, je ferais tes affaires!

— Non, les tiennes.

— Salomon, rappelle-toi ce que je vais te dire. C'est toi qui te rendras auprès de M. Comté; c'est toi qui l'assassineras.

— Jamais!

— Tu crois que cela te sera difficile; tu te trompes! Pénétrer dans la chambre d'un homme malade n'est qu'un jeu pour une personne adroite; attendre le moment où on ne veille pas sur lui afin de lui planter un poignard dans le cœur, c'est chose simple pour qui est malin. On s'enfuit aussitôt et le tour est joué!

— Comme tu arranges cela!

— Veux-tu au contraire que je te fasse connaître les dangers d'un départ soudain?

— Je suis curieux...

— D'abord on laisse des soupçons derrière soi. Cela donne toujours à penser de voir un homme, qui a mauvaise réputation, disparaître soudain.

— Qu'importe si je suis loin!

— La fantaisie peut venir à un mouchard de te faire suivre. Sur ces

entrefaites, la victime parle... Il est facile d'obtenir l'extradition d'un assassin.

— Tu m'effraies.

— La police étrangère vous arrête et vous livre à la police française.

— Tais-toi!

— Votre affaire est faite. Vous n'avez même pas la pensée de nier que déjà vous êtes condamné et couvert de la chemise de force...

— Cette idée me donne des frissons.

— Songes-y bien!

— Tu es mon mauvais ange.

— Je ne savais pas qu'il y eût des anges dans ta religion!

— Je commence à croire que tu as raison.

— C'est cela!

— C'est fâcheux que nous ne nous soyons pas aperçus que Comté nous écoutait avant qu'il eût entendu...

— Ce qui est fait est fait.

— Malheureusement.

— Ainsi, c'est convenu, tu vas surveiller le Comté. S'il va mieux, tu le tueras.

— Je le tuerai!

— Pas d'hésitation, pas de crainte! Notre salut est à ce prix. Salomon, puis-je compter sur toi?

— Par le Dieu d'Abraham, je le jure!

— C'est bien, cela!

La conversation était terminée. La Miette fit encore quelques recommandations à l'israélite, puis elle alla frapper à la porte par laquelle la Métisse avait disparu.

La sorcière ne tarda pas à se montrer.

— Notre entretien est fini, dit la sage-femme, merci bien pour ton hospitalité.

— N'oublie pas que tu me dois de l'argent...

— Sois tranquille!

La mère de Clémentine s'adressa à son complice :

— Sors avant moi, je ne désire pas plus que tout à l'heure que l'on nous voie ensemble.

— Tu as raison!

Miette attendit que le bruit des pas de Salomon ne se fît plus entendre pour quitter la maîtresse de Tisté, laquelle ne manqua pas de lui rappeler une dernière fois sa dette.

XLV

NUIT D'ORAGE

Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels l'état du bonhomme Barbe ne cessa d'être très grave.

Les voisins, ne le voyant plus sortir, s'informaient auprès de sa femme et de sa belle-mère.

— Ce n'est rien, répondaient-elles, une courbature qu'il est prudent de soigner.

— Vous feriez peut-être bien de consulter un médecin.

— Inutile, disait la Miette, je connais mieux les maladies que n'importe quel docteur. D'ailleurs, Barbe lui-même ne veut pas être soigné par d'autres personnes que sa femme et moi.

— Il a peut-être raison.

La sage-femme ne mentait pas, en disant que le mari de sa fille ne voulait pas de médecin. C'était elle qui avait fait tous ses efforts pour lui persuader que sa maladie était légère et que des médicaments, autres que ceux que Clémentine et elle lui donnaient, pourraient lui coûter la vie.

Les deux femmes se contentaient de lui faire prendre de temps en temps une tisane anodine qui, suivant l'expression vulgaire dont se servait la Miette, ne lui faisait *ni froid, ni chaud.*

— Il faut espérer que, de cette manière, il mourra de sa maladie et que nous n'aurons pas besoin de recourir aux grands moyens!

Clémentine ne pouvait dissimuler un frisson quand sa mère parlait ainsi.

Elle était du reste pleine d'attentions pour son mari, qu'elle veillait souvent et à qui elle ne parlait qu'avec bonté.

Barbe était touché de cette sollicitude apparente.

— Oh! quand je serai rétabli, disait-il, comme je la récompenserai de tout cela!

Il songeait à ce trésor qui était caché dans un égout, à ce trésor dont lui seul connaissait l'existence, et qui rendait sa fortune égale aux fortunes les plus considérables.

— O ma Clémentine, murmurait-il, je vois combien je me suis trompé sur ton compte. Tu seras récompensée, je veux te procurer tous les plaisirs de la vie.

Quelles étaient pendant ce temps-là les pensées de la fille de la Miette?

Félix était sans cesse présent à sa pensée. Quoiqu'elle ne l'eût pas revu

depuis le jour où il avait rencontré sa mère, elle connaissait toutes ses actions, car elle le faisait surveiller.

Félix n'avait pas retrouvé Paula, et Clémentine elle même était étonnée de n'avoir pas eu de nouvelles de la jeune femme. Cette disparition affectait vivement le contremaître. Il vivait seul, se montrait triste, chagrin, presque sauvage. Misé Barbe savait qu'il n'allait que de chez lui à son atelier et de son atelier chez lui.

Clémentine réfléchissait à cette attitude.

— Le cœur de ce garçon est une véritable énigme. Quel genre d'affection a-t-il pour moi? Il semblait, autrefois, malgré son amour pour sa maîtresse, vouloir se rapprocher. Maintenant, il me fuit. Je ne puis croire que le sentiment de répulsion qu'il éprouve pour ma mère soit si fort. Quelques propos entendus sur elle, et dont je lui prouverai la fausseté quand je voudrai, en sont uniquement la cause.

Clémentine crut enfin comprendre pourquoi elle n'avait pas revu Félix.

— J'ai trouvé! Il m'aime, et c'est justement pour cela qu'il ne cherche plus à me voir. Autant que j'ai pu le comprendre, il est d'une nature timide et honnête. C'est parce que je suis mariée qu'il essaie de m'oublier!

Il sembla à la jeune femme qu'une lueur soudaine éclairait son esprit.

— C'est cela. Si j'étais veuve, il reviendrait à moi!

La fille de la Miette se prenait alors à désirer ardemment que le pauvre Barbe mourût. Lorsque sa mère, dans ces moments-là, avait des paroles de mort pour l'infortuné, elle prêtait une oreille plus complaisante qne d'habitude. Depuis quelque temps, elle avait rompu avec M. Jean, sans motif apparent, et bien que celui-ci n'eût cessé d'être galant et tout à fait aimable avec elle.

La sage-femme avait été ouvertement contre la fin de cette liaison.

— Accorde-lui peu, mais, de grâce, ne te brouille pas avec lui. Nous avons besoin de son argent, et ses cadeaux ne sont pas désagréables.

Clémentine n'ayant pas écouté ces conseils intéressés, la mère était restée en relation, avec le teinturier à qui la rupture n'avait pas fait perdre son amour. Elle lui promettait de le réconcilier avec sa fille et elle parvenait ainsi à lui soutirer de temps en temps quelques pièces d'or.

Sur ces entrefaites, après une nuit bien passée, un mieux sensible se déclara chez Barbe.

— Tu n'as pas de chance! dit la Miette à Clémentine.

— C'est vrai, répondit laconiquement celle-ci en courbant la tête.

Ce même jour, la sage-femme reçut la visite de Salomon.

— Eh bien! lui demanda-elle, le Comté, comment va-t-il?

— Il n'est pas encore mort!

— Il ne va pas mieux du moins?

— Je ne pense pas.

— Comment, tu n'en es pas sûr?

— Il m'est assez difficile d'être renseigné.

— Mais, malheureux, il faut faire attention!

— Sois tranquille, j'y suis aussi intéressé que toi?

— D'où vient que tu es mieux vêtu?

— Je suis de mieux en mieux avec Laurentin qui, depuis sa sortie de prison, achève de manger ce qui reste de la fortune de son neveu. C'est lui qui a voulu... Du reste, je me trouve à mon aise ainsi. Il est plus aisé de faire des dupes quand on est bien vêtu que lorsqu'on est déguenillé.

— Je le crois sans peine... Et Cadet?

— Il n'est pas toujours d'accord avec son complice...

— Mauvaise affaire!

— Pourquoi?

— Parce que d'une dispute il peut sortir une dénonciation!

— Ne crains rien, je veille au grain.

— Tu en as besoin de toutes les manières. Surtout, fais attention au chef de la police de sûreté!

— J'y ferai attention!

— L'échafaud est là s'il revient à la vie.

— Brr... Je frissonne... Ne me parle pas de ça...

— Veux-tu manger quelque chose? Reste à souper avec nous.

— Merci, c'était bon autrefois, avant ma liaison avec Laurentin. Adieu!

— Au revoir, et prends garde!

Salomon était déjà parti.

La Miette hocha la tête.

— Je n'augure rien de bon. Demain, je me mettrai en campagne pour me débarrasser moi-même de notre ennemi. C'est une chose terrible que l'on ne puisse compter sur personne.

Ce soir-là, l'état de Barbe fut encore plus satisfaisant que le matin.

Clémentine pouvait à peine dissimuler sa consternation; la Miette affectait d'être souriante et gaie.

— Pourquoi t'inquiètes-tu? La Métisse m'a vendu de quoi achever la guérison. Quand tu voudras, nous lui ferons prendre ce remède souverain.

Le soir, le bonhomme Barbe se sentit appétit et demanda à manger. Clémentine et Miette lui servirent avec empressement un plat de pommes de terre.

— Si cela pouvait lui donner une indigestion et le tuer! fit la sage-femme avec un sourire odieux.

La fille ne répondit pas.

Barbe ne put manger que fort peu, puis il s'endormit tranquillement.

— Eh bien! que penses-tu de cela? dit Clémentine à sa mère.

— Je pense qu'il nous enterrera toutes les deux et que tu es condamnée pour la vie à le subir...

— C'est ce que nous verrons.

— Ah!

— Je prendrai la fuite, je m'en irai dans une autre ville, à l'étranger même, pour qu'il ne me retrouve plus.

— Tu auras tort.

— Est-ce bien toi qui parles?

— Oui.

— Je ne te comprends pas.

— Je veux dire que c'est une mauvaise chose que de quitter son mari. Tout le monde est contre vous!

— Oh! peu m'importe l'opinion des autres!

— Pourquoi t'expatrier inutilement?

— Est-ce que j'ai une patrie, moi? Est-ce que je tiens à mon pays?

— Puis tu sais que je ne suis pas pour les demi-mesures!

— J'en suis sûre, tu vas me parler encore d'empoisonnement.

— Tu te trompes. Je ne t'en soufflerai plus mot... Tu sais que j'ai un flacon... Je ne te le donnerai que quand tu me prieras de te le remettre.

Clémentine resta pensive.

La Miette mit la table pour le repas du soir.

Aucune des deux femmes ne mangea.

M. Comté n'eût pas beaucoup gagné à écouter à la porte. Pas un mot ne s'échappa de leur bouche pendant tout le dîner.

Avant de se lever, Miette prit la parole.

Elle repoussa le plat de pommes de terre dont le malade avait mangé une portion et qui était placé devant elle.

— Nous n'aimons pas ça autant que ton mari. Lorsqu'il sera rétabli, il faudra lui en faire souvent à ce pauvre cher homme!

Il est impossible d'exprimer avec quel accent ironique la Miette s'exprimait. Cette femme était bien le génie du mal.

Son intonation moqueuse fit le plus grand effet sur sa fille qui tressaillit comme si un serpent l'eût mordue. Elle saisit sa mère par le bras; puis, d'une voix, où il y avait à la fois de la colère et de la menace :

— Tais-toi! dit-elle.

Miette se contenta de hausser les épaules d'un air de pitié.

— Couchons-nous. Ton mari n'a plus besoin qu'on le veille! A propos,

M. Jean m'a chargé de te souhaiter le bonjour. Malgré ton abandon, il ne t'en veut pas.

Clémentine était pâle et avait les dents serrées.

— Je te défends de me parler de cet homme!

— C'est bon, c'est bon. Mais pourquoi te mettre en fureur?

— Parce que tu m'importunes depuis un moment.

— Ah! je te fatigue!

— Ne le comprends-tu pas?

— Je ne suis pas assez intelligente pour cela.

— Maintenant je t'ai avertie!

— Quel caractère revêche!

— Je suis telle que tu m'as faite!

— Tu me ressembles fort peu.

— Trop, malheureusement!

— Merci du compliment. Il est court, mais flatteur!

La jeune femme s'était laissée tomber sur sa chaise d'un air accablé.

— Te sens-tu malade?

— J'ai chaud.

— Le temps est en effet fort lourd. Il fait une chaleur accablante. Quelque orage se prépare.

La Miette ouvrit la fenêtre. Le ciel était noir et menaçant.

Dix heures sonnaient à une horloge à poids qui se trouvait dans la salle à manger.

— Bonne nuit! dit la sage-femme à sa fille.

— Tu restes ici?...

— Je reste!

Une fois seule, Clémentine prit la chaise et s'assit devant la fenêtre. Un moment, elle fut comme absorbée par ses pensées, puis des paroles s'échappèrent de ses lèvres.

— Que fait-il en ce moment?

Elle garda un instant le silence, puis elle dit :

— Mon bien-aimé doit reposer. Il est fatigué sans doute par les travaux de la journée.

La jeune femme crut voir dans la rue une personne arrêtée et qui semblait considérer la croisée éclairée par la lumière.

— Si c'était lui!

Une idée lui vint.

Elle se pencha et appela :

— Monsieur Félix, est-ce vous? Monsieur Félix!



A coté d'elle, Félix était assis. (P. 461.)

— Non, c'est moi, Patadais, qui viens de fermer le magasin.
Clémentine eut un geste de déception. Cependant elle se ravisa.
— N'oubliez pas de mettre le verrou comme il faut.
— Est-ce que je le mets mal, d'habitude?
— Ce n'est pas ce que je veux dire...
— Soyez tranquille, en ce cas. Bonsoir, misé Barbe.

— Bonsoir!

Clémentine rentra dans l'appartement.

— Folle que j'étais de croire qu'il était là. Il n'y a que cet infirme de Patadais qui m'aime d'un amour réel.

Cette femme se trompait en parlant ainsi. Il y avait un homme qui avait pour elle une affection pieuse et sainte, une affection honnête et loyale, mais qui n'en était pas moins ardente et passionnée. Cet homme n'était autre que son mari et elle n'y pensait pas!

Il était onze heures lorsque Clémentine songea à imiter sa mère et à se coucher. Elle voulut fermer la croisée et s'aperçut que la pluie commençait à tomber. Le vent soufflait avec force.

C'était un véritable orage qui s'annonçait... Le ciel, si longtemps menaçant, réalisait ses menaces...

En un instant, il acquit la plus grande violence. Un éclair, suivi d'un grondement de tonnerre, illumina l'appartement.

Clémentine craignait la foudre.

— J'ai peur, dit-elle, j'ai peur!

Un moment s'écoula pendant lequel la tempête redoubla de fureur. L'émotion de Clémentine ne faisait, elle aussi, que s'accroître.

Un tremblement nerveux l'agitait, elle claquait des dents.

— Qu'ils sont heureux de dormir, les autres! murmura-t-elle. Ils n'entendent pas tout ce bruit!

Elle aurait pu maintenant éteindre la lumière sans cesser d'y voir. Les éclairs se succédaient avec une telle rapidité que leur clarté semblait continue.

— Si je réveillais mon mari! dit Clémentine. Non, il est capable d'être effrayé comme moi, car la maladie lui a rendu l'esprit faible. Ma mère plutôt dissiperait mon épouvante et me ferait compagnie... Mais non, elle me tiendrait ces horribles propos qui lui sont habituels, mieux vaut être seule!

Comme la jeune femme venait de dire ces mots, le tonnerre gronda avec une telle force que les carreaux de vitre semblèrent prêts à se casser.

Clémentine n'hésita plus. Elle s'élança vers la chambre où se trouvait sa mère.

La Miette se levait.

— Qu'est-ce que tu as, que t'arrive-t-il? dit-elle en voyant les traits bouleversés de sa fille.

— Cet orage, cette tempête... Le tonnerre m'effraie... tu le sais...

La sage-femme eut un sourire.

— Ah! c'est juste! Tu es peureuse, moi rien ne m'épouvante!

— Tu es bien heureuse.

— Ce bruit m'ennuie seulement parce qu'il m'empêche de dormir! Tu t'es habillée bien vite.

— Je n'étais pas encore couchée.

— Ton mari veille-t-il, lui aussi?

— Je n'en sais rien.

— Il doit dormir. Dis donc, s'il nous faisait cette surprise agréable de ne plus s'éveiller; mais cela n'arrivera pas!

— Tais-toi! fit Clémentine.

Comme si le ciel eût été indigné des paroles de la Miette, un nouveau grondement retentit, plus prolongé encore.

— Le moment est mal choisi pour parler comme tu le fais, continua la jeune femme.

— Au contraire, il ne saurait être plus propice. La nature n'est pas mieux disposée que nous. Ainsi que le dirait la Métisse, le génie du mal règne en maître.

La sage-femme eut un rire strident.

— Ta gaieté est cynique.

— Tiens, toi aussi tu prends un langage pompeux?... Et la sorcière, elle s'imagine que je lui paierai ce que je reste lui devoir de son flacon de poison!

Ce mot poison fit sur Clémentine son effet accoutumé.

Elle tressaillit.

— A propos, continua la Miette, j'ai oublié de te faire voir la liqueur dite de testament. Elle est rouge comme du sang.

— Qui sait? peut-être y en a-t-il... du sang?...

— Ma foi!... bien souvent j'ai entendu dire que la vieille femme égorgeait de petits enfants pour composer ses breuvages.

— Oh!...

— Qu'as-tu? Tu es d'une sensibilité étonnante.

— Tu en as si peu, toi!

— Oui, et il a bien fallu que le hasard en mît une quantité quelconque dans la famille.

— Le hasard?

— Tu es surprise?

— Pourquoi pas Dieu?

— Tu as envie de faire un sermon aujourd'hui. Tu perds ton temps, car je n'ai jamais cru et ne croirai jamais ni en Dieu, ni au diable!

Un coup de tonnerre suivit encore ce blasphème. Loin de s'apaiser, les voix de la tempête mugissaient toujours.

La Miette ouvrit une armoire en sortit le flacon de la Métisse et le déboucha.

— N'est-ce pas que cette odeur est engageante? dit-elle à sa fille.

— Laisse-moi!

— De quoi as-tu peur? N'ai-je pas promis de ne te donner cette liqueur que quand tu me prierais de te la remettre?

— Il est vrai, mais...

— Avoue que la mort de Barbe t'arrangerait bien... Te remarierais-tu?

— Quelle question?

— Tu ne voudrais peut-être pas recommencer... L'expérience n'a pas été heureuse, il est vrai...

— Ne m'ennuie pas... Autrement je vais te quitter et me renfermer dans le cabinet où je couche.

La Miette eut un sourire diabolique.

— Si une compagnie quelconque t'est nécessaire et si la mienne t'est désagréable, je puis appeler M. Jean. Il aurait de plus douces paroles que moi, lui!

— La plaisanterie est de mauvais goût.

— C'est si peu une plaisanterie que si tu veux...

— Je sens la colère me gagner!...

— Tu aimerais mieux alors la société de M. Félix.

Clémentine eut un geste d'impatience et ne répondit pas.

— En pareil cas, qui ne dit rien consent, fit la Miette.

Sa fille alluma une autre lampe.

— Où vas-tu?

— Puisque tu ne veux pas me laisser tranquille!

— Eh bien?

— Je t'abandonne la place.

A son tour, la Miette haussa les épaules.

— Fais comme tu voudras!

Quand la sage-femme fut seule, elle s'abandonna à ses pensées.

— Tôt ou tard j'arriverai à mes fins; je veux que ce soit elle-même qui empoisonne le bonhomme. Elle est jolie, je lui trouverai un mari ou un amant qui nous tirera de la position fâcheuse où nous sommes. Nous quitterons ce quartier, et l'on oubliera que Clémentine a eu pour mari un balayeur! Je pourrais bien faire la besogne moi seule, je pourrais bien verser moi-même à Barbe le bouillon de onze heures, comme on dit, mais cette idée ne me plaît pas. J'ai décidé que je n'aurais pas la responsabilité entière de cette action. Il faut que ma fille soit ma complice, il faut qu'il y ait entre nous le lien puissant qui unit, souvent malgré eux, ceux qui ont commis un crime ensemble; autrement elle serait capable de me reprocher plus tard d'avoir agi dans son intérêt, et qui sait? au milieu d'un accès de vertu, peut-être me dénoncerait-elle! En lui

faisant donner elle-même la mort à son mari, je me mets à l'abri et je suis sûre de sa discrétion. Je me venge ensuite de tous ses grands airs de vertu. Oui, elle a l'air de me dédaigner parfois parce que, étant plus jeune que moi, elle a mené une existence moins échevelée. Patience, patience!

La Miette alla s'étendre sur sa couche.

— Clémentine s'habitue à l'idée de se débarrasser de son mari. Peu à peu l'envie lui viendra de faire usage de la liqueur de la Métisse. Ce qui est dommage, c'est qu'elle ne profite pas de l'occasion que lui offre la maladie du bonhomme et qui est vraiment magnifique.

La sage-femme souffla la lumière.

Au même instant, un éclair immense illumina la chambre.

— Diable, diable, dit-elle, il paraît que ça ne cesse pas.

La Miette ricana.

— C'est Clémentine qui doit avoir peur. Elle est capable maintenant, après être venue me trouver, d'aller trouver son mari!

Miette ne se trompait pas. Clémentine continuait à éprouver une frayeur terrible et songeait, en effet, à se rendre dans l'appartement où reposait le malade.

Elle hésitait néanmoins.

— Ne ferais-je pas mieux de me coucher et de me mettre la tête dans les draps pour ne pas voir et ne pas entendre?

Elle se décida à s'étendre sur son lit, comme sa mère l'avait fait.

Les éclairs et les coups de tonnerre devinrent moins fréquents, elle tomba dans une sorte de somnolence.

Quand elle s'éveilla, la tempête avait cessé, mais elle se sentit très abattue Elle n'eut pas la force de quitter ses vêtements et elle se rendormit en restant habillée.

Clémentine avait souvent des rêves, comme nous le savons. Elle en eut un encore : il lui sembla qu'elle se trouvait dans une grotte, sur le bord de la mer, à la suite d'un orage semblable à celui qui venait d'avoir lieu.

Les vagues menaçantes battaient les rochers et le ciel était encore couvert de noirs nuages.

A côté d'elle, Félix était assis.

Elle se sentait rassurée et heureuse auprès de celui qu'elle aimait et qui lui disait de douces paroles.

— Soyons l'un à l'autre, fit-elle dans un moment de passion.

Mais une force invincible la sépara de lui et une voix dit :

— C'est impossible!

A la joie succéda alors la douleur.

Félix avait disparu. Elle ne le voyait plus, mais elle sentait qu'un danger terrible le menaçait.

Elle se tordait les mains avec désespoir. Des gémissements sortaient de sa poitrine qu'un cauchemar affreux oppressait.

La Miette apparut toujours dans son rêve.

— Toi, maman !

— Oui, moi, qui viens te dire pourquoi tu ne pourras jamais être ni la maîtresse, ni l'épouse de celui que tu adores.

— Ah !

— C'est parce que le bonhomme Barbe a fait un pacte avec Satan pour que désormais tu portes malheur à tous ceux qui auront de l'amour pour toi?

— Ce pacte finira-t-il?...

— Lorsque le *balayeur* mourra!

— Tu mens!

— Je dis la vérité!

— Et quand mourra-t-il?

— Bien après toi, si tu n'y mets remède.

— Tu veux dire si je ne l'empoisonne!

— Oui

— Le flacon est-il là?

— Le désires-tu!

— Non, non!

— Puisque je te dis que tu n'as pas à craindre l'échafaud!

Clémentine éprouvait la même horreur qu'éveillée, pour donner la mort à son mari.

Elle resta un instant inerte.

Mais soudain la pensée du danger que courait Félix lui revint.

— Je désire le voir!

— Sois exaucée, dit la Miette.

La grotte avait disparu.

Clémentine se trouvait sur une grève couverte de sable mouvant dans lequel son amoureux était déjà engagé jusqu'à la ceinture.

Le jeune homme semblait ne pas s'apercevoir qu'il s'enfonçait peu à peu.

La fille de la sage-femme vit au premier coup d'œil le danger.

— Félix! appela-t-elle.

Celui qu'elle aimait la vit, eut un sourire et lui dit :

— Comme je me trouve bien ici!

— Mais tu ne t'aperçois donc pas que tu vas disparaître dans cette mer de sable... Mais ne vois-tu pas que dans un moment tu seras englouti, malheureux!

Il eut un sourire triste.

— Je meurs pour toi!

— Que dis-tu là?... Ce n'est pas...

— Cela est, dit la Miette. Ne t'ai-je pas raconté que ton mari porterait malheur tant qu'il vivrait à ceux que ta beauté séduirait!

— Mon Dieu!

— Tu es encore à temps pour sauver Félix. Veux-tu le poison?

La sage-femme sortit, en disant ces paroles, le flacon rouge de sa poche.

Clémentine repoussa la fatale liqueur avec terreur.

Elle eût voulu voler au secours du jeune homme : elle ne le pouvait. Une crampe paralysait ses membres. Elle était obligée de rester à quelques pas de l'endroit où il continuait à disparaître lentement.

Bientôt la poitrine fut entièrement couverte. Il ne restait plus que la tête et le cou.

Félix souriait toujours.

Il souriait encore quand le sable atteignit le menton.

Rien ne pouvait égaler le désespoir de Clémentine qui s'aperçut que la Miette s'éloignait.

— Ma mère, ma mère!

— Eh bien?

— Est-il réellement vrai que mon mari soit la cause de tout cela?

— Je le jure!

Elle regarda Félix. Le sable allait atteindre les yeux.

La sage-femme continuait à s'éloigner.

— Donne-moi le poison!

— Il est trop tard, disait maintenant la Miette.

Le sable couvrait le front.

— Ma mère, ma mère, grâce, grâce! Aie pitié de moi, donne-moi le poison. Ma mère, ma mère!

Clémentine s'éveilla.

— Que me veux-tu? dit la sage-femme, que les cris poussés dans son sommeil par la femme de Barbe avaient fait accourir.

— Le poison, le poison!

— Ne crie pas si fort!

— Hâte-toi, hâte-toi. Je veux sauver Félix!

— Es-tu folle?

La jeune femme avait sauté à bas du lit. Elle était en proie à une grande surexcitation nerveuse.

Il était à peu près cinq heures du matin. Le jour, un jour grisâtre, pénétrait dans l'appartement.

— Le flacon, je veux le flacon! répétait-elle.

— Si tu y tiens, dit la Miette, je vais le prendre!

— Oui.

La sage-femme s'éloigna un instant. Pendant ce temps, un mieux s'opérait dans l'état de Clémentine.

Sa mère reparut avec la liqueur fatale.

— Tiens!

La fille de la Miette passa sa main sur son front.

— Qu'est-ce donc?

— Le poison!

— Ah!

La mémoire lui revenait.

— Je me souviens, dit-elle, je me souviens. Quel rêve affreux!

— Que veux-tu faire de ce flacon?

— Rien, rien...

— Tu as donc encore peur?

— Peur! De quoi?

— D'être découverte...

— Il me semblait que l'existence du bonhomme faisait le malheur de celui que j'aime, mais puisqu'il n'en est pas ainsi...

— Qui sait?...

— Que dis-tu?

— Crois-tu que, s'il a véritablement de l'amour pour toi, M. Félix ne doit pas souffrir d'être le rival d'un balayeur, c'est-à-dire d'un homme exerçant le métier le plus vil?

— Tais-toi!

— Crois-tu que ce jeune homme, toujours bien mis, soit satisfait de voir une créature comme toi, pleine de délicatesse et de sentiment, en la possession d'un rustre?

— Maman!

— Ah! tu m'irrites à la fin...

— Pourquoi donc?

— Tiens, voilà le flacon. Fais-en ce que tu voudras; jette-le par la fenêtre si cela te plaît.

— Tu m'avais promis de ne me le montrer de nouveau que lorsque je te supplierais de me le donner.

— Ne l'as-tu pas fait? Et pouvais-je savoir que tu rêvais en me demandant la liqueur de testament? Je ne suis pas sorcière, comme la Métisse.



Écoutez, il appelle! (P. 472.)

— Tu es aussi méchante et aussi perfide qu'elle.

— Finissons-en! La porte de la chambre de ton mari est ouverte. Viens! Tu ne l'éveilleras pas. Il y a justement un bol de tisane sur la table qui est près de son chevet. Quand il s'éveillera, il boira...

La Miette avait saisi Clémentine par la main et s'efforçait de l'entraîner.

— Je ne veux pas.

— Tu as encore peur!... Décidément, il faut que tu aies bien peu de sang dans les veines. Tout t'épouvante...

— Oui, un crime!

— Un crime! allons donc!

— Que signifie?

— Est-ce un crime, fillette, que de se débarrasser du fardeau qui oppresse? Est-ce un crime de préférer à une existence de sacrifices, de honte, de regrets, les plaisirs de la vie, de la jeunesse, de l'amour? Je puis te parler ainsi, moi qui les ai tous connus, moi qui ai goûté à toutes les ivresses! Vivre comme tu vis, vivre jeune avec un vieil époux, ce n'est pas vivre!

Clémentine paraissait ébranlée. Néanmoins elle dit encore:

— Je ne veux pas... Que m'a-t-il fait cet infortuné qui m'aime tant pour que je lui donne la mort?

La Miette répondit :

— Ce qu'il t'a fait? Il a fait ton malheur!

— C'est vrai, mais...

— Cet homme qui feint la bonté, la naïveté presque, est un rusé. Quand je t'ai conseillé de te marier avec lui, ce n'est pas moi qui me suis trompée, c'est lui qui nous a trompées! Ignorait-il que le bruit courait dans son quartier qu'il possédait un trésor? Ignorait-il qu'on le disait millionnaire? Non, et il laissait dire. Il a tout fait pour que tu tombasses en son pouvoir, tu dois tout faire pour te délivrer de lui!

La sage-femme étreignait toujours le poignet de Clémentine.

Celle-ci, peut-être encore sous l'influence de l'horrible cauchemar, se sentait comme fascinée.

Elle murmura encore cependant :

— Je ne veux pas!

— Oh! comme je reconnais peu mon sang! Oh! comme je reconnais peu ma fille! Que tu es lâche! Mais puisque je t'assure l'impunité!

— Qu'importe!

— Viens, viens, répéta la Miette en entraînant Clémentine.

Celle-ci n'opposa cette fois qu'une faible résistance.

Les deux femmes arrivèrent devant la porte de la chambre de Barbe.

— Tu vois d'ici le bol qui est sur la table! Il suffit d'y verser... Va!

— S'il était éveillé!

— Le beau malheur! N'est-il pas naturel que tu t'informes de la manière dont il a passé la nuit?

— C'est vrai!

— Hâte-toi!

Clémentine tressaillit. La Miette lui glissa le flacon dans les mains et la poussa.

Sans savoir comment, la jeune femme se trouva au milieu de la chambre.

Barbe dormait toujours. Le bonhomme avait le sommeil dur.

Clémentine se retourna du côté de la porte et vit sa mère qui lui faisait signe de se hâter.

La jeune femme ne savait plus ce qu'elle faisait. Elle s'approcha de la table et déboucha le flacon.

Elle eut une dernière hésitation bientôt vaincue par un geste menaçant de sa mère et elle versa le poison.

C'en était fait. La Miette eut un rire silencieux.

La femme Barbe mit ensuite la fiole dans sa poche. Avant de sortir de l'appartement, poussée par une curiosité bizarre, elle alla sur la pointe des pieds jusqu'à une mauvaise commode de bois vermoulu, au-dessus de laquelle se trouvait une glace.

Elle se regarda et eut une sorte de frisson en se voyant d'une pâleur livide.

Puis elle gagna lentement la porte.

Miette la prit dans ses bras. La méchante femme était ivre de joie.

— Oh! laisse-moi t'embrasser, tu as été magnifique. Ta main n'a pas tremblé pendant que tu mettais dans la tasse le liquide qui doit te rendre veuve, qui doit faire notre bonheur!

Clémentine supportait, sans rien dire, les caresses de sa mère.

— Ne fais pas autant de bruit, dit-elle cependant.

— Peu importe maintenant qu'il s'éveille! Au contraire, le plus tôt qu'il aura son compte sera le mieux. Il faut espérer que, cette fois, il s'endormira pour toujours.

— Tais-toi, tais-toi, dit Clémentine; je crois entendre sa voix!

C'était, en effet, Barbe qui appelait.

— Va, dit la Miette à sa fille qui hésitait.

— Je n'ose...

— Pourquoi donc?

— J'ai peur qu'il ne s'aperçoive de mon trouble...

— Cache-lui ton émotion. Du reste, je ne vois pas pourquoi tu es émue.

— Clémentine! répéta la voix du bonhomme.

La jeune femme se décida à entrer dans la chambre, suivie de la Miette, qui craignait qu'elle ne se trahît.

Un rapide coup d'œil montra aux deux femmes que le balayeur n'avait pas encore touché au poison

Ce fut la Miette qui prit la parole.

— Avez-vous besoin de quelque chose?

— Non, j'ai entendu du bruit et j'ai pensé que Clémentine était déjà levée. C'est pour cela que j'ai appelé.

— Comment êtes-vous ce matin?

— De mieux en mieux.

— Peut-être pourrez-vous vous lever ce soir!

— Je l'espère! Il me semble que je me sens appétit.

— C'est bon signe.

— Avez-vous entendu l'orage de cette nuit?

— Ma fille et moi sommes restées levées presque tout le temps. Clémentine, vous le savez, craint la foudre.

— Ah! pourquoi n'est-elle pas venue me trouver?

— Elle avait sans doute peur de vous déranger!

— Elle sait bien qu'elle me fait toujours plaisir!

Miette poussa Clémentine du coude.

— Parle donc!

Clémentine fit un effort, mais ne bougea pas.

Son mari continua :

— Il est étonnant que je ne vous aie pas entendues.

— Nous avons fait le moins de bruit possible.

— Je vous reconnais bien là. Mais, Clémentine, tu ne m'as pas encore embrassé ce matin.

— C'est vrai, fillette, dit la sage-femme à sa complice, tu parais malade!

— Qu'as-tu? fit Barbe déjà alarmé.

— Rien, rien.

— Dépêche-toi alors de réparer ton oubli.

Clémentine déposa un baiser sur le front de son mari.

— Que je t'aime, que je t'aime! dit encore ce dernier.

La fille de la Miette ne pouvait s'empêcher de baisser les yeux et d'éprouver des remords.

C'était à cet homme si bon, si affectueux, qui avait pour elle un amour si vrai, qu'elle avait un moment auparavant versé la mort.

Le breuvage était encore intact sur la table. Elle n'avait qu'un mouvement à faire pour empêcher l'empoisonnement, pour que l'infortuné ne mourût pas

Sans doute sa mère comprit sa pensée, car elle eut un geste menaçant qui signifiait :

— Malheur à toi, si tu l'empêches de prendre le poison!

Clémentine qui avait fait machinalement un pas vers la table recula.

Barbe toussa.

— Je sens encore ma poitrine malade... Je ne suis pas tout à fait rétabli...

— Oui, vous avez encore besoin de soins, fit la Miette.

— M'avez-vous fait de la tisane, ce matin?

— Non, j'ai décidé que vous vous purgeriez.

— Avec quoi donc?

— Avec une purge excellente et qui est dans le bol.

— Ah!

Le bonhomme se leva à demi et prit la tasse.

Clémentine se sentit défaillir. Sa mère, elle-même, éprouvait une certaine émotion.

Avant de boire, Barbe examina la liqueur.

— L'odeur n'est pas mauvaise, mais la couleur est étrange. On dirait qu'il y a du sang là-dedans!

— Je ne crois pas, fit la Miette.

— Enfin tant pis!

Le bonhomme approcha le poison de ses lèvres, mais ne but pas.

— Je ne sais pas pourquoi j'éprouve de la répugnance à avaler cela.

— De la répugnance?

— Oui, la même que j'avais à manger la soupe qui me fit tant de mal. Vous rappelez-vous?

Miette jeta un regard foudroyant à sa fille qui paraissait sur le point de défaillir.

Barbe avait toujours les yeux fixés sur la tasse.

— C'est un pharmacien qui a préparé cette purge?

— Clémentine l'a achetée.

— Les pharmaciens se trompent quelquefois.

— Rarement...

— Si ce breuvage, au lieu de me faire du bien, me faisait du mal!

— Ne le prenez pas!

— C'est ce que j'ai envie de faire!

Involontairement Clémentine eut un soupir de satisfaction.

Barbe considérait toujours la tasse avec attention.

— Eh bien! oui, je le prendrai! Après tout, ce n'est pas du poison!

La mère et la fille se regardèrent avec anxiété. Elles crurent un moment qu'il avait deviné leur projet.

Mais, d'un trait, il absorba le contenu du bol.

— Quel mauvais goût! dit-il ensuite.

XLVI

LA MORT EST LA!

Lorsque le bonhomme Barbe eut pris le poison, sa tête retomba sur sa couche.

Il sembla éprouver le besoin de dormir de nouveau.

La Miette et sa fille, qui ne demandaient pas mieux que de le laisser, sortirent de l'appartement.

— Nous avons un rude moment à passer maintenant, dit la sage-femme. Il s'agit d'empêcher les étrangers d'entrer!

— Comment faire?

— Il en vient fort peu.

— Mais si quelque camarade de mon mari, si quelque voisin demandaient à le voir?

— Nous dirions qu'il repose!

— C'est le seul moyen!

— Le plus simple. Décidément tu as peu d'imagination.

— Que veux-tu? J'ai la tête perdue!

— Tu la perds pour bien peu!

— Ah! tu trouves?

— La Métisse m'a dit que ton mari souffrirait beaucoup.

— En vérité!

— Il faudra cacher aussi ses vomissements avec soin.

— Il me semble déjà qu'il appelle!

— C'est une illusion. N'es-tu pas heureuse à l'idée que tu vas être veuve?

— Ce crime m'épouvante.

— Dans quelques jours il fera ton bonheur!

— Ou le remords de ma vie!

— Allons donc! Est-ce à moi que tu vas dire que les remords ne sont pas un mensonge?

— Puisses-tu dire vrai!

A ce moment on frappa à la porte donnant sur l'escalier.

Les deux femmes hésitèrent à aller ouvrir, mais on frappa encore.

Le nouveau venu était Polyte. Comme on le sait, il avait fait lui-même une maladie quelque temps auparavant, et Barbe avait passé plusieurs nuits à son chevet.

Dès qu'il avait appris que le bonhomme était alité, il était accouru et avait offert ses services à sa femme et à sa belle-mère.

Inutile de dire que ces dernières avaient refusé. Elles lui avaient seulement permis tout d'abord de voir quelquefois Barbe, mais le moins de temps possible.

Polyte, ayant appris que l'on ne faisait pas venir de médecin, avait hautement manifesté sa désapprobation.

— C'est une infamie, dit-il. Ces mégères veulent le laisser mourir comme un chien !

Et il allait partout, racontant à qui voulait l'entendre que Barbe manquait de soins.

— On désire sa perte, pas autre chose. La Clémentine est fatiguée sans doute d'un mari plus âgé qu'elle, ou bien elle a trouvé que le deuil des vêtements de veuve va bien à sa physionomie.

Nous n'étonnerons personne en disant que la Miette et sa fille, à qui on avait répété ces propos, détestaient cordialement le gamin auquel on avait fini par interdire tout à fait de voir Barbe et qui n'en continuait pas moins à venir tous les jours prendre de ses nouvelles.

Ce jour-là, par extraordinaire, Polyte trouva la figure de Clémentine et de sa mère moins revêche.

— Tiens, c'est vous ! dit la Miette.

— Comment va Barbe?

— Hélas! fit la sage-femme, mal!

— En vérité. Et hier, vous m'avez dit qu'il allait mieux !

— La nuit a été mauvaise.

— Ah!

— C'est peut-être l'influence de l'orage.

— Possible, mais... Puis-je le voir?

— Non, il repose... un peu.

— C'est dommage... J'avais une bonne nouvelle à lui annoncer.

— Laquelle? Ne pouvez-vous nous l'apprendre?

— M. Céret est de retour.

— Qu'est-ce, M. Céret?

— Vous ne savez pas?

— Non.

— C'est le médecin qui me soignait pendant ma maladie.

— Eh bien?

— L'autre jour Barbe me disait que, si ce docteur n'avait pas été absent, il aurait consenti à le laisser appeler.

— Tiens!

— M. Céret a été averti... Il va venir...

— C'est inutile.

— Pourquoi?

— La maladie de mon beau-fils a perdu toute gravité.

— Vous me disiez qu'il avait passé une nuit agitée.

— Une indisposition...

— Une crise, plutôt!...

— Enfin, de quoi vous mêlez-vous?

— De ce qui me regarde, misé Miette.

— Un médecin, cela coûte beaucoup d'argent.

— M. Céret m'a soigné pour rien. Voyant ma pauvreté, il n'a pas voulu recevoir d'honoraires. N'est-ce pas que c'est beau?

— Certainement, mais le pharmacien ne donne pas ses remèdes gratuitement.

— Tant vaudrait-il!

— Nous n'avons pas d'argent pour les payer.

— Je vous en ferai prêter, je vous en prêterai moi-même sur ma paye...

— Allez au diable!

Polyte s'adressa à Clémentine, qui, pendant cette conversation, avait éprouvé une émotion facile à comprendre.

— Je ne vous cacherai pas, fit-il, que votre conduite à l'égard de votre mari me semble suspecte.

La jeune femme crut devoir payer d'audace.

— Vous ne savez donc pas que vous nous importunez?

— Ah! vous trouvez...

— Restez chez vous...

— Soyez tranquille, ce n'est pas pour vous que je viens ici, je m'en garderais bien : c'est pour l'infortuné dont, je le sens, vous aurez à vous reprocher la mort!

— Allez-vous-en.

— Non!

— Misérable!

La Miette arrêta Clémentine.

— Ne crie pas si fort, tu vas être entendue de Barbe! Vous, retirez-vous, Polyte!

— Non pas sans voir mon pauvre ami.

— Mais, puisqu'on vous dit qu'il dort.

— Ce n'est pas vrai. Écoutez, il appelle!

La Miette et sa fille devinrent pâles de terreur.



L'excès de la souffrance empêcha Barbe de continuer. (P. 479.)

— Au secours! criait Barbe.

La sage-femme et sa complice ne s'attendaient pas à cela. Leur effarement surprit Polyte qui s'élança du côté de la chambre du malade sans qu'elles pussent le retenir.

Clémentine surtout était atterrée.

— Nous sommes perdues!

La Miette ne répondit pas.

— Il va découvrir que Barbe est empoisonné et alors il n'hésitera pas à nous livrer!

Un éclair passa dans le regard de la sage-femme; sa taille sembla se redresser. Un rictus contracta sa bouche.

— Allons donc! fit-elle.

— Que vas-tu faire?

Pour toute réponse, la Miette ouvrit un tiroir et saisit un couteau, le même qui avait servi à frapper M. Comté.

— Voilà qui nous aidera à lui faire garder le silence, dit-elle.

Clémentine frémit.

— Viens avec moi! dit la Miette.

Les deux complices pénétrèrent dans la chambre de Barbe dont le teint était devenu verdâtre.

— Qu'éprouvez-vous? disait Polyte.

— Un malaise horrible dont je ne puis me rendre compte!

— Vous souffriez ainsi cette nuit?

— Non, j'ai dormi, je n'ai presque pas entendu l'orage.

— C'est singulier... Votre belle-mère me disait... tout à l'heure.

— C'est depuis que j'ai pris le remède que je suis ainsi.

— Ah! vous avez pris un remède!

La Miette dit aussitôt :

— Oui, une purge... Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle l'éprouve un peu.

Polyte regarda avec attention les deux femmes.

— Quel est le nom de cette purge?

— Je l'ignore.

— Ah! où vous l'êtes-vous procurée?

— Chez un pharmacien de la Grand'Rue. C'est un voisin qui m'a donné l'adresse.

— Et pouvez-vous me donner le nom de ce pharmacien?

— Ma foi, je l'ai oublié... Mais pourquoi ces questions?

L'ami de Barbe eut un air singulier.

— Pourquoi?... Vous le demandez?...

— Oui, est-ce que vous désireriez vous purger aussi?

La Miette, en disant ces paroles, avait pris un air ingénu qui ne trompa pas Polyte. Ce dernier allait répondre sans doute d'une manière ironique, quand Clémentine intervint :

— Vous voyez que mon mari est plus souffrant! N'avez-vous pas honte de causer ainsi en sa présence? Je suis sûre que vous le fatiguez!

— Tu as raison, dit la Miette.

— Vous, Polyte, retirez-vous! continua la jeune femme.

— Me retirer!

— Dépêchez-vous!

Polyte haussa les épaules.

La mère de Clémentine torturait le manche du couteau qu'elle avait caché sous son tablier.

— Eh bien!

Barbe, qui depuis un moment faisait de vains efforts pour vomir, put prendre la parole.

— Ma femme a raison, Polyte. Ne vois-tu pas que tu nous gênes! Tu reviendras demain.

Polyte sentit presque les larmes lui venir aux yeux.

— Ah! je vous gêne!

— Oui.

Le gamin se dirigea vers la porte.

— Puissiez-vous ne pas regretter de m'avoir fait retirer!

— Que veux-tu dire?

— Je le sais bien. Votre belle-mère et sa fille me comprennent aussi.

— Ne l'écoute pas, fit Clémentine.

— Sois tranquille!... Polyte, tu as tort de penser du mal de ma femme. C'est une chose que je ne te pardonnerai jamais, entends-tu?

— Malheureux!

Barbe allait répondre, mais une nausée l'en empêcha.

Polyte se dirigeait vers la porte accompagné de la Miette qui ricanait.

— Quelque chose me dit que vous êtes des misérables!

— Veux-tu donc te taire, dit la sage-femme, lâche coquin!

— Il n'y a pas de coquin ici, mais deux coquines : votre fille et vous.

— Tais-toi!

— Pourquoi avez-vous la main sous le tablier. Est-ce vous cacheriez une arme?

— Déguerpis un peu vite.

Polyte était arrivé à la porte qui donnait sur le palier. La sage-femme l'ouvrit et la lui referma sur le nez, sans s'inquiéter des menaces que proférait l'ami de Barbe.

La Miette allait retourner près du lit de son gendre, quand elle se trouva face à face avec sa fille horriblement pâle.

— Q i'allons-nous devenir? balbutia Clémentine.

— Ma foi, je n'en sais rien. Il aurait mieux valu ne pas le laisser sortir d'ici!

— Il va nous dénoncer!

— Qui sait?

— C'est certain. Nous sommes perdues!

— Tu te dépêches trop... Je me suis tirée de situations aussi embarrassantes.

— Polyte a tout compris...

— C'est mon opinion.

— Eh bien?... Que faire?... Devons-nous fuir?

— Attends...

— On monte dans l'escalier... Si c'était déjà...

— Mon Dieu, mon Dieu, que tu es peu courageuse!

— N'ouvre pas au moins.

— Allons, allons, du sang-froid!

— Barricadons-nous!

— Ne sois pas si pressée!...

Au milieu du danger, la Miette semblait avoir tout son sang-froid.

Tandis que sa fille mettait le verrou à la porte, elle appliqua son œil contre un petit trou, sorte de judas improvisé pratiqué dans la muraille.

Un cri de joie s'échappa de sa poitrine.

— Qu'est-ce? fit Clémentine avec émotion.

— Nous sommes sauvées peut-être, mais il faut se dépêcher...

— Qui est donc là?

— Salomon!

La sage-femme se hâta d'enlever le verrou et d'ouvrir la porte.

Elle se trouvait face à face avec son complice.

— Tu ne pouvais arriver plus à propos, lui dit-elle d'une voix brève.

— Ah!

— N'as-tu pas rencontré quelqu'un dans l'escalier?

— Oui, un gamin ayant une blouse bleue et un mouchoir rouge autour du cou.

— Il faut que tu rejoignes cet enfant, que tu en fasses ce que tu voudras pour qu'il ne puisse pas parler, que tu le tues au besoin!

— M'expliqueras-tu?

— Plus tard... le temps presse... Hâte-toi... Il s'agit de ton salut à toi... il s'agit de notre salut à tous... Il sait tout... C'est lui qui a sauvé M. Comté!...

Salomon eut une sorte de rugissement et s'élança dans l'escalier.

La Miette laissa échapper une exclamation de triomphe. Elle se retourna vers sa fille.

— Eh bien? dit-elle.

Elle ajouta :

— Salomon le rejoindra, va... Il croit trop y avoir intérêt pour le manquer...

Clémentine éprouva une sorte d'admiration pour sa mère.

— Je l'ai dit, je le répète, tu as le génie du crime!

— Nous sommes hors de danger!

— Mais si Salomon ne rattrappait pas Polyte.

— Il le rattrapera et il l'*étourdira!* Je suis sûre de notre homme. Retournons auprès de ton mari.

Un nouveau cri de douleur venait de se faire entendre du côté de la chambre

Quand les deux empoisonneuses y rentrèrent, Barbe était droit sur son séant. Le poison, qui lui avait laissé un instant de trève, reprenait son œuvre! Le malheureux éprouvait d'horribles tortures.

— J'ai soif! disait-il. Un peu d'eau pour apaiser mes souffrances, un peu d'eau!... Au feu!... Je brûle... Mon Dieu!... Quelle douleur atroce, quelle douleur insupportable!

Sa femme remplit une tasse d'eau qu'elle lui tendit.

Il la vida avec empressement et se sentit un peu soulagé.

— Ça va mieux, mais ..

— Qu'éprouves-tu? demanda Clémentine avec un air de sollicitude...

— Une chaleur à la gorge.... Il me semble que l'on me brûle le creux de l'estomac avec un fer chaud.. Par moment, je ne peux pas respirer. Une sueur froide me couvre le corps... Je voudrais vomir et je ne le peux pas.

Comme Barbe venait de dire ces mots, les vomissements le prirent tout à coup.

Il rendait des matières verdâtres parsemées de filets de sang.

— Quelle douleur, quelle douleur! répéta-t-il.

La Miette lui tâta froidement le pouls. Il était petit, serré, fréquent.

— La coquine, murmura-t-elle, en pensant à la Métisse, qu'y met-elle donc dans sa liqueur de testament?...

Après avoir vomi, Barbe renversa la tête en arrière. Il avait des mouvements convulsifs dans les muscles de son visage. Par moment, tout son corps semblait se tordre.

Il se plaignait du mauvais goût qu'il avait à la bouche.

Et sa voix, tandis qu'il articulait ces plaintes, était tellement altérée qu'on eût eu de la peine à la reconnaître.

— Le pharmacien a dû se tromper, murmurait-il, car l'idée ne lui venait pas de soupçonner d'un crime sa femme ou sa belle-mère. Est-ce que ce remède fait souffrir toujours ainsi, misé Miette?

La mère de Clémentine ne répondit pas.

— Non... Oh! je suis perdu, je suis perdu!...

Sa femme eut la force de lui prendre la main.

— Courage!

— Oh! j'avais raison d'avoir de la répugnance à prendre cette liqueur couleur de sang!

— C'est vrai.

— La mort... la mort est là... je la sens, elle approche... Ah! ah! ah! mon Dieu!

D'intolérables souffrances s'emparaient de nouveau du bonhomme.

— C'est étrange! Au dedans, je brûle; au dehors, j'ai froid, je frissonne!... Je sens comme une espèce de crampe qui me saisit les jambes... Et toujours ce goût âcre, acide, amer!

Le malheureux recommença à vomir.

Clémentine était dans un état voisin du désespoir.

Elle aurait certainement, à cette heure, sacrifié plusieurs années de son existence pour sauver la vie de son mari, pour réparer son crime.

La Miette restait impassible.

— Allons, tout va bien! Dans une heure, Barbe sera mort et tu seras libre, fillette.

— Tu me fais horreur! lui répondit Clémentine.

— Horreur, pourquoi?... N'est-ce pas toi qui a versé le poison?

— Qui m'y a entraînée?

— Si tu ne l'avais pas voulu, je ne t'y aurais pas forcée.

Ce court dialogue venait d'avoir lieu dans la cuisine. Lorsque les deux femmes rentrèrent dans la chambre, Barbe paraissait aller un peu mieux.

La fille de la Miette se prit à espérer la guérison.

— Vous voyez bien, dit-elle à son mari, que vous ne mourrez pas.

Clémentine avait prononcé ces paroles, les yeux baissés, comme si elle n'osait pas regarder sa victime.

Barbe hocha la tête.

— Je sens que cela va recommencer!

— Seigneur Jésus!

— Il faut que je me dispose à vous quitter...

— Ne parlez pas ainsi, dit la Miette.

Une convulsion venait de s'emparer de Barbe.

— Oh! fit-il, il me faudrait un moment de repos... Je voudrais passer un instant sans ces horribles tortures... J'ai à t'apprendre, Clémentine, des choses bien importantes...

Miette ouvrit de grands yeux.

— Dois-je me retirer? demanda-t-elle.

— Vous pouvez rester.

Le bonhomme livrait un combat héroïque. Il semblait repousser la mort qui s'approchait... Comme pour se donner un peu plus de force, il saisit la main de sa femme.

— Avant tout, dit-il, il est nécessaire que tu me promettes de ne pas m'en vouloir!

— Moi... jamais!... Vous êtes le meilleur des hommes!...

— Pourquoi ne me tutoies-tu plus?... D'ailleurs ne te hâte pas de faire mon éloge... Clémentine je t'ai indignement trompée...

— Je... ne comprends pas...

— Immédiatement après notre mariage, j'aurais dû te dire... j'aurais dû te faire connaître...

— Quoi?

— Je ne sais ce qui m'en a empêché?... J'ai eu de mauvaises pensées, je le confesse... je l'avoue!... C'est pourquoi je t'ai caché...

L'excès de sa souffrance empêcha Barbe de continuer.

La mère et la fille se regardèrent. Une même pensée, un même soupçon venait de traverser leur esprit.

Cette fois, ce fut la Miette qui alla prendre une tasse d'eau pour essayer d'éteindre momentanément le feu qui dévorait Barbe.

Celui-ci but l'eau avec avidité et eut ensuite un soupir de soulagement.

— Voyons, continuez, dit la mère de Clémentine.

— Ce qui me fit garder mon secret, reprit Barbe, c'est le changement qui eut lieu à mon égard quand vous fûtes persuadées que j'étais pauvre... Je crus que celle qui était depuis peu ma femme ne l'était devenue que par avidité, par espérance de posséder une fortune considérable, mais tout cela a bien changé. Tu es depuis quelque temps la meilleure des épouses, Clémentine, la plus douce des amies...

La Miette avait la respiration haletante. Ses yeux brillaient.

— En croirai-je mes oreilles? Le trésor existe donc?

— Oui.

— Imbécile, pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt?

Le bonhomme Barbe regarda la sage-femme avec étonnement; celle-ci ne s'en aperçut même pas.

— Je ne m'étais donc pas trompée, Clémentine!... Victoire!... Où est-elle, cette fortune?

— Elle est...

Le balayeur se pencha pour vomir.

La Miette semblait avoir oublié l'état de son gendre.

— Serait-ce dans cette maison que vous avez transporté le magot?... Non, je parie qu'il est resté à votre ancien domicile, vieux renard!

Barbe avait de nouveau renversé la tête en arrière, comme il le faisait après chaque crise.

Sa voix était à peine distincte. Il souffrait toujours horriblement.

La sage-femme ne faisait pas attention à cela; ce n'était pas à cela qu'elle songeait.

Le démon de la cupidité l'agitait au plus haut degré.

Comme le bonhomme poussait des gémissements, elle dit :

— Cessez de gémir, répondez-moi vite!

Clémentine, bien qu'elle partageât l'impatience de sa mère, ne laissa pas que d'être indignée.

— Attends! Ne vois-tu pas ce qu'il endure?

— C'est vrai, c'est vrai... Mais s'il mourait sans dire...

— Ce serait malheureux...

— Tu vois bien?

Barbe était un peu plus calme...

— Où est le trésor?

— En un endroit que moi seul connais...

— En vérité!

— Mais vous nous indiquerez ce lieu? fit la Miette.

— Hélas! vous ne sauriez pas le trouver seules!...

Un cri rauque échappa à la méchante femme. Sa consternation était grande.

— Allons donc, vous voulez plaisanter...

— Le moment serait mal choisi...

— Il est vrai... Mon Dieu, mon Dieu, comment faire?...

— J'étais décidé, si je me rétablissais, à jouir avec vous de ces richesses.

La Miette s'arracha une poignée de cheveux.

— Allons, voilà qu'il va falloir regretter sa mort!

Pour la seconde fois Barbe regarda sa belle-mère avec surprise, mais cette impression ne fut encore que passagère. Clémentine venait de prendre la parole.

Tandis que Miette n'avait plus sa présence d'esprit, Clémentine, l'avait maintenant tout entière.

Elle prit la main de son mari dont le corps était tout couvert d'une sueur visqueuse. Elle se pencha vers lui et, sans faire attention à la fétidité de l'haleine du malheureux, à l'odeur nauséabonde et infecte que le poison lui faisait exhaler, elle lui dit de sa voix la plus douce :

— Barbe, mon ami, réunis toutes tes forces. Si tu ne parviens pas à m'indiquer un moyen de découvrir le trésor, je vais rester dans la misère.



Infâme, cria-t-elle, c'est toi qui m'as perdue! (P. 486.)

Cherche, cherche bien ce moyen. Ne préfères-tu pas, puisque tu dois me quitter, me laisser riche et honorée?

— Bien, très bien, dit la Miette.

Le bonhomme semblait chercher.

— Je me souviens!

— Ah!

— Un jour... je m'occupai à tracer sur du papier un plan des égouts... Avec ce plan que j'ai conservé, il me serait possible... car... c'est... dans les égouts...

Une lueur d'espoir brilla dans l'œil de Clémentine.

— Indiquez-nous... où vous avez déposé... le papier!...

— Hâtez-vous, fit la sage-femme.

Comme elle venait de dire ces mots, un nouveau vertige s'empara de sa victime. Barbe, qui s'était soulevé légèrement, retomba.

— Hâtez-vous! hâtez-vous! répéta la Miette.

— Je souffre, je souffre plus que jamais... Laissez-moi!... La mort... la mort... Elle est là, là en face... Je la vois!

— Paroles inutiles! Où est le plan?

Le balayeur regarda la mère et la fille d'un air égaré.

— Le plan!... Quel plan?... Je ne sais pas ce que vous voulez dire!

Les deux femmes eurent un véritable accès de désespoir.

Clémentine alla vers une armoire qu'elle se mit à fouiller, dans l'espérance de découvrir le précieux papier qui devait servir à faire trouver la route conduisant au lieu où le trésor de son mari était enfoui...

La Miette essayait toujours de faire parler le pauvre homme, mais sans y réussir.

— Deux mots, disait-elle, c'est tout ce que l'on vous demande... deux mots... Où est le plan?... Lorsque nous l'aurons, nous vous le présenterons et vous n'aurez qu'à mettre le doigt... à l'endroit... Ah! il ne m'écoute pas, il ne m'entend pas!

Barbe ne faisait plus attention aux supplications de l'empoisonneuse.

— Il sera dit, fit celle-ci avec rage, que je n'aurai commis que des maladresses avec cet homme depuis le jour où je lui ai fait épouser ma fille jusqu'à celui... où nous l'avons... Ah! Clémentine...

Elle ne finit pas, elle n'osa pas finir, mais Barbe avait entendu et cette fois tout compris...

La plainte prête à s'échapper de sa bouche s'arrêta... Une lueur subite brilla dans ses yeux mornes...

Il se dressa sur son séant et son regard terrible alla de Miette à Clémentine qui s'était arrêtée pétrifiée.

— Misérables! dit-il.

Il voulut lever le bras comme pour les maudire et les vouer à la vengeance du ciel.

Il n'en eut pas le temps.

Le poison, poursuivant sa tâche impitoyable, l'obligea à pousser des hurlements.

Clémentine ne cherchait plus, la Miette n'avait plus même le courage de parler. Immobiles, elles considéraient.

Peu à peu, les cris s'arrêtèrent, les convulsions de la face et du corps cessèrent; Barbe ferma les yeux et tomba dans une sorte d'insensibilité. L'agonie commençait.

L'infortuné avait perdu ses facultés intellectuelles, mais il souffrait encore, car son corps avait parfois des soubresauts.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent pendant lesquels il resta dans cet état.

Soudain les empoisonneuses tressaillirent. Un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier et l'on frappa à la porte de l'antichambre.

— Au nom de la loi, ouvrez! dit une voix forte.

Clémentine et la Miette se regardèrent effarées.

— Qu'est-ce que cela peut être?

— Parbleu!... Ne comprends-tu pas?... La Rousse!...

— Ah!

— Salomon n'aura pu rejoindre Polyte et Polyte aura parlé.

— Mais alors... on va nous conduire en prison!...

— Comme tu dis...

— On nous accusera d'avoir tué...

— Eh! mon Dieu!... oui...

— Le verrou y est. Ne l'enlève pas, au moins!

— Que faire?...

— Nous barricader...

La même voix se fit entendre :

— Au nom de la loi, ouvrez!

— C'est affreux, fit Clémentine. J'ai peur... j'ai peur!

— Il vaudrait peut-être mieux obéir à la sommation.

— Je ne le veux pas, je ne le veux pas!

— Ils vont enfoncer la porte!

— Plaçons des meubles pour les empêcher de pénétrer.

Pour la troisième fois, la voix répéta :

— Ouvrez, au nom de la loi!

Miette avait pris son parti

— On obéit quand on est innocent, murmura-t-elle comme si elle avait déjà arrêté son système de défense.

Elle échappa à sa fille qui s'efforçait de la retenir et retira le verrou.

Clémentine, éperdue, poussa un cri et, rentrant dans la cham re de Barbe, alla se réfugier près de celui-ci.

Le pauvre homme, qui ne devait plus recouvrer ses sens, était toujours en proie à des convulsions. Il avait aussi par moment comme un hoquet.

La jeune femme saisit la main qui pendait hors du lit et y resta attachée. Espérait-elle encore que celui à qui elle avait versé le poison la protégerait?

Les agents de la force publique avaient cependant fait irruption dans l'antichambre.

A leur tête se trouvait un homme ceint d'une écharpe tricolore et qui se tenait droit et ferme malgré la pâleur de ses traits.

Miette poussa un cri :

— M. Comté!

Le chef de la police de sûreté eut un sourire de satisfaction.

Il mit la main sur l'épaule de Miette.

— Je vous arrête, dit-il simplement.

La sage-femme était terrifiée. Les agents l'entourèrent.

M. Comté s'adressa à un gamin qui était à côté de lui et qui n'était autre que Polyte.

— L'autre inculpée est sans doute dans la chambre du malade. Comment faire pour s'en emparer sans qu'il s'en aperçoive?

— En effet, dit Polyte, je connais mon ami; il aime beaucoup sa femme. Une émotion trop vive pourrait aggraver son état.

— Cependant...

— Mais si vous me laissiez pénétrer auparavant avec M. Céret?

— Mon devoir s'y oppose, je vais entrer avec vous.

— En ce cas, laissez ici tous ces gens qui vous accompagnent.

Polyte se retourna vers un monsieur habillé de noir qui était entré à la suite du cortège et qui n'était autre que le médecin qu'il avait proposé le matin aux deux femmes.

— Venez, monsieur, dit-il.

Le docteur entra dans l'appartement à la suite de l'agent et de l'ouvrier et avisa aussitôt une grande cuvette remplie de déjections que la Miette et Clémentine n'avaient pas songé à cacher.

— Mettez-moi cela de côté, fit-il.

Il s'approcha ensuite du lit de Barbe, qu'il considéra. Puis il prit le pouls et resta un instant attentif

Pendant ce temps, Clémentine, qui était agenouillée près de la couche, se couvrait le visage de ses mains.

L'examen de M. Céret ne fut pas long.

— Cet homme va mourir !

— Quoi ! dit Polyte, il serait possible !

— C'est certain. Il ne reprendra plus sa connaissance.

— Mon Dieu !

— Vous pouvez arrêter sa femme sans crainte de lui causer de l'émotion. Il n'éprouvera plus, désormais, aucun sentiment.

Polyte était désolé.

— Quel malheur ! quel malheur ! je suis donc venu trop tard !

Clémentine n'avait pas fait le moindre mouvement tandis que ceci se passait.

Lorsque Comté s'avança vers elle, alors seulement elle releva la tête.

— Je ne vous suivrai pas ! fit-elle. Plutôt mourir !

Le chef de la police de sûreté se dirigea vers la porte et fit signe aux agents qui attendaient

Deux d'entre eux allèrent à Clémentine qui se leva et saisit une chaise comme pour s'en faire une arme.

On la lui enleva.

Elle se débattit alors en criant : A l'assassin, à l'assassin !

Ses cheveux étaient épars sur ses épaules. Elle semblait folle.

Dans la lutte, un des agents fut mordu à la main. Cet homme lui donna un coup de poing sur la tête qui l'étourdit.

Clémentine tomba et ne tarda pas à se relever. Mais déjà on lui avait passé les menottes. Elle était prise. La rage et le désespoir étaient peints sur son visage. On l'emmena de force dans l'appartement où sa mère également enchaînée se trouvait.

Barbe ne s'était pas aperçu de ce qui se passait. Les convulsions et les hoquets avaient diminué et la fin arrivait rapidement.

La Miette, entourée d'agents de police, n'avait cessé de blâmer la conduite de sa fille.

— Quand on n'a rien fait, quand on n'a rien à se reprocher, on n'a pas besoin de résister !

A sa vue, Clémentine tenta de s'élancer sur elle.

— Infâme, cria-t-elle, c'est toi qui m'as perdue !

Mais la sage-femme hocha tranquillement la tête.

— Elle ne sait ce qu'elle dit. Pauvre enfant, c'est le désespoir qui l'égare !

Il fallut bientôt quitter la maison.

Polyte et le docteur Céret restèrent auprès du malheureux Barbe.

— Oh! si vous pouviez le sauver! dit l'ouvrier.

— C'est impossible! répondit le médecin.

— Essayez encore, je vous en supplie!

— Dans une heure il aura rendu le dernier soupir.

M. Comté avait eu la précaution de faire venir une voiture qui était restée sur la place Saint-Michel et qu'un agent alla quérir dès que les deux femmes eurent été prises.

Inutile de dire que cette voiture, la vue des agents, avaient mis les habitants du quartier en rumeur. Il y avait des groupes nombreux devant la maison de la sage-femme quand elle et sa fille apparurent ayant les menottes aux mains.

— Qu'ont-elles fait?

— On prétend qu'elles ont commis un vol.

— Ça ne m'étonne pas de la part de la Miette, mais la Clémentine...

— Une femme qui a des amants!

— Le bonhomme Barbe, que doit-il penser de cela?

— Il est bien malade, dit-on.

— Qui sait! Peut-être lui ont-elles donné du poison!

— C'est pour cela qu'on les arrête!

— J'avais toujours cru ces femmes capables de commettre un crime.

— Et moi aussi!

— Et moi aussi!

Clémentine et sa mère furent introduites dans la voiture. Deux agents entrèrent avec elles. Un autre se plaça sur le siège.

M. Comté monta dans un fiacre qui suivit.

Les prisonnières et leur cortège s'éloignèrent assez rapidement.

Les commentaires avaient continué à aller leur train, comme on dit vulgairement.

— S'il est vrai qu'elles ont empoisonné Barbe...

— Eh bien?

— Elles seront condamnées à mort.

— Oh! pour cela elles peuvent y compter!

— L'exécution aura lieu à Aix.

— Non, à Marseille.

— En vérité, monsieur Loustaud, en vérité?

M. Loustaud était un gros homme qui était premier clerc de maître Jean, notaire, rue Saint-Ferréol.

Il avait la passion de pérorer au milieu des groupes. Son désir en cette circonstance fut exaucé à souhait.

A peine eut-il dit que l'exécution aurait lieu à Marseille qu'il fut entouré et pressé de questions.

— Nul n'est censé ignorer la loi. Comment, vous ne savez pas qu'elle prescrit que la guillotine doit être dressée sur la place publique la plus voisine de l'endroit où le crime a été commis?

— C'est donc sur la place Saint-Michel qu'aura lieu...

— C'est à présumer...

— Oh! quelle chance! quelle chance!

Loustaud, qui appartenait au parti de l'opposition, ne laissa pas échapper une occasion de nuire au gouvernement...

— Le roi fera sans doute grâce! dit-il ironiquement.

Il y eut autour de lui un murmure général.

Il ne resta plus sur la porte que le pauvre être disgracié que nous connaissons sous le nom de Patadais.

— Est-ce un rêve? fit-il.

Il essuya une larme qui coulait sur sa joue.

— Ce n'est pas possible... Clémentine n'est pas coupable... Son mari est bien malade, il est vrai, mais ce n'est pas elle...

A ce moment, Polyte sortait de la maison, l'air effaré.

— Comment va M. Barbe?

— Il est mort!

Nous devons ne pas oublier un incident du trajet des deux empoisonneuses, du chemin de Saint-Pierre à la prison.

La voiture passa devant un cabaret situé sur la porte duquel deux hommes étaient assis. Ces deux individus étaient Laurentin et Cadet.

Le premier, en voyant les agents de police, ne put retenir un mouvement nerveux.

— Qu'as-tu donc? demanda Cadet.

— Rien.

— T'imagines-tu que je n'aie pas compris?

— Alors pourquoi me questionnes-tu?

— Je suis étonné que ta frayeur, quand tu aperçois des individus de la Rousse, ne t'ait pas encore trahi.

— Que veux-tu?... c'est plus fort que moi!

— Je te plains!

A ce moment, Cadet lui-même eut un mouvement nerveux. Il se leva.

— Qu'as-tu à ton tour? fit Laurentin.

Cadet semblait égaré.

— Est-ce une illusion ou un fantôme? J'ai peur!

— Eh bien?

Cadet venait de voir dans le fiacre M. Comté qu'il croyait agonisant dans son lit.



Elle était venue, la sombre messagère. (P. 491.)

Il eut un cri.

— Nous sommes perdus!

Laurentin était redevenu pâle.

— Qu'y a-t-il?

— Il y a... il y a que M. Comté est vivant et guéri!

— Mon Dieu!

— Qui sait s'il ne vient pas d'arrêter...

— Oui...

Les deux bandits s'approchèrent d'un rassemblement qui s'était formé après le passage du cortège.

— De qui vient-on de s'emparer?

— On prétend que c'est d'une sage-femme du chemin de Saint-Pierre!

— La Miette!

— Justement.

Cadet se tourna vers Laurentin.

— Vois-tu?

— Et de quoi est-elle accusée?

— D'assassinat, ainsi que sa fille.

— Sa fille!

Laurentin pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

Cadet l'entraîna loin du groupe qui augmentait toujours.

Dès qu'ils furent dans une rue écartée, les complices s'examinèrent.

Ils étaient livides tous deux.

— Tu as peur? dit Cadet.

— Et toi aussi... que faire?

— Quitter la France!

— C'est la seule chose...

— Où aller?

— Si nous partions pour l'Amérique!

— Soit! Il vaut mieux le nouveau monde que la guillotine!

— Et ma femme et mes enfants, que vont-ils devenir?

— Ma foi, tu y as pensé si peu jusqu'ici!

— Ce n'est pas une raison.

— Reste si tu veux, je quitterai seul Marseille. Je saurai par les journaux ce que tu seras devenu.

— Tu m'épouvantes!

— N'hésitons pas alors!

— Pour prendre la mer, il faut donner son nom, fournir un passeport, et qui sait si M. Comté n'a pas pris ses précautions...

— C'est vrai...

— Comment faire?

— Une idée!

— Voyons si elle est bonne!

— Nous pourrions gagner par terre l'Italie et là avec de l'argent...

— Nous n'en avons plus beaucoup...

— Nous nous arrangerons. Il s'agit pour le moment de fuir!

— Oui, fuyons!

Il était dix heures du soir.

Tandis que la Miette et sa fille étaient dans leur cachot, tandis que M. Comté ne se félicitait qu'à demi de l'arrestation qu'il avait faite, car il se disait que Laurentin, Salomon et Cadet étaient encore en liberté, l'endroit où s'était passé, le matin, le terrible drame que nous avons raconté offrait un lugubre aspect.

Un gros cierge éclairait la chambre de Barbe dont les fenêtres étaient entr'ouvertes. Sa lueur, vacillant au moindre souffle qui venait du dehors, donnait parfois à chaque objet une ombre gigantesque.

Il restait quelques traces de la résistance désespérée opposée par Clémentine; une table que l'on n'avait pas songé à relever était renversée, une partie des rideaux du lit gisaient arrachés.

Sur le lit était étendu le cadavre de l'infortuné époux enveloppé d'un long suaire.

A genoux près de la couche, une vieille femme priait et pleurait. C'était Marianne, la cousine du bonhomme.

La mort était bien là.

Elle était venue, la sombre messagère! Elle avait répondu à l'appel du poison.

XLVII

MORT DE DEUX SCÉLÉRATS

Le jour qui suivit l'arrestation des deux empoisonneuses, M. Comté se leva de bonne heure.

Quoique relevant à peine de maladie, dès quatre heures du matin, il était sur pied.

— Il s'agit de ne pas s'amuser! Les deux femmes sont *coffrées*, mais ce n'est pas tout! La Miette n'est que complice du drame de Saint-Giniez dont les véritables auteurs sont Laurentin et Cadet. Ce dernier a ensuite à son actif le meurtre du maçon. Il y a encore Salomon. Il a participé à l'assassinat de la belle-sœur de Laurentin et aidé la Miette à jeter dans une cave certaine personne à laquelle je tiens beaucoup, un M. Jacquinet, un homme très distingué et qui m'a rendu de très grands services. Ce n'est pas tout. Je dois aussi rechercher où la femme Barbe et sa mère se sont procuré le poison qui a servi à donner la mort au balayeur. Si je ne me trompe, il sort de l'officine d'une atroce sorcière nommée la Métisse, laquelle a pour amant un affreux galopin

que l'on a arrêté hier pour vol dans un magasin du Cours. Ce galopin s'appelle ..

M. Comté ouvrit un cahier où se trouvaient des rapports écrits à l'encre rouge.

Il feuilleta un instant.

— M'y voici. Il s'appelle Tisté et cette étrange folle l'a surnommé Ariel, l'ange déchu.

M. Comté sortit de sa poche un miroir.

Il se regarda un instant, puis il eut un sourire de satisfaction.

— Je suis moins pâle qu'hier. La santé revient. On ne dirait pas qu'il y a peu de temps les médecins, aussi impitoyables que Salomon et la Miette, m'avaient condamné à périr!

Le vieillard remit son miroir dans sa poche.

— Ah! ah! il n'est pas beaucoup d'agents de police comme moi, qui ne pensent qu'à leur devoir! Et dire que l'on veut me mettre à la retraite!

Il fit entendre un petit rire sec.

— Eh bien! on m'y mettra, mais quand j'aurai terminé cette affaire.

Le chef de la police de sûreté sonna.

Personne ne vint.

— Pomponne, Pomponne!

Le bruit des pas de l'agent ne se fit pas entendre.

— Est-ce qu'il ne serait pas dans l'antichambre? Je lui avais cependant recommandé d'être exact ce matin.

Le vieillard se dirigea vers la porte qu'il ouvrit.

Son rire sec retentit, plus fort que jamais.

— Tiens, c'est drôle!

L'agent de police n'avait pas manqué à son devoir; il était bien venu, mais il s'était endormi à son poste.

— Et cependant il est jeune, lui, il est robuste! fit M. Comté. Voilà les hommes qui nous remplaceront, nous autres vieillards! Est-ce que chose pareille m'est jamais arrivée? Pomponne! Pomponne!

Pomponne s'éveilla en sursaut.

— Que voulez-vous?

— Que tu sois éveillé et que tu répondes à mes questions. Entre.

L'agent obéit.

— Dis-moi! Ne m'as-tu pas raconté qu'un individu prenait de mes nouvelles tous les jours?

— En effet.

— Lui as-tu chaque fois répondu, suivant mes ordres, que mon état était désespéré?

— Oui.

— Bon. Il n'a alors jamais manqué de se présenter...

— Hier seulement...

— Ah! comment est-il cet individu?

— C'est un homme de quarante à cinquante ans, qui porte des vêtements sordides, et dont le visage a quelque chose de repoussant. Lorsque je lui dis que vous êtes très malade, il n'a pas l'air trop mécontent...

— N'es-tu pas parvenu à savoir qui il est?

— J'ai essayé vainement de l'interroger.

— Ne pouvais tu-le suivre?

— Je l'ai fait une fois, mais, en route, j'ai perdu sa trace.

— Je regrette de n'avoir pas eu plus tôt la pensée de le voir. S'il revient aujourd'hui, tu me le conduiras.

L'agent s'inclina.

— Pomponne!

— Monsieur le commissaire.

— Vers huit heures, deux ou trois de tes camarades viendront me prendre pour m'accompagner à Saint-Giniez, où je dois faire une perquisition. Tu m'avertiras aussitôt.

— Je n'y manquerai pas.

Pomponne allait se retirer quand M. Comté le rappela de nouveau.

— Est-ce que l'individu qui venait s'informer de l'état de ma santé n'avait pas la barbe et les cheveux très longs?

— En effet.

— Connais-tu un nommé Salomon?

— Non, monsieur.

— Alors tu ne connais personne!... Bon... c'est bon!

M. Comté resta seul.

— Je suis sûr, murmura-t-il, que l'individu aussi satisfait quand on lui disait que j'étais sur le point de mourir devait être Salomon. La Miette et lui ont dû découvrir que je n'étais plus dans la cave... Ils guettaient mon rétablissement pour prendre la fuite... Heureusement que le vieux renard a pensé à cacher son retour à la vie... Quelle bonne inspiration j'ai eue! Sans cela les oiseaux se fussent envolés, tandis que... Je tiens la Miette et je veille sur les autres... C'est égal! ma maladie m'a fait beaucoup de tort... On s'est empressé de relâcher Laurentin et Cadet, faute de preuves... Des preuves! J'en aurai aujourd'hui et de bonnes : le cadavre de leur victime!... Je rattraperai ces deux scélérats. Malheur à eux!

Le vieillard fit une pause.

— Quant à Salomon, je lui ferai payer cher son audace si c'est lui, comme

tout me le porte à croire, qui est venu ces jours-ci savoir comment j'allais. Je lui prouverai que maintenant je suis parfaitement rétabli... Mais il doit le savoir déjà... et c'est dommage!...

Le chef de la police de sûreté regarda une montre posée sur sa table.

— Six heures. J'ai encore deux heures de loisir. Lisons ces rapports.

M. Comté ne tarda pas à repousser les dossiers ouverts devant lui. Il se leva et se mit à marcher dans l'appartement.

— Cadet est-il aussi habile que le chevalier de la Torche? Non, certes. Le drame de Saint-Giniez, l'assassinat du maçon, l'affaire Barbe, mon assassinat à moi, valent-ils, réunis, les exploits des Incendiaires? Me rapporteront-ils autant d'honneur? Je ne le crois pas. Ah! autrefois, c'était le bon temps!

M. Comte revint s'asseoir.

— Il s'en est fallu de bien peu que je ne laissasse ma vie dans la maison du chemin de Saint-Pierre. Pour m'échapper de cette cave avec les terribles blessures que j'ai reçues, j'ai accompli de tels tours de force que M. le procureur du roi voulait à peine me croire quand j'ai fait ma déclaration! Ce procureur du roi, il ne vaut certes pas M. de Marillan. Il semble croire, lui, que le devoir d'un magistrat est de brusquer tout le monde, de se montrer ignorant et incapable. Le père de M. Georges pensait au contraire que la politesse est une nécessité! Et quel homme supérieur c'était!...

Il était huit heures précises quand le chef de la police de sûreté et son escouade partirent pour Saint-Giniez.

On se rappelle les indications précises que M. Comté, déguisé, avait entendues sur l'endroit où se trouvait la malheureuse créature que le maçon avait murée.

La Miette avait désigné à Salomon le logement de Cadet comme étant le lieu où la belle-sœur de Laurentin avait été ensevelie presque vivante.

Le vieillard conduisit donc ses agents à cette maison qui appartenait au marquis de Barbentane.

Toutes les murailles furent sondées. On démolit deux ou trois cloisons avant de découvrir celle derrière laquelle une infortunée avait trouvé le trépas.

Les recherches furent enfin couronnées de succès. Une fois le rideau rouge soulevé, un affreux spectacle se montra à tous les yeux.

Le corps de la victime était retenu à la muraille par des crampons de fer. Une odeur insupportable s'exhalait de ce cadavre à demi rongé par les vers.

Les hommes présents avaient vu dans leur vie bien des drames, ils avaient été témoins de choses bien étranges, cependant ils ne purent retenir un murmure d'horreur.

— Oh! dit M. Comté, il me faut maintenant tous les meurtriers!

Le chef de la sûreté ne rentra à Marseille qu'à la nuit tombante.

Que faisaient pendant ce temps-là Laurentin et Cadet?

— Fuyons! avaient-ils dit. Gagnons un port d'Italie où nous nous embarquerons pour l'Amérique.

Et ils s'étaient mis en marche.

Ils n'avaient osé prendre une diligence de peur que l'on ne pût facilement découvrir leurs traces. Ils allaient donc à pied.

Après quelques heures de marche, Laurentin fut le premier à se sentir fatigué.

Ils entrèrent dans une auberge pour prendre leur repas du soir et au besoin y passer la nuit.

Dans la salle commune un individu se trouvait attablé.

— Salomon! murmura Laurentin qui était devenu tremblant.

— D'où vient ta frayeur, demanda Cadet, est-ce que tu verrais des gendarmes?

— Salomon est là! répéta Laurentin. Salomon, le juif!

— Eh bien?

— Ne comprends-tu pas?...

— Je l'avoue...

— Il est capable de tout... Si nous décampions...

— Pourquoi?... Tout à l'heure, c'était toi qui te plaignais de la fatigue.

— Double raison pour que nous nous remettions en route, puisque ma lassitude n'existe plus.

— Déjà dispos... Mais nous ne nous sommes pas seulement assis.

— Partons!

— Non, non, moi j'ai besoin à mon tour de me reposer. D'ailleurs, tu as tort d'avoir peur de Salomon... C'est un bon enfant...

— Il peut nous dénoncer?...

— Lui! Il s'en garderait bien .. S'il est ici, s'il a jugé à propos de quitter Marseille, c'est qu'il a comme nous peur de quelque chose... Eh! eh! c'est aussi la résurrection de M. Comté et l'arrestation de la Miette...

— Tu as peut-être raison...

— Nous allons du reste savoir à quoi nous en tenir...

Cadet alla vers Salomon qui, accoudé sur la table, semblait réfléchir profondément et n'avait pas fait attention à la présence des deux complices.

Cadet lui frappa sur l'épaule.

Salomon tressaillit.

— Je parie que tu as cru que c'était un gendarme ou un agent de police.

— J'ai eu peur, en effet...

— Et est-ce à moi que tu rêvais ainsi?

— Ne te moque pas de moi...

— Que fais-tu ici?

— Et vous, qu'y faites-vous?...

— Nous voyageons pour notre agrément...

— Moi aussi... ou plutôt c'est parce que je n'ai pas réussi à rejoindre à temps certain gamin...

— Il y a aussi M. Comté, n'est-ce pas?...

— Le misérable se rétablissait tandis que je le croyais en train de faire sa crevaison. Quand je l'ai vu apparaître sur sa porte avec Polyte, j'ai cru avoir affaire à un revenant et je me suis enfui sans regarder derrière moi...

— Où vas-tu?

— Je n'en sais trop rien... à l'étranger!

— Tu quittes la France, toi aussi?

— Il le faut bien...

— C'est pénible cependant...

— A tout autre qu'à M. Comté, j'aurais pu espérer d'échapper... Mais à lui...

— Veux-tu dîner avec nous?

— Ce n'est pas de refus bien qu'il vaudrait peut-être mieux pour moi rester seul ..

— A ton aise...

— J'accepte pour cette fois...

La nuit approchait. Cadet appela l'aubergiste et lui commanda un souper qui fut vite préparé.

Cadet, Laurentin et Salomon s'attablèrent.

Au dessert, ils décidaient de reprendre le lendemain leur route ensemble.

— Il vaut mieux décidément être trois, fit Salomon. Je change d'avis.... Avec de bonnes armes, des gens comme nous peuvent résister à vingt gendarmes.

— Oui, dit Cadet en regardant Laurentin, pourvu qu'il n'y ait pas de lâche!

Tout poltron et tout avili qu'il était, Laurentin eut un mouvement de colère, cependant il ne dit rien.

Les bandits passèrent la nuit dans l'auberge et se remirent en route le lendemain matin.

Fuyant les grands chemins, ils suivaient les sentiers où ils ne devaient rencontrer que peu de monde.

Cadet servait de guide à ses deux compagnons.

— Fiez-vous à moi, disait-il, je connais le pays!

— Parbleu! dit Laurentin à Salomon, je crois qu'à l'âge de seize ans il faisait partie d'une bande de brigands qui désolaient les environs.



Ils arrivèrent au refuge... (P. 500.)

Cadet et Laurentin étaient du reste peu d'accord. Les deux complices ne perdaient aucune occasion de se dire des choses désagréables.

Cadet était mordant et railleur. Laurentin ne pouvait oublier que cet homme l'avait entraîné au crime et était la cause de sa situation présente. Ils faillirent en venir aux mains après plusieurs échanges de paroles aigres.

A un moment donné, Laurentin marchant en avant, Cadet prit à part Salomon:

— Ne trouves-tu pas qu'il nous ennuie ce *pante* !...

— Il t'ennuie...

— Il n'est bon à rien...

— Ça c'est vrai... Est-ce que tu voudrais le quitter ?...

— Ma foi !

— Il y a une chose qui est dommage...

— Laquelle?...

— C'est que c'est lui qui a l'argent...

— Ah! sans cela!

— Il le porte toujours sur lui... Cette nuit il a dormi avec... on dirait qu'il se méfie...

— Il a peut-être raison... Combien a-t-il?

— Quinze cents francs...

— C'est peu pour trois...

— Pour deux, car, toi, Salomon, tu n'as pas la prétention de compter, j'espère...

— Et pourquoi pas?...

— Enfin, je veux bien... parce que tu es un homme avisé et qui peut être utile...

— Est-ce que tu songerais à te débarrasser de Laurentin?

— Je ne pense qu'à ça...

— Ah !... Tu le tuerais...

— Je préférerais le voler...

— Sans qu'il s'en aperçût?

— Qu'il s'en aperçoive ou non, cela m'est égal ! Ce qui m'importe seulement c'est d'avoir son magot.

Laurentin se rapprocha de ses compagnons qui furent obligés de se taire pour le moment, mais Cadet et Salomon reprirent leur conversation une heure après.

Durant cet intervalle, les fugitifs avaient fait une rencontre assez désagréable, celle d'un garde champêtre portant le costume classique de la profession, c'est-à-dire la blouse et le baudrier orné d'une plaque.

Le garde champêtre considéra les inconnus avec méfiance.

Laurentin tremblait de tous ses membres.

Evidemment le garde s'apprêtait à leur demander leurs papiers lorsque Cadet prit les devants.

— Dites donc, mon brave, la propriété de M. de Sainte-Réparade est-elle encore loin d'ici?

— Elle est à une petite lieue... Vous allez chez lui?

— Il nous attend...

— Vous êtes donc peintres en bâtiment?...

— Tout juste...

— Eh bien, alors, vous serez les bienvenus, car il y a longtemps que son architecte a promis de vous envoyer.

— Nous nous dépêchons...

— Bonjour, mes amis.

— Bonjour, mon brave.

Le garde champêtre n'avait plus aucune méfiance. Les trois vauriens s'empressèrent de quitter néanmoins, dès que cela leur fut permis, la route sur laquelle ils avaient été vus par le modeste fonctionnaire.

— Hein! dit triomphalement Cadet... Ce que c'est que de bien se souvenir du pays et d'avoir de la présence d'esprit... Et toi, ajouta-t-il en se retournant vers Laurentin, toi, qui avais peur déjà!...

— Si cet homme-là eût exigé nos passeports... Il eût pu nous gêner...

— Nous l'eussions puni de sa curiosité...

— Comment?

— Tu le demandes!... Il était seul et nous étions trois... La route était déserte... Je me fusse chargé de l'opération, car mon couteau est bien effilé...

— Oh! verser encore du sang!...

— C'eût été nécessaire... dit froidement Cadet en haussant les épaules..

Puis il murmura entre les dents :

— Imbécile et poltron!...

Ce fut de cet incident que parlèrent un peu plus tard Salomon et Cadet...

— As-tu vu?... Il claquait des dents en présence du garde champêtre.. Décidément, sa poltronnerie peut nous trahir d'un moment à l'autre...

— Il est dangereux en effet...

— Il faudra que nous nous arrangions pour... Laisse-moi réfléchir sur le moyen...

Cadet reprit au bout d'un instant :

— Je serais d'avis de ne pas coucher cette nuit dans une auberge

— Moi, je ne suis guère partisan, dit Salomon, de dormir à la belle étoile!

— Qui te parle de rester en plein air?

— Toi, il me semble!

— Tu m'as mal compris.

— Explique-toi mieux!

— Nous arriverons avant la nuit à une grotte que je connais et c'est là que nous pourrons établir notre domicile jusqu'à demain matin. Nous arracherons de l'herbe pour nous étendre.

— Je préférerais un bon lit.

Cadet cligna de l'œil et désigna Laurentin, qui marchait quelques pas en avant.

— Bon! dit le juif, j'ai compris...

— Seuls dans une grotte, à plusieurs kilomètres de toute habitation, il nous sera facile...

— Suffit!

Les deux misérables hâtèrent le pas pour rejoindre celui qu'ils méditaient de dépouiller. Ils avaient peur qu'il ne conçût des soupçons en les voyant s'entretenir si longtemps.

Ils lui firent part de leur projet de ne pas passer la nuit dans une auberge.

— Il faut, dit Cadet, laisser le moins possible de traces. C'est la prudence qui l'exige! Et puis il y a le garde champêtre que nous avons rencontré... Il saura bien que nous ne sommes pas allés chez M. de Sainte-Réparade...

— Mais nos provisions sont épuisées.

— Nous nous arrêterons au premier hameau que nous rencontrerons pour les renouveler.

Laurentin, sans méfiance, consentit à tout ce que l'on voulut. Les trois bandits achetèrent des vivres à un petit village où on leur vendit du pain, du vin et divers comestibles à un prix modique, puis ils se remirent en marche.

A peu près à la même heure où M. Comté rentrait à Marseille après sa perquisition de Saint-Giniez, ils arrivèrent au refuge dont Cadet avait parlé.

Cette grotte pouvait bien avoir été un repaire de bandits. Située dans un pays morne et désolé, dans un vallon formé par des collines arides, l'entrée en était parfaitement dissimulée par un énorme bloc de pierre.

Les trois complices étaient très fatigués.

— Je ne vois pas, dit Salomon, où nous pourrons arracher de l'herbe pour en faire des lits.

— J'avais oublié que ces collines, fit Cadet, ne brillent pas précisément par la végétation, mais, qui sait, nous trouverons peut-être de la paille dans notre logis provisoire!

— En vérité!

-- Cela ne m'étonnerait pas! Puis, du reste, n'avons-nous pas nos manteaux?

— Des manteaux, c'est peu!

— En effet, dit Laurentin.

Cadet, une fois dans la grotte, laissa ses compagnons sous la première voûte et s'enfonça dans le repaire en battant son briquet.

Il revint l'air désappointé.

— Rien, dit-il, il n'y a rien!

Salomon et Laurentin s'étendirent sur le sable qui parsemait l'entrée de la caverne.

— Ma foi, fit en riant le dernier, ce n'est pas trop dur!

En faisant leurs achats, les bandits avaient eu soin de se procurer des chandelles de résine dont la lumière les éclaira bientôt.

Les provisions furent étalées et le repas commença assez gaiement.

Salomon seul était pensif. Cadet faisait boire Laurentin qui ne demandait pas mieux que de s'étourdir.

— A la santé de la police! dit l'assassin du maçon.

— Oui, à celle de M. Comté!

— Ne vous moquez pas trop de lui! murmura Salomon. Je le verrais apparaître tout à coup, à la tête d'une brigade de gendarmes, que je n'en serais pas étonné!

— Veux-tu te taire, oiseau de triste présage, descendant de Judas Iscariote!

— Je bois à ta belle-sœur, Laurentin. Dis donc, comme elle devait se trouver mal à l'aise derrière le rideau rouge!

Le meurtrier devint pâle.

— Voilà une mauvaise plaisanterie, fit-il.

Cadet lui versa de nouveau à boire.

— Allons, allons, ne fais pas attention!

Laurentin ne tarda pas à se plaindre du sommeil.

— Eh bien, dors, idiot!

— Demain, nous nous remettrons en route de bon matin, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Alors, bonne nuit!

Salomon et son complice se regardèrent.

Laurentin prit son manteau et alla s'étendre à quelques pas des deux bandits.

Un instant après un ronflement sonore leur apprit qu'il était dans le monde des rêves.

— Eh bien, dit Cadet, est-il à notre discrétion maintenant? Pouvons-nous faire tout ce que nous voulons sans crainte que l'on ne nous dérange?

— C'est vrai.

— Où a-t-il placé les louis?

— Dans sa ceinture.

— Parfait!

— Une fois que nous lui aurons pris son argent, comment quitter ces lieux?

— Rien n'est plus facile. Tu verras...

— Où achèverons-nous de passer la nuit?

— Il y a, à trois quarts d'heure d'ici, un village où se trouve un cabaret borgne dont je connais le propriétaire. C'est un homme sûr.

— Faisons vite le coup alors!

Laurentin prononça en ce moment quelques paroles :

— Ma femme... mes enfants... grâce!

Cadet sortit son couteau.

— Tu ne vas pas le tuer, au moins? demanda Salomon.

— Je tâcherai.

— Il est aisé de lui prendre la bourse sans qu'il s'éveille.

— Pas si facile que tu crois, surtout s'il continue à bouger comme maintenant.

Laurentin rêvait toujours.

— Ce n'est pas moi qui ai tué ma belle-sœur, c'est Cadet!

A ce moment le voleur s'était penché vers lui et touchait la ceinture. En entendant son nom, il eut un mouvement brusque.

Le dormeur s'éveilla.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Laurentin pour deviner quel était le projet de son complice.

Il saisit le bras de Cadet qui, furieux, allait le frapper de son arme.

— Ah! misérable!

Le meurtrier fit un effort pour se dégager, mais en vain. Laurentin, se sentant perdu, s'il faiblissait, avait toute l'énergie du désespoir.

— Viens donc à mon aide, dit Cadet à Salomon. Prends cette pierre et écrase-lui la tête.

Mais Salomon ne bougea pas.

— Ma foi, arrangez-vous comme vous voudrez... Qu'est-ce que cela me fait que l'un ou l'autre soit vainqueur!

— Maudit chien! Tu...

Cadet n'acheva pas. Son adversaire était parvenu à se relever à demi.

Il fit un bond en arrière. Laurentin se dressa tout à fait et sortit un stylet qui était dans sa ceinture, à côté de la bourse renfermant les quinze cents francs.

Les deux hommes, debout, se trouvèrent en face l'un de l'autre, le regard plein de haine, tenant chacun leur arme à la main.

Laurentin, oubliant sa lâcheté, ne songeait qu'à se défendre et à se venger. Cadet avait résolu d'en finir avec celui qu'il avait entraîné au crime.

Quant à Salomon, il semblait complètement indifférent.

Assis près des restes du repas, il regardait d'un air narquois les deux ennemis.

— Cela ne me déplaît pas! fit-il en se frottant les mains.

Après s'être observés un instant, Laurentin et Cadet s'attaquèrent avec fureur.

Le premier coup fut porté par Laurentin, qui atteignit l'assassin du maçon à l'épaule. Celui-ci riposta immédiatement par un autre coup qui fut reçu dans le bras.

Les adversaires se saisirent ensuite, s'entrelacèrent, se lardèrent de coups de couteau.

Cadet frappa dans la figure de Laurentin, qui eut une sorte de rugissement et atteignit la poitrine de Cadet.

Cinq minutes s'écoulèrent pendant lesquelles cette lutte terrible dura.

On n'entendait qu'imprécations, blasphèmes, cris de triomphe, cris de rage sous la voûte de la caverne.

Salomon applaudissait et riait aux éclats.

— Quel bonheur de voir une pareille bataille!

Il faisait tout à fait nuit. Il n'y avait pour éclairer cette scène que la lueur jaunâtre des chandelles de résine que Salomon élevait parfois pour mieux regarder les visages grimaçants des bandits.

Les hurlements ne tardèrent pas à cesser. Laurentin tomba le premier; il avait reçu un coup de couteau dans la gorge.

Cadet n'eut pas la force de se réjouir, lui aussi était grièvement blessé.

Il eut comme un soupir et s'affaissa. Le stylet de son ennemi était entré jusqu'au manche dans le côté.

Salomon riait toujours.

— Les imbéciles! Ils se sont mis mutuellement hors de combat.

Les deux misérables étaient cependant encore vivants.

Laurentin râlait.

Cadet passa la main sur son front baigné de sueur et de sang.

— J'ai soif! dit-il.

Salomon s'approcha de lui en ricanant :

— Que faut-il à monsieur? Du vin?

— Je préférerais de l'eau!

— Ah!

— Dépêche-toi de m'en donner... Allons!

— Je ferai observer à monsieur que je ne suis pas son serviteur!

— Vil coquin!

— Monsieur est loin d'être poli.

Cadet essaya de se soulever.

— Je vais te punir...

Il retomba avec un cri de douleur.

— Efforts superflus, il faut subir mes insolences ! dit le juif.

— Malheur à moi !

Salomon s'était assis sur une grosse pierre. Il lui était facile de voir que Laurentin était perdu.

— Eh ! eh ! nous pourrons bientôt partager les quinze cents francs ! dit-il.

Cadet se souleva sur le coude.

Il adoucit sa voix :

— Salomon, mon cher Salomon, tu serais bien aimable de me donner un peu de l'eau qui se trouve dans ma gourde, pour éteindre la soif ardente qui me dévore. Je brûle... C'est la fièvre déjà... Je souffre...

— On ne menace plus maintenant, fit le juif, on n'insulte plus parce que l'on est faible, parce que l'on a besoin de moi !... Mais c'est moi qui, à mon tour, ris et me moque. Idiot, tu crois que je suis prêt à te porter secours, tu te trompes ! Tu ne calcules pas qu'il est de mon intérêt que tu meures, ainsi que ce malheureux Laurentin !

Cadet se sentit frémir.

— Je garderai pour moi seul les quinze cents francs !

— Que vas-tu faire ?

— Je vais t'achever et lui aussi.

— Infâme... Si tu approches !...

— Sois tranquille, je ne me mettrai pas à ta portée... Je suis prudent...

— Tu es lâche !...

— Tes injures me font peu... Je préfère ton or... D'ailleurs, je ne fais que profiter des leçons que tu m'as données... Je me servirai même de la pierre avec laquelle tu me disais d'écraser la tête à ton ennemi.

— Salomon !

— Oui, c'est avec cette pierre que tu feras le fatal voyage.

— Grâce !

— De la pitié ! Tu m'as dit toi-même souvent qu'il ne fallait jamais en avoir !

— Grâce ! répéta Cadet.

Salomon se mit à fredonner.

Il réunit tous ses efforts pour soulever la pierre qu'un moment auparavant l'adversaire de Laurentin lui avait indiquée.

— As-tu fini de recommander ton âme à Dieu ?... C'est ainsi, je crois, que vous appelez, vous autres chrétiens... se préparer à mourir.

— Tu ne plaisantes donc pas ?... Je n'ai pas commencé à...

— Tant pis !...

Cadet se roula sur le sable sans pouvoir se relever.



De toute sa hauteur, il lui laissa tomber la pierre sur la tete. (P. 505.)

Il voulut saisir les jambes de Salomon et le renverser.

Mais celui-ci avait fait un pas en arrière pour mieux prendre son élan.

Il s'élança vers le bandit et, de toute sa hauteur, lui laissa tomber la pierre sur la tête.

Un cri étouffé, ce fut tout ce qu'entendit Salomon.

Le meurtrier du maçon, l'assassin de la belle-sœur de Laurentin, avait rendu sa vilaine âme à Dieu ou à Satan.

Salomon eut un soupir de satisfaction.

— A l'autre maintenant!

Il enleva la pierre, et, quoique ce scélérat fût endurci au crime, il n'osa pas regarder dans quel état se trouvait la tête de Cadet.

Il alla vers Laurentin qui semblait insensible et ne râlait plus.

— Pauvre diable, il n'en a pas pour longtemps! C'est égal, il faut prendre mes précautions... Il vaut mieux l'achever!

Il leva la pierre.

A ce moment, par hasard, la malheureuse victime ouvrit les yeux.

Son regard eut une expression étrange en se fixant sur son bourreau. Il y eut du désespoir, de la menace sur son visage.

Son bras fit un mouvement comme pour parer le coup et fut écrasé ainsi que la tête.

Salomon s'essuya le front comme l'avait fait Cadet un moment auparavant.

— Les quinze cents francs sont gagnés. Il ne reste plus qu'à les prendre.

Il se pencha vers Laurentin et lui enleva prestement la ceinture.

— Bon! Les quinze cents francs doivent réellement y être... Je les sens!

Il vérifia le contenu de la ceinture à la lueur de la chandelle de résine.

— Tiens, il y a cent francs de plus que Cadet ne l'avait dit. Au partage il voulait me les voler! Dire que c'est moi qui le vole, au contraire... Enfin, je n'ai pas perdu ma journée!

Salomon enferma dans un havresac les provisions, réunit les bagages.

— Resterai-je jusqu'à demain ici à côté de ces deux cadavres?... Non, je sens que je ne dormirais pas, et la veillée serait trop pénible!... Partons et passons, s'il le faut, la nuit à la belle étoile!

Le juif but plusieurs gorgées de vin, chargea tout ce qu'il put sur ses épaules et sortit de la grotte.

La lune brillait au ciel avec une infinité d'étoiles.

— Quand j'aurai franchi la frontière, fit le bandit, je serai sauvé!

XLVIII

CLÉMENTINE EN PRISON

Il est facile de comprendre quel bruit fit à Marseille l'arrestation des deux empoisonneuses et le récit de la mort de Barbe.

M. Comté, Polyte et toutes les personnes qui avaient contribué à mettre

entre les mains de la justice la Miette et sa fille devinrent les héros du jour.

Cependant le chef de la police de sûreté n'était pas content. Il eût voulu voir aussi en prison les assassins de Saint-Giniez et Salomon, le complice de la sage-femme.

Il fouilla tous les endroits de Marseille où ils auraient pu se réfugier, fit surveiller les navires en partance et envoya les signalements à toutes les autorités de la contrée.

— Aussi, disait-il, pourquoi tout de suite après ma disparition s'est-on empressé, après une instruction sommaire, de relâcher Laurentin et Cadet contre qui je m'étais fait fort de trouver des preuves?

Il était furieux en parlant ainsi, mais il n'osait pas trop élever la voix, parce que la bévue avait été commise par plus puissant que lui.

— Ah! si M. de Marillan avait été encore procureur du roi! se contentait-il de murmurer, il n'aurait pas fait cela. A propos, ajoutait-il, j'ai des nouvelles de M. Georges et de la belle Diane de Méricourt! Ils se portent bien. Le mariage n'a pas changé Mme Diane ; elle est toujours aussi bonne et même aussi jolie qu'à l'époque de la mort du chevalier de la Torche.

M. Comté fit une descente chez la Métisse, quoique aucun aveu des empoisonneuses ne compromît la sorcière.

Il en fut quitte pour sa peine. La vieille, malgré la surveillance dont il avait ordonné qu'elle fût l'objet, avait disparu sans plus se préoccuper d'Ariel-Tisté.

Pendant ce temps-là, Miette et Clémentine étaient au secret. Leur affaire s'instruisait rapidement.

Tous les jours, elles subissaient des interrogatoires, tandis que l'autopsie du bonhomme Barbe et l'analyse des matières que le docteur Céret avait trouvées dans la chambre prouvaient que le balayeur avaitabsorbé un toxique auquel on devait attribuer le trépas.

La Miette s'était enfermée dans un système de dénégations absolues.

Quant à Clémentine, après avoir fait des aveux partiels, elle s'était rétractée en disant qu'elle n'avait pas la tête à elle quand on l'avait arrêtée et que la gravité de l'accusation lui avait fait perdre momentanément la raison.

Le jour du jugement fut fixé plus de deux mois après le commencement de l'instruction.

Deux ou trois jours avant le transfert des accusées à Aix, où elles devaient comparaître devant la cour d'assises, Félix reçut la lettre suivante qui lui fut remise par un des parents du geôlier de la prison où la Miette et sa fille étaient détenues :

« Monsieur,

« Comme vous devez me mépriser, quel dédain vous devez avoir pour moi! Vous m'avez crue honnête et je ne suis qu'une vile et misérable créature que l'on accuse d'un crime odieux!

« Dans quelques jours, je vais paraître devant mes juges. Que feront-ils de moi? Je l'ignore! Peut-être m'enverront-ils porter ma tête sur l'échafaud, peut-être me condamneront-ils à une captivité perpétuelle, car je n'espère pas qu'ils puissent me reconnaître innocente, malgré les espérances que me donne mon avocat!

« Quoi qu'il en soit, quoi qu'ils fassent de moi, ils me trouveront, je vous le jure, résignée à mon sort.

« Je n'ose solliciter votre pitié, j'ose encore moins solliciter une visite de vous; cependant, si vous ne dédaigniez pas de venir me voir, vous pourriez m'être fort utile et m'aider à réparer une mauvaise action.

« Celle qui voudrait pouvoir se dire

« Votre dévouée amie,

« Clémentine. »

Cette lettre était rédigée d'une façon assez singulière. Clémentine n'y parlait ni de son innocence ni de sa culpabilité. Peut-être cela lui répugnait-il de mentir ou de dire toute la vérité à celui qu'elle avait aimé et que sans doute elle aimait encore; peut-être craignait-elle que cet écrit ne tombât entre les mains de la justice et que celle-ci ne s'en fît une arme contre elle.

Félix fut vivement impressionné par ces lignes, comme il l'avait été du reste par la nouvelle de l'arrestation de la Miette et de sa fille.

La pensée de voir la jeune femme lui était déjà venue. Il avait même fait des démarches à ce sujet, mais on lui avait répondu que l'on ne pourrait prendre sa demande en considération qu'après le secret.

Dès qu'il sut que son désir était partagé par Clémentine, il revint à la charge.

Le secret était bien levé, cette fois, mais il se présentait un obstacle.

Félix n'étant pas parent des accusées et celles-ci n'ayant pas fait d'aveux, un ordre du chef de la police de sûreté ne suffisait pas.

Il fallait que M. le procureur du roi visât la permission.

Le jeune homme ne reçut l'autorisation de voir Clémentine que la veille de son départ pour Aix.

Dans l'intervalle, on lui remit une autre lettre beaucoup plus pressante que la première.

« Monsieur Félix.

« J'espérais vous voir hier, j'espérais que vous auriez répondu à mon appel. Quel a été le motif qui vous a empêché de prendre le chemin de mon cachot?

« Je pars demain.

« Venez, venez, venez! C'est de Paula que je veux vous entretenir.

« Clémentine. »

Félix s'empressa de se rendre, dès qu'il le put, à la prison des Présentines.

Il était fort troublé quand on le conduisit devant la malheureuse femme pour laquelle il avait toujours eu une secrète sympathie.

L'émotion de celle-ci n'était pas moins grande.

Ce fut dans le parloir qu'eut lieu l'entretien.

Clémentine était séparée de Félix par deux grilles de fer.

Il y avait une demi-obscurité dans la salle. Ils ne pouvaient guère apercevoir les traits l'un de l'autre.

Ils restèrent un moment sans parler.

La créature perverse qui avait trompé d'abord et fait mourir ensuite son époux ne pouvait retenir ses larmes.

Elle garda un instant le silence, puis Félix entendit le bruit de ses sanglots.

— Misé!

Les pleurs de Clémentine ne s'arrêtèrent pas.

— Misé!

Il fallut un instant avant que l'accusée prît la parole.

— Pensiez-vous, la dernière fois que vous m'avez vue, que vous me retrouveriez dans cet état?

— Rassurez-vous, on vous rendra la liberté, on vous acquittera!

Clémentine hocha la tête.

— On ne punit que les coupables, et vous êtes innocente...

La fille de la Miette ne répondit pas.

Félix répéta :

— Vous êtes innocente, n'est-ce pas?

Les sanglots redoublèrent de l'autre côté de la double grille, mais l'empoisonneuse ne se dit pas faussement accusée.

Félix à son tour pleura.

Quelle était la cause de sa douleur? Il n'aimait pas cependant Clémentine d'amour puisqu'il n'avait cessé de regretter Paula, et il n'avait aucune raison apparente d'avoir pour la veuve de Barbe une affection d'un autre genre.

La jeune femme recommença à parler la première.

— Monsieur Félix, avant de vous retirer, en me méprisant plus que jamais, en me maudissant, daignez m'écouter.

Le jeune homme se rapprocha de la grille.

— C'est mon histoire que je veux vous raconter. Elle est courte, et je ne vous demande qu'un peu de patience et d'attention. Puis-je parler?

— Vous le pouvez.

— Oh! merci, merci!

Clémentine fit une légère pause pendant laquelle le contremaître put voir qu'elle essuyait son visage.

— Dans les conversations assez longues que nous avons eues ensemble, il est toujours une chose dont vous avez évité de parler. C'est de votre famille, de votre mère.

— De ma mere?

— Oui, de celle qui vous a donné le jour.

— Elle devait être bonne à en juger par vous, car, plus que personne, je crois que les enfants sont beaucoup ce que les parents les font.

— On a vu des pères misérables et des fils honnêtes.

— C'est vrai.

— De même que l'on a vu des fripons avoir pour parents des gens très honorables.

— C'est encore vrai. Mais revenons à ce que je vous disais tout à l'heure. N'est-ce pas que vous avez aimé et respecté ceux à qui vous devez la vie?

— Je ne me rappelle plus mon père, mais ma mère était la plus sainte et la plus digne des femmes.

— Elle n'a jamais mis sous vos yeux que de bons exemples, elle ne vous a parlé que de la route de l'honneur qu'il est nécessaire de suivre, que des vertus qu'il faut pratiquer.

— Eh bien?

— Moi, il n'en est pas ainsi. Mon père, comme vous, je l'ai à peine connu! Cependant ses traits sont encore présents à ma mémoire.

— Ah!

— Il me semble le voir, il me semble qu'il me prend sur ses genoux! Il était bien triste, mais il était bien bon... Ses yeux étaient rougis par les larmes et par les veilles... Car ma mère l'entraînait... Il y avait du luxe autour de nous... Tout à coup le pauvre homme changea... même envers moi... Il était devenu brusque, emporté, colère... Un feu sombre brillait dans son regard... J'ai su depuis qu'il avait la passion du jeu... Mais qu'arrive-t-il? Ma mère n'est pas rentrée depuis la veille... On parle d'escroquerie et de suicide... Mon père s'est tué pour échapper au déshonneur, tandis que sa complice est arrêtée...

Félix montra la plus vive agitation.

Clémentine, non moins troublée, continua :

— Ma mère fut mise en prison. Combien y resta-t-elle? Je l'ignore! Elle ne me reprit que longtemps après. Elle venait de se marier avec un homme

qui, au lieu d'être bon et résigné comme mon pauvre père, était brutal et la battait. Néanmoins, je crois qu'elle l'a préféré à son premier époux...

Un éclair passa dans l'œil du contremaître.

— Dites donc qu'elle l'aimait mieux que son premier amant!

La femme de Barbe fut étonnée.

— Vous avez raison, fit-elle cependant avec douceur, je ne suis pas une enfant légitime.

Félix se sentit honteux de son mouvement.

Il voulut réparer ce que ses paroles avaient eu de dur; Clémentine ne lui donna pas le temps de parler.

— Mon beau-père ne me regardait guère. Il me laissait libre de faire tout ce que je voulais, et ma mère ne s'occupait pas plus de moi. Quand son mari, car celui-là était bien son mari, mourut, j'étais un mélange assez étrange de bonnes et de mauvaises qualités; cependant, je dois le déclarer, plutôt de mauvaises que de bonnes. J'étais gourmande, vaniteuse, indocile, seulement je n'avais pas d'amant. La Miette se chargea de m'en donner un : le misérable auquel elle me vendit!

La jeune femme se couvrit le visage de ses mains.

Le contremaître était ému.

— Je ne veux pas me faire meilleure que je ne le suis, fit Clémentine, je ne souffris guère de ma nouvelle position. Mais était-ce ma faute si je n'avais aucun sentiment de pudeur, si je trouvais toute naturelle une existence dévergondée à laquelle celle qui aurait dû me donner de bons conseils me poussait au contraire?

— Pauvre créature!

— Vous me plaignez?

— N'êtes-vous pas digne de pitié?

— Merci, mais ne vous hâtez pas de m'excuser...

— Continuez votre récit, dit M. Félix.

— Non contente de m'encourager au vice, ma mère me donnait l'exemple... Mon beau-père mort, elle embrassa, comme vous le savez, l'état de sage-femme. Elle ne se gênait pas pour faire devant moi un atroce jeu de mots : « Je suis, disait-elle en riant, sage-femme, mais je ne suis point une femme sage. » Elle se vantait presque de son immoralité. C'était révoltant. Elle m'exhortait à choisir des gens riches et non pas à satisfaire mes caprices. Je vous demande pardon de vous raconter toutes ces choses qui doivent soulever votre cœur honnête, mais je veux que vous me jugiez avant ceux qui prononceront bientôt sur mon sort!

Clémentine, après une courte pause, reprit :

— Ce fut ma mère qui me maria avec le bonhomme Barbe, ce fut elle qui, croyant cet homme riche, le trompa en lui persuadant que j'étais vertueuse et

que je l'aimais. Depuis le jour où elle a découvert que le malheureux balayeur n'avait aucune fortune, elle n'a cessé de m'engager à recouvrer ma liberté et à lui donner la mort.

— Vous ne l'avez pas écoutée... Ce n'est pas vous...

— Tout à l'heure, je n'ai pas répondu à votre question...

— Je dois croire alors... Mon Dieu, dites-moi que ce n'est pas... que cela ne peut pas être !...

Clémentine était aussi agitée que le contremaître.

— Hélas !... Je serais... doublement criminelle...

— Ce n'est pas possible... le chagrin vous égare.

— Non. La Miette a réussi à faire de moi une empoisonneuse, comme elle a réussi à faire de moi une femme perdue.

— Malheureuse ! vous êtes donc coupable !

— Ne me maudissez pas !

Félix était accablé.

Un moment de silence régna dans le parloir.

Clémentine fit des efforts sur elle-même pour parler encore.

— Le temps presse... On va nous séparer... Je veux vous dire une chose auparavant, je veux vous faire une confidence... Vous trouverez... le moment... mal choisi sans doute, mais qu'importe !...

La parole de l'infortunée était sifflante et saccadée.

Le jeune homme la crut folle.

— Je vous aime, je vous aime d'amour !

Le contremaître se passa la main sur le front. Il croyait être en proie à un cauchemar...

— Vous m'aimez ?...

Il fit quelques pas avec agitation.

— J'avais oublié encore ceci... Je croyais avoir mal compris... je croyais avoir mal entendu jadis...

Il s'assit et se mit à rire avec égarement.

— Il ne manquait plus que cela !... Vous m'aimez d'amour, répéta-t-il, vous, ma sœur, vous, la fille de mon père !

Comme saisi d'un transport furieux, il secoua la grille qui était de son côté.

Clémentine était tombée évanouie.

— Oh ! je suis bien maudite ! avait-elle murmuré d'une voix étouffée.

Le trouble, le désespoir de Félix ne connaissaient plus de bornes

— Au secours ! s'écria-t-il.

Un geôlier parut entre les deux grilles.

— Cette femme se meurt. Ne puis-je voler à son aide?



Qu'a-t-elle? (P. 513.)

— Le règlement le défend, mais, soyez tranquille, on va la transporter à l'infirmerie... Qu'a-t-elle?

Le jeune homme hésita.

— Une faiblesse, sans doute...

Le geôlier regarda fixement Félix.

— Ou une chose fâcheuse que vous lui aurez apprise... Retirez-vous, elle recevra tous les soins que comporte son état!

— Mais ne pourrai-je pas savoir de ses nouvelles?

— Repassez demain, on vous en donnera.

— Hâtez-vous!...

— Soyez calme...

— Il me semble que je donnerais ma vie...

— A demain!

Félix se retira plein de douleur. Une tristesse mortelle l'agitait.

Le jour suivant il revint, et vit le même gardien.

— On n'a pas eu de peine à la rappeler à la vie, lui dit cet homme. Au point du jour, elle est partie pour Aix.

— En vérité! Quand aura lieu le jugement?

— On l'ignore encore, mais on suppose que ce sera dans le courant de la semaine prochaine.

— Quelle était la contenance de misé Barbe au moment de son départ?

— Lorsqu'on l'a fait monter dans la voiture cellulaire, elle était calme et paraissait résignée.

— N'était-elle pas pâle?

— Un peu. On voyait qu'elle avait été récemment indisposée.

— Est-elle partie en même temps que la Miette?

— Oui. On les a mises dans la même voiture, séparées par un gendarme.

— Merci, monsieur, de tous vos renseignements.

Tandis que le contremaître s'éloignait, un autre guichetier s'approcha de celui qu'il venait d'interroger.

— Quel est ce jeune homme?

— Un individu qui est venu voir hier la femme Barbe. Elle était avec lui quand elle s'est évanouie. Tu sais?

— Un ancien amant, sans doute...

Par une étrange fatalité, les geôliers regardaient comme l'amant de Clémentine l'homme qu'elle avait le seul aimé, mais dont les liens du sang l'eussent séparée par une barrière infranchissable.

XLIX

SORTIE DE L'HOPITAL

Il serait difficile de dépeindre l'état dans lequel se trouvait Félix.

Quand le jeune homme pensait qu'il avait été aimé de sa sœur et que celle-ci avait empoisonné son mari, peut-être pour recouvrer sa liberté et voler dans ses bras, il sentait sa tête s'égarer.

Il se faisait aussi les plus cruels reproches.

— Je me rappelle maintenant certaines paroles qui m'ont troublé malgré moi, mais dont je ne me suis pas attaché à découvrir le sens parce que cela me semblait si incroyable, si inouï... O mon Dieu! n'est-ce pas encore un rêve dont je suis le jouet!

Le contremaître fit une courte pause.

— Un jour, elle me dit: « Aimez-moi comme vous aimiez Paula. » Cette fois, je me doutai du danger, j'entrevis le gouffre. Après quelques réflexions, je me présentai chez elle... J'étais décidé à lui découvrir que mon père était cet infortuné Pierre qui, après avoir été l'amant de la Miette, devint l'époux d'Herminie, ma mère... puis qui la délaissa pour revenir chez sa maîtresse. Que notre affection soit pure! voulais-je m'écrier, vous êtes ma sœur, je suis votre frère... Soudain, une porte s'est ouverte... Elle est apparue, la misérable qui a été la cause du suicide de mon père, elle s'est montrée celle qui l'a conduit, lui si honnête, lui si vertueux, au désespoir, à la mort!... Ma langue s'est glacée, je m'en suis enfui et j'ai cessé tout rapport avec Clémentine... J'ai pensé qu'éloigné d'elle, elle m'oublierait... Voilà ce qui est arrivé!

Félix était dans cet état d'affliction quand il reçut une lettre d'Aix. Elle était encore de Clémentine :

« Mon frère,

« J'ose vous donner ce titre pour vous prouver que je suis guérie. Il faut que je répare une grande faute, ainsi que je vous l'ai dit, il faut que je m'enlève un remords.

« Ce n'est pas volontairement que Paula vous a quitté, c'est moi qui l'y ai contrainte en la menaçant de ne jamais lui rendre son enfant.

« La pauvre fille a eu beau se jeter à mes pieds, me supplier, j'ai été impitoyable! Il a fallu qu'elle abandonnât votre maison, qu'elle obéît à mes ordres.

« Le lendemain, je devais lui remettre son fils. Je l'attendais, mais elle n'est pas venue. Depuis, comme vous, sans doute, je n'ai plus eu de ses nouvelles.

« Persuadée que c'était une rivale, je me suis félicitée de ne pas la voir, d'autant plus qu'à cause de l'obstination de ma mère, je n'étais pas en mesure de tenir ma promesse.

« Qu'est devenue l'infortunée? A-t-elle succombé à l'excès de sa douleur? L'amante a-t-elle enlevé sa force à la mère héroïque?

« Je l'ignore, mon frère, mais, si vous pouvez retrouver bientôt les traces de celle qui ne fut jamais coupable, il me semble que vous en voudriez moins à celle qui l'est, et ce sera une grande consolation pour elle.

« CLÉMENTINE. »

On comprend quelle impression fit cette lettre sur Félix.

Le jeune homme vit aussitôt tout ce qu'avait souffert Paula et il fut sur le point de maudire sa sœur.

Ce mouvement fut rapide. Félix se calma vite. Il se rappela dans quelle situation se trouvait la fille de la Miette, et aucune parole de colère ne sortit de ses lèvres.

Il ne put retenir un cri de douleur quand il se demanda ce qu'était devenue la pauvre créature en quittant la maison.

Déjà malade, déjà faible, elle avait dû, après quelques minutes de marche, succomber à la fatigue. Qui l'avait recueillie, qui avait pris soin d'elle?

N'était-elle pas morte?

Il semblait maintenant au contremaître qu'il l'eût préférée perfide et traîtresse, que souffrant par lui et pour lui.

L'idée lui vint de recourir encore une fois à la police.

On se souvient que Mme Marguerite, après la fuite de la jeune femme, s'était adressée au commissaire du quartier sans résultats. Il résolut de mieux choisir et d'aller trouver ce M. Comté dont tout le monde vantait la perspicacité.

L'amant de Paula fut très bien reçu par le chef de la police de sûreté, qui prit des notes sous sa dictée.

— Vous désirez savoir ce qu'est devenue une fille qui a disparu de son domicile?

— Oui, monsieur, il y a trois mois.

— Trois mois! Pourquoi avez-vous tant tardé?

Félix hésita.

— Des motifs... particuliers...

— Ah!...

— Je croyais que c'était volontairement... J'ai su depuis qu'elle accomplissait un devoir...

Le contremaître était de plus en plus embarrassé.

M. Comté eut heureusement pitié de son embarras et vint à son aide.

— Enfin peu importe!

Le contremaître respirait déjà, quand le chef de la sûreté reprit malignement.

— Vous demanderai-je quels droits vous avez sur elle?

— Les droits d'un ami...

— Vous n'êtes pas son parent?...

— Non... monsieur.

— Et vous appelez des droits... Allons, passons! Il est de l'intérêt de la justice qu'elle sache ce qu'est devenue une personne que vous dites être partie malade de son domicile... et dont on n'a plus eu de nouvelles.

— Vous ferez donc des recherches?

— J'en ferai! Comment se nomme-t-elle?

— Paula!

M. Comté leva vivement la tête et regarda avec attention son interlocuteur.

— Il me semble que je connais...

— En vérité?

Le chef de la sûreté cherchait dans ses souvenirs.

— Paula! Attendez donc!... J'y suis!... Pardonnez-moi! tant d'événements ont eu lieu ces jours-ci. Est-ce que cette fille n'habitait pas rue Caisserie?

— En effet! dit le contremaître avec embarras, car il se souvenait alors seulement du vol dont la Miette s'était fait une arme pour menacer la pauvre Paula.

Il se disait que la malheureuse avait peut-être été arrêtée et que c'était la cause de sa disparition.

Ses craintes cessèrent vite.

M. Comté avait pris un air bienveillant.

— J'habitais dans la même maison, continua le jeune homme, et voilà d'où vient l'intérêt...

— Cela ne m'étonne pas, fit le chef de la sûreté. Paula est digne d'inspirer de l'estime, de l'affection même...

— Ah!

L'amant de la courtisane venait de pâlir.

Il se rappelait sa visite au commissaire de police, après le vol de trois cents francs, et certaines insinuations de celui-ci.

Sous l'influence de Mme Marguerite, Félix avait chassé ce souvenir qui revenait maintenant à son esprit.

Le chef de la police de sûreté s'aperçut du changement soudain qui s'était opéré chez le jeune homme.

Comprit-il ce qui se passait en lui? Cela ne nous étonnerait pas, car cet homme avait une connaissance parfaite du cœur humain.

Le fait est qu'il jugea à propos de donner des explications.

— Voulez-vous que je vous dise pourquoi je pense tant de bien de Paula?... Je sais que, même au milieu de ses débordements, elle avait gardé une certaine pudeur. Ce n'est pas elle qui eût ruiné un malheureux. Le vice a plusieurs échelons... Elle n'a jamais descendu le plus bas, celui où il devient frère du crime. Tout absorbé que je suis par mes devoirs, je m'occupe parfois des questions sociales. Je n'ignore pas qu'il souffle depuis 1830 un vent favorable à la réhabilitation des criminels, à celle des femmes perdues. Moi, qui ai l'expérience pour moi, moi qui ai vécu presque au milieu des mohicans de la civilisation, je ne crois pas que ce qui est mauvais puisse, aussi facilement

qu'on le dit, devenir bon; cependant il se trouve des exceptions, des êtres à qui il suffirait de prêcher le bien pour qu'ils prissent la résolution d'y revenir Paula est de ceux-là!

M. Félix était ému.

— On m'a donc menti!

— Que vous a-t-on raconté?

Le contremaître allait répondre lorsque Comté dit avec précipitation :

— Non, ne me le faites pas connaître, je ne veux pas le savoir! Une explication, cependant. Je suis de ces vieillards qui respectent leurs cheveux blancs, je n'ai jamais profité du pouvoir que mes fonctions me donnent pour en abuser.

— Oh! je vois que vous êtes un honnête homme! dit le contremaître en saisissant la main de M. Comté.

Le vieillard continua :

— Je n'ai donc eu aucun rapport avec Paula depuis le jour où je fus à même d'apprécier ses qualités à leur juste valeur. Vous savez sans doute qu'elle a un enfant?

— Je le sais.

— Vous savez aussi qu'elle avait confié ce petit être, qu'elle adorait, à la Miette?

— Eh bien?

— La sage-femme le lui avait-elle rendu avant sa disparition?

— Non.

— Voilà peut-être la cause de cette fuite subite.

— Vous croyez?...

— Ce ne peut être que cela, quoique je ne comprenne pas bien encore... Il y a un mystère là-dessous.

— Oh! vous avez raison, monsieur!

Le chef de la police de sûreté regarda fixement le jeune homme.

— Qui sait? dit-il. Peut-être la Miette ou la femme Barbe, pour se débarrasser de cette femme qui devait les gêner, l'ont-elles fait disparaître?

— Non, ce n'est pas cela!

M. Félix avait dit ces mots avec une vivacité extrême.

M. Comté fit d'un ton glacé :

— Vous me paraissez plus instruit que vous ne le prétendez. Il s'agit de ne rien me cacher!

— Monsieur, ce que je sais de plus ne vous servirait pas à grand'chose pour retrouver Paula. Permettez-moi de ne pas vous le dire, cela me serait trop pénible!

— Il est nécessaire que tout me soit connu.

— Eh bien, voici... C'est une rivalité de femme qui a contraint la malheureuse fille à quitter son logement... On lui avait promis de lui rendre son enfant... Elle n'a pas seulement été le réclamer...

— Vous êtes sûr?

— J'en suis persuadé.

— C'est bien. Connaissez-vous la femme Barbe?

Le jeune homme hésita :

— Oui, dit-il enfin.

M. Comté eut une exclamation.

— Ma foi, où ai-je la tête? C'est vous qui avez demandé la permission de la visiter.

— C'est vrai.

— Je m'explique tout maintenant.

— Ah!

— Vous pouvez vous retirer. Je ferai tout mon possible pour retrouver Paula. Si elle est à Marseille, j'en aurai acquis la certitude avant trois jours. Je vous demande ce délai...

— Merci.

— C'est mon devoir que j'accomplis, vous ne me devez pas de remerciements.

Félix se retira le cœur plein d'espérance.

— Il a tout deviné, disait-il; quelle pénétration! Il me semblait que M. Comté voyait dans mes yeux jusqu'à mes plus secrètes pensées.

Une fois seul, le chef de la sûreté haussa les épaules.

— Retrouver cette infortunée, si elle est encore vivante, n'est qu'un jeu d'enfant!

Le vieillard sortit son crayon et prit des notes.

— La femme Barbe l'aime, lui... Pour se débarrasser d'elle, elle s'est servie de l'enfant... Paula, mère dévouée, a quitté son amant... Encore malade, encore faible, elle s'est évanouie dans la rue... Secours donnés par passants...

Le chef de la sûreté se gratta le nez, ce qui signifiait chez lui qu'une nouvelle pensée lui venait.

— Diable, diable, il y a trois mois, mais c'était précisément l'époque où j'étais... Scélérat de Salomon que je n'ai pu encore attraper! Les rapports doivent porter des traces d'une femme recueillie en pleine rue et peut-être transportée à l'hôpital. C'est cela... Pomponne!

L'agent se montra.

— Les rapports d'il y a trois mois sont-ils là?

— Oui, monsieur.

— Apporte-les!

Un instant après, M. Comté avait une exclamation.

Il venait de découvrir les lignes suivantes, signées par Pomponne lui-même :

« Aujourd'hui, en faisant une commission pour M. le chef de la sûreté intérimaire, j'ai vu sur les allées de Meilhan un rassemblement. Je me suis approché : ce rassemblement était formé par des personnes qui entouraient une femme mourante.

« Cette femme a été par mes soins transportée à l'Hôtel-Dieu. »

M. Comté sonna de nouveau.

— Pomponne, est-ce bien toi qui as écrit cela?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, tu vas te rendre à l'Hôtel-Dieu, et tu demanderas quel est le nom de cette malheureuse et ce qu'elle est devenue.

— J'obéis, monsieur.

Ce ne fut que deux heures après que l'agent revint.

On lui avait écrit sur du papier le nom de la malade et le jour de son *excat* avait été signé par le médecin en chef.

— Paula! lut M. Comté.

La date de la sortie était celle de la veille.

— Hier! c'est avoir peu de chance.

— Hier soir, monsieur, dit Pomponne.

Le chef de la police de sûreté réfléchit.

— Où sera-t-elle allée en quittant l'hôpital? S'informer de son enfant, probablement. Cependant, comme elle doit être encore faible, il est possible qu'elle ait attendu à ce matin. En ce cas, il y aura de ses traces dans quelque hôtel meublé de bas étage. Qu'on fasse venir l'agent chargé de la police de garnis!

Pomponne sortit un instant, puis revint.

— Il va être là.

— C'est bon. Quant à vous, allez revêtir votre uniforme et rendez-vous au chemin de Saint-Pierre, à la maison du balayeur Barbe. Vous donnerez aux voisins le signalement de Paula et, si on n'a vu aucune femme lui ressemblant, vous resterez devant la porte jusqu'à ce qu'elle vienne. Vous prendrez alors une voiture et vous m'amènerez cette infortunée. Avez-vous compris?

— Vos ordres seront exécutés

A ce moment entrait l'agent de la police des garnis.

M. Comté ne s'était trompé dans aucune de ses prévisions.

C'etait bien Paula qui était sortie la veille de l'Hôtel-Dieu.

La nuit approchait, elle avait remis au lendemain le soin d'aller réclamer son enfant.

Ce n'était pas que le désir lui manquât d'aller revoir son *bébé*, mais elle es



Pomponne la prit par le bras. (P. 524.)

sentait encore si peu solide qu'elle n'osait faire une longue course, car elle savait combien ses forces lui étaient nécessaires.

Elle ignorait entièrement ce qui avait eu lieu : l'arrestation de la Miette et de sa fille, l'empoisonnement du bonhomme Barbe. On ne s'occupe guère de ce qui se passe au dehors dans ces tombes vivantes que l'on nomme les hôpitaux. Paula avait été gravement malade, plus gravement malade que lorsque Mme Marguerite et Félix l'avaient soignée.

Il avait fallu des remèdes énergiques pour qu'elle ne succombât pas à cette rechute.

Une double pensée ne l'avait pas abandonnée pendant ce temps-là, celle de Félix et de son enfant. Elle unissait leurs noms dans son délire.

Une fois hors de danger, elle avait été la première à solliciter son bulletin de sortie, mais on ne le lui avait donné que lorsque la prudence l'avait permis.

Inutile de dire que ses ressources étaient bien minimes. Elles ne consistaient qu'en une faible somme d'argent remise par une sœur, à qui elle avait confié sa situation et sa ferme intention de rentrer dans la voie du bien.

La pauvre fille était allée loger dans un hôtel voisin du Cours. Elle y passa la nuit, attendant avec impatience le moment de réclamer son enfant.

Elle avait résolu de ne pas se rendre trop tôt à la maison du chemin de Saint-Pierre. Elle savait que Clémentine se levait tard, et elle avait peur de se trouver seule avec ce démon sans entrailles que l'on nommait la Miette.

Elle laissa donc passer la matinée. Quand midi vint, elle paya sa chambre et se dirigea promptement, le cœur plein d'angoisses, vers l'endroit où elle devait savoir des nouvelles de son fils.

En route, une idée lui vint. Si le hasard lui faisait rencontrer Félix, que ferait-elle?

— Je le fuirais.

Elle ajouta en hochant la tête :

— Qui sait? Peut-être ne me reconnaîtrait-il pas? Je suis si changée!

Ce qui était à la fois sa crainte et son espérance ne se réalisa pas. Elle ne vit pas le contremaître.

Arrivée à la place Saint-Michel, la pauvre convalescente était essoufflée. Elle s'assit sur une pierre qui se trouvait au soleil.

Malgré la fatigue de la marche, la chaleur de l'astre du jour lui sembla bienfaisante. Elle put bientôt repartir.

Plus elle approchait du terme de sa course, plus elle se sentait émue.

La crainte qu'il ne fût arrivé un malheur à l'être qu'elle chérissait le plus au monde la faisait trembler.

Elle arriva enfin devant la maison de la Miette et remarqua tout de suite que l'enseigne de la sage-femme qui se trouvait sur la porte avait disparu.

— Est-ce que la Miette et sa fille ne demeureraient plus là? Il est inutile alors de monter les deux étages. Entrons dans le magasin pour prendre des informations.

C'était de la boutique de M. Jean qu'elle parlait. Il n'y avait en ce moment que Patadais, le platonique amoureux de Clémentine.

— Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire si Mme Barbe habite toujours dans la maison?

— Vous dites?

— Où pourrais-je voir misé Clémentine?

— Comment, vous ne savez pas?

— Quoi donc?

— Ce qui est arrivé.

— Je ne vous comprends pas.

— Alors ce n'est pas moi qui vous dirai...

— Mais cependant...

— Adressez-vous à d'autres personnes du quartier... On vous renseignera... Oh! il ne manquera pas de gens bien aises de raconter l'arrestation de personnes innocentes...

— Ah!

La porte du magasin s'ouvrit à ce moment et un agent de police apparut. C était Pomponne!

M. Comté n'avait oublié qu'une chose, c'était de recommander la politesse à son subordonné. Celui-ci, qui croyait faire une capture ordinaire, n'employa guère de formes à l'égard de Paula.

— Vous allez me suivre! dit-il brutalement.

L'infortunée devint livide.

— Qu'ai-je donc fait?

— On vous l'expliquera chez M. le chef de la sûreté.

— Il y a erreur, je sors de l'hôpital.

— C'est précisément cela! Venez!

Patadais était stupéfait. Paula chancelait.

Pomponne la prit par le bras et l'entraîna vers la porte.

— Allons, ne jouez pas la comédie, autrement je vous mets les menottes.

Un fiacre était arrêté devant la boutique. C'était celui que l'agent avait envoyé chercher quand il avait vu celle qu'il allait faire prisonnière entrer chez le teinturier.

Pomponne fit monter Paula dans le fiacre, qu'entourait déjà un groupe de voisins et de voisines.

— Au violon de la mairie! dit-il d'un air pompeux.

Le véhicule s'ébranla et se mit en marche vers l'Hôtel de Ville, tandis

que le bruit se répandait dans tout le quartier de la Plaine qu'on venait d'arrêter une complice des empoisonneuses.

Paula était à moitié morte, quand l'agent la fit enfermer dans un cachot.

Il alla ensuite triomphant annoncer l'arrestation au chef.

M. Comté était impatient de savoir le résultat de la mission dont il avait chargé Pomponne.

En voyant l'air radieux de celui-ci, il ne douta pas qu'il n'eût réussi.

— Eh bien?

— Elle est arrivée après moi.

— As-tu fait ce que j'ai dit?

— Oui.

— Tu l'as amenée?...

— Tous vos ordres ont été ponctuellement exécutés. Elle ne voulait pas me suivre en se prétendant innocente. Je l'ai menacée de lui mettre les menottes, elle a obéi.

— Comment?...

— Dame! Ça a produit quelque émotion dans le quartier.

Le chef de la police de sûreté se leva.

— Ce gaillard-là doit avoir fait quelque bêtise... Où est Paula?

— Au violon!

— Butor! Qui t'avait dit de la conduire là?

— Où fallait-il... alors?

— Tu es un idiot et j'ai bien envie de te flanquer à la porte pour m'avoir aussi mal compris.

— Ah!

— J'aurais dû me méfier de toi.

— Vous m'aviez dit de m'emparer de cette fille.

— Je t'ai dit de me l'amener. Si je te priais d'accompagner M. le procureur du roi, est-ce au violon que tu le conduirais? Lui mettrais-tu des menottes?

— Paula n'est pas M. le procureur du roi.

— Non, mais elle sort de l'hôpital. Elle est à peine rétablie, et la moindre émotion peut lui être fatale. S'il lui arrive quelque chose de fâcheux, je te fais arrêter...

— Monsieur Comté...

— Et je te fais traduire devant les tribunaux. Ma parole d'honneur, vous vous croyez tous obligés d'être malhonnêtes et brutaux. Qu'êtes-vous après tout? Les serviteurs de la paix publique. Les criminels vous font vivre, vous devriez leur en être reconnaissants!

Pomponne était ahuri.

Ces théories renversaient toutes les siennes.

— Va-t'en chercher Paula promptement et souviens-toi que je te rends responsable de la situation dans laquelle elle sera.

L'agent se retira tremblant.

Il alla au cachot où il avait enfermé la malheureuse amante de Félix.

Celle-ci, en proie à une angoisse terrible, avait senti ses forces l'abandonner. Deux ou trois filles, qui étaient écrouées avec elle, lui prodiguèrent leur secours.

— Allons, fit l'une d'elles, reviens à toi; on ne te mangera pas!

L'autre lui mouilla les tempes avec de l'eau.

Paula reprenait ses sens lorsque Pomponne se montra.

— Suivez-moi, dit-il poliment à la pauvre créature, M. le chef de la sûreté désire vous parler.

La convalescente pouvait à peine se soulever.

Il la prit par le bras.

Une fois dans le corridor, il s'arrêta :

— Je vous demande bien pardon, fit-il, c'est par erreur que je vous ai mise au violon. Ne m'en veuillez pas!

Un instant après, Paula se trouvait devant M. Comté.

Malgré ce que lui avait dit l'agent, elle n'était pas entièrement rassurée.

Elle tremblait en présence du chef de la sûreté qu'elle s'imaginait voir pour la première fois, et auquel elle ne croyait aucun lien de parenté avec cet excellent M. Jacquinet.

A ce moment, elle se rappela cependant que le petit vieux lui avait dit de s'adresser au besoin à M. Comté, en se réclamant de lui.

Bien qu'elle ne sût pas quelle était la valeur de cette recommandation, cela la calma un peu.

Le terrible chef de la police n'avait pas, du reste, l'air bien sévère. Il souriait avec douceur.

— Paula, dit-il, j'ai fait de vifs reproches à mon agent, qui vous a brutalement traitée, n'est-ce pas?

La pauvre fille se rappela les excuses de Pomponne.

— Oh! non, fit-elle.

— Je vous ai fait venir ici pour votre bonheur...

— Mon bonheur!

— Oui, afin de vous rendre à celui qui vous aime.

La courtisane se sentit de nouveau défaillir.

— Asseyez-vous, dit M. Comté, et préparez-vous à voir bientôt...

— Qui?

— Lui!

— Félix!

Paula était prise d'un tremblement subit.

— Vous ne me trompez pas, monsieur! Jurez-moi que vous ne me trompez pas.

— Quel intérêt aurais-je à vous dire ce qui n'est pas?

— C'est vrai, vous ne voudriez pas tuer une malheureuse fille, car j'en mourrais.

A ce moment Pomponne reparut.

— Un jeune homme demande à vous parler.

— Faites-le entrer.

Paula fixa ses beaux yeux, dont l'éclat était un peu fébrile, sur M. Comté.

La porte s'ouvrit, et le contremaître apparut.

Un cri s'échappa de la poitrine de chacun des deux amoureux.

— Mon Félix!

— Ma Paula!

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ce fut une scène touchante, qui émut M. Comté lui-même.

— Est-ce bien toi?

— Oui, c'est bien elle!

Ils pleurèrent et leurs larmes se confondirent et ils oublièrent dans cet instant de bonheur toutes les souffrances passées.

— Il ne manque qu'une chose pour que ma félicité soit complète, murmura Paula.

— Laquelle?

— Mon enfant!

M. Comté se leva et dit d'un ton solennel à la pauvre mère :

— Je vous le rendrai!

L

L'ARRÊT

Le chef de la police de sûreté ne faisait jamais une promesse en vain.

Lorsqu'il prenait un engagement, on pouvait être certain que, pour le remplir, il ne reculerait même pas devant l'impossible.

Il s'était chargé de retrouver Paula et il avait réussi; il avait dit à la jeune femme qu'il lui rendrait son enfant, et il mit tout de suite en campagne deux ou trois de ses plus fins limiers.

— Voici, dit-il à l'un d'eux, la manière de procéder. Je te remets si tu ne

réussis pas... Tu vas au chemin de Saint-Pierre et tu fais parler les voisins et les voisines de la maison où demeuraient la Miette et sa fille.

— Bon!

— Tu leur demandes les noms des nourrices qui allaient chez la sage-femme. Il se trouvera toujours une voisine pour te mettre au courant.

— Et puis?

— Si tu ne peux avoir qu'un ou deux noms, tu te contenteras de cela, car, avec deux nourrices, il te sera facile de connaître toutes les autres.

— Vous croyez?

— Oui, à moins que tu ne sois un idiot!

— Le signalement de l'enfant?

— J'ai oublié de le demander.

— On peut s'en passer!

— Un renseignement qui te suffira peut-être : il y a au moins trois mois que la nourrice en question n'a pas été payée!

— Ma foi, patron, vous n'avez pas besoin de m'en dire plus. Ce dernier détail me suffit. Une femme à qui on doit de l'argent! Ce serait extraordinaire que tout le quartier de Saint-Pierre ne le sût pas!

— Je te reconnais maintenant, polisson.

— Demain vous aurez *bébé*, à moins qu'il ne vous fasse besoin ce soir?

— Le plus tôt possible!

Moins de quatre heures après, l'agent était de retour. Il fit entrer, dans le cabinet de M. Comté, une robuste villageoise qui portait un enfant.

— Voilà l'affaire! dit-il à son chef.

— Bravo! laisse-nous.

Le limier se retira.

M. Comté interrogea la nourrice. Il se rappelait la conversation qui avait eu lieu entre Salomon et la Miette, conversation à la suite de laquelle il avait manqué perdre la vie.

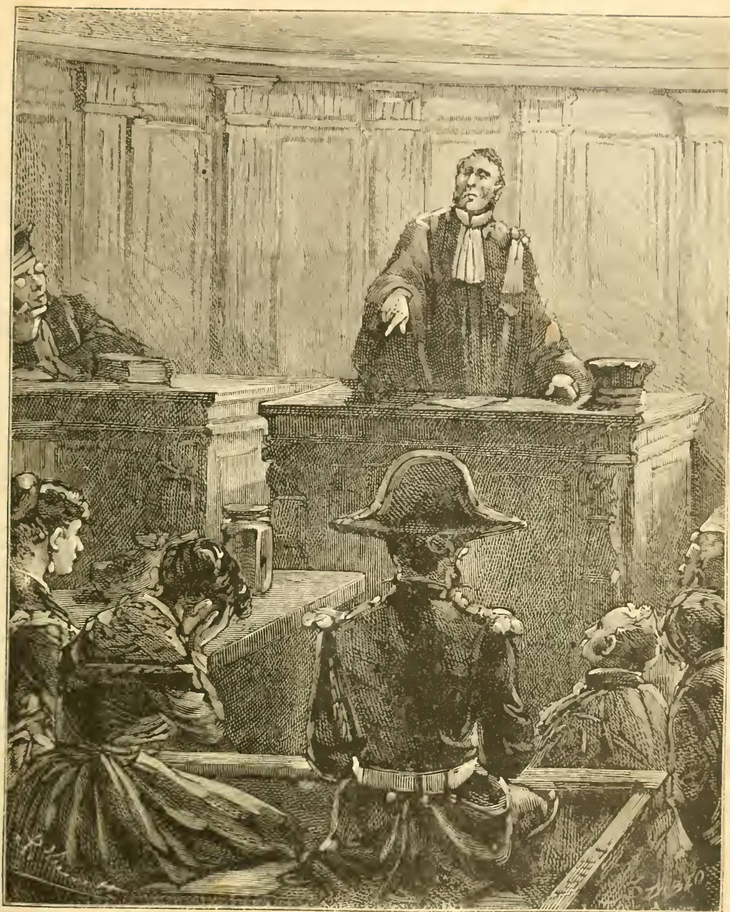
« — Une substitution est facile, avait dit la sage-femme, quand on a choisi pour nourrice une femme sûre. »

Naturellement curieux, le chef de la police de sûreté désirait connaître à fond cette « femme sûre » qui avait consenti à prendre un second nourrisson ayant le même nom que le premier.

M. Comté fut désappointé.

La villageoise, qui habitait Saint-Giniez, ne savait rien, si ce n'est qu'une autre nourrice, qui avait quitté le pays, l'avait chargée du petit, lequel appartenait à une famille riche.

Le premier mois avait été payé par la Miette.



Il y a sur ce banc, dit le procureur général, deux monstres. (P. 531.)

Quand elle s'était présentée pour toucher le second, elle avait appris l'arrestation de l'empoisonneuse.

Elle avait alors attendu des nouvelles des parents. N'en ayant pas eu, elle avait gardé le nourrisson auquel elle s'était attachée.

La nourrice avait l'air si naïf, elle fit ce récit avec une telle bonne foi, que le chef de la police comprit qu'elle disait la vérité.

Il fit prévenir immédiatement Félix et Paula.

Ce fut une scène attendrissante que la reconnaissance du fils par la mère.

— Oh! c'est trop, c'est trop de bonheur à la fois! disait la courtisane.

Elle croyait être le jouet d'un songe heureux.

— Dieu est bon, Dieu est miséricordieux!

— Il n'y a que pour les méchants, fit M. Comté, qu'il est impitoyable!

Où en était pendant ce temps-là l'affaire Barbe? Elle était inscrite la dernière sur le rôle de la cour d'assises.

Un certain nombre de témoins devaient être entendus. Le bruit courait que Clémentine avait fait des aveux, et ce bruit n'était pas sans fondement.

La jeune femme, dès son arrivée à Aix, après avoir écrit à son frère, avait purement et simplement déclaré que, poussée par sa mère, elle avait donné la mort au bonhomme Barbe.

Malgré ces aveux, malgré les questions dont elle fut pressée, la Miette continua à nier.

Le jour de l'ouverture des débats, elle répétait à qui voulait l'entendre qu'elle était innocente et le disait même aux gendarmes chargés de la conduire de la prison au Palais.

On avait cru devoir la séparer de sa fille sur le banc des accusés. Elle s'aperçut de cette précaution.

— Ne craignez rien, dit-elle, je ne lui en veux pas. La pauvre créature est devenue folle en prison. C'est la douleur de se voir accusée injustement qui a troublé sa raison.

La sage-femme continua ce système de défense avec un rare sang-froid.

L'air souriant et assuré, elle interrogeait les témoins, signalait à son défenseur ce qui semblait devoir lui être favorable.

Clémentine, au contraire, était affaissée par le chagrin et le repentir.

Elle pleurait souvent et, lorsqu'elle parlait, sa voix était si faible qu'on était obligé de lui faire répéter ses paroles.

Elle intéressa tout le monde malgré la grandeur de son crime, malgré la sympathie qu'inspirait le défunt.

Après le premier interrogatoire, elle supplia le jury de ne point lui faire grâce, de l'envoyer à la mort, ajoutant que la vie lui pesait et que ce serait la plus grande faveur que l'on pût lui faire que de l'en débarrasser.

La Miette hochait la tête avec des exclamations de toute sorte.

— Que dit-elle? L'échafaud! Elle demande l'échafaud! Mais c'est qu'on est capable de l'écouter. Je ne suis pas de son avis, moi! Je tiens à l'existence, et si on la condamne... Messieurs les jurés, vous voyez bien qu'elle ne sait ce qu'elle dit.

Un témoignage irrécusable était celui de M. Comté.

Indépendamment de la complicité d'assassinat, la sage-femme était accusée de la tentative d'assassinat commise sur la personne du chef de la police de sûreté.

Quand ce dernier vint raconter au tribunal qu'il avait reçu des blessures de la Miette, qu'il avait été lié, bâillonné par elle, on crut que la mère de la femme Barbe allait rester confondue.

Elle ne se déconcerta pas.

— M. Comté fait erreur. C'est Salomon qui l'a renversé, c'est lui qui l'a jeté dans la cave. Où a-t-il été frappé? Dans le dos, n'est-ce pas? Comment a-t-il pu voir que c'était moi qui tenais le couteau?

— Si je ne vous voyais pas, n'entendais-je pas vos paroles?

— Il est vrai, mais vous ne vous les rappelez plus, ou bien vous les dénaturez sciemment. Vous m'avez toujours voulu du mal, vous, je ne sais pas pourquoi.

Le président ordonna à la Miette de ne pas interrompre le témoin.

— C'est à nous, dit-il, de vérifier les dépositions...

Le ministère public ayant cru devoir appuyer ces paroles, une discussion s'engagea entre le procureur général et la défense.

Félix assistait à l'audience.

Dans cette terrible circonstance, il s'était imposé l'obligation de soutenir sa sœur moralement.

Il avait obtenu l'entrée de la partie de l'enceinte réservée aux témoins, et Clémentine pouvait de temps en temps puiser du courage dans sa vue.

Le réquisitoire du ministère public fut énergique.

La peine de mort fut demandée avec instance.

— Il y a sur ce banc, dit le procureur général, deux monstres. L'un a versé froidement le poison à un homme qui l'adorait, l'autre s'est fait l'instigateur de ce drame. La sage-femme a encore autre chose à se reprocher. Elle était à Saint-Giniez lorsqu'une infortunée est morte assassinée par d'infâmes scélérats. Un mot d'elle, et la belle-sœur de Laurentin eût été arrachée à la mort. Ce mot, elle ne l'a pas dit! Un défenseur de l'ordre, à la recherche de cet horrible trame, a été frappé par elle. M. Comté vit encore, sauvé par un miracle, parce que Dieu a voulu qu'il ressuscitât, qu'il sortît du tombeau, pour venir dire à cette barre : Voilà les meurtriers!

Oui, messieurs, je demande une punition exemplaire. De circonstances atténuantes, il n'y en a pas pour la femme coupable, qui sourit à son époux en lui versant le breuvage qui doit le tuer. Il n'y en a pas pour une horrible créature comme la Miette. Contre sa fille et contre elle, je requiers, je le répète, la peine de mort!...

Un murmure suivit ce réquisitoire Il était évident que la majorité des

assistants était de l'opinion du chef du parquet, et que la mort semblait un supplice trop doux pour les forfaits de la mère et de la fille.

M. Félix était consterné. Il ne se sentait plus la force de soutenir les regards de Clémentine.

Il reprit cependant courage après la défense de l'avocat de celle-ci.

C'était un jeune homme, qui sut trouver des accents pour émouvoir la salle entière.

Après l'avoir entendu, on se sentit beaucoup plus porté à l'indulgence. On comprit comment Clémentine avait été entraînée au crime et on se sentit disposé à lui faire grâce de la mort.

La tâche du défenseur de la Miette était difficile. Il s'en tira bien. Il ne se borna pas à demander l'indulgence du jury, mais, comme s'il eût cru à l'innocence de sa cliente, il sollicita un acquittement.

La Miette ne pouvait retenir son enthousiasme.

Il était dix heures du soir quand, après le résumé des débats, le jury se retira dans la salle des délibérations.

A minuit l'audience fut reprise.

Le spectacle offert par la salle était émouvant. Malgré l'heure avancée, elle était entièrement remplie. Il régnait cependant un silence solennel.

Le chef du jury était un homme de haute taille. Il avait l'air majestueux et imposant.

Il lut le verdict d'une voix ferme.

— Sur mon honneur et sur ma conscience, le verdict du jury est :

Première question.

La femme Clémentine Barbe est-elle coupable d'avoir volontairement empoisonné son mari?

Oui, à la majorité.

Deuxième question.

La femme X..., dite Miette, est-elle coupable de complicité dudit crime?

Oui, à la majorité.

Troisième question.

Dans l'affaire de Saint-Giniez, la femme X..., dite Miette, a-t-elle participé à l'assassinat de Mme Laurentin?

Oui, à la majorité.

Quatrième question.

La femme X..., dite Miette, s'est-elle rendue coupable d'une tentative d'assassinat sur la personne du sieur Comté, chef de la police de sûreté, laquelle

tentative n'a pas réussi à cause de circonstances indépendantes de la volonté de son auteur?

Oui, à la majorité.

Il y eut un frémissement dans la salle. Le chef du jury essuyait son front baigné de sueur. On crut qu'il avait fini et que la cour allait condamner à mort les coupables.

La pause fut courte.

Le chef du jury termina par ces mots :

— A la majorité, le jury admet des circonstantes atténuantes pour les deux accusées.

Ces dernières paroles étaient, on le savait, le salut de la Miette et de sa fille.

La justice ne pouvait plus prononcer la peine capitale. Elles échappaient à l'échafaud.

Quant à la Miette, il eût été difficile de voir ce qui se passait en son âme. Elle, si expansive pendant tout le cours des débats, se renfermait maintenant dans un silence absolu.

Clémentine pleurait à chaudes larmes.

Miette jeta un regard de dédain de son côté.

— Lâche! fit-elle à demi-voix.

Félix respira. Il savait que Clémentine ne devait pas être acquittée. Tout ce qu'il espérait, c'était qu'elle ne mourût pas, qu'elle vécût pour le repentir.

La cour se retira pour délibérer sur l'application de la peine.

Cette suspension d'audience fut courte.

Dix minutes après, le président condamnait la mère et la fille aux travaux forcés à perpétuité et à l'exposition publique sur une des principales places de Marseille.

Il y eut un nouveau murmure dans l'auditoire. On ne trouvait pas la peine suffisante.

La foule s'écoula cependant assez rapidement.

Miette et Clémentine étaient restées immobiles sur le banc des accusés. Aucun sentiment n'était exprimé par leurs visages.

Quand il fallut partir, quand les gendarmes s'approchèrent pour les emmener, Miette se leva avec un éclat de rire et descendit assez lestement les marches de l'estrade sur laquelle elle avait assisté aux débats.

On dut au contraire soutenir Clémentine.

Un incident se produisit pendant le trajet des condamnés du palais de justice à la prison.

Suivant l'habitude, un grand nombre de personnes les attendaient, et ce fut au milieu d'une haie de curieux qu'elles passèrent.

Un gamin réussit à s'approcher de Miette. Il l'arrêta en lui mettant le poing sur la poitrine.

— Ah! misérable, tu es joyeuse d'échapper à la mort!.. Tu ne penses qu'au bonheur de vivre!... Songe à l'infortuné que tu as envoyé dans la tombe, songe à mon pauvre Barbe!

La sage-femme ne se troubla pas en reconnaissant Polyte, grâce à qui le crime avait été découvert et dont le témoignagne avait été accablant pour les deux accusées.

Elle répondit d'une voix tranquille :

— Laisse-moi, *marrias*...

Ce dernier mot, qui en provençal signifie méchant, mauvais sujet, exaspéra Polyte.

— *Marrias!* Elle a dit *marrias*... Elle m'insulte encore!...

Il eût fait un mauvais parti à l'ignoble femme si les gendarmes ne l'eussent protégée...

— Vous voyez, messieurs, fit Miette, comme ce garçon me déteste... Sans vous, il m'aurait battue... Cela prouve qu'il a de la haine pour moi et qu'il n'a dit que des mensonges pendant les débats.

Les gendarmes l'entraînèrent avec Clémentine, tandis que Polyte, autour duquel s'était formé un rassemblement, racontait les derniers moments de Barbe. C'était un Méridional s'il en fut. Il éprouvait le besoin de faire part à tout le monde des sentiments qu'il éprouvait. Il se retira en sanglotant.

La Miette, de retour à la prison, mangea d'assez bon appétit. Les émotions l'avaient creusée, et elle déclara qu'elle avait « mal au cœur ».

Clémentine, bien qu'elle n'eût rien pris depuis le commencement du procès, refusa toute nourriture. Elle avait l'estomac serré.

L'infortunée passa une nuit affreuse. Elle ne réussit à s'endormir que vers le matin et les plus épouvantables visions agitèrent son sommeil.

Elle vit Barbe sur son lit, le visage éclairé par un cierge dont la clarté vacillait.

Les yeux du balayeur étaient encore ouverts. Aucune main pieuse ne les avait fermés.

Comme une force invincible la poussait vers ce corps déjà glacé. Elle allait s'agenouiller à côté du lit, afin de prier pour sa victime, quand celle-ci eut un mouvement, se tourna vers elle et prononça distinctement ces paroles :

— Empoisonneuse! adultère!...

Clémentine, on se le rappelle, était sujette aux songes. Elle en avait eu un la nuit même où elle avait donné la mort à Barbe. Ce dernier rêve lui causa une impression tout aussi profonde.

Le verdict du jury fut diversement apprécié. Beaucoup de personnes

blâmèrent l'admission des circonstances atténuantes, surtout pour Miette.

On pouvait, en effet, croire que la femme Barbe avait été poussée par sa mère. Mais celle-ci, qui l'avait entraînée, quelle cause atténuait ses crimes?...

Si elle n'avait pas elle-même empoisonné son gendre, n'avait-elle pas frappé M. Comtè?...

On sut plus tard que l'avis du chef du jury avait eu un grand poids sur celui de ses collègues.

C'était un homme très influent, partisan résolu de l'abolition de la peine de mort. Son exemple avait été suivi des autres jurés, et, si le repentir de Clémentine eût pu disposer favorablement ses juges, la Miette, cette créature sans cœur, dut uniquement de ne pas monter sur l'échafaud aux idées généreuses d'un philanthrope.

LI

L'EXPOSITION

L'arrêt qui avait condamné Clémentine Barbe et sa mère portait qu'elles devaient subir l'exposition publique sur une place de Marseille. On les ramena donc en cette ville.

Cette épreuve était certainement celle qui devait être le plus pénible à la sœur de Félix.

Le *pilori!* A ce mot elle se sentait frissonner et la nuit se faisait dans son esprit.

Elle se rappelait avoir vu des malheureux subissant cette navrante humiliation au milieu d'une cohue de badauds et d'oisifs criant, glapissant et riant.

Il y avait une fois parmi ces condamnés une femme à l'air modeste que les injures de la populace faisaient pleurer. Elle avait plaint cette femme, et maintenant elle allait avoir le même sort!...

Ce fut par un beau jour d'été que la veuve et la belle-mère de Barbe durent subir la première partie de leur peine.

Elles furent extraites de leurs cachots et conduites au greffe de la prison, où l'exécuteur des hautes-œuvres et ses aides vinrent leur mettre les menottes.

On les attacha ensuite l'une à l'autre au moyen d'une grosse corde passée dans leurs menottes et on s'apprêta à les conduire à la place Royale. Elles furent toutefois obligées d'attendre les gendarmes.

Clémentine était livide et tremblait de tous ses membres. Miette était calme et souriante.

— On dirait que tu as peur, fit-elle à sa fille.

— J'ai peur en effet, murmura celle-ci d'une voix basse et tremblante.

— Tu as tort ; on ne te mangera pas!...

— Quelle honte!

— Ce n'est guère plus fort que les assises... On te regardera bien, puis, quand on en aura assez, on ne te regardera plus...

— Mon Dieu, mon Dieu!...

— Tu es une vraie poule mouillée, Clémentine.

— Je préfère ma douleur à ton audace..

— Mon audace, mon audace. . Je ne veux pas avoir trop l'air en pénitence... Songe un peu... Tout le quartier Saint-Pierre va être là... Il était déjà à Aix, quoiqu'il eût fallu payer le voyage. Ici c'est *gratis!*...

— Félix viendra sans doute aussi pour me donner du courage...

— Qui sait si ce sera pour cela!...

— C'est mon frère...

— Je ne suis pas la mère de ce beau garçon-là...

— Heureusement pour lui...

— Tiens, tiens, voilà un compliment...

— Mérites-tu qu'on te parle autrement?...

— Je valais mieux que sa mère Herminie, et la preuve c'est que son père l'a abandonnée pour moi... Félix le sait bien et, pour ce motif, il doit te détester... S'il est sur la place Royale, ce sera pour se réjouir de notre châtiment...

— Oh! je suis sûre du contraire!...

— Paula aussi sera heureuse...

— Ma mère, vous êtes impitoyable!...

— C'est que je veux te préparer... Il faut que tu sois aussi indifférente que moi... Ah! si ç'avait été comme avant 1830, je serais moins rassurée...

— Que faisait-on alors?...

— On marquait!...

Clémentine eut un frisson.

Miette continua d'un air cruel :

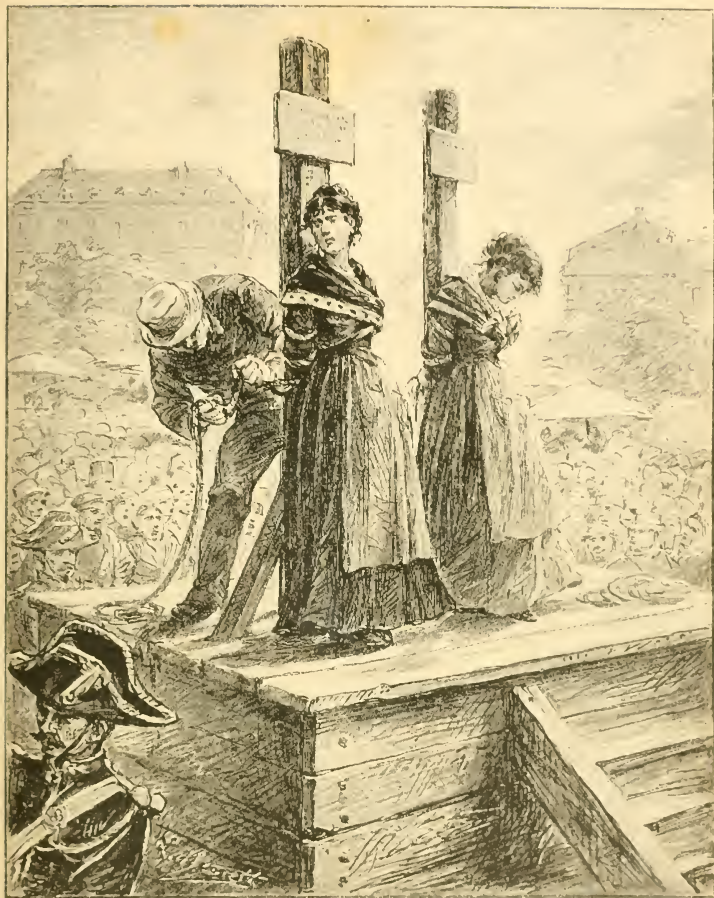
— Tu vois... on nous a laissé nos vêtements... Au lieu de cela, on t'aurait fait enlever le corsage de ta robe et on l'aurait remplacé par une camisole de grosse toile fendue par derrière...

— Pourquoi?...

— Afin de ne pas gêner l'opération... Oh! j'ai vu la chose bien souvent, même que ça m'amusait beaucoup...

L'ex-sage-femme avait un rire féroce. Elle reprit :

— Au moment où l'exposition aurait touché à sa fin, ce monsieur qui tout à l'heure nous a mis les menottes serait monté gentiment auprès de nous. Un



On les attacha avec une grosse corde. (P. 538.)

de ses aides aurait porté un amour de réchaud rempli de charbons ardents sur lequel aurait chauffé un poinçon de fer muni d'un manche en bois...

— C'est affreux!

— Tu ne l'aurais pas vu, car ça se serait passé derrière toi, mais tu l'aurais senti...

— Tais-toi...

Les chairs vivantes grésillaient sous l'action du fer rouge et les patients poussaient des cris épouvantables... Dans la foule il y avait des gens qui s'évanouissaient ; figure-toi ce que ressentaient ceux qui enduraient ce supplice.

Miette avait pris plaisir à donner ces tristes détails à sa fille tandis qu'elles attendaient toujours dans la salle voisine du greffe.

Enfin l'escorte arriva...

Les gendarmes les conduisirent à pied.

Les curieux, déjà très nombreux à la sortie de la prison, augmentaient à mesure que l'on approchait de l'endroit où était dressé le poteau d'infamie.

Sur la place Royale, l'affluence était énorme. Les hommes, les femmes, les enfants formaient une masse compacte qui avait l'aspect d'une fourmilière humaine.

Toutes les croisées des maisons avoisinant la place étaient également garnies d'amateurs du spectacle qui allait être donné...

— Il y a plus de monde que pour la procession du Sacré-Cœur, ricana Miette. Ça m'étonne qu'on ne loue pas de chaises.

Les regards de Clémentine venaient de se fixer sur une estrade en planches qui s'élevait au milieu de la place.

Sur cette estrade, ou, pour mieux dire, sur cet échafaud, se dressaient deux poteaux. C'était là...

Miette elle-même se sentait émue maintenant... Elle disait néanmoins entre ses dents :

— C'est au même endroit qu'autrefois!

On fit monter les deux femmes sur l'échafaud et on les attacha avec une grosse corde.

Avant la loi de 1832, on les eût mises au carcan, c'est-à-dire qu'on eût fait entrer leur cou dans un collier fixé au poteau par une longue chaîne de fer. On fermait le collier, que l'on appelait la *cravate des forçats*, avec un cadenas.

Le carcan avait remplacé lui-même le *pilori* proprement dit aboli en 1789.

On a entendu parler du fameux pilori des halles de Paris, établi au milieu même de la halle aux poissons. Il se composait d'une plate-forme, haute de cinq à six mètres, surmontée d'une lanterne à jour dans laquelle se mouvait une roue. Cette roue ou cercle de fer tournait sur un pivot et était percée de trous dans lesquels on passait la tête et les bras des condamnés.

On faisait parcourir au pivot un quart de la circonférence toutes les demi-heures, de façon que pendant leurs deux heures d'exposition les patients fussent présentés de face des quatre côtés.

On exécutait quelquefois à mort sur les piloris. Ce fait est prouvé par une

émeute qui éclata à Paris en 1516 et dans laquelle la populace, indignée de voir le bourreau Fleurant s'y reprendre à deux fois pour trancher la tête d'un condamné, brûla le pilori. Le bourreau périt étouffé dans les décombres.

Rappelons aussi que ce fut au pilori des halles que Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, eut la tête tranchée le 4 août 1477.

L'exposition au pilori était d'ordinaire de deux heures par trois jours de marché consécutifs. Elle n'était plus que d'une heure à l'époque où se passe notre récit.

Un écriteau, placé au-dessus de la Miette et de sa fille, portait en gros caractères leurs noms, profession, domicile, la peine qui les avait frappées et la cause de leur châtiment.

Clémentine resta près d'un quart d'heure les yeux fermés. La honte l'écrasait.

Miette au contraire jetait des regards autour d'elle.

Bien que les gendarmes eussent formé le cercle et maintinssent la foule, les deux femmes entendaient ce qui se disait :

— L'homme qu'elles ont tué était le meilleur au monde.

— Il paraît qu'il adorait sa femme.

— Elle en valait bien la peine!

— Elle lui a versé le poison sans trembler.

— Que lui avait-il fait?

— Rien. C'était pour que personne ne l'empêchât de se jeter dans les bras de ses amants!

— Le breuvage absorbé par le balayeur l'a fait horriblement souffrir.

— C'était la Miette qui l'avait procuré.

— Pourquoi n'a-t-on pas condamné à mort ces atroces créatures?

— C'est un tort.

— J'aurais eu beaucoup de plaisir à voir tomber leurs têtes.

— Et moi aussi.

— Et moi aussi!

Personne ne les plaignait. Méritaient-elles en effet de la pitié?...

Parfois des huées retentissaient. Des centaines de voix criaient des injures, et les gendarmes avaient de la peine à retenir la foule, qui, si elle eût rompu leurs rangs, se fût précipitée sur les empoisonneuses et les eût mises en pièces.

Le danger fit ouvrir les yeux à Clémentine.

— Les entends-tu?... lui dit Miette... Ils nous *écharperaient* si on les laissait faire... Et tout ça pour cet idiot de Barbe!...

— Oh! tais-toi, ma mère!...

— Pourquoi ne parlerais-je pas? On prétend que c'est défendu dans les

maisons centrales où nous allons subir notre peine... Mais ici... C'est bien le moins que l'on dise ce que l'on a sur le cœur...

— N'insulte pas notre victime...

— J'ai toujours été saint Jean Bouche-d'Or. Si Barbe avait été moins dégoûtant et moins stupide, nous ne l'aurions pas empoisonné!...

Ce langage semblait, à bon droit, odieux à Clémentine.

Enfin la tempête se calma un peu.

Clémentine chercha à voir Félix, qui seul eût pu lui donner du courage. Il lui sembla un instant l'apercevoir au loin, parmi les têtes curieuses, mais il disparut aussitôt.

Cette masse de spectateurs était vraiment mouvante comme les flots de la mer. En revanche, Polyte, qui était d'abord dans le lointain, avait réussi à se rapprocher.

L'implacable vengeur déclamait dans un groupe.

— Figurez-vous qu'en sortant de la maison, lorsque j'eus découvert que mon pauvre ami était empoisonné, je me dirigeai vers le bureau de police. Je me défiais tellement de ces deux créatures que l'idée me vint qu'elles me feraient peut-être assassiner en route. Je choisis donc un chemin détourné.

— Ah!

— Qui sait, si j'avais pris la ligne directe, ce qui me serait arrivé?

— Vous êtes prudent.

— Trop de prudence ne nuit jamais!

— Vous avez raison.

M. Comté vint aussi à la place Royale, mais avec d'autres idées qu'un but de vengeance.

Pomponne le vit dans le déguisement qu'il avait l'habitude de prendre et dans lequel il avait failli être assassiné.

— Vous, monsieur Comté!

— Chut! plus bas...

— Que faites-vous ici?...

— Tu es agent de police et tu me le demandes?

— Ma foi, j'ignore...

— Tu es donc étonné de ce que je n'ai pas renoncé à ce costume?

— J'avoue...

— C'est parce qu'il m'est particulièrement commode...

— La justice est maintenant satisfaite.

— C'est vrai! mais la police ne doit l'être jamais, elle!... Elle erre volontiers autour de l'endroit où le criminel subit sa peine, comme autour du lieu où la victime attend sa vengeance. Si elle n'y trouve pas des complices, elle y rencontre d'autres scélérats, car ceux qui ont des fautes à se reprocher

sont attirés par le spectacle du châtiment. Souvent ils poussent l'audace jusqu'à venir ici par forfanterie ou pour chercher une nouvelle occasion de mal faire...

— C'est reconnu, je le sais...

— Voilà pourquoi je ne laisse pas à mes agents seulement le soin de veiller dans ces occasions... M. Jacquinet reparaît avec son air inoffensif et il en est de lui comme de toute chose. Il est d'autant plus redoutable qu'on ne se méfie pas de lui... oui... oui... oui.

Il y avait une autre de nos connaissances parmi les spectateurs.

Patadais avait pu se glisser jusqu'au premier rang, mais Clémentine ne le vit pas plus la protégeant qu'elle ne l'avait vu l'aimant.

Patadais était cependant prêt à lui faire un rempart de son corps si la foule avait repoussé les gendarmes.

Une femme voulut lancer une pierre à Clémentine. Il arrêta son bras et la désarma.

Lorsqu'il y eut un peu de calme, Patadais ne perdit pas de vue son idole. Il l'admirait toujours, même sur l'échafaud où avait lieu la consommation de sa honte.

Le supplice de Miette et de Clémentine finit enfin.

Tandis que l'on ramenait les deux empoisonneuses en prison, Patadais rentrait chez son patron l'âme pleine de douleur.

LII

LARMES ET SOURIRES

Paula n'était pas rentrée dans sa chambre de la rue Caisserie. Félix lui avait loué un petit appartement meublé situé au dernier étage d'une maison donnant sur la place Royale, à Marseille.

Ce logement était bien modeste, mais le contremaître n'était pas riche. Il avait même fallu que Mme Marguerite, l'ancienne voisine des deux amants, qui connaissait la propriétaire du garni, les recommandât à celle-ci afin qu'ils n'eussent pas à payer d'avance.

Il sembla, à Paula, que cette demeure était le paradis, car elle y voyait souvent celui qu'elle aimait. De plus, elle pouvait aller rendre visite à son fils autant qu'elle le voulait.

L'enfant était, on le sait, à Saint-Giniez, chez une villageoise qui s'y était attachée. On eût pu le lui retirer; mais, comme il était dû une forte somme à cette femme, il avait été décidé que l'on attendrait un peu.

Félix, dès qu'il avait quitté son atelier, se rendait auprès de sa maîtresse Il y entrait lorsqu'il fut aperçu de Clémentine attachée au poteau d'infamie.

Il ne put supporter ce spectacle et, croyant que sa vue serait pénible à la femme Barbe, il s'empressa de monter chez Paula, qui, absorbée par un travail d'aiguille qu'on lui avait procuré, ne se doutait guère de ce qui se passait sur la place, à cinq étages au-dessous d'elle. Du reste, la maison était encore assez éloignée de l'endroit où l'exposition avait lieu.

Félix parut à la jeune femme, ému, troublé.

Elle l'interrogea :

— Qu'as-tu?...

— Oh! je viens de voir une chose horrible.

— Quoi donc?... Tu m'effrayes... Est-ce un malheur?...

— Non, c'est le châtiment... de...

— Ah!...

— Elles ont été bien dures, bien cruelles pour toi, mais ne leur as-tu pas pardonné?...

— De grand cœur... surtout à elle... à Clémentine,

— Que tu es bonne!...

— Je crois que Clémentine n'était pas mauvaise...

— Tu as raison...

— C'est sa mère qui l'a perdue!...

Paula avait été instruite par Félix de tout ce qui concernait la femme Barbe. Elle savait que celle-ci était la sœur du jeune homme.

Comprenant combien ce sujet de conversation devait être pénible pour son amant, elle lui parla d'autre chose et ils en vinrent tous les deux à examiner leur situation.

Hélas! elle était loin d'être satisfaisante.

Se retrouver avait été pour eux une joie suprême et ils s'étaient peu inquiétés du lendemain.

Toutefois, c'était pour diverses raisons que Félix n'était pas rentré avec Paula dans la maison de la rue Caisserie et que, ayant choisi pour la jeune femme une autre demeure, il avait conservé également son ancien domicile.

Nous savons qu'il était contremaître dans de grands ateliers. La maison à laquelle il appartenait avait à sa tête deux frères connus, sur la place de Marseille, comme légitimistes et cléricaux.

Il est évidemment permis d'avoir toutes les opinions politiques et religieuses quand elles sont sincères, mais, par malheur, les deux frères en question étaient à la fois dévots et intolérants, ce qui arrive souvent, du reste.

Leurs ateliers ressemblaient à l'intérieur d'un couvent. Il y avait des crucifix et des chapelles partout.

A un moment donné, sous l'influence d'un prêtre qui avait des relations avec ces industriels, ceux-ci résolurent de demander à tous les ouvriers un billet de confession au moins une fois par mois.

Beaucoup d'employés et d'ouvriers se soumirent, mais quelques-uns résistèrent. Félix fut de ce nombre.

Le contremaître, né catholique, n'était pas un ennemi de cette religion, mais il ne la pratiquait pas et il tenait à jouir de la liberté de sa conscience.

Son refus net et formel lui valut quelques remontrances. Néanmoins, les deux frères, considérant que Félix était un employé modèle, n'insistèrent pas.

Ils se bornèrent à s'informer de la conduite que tenait le contremaître hors de leur maison, et ils apprirent qu'elle était irréprochable. Avant Paula, on ne lui connaissait même pas de maîtresse.

Quand la jeune femme avait été rendue à Félix, il avait songé à ses patrons en la conduisant dans un appartement meublé de la place Royale.

Cette dépense d'un nouveau logement était lourde pour Félix, qui n'avait que de maigres appointements; car, si les bigots sont plus exigeants que les autres, ils n'en sont pas plus généreux pour cela.

Il y avait ensuite la nourriture et l'entretien de son amie.

Paula avait fait de nouveaux efforts pour se procurer une occupation, et elle avait réussi à trouver des travaux d'aiguille, mais si faiblement rétribués qu'ils ne pouvaient diminuer que dans une très légère proportion les dépenses de son amant.

Félix essayait de dissimuler ses angoisses à Paula, mais celle-ci les devinait.

— Tu es ennuyé, tu es gêné à cause de moi...

— Ne t'inquiète pas... A force de courage, nous réussirons à nous tirer d'affaire.

— Je suis une charge bien lourde.

— Non, non...

— Mme Marguerite m'a promis de me faire avoir de l'ouvrage du magasin qui l'emploie et qui la paye convenablement, mais il paraît que nous sommes à l'époque du chômage...

Félix sourit.

— Désirons seulement que le chômage cesse vite, puisque tes travaux d'aiguille sont si peu payés...

— C'est en effet ridicule de nous exploiter ainsi nous autres, pauvres femmes...

— Dis que c'est infâme de spéculer sur le besoin...

— On prétend que dans les prisons, dans les couvents, on travaille encore à meilleur marché...

— L'ouvrière libre doit donc mourir de faim à cause de la concurrence de la prisonnière?...

Paula ne répondit pas.

Son amant continua :

— Je trouve que la société a tort de ne pas s'occuper d'améliorer la condition de la femme... Au lieu de lui venir en aide, il me semble qu'elle affecte de tout laisser conspirer contre son honneur, contre sa vertu... Voilà une enfant qui est belle, exposée aux séductions... Il serait rationnel, il serait juste qu'on aplanit pour elle les difficultés, qu'on lui vînt en aide... Au lieu de cela, on l'exploite... Condamnée à une tâche ingrate, elle faiblit souvent... surtout quand elle n'a pas de guide, quand elle est privée de conseils... Elle a foi en l'homme qui lui parle et qui lui fait toutes sortes de séduisantes promesses... Le jour où elle s'aperçoit qu'il lui a menti, qu'elle a été trompée, elle est perdue sans retour!...

Paula avait écouté Félix avec émotion, car c'était bien à son histoire à elle qu'il faisait allusion.

On se rappelle que, orpheline de bonne heure, elle avait succombé parce que personne ne l'avait secourue. Les larmes vinrent aux yeux de la malheureuse jeune femme.

— Oh! oui, répéta-t-elle, elle est perdue sans retour!

Félix comprit le sens que donnait Paula à cette phrase. Évidemment, elle croyait qu'il venait de prononcer pour elle le plus sévère des arrêts.

— Pardon, dit-il, pardon...

— Tu ne m'as pas offensée.

— Mais je t'ai fait de la peine. C'est malgré moi que je me suis laissé entraîner. D'ailleurs, je n'ai pas voulu dire ce que tu penses.

— La pécheresse ne peut jamais être purifiée. La fille qui a été folle de son corps ne sera jamais réhabilitée.

— Tu te trompes...

— Non, hélas!

— L'expiation a racheté la faute, et si tu voulais... je te demanderais de devenir ma femme.

Paula tressaillit de joie.

— Ta femme, à toi... ta femme légitime...

— J'estime que ton repentir, tes larmes, ton amour maternel ont tout effacé. Je te le répète : Paula, veux-tu de moi pour mari?

— Félix!

Il était tombé à genoux auprès d'elle. Il lui pressait les mains, les lui embrassait. Et quand il se releva, leurs lèvres se rencontrèrent, ce fut une extase, car leur affection était aussi profonde que passionnée.



Nous avons charge d'âmes. (P. 547.)

Cette ivresse dura assez longtemps. Paula fut la première à s'y soustraire. Peu à peu, son teint, qui s'était empourpré, redevint pâle, et une expression d'accablement succéda à la joie qui s'était montrée sur son charmant visage.

— Impossible! murmura-t-elle.

— Impossible!... Pourquoi?...

— Tu es un honnête homme, toi, et un honnête homme ne doit épouser qu'une honnête femme...

— Tu as tout racheté, je le répète...

— Est-ce que l'on arrive à regagner l'honneur? Il est des taches qui ne s'effacent jamais...

— Je te jure que tu te trompes...

— Ta générosité t'entraîne...

— La douleur t'égare...

— C'est la voix de la raison qui parle en moi... Nous venons de faire un rêve...

— Un rêve bien doux...

— Jamais je n'oublierai ta proposition...

— Puisque tu l'accepteras...

— Ne m'impose pas de nouveau le supplice de te refuser...

— Paula, tu me fais bien souffrir...

— Il ne manquait plus que cela... Mon amour t'est funeste... Infortunée que je suis!...

— Rassure-toi... Cet amour me fait vivre, au contraire... Si je le perdais, l'existence serait pour moi pâle et décolorée...

— Oh! tu n'as pas à craindre de n'être plus aimé!...

— Et cependant tu refuses de m'appartenir!

— Est-ce que je ne suis pas à toi tout entière?...

— Ma maîtresse...

— Oui...

— Ma femme...

— Jamais!...

Félix comprit bientôt que la résolution de Paula était irrévocable.

Il cessa momentanément d'insister et il quitta la jeune femme pour se rendre à son atelier, mais là une pénible surprise l'attendait.

A peine arrivé, il reçut l'avis que l'un de ses patrons le demandait. Il se rendit immédiatement auprès de l'industriel.

Félix croyait qu'il allait recevoir des éloges pour un travail promptement terminé grâce à son impulsion. Il songeait même vaguement à une gratification fort utile en ce moment, lorsque l'air sévère de celui qui le faisait appeler le désabusa.

— Monsieur, dit ce dernier à Félix d'une voix sèche, je savais déjà que vous étiez irréligieux.

— Mais...

— Pas d'observation... Quand on ne suit pas la religion dans laquelle on est né, on est capable de tout.

— Pardon...

— Ne m'interrompez pas... On peut devenir voleur et assassin.

— Monsieur...

— On n'a pas la voix de sa conscience pour vous empêcher de faire le mal...

— Je n'ai rien fait...

— En êtes-vous bien sûr?...

— Je me conduis d'une façon irréprochable.

— Vous vivez cependant en concubinage avec une femme...

— Ah!

— Vous avez noué une liaison honteuse...

— Monsieur...

— Avec une créature perdue...

— Vous n'avez pas le droit d'insulter...

— Je puis apprécier... D'ailleurs, mes renseignements sont positifs.

— Que vous a-t-on dit?

— Vous n'ignorez pas combien nous tenons à la réputation de notre maison.

— En quoi l'ai-je ternie?...

— Nous ne sommes pas seulement des maîtres, nous sommes des pères... Comme tels, nous répondons des gens que nous employons... Notre devoir est de les diriger dans la bonne voie, nous avons charge d'âmes.

— Je ne pense pas, monsieur...

— Vous avez tort... Dans tous les cas, je viens vous informer que nous ne pouvons tolérer le scandale que vous donnez...

— Je ne donne aucun scandale...

— Je suis bien informé... Vous avez des relations avec une nommée Paula qui est une vraie fille publique...

Félix devint pâle.

— Prenez garde!...

— Eh quoi! vous menacez...

— Vous n'avez pas le droit de m'insulter dans mon amour!

Le patron du jeune homme, qui avait des lunettes, les abaissa un instant pour mieux voir celui qu'il prenait pour un insensé...

— Je suis bien fâché d'apprendre que je vous insulte, mais je ne vous accorderai pas de réparation... La femme, la fille, la créature, comme vous voudrez, qui vous inspire des sentiments si passionnés, jouit de la plus détestable réputation et, je puis le constater, le seul fait de la protéger déshonore.

Félix avait, comme on le pense, beaucoup de peine à se contenir.

L'industriel continua :

— Les protecteurs des courtisanes, s'ils ont de la fortune, sont des niais S'ils n'en ont pas, on les considère comme...

— Monsieur, je vous défends...

— Je ne continuerai pas, puisque vous êtes aussi irascible, mais vous comprendrez qu'il est nécessaire que je vous remplace.

L'infortuné resta comme foudroyé.

— Vous me chassez?...

— En êtes-vous surpris?

— Mais ...

— Vous répondez par des menaces à des observations très justes.

— Vous trouvez?...

— Vous êtes depuis assez longtemps dans la maison pour savoir que nous n'avons pas l'habitude de supporter les actes d'insubordination.

— C'est la première fois...

— Ce sera la dernière... Quand vous voudrez, vous passerez à la caisse.. Je vais donner des ordres.

Le ton du patron de Félix était si inflexible que celui-ci comprit l'inutilité d'insister. Une heure après, il sortait, pour n'y plus rentrer, de la fabrique où il avait gagné jusque-là honnêtement sa vie.

Le malheureux avait peine à cacher ses larmes. Il se demandait avec angoisse où il trouverait du travail, à quelle porte il devrait frapper pour être accueilli.

En ce moment le commerce de la place de Marseille traversait une crise. Deux ou trois fabriques, rivales de celle dans laquelle Félix avait été employé, venaient de suspendre leurs travaux.

Son âme était pleine de désespoir.

Il résolut de ne pas annoncer tout de suite à Paula cette sinistre nouvelle, et il ne se rendit à l'hôtel meublé de la place Royale qu'à l'heure où il avait coutume d'y aller, à sa sortie de l'atelier.

En arrivant chez sa maîtresse, il entendit des éclats de rire. Il entra.

La nourrice de Saint-Giniez était là avec *Bébé*. Paula s'amusait des innocentes petites mines de l'enfant.

— Si tu savais, dit-elle à Félix, comme il a été aimable et comme à ma vue il s'est écrié : Maman!

— En vérité?...

— Il te reconnaît, toi aussi...

— Tu crois!

— Il n'en existe pas d'aussi intelligent que lui et d'aussi beau... C'est un amour!

— Toutes les mères prétendent cela...

— Je n'exagère pas, moi, il est vraiment surprenant... Tu ne l'embrasses pas?...

Félix prit le petit être dans ses bras.

Celui-ci, heureux d'être caressé, prononça un mot qui fit une grande impression sur les deux amants.

Ce mot, qu'on ne lui avait pas appris cependant, était celui de papa. Comment le savait-il?... Où l'avait-il entendu?

Paula regarda Félix; mais celui-ci fit un signe et la jeune femme ne dit rien en présence de la nourrice.

Un moment après, quand cette dernière fut partie avec son nourrisson, Paula s'excusa de ce qui s'était passé.

— Je ne sais comment... Je te jure...

— Il est inutile, ma chère amie...

— Plus tard, il saura qu'il n'a pas de père.

— Plus tard, tu as raison. Il faut que ce soit même le plus tard possible... Je ferai pour cela tous mes efforts.

— Que tu es bon!... Que je t'aime.

Elle le regarda avec un sourire mouillé de larmes. Et pendant ce temps-là Félix se demandait :

— Comment empêcherai-je la mère et l'enfant de mourir de faim?...

LIII

LE TRIN DE SAINT-GINIEZ

Félix consacra les jours suivants à se chercher une place...

Hélas! comme il l'avait prévu, c'était bien difficile.

Il commença à se présenter comme contremaître, puis comme ouvrier... Il ne lui répugnait nullement de descendre pourvu qu'il lui fût permis de gagner sa vie.

Un des fabricants, dont les ateliers étaient restés ouverts, parut un moment disposé à le prendre pour occuper une situation semblable à celle qu'il avait perdue, mais, auparavant, il voulut voir les anciens patrons et leur demander des renseignements.

— Ces messieurs, dit Félix, n'ont jamais eu à se plaindre de mon zèle..

— Et de votre conduite?

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour donner le bon exemple aux ouvriers...

— Comment avez-vous quitté?...

— J'ai mal accepté diverses observations au sujet de faits étrangers à mes fonctions...

— Vous êtes vif?...

— Non, d'habitude. Je ne pense pas avoir un mauvais caractère...

— Enfin, je me rendrai à la fabrique où vous étiez... Vous comprenez qu'il est nécessaire que je sois absolument fixé... Je vous ferai d'ailleurs prévenir.

Félix attendit deux ou trois jours la réponse annoncée, mais, ne recevant rien, il finit par faire une nouvelle visite pour savoir à quoi s'en tenir.

On le reçut fort mal et on lui dit qu'on n'avait pas besoin de lui. Evidemment il avait été desservi.

Paula commençait à soupçonner la vérité en le voyant sombre et inquiet.

— Il se passe quelque chose, lui dit-elle un jour. D'où vient que tu ne me contes pas tes peines?

— Je n'ai rien...

— Est-ce à ta fabrique? Tes patrons ne sont-ils pas aimables avec toi?

— Ce n'est pas cela...

— Est-ce qu'ils t'auraient parlé de moi?

On le voit, Paula était déjà sur la voie de la vérité. Seulement elle craignait qu'il n'arrivât ce qui déjà avait eu lieu.

Il fut bien difficile à Félix de continuer à lui cacher sa sortie de la fabrique. Il lui tut néanmoins quel avait été le motif du renvoi.

La pauvre femme fut consternée ; elle comprit aussitôt ce qui s'était passé.

— C'est à cause de moi, n'est-ce pas?

— Non...

— Tu étais le modèle des employés, tu ne pouvais fournir aucun autre sujet de mécontentement.

— Je t'assure...

— Plutôt que de faire ton malheur, je te quitterai...

— Que dis-tu?

— Je m'en irai...

— Te perdre!

— Cela me sera bien pénible, mon Félix, mais je ne veux pas te nuire.

— Vivre sans toi, ce ne serait plus vivre...

— Tu te consolerais.

— Jamais!...

Il la prit dans ses bras et se mit à sangloter. Pour le consoler, pour lui rendre une partie de son courage, elle lui jura qu'elle resterait avec lui, qu'elle partagerait sa fortune bonne ou mauvaise.

— Je me rappelle encore ce que j'ai souffert pendant que je t'ai crue perdue

— Et moi donc?

— Dieu nous viendra peut-être en aide en nous voyant lutter...

— Oui, aie comme moi confiance.

Le lendemain Félix rentra avec un peu d'argent qu'il remit à Paula.

— Comment te l'es-tu procuré?

— Une occasion... Un camarade que j'ai remplacé.

— Tu vois, Dieu nous a déja écoutés.

Félix cacha à Paula une chose pénible. Il passait sur le port, quand il avait vu un navire en débarquement pour lequel on cherchait des hommes de peine. C'était un labeur des plus fatigants. Il fallait porter d'énormes fardeaux, sur le quai, en plein soleil.

On douta d'abord que le jeune homme fût capable de s'acquitter d'une semblable besogne, mais on céda à ses prières.

Pendant toute la journée, il travailla de cette manière. Le soir il était harassé, ce qui n'empêcha pas le maître portefaix de lui dire en le payant :

— Vous ne valez rien pour un semblable métier... Une fois ça suffit!... Il y en a assez...

Ainsi il n'était même pas bon pour cette humble profession.

Paula ne quittait presque plus son ouvrage. Elle se levait au point du jour après s'être couchée à une heure avancée. Mme Marguerite n'avait pu encore tenir sa promesse de lui procurer un travail mieux rétribué.

Félix avait abandonné sa chambre de la rue Caisserie pour s'installer avec sa maîtresse dans le garni de la place Royale. C'était une économie tout indiquée.

L'amour seul les soutenait et les aidait à supporter une existence presque intolérable.

Il est probable qu'ils eurent parfois des idées de suicide.

Lorsqu'on souffre trop, la mort apparaît comme une sombre consolatrice. Le spectre qui terrifie tant de créatures humaines a des allures engageantes.

— Ah! l'angoisse te dévore, ah! la douleur te déchire!... Eh bien, viens à moi... Je ne te procurerai pas le bonheur, mais tu auras le repos...

Le repos!...

Cette perspective de sortir de la fournaise ardente, d'échapper aux soucis cuisants, séduit tellement le patient qu'il ne pense plus à autre chose...

Il ne se dit plus que cette force qui anime son corps va disparaître, que cette lueur qui illumine son cerveau va s'éteindre pour toujours.

Il ne réfléchit plus au néant qui le menace... Il ne pense qu'au calme dont il est sûr le point de jour.

Le suicide n'est pas seulement un refuge qui s'offre aux malheureux.

Il est des créatures humaines qu'il séduit, qu'il attire... Il a ses *dilettanti*.

N'a-t-on pas vu des hommes que l'on traite de fous possédés par cette idée fixe de se détruire et ne chercher qu'une manière originale de s'en aller d'ici-bas?

Le moyen une fois trouvé, ils quittent avec joie un monde où tout ne leur semble qu'intrigue, que bassesse, que dégoût!...

La religion catholique considère le suicide comme un crime. Elle renie ceux de ses adeptes qui y ont recours; elle interdit à leurs corps l'entrée de ses temples; elle condamne au désespoir perpétuel ceux qui se sont laissé vaincre par le désespoir de la terre.

On peut se demander, en admettant qu'il existe là-haut une suprême justice, si l'arrêt du clergé est sans appel, si le condamné du prêtre est, en cette occasion comme en d'autres encore plus étranges, repoussé à jamais de la béatitude éternelle?...

Félix et Paula songèrent peut-être à la mort, mais ils n'y eurent pas recours.

D'ailleurs, au plus fort de leur détresse, un rayon d'espoir illumina leur ciel sombre. On venait de proposer une place à Félix.

C'était la nourrice de Saint-Giniez qui, ayant entendu parler d'un emploi vacant de teneur de livres dans l'usine où travaillait son mari, annonçait au jeune homme que l'on serait disposé à l'accepter s'il avait des connaissances suffisantes.

Félix, tout en accomplissant ses fonctions de contremaître, avait pris dans les dernières années des leçons de tenue des livres. Il était parfaitement capable de s'acquitter de la tâche qu'on lui offrait.

Il fut entendu qu'il se rendrait à Saint-Giniez immédiatement pour ne pas laisser prendre la place par un autre.

C'était un samedi soir; on le renvoya au lendemain pour une réponse définitive.

Saint-Giniez, qui est un des plus jolis quartiers de la banlieue de Marseille, était précisément en fête.

Son *trin* avait commencé la veille et devait durer trois jours.

On appelle en Provence *trin* ou *roumerage* les fêtes locales.

Les cérémonies religieuses y sont singulièrement mêlées aux réjouissances profanes. C'est ainsi qu'il y a, à la fois, grand bal et messe en musique, sermon et concours de chansons comiques, jeux de toutes sortes et sortie processionnelle du saint ou de la sainte de l'endroit.

Le cabaret et l'église sont également pleins. Ni Dieu, ni le diable n'y perdent leurs droits.

Les *trins* rapportent toujours au pays, car il y a des amateurs de ces sortes de réjouissances qui viennent, non seulement de Marseille, mais de toutes les localités environnantes.

Le *trin* de Saint-Giniez avait d'ailleurs une certaine réputation d'animation, de gaieté et même de tapage.



Elle se pencha sur lui. (P. 558.)

A Marseille, il y a un proverbe qui, pour caractériser un endroit bruyant, éveille le souvenir de cette fête :

Li sian maï oou trin de San Giniez! (Nous y sommes encore au trin de Saint-Giniez!)

Ce proverbe suffit quelquefois pour calmer les discussions les plus tumultueuses.

Félix, au moment de se rendre à Saint-Giniez pour savoir la réponse qu'il

attendait si impatiemment, eut l'idée d'offrir à Paula de l'accompagner. Cela procurerait à celle-ci à la fois quelque distraction et le plaisir de voir son enfant.

Paula accepta avec joie. Elle était si heureuse lorsqu'elle se trouvait avec son amant, lorsqu'elle s'appuyait sur son bras, tandis qu'il lui disait de douces paroles!

Il y avait des heures si tristes! Ne fallait-il pas s'empresser de profiter des occasions de se distraire?

C'était le matin qu'on devait faire connaître son sort à Félix, mais le directeur de l'usine avait été contraint d'aller à Marseille. On annonça au jeune homme, désolé de ce contretemps, qu'il ne serait rentré que vers quatre ou cinq heures.

Félix et Paula résolurent d'attendre à Saint-Giniez le retour de celui qui, d'un mot, pouvait les sauver ou les livrer au désespoir.

On fit d'abord la visite au bébé, puis on déjeuna bien modestement dans un cabaret où le vin coûtait quatre sous le litre.

Les deux amants allèrent ensuite se promener. Ils lurent le programme de la fête, publié par de belles affiches sortant de l'imprimerie du *Sémaphore :*

A une heure, course de jeunes gens du pays; prix : une belle écharpe;

A une heure et demie, course de jeunes gens étrangers au pays; prix : une belle écharpe;

A deux heures, course de dames du pays; prix : une belle écharpe;

A deux heures et demie, course de dames étrangères au pays; prix : une belle écharpe ;

A trois heures, dans la salle verte, concours pour la plus laide grimace; prix : une belle écharpe ;

A trois heures et demie, dans la salle verte, concours de chansonnettes décentes; prix : une belle écharpe.

Comme on le voit, le peu de variété des prix était réellement remarquable.

Félix et Paula pénétrèrent dans la salle verte au moment de la course des dames du pays qui étaient représentées par trois ou quatre petites filles dont l'âge variait de douze à quatorze ans.

Quand vint la course des dames étrangères au pays, les mêmes petites filles se montrèrent avec une robuste Génoise qui n'eut pas de peine à enlever l'écharpe.

Pour la plus laide grimace, les concurrents furent plus nombreux.

Ce fut un hideux spectacle que celui offert par des visages volontairement contractés.

On doit reconnaître que l'homme n'est pas beau et qu'il y a peu d'animaux qui ne l'emportent sur lui.

Quelle idée épouvantable que cet encouragement accordé à l'horrible!...

Les habitants de Saint-Giniez et les autres assistants riaient bruyamment.

On donna le prix à un bonhomme qui avait trouvé le moyen de faire de sa tête une boule confuse.

Il était à peu près quatre heures quand on commença le concours de chansonnettes décentes.

L'affiche indiquait que le jury serait composé de dames choisies dans la société. C'était une innovation ingénieuse.

Quelques chaises avaient été installées pour les juges en jupons que devait présider le chef de l'orphéon des Enfants de Sainte-Cecile.

Un des *abbats* ou organisateurs vint demander à Paula de vouloir bien prendre place sur un des sièges réservés.

Elle refusa d'abord, mais, devant l'insistance de l'abbat, elle s'assit à côté de plusieurs demoiselles et dames de l'endroit.

Le concours commença aussitôt par une romance sentimentale à laquelle succéda une chanson comique, puis vint un air d'opéra.

Il est à remarquer que, sous le nom de chansonnette, on désignait tous les morceaux qu'il plaisait aux concurrents d'apporter et qui ne seraient pas susceptibles de troubler la pudeur de l'auditoire.

Au moment où un individu d'une stature colossale chantait une romance qui racontait les malheurs d'un petit matelot, Félix se rappela que le chef de l'usine devait être à son bureau de quatre à cinq heures.

Il avertit Paula, l'engageant à rester, puisqu'elle avait accepté des fonctions officielles.

Celle-ci eût bien voulu suivre son amant pour savoir plus tôt si la solution était favorable, mais elle n'osa pas s'éloigner.

Félix partit donc seul pour l'usine qui était à quelque distance.

Le directeur était arrivé.

O joie! ô bonheur! il accepta le jeune homme, et même lui offrit des appointements supérieurs à ceux dont il avait été primitivement question. Il est vrai que Félix devait se charger d'une besogne supplémentaire, exercer une sorte de surveillance à certaines heures de la journée.

Oh ! qu'il tardait à l'ami de Paula de faire part à celle-ci de cette heureuse nouvelle. Il se mit à courir pour arriver plus tôt. Sans doute sa maîtresse lirait vite sur son visage rayonnant que la réponse était favorable.

Quand Félix entra dans la salle verte, le concours était interrompu. Une certaine émotion régnait.

Les regards de l'employé se portèrent vers l'estrade. Paula n'y était plus. Il ne tarda pas à l'apercevoir à quelques pas, rouge de honte, tandis que les abbats semblaient l'entraîner hors de l'enceinte.

Il se précipita au-devant de sa maîtresse. Voici ce qui c'était passé.

En l'absence de Félix, le concours de chansonnettes décentes avait d'abord continué, puis un entr'acte avait eu lieu.

Pendant cet arrêt, quelques jeunes gens de Marseille étaient entrés dans la salle verte et s'étaient placés tant bien que mal. Ces jeunes gens paraissaient avoir copieusement déjeuné. Ils manifestaient déjà des dispositions bruyantes, quand l'un d'eux s'écria tout à coup :

— Eh ! mais, c'est Paula!...

— Paula?...

— Oui, cette petite blonde qui habitait dans la rue Caisserie.

— Tiens... tiens...

— Elle avait disparu de la circulation... Je suis bien aise de l'avoir retrouvée, car elle était agréable.

— Es-tu bien sûr que ce soit elle?

— Parbleu!

— Celle-ci a cependant l'air réservé.

— Qu'est-ce que ça prouve?...

— Tu te trompes...

— Il est bien simple de s'assurer du contraire.

— Comment ça?

— Je vais l'appeler... Eh! Paula!...

La pauvre fille regarda immédiatement du côté où l'on prononçait son nom et elle reconnut un de ses anciens amoureux.

— Paula!...

Elle feignit d'abord de ne pas entendre.

— Paula! Paula!...

— Tu vois bien que ce n'est pas elle...

— Je suis sûr du contraire... Paula!

Celle-ci ne savait guère quelle contenance tenir. Cependant les compagnons de l'individu qui la connaissait s'étaient mis tous à faire comme lui.

Ils criaient :

— Paula! Paula!...

L'infortunée eût voulu être à cent pieds sous terre.

Autour d'elle, on se demanda d'abord ce qui se passait, puis on la désigna. Presque toutes les dames qui étaient là se connaissaient. Elle seule était étrangère.

— Quelle est donc cette jeune fille?...

— Elle paraît bien modeste.

— Oui, on lui donnerait le bon Dieu sans confession...

— Elle fait probablement sa sainte-nitouche, car entendez-vous ce qu'on dit?..

— Que dit-on?

— On prétend que c'est une lorette.

— Et on l'a mise avec nous?...

— C'est une erreur...

— On ne devrait pas en commettre de ce genre...

— Je me plaindrai à mon mari...

— Et ma fille qui est là!

— Oh!...

Paula entendait tous ces propos et les misérables qui continuaient à crier :

— Paula! Paula!

Elle se sentait défaillir. Tous les regards étaient maintenant fixés sur elle. On s'était écarté de la malheureuse comme d'une pestiférée.

Que devait-elle faire?

Un des abbats s'approcha d'elle, et lui dit brutalement ;

— Vous voyez bien que vous ne pouvez pas rester ici...

— J'attends quelqu'un, balbutia-t-elle.

— Ah!

— J'étais avec une personne qui ne me laisserait pas insulter...

— On ne vous insulte pas. On vous reproche seulement de vous être mêlée à d'honnêtes femmes.

— Je ne demandais pas... on m'a offert. .

— Vous avez eu tort d'accepter... Allez-vous-en!

Elle se leva sur l'estrade. Sa confusion était des plus grandes.

Il y eut quelques applaudissements parmi les spectateurs.

Elle retomba sur son siège.

— C'est infâme ce que vous faites... Je ne m'en irai pas.

Les abbats perdirent patience et employèrent la force pour l'emmener.

Ce fut à ce moment que l'amant de Paula apparut.

— Qu'arrive-t-il? Que se passe-t-il?

— On me chasse... On me dit que je suis indigne de rester avec des gens respectables.

— C'est vrai, fit l'un des abbats.

— Misérables! s'écria Félix.

Il écarta les jeunes gens qui entouraient sa maîtresse et la soutint.

— Quel est celui qui a le premier mis la main sur toi?

Elle comprit qu'il allait essayer de la venger, qu'il allait se battre, et elle craignit pour lui.

— Non... non... allons-nous-en !...

— Il me faut châtier ces imbéciles !

Il enleva brusquement à l'abbat qui était à côté de lui le nœud de ruban qu'il portait à sa boutonnière et le foula à ses pieds.

L'abbat irrité voulut se jeter sur lui. Félix le soufflêta.

Le jeune homme qu'il avait châtié tenta aussitôt de se venger. Tous les organisateurs de la fête se joignirent à lui. La foule qui remplissait la salle verte criait, huait.

Félix fut violemment séparé de Paula.

Pressé, bousculé, frappé, il ne fut laissé que hors de l'enceinte de la fête dans le plus pitoyable état. Ses vêtements étaient en lambeaux et il avait reçu des blessures assez graves. Il ne pouvait plus marcher.

Paula désolée le rejoignit un instant après. Il était assis comme brisé au pied d'un arbre.

Elle se pencha sur lui.

— Mon Félix, mon cher Félix !

— Ma bien-aimée !...

— Pardon...

— Est-ce ta faute?

— Oui, toujours le passé...

— Ont-ils le droit de te le reprocher?

— Tu le vois bien !

Ils se mirent à pleurer tous les deux, remplis de douleur et de honte.

LIV

COMME SON PÈRE

Félix et Paula rentrèrent navrés à Marseille.

Le jeune homme souffrait des coups qu'il avait reçus, mais il ne se plaignait pas, craignant d'inspirer de l'inquiétude à celle qu'il aimait.

Toutefois il fut obligé de se coucher, peu après son arrivée dans le petit appartement de la place Royale.

Il avait la fièvre et cherchait à le cacher.

— Que ressens-tu? lui demandait Paula.

— Rien... rien...

Elle lui prit la main :

— Tu as bien chaud...

— Cela passera...

Elle lui tâta le pouls. Il battait à tout rompre.

L'inquiétude la saisit.

— Oh! tu me caches ce que tu éprouves..

— Rassure-toi, je t'en supplie...

— Je vais avertir un médecin.

Il la conjura de n'en rien faire.

— C'est l'indignation, la colère... Ce ne sera rien... Tu verras que demain matin je pourrai me lever.

— Pour aller où?...

— A ma nouvelle place...

— Oui, c'est pour cette place... Si tu rencontrais encore ceux qui... S'ils te provoquaient?

— Il faudra bien que je les retrouve...

— Que dis-tu?

— S'ils ne s'étaient pas mis tous contre moi, crois-tu qu'ils seraient parvenus... les lâches!...

Il parlait avec animation. Elle essaya de le calmer, mais en vain.

Félix passa une nuit très agitée. Dans son sommeil, il luttait contre des ennemis imaginaires.

Vers le matin seulement il parut reposer plus tranquillement. Quand il s'éveilla, il manifesta aussitôt l'intention de se lever, mais cela lui fut impossible.

Tout son corps était meurtri. Il ressentait une vive douleur à la jambe où il avait reçu un coup de pied.

— Oh! fit-il, qu'allons-nous devenir?

— Mon pauvre Félix!

— Et ma place?

Paula ne répondit pas.

— On va me la prendre... ce sera un autre...

Il tenta encore de quitter son lit, mais il ne put.

D'ailleurs, la poste ne tarda pas à lui apporter une mauvaise nouvelle. Il reçut de Saint-Giniez une lettre dans laquelle le directeur de l'usine l'avertissait qu'ayant été instruit du scandale qu'il avait causé pendant le concours de chansonnettes, il ne pouvait l'admettre dans le personnel de sa maison.

Cette planche de salut échappait encore à Félix et à Paula.

— Décidément, nous sommes maudits!

C'était le jeune homme qui s'exprimait ainsi avec l'accablement le plus profond. Son état empira d'ailleurs bientôt. Sa maîtresse fut obligée de faire prévenir un médecin, qui prescrivit des remèdes.

Paula était dans le plus mortel embarras.

Comment acheter ce qui était nécessaire pour guérir son amant? Il n'y avait pas un sou dans la maison, et les pharmaciens n'ont pas l'habitude de faire crédit.

Le médecin à qui on avait eu affaire n'était pas de ceux qui laissent une pièce d'or sur la cheminée des malades pauvres pour qu'ils s'achètent des médicamen's.

On avait eu de la peine à le déranger et il avait stipulé qu'il ne donnerait pas ses soins *gratis*. Voyant qu'on l'avait conduit dans un garni, il exigea même d'être payé d'avance.

Il est ainsi dans la profession si honorable de médecin des gens qui ne montrent ni entrailles ni cœur.

Ce sont les praticiens qui, en parlant d'un malade indigent, disent :

— Il n'a pas d'os!

Aussi pourquoi ceux qui ne sont pas fortunés se payent-ils le luxe de ne pas jouir d'une bonne santé?... Cela ne devrait être permis qu'aux riches!...

Paula se souvint que, lorsqu'elle habitait la rue Caisserie, il y avait près de chez elle, dans la Grand'rue, un pharmacien qui lui avait accordé quelque crédit.

Elle alla chez lui.

Le pharmacien en question était un homme d'une cinquantaine d'années, père de famille et membre du conseil municipal.

Il accueillit bien Paula.

— Oh! oh! Il y avait longtemps que nous ne vous avions vue, ma petite.

— C'est que je n'habite plus le quartier.

— Et où demeurez-vous maintenant?

— Sur la place Royale.

— Et vous venez me payer ma note?

— Votre note!...

— Avez-vous oublié que vous me devez une somme assez importante?...

— Oh! non... mais...

— Eh bien...

— Il me faudrait au contraire... d'autres remèdes...

— Pourquoi, est-ce que vous seriez malade?... Vous n'en avez pas l'air cependant... Vous ne m'avez jamais paru aussi fraîche et aussi gentille.

— Ces compliments...

— Sont mérités, ma petite.

— Il ne s'agit pas...

— Allons, allons, donnez-moi votre ordonnance.

Paula obéit.



L'élève sourit. (P. 565.)

Le pharmacien l'examina.

— Eau-de-vie camphrée... Laudanum... Pommade de... Je vais faire préparer tout cela par mon élève. En attendant si vous voulez passer dans l'arrière-boutique.

— Quelle utilité?...

— Vous m'expliquerez mieux de quoi il s'agit... Je donne aussi des consultations.

Paula sentit sa méfiance s'éveiller. Elle n'osa pas refuser cependant et entra dans le petit salon attenant au magasin.

Le pharmacien, conseiller municipal, ne tarda pas à se montrer fort entreprenant.

Il voulut embrasser la jeune femme.

Celle-ci le repoussa.

— Eh! eh! petite, tu te montres farouche!

— Laissez-moi...

— Tu n'es cependant pas sévère d'habitude.

— Que vous importe!...

— On m'a dit que tu recevais tous les clients qui payaient bien... Or, je suis fort généreux... Combien veux-tu?

Paula baissa la tête et murmura à voix basse :

— Le passé, toujours le passé!

Le pharmacien ne comprenait pas grand'chose à sa confusion.

— Ma petite, est-ce que je te déplairais? On a beau avoir cinquante ans... on vaut mieux que pas mal de jeunes gens d'aujourd'hui... Je les apprécie à leur juste valeur... Ils ne savent pas s'amuser... Ils ont des santés de papier mâché... De mon temps, c'était autre chose... Nous étions gais... Pendant mon séjour à Montpellier, en ai-je fait des fredaines!... Eh bien, je me sens encore disposé à recommencer avec toi...

— Vous vous trompez...

— Comment, je me trompe?...

— Je suis devenue honnête...

Il la regarda avec étonnement.

— Honnête...

— Oui...

— Tu t'es mariée?

Elle hésita.

— Non...

— Eh bien, alors!...

— J'ai renoncé au genre de vie que je menais autrefois...

— Cela ne t'empêche pas d'avoir un ou plusieurs amants.

— Je suis avec quelqu'un.

— Que disais-je?

— Il m'aime, il m'estime...

— Et il t'entretient aussi...

— Je partage son existence de travail...

— Ce n'est donc pas un individu ayant de la fortune?

— Il n'est pas riche...

— Mauvaise affaire alors!...

— Je le préfère ainsi...

— Avec le cœur on ne raisonne pas, c'est vrai... Seulement, on reste dans la gêne... Et tu y es, n'est-ce pas?

Paula, qui se rappela pourquoi elle était venue, fit un signe affirmatif.

Le pharmacien reprit gravement :

— Ma petite, j'admire ton inconséquence. Tu te dis honnête et tu continues à avoir des rapports avec un joli jeune homme parce qu'il te plaît... Tu refuses mon argent et tu n'as pas le sou... Tu me dédaignes et tu viens réclamer de moi un service... On n'agit pas comme cela!

Elle ne savait que répondre à cette logique brutale d'un homme vicieux. Toutefois elle crut devoir faire appel aux sentiments généreux de celui qui lui parlait.

— Je sais que vous êtes bon.

— Je ne suis pas bête.

— Il souffre tant...

— Qui... il?

— Lui!... Félix!...

— Félix!... Il se nomme Félix! En latin, Félix, cela veut dire heureux!... Est-ce qu'il est si heureux que ça avec toi?

— Je lui porte malheur au contraire... Depuis que je suis avec lui, il lui est arrivé toutes sortes de choses fâcheuses.

— Eh bien, quitte-le alors...

— Le quitter!

— Ecoute... Je te prends, moi... J'ai dans la rue Saint-Savournin une maison d'un seul étage qui n'est pas louée. Je t'y installerai... Tu auras un petit jardin.

— Merci...

— Il te suffira d'être discrète, de ne rien dire à personne, et je te ferai un sort... Acceptes-tu?...

— Je refuse...

— Tu es une sotte. Voilà ce que je pense de toi, petite... Va-t'en!...

— Et mon ordonnance?

— Je te la rends, adresse-toi à un autre pharmacien que moi... Que ton souteneur guérisse comme il pourra!. .

— Mon souteneur !

— Eh oui... ton Félix n'est pas autre chose.

— Vous insultez un honnête homme.

— Envoie-le-moi... Je suis prêt à lui rendre raison...

L'apothicaire de la Grand'rue était furieux.

Dans le magasin, il dit pompeusement à la jeune femme devant son élève :

— Non, mademoiselle, non, ni mes consultations, ni mes médicaments ne sont gratuits... Je suis un médecin-pharmacien de 1re classe...

L'élève sourit. Le pharmacien ignorait que dans le laboratoire, par un petit trou que ses employés avaient pratiqué dans la muraille, on pouvait voir tout ce qu'il faisait et entendre tout ce qu'il disait dans son arrière-magasin.

Paula avait été souvent l'objet de propositions semblables. Elle éprouvait cependant une vive indignation.

Ce langage cynique l'avait profondément blessée.

Comme Marion de Lorme, après avoir subi les immondes caresses de Laffemas, il lui semblait qu'elle venait d'être marquée d'un fer rouge au visage et que Félix allait voir ce stigmate infamant.

Elle erra pendant quelque temps avant d'oser rentrer chez elle. Elle s'y décida enfin.

Son amant l'interrogea.

— D'où viens-tu?...

— Du magasin où l'on me fournit du travail.

— Tu n'en as cependant pas à demander... Tu n'as pas terminé celui qu'on t'a confié...

— J'espérais que l'on m'avancerait...

— On t'a refusé?...

— Le patron n'y était pas... On m'a renvoyée à demain matin...

Le lendemain, Paula sortit après avoir réuni dans un paquet les effets à son usage personnel, sur lesquels elle espérait que le Mont-de-Piété lui prêterait quelque chose. Elle avait déjà tous ses bijoux dans cette maison où l'usure s'exerce officiellement.

Félix resta assez longtemps alité. Sa maîtresse ne cessa de lui donner les marques du plus absolu dévouement.

Comment réussit-elle à tenir tête à une situation des plus difficiles?... C'est un secret que la pauvre femme cacha pendant de longues nuits de travail.

Enfin, Félix put se lever et se remettre à chercher de l'ouvrage. Il retourna à Saint-Giniez afin d'expliquer ce qui était arrivé au moment du concours de

chansonnettes. Il prouva qu'on l'avait provoqué en insultant une personne dont la conduite était fort décente.

On écouta sa justification, mais on lui répondit que sa place avait été donnée, et on ne lui promit même pas de l'avertir si elle redevenait vacante.

En rentrant à Marseille, Félix rencontra un personnage qu'il avait jadis connu et qu'il avait cessé de fréquenter à cause de certains bruits peu flatteurs qui couraient sur son compte.

On prétendait, en effet, que cet individu avait été chassé d'une huilerie, dans laquelle il était employé, pour avoir commis divers actes d'indélicatesse.

Ce personnage s'approcha de Félix avec de grandes démonstrations d'amitié.

— Que m'a-t-on dit? Vous avez perdu votre situation?... On s'est montré ingrat à votre égard... A quoi cela vous a-t-il servi de faire du zèle?... Voilà comment vous en avez été récompensé... Êtes-vous toujours sur le pavé?...

— Oui...

— C'est bien fâcheux... Un si bon sujet!... Si je pouvais vous être de quelque utilité?

— Vous êtes trop aimable.

— Venez donc prendre quelque chose avec moi.

— Je vous remercie.

— Allons! acceptez ou je me fâche.

Félix ne put pas faire différemment que de le suivre.

Un moment après, ils étaient dans un café borgne du Cours.

— Où travaillez-vous? demanda Félix à son compagnon...

Celui-ci hésita.

— Où je travaille?... J'ai une excellente place dans un comptoir... situé sur le quai du port...

— N'y aurait-il pas par hasard un emploi libre dans cette maison?...

L'interlocuteur de Félix le regarda d'un air surpris. Il parut réfléchir ensuite.

— Au fait, dit-il, pourquoi pas?... Puisque vous avez besoin... vous ne serez pas trop difficile...

— Non, assurément...

— Venez alors... Il y aura probablement quelque chose.

— Oh! que je vous remercie!...

Félix et celui qu'il considérait maintenant comme sa Providence se dirigèrent vers le quai du port.

L'amant de Paula ne tarda pas à éprouver la plus triste des désillusions.

Le comptoir en question n'était autre que la maison de jeu dont nous

avons parlé et où jadis nous avons vu M. Comté, la Miette et ses complices, Paula elle-même.

On avait fermé cet établissement, mais il s'était rouvert, et il continuait à avoir une clientèle aussi nombreuse que peu choisie.

Le guide de Félix n'était autre qu'un croupier de cet *enfer* où l'on jouait une partie de la journée et toute la nuit.

On devine de quel genre était la place offerte au jeune homme.

Croupier ou garçon de jeu, une de ces fonctions était à prendre. Il les refusa avec indignation toutes les deux.

— Vous avez tort, puisque vous n'avez pas autre chose!

— Plutôt mourir de faim que manger de ce pain-là !...

— Le métier est aussi honorable qu'un autre...

— Allons donc!...

— Il est plus fatigant, voilà tout, car on veille la nuit.

— Oh! ce ne serait pas la fatigue!...

— D'ailleurs, je le répète, vous n'avez pas le choix...

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Félix, où suis-je tombé?...

— Ma foi, on dirait qu'on vous propose quelque chose de déshonorant... Je crois être aussi scrupuleux que qui que ce soit sur le point d'honneur...

Félix ne releva pas cette assertion hasardée de son interlocuteur.

— Restez un moment, fit celui-ci, vous verrez en quoi consistent mes fonctions.

Le jeune homme, s'il eût écouté une voix secrète, fût immédiatement sorti de ce tripot. Il se rappelait que son père avait été une victime du jeu. C'était probablement en ce lieu que ce dernier avait laissé sur le tapis vert la somme d'argent dont la perte l'avait poussé à commettre une escroquerie, puis à se tuer pour ne pas subir le châtiment du délit.

Le souvenir de ce suicide était présent à la mémoire de l'ancien contremaître.

— Oh! non, je ne ferai pas comme lui, murmura-t-il.

Et cependant il regardait avec curiosité ce qui se passait autour de lui.

Nous avons déjà décrit la maison de jeu avec son public de grecs et de dupes.

Le baccara faisait fureur au moment où Félix s'approcha d'une table sur laquelle était étalée une forte somme.

La banque perdait, bien que ce ne fût plus Laurentin, le complice de Miette, qui tînt les cartes. Laurentin était mort, en effet, tué par Salomon et par Cadet, dans les circonstances que nous avons racontées.

La déveine de la banque faisait naturellement la joie des *pontes*. Ceux-ci acclamaient une jeune femme qui avait la main et qui avait passé sept fois.

Cette jeune femme, une grande et belle fille, dont les traits étaient fatigués par les veilles et par l'inconduite, avait devant elle une pile d'or.

Elle triomphait bruyamment.

— Oh! Nini, lui dit un des assistants, as-tu de la veine aujourd'hui!..

— C'est vrai...

— Tu dois avoir un morceau de corde de pendu dans ton corset...

— Non, ma foi!... Je le remplis trop bien pour pouvoir y ajouter autre chose... D'ailleurs, je ne crois pas à ces bêtises...

— Il y a sans nul doute, alors, quelque amant qui te trompe...

— Eh! pour ça, je m'en fiche pas mal...

— T'es pas jalouse?

— Je m'en garderais bien, par exemple...

Nini, dans l'intervalle, gagna une fois de plus.

— Ça fait huit fois... C'est magnifique!... A ta place je me retirerais...

— Pourquoi?

— Cette bêtise, parce que tu peux reperdre tout ce que tu as gagné plus vite encore que c'est venu...

— Ma foi, j'ai des dettes...

— Faut pas nous faire croire que ce soit pour les payer...

Nini se mit à rire.

— Dame! on a vu plus drôle que ça.

La banque perdit pour la neuvième fois.

Nini abattit encore neuf deux ou trois fois de suite. Il y eut des applaudissements.

Le banquier, renonçant à lutter plus longtemps contre une déveine obstinée, se retira après avoir payé une somme considérable.

Il s'approcha de Nini.

— Tu me coûtes cher!...

— Ma foi, tant pis, tu peux supporter ça.

Le joueur malheureux était, en effet, le fils d'un des plus riches négociants de Marseille.

— Si encore toi seule avais profité de ce que j'ai laissé sur le tapis vert...

— Tu es bien aimable, mais qu'est-ce que ça te fait?...

— Au moins, tout mon argent serait dans la poche d'une jolie femme.

Le compliment ne déplut pas à Nini qui, oubliant ses instincts de joueuse pour son métier de courtisane, resta auprès du jeune homme et s'en alla ensuite avec lui...

Félix continuait à suivre le jeu.

Il ne comprenait guère que l'on risquât aussi facilement des sommes qui



La chance favorisa Félix. (P. 571.)

représentaient pour lui de nombreuses heures de travail. Il est vrai de dire que si l'on pouvait perdre, l'on pouvait gagner..

Gagner!...

Ce mot lui paraissait magique.

Quelques minutes de chance lui suffiraient pour qu'il mît Paula à l'abri du besoin, pour qu'il fût en état d'empêcher sa bien-aimée de passer de longues heures de nuit sur son ouvrage.

Il se sentit pris d'un dangereux vertige. Il s'en alla cependant cette fois, mais il revint, non pour accepter la place qu'on lui offrait, mais pour jouer comme son père.

LV

L'OR MAUDIT

Oui, Félix revint à la maison de jeu pour tenter la fortune.

Il avait subi une impression terrible, et une idée fixe avait pénétré dans son cerveau... Ne pourrait-il pas demander à la chance la fin de sa misère actuelle?...

Il resta vivement préoccupé pendant deux jours, entendant sans cesse le bruit des pièces de monnaie que remuait le râteau du croupier.

— Je ne suis pas joueur, moi, murmurait-il... Je ne suis qu'un malheureux qui cherche à sortir d'une situation épouvantable.

Le troisième jour, Paula, qui était sortie le matin de bonne heure, annonça à son amant une chose très importante.

On lui offrait d'entrer comme ouvrière dans une maison de confection. Elle devait être relativement assez bien payée, mais il lui faudrait passer toute la journée à son atelier et y prendre même ses repas.

C'était Mme Marguerite qui lui procurait cet emploi et qui la pressait de l'accepter.

Paula demandait son opinion à Félix. Celui-ci s'écria :

— Ma pauvre enfant, toi, ouvrière!

— Cela n'a rien de déshonorant!...

— Mais tu as perdu l'habitude de vivre sous la dépendance des gens... Au moins ici, tu étais libre!... On ne te surveillait pas... Tu n'avais à rendre compte de ton temps à personne.

— Quand la besogne était pressée, il fallait bien se dépêcher de travailler afin de la rapporter vite... Puis, j'avais bien besoin d'avoir promptement de l'argent... Le résultat était le même...

— C'est vrai...

— Mme Marguerite m'engage vivement à ne pas refuser cette occasion Après tout, je suis encore bien heureuse que l'on veuille me prendre malgré le passé.

— Je t'ai souvent dit que tu étais digne de relever la tête.

— Tu peux penser ainsi, toi, mais le monde ne raisonne pas de même... Songe au trin de Saint-Giniez.

Félix ne dit plus rien et le lendemain même Paula prit possession de sa place.

Félix était maintenant absolument honteux de vivre aux dépens de sa maîtresse.

On l'avait traité de souteneur. On lui avait prêté un rôle ignoble, celui de l'homme qui profite de l'inconduite d'une femme, et il s'était indigné à juste titre.

Malgré l'incroyable fatalité qui l'empêchait de faire autrement, était-il honorable d'accepter une situation semblable à celle qu'il avait actuellement?...

A tout prix, il fallait en sortir... Oui, il était nécessaire d'en finir!...

Mais comment?...

Ce fut alors que le bruit de l'argent de la maison de jeu retentit plus fort à son oreille. On eût dit comme une ronde infernale dont les notes railleuses le poursuivaient sans cesse...

Un jour, il n'hésita plus... Il avait un médaillon qui avait appartenu à sa mère et dans lequel il avait conservé des cheveux de la morte.

Jusque-là il avait résisté à la tentation de le porter au Mont-de-Piété.

Ce bijou, qui lui semblait une relique, servit cependant à fournir la première mise.

La chance favorisa Félix, non pas d'une façon intermittente, non pas seulement pour l'engager à jouer, mais d'une manière continue.

Le premier soir, il s'en alla avec une somme assez ronde.

— Je ne reviendrai plus, dit-il en se retirant.

Et, néanmoins, le lendemain il était là des premiers.

— Vous y prenez goût! fit son ami le croupier.

— C'est qu'il me faut beaucoup d'argent... Mon arriéré est si grand...

— Je comprends ça...

Cette fois le gain fut encore plus considérable. Félix emporta de quoi vivre une année.

Il ne dit rien à Paula.

— Elle s'inquiéterait... Elle me supplierait de ne plus retourner là-bas... Je sens que je vais y faire fortune... Attendons!...

Félix, par extraordinaire, ne se trompait pas dans ses prévisions. En huit jours il gagna une quarantaine de mille francs.

Sa joie tenait du délire... Il vivait dans une agitation fébrile... Une réelle transformation s'était opérée dans toute sa personne. Sa voix était altérée... Il vivait comme dans un songe.

Maintenant, il pouvait faire connaître son changement de position à Paula, l'engager à quitter son atelier...

Au dernier moment, il craignit de dire à la jeune femme par quel moyen il s'était aussi rapidement enrichi.

Il lui avait raconté l'histoire de son père, et il savait qu'elle considérait le jeu comme une passion fatale.

Il eut peur de l'effrayer et il trouva un subterfuge pour que sa joie fût sans mélange.

— Devine, lui dit-il, ce qui m'arrive.

— Quelque chose d'heureux?

— Oui.

— Tu as une place?...

— Mieux que cela.

— Je ne sais pas alors... Voyons... apprends-moi vite.

— Eh bien! nous sommes riches...

— Riches!... Comment?...

— J'ai fait un héritage...

— Un héritage...

— Oui, un cousin éloigné, mort sans testament...

— Est-ce possible?

— Ma part s'élève de 35.000 à 40.000 francs.

— Nous sommes donc à l'abri du besoin!

— N'est-ce pas?

— Et quand toucheras-tu cet argent?

— Je l'ai touché...

— Comment se fait-il?...

— Un notaire me recherchait... C'est il y a huit jours que j'ai appris...

— Et tu ne m'as rien dit depuis?

— J'avais peur d'une désillusion... On vient à peine de me donner des chiffres positifs, et, ce qui vaut mieux, de me remettre les fonds eux-mêmes... Regarde...

Il tira de sa poche un portefeuille bourré de billets de banque. Elle éprouvait une sorte de stupeur...

— Dieu a fait un miracle, fit-elle.

— Un miracle!

— Il a eu pitié de notre triste sort... Il est venu à notre secours... C'est admirable... Oh! comme j'ai bien fait de le prier...

Elle prononça ces paroles avec une exaltation naïve qui amena un sourire sur les lèvres de Félix.

Celui-ci la calma.

— J'espère que tu vas cesser de travailler.

— Je ne sais pas si je dois...

— Pourquoi?

— On est si bon pour moi. Il me semble que ma nouvelle situation me

réhabilité... Il y a des jeunes filles qui ignorent ce que j'ai été... Elles me traitent en amie. A moins que tu n'y tiennes, je resterai...

— Je tiens à t'avoir à moi... Je tiens à ce que tu ne t'en ailles plus le matin pour revenir le soir à une heure avancée... Quitte cet atelier, je t'en supplie.

— Je t'obéirai, mais parle-moi de ce parent qui nous a sauvés... Est-il du côté de ton père ou de ta mère?

— C'est du côté de ma mère.

— Il n'habitait sans doute pas Marseille, car autrement tu aurais plus vite su...

Félix ne laissait pas que d'éprouver quelque embarras à répondre.

— Son domicile était à Aix...

Il changea de conversation et insista pour que Paula redevînt libre le plus tôt possible.

La jeune femme se conforma à ses désirs et annonça son changement de situation à la maison qui avait bien voulu l'occuper.

On la félicita sincèrement, car, en fort peu de temps, elle avait su se concilier toutes les sympathies par la douceur de son caractère et la politesse de ses manières.

Le premier soin de Félix fut de payer ce qu'il devait tant à la maison meublée de la place Royale qu'à divers fournisseurs.

On n'oublia pas la nourrice de Saint-Giniez, à laquelle on retira l'enfant néanmoins. Ce fut un vrai crève-cœur pour cette excellente femme, mais les mères ont des droits qui ne sauraient être méconnus.

L'aisance fit place à la misère, grâce à l'or gagné dans le tripot du quai du port et les deux amants eussent pu être complètement heureux.

Leur tranquillité dura peu de temps cependant... Un trop grand calme est souvent un présage de tempête... A côté des malheurs qui devaient frapper encore Félix et Paula, les infortunes passées étaient destinées à leur sembler peu de chose.

Ce n'est pas impunément que l'on a recours au jeu. Il avait tiré Félix d'une triste position, mais il avait éveillé chez l'infortuné jeune homme cet amour effréné des cartes qui devient si difficile à éteindre.

D'abord, l'amant de Paula lutta contre le désir de retourner à la maison de jeu, mais, à l'aide d'une foule de raisonnements, il ne tarda pas à se convaincre qu'il lui était nécessaire d'augmenter, d'arrondir sa fortune.

Il trouvait mille prétextes pour quitter la pauvre créature dont la confiance en lui était immense.

Du reste, la déveine devait succéder à la chance. Il n'y a que les grecs qui gagnent toujours. Félix jouait loyalement et n'avait pas toujours affaire à des gens d'une délicatesse extrême.

Sa dégringolade s'effectua rapidement.

Il perdit comme ponte et voulut prendre une banque. Une liasse de billets de banque qu'il avait placée devant lui s'évanouit et, métamorphosée en pièces d'or, alla combler de joie ses partenaires.

Nini eut contre lui une *main* aussi prodigieuse que celle qu'elle avait eue précédemment.

A la fin de cette banque fatale, Félix se leva, n'ayant plus sur lui qu'un millier de francs.

Son égarement allait jusqu'à la folie, son visage contracté faisait mal à voir.

— Il faut, murmurait-il, il faut que je me rattrape!

Hélas! autant sa banque avait été mauvaise, autant la banque qui suivit fut fructueuse pour celui qui la tenait.

Le dernier louis de Félix fut ratissé par le croupier; ce dernier n'était autre que l'ami qui l'avait conduit dans cet antre.

Il sembla à l'amant de Paula qu'il n'était pas plaint outre mesure par ce triste personnage dont la jalousie avait peut-être été un moment éveillée par sa prospérité, et qui était sans doute enchanté maintenant de sa lourde chute.

Bien que l'heure fût avancée, Félix ne songea pas à se retirer. Il resta comme stupide à considérer la table de jeu et à écouter de nouveau le bruit des pièces d'or. N'avait-il pas rêvé? Était-il sorti un moment de cette misère effroyable qui les avait, sa maîtresse et lui, si épouvantablement secoués?

Au milieu de son anéantissement, il n'entendait pas ce que disait Nini, qui avait continué à gagner.

— Sapristi! Décidement, ça marche bien... Cette maison me porte bonheur. Il me suffit d'y venir pour remplir ma poche.

— Tu es contente, alors? lui dit-on.

— Enchantée, et j'ai bien envie de donner une preuve de ma gratitude à l'honorable société.

— Laquelle?

— C'est assez neuf, c'est assez original...

— Explique-toi...

— Puisque je n'ai plus besoin de songer à emmener quelqu'un de généreux...

— Eh bien?

— J'ai envie de me donner pour rien une fois par hasard.

— J'entends. Tu veux te payer un caprice. Mais comment l'honorable société en profiterait-elle?

— Tu n'as donc pas compris? Je vais me mettre en loterie...

— Ah! bah!

— Et le billet ne coûtera rien... Est-ce assez aimable, hein?

— Je ne sais pas...

— Tu ne mérites pas de gagner, toi... Tu vas voir...

Aussitôt dit... aussitôt fait. C'était pendant un entr'acte. Le jeu chômait un instant par suite d'un changement de banquier. Nini prit un jeu de cartes et en distribua une à chacun des individus présents. Quand elle passa devant Félix, elle lui remit le neuf de carreau.

Celui-ci accepta machinalement sans savoir ce qui se passait. Nini, ayant fini sa distribution au milieu des éclats de rire de l'assemblée, se fit donner un autre jeu et, après avoir battu et coupé, tira une carte au hasard.

— Neuf de carreau, annonça-t-elle.

C'était l'amant de Paula qui était désigné par le sort.

Des applaudissements saluèrent ce résultat.

— Bravo! le proverbe est toujours vrai :

« — Malheureux au jeu, heureux en amour! »

Nini s'approcha du jeune homme et le considéra un instant. Sans doute cet examen ne fut pas défavorable à Félix, car elle lui demanda avec une certaine expression :

— Es-tu content de ta bonne fortune?

Il la regarda d'un air farouche.

— Je t'appartiens ce soir... Je suis ta folle maîtresse... En es-tu satisfait? Quand partons-nous?...

Il continua à ne pas répondre...

— Je trouve que mon bien-aimé n'est pas d'une gaiété folâtre...

— Ce n'est pas étonnant, il a perdu tout ce qu'il possédait.

— C'est vrai?

Elle se pencha vers l'oreille de Félix et lui dit d'une voix tendre :

— Viens, je te consolerai... Viens, ta Nini te fera oublier ta mauvaise chance, viens, je t'aimerai une nuit.

Le jeu avait repris de plus belle et on ne s'occupait plus ni de l'un ni de l'autre dans le tripot.

Félix partit avec Nini.

Comme on s'en doute peut-être, Nini n'était pas seulement une courtisane, c'était une dilettante de l'amour des sens.

L'idée qu'elle avait eue de se mettre en loterie lui plaisait. Cela ajoutait au plaisir qu'elle éprouvait de se trouver dans les bras d'un beau garçon qui ne laissait pas de se conduire vis-à-vis d'elle d'une façon bizarre.

Il semblait, en effet, ne l'accepter que comme l'oubli d'une préoccupation très vive. Il s'enivra d'elle pendant quelques heures, comme d'autres, pour oublier, s'enivrent de vin ou d'absinthe.

Elle partagea cette ivresse en véritable bacchante. On avait décidément raison de la dire lascive.

Et le matin, lorsque Félix fut sur le point de s'en aller, elle lui dit :

— Tu reviendras... N'est-ce pas?...

— Je n'en sais rien...

— Reviens, car il me semble que tu es autre chose que les autres... Je t'aime !...

Il eut un sourire de dédain.

Félix se dirigea vers la place Royale. Ce ne fut qu'au moment d'entrer chez lui qu'il songea à l'inquiétude que Paula avait dû éprouver, à la situation dans laquelle ils allaient être de nouveau.

La porte était ouverte ; il monta l'escalier. Arrivé à l'étage où il demeurait, il fut très surpris de se trouver en présence de deux individus de mauvaise mine qui, à sa vue, eurent un grognement de satisfaction.

— Enfin, le voici...

— Je pensais bien qu'il viendrait se faire cueillir ici...

— Nous les tenons tous les deux...

— Veuillez nous suivre.

— Que me voulez-vous, demanda Félix stupéfait.

— On vous expliquera ça... En attendant nous vous arrêtons.

L'étonnement de l'infortuné était à son comble. On le conduisit au commissaire de police le plus voisin.

Là, il apprit seulement, après quelques heures d'angoisse, de quoi il était accusé. Un vol avait été commis dans la maison où Paula était employée. Une somme très importante avait été enlevée dans une armoire dont on avait fracturé la serrure, mais, par suite de circonstances diverses, on ne s'était aperçu de ce vol que quelques jours après.

Une enquête fut faite par la justice. Cette enquête ne donna d'abord pas de résultat, mais le magistrat qui en avait été chargé crut trouver une piste le jour où il apprit qu'une ouvrière avait quitté l'atelier à l'époque où l'argent avait dû être enlevé.

Cette ouvrière avait prétendu que son mari avait fait un héritage. Or, il fut reconnu qu'elle n'était pas mariée, qu'elle vivait en concubinage avec un homme sans moyens d'existence.

Ils étaient sortis tout à coup d'un état voisin de la misère pour se livrer à des dépenses assez considérables. On acquit la conviction qu'ils n'avaient fait d'héritage ni l'un ni l'autre.

Tout semblait désigner Félix et Paula . elle, comme ayant commis le vol, lui, comme complice. Elle avait été arrêtée la veille, lorsque Félix tomba à son tour entre les mains de la justice.



Elle était absorbée par ses pensées, lorsqu'on lui frappa sur l'épaule. (P. 580.)

Nous ne raconterons pas un procès douloureux qui finit devant la cour d'assises des Bouches-du-Rhône. Nous avons déjà vu devant cette cour Miette et Clémentine. Celles-ci étaient coupables et avaient été justement condamnées.

Félix et Paula étaient innocents, mais il existait contre eux des preuves accablantes.

Pendant l'instruction, ils avaient fait d'abord des réponses différentes, Paula croyant sincèrement à l'héritage, Félix disant que le jeu l'avait favorisé.

On lui demanda où il avait joué, et il hésita d'abord à dénoncer le tripot clandestin.

Quand il eut dit toute la vérité, on fit une descente dans la maison de jeu, mais rien n'établit son innocence.

Les gens qui tenaient cet établissement, et auxquels il portait un préjudice grave, ne firent rien pour le justifier. D'ailleurs, ils ne savaient pas grand'chose. Ils ignoraient si Félix avait subitement beaucoup gagné, ou si la chance n'était arrivée qu'après des pertes.

Bref, le jury crut à la culpabilité des deux amants. Ils furent condamnés tous les deux à cinq ans de réclusion.

Il n'y eut qu'une personne qui fut surprise de l'issue de ce procès, M. Comté, mis à la retraite, et qui l'apprit dans une petite campagne de la banlieue de Marseille où il s'était retiré.

Félix fut dirigé sur la maison de Nîmes pour y subir sa peine; Paula, sur la maison centrale de Montpellier, où elle devait retrouver Clémentine et Miette.

LVI

LE DÉPART

Les femmes sont détenues à Marseille à la prison des Présentines, construite sur l'emplacement du jardin d'un ancien couvent.

Une prison et une caserne d'infanterie ont remplacé le monastère où les religieuses de *la Présentation de la Vierge* passaient leur existence à prier pour obtenir le pardon des fautes humaines ou de leurs propres fautes, car des repenties se glissaient, paraît-il, parmi les Présentines.

D'une prison de femmes à un couvent de femmes, la distance est peu considérable; mais elle semble plus grande du couvent à la caserne.

En 1843, comme de nos jours, le local dont nous parlons était plus spécialement une maison d'arrêt. On n'y conservait, en dehors des prévenues, que les condamnées à des peines au-dessous d'un an.

Les autres prisonnières étaient évacuées, en général, sur la maison centrale de Montpellier, grand réceptacle de la région.

Clémentine et Miette, les héroïnes de l'affaire Barbe, avaient quitté les Présentines pour se rendre à Aix, où elles avaient été jugées. Elles y étaient rentrées avant leur exposition, qui eut lieu le 13 juillet 1843.

La mère et la fille devaient, suivant les règles alors en usage, quitter Marseille peu de jours après la scène de la place Royale. Il n'en fut pas ainsi

cependant et les deux femmes restèrent aux Présentines jusqu'aux derniers jours d'août.

La beauté de Clémentine avait fait une vive impression sur un fonctionnaire de la prison qui s'efforça de la retenir autant que possible.

Le lendemain de l'exposition, la femme Barbe fut admise à l'infirmerie sans en avoir fait la demande. On l'y traita avec une bienveillance extrême et on la soumit à un régime très doux.

Clémentine ne comprenait pas pourquoi elle était l'objet de tant d'égards alors qu'elle voyait agir différemment à l'égard de sa mère et des autres prisonnières.

Elle avait bien remarqué un personnage qui venait souvent à l'infirmerie sous divers prétextes et qui ne perdait aucune occasion de l'interroger, mais elle ne se doutait de rien. Elle, si perspicace autrefois, elle qui devinait si vite le parti qu'on pouvait tirer d'un amoureux, avait maintenant l'esprit comme endormi.

Les chocs reçus l'avaient meurtrie, brisée.

Elle s'imaginait d'ailleurs que sa vie n'aurait désormais aucune ressemblance avec la vie d'autrefois. Rien de ce qui était jadis ne lui semblait plus devoir être.

Cette impression était bien naturelle. On lui avait épargné l'échafaud, mais à condition que toutes les heures qui lui resteraient à passer sur la terre seraient consacrées au châtiment.

Travaux forcés a perpétuité, avait dit la sentence. Et ces mots terribles retentissaient sans cesse à son oreille.

Toutefois la perte de la liberté n'excitait en elle aucun regret. Que seraitelle devenue, si, par extraordinaire, le jury l'avait crue innocente et l'avait acquittée?

Le verdict l'aurait-il protégée contre l'horreur publique?...

La prison ne lui paraissait pas seulement une peine méritée, mais un refuge. Elle était prête à tout subir.

Clémentine pensait souvent à Félix.

La scène où elle lui avait avoué son crime et son amour était parfois présente à son esprit.

Elle entendait alors la réponse du jeune homme :

— Vous m'aimez, vous, ma sœur, vous, la fille de mon père!...

Elle avait ressenti une secousse effroyable. On lui eût percé le cœur d'un coup de couteau qu'elle n'eût pas plus souffert.

— Mon frère, c'était mon frère! répétait-elle.

La malheureuse s'interrogeait pour chercher une excuse au sentiment qu'elle avait éprouvé.

Elle se demandait d'abord si ce n'était pas la voix du sang qui avait parlé en elle et si elle ne s'était pas trompée sur une affection qui n'avait rien de coupable !

Le résultat de ces réflexions était qu'il n'y avait eu aucune erreur de sa part. Elle avait désiré évidemment Félix et elle se fût livrée à lui avec joie.

Elle avait cru que Barbe était un obstacle, que le jeune homme éprouvait des scrupules à faire la cour à une femme mariée et, pour ce motif, elle avait écouté sa mère qui lui parlait de poison et de mort!...

Et sa conduite à l'égard de Paula, n'avait-elle pas été dictée par la jalousie? ..

Oui, elle avait aimé d'amour son frère, et peut-être elle l'aimait encore?...

Clémentine vivait donc dans le passé et ne regardait pas le présent.

Sa mère la tira de cet état de semi-léthargie.

Les deux femmes ne s'étaient pas vues depuis quelques jours. Clémentine étant, ainsi que nous l'avons dit, entrée à l'infirmerie, tout rapport avait cessé entre elles.

La Miette demanda à avoir une entrevue avec sa fille.

Réglementairement, cette entrevue eût dû avoir lieu au parloir, mais on laissa Miette entrer dans l'infirmerie.

Clémentine était assise à côté de son lit. La tête dans les mains, les coudes sur sa couche, elle était absorbée par ses pensées lorsqu'on lui frappa sur l'épaule.

Elle releva la tête ; c'était sa mère.

La jeune femme ne put réprimer un mouvement de répulsion.

— Eh! Eh! tu n'es pas précisément charmée de me voir...

— A quoi comprenez-vous cela, ma mère?...

— A ton air...

— Vous vous trompez...

Elle dit cela froidement, mais la Miette jugea inutile de beaucoup insister.

— Tutoie-moi comme autrefois, cela me fera plaisir...

— Soit!...

— Tu ne dois pas être mal ici...

— J'y suis bien...

— Tu as un bon lit, fort large... Que te donne-t-on à manger?

— Je ne sais pas...

— Comment?

— Eh oui, croyez-vous que j'y fasse attention?

— Je parie que tu as du vin...

— Que m'importe !...

— Moi, je n'en ai pas, et c'est une grande privation... La soupe maigre

est très mauvaise... Il n'y a que la soupe grasse qui vaille quelque chose, mais on ne nous en donne que le dimanche... Je voudrais bien que l'on me crût malade, moi aussi...

— Ce n'est pas à ma prière qu'on m'a fait entrer en cet endroit...

— On me l'a raconté...

— Ah !

— Ici on n'ignore rien... Les nouvelles font le tour de la maison avec une rapidité énorme... Mes félicitations...

— Je ne comprends pas...

— Ta beauté fait de l'impression sur tout le monde, même sur les argousins...

— Que signifie ?...

— Voyons, tu n'as pas été sans t'apercevoir de quelque chose...

— De quoi donc ?...

— Non, tu n'es pas changée au point de ne pas te rendre compte...

— Ma mère, ce langage est mystérieux...

— C'est toi qui es bizarre...

— Explique-moi...

— Le bruit court dans la prison qu'il y a quelqu'un... qui pense beaucoup à toi...

— A moi ?

— Tu as inspiré une véritable passion...

— Tu te moques de moi...

— Je parle très sérieusement...

Ici la Miette entra dans des explications. Elle dit à Clémentine qu'il était évident qu'elle avait été remarquée par un des principaux fonctionnaires de la prison en rapport constant avec les prisonnières.

Ce personnage avait trouvé mille prétextes pour empêcher leur départ la semaine précédente. C'était à lui que Clémentine devait les égards dont elle était entourée. La Miette ne se plaignait que d'une chose. Elle regrettait de ne pas jouir des mêmes avantages que sa fille.

— Je suis ta mère... Ça devrait être un moyen de t'être agréable que de me bien traiter... Il est vrai que tu te fiches pas mal de moi !...

Clémentine ne répondit pas.

— Voyez-vous... Elle ne proteste pas.. Elle ne dit rien .. Oh ! ces enfants !... ces enfants !...

— Assez de sentiment comme ça, ma mère...

— Enfin, puisque ça te déplaît !... Ton amoureux n'entre pas dans tous ces détails... Il y a une chose aussi dont il pourrait être reconnaissant... Si tu es ici, c'est à cause de moi...

L'atroce femme s'exprima avec un tel cynisme que sa fille ne put maîtriser son indignation.

— Misérable!...

Miette se contenta de sourire.

— Mon Dieu, pourquoi ne pas dire ce qui est vrai!... Je voulais te rendre service et je t'ai perdue... Mon intention était bonne... Nous n'avons pas eu de chance... voilà tout!... Mais revenons à notre homme...

— Parce qu'on est bienveillant avec une malheureuse comme moi, ce n'est pas une raison pour qu'elle inspire... d'autre sentiment...

— Admets cependant que ce que je t'ai dit soit...

— Tant pis, alors...

— Pourquoi?

— N'as-tu pas compris que j'étais morte?

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Tu as donc perdu la mémoire de ce qui s'est passé sur la place Royale... Peut-on vivre après avoir été attachée au poteau d'infamie, après avoir subi des milliers de regards fixés sur vous avec horreur et mépris?... La honte tue...

— Je me porte bien cependant, et toi, quoiqu'à l'infirmerie...

— La honte tue l'âme, la honte tue le cœur...

— Est-ce qu'il est question de cœur dans cette affaire?

— Je m'imaginais qu'une fois en prison je n'entendrais plus ton langage corrupteur.

— Toujours de grandes phrases!... Tu tiens décidément de ton père... Je ne veux dire qu'une chose... Profite de la chance inespérée qui s'offre à toi pour améliorer ta situation, et n'oublie pas ta mère!...

Le temps qui avait été accordé à Miette pour voir sa fille était écoulé... Il lui fallut la quitter... Ses dernières paroles furent :

— Ne sois pas égoïste!...

Clémentine ne put s'empêcher de réfléchir longuement à ce qu'elle venait d'apprendre.

Comme nous l'avons dit, elle ne s'était pas doutée jusqu'ici du motif pour lequel on était meilleur pour elle que pour les autres...

Sa mère disait-elle vrai?... Était-ce parce que sa beauté inspirait des désirs à un homme qui n'hésitait pas à se compromettre pour elle?...

Elle repoussa d'abord cette pensée, puis elle songea à s'informer au sujet de la personne qui lui avait été désignée.

Clémentine interrogea assez adroitement une détenue chargée des fonctions d'infirmière...

C'était une récidiviste parfaitement au courant du personnel de la prison.

La jeune femme acquit la conviction que Miette était bien renseignée. Du reste, si le moindre doute était resté dans son esprit, il n'aurait pas tardé à être dissipé.

Le lendemain, un médecin, moins complaisant que celui à qui elle avait eu affaire jusqu'ici, déclara qu'il était inutile qu'elle restât à l'infirmerie et signa son *exeat*.

Pendant qu'elle se préparait à rentrer dans la partie de la prison où elle était précédemment, on vint la chercher pour la conduire dans les bureaux de l'administration.

On la fit entrer dans un cabinet où elle se trouva en présence de l'individu en question, qui lui tint un langage des plus étonnants.

L'homme qui lui parlait n'avait aucun scrupule, il ne gardait aucune réserve. Il croyait inutile de se gêner avec une femme qui, avant sa condamnation, avait déjà une réputation de légèreté, et que la justice avait flétrie à jamais.

Il expliqua à Clémentine qu'elle était entièrement sous sa dépendance, que, de même qu'il avait amélioré son sort, il pouvait le rendre très malheureux.

Elle ne répondit pas, écrasée par la surprise. Il voulut passer des paroles à l'action... Il lui prit le menton, essaya de l'embrasser, mais elle le repoussa.

— Non, non !...

— Qu'est-ce à dire?

— Torturez-moi... Faites-moi souffrir... Je suis ici pour cela, mais pas pour servir de jouet à vos caprices...

— Les prisonnières sont d'habitude trop heureuses quand un personnage de mon importance...

— Je souffre, moi, de ce qu'on puisse penser...

— Vous souffrez?...

— J'ai été bien coupable... Cependant... Il ne se peut que vous ayez le droit... Je me plaindrai...

Il eut un éclat de rire.

— A qui vous plaindrez-vous?... C'est à moi que vous devez adresser vos réclamations... Je suis le maître... Mon pouvoir est illimité et j'en use comme il me plaît... Faut-il vous faire mettre la camisole de force pour vous le prouver?...

— Infamie !...

— Je n'irai pas si loin... Je me bornerai à vous envoyer au cachot pour insubordination; mais pas tout de suite... bientôt... Vous verrez...

— On comprendra... On devinera..

— Que m'importe l'opinion des détenues et du personnel de cette maison!

On a déjà essayé d'obtenir ma disgrâce, mais on n'y a pas réussi... Réfléchissez...

— Faites de moi ce que vous voudrez... Jamais je ne serai à vous!...

— Jamais?...

— Jamais!...

A la suite de cette étrange scène, Clémentine fut reconduite à son quartier, mais, dans la journée, il lui fut infligé, sous un prétexte quelconque, une punition sévère. Elle voulut faire une observation, immédiatement la surveillante à qui elle avait affaire ordonna qu'on la conduisît dans une cellule presque sans jour.

Comme elle résistait, révoltée de tant d'injustice, deux gardiens furent appelés et, la prenant par le bras, l'entraînèrent,

Pendant le trajet, elle rencontra le misérable qui lui avait promis de se venger de sa résistance.

— Ah! ah, ricana-t-il, mauvaise tête!...

Clémentine passa quarante-huit heures dans le sombre réduit où on l'avait enfermée; on ne lui portait que du pain et de l'eau.

Elle supporta du reste assez bien cette détention injuste. Son esprit pouvait quitter à son aise la prison pour s'occuper d'autres sujets.

Que devenait Félix?...

Il devait sans doute avoir retrouvé Paula. Il devait être heureux...

Clémentine croyait être charmée du bonheur de son frère, mais, en réalité, sa satisfaction était médiocre.

Son amour n'était-il pas entièrement éteint malgré ce qu'elle avait appris?

Elle ne se posa pas cette question, persuadée d'ailleurs pour le moment qu'elle était incapable de conserver une affection devenue criminelle!

Vers la fin du second jour de son emprisonnement dans la cellule, la jeune femme apprit par le gardien qui lui renouvelait l'eau que son persécuteur était révoqué.

Il paraît que ce n'était pas seulement vis-à-vis de la fille de Miette qu'il s'était conduit d'une aussi singulière façon. Il avait d'autres actes du même genre à sa charge, si bien que le bruit en était venu à l'autorité supérieure.

Un inspecteur général, envoyé spécialement, ordonna que la femme Barbe sortît de son cachot et prescrivit son départ pour Montpellier, ainsi que celui de toutes les condamnées qui devaient être envoyées dans cette maison centrale.

Il y en avait quatorze.

Ces prisonnières furent réunies un matin, au point du jour, dans la cour des Présentines.

Quelques gendarmes attendaient avec une de ces voitures qui servaient au transfèrement des détenues depuis l'ordonnance royale du 9 décembre 1836



La voiture en question contenait douze cellules. (P. 585.)

à laquelle on a dû la suppression de la chaîne des forçats et une foule d'améliorations utiles dans le système pénitentiaire.

La voiture en question contenait douze cellules séparées par un couloir longitudinal. On fut obligé d'installer deux des voyageuses dans ce couloir et on choisit celles qui avaient l'emprisonnement le plus court à subir.

Les longues peines ont droit à des égards : le crime a son aristocratie.

Clémentine et sa mère, les seules frappées des travaux forcés à perpétuité, furent de droit les mieux placées. On les avait d'ailleurs fait monter les premières.

— Adieu, Marseille! dit la Miette avec une certaine mélancolie lorsque le convoi se mit en marche.

LVII

EN ROUTE

Actuellement, avec le chemin de fer, le voyage de Marseille à Montpellier dure à peine six à sept heures. En 1843, le service de la justice employait deux ou trois jours, suivant que deux ou trois arrêts étaient fixés. Le convoi dont faisaient partie les empoisonneuses de Barbe arriva le 3 septembre à la maison centrale. En route quelques incidents se produisirent.

M. le vicomte d'Haussonville, dans son rapport sur le régime des établissements pénitentiaires, a vivement regretté que le transport des femmes condamnées ne s'effectuât pas sous la surveillance de personnes de leur sexe.

« Il ne faut pas se dissimuler, dit-il, que ces longs voyages d'hommes et de femmes voyageant nuit et jour, dans un espace si étroit, sous la surveillance sans contrôle de gardiens dont le choix pour un service très fatigant est surtout dicté par des aptitudes spéciales de vigueur, ne laissent pas que d'offrir, au point de vue de mœurs, d'assez graves dangers. »

Les craintes de M. d'Haussonville sont parfaitement justifiées. On raconte souvent dans les prisons des actes d'immoralité commis pendant les transfèrements.

Le brigadier de gendarmerie qui commandait le convoi dont faisaient partie Miette et sa fille était un gros garçon d'humeur très joviale. Une certaine familiarité ne tarda pas à s'établir entre l'escorte et les prisonnières.

Parmi ces dernières, il y en avait trois ou quatre assez jolies qui s'amusèrent à provoquer leurs gardiens.

Bientôt les plaisanteries salées commencèrent.

Il y avait surtout une fille des rues de Marseille qui avait tout l'esprit du ruisseau.

C'était une grande blonde nommée Malvina, plutôt jolie que laide. Comme elle n'avait que deux ans de prison à faire, elle était une de celles qu'on avait installées dans le couloir.

Malvina ne tarda pas à raconter au gendarme assis à côté d'elle pourquoi elle avait été condamnée.

— C'était un soir... Voilà-t-il pas que, sur la place Neuve, je rencontre un grand diable d'*Inglish* qui me demande où je demeure.

« — Oh! pas bien loin d'ici, cher mignon!

« — Es-tu gentille?

« — Je crois bien que je *la* suis. »

— Il me suit, et moi je le conduis dans la rue Bouterie. Ça l'ennuie de voir dans quelle maison il est tombé, et voilà qu'il a quelque velléité de me lâcher, mais je le pousse et il entre... Mauvaise affaire, cet *Inglish!*... Non seulement il n'était pas généreux, mais il était exigeant comme s'il l'avait été. Faut se méfier de ces gens qui baragouinent dans une langue qui n'est pas la nôtre... Ils ne dorment pas la nuit et ne veulent pas qu'on se lève pour souper... Moi, je me suis levée tout de même; il a failli me flanquer des coups... Le matin, mon homme s'en va à dix heures. A peine est-il parti, je vois par terre quelque chose... C'était la bourse de mon étranger... Qu'eussiez-vous fait à ma place?... Vous l'eussiez ramassée, pas vrai?... Elle ne payait pas de mine, du reste, cette bourse. Un petit sac de cuir dont on n'eût pas donné quatre sous; mais faut pas juger sur l'apparence! Il y avait dedans une dizaine de pièces d'or. Ma trouvaille était un peu *sterling!*... Ma foi, comme l'*Inglish* n'avait pas dit son adresse, je ne jugeai pas à propos de lui courir après.

— Et vous vous adjugeâtes l'argent, fit le gendarme.

— Comme vous dites, gendarme de mon cœur.

— Ce fut un tort!...

— Je pensais bien que l'*Inglish* viendrait chercher sa bourse...

— Et vous avez *fichu* le camp de la maison pour ne pas le revoir.

— Je me connais... je suis si honnête que, s'il m'eût demandé à moi-même, j'eusse rendu...

— Vous avez voulu éviter la tentation...

— Vous comprenez à demi-mot...

— C'est pas étonnant, j'étais à l'audience du tribunal correctionnel le jour où...

— Ah!... Ça me surprenait aussi... A-t-on été injuste à mon égard, n'est-ce pas?

— C'est pas mon opinion...

— Tiens... tiens...

— L'Anglais, ne vous ayant pas retrouvée à la rue Bouterie, s'est mis à votre recherche et ne vous a rencontrée que quelques jours après...

— Dans la rue Requis-Novis... j'avais changé de quartier...

— C'était une belle occasion de prouver votre probité en lui restituant ses livres sterling car il vous les a réclamées...

— Impoliment...

— Il était en colère d'avoir été volé.

— Moi, j'aime la douceur. Puis il ne me restait plus un *rond* de toute sa bourse...

— Vous avez nié...

— Je l'ai envoyé se faire lenlaire...

— Il vous a forcée de le suivre à la police et...

— On m'a emballée... Mais n'est-ce pas une infamie d'avoir deux ans de clou pour avoir recueilli une bourse qui n'avait pas de domicile?

— Pardon! L'Anglais a prétendu que c'était dans sa poche que vous l'aviez ramassée...

— Il a en menti! Comment le saurait-il puisqu'il ne s'est aperçu de rien en s'en allant?

— En même temps que la bourse, vous lui aviez *chipé* un foulard qui était à votre cou lorsqu'il vous a reconnue...

— Un foulard, c'est sans conséquence... je n'y avais même pas fait attention...

— Enfin on vous a infligé deux ans, parce que vous êtes récidiviste; c'est la quatrième fois que ça vous arrive...

Un éclat de rire général se fit entendre dans la voiture.

Malvina ne se démonta pas pour cela.

— Soit, c'était la quatrième fois, mais pas avec des *Inglish!*...

Cette fois, le gendarme fut lui-même obligé de rire.

Un moment après, sous prétexte qu'il faisait chaud, Malvina éprouva le besoin de se mettre à son aise. Elle ouvrit le corsage de sa robe.

Le gendarme voulut faire une observation.

— Allons donc, mon petit lapin, lui dit-elle, ne te fâche pas... Je te donne la permission de m'embrasser sur le cou...

Le gardien ne profita pas pour le moment de cette autorisation, mais il laissa faire la détenue.

Malvina, qui voyait très bien à travers les barreaux la route que l'on suivait, se livrait à des réflexions de toute sorte.

Chaque fois qu'elle apercevait une demeure de belle apparence, elle prétendait que c'était la propriété d'un de ses amants.

On finit par lui demander si elle ne voyait pas un chalet appartenant à l'*Inglish*.

— Oh! dit-elle, mon Anglais n'a que des maisons en ville. Elles ont pour enseigne *Necessary house*.

L'autre femme qui était dans le couloir avec Malvina n'était pas d'une gaieté folâtre comme elle. C'était une voleuse élégante qui avait pratiqué l'escroquerie sur une vaste échelle. Elle avait eu surtout pour victimes des

bijoutiers et des négociants de nouveautés. Se donnant comme vicomtesse ou marquise, elle avait fréquenté avec son amant la société marseillaise qui avait cru sa noblesse authentique.

Le tribunal l'avait condamnée à trois ans de prison sous le nom de fille Penaud.

Quant à son amant, ancien comptable, il se rendait à Nîmes, maison centrale des hommes, tandis qu'elle voyageait pour Montpellier, maison centrale des femmes. Trente-six mois sont bientôt passés!...

La fille Penaud affichait quelque dédain pour le langage vulgaire et la liberté d'allures de Malvina, qui la qualifiait de *poseuse*.

Parmi les autres prisonnières, on remarquait une marâtre qui avait maltraité tellement un pauvre petit enfant qu'il en était mort. Cette mégère n'avait eu que cinq ans de prison. Les juges font preuve parfois d'une indulgence incompréhensible.

Il y avait une ouvrière condamnée à dix ans de travaux forcés pour avoir donné un coup de couteau à une rivale. C'était une forte fille rousse, dont les passions devaient être ardentes.

Une paysanne incendiaire gardait un mutisme absolu. En revanche, une receleuse était bavarde comme une pie. On l'entendait parler toute seule dans sa cellule.

Les gendarmes surveillaient particulièrement une petite femme d'allure inoffensive, qui avait déjà essayé une fois de s'échapper pendant l'instruction de son procès. C'était une voleuse *à la tire* qui, paraît-il, s'emparait du porte-monnaie avec une dextérité sans égale.

Le délit pour lequel elle allait à Montpellier était assez curieux. Elle passait un jour devant l'église cathédrale de Saint-Martin, lorsqu'elle en avait vu sortir l'évêque de Marseille.

Au moment où Monseigneur se disposait à monter en voiture, elle s'était précipitée à ses pieds et avait imploré sa bénédiction disant qu'elle en avait besoin pour l'aider à supporter de grands malheurs de famille.

L'évêque s'informa avec sollicitude. La voleuse, tout en lui racontant une histoire imaginaire, enleva sa croix pastorale.

Cette croix *faite* avec tant de dextérité avait été vendue à la receleuse dont nous avons parlé. Celle-ci avait été jugée en même temps que la voleuse que ses dénonciations avaient fait découvrir et qui lui en voulait horriblement.

Les deux femmes n'avaient cessé de se charger pendant le procès. Elles s'étaient même injuriées, et le président avait dû mettre le holà à plusieurs reprises.

Ce que marmottait la receleuse, dans sa cellule, était le plus souvent des

épithètes peu flatteuses pour sa complice ; aussi celle-ci se trouvait-elle dans un violent état d'exaspération.

Les gendarmes avaient à craindre à chaque instant une rixe entre ces voyageuses de mauvaise humeur, aussi avaient-ils eu soin de les éloigner le plus possible l'une de l'autre. Malgré ces précautions, à l'un des arrêts, il y eut un crêpage de chignons en règle.

Ce fut un des incidents que nous avons annoncés.

Le deuxième incident fut plus grave. La voleuse à la tire, à l'aide d'un instrument qu'elle avait habilement dissimulé, réussit à creuser un trou par lequel elle s'imaginait avoir l'occasion de pouvoir sortir de la voiture et gagner la clé des champs.

Malheureusement pour elle, le craquement d'une planche qu'elle enlevait la trahit. On répara la brèche qu'elle avait réussi à effectuer, et les gendarmes tinrent désormais la porte de sa cellule ouverte afin de ne pas la perdre de vue.

Antérieurement à cette tentative d'évasion se plaça un fait que Malvina raconta à Montpellier et qui donna lieu à une enquête.

Elle se vanta auprès de quelques compagnes, qui s'empressèrent de le répéter, d'avoir accordé ses faveurs à l'un des gendarmes de l'escorte.

— Ce sont des hommes comme les autres! répondit-elle aux questions qui lui furent posées. Pourquoi voulez-vous qu'une jolie femme ne les tente pas?

Comme on le voit, Malvina se considérait comme très désirable... Bien que l'on ne pût découvrir si les propos de la voleuse de l'Anglais étaient vrais ou faux, il est certain que cette anecdote prouve la vérité des observations de M. le vicomte d'Haussonville.

Il était midi quand on arriva à Montpellier ; on dirigea aussitôt les condamnées vers le boulevard de la Blanquerie. La voiture franchit une porte cochère ouverte à deux battants et entra dans une cour.

Miette et Clémentine sont au lieu où elles doivent passer toutes les années qui leur restent à vivre. Les voici à la maison centrale.

LVIII

UNE EMPOISONNEUSE CÉLÈBRE

La maison centrale de Montpellier est un ancien couvent de Bernardines. Elle laissait beaucoup à désirer comme installation avant que le zèle de ses derniers directeurs essayât de tirer tout le parti possible d'un local qui restera néanmoins toujours défectueux.

A Montpellier, l'air ne circule pas en abondance, dans les ateliers et les dortoirs, tandis qu'à Clermont, par exemple, la maison centrale est située au sommet d'un immense coteau qui domine la magnifique vallée de l'Oise.

Cette situation exceptionnelle de la prison de Clermont fit dire un jour à M. Jules Simon, en tournée dans cet établissement pénitentiaire et à qui l'on faisait admirer la beauté du site :

— Ce spectacle est une aggravation de peine pour les détenues; elles sont condamnées au supplice de Tantale.

M. Jules Simon se trompait évidemment. Il est hors de doute qu'il est plus humain d'enfermer des prisonniers dans un endroit sain et aéré que dans un endroit sombre, où ils n'ont, pour tout horizon, que des murailles noires.

A l'époque où Miette et Clémentine entrèrent à la maison centrale de Montpellier, il y avait une femme dont le nom rappelle un procès criminel des plus émouvants par la nature même du crime imputé et par les incidents bizarres et multiples qui l'entourèrent.

Cette femme était Mme Lafarge, arrivée le 11 octobre 1841, afin d'y subir la peine des travaux à perpétuité à laquelle elle avait été condamnée par la cour d'assises de Tulle.

Mme Lafarge ne connaissait pas, toutefois, les rigueurs du règlement. Elle avait une chambre avec un mobilier complet : lit, fauteuil, chaises, petite table à écrire, commode avec lavabo, glaces et flacons.

Elle recevait toutes les visites qui lui étaient agréables, et une prisonnière était chargée de son service. Les brochures nouvelles lui étaient remises; elle écrivait à ses amis quand ça lui faisait plaisir.

C'était en vertu d'ordres spéciaux que Mme Lafarge (Marie Cappelle) était ainsi traitée. Cette exception occupa la polémique des journaux de l'opposition qui établirent un singulier parallèle entre la position de cette empoisonneuse et celle des condamnés politiques au mont Saint-Michel.

Mme Lafarge eut ainsi le triste privilège de faire parler d'elle longtemps après sa condamnation. C'est le contraire de ce qui se passe d'habitude.

Tout en suivant la Miette et sa fille, nous aurons l'occasion d'examiner l'attitude de la prisonnière; mais, auparavant, il est nécessaire que nous rappelions sommairement sa mystérieuse et dramatique histoire.

Marie-Fortunée Cappelle naquit à Villers-Heldon, en Picardie, dans l'année 1816.

Son père était colonel d'artillerie, ancien officier de la vieille garde impériale.

La famille Cappelle était des plus honorables et des plus distinguées.

La grand'mère de Marie avait partagé les leçons que Mme de Genlis donnait à Mlle d'Orléans; son grand'père maternel, M. Collart, avait été fournisseur des

armées de la République. Il comptait parmi ses protecteurs M. le duc de Talleyrand-Périgord.

Une des tantes de Marie Cappelle avait épousé M. Garat, secrétaire général de la Banque de France. Ce fut chez cette tante qu'elle se retira après la mort de son père et le second mariage de sa mère avec un diplomate allemand, M. de Coëhorn.

Sa mère, en mourant, lui laissa une fortune modeste, montant à 90.000 francs environ.

Spirituelle et romanesque, Marie paraît avoir voulu ébaucher un petit roman sentimental avec un mélancolique jeune homme, qui se trouva le fils d'un petit apothicaire de Montmédy.

Quel fut le caractère de cette amourette?

Cela n'alla peut-être pas bien loin, mais Marie Cappelle écrivit des lettres on ne peut plus compromettantes.

Voici un extrait de l'une d'elles :

« Je suis folle... Ma tête se perd. Vous avez de l'honneur, je crois en vous, sauvez-moi par le silence le plus complet.

« Que Dieu et vous ayez pitié de moi... Par une incroyable légèreté, mon honneur est entre vos mains. Je n'ai plus personne pour y veiller. Je vous le confie, gardez-le pour l'amour de vos parents et de Marie... Ma vie entière ne sera pas trop longue pour en être reconnaissante. »

Ce jeune homme s'appelait Guyot. Lorsque, quelques années plus tard, Marie Cappelle fut accusée d'empoisonnement, il se fit sauter la cervelle.

Antérieurement à cet amour, Marie Cappelle avait contracté une liaison des plus intimes avec Mlle Marie de Nicolaï, jeune personne élevée dans une indépendance dangereuse et qui l'avait fait prématurément la confidente d'entraînements où l'imagination semble avoir eu plus de part que le cœur.

Marie Cappelle revit plus tard Mlle de Nicolaï, mariée, devenue vicomtesse de Léautaud. Celle-ci confia à son amie d'enfance les inquiétudes que lui causaient, dans sa position nouvelle, les souvenirs compromettants d'une correspondance engagée autrefois avec un M. Félix Clavé, jeune Espagnol à figure romantique qui avait cherché probablement une affaire là où Mlle de Nicolaï avait vu une distraction.

En tout cas, l'affaire n'avait pas réussi pour Félix Clavé, que Mme H. Léautaud avait cru reconnaître dans un comparse de l'Opéra.

Marie Cappelle fut chargée de rentrer en possession de la correspondance et reçut de la jeune femme un écrin de diamants qu'elle devait vendre pour acheter au besoin le silence de l'ancien amant.

Une sorte de mystère règne sur l'usage que Marie Cappelle fit de ces diamants dont on s'occupa plus tard dans le procès.



Elle eut un véritable accès de désespoir. (P. 595.)

M. de Léautaud, s'étant aperçu de la disparition de l'écrin et sa femme, n'ayant pas osé lui avouer la vérité, crut qu'un vol avait été commis par un de ses domestiques et porta plainte à la police. Cette plainte fut d'ailleurs retirée quand le mari reconnut, à n'en pas douter, qu'il lui fallait chercher la coupable soit dans Mme de Léautaud, soit dans Marie Cappelle.

A la suite de cette aventure, il y eut une brouille entre les deux amies, brouille qui cessa du reste bientôt.

Vers le milieu de 1839, vint à Paris, pour y chercher femme, M. Pouch-Lafarge, déjà veuf à vingt-huit ans, et possesseur d'une forge au Glandier, dans la Corrèze. M. Pouch-Lafarge s'annonçait comme possédant 200.000 francs en fonds de terre à l'abri des chances de spéculation et 30 à 35.000 francs de revenu sur sa forge.

Il était laid, d'allure vulgaire, mais fort aimable en apparence.

Où fit-il la connaissance de Marie Cappelle?

L'accusation a dit plus tard que ce fut chez M. de Foy, le célèbre négociateur de mariages, mais Marie Cappelle l'a toujours nié et on n'en a eu aucune preuve.

Quoi qu'il en fut, ils se rencontrèrent et se plurent.

Marie Cappelle, sans être positivement jolie, était vraiment remarquable. Voici le portrait que nous en a donné M. A. Fouquier dans ses *Drames judiciaires*.

« Ses traits un peu forts, ses yeux noirs pleins d'expression, son visage pâle, ses longs cheveux noirs lissés en épais bandeaux et réunis en opulente couronne sur le haut de la tête, sa démarche élégante et majestueuse à la fois, son sourire enchanteur, tantôt mutin, tantôt mélancolique, sa voix harmonieuse et sympathique, tout en elle attirait. Son imagination mobile, un peu romanesque, sa distinction native, ses habitudes d'élégance, la sortaient du commun, et, après l'avoir entendue, on la trouvait décidément belle. »

L'affaire fut menée rondement. Cinq jours après la présentation, M. Lafarge faisait publier les bans, et, moins de trois semaines après, le jour même du mariage, il emmenait sa femme au Glandier.

Un premier nuage s'éleva en route. A Orléans, M. Lafarge montra qu'il était parfois brutal.

Il s'obstina à vouloir entrer dans la chambre de Marie tandis qu'elle était au bain et malgré la résistance de sa femme de chambre. Il s'emporta en menaces, regardant comme des *singeries* ce qui était de la pudeur et traitant de *bégueule* une personne habituée, après tout, à des façons de faire et dire plus délicates.

L'arrivée au Glandier acheva la désillusion. Marie Cappelle ne tarda pas à apprendre qu'elle avait été trompée.

M. Lafarge était mal dans ses affaires, réduit aux expédients, forcé de faire fabriquer des billets de complaisance, qui étaient de véritables faux, par un de ses commis, Denis Barbier; il avait épousé Marie Cappelle à cause de sa dot, avec laquelle il comptait exploiter un brevet d'invention qu'il voulait solliciter.

L'habitation du Glandier, dont on avait fait un pompeux éloge à la jeune fille, était froide, humide, triste.

Quand Mme Lafarge se vit dans sa chambre, une grande salle à alcôve, mal garnie de meubles hors d'âge et décorée d'un papier jaune douteux, elle eut un véritable accès de désespoir.

Elle se crut la plus malheureuse des créatures et voulut s'enfuir ou se tuer.

Elle écrivit à son mari, qui ne l'était encore que de nom, paraît-il, que jamais elle ne le subirait, qu'elle voulait partir pour Smyrne. Elle le suppliait de garder sa dot, mais de lui rendre sa liberté.

Cette lettre insensée amena entre Mme Lafarge et son mari une scène décisive suivie d'une réconciliation.

M. Lafarge laissa voir un attachement véritable et une douleur qui toucha Marie, bien que l'accusation ait prétendu qu'elle se borna à dissimuler son ressentiment et qu'elle conçut dès lors le plan de se débarrasser de son époux.

Comme preuve de la sincérité de Marie Cappelle, on a sa correspondance de cette époque. Le 22 août, elle écrivait à son oncle M. Garat :

« J'ai adopté ma position, bien qu'elle se trouve extérieurement fort déplaisante, mais avec de la force, de la patience et l'amour de mon mari, je puis en sortir... Charles m'adore, et moi je suis profondément touchée de cette vénération affectueuse qui me suit. »

Dans d'autres lettres, elle reconnaissait à son mari, sous sa rudesse un peu grossière et malgré ses *ongles en deuil*, un cœur excellent et un désir empressé de lui plaire.

Il y avait évidemment chez elle un désir d'accepter sa position.

Ne pouvant défaire ce qui était fait, elle tâchait de s'y accommoder et de s'habituer peu à peu à cette vie pour laquelle elle avait éprouvé d'abord tant de répugnance.

Quel fut celui des deux époux qui parla le premier de faire un testament en faveur de l'autre?...

L'accusation n'a pu établir que Mme Lafarge en suggéra l'idée, et Marie Cappelle n'a pu prouver que son mari y pensa le premier.

Ce point important donna lieu à de graves débats.

Mme Lafarge ne devait pas cependant s'attendre à un héritage considérable, étant donné l'état des affaires de M. Lafarge.

Il est certain que ce dernier, en possession du testament qui lui assurait la fortune de sa femme, se hâta de faire des dispositions nouvelles en faveur de sa mère et de sa belle-sœur, ce qui n'indiquait pas une grande bonne foi.

Quant au testament de Mme Lafarge, confié par elle à sa belle-mère, qui vivait avec eux au Glandier, il fut décacheté par celle-ci, indiscrétion coupable qui avait pour but de s'assurer des dispositions qu'il contenait.

Vers la fin de novembre 1839, M. Lafarge partit pour Paris.

Son voyage avait un double but : prendre un brevet d'invention pour la découverte qu'il croyait avoir faite, et qui consistait en une nouvelle fabrication du fer, et se procurer de l'argent pour exploiter ce procédé.

Le brevet fut obtenu le 14 décembre. Quant à l'emprunt, comme il était difficile à réaliser, Mme Lafarge envoya à son mari une procuration illimitée pour la vente de ses biens.

M. Lafarge avait avec lui son factotum Denis Barbier. L'argent tardant à arriver, ils se livrèrent à des opérations financières louches, que l'on ne connut que plus tard.

Le 18 décembre, M. Lafarge reçut une lettre de sa femme qui lui annonçait l'envoi d'une caisse de petits gâteaux, le priant de les manger à telle heure, en souvenir des hôtes du Glandier. La caisse arriva en retard contenant, non des petits gâteaux, mais un seul gâteau très gros.

Il fut constaté que la caisse, fermée au Glandier avec des crochets, se trouvait clouée lorsqu'elle parvint à sa destination. Une substitution avait eu lieu évidemment.

M. Lafarge cassa un très petit morceau de croûte et le mangea. Pendant la nuit et pendant la journée du lendemain, il fut en proie à des coliques et à des vomissements.

Il revint mourant au Glandier quinze jours après, le 5 juin 1840 et expira le 14 du même mois, après une maladie pendant laquelle sa femme lui prodigua ses soins.

A son retour, il avait déclaré qu'il rapportait dans sa valise vingt-cinq mille francs que lui avait prêtés un notaire de Soissons, sur la procuration de Marie Cappelle.

Le prêt fut, dans la suite, reconnu véritable, mais l'argent ne put être retrouvé, et les parents de M. Lafarge dirent qu'il n'avait que trois à quatre mille francs.

D'un autre côté, peu de temps avant la mort de son mari, Mme Lafarge, ayant appris l'histoire des fausses traites, avait écrit aux escompteurs pour répondre de leur payement. Il y en avait pour trente mille francs.

La mort rapide de M. Lafarge et les circonstances singulières qui l'avaient entourée éveillèrent les soupçons de sa famille, de sa mère surtout. Celle-ci, suivant l'habitude, n'avait guère d'affection pour sa belle-fille.

Au chevet même du malade, il y avait eu entre les deux femmes de véritables conflits.

La justice fut informée de ce qui se passait et elle procéda immédiatement à une enquête.

Le médecin qui avait soigné le premier M. Lafarge, n'avait élevé aucun doute. M. Bardou, tel était son nom, avait cru avoir affaire à des coliques

nerveuses auxquelles le malade était sujet. Il n'en était pas de même d'un second médecin, M. Lespinasse, qui, ayant examiné un lait de poule confectionné par Mme Lafarge, avait cru reconnaître à sa surface des traces arsenicales.

On ne tarda pas à découvrir que Marie Cappelle avait, à trois reprises différentes, envoyé chercher des quantités considérables d'arsenic chez un pharmacien sous prétexte de détruire les rats.

Or, les restes de la mort-aux-rats qu'elle avait fait faire ayant été analysés, on n'y trouva pas d'arsenic. Qu'était devenu le poison acheté?...

La mère de M. Lafarge, sa belle-sœur, et deux autres personnes habitant le Glandier, déclarèrent avoir vu plusieurs fois Marie Cappelle mêler une poudre blanche aux potions du malade.

Les charges étaient, pour la jeune femme, d'autant plus accablantes que, en écrivant au pharmacien, M. Lafosse, ou en lui envoyant le factotum de son mari, Denis Barbier, revenu de Paris quelques jours avant son maître, elle ne manquait pas de demander le secret.

La famille de M. Lafarge réclama l'autopsie.

Les premières expériences furent très mal conduites. Les médecins de Tulle, chargés de l'analyse, conclurent dans leur rapport à la présence d'une masse considérable d'arsenic dans les intestins.

Après avoir fait bouillir quelques viscères et le tube digestif, ils avaient extrait des granulations brillantes et un précipité jaune, floconneux, soluble dans l'ammoniaque, qui les avait entièrement convaincus qu'un empoisonnement avait eu lieu.

Consulté sur la valeur de cette analyse, Orfila répondit qu'elle était insuffisante, qu'il aurait fallu réduire en arsenic métallique le précipité obtenu qui pouvait n'être qu'une matière animale très commune dans la bile.

Tout était à refaire, et la plus grande partie des viscères où l'on devait rencontrer le poison avait été gaspillée en pure perte.

Mme Lafarge avait cependant été arrêtée et incarcérée dans la prison de Brives. On assure qu'on lui avait offert de fuir et qu'elle avait refusé en protestant de son innocence.

L'instruction fut longue. Lorsque s'ouvrirent les débats de cette affaire devant la cour d'assises de Tulle, la curiosité était vivement surexcitée La sympathie était presque générale pour l'accusée, en France et à l'étranger.

La société se trouva partagée en deux camps : les lafargistes, et les anti-lafargistes, aussi ardents les uns que les autres, et trouvant, soit pour accuser, soit pour défendre, des arguments d'égale valeur.

Les intérêts politiques du moment furent mis de côté ; on ne lisait plus les journaux que pour savoir ce qui se passait à Tulle.

LIX

LE PROCÈS DE TULLE

Comme préface à l'accusation principale dirigée contre Mme Lafarge, il y eut l'affaire des diamants de Mme de Léautaud.

On se rappelle que le mari de celle-ci avait cru à un vol. Quand il vit Marie Cappelle accusée d'empoisonnement, ses hésitations disparurent. Il se dit que celle qui avait été capable de donner la mort à son mari, devait avoir inévitablement volé une amie et il renouvela sa plainte que, on se le rappelle, il avait retirée une première fois.

Cette affaire causa une grande influence préjudicielle. Elle servit à ternir le caractère de Marie Cappelle, contre laquelle le parquet déploya d'ailleurs un acharnement inouï.

La jeune femme ne fut plus accusée seulement d'avoir dérobé des diamants, mais d'une foule de détournements. Tantôt c'était une tabatière qu'elle avait prise chez M. Garat, tantôt c'étaient des boutons de turquoise, de l'argent, un billet de banque, des chiffons enlevés au carton d'une marchande.

Ces allégations misérables, ces soustractions qui ne furent pas prouvées, n'en servirent pas moins à constituer un ensemble de faits qui, prenant corps par leur multiplicité même, devaient rendre une justification bien difficile, pour ne pas dire impossible.

Mme Lafarge essaya d'abord de ne pas faire connaître l'histoire de l'écrin et de ne pas compromettre Mme de Léautaud, mais, sur le conseil de ses défenseurs, elle se décida à faire des révélations et écrivit même une lettre à son ancienne amie pour la supplier de sacrifier l'intérêt de l'épouse à l'intérêt d'une pauvre femme accusée de crimes horribles.

Nous trouvons encore le texte de cette lettre dans les *Drames judiciaires* de M. A. Fouquier :

« Marie, que Dieu ne vous rende pas tout le mal que vous m'avez fait !... Hélas ! je vous sais bonne, mais vous êtes faible. Vous vous êtes dit que, condamnée pour un crime atroce, je pouvais subir une accusation infâme. Je me suis tue : j'ai remis à votre honneur le soin de mon honneur.

« Vous n'avez pas parlé ! Le jour de la justice est arrivé ! Marie ! Au nom de votre conscience, de votre passé, sauvez-moi ! Sans doute, il est mal de tendre la main à la reconnaissance, mais il est des positions qui ordonnent dans le cœur l'oubli, et je ne sais pour quel front est la rougeur.

« Voudriez-vous avoir ma mort à vous reprocher ?

« Oh! je ne survivrai pas à un doute. Je saurai mourir. Mais, devant le prêtre qui me déliera de mes péchés, devant mes amis, devant le Christ, je dirai que je meurs votre victime, que je suis innocente, que je veux la réhabilitation pour mon tombeau, pour ma mémoire que je léguerai au cœur de mes amis.

« Quand je serai morte, Marie, on me plaindra, on me vengera; votre faiblesse sera un crime et un déshonneur...

« Il n'y a qu'une chose à faire maintenant : il faut reconnaître par un billet signé de votre main, daté du mois de juin, que vous déclarez m'avoir confié vos diamants en dépôt avec autorisation de les vendre si je le jugeais convenable. Cela arrêtera l'affaire. Vous expliquerez ainsi que vous l'entendrez votre conduite à votre mari, et toutes vos lettres vous seront renvoyées, et le plus profond secret garantira votre honneur et votre repos.

« Adieu! Croyez-le bien, Marie, pour vous sauver, j'ai été martyre deux mois; vous m'avez oubliée. Je pourrais vous donner ma vie; mais ma réputation, le cœur de mes amis, l'honneur de mes sœurs... Jamais!... »

Ce fut Me Bac, un des défenseurs de Mme Lafarge, qui remit cette lettre à Mme de Léautaud. Cette démarche échoua d'ailleurs complètement, ainsi qu'une autre du même genre tentée par Me Lachaud, dont cette affaire fut le brillant début.

Mme de Léautaud nia toujours obstinément avoir donné l'écrin, et déclara que toute l'intrigue avec M. Félix Clavé était une fable imaginée par Mme Lafarge pour se tirer d'affaire; tout au plus convenait-elle avoir échangé avec ce jeune Espagnol, sur les conseils de sa pernicieuse amie, quelques lettres romanesques; mais elle prétendait ne savoir même pas ce qu'était devenu M. Clavé depuis 1836.

Cependant, au bruit que firent ces débats, un M. Clavé, officier d'administration des hôpitaux militaires à Alger, se souvint qu'en 1839 il avait reçu, par erreur, une petite boîte adressée à son homonyme; qu'ayant fait chercher le véritable destinataire il trouva M. Félix Clavé, alors en Algérie également, et lui remit la boîte.

Celui-ci aurait dit qu'il l'attendait, en effet, et qu'elle lui était adressée par la vicomtesse de Léautaud.

Cette révélation était grave. Elle aurait pu prouver que Mme de Léautaud ne disait pas la vérité, mais le parquet ne voulut pas en tenir compte, et ne fit appeler en témoignage ni M. Félix Clavé, ni son homonyme. Mme Lafarge resta sous le poids de cette accusation.

Le point capital, pour le procès criminel, était la constatation de la présence de l'arsenic dans le corps du défunt.

Les premières expertises étant annulées, d'autres chimistes furent commis

pour faire de nouvelles analyses. Ils s'y livraient pendant que M. l'avocat général Decous prononçait son réquisitoire.

Cette fois, les expériences furent faites d'après la méthode indiquée par Orfila et à l'aide de l'appareil de Marsh.

Le 5 septembre, les médecins présentèrent leur rapport. Ils affirmaient n'avoir pas trouvé une seule trace d'arsenic.

L'accusation n'abandonna pas la partie.

M. Decous, d'abord un peu interdit, déclara qu'il y avait une si énorme contradiction entre les deux expertises, qu'il fallait les considérer toutes deux comme nulles, et il exigea une troisième analyse.

Les restes du malheureux Lafarge furent exhumés pour trouver de nouvelles matières à expérience, et, après une attente de deux jours, le 9 septembre, M. Dupuytren fit connaître ses conclusions; elles étaient également négatives, on ne trouvait d'arsenic nulle part.

Cette fois, Mme Lafarge put se croire sauvée; elle succombait sous le poids de son émotion, et ses défenseurs ne craignirent pas de montrer leur joie.

Ils se hâtaient trop de triompher; la cour ordonna qu'Orfila serait en personne mandé à Tulle et procéderait à une expertise définitive.

Me Paillet put dire avec raison :

— Si ces deux expertises avaient été défavorables à l'accusée, lui accorderiez-vous le bénéfice d'une troisième?...

L'issue du procès était désormais entre les mains d'Orfila. On lui avait adjoint deux autres spécialistes, MM. Duvergie et Chevalier; il prit sur lui de n'amener avec lui que son préparateur ordinaire, M. Bussy.

C'était une irrégularité regrettable.

Il arriva le 13 à Tulle, et le lendemain tout était terminé; l'auditoire était suspendu aux lèvres de l'illustre chimiste, qui laissa tomber ces mots d'une voix funèbre :

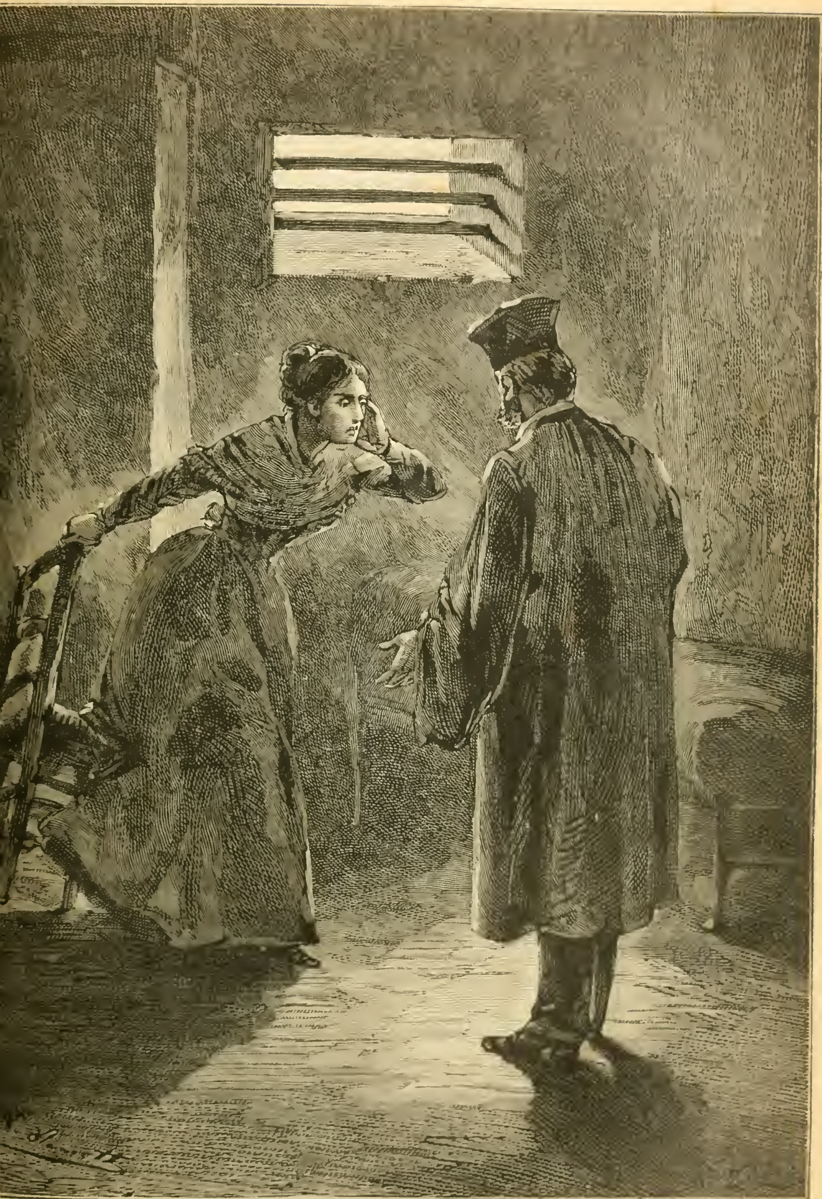
« Je démontrerai qu'il existe de l'arsenic dans le corps de Lafarge! »

Soumettant trois assiettes de porcelaine aux vapeurs de l'appareil de Marsh, il avait obtenu sur les deux premières des résultats complètement négatifs, et, sur la troisième, une quantité d'arsenic métallurgique déclarée par lui-même *impondérable*. Il attribua l'erreur des experts qui l'avaient précédé aux difficultés de manipulation d'un appareil encore peu connu et au peu de matière sur lequel avait porté leur examen.

L'arrêt de Mme Lafarge était prononcé.

Le jour même où fut fait le rapport de M. Orfila, les cheveux de l'infortunée blanchirent en partie. Des crises violentes bouleversèrent ses traits, altérèrent définitivement sa santé déjà si éprouvée.

L'accusation n'eut aucune pitié pour cette pauvre femme pâle, amaigrie,



Elle comprit, et, se levant par un mouvement fébrile. (P. 603.)

les traits convulsés, que l'on était obligé d'apporter à l'audience dans un fauteuil.

M. Decous s'écria, au nom de la société :

« Il y a un empoisonnement, et l'empoisonneuse est ici, sur ce banc, devant vous!... Oui, Marie Cappelle, c'est vous qui avez empoisonné votre mari; c'est vous qui, pendant quinze jours, l'avez nourri de poison ; c'est vous qui avez acheté le poison, beaucoup de poison !

« Si vous n'êtes pas coupable, il ne suffit pas de nous dire que vous avez la conviction de votre innocence, montrez-nous celui qui a substitué ce gâteau et sa boîte aux gâteaux qu'on vous a apportés; montrez-nous l'emploi des énormes quantités d'arsenic achetées par vous ! »

L'avocat général conclut de la manière suivante, en s'adressant au jury !

« L'accusation, comme elle s'est présentée à moi, n'etait pas seulement une question de criminalité : c'était une question d'égalité devant la loi.

« Voulez-vousqu'elle soit égale pour tous, la justice?... Voulez-vous qu'on ait partout cette conviction que la justice est un niveau qui pèse également sur toutes les têtes, ou voulez-vous qu'on dise que le jury s'est montré faible et lâche contre une femme comme celle-ci, et se relève fort et courageux quand il s'agit d'anéantir un être faible!...

« C'est à vous de choisir.

« Mais, je le déclare, je ne veux ni pour vous ni pour moi d'une semblable solidarité : nous ne pouvons en avoir ensemble une que pour la justice et l'honneur : c'est la seule que j'accepte; c'est la seule, je n'en doute pas, que vous accepterez aussi. »

La défense releva, comme il le méritait, ce langage que l'on croirait incroyable s'il n'était pas le langage courant de cette magistrature que l'on appelle *debout* et qui, composée généralement d'anciens avocats sans cause, sans talent, sans scrupules, est au service de tous les préjugés, de tous les gouvernements, de toutes les erreurs.

Me Paillet répondit à M. Decous :

« Mme Lafarge rencontre dans cette enceinte le reproche de se présenter protégée par des influences étrangères qu'on n'a pas même signalées. Étranges préoccupations du ministère public! Étranges démentis donnés à l'évidence et à la notoriété des faits!

« Qui ne le sait au contraire?... Tandis que Mme Lafarge gémissait dans le silence, quelle activité déployée contre elle au dehors!... Que de mauvaises passions soulevées contre elle!... Que de faits mensongers, calomnieux, romanesques, parcourant la France d'un bout à l'autre avec la rapidité de l'éclair, accueillis, commentés par la légèreté ou la malveillance!

« Que d'outrages prodigués à une femme captive, souffrante, qui ne pouvait se défendre !

« Hélas! messieurs, pourquoi faut-il que la justice elle-même, dont les formes graves et nobles sont tout à la fois notre sécurité et notre admiration, se soit écartée dans cette occurrence de ses traditions constantes, comme pour donner à la prévention un aliment nouveau?...

« Vous parlez d'influences! c'est moi qui vous en reproche, c'est moi qui les dénonce à tous les esprits justes et impartiaux!

« Vous avez eu la prévention... la prévention, l'ennemi le plus dangereux de la justice et de la vérité! La prévention que l'un de nos plus grands magistrats, procureur général aussi, d'Aguesseau, appelait l'erreur de la vertu, *le crime des gens de bien.*

« Puis il ajoutait, écoutez :

« Être exempt de toute acception de personnes, c'est une vertu plus rare qu'on ne le pense, mais ce n'est pas encore assez pour le magistrat.

« D'Aguesseau, avait-il donc deviné le procès Lafarge? »

Me Paillet trouva des accents éloquents qui remuèrent la salle entière. Ils eurent un écho énorme en Europe, mais n'ébranlèrent pas un jury composé de gens ostensiblement hostiles à l'accusée.

A l'issue de l'audience, reportée à demi mourante dans sa chambre, Mme Lafarge écrivit à son défenseur ces deux lignes :

« Mon noble sauveur, je vous envoie ce que j'ai de plus précieux au monde, la croix d'honneur de mon père. »

Tout est fini. Le président demande au ministère public et aux défenseurs s'ils n'ont rien à ajouter. Sur leurs réponses négatives, il fait la même question à l'accusée.

Mme Lafarge, se levant avec peine de son fauteuil, répond d'une voix faible :

— Monsieur le président, je suis innocente, je vous le jure.

M. le président. — Je n'ai pas entendu.

Me Bac. — L'accusée a dit : Je suis innocente, je vous le jure ! (Mouvement. Des larmes s'échappent des yeux d'un grand nombre d'assistants.)

M. le président résume les débats. Il rappelle ensuite aux jurés les dispositions légales, remet à leur chef la question à résoudre qui est ainsi conçue :

« Marie Cappelle, veuve du sieur Pouch-Lafarge, est-elle coupable d'avoir, en décembre et janvier dernier, donné la mort à son mari à l'aide de substances susceptibles de donner la mort, et qui l'ont donnée, en effet? »

On emporte l'accusée. La cour se retire et le jury entre dans la salle des

délibérations. Après une heure, il en sort. Un silence de mort règne dans la salle. Le chef du jury fait la déclaration suivante :

« Oui, à la majorité, l'accusée est coupable. » (Mouvement général dans l'auditoire, exclamations dans la tribune des dames.)

« Oui, à la majorité, il y a des circonstances atténuantes en faveur de l'accusée. »

La foule immense qui est entassée dans le prétoire reste morne et silencieuse.

Le président ordonne d'introduire l'accusée.

Mᵉ Paillet, le visage inondé de sueur et la voix éteinte, vient annoncer que l'état de Mᵐᵉ Lafarge rend sa présence impossible.

La cour ordonne que la sommation par huissier soit faite conformément à la loi de septembre et prononce un arrêt qui condamne Marie Cappelle, veuve Lafarge, *aux travaux forcés à perpétuité et à l'exposition sur la place publique de Tulle.*

Il fallut faire connaître à Marie Cappelle le verdict et l'arrêt.

Mᵉ Lachaud quitta l'audience chargé de cette mission pénible. Il entra dans la cellule de Marie Cappelle, lui tendit la main sans parler et, d'après M. A. Fouquier, attacha sur elle un de ces longs regards pleins d'une immense pitié, qui disent ce que ne sauraient dire des paroles.

Elle comprit, et, se levant par un mouvement fébrile :

« Je veux aller à l'audience, s'écria-t-elle, je veux crier encore une fois mon innocence, jeter mon mépris à ces hommes prévenus qu'on a effrayés. Je suis forte, je descendrai. »

Mais cet effort violent avait usé ses forces, elle retomba épuisée et perdit connaissance.

Au dernier moment, Mᵐᵉ Lafarge et la défense avaient fait appeler Raspail, pour combattre le rapport présumé défavorable d'Orfila; Raspail arriva trop tard. L'arrêt était rendu.

Il voulut, du moins, se rendre compte de la manière dont les expériences avaient été faites ; il obtint de voir les assiettes préparées par Orfila, et déclara que la quantité d'arsenic retrouvé ne pouvait être évaluée à plus d'un centième de milligramme ; il se faisait fort, disait-il, d'en trouver le double dans n'importe quoi, dans les pieds du fauteuil du président des assises.

Il demanda à contrôler les réactifs dont s'était servi Orfila et que le célèbre chimiste avait apportés de Paris. Une préparation défectueuse pouvait, en effet, y avoir introduit cette minime quantité d'arsenic ; on lui refusa ce contrôle.

Sans entrer dans la polémique soutenue à ce sujet par Raspail, dont on ne peut suspecter la science et l'honnêteté, reconnaissons que la justice, qui faisait

condamner l'accusée, après tant d'expériences contradictoires, sur une évaluation aussi futile de poison, n'aurait rien dû refuser à la défense.

Bien plus, les témoignages de toute la famille Lafarge et de tous les gens du Glandier avaient été accablants pour l'accusée ; la cour ne permit pas de les suspecter.

Elle ne voulut regarder ni dans les affaires embarrassées de Lafarge, ni dans les expédients indélicats mis en œuvre par lui pour se procurer de l'argent, ni s'enquérir de ce qu'étaient devenus les 25.000 francs que lui avait versés le notaire de Soissons, celui de la famille Cappelle, et qui avaient disparu.

Denis Barbier, le commis de confiance, était une physionomie excessivement louche ; ses voyages clandestins, divers propos qui lui étaient échappés, son acharnement contre Mme Lafarge, dès qu'elle fut sous la main du parquet, pouvaient prêter aux soupçons ; sa déposition fut empreinte d'animosité pleine de fiel.

La défense ayant voulu le faire revenir à la barre pour expliquer certains faits, il avait disparu ; on ne put le retrouver.

Dans aucune autre cause, peut-être, la justice n'a montré autant de passion pour prouver le crime et autant de négligence ou d'hostilité pour ce qui pouvait atténuer ou détruire l'accusation.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner des sympathies qui restèrent acquises à Mme Lafarge, même après sa condamnation.

Malgré ce qu'il y avait d'inexpliqué dans son affaire, elle paraissait plus estimable que ce mari besogneux et indélicat, cette famille cupide qui décachetait les testaments, profitait du trouble pour mettre la main dans le sac, et, à l'audience même, poussait l'audace jusqu'à laisser voir qu'elle n'attendait que la condamnation pour palper les restes de la fortune de l'accusée.

Encore aujourd'hui, et malgré tout le respect que l'on doit à la chose jugée, il est permis de dire que les magistrats de la cour de Tulle ont employé, pour arriver au résultat désiré, plus de violence et plus de ténacité qu'il n'en aurait fallu pour perdre dix innocents.

LX

HEURES DE PRISON

Mme Lafarge avait eu quelque espoir dans son pourvoi en cassation ; il fut rejeté. Elle n'avait plus qu'à subir sa peine, car la justice humaine avait dit son dernier mot.

L'exposition publique fut épargnée à cette femme si délicate et qui fût morte de honte.

On ordonna son transfèrement à la maison centrale de Montpellier. Ce ne fut pas sans regret qu'elle quitta la chambre de la prison de Tulle où elle avait tant souffert.

Dans cette chambre, dans ce cachot, un nom était gravé sur le mur, celui d'un pauvre paysan des environs de Saint-Flour, qui, soixante ans auparavant, y était entré sous le coup d'une accusation capitale. Il n'en était sorti que pour monter sur l'échafaud, en expiation d'un crime qu'il n'avait pas commis.

Similitude étrange! cet innocent se nommait Capel. Marie Cappelle grava son nom sous ce nom.

Sur la route de Tulle à Montpellier, Marie Cappelle avait été en butte à de nouvelles et poignantes émotions. A Argentat, la curiosité indiscrète de quelques habitants ameuta contre la captive la population tout entière.

On voulut voir l'héroïne du drame du Glandier, et déjà des cris de mort retentissaient quand, d'un geste hardi, Marie Cappelle rejeta le voile qui couvrait sa figure et dit aux femmes qui s'acharnaient autour de sa voiture :

— Que vous ai-je fait? Que me voulez-vous?

Cette population impressionnable passa en un instant d'un excès à l'autre, et les démonstrations d'une pitié sympathique, presque affectueuse, remplacèrent les menaces de mort.

Cette anecdote, racontée par M. A. Fouquier, se trouve aussi dans les *Heures de prison*, petit volume de Marie Cappelle qui ne fut publié qu'après sa mort.

Telle était la femme que nous trouvons en 1843 à la maison centrale de Montpellier, deux ans après son entrée dans ce lieu de captivité.

Ainsi que nous l'avons dit, les égards dont on avait cru devoir l'entourer avaient donné lieu à diverses réclamations.

Un ordre ministériel fit retirer à Mme Lafarge tous les objets qu'on lui avait accordés, sur les sollicitations de ses partisans. Il fut même prescrit de la revêtir du costume réglementaire.

M. Chapput, directeur de la maison centrale, regretta vivement d'être obligé d'aller notifier cette décision à la prisonnière.

Au moment où il se présenta dans la chambre de Mme Lafarge, celle-ci écrivait.

Marie Cappelle avait, à cette époque, vingt-sept ans. Il ne restait pas grand'chose, hélas! de cette beauté rayonnante que nous avons décrite.

Son visage pâle avait légèrement jauni. A ses cheveux noirs en bandeau, des cheveux blancs s'étaient mêlés depuis la déposition d'Orfila.

Son regard avait conservé un éclat fiévreux, mais il y avait parfois quelque chose d'égaré et un peu farouche.

Elle portait une coiffe de nuit de calicot ordinaire et une robe noire.

Mme Lafarge releva la tête en entendant entrer le directeur, qui avait toujours été bienveillant pour elle.

Elle lui sourit avec affabilité, et l'invita à s'asseoir comme si elle eût été chez elle.

— Permettez, monsieur le directeur, dit-elle, que j'achève de copier sur l'album de Flavie les vers que j'ai faits pour elle, je vous les lirai ensuite.

Un instant après, elle donnait, en effet, lecture à M. Chapput des vers suivants :

Sur ton album, douce Flavie,
Tu veux que j'écrive des vers.
Ne sais-tu pas, gentille amie,
Que ma voix, mourante et flétrie,
N'a plus d'écho dans l'univers?

Ne sais-tu pas, belle imprudente,
Que si ma paupière mourante
Tachait de pleurs ces feuillets blancs,
Mes larmes, brûlant chaque page,
Y traceraient un noir présage
En hiéroglyphes sanglants?

Ne cherche donc plus dans mon âme
Ces rayons de céleste flamme,
Joyeux soleil de jours meilleurs;
L'esprit meurt quand le cœur succombe,
Et déjà je suis dans la tombe,
Dans la tombe de mes malheurs.

Marie Cappelle lut ces strophes avec une expression de douleur qui remua vivement M. Chapput, déjà très affecté de la mission qu'il avait à remplir.

— Oui, ajouta-t-elle, c'est bien ce que je ressens. Je suis désormais morte, quoi qu'il arrive... J'appartiens à un autre monde où les innocents ne payent pas pour les coupables, où l'on n'enferme pas dans les prisons ceux qui n'ont commis aucun crime!

Elle dit ces paroles avec tant d'exaltation que le directeur de la maison centrale l'engagea à se calmer.

— Je ne pleure plus maintenant, poursuivit-elle, parce que je n'ai plus de larmes. Mon cœur n'en est pas moins dévoré par l'angoisse.

Elle se leva.

— Ah! c'est terrible, murmura-t-elle.



Les arrivantes furent envoyées au vestiaire. P. 613.

La situation de M. Chapput était très embarrassante.

Heureusement Marie Cappelle aborda un sujet de conversation moins pénible.

Elle avait des réclamations à faire.

— On me donne du bois qui fume et mes lettres, mes lettres, elles arrivent toujours avec un retard..

— Pourquoi en recevez-vous autant?

Elle le regarda.

— Est-ce ma faute si on a encore de la sympathie pour moi?

— Et surtout pourquoi écrivez-vous sans cesse?

— Cela me serait-il défendu?

— Non, mais l'abus... Et puis ces protestations d'innocence, ces appels dont vous remplissez votre correspondance...

— Ah! vous lisez...

— Je les vois dans les journaux qui reproduisent souvent... Pourquoi n'écoutez-vous pas mon conseil?

— Je sais...

— Faites-vous oublier...

— Oui, l'oubli...

— C'est aussi l'opinion de notre préfet, M. Rouleaux-Dugage, qui vous porte un vif intérêt : « Faites la morte, vous disait-il l'autre jour, vous ne revivrez qu'à cette condition. »

— Je ne revivrai jamais!

— Vous êtes jeune... Vos protecteurs finiront par obtenir une commutation de peine...

— Par moments j'espère comme vous... Mais aujourd'hui, je ne sais pourquoi, mes pressentiments...

— Il faut avoir cependant de la force, du courage...

— Viendriez-vous m'annoncer une chose qui exigerait...?

— Un peu de résignation, voilà tout. Les ordres que j'ai reçus ne sont probablement pas irrévocables, mais il faut provisoirement s'y conformer...

— Et on demande?...

— Que vous vous écartiez moins du règlement de la maison.

— Mais je ne m'en écarte pas... Je ne fais rien sans votre autorisation...

— Jusqu'ici j'avais cru pouvoir accorder quelques adoucissements... On me retire le droit...

— Oh! mes ennemis... mes ennemis... Rien ne les lassera!

— Ne croyez pas à un système de persécution dont vous seriez victime.

— Quoi que vous disiez, ils sont implacables.

— Les instructions nouvelles qui viennent d'arriver ne sont causées que par les réclamations de la presse, réclamations qui n'ont pas dû vous échapper et que vous avez pu lire jusqu'ici.

— Enfin, que me veut-on?

— Je suis obligé de retirer de cette cellule tout ce qui est luxe...

— Mais il n'y a rien...

— Les glaces, le fauteuil...

— Enlevez tout ce qu'il vous plaira... Que m'importe!

— Ce n'est pas tout...

— Quoi encore?

— Il y a un costume...

Elle devint toute pâle.

— La livrée de l'infamie!

— Si la peine que vous subissez est injuste, ce sera la livrée du malheur!

La malheureuse avait l'air égarée.

— Jamais!

— Dans quelle situation pénible vous me mettez!

— Ce n'est pas possible... on ne peut pas exiger...

— On exige...

— Pourquoi alors m'a-t-on fait grâce de la vie? L'échafaud est un supplice qui dure peu...

— Du courage!

Elle répéta avec énergie :

— Non, jamais!

Elle tordait ses mains en proie au plus violent désespoir.

Le directeur se détourna pour cacher son émotion : Marie Cappelle tomba à ses genoux...

— Je vous en supplie, épargnez-moi cette honte. Tout... tout... mais pas cela... Je n'écrirai plus... Je serai ingrate vis-à-vis de ceux qui m'aiment, et resterai indifférente à leurs preuves d'affection. Je leur dirai même, si vous le désirez, qu'ils se sont trompés en croyant que je suis digne de leur pitié... Je m'accuserai d'être la plus indigne et la plus misérable des créatures, mais faites qu'ils ne me voient pas dans le costume du déshonneur!...

M. Chapput ne savait que répondre et ne savait que faire.

Il releva Mme Lafarge et lui dit :

— Je vous croyais plus courageuse.

— C'est qu'à force de lutter on finit par être brisée, vaincue... Quand la sentence qui m'a frappée est devenue irrévocable, quand la cour de cassation a déclaré que mes juges n'avaient ni haine, ni colère contre moi, je me suis promis de désarmer par la résignation mes bourreaux eux-mêmes.

— Vos bourreaux, dont je fais partie...

— Je sais faire la différence entre un honnête homme, affectueux, qui accomplit son devoir, et ceux qui me poursuivent sans trêve ni repos.

C'est contre eux que je me révolte à la fin... Qu'ils me tuent, mais ils ne m'auront pas vivante!..

M. Chapput vit qu'il était inutile d'insister. Dans l'état où était Mme Lafarge, il craignait qu'il ne se produisît une catastrophe.

Il savait par les médecins de la prison qu'elle était gravement atteinte. Une affection nerveuse, qui s'était développée chez elle, se compliquait de battements précipités du cœur. On craignait une hypertrophie et on signalait des symptômes assez marqués de phtisie.

Il n'avait pas laissé ignorer à l'autorité supérieure cet état de santé de la prisonnière, et il s'étonnait qu'on n'en tînt pas plus compte.

Mme Lafarge semblait n'avoir que le souffle. Elle était livide et ses lèvres avaient pris une teinte violette. Elle s'affaissa dans son fauteuil.

M. Chapput, effrayé, appela du secours.

La prisonnière chargée du service de Marie Cappelle, accourut.

— Faites prévenir à l'infirmerie et couchez madame dans son lit.

Le directeur murmura à part lui :

— C'est le seul moyen de lui épargner le supplice qu'elle redoute tant!...

LXI

LES PREMIERS JOURS

Il y avait eu quelque mouvement dans la maison centrale pour recevoir le convoi dont faisaient partie Miette et Clémentine.

Le directeur, l'inspecteur, plusieurs gardiens et plusieurs sœurs étaient dans la cour.

Quelques détenues regardaient aussi curieusement. Ces femmes avaient une robe de droguet, un tablier et une cornette blanche.

Dans diverses maisons cnetrales, cette coiffure est remplacée par une sorte de foulard que les condamnées s'attachent sur la tête, et qui ressemble beaucoup au madras dont les filles de couleur et les négresses se parent aux colonies.

Les détenues qui assistaient à l'arrivée du convoi avaient les fichus rayés de rouge, indiquant qu'elle appartenaient au service général de la prison. Les ouvrières ont le fichu rayéde bleu.

On appela les nouvelles venues par leur nom de fille. Quand le brigadier commandant le convoi prononça le nom de Clémentine et de Miette, on les considéra avec attention et l'inspecteur se pencha vers la supérieure pour lui dire quelques mots.

Evidemment tout ce monde avait entendu parler de l'affaire Barbe, et on éprouvait quelque curiosité à voir les héroïnes de ce procès.

On conduisit d'abord les prisonnières au greffe. Là, on examina les papiers dont était porteur le brigadier de gendarmerie, chef du convoi.

Le directeur les signa après les avoir fait transcrire sur un gros registre. Ces formalités furent assez longues.

Les prisonnières furent invitées à retirer leurs bijoux et à remettre leur argent.

Miette ne se sépara qu'avec peine d'une bague qui lui avait été donnée par son mari, le portefaix qui la battait et qu'elle avait presque regretté à sa mort.

Il lui fut aussi pénible de laisser prendre son porte-monnaie.

Clémentine ôta une petite médaille qu'elle portait autour du cou depuis son enfance. Ce n'était pas Miette qui avait songé à la mettre sous la protection de Notre-Dame-de-la-Garde, mais l'autre, Herminie, la femme légitime de son père, qui, on se le rappelle, avait veillé pendant quelque temps sur elle.

Les femmes, en sortant du greffe, furent conduites à l'infirmerie pour y être visitées.

On les fit pénétrer l'une après l'autre dans un cabinet où se trouvaient deux médecins.

L'un des deux était âgé, d'un embonpoint considérable. Il avait la voix rude et paraissait depuis longtemps chargé des soins médicaux de la maison centrale.

L'autre était tout jeune, au contraire, vingt-sept à vingt-huit ans au plus. Il était timide et disait : Mademoiselle ou Madame aux détenues.

Il devait se laisser prendre facilement aux comédies jouées par les prisonnières qui désiraient entrer à l'infirmerie ; mais son compagnon, chef de service, était impitoyable.

Sur les quatorze nouvelles venues, une seule fut retenue par les médecins : Malvina, fleur malsaine du pavé d'une grande ville.

Toutes avaient été obligées de se déshabiller pour être examinées et auscultées. Clémentine était certainement la plus belle ; aussi sa vue ne laissa-t-elle pas de causer quelque émotion au jeune docteur, encore peu aguerri contre les charmes de ses clientes.

L'attitude embarrassée de M. Mébert fut remarquée de la femme Barbe, qui, elle aussi, rougit sous son regard.

De l'infirmerie, les *arrivantes* furent envoyées au vestiaire et au magasin.

Au vestiaire, on leur commanda encore de quitter leurs vêtements, mais cette fois ce fut pour ne plus les remettre.

Elles obéirent avec répugnance. C'était, en effet, l'adieu définitif à la vie libre qu'elles allaient dire en prenant le costume de la prison.

Les prisonnières gardaient le silence, bien qu'on ne leur eût pas encore

fait connaître la règle de la maison. Malvina, d'ailleurs, eût seule pu se livrer à quelques réflexions piquantes, et elle était restée, comme on sait, à l'infirmerie.

Elles commencèrent donc à se dévêtir avec des pauses, des arrêts, des gestes suspendus. Tout était à enlever, la chemise elle-même, qu'il fallait remplacer par une chemise de grosse toile.

La plupart de ces malheureuses, forcées de renoncer à tout ce qui leur rappelait leur ancienne existence, n'avaient pas la sensibilité de Mme Lafarge. Cependant elles éprouvaient, à un degré plus ou moins élevé, quelque chose de l'impression que celle-ci avait ressentie, lorsque M. Chapput lui avait demandé de prendre l'ignoble livrée du vice et du crime.

Chaque condamnée avait reçu un jupon, un corset, une paire de bas, une cornette, un fichu et la robe de droguet de fil et coton que l'on porte presque toute l'année à Montpellier, à cause de la douceur du climat. A Clermont, au contraire, on garde la robe de droguet de fil et laine beige. L'air est plus vif dans le département de l'Oise que dans le département de l'Hérault.

Dans la plupart des maisons centrales, le vêtement d'été est pris le 15 mai et le vêtement d'hiver le 15 octobre.

Les voilà habillées en détenues avec, sur la manche du bras gauche, un morceau de toile qui porte le numéro de leur écrou et au-dessous le numéro du vestiaire.

C'est à tort qu'un écrivain de mérite a dit que les prisonnières des maisons centrales passaient comme les forçats à l'état de chiffres.

Cette humiliation leur est épargnée : elles conservent leur nom de fille, qu'elles soient mariées ou non. Les numéros employés seuls amenaient des confusions.

Ce serait aussi une erreur de croire que l'on coupe les cheveux aux détenues. Elles peuvent, dans nos maisons centrales, conserver leurs tresses... les vraies bien entendu. En Angleterre, où on les tond, cette flétrissure donne lieu à de fréquentes révoltes.

Un membre éminent de l'administration pénitentiaire louait dernièrement, devant nous, la décision d'après laquelle, en France, on ne touche pas à la chevelure, qu'il considérait comme partie intégrante de la femme, comme un ornement naturel dont on n'a pas le droit de la priver.

— Il faut châtier, disait-il, la créature coupable, et non la dégrader.

Nous sommes de son avis.

La même raison n'existe pas pour les hommes, qui sont tondus et rasés. Les soins de propreté exigent cette mesure.

Par exemple, les cheveux des femmes doivent être, autant que possible, dissimulés sous la cornette; mais, de même qu'il y a des accommodements avec le ciel, de même il y en a avec le règlement. Pendant notre séjour dans la

maison centrale, nous verrons qu'il reçoit de fréquents accrocs, malgré la sévérité des surveillants ou surveillantes.

Une sœur passa en revue les prisonnières cachant sous la coiffure les mèches rebelles. Ce fut une opération assez difficile pour Clémentine, dont les cheveux étaient très abondants.

Miette, passant devant sa fille, lui dit :

— Qui sait ce que tes amoureux penseraient de la toilette que te fournit le gouvernement? Elle ne te va pas tout de même!. .

On obligea les condamnées à réunir elles-mêmes leurs anciens vêtements, à les empaqueter dans une serviette sur laquelle fut cousu un morceau de parchemin qui portait un des numéros d'ordre inscrits sur le bras.

Les paquets furent déposés au *magasin*. C'était une assez grande pièce garnie de rayons qui montaient jusqu'au plafond. Les défroques des malheureuses enfermées dans la maison centrale restaient là jusqu'à l'époque de leur libération...

Sur les morceaux de parchemin, au-dessus du numéro, il y avait :

Entrée le...
Sortie le...

On sortait de toutes les manières : pour rentrer dans la vie ou pour aller au cimetière.

Clémentine fit cette réflexion que l'arrêt qui la frappait ne lui donnait pour espoir que la tombe.

La transformation des prisonnières n'est pas entièrement terminée. Elles sortent l'une derrière l'autre pour se rendre en un endroit où on remplacera leurs chaussures par des chaussons et des sabots.

Dans les prisons on définit les sabots d'une façon assez pittoresque. On les appelle des *escarpins en cuir de brouette*.

Maintenant, il ne reste qu'à classer les nouvelles détenues, à leur désigner leur atelier et leurs fonctions.

Il est naturel que l'on s'informe pour cela de leurs aptitudes, de leurs connaissances et de leur profession antérieure.

Miette ayant été sage-femme eût pu, par exemple, être choisie comme infirmière ; mais on ne prend guère pour cet emploi que des sujets suffisamment observés et dans lesquels on a une certaine confiance.

On l'attacha au service général de la maison, et elle manifesta quelque satisfaction.

Elle préférait, en effet, aller, venir, plutôt que d'être enfermée dans un atelier. La domesticité ne l'effrayait pas, à cause du semblant de liberté qu'elle lui procurait.

Clémentine fut envoyée dans un atelier de couture, bien qu'elle eût très peu cousu dans sa vie.

La Miette avait laissé sa fille fort ignorante en cette matière.

— La petite sera assez jolie, avait-elle dit un jour, pour n'avoir pas besoin de travailler.

Cette misérable femme n'avait pensé qu'à faire une prostituée de son enfant.

On jugea néanmoins Clémentine assez intelligente pour être vite instruite.

Les autres prisonnières, arrivées par le même convoi que les empoisonneuses, furent réparties également dans divers ateliers ou dans diverses fonctions.

Alors commença pour les détenues une existence d'une régularité monotone

Pas une journée n'était pour elles différente de l'autre, pas une heure n'était laissée sans un emploi tracé d'avance, pas un moment n'était livré au hasard et à la fantaisie.

Pour certaines personnes, c'est un supplice moral qu'elles redoutent plus que la rigueur physique du châtiment.

A Montpellier, le lever avait lieu à cinq heures et demie. Prière immédiatement après, et déjeuner composé d'un morceau de pain.

A six heures et demie, entrée dans les ateliers où l'on restait jusqu'à neuf heures.

A neuf heures, repas composé d'une soupe au pain, contenant au moins quatre décilitres de bouillon maigre les jours ordinaires; et cinq décilitres de bouillon gras les dimanches, jeudis et jours de grandes fêtes.

A neuf heures et demie, promenade dans le préau.

A dix heures, rentrée dans les ateliers d'où, cette fois, on ne sortait qu'à quatre heures.

A quatre heures, second repas composé d'une soupe semblable à celle du matin, accompagnée, les jours ordinaires, d'une pitance d'au moins trois décilitres de légumes secs (pommes de terre, pois, lentilles), et, les dimanches et jours de fêtes, d'une portion d'au moins soixante-quinze grammes de viande cuite et désossée, et d'une pitance d'au moins trois décilitres de pommes de terre.

Le jeudi, la portion de viande n'est que de soixante grammes et la pitance se compose de trois décilitres et demi de riz.

La boisson ordinaire est l'eau pure. Sous aucun prétexte, sauf celui de maladie, on ne peut boire de vin ou de spiritueux dans les maisons centrales d'hommes et de femmes.

A quatre heures et demie, après le dîner, promenade dans le préau.

Ces promenades sont silencieuses et ordonnées.



Les détenues marchent, toujours l'une derrière l'autre. (P. 617.)

Les détenues marchent, toujours l'une derrière l'autre, sur un trottoir de soixante centimètres de large, et elles doivent laisser, entre chacune d'elles, une distance de quarante à cinquante centimètres. Elles ne s'arrêtent que lorsqu'il y a pour elles impossibilité de suivre. La surveillance est aussi sévère pendant ces désagréables récréations qu'à l'atelier.

A cinq heures, on reprend le travail pour ne s'arrêter qu'à sept heures

pendant l'hiver, c'est-à-dire du 1er octobre au 1er mai, et à la nuit pendant l'été

On se couche ensuite et le lendemain on recommence.

La maison centrale, c'est comme le manège où le cheval tourne toujours.

La condamnée à perpétuité ne s'arrête que lorsqu'elle meurt.

Quelle sensation terrible doivent éprouver les infortunées qui, en entrant dans la prison, doivent abandonner sur le seuil toute espérance !... L'enfer du Dante avec son horreur, ne nous semble rien à côté d'une uniformité morne.

Nous avons dit que les promenades des préaux étaient silencieuses. Dans les maisons centrales, le silence est, en effet, absolu.

Toute infraction à ce mutisme obligatoire est puni. Il est absolument défendu aux femmes de communiquer entre elles.

Ce fut durant les dernières années du XVIIIe siècle que, paraît-il, la pensée vint à peu près simultanément, en Belgique et en Amérique, d'établir entre les condamnées la barrière du silence continu pour les préserver de la contagion réciproque.

Sur cette règle du silence, on a même essayé de baser tout un système pénitentiaire, qui a de nombreux partisans et qui s'appelle le système d'Auburn, nom de la prison américaine où l'on a fait cet essai, et qui fut construite, en 1816, à Auburn.

Dans cette prison, toute parole échappée à un détenu lui vaut un certain nombre de coups de fouet s'il est vu par un gardien.

En France et en Belgique le fouet n'est pas employé comme moyen de châtiment. Nos mœurs protesteraient contre une pareille barbarie.

Aussi n'arrive-t-on guère à prohiber, en réalité, que la conversation habituelle. Il ne peut en être autrement, surtout dans les ateliers retentissants où le bruit des travaux couvre celui des voix.

La preuve que le règlement du 10 mai 1839, qui prescrit de se taire, reçoit de nombreuses infractions, c'est l'exemple qui nous a été cité.

Une Allemande condamnée à dix ans de travaux forcés entra sans savoir un mot de notre langue dans une maison centrale. A l'expiration de sa peine, elle la parlait couramment.

Cet exemple nous a semblé concluant.

Les premières punitions de Miette furent pour inobservation de la règle du silence et cependant, par ses fonctions, elle pouvait échapper à la surveillance plus facilement que sa fille.

Celle-ci, au contraire, ne regrettait pas pour le moment la perte de la liberté de la parole. Elle était retombée dans la situation d'esprit qui avait suivi sa condamnation et surtout son exposition sur la place publique de Marseille.

Son âme, un instant éveillée par les derniers incidents de son séjour dans

la prison des Présentines et par les chocs de la route, sommeillait de nouveau.

Elle obéissait machinalement au règlement qui l'enserrait dans ses articles.
Ah! le réveil n'eût jamais dû se produire!

LXII

SŒUR MARIE-LOUISE

La surveillance des établissements pénitentiaires de femmes est confiée à des ordres religieux dont l'introduction, il faut le reconnaître, a eu lieu avec un plein succès.

Les sœurs de Marie-Joseph, congrégation fondée il y a plusieurs années, rendent de grands services. Il en est de même des sœurs de la Sagesse, qui savent généralement exercer une influence salutaire.

On pourrait citer des traits touchants de l'affectueux respect que les détenues ressentent parfois pour ces sœurs dont il faut admirer le dévouement.

M. d'Haussonville dit avoir vu, à Saint-Lazare, la figure d'une détenue s'illuminer de joie parce que la supérieure, qui depuis quelques jours lui tenait rigueur à cause d'une infraction à la discipline, lui avait enfin adressé la parole. Il lui fut assuré que c'était là, pour certaines détenues, un moyen efficace de punition.

Ce qui montre, au reste, que ces témoignages d'affection n'avaient rien d'intéressé, c'est que, durant la Commune, ce sont les détenues de Saint-Lazare qui ont permis à la supérieure de s'échapper, en s'entendant d'un commun accord, et sans qu'aucune sollicitation leur eût été adressée à ce sujet pour tromper la surveillance des envahisseurs de la maison.

Des prisonniers faisant évader leur gardien, c'est une chose que l'on ne voit pas souvent!

Les frères ont bien moins réussi dans les établissements où on en a fait l'essai, notamment dans la maison centrale de Nîmes, en 1848. Ils manquaient d'autorité sur les détenus et les actes d'insubordination étaient fréquents. On a dû y renoncer complètement.

Ce sont les sœurs de Marie-Joseph qui exercent à Montpellier depuis 18[illegible]. On les distingue à leur voile bleu de ciel.

Les sœurs de la Sagesse, qui sont à Clermont, portent une cornette blanche et une robe grise.

Avant l'arrivée des sœurs de Marie-Joseph à Montpellier, il y avait purement et simplement des gardiens dans cette maison centrale. Il s'y passait [illegible]

déplorables de scandale et de désordre, qui déterminèrent à accepter le concours des religieuses.

Celles-ci rétablirent l'ordre et la tranquillité.

Il serait bien difficile aujourd'hui de les remplacer même par des surveillantes laïques.

Il est impossible de passer en revue les physionomies des malheureuses victimes des crimes de la misère et de la débauche qui peuplent les maisons centrales de femmes sans être frappé de l'aspect docile, soumis, décent, peut-être même un peu trop humble, qu'elles revêtent en très peu de temps, sous l'influence de la direction morale à laquelle elles sont soumises.

« Il faut en effet, dit encore M. d'Haussonville, prendre garde de se laisser aller à ces impressions extérieures, et de juger la conversion plus profonde et plus sincère qu'elle ne l'est en réalité.

« L'hypocrisie est le vice dominant dans les maisons centrales de femmes; mais il n'en est pas moins certain que l'habit des religieuses, leur manière d'être, affectueuse et digne, la distance même qui les sépare des détenues, leur permettent d'exercer sur elles comme sans effort un ascendant moral, prévenant et éloignant de nos maisons centrales les épisodes de rébellion et de violence qui, d'après les documents étrangers, sont si fréquents dans les maisons dirigées par les laïques. »

Nous verrons bien des cas dans lesquels la tranquillité peut être troublée, mais ce ne sont que des exceptions qui confirment la règle.

Ajoutons que les sœurs de Marie-Joseph, comme celles de la Sagesse, n'admettent jamais parmi elles d'anciennes détenues converties.

Tout le personnel, consacré à la surveillance des prisonnières, et qui a pour mission de leur inspirer des idées de repentir, est parfaitement honorable. Il ne doit y avoir rien à dire du passé de chacune des sœurs.

Quelle étrange vocation pousse donc des jeunes filles du monde, ayant pour la plupart reçu une excellente éducation, à sacrifier leur existence de cette manière?

C'est ce que l'on ne peut guère s'expliquer que par l'influence de la religion, capable d'inspirer tous les dévouements.

Les gardiennes sont presque aussi captives que les détenues. Elles ne sortent que très rarement. Leur seule satisfaction, c'est la retraite, la prière, la conscience du devoir accompli...

Si nous rencontrons dans le cours de ce récit des sœurs de Marie-Joseph ne méritant pas les éloges que l'on doit faire à la plupart d'entre elles, il faut se dire qu'il peut se glisser partout, même parmi les meilleures, des créatures indignes de remplir le rôle qui leur est attribué.

Nous allons cependant avoir à saluer tout d'abord une figure admirable.

Clémentine avait été placée sous la direction de la sœur Marie-Louise, chargée de former des ouvrières pour l'atelier de couture.

La femme Barbe fut surprise tout de suite de la beauté de cette sœur. Elle était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Son visage ovale était un peu pâle, mais on ne pouvait s'empêcher d'en admirer les contours suaves. Les yeux avaient une expression d'angélique douceur.

Tout en Marie-Louise était distingué. Ses mains, ses pieds, étaient d'une petitesse extrême.

Elle inspirait à tout le monde le respect et l'affection. On obéissait volontiers à sa voix harmonieuse. Personne ne savait qui elle était, d'où elle venait, bien que le personnel de la prison eût cherché à s'informer; seule, la supérieure connaissait peut-être son secret, mais elle n'en disait rien.

Ce fut la sœur Marie-Louise qui fit connaître à Clémentine et à la fille Penaud, placée également dans l'atelier d'apprentissage, quels étaient leurs devoirs.

Le règlement, expliqué par elle, semblait peu sévère et facile à supporter.

On comprenait les avantages d'une bonne conduite et d'un travail assidu.

Avec ces deux choses, en effet, on améliore autant que possible sa situation.

D'abord on ne s'attire jamais de punitions.

Celles-ci consistent dans l'interdiction de la promenade dans le préau, la privation de toute dépense à la cantine, la défense à la condamnée de correspondre avec ses parents ou amis, la réclusion solitaire avec ou sans travail.

D'autres punitions peuvent encore être infligées, à la condition toutefois qu'elles soient moins rigoureuses.

Disons ce que la sœur Marie-Louise ne fit certainement pas observer aux détenues, que cette latitude laissée aux directeurs de maisons centrales n'est pas sans inconvénients.

La rigueur plus ou moins grande d'une pénalité n'étant guère qu'une question d'appréciation, certains abus peuvent se glisser, qui ne seraient pas à redouter si on exigeait l'application pure et simple du règlement.

M. d'Haussonville fait remarquer cependant que les punitions, dans les maisons centrales, sont rendues dans une forme plus solennelle, et par une autorité plus haute que celle des gardiens-chefs dans les prisons départementales.

Un arrêté du 8 juin 1842 a établi la mesure excellente des prétoires de justice disciplinaire. Sur le rapport écrit des gardiens, le directeur, entouré de ses assesseurs, qui sont l'inspecteur et l'instituteur, statue sur les punitions qui doivent être infligées aux détenues, après avoir entendu leurs explications en présence des autres détenues.

Procès-verbal est tenu de la séance à laquelle peuvent, en outre, assister l'aumônier et l'entrepreneur.

Dans les maisons centrales de femmes la sœur supérieure remplace l'instituteur, et la sœur dénonçante remplit, en quelque sorte, les fonctions de ministère public.

En même temps que Clémentine et la fille Penaud apprirent l'existence de ce tribunal, elles surent qu'au prétoire le directeur écoutait les prisonnières sur d'autres sujets. Elles étaient admises à lui faire leurs réclamations, à lui adresser leurs demandes, à le consulter même sur diverses affaires.

— Les directeurs, nous disait l'un de ces derniers, ne sont pas seulement juges en cet endroit, ils sont juges.

De leur attitude au prétoire dépend en grande partie leur influence plus ou moins grande sur toute la population de la maison qu'ils dirigent.

La sœur Marie-Louise, en exhortant Clémentine et la fille Penaud au travail, ne manqua pas d'ajouter que le produit leur en appartenait dans certaines limites.

Par exemple, Clémentine, à cause de la pénalité élevée qui la frappait, n'avait que trois dixièmes, la fille Penaud avait cinq dixièmes.

L'argent attribué à chaque détenue forme un pécule dont une partie peut être dépensée par elles à la cantine. C'est ce qu'on appelle le pécule disponible. Le pécule de réserve leur est remis à l'expiration de leur peine.

La cantine n'est point, ainsi que le mot pourrait le faire croire, une échoppe où les détenues achètent librement les vivres dont elles ont besoin. C'est en réalité un mode de comptabilité.

La détenue désigne, avant le repas quotidien, les vivres supplémentaires que le règlement l'autorise à demander, et son pécule disponible est débité d'une somme représentant le prix de ces aliments.

A la maison centrale de Montpellier, le réfectoire est situé dans l'ancien cloître. On y voit un tableau portant le tarif suivant, approuvé par l'administration :

Beurre frais.	10	cent.
Lait	10	»
Gruyère	10	»
Hollande	10	»
Bondon	10	»
Réglisse.	10	»
Gomme	10	»
Hareng saur	10	»

RAGOUT DE MOUTON 20 CENT.

Composition du ragoût :

Viande, pommes de terre épluchées, carottes, navets, oignons, graisse, farine.
Sel et poivre nécessaires.

Un détail sur le réfectoire de Montpellier :

Les tables, fixées au mur, se relèvent après le repas.

Clémentine était assez insensible à toutes les améliorations au régime de la prison que la sœur Marie-Louise indiquait comme possibles.

La fille Penaud, au contraire, écoutait avidement. Elle ne songeait qu'à une chose : passer le mieux possible les trois ans auxquels elle avait été condamnée.

— C'est bien dur, avait-elle dit dans la voiture cellulaire, de subir toute sorte de privations, quand on est habituée à ne se passer de rien...

Nous avons déjà raconté que cette voleuse élégante s'était présentée avec son amant comme ayant un titre nobiliaire.

Elle avait fréquenté des gens riches et jouissant d'une haute position sociale.

La fille Penaud croyait pouvoir encore compter sur leur appui. Depuis sa condamnation, elles les assaillait de lettres et leur demandait de faire des démarches en sa faveur pour obtenir sa grâce ou tout au moins une notable déduction de peine. A la prison départementale, on a plus la liberté d'écrire qu'à la maison centrale.

Bien qu'elle n'eût encore reçu aucune réponse, elle espérait qu'on ne l'abandonnerait pas.

La fille Penaud n'était pas laide et pouvait même passer pour très désirable. Elle était grande, brune. Son regard était vif, sa bouche sensuelle. Il y avait un léger duvet au-dessus de sa lèvre.

Il paraît qu'elle avait assez de tact et d'esprit et qu'elle avait su jouer fort bien le rôle de grande dame, ce qui lui avait permis de faire des dupes.

Au commencement de son séjour dans la maison centrale, elle éprouva le besoin de continuer à se donner pour ce qu'elle n'était pas, mais, comme on avait connaissance de son état civil, comme on savait très bien son véritable nom, elle composa tout un petit roman qu'elle alla débiter au directeur de la prison à la première séance du prétoire.

Elle imagina de dire qu'elle était la fille naturelle d'un grand seigneur qui avait le désir de la reconnaître, mais qui en était empêché par des parents avides.

Ces parents étaient ses plus cruels ennemis. C'étaient eux qui l'avaient dénoncée à la justice et qui avaient obtenu son arrestation.

— Vous vous prétendez donc condamnée à tort? demanda le directeur.

— Certainement.

— C'est ce que je ne peux pas vous laisser affirmer. Ici nous avons le respect de tous les arrêts prononcés par les tribunaux.

— C'est néanmoins bien désagréable pour moi... Je suis innocente !...

— Vous n'êtes pas la première détenue qui fassiez ici une semblable déclaration...

— Les juges sont si injustes.

— Vous ne devez pas parler ainsi... Je vous le défends.

— C'est bien malheureux d'être victime...

— Enfin, que voulez-vous?

— La permission d'écrire à mon père plus souvent que le règlement ne le permet, afin de lui faire connaître les persécutions dont j'ai été l'objet.

— Il n'est pas possible que vous accusiez des tiers dans votre correspondance...

— Mon Dieu, mon Dieu, mais comment me disculperai-je alors?...

— Quelle utilité!...

— Si mon père me croit coupable, il me privera de son immense fortune!...

— Je ne puis vous permettre que de lui faire connaître vos sentiments affectueux... On va vous donner du papier après la séance.

— Oh! merci, merci!

La fille Penaud fût mise en possession, en effet, d'une feuille de papier dont voici à peu près l'aspect.

MAISON CENTRALE DE MONTPELLIER

La correspondance est lue à l'arrivée et au départ.

—

N°
Nom de fille :
Nom de femme :
Atelier :
. . . .
. . . .

—

Les détenues ne peuvent écrire que tous les deux mois, pourvu toutefois qu'elles n'aient pas été punies.
. . . .
. . . .

Montpellier, le

Comme on le voit, la règle de n'écrire que tous les deux mois n'est pas absolue dans une maison centrale et le directeur peut, quand il le juge nécessaire, autoriser quelques dérogations.

La fille Penaud fut d'abord assez embarrassée devant sa feuille de papier, puis elle commença une lettre remplie de grandes phrases et de sentiments romanesques.

On fut du reste obligé de modifier cette épître dans laquelle elle s'était engagée plusieurs fois sur un terrain interdit, en critiquant le jugement qui l'avait envoyée à la maison centrale.

La lettre partit enfin. Elle était adressée à un personnage portant un nom sonore. Elle revint du reste à son origine, le personnage était inconnu.



Elle s'élança sur le traître. (P. 631.)

La fille Penaud comptait sans ce retour, qui faisait connaître que tout son récit était inventé à plaisir.

Elle eut beau se plaindre de la poste, dire qu'elle faisait mal son service et ne savait pas découvrir les gens. Ses assertions désormais n'obtinrent aucune créance auprès du directeur.

Elle se rabattit sur l'aumônier, qui, malheureusement pour elle, avait assisté à la séance du prétoire où sa lettre lui avait été rendue.

Voyant que de ce côté encore ses efforts étaient infructueux, la fille Penaud s'adressa à la sœur Marie-Louise, qui se laissa prendre et s'engagea à faire faire des recherches par une personne étrangère à la prison.

C'était bien contraire au règlement ce que promettait la sœur, mais la charité était l'excuse de cette infraction sur laquelle la fille Penaud s'engagea à garder le secret.

On comprend que cette fausse fille naturelle n'eut, rien de plus pressé que de saisir une occasion de raconter ce qui se passait à ses compagnes d'atelier.

Quand la sœur Marie-Louise lui déclara à son tour que l'on croyait que ce prétendu père n'existait pas, elle se garda bien de faire connaître cette nouvelle mésaventure.

Elle dit, au contraire, à Clémentine que sa libération était prochaine, ainsi que celle de son amant.

La fille Penaud affectait une certaine amitié pour la femme Barbe, bien que celle-ci répondît peu à ses questions dérobées où à ses confidences.

Le hasard les avait placées à côté l'une de l'autre à l'atelier, au réfectoire et au dortoir.

Un jour, l'aventurière demanda à l'empoisonneuse son petit nom qui n'était pas connu dans la prison où, ainsi que nous l'avons dit, on ne se sert que du nom de famille.

— Je m'appelle Clémentine.

— Moi je me nomme Adèle... Tu es innocente comme moi, n'est-ce pas?

— Non...

— Ah!

— Je suis coupable...

— Tu as réellement versé du poison?

— Oui.

Cet aveu pénible échappa à Clémentine comme un cri de souffrance.

La sœur qui surveillait en ce moment les prisonnières, et qui n'était pas la sœur Marie-Louise, surprit ce colloque et crut devoir leur infliger une punition. Elle les priva de la promenade du préau.

Après le repas de quatre heures, tandis que les autres détenues parcouraient le préau avec le bruit de sabots habituel, elles durent rentrer à l'atelier et reprendre leur travail.

Le hasard fit qu'elles restèrent un moment seules.

— Oh! ce n'est pas la sœur Marie-Louise qui nous aurait forcées à digérer ici notre dîner...

— Nous avions parlé, dit Clémentine.

— Eh bien! eh bien! cela ne nous arrive-t-il jamais en sa présence?

— Elle ne nous voit pas.

— Elle fait semblant de ne pas nous voir... Elle est si aimable, si indulgente!

— Je le reconnais...

— Il n'y a pas sa pareille dans toute la maison.

La fille Penaud s'exprimait avec enthousiasme.

Depuis ce jour, elle chercha toutes les occasions de faire à Clémentine l'éloge de la sœur. Elle se servait parfois de termes bizarres qui ne laissaient pas que de surprendre Clémentine.

Une nuit, celle-ci fut encore plus étonnée. C'était dans le dortoir. Toutes les détenues dormaient, excepté peut-être les deux femmes dont les deux lits étaient voisins.

Adèle se souleva sur son séant et regarda du côté de Clémentine.

— Tu ne dors pas? lui demanda-t-elle à voix basse.

— Non... Et toi?...

— Moi, ce n'est pas étonnant...

— Pourquoi?

— Je suis sens dessus dessous depuis quelque temps.

— Tu es malade?

— Pis que cela... J'aime la sœur Marie-Louise!

LXII

LE DORTOIR

M. d'Haussonville, dont il est impossible de ne pas citer souvent l'opinion dans une étude sur les maisons centrales, a critiqué beaucoup les dortoirs en commun. Il regrette vivement qu'on n'ait fait aucune tentative pour isoler les détenus pendant la nuit.

« Quelque opinion qu'on ait sur les différents systèmes pénitentiaires, dit-il, c'est là une mesure qu'on ne saurait hésiter à adopter, parce qu'elle ne préjuge aucune solution et qu'elle se borne à donner satisfaction à un intérêt impérieux de moralité.

Pour obtenir cet isolement, il ne serait pas nécessaire, ainsi qu'on semble le croire, de construire des bâtiments cellulaires à côté des bâtiments destinés au régime en commun et de cumuler ainsi les dépenses des deux systèmes.

« Le problème a été résolu d'une façon très économique et très ingénieuse en Belgique et en Hollande.

« Dans les vastes salles, qui servaient autrefois de dortoirs communs, sont installés, dans le sens de la longueur et de la largeur, des cloisons en fer dont

les intersections forment autant d'alcôves ayant trois côtés pleins, un plafond et un côté (celui de la porte) en treillage.

« Aussitôt que les détenus sont entrés dans leurs alcôves, un mécanisme ingénieux ferme toutes les portes à la fois.

Ainsi se trouve résolu le problème de la séparation des détenus au dortoir, sans qu'il soit nécessaire de construire des cellules nocturnes.

« Sans doute, ce mode de séparation n'est pas aussi parfait qu'on pourrait le désirer, et les conversations sont rendues plus difficiles qu'impossibles, mais un obstacle absolu est apporté aux communications immorales des détenus entre eux, et, sur ce point, la sécurité est complète, pendant la nuit du moins. »

Le système dont M. d'Haussonville fait l'éloge soulève un grand nombre d'objections, et nous savons que la plupart des directeurs des maisons centrales y sont opposés. Ils estiment qu'il rendrait la surveillance très difficile et n'empêcherait rien.

M. d'Haussonville reconnaît d'ailleurs lui-même que les actes immoraux auxquels il fait allusion ne s'accomplissent pas seulement aux dortoirs. Un certain nombre de détenus sont employés au service intérieur de la maison, à la buanderie, à la boulangerie, au balayage, etc. Ces emplois leur laissent une liberté relative et leur permettent de mettre à profit les moindres occasions pour satisfaire leurs vices honteux.

Rien n'est écœurant comme le spectacle de la dégradation humaine.

Il est utile, cependant, que le moraliste ait le courage de considérer le mal pour chercher le remède.

On ne le trouvera certes pas dans le fouet d'Auburn, ni dans la bastonnade que l'on employait il y a encore peu de temps dans les bagnes, et qui vient d'être proscrite ainsi que les autres tortures corporelles.

Il faut songer à des moyens plus humains, de faire pénétrer la lumière dans des âmes qui semblent condamnées à l'éternelle nuit!...

On nous assure que les scènes de débauche que l'on veut proscrire des maisons centrales d'hommes n'ont presque pas lieu dans les maisons centrales de femmes. Il ne faut pas croire, toutefois, que la perversité y soit moins grande.

Sous la cornette ou le madras des prisonnières, naissent les mêmes pensées cyniques que sous le béret des prisonniers. L'esprit est aussi malade. Celui qui prêterait l'oreille aux propos étouffés des uns et des autres serait également effrayé.

La nature de la femme rend plus aisée la tâche de ceux qui sont chargés de prévenir les excès. La dénonciation, dangereuse à Melun et à Nîmes, ne l'est pas à Clermont et à Montpellier.

On peut même dire qu'elle florit dans ces maisons à un tel point que, lorsque

les détenues n'ont aucun fait vrai à révéler, elles inventent et font preuve souvent d'une imagination ingénieuse.

On est bien loin de les encourager dans cette voie qui crée de sérieuses difficultés.

Dans le personnel, on est toujours à se demander si un récit, qui vient d'être fait, a un fond de vérité, s'il est exagéré ou faux. Il est très difficile de déterminer ce qui est réellement exact, et le directeur est obligé d'examiner, avant tout, les habitudes et le caractère de la détenue qui l'informe.

Cet espionnage réciproque empêche, on le comprend, toute liaison scandaleuse.

— Une telle *recherche* une telle !

C'est l'avertissement qui est souvent donné aux personnes chargées du maintien de l'ordre.

Celles-ci sont obligées de n'accueillir qu'avec une méfiance extrême ces avertissements.

Le dortoir dans lequel Adèle Penaud venait de faire sa singulière confidence à Clémentine, était une salle assez vaste où se trouvaient une quarantaine de lits séparés par un espace de quelques pieds.

On avait pris la précaution d'alterner la position de chacune de ces couches, en mettant du même côté tantôt les pieds et tantôt la tête.

Le type de lit presque généralement adopté dans les maisons centrales est celui du lit de fer bas avec fond de treillis ou toile métallique. Ce lit est garni d'un matelas, de deux draps, d'une couverture en été, et de deux en hiver.

Les sœurs ne couchent pas dans les dortoirs, pas plus que les gardiens des prisons d'hommes. M. le directeur de l'administration pénitentiaire en a donné une singulière raison dans la dernière enquête parlementaire.

« A partir de minuit, a-t-il dit, l'atmosphère devient si malsaine qu'il serait nécessaire de relever les surveillants. »

Cette déposition ferait croire que les dortoirs sont établis dans de déplorables conditions d'hygiène.

Heureusement, il y a là une exagération évidente.

Nous avons visité plusieurs maisons centrales, et nous avons pu nous assurer que les dortoirs sont suffisamment aérés.

A Montpellier, à l'époque où se passe notre récit, c'étaient les prévôtes qui étaient responsables de la tranquillité dans les salles consacrées au repos. Il en est à peu près de même aujourd'hui.

Les lits des prévôtes, détenues à qui leur bonne conduite a fait accorder ce grade, sont beaucoup plus élevés que les autres afin de faciliter leur mission policière.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que les sœurs se désintéressent entièrement

de ce qui se passe dans les dortoirs. Il y a, à l'entrée de chacun d'eux, une cellule habitée par une sœur. Cette cellule a une petite ouverture d'où l'on peut voir les prisonnières et leur parler.

La lumière ne s'éteint jamais et les rondes sont fréquentes.

La fille Penard, après avoir fait connaître à Clémentine ce qui se passait en elle, essaya de s'endormir et y réussit sans doute, car elle ne remua bientôt plus.

La femme Barbe fut moins heureuse, elle; de douloureuses pensées ne cessèrent de l'agiter.

On comprend qu'elle n'avait pas besoin de chercher beaucoup pour trouver des choses tristes.

Toutefois, l'idée de son crime, qui l'avait torturée pendant les premiers temps de sa détention et lui avait procuré des visions effrayantes, la poursuivait moins depuis qu'elle était dans la maison centrale. Elle ne voyait plus sa victime.

Qu'aurait-il eu à réclamer, le balayeur?... La justice n'avait-elle pas pris deux vies pour compenser la perte de la sienne?... Si Barbe venait la menacer, elle sentait qu'elle le braverait.

La pitié pour ce malheureux avait en même temps disparu de son cœur.

N'avait-il pas commis une grande faute en la choisissant pour femme, elle, jeune, belle?... Il s'était condamné en la prenant, et il l'avait condamnée elle aussi.

L'engourdissement que nous avons signalé en Clémentine tendait à disparaître depuis quelques jours. Le réveil complet était-il imminent?...

Les yeux tout grands ouverts, elle regardait autour d'elle. Non loin de son lit se trouvait celui de la marâtre qui avait maltraité l'enfant de son mari.

Il paraît que cette horrible mégère enfonçait son aiguille à tricoter dans le bras du pauvre petit. Elle riait de ses souffrances et ne se préoccupait de ses cris que parce qu'elle avait peur qu'ils la dénonçassent.

En considérant le profil rigide de l'abominable créature, Clémentine se demandait si cette dernière, qui faisait le mal pour le plaisir de faire le mal, n'avait pas été plus coupable qu'elle, qui avait agi sous l'empire d'un égarement voisin de la folie.

Et, cependant, les juges n'avaient infligé que quelques années d'emprisonnement à la tortionnaire. Celle-ci sortirait de ce lieu de captivité; elle, l'empoisonneuse, devait y finir ses jours!...

Cette idée était celle qui obsédait le plus souvent la jeune femme.

Le mot *perpétuité* venait fréquemment à son esprit. Nous avons déjà exprimé ce qu'à notre avis doivent ressentir les infortunées qui entrent dans une maison centrale sans espérance d'en sortir.

Le condamné à temps peut compter les mois, les années qui le séparent de sa libération. Si longue que soit sa peine, il a la satisfaction de penser qu'elle est abrégée par chaque heure, chaque minute écoulée; Clémentine se disait souvent, même au milieu de cet état vague que nous avons signalé :

— A perpétuité, ce n'est pas dix ans, ce n'est pas vingt ans, ce n'est pas trente ans, c'est toujours!

Et, nous le répétons, elle avait encore une manière peu nette d'envisager sa situation qui endormait sa souffrance.

Non loin de la marâtre qui était entrée en même temps que Clémentine, se trouvait une femme comptant déjà une dizaine d'années de détention.

Elle offrait cette particularité qu'elle était bossue.

C'était un être frêle et débile qui cependant avait été condamné pour assassinat.

La fille Menet, pauvre ouvrière, avait vécu longtemps sans amour à cause de sa difformité! Aucun homme n'avait voulu d'elle, ou plutôt elle n'avait jamais eu la prétention d'attirer les regards d'un homme.

Un jour, toutefois, elle rencontra un beau militaire qui ne dédaigna pas de lui adresser des compliments, de lui dire qu'elle avait des yeux vifs, la physionomie expressive.

Elle entendit pour la première fois un langage qui la ravit. Son cœur se donna tout entier au soldat qui appartenait à un régiment de cuirassiers.

Il serait difficile d'exprimer le ravissement de la bossue. Elle aimait et se croyait aimée. Et quel était son amoureux?

Non pas une créature rabougrie comme elle, non pas un avorton digne tout au plus d'inspirer la pitié, mais un brillant cavalier auquel il était impossible qu'une femme résistât.

Aussi s'abandonna-t-elle au cuirassier sans regrets, sans hésitation.

Elle mit immédiatement tout en commun jusqu'aux économies que son travail lui avait permis de réaliser.

Elle fut quelque temps à s'apercevoir à qui elle avait affaire. Le soldat en question était un beau parleur de régiment, sans scrupule et sans loyauté.

Il dépensa l'argent de la bossue dont il avait eu surtout envie, puis il la délaissa.

La douleur de l'infortunée fut vive quand elle sut exactement à quoi s'en tenir. Elle s'empara d'un couteau et alla attendre le cuirassier dans les environs de sa caserne.

Justement, il vint, donnant le bras à une nouvelle conquête, ayant l'air plus vainqueur que jamais.

Un nuage de sang passa devant les yeux de la bossue. Elle s'élança sur le traître et le frappa en pleine poitrine.

— Meurs, lâche... Meurs, misérable !

Il tournoya sur lui-même et tomba avec un râle !

On se saisit de la coupable, on l'emprisonna, et le jury voulut bien admettre des circonstances atténuantes. La Cour abaissa elle-même la peine de deux degrés et se borna à la condamner à quatorze ans de travaux forcés.

De nos jours, on eût peut-être acquitté la Menet, car on croit que la fille séduite a quelque droit de vengeance.

La bossue se faisait remarquer par sa douceur de caractère et sa conduite exemplaire qui avaient engagé le directeur à demander plusieurs fois sa grâce, mais elle n'avait aucune protection. Elle devait donc *manger* entièrement sa peine, selon l'expression qu'emploient fréquemment les détenues.

La Menet était en proie aux remords. Elle avait parfois des rêves terribles, des visions effrayantes. Son cuirassier lui apparaissait. Il lui serrait la gorge, lui meurtrissait la poitrine.

Il était arrivé à la malheureuse de pousser des cris qui avaient éveillé tout le dortoir. On avait même dû, à une certaine époque, l'isoler pendant la nuit, et la faire coucher dans une cellule, car sa surexcitation pouvait être dangereuse.

Mais, depuis un an, elle ne paraissait plus sujette à ses cauchemars, et elle couchait de nouveau avec ses compagnes de captivité.

Clémentine regardait du côté de la bossue, quand soudain elle la vit s'agiter ; elle entendit une plainte, puis quelques paroles :

— Oui... c'était... il y a dix ans... aujourd'hui... anniversaire... Je me suis vengée... N'avais-tu pas mérité ?...

La Menet se dressa sur son séant :

— Il est là... il est là, le cuirassier... avec son cheval qui me piétine... Grâce !... Grâce !...

Elle se leva tout à fait et voulut s'enfuir...

Clémentine quitta, elle aussi, son lit, et essaya de retenir et calmer la bossue, mais celle-ci lui résista et, saisissant sa main, la mordit cruellement.

LXIII

LE JEUNE DOCTEUR

Il ne fut pas difficile de maîtriser la Menet. Dès que son réveil fut complet, elle cessa de lutter et fondit en larmes.

On la conduisit provisoirement dans une cellule, mais le lendemain on fut bien obligé de la faire sortir. Il était évident que la malheureuse avait agi inconsciemment et en proie à une véritable hallucination.



M. Mébert défit lui-même les compresses... (P. 639.)

Du reste, en dehors des crises auxquelles elle était sujette, la pauvre bossue se montrait, comme nous l'avons dit, fort douce et fort résignée à son sort.

On ne s'occupa pas d'abord de la morsure que Clémentine avait reçue. Celle-ci ne se plaignit pas, bien qu'elle souffrît assez.

Ce ne fut que dans l'atelier que la sœur Marie-Louise s'aperçut de l'état dans lequel était la main de la fille de Miette.

— Mais, dit-elle, il faut aller immédiatement à l'infirmerie vous y faire soigner... Pourquoi n'avertissiez-vous pas?.. Venez, je vais vous conduire...

La sœur accompagna, en effet, Clémentine à l'endroit où les condamnées avaient subi la visite des médecins en arrivant à la maison centrale...

Les infirmeries des maisons centrales sont ordinairement tenues avec un luxe de propreté vraiment incroyable. Les parquets reluisent; pas la moindre odeur dans les salles où les lits ont des rideaux et sont plus larges et plus longs que ceux des dortoirs.

L'infirmerie n'effraie pas d'habitude les détenues. Il en est, au contraire, qui s'y voient volontiers admettre, car le régime est meilleur que le régime ordinaire et on n'a rien à faire.

Pour les prisonnières qui ont des idées de paresse, la guérison est une menace. En entrant dans ce lieu de souffrance, elles espèrent qu'elles y resteront longtemps.

La sœur Marie-Louise conduisit Clémentine à la pharmacie où elle voulut examiner et panser elle-même la morsure. Cette femme était bien réellement un ange de charité.

Elle semblait heureuse d'avoir trouvé une occasion nouvelle de soulager quelqu'un. Elle banda la plaie avec une adresse et une dextérité sans égales.

La sœur engagea Clémentine à attendre le médecin qui ne devait pas tarder à arriver. La jeune femme resta seule dans la chambre attenante au cabinet où les consultations avaient lieu.

Elle était assise près de la porte, quand soudain on lui frappa sur l'épaule. Elle se retourna, surprise ; c'était Malvina.

— Eh! eh! qu'est-ce que tu fais?... demanda celle-ci.

— Vous le voyez, j'attends le docteur...

— Qu'est-ce que tu lui veux?...

Clémentine montra sa main entourée de compresses.

— Lui faire voir...

— Quelque *bobo* sans doute.

— Oh! je ne pense pas que cela soit grave...

— Alors à quoi bon rôder par ici?..

Clémentine regarda Malvina avec un certain étonnement.

— Je ne vous comprends pas...

— C'est qu'il y en a qui profitent de toutes les occasions pour se rendre à la visite du médecin...

— Eh bien?...

— On ne devrait pas tolérer ça...

— Qu'est-ce que ça vous fait?

— Qu'est-ce que ça me fait!... Qu'est-ce que ça me fait!... Les détenues qui sont réellement malades souffrent de cet état de choses...

Malvina était embarrassée... Évidemment c'était pour un motif quelconque qu'elle n'était pas bien aise de voir Clémentine à l'infirmerie.

Elle ne tarda pas à le faire connaître car elle était assez franche.

— Depuis quelque temps, le vieux docteur est malade... Il ne vient plus que le jeune, M. Mébert...

— Ah!...

— Et il est gentil tout plein.

— Je me rappelle...

— Il ne vous brusque pas, lui... Il ressemble à une jeune fille... Ma foi, je te dirai que j'en raffole... C'est pas défendu, hein?...

— Pour lui, vous n'êtes qu'une prisonnière.

— Qui sait?... Je te dirai que, lorsque je le regarde en face, bien en face, il baisse les yeux et devient rouge... Je suis persuadée que je ne lui déplais pas...

— Cependant...

— Cependant quoi?...

— Peut-être vous faites-vous illusion!...

— C'est pas l'expérience qui me manque... crois-moi!...

— Quel résultat aurait cette inclination?

— Tu le demandes, tu es naïve!...

— Quand on est en prison!...

— Faut pas confondre entre nos deux positions, je n'en ai pas pour *ma perpétuité*, moi, grâce à Dieu!... Je ne suis pas une *assassine!*...

Un éclair brilla dans le regard de Clémentine, mais elle se tut néanmoins et se contenta de baisser la tête.

— J'en ai pour deux ans seulement, et ils sont déjà écornés... En quittant la maison centrale, je n'aurai pas besoin de rentrer à Marseille et on pourra... à moins qu'auparavant...

Clémentine, bien qu'encore indifférente à ces propos, n'ignorait pas pour quel motif Malvina était restée à l'infirmerie, et elle ne put s'empêcher d'y faire allusion.

Elle avait touché le côté sensible.

Malvina se mit en colère.

— De quoi tu te mêles!...

— Oh! évidemment cela ne me regarde pas, mais...

— Je me porte à merveille!...

— Pourquoi donc êtes-vous ici alors?...

— J'achève de me rétablir... Et tu dois comprendre que je ne suis pas

pressée puisque... Ni lui non plus, d'ailleurs... Il ne se dépêche pas de me faire sortir... Comprends-tu maintenant pourquoi je n'aime pas que des *mijaurées* viennent faire les intéressantes auprès de mon jeune homme.

— Je ne suis pas de celles-là...

— Tu t'es fait cependant remarquer de lui...

— Moi!...

Il m'a demandé une fois, sans avoir l'air, si je n'étais pas arrivée par le même convoi que la femme Barbe, l'empoisonneuse.

Ce mot d'empoisonneuse fit de nouveau une vive impression sur la sœur de Félix.

Malvina s'en aperçut et essaya de faire encore de la peine à sa codétenue.

— Je sais bien que ton affaire attire l'attention sur toi... Une femme qui a fait avaler du bouillon d'onze heures, ça occupe plus qu'une simple voleuse qui a chipé son porte-monnaie à un *Inglish*. Regarde un peu celle qui a nourri son mari d'arsenic là-haut comme on la traite... Il est vrai qu'elle n'est pas comme toi, de la petite bière... Elle appartient à une famille de gens chics... C'est pas un simple balayeur qu'elle a tué...

— Tais-toi...

— Le bonhomme Barbe ne ramassait-il pas le *crottin?* Et toi n'étais-tu pas cigarière, avant de te marier?

Clémentine perdit patience.

— C'est vrai, mais au moins je ne descendais pas dans la rue comme toi...

— Qui sait?

— Je passais pour une honnête femme...

— Tu ne l'étais pas plus que moi, car tu avais des amants par qui tu te faisais payer.

— Ce n'étaient pas les premiers venus...

— Moi, au moins, je ne trompais personne, je n'aurais pas déshonoré un pauvre diable qui m'aimait.

Clémentine se sentit vaincue.

D'ailleurs, elle n'aurait pas eu le temps de répondre, un bruit de sabots l'avertit, ainsi que Malvina, que les autres détenues malades, ou se disant telles, venaient à la visite sous la conduite d'une sœur.

Alignées, suivant l'habitude, l'une derrière l'autre, elles formaient une longue file qui pénétra dans la salle où étaient déjà les deux femmes.

Dans la file, on remarquait la Menet. A la vue de Clémentine, elle eut un geste de douleur et de regret.

Clémentine lui sourit pour lui prouver qu'elle ne lui en voulait pas.

M. Mébert ne tarda pas à entrer dans son cabinet avec une sœur infirmière.

La femme Barbe fut appelée la première.

A sa vue, le jeune docteur manifesta encore l'embarras qu'il avait montré la première fois.

Clémentine ne put s'empêcher de le considérer avec quelque attention.

M. Mébert, comme nous l'avons dit, n'avait pas plus de vingt-huit ans. Il était fort joli garçon et avait cet air doux et un peu timide que certaines femmes ne détestent pas chez l'homme.

M. Mébert vivait avec sa mère et ne sortait guère de chez lui que pour l'exercice de sa profession. Il n'était pas originaire de Montpellier, mais d'un village du Gard qu'il avait quitté pour suivre les cours de la Faculté de médecine.

Mme Mébert l'avait naturellement accompagné, et ils devaient rentrer ensemble au pays natal, mais le jeune homme avait fait la connaissance du médecin en chef de la maison centrale, qui lui avait proposé de le prendre comme second médecin, avec la promesse de lui laisser sa place quand il se retirerait, et de l'aider à se former une clientèle en dehors.

L'offre était assez engageante. A Montpellier, M. Mébert, qui n'était pas riche, pouvait certainement se faire une position plus brillante que dans son village, où les empiriques avaient plus de succès que les médecins. Il accepta après avoir consulté sa mère qui renonça, non sans regret, à rentrer au pays natal.

La maison centrale ne laissait pas que d'effrayer un peu la bonne femme.

— Comment, dit-elle à son fils, tu vas aller en cet endroit où on enferme des créatures ignobles?

Le médecin en chef assistait à l'entretien.

— Oh! soyez tranquille, elles ne mangeront pas votre fils!

— Sont-elles jeunes où sont-elles vieilles?...

— Il y en a de tout âge...

— Mais y en a-t-il de jolies?

— Puisque vous les avez traitées vous-même d'ignobles!

— Je m'entends... Je parlais du moral.

— Le physique ne vaut souvent pas mieux. Puis, ces malheureuses n'ont pas des toilettes qui les font valoir. Avec une robe grossière, une cornette et des sabots, les femmes ne sont généralement pas très dangereuses.

— Pas toujours.

— Je suppose que votre fils a fait des conquêtes plus brillantes que celles qu'il pourrait rencontrer dans la maison centrale.

— Mon Edouard.. Ah! par exemple... Je réponds de son excellente conduite...

Cette indignation ne laissa pas que de faire quelque impression sur le médecin en chef, qui ne pensait pas le jeune homme aussi candide.

Il réfléchit toutefois que M. Mébert ne devait pas avoir choisi sa mère

pour confidente de ses amourettes et qu'il n'était pas probablement aussi innocent qu'elle le prétendait.

— Ce gaillard-là cache son jeu pour ne pas scandaliser la bonne vieille. Il a peut-être raison .. Moi aussi, quand j'étais dans ma famille, je trouvais d'excellents prétextes pour découcher.

M. Mébert entra donc comme son auxiliaire dans la maison centrale. Le médecin en chef ne tarda pas à être enchanté du zèle du jeune homme qui s'annonçait aussi comme devant être un praticien distingué.

Par exemple, il montrait parfois une timidité qui semblait indiquer que sa mère avait raison.

— C'est un merle blanc, ma parole d'honneur! murmurait le bon docteur, on l'a élevé dans du coton!

M. Mébert avait été, ainsi que nous l'avons dit, assez impressionné par la beauté de Clémentine qui, à son arrivée, lorsqu'elle avait été visitée à l'infirmerie, n'avait pas encore revêtu le costume de la prison.

On sait que la femme Barbe avait des yeux noirs au doux éclat, les traits d'une finesse exquise. Elle était restée charmante malgré tous les événements qui s'étaient produits en quelques mois seulement.

Le médecin en chef avait adressé à la prisonnière des questions brutales qui lui avaient fait éprouver une certaine gêne. Puis la jeune femme avait été obligée de se laisser ausculter.

— Nous devons les examiner avec soin... Ces mâtines-là n'avouent pas toujours ce qu'elles ont... Voyez l'autre... nous avons eu toutes les peines du monde à lui faire dire...

L'autre, c'était Malvina, que l'on venait de retenir.

M. Mébert ignorait, au moment où il admirait Clémentine pour quel crime elle avait été condamnée.

Lorsqu'elle s'était retirée, il avait dit :

— Elle n'a pas l'air bien méchante, celle-là... Elle ne doit pas être ici pour une grande faute.

Le médecin en chef s'était mis à rire.

— Mon ami, vous avez tort de juger d'après la physionomie... Vous auriez eu affaire à une grande criminelle que cela ne m'étonnerait pas.

La sœur infirmière venait de sortir. A sa rentrée, on s'informa auprès d'elle.

— Cette femme, c'est l'empoisonneuse...

— Comment?

— Oui, la femme Barbe... Elle est arrivée aujourd'hui avec sa mère que vous avez vue également tout à l'heure.

— L'empoisonneuse!... La femme Barbe!...

C'était le jeune docteur qui répétait ces mots avec l'accent de la plus profonde stupeur.

Il avait suivi les débats du procès de Marseille et il s'était imaginé sous un aspect tout autre la misérable créature qui avait versé le poison à son infortuné mari.

Le médecin en chef triomphait.

— Que vous disais-je!... Ici surtout il ne faut pas se laisser tromper par un air doux, par des allures timides.

M. Mébert avait gardé le souvenir de son erreur. L'image de Clémentine était restée pendant quelque temps devant ses yeux.

— Ce charmant visage est-il bien celui d'une femme qui a donné la mort dans des circonstances terribles?

Il relut le procès, voulant voir si la justice ne s'était pas trompée, espérant découvrir quelque chose qui ferait douter de la culpabilité de la nouvelle détenue.

Hélas! le jury avait été plutôt indulgent que sévère en épargnant la peine capitale à la mère et à la fille dont le crime ne laissait aucun doute.

Clémentine avait même fait des aveux complets. Elle avait, dans son interrogatoire, raconté la scène de la nuit où elle avait versé le poison.

Cette femme avait bien mérité son sort. Tandis que Mme Lafarge pouvait encore, avec un semblant de raison, protester contre la justice des hommes qui avait fait preuve à son égard d'un acharnement évident, les empoisonneuses de Marseille n'avaient rien à dire, rien...

Le jeune docteur eut un léger tremblement dans la voix quand il demanda à Clémentine ce qu'elle avait.

Ce fut la sœur infirmière qui raconta la scène de la nuit.

M. Mébert défit lui-même les compresses qui entouraient la morsure faite par la Menet.

Les dents aiguës de la bossue avaient pénétré assez profondément.

— Un chien n'eût pas mieux fait, dit la sœur.

— En effet...

— Et justement, c'est à la main droite, ce qui l'empêche de travailler.

M. Mébert affecta un ton dégagé.

— Eh bien! elle se reposera... Je vais la faire entrer à l'infirmerie...

— Y pensez-vous?.. Nous n'avons presque pas de place en ce moment.

— Nous allons en faire... Il y a quelques détenues que l'on peut renvoyer à leur atelier...

— Vous le reconnaissez aujourd'hui?

— Mon Dieu, ma sœur, il y a longtemps que j'ai cru le reconnaître, mais ne vaut-il pas mieux, pour un médecin, être trompé que se tromper...

La sœur, qui avait un caractère désagréable, se livra à des réflexions sur la facilité avec laquelle on encourageait la fainéantise.

M. Mébert fit semblant de ne pas l'entendre, et signa le bulletin d'admission de Clémentine à l'infirmerie. Par exemple, pendant le reste de la visite, il se montra d'une sévérité exceptionnelle. Il accueillit assez durement Malvina, qui avait préparé pour lui ses plus gracieux sourires, et décida qu'elle pouvait être admise maintenant dans un atelier.

— Comment?... comment? fit la détenue consternée.

— Pas de réflexions, dit la sœur infirmière d'un air impérieux.

— Mais...

— Allez vous asseoir dans la salle d'attente jusqu'à ce que l'on vous emmène.

Malvina se retira furieuse.

En passant devant Clémentine qui tenait son bulletin à la main, elle murmura :

— Intrigante!

LXIV

LES AMBITIONS DE MIETTE

La règle du silence était, comme nous l'avons dit, particulièrement pénible à Miette.

Ne pas parler, ne pas se livrer à des réflexions sur les actes des personnes qui l'entouraient, c'était un véritable supplice pour elle.

Elle n'était pas bavarde comme cela autrefois, mais c'était venu avec l'âge et avec le besoin de se livrer à des intrigues.

Ce besoin ne fit que grandir dans la maison centrale. Il faut remarquer, d'ailleurs, que dans un assemblage aussi considérable de femmes, ce qui est dans le caractère et dans les habitudes de la femme reste inévitable.

Malgré les entraves, il y a des tripotages, des papotages de toute sorte.

Comme les choses importantes dont on peut s'occuper sont rares, les plus petits faits prennent les proportions d'un événement.

Miette n'avait pas tardé à être au courant de tout ce qui se passait dans l'enceinte de la prison. Elle connut exactement le personnel, depuis le directeur jusqu'au dernier gardien.

Le directeur, malgré son apparence froide, était un brave homme. Nous l'avons vu plein de cœur avec Mme Lafarge, qui lui rendit justice dans ses *Heures de prison*, après avoir d'abord été effrayée par son visage sans sourire.



Elle nia avec indignation .. (P. 648)

Mme Lafarge s'exprime, en effet, en ces termes

« J'ai appris à mieux juger M. Chapput. Entré fort jeune dans l'administration des prisons, il a vu la vie de si près qu'il est devenu prompt au doute et lent à l'estime. Le règlement a déteint sur lui ; mais, si le directeur est tout ongles, l'homme est franc, a l'esprit juste et le cœur droit. »

Miette sut que la sœur supérieure, quoique aimable en apparence, était fort autoritaire et qu'elle menait les autres religieuses très rondement.

Elle eut des renseignements spéciaux sur l'inspecteur, l'aumônier, le gardien chef que l'on appelait le major, et même sur le portier, personnage louche qui avait inspiré une vive répulsion à Mme Lafarge, et dont celle-ci eut en effet à se plaindre.

Cet individu, d'après les *Heures de prison*, avait un rire permanent, illuminé par des couleurs lie de vin, des yeux sans regard, des manières rudes, devenant à volonté poisseuses comme celles d'un chat qui s'est frotté contre un rayon de miel, on ne sait quoi de répulsif.

Il y eut une sœur que Miette considéra tout de suite comme une ennemie. Ce fut la sœur assistante, qui s'appelait Philomène, mais que l'on désignait beaucoup plus sous le sobriquet de Violente, à cause de sa nature brusque et emportée.

La sœur assistante, dans une communauté, supplée la supérieure, l'aide dans ses fonctions. Dans les maisons centrales, c'est l'adjudant de cette caserne féminine. Elle trotte partout, flaire les fraudes, les *recherches* entre détenues, les trafics.

C'était sous la surveillance d'une sœur qu'avaient lieu les entrevues autorisées du parloir; cette sœur était la sœur assistante.

Violente s'acquittait à merveille de l'emploi qui lui était attribué. Elle connaissait toutes les prisonnières par leur nom, par leur numéro. Il n'était pas de recoin de la maison qui ne reçût quotidiennement sa visite.

On la craignait beaucoup et on l'aimait aussi, car, si elle citait souvent au prétoire, elle n'était pas avare non plus de bons conseils et *oubliait* quelquefois les punitions qu'elle avait elle-même infligées.

Les airs doucereux que Miette affectait ne lui avaient pas plu.

— Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille! fut-elle tentée de s'écrier.

Elle regretta vivement que la sage-femme eût été attachée au service général de la prison.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas mise purement et simplement dans un atelier? Il est dangereux d'envoyer cette empoisonneuse à la cuisine ou à la boulangerie... Je ne puis m'en servir que pour le balayage et, ma foi, j'ai peur qu'elle ne me cause des ennuis en allant partout...

Pénétrée de cette idée, sœur Philomène ne perdit aucune occasion de surprendre Miette, et ce fut elle qui, la première, la mit au pain sec.

La sœur assistante avait fait part à la supérieure et à l'aumônier de la méfiance que la mère de Clémentine lui inspirait. Elle empêcha la réussite de la comédie d'amendement et de dévotion que celle-ci joua au commencement de son séjour afin d'avoir un grade en attendant d'être portée au *tableau des grâces*.

Miette avait, en effet, désiré un instant le cordon bleu qui distingue les prévôtes des autres détenues, mais, sentant l'hostilité de Violente, elle eut bientôt un objectif nouveau.

Nous avons dit que Mme Lafarge avait une condamnée à son service. C'était une femme, nommée Basson, qui subissait cinq ans de réclusion pour faux.

La situation de cette domestique était fort enviée, parce qu'elle lui rapportait toute sorte d'avantages. Basson n'avait d'abord que très peu de travail, puis Mme Lafarge passait pour bonne et généreuse. Elle faisait souvent des cadeaux à sa servante, qui recevait encore de l'argent des parents de la prétendue empoisonneuse et des personnes qui venaient visiter celle-ci.

Miette désirait donc fort être auprès, soit de Mme Lafarge, soit de Mlle Grouvelle, également enfermée dans la maison centrale de Montpellier, et qui y était à peu près l'objet des mêmes égards que l'héroïne du drame du Glandier.

Mlle Grouvelle mérite de fixer tout spécialement notre attention. Marie Cappelle nous en a laissé un portrait :

« C'était une belle personne, grande, svelte, aux traits accentués et sévères. Un large châle rouge l'enveloppait tout entière, et ses cheveux blonds, tordus en couronne au-dessus de sa tête, laissaient échapper sur les tempes deux grosses boucles qui se déroulaient en anneaux le long du visage. »

Telle était Mlle Grouvelle, la première fois qu'elle apparut à Mme Lafarge. Plus tard, celle-ci revit Mlle Grouvelle, et voici ce qu'elle était devenue après un certain nombre de mois de prison :

« De sa physionomie d'autrefois, il ne reste que le masque, et sur ce masque de chair où l'âme ne rayonne plus, la lumière fait tache en y tombant. Son front est sillonné de rides horizontales au fond desquelles dort le néant, ses yeux ont la teinte morne de ces eaux mortes qui recouvrent le vide des abîmes, comme les larmes recouvrent le vide des cœurs. »

La détention avait rendu Mlle Grouvelle folle... Et quel était le crime de cette infortunée?

Laure Grouvelle avait conspiré contre la vie du roi Louis-Philippe.

Mlle Grouvelle était la fille de ce Grouvelle, secrétaire du Conseil exécutif provisoire après le 10 août 1792, qui dut, bon gré, mal gré, suivre le ministre de la justice à la prison du Temple, le 20 janvier 1793, et lire à Louis XVI

sa sentence de mort ; ce qu'il fit, au dire de Cléry, d'une voix faible et mal assurée.

Grouvelle, malgré sa haine pour la royauté, ne pouvait s'empêcher de gémir au fond du cœur de cette douloureuse nécessité de sa position.

Mlle Grouvelle avait hérité des opinions de son père. Elle se fit connaître, après la révolution de 1830, par son ardeur républicaine et par son active sympathie pour tous les condamnés politiques de son parti.

Elle allait les visiter dans les prisons, relevait le courage des faibles, secourait les nécessiteux. L'association libre pour l'instruction du peuple la comptait parmi ses membres.

Exaltée par la fermeté des régicides Pepin et Morey, complices de Fieschi, elle voulut, après leur exécution qui eut lieu le 19 février 1836, aider à les ensevelir.

Elle participa, en 1838, au complot d'Huber. Il s'agissait d'un nouveau projet de machine infernale afin de donner la mort au roi.

Ce complot échoua de la plus piteuse manière. Huber, qui en était le chef, perdit sur le quai de Boulogne son portefeuille qui contenait le plan de la machine et la ligne de conduite que se proposaient de suivre les conjurés.

Ceux-ci furent arrêtés, traduits en cour d'assises et condamnés à différentes peines. Mlle Grouvelle eut pour sa part cinq ans de détention.

La machine infernale de 1838 a paru à beaucoup de républicains une affaire organisée par la police, un piège dans lequel tomba une héroïne exaltée.

Ce qui a confirmé dans cette opinion, ce fut l'histoire bizarre du portefeuille perdu et l'attitude suspecte d'Huber en d'autres circonstances. Cet organisateur de la journée du 15 mai fut, après 1852, une créature de M. de Persigny.

Mlle Grouvelle, d'abord envoyée à la prison de Clairvaux pour y subir sa peine, avait été ensuite transférée dans la maison centrale de Montpellier.

Mme Lafarge, qui ne fit que l'entrevoir, fut vivement impressionnée quand elle connut que la perte de la liberté avait occasionné la perte de la raison chez la pauvre jeune femme.

« Cette femme... cette ombre... cette pauvre morte qui se survit, dit-elle dans ses *Heures de prison*, un jour, il n'y a pas longtemps de cela, elle est entrée ici comme j'y suis entrée hier, pleurée par tous ceux qu'elle aimait... Elle était jeune comme moi... courageuse, plus que moi... Sa peine, à elle, se composait d'années, de jours, d'heures qu'elle pouvait compter... Elle pouvait espérer, en souffrant, de payer larme par larme à la loi sa dette de douleur... Chaque soir, elle pouvait se dire : « Je suis plus près des miens de tout un jour »; chaque matin elle pouvait penser : « Je suis plus près des miens de toute une nuit. » Elle avait gardé son nom, ses droits à l'espérance et sa place

au soleil... Pour seuil de sa prison, elle n'avait pas une tombe... et cependant elle s'étiole, elle languit, elle se meurt... Morte... je me trompe... elle est folle! »

Miette ambitionnait donc une place auprès de l'une de ces deux prisonnières de choix. Pour l'obtenir, il fallait d'abord qu'elle fût vacante, et elle employa toute sorte de moyens afin d'atteindre ce résultat.

Un des principaux fut d'essayer de dégoûter de sa situation Basson, qui était assez simple d'esprit.

N'y ayant pas réussi, elle voulut exciter les autres détenues contre les deux condamnées qui, favorisées par l'administration, étaient comme des coqs en pâte chez Mme Lafarge et chez Mlle Grouvelle.

Miette ne parvint qu'à créer une faible agitation bientôt réprimée. Elle avait d'ailleurs agi si adroitement qu'elle ne fut pas compromise, mais elle fut moins prudente dans une nouvelle tentative.

La détenue qui vivait avec Mlle Grouvelle, car elle ne la quittait guère, était surnommée la Croix-Rouge.

Il arrive souvent, dans les maisons centrales, que les prisonnières sont désignées par leurs compagnes et même par le personnel de la maison sous le nom du drame auquel elles ont participé.

Ainsi l'auteur de ces lignes, visitant la maison centrale de Clermont, y a entendu parler de la tour Malakoff. S'étant informé, on lui a désigné une femme employée à l'infirmerie et qui n'était autre que l'héroïne de l'assassinat de la tour Malakoff, commis près de Paris, et qui est peut-être encore présent à la mémoire de nos lecteurs.

Cette femme avait été condamnée aux travaux forcés à perpétuité, tandis que son amant, son complice, nommé Albert avait été guillotiné sur la place de la Roquette.

Le surnom de la servante de Mlle Grouvelle rappelait donc un crime ayant eu lieu près d'une croix rouge quelconque.

C'était une robuste paysanne qui avait fait tuer son mari, un ivrogne qui la battait, par un valet de ferme amoureux d'elle auquel elle avait promis de l'épouser.

La Cour d'assises, qui avait eu à prononcer sur cette affaire, avait accordé à cause de la conduite de la victime, de larges circonstances atténuantes au valet et à l'instigatrice du crime qui n'avait été condamnée qu'à vingt ans de travaux forcés.

La Croix-Rouge avait, à la maison centrale, une conduite modèle. Elle se montrait fort dévouée à l'infortunée qu'on lui avait confiée.

Miette ne craignit pas de l'accuser d'un vol au préjudice de Mlle Grouvelle.

Elle raconta d'abord que la prisonnière lui avait montré un bracelet

qu'elle prétendait que sa maîtresse lui avait donné. Elle confia ce fait sous le sceau du secret, à une détenue qui ne pouvait manquer de répéter ce qui lui était dit.

La sœur assistante fut informée et alla tout de suite trouver Miette.

— Vous prétendez que la Croix-Rouge vous a fait voir un bracelet..

— Moi...

— Ne faites pas l'innocente... c'est à Merlin que vous avez confié...

— Merlin a inventé.

— Je la connais... elle est rapporteuse, mais elle n'est pas menteuse... C'est vous qui devez altérer la vérité...

— Y pensez-vous, ma sœur?...

— Répondez...

— Eh bien! la Croix-Rouge avait en effet un bijou.

— Un bracelet?

— Oui...

— Seriez-vous prête à affirmer ce fait devant M. le directeur?

— Certainement...

Justement c'était jour de prétoire. Sur la demande de sœur Philomène, M. Chapput, mis au courant, consentit à entendre Miette aussitôt.

Il y avait dans l'enceinte où se rend la justice disciplinaire un certain nombre de détenues attendant sur de longs bancs, dans des poses bien sages, la confirmation des punitions prononcées contre elles.

Tandis que l'on allait chercher la Croix-Rouge, Miette s'approcha de la barre.

— Vous dites que la détenue chargée du service de Mlle Grouvelle a dérobé un bracelet!...

— Je n'ai pas dit cela, monsieur le directeur, je ne sais pas comment la Croix-Rouge s'est procuré...

— Ce ne peut être évidemment que d'une manière blâmable... Mlle Grouvelle ne jouit pas de sa raison...

— J'ignorais...

— Elle n'a donc pas la disposition de ce qui lui appartient...

— Je ne savais pas...

— Comment? vous n'êtes pas instruite de tout ce qui se passe dans la maison... Cela m'étonne de votre part...

— Oh! monsieur le directeur, je ne suis pas curieuse...

— Ni bavarde? ..

— Non plus...

— Je consulte cependant votre dossier, et j'y trouve de nombreuses punitions pour avoir parlé... Un pain sec, notamment.

— Je ne l'avais pas mérité...

— Ne tenez pas ce langage... autrement, vous allez vous attirer une punition nouvelle...

La Croix-Rouge rentrait à ce moment dans le prétoire...

Il est presque inutile de dire qu'elle nia avec indignation ce que prétendait Miette.

— J'avais un bracelet, moi?... demanda-t-elle à son accusatrice...

— Vous en aviez un...

— Menteuse!

M. Chapput s'empressa de priver de cantine la prévenue qui avait injurié une de ses compagnes dans le prétoire.

— Vous ne voulez pas que je sois irritée, monsieur le directeur, quand on m'accuse d'être une voleuse!...

— Je ne vous ai pas traitée de...

— N'est-ce pas la même chose que de raconter que j'avais un bracelet... Cela n'est pas cependant... Vous le savez bien!...

— Je jure...

— Misérable! vous osez!...

M. Chapput intervint encore, mais cette fois il ne punit pas la Croix-Rouge qui lui paraissait sincère.

Ce sentiment semblait partagé par l'auditoire entier. Miette s'en aperçut et voulut réagir contre cette impression.

Elle sentit que si elle ne faisait pas appel à tout son aplomb, elle était perdue.

— Je vais préciser dans quelle circonstance. C'était il y a trois jours... Je balayais la cour quand vous êtes descendue de l'appartement de Mlle Grouvelle. Vous vous êtes approchée de moi, et vous m'avez dit : « Vous vous donnez beaucoup de mal, vous. Moi, je gagne beaucoup en ne rien faisant. » Je vous ai répondu : « N'avez-vous pas à bien soigner cette demoiselle qui voulait tuer notre roi? » — « Je m'en fiche pas mal! vous êtes-vous écriée, la seule chose qui m'intéresse, ce sont les cadeaux qu'elle me fait. »

Et c'est alors que vous m'avez fait admirer le bracelet que vous portiez, mais de manière cependant à ce que le poignet de votre manche le dissimulât.

La Croix-Rouge avait de la peine à tenir en place. Le directeur avait été obligé de lui imposer silence à diverses reprises.

Miette continua.

— Je vous demandai à quoi ce bracelet pourrait bien vous servir. Vous me dites que vous vous arrangeriez bien pour le faire vendre soit par le portier, soit par quelqu'un de la cantine.

— Oh!



Elle les injuria, puis se traîna par terre... (P. 652.)

— Je vous fis même observer que ce n'était pas réglementaire.

— Votre devoir eût été d'avertir une surveillante de ce qui se passait !...

— Je le répète, je n'avais pas connaissance de la folie de Mlle Grouvelle... Sans cela je me fusse hâtée de prévenir... Je me fusse indignée, car c'est une infamie... Ma probité...

— Parlons-en de votre probité... Avant d'être condamnée pour assassinat n'aviez-vous pas été condamnée pour vol !

Cette observation faite d'un ton rude ne troubla qu'un instant la sage-femme.

Elle ne tarda pas à recouvrer son sang-froid et s'arrangea pour poser sa candidature à la place qu'avait actuellement la Croix-Rouge, en disant comme elle entendrait ses devoirs si elle était chargée de donner ses soins à l'aliénée.

— Les maladies de tout genre, ça me connaît... J'en ai tant vu dans ma vie...

— Votre beau-fils, par exemple, le bonhomme Barbe...

C'était l'inspecteur qui avait fait cette réflexion. L'œil de l'ex-sage-femme eut comme un éclair.

— Soit avec Mlle Grouvelle, soit avec Mme Lafarge, mon expérience ne manquerait pas d'être utile.

— Mais que serait devenu le bracelet en question? interrogea le directeur.

— Pour ça, je l'ignore entièrement.

La Croix-Rouge fit tous ses efforts pour se disculper. Elle pleura en protestant de son innocence.

La sœur Philomène ne put s'empêcher d'intervenir en faveur de la paysanne.

— Je la crois très honnête, monsieur le directeur, et incapable de s'approprier ce qui ne lui appartient pas...

— Cependant...

— Je vous assure que j'ai plus de confiance en cette femme qu'en celle qui l'accuse...

— Par exemple !

C'était Miette à qui cette exclamation avait échappé.

Le directeur était assez embarrassé. Il demanda à la mère de Clémentine, espérant la surprendre, la description du bracelet.

Celle-ci s'empressa de donner tous les détails qu'on voulut.

Les membres du tribunal, car c'était en quelque sorte un tribunal qui siégeait, commençaient à être ébranlés.

La pauvre Croix-Rouge, stupéfaite de tant d'audace, ne savait plus comment prouver son innocence, quand soudain l'inspecteur eut une idée dont il s'empressa de faire part au directeur qui dit :

— C'est juste !... Il est étonnant que nous n'y ayons pas déjà pensé...

Miette regarda ses juges avec inquiétude.

L'inspecteur venait de se rappeler que, quoique Mlle Grouvelle n'eût pas été obligée de déposer tous ses bijoux à son entrée dans la maison centrale, elle en avait laissé une partie et qu'on avait dressé la liste de ceux qui étaient restés en sa possession.

Or, cette liste, l'inspecteur l'avait conservée avec soin. Il s'agissait de s'assurer que le bracelet qu'avait vu Miette y était porté.

Dès que l'empoisonneuse sut de quoi il était question, elle montra un léger trouble.

— J'ai entendu dire, fit-elle, néanmoins, que Mlle Grouvelle recevait des visites.

— Ah! vous craignez déjà que le bracelet ne soit pas sur la liste et que l'on puisse représenter tous les objets qui y sont inscrits...

— Je n'ai pas peur de la vérité, fit Miette avec forfanterie.

La liste fut apportée et il n'y avait même pas de bracelet; Mlle Grouvelle n'avait conservé que les objets qu'elle portait : ses boucles d'oreilles, sa montre, une chaîne, une broche, deux ou trois bagues.

La Croix-Rouge était justifiée et Miette confondue.

— Je savais bien que cela finirait comme ça... Il y a ici des gens que l'on protège...

— Que signifie?...

— Il n'y a que ceux qui n'ont jamais rien fait...

— Vous osez encore...

— Je n'avais rien dit, moi...

— Nous venons de vous entendre...

— On m'a fait parler malgré moi, je me doutais bien que cela finirait ainsi.

Le directeur murmura :

— J'ai rarement vu une aussi vilaine créature!

— Et moi aussi, appuya l'inspecteur.

M. Chapput imposa silence à la Miette qui continuait à haute voix ses réflexions.

— Assez!

Elle se tut pour s'entendre condamner à quinze jours de cachot, sans travail, pour dénonciation mensongère.

C'était une des punitions les plus rigoureuses que M. Chapput eût prononcées depuis qu'il était directeur de la maison centrale de Montpellier : aussi produisit-elle quelque sensation dans l'auditoire.

LXV

AU CACHOT

Miette fut emmenée immédiatement pour subir la réclusion solitaire sans travail.

Cette peine est une de celles énumérées par le règlement de 1839. Le

nom de réclusion solitaire n'est qu'un euphémisme pour désigner le séjour au cachot.

Aucune limite n'est fixée au temps qu'une détenue peut passer au cachot. Mais, lorsque la punition excède un mois, le directeur doit en référer au préfet, et la condamnation ne devient définitive qu'après son approbation.

Le cachot sans travail est une chose très rigoureuse. Aussi les instructions matérielles recommandent-elles de n'en faire qu'un usage très restreint.

M. d'Haussonville estime que, lorsqu'on renferme les détenues dans des cachots où règne l'obscurité, ce n'est pas seulement nuisible à leur santé, mais très fâcheux pour les mœurs « à un point de vue sur lequel il est superflu d'insister. »

La nature sauvage de Miette se réveilla pendant le trajet du prétoire à la partie de la maison où sont installées les cellules.

Elle résista aux sœurs et l'on fut obligé de requérir le secours des gardiens. Lorsque ceux-ci commencèrent à l'entraîner, elle les injuria, puis se traîna par terre. Elle scandalisa plusieurs fois les religieuses qui, par leurs signes de croix, s'efforcèrent d'éloigner de la prisonnière l'esprit malin qui l'agitait.

Voici Miette dans le local où elle doit expier ses fausses accusations contre la Croix-Rouge. La porte s'est refermée sur elle, et elle examine d'un air farouche les murailles qui l'entourent.

L'ameublement de la cellule est plus que primitif. Il se compose d'un cadre en bois, sorte de lit de camp, comme il y en a dans les postes de casernes, mais moins élevé.

Une cruche est dans un coin du cachot éclairé seulement par une fenêtre étroite. Une double grille interdit à la prisonnière toute communication avec le dehors.

— Ils me traitent comme une bête féroce, dit Miette avec rage. Aussi, c'est ma faute, je m'y suis prise d'une façon absurde. Je ne méritais pas de réussir... Enfin j'aurai peut-être ma revanche !...

Elle réfléchit un moment.

— Ce sera bien difficile, je ne dois plus compter sur aucun emploi, sur aucun adoucissement dans cette maison... Un seul espoir m'est permis, celui de me venger... Je préférerais mourir que d'y renoncer !

Miette resta pensive...

— Mettre le feu ici... Voir brûler toute cette baraque où ces misérables juges m'ont condamnée à rester jusqu'à ma mort, ce serait une joie suprême ! Oui, mais si on découvrait que c'est moi la coupable... On me ferait passer encore devant une cour d'assises, et, cette fois, je n'échapperais pas à la guillotine !

Ce mot, qu'elle prononça à haute voix, la fit frissonner. Il évoquait l'échafaud avec ses grands bras rouges prêts à l'enlacer. Elle vit le couteau vengeur de la société glissant avec un craquement sinistre dans la rainure... Et sa tête tranchée tombant dans le panier à son...

Elle fut effrayée d'abord et désespérée ensuite...

— C'est affreux!... c'est affreux!... Et cependant cela ne peut pas durer ainsi... Je me révolte à la fin...

Miette, en proie à une rage folle, se leva et parcourut sa cellule en hurlant comme une bête fauve.

Elle s'enleva les sabots et se mit à en donner de grands coups à la porte...

— Ils m'entendront!... ils m'entendront! murmurait-elle.

On entra et on lui prit de force la chaussure « en cuir de brouette ». Elle retomba sur sa couche haletante et épuisée.

La malheureuse avait déchiré ses vêtements.

Elle ne bougea plus, toutefois, jusqu'au lendemain où on lui porta un morceau de pain sec pour assouvir sa faim, en même temps qu'une cruche d'eau.

— C'est tout, dit-elle avec irritation ; vous croyez que je me contenterai de cela, misérables!

Elle vida l'eau dans la cellule et jeta le pain dans le baquet aux ordures devant la sœur même qui le lui avait apporté.

On la laissa de nouveau seule.

— Je ne veux pas de ce qu'ils me donnent... On saura qu'ils ont laissé mourir une femme de faim... Ce sera leur perte... Bien sûr, on le privera de sa place, ce directeur maudit... On chassera ces sœurs du diable!...

Elle secoua la tête.

— Oui, mais ils ne seront pas assez naïfs pour raconter de quoi je serai morte... et ce sera inutilement...

Au bout de quelques heures, elle commença à se repentir d'avoir dédaigné le pain.

— Mon estomac sonne creux... J'ai eu tort!...

Elle souffrit toute la nuit qui suivit, et se repentit cruellement de son accès de colère.

Le jour suivant, quand on déposa de nouveau un pain dans la cellule, elle le prit avec avidité.

— Vous seriez trop heureux, n'est-ce pas, d'être débarrassés de moi de cette manière... Je ne vous procurerai pas une semblable satisfaction.

Lorsqu'elle fut seule, elle dévora le pain...

— Oh! non, ce ne sera pas comme ça qu'ils ne m'auront plus... J'agirai différemment... Il est impossible qu'une occasion ne se présente pas en la cherchant bien... Avec de la patience on arrive à tout... J'en aurai!...

Miette songeait maintenant à son évasion...

Deux ou trois jours après, elle avait de nouveau cet air hypocrite et doucereux qu'elle avait adopté au commencement de son séjour dans la maison centrale. Du moins, elle affectait d'être résignée au moment où la sœur chargée des prisonnières en cellule pénétrait dans l'endroit où elle subissait sa peine.

Elle essaya de l'amadouer.

— Ma sœur, permettez-moi de vous demander une faveur...

— Laquelle?...

— Je sais bien que c'est peut-être contraire au règlement.

— Parlez...

— Je voudrais vous prier de me prêter un livre...

— Cela ne se peut ici...

— J'avais déjà espéré néanmoins... Je ne me rappelle plus les psaumes de la pénitence...

— Ah! c'est pour...

— Je serais désireuse de les réciter... Je suis une grande coupable, mais j'ai des idées chrétiennes et je me repens.

— Vous avez du regret...

— Oui, ma sœur... Je suis désespérée surtout de vous avoir outragée, vous si bonne, vous si indulgente...

— Comment savez-vous?

— On me l'avait dit dans la maison avant mon entrée ici...

— Qui vous a parlé de moi?...

— Une détenue qui avait été en cellule...

— Elle se nomme?

Miette hésita.

Elle finit par désigner la voleuse *à la tire* avec qui elle avait fait le voyage de Marseille à Montpellier, et qu'elle savait avoir été enfermée en cellule pour une faute assez grave contre la discipline.

Le choix de Miette était d'ailleurs assez heureux.

— Ça ne m'étonne pas, dit la sœur, elle a des sentiments excellents, bien qu'elle ait jadis volé la croix pastorale d'un évêque... Du reste, elle n'est restée que trois jours ici...

— N'avait-elle pas huit jours?...

— Elle a demandé pardon.

— En sollicitant son pardon, on vous accorde donc votre grâce?

— Souvent, mais pas toujours... Vous, par exemple, vous auriez peu de chances à cause du scandale que vous avez causé...

— Je ne songe pas à me soustraire au châtiment que j'ai mérité...

— Votre langage est digne d'éloge... Aussi vais-je essayer de me faire confier par la bibliothèque...

La sœur sortit et Miette eut un éclat de rire.

— Elle s'imagine que je suis disposée à prier!..

La sœur ne tarda pas du reste à rentrer avec un livre de piété où se trouvaient les psaumes de la pénitence.

La mère de Clémentine la remercia vivement.

La Miette continua à agir avec non moins d'adresse. Elle réussit, en fort peu de temps, non seulement à se ménager les bonnes grâces de sa gardienne, mais encore, ce qui était plus fort, à lui persuader qu'elle avait été injustement punie, et que Croix-Rouge avait réellement détourné le bijou dont il avait été question.

Cette sœur était d'une intelligence médiocre. Elle aimait à bavarder, ce qui était un grand défaut pour une religieuse de l'ordre de Marie-Joseph, chargée surtout des fonctions de geôlière.

Miette sut par elle qu'il y avait trois autres détenues dans les cellules.

— Quelles sont leurs fautes?...

— Deux d'entre elles se sont battues dans l'atelier des couturières... Ce sont de nouvelles venues : la nommée Jacquet et la nommée Paula...

Miette fut frappée.

— Paula!...

— Oui, l'une d'elles s'appelle ainsi...

— Ne vient-elle pas de Marseille...

— Je crois...

— Ne savez-vous pas, ma sœur, pourquoi elle a été condamnée?...

— C'est une voleuse.

— Une voleuse, Paula?... Au fait, ça lui était bien arrivé une fois... Quelle nouvelle!...

Miette doutait cependant encore. Elle questionna la bonne sœur.

— Cette Paula n'est-elle pas blonde?...

— En effet...

— Elle a des yeux bleus...

— Oui... Cette fille est d'ailleurs très douce, et cela m'étonnerait qu'elle se fût querellée avec une camarade d'atelier, si cette dernière ne paraissait pas avoir l'humeur désagréable...

— Il ne faut pas vous fier à cette Paula, si c'est réellement celle que je connais... Une hypocrite, ma sœur!

— Fi, le vilain défaut!

— On lui donnerait le bon Dieu sans confession. C'est cependant ce qu'il y a de pire... A Marseille, elle vivait dans le dévergondage. Ça n'a ni cœur ni

honnêteté... Figurez-vous qu'elle avait mis son enfant en nourrice et que, tandis qu'elle portait de belles toilettes, qu'elle jetait l'argent par les fenêtres, elle ne donnait pas un sou pour lui... Si on n'avait pas été meilleur qu'elle, vous devinez ce que fut devenu le pauvre petit...

On le voit, la Miette travestissait audacieusement la vérité pour satisfaire sa rancune contre l'amante de Félix.

C'était bien celle-ci qui était enfermée dans une cellule de la maison centrale. Paula songeait à son triste sort dans un cachot semblable à celui de la Miette, et cependant elle n'avait commis aucun crime. Elle était seulement victime d'une incroyable fatalité...

Nous l'avons vue accusée de vol avec Félix, puis condamnée en même temps que le jeune homme à cinq ans de réclusion, à cause de la circonstance aggravante de l'effraction relevée par l'instruction.

Le ministère public avait établi avec une judicieuse clarté que les deux amants étaient coupables. Le jury ne s'était pas senti désarmé par leurs larmes, leurs protestations d'innocence. Il les avait impitoyablement frappés.

La justice avait enlevé aussi à Paula son fils. Elle l'avait fait admettre aux enfants assistés. Pauvre bébé, il était dit qu'un sort cruel devait à plusieurs reprises le priver des caresses de sa mère !

Paula, dès son séjour dans la prison départementale de Marseille, avait été en butte à l'hostilité d'une fille dont les grands yeux bruns éclairaient un visage pâle et fatigué.

La fille Jacquet avait dans la galanterie un nom sous lequel elle était plus connue. Elle s'appelait Nini.

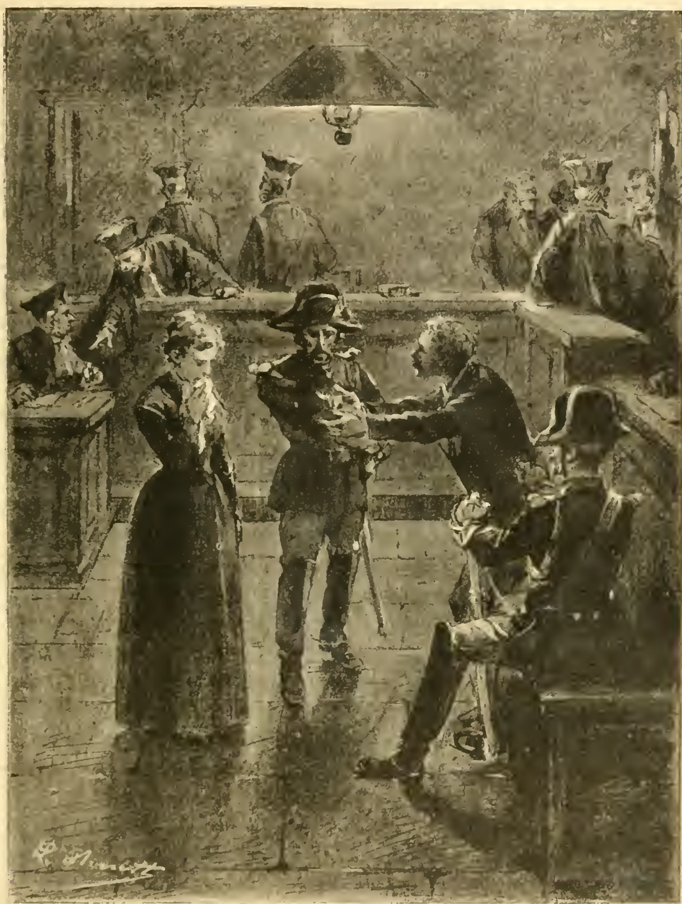
Nous savons qu'elle était à la fois joueuse et débauchée. Après avoir gagné contre Félix, nous l'avons vue trouver piquant de se mettre en loterie.

La chance avait aussi cessé de la favoriser, et, pour se procurer de l'argent, elle avait commis quelque délit du genre de celui de Malvina, qui l'avait fait condamner à treize mois d'emprisonnement.

Nos lecteurs seront sans doute étonnés qu'il nous soit permis de retrouver dans un seul et même lieu, la maison centrale de Montpellier, des femmes frappées de peines si différentes.

Miette et Clémentine, qui subissaient la peine la plus élevée après la peine de mort, étaient soumises au même régime que Paula, que le verdict du jury avait fait réclusionnaire et que Nini qui n'avait encouru qu'une peine correctionnelle.

C'est qu'avec notre système pénitentiaire actuel il n'est tenu aucun compte, pour les femmes, des catégories pénales. Il existe ce fait singulier que trois peines de degré inégal, entre lesquelles le code a entendu introduire une différence profonde, sont assimilées dans la pratique.



Tu les entends? Paula... (P. 664.)

Lorsqu'un honnête juré s'en retourne le soir chez lui, en se félicitant que les circonstances atténuantes accordées par lui aient fait appliquer à une accusée la peine de cinq ans de prison au lieu de cinq ans de travaux forcés, il ne se doute pas qu'en réalité cette femme subira la même peine, dans la même maison, dans les mêmes conditions, sans autre différence qu'une différence légère dans la rémunération du travail auquel elle sera assujettie.

Comme la sœur Marie-Louise l'avait expliqué à Clémentine et à Adèle Renaud, les condamnées aux travaux forcés touchent les trois dixièmes du prix de leur travail, les réclusionnaires les quatre dixièmes et les condamnées à plus d'un an les cinq dixièmes.

Ce mélange absolu des trois catégories de détenues n'est pas seulement regrettable au point de vue du respect de la loi, il amène des rapprochements fâcheux. M. d'Haussonville signale cet exemple de la détention dans la même prison centrale d'une femme condamnée aux travaux forcés à perpétuité pour avoir, de complicité avec son père, donné successivement la mort à cinq enfants incestueux, et d'une veuve d'un ancien officier supérieur, condamnée à l'emprisonnement pour des escroqueries dont le but était de lui permettre de faire mener à sa fille un train de vie au-dessus de sa fortune.

Il ne faut pas toutefois s'exagérer les inconvénients de ce mélange des trois catégories au point de vue moral.

Les hommes qui ont étudié la vie intérieure des prisons sont unanimes à déclarer qu'il ne faut pas s'attacher à la gravité de la condamnation intervenue pour juger de la perversité morale d'un détenu.

Sans parler des antécédents dont il faut tenir compte, il arrivera très souvent qu'un individu qui aura été entraîné une fois dans sa vie à commettre un grand crime est un sujet plus susceptible d'amendement que celui qui aura commis un délit sous l'influence d'habitudes ou d'instincts mauvais.

Si l'on recherche dans les maisons centrales de femmes en particulier quelles sont les détenues qui tombent le plus souvent dans la récidive, nous trouvons que ce sont les correctionnelles. Parmi ces dernières, 70 pour 100 reparaissent devant les tribunaux ; tandis que la proportion n'est que de 11 pour 100 parmi les réclusionnaires et les condamnées aux travaux forcés.

Malgré ces considérations, il est évident que la promiscuité actuelle est blâmable et, nous le répétons, contraire à la loi.

La fille Jacquet dite Nini et Paula s'étaient donc trouvé ensemble, ayant pour le moment une destinée commune.

Le hasard les avait fait toutes deux posséder le même homme, mais d'une manière bien différente.

Félix avait eu une affection profonde pour Paula qu'un double amour avait presque réhabilitée. L'autre femme n'avait été que le caprice d'une nuit.

Nini s'était offerte à lui et il l'avait acceptée pour échapper, par une diversion quelconque, à la pensée d'une situation pleine d'angoisse et de douleur.

Il était tombé dans les bras de cette créature lascive pour oublier, oublier!

Il avait partagé ses transports fiévreusement, et il avait souri dédaigneusement quand elle lui avait dit : — Je t'aime!

Félix avait cru certainement que tout était terminé, quand il avait quitté

Nini qu'une carte lui avait donnée. Il ne se doutait même pas qu'elle penserait encore à lui le lendemain.

Eh bien, il s'était passé une chose inattendue, bizarre. La fille Jacquet n'avait pas oublié les baisers ardents qu'elle avait reçus.

Après le départ de Félix, le cœur, les sens avaient encore appelés le singulier amant qui s'en allait. Elle s'était renseignée sur lui et avait appris sa liaison avec Paula qu'elle avait haïe tout de suite.

Puis, tandis qu'elle dressait ses batteries pour attirer de nouveau le jeune homme, on lui avait annoncé son arrestation, et elle s'était écriée :

— C'est elle qui le perd !..

Elle est prise à son tour et elle se trouve en présence de celle qu'elle considère comme une rivale.

Le hasard les réunit à la prison départementale, dans la voiture cellulaire, dans l'atelier de la maison centrale, voisines l'une de l'autre.

Sa colère est un feu qui couve sous la cendre. Elle raille et insulte dans toutes les occasions Paula qui éprouve une répulsion instinctive pour Nini. A la première occasion, celle-ci s'élance sur sa voisine en menaçant de la frapper d'un de ses instruments de travail.

On avait eu de la peine à les séparer, et la justice expéditive de la maison centrale, ayant cru reconnaître des torts réciproques, les avait envoyées toutes deux au cachot.

LXVI

DEUX VICTIMES

On avait enlevé à Mme Lafarge les meubles dont sa cellule avait été garnie.

Elle supporta fort bien cette mesure, mais elle se refusa constamment à mettre le costume de la prison.

Elle écrivit à ce sujet, à son oncle, frère de son grand-père, une lettre dans laquelle elle déclara nettement qu'elle ne revêtirait jamais la « *livrée* du crime. »

Voici cette lettre :

« Mon cher oncle,

« Si c'est folie de résister à la force quand on est renversé, de combattre encore, quand on est vaincu, de protester contre l'injustice quand nul ne l'entendra ; si c'est folie de vouloir mourir debout, quand, pour mesure d'une

vie, il ne reste, hélas! que la longueur d'une chaîne, plaignez-moi, mon oncle, je suis folle.

« J'ai passé toute la soirée d'hier et toute cette nuit à familiariser mon cœur et ma conscience avec le joug nouveau qu'on leur impose. Il est trop lourd : mon cœur et ma conscience se révoltent. J'accepterai de la loi les rigueurs qui pourront me tuer plus vite. Je n'en accepterai pas les humiliations qui n'ont qu'un but, me dégrader et m'avilir.

« Écoutez-moi, mon bon oncle, et croyez-le, ce n'est pas devant la douleur que je recule.

« De mon lit à ma cheminée, il y a seize de mes pas, de la porte à la fenêtre, il y en a neuf. Je les ai comptés; ma cellule est vide. Entre ces quatre murs froids et nus, entre son pavé de grès et son plafond de lattes, il reste un lit de fer et un tabouret de bois...

« Je vivrai là.

« Du dimanche où vous serez venu au dimanche où vous reviendrez, il y aura six jours de souffrances solitaires pour une heure de souffrances partagées.

« Je vivrai ces six jours.

« Mais porter les insignes du crime, sentir se débattre ma conscience sous cette fatale robe de Nessus, qui ne s'attache pas au corps seulement... qui brûle et tache l'âme...

« Jamais!

« Je vous entends me dire que c'est l'humilité qui fait les martyrs et les saints.

« L'humilité, mon oncle, je la comprends dans les héros; je l'adore dans le Christ! Mais je ne donne pas ce nom à l'asservissement de la volonté, à la violence, au sacrifice forcé, au renoncement de la paix. L'humilité, c'est la vertu du calvaire, c'est l'amour des abaissements, c'est le miracle de la foi... Je m'honorerais d'être vraiment humble, mais je rougirais de le paraître si je ne l'étais qu'à demi.

« Or, mon oncle, laissez-moi vous le dire, à cette heure, je ne suis pas assez forte pour m'élever si haut. J'ai des défauts, des préjugés, des faiblesses. Hier encore, enfant du monde, je n'ai pas dépouillé toutes ses idées : je n'ai pas désappris toutes ses maximes.

« Je me préoccupe de l'opinion des hommes plus que je ne le devrais peut-être.

« J'ai la vanité de l'honneur humain; mais, si je suis femme, très femme, j'ai du moins appris du malheur à ne pas mentir à moi-même... Je me connais, je me juge, et c'est parce que je me suis jugée, que je repousse le vêtement infâme dont on a voulu me salir. A titre d'innocente, je ne dois pas le porter. A titre de chrétienne, je ne suis pas digne encore de le revêtir.

« Mon oncle, je veux souffrir... je le veux.

« Seulement, je vous en supplie, intervenez auprès de mon directeur pour qu'il m'épargne les tortures inutiles et les coups d'épingles anodins, les grandes pauvretés et les petites misères qui semblent être ici la trame même de la vie des captifs.

« J'ai tant à souffrir dans le présent! j'ai tant à lutter dans l'avenir!

« Obtenez qu'on ménage mes forces.

« Hélas! je n'aurai pas trop de tout mon courage pour subir toutes mes douleurs!...

« Adieu! mon oncle. Écrivez-moi, ce sera fortifier mon âme. Aimez-moi, ce sera faire vivre mon cœur.

« Votre

« Marie Cappelle. »

« *P. S.* On prétend que la pensée d'une femme est toute dans le *post-*« *scriptum* de ses lettres. Je rouvre la mienne, mon oncle, et je vous dis : « Je « suis innocente et je ne prendrai le vêtement d'infamie que le jour où il sera » pour moi non plus le signe du crime, mais celui d'une vertu. »

Le soir même où Mme Lafarge écrivit cette lettre, elle eut peut-être une défaillance.

On avait placé dans sa cellule une cheminée poêle. En se couchant, elle en tourna la clef à gauche et peu s'en fallut qu'elle ne s'asphyxiât.

Le lendemain matin, lorsque la sœur et la détenue qui la soignaient entrèrent dans sa cellule, elles la trouvèrent sans connaissance sur son lit.

Elle n'y voyait plus, ses lèvres étaient glacées et la fièvre battait lourdement ses tempes.

On alla prévenir un médecin et ce fut M. Mébert qui accourut.

Le jeune docteur était dans le laboratoire de la pharmacie au moment où il fut averti. Depuis quelque temps, il ne quittait guère la maison centrale, par suite sans doute d'expériences auxquelles il se livrait. Clémentine était encore à l'infirmerie.

M. Mébert n'eut pas de peine à s'expliquer ce qui s'était passé et à faire revenir Mme Lafarge à elle...

Mais était-ce un accident ou un suicide?...

La prisonnière s'était-elle trompée en tournant la clef à gauche, ou, pour échapper à ses souffrances, avait-elle songé à en finir avec la vie?...

Marie Cappelle a toujours énergiquement nié qu'elle eût voulu se donner la mort. Elle se montra indignée de cette supposition et se félicita d'avoir survécu pour pouvoir se justifier.

« — Quel crime à ajouter à tous mes crimes, dit-elle. Les hommes n'y auraient même pas trouvé des circonstances atténuantes. Comment douter, en effet, que je n'eusse voulu échapper par le suicide aux remords qui trouvent tant d'écho dans la solitude? Comment douter de ma préméditation à m'en aller dormir sous terre, de ce lourd sommeil d'où rien ne réveille plus?... »

Innocente ou coupable, Mme Lafarge avait tort de croire qu'on n'eût pas trouvé d'excuse à sa défaillance. En tout cas, celle-ci n'eût rien prouvé.

M. Chapput, afin d'éviter qu'un fait semblable se reproduisit, décida que, jusqu'à nouvel ordre, une autre détenue coucherait dans la cellule de la malheureuse femme.

Par un sentiment de délicatesse, il ne voulut pas que ce fût une prisonnière du commun, du genre de Basson. Son voisinage permanent eût gêné l'héroïne du Glandier.

Il fit choix de Paula, qui venait précisément de sortir du cachot, et qu'il jugeait nécessaire d'éloigner de la section à laquelle appartenait Nini.

Mme Lafarge se plaignit d'abord vivement de cette mesure, de la promiscuité nouvelle qu'on lui imposait. Elle ne tarda pas à être impressionnée par l'air doux et modeste de la prisonnière qui lui était donnée pour compagne.

Le premier soir où les deux femmes se trouvèrent seules, Marie Cappelle adressa quelques questions à Paula.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes dans cette maison?...

— Non, madame, quelques jours à peine. .

— Et devez-vous y rester longtemps?...

— Oh! oui... cinq ans...

Mme Lafarge eut un sourire douloureux qui n'échappa pas à l'amante de Félix.

Cinq ans! Qu'était-ce à côté de ce mot *perpétuité* qui enlevait toute espérance?

— Pardon, pardon, murmura Paula...

— Vous avez raison, cinq ans ça représente une grande quantité de mois et de jours... C'est surtout long, si vous êtes séparée de parents que vous aimez.

— On m'a enlevé mon enfant!. .

— Vous avez un enfant?

— Un fils qui m'a coûté déjà plus de larmes que j'eusse pensé en verser, plus d'angoisses qu'il m'eût semblé que mon cœur en pouvait contenir...

— Pauvre femme!

— Il y a une autre personne aussi que je souffre cruellement de ne plus voir...

— Le père de votre fils?

Paula baissa la tête.

— Non...

— Qui donc?

— Quelqu'un qui est en prison comme moi.

— Votre complice!...

— Est-ce ainsi que l'on peut appeler l'innocent que j'ai entraîné dans l'abîme, car, s'il ne m'eût pas connue, il serait encore estimé, honoré...

— J'ignorais...

— Ni Félix, ni moi n'avons commis de crime...

— Alors...

— Pensez-vous, madame, que la justice puisse se tromper?...

— C'est à moi que vous demandez cela, à moi qui suis la victime d'une des plus grandes erreurs judiciaires qui aient eu lieu...

— J'ai entendu raconter votre procès à une époque où je ne me doutais pas qu'un jour je me trouverais avec vous, dans la même prison. Beaucoup de gens pensaient, en effet, que vous étiez innocente...

— Je sais que le verdict du jury a laissé incrédules les personnes que la passion n'aveuglait pas, celles qui se sont donné la peine d'examiner froidement ma cause... Mais parlons de vous... La sentence qui vous a frappée...

— Elle est peut-être le châtiment d'années passées dans le désordre, mais je n'avais pas commis le vol qui m'a été reproché.

— Un vol!...

Le visage de Mme Lafarge, malgré elle, exprima la méfiance.

Paula éprouva le désir de se disculper et raconta son histoire. Elle se défendit éloquemment, mais ce fut surtout Félix dont elle proclama l'innocence avec ardeur.

— Pourquoi avait-il joué? Afin d'essayer de gagner de quoi me mettre à l'abri du besoin. Le jeu lui faisait horreur auparavant, car il savait que son père en avait été victime; il ne s'attendait pas à ce que l'on attribuerait à un abus de confiance commis par moi, dans la maison où j'étais employée, la prospérité dont nous avons joui pendant quelques jours seulement...

— Mais quel est le véritable auteur de ce vol?...

— Je ne le soupçonne pas.

— N'avez-vous pas du moins aucun indice?...

— Aucun...

— Et vos patrons ont immédiatement pensé que c'était vous...

— Ce n'est pas eux, c'est la police... les magistrats...

— Leur acharnement est souvent incroyable... Quand ils se sont imaginé qu'un infortuné est coupable, rien ne peut les faire changer d'opinion. Ils mettent tout en œuvre pour le perdre... Leur amour-propre est en jeu... Ils

ne font pas attention à la grave responsabilité qu'ils endossent... Le juge qui se passionne devrait être jugé à son tour.

— Si vous saviez comme le procureur du roi qui a parlé contre nous l'a injurié, lui... Il l'a traité comme le plus misérable des hommes, lui prêtant un rôle méprisable. Et cependant, c'est un modèle d'honnêteté, d'honneur...

— Comment subit-il sa peine?

— Quand la Cour a prononcé la sentence, j'ai cru qu'il allait mourir : « Flétri à jamais! s'est-il écrié. Perdu! » Il s'est tourné vers moi : « Tu les entends, Paula?... Pendant cinq ans, pendant cinq ans!.. » Soudain, il est devenu blême et est retombé sur son banc... Ses forces l'abandonnaient... Moi aussi, je me sentais défaillir.

— Vous ne vous êtes plus revus depuis...

— Non...

— Et vous êtes-vous du moins écrit?

— J'ai reçu une lettre de lui. . Elle est toujours sur moi... La voici... Oh! vous pouvez la lire...

Mme Lafarge lut les lignes suivantes, qui avaient l'en-tête de la maison centrale de Nîmes...

« Chère Paula,

« Je suis étonné de vivre après la catastrophe dont nous avons été victimes .. Cependant, ton ami lutte encore contre la plus douloureuse des existences, celle du misérable qui a tout perdu et l'honneur et la liberté...

« De ma prison, je songe à la tienne... Je t'envoie l'expression de mon affection toujours profonde...

« Je ne puis, paraît-il, dans cette lettre, me livrer à la moindre appréciation du jugement qui nous a frappés... Et quel besoin y a-t-il à te dire ce que j'en pense?...

« On m'a condamné comme ton complice... Je suis coupable si tu l'es; mais si, lorsque tu interroges ta conscience, elle reste tranquille, tu sais que la mienne n'a pas plus de remords.

« Dans cinq ans seulement, des murailles épaisses ne seront plus entre nous deux, mais n'existe-t-il pas toujours entre nos âmes un courant que rien n'a pu faire dévier?...

« Je te vois, ma chère Paula, purifiée par cet amour maternel dont tu as donné des preuves si grandes, belle malgré la livrée de la punition qu'on t'a imposée...

« Et moi aussi je la porte cette livrée...



Ne pas aimer son prochain, ma sœur, qu'en pensez-vous ? (P. 669.)

« Mais ne parlons plus de cela pendant les instants où il m'est permis de t'entretenir.

« Je t'aime !...

« Tout ce que j'éprouve, tout ce que je ressens quand je pense à toi, est renfermé dans ce mot si doux à prononcer et à écrire même après nos malheurs.

« Chère Paula, l'émotion la plus grande agite ma plume... Je dois te quitter.

« Je t'embrasse, ma fiancée.

« FÉLIX. »

Cette lettre, comme toutes les autres adressées par des prisonniers, avait été lue au départ. Elle l'avait été encore à l'arrivée, puisque c'était à une prisonnière qu'elle avait été destinée.

Paula l'avait reçue toute froissée. Des yeux de geôlier avaient cherché à découvrir s'il n'y avait rien à redire dans les sentiments exprimés par Félix.

A la maison centrale de Nîmes, des observations avaient été faites évidemment à ce dernier, et plusieurs mots avaient dû être changés par lui.

C'était ainsi que la « livrée de la punition » avait remplacé la « livrée de l'ignominie ».

Félix avait dû mettre : « ma fiancée » où il y avait primitivement « ma bien-aimée ».

Toute une phrase avait été raturée. C'était une nouvelle protestation d'innocence qui avait échappé à Félix et que le règlement avait interceptée...

Mme Lafarge fut très touchée par le langage de l'amant de Paula. Elle se dit que ce n'était pas celui d'un criminel et elle prodigua ses consolations à la jeune femme.

— Il est une chose, lui dit-elle, qu'aucun jugement n'a pu vous enlever : c'est la tranquillité de la conscience. Elle vous aide à traverser les épreuves. Elle augmente votre courage, le sanctifie... Grâce à elle on peut avoir la sereine impassibilité des martyrs au milieu des plus terribles souffrances.

— Vous êtes donc convaincue que je ne suis pas une voleuse?

— Je crois que vous avez été aussi injustement condamnée que moi... Nous sommes deux victimes.

— Merci, merci!...

Paula voulut se jeter dans les bras que Marie Cappelle lui avait ouverts mais une pensée lui vint.

— J'oubliais... vous n'avez jamais eu de défaillance vous!... vous étiez une honnête femme, tandis que moi...

Mme Lafarge eut un sourire touchant.

— Votre amant vous a proclamée réhabilitée par l'amour maternel... vous l'êtes aussi par l'affection puissante qu'un honnête homme vous a inspirée. Et puis les larmes que vous avez versées, l'emprisonnement que vous subissez... La souffrance comme le feu purifie en dévorant!

LXVII

QU'EST-CE?

Nous avons laissé Clémentine à l'infirmerie. Comme nous l'avons dit, le séjour en cet endroit est généralement recherché dans les maisons centrales. Aussi le mouvement y est-il considérable.

Les détenues s'y font admettre sous de légers prétextes afin de profiter d'un régime plus doux.

Il ne faut point oublier, en outre, que la population des lieux de punition est une population malsaine, déjà travaillée par les résultats de la débauche et par des maladies antérieures.

Un grand nombre de prisonniers arrivent dans les maisons centrales scrofuleux, phtisiques ou atteints de maladies contagieuses.

Pour quelques-uns d'entre eux, la maison centrale est donc, surtout pendant les premiers mois, un hôpital où leur santé se rétablit plutôt qu'elle ne s'altère. Mais il ne faut pas se dissimuler qu'à la longue la séquestration, la privation d'exercice, peut-être aussi l'insuffisance du régime alimentaire, produisent sur la santé un effet fâcheux.

Le nombre des entrées à l'infirmerie va en augmentant avec le nombre des années de détention. Ce résultat est surtout appréciable pour les femmes. En 1869, celles qui étaient à la première année de détention n'ont fourni que 60, 83 0/0 des entrées à l'infirmerie, tandis que celles qui étaient à leur quatrième ont fourni 143 0/0.

L'écart est moins considérable pour les hommes, ce qui prouve que le régime de la prison est plus nuisible à la santé des femmes qu'à celle des hommes.

L'infirmerie de la maison centrale de Montpellier était sensiblement mieux tenue que l'infirmerie de la prison départementale de Marseille, où Clémentine, comme nous le savons, avait fait un séjour à la veille de son départ.

Les détenues avaient cependant à souffrir du caractère désagréable d'une sœur infirmière, vieille fille acariâtre, que nous avons vue critiquer les décisions du médecin.

Il n'y avait qu'un seul moyen d'être moins persécutée par la sœur Saint-Pierre, c'était d'affecter les dehors d'une dévotion exagérée.

Ce fut à elle que Mme Lafarge entendit dire sur son compte :

— La plaindre! pourquoi?... Si elle a fait la faute, c'est un bonheur pour elle de faire pénitence, et si, par miracle, elle n'est pas coupable, elle est trop heureuse encore que les juges l'ait condamnée. Que faisait-elle dans le monde?...

Elle damnait son âme. Ici elle la sauvera, rien qu'en souffrant son mal pour l'amour de Dieu.

Trop heureuse d'être condamnée innocente parce que cela procurait le bonheur de faire son salut dans une maison centrale... Il fallait être congréganiste pour dire cela !

Malvina avait presque eu les bonnes grâces de la sœur Saint-Pierre. A Clémentine elles firent totalement défaut parce qu'elle n'était guère capable de peindre des sentiments qu'elle n'éprouvait pas et ne multipliait pas les signes de croix et les génuflexions quand la sœur passait dans l'infirmerie, quitte à rire aux éclats ensuite. La sœur Saint-Pierre trouvait que la fille de Miette se mettait à genoux avec trop de lenteur quand il s'agissait de prier. Et cela arrivait souvent car, en dehors des prières réglementaires, l'infirmière avait l'habitude de faire dire par les détenues chaque quart d'heure :

« Mon Dieu je crois en vous, mon Dieu j'espère en vous, mon Dieu je vous aime de tout mon cœur. »

Elle avait un faible pour ce résumé des trois actes de foi, d'espérance et de charité.

Un jour il lui sembla que la voix de Clémentine ne s'était pas mêlée à celle de ses compagnes ; elle s'emporta et lui donna un soufflet.

— Tenez voilà, mauvaise peste !...

Clémentine eut la velléité de se jeter sur la sœur, mais elle se retint. Elle baissa la tête sous l'humiliation, puis se mit à pleurer.

En ce moment M. Mébert entrait dans l'infirmerie. Il vit les larmes de Clémentine, et ne put résister à lui demander ce qui causait son chagrin.

— Oh! ne faites pas attention, dit la sœur Saint-Pierre, c'est ce qu'il y a de pire cette femme-là. Elle est irréligieuse et indocile.

— Quel acte de désobéissance ai-je commis?

— Vous voyez bien que vous raisonnez.

— Vous m'accusez.

— Dès que vous serez rétablie, vous serez punie pour infraction réitérée à la règle du silence.

Le jeune médecin manifesta son indignation.

— Ma sœur, vous n'avez pas le droit d'être injuste... Vous accusez cette femme et vous ne lui permettez pas de se défendre.

— Si vous saviez comme elle est menteuse.

— Vous ne la laissez pas même répondre à la question que je lui ai adressée.

— Vous n'êtes pas chargé de la surveillance ici.

— J'ai cependant le droit de prévenir M. le directeur de ce qui se passe à l'infirmerie.

— Je dirai, moi aussi, que vous y apportez le désordre, que vous excitez les malades contre moi...

— Oh! ma sœur, n'oubliez pas que c'est un péché de calomnier son prochain.

La sœur Saint-Pierre eut un geste d'impatience.

— C'est aussi un péché, ajouta M. Mébert, de se mettre en colère.

Il s'éloigna en laissant en proie à l'irritation la plus vive la religieuse de Marie-Joseph qui jeta un regard furibond à Clémentine, cause de toute cette scène.

— Vous me le paîrez ! lui dit-elle entre ses dents.

A partir de ce jour, la sœur Saint-Pierre, sous prétexte que Clémentine pouvait se servir d'une main et était à peu près valide, affecta de réclamer son concours pour des besognes répugnantes.

Elle eût bien voulu la faire sortir de l'infirmerie, mais ça lui était impossible, puisque l'avis du docteur était contraire au sien.

La sœur vit avec plaisir le médecin en chef reprendre son service. Elle espéra qu'elle persuaderait à celui-ci que Clémentine pouvait rentrer dans les ateliers.

— Je ne suis pas de cet avis, lui répondit-il. Il est nécessaire que sa main soit entièrement rétablie.

Pour se venger, la sœur Saint-Pierre continua à accabler la femme Barbe de corvées désagréables. Elle la fit même assister à des opérations.

Clémentine, loin de murmurer, montrait tant de zèle que le médecin en chef dit un jour à la sœur :

— Je comprends... Vous en avez fait une élève infirmière... Vous voulez la garder ici après sa guérison... Je crois qu'elle serait très utile...

— Ce n'est pas mon opinion...

— Pourquoi?

— Je pense, moi, qu'elle n'est capable de rien...

— Elle a l'air au moins remplie de bonne volonté.

— Ne vous y fiez pas...

— Que vous a-t-elle fait, ma sœur?

— Elle est insolente...

Le bon docteur, qui connaissait le faible de la sœur Saint-Pierre, demanda :

— Est-ce que par hasard, elle serait impie?...

— Certainement... N'est-ce pas le plus grand des défauts?

— Oh ! j'en connais d'autres...

— Ne pas aimer Dieu..., c'est horrible !...

— Ne pas aimer son prochain, ma sœur, qu'en pensez-vous?

Le médecin en chef avait dit ces paroles d'une telle manière que la sœur comprit qu'il faisait allusion à elle-même et se tut.

Quand elle fut seule, elle murmura :

— Me donner cette femme comme aide, me condamner à l'avoir toujours ici... Je n'en veux pas et je ne l'aurai pas!...

La sœur se trompait.

Il arriva précisément que, pendant une retraite qu'elle fit peu de temps après, une détenue, employée à l'infirmerie, fût graciée à cause de sa bonne conduite et de son dévouement dans une épidémie de petite vérole qui avait éclaté l'année précédente à la maison centrale.

Il fallut pourvoir aussitôt à son remplacement, et M. Mébert parla au médecin en chef de Clémentine qui était tout à fait rétablie.

— Ce serait, en effet, un bon tour à jouer à la sœur Saint-Pierre, si ses assertions étaient fausses et si elle ne disait du mal de cette femme que par malveillance.

Les médecins prirent des renseignements, et les autres sœurs assurèrent que Clémentine s'acquitterait parfaitement des fonctions qu'il était question de lui confier.

Tout le monde semblait désireux d'être en cette occasion désagréable à la sœur Saint-Pierre, qui l'avait été si souvent à l'égard des personnes avec qui elle se trouvait en relation.

L'inspecteur lui-même, qui avait eu à se plaindre du mauvais caractère de la religieuse, participa au complot.

Clémentine fut donc installée dans ses nouvelles fonctions.

Il y eut d'ailleurs une déception générale quand la sœur infirmière rentra de sa retraite. Sans doute, elle avait été prévenue et avait résolu de cacher son mécontentement, car elle ne fit aucune observation.

Son visage ne devint pas plus renfrogné à la vue de celle qu'elle détestait d'une façon toute particulière.

Elle affecta de ne pas même s'apercevoir de ce qui s'était passé, et donna des ordres à Clémentine comme elle en eût donné à sa devancière.

Le soir cependant, quand la sœur Saint-Pierre rentra dans sa cellule, une sauvage expression de haine et de colère crispait sa bouche.

— Malheur à elle! murmura-t-elle. Ah! on m'a bravée, eh bien, on verra...

Durant quelques jours, la sœur infirmière continua à dissimuler son ressentiment.

Clémentine avait dans l'idée que tout n'était pas terminé pour elle, que de nouvelles épreuves l'attendaient, mais elle ne pouvait guère faire part de ses craintes.

Une seule personne, parmi celles qu'elle voyait journellement, lui inspirait

quelque confiance, mais il y avait entre cette personne et elle une distance énorme.

Du reste M. Mébert, car c'était de lui qu'il s'agissait, ne lui avait jamais parlé que devant témoin, ne lui avait manifesté qu'une bienveillance sans signification.

Clémentine n'avait pas pu recueillir un seul mot sur le sens duquel elle pût baser des commentaires. Elle ne se trompait pas cependant sur l'expression de son visage.

Il lui semblait aussi que le jeune docteur était plus souvent à la maison centrale que son service ne le comportait.

Divers indices bien légers qui échappaient aux autres lui faisaient connaître que quelque chose existait déjà entre M. Mébert et elle?

Elle s'interrogea sérieusement. Qu'éprouvait-elle? Et lui que pouvait-il éprouver? Que ressent-elle? Que ressent-il?

Au fond du cœur endormi de Clémentine, l'empoisonneuse condamnée aux travaux forcés à perpétuité, il y a un sentiment qui naît... Qu'est-ce?

LXVIII

LA FOLLE

On amena un jour à l'infirmerie une détenue subitement prise de folie furieuse. Cette malheureuse poussait des cris épouvantables, voulait se ieter su tous ceux qui l'approchaient.

On dut l'attacher et l'enfermer dans un lieu isolé. Sœur Saint-Pierre trouva un moyen d'être agréable à Clémentine. Elle lui confia la garde de l'insensée.

La sœur eut même un mot d'une méchanceté atroce et qui était bien digne d'une vieille fille haineuse.

— Prenez garde, cette femme mord... Au fait, vous n'en êtes peut-être pas effrayée, vous ?... Vous avez déjà été mordue une fois et ça vous a porté bonheur!

L'endroit où la folle fut installée était situé dans une cour étroite voisine de l'infirmerie. C'était une sorte de maisonnette ayant une seule pièce et où deux lits furent placés, l'un pour Clémentine, l'autre pour sa dangereuse compagne.

Il est à remarquer que, lorsqu'un cas d'aliénation mentale éclate dans une prison centrale, un temps assez long s'écoule généralement avant qu'on puisse opérer le transport dans un établissement hospitalier.

Il est en effet nécessaire de soumettre, pendant un certain temps, les détenus à des observations permettant de reconnaître si la folie n'est pas chez eux simulée, ce qui arrive souvent.

Toutefois, cette difficulté n'est pas la seule que rencontre l'administration. Les hospices d'aliénés éprouvent une assez vive répugnance à recevoir des individus chez lesquels la perte de la raison ne suffit pas à faire oublier la condamnation infamante dont ils ont été atteints.

Les directeurs de ces hospices redoutent les légitimes réclamations que font entendre les familles des aliénés libres, offensés de cette promiscuité regrettable.

On a pris récemment un parti qu'on aurait dû prendre il y a longtemps. On a établi, à Gaillon pour les hommes, et à Doullens pour les femmes, un quartier spécial où les détenus aliénés reçoivent le traitement que leur état nécessite, sans que cependant l'établissement perde complètement son caractère pénitentiaire.

La folie dans les prisons, la folie criminelle, voilà de redoutables problèmes que les hommes spéciaux, moralistes et médecins, peuvent seuls se permettre de discuter. Et encore, la lumière sera-t-elle jamais faite ?

Jusqu'à quel point la déviation absolue du sens moral suppose-t-elle la déviation partielle du sens intellectuel? A quel degré commence l'irresponsabilité? Dans quelle mesure la volonté morale est-elle influencée par la manie, par le délire, par la passion même?

Le rapporteur de la commission d'enquête nommée par l'Assemblée nationale, en posant ces questions, déclare qu'il ne peut y répondre. Il se borne à faire une observation générale et à signaler la déclaration du docteur Bancel, médecin de la maison centrale de Melun.

Le plus souvent, l'état mental des détenus n'est pas sain. Parmi eux se trouvent un grand nombre d'individus qu'on peut appeler des *demi-intelligences*. Ces individus ne seraient pas irresponsables de leurs actions, mais ils n'auraient pas non plus cette perception nette et rapide des choses qui ne laissent planer aucun doute dans la conscience.

C'est parmi ceux-là que, dans les maisons centrales, les cas de folie se développent fréquemment.

M. d'Haussonville fait observer que cette folie, latente en quelque sorte, sera plus ou moins aisément constatée, suivant que le régime auquel les détenus sont soumis se prête avec une plus ou moins grande facilité aux minuties d'une surveillance individuelle.

Un fait curieux peut être cité à ce sujet.

Lorsqu'en 1863 le pénitentier cellulaire de Louvain fut ouvert en Belgique, il fut rempli en partie avec des détenus qui provenaient de la maison communede



Un instant plus tard, il était debout sur la muraille... (P. 680.)

Gand. Tous les détenus de cette dernière maison furent soumis, à cette époque, à un examen très attentif au point de vue de leur état mental, et l'on découvrit alors, parmi cinquante-trois d'entre eux, des symptômes de folie qui, dans la promiscuité de la vie commune, avaient échappé à la surveillance des gardiens.

Nous nous garderons bien d'en conclure que cette observation prouve la supériorité du système cellulaire.

Clémentine, grâce à la sœur Saint-Pierre, avait donc été chargée d'une lugubre besogne. Toutefois, chez la folle qui lui avait été confiée, la période d'agitation fut assez courte.

Cette femme ne tarda pas à tomber dans un affaissement morne, dans une imbécilité muette.

La tâche de Clémentine resta pénible, mais du moins elle ne semblait plus rien avoir à craindre.

La misérable créature dont on l'avait faite gardienne avait été condamnée pour infanticide.

Elle avait pour mari un honnête homme dont elle avait eu déjà deux enfants. Elle venait d'en mettre au monde un troisième lorsque, profitant d'un moment où elle était seule, l'idée lui vint de tordre le cou au nouveau-né.

Ce crime, que rien ne motivait au premier abord, fut aussitôt exécuté.

Quand on interrogea cette malheureuse, elle répondit qu'elle ignorait ce qui l'avait poussée à tuer son enfant. Son avocat plaida la folie, car jusqu'alors elle avait été bonne mère. Mais l'aliéniste qui l'avait examinée conclut à la complète responsabilité.

Le ministère public s'ingénia à expliquer l'acte odieux qui avait été commis. Il n'avait aucune preuve. Il n'en déclara pas moins que cette femme s'était débarrassé du petit être qui avait fait dans la vie une si courte apparition, parce qu'il augmentait les charges de famille, parce qu'il allait, pendant quelques mois, éloigner d'elle son mari.

Le jury fut entraîné, convaincu. Il admit à peine les circonstances atténuantes, et la condamnée fut conduite à la maison centrale.

Trois mois après, un nouvel accès avait lieu, mais cette fois bruyant, furieux, laissant derrière lui la prostration et l'impassibilité gâteuse.

Il pouvait être prouvé maintenant que l'avocat avait eu raison, et que le procureur du roi et l'aliéniste avaient eu tort; mais la justice avait prononcé...

M. Mébert expliqua avec franchise cette opinion à M. Chapput, le directeur. Du reste, le jeune docteur suivit avec le plus grand intérêt ce cas pathologique. Il se rendait plusieurs fois dans la journée auprès de cette malade et restait assez longtemps à l'examiner. Il y avait décidément chez lui un goût particulier pour les études qui concernent le dérangement des fonctions intellectuelles.

Il adressait de nombreuses questions à Clémentine, surtout lorsqu'il était seul avec elle. On eût dit que la présence de la sœur Saint-Pierre ou de toute autre sœur infirmière le gênait, et il s'en allait plus tôt quand elles étaient présentes. Dans ces longues visites, il arriva forcément au jeune homme de parler d'autre chose que de la folle.

Un matin, où celle-ci était très agitée, il remarqua que le visage de Clémentine était d'une pâleur extrême.

— Seriez-vous fatiguée, lui demanda-t-il?

— Un peu seulement...

— Elle vous a empêchée de dormir cette nuit?...

— En effet...

— Si votre santé doit souffrir des soins que vous donnez à cette femme, je demanderai que vous soyez remplacée.

— Oh! non... Je ne désire pas...

Elle fit cette réponse avec un empressement qui étonna Mébert. Il n'insista pas, lui non plus, car il sentait qu'il eût regretté cette infirmière.

Le lendemain, il lui donna une nouvelle marque d'intérêt.

— Ce ne doit pas être chose bien gaie, l'existence que vous menez ici... Vous passez toute la journée seule avec cette infortunée dont vous devez vous méfier sans cesse...

— C'est vrai, c'est triste...

Clémentine dit ces paroles avec une certaine expression.

— Avant d'être à l'infirmerie, où étiez-vous?...

— Dans un atelier de couture.

— Le travail y était-il pénible?...

— Non.....

— Un dédommagement vous est dû puisque votre tâche est devenue plus lourde... Je vais vous signer un bon pour une ration de vin... Il faut que vous conserviez vos forces... Vous boirez du vin jusqu'à nouvel ordre.

M. Mébert, se retira en effet, après avoir signé le bon qu'il avait promis.

La sœur Saint-Pierre fut très irritée de cet adoucissement qu'elle prétendit contraire au règlement. Elle eut même une explication à ce sujet avec le jeune docteur qui lui prouva qu'il avait parfaitement le droit de prescrire à l'infirmerie tout ce qui lui faisait plaisir...

— Pour les malades, soit!

— Pour les personnes aussi dont je réclame un travail exceptionnel.

— Exceptionnel... exceptionnel... ce n'est pas si exceptionnel que ça, ce que fait cette détenue.

— Elle n'a aucun moment de repos.

— Eh bien, elle n'est pas ici pour s'amuser et se reposer... Elle y accomplit une peine qui ne doit finir jamais...

— Qui sait?...

— Perpétuité!... Cela ne veut-il pas dire toute la vie?... je ne comprends plus peut-être le sens des mots.

— Oui, mais une grâce peut intervenir...

— Le crime de cette femme est trop abominable... Elle n'a aucune pitié à espérer... Elle la mangera toute sa condamnation!

La sœur prononça ces dernières paroles avec un accent impitoyable qui fit une profonde impression sur M. Mébert.

Le lendemain, il éprouva une vive émotion en se trouvant en présence de Clémentine. Il ne put s'empêcher de la regarder avec plus d'attention que d'habitude.

Il se demanda encore comment il se faisait qu'une telle créature eût l'aspect aussi séduisant.

Il s'était assis afin d'écrire une ordonnance, et la fille de Miette était debout devant lui.

Si sœur Saint-Pierre eût été là en ce moment, elle eût sans doute trouvé à redire sur la manière dont la jeune femme s'était habillée ce jour-là.

Nous avons décrit le costume de la prison, composé d'une jupe et d'un épais corsage en laine grise qui laisse à peine apercevoir la taille.

Eh bien, il est une manière spéciale de mettre ce costume qui prouve que la coquetterie de la femme ne perd jamais de ses droits. On tire les plis du corsage d'une façon particulière, on relève et on allonge la robe pour qu'elle soit moins disgracieuse.

Le jour où celui qui écrit ces lignes a visité la maison centrale de Clermont, il y avait eu un véritable scandale dont les sœurs ne s'entretenaient qu'avec indignation. Une détenue avait trouvé le moyen de se ménager une traîne.

C'est surtout à propos de la coiffure qu'une lutte sourde a lieu contre le règlement. Les condamnées arrangent leur cornette ou leur madras de telle sorte qu'un étroit bandeau de cheveux blonds ou noirs apparaisse.

Les surveillantes sont incessamment obligées de les leur faire rentrer, et cette infraction à la discipline leur vaut une foule de punitions.

A qui ces malheureuses veulent-elles plaire?...

Elles vivent entre elles, ne sont guère vues que de leurs compagnes ou des sœurs, car des mois s'écoulent sans qu'un visiteur pénètre dans les maisons centrales, le ministère accordant très difficilement la permission nécessaire.

Clémentine avait, elle, probablement un motif d'essayer de diminuer la disgrâce de son costume. Néanmoins, c'était sans se rendre compte encore qu'elle cherchait à montrer sa beauté.

M. Mébert considérait donc la femme Barbe, et elle, sentant cette attention, restait les yeux baissés. Quand elle les releva, elle surprit un tressaillement chez le jeune docteur.

Ni l'un, ni l'autre ne parlèrent cependant tout de suite.

Chacun d'eux s'interrogeait.

Le jeune homme qui, réellement, n'avait jamais aimé, qui n'avait rien eu à cacher à sa mère, cherchait à savoir ce qu'il ressentait.

Comment définir cette force qui le poussait vers une créature dont le visage le charmait, mais dont le crime lui faisait horreur?...

Il éprouvait un besoin incroyable de presser dans ses bras l'empoisonneuse, de lui dire de douces paroles.

Et il lui semblait néanmoins qu'en agissant ainsi il serait le complice de cette malheureuse!

Cette affection côtoyait bien un abîme, car elle était pleine de périls. Elle pouvait lui coûter sa position, sa tranquillité.

Le bonheur de sa mère était lui-même en jeu...

Il se rappelait ces paroles de Mme Mébert :

— Tu vas aller en cet endroit où l'on enferme des créatures ignobles!

Elle craignait un danger instinctivement, sans trop savoir lequel, car elle ne pensait pas que son fils pût devenir amoureux d'une prisonnière de la maison centrale.

Elle avait repoussé avec indignation la supposition du médecin en chef que son Edouard fût capable d'essayer de faire une conquête autour de lui.

M. Mébert eut toutes ces pensées, lorsqu'il eut reconnu qu'évidemment le sentiment né en lui était de ceux contre lesquels il est difficile de lutter.

Clémentine, maintenant, savait bien à quoi s'en tenir sur ce qui se passait dans le jeune homme. L'expérience ne lui faisait pas défaut. Chose bizarre! il lui était beaucoup moins aisé de définir ce qui se passait en elle-même.

Elle se livrait à des comparaisons.

Oh! non, il n'y avait jamais eu en elle trouble semblable, et cependant elle s'était crue éprise de ce Milano avec lequel elle était jadis partie la première fois que sa mère avait voulu lui faire épouser Barbe.

M. Jean, le teinturier du chemin de Saint-Pierre, lui avait aussi inspiré quelque chose. Puis Félix s'était emparé de toutes ses pensées.

Elle n'avait, nous le savons, cédé aux conseils de la Miette, versé le poison à son mari, que parce qu'elle avait cru supprimer tout obstacle entre elle et le contremaître.

Trop tard, elle avait su les liens du sang qui l'unissaient à l'amant de Paula!... Si la lumière se fût faite plus tôt, elle n'eût sans doute pas commis le crime qu'elle expiait actuellement.

Cette passion pour Félix avait laissé des traces profondes. Il faut bien le dire, elle avait survécu pendant quelque temps à la révélation que le jeune homme avait faite à Clémentine à travers les grilles du parloir de la prison départementale de Marseille.

Un feu de ce genre ne s'éteint pas tout de suite. La femme Barbe avait gardé dans son cœur des charbons ardents, et sa pensée, même depuis son

entrée dans la maison centrale, était allée chercher parfois Félix sans se dissimuler ce qu'il y avait de coupable dans cette recherche.

Chez Clémentine, le bien et le mal étaient mélangés à une dose presque égale. Elle tenait de son père, mais la Miette avait fait naître en elle toute sorte d'idées perverses. La sage-femme se souciait peu de la morale.

A propos d'un inceste, la femme Barbe lui avait entendu dire :

— Et puis après?... Ça c'est passé en famille, voilà tout!

La jalousie de Clémentine à l'égard de Paula n'avait pas cessé immédiatement. Elle regretta un moment d'avoir réuni les deux amants, sans trop se l'avouer cependant.

M. Mébert fut un dérivatif à ce qui restait de cette affection criminelle. Il lui sembla que l'eau pure de son nouvel amour achevait de noyer les dernières flammes de l'ancienne passion.

Ce ne fut pas dans cette entrevue que M. Mébert et Clémentine échangèrent des aveux.

Le jeune docteur garda le silence sur ce qu'il éprouvait. Quand il fut loin de la détenue, il se promit même qu'elle ne saurait jamais rien, et résolut de prendre un parti héroïque. Il sollicita un congé pour aller, disait-il, régler avec sa mère des affaires de famille dans son village.

Le médecin en chef à cause de sa santé toujours mauvaise, ne lui accorda malheureusement pas la permission qu'il sollicitait.

— Mon jeune ami, je ne puis me séparer de vous plus de quarante-huit heures. Envoyez votre mère en avant et ne partez que, s'il y a quelque signature à donner, pour revenir immédiatement.

Cela ne faisait pas l'affaire de M. Mébert, qui resta à Montpellier et continua ses visites à la maison centrale.

Toutefois, pendant trois ou quatre jours, il s'abstint de se rendre auprès de la folle. Il se bornait à s'informer d'elle et de laisser des ordonnances aux sœurs infirmières.

Ce ne fut que lorsqu'il jugea sa visite indispensable qu'il se dirigea vers la maison écartée, en priant la sœur Saint-Pierre de l'accompagner.

Celle-ci le considéra avec étonnement :

— Avez-vous quelque plainte à faire au sujet de la détenue qui garde cette femme?

— Non...

— Alors pourquoi... N'avez-vous pas l'habitude?...

Il chercha une explication.

— Ma sœur, j'ai songé que j'aurais peut-être des observations à présenter au sujet de l'installation défectueuse...

Sœur Saint-Pierre répliqua sèchement :

— Nous ne pouvons faire mieux... Il est nécessaire que la folle soit assez isolée pour qu'on n'entende pas ses cris des ateliers et de l'infirmerie... Quand nous en débarrasserez-vous?

— J'ai fait mon rapport, et M. le directeur l'a transmis à qui de droit, mais vous savez combien il est difficile d'obtenir le transfèrement des aliénées.

— Vous avez raison, et on doit le regretter...

Clémentine rougit légèrement à la vue de M. Mébert. Son regard se rencontra avec celui du jeune homme et il y eut, malgré elle, une légère interrogation.

Il sentait son cœur battre à tout rompre, car elle lui paraissait plus belle et plus désirable que jamais.

Sœur Saint-Pierre ne pouvait partager cette admiration. Heureusement même qu'elle ne se douta pas de ce qui se passait.

Elle devait inévitablement profiter de sa visite pour maltraiter la détenue qu'elle avait prise en grippe.

— Dieu! que c'est mal tenu ici!... Vous craignez donc de vous servir du balai?... Horreur!... Il me semble apercevoir une toile d'araignée... C'est la première fois depuis que je suis dans une maison centrale, et il faut que ce soit vous... Privation de cantine pendant trois jours...

La toile d'araignée n'existait que dans l'imagination de la sœur. Clémentine crut devoir protester.

— Mais...

— Vous raisonnez... Au pain sec!... Vous ne voulez donc pas vous soumettre?

— Je me soumets...

— C'est fort heureux... Doux Jésus! il y a des prisonnières que l'on devrait pouvoir battre.

Elle bouscula la jeune femme.

— Quelques bons coups de martinet vous réduiraient sans doute mieux que tout autre chose... Dans les prisons anglaises, on s'en sert et on a raison...

Sœur Saint-Pierre se retourna vers M. Mébert que cette scène faisait souffrir.

— Ça ne m'étonne pas, docteur, que vous ayez tenu à être accompagné ici... Vous ne vouliez pas faire vous-même les observations que nécessitent la fainéantise et l'insouciance de cette femme.

Le visage de Clémentine exprima l'étonnement. M. Mébert y vit une expression de reproche qui fut pour lui comme un coup de poignard.

— Ah! disait clairement la détenue en son langage muet, c'est vous qui

avez demandé à sœur Saint-Pierre de vous suivre!... C'est vous, que je prenais pour un ami, qui me valez ces mauvais traitements!...

Le jeune homme était désolé.

— Vous serez traduite au prétoire, disait pendant ce temps-là sœur Saint-Pierre à Clémentine. C'est samedi qu'auront lieu les *garanties*...

La visite était terminée. M. Mébert ne pouvait que se retirer avec l'infirmière qui continua à lui exprimer son indignation au sujet de la gardienne de la folle. Le médecin se hasarda à faire entendre une protestation.

— Allons donc! Vous êtes réellement trop indulgent à l'égard de cette misérable que j'aurais laissée dans son atelier... Il faut bien que l'on ait profité de mon absence pour l'installer ici... Comme je le lui ai dit, il n'y a pas dans le règlement de punition assez sévère pour la châtier de son incurie... Quel dommage qu'il ne me soit pas permis de descendre ma discipline! Je la lui administrerais rien que pour la réveiller et lui rappeler en même temps ce qu'a souffert Jésus qui était innocent.

Sœur Saint-Pierre, comme on le voit, eût volontiers appliqué le système d'Auburn, du moins en ce qui concerne la flagellation.

M. Mébert continuait à éprouver les regrets les plus vifs. En quittant la sœur, il se réfugia dans son laboratoire.

Il mit rapidement le costume qui lui servait pour se livrer à ses expériences, mais il ne put travailler. Son esprit était ailleurs.

Que faisait Clémentine? Que pensait-elle de lui?

Il eût voulu aller la rejoindre, lui exprimer tous ses regrets, mais il n'osait pas!...

Une idée lui vint soudain. La cour du laboratoire se trouvait contiguë à celle où était le logis de la folle. Il y avait même une porte de communication.

Il alla voir. La porte était fermée et solidement verrouillée, mais une échelle était couchée le long du mur.

M. Mébert ne put résister au désir de l'utiliser.

Il releva l'échelle, l'appuya contre le mur et monta.

Clémentine, assise près d'un banc qui était devant la maisonnette, pleurait.

Oh! ses larmes devaient être bien amères, car elle avait été injustement punie et humiliée.

Edouard Mébert sentit sa raison l'abandonner à la vue de la douleur de cette créature qu'il adorait.

Un instant plus tard, il était debout sur la muraille et passait l'échelle de l'autre côté. Avant que Clémentine fût revenue de sa surprise, il était auprès d'elle et la couvrait de baisers. Il releva ensuite la jeune femme, lui passa la main autour de la taille et la pressa contre son cœur en murmurant :

— Clémentine bien-aimée!



Il s'était montré fort empressé auprès d'elle. (P. 687.)

LXIX

HISTOIRE DE NINI

Tandis que Miette terminait ses quinze jours de cachot, que sa fille achevait de s'emparer du cœur de M. Mébert, que Paula échangeait des confidences avec Mme Lalarge, la fille Jacquet dite Nini rentrait dans un atelier de la maison centrale après son séjour en cellule.

Toutefois elle ne fut pas renvoyée dans l'atelier où elle s'était querellée, et où elle avait réussi à exciter contre Paula ses compagnes de détention.

On la mit à la couture où avait été auparavant Clémentine, où se trouvait encore Adèle Penaud, sous la direction de sœur Marie-Louise.

Il se passa un fait singulier lorsque Nini fut en présence de cette sœur qu'elle n'avait pas encore vue. L'une et l'autre manifestèrent une vive émotion.

— Vous! fit la sœur.

— Vous! répéta la détenue.

Elles avaient pâli toutes les deux, mais la fille Jacquet fut la première à revenir à elle.

— C'est trop fort!...

— Vous allez demander à changer d'atelier, n'est-ce pas? dit la sœur Marie-Louise d'une voix oppressée.

— Moi! qu'importe!...

— C'est nécessaire...

— Allons donc!...

— Jamais je ne consentirais...

— Pourquoi?

— Vous le savez bien...

— C'est alors à vous à solliciter... Pour moi j'aimerais autant être sous votre surveillance que sous celle d'une autre... Je m'imagine que je serais plus libre, que vous me puniriez peu... Vous auriez sans doute les égards que l'on doit avoir pour une ancienne amie.

— Une amie!

— Ne l'ai-je pas été jadis ton amie, Simonne?

Ce nom produisit un grand effet sur l'infortunée sœur Marie-Louise. Elle eut comme un gémissement étouffé, puis chancela et s'évanouit.

On devine quelle émotion cet événement causa dans l'atelier... Toutes les détenues se levèrent et s'empressèrent autour de la sœur.

— Que se passe-t-il?... Qu'arrive-t-il?

— Ce ne sera rien, soyez tranquille, dit Nini avec assurance.

— Est-ce bien sûr? demanda la Penaud d'un air farouche.

Nini regarda la détenue avec surprise.

— Après tout, je ne garantis pas... Ça l'a prise tout à coup... Je ne suis pas médecin, moi!

— Elle vous parlait... Que lui avez-vous dit?... Qu'est-ce qui l'a impressionnée ainsi?...

— Rien..

— J'en doute...

— Interrogez-la plutôt...

On avait mouillé les tempes de sœur Marie-Louise, et on était allé chercher du secours à l'infirmerie.

La sœur ne tarda pas à revenir à elle.

A la vue de Nini, elle se couvrit la figure de ses mains, ce qui n'échappa pas à la Penaud. Celle-ci promit d'avoir le mot de l'énigme, mais ce ne fut que beaucoup plus tard qu'elle connut l'histoire de Nini et de Simonne.

Nini, cette grande fille chez qui nous avons déjà constaté presque tous les vices, s'appelait de son vrai nom Ernestine Jacquet. Elle appartenait à une famille dont elle faisait la honte et le désespoir.

Son père, officier de marine très honorable, mais de capacité médiocre, était attaché à une de nos préfectures maritimes de l'Ouest, à l'époque où celle-ci avait à sa tête le vice-amiral de Miran.

M. Jacquet possédait la confiance et l'amitié de son chef avec lequel il avait longtemps navigué. Il lui avait rendu du reste un service signalé.

M. le vice-amiral de Miran était veuf avec une enfant qu'il aimait pardessus tout et qui, du reste, le méritait bien, car c'était la plus adorable créature que l'on pût imaginer.

Simonne de Miran avait été élevée avec la fille de l'officier subalterne. Mme Jacquet, pendant que son mari tenait la mer avec le vice-amiral, avait fait un partage égal de sa tendresse.

Si même elle avait manifesté parfois une préférence, c'était pour Simonne qui était beaucoup plus douce et beaucoup plus docile qu'Ernestine.

Les deux petites filles se considéraient comme sœurs. Elles furent presque étonnées quand, au moment de la nomination de M. de Miran au poste sédentaire de la préfecture maritime, elles durent se séparer.

Simonne alla habiter un superbe hôtel avec son père, alors qu'Ernestine restait dans l'humble logis de ses parents.

Mlle de Miran ne se montra pas plus fière en reprenant son rang, mais Ernestine Jacquet sentit naître en elle un vif sentiment de jalousie.

— D'où vient que Simonne va vivre dans le luxe, d'où vient qu'elle va

être entourée, admirée, pendant que je resterai pauvre et dédaignée?... Elle n'est ni plus belle, ni plus intelligente, ni plus instruite que moi... Je crois même l'emporter sur elle... Ah! pourquoi est-elle la fille d'un amiral et non pas moi?...

Ernestine parlait ainsi à son frère un peu plus âgé qu'elle et qui, élève d'une école navale, avait été récemment promu enseigne de vaisseau.

— Bah! lui répondit celui-ci, Simonne est plus à plaindre que nous... Elle n'a plus de mère tandis que nous en conservons une excellente... Parce qu'elle nous a emprunté un peu de la tendresse de la digne femme à qui nous devons le jour, ce n'est pas une raison pour qu'elle ne jouisse pas de la fortune qui semble lui avoir été donnée en partage comme une faible compensation d'avoir été orpheline de bonne heure...

— C'est bien désagréable d'être pauvre!

— Tout le monde ne peut pas être riche!

— Avoir un nom noble!

— Cela me suffit d'avoir un nom honorable!

— Tu n'es pas difficile, toi...

— Je le suis au contraire, ma sœur... Je préfère le solide à ce qui brille et qui n'est pas d'or...

— Voudrais-tu dire que M. de Miran...

— Oh! non... Le présent et le passé appartiennent à la fois à l'amiral...

— Ne serais-tu pas fier d'être son fils?

— Oui, mais ce n'est pas une raison pour renier mon brave et digne père...

C'était, on le voit, un digne cœur que le frère d'Ernestine.

Celle-ci refusait de se rendre avec sa mère à la préfecture maritime. Il lui fallut, pour ainsi dire, l'ordre formel de M. Jacquet pour qu'elle allât voir son ancienne amie.

Mlle de Miran la reçut avec la plus grande affabilité et lui adressa d'affectueux reproches.

— Ernestine, lui dit-elle avec des larmes dans la voix, tu ne m'aimes donc plus? ..

Mlle Jacquet lui répondit avec un sourire contraint :

— Mais au contraire, mademoiselle!

— Mademoiselle, mademoiselle! Qu'est-ce que cela signifie?

— Nous ne vivons plus ensemble maintenant... Votre père est le supérieur du mien...

— Je vois toujours une sœur en toi...

— Vous êtes bien bonne...

— Tutoie-moi comme jadis, autrement je croirai que tu es fâchée, que tu n'as plus d'affection pour moi...

— Ce serait à tort...

— Quitte ce ton glacial, donne-moi la main... Promets-moi de venir souvent à la préfecture... souvent...

— Je ferai ce qui vous sera agréable...

Ernestine ne pouvait, cependant, tenir rigueur à une amie aussi empressée.

Elle ne tarda pas d'ailleurs à comprendre que ce serait maladroit. Elle cacha dans son cœur tout ce qu'elle éprouvait et se montra aussi gracieuse qu'autrefois avec Simonne de Miran.

Mlle Jacquet se félicita bientôt de sa résolution, car elle trouva quelque agrément à vivre à la préfecture, à se promener dans les équipages luxueux de l'amiral, à avoir sa part dans le respect dont ce haut dignitaire était entouré.

On ne la désignait plus que sous le nom de l'amie de Mlle de Miran, et les femmes des petits fonctionnaires lui faisaient une cour assidue, la considérant comme toute puissante.

Dans les soirées, dans les fêtes, elle eut sa part d'hommages et de compliments.

Ernestine finit par se faire illusion.

— On recherche Simonne parce qu'elle est la fille de l'amiral, moi parce que je plais, se disait-elle...

Peu à peu elle conçut une espérance. Dans cette foule d'adorateurs qui se pressaient autour d'elle, la jeune fille pensa qu'elle finirait par trouver un mari qui mettrait à ses pieds la fortune et le nom que le sort lui avait refusés.

— Moi aussi j'aurai mes voitures, moi aussi je brillerai... Simonne de Miran, tu cesseras de te croire supérieure à Ernestine Jacquet, qui aura une haute position et un nom illustre.

Ernestine, que l'envie aveuglait, se montrait en parlant ainsi d'une injustice rare.

Simonne, en effet, ne songeait nullement à se prévaloir des avantages qu'elle avait sur son amie d'enfance. Douée d'une nature exquise, elle était incapable d'un seul mauvais sentiment et ne cherchait qu'à être agréable à Ernestine, dont elle faisait sans cesse l'éloge.

— C'est drôle, disait l'amiral à sa fille, je n'aime pas beaucoup cette petite créature avec son air précieux et son sourire pincé. Elle ne tient pas de son brave homme de père, qui a le cœur sur la main et que j'ai toujours vu se conduire comme un honnête marin.

— Ernestine est bonne aussi...

— Un je ne sais quoi me dit qu'elle n'a pas grande affection pour toi...

— Elle est peu expansive, voilà tout...

— Enfin, je désire me tromper...

— Vous faites erreur assurément et pour vous punir...

— Ah! tu m'infliges une punition...

— Certainement. Je vous condamne à trouver un mari à ma protégée...

— Par exemple!...

— Vous qui êtes amiral, vous devez savoir que l'on ne raisonne pas quand on est chargé d'un service.

— En voilà une corvée!...

M. de Miran adorait sa fille et ne savait rien lui refuser. Pour lui être agréable, il se mit en quête d'un personnage assez courageux pour épouser une fille sans dot.

Il y a des hasards singuliers. L'amiral, en cherchant un mari pour Ernestine, rencontra un lieutenant de vaisseau qui lui sembla convenir parfaitement à Simonne.

Georges de Mersy avait tout pour lui. Officier d'un bel avenir, il appartenait à une excellente famille et possédait une grande fortune, ce qui ne gâte rien.

C'était une vocation irrésistible qui l'avait entraîné vers la marine où ses ancêtres avaient tenu un rang glorieux.

— Oh! oui, dit le préfet, les Miran peuvent s'allier avec les Mersy. Ce ne sera pas d'ailleurs la première fois et, si je ne me trompe, nous sommes petits cousins...

Il résolut de connaître les dispositions de sa fille. Elles répondirent à ses espérances.

Simonne avait remarqué M. Georges de Mersy dans les bals, dans les fêtes où d'ailleurs il s'était montré fort empressé auprès d'elle. Elle avoua en rougissant qu'il ne lui déplaisait pas.

L'émotion de sa fille fit même croire à l'amiral que le brillant lieutenant de vaisseau occupait déjà une place dans le cœur de la charmante enfant.

— Tiens, tiens, ce n'est pas seulement pour l'avancement que mon jeune homme obtient le choix. Et moi qui me figurais l'avoir découvert... Avant moi Simonne avait jeté son dévolu... Eh bien, tant mieux!

Les choses marchèrent à merveille. De longs préliminaires ne furent pas nécessaires pour que Georges de Mersy devînt le fiancé de Mlle de Miran.

Ce fut Simonne qui annonça à Ernestine son prochain mariage. Ne se doutant pas que son bonheur pût affliger son amie, elle lui fit part de cette nouvelle un peu brusquement.

— Ernestine, devine de qui je dois devenir la femme?...

Mlle Jacquet pâlit sans savoir pourquoi.

— J'ignore...

— Comment, tu ne te doutes pas?

— Non, en vérité...

— Ne t'es-tu pas aperçue que quelqu'un se montrait fort assidu?...

— Je n'ai pas fait attention...

— Eh bien, c'est M. de Mersy que mon tyran de père m'impose et que j'accepte...

Elle s'interrompit soudain.

Ernestine était maintenant livide.

— Que t'arrive-t-il?... Qu'as-tu?...

— Rien... rien...

Georges de Mersy était précisément celui de ses adorateurs sur lequel Mlle Jacquet comptait le plus pour la réalisation de ses rêves.

Elle avait pris des renseignements sur lui et savait parfaitement à quoi s'en tenir sur tout ce qui le concernait.

Elle avait dressé ses batteries et, comme le lieutenant de vaisseau était fort assidu, elle se croyait des chances sérieuses de succès.

Et voilà que Simonne détruisait ses espérances, et voilà que cette jeune fille, si favorisée par le sort, lui volait l'homme auquel elle désirait appartenir!

En réalité, Ernestine s'était fait, jusque-là, illusion sur les sentiments de Georges de Mersy. L'officier avait admiré la beauté de l'amie de Mlle de Miran, avait trouvé de l'agrément dans sa société, mais son cœur était resté libre.

Lorsqu'un de ses parents lui avait dit qu'il pourrait obtenir la fille de son amiral, ses regards s'étaient tournés de ce côté avec plaisir et il n'avait eu rien à oublier, aucun sacrifice à faire.

Mlle Jacquet avait donc tort de croire que Simonne lui causait le moindre préjudice.

Son irritation était cependant des plus vives.

Quand elle rentra chez elle, après son entretien avec Mlle de Miran, son visage contracté exprimait les plus mauvaises passions.

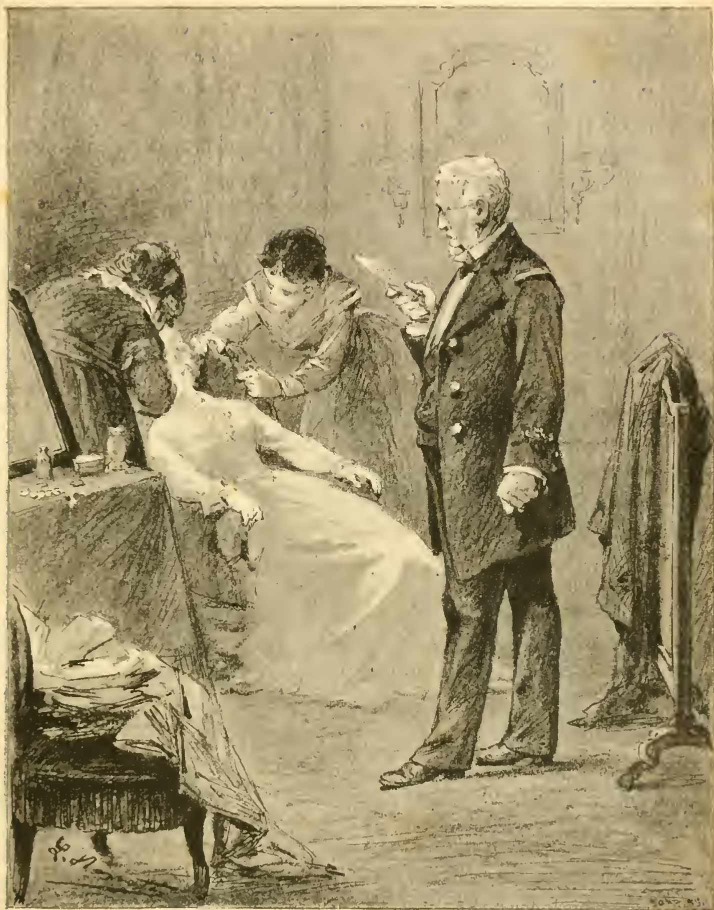
— Oh! je le lui arracherai. Oh! elle ne l'aura pas!... Rien ne me coûtera pour cela... Il faut que je triomphe!...

Le lendemain, il y avait une soirée à la préfecture maritime.

Ernestine tint à y aller pour commencer la lutte.

Elle se para de son mieux pour que ses charmes l'emportassent sur ceux de sa rivale, et elle parvint, en effet, à faire naître un murmure d'admiration quand elle entra dans les salons de l'amiral.

Ernestine était, comme nous l'avons dit, d'une taille assez élevée. Ses yeux étaient noirs et vifs, ses traits réguliers, sa bouche petite. Il y avait peut-être chez elle quelque chose d'impérieux et d'un peu dur; mais elle savait, quand elle le voulait, donner à sa physionomie une expression plus douce.



L'amiral entre. Il prend la lettre... (P. 696.)

Simonne de Miran vint au-devant d'elle avec empressement. Un coup d'œil suffit à Ernestine pour la persuader qu'elle aurait de la peine à vaincre la fille de l'amiral.

Celle-ci, qui eût pu aisément faire choix d'une riche toilette, s'était contentée d'une robe blanche montante. Une fleur était placée dans sa chevelure d'un blond cendré. Elle était ravissante ainsi.

Ernestine comprit-elle réellement que cette toilette était de meilleur goût que la sienne, ou choisit-elle simplement ce prétexte à compliments, mais elle loua fort Mlle de Miran de la manière dont elle s'était habillée. Elle ajouta cependant une réflexion méchante.

— Est-ce que la fille de l'amiral aurait voulu donner à ses subordonnés une leçon de modestie?...

— Non, ma chère Ernestine, tu sais bien que je me suis toujours peu préoccupée de ce que faisaient les autres... Pour ma part, je n'ai jamais aimé le luxe...

— C'est vrai... Il arrive souvent que l'on ne désire pas une chose, parce qu'il vous est aisé de vous la procurer...

— Je ne crois pas que, si j'étais pauvre, je serais autre que ce que je suis...

— Tu n'en sais rien... Le caractère change avec les situations... tout change... La richesse modifie tout et il est nécessaire de ne pas se faire illusion... Telle chose que tu as, tu ne l'as qu'à cause de ta fortune... Tel sentiment que l'on t'exprime ne te serait pas exprimé si tu n'étais pas Mlle de Miran... Il t'est difficile de croire à la sincérité, même pour ce que tu désires le plus qui soit sincère...

— Tu m'effraies...

— Si autour de toi tu voyais ce qui se passe réellement, tu serais moins optimiste, moins indulgente... Tu ne prendrais pas pour de la générosité ce qui n'est souvent que de l'indifférence, pour de l'amour ce qui est le résultat de bas calculs...

— Tu m'expliqueras plus clairement...

— Quoi donc?...

— Tes allusions... tes conseils de méfiance... Tu as appris quelque chose... M. de Mersy?...

— Moi, je parle en thèse générale...

— Je t'en supplie, ne fais pas naître en ce cas le doute et l'inquiétude dans mon cœur, qui ne demande qu'à croire, qu'à avoir confiance!...

Ernestine affecta un air de commisération, mais Simonne ne put lui demander de nouvelles explications. Ses devoirs de maîtresse de maison la réclamaient. Elle dut s'éloigner pleine de trouble et d'angoisses.

Mlle Jacquet chercha alors à causer avec le fiancé. Avec lui, elle joua un tout autre rôle.

Était-ce dans sa jalousie, dans sa colère, que cette jeune fille puisait ses inspirations vraiment diaboliques?...

Elle réussit dans cette soirée à enlever à son amie sa tendre confiance en M. de Mersy. Quant à celui-ci, elle lui déclara qu'elle l'aimait!...

LXX

LA FUITE

Ernestine mentit lorsque, dans une scène admirablement jouée, dans une explication amenée avec adresse, elle fit à M. de Mersy tout étourdi un tendre aveu. Les projets qu'elle avait fondés sur lui, elle les eût tout aussi bien fondés sur un autre, s'il lui eût semblé devoir obtenir sa préférence.

Le jeune homme crut se trouver en présence d'une victime. Sans être fat, il s'imagina qu'il avait fait une conquête que l'annonce officielle de son mariage faisait dévoiler.

Cette conquête était, à la vérité, embarrassante ; toutefois, il était difficile de la repousser entièrement.

Georges de Mersy donna quelques conseils, mais il était lui-même bien ému, tandis que cette jolie créature fixait sur lui ses regards pénétrants.

Quand il cherchait à échapper à ce feu dont il comprenait le danger, il voyait les rondeurs d'un sein que la douleur semblait oppresser.

Il quitta précipitamment Ernestine, non sans lui avoir pressé la main d'une manière très tendre, et il se promena assez agité dans les salons.

Il ne retrouva guère le calme auprès de Mlle de Miran. Celle-ci lui posa diverses questions inspirées par les soupçons qu'Ernestine avait fait naître en elle. Georges y répondit de son mieux et réussit à satisfaire sa fiancée, mais lui, il resta à se demander ce qui se passait en son âme.

La réflexion dicta au lieutenant de vaisseau une ligne de conduite fort sage ; toutefois on sait que les résolutions sages ne sont pas toujours irrévocables. Ce sont même à celles-là que, le plus souvent, on ne reste pas fidèle.

Deux ou trois jours après, Ernestine reçut une lettre dans laquelle Simonne la priait de venir à la préfecture.

Mlle de Miran croyait avoir une bonne nouvelle à faire connaître à son amie. L'amiral avait trouvé un parti pour elle.

Il s'agissait d'un capitaine de frégate qui venait d'être attaché, dans un emploi sédentaire, à un grand port de l'Océan, et qui n'était pas éloigné de choisir une compagne.

C'était un loup de mer, mais pas du tout farouche. Il approchait de la cinquantaine, et n'avait pas été trop dégradé par les flots.

M. Maunin passait pour un très brave homme. Il était connu des deux jeunes filles, qui avaient remarqué son humeur enjouée.

Ernestine l'avait déclaré à Simonne, un jour, fort sympathique et celle-ci, sans penser à rien, lui avait dit en riant :

— Il est garçon... Le prendrais-tu pour mari?

— Pourquoi pas? avait répondu Mlle Jacquet.

— Il a trente ans de plus que toi.

— Qu'importe!... J'ai entendu dire que ce n'étaient pas les plus jeunes époux qui faisaient le bonheur... au contraire...

Ces propos étaient restés, dans la mémoire de Mlle de Miran, et, lorsque son père lui avait parlé de M. Maunin, elle avait frappé joyeusement des mains.

— Ah! c'est bien curieux...

— Que signifie?

Elle raconta la réponse que lui avait jadis faite Ernestine.

— Tant mieux! dit le préfet. Cela prouve que je n'ai pas la main trop malheureuse. Voilà deux fiancés que je trouve et ils plaisent. Car enfin, ma Simonne, le tien est de ton goût aussi, n'est-ce pas?

La chère enfant baissa doucement les yeux.

— Tu l'aimes?

M. de Miran lui saisit la main.

— Oh! si cela n'était pas!

Elle leva ses yeux pleins d'un doux rayonnement.

— Cela est, père adoré; Georges est bien l'époux de mon choix.

— Et il te rendra heureuse, je le jure... Autrement il aura affaire à moi...

— Je suis sûre de lui.

Ernestine ne tarda pas à être annoncée. Quelle fut la déception de Mlle de Miran, en la voyant accueillir plus que froidement la perspective de cette union.

— C'est ce même M. Maunin dont tu pensais tant de bien.

— Il est vrai, mais...

— Tu as changé d'avis?

— Je n'avais pas parlé sérieusement.

— Je le regrette...

— Qu'est-ce que cela te fait?

Ernestine avait dans la voix une sécheresse qui étonna Simonne.

— Si tu ne m'intéressais pas, je ne me serais pas occupée de toi.

— Je te suis très reconnaissante... d'avoir découvert... exhumé M. Maunin.

Elle eut un éclat de rire railleur et répéta :

— M. Maunin... C'est trop fort!

Mlle de Miran était navrée de l'attitude de son amie.

Ernestine avait pris un air farouche.

— Pauvre fille sans dot! murmurait-elle, voilà ce que l'on trouve assez bon pour toi : un vieillard! A celles qui ont de l'argent, à celles que le hasard de la naissance a favorisées, toutes les joies. Envers les autres, on est toujours trop généreux!... Heureusement, elles sont capables de lutter. Heureusement elles ne s'inclinent pas, soumises, et savent résister à l'injustice du sort... Ah! cela m'enlève tout scrupule... J'agirai, j'agirai...

Simonne ne comprit qu'imparfaitement ce langage. Elle n'y vit pas une allusion directe et ne sentit pas la menace dont elle était l'objet.

Une idée lui vint soudain. Elle saisit la main de Mlle Jacquet.

— Est-ce que tu en aimes un autre?

Ernestine regarda fixement et dit :

— Oui... c'est cela... oui...

En parlant ainsi, il y eut dans sa voix un tel accent de défi, sur son visage une telle expression, dans son œil un éclair si sauvage, que Simonne éprouva de l'effroi.

Elle eut, cette fois, comme un soupçon de la vérité; mais Mlle Jacquet eut peur tout de suite d'être allée trop loin.

— Simonne, fit-elle, tu es ma seule amie... tu seras ma confidente...

L'amiral ne s'était pas cependant borné à parler à sa fille de M. Maunin. Comme il n'avait pas l'habitude de marcher par quatre chemins, il s'était empressé de prévenir M. Jacquet.

— Hein! Que pensez-vous de ce prétendu pour votre progéniture?...

— Maunin est un excellent homme.

— Il a été, parbleu, à l'école navale avec vous.

— Non, il est plus jeune...

— Ce mariage me fera beaucoup de plaisir...

— Et à moi aussi, mon amiral...

— Allez donc l'annoncer à votre femme... Simonne s'est chargée de le dire à votre fille...

— J'ai ici un travail pressé...

— Vous le ferez demain... Que diable, on ne case pas sa fille tous les jours!

Mme Jacquet montra moins d'enthousiasme que son mari.

— M. Maunin a au moins trente ans de plus que notre enfant...

— Il paraît ne pas en avoir dix...

— Être et paraître, ce n'est pas la même chose... D'ailleurs, l'amiral le veut...

— Il ne peut avoir la prétention d'imposer sa volonté... Ce n'est pas une affaire de service...

— Je le connais, s'il a décidé que ce mariage aura lieu, il faudra bien...

— Nous allons voir, avant tout, ce que pense Ernestine...

On pourrait croire que celle-ci, après ce qui s'était passé entre Simonne et elle, devait refuser absolument le mariage qui lui était proposé..

Eh bien! il n'en fut pas ainsi.

Dans le trajet de la préfecture à son domicile, se doutant de ce que ses parents étaient prévenus, elle avait réfléchi et conçu tout un plan.

Mlle Jacquet avait résolu de ne pas faire de réponse formelle et de gagner du temps. Elle voyait dans ce qui se passait quelque chose qui pouvait servir ses projets.

Elle se borna donc à demander à réfléchir et, quand son père insista pour qu'elle se prononçât vite, elle évita de le heurter. Elle comprenait d'ailleurs que M. Jacquet voulait déjà ce que voulait M. de Miran.

— Pour lui, pensait-elle, la discipline va jusque-là!... Comme je me moquerai de tous ces gens!...

Dans une réunion qui eut lieu le jour suivant, elle eut occasion de causer avec Georges de Mersy.

Elle joua très bien avec lui le désespoir le plus absolu.

— Vous savez, lui dit-elle, qu'on veut me sacrifier.

— Comment?

— On veut me faire épouser un homme que je n'aime pas... Oh! je suis doublement malheureuse!

— Mademoiselle!...

— Non seulement je vois celui que j'aime s'unir à une autre, mais on cherche à m'imposer cette torture d'être à un homme pour qui je ne saurais éprouver que de la répugnance.

— Est-ce possible?

— Et je suis seule sans défense...

— Ah! s'il s'agissait de vous protéger... je risquerais volontiers ma vie.

— Vous êtes bon, je le sais... vous êtes généreux aussi... Je n'aurais besoin ici que d'un concours moral, et c'est le seul que vous ne puissiez pas, que vous ne vouliez pas m'accorder...

— Que je ne veux pas?...

— Dans la situation où vous vous trouvez, vous craindriez de vous compromettre...

— Et vous, ne vous compromettrais-je pas?

Elle eut un sourire étrange.

— Cela ne me ferait rien, Georges.

Elle le laissa sur ces paroles. Le jeune homme ne savait plus que penser de cette singulière créature. Toutefois, il est évident qu'elle produisait sur lui une impression profonde.

Elle ne lui avait pas fait connaître le nom de celui à qui elle disait qu'on avait l'intention de la sacrifier. Quand il sut que c'était M. Maunin, il éprouva de la colère.

— Mais il est trop âgé pour elle!...

Il lui sembla qu'il haïssait ce prétendu et que, s'il trouvait une occasion de lui chercher querelle, il ne la manquerait pas.

L'image d'Ernestine ne tarda pas à être sans cesse présente à son esprit. Elle fit bientôt pâlir celle de sa radieuse fiancée. Et cependant il ne croyait pas moins aimer celle-ci...

Il laissa fixer à une époque assez rapprochée son mariage avec Mlle de Miran. Il ne cessait pas d'aspirer de s'unir à un ange, tout en laissant un démon s'emparer de son cœur.

Mlle Jacquet avait été obligée d'expliquer à Simonne l'émotion qu'elle avait manifesté quand cette dernière lui avait parlé de M. Maunin. On se rappelle qu'elle avait avoué son affection pour un autre.

Elle ne revint pas sur cet aveu et poussa l'audace jusqu'à faire un portrait de son amant en termes qui pouvaient s'appliquer à M. de Mersy.

— Et le nom de cet heureux mortel? demanda en souriant Mlle de Miran.

— Je ne puis encore te le dire, mais tu le sauras plus tard, je te le jure...

— Pourquoi ce mystère avec ton amie?

— Ce n'est pas pour moi que je me tais, c'est pour lui.

M. Maunin avait été admis par les parents d'Ernestine à lui faire la cour. Elle l'accueillait avec froideur, mais cependant sans trop accentuer son éloignement.

Mlle Jacquet fut très irritée quand elle apprit que le mariage de Simonne devait avoir lieu prochainement.

— Il faut maintenant agir vite, fit-elle.

Le soir même, Georges de Mersy reçut une lettre...

Pendant ce temps-là, Mlle de Miran faisait ses préparatifs. La fille d'un vice-amiral, à la tête d'une des cinq grandes circonscriptions maritimes de la France, ne peut contracter une union sans avoir de grandes préoccupations. Simonne n'avait pas de mère. Il fallait qu'elle songeât elle-même à bien des choses. Les modistes et les couturières sont plus absorbantes qu'on ne le croit. Deux voyages à Paris furent nécessaires.

Simonne les effectua avec Mme Jacquet, qui l'aida de ses conseils et qu'elle vit beaucoup plus qu'Ernestine. Quant à son fiancé, elle eut avec lui peu d'entrevues. Lui aussi prétendait avoir des affaires à régler.

— Vous aurez toute la vie pour vous retrouver ensemble, dit l'amiral à sa fille, qui se plaignait d'être un peu délaissée.

Le grand jour arriva enfin. La cérémonie devait avoir lieu à midi. Elle

s'annonçait comme très brillante, car un grand nombre d'invitations avaient été lancées.

De plus, la curiosité générale avait été surexcitée. Les personnes qui n'avaient pu admirer la corbeille savaient qu'elle était très luxueuse. On voulait voir la toilette de la mariée et celle des autres dames dans cette fête à laquelle participait le triple élément militaire, maritime et civil. A la mairie, à l'église, les brillants uniformes ne feraient pas défaut.

Le bal qui devait avoir lieu le soir serait certainement féerique.

A la préfecture maritime, on s'occupe des derniers apprêts. Mme Jacquet surveille la toilette de la mariée.

Certes, jamais jeune fille ne fut plus digne de porter la blanche robe, les fleurs symbole d'innocence et de pureté.

Elle sera bien belle, Simonne, au pied de l'autel, demandant à Dieu de consacrer son amour, tandis que l'orgue fera entendre son chant mélodieux et grave.

Cependant, une préoccupation nouvelle trouble Mlle de Miran; elle a une idée qui la poursuit.

Georges n'est pas encore venu. Ernestine ne s'est pas montrée.

Plusieurs fois, elle a interrogé Mme Jacquet au sujet de l'absence de sa fille. La femme de l'officier de marine répond :

— Ernestine n'est jamais prête. Il lui faut un temps infini pour se préparer... Néanmoins, elle a tort... Elle m'avait promis hier d'être vite ici... Ce matin, je suis partie de si bonne heure que je ne l'ai pas vue... Dois-je la faire chercher?...

— Non, non, ne la dérangez pas...

Tout est prêt. L'heure est sur le point de sonner... On apporte une lettre à Simonne qu'un pressentiment agite.

— L'écriture d'Ernestine!

Elle décachette et lit la lettre qui lui semble tracée en caractères de feu.

La fille de l'amiral pousse un cri de douleur. Elle tombe comme foudroyée.

— Qu'y a-t-il?... Que se passe-t-il?...

On s'empresse autour d'elle. L'amiral entre. Il prend la lettre. Voici ce qu'elle renfermait :

« Simonne,

« Je t'avais promis de te dire le nom de celui que j'aimais... Ce nom est celui de Georges de Mersy.

« Grâce à ton rang, grâce à ta fortune, tu l'emportais sur moi... Tu étais ma rivale heureuse.

« Tandis qu'on préparait ton bonheur, on me condamnait à la pire des



Le frère d'Ernestine avait tué Georges d'un coup d'épée en pleine poitrine. (P. 700.)

existences... Était-ce juste, cela, que tu eusses tout et que moi je n'eusse que le désespoir?...

« L'amour a réparé l'injustice du sort. Au moment de devenir ton époux, Georges s'est interrogé et il a découvert qu'il ne t'aimait pas, que c'était moi qu'il aimait...

« Nous partons ensemble... Nous serons déjà loin quand tu liras ces lignes...

« Ne m'accuse pas de trahison, Simonne... Je suis plus loyale en te prenant ton fiancé que si je prenais ton mari...

« Ce qui t'arrive aujourd'hui n'est pas irréparable. Mlle de Miran trouvera toujours quelqu'un pour la mener au pied de l'autel.

« Et si le bruit que va causer notre fuite éclabousse l'honneur de l'une de nous, ce sera le mien et non le tien qui souffrira.

« Mais je m'en moque.

« Adieu,

« Ernestine Jacquet. »

M. de Miran devint pourpre à cette lecture. Il crispa les poings avec rage, et resta, lui aussi, comme anéanti.

LXXI

DE CHUTE EN CHUTE

Ernestine et Georges de Mersy s'étaient embarqués pour l'Angleterre.

Le jeune homme appartenait tout à fait maintenant à Mlle Jacquet.

Elle n'était plus avec lui la jeune fille timide à qui la douleur de le voir s'unir avec une autre avait arraché un aveu.

C'était une amante passionnée et tyrannique, car, pour mieux s'assurer sa conquête, elle s'était livrée à lui. Elle avait compris que chez Georges il n'en serait pas comme chez certains hommes en qui la possession tue l'amour.

Ce n'était pas un libertin que ce loyal marin. Il fallait lui donner de sérieux prétextes pour faire taire sa conscience. Il était nécessaire qu'il crût réparer des torts pour qu'il manquât à des engagements sérieux.

Elle s'abandonna sans regret, s'étant fait désirer avec ardeur, et lui disant :

— Prends-moi, je serai au moins à toi avant elle !

Il était tombé dans ses bras ouverts ; mais elle les avait si bien refermés qu'il n'avait pu en sortir.

— Non, non, s'était-elle écriée quand elle l'avait vu presque vaincu, tu ne seras pas l'époux de Simonne. Tu m'appartiens et je te garde... Fuyons !

Il était enivré par cette sirène, comme fou.

Elle réussit à vaincre ses derniers scrupules juste la veille du mariage.

Le lendemain, au point du jour, ils s'en allaient, elle, ne songeant qu'à son triomphe, lui, essayant de ne pas penser à l'infamie qu'il commettait.

A Londres, Mlle Jacquet n'eut qu'un désir : régulariser sa position, légitimer l'union qu'elle venait de contracter.

La loi anglaise est, on le sait, moins sévère que la loi française. Les difficultés furent vite aplanies; mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, Ernestine eut le sort de Simonne.

Au moment même où elle croyait toucher au but, une heure avant la cérémonie qui devait la faire Mme de Mersy, une catastrophe mit à néant ses espérances.

Deux hommes apparurent.

C'était l'amiral de Miran, c'était le frère d'Ernestine qui, avec l'aide de la police, venaient de découvrir leur domicile.

Ernestine se jeta aux pieds de son frère.

— Grâce! grâce! murmura-t-elle.

L'enseigne de vaisseau ne daigna pas lui répondre.

— Mon amiral, dit-il en montrant Georges, cet homme vous appartient puisque vous me l'avez demandé... Mais c'est le plus grand sacrifice que je puisse faire à mon supérieur, à l'ami vénéré de mon père, au bienfaiteur de ma famille!

M. de Miran voulut frapper de son gant M. de Mersy. Celui-ci arrêta son bras.

— C'est inutile, monsieur, fit-il, je vous comprends et je suis à vos ordres.

Ernestine eut un cri.

— Ne te bats pas, Georges, je t'en supplie!

— Tu vois bien que c'est impossible!...

— Attends du moins à demain.

— Il faut, dit M. de Miran, que la rencontre ait lieu immédiatement. Nous ne pouvons nous constituer les gardiens de gens qui pourraient encore fuir.

Ce fut avec un suprême dédain que l'amiral prononça ces paroles.

— Je n'ai jamais reculé devant une affaire d'honneur, monsieur! s'écria Georges.

— Vous en êtes cependant capable!...

— Vous ne le croyez pas, car vous m'avez vu à l'œuvre devant l'ennemi... Vous êtes toutefois mon amiral, mon chef jusque sur cette terre étrangère...

— Je suis un père justement irrité contre le misérable...

— Assez d'insultes!... Je suis à vous...

Ernestine se cramponna à M. de Mersy.

— Je ne te quitte pas!

— Laisse-moi...

— Si tu meurs, je mourrai avec toi...

— Je t'en supplie!...

Il la repoussa et elle se laissa tomber haletante et brisée sur un fauteuil.

Un instant après, elle entendit le roulement des voitures qui s'éloignaient. C'était Georges de Mersy qui partait avec ses adversaires...

— Oh! dit-elle, je ne le verrai plus!...

Elle le revit bien, mais mort.

Son amant ayant blessé assez grièvement l'amiral, le frère d'Ernestine avait pris la place de ce dernier et avait tué Georges d'un coup d'épée en pleine poitrine.

Le désespoir de Mlle Jacquet fut horrible en présence du cadavre. Elle pouvait bien s'accuser de cette fin lamentable!...

Sa rage égalait sa douleur.

Simonne avait pris sa revanche!...

— Elle est bien vengée!... murmurait Ernestine. Malheur à elle si je la retrouve dans la vie!

Mlle Jacquet tint à assister aux obsèques de Georges. Elle suivit son corps vêtue de deuil comme une veuve.

A son retour chez elle, elle trouva son frère.

— Misérable! Que venez-vous faire ici?...

— J'espère que vous allez me suivre, répondit froidement l'enseigne de vaisseau, rentrer avec moi dans la maison de nos parents.

Elle le regarda d'un air moqueur.

— Ah! vous avez compté là-dessus?

— Certainement.

— Quel moyen auriez-vous de m'y obliger?...

— Quel moyen?

— Ne cherchez pas... Il n'en est pas sur la terre... Personne n'a le droit de m'infliger le supplice d'habiter sous le même toit qu'un assassin.

— Un assassin!...

— Ne l'êtes-vous pas?... N'avez-vous pas donné la mort à celui qui allait être mon époux?

— Je me suis loyalement battu... Et puis ne devais-je pas venger l'honneur de la famille?...

— Allons donc! Georges de Mersy devait tout réparer en me donnant son nom. Si vous aviez tenu tant que ça à notre honneur, vous auriez laissé faire. Vous avez préféré vous montrer irrité pour plaire à l'amiral, pour avoir des droits à l'avancement.

— Ne m'insultez pas!

— Je vous parle comme il me plaît... Vous êtes un gredin ou un imbécile!...

Plein d'irritation, il leva la main sur elle.

— Frappez-moi, vous en êtes bien capable!...

Il se calma subitement.

— Après tout, que me font vos injures?... Quoi que vous en disiez, je tiens à ce que vous n'élargissiez pas la tache... Je ne veux pas que vous meniez l'existence d'une fille perdue...

— C'est ce que vous craignez?

— Oui...

— Eh bien, vous verrez...

— Que signifie?...

— Vous le saurez plus tard...

Il la saisit au poignet.

— Ernestine, je te tuerai comme j'ai tué celui qui t'a enlevée.

— Tant mieux, car la justice me vengera!...

— Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir... Si vous n'acceptez pas de me suivre de votre plein gré, j'emploierai la force... En attendant, vous serez surveillée. Ne songez pas à m'échapper.

Ernestine resta seule; on eût dit une lionne blessée. Des cris rauques s'échappaient de sa poitrine.

— Surveillée!... Prisonnière!...

Elle ne tarda pas à s'assurer que son frère avait dit la vérité. Il lui était interdit de sortir. Un policeman s'était établi en permanence dans la maison où elle habitait.

Heureusement pour elle, Ernestine était fort bien avec les gens qui lui avaient loué l'appartement garni qu'elle occupait. Elle implora leur appui pour qu'ils l'aidassent à s'enfuir.

Ce fut à la nuit tombante qu'elle réussit à s'échapper. On lui avait fait revêtir un costume de servante.

Son propriétaire avait un frère qui tenait une grande taverne. Ce fut là qu'on la conduisit et là que Mlle Jacquet trouva un asile.

Ernestine commença en cet endroit son existence de courtisane. Cette taverne était assez malfamée. Elle n'y choisit pas moins un amant.

C'était un Anglais brutal et querelleur. Il la battait, mais elle ne s'en félicitait pas moins de l'avoir rencontré.

— C'est encore une atteinte à l'honneur des Jacquet!...

Du reste, cet homme, malgré ses défauts, l'aimait peut-être autant que de Mersy. Il finit tragiquement, lui aussi, tué dans une partie de boxe.

Dégoûtée de Londres, Ernestine partit pour Paris. Elle avait réussi à cacher ses traces à sa famille. D'ailleurs, maintenant, elle était majeure et échappait à l'autorité paternelle.

Ernestine alla habiter le quartier latin. Ce fut là que l'on commença à l'appeler Nini.

Nini passait pour bonne fille, pas du tout bégueule. Tous ceux qui voulaient d'elle étaient ses amants. Elle se livrait avec frénésie au plaisir.

— Mon frère aura fort à faire le jour où il voudra les transpercer tous !...

Habituée d'un bal d'étudiants, elle pinçait très bien le cancan. Elle devint même une des étoiles chorégraphiques de l'endroit. A son surnom de Nini, on ajouta bientôt celui de la *Chahuteuse*.

Les journaux parlaient d'elle comme des Pomaré et des Mogador. Cela la remplissait de joie.

— Quel dommage que mon frère ne sache pas que c'est moi qui ai une si grande réputation !

Elle lui écrivit pour le lui apprendre.

Dans sa lettre, elle lui disait :

« Vous voyez que votre crime a été inutile et qu'il ne m'empêche pas de vous déshonorer. Je suis non seulement une fille perdue, mais une fille de joie dans toute l'acception du mot.

« Je ne me donne plus par amour, mais pour de l'argent. C'est celui qui me paie le plus cher qui dénoue ma ceinture. »

Elle signa : Ernestine Jacquet, dite la *Chahuteuse*.

Elle sut que son frère, à la suite de cette lettre, vint à Paris et passa plusieurs jours à la chercher.

Elle eut peur qu'il ne tînt sa promesse et qu'il ne lui infligeât le châtiment dont il l'avait menacée. Elle se cacha pour l'éviter.

Pendant ce temps-là, elle aima un soldat, mais il était dit que tous ceux qui contracteraient avec elle une liaison de quelque durée finiraient mal.

Ernestine ayant fait choix d'un officier pour succéder au soldat, celui-ci se vengea en tirant un jour sur son supérieur un coup de fusil.

Arrêté, traduit en conseil de guerre, condamné à mort, le malheureux finit devant un peloton d'exécution. L'officier n'avait pas, lui non plus, survécu à sa blessure.

Ernestine passa deux ou trois mois avec un jeune homme qui était un ami de son frère.

Elle l'interrogea à différentes reprises sur ce dernier et ajouta qu'elle le connaissait, tout en cachant soigneusement le lien de parenté qui existait entre eux.

L'amoureux étant obligé de la quitter pour retourner à la ville où la famille Jacquet habitait, Ernestine lui avait dit avant son départ :

— N'oubliez pas de faire à l'enseigne de vaisseau Jacquet bien des compliments de la part de Nini la *Chahuteuse*. Ajoutez qu'elle aime toujours à s'amuser et à faire la noce.....

Le naïf jeune homme eut le malheur de faire la commission devant témoins, l'enseigne de vaisseau lui jeta son cigare à la figure.

Une rencontre eut lieu et, si l'imprudent échappa à la mort, il n'en reçut pas moins une balle dans le côté qui mit ses jours en danger et le fit rester longtemps sur un lit de douleur.

M. Jacquet repartit pour Paris, et cette fois sa sœur jugea utile de se réfugier à Marseille.

Nous l'y avons vue menant une existence de désordre, donnant libre carrière à ses instincts pervers.

Sa fatale influence sur la destinée de ses amants s'exerça encore. Un négociant, après avoir dépensé beaucoup d'argent avec elle, recourut au suicide, se trouvant à la veille de la faillite.

Félix, en sortant de ses bras, fut arrêté et injustement accusé d'avoir participé à ce vol dont Paula était également innocente.

La mort ou le déshonneur, telle était l'issue de ses amours!...

Nous avons raconté comment Nini avait été arrêtée à son tour. Elle avait, comme Malvina, dépouillé un amant de passage.

Le magistrat chargé de l'interroger lui dit :

— Vous avez un autre nom que celui de Nini?

— Oh! certainement... Mes parents sont très honorables.....

— Vous voudriez leur cacher l'action que vous venez de commettre?

Elle répondit vivement :

— Je préfère au contraire qu'ils sachent...

— Vous espérez que les renseignements qu'ils fourniront sur vos antécédents seront susceptibles d'atténuer votre faute...

— C'est cela...

Elle donna exactement le nom et l'adresse de son frère, car son père était mort depuis peu. La honte de sa fille avait certainement hâté sa fin.

La fille Jacquet fut presque contente de s'entendre condamnée à treize mois de prison.

— Que pensera-t-il de cette nouvelle atteinte portée à l'honneur de la famille?...

Nous savons le reste : son hostilité avec Paula, sa mise au cachot, puis sa rencontre avec la sœur Marie-Louise dans laquelle elle avait reconnu Simonne.

Il nous reste à expliquer comment la fille de l'amiral avait pris le voile bleu des sœurs de Marie-Joseph.

Il est facile de comprendre quel bruit avaient causé dans le chef-lieu de la préfecture maritime la fuite de M. de Mersy et d'Ernestine et le départ de M. de Miran à la recherche des coupables.

On plaignait sincèrement Simonne, victime d'une trahison infâme. On

l'admira quand on la vit s'installer au chevet de son père et veiller nuit et jour l'amiral, que son adversaire avait gravement atteint.

La jeune fille avait le cœur brisé.

M. de Miran, oubliant son mal, essayait parfois de la consoler :

— Tu en aimeras un autre, un autre t'aimera.

Elle secouait doucement la tête :

— Je n'aimerai plus que vous, mon père.

Simonne avait renoncé à tout : au bonheur, à l'amour!... Elle considérait la vie comme finie pour elle, bien qu'elle n'eût pas succombé à l'excès de la douleur qu'elle avait éprouvée en lisant la lettre d'Ernestine Jacquet.

M. de Miran demanda à être relevé de ses fonctions de préfet maritime.

Sa santé restant chancelante, il alla habiter une propriété qu'il possédait près de Saint-Germain-en-Laye. Ce fut là qu'il mourut dans les bras de son enfant, avec le chagrin de la laisser sans appui sur la terre.

La seule parente qu'avait encore Simonne était une sœur de sa mère qui faisait partie des religieuses de Marie-Joseph et qui accourut auprès de l'orpheline pour la consoler.

Simonne interrogea sa tante sur ce qu'elle avait à faire dans les prisons de femmes.

— De même que d'autres religieuses luttent contre la maladie du corps, nous luttons contre la maladie de l'âme. Nous sommes d'humbles servantes du Seigneur, mais nous avons parfois la consolation de ramener au bien des brebis égarées. Notre rôle devient beau alors, car nous faisons notre salut en sauvant les autres...

La tante de Simonne vanta si bien la mission qui était confiée à son ordre, que la jeune fille éprouva le désir d'en faire partie.

On accepta avec enthousiasme la fille de l'amiral, qui prononça ses vœux avec ferveur, promettant à Dieu de se consacrer tout entière à son œuvre de rédemption. Hélas! elle ne tarda pas à s'apercevoir que la tâche qu'elle avait acceptée était fort ingrate...

On l'avait placée à Saint-Lazare, prison où le mouvement des détenues est très grand, où les peines relativement courtes rendent les conversions moins aisées que partout ailleurs.

Sœur Marie-Louise vit que les sœurs sont plutôt des gardiennes que tout autre chose. Le règlement les enserre, elles aussi ; elles n'ont guère qu'à le faire respecter. Elle comprit que sa tante l'avait trompée ou s'était exagérée elle-même l'importance de ses fonctions.

Son opinion ne se modifia guère quand, de Paris, elle eut été envoyée à Montpellier, où la fatalité devait la mettre en présence de la femme qui était cause de tous ses malheurs.



La Bohémienne ne parut pas même m'entendre. (P. 711.)

LXXII

LE DIMANCHE

Rien n'est plus triste que le dimanche à la maison centrale. Dans la semaine, le mouvement des ateliers fait ressembler, en quelque sorte, la prison à une manufacture.

On comprend la vérité de cette définition. « Les maisons centrales sont des manufactures où les ouvriers ne sont pas libres. »

Les détenues peuvent jusqu'à un certain point se faire illusion sur leur sort et celles qui appartiennent à la classe laborieuse ne pas trouver grand changement à l'existence qu'elles mènent.

Les distractions sont rares, au contraire, dans le jour consacré au repos. Les catholiques vont à la messe et assistent aux offices pendant lesquels les élèves de l'école de chant font entendre des cantiques.

Les chanteuses admises au chœur sont généralement des prisonnières menant une bonne conduite. Elles portent, à Montpellier, comme marque distinctive, un cordon jaune.

Le reste de la journée s'écoule dans des lectures faites à haute voix et écoutées avec ennui.

Les promenades au préau sont, il est vrai, un peu plus fréquentes, mais nous avons déjà dit ce que sont ces promenades accompagnées d'un claquement monotone de sabots.

Ernestine Jacquet regretta vivement que le lendemain du jour où, à sa vue, Simonne s'était évanouie fût un dimanche. La détenue n'avait pas, en effet, à se rendre à l'atelier que dirigeait la sœur dont elle était curieuse de connaître l'attitude à son égard.

Mlle de Miran, transportée à l'infirmerie, n'avait plus reparu. Après son indisposition subite une autre sœur avait exercé pour elle la surveillance.

Nini se demandait avec inquiétude si elle la reverrait.

Cette misérable créature avait encore des sentiments de haine à l'égard de Simonne.

— Malheur à elle si je la retrouve dans la vie ! avait-elle dit devant le cadavre de Georges de Mersy.

Elle oubliait qu'elle avait tué le bonheur de la fille de l'amiral pour se rappeler seulement que la mort de son amant avait servi à venger l'injure faite à celle-ci.

— Sans la colère de son supérieur, mon frère se fût contenté de la réparation qu'offrait Georges et qui était la meilleure puisqu'elle consistait à m'épouser. Sans cette fille que j'ai rencontrée sur mes pas, avec laquelle mes parents m'ont elevée, je serais riche, honorée, aimée... Au lieu de cela, j'ai roulé dans la fange, je suis maintenant en prison.

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir toute l'injustice de ce langage.

Simonne loin d'exciter son père à la vengeance, loin de le pousser à se mettre à la poursuite des fugitifs, l'avait au contraire supplié de rester auprès d'elle.

Elle avait pleuré Georges de Mersy quoiqu'il eût été bien coupable envers elle. Cet ange avait même pardonné à Ernestine.

Quel sentiment avait éprouvé la sœur Marie-Louise en se trouvant en face de celle qui l'avait trahie et qui avait osé la regarder d'un air menaçant?..

Elle n'avait pu supporter cette redoutable épreuve. En même temps que ses forces l'avaient abandonnée, sa raison avait éprouvé comme un choc.

A l'infirmerie, le nom d'Ernestine fut sans cesse sur ses lèvres et, pendant toute la nuit, elle eut présents à l'esprit le visage pâle et le regard enflammé de son ennemie.

Elle entendait sa voix sèche et dure lui répéter :

— N'ai-je pas été ton amie, Simonne?

C'était d'un ton suppliant que Marie-Louise lui avait demandé de solliciter son changement d'atelier.

Elle s'y était refusée.

La religieuse devait-elle subir le supplice de la revoir?

Mlle de Miran eut d'abord l'idée de demander qu'on éloignât d'elle la fille Jacquet, mais il eût fallu fournir des explications.

Or, Simonne avait obtenu de la supérieure générale des sœurs de Marie-Joseph que son nom et son histoire fussent soigneusement cachés. Elle avait voulu éviter d'être l'objet d'une curiosité indiscrète.

Seule, la supérieure de Montpellier connaissait quelques particularités de l'existence de Marie-Louise. Celle-ci lui eût confié son alarme.

Malheureusement, la supérieure venait de partir pour la maison-mère où elle avait été appelée. Elle était remplacée dans ses fonctions par la sœur assistante dont les allures brusques inspiraient quelque effroi à Simonne et, en tout cas, ne la prédisposaient pas à des confidences pénibles.

— Mon Dieu, fit la pauvre jeune fille, quelle est l'utilité de cette nouvelle épreuve?

Il y eut ensuite chez Simonne, un sentiment de révolte.

Pourquoi s'effrayait-elle de la présence d'Ernestine?.. Pourquoi songeait-elle à l'éloigner ou à lui céder la place?...

Laquelle des deux était la coupable?... Laquelle des deux se trouvait en présence de l'autre dans une position humiliée et pénible?

Tandis que la fille de l'amiral portait la livrée de la charité, la fille Jacquet portait celle de la honte. L'une exerçait une mission bienfaisante, l'autre subissait une peine pour vol.

Mlle de Miran releva la tête. Le sang de l'amiral se réveillait en elle.. Elle regrettait l'émotion profonde qu'elle avait manifestée à la vue d'Ernestine et la défaillance qui avait suivi.

Elle laissa donc ignorer à tout le monde les motifs de son indisposition

et, dans ses prières, elle implora la force et le courage de celui qui pouvait seul lui venir en aide.

Cette journée du dimanche fut d'ailleurs marquée dans la maison centrale par divers incidents.

Miette y terminait précisément la peine de quinze jours de cachot à laquelle elle avait été condamnée pour ses accusations mensongères à l'égard de Croix-Rouge, la détenue qui servait Mlle Grouvelle.

— Prenez garde de revenir ici, lui dit en lui ouvrant sa cellule la sœur dont elle avait conquis l'amitié.

Miette ne montra pas une joie trop vive de sa sortie.

— Je ferai tout mon possible, mais, si l'on se montre encore injuste avec moi, je ne puis répondre de rien.

— En sa qualité de détenue employée au service général de la maison, elle fut immédiatement adjointe par la sœur assistante à une escouade de balayeuses.

La première préoccupation de Miette fut de s'informer de ce qui pouvait s'être passé pendant son absence. Elle n'avait été tenue qu'imparfaitement au courant par sa geôlière qui avait bien voulu causer quelquefois avec elle.

Que faisait Clémentine?...

Elle sut que sa fille était infirmière et elle en éprouva un sentiment de jalousie, car elle avait, on se le rappelle, désiré ces fonctions.

— Allons! elle réussit toujours, tandis que moi...

Elle s'informa aussi de Paula, mais, celle-ci étant moins ancienne et moins connue dans la prison, elle eut de la peine à obtenir quelque renseignement.

On finit par comprendre cependant qu'elle désignait la détenue qui couchait depuis quelque temps dans la cellule de Mme Lafarge...

— Elle a donc remplacé Basson?

— Non, elle est trop aristocrate, celle-là, pour servir de domestique... C'est seulement une dame de compagnie!

Miette se montra fort irritée.

— C'est trop fort!... Il n'y a de chance ici que pour ce qu'il y a de plus crapule!...

La colère de l'ex-sage-femme l'avait sans doute emportée sur sa raison, car elle avait parlé presque à demi-voix.

La sœur assistante l'entendit et s'empressa de lui infliger une privation de cantine.

Sœur Philomène ajouta :

— Vous êtes incorrigible... Il y a à peine une heure que vous êtes sortie du cachot et déjà vous m'obligez à vous punir.

Miette ayant marmotté quelques paroles, la sœur décida que, pendant la

prochaine récréation, elle resterait immobile dans la cour, le visage tourné du côté de la muraille.

— Je crains fort pour elle qu'elle ne tarde pas à être mise de nouveau en cellule.

Sœur Philomène était prophète.

Peu après cet incident, la mère de Clémentine rencontrait Croix-Rouge et s'imaginait voir sur son visage une expression railleuse. Elle proféra une injure et s'élança sur la servante de Mlle Grouvelle.

Comme la surveillante était à quelque distance, Miette eut le temps de lui donner une paire de soufflets.

— Tiens, attrape!...

La pauvre Croix-Rouge tout étourdie ne songeait pas à se défendre; l'empoisonneuse allait lui donner un coup de pied quand on parvint à la retenir.

— Au cachot!... dit sœur Philomène.

— Ah! je m'en fiche pas mal...

— Vous y resterez cette fois un mois...

— C'est ce que je désire...

On prit cette réponse pour une forfanterie, mais elle était peut-être sincère, car Miette, qui était sortie sans enthousiasme de l'endroit où elle avait passé quinze jours, montra une satisfaction extrême quand elle y fut encore seule.

Elle était particulièrement contente de se retrouver dans la même cellule.

— Si j'eusse tardé, une autre l'eût probablement occupée et on m'eût enfermée ailleurs. Cela n'eût pas fait mon affaire.

Elle écouta un instant pour s'assurer que personne ne viendrait la troubler, puis elle se baissa et, retirant une planche du lit de camp sur lequel elle couchait, elle découvrit une ouverture.

Elle introduisit la main dans cette cachette et murmura avec l'accent du triomphe :

— Tout y est!... Rira bien qui rira le dernier dans la maison centrale!...

C'était le dimanche que Mme Lafarge avait l'autorisation de recevoir la visite de ses parents. Ces entrevues avaient lieu d'habitude de midi à une heure.

Il y eut ce jour-là une sorte de conflit entre l'aîné des cousins de Marie Cappelle et une sœur que la prisonnière désigne, dans ses *Mémoires*, sous l'initiale de sœur Sainte Z...

Il s'agissait d'un sac de bonbons dont sœur Sainte Z... essaya d'empêcher la remise. Le directeur donna, malgré elle, son autorisation.

Cet incident causa une vive impression à Mme Lafarge qui, après le départ de sa famille, écrivit les lignes suivantes :

Mon Dieu! cette journée du dimanche tant désirée, cette heure de midi, rêvée si consolante et si douce, cette halte dans ma douleur, cet instant fugitif qui devait animer le vide de toute une semaine d'isolement et d'attente, mon Dieu! cette réunion avec les miens qui devait retremper mon courage, cet éclat de joie ne sera-t-il donc désormais qu'un prétexte à supplice, qu'une torture ajoutée à mes tortures?... Je ne les verrai jamais seuls!... Je ne leur parlerai jamais sans contrainte! On pèsera les larmes que je verserai dans leurs cœurs; on comptera les baisers qu'ils déposeront sur mon front...

« Si ma conscience laisse échapper son secret dans un cri, ou dans un sanglot, le regard froid d'un tiers sera là pour me rappeler à l'ordre. De quel droit protester de mon innocence? Je suis la chose jugée, la coupable de par la loi!...

« Si c'est la tendresse des miens qui s'oublie, s'ils viennent à me parler d'espoir, le même regard froid et perçant sourira de pitié à leur folle espérance. De quel droit me promettre l'avenir?... Je suis la chose condamnée, je suis la morte à perpétuité!... »

Le soir de ce même jour, Mme Lafarge raconta à Paula et à Basson, assises à ses côtés, qu'une bohémienne lui avait jadis, à l'âge de quinze ans, prédit sa destinée malheureuse.

C'était à Villers-Hellon où, ainsi que nous l'avons dit, elle était née et avait été élevée. La jeune fille rencontra le campement d'une tribu nomade.

Une vieille femme vint à elle, et, portant brusquement la main à sa mante, lui saisissant le bras d'un geste impératif, s'écria d'un ton d'inspirée :

« — Quand le père ne chante plus sur le rebord du nid, dans le nid la couvée souffre et s'alanguit. Le premier deuil est comme la première neige : bien d'autres le suivent... Entre le premier jour d'hiver et le dernier, qu'y a-t-il?... »

La vieille s'arrêta, interrogeant Marie Cappelle de toute la fixité de ses grands yeux caves et noirs...

Marie était glacée...

La vieille reprit :

— Oui, qu'y a-t-il?... Il y a des jours qui ne sont ni des jours de printemps, ni des jours d'automne... Ce qui commence s'achève... Hiver dur, moisson mûre... malheur long, haut renom...

« — Sans rien comprendre à ces phrases paraboliques, disait Mme Lafarge à ses auditrices, elles m'effrayaient; mon cœur battait lourd comme dans la suite je l'ai senti battre aux approches des grandes douleurs.

« La sybille tenait une baguette de noisetier dépouillée de son écorce, à l'exception d'une bande qui s'y enroulait en forme de serpent.

« Au moment où j'essayais de m'enfuir, elle me prit par la main, l'ouvrit

grande au soleil, en suivit les lignes du bout de son bâton, et, sans daigner s'apercevoir de mon trouble, elle continua ainsi :

« — Le soleil ne se couche pas où il se lève... Si la ligne de vie est longue, à deux endroits, je la vois tranchée comme par la serpette du trépas.

« Je repris un peu de courage, et je dis :

« — La ligne de vie est longue : est-ce à dire que je vivrai longtemps?...

« — Les chemins plantés de croix vont loin.

« — Oh! mon Dieu!... me faudra-t-il quitter la France?...

« — Il n'y a pas loin de fortune à misère, de bonheur à désespoir... Après les chaînes d'or, les chaînes de fer... où la prison commence, la patrie finit.

« — Laissez-moi, m'écriai-je épouvantée, c'est assez... vous parlez comme Cagliostro... par pitié, laissez-moi...

« La bohémienne ne parut pas même m'entendre, et regarda ma main plus attentivement encore.

« — Longue vie, longs orages... Lignès de vie et de mort, courant parallèlement, l'une au bonheur, l'autre au néant.

« — Vivrai-je au moins jusqu'à trente ans?...

« — Les enfants, dans leurs désirs, y voient aussi clair que les fous. Ils aiment tous la jeunesse, et cependant écoutez bien : soleil d'été mûrit la foudre ; — soleil d'automne mûrit les fruits.

« Ma frayeur redoublait. Je voulais retenir mes larmes ; elles éclatèrent en sanglots.

« Ma douleur parut un compliment pour la vieille *gipsy*. Adoucissant alors son regard faux et sa voix métallique, elle se mit à chanter quelques couplets rythmés dans une langue étrangère, puis elle fit tourner sa baguette sur sa main, et, coupant une petite branche de la haie, elle me la présenta en disant :

« — Les épines fleurissent... courage... le malheur fleurira aussi... »

Paula et Basson écoutaient avec une attention profonde cette singulière histoire.

Mme Lafarge continua :

« La haute raison de ma mère m'intimidait. Je n'osai lui confier mon aventure. Ce fut dans le cœur de mon grand-père que je courus en déposer le récit.

« Le bien-aimé vieillard se mit à rire, et, par de douces caresses, calma mes frayeurs.

« — Bien sûr au moins, grand-père, lui dis-je en le couvrant de baisers, vous ne me croyez pas condamnée à des malheurs épouvantables?

« — Non, ma fille; et, si tu le permets, je continuerai de voir en toi une

enfant gâtée, plutôt qu'une victime. Rassure-toi : j'ai été heureux ; ta grand-mère a été heureuse ; ta mère et tes tantes ont assez de bonheur aussi pour en répandre autour d'elles ! Quels malheurs aurais-tu donc à craindre, à part les deuils inévitables de la vie et ces petits chagrins que se rêvent les jeunes filles, pour se donner le plaisir de pleurer? Sais-tu ce que c'est que cette vieille sorcière?... Elle voyait le château à dix pas d'elle, et, ta main dans sa main, elle a voulu recommencer les prédictions de Cazotte. Elle t'a traitée en grande dame d'autrefois, sans se douter qu'en ta qualité de bourgeoise d'aujourd'hui tu n'as pas de révolution à redouter.

« — Et ces orages, ces croix, ces épines, qu'est-ce que cela veut dire?...

« — Ces croix et ces épines demandent du pain et un abri, voilà tout. Je vais envoyer à souper à la rusée sibylle, et lui faire ouvrir une grange... et demain elle aura trouvé un oracle qui te promettra la richesse, la puissance et la félicité.

« Les paroles de mon grand-père me parurent plus sensées que les sentences de la bohémienne. J'y crus ; seulement, comme j'avais quinze ans et de l'imagination, je piquai la branche d'épines sur le premier feuillet de mon album, et j'écrivis dessous un vers admirable de Schiller, dont je ne me souviens plus. »

« Plus tard, la petite branche et l'album ont reposé sur ma table à écrire du Glandier... Plus tard, hélas! album et oracle ont été vendus à la criée, avec mes pauvres dépouilles, au profit de je ne sais qui [1] ... »

Marie Cappelle dit d'une voix vibrante :

« — Tout ce que les hommes ont pu me prendre, ils me l'ont pris... Silence!!! Celui qui fait fleurir la branche d'épines peut faire fleurir aussi la verge du malheur!... »

Elle ajouta :

« — Je n'ai pas encore aperçu de roses sur mes ronces!... »

Comme elle venait de dire ces mots, une sorte d'harmonie s'éleva sur le boulevard de la Prison, du côté duquel se trouvaient les fenêtres de sa cellule.

C'était une sérénade que l'on donnait. Mais à qui?...

Il y avait des violons, des harpes. Les personnes qui jouaient de ces instruments étaient des musiciens de premier ordre, car il n'y avait pas une seule note discordante.

L'air était doux et tendre. C'était comme une sorte de caresse, une exhortation à l'espérance, une consolation...

Mme Lafarge se leva, vivement émue.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

1. *Heures de prison*



Les exécutants s'étaient arrêtés. (P. 714.)

M. Chapput, directeur de la maison centrale, entra précipitamment dans la cellule.

— Oh! madame, c'est trop fort!...

— Comment, monsieur?...

— Voilà qu'on vient vous jouer des morceaux de musique!...

— A moi!

— Eh! oui, n'entendez-vous pas?

— J'ignorais que ce fût pour la prisonnière...

— Il n'y a pas à s'y tromper...

— Je doute, moi...

— Ils ont l'audace de vous appeler... Quel scandale!...

Les exécutants s'étaient en effet arrêtés... Ils criaient maintenant :

« Vive Mme Lafarge!... Vive l'innocente! »

La foule, attirée par leur concert, s'était sans doute jointe à eux, car les voix étaient très nombreuses.

— Madame, une enquête aura lieu... on saura si c'est vous qui avez provoqué cette manifestation...

— Vous êtes injuste, monsieur; mieux que personne vous savez que je n'ai aucune communication avec le dehors...

— Oui, mais vos parents viennent ici... Justement aujourd'hui... vous avez pu vous entendre...

— On ne me laisse jamais seule avec eux... Il y avait la sœur Sainte-Z... tout à l'heure.

A bout d'arguments, le directeur de la prison se borna à répéter :

— C'est mal, c'est très mal!...

Les rumeurs étaient devenues menaçantes.

— A bas le jury de Tulle! A bas les geôliers!...

M. Chapput sortit de la cellule en s'écriant qu'il fallait aller prévenir la force armée. Derrière lui la porte fut fermée à double tour.

Paula était restée seule avec Mme Lafarge.

Les deux femmes comprirent bientôt que la police était arrivée et faisait évacuer les abords de la maison centrale. Tout rentra bientôt dans le calme.

Marie Cappelle avait écouté ces bruits avec avidité.

Lorsque le silence régna entièrement, elle se tourna vers sa compagne. Sur son visage il y avait une expression de triomphe.

— La sorcière, dit-elle, a raison jusqu'au bout... Le malheur fleurit!...

LXXIII

LA HAINE EN PRISON

Mme Lafarge sut qui avait pris l'initiative de la sérénade. C'était un jeune Polonais réfugié en France après avoir combattu pour l'indépendance de son pays.

Marie Cappelle, dans ses *Mémoires*, s'incline avec respect devant la croyance de cet ami inconnu.

Voici comment elle parle de l'insurrection de Pologne :

« Un jour, le tocsin se fit entendre : la Pologne fut debout, sommant le despotisme de lui rendre sa liberté!... Le despotisme lui répondit par l'insulte et le glaive. D'innombrables légions d'esclaves se précipitèrent sur une phalange de héros. Varsovie eut les prémices du martyre. On compta cent bourreaux pour une victime... Quand la mort fut rassasiée, l'exil remplaça la mort. Quand les cachots ne suffirent plus, le vainqueur prit les lois, les aiguisa comme une hache et acheva d'en mutiler la race des vaincus... Peuple infortuné! Il ne lui fut plus permis de prier Dieu comme le priaient ses pères, de parler la douce langue que ses mères parlaient... La Pologne mourante poussa un cri... Nul ne voulut l'entendre... Sa liberté se noya dans son sang. Il ne lui resta plus que sa gloire et sa foi!... »

La famille de la prisonnière était entièrement restée étrangère à la manifestation du boulevard de la Prison. Elle n'eut pas de peine à le prouver et on ne lui retira pas la permission de visiter la captive.

On laissa Paula auprès de celle-ci.

Nini fut au comble du bonheur, le lundi, de voir paraître la sœur Marie-Louise.

Les autres détenues étaient également fort satisfaites, mais c'était pour un motif tout différent.

Elles avaient craint de perdre cette surveillante à la fois pleine de douceur et de fermeté, qui se montrait d'une bonté exquise en faisant respecter le règlement.

Adèle Penaud ne put cacher son enthousiasme.

— Comment allez-vous, ma sœur?...

Simonne eut un geste de surprise.

— Pardonnez-moi de vous parler sans que cela soit nécessaire, sans que j'y sois obligée par mon travail. Je sais bien que c'est une faute, mais, au risque d'être punie, je tiens à vous exprimer la joie que nous éprouvons toutes de ce que votre indisposition ait été de courte durée...

— On m'eût remplacée peut-être avec avantage...

— Oh! non, ce n'est pas possible... Aucune religieuse ne vous vaut...

— Vous faites erreur.

— Je sais bien ce que je dis... Aussi nous vous sommes toutes dévouées. Vous pouvez compter sur nous et si par hasard...

La Penaud jeta du côté d'Ernestine un coup d'œil irrité qui prouva à Simonne que la détenue qui lui parlait se doutait de quelque chose. La sœur essaya de la détromper.

— Vous faites erreur! répondit-elle vivement; je n'ai rien à craindre au milieu de vous. Personne ne peut éprouver contre moi haine ou rancune...

— C'est que vous ignorez quelle est la méchanceté de certaines créatures...

— Dieu me protégerait contre elles...

— Je ne m'y fierais pas beaucoup à cette protection...

— Vous auriez tort...

— Une fois qu'un mauvais coup est reçu, on le garde... La Jacquet me semble capable de tout.

Ce fut entre les dents qu'Adèle Penaud murmura ces dernières paroles. Elle gagna sa place tandis que Marie-Louise monta sur la chaire d'où elle surveillait les détenues.

Un silence profond régnait dans l'atelier qui travaillait à coudre des guêtres pour la troupe.

Seule, Nini se pencha et parla à sa voisine, qui était la voleuse de l'évêque. Celle-ci ne répondit pas de peur d'être compromise.

Ernestine demandait un renseignement insignifiant. Elle voulait savoir si la sœur Marie-Louise la punirait.

Simonne fit semblant de ne pas s'apercevoir de cette infraction. Elle se fit donner le livre de l'entrepreneur et se mit à le vérifier.

La fille Jacquet renouvela son expérience, mais elle eut pour elle un résultat inattendu.

Il y a, à la porte de chaque atelier, un petit trou destiné à rendre la surveillance plus active. Il n'est pas rare que le directeur ou l'inspecteur, en faisant sa tournée, s'assure par ce trou si la tranquillité règne.

Or, l'inspecteur regardait juste au moment où Ernestine s'adressait à la voleuse pour la seconde fois. Il jugea nécessaire d'entrer afin de châtier cette violation du règlement.

L'inspecteur était très juste, mais très sévère. Il était de ceux dont on dit qu'ils ne laissent rien passer.

Il alla droit à la chaire de la sœur Marie-Louise et lui dit :

— Vous avez une détenue qui ne se gêne pas, ma sœur.

— Comment?

— Je l'ai vue parler bien tranquillement...

— Laquelle?...

— Tenez... Celle-ci... cette grande fille qui a l'air si effronté. Appelez-la.

La sœur Marie-Louise toute troublée fit un signe à son ancienne amie.

Ernestine s'avança de mauvaise grâce.

— Quel est son nom, ma sœur?...

— Jacquet.

— Eh bien, Jacquet, je vous ai vue adressant la parole à la détenue qui est à côté de vous.

— C'est vrai... Et puis?

— Vous l'avouez?

— Oui.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes dans la maison. Vous n'ignorez pas cependant qu'il est prescrit à toutes les prisonnières de garder le silence.

— Je ne l'ignore pas...

— Alors pourquoi n'observiez-vous pas le règlement?

— J'y étais autorisée...

— Ah!

Sœur Marie-Louise, qui baissait les yeux devant le regard provocateur d'Ernestine, la regarda avec étonnement.

L'inspecteur eut un air goguenard.

— Et qui vous avait donné cette autorisation?

La fille Jacquet désigna Simonne :

— Madame...

La détenue était superbe d'audace.

Sœur Marie-Louise voulut avoir un geste de dénégation.

L'inspecteur l'arrêta.

— Oui-da! En êtes-vous bien sûre, Jacquet?

— Parbleu!

— Madame n'accorde guère cependant d'autorisations de ce genre.

— Comme j'étais en peine pour mon travail, elle m'a permis de prier ma voisine de me donner des conseils...

L'inspecteur parut étonné.

— Est-ce vrai, ma sœur?

L'impudence de la misérable femme stupéfiait Simonne. Toutefois, bien que son émotion fût très vive, elle ne jugea pas à propos de trahir la vérité.

Tandis que son ennemie semblait la défier, elle releva la tête :

— Monsieur l'inspecteur sait bien que nous n'accordons jamais de permission semblable.

— Certainement... J'admire l'aplomb de cette fille!...

Ernestine apostropha la sœur Marie-Louise avec une certaine violence.

— Alors vous prétendez que j'ai menti, vous!

En présence du ton menaçant de Nini, Simonne recouvra une partie de son sang-froid.

— Je n'apprécie pas votre conduite, mais je déclare que l'excuse que vous invoquez ne peut être admise...

— Je ne me cachais pas cependant tout à l'heure... Vous me voyiez et vous ne disiez rien...

— C'est trop fort! fit l'inspecteur... Ne voilà-t-il pas maintenant qu'elle

reproche de ne pas la punir toutes les fois qu'elle le mérite! Trêve d'explications, la belle... Je conseille à la sœur de vous prouver que vous ne perdrez rien, quoique ayant attendu... Pour ma part, je vous inflige deux jours de cachot pour votre insolence... Nous nous retrouverons demain au prétoire... Retournez à votre place et plus vite que ça...

La fille Jacquet hésita. Elle ne savait comment cacher sa colère.

L'inspecteur la poussa assez rudement.

— Allons!

Elle se retourna furieuse, mais elle fut désarmée aussitôt par le visage froid et railleur de l'inspecteur. Comprenant qu'elle s'attirerait une nouvelle punition si elle ébauchait seulement une tentative de résistance, elle prit le parti d'obéir.

— Vous avez là, ma sœur, une mauvaise pièce qui vous donnera du fil à retordre.

— Vous croyez?

— Combien de temps a-t-elle à faire?

— Treize mois...

— Ah! c'est une correctionnelle!... Ça ne m'étonne pas alors... Ces femmes qui n'ont à subir que de petites peines viennent troubler nos travaux forcés, la plupart douces comme des moutons. Je suis sûr que si on établissait le quartier que je désire, on n'y mettrait presque que des correctionnelles.

— Quel quartier?

— Il est question d'installer dans chaque maison centrale un quartier d'amendement et de préservation afin de réunir les détenues que l'on croit susceptibles de redevenir honnêtes... Je ne suis pas partisan de ce quartier-là... Ce que je voudrais au contraire, ce serait que l'on fît la part du feu, qu'on isolât les femmes pour lesquelles il n'y a aucun espoir de repentir, qu'on mît ensemble les brebis galeuses. En enlevant ainsi trente ou quarante créatures dont la corruption est irrémédiable, dont le contact est dépravant, ça marcherait comme sur des roulettes...

— C'est bien possible.

— C'est certain... Par exemple, ma sœur, je ne vous proposerais pas pour veiller sur mes rebelles...

— Pourquoi?

— Vous êtes trop bonne.

C'était un reproche qu'adressait l'inspecteur à la sœur, mais il le faisait sans acrimonie, car, comme toute la maison, il aimait et estimait Marie-Louise.

Il s'en alla après ces paroles.

Ernestine ne broncha plus pendant le reste de la journée, mais, le lendemain au prétoire, elle se défendit avec violence.

Marie-Louise fut aussi vivement attaquée par la détenue, qui lui reprocha d'avoir des préférences, notamment pour une fille Penaud.

Précisément, cette dernière était dans la salle pour s'expliquer sur une légère punition qui lui avait été infligée au réfectoire. Elle se leva et donna un énergique démenti à Jacquet.

Les deux femmes se servirent l'une envers l'autre d'expressions basses et menaçantes.

Le directeur mit fin à cette scène en punissant Penaud, qui s'était mêlée à un débat auquel elle devait rester étrangère et en portant à quatre jours les deux jours de cachot infligés par l'inspecteur.

— Simonne, Simonne, murmurait Ernestine, tandis qu'on la conduisait en cellule, tu me revaudras cela !

Dans le trajet, elle eut le désagrément de rencontrer Paula, sa rivale auprès de Félix.

Elle cacha son humiliation sous un air insultant.

— Je la déteste bien aussi celle-là, pensa-t-elle, mais je crois que ma haine est encore plus vive pour la fille de l'amiral !... En tout cas, elle est plus ancienne...

Le bruit apprit à la sage-femme qu'elle avait une voisine et elle s'occupa de savoir qui c'était.

Miette interrogea la sœur gardienne avec qui elle avait repris ses bons rapports, mais les renseignements qu'elle obtint n'étaient pas suffisants. Elle souhaita d'être en relation directe avec la nouvelle arrivée.

Comment s'y prit-elle pour réaliser ce désir?... Une heure ou deux après son entrée en cellule, Ernestine entendit un léger bruit à sa porte sous laquelle elle vit passer un petit rouleau. Elle sauta immédiatement de son lit de camp pour s'emparer de ce message inattendu.

Le rouleau se composait d'un peu de papier autour d'un bout de crayon. Elle lut ce qui était écrit sur ce papier. Miette avait tracé péniblement les lignes suivantes d'une grosse écriture irrégulière :

« Qui êtes-vous?... Pourquoi avez-vous été punie?... Répondez-moi si vous savez écrire...

« La détenue de la cellule n° 7. »

Miette n'était pas forte en orthographe, et avait bien mal profité des leçons que Mlle de Méricourt lui avait jadis fait donner. Dans ces quelques mots il y avait vingt fautes

Nini haussa les épaules à cette question : « Si vous savez écrire ».

— Il serait malheureux pour moi que je ne fasse pas plus instruite que cette femme.

Elle allait mettre sa réponse sur le revers du papier lorsqu'elle réfléchit :

— Si c'était un piège !... Bah !... Quel avantage aurait-on ? Je ne dirai d'ailleurs que ce que je voudrai...

Elle répondit en ces termes :

« Je me nomme Jacquet... J'ai été punie pour infraction à la règle du silence dans l'atelier de la sœur Marie-Louise, la plus méchante sœur qui soit. Et vous, qui êtes-vous ?...

« La détenue de la cellule n° 9. »

Elle plia en quatre le papier, le mit sous la porte et attendit.

Un instant après, le papier disparut. Nini avait gardé le crayon, mais cela n'empêcha pas Miette de s'en procurer un autre, peut-être avait-elle conservé un morceau du même.

Miette, dans un nouveau billet, fit connaître qui elle était. Elle raconta qu'elle était en prison pour s'être battue avec une détenue appelée Croix-Rouge, une propre-à-rien qu'elle ne manquerait pas de retrouver un jour. La sage-femme ajoutait :

« Une seule muraille nous sépare. Quand vous voudrez me dire quelque chose, vous n'aurez qu'à frapper trois coups. Cela indiquera que vous aurez placé sous la porte un billet que je m'arrangerai bien pour retirer. De mon côté, je vous préviendrai de cette manière si j'ai l'intention de communiquer avec vous. »

Une correspondance s'établit ainsi entre les deux femmes, correspondance qui fut une distraction pour toutes les deux. Ernestine ne s'expliquait pas comment la Miette s'y prenait pour sortir de sa cellule et venir retirer ou déposer les lettres.

Elle interrogea à ce sujet la sage-femme, mais celle-ci ne lui donna aucune explication. Le matin du quatrième jour, la fille Jacquet commit une imprudence qui vint mettre fin à la correspondance, tout en lui attirant encore une punition. Elle imagina de se servir de son crayon pour tracer sur la muraille une inscription injurieuse à l'égard de la sœur Marie-Louise.

Elle espérait sans doute que l'obscurité qui régnait dans le cachot malgré la fenêtre grillée empêcherait la sœur gardienne de lire une inscription destinée à divertir les détenues qui lui succéderaient.

Nini commença donc à écrire :

La sœur Marie-Louise est une...

Malheureusement pour elle, elle fut surprise avant qu'elle eût terminé.

La geôlière, étant entrée brusquement, lui retira le crayon et lui annonça qu'elle allait référer au directeur de la nouvelle faute commise.



Du haut de la muraille, il lui envoya un baiser. (P. 725.)

Il fut impossible à Nini de continuer son commerce épistolaire avec Miette, et cependant elle avait reçu de celle-ci un billet très curieux sur lequel elle eût désiré demander quelques renseignements.

Ce billet se terminait par ces mots :

« Avant peu il y aura beaucoup de bruit dans la maison et l'on parlera de moi!.. »

LXXIV

L'AMOUR EN PRISON

Nous avons quitté Clémentine et M. Mébert au moment où ce dernier laissait échapper l'aveu d'une affection que la jeune femme avait d'ailleurs devinée. Elle n'entendit pas moins avec ravissement ces paroles :

— Clémentine bien aimée!...

Et les baisers du jeune docteur, comme ils lui paraissaient doux! Il lui semblait qu'elle n'en avait jamais reçu de pareils ni de Milano, ni de M. Jean, le teinturier du chemin de Saint-Pierre, ni des autres amants qu'elle avait eus.

La sensation qu'elle éprouvait était nouvelle pour cette âme flétrie.

Son cœur était gonflé par une émotion délicieuse... Et c'était en prison qu'elle la ressentait, alors qu'elle subissait une peine perpétuelle pour avoir commis un odieux assassinat, alors qu'elle s'était crue morte à jamais pour tout ce qui n'était pas le châtiment!

Oh! elle était encore bien vivante... Elle pouvait bien rendre les caresses passionnées qu'elle recevait, boire à longs traits dans la coupe enivrante de l'amour.

M. Mébert ne savait plus, lui, ce qu'il disait, ce qu'il faisait. Il ne songeait qu'à baiser la bouche charmante de Clémentine... Il oubliait qu'il était dans une maison centrale de femmes et quelle créature il avait entre ses bras.

Il entraîna la femme Barbe jusqu'au banc où elle était assise un moment auparavant.

— Vous m'aimez aussi? lui demanda-t-il, à voix basse.

— Oui, répondit-elle, les yeux baissés.

Ils gardèrent un instant le silence.

— Il y a longtemps que, lorsque je vous voyais, mes regards ne pouvaient se détacher de vous... J'éprouvais une émotion dont j'essayais en vain de me rendre compte.

— Et moi, avant de comprendre que je ne vous étais pas indifférente, j'ai

éprouve les effets de votre bonté... Vous m'avez accordé votre protection contre la sœur Saint-Pierre...

— Oh! la mauvaise sœur!...

— Je ne lui ai cependant rien fait...

— Elle a comme ça des rancunes qu'elle assouvit et qui sont nées on ignore de quelle manière... Il est fâcheux d'être sous sa dépendance...

— Malheureusement, j'y suis!...

— Je vous défendrai, Clémentine...

— Je ne veux pas que vous vous compromettiez pour moi... C'est bien assez déjà si on vous surprenait...

— Tant pis!...

Il oubliait tout, même sa mère à qui son renvoi de la maison centrale porterait sans nul doute un coup terrible.

Clementine était prudente pour lui.

— Songez, fit-elle, que vous ne me reverriez plus!...

Il la regarda comme terrifié!...

— C'est vrai!...

Il était navré par cette pensée.

— Que deviendrais-je?...

Clémentine hocha la tête.

— Cela vaudrait sans doute mieux...

— Pour vous?...

— Non, pour vous... Est-ce que mon existence à moi serait susceptible de changer?... Qu'ai-je à redouter? Quelques jours de cachot... quelques privations de nourriture... On ne me renverrait pas d'ici, allez, puisqu'on doit m'y garder toujours...

— N'avez-vous donc aucun espoir de grâce?

— Aucun.

Elle prononça ce mot d'une façon qui remua profondément Edouard Mébert.

Peu à peu, cependant, cette impression mélancolique se dissipa et ils recommencèrent à s'embrasser.

Tout à coup la jeune femme se leva brusquement.

— Où croit-on que vous êtes maintenant?

— A mon laboratoire.

— Jusqu'à quelle heure y restez-vous habituellement?

— Que vous importe!...

— Quittez-moi, je vous en prie, quittez-moi... Et puis, d'ailleurs, je me sens brisée...

— Vous souffrez?...

— L'émotion... J'ai besoin d'être seule...

Il reprit avec peine le chemin par lequel il était entré dans la cour. Du haut de la muraille il lui envoya un baiser qu'elle lui rendit de la main avec passion.

Le jeune docteur et la fille de Miette se revirent le lendemain et les jours suivants, d'abord officiellement, puis à peu près de la même manière.

Ils recommencèrent l'heure d'amour dans laquelle ils avaient échangé des aveux... Chose étrange ils oubliaient maintenant leur situation...

Ils ne songeait qu'au bonheur de se trouver ensemble, de se dire de douces choses...

La maison centrale disparaissait pour eux avec ses murailles, son personnel de gardiens et de sœurs, ses salles de travail et ses cachots. M. Mébert ne voyait même plus de quel costume Clémentine était revêtue. Il ne restait plus pour lui que la femme jeune et belle qu'il aimait.

Et quand lui venait la pensée du crime horrible qu'avait commis Clémentine, il chassait cette pensée!...

La folle ne les troublait guère pendant leurs entrevues. Il lui arrivait cependant de les arracher par des cris farouches à leur extase, à leur suave contemplation.

Un jour, cette malheureuse, qui ne marchait pas, qui restait dans son lit, réussit à se lever et à faire quelques pas en se cramponnant à la muraille.

Elle s'approcha d'eux sans qu'ils s'en aperçussent et fit entendre un rire ironique.

Ils crurent avoir été surpris et ne furent rassurés qu'à moitié en la voyant.

Elle les considérait d'un air stupide. Pour la première fois, depuis longtemps, quelques paroles s'échappaient de sa bouche.

— Que c'est drôle! disait-elle, que c'est drôle!

M. Mébert alla vers elle.

Elle était en chemise. Ses cheveux noirs flottaient sur ses épaules. Son visage grimaçait horriblement.

— Pourquoi avez-vous quitté votre lit? Qui vous en a donné la permission?

Elle répéta :

— La permission...

— Oui...

La folle rit de plus belle...

— Ne me battez pas... ne me battez pas!... Sinon, je dirai tout.

Elle désigna d'un geste le banc où Clémentine et M. Mébert étaient assis quand elle s'était montrée à eux.

Il y avait, en ce moment, dans son regard une lueur de raison qui les effraya, mais cette lueur s'éteignit vite.

L'infante de regagna son lit en chancelant. Un instant après, elle poussait des hurlements lugubres et une crise se déclarait.

— Je rentre à mon laboratoire, dit précipitamment M. Mébert, faites-moi prévenir dans quelques instants.

Ce fut la sœur Saint-Pierre qui vint avertir le jeune docteur de ce qui se passait.

— Il est fort heureux que vous soyez encore là... Ce laboratoire est une bonne chose. Nous n'avions jadis personne sous la main quand il le fallait, Maintenant, à la bonne heure!...

M. Mébert éprouva un certain embarras. Il lui sembla que dans le ton de la sœur il y avait quelque chose de moqueur. Il craignit qu'elle ne connût son secret.

Evidemment, il se trompait et la réflexion ne tarda pas à le rassurer.

Si sœur Saint-Pierre eût su la vérité, elle ne se fût pas contentée d'une simple allusion.

La folle ne se calma qu'avec beaucoup de peine. M. Mébert fut obligé de rester auprès d'elle un temps assez long.

Lorsqu'il se retira enfin, laissant avec regret Clémentine seule dans cette triste compagnie, il rencontra la sœur infirmière qui lui dit :

— N'est-ce pas que c'est désolant qu'on ne nous retire pas cette malheureuse? Vous devriez profiter de ce qui s'est passé aujourd'hui pour insister de nouveau afin qu'on nous en débarrasse...

Le jeune docteur se promit de n'en rien faire.

Si la folle était admise dans un asile d'aliénées, il était obligé de renoncer à ses entrevues avec l'empoisonneuse, qui était devenue ce qu'il avait de plus cher au monde.

Le crime ne l'éloignait plus maintenant, et ses amours étaient favorisées par une folie hideuse. . Quel était donc ce cauchemar?

Il eut un instant d'épouvante et une voix salutaire lui cria encore de fuir, mais il n'écouta pas plus cette voix qu'il n'avait écouté les autres conseils dictés par sa raison.

Deux ou trois jours après, il éprouva une satisfaction des plus vives. Le hasard lui fit trouver dans son laboratoire une clé.

L'idée lui vint que c'était peut-être celle de la porte qui existait entre la cour du laboratoire et la cour où était situé le cabanon de la folle.

S'il en était ainsi, il n'aurait plus besoin de se servir d'échelle... Il irait voir Clémentine avec une sécurité presque absolue et elle-même pourrait venir dans l'endroit où il travaillait...

Il essaya la clé et constata qu'il ne s'était pas trompé... Il ne restait qu'à enlever les verrous des deux côtés.

Une dernière fois, il passa par-dessus la muraille afin d'informer la fille de Miette de l'heureuse découverte qu'il venait de faire.

Celle-ci ne partagea d'abord pas sa joie. Elle était rêveuse, mélancolique, ce jour-là.

Edouard Mébert l'entendit murmurer :

— A quoi cela nous mènera-t-il?

Cette question revint à la pensée du jeune homme quelques heures après et il ne put s'empêcher de se la poser à lui-même.

— A quoi cela nous mènera-t-il? Oui, quelle sera la fin de cette aventure?

Et leur passion ne faisait que grandir!

Désormais, ils ne se servirent plus que de la porte. Ils avaient des précautions infinies pour que les verrous ne grinçassent pas, pour que les gonds rouillés ne produisissent aucun bruit.

Leurs cœurs battaient pendant cette opération et puis, quand tout obstacle cessait d'exister entre eux, quand ils étaient en présence l'un de l'autre, ils ne songeaient qu'à se couvrir de baisers.

Le plus souvent, le docteur entraînait Clémentine dans son laboratoire où l'on ne venait jamais les déranger. D'ailleurs, ils avaient le soin de s'enfermer pour ne pas être surpris.

Le hasard se plut à les favoriser en permettant que rien ne troublât leur quiétude, en laissant continuer leur idylle dans ce lieu sombre.

Pendant longtemps, ils ne firent jamais allusion au passé, il leur semblait qu'il n'existait plus.

Un jour toutefois, il arriva à M. Mébert de parler de sa mère et de dire combien elle avait été pour lui bonne et dévouée.

Quoique possédant de très modestes ressources, elle lui avait fait donner une excellente éducation qui lui avait permis d'embrasser une profession honorée et respectée.

Elle avait tout quitté pour lui, jusqu'au pays où elle était née et où elle avait perdu son époux qu'elle adorait!

— Oui, elle s'est privée de la consolation d'aller pleurer sur la tombe de mon père... Elle est étrangère à Montpellier et cependant elle y reste parce que je dois y trouver mon avenir... Il serait trop long d'énumérer les sacrifices qu'elle a accomplis... C'est à ma mère que je dois ce que je suis!...

Clémentine pouvait citer un exemple contraire.

La Miette n'avait jamais eu la moindre affection pour son enfant. Elle avait laissé une autre veiller sur son berceau et ne l'avait reprise que lorsqu'elle avait voulu enlever son père à une rivale pour le pousser au déshonneur et au suicide.

Quels exemples avaient donnés la sage-femme à sa fille?...

Ils étaient tous mauvais! Débauchée, joueuse, c'était elle qui l'avait corrompue, perdue...

Elle l'avait mariée à un homme âgé, pour lequel Clémentine n'eût pu avoir de l'amour, mais qui était digne de son estime.

Miette lui avait rendu cet homme odieux. C'était sur les conseils de celle-ci qu'après avoir condamné Barbe à une existence malheureuse elle l'avait empoisonné.

— J'eusse pu résister, mais qui m'avait appris ce qui était le bien, ce qui était le mal?... Personne!... Sans doute, j'eusse dû écouter les voix salutaires qui criaient en moi, mais cette femme était là, flattant mes instincts pervers, me présentant un crime comme une action naturelle, comme un moyen de recouvrer la liberté... Je me suis laissé entraîner par cette misérable, et la conséquence a été la cour d'assises, la prison, la maison centrale. Je suis aussi comme vous, moi... c'est à ma mère que je dois ce que je suis!...

Clémentine était pâle et frémissante.

M. Mébert, qui lui avait pris la main au commencement de son récit, l'avait abandonnée, malgré lui, quand elle avait parlé de l'empoisonnement qu'elle avait commis.

— Malheureuse! poursuivit la femme Barbe, je fais horreur maintenant à tout le monde et même à vous!...

— A moi?...

— Oui... N'est-ce pas que, pour m'aimer, vous avez besoin de ne pas songer à mon crime? Et cependant vous ne pouvez pas me voir sans que cette livrée infamante vous le rappelle... En même temps que je règne sur votre cœur, votre raison me repousse... Elle vous dit qu'il vaudrait mieux que rien de ce qui existe entre nous ne fût... Elle vous crie sans cesse: « Va-t'en!... Fuis-la!... » Il y a une lutte en vous, lutte douloureuse qui vous enlève toute tranquillité, sinon tout bonheur!...

Elle tordait ses mains, et ses yeux secs étaient pleins d'égarement.

Il s'efforça de la calmer par de douces paroles, bien qu'il sentît, hélas! qu'elle avait raison.

— Clémentine... Clémentine... Tu as tort de croire que je ne suis pas heureux d'avoir ton amour... Mais, si je le perdais, je n'y survivrais pas, mais, si je ne te possédais plus, je mourrais!...

Il la couvrait de baisers en parlant ainsi. Il pleurait et, peu à peu, elle aussi sentit les larmes lui venir... Elle éclata en sanglots.

Elle le quitta assez précipitamment ce jour-là. Il leur avait semblé entendre la voix de la sœur Saint-Pierre.

Le lendemain, M. Mébert ne put venir à la maison centrale. Il avait été retenu par une opération qui lui avait été confiée.



Cet homme était l'amant de Paula. (P. 736.)

Clémentine se demanda si son absence n'était pas motivée par la conversation qu'ils avaient eue et elle éprouva un violent désespoir à la pensée qu'elle ne le reverrait plus.

Quelle fut sa joie lorsque le jour suivant, après la visite faite par le médecin en chef, elle entendit le signal à la porte de la cour du laboratoire.

Elle retira le verrou sans penser aux précautions ordinaires et se jeta haletante dans les bras de son amant.

— Qu'as-tu?

— Que j'ai souffert!...

— En vérité!

— Je croyais t'avoir perdu...

— J'ai bien regretté de ne pas venir.

— Enfin je t'ai retrouvé!... Tout est oublié...

Ce fut quelque temps après que Clémentine fit connaître au jeune docteur qu'elle était enceinte!

LXXV

LA MALADIE DE Mme LAFARGE

« Mes douleurs de tête deviennent insupportables; d'heure en heure, je sens se rétrécir le cercle d'airain qui serre mon front... Mes mains brûlent et j'ai froid. Une force inquiète me chasse hors de mon lit, et je n'ai pas touché le pavé que mes yeux se voilent et que je tombe évanouie... Ah! que je voudrais mourir vite! »

Mme Lafarge désira voir son visage.

En dépit des consignes, on lui remit un petit miroir.

L'impression fut profonde.

« Que je suis changée!

« Mes yeux ont un éclat qui glace. Leurs prunelles ardentes semblent prêtes à trouer leur orbite, pour n'y plus regarder qu'en dedans. La pâleur de mon front est terreuse. Mes joues sont plus décolorées encore, et de chaque côté de ma bouche l'ongle bleu de la mort a creusé déjà ce trait grimaçant et hideux, spectre moqueur des sourires éteints...

« Je me suis mise à pleurer...

« Serais-je donc assez femme pour bouder la mort de ce qu'elle est si laide?...

« L'hiver engendre le printemps; la nuit enfante l'aurore, la mort mène à la vie et la tombe mène au ciel!... »

Mme Lafarge était menacée par une grave maladie causé par les angoisses de la captivité. Une fièvre nerveuse la brûlait.

Le médecin en chef et M. Mébert prescrivaient en vain des remèdes.

Elle ne les prenait pas. Ils ne tardèrent pas à s'en apercevoir et ils l'interrogèrent.

— A la pensée de boire à la vie, leur répondit-elle, tout mon être se révolte.

— Ainsi, madame, vous vous laissez mourir?

— Oui et non, car j'ai perdu l'usage de ma volonté. J'obéis à des sensations auxquelles j'appartiens plutôt qu'elles ne m'appartiennent... Hélas! je vous le jure, mon dégoût de la vie n'est ni prémédité, ni raisonné... C'est de la lassitude et de l'anéantissement ; c'est quelque chose d'instinctif qui me détache de tout ce qui est en me rendant tout antipathique et contraire.

— Avez-vous du moins essayé de combattre ces répugnances et de lutter contre le mal ?

— Je l'ai essayé et toujours le mal m'a vaincue. Chaque fois que j'ai voulu prendre de force un des médicaments que vous m'ordonniez, il s'en est suivi des spasmes, des étouffements qui persistaient jusqu'à ce que l'estomac eût rejeté le remède qu'on lui avait administré malgré lui... Ah ! croyez-le, mon état est cruel... Toutes les impressions extérieures me blessent, le contact de la vie sous tous ses aspects et sous toutes ses formes m'est un supplice atroce... La moindre clarté du jour me cause une douleur aiguë et le plus léger bruit refoule avec tant de violence les battements de la vie dans mon cœur, que je ne peux plus le supporter sans me trouver mal. Ce désir impérieux de mourir qui est en moi, et malgré moi, n'est qu'un invincible besoin de repos... le sommeil de la dernière heure m'a gagnée... Plaignez-moi, plaignez-moi... Je n'ai pas vécu, et j'aurais voulu vivre, car c'est la vie encore que je cherche dans la mort !...

Un spasme violent rejeta Mme Lafarge à demi évanouie sur son oreiller.

La sœur assistante, qui était là, aida le médecin en chef à frotter d'éther la paume des mains et le front de la malade, puis elle dit :

— Monsieur le docteur, ne craignez-vous pas que madame soit homicide d'elle-même?...

— Je ne le crains pas, ma sœur, répondit le médecin, et votre conscience peut être en repos. Madame n'a pas besoin de recourir au suicide... La douleur tue...

Les spasmes de Mme Lafarge ne tardèrent pas à s'aggraver de convulsions et de délire. Paula et Basson passaient presque toutes les nuits à veiller.

En ce moment se trouvait à Montpellier Me Lachaud, un des défenseurs de Marie Capelle, celui qui fit preuve à son égard de plus de dévouement. Les qualités du cœur se joignent souvent à celles de l'esprit et au talent de la parole.

Il fit une démarche pour que sa cliente fût transférée dans une maison de santé et le préfet de l'Hérault chargea deux professeurs de l'École de médecine d'examiner l'état de la prisonnière et de lui donner leur avis.

Ces messieurs se rendirent auprès de Mme Lafarge, qui venait à peine d'être prévenue de cette visite officielle.

Les deux professeurs traitèrent moins l'héroïne du Glandier en médecins visitant une malade qu'en praticiens étudiant un sujet sérieux.

Mme Lafarge ne tarda pas à être impatiente de leur examen silencieux.

— Le danger est-il imminent?... Suis-je bien ou mal?... finit-elle par leur demander.

— Bien mal, dit entre les dents celui des deux professeurs qui était le plus âgé. Ma foi, madame, tout ce que j'en sais, c'est qu'on le dit, c'est-à-dire que vous le dites... Mais, voyons, où souffrez-vous? Qu'avez-vous? Qu'éprouvez-vous? Expliquez-nous cela tout au long.

Le ton rogue avec lequel ces questions furent posées blessa Mme Lafarge. Elle n'en entreprit pas moins l'énumération de ce qu'elle souffrait.

Ses auditeurs ne tardèrent pas à manifester leur incrédulité.

— Ainsi, madame, dit toujours le vieux docteur, il est entendu que vous vous croyez à la mort, si même déjà vous ne vous croyez tout à fait morte... C'est un symptôme de folie comme un autre, ça dépend du goût des malade .

Me Lachaud, qui était présent, essaya de changer les mauvaises dispositions évidentes des membres de la Faculté.

Il les prit un peu à l'écart et leur parla de la gravité incontestable de l'état de Mme Lafarge, du danger qu'elle courait en restant dans une prison où elle ne pouvait suivre un traitement sérieux. Le plus jeune des docteurs semblait l'écouter avec attention, tandis que son collègue haussait les épaules.

— Assez, assez, monsieur, dit-il enfin à Me Lachaud. Quand l'autorité nous confie une mission, nous avons pour principe invariable de ne juger que sur l'évidence des faits et de ne nous laisser influencer par aucune considération étrangère à notre mandat. Nos devoirs, d'ailleurs, sont trop distincts pour que nous puissions nous entendre. Votre but, à vous, monsieur, est de faire obtenir à votre cliente les adoucissements d'une maison de santé; le nôtre, c'est de prémunir l'autorité contre une surprise qui l'égarerait dans ses décisions. Vous ne voulez pas, sans doute, que nous acceptions le rôle de complaisants.

— Et qui vous le demande, monsieur, dit Mme Lafarge, de jouer un rôle semblable?

— Mon Dieu!... Les apparences...

— C'est une erreur que vous commettez et je crains bien que ce ne soit pas la seule que vous soyez disposé à commettre.

— Qu'est-ce à dire?

— Moi aussi, je juge d'après les apparences...

— Ah!... très bien... Vous ne refuseriez pas cependant de nous confirmer ce qui nous a été dit de votre horreur pour la vie!

— Je ne hais pas la vie, monsieur, j'aime la mort.

— Et ces hallucinations?... et cette idée fixe? et tous ces rêves?... voyons un peu, de quelle espèce sont-ils?...

— Les rêves ne se parlent pas.

— Si je m'imaginais que rien de ce que vous ressentez n'est grave...

— Vous auriez raison, monsieur... Depuis que je vous vois, je suis aux trois quarts guérie...

— Notre visite, alors, ne vous aura pas été tout à fait inutile...

— Vraiment! monsieur... et si j'étais ingrate?

— Pensez-vous, madame, que, si je suis ici, ce soit pour mon plaisir?...

— Je pense, monsieur, que vous n'y êtes pas pour le mien...

— Madame !...

— Monsieur!...

— Vous ignorez peut-être à qui vous parlez ?...

— Absolument.

— Je suis le doyen de la Faculté de médecine, madame...

— Quand on a cet honneur-là, monsieur, on ne doit jamais l'oublier...

Me Lachaud chercha de nouveau à ramener les professeurs vers un ordre d'idées moins irritant et plus conforme à ce qu'il avait espéré d'une si savante consultation.

Vains efforts! Aux yeux surtout du professeur-doyen, Mme Lafarge n'était pas la malade, elle n'était que la femme condamnée... Il était arrivé avec des dispositions de méfiance qui avaient jeté un bandeau sur ses yeux. C'était, paraît-il, un honnête homme, mais il avait peur d'être dupe. Cette idée tuait en lui la bienveillance et la justice.

— On se trompe soi-même, dit Marie Capelle, pour échapper au dépit de s'être laissé tromper!

Malgré les conclusions du rapport des professeurs, l'état de Mme Lafarge s'aggrava.

Elle eut une crise épouvantable le jour du mardi-gras. Au moment où une cavalcade de masques passait sur le boulevard de la prison, on crut qu'elle allait rendre le dernier soupir.

L'infortunée entendait les cris de joie et les refrains bachiques.

— Le monde est-il ivre? demanda-t-elle d'une voix faible...

Elle se tourna vers Paula :

— Une innocente va prier bientôt là-haut pour vous qui n'êtes pas coupable.

Elle s'évanouit et la journée entière s'écoula sans qu'elle reprît le sentiment d'elle-même.

Le lendemain elle revint à elle pour déclarer qu'elle venait de voir son père comme au jour où à Tulle il l'avait soustraite à l'horreur de s'entendre lire sa condamnation.

— Mon père que j'aime tant... qui sait tout... m'appelle... Je le vois... là-haut... J'étouffe ici... J'étouffe... Ne mettez pas de marbre sur ma tombe...

donnez-moi de l'air, du soleil, une croix de bois sans date et sans nom.

La famille de Mme Lafarge avait été admise auprès d'elle. On la crut perdue et on se préoccupa de lui procurer les secours de la religion. Elle les accepta avec empressement.

Basson et Paula enlevèrent de la chambre tout ce qu'il y avait d'inutile ou d'embarrassant. Elles étendirent un napperon de toile blanche sur la table et y placèrent, entre deux flambeaux allumés, un grand crucifix d'ivoire emprunté à la chapelle de la maison centrale.

Pendant ce temps, la tante et la cousine de Mme Lafarge avaient versé du vinaigre aromatisé et de l'eau tiède dans un bol, pour lui baigner le visage, les pieds et les mains. Elles remplacèrent son mantelet trempé de sueur par une longue robe de nuit de basin blanc, mirent en ordre ses cheveux épars sur son oreiller, couvrirent son lit d'une courte-pointe très propre, et, cette toilette achevée, se laissèrent tomber sur une chaise en sanglotant.

Presque au même instant, l'aumônier de la maison centrale entra. S'asseyant au chevet de Mme Lafarge, il lui dit d'une voix émue :

— Ma chère fille, l'heure de la délivrance va sonner... Vous attendiez Dieu, le suprême libérateur... Courage !... Dans quelques instants peut-être ce sera Dieu qui vous attendra .

Mme Lafarge balbutia quelques mots avec effort. Elle avait gardé toute sa connaissance et l'aumônier put l'entretenir assez longtemps.

L'abbé Coural était un prêtre comme il y en a peu. Il était né pour pratiquer les bonnes œuvres, prêcher la consolation et la paix.

Il disposa admirablement Mme Lafarge à quitter cette terre où elle avait été condamnée et flétrie.

« A mesure qu'il parlait, a-t-elle écrit depuis, mon âme s'allégeait insensiblement de ses attaches terrestres. Une quiétude ineffable la portait au-devant de la volonté divine comme le flot porte à la rive la fleur que l'orage lui a jetée.

« Si d'abord je m'étais troublée à la pensée d'atteindre si vite un but à peine entrevu, si je m'étais sentie émue à l'idée de quitter pour jamais toutes les magnificences visibles de la création et toutes les affections sensibles de la vie, bientôt je m'étais abandonnée à la mort, comme au crépuscule du jour qui allait s'éteindre devant l'aurore du jour qui ne s'éteindrait plus.

« L'œil de Dieu qui plongeait au fond de ma conscience en rompait tous les sceaux. Mes fautes, mes égarements, mes faiblesses m'apparaissaient en caractères mobiles et vivants, pour déposer contre mon *moi* à l'oreille sacrée qui m'écoutait. J'apprenais à me connaître. La mort m'enseignait la vie, et je la comprenais enfin. Avant d'avoir pleuré, je n'avais pas vécu.

« Quelle émouvante et terrible scène que ce long râle de la dernière heure, que ce mystérieux prélude aux funérailles de la vie ! J'en atteste tous ceux qui

ont vu l'ombre de la mort s'allonger sur leur couche, et, survivants de l'agonie, ont pu en retenir les suprêmes leçons... A ce moment solennel, l'être se dédouble, l'égoïsme se diminue, la personnalité s'efface, l'âme jette son lest, comme le nautonier que la tempête pousse au port, et la cendre humaine que réclame la terre se détache, humiliée, du rayon immortel que le ciel attend... »

Nous ne nous lasserions jamais de citer Mme Lafarge analysant et décrivant ses sensations.

L'abbé Coural, en quittant la prisonnière, avait ordonné qu'on la laissât seule. Il craignait que des émotions trop vives ne ramenassent aux angoisses du regret cette âme qu'il croyait doucement endormie dans la paix de son Dieu.

L'apaisement subit qu'il avait remarqué en Marie Capelle lui faisait espérer qu'elle se laisserait faucher par la mort sans révolte et sans lutte... Il se trompait...

La pénitente était plus résignée que forte.

Elle se prit à trembler quand le tintement aigu de la clochette qui précède le viatique vint peupler d'échos mourants la solitude profonde où elle était ensevelie. Ce moment de faiblesse ne fut pas long.

Mme Lafarge vit bientôt, comme à travers un voile, toutes les sœurs s'avancer processionnellement vers son lit, un chapelet d'une main, un cierge allumé de l'autre.

Arrivées devant la table où reposait le crucifix, elles fléchirent le genou et allèrent se ranger au fond de la cellule, en récitant d'une voix sourde les psaumes de la pénitence.

La famille de Mme Lafarge était agenouillées à ses côtés.

Un groupe de prisonnières s'arrêta au seuil de la porte...

— Ça pue la mort ici! dit Malvina à Adèle Penaud.

Eh bien non, la mort n'était pas dans cette cellule... Quelques heures après, Marie Capelle revint à la vie pour souffrir plus que jamais.

En sortant de son repos extatique, des crampes atroces agitèrent tous ses membres. La fièvre la brûla, elle fut en proie au délire et aux hallucinations.

Les médecins estimèrent que, si la malade guérissait, sa raison resterait probablement obscurcie.

Les médecins se trompaient encore... Il fallut de longs mois pour que la captive redevînt elle-même, mais elle le redevint...

Un après-midi, Paula veillait auprès de Mme Lafarge. Une obscurité presque complète régnait dans la cellule où un large rideau de lustrine noire était appendu devant la fenêtre pour intercepter les faibles jets de lumière qui auraient pu filtrer à travers les interstices des volets. La seule clarté était procurée par une veilleuse dont la flamme vacillante flottait sur la surface huilée d'un verre d'eau.

Mme Lafarge eut un soupir.

Paula, assise à côté d'elle, s'empressa de se lever.

L'héroïne du Glandier la reconnut.

— Paula ! murmura-t-elle d'une voix faible...

— Oui, moi... Ne parlez pas... Cela vous fatiguerait...

— Il y a une chose que je veux vous dire cependant, Paula... Cela vous consolera peut-être, cela vous donnera de l'espoir...

— Madame.

— Ecoutez-moi... J'ignore si c'est un rêve ou autre chose... Il m'a semblé que j'étais en présence de Dieu .. Il m'écoutait et je me plaignais à lui de l'iniquité des hommes... J'ai pensé soudain à vous et je me suis souvenue de la promesse que je vous ai faite de prier pour que votre innocence fût reconnue... Celui qui est tout-puissant me rassura à votre sujet.

« — Paula, dit la voix divine, ne tardera pas à voir son âme s'ouvrir à l'espérance... L'heure de la réhabilitation sonnera pour elle et l'homme à qui elle a donné son cœur.

« — Tant mieux, tant mieux, » m'écriai-je... Je vous vis alors Paula vêtue d'une robe blanche... Je voulus aller vers vous, mais nous étions séparées par un abîme...

Une douleur aiguë vint interrompre Mme Lafarge.

Du reste, elle avait terminé le récit de sa vision.

Sa tante entra dans la cellule et essaya avec la maîtresse de Félix de calmer les souffrances de la pauvre femme.

Paula avait été assez impressionnée par les paroles de la malade.

Elle répéta néanmoins d'un air de doute :

— Je verrai bientôt mon âme s'ouvrir à l'espérance... Qu'est-ce qui pourrait opérer ce prodige ?

Comme elle disait ces mots, on lui remit une lettre. Elle était de Félix et la vue seule de cette écriture chérie fut accueillie comme un heureux présage.

Cette lettre était d'ailleurs particulièrement intéressante. Un grave incendie avait éclaté à la maison centrale de Nîmes. En peu de temps, le feu avait dévoré l'atelier de cordonnerie et avait attaqué les dortoirs.

Les pompiers de la ville avaient lutté avec courage, mais ils étaient impuissants à se rendre maîtres des flammes, lorsqu'une escouade de détenus s'était jointe à eux.

A la tête de ces détenus, se trouvait un homme dont tout le monde avait reconnu l'énergie et qui avait même failli périr victime de son dévouement. Un plafond s'était en effet écroulé près de lui et une poutre embrasée l'avait même atteint à l'épaule.

Cet homme était l'amant de Paula qui avait été félicité et avait reçu avis



Elle introduisit la main dans la cavité. (P. 739.)

que sa grâce allait être sollicitée comme récompense de sa belle conduite.

« Si la liberté m'est accordée, disait Félix, ma première préoccupation sera de demander à te voir, chère bien-aimée, mais, hélas ! ce sera encore à travers la grille d'un parloir de maison centrale que j'apercevrai ton visage chéri...

« Du moins il me sera permis de songer à ta délivrance.

« De quelle manière y travaillerai-je ?

« En cherchant à prouver que nous avons été injustement condamnées, en essayant de découvrir le vrai coupable du vol dont on nous a déclarés coupables...

« Je ne songeais pas à une récompense lorsque j'ai payé de ma personne, mais, puisque la récompense qu'on veut m'offrir est la seule que je sois capable d'ambitionner, je suis décidé à l'accepter afin de lutter pour ton honneur et pour le mien. »

Décidément Félix avait hérité de l'héroïsme de son père que nous avons vu, également dans un incendie, sauver jadis le grand-père de Claire Lombard.

Inutile de dire que Paula fut ravie par ces nouvelles.

— Le bon Dieu, fit-elle, a réellement parlé à Mme Lafarge... Quel dommage que je ne puisse lui annoncer mon bonheur !

La malade, en effet, quand ses douleurs se furent calmées, retomba dans une sorte de léthargie.

LXXVI

LE PROJET DE MIETTE

« Avant peu il y aura ici beaucoup de bruit et l'on parlera de moi ! » avait écrit Miette à la fille Jacquet. Quel était donc le projet de la mère de Clémentine ?

Elle préparait une évasion.

Les tentatives de ce genre sont excessivement rares dans les maisons centrales de femmes où cependant elles seraient plus aisées que dans les maisons centrales d'hommes.

La surveillance est moins grande. Il n'y a pas de poste de soldats et les murailles ne sont pas aussi élevées.

Mais, outre que les aptitudes physiques de la femme l'empêchent de se lancer dans les entreprises violentes, elle manque d'audace, et n'est pas souvent prête à tout pour recouvrer sa liberté.

Des exceptions se sont produites néanmoins. Parfois des détenues ont osé espérer qu'elles réussiraient à sortir du lieu de détention et elles ont alors employé pour atteindre leur but une persévérance extraordinaire.

Une année après l'entrée des sœurs de Marie-Joseph à la maison centrale de Montpellier, une condamnée aux travaux forcés à perpétuité se procura un costume de religieuse.

Comment s'y prit-elle ? On n'a jamais pu le savoir...

Le jour qui lui sembla le plus favorable, elle revêtit ce costume et passa fièrement devant le gardien qui lui ouvrit la première grille.

Le portier ne fit également aucune difficulté pour la laisser passer.

Malheureusement pour elle elle fut rencontrée en ville par la supérieure qui était précisément sortie et qui jugea à propos d'interroger cette sœur de son ordre qu'elle ne connaissait pas.

La condamnée, mal préparée, ne sut guère que répondre... Ses hésitations ses réticences donnèrent des soupçons à la supérieure qui s'empressa d'avertir la police.

La détenue fut bientôt réintégrée dans la maison centrale, où elle expia au cachot sa courte promenade extérieure.

Peu après, du reste, cette femme tomba gravement malade et mourut.

A ses derniers moments, la prisonnière qui la soignait l'entendit murmurer :

— C'est dommage, j'aurais pu m'échapper encore...

On l'interrogea, mais elle refusa de s'expliquer et emporta dans la tombe son secret.

Or, le cachot où la défunte avait séjourné était celui où avait été enfermée Miette.

Une nuit, en s'agitant sur son lit de camp, l'ex-sage-femme avait déplacé une planche, qu'elle avait remise tant bien que mal.

Le lendemain matin, à la lueur douteuse qui pénétrait dans la cellule, elle s'aperçut que cette planche recouvrait une cachette.

— Qu'est-ce?

Elle introduisit la main dans la cavité et ne tarda pas à reconnaître qu'elle renfermait des effets.

— Diable!... Diable!

Elle retira des vêtements d'homme.

Rien ne manquait : ni pantalon, ni gilet, ni veste, ni chemise, ni coiffure. Il y avait même une fausse barbe artistiquement préparée.

Miette ne pouvait en croire ses yeux.

Au fond de la cachette, se trouvait aussi une clé grossièrement faite.

— Je suis persuadée que ce doit être celle de cette cellule.

La mère de Clémentine alla essayer avec beaucoup de précaution. La clé pouvait ouvrir la serrure du cachot.

— Oh! oh! il faut que je réfléchisse.

Miette avait entendu raconter l'histoire de la condamnée qui s'était évadée en religieuse. Il y a comme ça dans les maisons centrales des légendes que toutes les règles prescrivant le silence n'empêchent pas les détenues de connaître.

Elle savait aussi qu'en mourant la prisonnière avait révélé qu'elle eût pu renouveler sa tentative d'évasion si elle eût vécu.

— Aurais-je mis la main sur la cachette de Manon?

Manon était le nom de la défunte.

Miette renferma les effets et questionna sa geôlière dès qu'elle la vit.

C'était bien dans cette cellule que Manon était restée pendant trois mois: elle ne l'avait quittée que pour entrer à l'hôpital d'où on l'avait transportée au cimetière.

Elle n'avait pas menti, l'infortunée, en disant qu'elle avait fait de nouveaux préparatifs pour essayer de quitter sa prison. Ces préparatifs n'avaient été inutiles que parce qu'elle avait retrouvé tout d'un coup la liberté d'une autre manière et que cette liberté suprême, nul désormais ne pouvait plus la lui ravir! Le hasard avait donc choisi Miette pour hériter de Manon.

Elle fut d'abord embarrassée de sa découverte.

— Un costume d'homme!...

Le costume de religieuse avait sa raison d'être, car il devait faire ouvrir les portes... Mais les gardiens ne seraient-ils pas étonnés de voir se présenter un homme à la grille alors qu'il n'en serait pas entré?...

Dans la maison centrale, aucune personne appartenant au sexe masculin ne pénétrait, à l'exception du directeur, de l'inspecteur, de l'aumônier, des médecins et peut-être d'un ou deux commis connus du personnel.

En réfléchissant bien, la mère de Clémentine crut se rappeler que, moins de deux ans auparavant, des réparations importantes avaient eu lieu.

Des maçons, des plâtriers, des charpentiers, s'étaient emparés de toute une aile de la prison.

C'était sans doute à cette époque que Manon avait espéré être prise pour un de ces ouvriers et se glisser au dehors.

Mais maintenant...

Miette profita cependant d'un moment où elle savait ne pas être dérangée pour essayer le costume.

Il lui allait à merveille et l'ex-sage-femme se dit qu'il devait la rendre méconnaissable.

— Ah! si j'arrivais à franchir cette enceinte... La supérieure aurait beau me rencontrer, elle ne se douterait pas... Manon avait réellement du génie!

Elle tomba dans une méditation profonde.

Elle se souvenait que, pendant qu'elle était attachée au service général, elle avait souvent remarqué plusieurs endroits où l'évasion serait facile pour une personne que ne gênerait pas le costume féminin.

Il y avait, entre autres, du côté de l'infirmerie un mur qui lui avait toujours paru assez aisé à franchir.

Elle se dit que, si elle n'avait plus son agilité de l'époque où elle courait pieds nus les chemins, il lui en restait bien quelque chose. Elle n'était d'ailleurs pas moins robuste.

— Je m'imagine que si je sortais de ce cachot et je me promenais pendant la nuit dans la maison, libre d'agir comme je l'entendrais, je n'y serais plus le lendemain !

Cette idée, une fois entrée dans sa tête, y resta.

Ce fut sur ces entrefaites que sa punition de quinze jours fut terminée.

Nous avons vu qu'elle s'empressa de se faire remettre au cachot en satisfaisant sa rancune contre Croix-Rouge, la servante de M[lle] Grouvelle.

Sa seule frayeur était qu'on ne l'enfermât pas dans la cellule où étaient les vêtements cachés par Manon. Elle se promettait, en ce cas, d'user de son influence auprès de la sœur geôlière pour réintégrer son ancien domicile

Sa crainte ayant été vaine, elle en augura bien pour son dessein.

— Enfin la chance me favorise!... Quel beau rêve que celui d'être de nouveau libre!... Que deviendrai-je en quittant cette prison?... où irai-je? Je l'ignore, mais qu'importe!... Je m'arrangerai toujours... Je me suis trouvée jadis dans des positions aussi embarrassantes...

Elle exagérait sans doute, mais elle avait raison d'avoir confiance en elle-même. L'invention et la ruse, on le sait, ne lui faisaient pas défaut.

Elle songea un instant à sa fille :

— Clémentine sera joliment surprise. Jusqu'ici, c'est elle qui a eu de la veine!... A mon tour!...

La curiosité l'emporta chez Miette sur la prudence lorsqu'elle profita de la clé pour sortir à différentes reprises de la cellule et aller placer des billets sous la porte du cachot de Nini.

Elle s'aventurait aussi en la prévenant que quelque chose d'extraordinaire allait se passer, mais elle cédait à ce besoin d'expansion qui possède tous les prisonniers et les pousse souvent à faire des confidences aux gens qui les surveillent et aux *moutons* qui doivent les trahir.

En cette occasion, la confiance de Miette ne fut pas trompée. La fille Jacquet se borna à être intriguée et à regretter que la confiscation du crayon l'empêchât de s'informer auprès de sa voisine au sujet de sa curieuse épître.

Les deux femmes se virent cependant au prétoire.

Miette y vint chercher la confirmation de la peine d'un mois de cachot prononcée par la sœur assistante au moment de la dispute avec Croix-Rouge

Le directeur décida toutefois que du travail lui serait accordé, atténuation qui laissa fort indifférente la mère de Clémentine.

Quant à Nini, elle devait s'expliquer au sujet de l'inscription de la muraille de son cachot.

— On vous a surpris, lui dit le directeur, au moment où vous écriviez : *La sœur Marie-Louise est une...* Qu'alliez-vous ajouter quand on vous a enlevé le crayon?

Nini eut un sourire énigmatique, mais elle ne répondit pas.

M. Chapput insista.

— Sans doute vous ne pouviez que faire l'éloge d'une de ces saintes filles qui se dévouent pour vous et à la conduite desquelles je me plais à rendre hommage...

Ernestine Jacquet releva la tête.

— Oh ! non, bien sûr, je ne voulais pas dire du bien de la sœur Marie-Louise.

— Vous vouliez donc en dire du mal... Que vous a-t-elle fait?

— C'est mon secret...

— Elle s'est montrée toujours aussi bonne envers vous qu'envers les autres prisonnières... C'est un modèle de patience et de douceur...

— Et croyez-vous que cela me plaise tant que ça?..

— Que signifie?

Le teint de la fille Jacquet s'était empourpré...

— On me l'a donnée toujours pour exemple... c'est fatigant à la fin... Voilà que maintenant ici elle passe pour une sainte.. Je ne veux pas... Je ne veux pas... Le mot qui n'est pas sur le mur et que l'on m'a empêché d'y tracer, c'est hypocrite... Cette femme est une hypocrite que je démasquerai...

Un murmure s'éleva dans le prétoire. Évidemment, l'auditoire n'était pas pour Nini.

Le directeur imposa silence à celle-ci, puis il se mit à feuilleter un cahier placé devant lui.

— Je vois que vous avez été déjà punie pour avoir manqué de respect à la sœur Marie-Louise et je me rappelle la scène qui a eu lieu ici même. C'est la rancune qui vous fait parler... Vous resterez huit jours de plus au cachot et votre cellule sera blanchie à vos frais... Cela vous plaît-il ainsi?... Si cela ne vous va pas, j'en suis bien fâché !

La fille Jacquet écumait

— Certes, se dit Miette, voilà qui n'est pas fait pour augmenter son amour à l'égard de la religieuse en question!

— Elle la déteste autant que je hais la femme Barbe, pensait de son côté Malvina qui était là pour deux ou trois privations de cantine qu'on lui avait infligées.

On se rappelle que la voleuse de l'Anglais en voulait énormément à la fille de la Miette d'avoir capté les bonnes grâces de M. Mébert et pour être entrée à l'infirmerie précisément le jour où elle en était sortie.

Elle était d'autant plus irritée contre Clémentine que celle-ci ne rentrait pas dans les ateliers. Son instinct de femme jalouse faisait soupçonner à Malvina ce qui était.

La fille des rues n'était pas aussi sans connaître quelque peu Nini. Elle l'avait vue à Marseille se livrant à la prostitution élégante tandis, qu'elle se livrait à la prostitution la plus basse. Nini se donnait à des jeunes gens riches, tandis qu'elle s'offrait aux passants, aux étrangers et même aux matelots du port.

Il y avait déjà un lien entre les deux courtisanes. Malvina souhaita de trouver une occasion d'exprimer sa sympathie à Ernestine lorsqu'elle sortirait de cachot.

La Jacquet et la Miette furent reconduites en même temps dans leur cellule.

Elles profitèrent d'un moment d'inattention de la part de la sœur qui les escortait pour échanger quelques mots.

— Bonjour, cellule n° 9.

— Comment allez-vous, cellule n° 7?

— Vous comprenez maintenant pourquoi je ne vous ai plus répondu...

— On vous avait confisqué le crayon.

Vous m'avez écrit qu'on allait parler de vous.

— C'est vrai...

— Qu'est-ce que vous comptez faire?...

Vous saurez bientôt...

La cellule n° 7 devant être blanchie, ainsi que nous le savons, aux frais d'Ernestine Jacquet, on n'y enferma plus celle-ci. Elle fut placée, cette fois, loin de Miette, dans un cachot où régnait une obscurité presque complète.

Furieuse, Nini réclama, mais on lui répondit :

— Il ne fallait pas salir l'autre!...

La mère de Clémentine n'avait maintenant plus de voisine. Du reste, elle n'avait pas menti en disant à Nini qu'elle connaîtrait bientôt son projet.

Elle avait résolu d'effectuer, la nuit suivante, sa tentative d'évasion.

LXXVII

PROMENADE NOCTURNE

Vers dix heures du soir, quand le silence le plus complet régna dans la maison centrale, Miette commença à s'habiller.

— Les sœurs, dit-elle, ont au moins quitté depuis une demi-heure la

chapelle où elles vont marmotter leurs prières. Elles sont toutes couchées ou rentrées dans leurs cellules... Je ne risque pas d'en rencontrer maintenant.

Elle s'enleva ses vêtements de détenue les uns après les autres et les remplaça par les vêtements d'homme qu'elle avait trouvés.

Miette n'était pas sans appréhension.

— C'est probablement une grave imprudence que je commets... Si je suis pincée, je n'encours pas, il est vrai, une prolongation de peine, puisque celle que je subis est perpétuelle, mais la surveillance sera plus active à mon égard... Je perdrai toute espérance et aussi tout moyen de recommencer. Peut-être ferais-je bien d'avoir une occasion comme celle que Manon avait sans doute... Oui, mais, en attendant, où cacherais-je ce costume?... On ne me laissera pas toujours dans ce cachot que j'ai déjà quitté une fois... Je puis tout perdre en voulant tout gagner. Allons, du courage! Qui ne risque rien n'a rien!...

Miette cacha son costume de détenue à l'endroit où était auparavant celui qu'elle portait maintenant et replaça soigneusement la planche qui couvrait la cavité.

Bien qu'elle n'eût pas de souliers, elle s'était aussi débarrassée de ses sabots et avait simplement gardé ses chaussons. Les sabots eussent trop fait de bruit.

— Au besoin, je marcherai pieds nus, pensa Miette... Cela ne sera pas nouveau pour moi...

Cette allusion au passé la ragaillardit.

— Oh! oui, j'étais une fière luronne... Je me rappelle le jour où j'échappai à Jeannot dont je m'étais moquée et qui me poursuivait. S'il m'eût attrapée, il n'eût pas plaisanté, le chevalier de la Torche!... A propos de Jeannot, il a cherché, lui aussi, à s'échapper de la prison de Marseille... N'y a-t-il pas réussi? Si vraiment... Ce souvenir me portera bonheur!...

L'obscurité était presque complète dans le cachot, bien que le temps fût assez clair et le ciel très étoilé. La lune en était à son premier quartier.

Miette alla en tâtonnant jusqu'à la porte et chercha la serrure.

— Comment diable Manon a-t-elle fait pour se procurer cette clé?...

A ce moment une idée lui vint et elle éprouva une vive émotion. Elle se souvint qu'il y avait des verrous extérieurs, mais la sœur geôlière ne les mettait pas toujours.

Les avait-elle mis ce soir-là?

Doucement, bien doucement elle introduisit la clé. L'angoisse la faisait trembler.

La clé tourna avec un grincement. Miette tira à elle la porte, qui suivit...
O bonheur! cela marchait jusqu'ici admirablement.



Elle aperçut, dans le lointain, une sœur qui ouvrait la grille. (P. 746.)

Toutes les portes des cachots donnaient sur un couloir assez vaste. La première cellule, la plus grande et la plus aérée, était habitée par la sœur geôlière qui s'enfermait la nuit, laissant seulement ouverte une petite fenêtre grillée, sorte de judas.

La sœur avait le sommeil très léger. Miette, qui ne l'ignorait pas, passa en retenant son souffle.

La voici dans l'escalier, qu'elle descend rapidement, puis dans un long couloir sombre...

La mère de Clémentine connaissait assez bien la maison, grâce aux fonctions qui lui avaient été attribuées dès son arrivée à Montpellier. Elle savait que ce couloir aboutissait à un préau, mais elle ne se rappelait plus que le soir on fermait une grille qui arrêtait toute communication.

Miette fut contrainte de revenir sur ses pas et même de reprendre l'escalier.

En face du couloir des cachots, il y avait, sur le même carré, un atelier, mais Miette n'essaya pas d'y pénétrer, sûre de trouver porte close.

Elle préféra monter à l'étage supérieur, où était un corridor qui conduisait à une autre aile de la prison, près des cuisines.

L'ex-sage-femme savait qu'il y avait là beaucoup d'ouvertures. Celle qui servait à introduire le bois ou le charbon lui avait permis souvent de jeter un coup d'œil sur le chemin de ronde.

Il y avait aussi à côté des cuisines, à cette époque-là, un petit jardin potager dans lequel elle était allée bien souvent cueillir du persil. Ce jardin était un des endroits où l'évasion lui avait paru facile.

Malheureusement, Miette continua à être arrêtée dans son chemin par des grilles et des portes dont elle n'avait pas soupçonné l'existence pendant le jour.

Une heure environ après être sortie de sa cellule, elle n'avait pas encore découvert une issue et elle s'asseyait fort découragée sur une marche de l'escalier.

— Je me suis trop hâtée de me réjouir! Devrai-je rentrer dans mon cachot?... Oh! non! Recommençons nos recherches.

Comme elle se levait, elle entendit un léger bruit et elle vit au bas de l'escalier une faible clarté. Évidemment quelqu'un portant une lampe suivait le corridor conduisant au préau.

Miette redescendit rapidement et aperçut dans le lointain une sœur qui ouvrait la grille, premier obstacle rencontré par la fugitive.

L'ex-sage-femme remarqua que la sœur poussait derrière elle cette grille sans la fermer.

L'empoisonneuse eut un tressaillement de joie.

— Voilà une excellente idée... Elle va me servir...

Dès que la lumière eut disparu, Miette s'élança dans la direction suivie par la sœur.

Elle ne s'était pas trompée. La grille était bien restée entrebâillée.

La mère de Clémentine était maintenant dans le préau. Elle se demanda tout de suite pourquoi elle avait désiré se trouver en cet endroit qui n'était entouré que de corps de bâtiments et où l'évasion lui semblait aussi difficile que partout ailleurs.

Il y avait même un désavantage de plus.

Dès que la sœur repasserait, et cela devait être assurément d'un moment à l'autre, la grille serait fermée et Miette n'aurait plus la faculté de rentrer dans son cachot afin de cacher sa tentative et d'en éviter les conséquences. Sa retraite ne pourrait même plus s'effectuer.

La prisonnière eut une idée.

— Mais cette sœur qui était-elle? Où allait-elle?

Il était inadmissible que le service de la maison ou autre nécessité l'obligeât à cette heure à faire une aussi longue promenade. D'ailleurs, autant que l'éloignement le lui avait permis, Miette avait bien vu que la sœur prenait des précautions pour ne pas être entendue.

La fugitive flairait un mystère susceptible de la servir.

D'où la sœur était-elle sortie? Par où avait-elle disparu?

L'extrémité du couloir opposée au préau aboutissait à la cour dans laquelle était située l'infirmerie, mais cela ne prouvait pas absolument que Miette eût affaire à une infirmière, quoiqu'il y eût de fortes présomptions pour cela.

La promeneuse en question pouvait très bien avoir ouvert des portes comme elle avait ouvert la grille.

Miette se demanda ce qu'était devenue la religieuse. Aucun indice ne le lui révéla d'abord.

Toutefois, en faisant le tour du préau, la mère de Clémentine crut voir un rayon de lumière filtrant à travers la fente d'une porte basse. Elle s'approcha et écouta. Il lui semblait entendre un léger bruit de voix.

Peu à peu, ce bruit s'éloigna et le rayon de lumière disparut.

Miette se risqua à pousser la porte. Aussitôt un escalier se présenta à elle. Elle n'hésita pas à descendre, quoique l'obscurité fût complète. Elle se retenait à la muraille pour ne pas tomber.

Le souvenir de la maison des sept cercueils à Marseille se présentait à son esprit.

— Est-ce que je vais découvrir un tas de choses dans une cave?

Soudain elle étouffa un cri d'étonnement. L'escalier l'avait conduite dans une salle au milieu de laquelle était déposée sur une table la lampe de la sœur. Celle-ci n'était plus là

La salle était grande et nue. La table était le seul meuble qui la garnît L'humidité suintait de toute part sur les murailles noirâtres.

Miette remarqua une grande fenêtre ouverte, mais, pour y arriver, il fallait traverser la pièce dans toute sa largeur. Elle s'empressa de faire le tour, craignant même que son ombre ne la trahît. Elle se félicitait d'ailleurs de ce qu'un concours de circonstances fortuites semblât jusqu'alors faciliter sa fuite.

La fenêtre donnait sur le chemin de ronde qui se trouvait, paraît-il, à quelques mètres en contre-bas du préau.

Miette regarda prudemment si elle ne voyait personne. Le chemin était désert et l'obscurité la plus parfaite y régnait.

Facilitée par son costume d'homme, elle enjamba la fenêtre et marcha jusqu'au moment où elle aperçut deux ombres entrelacées qui s'éloignaient lentement.

— Ce sont des amoureux! fit-elle en riant... Ils ne sont pas dangereux pour moi, à moins que...

Elle se jeta de côté. Le groupe rebroussait chemin ou, du moins, elle le crut.

La prisonnière se cacha dans un coin obscur, près d'une borne voisine d'un grand portail.

Elle attendit un instant. Les amoureux revenaient décidément sur leurs pas. Quoiqu'ils parlassent à voix basse, Miette put, quand ils furent près d'elle, saisir quelques lambeaux de phrases :

— Que vous êtes bonne d'être venue...

— J'ai peur...

— De quoi donc?

— D'être surprise avec vous...

— Rassurez-vous.

— C'est bien malgré moi, allez, que je suis ici... Il a fallu qu'une chose plus forte que ma volonté...

— Pourquoi?

— Parce que je fais mal...

— Non, vous n'avez pas tort... Vous avez raison de m'aimer...

Miette murmura :

— Je ne me trompais pas. Cette découverte peut singulièrement me servir... En tout cas, elle ne me sera jamais désagréable.

Quand les deux personnes que l'ex-sage-femme surveillait furent passées, elle les examina plus à l'aise.

C'était un gardien et une sœur

— Ah! monsieur le directeur, vous vous figurez qu'il n'y a pas d'intrigues dans l'établissement... Vous vous trompez!... Ce sont vos gardiens et vos religieuses qui donnent l'exemple...

Miette eût vivement désiré distinguer le visage des deux coupables.

Elle les regarda avec avidité quand ils se dirigèrent de nouveau vers elle, mais, malgré tous ses efforts, elle ne put savoir à qui elle avait affaire.

— C'est depuis que vous avez été en retraite que nous nous connaissons, disait l'homme.

— J'étais allée demander à Dieu le salut de mon âme et, au contraire, je l'ai perdue... Je suis damnée aujourd'hui!...

— N'ayez pas de ces idées...

— Mes vœux ne sont heureusement pas éternels... Je n'en ai plus que pour un an, et alors...

Miette ne put saisir les dernières paroles que prononça la religieuse.

— C'est dommage!... Que fera-t-elle dans un an?...

Elle réfléchit. Il lui semblait que la voix de la sœur ne lui était pas inconnue.

Même dans ce duo d'amour, elle restait sèche et dure.

— Je jurerais bien, fit la prisonnière, que c'est...

Elle s'interrompit.

— Pas possible! Je commets une erreur... Abandonnons cette idée... Elle est trop absurde... D'ailleurs, cette sœur est moins grande...

Le groupe ne se rapprocha plus de Miette, qui ne put vérifier ses soupçons. Il ne quitta pas une partie du chemin de ronde assez éloignée jusqu'au moment où il fut jugé nécessaire par ceux qui le formaient de mettre fin à leur conversation. La sœur se dirigea par un autre côté vers la salle où elle avait laissé sa lampe. Le gardien l'accompagna, puis revint en chantonnant.

Miette était stupéfaite du calme et de l'insouciance de cet homme, qui contrastait assez avec la frayeur manifestée par la religieuse.

— Il est cependant certain qu'il perdrait sa place si on le surprenait... On n'est plus indulgent comme à l'époque où les sœurs de Marie-Joseph n'étaient pas encore dans les maisons centrales... J'ai entendu raconter que la plupart des gardiens s'offraient alors les détenues qui leur plaisaient... Maintenant c'est à la fois plus rare et plus difficile. Néanmoins, il paraît que, depuis le nouveau règlement, peu avant notre entrée à Clémentine et à moi, un major, père de famille, s'est laissé séduire par une prisonnière, et qu'ils se sont arrangés pour avoir des relations... On les a *pincés* et on a impitoyablement mis le major à la porte...

Miette eut un haussement d'épaules.

— Peut-être eût-on moins fait d'embarras, si, à la place d'une détenue, le major eût pris une sœur!

La fugitive, après s'être livrée à cette réflexion, s'apprêta à quitter sa cachette, mais elle en fut empêchée par une lanterne qui brilla soudain à une trentaine de pas d'elle, faisant dans la nuit une traînée lumineuse.

Elle se pelotonna plus que jamais dans son coin.

— Hein!... Qu'est-ce que c'est?

Cette fois c'étaient deux gardiens, dont l'un portait la lanterne.

— Ils font maintenant leur ronde, ceux-là... Il est bien temps!...

Les deux gardiens accomplissaient d'ailleurs insouciamment leur besogne. Ils causaient et faisaient de temps en temps une station assez longue.

A quatre ou cinq pas de Miette, ils s'arrêtèrent, et celle-ci reconnut avec étonnement la voix de l'amant de la sœur.

Si elle eût eu un reste de doute, la conversation, dont quelques lambeaux lui parvinrent, eût achevé de la persuader.

— Eh bien, Gérard, continues-tu à être satisfait de ta conquête?

— Parbleu!

— Elle n'est cependant ni belle, ni agréable!

— Tu trouves?

— Je croirais que tu manques de goût si, en d'autres occasions, tu n'en avais pas fait preuve... Au régiment, par exemple, c'était toi qui avais les plus jolies maîtresses...

— Ah! tu te souviens...

Gérard retroussa sa moustache d'un air vainqueur.

— Je me rappelle précisément que ce fut toi qui, lorsque nous étions en garnison à Neuilly, amena pour la première fois à la cantine des sous-officiers cette Nini, dont le malheureux Noël s'amouracha...

— Un naïf, Noël!

— Oui, car lorsque Nini voulut le quitter pour aller avec le capitaine, il tua celui-ci, ce qui lui valut le désagrément de passer devant un conseil de guerre...

— Et celui plus grand d'être fusillé!...

— Ce n'est pas à toi que cela serait arrivé!

— Non, certes...

— Cependant tu n'agis pas aujourd'hui avec prudence...

— Comment?

— Tu t'exposes à être révoqué...

— Que m'importe!

— Que dis-tu?

— T'imagines-tu que ce soit pour ses beaux yeux que je soigne si bien la bonne sœur...

— Alors...

— C'est pour autre chose...

— Quoi donc?

— Ce n'est pas que je dédaigne les religieuses... Je m'étais dit souvent que je serais avec plaisir l'amant de l'une d'elles, et que je la possèderais volontiers, surtout en costume, ce qui me monterait l'imagination.

— Tu es cynique.

— Mais j'eusse choisi toute autre que la sœur en question si...

— Si...

— Si elle n'était pas à la veille d'être très riche...

— Ah!...

— Mon amoureuse, quoique déjà dégradée par le temps, a encore sa mère qui habite précisément mon pays. Or, cette mère vient de faire un héritage inattendu qui reviendra tôt ou tard à sa fille... Celle-ci avait jadis pris le voile, parce qu'elle avait désespéré de trouver un mari, n'ayant pas un sou vaillant, ni aucune espérance.

— Cela arrive parfois ainsi...

— Oui, les filles sans dot prennent souvent le Seigneur pour époux... Que de vieilles vertus celui-ci a à sa disposition!...

Dans son coin, Miette ne put s'empêcher de sourire.

— Il est facétieux, l'argousin!...

Nous avons du reste remplacé par vertu le mot dont le gardien se servit.

— Pour nous résumer, tu veux te substituer au bon Dieu auprès de la sœur, afin de profiter de son argent...

— Un moins malin que toi aurait compris... Dans ces conditions, que me ferait un scandale qui obligerait ma douce fiancée à quitter sa communauté et me forcerait à donner ma démission?... Il m'éviterait la peine de roucouler pendant un an dans le chemin de ronde.

— Es-tu bien sûr que la sœur se mariera avec toi?

— A l'expiration de ses vœux, oui... J'ai été bien adroit, va... J'ai choisi le moment propice pour me présenter comme un soupirant à cette vieille fille qui rêvait peut-être de faire construire une église avec les monacos en perspective... A ce moment-là elle allait en retraite dans la propriété que les sœurs de Marie-Joseph ont près de Montpellier... Je m'imagine que j'ai dû beaucoup occuper ses méditations...

— Ce qu'il y a de bon, c'est que tu n'es pas infatué de ta personne.

— Il faut connaître soi-même son propre mérite!... Peu à peu une correspondance s'est établi entre ma dulcinée et moi... Il y a eu ensuite des rendez-vous... Ce vieux couvent permet aisément les communications... Ce n'est pas une prison moderne... Bref, tout est convenu... Un beau jour que celui où je quitterai cet uniforme... Tu seras de la noce, mon brave Lucas, et si je puis faire quelque chose pour toi...

— Trop aimable!...

Nous le répétons, ce n'étaient que quelques fragments de cette conversation qui étaient arrivés à Miette... Elle avait néanmoins tout compris.

— Pas bête, l'argousin!...

Les deux gardiens se remirent en marche. Ils passèrent sans l'apercevoir et ne tardèrent pas à terminer leur ronde. Miette se disait à sa place :

— Ce serait drôle si la maîtresse de Gérard était la sœur Saint Pierre, l'infirmière!

LXXVIII

LA RECHERCHE DE L'ÉVADÉE

L'étonnement de la sœur chargée de la surveillance des cachots fut grand, lorsque, le matin, elle constata la disparition de Miette.

La porte de la cellule numéro 7 était cependant fermée, les barreaux de la fenêtre intacts. Il n'y avait à la muraille ni trou ni ouverture par lequel la prisonnière pût sortir.

La sœur crut un instant s'être trompée de cachot. Elle sortit, mais elle reconnut qu'elle n'avait pas fait erreur.

Elle se trouvait bien dans le numéro 7 et le nom de Miette était encore sur la porte.

La pauvre religieuse avait l'air effaré.

— Mon Dieu! Mon Dieu!

Une idée lui vint subitement.

— Et les autres, que sont-elles devenues?

Elle s'empressa de voir les différentes cellules occupées. Il n'y avait aucune nouvelle absence.

L'altération de son visage frappa Ernestine Jacquet qui lui demanda :

— Eh bien! que vous arrive-t-il?

— J'en perdrai la tête bien sûr... C'est le numéro 7 qui a disparu!...

— Par exemple! Et comment s'en est-il allé?...

La sœur s'éloigna désespérée.

Nini eut un éclat de rire.

— C'était pour ça qu'elle me disait qu'il y aurait du bruit dans la maison et que l'on parlerait d'elle... De quelle manière a-t-elle pu s'y prendre pour se sauver? Ce n'est donc pas difficile!... Si, au lieu d'être condamnée seulement à treize mois, j'avais été condamnée à perpétuité, cela aurait été mon unique préoccupation... Elle a réussi... Tant mieux...

La sœur dut se rendre auprès du directeur, afin de le prévenir. Celui-ci s'empressa de visiter la cellule n° 7.

— Il faut bien que la détenue soit passée quelque part... Je ne vois rien cependant. Pas d'effraction à la porte?

— Il n'y en a pas...

— Et vous n'avez pas entendu de bruit cette nuit?

— Non, monsieur le directeur.



Je n'ai besoin de la pitié de personne. (P. 760.)

(P. 760.)

— C'est inouï... Cette femme ne s'est pas cependant envolée... Et encore... Un oiseau serait resté dans cette cage.

— C'est de la sorcellerie, c'est de la magie noire.

— Allons donc !...

L'inspecteur, qui était présent, intervint.

— La Manon, s'il m'en souvient bien, s'évada exactement comme cette empoisonneuse.

— Il est vrai...

— Elle sortit de son cachot sans qu'on ait jamais pu savoir de quelle manière. Ni les questions qu'on lui posa, ni les menaces ne purent lui arracher des aveux...

— C'est curieux !...

— Un autre fait également bizarre... Je crois me rappeler que la Manon était enfermée dans la cellule numéro 7.

— La même... Cette cellule est donc maudite...

— Pas pour les détenues.

— On ne voit rien néanmoins... nulle trace...

— Nous ne découvrirons pas plus quelque chose, cette fois, que la dernière.

— Le plus pressé est donc de se livrer à des recherches ailleurs...

— Cette femme n'est peut-être pas encore hors de la maison centrale..

— En tous cas, avec le costume de prisonnière, elle n'a pas grande chance d'aller loin.

— N'a-t-elle pas pu se procurer un déguisement comme la Manon ?

— Un déguisement de sœur.

— Ou autre...

— C'est bien douteux...

— J'ai vu plus surprenant...

— Enfin il faut prendre des mesures... Prévenir le préfet, la gendarmerie... Fouiller la maison, donner une consigne sévère à toutes les issues... Il y a longtemps que je demande un poste de soldats... Pourquoi s'obstine-t-on à me le refuser ?

— On prétend que ce n'est pas nécessaire.

— La preuve, la voilà... Si nous avions eu des sentinelles dans notre chemin de ronde, ce ne serait probablemement pas arrivé...

— La Manon sortit par la grille et le gardien la salua respectueusement.

— Un fait semblable n'a pas dû se reproduire... Aujourd'hui, à la porte, on dévisage les sœurs... J'ai été obligé récemment d'accompagner une nouvelle qui n'était pas connue.

— Monsieur le directeur, à votre place, je réunirais d'abord les gardiens...

— C'est une idée.

— Nous pourrions les interroger sur la manière dont ils ont exécuté les consignes que nous avons prescrites.

— Qui était de service cette nuit ?

— Gérard et Lucas...

— Gérard !... Hum ! je me méfie de ce beau garçon-là.

— Moi aussi.

— Pour de l'argent il ferait de tout...

— La Miette ne lui en a pas donné cependant...

— Mais, au dehors...

— Qui s'intéresserait à ces femmes... Ah!

— Quoi donc?

— Je pense à sa fille qui est jolie, qui avait des amants... Est-ce que, par hasard...?

— Si elle n'était plus dans le local...

Le directeur et l'inspecteur s'empressèrent de se rendre à l'infirmerie, puis à la maison isolée que Clémentine et la folle habitaient.

Ils y trouvèrent la fille de Miette, qui ignorait ce qui se passait. Il ne fut pas difficile à M. Chapput et à son subalterne de s'en assurer.

— Y a-t-il longtemps, demanda le directeur à la jeune femme, que vous n'avez pas vu votre mère?

— Oui.

— En effet, vous n'avez, ni l'une ni l'autre, cherché à obtenir la permission de passer un moment ensemble... Pourquoi?...

— Je n'y ai jamais pensé... ni elle non plus, sans doute...

— Ça n'indique pas une vive affection de part et d'autre.

— Monsieur le directeur, j'ai peut-être des motifs...

— Je me souviens... J'ai lu votre procès...

M. Chapput se tourna vers l'inspecteur...

— Je me doutais bien qu'elle ne connaissait pas l'évasion.

Clémentine manifesta un vif étonnement.

— L'évasion... de qui? Ma mère se serait...

— Oui, votre mère, mais soyez tranquille... on la repincera... Nous sommes déjà sur ses traces..

Le directeur s'aventurait beaucoup en prétendant qu'il se doutait de l'endroit où s'était réfugiée Miette.

Cinq ou six heures après la découverte de la sœur geôlière, on n'avait aucun indice. Les gardiens ne donnèrent aucun renseignement. Ils semblaient ahuris. Gérard et Lucas jurèrent à qui mieux mieux qu'ils avaient consciencieusement effectué leur ronde.

Cependant le bruit de l'évasion s'était répandu dans l'établissement. Il n'y eut bientôt pas une détenue qui n'eût appris ce grave événement.

Tous les moyens de communication qu'ont les prisonnières furent employés à le transmettre. Dans les ateliers, où la surveillance était fort rigoureuse, on fit passer de petits carrés de papier cachés dans des boulettes de pain.

Les femmes de service eurent des signes rapides, mais expressifs, indiquant que l'une d'elles avait pris de la poudre d'escampette ou, en d'autres termes, s'était donné un coup de jardin.

Cette nouvelle fit naître l'envie dans la plupart de ces cerveaux prompts à s'enflammer et à s'égarer encore malgré l'air paisible et résigné que donne la cornette blanche.

On en mangea beaucoup moins au réfectoire. A l'école même on ne pensait guère qu'à l'évasion de Miette. Les leçons des sœurs étaient écoutées d'un air distrait et on ne répétait pas ce que disaient les monitrices.

Le directeur, l'inspecteur, les sœurs ne tardèrent pas à constater une sorte d'effervescence qui se traduisit par des actes d'indiscipline et même de rébellion très significatifs.

Une détenue répondit à une sœur qui la menaçait du cachot :

— Je m'en f...iche pas mal... On s'en échappe !...

Informé de ce qui se passait, le préfet de l'Hérault, M. Roulleaux-Dugage, se transporta aussitôt à la maison centrale et la visita entièrement.

Il tint à entrer dans la fameuse cellule numéro 7, et le hasard le servit beaucoup plus que les fonctionnaires de la prison.

Une planche du lit de camp lui parut mal jointe et il découvrit la cachette de Manon.

Le costume de Miette en fut immédiatement retiré. Ainsi que nous les avons, la mère de Clémentine n'avait emporté que ses chaussons. Elle avait jusque changé de chemise.

— Vous le voyez, dit M. Roulleaux-Dugage, non seulement le signalement que nous avons donné de la femme évadée est appelé à ne servir à rien, mais encore il doit paralyser les recherches de la gendarmerie.

— Je n'y comprends rien, murmura M. Chapput.

— A coup sûr, la détenue a pu se procurer un déguisement. Mais lequel?

L'inspecteur mit en peu de mots M. Roulleaux-Dugage au courant de l'histoire de Manon.

— Cette cachette, dit le préfet, est, sans aucun doute, déjà ancienne. La fugitive aura profité des moyens de s'évader que la défunte prétendait avoir à sa disposition. C'est d'autant plus probable que vous dites que cette dernière est restée longtemps détenue ici...

— Oui... oui... J'admire votre pénétration, fit le directeur...

— Il reste à connaître quel est le costume que Manon s'est procuré ou a confectionné... Ce n'est évidemment plus un costume de religieuse... Qui sait si ce n'est pas un uniforme de gardien?...

— Y pensez-vous, monsieur le préfet?...

— Ma foi !... si ce n'est pas des vêtements de gardien, c'est peut-être des vêtements d'homme sous lesquels il doit être peu aisé de reconnaître une détenue de la maison centrale.

— Une femme habillée en homme se distingue aisément, monsieur le préfet.

— Vous croyez cela, monsieur le directeur, parce que vous n'avez vu que des femmes déguisées pour leur agrément. En pareil cas, elles n'adoptent que des costumes d'une certaine élégance qui laissent voir ou deviner leurs formes. Elles ne font pas le sacrifice de leur chevelure et la coquetterie ne perd aucun de ses droits... Une détenue qui veut s'évader est résignée à tous les sacrifices... Elle se raserait au besoin les cheveux et porterait la blouse la plus disgracieuse ou la veste la plus ample...

— En effet.

— Avant d'être dans l'administration, j'ai été dans la magistrature et, un jour, j'ai eu beaucoup de peine à retrouver dans un vieux vagabond amené à mon parquet une voleuse qui avait, deux ou trois ans auparavant, échappé aux gendarmes chargés de la conduire au cabinet du juge d'instruction...

— Donc, monsieur le préfet, vous croyez que la Miette se promène en homme dans la campagne?

— Dans la campagne, ma foi, je l'ignore... Peut-être est-elle encore ici.

— On fouille en ce moment les moindres recoins...

— Il doit y en avoir pas mal dans cet ancien couvent de Bernardines.

— C'est vrai...

— Qui avez-vous chargé des recherches?

— Les gardiens guidés par des sœurs...

— J'aurais aimé autant une escouade de détenues à qui j'aurais promis une bonne gratification en cas de succès... Mais cela aurait peut-être causé trop d'agitation dans la maison centrale... La Miette était-elle seule en cellule?...

— Non, monsieur le préfet, il y avait en même temps qu'elle une femme qui s'est battue, une fille qui a commis un vol de bons de cantine et un mauvais sujet qui a outragé une sœur?...

— Ah!...

— Nous venons d'enfermer aussi une prisonnière qui a répondu que peu lui importait qu'on la mît en cellule puisqu'on s'en évadait.

— Il faut surveiller cette détenue d'une façon toute particulière...

— C'est ce que nous faisons. L'insolence de cette femme a été pour nous le premier symptôme de la tendance à la rébellion qui existe actuellement.

— Je demanderai à M. le commandant de place un poste provisoire...

— Ah! tant mieux!

— Il ne vous faudra pas laisser ignorer dans la maison que vous aurez des soldats à votre disposition pour réprimer toute tentative...

— Soyez tranquille.

Le préfet voulut pénétrer dans chaque cellule. Il interrogea assez longuement la détenue qui avait considéré l'évasion comme facile dans les cachots.

M. Roulleaux-Dugage tenait à s'assurer qu'elle n'avait pas dans un accès de vivacité fait allusion à quelque complot.

La détenue n'était autre que notre ancienne connaissance Malvina, qui se montra d'une rare insolence.....

M. Chapput dut l'interrompre...

— Vous ne savez pas à qui vous parlez..... C'est à M. le préfet...

— Eh bien, quoi..... Qu'est-ce que ça me fait?...

— Le plus haut fonctionnaire du département.

— Des fonctionnaires, des préfets, des sous-préfets... Il en venait dans les maisons où j'ai exercé mon métier... C'étaient des hommes comme les autres. Il y en a même qui valaient moins que les autres.....

Malgré ce langage, M. Roulleaux-Dugage comprit bien que Malvina n'avait aucun secret à cacher.

Du cachot de Malvina, le préfet alla à celui d'Ernestine.

Celle-ci était étendue sur son lit dans un état presque débraillé. Elle se hâta de réparer le désordre de sa toilette en présence de cette visite extraordinaire. Nous avons dit qu'on avait donné à Nini une cellule assez obscure pour la punir de son inscription de la cellule n° 9.

M. Roulleaux-Dugage ne put d'abord distinguer les traits de la prisonnière.

— Qu'a fait celle-ci? demanda-t-il.

— Elle a injurié, en paroles et en écrits, la sœur Marie-Louise, une des plus vertueuses de la maison.

Une voix railleuse interrompit M. Chapput.

— La plus vertueuse! Parlons-en!...

M. Roulleaux-Dugage tressaillit.

Il regarda Nini avec attention.

— Pourquoi persévérez-vous, dit M. Chapput à la détenue, dans la voie où vous êtes entrée!...

— Pourquoi?... Parce que je suis pour la justice...

— Allons donc!... C'est sans motif que vous avez conçu une haine si vive...

— Sans motif!...

— Lequel avez-vous? Expliquez-vous une fois pour toutes...

— Et si je ne veux pas... Vous ne m'obligerez pas à parler ici où c'est défendu... Ah!...

Nini avait eu cette exclamation en voyant la figure du préfet.

En ce moment, la porte de la cellule était grandement ouverte et un peu de jour y pénétrait.

— M. Roulleaux-Dugage!... dit la prisonnière.

— Je ne me trompe pas. C'est...

— Eh bien! oui, c'est moi...

— Mlle Jacquet!

— Vous vous rappelez mon nom, ou plutôt celui de ma famille. Je travaille à la déshonorer... et j'y réussis.

— Est-ce possible?

— Vous êtes préfet maintenant... Tiens, j'aurais donc pu être préfète.

Sur le visage de M. Roulleaux-Dugage, on lisait l'émotion mélangée à l'embarras.

Il était évidemment très peiné, mais ne savait aussi quelle contenance tenir dans les circonstances exceptionnelles où il retrouvait cette fille.

C'est que M. Roulleaux-Dugage avait été procureur du roi dans la ville où M. de Miran avait été préfet maritime.

Il avait fréquenté les salons de l'amiral et avait été séduit par les charmes de l'amie de Simonne. Il avait grossi la foule des adorateurs qui entouraient Mlle Jacquet et avait même été très sérieusement épris de celle-ci.

Il lui eût offert son nom pour si peu qu'il y eût été encouragé.

Mais, nous le savons, Ernestine ne cherchait qu'un titre et de l'argent. Elle avait dédaigné M. Maunin parce que, tout en ayant une situation assez avantageuse, il ne flattait pas suffisamment son amour-propre.

Or, M. Roulleaux-Dugage, qui avait déjà atteint, lui aussi, la maturité de l'âge, ne paraissait avoir à cette époque qu'un avenir médiocre devant lui. Les postes dans la magistrature sont peu rétribués. On ne lui savait pas de fortune personnelle.

Depuis, tout était changé pour lui. Il avait réalisé un superbe héritage et il avait obtenu une belle préfecture qu'il dirigeait avec distinction.

Mme Lafargue a dit de lui :

« A la première vue, on reconnaissait en lui le préfet, et, au premier mot, l'homme de haute intelligence et le noble cœur. »

Cette opinion était celle de tout le monde. M. Roulleaux-Dugage s'était du reste marié à une femme charmante dont il avait eu des enfants adorables.

Ernestine vit d'un coup d'œil ce qu'elle avait encore perdu, et sa colère ne fit que grandir. Elle devina très bien quelle impression elle causait à l'ancien magistrat et elle en fut humiliée.

— Oui, murmura-t-elle, j'aurais pu être préfète, mais je n'ai pas voulu!...

Le directeur et l'inspecteur considéraient avec étonnement le préfet et la prisonnière. Celle-ci eut un éclat de rire.

— La dernière fois que je vous ai vu, monsieur Roulleaux-Dugage, c'était chez M. de Miran.. Les salons étincelaient, l'orchestre jouait. J'avais une

toilette ravissante... Je crois que nous avons valsé ensemble.. Vous souvenez-vous?...

— Je me rappelle, mademoiselle, que vous étiez à cette époque honorée, respectée. Vous passiez pour une jeune fille honnête et vous aviez des parents qui jouissaient de l'estime de tous. Je vous admirais alors, parce que vous méritiez de l'être... Maintenant, je vous plains...

Nini devint pâle.

— Je n'ai besoin de la pitié de personne... Entendez-vous, monsieur!

— La mienne vous est cependant acquise. Je prie M. le directeur, eu égard à ma visite, de vous exempter de ce que vous aviez de temps à rester dans ce cachot...

M. Chapput s'inclina.

— Je ne veux pas, dit Ernestine furieuse, je ne veux pas... Si on essaie de me faire sortir d'ici sur votre demande, je résisterai...

— Non, vous réfléchirez...

— A quoi?

— A la nécessité de revenir à une vie meilleure... J'espère que la vue d'une personne qui vous a connue jadis vous inspirera le désir de reconquérir une place parmi les gens de bien...

— Est-ce que c'est possible maintenant?

— Tout est possible avec de la bonne volonté et du courage...

Elle eut un geste plein d'arrogance.

— Je n'ai aucune bonne volonté; je ne veux pas avoir de courage...

M. Roulleaux-Dugage s'éloigna non sans tristesse du cachot où il laissait cette créature dégradée.

Dans un préau, le directeur désigna au préfet une sœur qui saluait les fonctionnaires.

— Cette sœur est celle que la fille Jacquet a injuriée.

M. Roulleaux-Dugage regarda Marie-Louise et eut un mouvement.

Il venait de reconnaître en elle Simonne, la fille de l'amiral.

— Cela ne m'étonne pas, dit-il, si Ernestine Jacquet éprouve tant d'irritation... Elle ne pardonne pas à Mlle de Miran le mal qu'elle lui a fait!

LXXIX

FAITES POUR S'ENTENDRE

L'amnistie demandée par M. Roulleaux-Dugage en faveur d'Ernestine Jacquet s'étendit aux autres détenues en cellule.

Malvina elle-même en bénéficia malgré l'insolence de ses réponses au



La place était au pied même de la chaire. (P. 763.)

préféi. On la renvoya à son atelier, celui des tricoteuses, où l'on confectionnait depuis quelques années des bas de laine.

Cet atelier était généralement un des plus mal composés.

L'inspecteur de la maison centrale, qui, ainsi que nous le savons, était partisan d'isoler les brebis galeuses, faisait tous ses efforts pour qu'on réunît en cet endroit les détenues incorrigibles.

Malvina lui avait semblé, à bon titre, appartenir à cette catégorie.

M. Chapput dit à propos de Nini à son subalterne :

— Nous ne pouvons cependant replacer la fille Jacquet chez la sœur Marie-Louise.

L'inspecteur saisit la balle au bond.

— C'est vrai... Il me semble que cette fille a des droits pour aller augmenter le nombre des tricoteuses.

Le directeur sourit.

— Je connais vos théories... Elles ont du bon... Ce n'est cependant pas réglementaire.

— Vous avez le droit de prendre les mesures susceptibles de faciliter la surveillance. Y en a-t-il de meilleure que s'arranger pour avoir l'œil sur ce qu l'on considère comme le plus mauvais? Sœur Violente pense comme moi..

— Soit!... Mettez Jacquet aux tricoteuses, puisque cela vous fait plaisir.

Une troisième fois Nini fut changée d'atelier.

— La fille de l'amiral, dit-elle, est pour le moment débarrassée de moi. Tant pis!...

Peut-être trouverai-je encore le moyen de la rencontrer encore?... Qu'y aurait-il de surprenant à ce que ce qui s'est produit une fois se reproduisît. Qui vivra verra!

Malvina fut contente de voir apparaître Ernestine parmi les tricoteuses et plus contente encore quand on l'installa au premier rang à côté d'elle.

La place était au pied même de la chaire de la surveillante, mais la voleuse de l'Anglais espérait bien qu'une occasion lui permettrait de s'entretenir avec sa nouvelle voisine.

Elle commença par lui sourire et lui adresser des clignements d'yeux.

Elle lui glissa ensuite, au premier moment d'inattention de la sœur :

— J'étais en cellule en même temps que toi.

Puis :

— J'ai été condamnée aussi à Marseille.

La fille Jacquet fut d'abord assez froide. Elle chercha même à décourager Malvina avec laquelle elle se souciait fort peu de se lier.

Ce ne fut que le second jour qu'elle prêta une sérieuse attention à une phrase de celle-ci.

La prostituée avait dit ces mots :

— Je déteste quelqu'un autant que tu détestes la sœur Marie-Louise.

Nini demanda :

— Comment savez-vous ?

— J'étais au prétoire l'autre jour.

— Ah !...

— Je comprends que l'on fasse la vie dure à ceux qui vous gênent...

On se rendait au réfectoire et c'était au détour d'un corridor que les deux détenues avaient échangé ces paroles.

Le hasard facilita, peu après, une conversation beaucoup plus longue.

L'entrepreneur pour le compte duquel on confectionnait les bas envoya toute une charrette chargée de laine.

On l'introduisit dans la cour de la maison centrale et le concours de quelques détenues fut réclamé pour débarrasser la charrette et arranger les paquets dans le magasin.

On aurait pu employer des femmes attachées au service général de la maison, mais c'était jour de grande corvée de nettoyage. La sœur de l'atelier des tricoteuses dut désigner plusieurs de celle-ci.

Nini et Malvina furent toutes les deux choisies. Pendant que leurs compagnes effectuaient les voyages, elles restèrent à empiler la laine suivant les indications qui leur avaient été données.

Quand elles furent seules, la prostituée s'écria :

— Enfin !...

Elle s'élança au cou d'Ernestine, qu'elle embrassa bruyamment.

Jacquet ne laissa pas que d'être étonnée.

— Il me tardait de pouvoir te parler à mon aise.

— Prenez garde...

— C'est inutile... La sœur accompagne les autres... Nous n'avons à craindre que la maudite assistante, et encore, aujourd'hui, à cause de la grande corvée, elle doit être après les femmes de service.

— Qu'avez-vous à me dire ?...

Cette question démonta un peu Malvina.

— Tu es une luronne, répondit-elle cependant, tu n'as pas la langue à la poche en présence de tous ces argousins, geôliers ou chefs geôliers.

— Il le faut bien.

— Je t'ai admirée de bon cœur... Je suis enchantée de t'en faire part..

— Ce que j'exprimais, je le ressentais...

— Que t'a-t-elle donc fait cette, Marie-Louise?

— C'est mon secret.

— Ta, ta, ta... Tu as parlé de cette manière au directeur, mais ce n'est pas une raison pour être cachottière avec moi.

Ernestine impatientée la regarda en face.

— Quel titre avez-vous à ma confiance?

— Il y a longtemps que je te connais.

— Moi, je ne vous connais pas...

— Je t'ai vue souvent en voiture à Marseille. Un après-midi tu passais notamment sur le quai du port et quelqu'un te montra à moi en me disant que tu portais malheur à tes amants...

— En vérité?...

— Oui, à ce moment-là, un négociant qui avait mangé avec toi tout ce qu'il possédait, venait de se donner la mort... Ce n'était pas, assurait-on, le premier...

— C'est possible...

— As-tu aimé les gens qui se tuaient pour toi?

— Pas plus que les autres.

— Moi j'estime que, lorsqu'un homme se sacrifie pour vous, on lui doit plus qu'aux autres...

Ernestine eut une ombre de raillerie.

— Mais puisqu'on vous a raconté que tous ceux qui avaient une liaison avec moi finissaient mal... Il m'eût donc fallu les adorer tous...

— Bien répondu... Je n'en ai vu qu'un faire une chose extraordinaire pour moi... C'est pourquoi je l'ai préféré... J'étais à cette époque-là à Arles dans une maison grillée voisine du Rhône...

Depuis quelque temps, il venait un beau garçon qui me demandait toujours à la contre maîtresse.

Un jour, il me dit:

« — Malvina, veux-tu quitter le bazar et me suivre?...

« — J'ai des dettes ici, lui répondis-je.

« — Bah! je reviendrai avec quelques amis... Nous enlèverons ton *baluchon*.

« — Oui, mais puis auras-tu de l'argent pour m'entretenir?

« — Pas beaucoup.

« — Alors, tu m'offres la misère?

« — A peu près... Cela ne te séduit pas?

« — Pas le moins du monde.

« — Et mon amour, le comptes-tu pour rien?

« — Connu... Les *bécots* n'ont jamais remplacé les pièces de cent sous. »

Il parut désolé... Je ne m'en préoccupai pas... Pendant quelque temps,

Il continua à fréquenter la maison, puis on le mit à la porte parce qu'il n'avait pas de quoi payer.

« — Ne te montre de nouveau que lorsque tu seras en fonds, lui cria la maîtresse...

« — Tâche de faire un héritage, ajoutai-je.

« — Un héritage... Ah! oui. »

Il revint trois jours après, et, cette fois, il avait les poches pleines d'or...

« — Que t'est-il arrivé? » lui demandâmes-nous.

Il devint sombre.

« — Eh bien, quoi! j'ai fait l'héritage en question... J'ai perdu ma tante.

Il ne disait pas que, pour me revoir, pour se retrouver dans mes bras, c'était lui qui l'avait assassinée!

Malvina fit une pause.

Les détenues rentraient vers la sœur. Elles déposèrent leur fardeau et ne tardèrent pas à repartir.

Ernestine Jacquet commençait à être intéressée par le récit de Malvina.

— Continuez donc votre histoire.

— Ma foi, elle n'est pas bien longue.

Nous eussions pu maintenant nous en aller, mais mon amant ne m'en parla pas... Il ne quittait plus la maison grillée, où on lui donnait en payant tout ce qu'il voulait.

On n'était pas cependant sans se douter qu'il avait commis un crime. Son attitude était si singulière, son langage était si étrange!

La nuit, il s'éveillait en sursaut, criait et pleurait, poursuivi par le remords.

Pour ma part, il me plaisait beaucoup plus qu'autrefois... Il avait des brusqueries, des élans farouches qui me charmaient. On eût dit qu'une flamme le dévorait et parfois il réussissait à me communiquer cette ardeur...

Tiens! rien que d'en parler je sens encore ses étreintes... Il me semble qu'il me couvre le corps de ses baisers passionnés qui me donnaient parfois de nerveux frissons!...

La physionomie expressive de Malvina reflétait admirablement ce qu'elle éprouvait. Ses yeux brillaient d'un vif éclat.

— Comment cela finit-il? fit Jacquet.

— Eh! parbleu, comme cela finit toujours...

Une nuit la police le cueillit dans mon lit... On nous arrêta même tous les deux, car on me croyait complice, et j'eus beaucoup de mal à prouver que je ne savais absolument rien... On me relâcha, mais je fus citée comme témoin pour le procès...

— Ce dut être joliment ennuyeux...

— Au contraire, cette affaire me mit en relief... Tous les jeunes gens voulaient la maîtresse de l'assassin. Malgré ma bonne volonté, je n'y pouvais plus suffire... A cette époque-là, si j'avais été adroite, j'eusse trouvé une position... A la sortie de la cour d'assises, après avoir déposé et reçu une semonce du président, un bon vieux bien vénérable, que j'avais remarqué à l'audience, m'avait suivi et m'avait fait les propositions les plus avantageuses. J'eus la bêtise de les refuser quoique ce vieux fût millionnaire...

— Et votre amant?...

— Il avait tout avoué. Son avocat essaya d'obtenir des circonstances atténuantes en insistant sur « la fatale passion » qui l'avait poussé au meurtre, le jury fut impitoyable... Cet homme est mort sur l'échafaud!...

La grande blonde avait des larmes dans la voix.

La Jacquet éprouvait maintenant quelque sympathie pour Malvina. Elle se sentait beaucoup plus disposée à la confiance.

— A moi aussi, lui dit-elle, on a tué le seul amant pour lequel j'aie peut-être ressenti de l'affection. Et c'est à cause d'une misérable femme qui est ici, que vous connaissez, que je hais de toutes les forces de mon âme!...

— La sœur Marie-Louise?...

— Précisément.

— Moi, c'est à une détenue que j'en veux, la fille de l'empoisonneuse qui s'est évadée, empoisonneuse elle-même.

— Que vous a-t-elle fait?...

— Imagine-toi que, dans les premiers jours où j'étais ici, j'ai failli faire une conquête...

— En vérité!...

— J'ai déniché dans cette prison quelque chose de fort rare...

— Quoi donc?

— Un merle blanc!...

Ernestine ne put s'empêcher de sourire...

— Ah!

— Un garçon timide, doux, ressemblant à une jeune fille...

— Qui ça?...

— M. Mébert, le jeune docteur...

— J'en ai entendu parler...

— On m'avait mise à l'infirmerie, et j'en profitai pour faire les yeux doux au chérubin...

— Lorsque quelqu'un vous l'a soufflé...

— La Clémentine... Ah! si je savais qu'elle m'a pris tout à fait mon petit médecin!...

— Que feriez-vous?...

— Je n'en sais rien, mais la rage d'être volée me rendrait capable de tout...

Ce n'est guère possible... La Clémentine et le docteur ne doivent jamais être seuls ensemble...

— Au contraire... La femme Barbe a un poste isolé... Elle garde une folle que M. Mébert va voir tous les jours...

— Qui vous a appris?

— Est-ce que l'on n'est pas au courant de tout... Même au cachot, les nouvelles vous parviennent...

Ernestine pensa à sa correspondance avec Miette et dit :

— Vous avez raison.

Le visage de Malvina se contractait quand elle songeait à Clémentine.

— Est-elle devenue la maîtresse de ce jeune homme?

C'était plus à elle-même qu'à Ernestine que la prostituée adressait cette question.

La fille Jacquet voulut achever de connaître cette femme qui s'était, pour ainsi dire, livrée à elle.

— Vous avez dit tout à l'heure que vous seriez capable de tout pour vous venger... Qu'entendez-vous par ces paroles?

Malvina saisit le bras de sa compagne.

— Je vais être bien franche... J'ai prétendu que l'homme que j'avais préféré aux autres était le condamné à mort qui m'avait payée de sa vie. Eh bien, je crois que ce que j'ai éprouvé pour lui, qui m'a possédée, était moins violent que ce que j'éprouve pour ce jeune homme, qui ne m'a pas eue et n'a pas songé à m'avoir... Probablement, si j'avais été en liberté, cette passion ne serait pas née, parce que j'aurais songé à autre chose. Mais, en prison, où les distractions ne sont pas nombreuses, lorsqu'on est poursuivi par une idée fixe, elle ne vous abandonne pas... On éprouve des envies folles, des désirs que rien ne distrait... la nuit, la nuit surtout, quand on ne dort pas!... Oui, j'aime plus M. Mébert que je n'ai jamais aimé... Et si Clémentine était là, si on m'annonçait qu'elle est sa maîtresse, je la tuerais !

— A la bonne heure! voilà qui est parlé!

— Et toi aussi, je le sens, tu donnerais la mort à la sœur Marie-Louise si tu le pouvais!...

Le visage d'Ernestine Jacquet eut une expression cruelle.

— Malvina, Malvina, nous sommes faites pour nous entendre!...

La corvée était finie, c'est-à-dire que toute la laine était portée dans le magasin, mais il s'en fallait de beaucoup qu'Ernestine et sa nouvelle amie se fussent acquittées de leur besogne. Celle-ci avait naturellement souffert de la conversation qu'elles avaient eue. La sœur les gourmanda.



Elle put se diriger vers la niche. (P. 774.)

— Vous n'avez presque rien fait. Je n'ai jamais vu de fainéantes pareilles. Quand on ne travaille pas, on ne mérite pas de manger... Vous serez toutes les deux au pain sec...

Ernestine haussa les épaules avec insouciance.

— Cela ne vous fait rien!... Privation de promenade dans le préau, privation de cantine pendant trois jours...

Jacquet finit par courber la tête sous cette averse.

Elle resta préoccupée tout le reste de la journée. Ce n'était pas aux punitions qui venaient de lui être infligées qu'elle songeait ni à sa nouvelle comparution au prétoire, mais au parti qu'elle pourrait tirer de la complicité éventuelle de Malvina.

Ernestine, condamnée à treize mois de prison, n'avait plus qu'un mois à rester dans la maison centrale.

LXXX

QUE VOULAIT LA PENAUD?

Il y avait trois jours que Miette avait quitté sa cellule et l'on n'avait pas de ses nouvelles.

La maison centrale était maintenant sévèrement gardée. Il y avait un poste à la porte et, la nuit, on plaçait, dans le chemin de ronde, deux ou trois sentinelles qui devaient singulièrement gêner les rendez-vous de Gérard et de la mystérieuse sœur.

La gendarmerie, à la recherche de la sage-femme, avait aussi battu les environs de Montpellier et avait arrêté des gens de toutes sortes portant les costumes les plus divers. Elle ramena même, un jour, un colporteur imberbe dont le sexe lui avait paru douteux.

L'excuse de la gendarmerie était peut-être que le colporteur en question rappelait jusqu'à un certain point la réunion mythologique d'Hermaphrodite et de la nymphe Salmacis.

M. Mébert faisait part à Clémentine de l'infructuosité des efforts de ceux qui recherchaient sa mère.

Un jour le jeune homme lui dit :

— Ah ! si c'était toi qui eusses ainsi réussi à fuir cette maison!...

On comprend que l'état de Clémentine préoccupait vivement les amoureux. Il était encore peu visible, mais la loi de la nature devait progressivement augmenter pour eux le danger d'être découverts.

Clémentine ressentait déjà un trouble lorsque la sœur Saint-Pierre fixait sur elle ses regards scrutateurs.

Comment sortirait-elle de cette situation?...

Il est à remarquer que, si vives que fussent les inquiétudes des amants, elles se calmaient parfois.

Il arrivait alors à la fille de Miette de ne songer qu'à une chose, c'était qu'elle portait le gage de l'amour le plus pur et le plus vif qu'elle eût éprouvé.

Elle n'avait jamais été mère et elle s'était imaginé jusque-là que cette faveur lui avait été refusée parce qu'elle n'en avait pas été digne. Il naît parfois de ces idées dans l'esprit d'une femme.

Les tressaillements qu'elle commençait à avoir dans son sein la remplissaient d'émotion...

N'était-ce pas Dieu qui pardonnait?

D'un autre côté, M. Mébert était trop honnête homme pour ne pas accepter la venue d'un enfant malgré tous les périls dont elle était entourée. Il n'eut pas un seul instant la pensée de la combattre par ces manœuvres criminelles dont sa profession de médecin lui fournissait la connaissance.

— Si nous avons le bonheur de ne pas être séparés avant la délivrance, disait-il à Clémentine, si on te laisse en cet endroit, je m'arrangerai pour que personne ne se doute de rien et j'emporterai le petit être à qui tu auras donné le jour.

— Je ne le reverrai donc plus?...

— Comment faire?...

— Il ne me sera pas permis de l'élever?...

— Je me chargerai de ce soin...

— Malheureuse que je suis!...

— Il te faut choisir entre lui et moi... Et encore te le laisserait-on?... Il est plus que probable qu'on l'enverrait dans un asile... Tu en serais séparée également... N'as-tu pas confiance en moi?... Ne crois-tu pas que j'accomplira mes devoirs de père?

— Oh! oui...

— Je veillerai avec zèle, avec dévouement sur l'innocente créature dont l'existence nous liera à jamais... Sa vue m'encouragera à faire des démarches pour que tu sois un jour graciée... Quel beau rêve!... Toi, libre avec ton enfant, et moi, auprès de vous!...

Il fallait que M. Mébert fût bien amoureux pour tenir un semblable langage.

Il s'exprimait avec un tel feu, un tel accent de conviction, que Clémentine s'illusionnait et souriait au bonheur lointain que son amant faisait luire à ses yeux. Aux heures d'espérance succédaient toutefois les heures de crainte et d'angoisse, celles où ils s'imaginaient que leurs relations et leurs conséquences seraient fatalement découvertes.

C'était dans ces moments-là surtout que M. Mébert se demandait comment la Miette avait fait pour s'évader et regrettait qu'elle n'eût pas confié son secret à sa fille.

Peut-être eût-il moins envié pour Clémentine le sort de sa mère s'il eût connu dans quelle situation celle-ci se trouvait!...

Miette ne devait pas être si loin qu'on le croyait, car, un soir, en défaisant son lit, Adèle Penaud remarqua dans les draps un billet plié en quatre. Sa présence d'esprit ne lui faisant pas défaut, elle le dissimula aussitôt et se coucha, impatiente de savoir ce qu'il renfermait.

Elle attendit que le dortoir fût endormi et que la prévôte eût cessé sa surveillance pour se dresser sur son séant et essayer de déchiffrer l'écriture.

Elle n'y parvint qu'avec peine, car la lampe qui éclairait ce lieu de repos était assez éloignée. Son étonnement fut grand quand elle réussit à lire la signature : *Miette.*

— Miette!...

N'est-ce pas la femme qui s'est évadée?

Le billet disait :

« Je ne sais pas de qui est le lit où je dépose cette demande de secours... Je meurs de faim... Si vous pouvez le plus tôt possible cacher un morceau de pain dans la niche qui est au haut de l'escalier, vous me rendrez bien service. *Ne me trahissez pas!* »

La Penaud était stupéfaite.

— La Miette est donc encore dans la maison centrale... Que faire?

La sage-femme était bien tombée en glissant son billet dans le lit d'Adèle. Avec les habitudes de délation qui règnent dans les maisons centrales de femmes, elle avait eu dix chances pour une d'être livrée en s'adressant à une détenue.

La Penaud ne pensa même pas à trahir une camarade dans l'embarras. Elle regretta au contraire qu'il lui fût impossible de procurer immédiatement à la sage-femme ce qu'elle demandait.

— C'est la mère de Clémentine Barbe. Je dois lui venir en aide. Je m'arrangerai bien demain pour laisser de quoi manger dans la niche, mais, jusque-là... que deviendra-t-elle?

La Penaud avait assez bon cœur, quoique d'une nature très vicieuse.

Quand cette aventurière jouait les grandes dames de complicité avec un amant, comme nous l'avons dit, elle avait des élans de générosité qui lui faisaient volontiers jeter par les fenêtres l'argent qu'elle soutirait par des moyens plus ou moins licites.

Les gens qui étaient à son service l'adoraient. Dans son procès ils avaient tous déposé en sa faveur. Son cocher et sa femme de chambre avaient même pris passionnément sa défense. Il est vrai que, pour le cocher, il fut à peu près établi que sa maîtresse s'était montrée très familière à son égard. Quant à la femme de chambre, la Penaud l'avait aussi honorée d'une préférence toute spéciale. Elle avait même eu des scènes à ce sujet avec l'amant qu'elle faisait passer pour son mari aux yeux de la haute société marseillaise...

Du reste, ce personnage s'était montré beaucoup moins jaloux à l'égard des conquêtes qu'Adèle avait effectuées parmi les gens assez riches pour payer ses faveurs. Le tribunal en entendit de drôles durant les débats du procès correctionnel qui se termina pour le couple par la condamnation à trois ans de prison que nous avons mentionnée.

Les indiscrétions commises dans l'enceinte de la justice n'avaient eu cependant pour auteurs que les témoins à charge et à décharge. Les prévenus avaient été avares de détails sur les faits qui eussent compromis des tiers jouissant de quelque crédit.

C'était probablement pour ce motif que la fille Penaud prétendait pouvoir compter sur l'intervention de protecteurs haut placés. L'histoire d'un père grand seigneur qu'elle avait racontée à son entrée dans la maison centrale avait été inventée à plaisir. Elle eût parlé, avec plus de raison, du souvenir reconnaissant de ceux qui n'avaient pas eu à se plaindre de sa cruauté.

Toutefois, jusqu'ici, aucun n'avait donné signe de vie et la pauvre Adèle craignait fort de faire entièrement ses trois ans.

— C'est bien dur, lui avons-nous déjà entendu dire, de subir toutes sortes de privations quand on est habituée à ne se passer de rien.

Oui, c'était dur... Il y avait des moments où la Penaud s'en apercevait surtout!...

C'était une de ses créatures qui ne vivent que pour le plaisir. Les projets pervers de Nini pouvaient faire tout oublier à celle-ci, même les scènes d'orgie dont elle avait été une des folles bacchantes.

Chez la Penaud, les sens se révoltaient de l'abstinence qui leur était imposée et qui contrastait tant avec l'abondance d'autrefois.

Si Adèle n'avait encore manifesté d'aucune manière ce qu'elle éprouvait, c'était par suite d'une pensée qui avait pénétré dans son esprit, d'un sentiment qui, il faut le dire, s'accordait avec ses instincts.

Nous sommes du reste au moment où l'aventurière devait songer à exprimer ce sentiment à celle qui en était l'objet.

Le billet de Miette fournit indirectement l'occasion à Adèle de se trouver seule avec la sœur Marie-Louise.

Le lendemain du jour où la fille Penaud avait été avisée de la détresse de l'ex-sage-femme, elle s'arrangea pour détourner du pain et de la viande pendant le repas du soir.

C'était un dimanche.

Lorsque, l'une derrière l'autre, les détenues se dirigèrent vers le dortoir, elle se plaça la dernière, puis, au lieu d'entrer dans la salle, elle réussit à se cacher dans l'encoignure d'une porte.

Ce n'était pas sans courir quelque danger qu'elle agissait ainsi. Elle eût

pu très aisément être vue par une sœur ou une prévote, mais le hasard la servit. Ce fut à la faveur d'une lampe mal allumée qu'elle put se diriger vers la niche dont avait parlé Miette.

— Comment la mère de Clémentine va-t-elle retirer ces provisions? Où cette malheureuse se tient-elle?... J'ai bien peur qu'elle ne tarde pas à retomber entre les mains de M. Chapput et ses acolytes...

Il s'agissait maintenant pour Adèle Penaud de gagner le dortoir avant qu'on se doutât de son absence. Elle en fut empêchée par une sœur qui l'obligea à se jeter précipitamment dans un couloir obscur.

Cette sœur passa près de la détenue qui n'avait pu distinguer ses traits, mais qui crut reconnaître sa démarche.

— Serait-ce elle?

Elle! qui était-ce pour Adèle?... C'était Marie-Louise.

Celle-ci s'arrêta en face même de l'endroit où Penaud attendait et ouvrit la porte d'une cellule assez grande que l'aventurière se rappela être celle de la sœur. Marie-Louise battit le briquet et une lumière brilla bientôt éclairant une pièce dont l'ameublement était presque misérable. Il n'y avait guère, en effet, dans cet appartement qu'un lit avec rideaux en percale, un prie-Dieu et une table où se trouvait une statue de la Vierge entourée d'une guirlande de fleurs.

Le seul ornement réel était un magnifique crucifix en ivoire devant lequel Simonne avait dû souvent prier et pleurer. Elle avait tenu sans doute à conserver ce discret confident de ses douleurs.

Penaud n'était jamais entrée dans la chambre de la sœur. Elle en regardait curieusement l'intérieur.

C'était donc là que Marie-Louise passait la nuit : c'était sur cette couche presque aussi pauvre que celle des prisonnières qu'elle reposait.

Adèle Penaud avait trop de flair pour ne pas comprendre que la sœur devait avoir une origine aristocratique. Elle avait admiré l'exquise distinction de ses manières.

Comment se faisait-il que cette jeune fille, née évidemment dans le luxe, se fût condamnée à une existence de privations?...

Ainsi que nous l'avons dit, la Penaud n'avait rien pu savoir de l'histoire de Simonne et de Nini. Elle devinait seulement en cette dernière une ennemie acharnée de la sœur.

Elle s'était promis de surveiller la Jacquet.

— Malheur à elle si elle touche à Marie-Louise!

Adèle eût pu maintenant rentrer au dortoir, mais elle n'y songeait plus. Elle considérait la sœur par la porte entr'ouverte.

Marie-Louise ne se doutait certes pas qu'un regard avide suivait tous ses mouvements.

La religieuse commença d'abord par s'agenouiller sur son prie-Dieu, devant son crucifix. Elle implorait avec ardeur Celui qui est le maître de notre destinée.

De grosses larmes coulaient sur la joue de Simonne sans qu'elle songeât à les essuyer. Pensait-elle à son père et à son fiancé morts?

Ne regrettait-elle pas aussi d'avoir pris le costume des sœurs de Marie-Joseph?...

La supérieure était rentrée précisément ce jour-là... Il y avait eu un long entretien entre cette dernière et la fille de l'amiral.

Peut-être Marie-Louise avait-elle dit que depuis quelque temps elle étouffait dans l'atmosphère de la maison centrale. Elle n'avait pas trouvé, comme nous le savons, dans la tâche qui lui avait été confiée, les consolations qu'elle attendait

Il n'y avait pas dans ces fonctions de gardienne de quoi élever son cœur, de quoi exalter son âme.

Le devoir qu'elle avait à accomplir ne l'absorbait pas assez pour que le passé ne fût sans cesse présent à son esprit. Cette pensée la minait lentement.

Elle était pâle et faible. Adèle Penaud l'avait bien remarqué!

— Ce n'est qu'en vous humiliant, ma fille, avait répondu la supérieure, que vous arriverez à croire que rien n'est indigne d'une servante du Seigneur... Tenez, prenez ceci, et, pendant que vous vous en servirez, songez à Jésus, Marie, Joseph.

La supérieure avait tendu à Marie-Louise une sorte de fouet composé de cordelettes à nœuds.

— Qu'est-ce? avait demandé la sœur effarée.

— C'est une discipline... Lisez la vie de sainte Thérèse de Jésus... Vous verrez comme elle se l'administrait... Un de ces jours je vous céderai mon cilice.

La supérieure avait également remis à Marie-Louise une *Vie des Saints*, mais ni la discipline ni l'histoire de cette hystérique qui s'appelait Thérèse de Cepeda d'Avila n'avaient ramené le calme dans son esprit.

Elle sortait de la chapelle quand elle rentra dans sa cellule. En récitant, avec les autres sœurs, les oraisons du soir, elle n'avait pas sans doute tout dit à Dieu, puisque Penaud la voyait encore prier.

Marie-Louise venait enfin de se lever. Elle s'approcha de la table où était le livre de la supérieure et le prit distraitement.

Ce fut en ce moment qu'elle s'aperçut qu'elle n'avait pas fermé sa porte. Elle voulut réparer cet oubli et se trouva en présence d'Adèle.

Les allures singulières de celle-ci n'avaient pas laissé de causer quelque impression sur Simonne. Son empressement, en toute circonstance, les discours qu'elle avait tenus relativement à Ernestine la lui avaient rendue plutôt suspecte que sympathique.

Mlle de Miran avait peut-être deviné aussi quelque chose d'anormal dans la manière dont Penaud la regardait parfois.

Elle recula effrayée à la vue de la détenue et le livre s'échappa de ses mains.

— Vous ! fit-elle.

Adèle était très émue.

— Ma sœur...

— Que voulez-vous ? Que demandez-vous ?

La voix de Marie-Louise avait un léger tremblement.

— C'est le hasard... Je passais...

— Allez-vous-en alors !... Je croyais tout le monde couché... D'où vient que vous ne l'êtes pas ?...

— J'ai quitté un instant les autres... Je me suis attardée... Vous ne me ferez pas punir au moins ?...

— Non, mais retirez-vous tout de suite.

La Penaud s'enhardit.

— Est-ce que je vous fais peur ?...

— Peur !... Pourquoi ?

— Je l'ignore... Cependant votre attitude à mon égard... Votre langage...

— Je vous parle comme je dois vous parler.

— Je ne comprends pas...

— Ah ! si je vous étais désagréable, je serais bien désolée. Je vous aime tant !

La Penaud appuya sur ces mots : *Je vous aime*, d'une façon toute particulière.

Marie-Louise ne se doutait pas de ce qui se passait en cette fille. Elle n'en éprouva pas moins un certain embarras. Elle resta comme interdite.

Adèle saisit la main de la sœur, qui ne put lui résister.

— Permettez-moi de tout vous dire, permettez-moi de tout vous exprimer. Je ne suis pas une créature comme vous, moi... En m'enfermant dans cette prison, on m'a infligé un châtiment double, car mon sang bout dans mes veines avec plus de force que chez d'autres. La passion, c'était pour moi la vie. On m'en a privée... Ah ! j'ai bien souffert d'abord... Mais votre vue m'a donné de la force, du courage... Votre douceur, votre tranquillité, ont fait naître en moi des idées de résignation...

Marie-Louise troublée eut la force de répondre :

— Tant mieux, si je vous ai donné la pensée de bien faire !

— J'admirais l'ensemble de votre visage, ma sœur, vos traits suaves et délicats, tout le charme répandu sur votre personne... Oh ! que vous êtes belle !...

Simonne ne saisissait pas, ne pouvait saisir le sens de ce discours.



Un jour en fumant sa pipe. (P. 779.)

Adèle continua :

— Je m'imaginai d'abord que vous étiez un ange descendu sur la terre, une sainte... J'ai appris depuis que vous étiez une femme au-dessus des autres, mais une femme... Nini vous hait comme on hait une rivale... Vous avez donc, vous aussi, connu l'amour... Vous n'ignorez pas ce que c'est qu'être deux et n'être qu'un, avoir un cœur qui n'est plus à vous, qui est à un autre ou à une autre...

Marie-Louise, de plus en plus surprise, ne savait que s'imaginer.

— Vous avez souffert et vous souffrez encore... Un homme vous a-t-il trahi? Méprisez-le, et confiez-vous à quelqu'un qui vous comprendra et ne vous trahira pas.

— Quelle est cette personne? balbutia la sœur.

— Moi qui ai vu vos larmes tout à l'heure et qui désire me consacrer à vous tout entière... Disposez de moi... Prenez-moi...

Marie-Louise, bien qu'encore inquiète de l'ardeur avec laquelle la Penaud avait prononcé ces paroles, fut loin de comprendre ce que l'aventurière voulait dire. Elle se sentit même un peu rassurée.

Il est des vices hideux qui ne sont même pas soupçonnés par des créatures privilégiées. Dans le milieu délétère où elle vivait, il y avait une chose que sœur Marie-Louise avait continué à ne pas connaître.

— Vous m'offrez, dit-elle à Penaud, de vous joindre à moi, de demander à Dieu pour moi la force et l'oubli? Eh bien, j'accepte!

— Vous acceptez?

— A genoux!

Adèle Penaud était stupéfaite.

Était-il possible que Marie-Louise se figurât qu'elle n'avait que l'ambition de prier avec elle, et que sa déclaration enflammée n'eût pas d'autre but?

La réponse de Mlle de Miran fut pour elle comme une douche d'eau froide. Elle comprit tout de suite qu'elle était en présence d'un être qui ne savait pas le mal et à qui il ne pouvait inspirer que de l'horreur.

Vaincue par la sœur, elle tomba à genoux en effet, mais devant Marie-Louise, en murmurant :

— Pardon! pardon!...

LXXXI

LE PORTIER

Une surprise attendait Adèle Penaud quand elle quitta la cellule de Marie-Louise pour rentrer au dortoir.

En passant devant la niche, elle eut l'idée de voir si le pain et la viande qu'elle avait déposés s'y trouvaient encore. Ces provisions avaient disparu.

— La Miette est donc par ici? fit-elle avec stupéfaction.

Du reste, elle put rejoindre son lit sans encombre, personne ne s'était aperçu de son absence.

Le lendemain, il y eut pour le personnel de la prison une émotion du genre de celle qu'avait causée la disparition de la Miette.

M. Chopput crut que la famille de Mme Lafarge avait essayé de ... avant celle-ci. Son alarme fut vive.

Le portier de la maison centrale semble avoir joué un assez ... rôle dans toute cette affaire.

Nous avons déjà dit que ce personnage avait inspiré, à première vue, une vive répulsion à l'héroïne du Glandier, qui en avait fait dans ses *Heures de prison* un portrait peu flatté. Il prit à tâche de justifier cette opinion.

Cet homme était, comme le gardien Gérard, mécontent de sa situation. Il se considérait comme mal payé, et il ne cessait de chercher avec sa femme le moyen de gagner de l'argent.

Un jour, en fumant sa pipe, il crut avoir trouvé comment il pourrait s'y prendre pour toucher une forte somme et il en fit part à la portière.

Il songeait à proposer aux parents et aux amis de Mme Lafarge une évasion.

La portière était prudente.

— Es-tu sûr qu'ils accepteront?...

— Je l'espère...

— Mais comment la feras-tu sauver?...

— Par la porte, parbleu!

— Pour arriver à la porte, ne faut-il pas passer par la grille?...

— Ce n'est pas indispensable... Il y a dans le chemin de ronde des ouvertures dont j'ai les clés...

— On te soupçonnera...

— M'a-t-on soupçonné pour l'évasion de l'empoisonneuse qui s'est échappée on ne sait comment?...

— On ne pouvait croire qu'elle t'avait payé... Pour Mme Lafarge, ce serait autre chose...

— Eh bien, que me ferait-on?

— On te traduirait en justice.

— J'en serais quitte pour quelques mois de prison... Peut-être serais-je acquitté, car cette affaire regarderait le jury... Devant la cour d'assises, avec un bon avocat, on se tire souvent d'affaire, surtout pour des choses comme ça...

— Tu perdrais ensuite ta place...

— Que m'importerait, si j'étais bien payé, et certainement je ne me mêlerais de la chose qu'à cette condition.

Le portier finit par convaincre sa femme, qui se chargea de tâter le terrain.

Une cousine de la détenue accueillit assez bien les premières avances, mais cette cousine ayant consulté Mme Lafarge, celle-ci la dissuada ... de toute tentative qui aurait pour but sa délivrance.

Mme Lafarge sortait à peine de la maladie à laquelle elle avait miraculeusement échappé. Elle jouissait de diverses immunités qui avaient été peu à peu accordées, alors que l'on pensait qu'elle était perdue.

Il lui répugnait fort de se servir des faveurs dont elle était l'objet pour combiner une évasion.

Marie Cappelle ne s'était, en outre, jamais montrée désireuse de recouvrer la liberté de cette manière.

Elle eût pu certainement quitter la France avant son arrestation au Glandier, mais, confiante en son innocence, elle avait repoussé la fuite comme une lâcheté.

Lors de sa translation de Tulle à Montpellier, sa femme de chambre lui avait proposé de prendre sa place et de lui céder ses vêtements et son passe port. Elle avait aussi refusé.

Le portier ne se tint pas pour battu. Il fit des offres à M. Collard, grand oncle de Marie Cappelle, qui ne crut pas devoir accepter son concours.

Le gardien avait alors modifié sa ligne de conduite. Il avait imaginé de faire demander à Mme Lafarge des lettres de recommandation.

Il avait l'intention, disait-il, d'aller à Paris, pour essayer de s'y caser, et il espérait qu'il y arriverait, grâce à la protection de celle à qui il était tout dévoué.

Le portier obtint ainsi une lettre dont il se servit d'une singulière manière.

Il partit pour Paris et se présenta à l'amie à qui Mme Lafarge l'avait adressé. Il l'entretint de sa position, de son dévouement, de projets mystérieux, de mystérieuses confidences.

A la fin de son exorde, paraissant se troubler, il conclut à une demande de dix à quinze mille francs pour l'établissement d'un hôtel garni dans le quartier latin. Il rencontra un nouveau refus. La personne à qui il faisait cette demande avait récemment éprouvé des revers de fortune; elle était, en ce moment-là, très gênée.

Le malencontreux visiteur en éprouva une extrême irritation et rentra à Montpellier résolu à se venger.

Il imagina tout un plan d'évasion qu'il prétendait avoir surpris. Il y avait un déguisement, des fausses clés, une chaise de poste qui devait stationner sur le boulevard de la prison, un paquebot à Cette, de l'or pour lever les obstacles, des amis pour braver le danger.

L'évasion de Miette se rattachait à celle projetée. On avait voulu faire un essai, et il avait réussi, bien que les difficultés fussent plus grandes et que la sage-femme ne jouît pas des mêmes avantages que Mme Lafarge.

L'assertion d'une entente entre la mère de Clémentine et la famille Collard était absurde. Elle fournit au portier l'occasion de dire :

— Entre empoisonneuses on se met facilement d'accord!

M. Chapput crut à un certain point le portier. Il ouvrit aussitôt une enquête et manda les parents de Mme Lafarge dans son cabinet.

Ceux-ci racontèrent ce qui avait eu lieu.

Le portier avait eu soin de dire qu'on l'avait menacé de le calomnier et de lui faire perdre sa place s'il découvrait la vérité.

Qui croire? M. Chapput n'avait aucune raison de suspecter la bonne foi de son subalterne, et la famille de la détenue lui semblait au contraire sujette à caution.

Basson et Paula furent également interrogées.

Elles déclarèrent tout ignorer.

On n'eut pas de peine à s'assurer de la sincérité de la première qui passait pour assez inintelligente et qui pouvait très bien n'avoir rien compris.

Quant à Paula, le portier avait prétendu qu'elle faisait aussi partie du complot. Elle fut envoyée au cachot pour avoir refusé d'avouer qu'elle savait quelque chose, lorsqu'en réalité elle ne savait rien.

Mme Lafarge a raconté quelles furent pour elle les suites de cette affaire.

« La calomnie du portier, dit-elle, tout à la fois ambitieuse et méchante, en ouvrant l'esprit du directeur au soupçon, ouvrait à l'espionnage les oreilles et les yeux de tous ses employés.

« Avant de donner suite à la dénonciation, on voulait grouper autour d'elle tous les faits, toutes les circonstances qui pouvaient l'accréditer. Une serveillance plus active, plus minutieuse, fut recommandée aux gardiens, et, comme ces pauvres gens craignaient beaucoup plus d'être accusés de négligence que soupçonnés d'exagération, comme ces infimes courtisans de leurs maîtres savaient très bien qu'une des conditions de leur métier est d'avoir la langue trop longue et l'ouïe trop fine, ils s'y prirent si bien que chacune de mes paroles, passées, présentes ou à venir, devint l'âme d'un complot, et chacun de mes gestes le signe mimique d'une télégraphie suspecte.

« Lire un journal à ma fenêtre, regarder à travers mes grilles, essuyer mes yeux, avoir un mouchoir à la main, reculer et m'avancer, tousser doucement ou avec éclat, m'étaient également imputés à crime.

« Tout et rien servaient de pâture à l'épouvantable espionnage qui m'enserrait de son réseau de plomb.

« Il faut avoir été prisonnier, et prisonnier d'un ordre exceptionnel; je veux dire gardé à double vue, enfermé sous doubles clés, rivé à doubles chaînes; il faut s'être vu exposé comme un point de mire à tous les soupçons, à tous les intérêts, aux imprudentes sympathies des unes, aux haines sagaces des autres, pour comprendre les tortures incessantes d'une surveillance sans frein, qui, à défaut de réalité, crée dans le vide et s'abat sur des chimères.

« Sans doute, la justice, qui a pour auxiliaires et pour interprètes des hommes, peut se tromper ou frapper trop fort. Sans doute, il est affreux de se voir murer vif dans le cachot d'une geôle... Mais ce n'est pas le fer qui envenime les plaies, ce sont les coups muets, les piqûres d'insectes ou de reptiles.

« La douleur violente et libre, en s'exhalant, se soulage.

« Ce qui tue, c'est la douleur comprimée et sans cesse irritée, c'est le trait qui déchire et en même temps désarme ; c'est le contact qui blesse, et qu'à toute heure on subit. C'est tour à tour la menace, la délation et l'insulte perçant de leurs dards l'infortuné captif. »

Mme Lafarge fut mise au secret, c'est-à-dire qu'elle ne reçut plus aucune visite pendant quelque temps.

Elle avait eu jusqu'alors sa fenêtre simplement grillée et on lui avait laissé la faculté de voir au dehors.

A droite et à gauche de la prison, elle apercevait les beaux marronniers à panaches roses du château Farel, et les grands pins au tronc nu et gris, à l'aigrette toujours verte, d'un parc voisin.

Cette consolation lui fut bientôt refusée.

Mme Lafarge lisait sur son fauteuil lorsque des pas lourds, des voix rudes, le bruit d'un fardeau qui allait frapper le fer criard de la rampe et la pierre sourde du mur la firent tressaillir malgré elle.

— Qu'est-ce donc, Basson? s'écria-t-elle en n'osant s'approcher de la porte.

Basson sortit et revint toute émue.

— Je veux savoir ce que c'est, reprit Mme Lafarge avec angoisse.

Basson, frappée de la pâleur de la prisonnière, l'enleva de son fauteuil pour la porter sur son lit et se tint devant elle pour l'empêcher d'être témoin de ce qui allait se passer.

On était entré dans la cellule et Mme Lafarge put entendre le dialogue suivant :

— Avez-vous les clous et les embrasses de fer ?

— Oui, major, mais je ne sais pas si j'aurais assez de cordes.

— Deux suffiront, je pense.

— Je ne sais pas trop : la machine est de taille, depuis surtout qu'on me l'a fait exhausser de ce cran noir à cet autre.

Il se fit un moment de silence : bientôt Mme Lafarge entendit percer la pierre pour y enfoncer des coins de bois et y placer des crampons en fer.

Il y avait plusieurs ouvriers : les uns frappaient, les autres sciaient. De temps en temps, celui qui paraissait le patron réclamait divers outils.

Ce supplice dura un quart d'heure, un siècle pour la pauvre femme.

Enfin la machine fut placée.

— Voyons, dit le major, il faut qu'on ne puisse plus rien voir sur le boulevard.

— Comment diable, cela se pourrait-il, répondit le menuisier, on m'a dit de ne presque pas laisser de jour entre les lames, et, au lieu de les disposer comme à l'ordinaire, de les incliner à rebours. Tenez, major, cela me fait mal au cœur que l'on crève ainsi les yeux à cette pauvre dame qui souffre déjà bien assez...

Le gardien-chef ne répondit pas. Il se borna à s'assurer de l'exécution de sa consigne.

— C'est bien, fit-il. Seulement serrez un peu l'embrasse gauche, car, en pressant, on pourrait se ménager une fissure.

— Qu'est-ce que cela ferait, si là-bas on ne le sait pas?...

— Cela ferait que je serais puni. Quatre coups de marteau remédieront à la chose.

Des coups de marteau se firent entendre. Puis le major dit :

— C'est parfait... Madame n'aura plus maintenant de communication avec le dehors...

— Il en y avait donc?

— Quand elle s'approchait de la fenêtre, un tas de gens la saluaient... C'est contraire au règlement...

— Votre règlement est donc bien sévère?

— Ce n'est pas pour leur plaisir que l'on enferme les gens ici...

— On s'en aperçoit, pécaïré! Nous venons de changer cette chambre en une tombe.

— Vous regrettez d'avoir gagné votre journée?

— Ma foi, il me semble que j'aimerais autant mourir de faim que la gagner souvent de cette manière-là... Je veux être fusillé si ce n'est pas à contre-cœur que j'ai accompli cette besogne...

Mme Lafarge bénit dans son cœur cette voix généreuse. Elle eût voulu remercier l'homme qui parlait ainsi, mais elle craignit de le compromettre ou de lui faire perdre tout au moins les travaux de la maison centrale.

Quand les ouvriers se furent retirés, la prisonnière écarta Basson et poussa un cri.

Le jour ne pénétrait plus que faiblement dans la cellule.

« Une sorte d'entonnoir de bois, cerclé en fer, dit Mme Lafarge, se cramponnait aux grilles de la croisée avec cette grimace méchante que les peintres donnent au cauchemar. Cet entonnoir, moitié persienne, moitié volet, n'arrêtait pas le regard ; il le repoussait. Loin de révéler l'intention honnête et pieuse que j'aurais louée de protéger mon malheur contre la curiosité blessante des passants, il semblait trahir la pensée de m'arracher une dernière consolation, de disputer à

mes regards les sourires de la nature et les signes compatissants de mes amis. »
Tels étaient les résultats de la dénonciation du portier.

Paula resta huit jours au cachot et fut ensuite envoyée à l'atelier des tricoteuses, où elle devait retrouver Nini.

Elle était désolée de ne plus revoir Mme Lafarge à qui elle s'était attachée. Toutefois une grande consolation lui était réservée. Au milieu de son chagrin, son âme devait s'ouvrir à l'espérance. Une nouvelle lettre de Félix lui apprit qu'il était gracié à cause du courage héroïque dont il avait fait preuve dans l'incendie de la maison centrale de Nîmes.

« Comme je te l'ai promis, disait le jeune homme, je vais pouvoir travailler à ta délivrance et à notre réhabilitation! »

LXXXIII

LE LIBÉRÉ

La lettre de Félix était datée de Marseille où le jeune homme s'était rendu après sa libération. Il savait que, dans cette ville, la misère et les affronts l'attendaient, mais c'était là que, ayant été injustement accusé, il pouvait seulement établir son innocence.

Certes, la tâche était difficile. Plus d'une année s'était déjà écoulée depuis sa condamnation et celle de Paula. Qu'était devenu le vrai coupable?

Comment Félix s'y prendrait-il ensuite pour faire son enquête?... Il lui fallait s'introduire dans la maison où s'était produit le vol dont sa maîtresse et lui avaient été déclarés les auteurs. Il était nécessaire qu'il examinât les lieux.

On sait que c'était chez un confectionneur que Paula travaillait. Félix se rappelait qu'une vieille dame fort bienveillante, Mme Marguerite, leur ancienne voisine de la rue Caisserie, avait procuré cette place. Consentirait-elle à lui donner quelques renseignements?

Le jeune homme tenait à étudier le personnel de commis et d'ouvriers qui était employé en même temps que sa maîtresse. Mais comment s'y prendrait-il?

La plupart de ces gens avaient été témoins de son procès. Ils l'avaient vu sur le banc d'ignominie et certainement ils le reconnaîtraient.

Félix n'avait qu'à espérer dans l'appui de la Providence, mais, hélas! il ne lui était guère permis de compter sur celle-ci après l'effroyable malheur dont il avait été victime.

Ses ressources étaient plus que modestes.

Un petit pécule lui avait été remis à sa sortie de la maison centrale de



Le hasard lui avait donné pour compagnon. (P. 783.)

Nîmes, mais il devait à peine suffire à le faire vivre pendant quelques semaines avec ordre et économie.

Trouverait-il dans l'intervalle des occupations?...

Lui qui n'avait pas pu se caser alors qu'il avait un nom sans tache, serait-il mieux accueilli maintenant qu'il avait été condamné à une peine infamante?...

Il sentait d'ailleurs que la pensée de sa honte allait le rendre craintif et

timide. Peut-on avoir encore la tête haute quand on a séjourné avec des malfaiteurs de toute sorte, quand on a été confondu avec eux, et qu'on a été leur égal devant la loi et un règlement inflexible?

Félix se croyait encore revêtu du costume de la maison centrale de Nimes, qui consiste en une veste ronde, un gilet et un pantalon en droguet, complété par un béret et des sabots. Dans les derniers temps sa bonne conduite lui avait valu une paire de galons verts. Il avait été caporal dans cette armée du vice!...

Des scènes de dépravation avaient profondément écœuré l'amant de Paula. Dans les prisons d'hommes, comme nous l'avons dit, la surveillance n'a pas réussi à empêcher les relations honteuses entre les condamnés.

La veille même de son départ, Félix avait vu un détenu, poussé par une jalousie sauvage, frapper d'un instrument tranchant un de ses camarades. Le cadavre couvert de sang de la victime était encore devant les yeux du libéré

Félix descendit, à son arrivée à Marseille, dans un petit hôtel de la rue Bernard-du-Bois. Il y put louer une chambre sous les toits qu'on lui laissa à un prix modéré.

— Je vous le donne à ces conditions, lui dit la maîtresse de la maison, parce que vous me paraissez bien honnête.

Il rougit en entendant ce compliment.

Honnête, il l'était cependant, il n'avait jamais cessé de l'être, quoiqu'on l'eût flétri.

— Oh! fit-il, lorsque la bonne femme fut partie, je réussirai à prouver que je n'ai jamais failli à l'honneur.

Après de nombreuses hésitations il se dirigea vers la rue Caisserie, où se trouvait la maison qui avait été témoin de ses amours avec Paula. Une première déception l'y attendait.

Mme Marguerite était morte.

Félix regretta cette pauvre femme, non seulement pour les indications qu'elle eût pu lui fournir, mais encore pour ses qualités de cœur. Elle avait été également bonne pour lui et sa maîtresse.

Lors du jugement, à Aix, elle avait été entendue comme témoin à décharge et avait déclaré hautement qu'elle ne croyait pas les jeunes gens coupables.

— Ils sont bien trop gentils, avait-elle dit naïvement, pour commettre une telle mauvaise action.

Cette raison n'avait malheureusement pas convaincu le jury.

Le jeune homme était fort attristé quand il quitta la maison de la rue Caisserie, dont tous les habitants paraissaient renouvelés et où personne ne l'avait reconnu.

Il lui vint à l'idée de passer sur le quai du port où se trouvait le magasin de confection tenu par l'ancien patron de Paula.

Celui-ci était précisément sur la porte. Il eut un geste d'étonnement en voyant Félix et rentra précipitamment chez lui.

— Il est surpris de ce que je ne sois plus en prison, fit le jeune homme avec amertume. Il va se plaindre, sans doute, du préjudice qu'on lui a causé en épargnant à son voleur quelques années de châtiment.

Presque aussitôt, Félix réfléchit qu'il avait été imprudent.

Quelle nécessité y avait-il de faire connaître son retour?... Son intérêt n'eût-il pas été plutôt qu'on l'ignorât?...

Le confectionneur était allé sans doute raconter sa mise en liberté... L'éveil venait probablement d'être donné au véritable auteur du vol.

Félix ne sut pas tout de suite que l'ancien patron de Paula, ayant cru qu'il s'était évadé, s'était empressé, sur le conseil de diverses personnes, de se rendre au parquet où l'on ignorait encore la grâce dont l'ex-contremaître avait été l'objet. Des ordres furent donnés pour qu'on le recherchât.

Le jeune homme fut soumis à une épreuve avant de rentrer à son hôtel.

Il rencontra un de ses amis d'autrefois, qui, comme le confectionneur, eut l'air surpris, puis détourna la tête.

Félix sentit les larmes lui venir aux yeux.

Il alla vers l'ami dont il connaissait la probité sévère.

— C'est bien moi, Anatole, tu ne te trompes pas... Je suis sorti hier...

L'autre le regarda avec dédain.

— Que m'importe!

— Si on m'a libéré avant que mon temps fût terminé, c'est parce qu'on ne m'a pas tout à fait jugé indigne de pitié... D'ailleurs, j'étais innocent...

— Votre jugement a-t-il été revisé?...

— Non, mais il le sera... il le faut!

— Enfin avez-vous été déjà en partie lavé du vol qui vous a été reproché? Connaît-on celui qui l'a commis?

— On ne le connaît pas...

— Vous permettez alors que j'attende avant de vous serrer la main qu'on l'ait arrêté...

— Tu es impitoyable...

— Je tiens à n'avoir de relations qu'avec des honnêtes gens...

— Je n'ai jamais failli à l'honneur!

— Une condamnation vous a frappé.

— Elle était injuste, je le jure.

— Je le souhaite pour vous, mais, pour moi, je suis obligé de me souvenir de l'arrêt de la cour d'assises.

Félix s'éloigna en pleurant tout à fait.

L'ami, qui n'avait pas laissé que d'être touché de sa douleur, le regarda s'éloigner avec une certaine compassion, puis il haussa les épaules :

— Ces serments ne prouvent rien... Tous les individus que la justice atteint ont le même langage. Il m'est impossible cependant de faire ma société d'un réclusionnaire !

La maîtresse de l'hôtel vit l'émotion de Félix. Elle ne put s'empêcher de lui demander si quelque chose de nouveau lui était arrivé.

— Ce n'est pas un malheur isolé, répondit-il... C'est une série... Ça continue...

Plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels Félix ne vit pas mieux marcher ses affaires.

Il était disposé à accepter n'importe quelle place on lui offrirait, même celle de domestique. Il estimait qu'aucune profession n'avilit, quand elle est exercée honnêtement.

Il pouvait d'ailleurs porter toutes les livrées après celle qui lui avait été imposée.

On lui conseilla de s'adresser à un bureau de placement où on commença par lui demander 5 francs avant de l'inscrire sur un registre, puis on le renvoya en lui disant de repasser le lendemain à la même heure. Il fut exact au rendez-vous, mais il n'y avait encore rien pour lui.

Après trois autres jours d'attente, Félix fut interrogé par le chef de l'établissement.

— Vous demandez à être n'importe quoi : valet de chambre, garçon de café ou de boutique, commissionnaire ou cireur de bottes... Vous paraissez cependant au-dessus de toutes ces conditions... Quel degré d'instruction avez-vous ?

— Je sais lire, écrire... Je calcule très bien...

— Vous pourriez entrer quelque part en qualité de commis ou de comptable ?

— Certainement...

— Pourquoi n'essayez-vous pas alors ?

— J'ai cherché... On m'a assuré que c'était fort difficile.

— En effet, mais le hasard vous favorise... Nous aurions précisément besoin, nous, d'un employé...

— En vérité ?

— Vous ne me déplairiez pas...

Le visage de Félix s'éclaira.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

Le placeur regarda le jeune homme.

— Voyons, quel cautionnement nous verseriez-vous ?...

— Quel cautionnement ?

— Oui, c'est la règle de la maison. Ici vous aurez un maniement de fonds et il est nécessaire que vous nous fournissiez une garantie.

— Mais, monsieur, si j'avais de l'argent, je ne me déclarerais pas prêt à tout.

— On a souvent des économies auxquelles on ne veut pas toucher... Si vous n'en avez pas, vous trouverez du moins quelqu'un qui déposera ici une somme pour vous. Il ne la perdra pas, puisqu'elle ne sera que provisoirement entre nos mains. Nous en paierons l'intérêt et elle sera restituée si vous nous quittez ou si nous jugeons à propos de nous priver de vos services.

— Je ne connais personne qui puisse faire pour moi...

— En cherchant bien...

— Je n'ai aucune chance de réussir...

— En ce cas, nous ne saurions vous admettre... Retirez-vous... Nous n'aurons jamais rien ici pour vous...

— Et mes cent sous?

— Ce n'est pas notre faute si vous n'êtes pas en état d'accepter les places que nous vous proposons... D'ailleurs, ce qui est versé à notre caisse n'est jamais rendu...

— Je m'en aperçois...

Félix eut d'abord l'idée, en sortant de ce singulier établissement, de se rendre chez le commissaire de police, mais il se demanda comment celui-ci accueillerait la plainte d'un libéré.

Le placeur prétendrait lui en avoir donné pour son argent ou nierait peut-être le versement.

La moralité de la maison était tout de suite apparue au jeune homme, quand il avait été question de cautionnement.

Le hasard lui avait donné précisément pour compagnon, à la maison centrale, un personnage qui fabriquait des chaussons de lisière pour avoir agi, à l'égard d'une foule de pauvres diables, à peu près comme on se proposait d'agir à son égard dans le bureau de placement.

Ce même jour, au moment où il prenait sa clé au bureau de l'hôtel, la maîtresse lui dit :

— Il est arrivé une chose bien drôle.

— Quoi donc?

— L'agent de la police des garnis, en voyant votre nom, a eu une exclamation.

— Tiens!

— Il m'a demandé comment vous étiez, votre signalement. Il m'a annoncé qu'il ne tarderait pas à revenir pour vous voir...

— Y a-t-il longtemps de cela?

— Un quart d'heure à peine... Savez-vous ce que cela veut dire?

— Ma foi, je ne m'en doute pas...

Félix était inquiet cependant. Il se rappelait qu'il avait été déjà arrêté quoique innocent.

A ce moment, l'agent des garnis entrait dans le bureau accompagné d'un brigadier de police en uniforme.

Ce dernier, à la vue de Félix, parut très étonné.

— C'est bien lui!... Je n'aurais pas cru qu'il eût l'audace de ne pas se cacher plus que ça...

— Que me voulez-vous?

— Pincé, mon bonhomme!

— Que signifie?

— Inutile de nier... Je vous reconnais... C'est moi qui eus l'honneur de vous arrêter place Royale, moi-même pour vous servir...

— Eh bien?...

— Vous fûtes condamnés, vous et la petite mère qui était votre complice, à cinq ans de reclusion...

— Il est vrai...

— Et il y a un an de cela...

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Quand on s'évade, on a généralement le soin de se rendre ailleurs qu'à un endroit où votre binette est présente à la mémoire de tous. On peut rencontrer aussi les gens qu'on a volés, et leur première préoccupation est de vous dénoncer... Non, non, vous n'êtes pas malin.

— En vérité!...

— Vous descendez ensuite à un hôtel et vous ne déguisez même pas votre nom, ce qui est très hardi, mais aussi très dangereux, surtout quand l'hôtel en question est surveillé par des zèbres de notre espèce...

— Cela devrait vous prouver que je n'ai rien à craindre de vous. J'ai été gracié.

— Ta, ta, ta... A d'autres! On peut déduire quelques mois, un an tout au plus, d'une peine de cinq ans, mais on n'enlève jamais quatre ans d'un coup.

— Mon cas a été spécial.

— Bon! Vous nous permettrez d'avoir des doutes à ce sujet. Du reste, pour les éclaircir, prenez la peine de nous suivre au parquet.

— Soit!...

L'agent des garnis s'adressa au brigadier:

— Faut-il lui mettre les menottes, patron?

— Naturellement. Un pierrot qui très probablement s'est évadé... Il n'aurait qu'à nous échapper en pleine rue...

— Messieurs, mais c'est épouvantable!

— Faites pas le délicat, mon petit oiseau, c'est pas la première fois que vous avez tâté de ces machines-là. Je me rappelle moi-même vous en avoir fourré...

— Une honte nouvelle ajoutée aux autres. Il va me falloir traverser tout Marseille...

— Allons, allons, ne pleurez pas... Je veux bien remplacer les menottes par des poucettes ; ça se verra moins et ce sera aussi sûr pour nous... L'agent et vous aurez l'air d'une paire d'amis qui se promènent en se donnant la main.

Félix dut se résigner.

Au moment où on l'emmena, l'hôtel était en rumeur. La maîtresse était consternée de cette scène qui lui semblait susceptible de nuire à la considération de son établissement. Elle s'en excusait comme elle pouvait auprès de ses locataires.

— Que voulez-vous ?... Il avait l'air si doux, si gentil... On lui eût donné le bon Dieu sans confession !...

— Et c'était un voleur !

— Ne m'en parlez pas !... Je serai joliment méfiante à l'avenir !...

Félix fut conduit à l'ancien Palais de Justice qui est assez éloigné de la rue Bernard-du-Bois. Il lui fallut traverser des quartiers populeux où on remarqua très bien, malgré les assertions du brigadier de police, qu'il avait des poucettes, et était en état d'arrestation.

Des gamins se mirent même à suivre.

En route, le jeune homme racontait aux agents pourquoi il avait été l'objet d'une libération anticipée.

— J'ai des papiers le constatant... Voulez-vous les voir ?...

— Oui... oui... il faudrait vous lâcher pour vous permettre de les tirer de votre poche... Pourquoi ne nous les avez-vous pas montrés là-bas, à votre garni ?

— Vous ne m'avez pas donné le temps de vous expliquer...

— D'ailleurs, ce n'est pas notre affaire... Nous n'avons reçu que l'ordre de vous rechercher et de vous arrêter... Vos pièces peuvent être fausses... Au parquet on vérifiera...

On arrivait au Palais... Félix dut attendre d'abord dans un cachot, ensuite dans une antichambre remplie de malfaiteurs.

— Je vous conseille de vous plaindre, lui dit le brigadier... S'il est vrai que vous soyez gracié, on vous mettra en liberté tout de suite... Vous avez eu de la chance qu'on vous ait pris dans l'après-midi, au lieu de vous prendre le soir. On eût été obligé de vous garder toute la nuit sans vous permettre de vous expliquer.

Enfin Félix fut mis en présence du procureur du roi.

Celui-ci avait, à la suite de la dénonciation du confectionneur, demandé à

Nîmes des renseignements qu'il venait de recevoir à peine. Il ne fit aucune excuse au jeune homme et se borna à ordonner sa mise en liberté!

— Vous voyez, dit en sortant l'amant de Paula au brigadier, que je ne mentais pas.

— Dans notre métier, nous ne pouvons nous fier à personne... D'ailleurs, nous avions reçu des ordres...

— Vous m'avez imposé une cruelle humiliation...

— Allons donc!

— Vous doutez...

— Je comprendrais qu'un autre parlât ainsi... Mais, pour un cheval de retour comme vous, ça n'avait aucune importance... Allez! ce n'était pas la première et ce ne sera pas la dernière fois...

Le brigadier s'exprimait avec une grosse cordialité... Il frappa familièrement sur l'épaule du libéré :

— Au revoir, mon bon, au revoir!

LXXXIII

LA VIEILLESSE DU POLICIER

Félix s'empressa de retourner à la rue Bernard-du-Bois.

Il était presque triomphant. Il allait se montrer libre à ceux qui l'avaient vu prisonnier. On serait obligé de reconnaître qu'il avait été victime d'une erreur et qu'on l'avait arrêté à tort.

En entrant dans l'hôtel, il vit sa valise dans l'escalier. On avait déjà enlevé ses effets de sa chambre.

Il monta au bureau.

Son entrée fut un coup de théâtre.

La maîtresse manifesta la plus vive épouvante.

— Au voleur! se mit-elle à crier. Au voleur!...

— Madame...

— Vous vous êtes encore échappé...

— Non certes... Avant d'entendre mes explications, on a reconnu que l'on se trompait...

— Pas possible!

— La preuve, madame, dit Félix en souriant, c'est que je suis devant vous!

— Vous n'y serez pas longtemps, j'espère.



Il dit au patron... (P. 796.)

— Que voulez-vous dire?

— Que vous allez vous éloigner de cette maison.

— Mais...

— N'est-ce pas assez de l'émotion que vous y avez fait naître?...

— Ce n'est pourtant pas ma faute...

— Quand on sort de prison, on ne descend pas dans des endroits honnêtes...

— Où descend-on?

— Il y a des bouges, des lieux spéciaux... Enfin, ce n'est pas ici... Vous m'avez causé le plus grand préjudice...

— Lorsque vos locataires sauront...

— J'espère bien qu'ils n'entendront plus parler de vous...

— Comme il vous plaira.

— Retirez-vous...

— Vous m'avez loué une chambre...

— Je ne savais pas alors. Maintenant, je vais faire votre compte.

Félix était chassé de l'hôtel et il en était chassé ignominieusement. Il affecta de garder la tête haute devant l'injure qui lui était faite. Il voulut donner un pourboire au garçon de l'hôtel, mais celui-ci, sur un signe de la propriétaire, refusa.

— Non, monsieur, non, je n'accepte pas de cet argent-là.

Félix devint pâle, mais il ne dit rien.

Ce ne fut que sur la porte de cette demeure qu'il sentit son courage l'abandonner. La coupe d'amertume débordait.

La nuit était venue, une nuit d'octobre pluvieuse.

Le libéré se demandait où il irait reposer sa tête, où il trouverait, dans cette grande ville, un asile sans crainte d'y rencontrer le mépris et l'affront.

Il avait à la main sa valise assez lourde. Après avoir marché quelque temps, il arriva sur une promenade. Accablé par la fatigue et l'émotion, il s'assit sur un banc.

Il pleurait; des paroles entrecoupées s'échappaient de sa bouche:

— Malheureux! Malheureux que je suis!... Moi qui étais si fier d'être honnête... irréprochable... Pourquoi suis-je voué à la honte, à l'infamie? A tout prix... il faut... il faut que cela cesse... Je mourrai plutôt... Mourir!... Mais elle... Mais Paula!... Ne compte-t-elle pas sur moi?... Pauvre fille, pauvre enfant, non, non, je ne t'abandonnerai pas! Comment faire?... Comment faire, hélas! pour atteindre le but, pour prouver ton innocence et la mienne en même temps que te délivrer?

Il y avait un bec de gaz près du banc où s'était laissé tomber Félix. La lumière éclairait en plein son visage. Absorbé par la douleur, il ne s'était pas aperçu qu'un homme âgé s'était placé près de lui et l'examinait avec attention.

Cet homme était d'une taille moyenne encore fort droite. Il avait le visage ridé, mais son regard restait doué d'une vivacité singulière.

Ce n'était pas le hasard qui l'avait fait s'asseoir à côté de Félix. Il était d'abord passé, l'avait vu, puis était repassé et l'avait revu... C'était alors qu'il s'était installé sur le banc.

Lorsque Félix se leva, il se leva aussi.

Le libéré hésitait. Il ne savait où porter ses pas.

Le vieillard jugea à propos de l'interroger.

— Où allez-vous loger, monsieur Félix?

Le jeune homme tressaillit.

— Qui êtes-vous?... Que voulez-vous?

— Ne me reconnaissez-vous pas?

— Non.

— Regardez-moi bien.

C'était à présent le visage du vieillard qui était en pleine lumière

Félix eut une exclamation :

— M. Comté!...

— A la bonne heure, vous vous rappelez ceux qui se sont intéressés à Paula et à vous...

— Oui, vous avez été bon... C'est vous qui avez retrouvé la pauvre fille, alors que je ne savais pas ce qu'elle était devenue et c'est vous qui lui avez rendu son enfant...

Félix devint sombre.

— Cela ne lui a pas servi, puisque, peu de temps après, on devait encore l'en séparer pour longtemps... Le petit Armand est aux Enfants assistés...

— J'ai entendu parler de votre affaire... Je dois avouer même qu'elle m'a assez surpris.

— Vous avez été étonné d'apprendre que nous étions des voleurs.

— Je l'avoue et cependant j'ai assez de flair pour sentir de loin le gibier de police correctionnelle et de cour d'assises... Quand je vous ai connus, vous n'aviez pas cette odeur-là...

— Nous avons été malheureux autant qu'on peut l'être... L'idée ne nous est jamais venue cependant de commettre une mauvaise action.

— Comment se fait-il alors que l'on vous ait accusés, arrêtés et condamnés?...

— Une fatalité implacable nous a poursuivis. J'ai bien peur qu'elle ne nous poursuive encore.

— C'est à cinq ans de réclusion que vous avez été condamnés... D'où vient que vous êtes libre, vous, tandis que Paula est encore probablement à Montpellier?... Oh! ne vous gênez pas s'il y a quelque chose d'irrégulier dans votre sortie de la maison centrale... Je ne suis plus de la police...

— Ah!

— J'ai laissé en d'autres mains la police de sûreté qui est très pénible à diriger dans cette ville où la mer conduit des gens de toutes espèces et facilite la fuite des criminels... Je ne doute pas que mon successeur ne s'acquitte avec autant de zèle que moi de ses fonctions... Mais je désire connaître votre

histoire dans tous ses détails... Peut-être me sera-t-il possible de vous être utile...

— Oh! si vous consentiez à m'aider!...

— Le temps est désagréable... Il nous faut entrer quelque part.

— Je suis à votre disposition...

— Suivez-moi alors!

M. Comté conduisit Félix à un petit café voisin du Cours. Il alla tout droit au comptoir, et il dit au patron, qui saluait de son air le plus gracieux :

— Eh! Pomponne, fais-moi donc ouvrir un cabinet.

— Très volontiers!...

Le patron donna aussitôt des ordres. Pendant qu'on les exécutait, Comté lui frappait amicalement sur l'épaule :

— Qu'y a-t-il de nouveau?...

— Pas grand'chose, sinon que cela marche bien mal...

— Tu parles de tes affaires...

— Oh! non, elles vont à merveille... Je parle des malins qui nous ont succédé... Ils ne sont pas forts...

— Ils le seraient que nous ne l'avouerions pas...

— Je suis juste à leur égard en disant qu'ils sont des maladroits... Savez-vous ce qu'ils ont fait aujourd'hui?...

— Qu'ont-ils fait?...

— Ils ont reçu avis que depuis quelque temps une femme s'était évadée de la maison centrale de Montpellier...

— En vérité...

Comté regarda Félix.

— Je l'ignorais, dit celui-ci.

— Au fait, cette femme nous la connaissons... Son procès a occupé tout Marseille...

— Qui est-ce?...

— C'est la Miette, que l'on surnommait jadis la belle Miette!

— La Miette!

Ce nom avait été prononcé à la fois par le vieillard et le jeune homme.

— Tu dis, fit Comté, qu'elle s'est échappée de Montpellier?...

— Il paraît...

— Et sa fille? demanda Félix.

— On ne parle que de la mère...

— C'était une fameuse gaillarde, murmura l'ancien chef de la police de sûreté, rien de sa part ne m'étonne... La police de Marseille ne saurait être responsable de son évasion.

— Non certes. Elle a reçu simplement avis que la Miette avait pris la clé

des champs on ne sait comment et qu'il était probable qu'elle se fût dirigée par ici... On lui a adressé en même temps le signalement, qu'il n'eût pas été difficile d'ailleurs de trouver dans nos anciens cartons. On ajoutait qu'il n'était pas impossible que la condamnée fût en homme ou en religieuse... Qu'ont fait nos successeurs?...

— Je ne devine pas...

— Ne pouvant pas surveiller tous les hommes, ils ont surveillé toutes les sœurs de passage en cette ville et ils ont fini par en trouver une dont le signalement répondait exactement à celui de l'empoisonneuse... Ils se sont emparés d'elle aussitôt malgré ses énergiques protestations et l'ont même traitée avec assez peu d'égards...

— Ce n'était pas la Miette?...

— Ce n'était pas elle, et il était bien simple de s'en apercevoir puisqu'elle n'eût pu se procurer que le costume d'une sœur de Marie-Joseph et la sœur arrêtée était une sœur de Saint-Vincent de Paul!... La sûreté n'avait pas même réfléchi à cela.

— La bévue était un peu forte.

— Prendre un voile blanc pour un voile bleu et une robe bleue pour une robe noire, c'est presque aussi fort que de prendre des vessies pour des lanternes.

— Je l'avoue...

Pomponne avait introduit Félix et Comté dans le petit cabinet que ce dernier avait demandé.

Après avoir allumé une lampe, le maître du café se retira.

— Et maintenant, dit M. Comté à l'amant de Paula, racontez-moi votre affaire sans rien oublier, sans déguiser vos torts si vous en avez. Soyez sincère... Ce n'est qu'à cette condition que je me chargerai d'entreprendre quelque chose pour vous...

Félix commença aussitôt son récit.

Il ne cacha rien.

M. Comté avait fixé sur lui son regard scrutateur qui semblait fouiller jusqu'au moindre repli d'une conscience.

Le jeune homme raconta son renvoi de la maison où il était contremaître la détresse dans laquelle il s'était trouvé avec Paula, ses tentatives infructueuses pour avoir une place, puis sa première entrée dans la maison de jeu.

Le hasard lui avait souri et sa prospérité passagère lui avait porté malheur, puisqu'elle avait servi de principal argument à l'accusation quand on lui avait demandé compte ainsi qu'à sa maitresse du vol commis chez le collectionneur.

L'or du jeu est décidément un or maudit!...

Félix fut presque éloquent lorsqu'il retraça les angoisses du procès, lorsqu'il fit connaître ce qu'il avait souffert au moment où le chef du jury avait déclaré coupables deux innocents!

— C'est horrible, dit-il, de sentir que tout est fini, que l'on est voué à l'infamie, que vos larmes, vos protestations n'ont servi à rien! Vous avez imploré le nom de votre mère, vous avez juré sur tout ce que vous aviez de plus cher que vous n'étiez pas coupable du crime que l'on vous reprochait... Vous apprenez que l'on ne vous a pas cru, que l'on a pris vos serments pour des mensonges et des impostures... A peine si l'on nous accordait des circonstances atténuantes...

Félix était accablé par la douleur!

M. Comté continuait à le considérer sans rien dire.

— Je ne crois pas, fit-il lentement que vous ayez mérité, la peine que l'on vous a infligée, mais Paula... Paula!

— Je suis sûr qu'elle est aussi étrangère que moi à l'acte qui nous a été reproché.

— Attendez!... Laissez-moi réfléchir... Cet air ingénu... ces yeux bleues... cette bouche sincère... Si cette malheureuse fille, par entraînement ou d'une autre manière, eût péché, elle l'eût avoué... De plus, elle vous aimait trop pour ne pas essayer de vous disculper... Elle eût raconté tout ce qu'elle savait, afin de vous sauver...

— Pauvre Paula, elle ignorait même que j'eusse joué, que les sommes que je lui avais remises m'avaient été procurées par les cartes. Les contradictions dues à mes mensonges ont, en grande partie, contribué à notre perte... Je dois m'accuser de notre infortune!...

— Vous avez été victime d'une fatalité incroyable...

— Vous me plaignez alors... Merci... merci!

— Mais que faisiez-vous au moment où je vous ai rencontré?... Qu'est-ce qui motivait en vous cet accès de désespoir? Pourquoi cette valise? Vous cherchiez donc un logement?

Félix compléta son récit en disant à M. Comté comment il avait été gracié et ce qui avait eu lieu dans la journée...

— Est-ce possible? fit-il indigné... C'est votre marchand de confections qui vous a dénoncé... Il mérite une leçon... C'est moi qui la lui donnerai... ainsi qu'à vous brigadiers et sous-brigadiers...

M. Comté s'était levé. Il allait, il venait dans le cabinet.

— Je ne suis plus, disait-il, le chef de la police de sûreté, je n'ai plus sous mes ordres des agents, mais je ne leur en remontrerai pas moins à tous ces individus qui se trompent si grossièrement... Je leur prouverai que ma vieillesse et mon habileté valent mieux que leur jeunesse et leur fatuité inintelligente!

LXXXIV

ROSE ET MARGUERITE

Sur la porte du café, au moment où ils se retiraient, M. Comté dit à Félix :

— Où allez-vous? Il est nécessaire que je sache où vous trouver...

— Je suis très embarrassé...

Le jeune homme ajouta, répétant les paroles de la maîtresse du garni :

— Quand on sort de prison, on ne descend pas dans les endroits honnêtes... Il y a des bouges, des lieux spéciaux...

Comté répondit :

— J'ai une proposition à vous faire.

— Laquelle?

— Cela vous gênerait-il d'avoir un logement dans la banlieue?

— Non certes...

— J'habite à la Madrague-de-la-Ville, presque sur le bord de la mer... J'ai une chambre à vous offrir...

Félix, étonné, balbutia :

— Je craindrais d'abuser...

— Rassurez-vous... Ma maison est assez vaste... Si vous acceptez, je vous aurai sous la main et cela pourra singulièrement faciliter ma tâche... Ne refusez pas...

Félix se déclara tout à la disposition de l'ancien chef de la sûreté avec lequel il s'embarqua sur le Cours, presque en face du café de Pomponne, dans une mauvaise voiture qui faisait alors le service entre Marseille et la Madrague-de-la-Ville.

L'amant de Paula ne savait comment exprimer toute sa gratitude à M. Comté. Celui-ci lui répondit :

— Vous me remercierez après, quand, grâce à moi, tout le monde saura que vous n'avez jamais cessé d'être un honnête homme.

Félix put comprendre, par quelques phrases qui échappèrent à son compagnon pendant le trajet, que celui-ci, quoique mis à la retraite, continuait à s'occuper des choses de la police et même à jouer un rôle actif.

Le gouvernement avait renoncé à ses services, mais Comté mettait parfois ses aptitudes, son expérience à la disposition des particuliers.

Un négociant avait-il besoin d'avoir des renseignements positifs sur un

personnage suspect avec lequel il s'était imprudemment mis en relation d'affaires, il s'adressait à M. Comté...

Recherchait-on une personne dont la présence était utile pour des questions de famille, d'intérêt, Comté était prié de découvrir où elle s'était réfugiée et il réussissait presque toujours.

L'ancien policier n'acceptait pas tout ce qui se présentait. Il ne faisait pas concurrence à certaines agences interlopes comme il en existe dans les grandes villes.

Quand on venait lui confier une mission, il fallait ne pas lui cacher quel en était le but exact. Le manque de franchise exposait les gens à être repoussés.

Il avait parfois refusé les offres les plus séduisantes, ce qu'on voulait lui faire faire ne lui plaisant pas.

Après sa mise à la retraite, au commencement, il acceptait de se déplacer. Il s'était rendu en Angleterre et en Allemagne. Maintenant, il ne s'éloignait de Marseille qu'avec répugnance.

Félix n'allait pas tarder à savoir pourquoi.

La voiture de la Madrague était au terme de son voyage, le dernier de la journée. On descendit.

M. Comté guida son compagnon vers une habitation isolée à laquelle on parvenait par un chemin assez étroit. Cette maison était construite sur une hauteur au bas de laquelle déferlait la Méditerranée, cette belle mer dont les flots sont bleus, mais à la tranquillité de laquelle il ne faut pas se fier. Le célèbre lac d'huile sait aussi devenir mugissant et furieux.

La nuit était si profonde que Félix ne voyait pas la mer, mais il l'entendait et il croyait comprendre qu'elle n'était pas très tranquille.

On attendait les arrivants chez M. Comté.

Le bruit de leurs pas fut signalé et la porte de la maison s'ouvrit toute grande.

— L'ami! l'ami! crièrent des voix enfantines.

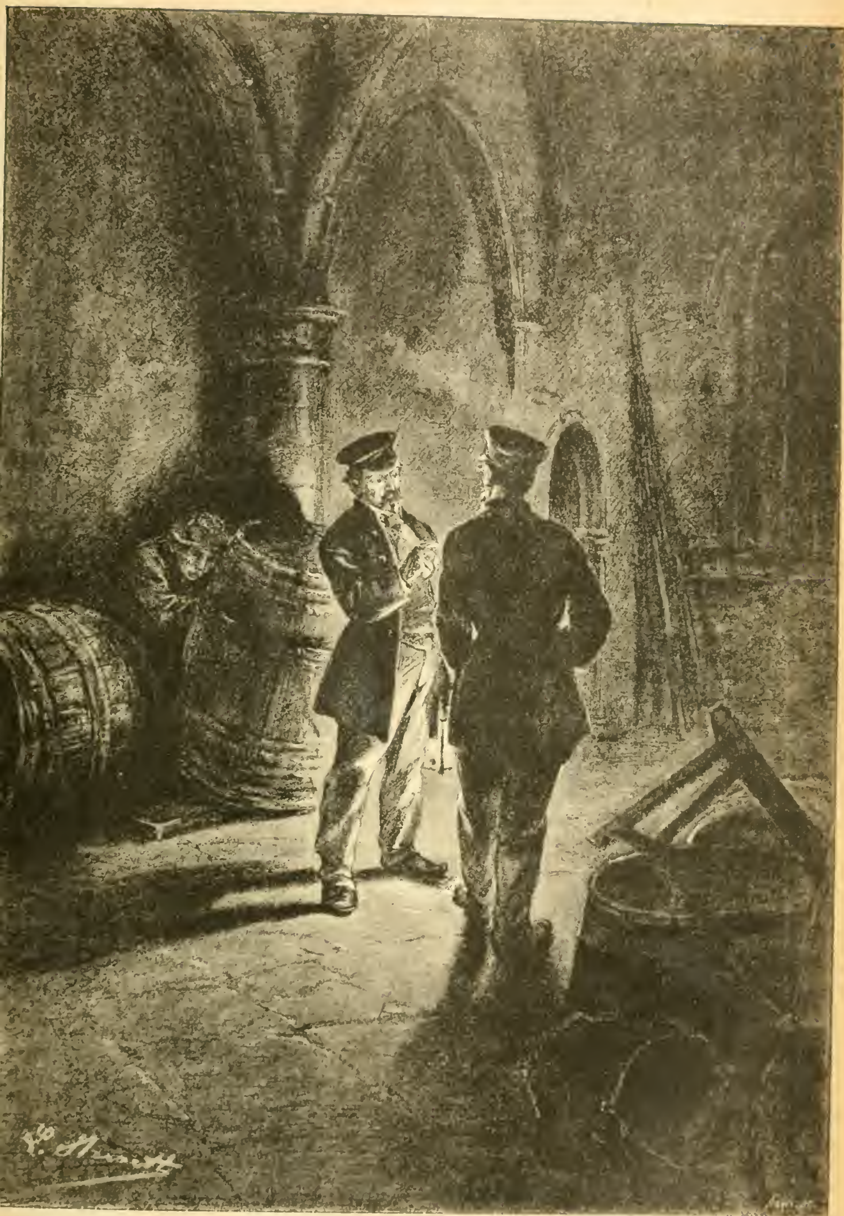
Deux petites filles de cinq à six ans se jetèrent dans les bras de Comté.

— Voilà mes enfants! dit l'ancien chef de la police de sûreté à Félix.

— Ah! vous êtes père!...

Il serait plus naturel à mon âge d'être grand-père, mais je ne suis ni l'un ni l'autre... Ces enfants ne sont pas à moi, ce qui ne m'empêche pas de les aimer comme si elles l'étaient... Elles n'ont d'ailleurs que moi au monde... C'est une histoire que je vous raconterai... Mais, bien qu'elle ne soit pas très longue, il nous faut dîner d'abord... Allons, Gudule, sers-nous.

Gudule était une vieille domestique très maussade d'habitude et à qui l'apparition de Félix avait apporté un supplément de mauvaise humeur. M. Comté la supportait parce qu'elle était très honnête et qu'elle était sans rivale pour



Une ronde faillit la surprendre. (P. 808.)

la *bouillabaisse* et surtout la *bourride*, plat provençal dont il raffolait.

Tout en ajoutant un couvert, la servante murmurait en patois :

— C'était bien la peine de venir aussi tard pour amener quelqu'un de plus. .

M. Comté, qui faisait semblant de ne s'apercevoir de rien, interrogeait les petites filles.

— Avez-vous bien travaillé, mes enfants?

— Oui, oui, ami.

— La maîtresse d'école est-elle contente?

— Elle vous le dira dimanche après la messe.

— Rose, as-tu toujours tes bons points?

— Voici.

— Et toi, Marguerite, montre-moi ton cahier d'écriture.

Marguerite obéit et M. Comté constata avec satisfaction qu'il y avait un progrès sensible sur les *f* et les *x*.

On se mit à table. Le repas fut égayé par le babil des fillettes. Rose avait un an de plus que Marguerite. Elle affectait parfois un air protecteur avec sa sœur. Elles avaient toutes les deux des cheveux blonds, des yeux bleus mutins, le sourire facile.

En voyant M. Comté entre ces deux enfants, on n'eût pas dit le fin limier que nous avons vu à l'œuvre contre les incendiaires et dans l'affaire Barbe. Il avait l'air d'un bon bourgeois bien inoffensif et bien paisible.

On sait que jadis il ne dédaignait pas les déguisements qui enlevaient toute méfiance aux malfaiteurs. Miette elle-même n'avait pas craint d'accueillir dans son appartement de la rue Saint-Pierre le petit vieux qui lui demandait pourquoi elle pâlissait quand on parlait devant elle de l'assassinat du maçon qui avait à Saint-Giniez muré une vivante!

— Vous changez de couleur, ma bonne dame, oui... oui... oui.

— C'était le bon temps alors! commentait Pomponne, qui n'avait jamais été cependant qu'un élève maladroit.

La gaieté des petites devint moins bruyante vers la fin du repas. Leurs yeux commençaient à clignoter.

M. Comté appela Gadole et lui donna l'ordre de les faire coucher. Il ne tarda pas à rester seul avec son hôte.

Celui-ci parla de nouveau de sa reconnaissance.

L'ancien policier lui dit :

— Vous avez tort de me remercier avec tant d'insistance. A mes yeux, il n'est rien qui rapporte comme une action généreuse... Le véritable égoïsme consiste à rendre service à son semblable, car on en retire toujours de vives satisfactions... Voyez-moi... Si je ne mène pas l'existence solitaire d'un vieux

garçon, si je suis aimé de quelqu'un, si j'ai quelque chose qui me rattache à la terre, c'est parce qu'un jour j'ai écouté les élans de mon cœur...

— Rose et Marguerite...

— Oui...

— Depuis combien de temps sont-elles avec vous?

— Depuis un an... Je vous ai du reste promis de vous raconter... N'êtes-vous pas trop fatigué?

— Non certes.

— Du reste, ainsi que je vous l'ai dit, mon récit ne sera pas long. En 1838 ou 1839, il vint se fixer à Arenc une belle fille qui sortait on ne sait d'où, mais dont l'admirable visage, les grands yeux noirs ne tardèrent pas à révolutionner les cœurs des garçons du pays.

« Elle s'appelait Manon.

« Manon était accompagnée d'une sorte d'escogriffe qui se disait son frère et qui n'exerçait aucune profession connue. Ils habitaient une maison isolée du Grand-Chemin-d'Aix... Peu après leur arrivée, quelques arrestations nocturnes se produisirent, et on soupçonna le couple, mais on ne put le poursuivre faute de preuves.

« Un beau jour, l'escogriffe disparut, laissant Manon seule. Les amoureux, que la mauvaise mine du frère avait tenus à distance, s'empressèrent autour de la jeune fille.

« Elle se montra d'abord assez farouche, mais elle parut bientôt s'adoucir en faveur de Thomas Mouren, matelot à bord d'un navire qui faisait du grand cabotage dans la Méditerranée.

« Thomas Mouren avait, du reste, d'excellentes intentions. Il faisait la cour pour le bon motif et, quand Manon y consentit, il s'unit à elle en légitime mariage.

« Tout alla bien pendant une année.

« Manon menait, lorsque Mouren était absent, une conduite absolument irréprochable. Ils eurent une fille qu'ils saluèrent comme un gage de leur affection, puis la jeune femme devint enceinte une seconde fois.

« Ce fut sur ces entrefaites qu'on proposa à Thomas Mouren de l'embaucher comme quartier-maître sur un voilier qui faisait des traversées entre Marseille et Buenos-Ayres.

« La proposition était avantageuse, car Thomas avait la faculté d'emporter des pacotilles dont il lui serait aisé de se débarrasser soit dans la République Argentine, soit au Brésil, où le voilier faisait escale.

« Lorsque le marin parla à Manon des offres qui lui étaient faites, elle l'enlaça dans ses bras de neige en lui disant :

« — Reste... Je serais trop longtemps sans te voir.

« Mais ils réfléchirent ensuite qu'ils commençaient à avoir de la famille, qu'il était nécessaire que leurs ressources s'accrussent. Si douloureuse que fût la séparation, elle leur parut indispensable. Le long cours est toujours plus productif que le cabotage.

« Thomas Mouren s'en alla donc et son premier voyage fut très heureux Il revint juste à temps pour recevoir une autre fille que Manon venait de mettre au monde. Quand il repartit, sa femme n'était pas encore rétablie, mais elle ne tarda pas à l'être.

« Ce fut pendant cette nouvelle absence du mari que l'escogriffe reparut. Il entra, comme en pays conquis, dans la maison de Mouren, qui n'avait rien de commun avec la triste masure du Grand-Chemin-d'Aix.

« A la suite de ce misérable vinrent tous les vagabonds du pays. On buvait, on chantait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Manon essaya d'abord de lutter contre cet envahissement, mais l'homme exerçait sur elle une influence irrésistible.

« Elle finit par choquer le verre avec la société aussi nombreuse que peu choisie qui s'était installée chez elle. C'était même elle qui, le plus souvent, fournissait le vin que l'on buvait à la réussite de projets ténébreux.

« Mouren, s'il fût vite revenu, eût peut-être tout fait rentrer dans l'ordre, mais ce voyage fut beaucoup plus long que le premier.

« Le mauvais temps, des avaries sérieuses avaient retardé l'arrivée à Buenos-Ayres. Dans cette ville, on eut de sérieuses difficultés avec la Douane.

« Bref, Manon eut le temps de dissiper les économies du ménage et d'oublier l'amour qu'un honnête homme lui avait témoigné.

« L'escogriffe avait de nouveau loué la maison du Grand-Chemin-d'Aix. Les arrestations recommencèrent, mais, cette fois, accompagnées de circonstances plus graves que la première.

« Des passants ne durent leur vie qu'à la fuite. On tira sur eux. Ils signalèrent l'existence d'une véritable bande de voleurs installée aux portes de Marseille.

« Une surveillance très active fut exercée par la gendarmerie, cela n'empêcha pas un maraîcher d'être arrêté par les brigands et assassiné.

« On m'envoya immédiatement à Arenc avec ma brigade.

« Je fouillai la maison du Grand-Chemin-d'Aix; il y avait toute sorte d'objets volés, mais elle était déserte.

« Je me rendis au domicile de Thomas Mouren et je trouvai sa femme couchée avec l'homme qu'elle disait son frère.

« Quand le marin débarqua à Marseille, il faillit mourir de douleur en apprenant ce qui s'était passé. La veille, la cour d'assises des Bouches-du-Rhône avait jugé la bande.

« L'escogriffe avait été condamné à mort, Manon, dont la complicité avait été parfaitement établie, aux travaux forcés à perpétuité, ainsi que la plupart des autres complices.

« Mouren se promit d'oublier jusqu'au nom de la misérable qui avait apporté le déshonneur et la honte dans sa demeure, mais il n'en songea pas moins à ses enfants.

« Il les retira de l'hospice où on les avait enfermés provisoirement et les confia à sa mère pour qu'elle les élevât. Il recommença ses voyages, mais la fatalité continua à le poursuivre jusqu'au jour où son navire fit naufrage en vue du port.

« Malgré les plus grands efforts, personne ne fut sauvé. La mer ne rendit que quelques jours après le corps du marin, qui fut inhumé au cimetière des Crottes.

« La grand'mère, quoique dans la misère, garda les petites filles. La pauvre femme exerçait les professions les plus pénibles pour gagner de quoi les nourrir.

« Manon, pendant ce temps, subissait sa peine à la maison centrale de Montpellier.

« Cette créature si dégradée avait conservé un amour profond pour ses enfants. Il est permis de croire que ce fut pour essayer d'aller les retrouver qu'elle effectua ou prépara plusieurs tentatives d'évasion.

« L'une d'elles faillit même réussir, mais Manon fut déçue dans ses espérances et une fièvre maligne l'emporta deux ans après son entrée dans la maison centrale.

« Il était écrit que Rose et Marguerite, car vous avez compris que ce sont les filles de Thomas Mouren et de Manon, devaient perdre en très peu de temps toutes les personnes auxquelles un lien les unissait.

« Un jour où elles étaient allées prier sur la tombe de leur père, elles trouvèrent, à leur retour, leur grand'mère morte.

« Ceci se passait à l'époque où l'on venait de me mettre à la retraite. J'étais déjà installé ici.

« On m'amena les deux orphelines en me demandant de faire quelque chose pour elles et l'idée me vint de les garder.

« C'était moi, il est vrai, qui avais livré leur mère à la justice, mais, parce que j'avais accompli un devoir rigoureux, m'était-il défendu de protéger les enfants?

« Mon idée pouvait sembler bizarre pour un autre motif.

« Je ne m'étais pas marié, je ne savais pas ce que c'était qu'élever ces petits êtres qui ont besoin, comme les jeunes plantes, de tuteurs solides et de soins éclairés.

« N'était-il pas curieux de me voir faire mon apprentissage à un moment de la vie où l'on ne songe d'habitude qu'au repos?

« Personne, toutefois, ne s'opposa à ma résolution. Au contraire, on me félicita et je commençai ma tâche de père de famille.

« Je ne pense pas que Rose et Marguerite se plaignent de moi. En une année, elles me sont devenues aussi chères que si je leur avais donné le jour.

« Je les ai envoyées à l'école. Elles montrent beaucoup de bonne volonté et d'intelligence.

« On m'a prié de présider la distribution des prix de leur pensionnat. J'ai été tout fier de leur donner moi-même les récompenses qu'avaient méritées leur application et leur sagesse.

« Elles meublent, comme vous avez vu, ma solitude. Elles me rattachent à la vie, sont pour moi une source d'émotions nouvelles.

« N'avais-je pas raison de dire tout à l'heure qu'un acte de bienfaisance porte en soi sa récompense? »

Félix avait écouté M. Comté avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Il lui apparaissait tout autre. Sous le policier, il voyait l'homme de cœur qui pratiquait le bien simplement et s'efforçait de prouver qu'il n'avait eu aucun mérite à faire une bonne action, tandis que d'autres auraient quêté des louanges et des félicitations.

Dès que l'ancien chef de la sûreté eut fini l'histoire de Rose et de Marguerite, il se leva :

— Mais je bavarde, je bavarde... J'oublie que votre chambre est prete et qu'il est tard. Demain, il faut nous lever de bonne heure et nous mettre tout de suite à l'œuvre.

— Oui, oui...

— Bon courage! ajouta M. Comté d'un air amical, vous verrez que nous réussirons...

— Ma vie vous appartiendra!

LXXXV

LE SOUPER

Comme nos lecteurs le savent, Miette n'avait pu sortir de la maison centrale. Il avait été impossible à la sage-femme de franchir les hautes murailles du chemin de ronde et c'était en vain qu'elle avait cherché des issues.

Elle ne pouvait, malheureusement pour elle, se rendre aux endroits où l'évasion lui avait semblé facile. Elle en était empêchée par les grilles et les

portes que l'on fermait chaque soir. Se montrer dans la journée eût été se perdre !...

Miette se cacha d'abord dans la salle où nous avons vu la sœur amoureuse de Gérard laisser sa lampe, mais cet asile ne tarda pas à lui sembler dépourvu d'agrément. Il était très humide et manquait absolument de vivres.

La mère de Clémentine y resta, pour commencer, quarante-huit heures sans prendre aucune nourriture.

Ce fut terrible. Elle souffrit tellement de la faim, surtout pendant le second jour, qu'elle fut sur le point de se livrer à une ronde qui traversa la salle et faillit la surprendre. Elle n'avait eu que le temps de se cacher entre deux futailles vides.

Dans la nuit du second au troisième jour, elle réussit à s'approcher des cuisines et à découvrir un baquet rempli de croûtes de pain sec... C'étaient les restes de tout le monde, ce qu'une sœur converse avait recueilli dans le réfectoire après le repas des détenues.

Miette ne se montra pas difficile. Elle mangea avidement plusieurs croûtes et se rafraîchit, dans le chemin de ronde, à une flaque d'eau qu'avait laissée la pluie tombée dans l'après-midi.

— Il faut espérer que cela ne durera pas, fit-elle, autrement il y aurait de quoi regretter la cellule n° 7.

Miette emporta tout ce qu'elle put de croûtes de pain comme provisions et s'installa dans les greniers de la maison que l'on avait visitée de fond en comble quelques heures auparavant.

Ce fut à cette circonstance qu'elle dut de ne pas être découverte. On ne repassa pas deux fois aux mêmes endroits.

La sage-femme dormait, durant le jour, sur un amas de sacs vides déposés dans la partie des greniers où elle se trouvait et elle se promenait durant la nuit, cherchant à s'échapper.

Deux ou trois semaines s'écoulèrent ainsi, semaines d'angoisses auxquelles se mêlaient quelques alternatives d'espérances bientôt déçues.

Elle continuait à se ravitailler aux cuisines, mais, les provisions étant enfermées, elle ne pouvait emporter généralement que peu de chose, du pain comme celui qu'elle avait eu déjà ou de la viande pourrie mêlée parfois aux ordures.

Cette nourriture lui répugnait et il ne lui était pas possible de s'en procurer une autre. Elle ne tarda pas à maigrir, à devenir faible et chancelante, mais sa volonté était maintenant bien arrêtée de mourir plutôt que de se rendre.

Les privations exaltaient son esprit. Elle eut des accès de fièvre et même le délire.

S'aperçut-on à la cuisine de la disparition des restes, mais, une nuit, elle



La sœur et le gardien se levèrent avec tant de précipitation. (P. 814.)

ne trouva plus les baquets à la même place. Elle recommença à avoir faim horriblement.

Cette fois elle passa trois jours sans manger.

L'infortunée n'avait plus que la peau et les os.

Ce fut alors qu'elle imagina de glisser un billet dans un lit du dortoir qui était immédiatement au-dessous de son refuge. Le moyen était bien dangereux : on sait toutefois qu'il réussit.

Renaud, pendant quelque temps, mit dans la niche des vivres pour la Miette. Cette ressource devait finir par manquer à celle-ci.

Adèle fut surprise et subit un long interrogatoire. Comme elle refusa absolument d'expliquer pourquoi elle agissait ainsi, on la mit au cachot sans arriver à la faire parler.

On ne soupçonna rien heureusement et on crut plutôt à des échanges entre détenues. Personne ne songea à organiser une surveillance pour découvrir qui viendrait prendre les provisions qu'Adèle Penaud déposait.

Si on avait eu cette idée, Miette eût été bientôt réintégrée dans la cellule n° 7 ou dans une autre au choix de l'administration.

La sage-femme regrettait que Gérard et sa religieuse eussent cessé leurs rendez-vous.

Elle souhaitait vivement qu'ils les reprissent.

Un soir sa satisfaction fut grande quand, penchée sur la rampe du même escalier où elle avait aperçu pour la première fois la lumière de la sœur, elle la vit reparaître.

Elle se préoccupa d'abord de savoir qui était la maîtresse du beau Gérard et y réussit. Elle éprouva une vive hilarité en reconnaissant la fiancée du gardien.

Miette ne se dirigea pas du même côté que la sœur. Au lieu de sortir par la grille, elle alla vers l'infirmerie qui communiquait avec cette aile de la maison centrale par un couloir.

Il y avait une porte qui était ordinairement fermée, mais la religieuse l'avait laissée ouverte, sans doute pour empêcher le bruit deux fois répété d'un grincement de clé.

Miette traversa la pharmacie qui était plongée dans l'obscurité, puis une salle éclairée par une veilleuse et qui précédait celle où se trouvaient les détenues malades.

Depuis trop longtemps l'estomac de la sage-femme sonnait creux pour qu'elle ne se préoccupât pas de l'endroit où elle découvrirait de quoi manger. Elle pénétra dans un petit cabinet attenant au cabinet plus grand où les docteurs donnaient leurs consultations.

A son vif étonnement, elle vit une table mise sur laquelle un pâté superbe semblait attendre qu'on l'attaquât. Une lampe baissée éclairait imparfaitement le petit cabinet, assez reculé du reste pour qu'on pût y causer et y souper à son aise.

— Est-ce que par hasard, murmura Miette, la sœur se hasarderait jusqu'à faire venir ici son amant fidèle?

Un léger bruit de pas confirma ses soupçons.

— Les voici!

Elle quitta précipitamment la pièce, puis elle sortit dans la cour sur laquelle donnait la fenêtre du cabinet. Cette cour, qui n'était pas la principale de l'infirmerie, était celle où se trouvait le laboratoire de M. Mébert. Un mur percé d'une porte, comme on sait, la séparait du local occupé par Clémentine et la folle qu'elle était chargée de soigner.

La disposition du local était telle que ni la fille de la Miette, ni les malades ne pouvaient soupçonner ce qui se passait dans le lieu où la sœur se proposait de passer une partie de la nuit dans un agréable tête-à-tête.

A peine si M. Mébert, de son laboratoire, eût aperçu la fenêtre, mais les contrevents en étaient fermés. D'ailleurs, le jeune docteur n'avait la faculté de venir que dans la journée.

Miette eut peur un instant d'être dans l'impossibilité d'assister au souper. Elle finit cependant par découvrir un trou du contrevent qui lui permit de satisfaire sa curiosité.

L'entretien ne différa pas d'abord beaucoup de celui que la prisonnière avait entendu dans le chemin de ronde.

Gérard était très empressé. La religieuse manifestait toujours des craintes pour le salut de son âme.

— Imaginez-vous, disait-elle, que j'ai commis un péché énorme.

— Lequel ?...

— J'ai pensé à vous pendant tout l'office d'hier

— Je me félicite de ce péché.

— Je me disais que j'aurais grand plaisir à passer une heure ou deux en votre société, à parler de nos projets.

— Il me tarde bien qu'ils soient réalisés.

— Et à moi ! La situation actuelle est si pénible !

— Comment ?

— Croyez-vous qu'il soit naturel d'être ainsi troublée, d'avoir la conscience bourrelée de remords ?

— Des remords!

La sœur baissa les yeux.

— N'ai-je pas promis à Dieu d'être chaste?

Elle avait un tremblement dans la voix.

Gérard ne put dissimuler un sourire narquois.

— Il me semble... Nous sommes... tout ce qu'il y a de plus...

— En réalité, oui. Mais en pensée!

— Ah! ah!

Le gardien continuait à ne pouvoir cacher son ironie.

— Hier, je suis entrée dans la chapelle. M. l'aumônier entendait les confessions des détenues. Je me suis agenouillée au pied de l'autel, et je me

suis demandé s'il ne fallait pas tout dire à celui qui dirige ma conscience.

— Diable !...

Gérard était sérieusement alarmé.

— Je n'ai pas osé! fit la sœur avec éclat, et ce matin... ce matin, j'ai encore fait sans doute une communion indigne!

— Vous n'avez qu'à ne pas communier, dit le gardien, que les scrupules de sa conquête inquiétaient.

Il avait peur, en effet, qu'elle ne fût amenée à rompre.

Tout l'échafaudage qu'il avait si laborieusement construit serait alors renversé!

— Ne pas communier, répondit la religieuse ; mais que penseraient mes compagnes qui ont l'habitude de me voir approcher tous les jours de la sainte table ?

— Il s'agit alors de ne pas vous exagérer le mal que nous faisons ensemble.

Gérard prit un accent passionné.

— Excusez-moi, chère bien-aimée, si je vous parle un peu brusquement, mais je voudrais que, comme moi, vous fussiez prête à tout braver.

— Je ne crains rien, sinon la damnation éternelle.

— Nous nous portons bien tous les deux, ne pensons pas encore à cela... Nous sommes sur la terre...

— L'homme propose et Dieu dispose... Nous pouvons mourir subitement...

— Ne suffit-il pas d'une seconde de repentir pour que tous les péchés commis ici-bas soient oubliés là-haut?

— Oui, mon ami, un instant de contrition parfaite suffit.

— Eh bien, j'aurai cette contrition-là quand ce sera nécessaire... En attendant, je suppose que ce n'est pas pour le faire assister à tous nos discours que vous avez placé sur cette table un aussi superbe pâté...

— Je suis sortie aujourd'hui pour divers achats et j'ai pensé qu'il vous serait agréable...

— Très agréable !...

— Je l'ai acheté, ainsi qu'une bouteille de vin et des gâteaux...

— Vous étiez donc seule?

— Non, il y avait avec moi la sœur Véronique...

— Vous l'avez mise dans la confidence de... de notre... situation ?

— Oui...

— Et vous ne craignez pas d'indiscrétion de sa part?

— Si elle parlait, je parlerais...

— Tiens, tiens... Sœur Véronique aurait donc aussi...? Ça ne me surprend pas... Elle est jeune et jolie...

— Vous me rappelez que je ne le suis pas...

— Mais au contraire... Vous disiez que vous pouviez imposer silence à la sœur qui vous accompagnait...

— Elle sait que je la punirais vite d'une indiscrétion...

— De quelle manière?...

— En racontant...

— Quoi donc?...

— Ne m'en demandez pas plus...

— Vous excitez ma curiosité...

— Je le regrette, mais je suis incapable de vous donner d'autres explications.

La sœur avait un ton ferme et décidé. Gérard, très intrigué, voulut essayer de savoir quelque chose par un moyen détourné...

— La sœur Véronique ne sort-elle pas de la prison de Saint-Lazare, à Paris?

— En effet...

— A Saint-Lazare, il n'y a que des prévenues, des correctionnelles ou des filles détenues pour quelques jours par mesure administrative... La surveillance y est plus difficile que dans une maison centrale et on s'y gêne moins aussi, surtout dans certains quartiers...

— C'est possible...

— On a vu des religieuses se laisser pervertir...

— Taisez-vous... Pour l'honneur de notre ordre, c'est bien rare...

— Pendant que j'étais à Clermont, on y a découvert un échange de lettres entre une détenue qui venait de Paris et une sœur qui y était restée... Ces lettres renfermaient de jolies choses... Est-ce que par hasard la sœur Véronique aurait laissé une affection... ou bien en aurait trouvé une ici...

— Je vous en prie, ne me parlez plus de cela...

Gérard comprit qu'il était inutile d'insister. Il sentait d'ailleurs qu'il était sur la voie de la vérité et il se borna à dire :

— Je comprends que vous puissiez vous fier à cette amie originale et a ho.er devant elle un pâté...

Miette, qui ne perdait pas un mot de cette conversation, ricana à part elle :

— Eh! eh! n'oublions pas le nom de la sœur Véronique! On ne sait pas ce qui peut arriver, et si je tombais jamais sous sa coupe...

Le gardien et la sœur avaient cependant commencé à souper... Gérard faisait largement honneur aux provisions de sa compagne, à laquelle il disait de temps en temps des mots aimables comme pour l'acquit de sa conscience.

Miette comprenait très bien que cet homme n'était pas sincère.

Elle se souvenait d'ailleurs de sa conversation avec Lucas, où il avait fait connaître quel intérêt le poussait à se marier avec la sœur.

La sage-femme riait des petites mines de la vieille fille, de ses regards langoureux.

— Comme nous serons heureux! fit Gérard, après avoir vidé son verre.

— Ah! oui...

— Plus de contrainte, plus besoin de nous cacher...

— Dieu bénira-t-il notre union?...

Le gardien eut un gros rire.

— Vous pouvez en être sûre... En tout cas, ce ne sera pas ma faute si...

Gérard fit un effort sur lui-même et passa son bras autour de la taille de son amoureuse. Celle-ci ne se défendit pas. Elle était charmée.

Décidément, Gérard était en veine de générosité ce soir-là, car il se pencha pour embrasser la sœur, mais soudain la voix railleuse de la Miette se fit entendre :

— Eh bien! eh bien! ne vous gênez pas, vous autres!..

Ce fut comme un coup de théâtre. La sœur et le gardien se levèrent avec tant de précipitation que la lampe fut renversée.

Dans l'obscurité, Gérard eut un juron. Il se dirigea en tâtonnant vers la fenêtre d'où la voix était évidemment partie, mais il ne vit personne. Il grimpa sur la fenêtre et sauta dans la cour.

— Sapristi! si j'empoigne le mauvais plaisant!...

La sœur fit de son côté le tour. Gérard battait le briquet.

— N'avez-vous pas une chandelle, une bougie quelconque? demanda-t-il.

— Je vais essayer de rallumer la lampe...

— Oui, rentrez...

La sœur revint sur ses pas, mais, un instant après, le gardien l'entendit pousser un cri. Elle venait de se heurter à un être qui fuyait...

— Qu'est-ce?... Qu'est-ce?... dit Gérard.

La malheureuse infirmière était tombée en syncope.

Il fallut plus d'un quart d'heure pour qu'elle revînt à elle et que la lampe brillât de nouveau dans le cabinet.

— Quelqu'un assistait à notre entrevue...

— Qui cela peut-il être?...

— Une détenue sans doute... Demain tout le monde le saura... Nous sommes perdus!...

— Réfléchissons à ce que nous devons faire, au parti qu'il est indispensable de prendre... Gardons notre sang-froid surtout..

— Voulez-vous fuir? dit la sœur éperdue.

— Fuir!

Le gardien se montrait pour le moment peu charmé de la proposition.

— A quoi bon?... Nous serons toujours à temps quand on aura jaboté.

— Je rougirais trop...

— Vous aurez la ressource de nier...

— Mentir!

— Encore des scrupules!...

Gérard manifestait une impatience brutale.

— Enlevons tout ce qui peut prouver que nous avons soupé!... Ah! par exemple!...

Le gardien avait fait entendre cette dernière exclamation en s'apercevant que le pâté avait disparu.

Miette l'avait emporté ainsi qu'une bouteille. Elle n'avait pas négligé cette manière de se ravitailler et, tandis qu'on la cherchait dans l'ombre avait opéré cet audacieux coup de main.

LXXXVI

CAPABLES DE TOUT

Malvina et la fille Jacquet étaient devenues de plus en plus amies. Placées à côté l'une de l'autre dans l'atelier des tricoteuses, elles échangeaient de temps en temps à la dérobée des signes, des paroles.

L'une d'elles s'était procuré du papier. La nuit, au dortoir, elles réussissaient à se faire passer des billets en dépit de la surveillance de la prévote.

Les autres détenues ne tardèrent pas à s'apercevoir de cette liaison et Ernestine fut dénoncée comme étant l'objet d'une *recherche* de la part de Malvina. On éloigna les lits des deux alliées, mais on n'ajouta pas foi, heureusement pour elles, à cette dénonciation.

Nous savons, nous, que le seul sentiment qui avait rapproché ces deux femmes était la haine.

Malvina, ayant compris que la Jacquet nourrissait un projet de vengeance, lui avait proposé de l'aider à frapper la sœur Marie-Louise, si, de son côté, la fille de l'officier de marine s'engageait à se joindre à elle contre Clémentine. Le pacte avait été conclu.

La prostituée avait d'ailleurs maintenant la certitude que M. Mébert était l'amant de la femme Barbe.

Malvina ne négligeait aucune occasion de voir le docteur. Elle se présentait à son cabinet sous n'importe quel prétexte et était fort consternée que ces entrevues eussent toujours pour témoin soit le médecin en chef, soit une ou

plusieurs sœurs infirmières, mais elle préférait encore voir son idole de cette manière plutôt que de ne pas la voir du tout.

Un jour cependant le hasard l'avait servie.

Se trouvant la dernière détenue inscrite sur la liste des malades, elle était entrée la dernière chez le jeune docteur. Celui-ci était seul, sœur Saint-Pierre ayant dû se rendre à la pharmacie.

Malvina eut un tressaillement de joie.

Elle s'approcha.

M. Mébert la reçut fort mal. A peine eut-il levé les yeux sur elle, il manifesta la plus vive impatience.

— Vous! encore vous! dit-il.

— Oui, c'est moi! répondit-elle, légèrement interdite.

— Je vous ai dit une bonne fois pour toutes que vous n'aviez plus rien, que vous étiez entièrement rétablie...

— Vous croyez...

— Cessez de m'importuner de vos visites, autrement je me plaindrai à qui de droit...

— Vous êtes sévère pour moi!

— C'est qu'à la fin je me révolte!...

— Que vous ai-je fait?

— Rien, rien, laissez-moi tranquille..

Déconcertée par cet accueil, Malvina ne put retenir ses larmes.

Le médecin, qui ne savait pas ce que voulait la détenue, se repentit de sa cruauté. C'était, on le sait, un cœur sensible et bon que M. Mébert. Il ne pouvait voir pleurer une femme, si dégradée qu'elle fût.

— Voyons, dit-il, calmez-vous... Vous souffrez de quoi? Que désirez-vous que je fasse?...

Malvina, qui comprenait que les larmes lui réussissaient, eut comme un sanglot.

M. Mébert reprit :

— Qu'éprouvez-vous?...

L'amie d'Ernestine sentit qu'elle n'avait pas de temps à perdre. Sœur Saint-Pierre pouvait rentrer d'un instant à l'autre.

— Vous me demandez ce que j'ai?

Elle s'approcha et fit avec passion :

— Je vous aime!...

Le jeune docteur se leva, en proie à l'étonnement le plus grand. Il n'en croyait pas ses oreilles, s'imaginait être l'objet d'une mystification.

— Que signifie?...



Ce puits fixa ses regards. (P. 824.)

Malvina répéta :

— Oui, je vous aime depuis que je suis entrée dans la maison centrale, depuis la première fois que je vous ai vu...

— Ah!

— C'est pour ce motif que j'ai été si désolée lorsque vous m'avez fait quitter l'infirmerie, c'est pour ce motif que j'ai recherché tous les prétextes,

tous les moyens de me rapprocher de vous... L'affection que j'éprouve est ardente. Si elle vous touche, je serai bien heureuse.

M. Mébert n'était pas revenu de sa stupéfaction.

— Qu'entends-je?. .

— Je ne suis pas aussi à dédaigner que vous pourriez le penser... Quand je ne porte pas le costume de détenue, je suis beaucoup mieux, et les hommes savent m'apprécier. Ils me préfèrent même à d'autres, car je passe pour agréable, pas bégueule, par exemple, non, pas bégueule. J'ai été condamnée à deux ans de prison pour une affaire bête, un *Inglish* qui avait mal pris une plaisanterie; mais j'ai subi presque les trois quarts de ma peine... Quand je sortirai, nous pourrons nous voir à notre aise... Je resterai à Montpellier si cela vous fait plaisir. Qu'en pensez-vous?

L'embarras avait chez le jeune homme succédé à la surprise. Il ne savait que dire.

Il baissait les yeux devant ceux de Malvina.

Elle essaya de lui saisir la main.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, vous oubliez que j'occupe dans cette maison un emploi de confiance.

— Parce que vous êtes docteur, ne pouvez-vous avoir comme les autres des oreilles pour entendre une femme qui est folle de vous?...

— J'oublierais mes devoirs...

Malvina songea en ce moment à Clémentine.

— Vos devoirs! Est-ce que vous ne les auriez pas déjà oubliés, par hasard?...

Elle le regardait avec attention.

Il se leva en pâlissant.

— La femme Barbe, fit-elle, l'empoisonneuse! Ah! j'en étais sûre....

— Malheureuse!

— Celle-là ne s'en ira jamais d'ici... Aussi est-ce dans cette prison que vous êtes devenu son amant!

— Taisez-vous!

— Je ne vous félicite pas... Vous avez succédé au balayeur... Pour un médecin...

— Je vous défends...

— Allons donc! je me vengerai... Vous tremblez. Vous avez raison, car vous verrez...

Malvina s'exprimait d'une voix saccadée.

— Oh! que je la hais, cette femme!

En ce moment, sœur Saint-Pierre entrait dans le cabinet. Elle remarqua

évidemment le trouble de M. Mébert, la colère de Malvina, mais elle jugea à propos de ne rien dire.

Elle se borna à demander d'un ton doucereux :

— Eh bien! monsieur le docteur, est-ce que cette détenue est assez malade pour entrer à l'infirmerie?

Malvina eut presque un geste de menace à l'égard de M. Mébert, pour le forcer à l'admettre, mais celui-ci se redressa :

— Non, dit-il sèchement.

La prostituée marmotta quelques paroles que sœur Saint-Pierre, décidément d'humeur conciliante, fit semblant de ne pas entendre, puis elle se retira.

L'infirmière se borna à murmurer :

— Tiens... tiens! Je ne pensais pas que ce fût celle-là... Serait-ce les deux? Je surveillerai et je saurai...

M. Mébert ne raconta pas à Clémentine ce qui avait eu lieu entre lui et Malvina. Il craignait d'alarmer trop vivement sa maîtresse, dont l'état exigeait des ménagements à l'heure actuelle.

Ce ne fut pas sans angoisses qu'il attendit pendant quelques jours le résultat des menaces de la complice d'Ernestine.

Qu'allait-elle faire?... Le dénoncer, le livrer? Comment sortirait-il de cette situation fâcheuse?

Pour son salut, pour celui de Clémentine, il ne pouvait que nier, que traiter de calomnies les accusations de la prostituée.

Oui, il nierait...

Ce que M. Mébert craignait le plus, c'était qu'on l'empêchât de revoir celle qu'il adorait. Le reste lui était presque indifférent... Cette passion était insensée!

Précisément, peu de temps auparavant, il avait dû interrompre ses entrevues durant une semaine, et il en avait fort souffert.

La cause de cette séparation était la femme qui avait fait entrer pour la première fois Clémentine à l'infirmerie.

On sait que la fille de la Miette avait été mordue à la main par une détenue bossue qui était parfois, dans la nuit, en proie aux remords et s'imaginait alors lutter contre le fantôme du soldat qu'elle avait tué.

La fille Menet, tel était son nom, avait continué à être en proie aux cauchemars. On dut l'isoler comme au début de son séjour dans la maison centrale.

Peu à peu sa raison s'était même altérée. Elle avait des absences pendant lesquelles elle croyait encore voir le cuirassier et son cheval, essayant de la renverser pour lui passer sur le corps.

Le médecin en chef jugea qu'il était nécessaire que cette pauvre créature fût l'objet de soins spéciaux.

Nous avons fait connaître quelles difficultés on avait, avant la création des

quartiers spéciaux de Gaillon et de Doullens, pour faire admettre des détenus aliénés dans les hospices. Le docteur était assez embarrassé, quand l'idée lui vint de confier aussi la Menet à Clémentine.

Il demanda son avis à M. Mébert.

Le jeune homme fut atterré.

— Vous m'avez dit, fit le médecin en chef, que la femme Barbe soignait à merveille la folle qu'elle a déjà...

— En effet, mais ce n'est pas une raison pour lui en faire surveiller une autre.

— Oh ! celle-là ne lui donnera pas beaucoup de mal. La Menet n'a que de rares accès.

— S'ils surviennent lorsque l'infanticide en aura de son côté !...

— La coïncidence n'est pas probable. La détenue infirmière n'aura d'ailleurs qu'à avertir.

— Il y a un traitement...

— Ce traitement est très simple.

— Ne pensez-vous pas que cela puisse influer sur le moral de la pauvre bossue de voir qu'on la considère comme une insensée? La femme que garde déjà la fille de la Miette est tout à fait imbécile. Il est à craindre que la Menet ne souffre d'une assimilation...

— On aura des ménagements... On persuadera à cette malheureuse qu'on l'envoie auprès de la femme Barbe pour l'aider et celle-ci se prêtera...

— Je le pense... Néanmoins...

— Nous ne pouvons pas agir différemment. Les locaux nous font défaut...

M. Mébert n'osa plus insister, bien qu'il se dît avec douleur qu'il lui faudrait renoncer à ces heures qu'il passait en tête à tête avec Clémentine.

On n'avait pas à compter avec l'idiote tandis qu'il serait nécessaire de dissimuler ce qui se passait à la Menet si on ne voulait pas s'exposer à être trahi.

Ce fut lui qui fut chargé de conduire la bossue à Clémentine. Cette dernière ne parut pas moins navrée que lui.

Le lendemain, à l'heure habituelle des rendez-vous, M. Mébert était à son laboratoire, mais Clémentine ne put venir ouvrir.

Nous avons dit que cette séparation dura huit jours. Les deux amants n'eurent, pendant ce temps-là, que la consolation de se voir aux heures de la visite.

La Menet ne les perdait guère de vue. Ils ne purent échanger que quelques poignées de main, un ou deux baisers furtifs.

L'infortunée dont ils redoutaient l'indiscrétion n'avait pas l'air bien méchant cependant. Elle était douce, timide. C'était la colère d'avoir été

indignement trompé qui avait mis dans sa main un couteau et avait poussé au crime un être jusqu'alors inoffensif.

La bossue n'avait pas oublié qu'elle avait mordu la femme Barbe, alors qu'elle essayait de la calmer, et elle lui en exprimait ses regrets à toute occasion.

Un après-midi, dans son laboratoire, M. Mébert pensait que l'entente entre Clémentine et la folle serait peut-être facile, lorsqu'il entendit un léger coup du côté de la porte qui le séparait de sa maîtresse.

Il s'approcha.

— Est-ce toi, Clémentine?

— Oui, fit par le trou de la serrure une voix à peine perceptible, ouvre, ouvre vite.

Il ne fut pas nécessaire que la fille de la Miette répétât deux fois sa demande.

Un instant après, ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Mais la Menet, dit le docteur quand il fut revenu de son premier enivrement.

— Sois tranquille, je suis sûre d'elle... Elle ne nous trahira pas!

Les visites de Clémentine au laboratoire avaient donc repris.

Ils agissaient exactement comme autrefois. Mais cette séparation et la douleur qu'il en avait éprouvée servaient à indiquer au jeune homme combien serait pénible pour lui une séparation nouvelle et désormais définitive.

Chaque fois qu'il arrivait à la maison centrale, il craignait d'être mandé au cabinet du directeur et d'y apprendre que Malvina avait parlé.

Il pensait aussi au sourire énigmatique de la sœur Saint-Pierre, tandis que la détenue s'était éloignée en grommelant.

Depuis quelque temps ensuite il lui semblait que le gardien Gérard, qu'il rencontrait parfois devant la loge du portier, le considérait d'une certaine manière.

Cet homme savait-il quelque chose? Avait-il surpris le secret des entrevues?

L'amoureux de Clémentine se sentait menacé de tous les côtés et s'étonnait presque que l'orage tardât à éclater sur sa tête.

La tempête vint, mais elle vint d'une autre manière...

C'était Ernestine qui, mise au courant par Malvina de ce qui se passait, engageait celle-ci à ne pas dénoncer le docteur.

La fille Jacquet n'agissait certes pas ainsi par intérêt pour M. Mébert. Il n'y avait qu'une seule chose qui la préoccupât, c'était ses desseins à l'égard de Marie-Louise, et elle avait peur que toute démarche inconsidérée de Malvina ne mît obstacle à leur accomplissement.

— Cela te suffirait-il, demanda-t-elle un jour à sa complice en sortant du

réfectoire, que l'on séparât les deux tourtereaux? Pardonnerais-tu à la Clementine?

— Certes non...

— Ne préfères-tu pas lui donner impunément quelque mauvais coup?

— Une de nous deux est de trop, fit Malvina avec une sauvage énergie.

— Eh bien! alors... Veux-tu que l'on enferme la femme Barbe dans un cachot où elle restera jusqu'après ma mise en liberté? N'oublie pas que je n'ai plus que très peu de temps à rester ici.

— C'est vrai...

— Et si je m'en vais, je ne pourrai pas t'aider.

— Tu as raison. Ah! tu prévois tout.

— Ce n'est pas malin de songer à cela.

Une prévôte signala à Violente les détenues qui causaient.

— Privation de préau trois jours de suite, leur cria la sœur.

— Tant mieux! pensa la fille Jacquet, je resterai pendant les récréations dans l'atelier avec Malvina, et il sera peut-être possible de nous entendre définitivement.

Le soir, la sœur assistante faisait connaître à l'inspecteur les punitions qu'elle avait infligées dans la journée.

— Encore ces femmes! dit l'inspecteur en remarquant les noms des deux amies. Elles sont réellement très indisciplinées.

— Mon opinion à leur égard, répondit l'assistante, est exactement celle que j'avais à l'égard de la Miette. Je les crois capables de tout.

Capables de tout! Malvina et la fille Jacquet l'étaient assurément. La sœur ne se trompait pas.

LXXXVII

UNE VICTIME

Nous croyons avoir suffisamment fait connaître Ernestine Jacquet. C'était une âme pétrie de fiel et de boue. A peine était-elle capable d'entraînements où les sens avaient d'ailleurs le plus grand rôle.

Le cœur restait sec et aucun sentiment généreux ne venait modifier chez elle la résolution prise, quand cette résolution était mauvaise.

Nous l'avons vue, encore jeune fille, arrêter toute une ligne de conduite contre Simonne de Miran et la suivre impitoyablement sans éprouver la moindre compassion pour celle qu'elle condamnait au désespoir.

Ce plan ayant en partie échoué, c'est-à-dire Ernestine, tout en faisant le

malheur de son amie, n'ayant pas retiré les avantages qu'elle espérait, elle avait conçu une haine furieuse pour sa victime, haine que la rencontre dans la maison centrale avait accrue dans des proportions considérables.

Elle avait conclu à tout hasard une alliance avec Malvina qui la recherchait comme auxiliaire et dont elle s'imaginait pouvoir tirer parti.

Il est vrai que Malvina n'offrait son concours que parce qu'elle-même avait besoin d'Ernestine, mais qu'importait à celle-ci?...

Elle était prête à accorder à la prostituée la satisfaction qu'elle désirait... Elle ne craignait pas de commettre deux crimes au lieu d'un. Si on la punissait pour l'un, on la punirait pour l'autre, mais elle rêvait au moyen d'échapper au châtiment tout en assurant la réussite de son projet.

Elle crut avoir trouvé en attendant, pour le mettre à exécution, la veille de son départ ou plutôt la nuit qui devait précéder sa mise en liberté.

Elle agirait de telle manière que l'on ne découvrirait ce qu'elle avait fait qu'après sa libération. Elle se serait arrangée alors pour avoir mis entre elle et la justice une frontière quelconque. Malvina resterait, il est vrai, pendant six à sept mois exposée aux soupçons... La fille Jacquet s'intéressait médiocrement au sort de son alliée.

Si la prostituée accusée, arrêtée, la dénonçait, qu'importait à l'ennemie de Simonne, pourvu qu'elle eût mis sa tête à l'abri?...

Une condamnation par contumace serait un déshonneur de plus pour son frère, pour le meurtrier de Georges Marsy.

L'infâme créature souriait d'aise à la pensée du chagrin que celui-ci éprouverait en apprenant que son nom avait subi encore une souillure.

Dans le recueillement de la maison centrale, pendant les journées et les nuits silencieuses, Ernestine n'avait songé qu'au but qu'elle poursuivait. Elle avait concentré ses pensées sur cette seule chose, prête à profiter de toutes les circonstances qui lui paraîtraient favorables...

Grâce à cette préoccupation constante, elle ne connut pas l'ennui qui ronge les détenues, imprime sur leur visage cet air morne que l'on remarque dans les lieux de détention.

Il est des sentiments si violents qu'ils peuvent, au besoin, remplacer tous les autres comme la fièvre permet au corps de se passer d'aliments.

La soif de vengeance doit d'autant plus devenir un de ces sentiments-là qu'à nos yeux elle ne peut torturer longtemps qu'une personnalité vulgaire, inférieure, incapable de grands mouvements. Le méchant, l'être mauvais et vil, y est particulièrement enclin.

Ernestine Jacquet était bien digne d'être classée dans cette catégorie.

Tandis que ses doigts faisaient aller l'aiguille dans l'atelier des tricoteuses, son esprit cherchait.

— Oui, se disait-elle, je tuerai Simonne pendant la nuit. Ce serait trop difficile pendant le jour. C'est ensuite la seule manière d'agir avec certitude et sécurité. Avec quoi la frapperai-je?... Où me procurerai-je un instrument quelconque, un couteau?

Ce même jour, Malvina montra à Ernestine la moitié d'une paire de gros ciseaux qu'elle s'était procurée on ne sait comment. C'était précisément le côté le plus aigu.

La fille Jacquet se mit aussitôt à réfléchir à propos de cette arme improvisée.

Evidemment elle pourra donner la mort, mais il faudra l'enfoncer avec violence et le sang jaillira... Le sang tache, laisse des traces difficiles à faire disparaître... Ce n'est pas son affaire...

Elle eut l'idée d'étrangler Simonne.

— Je me précipiterai sur elle, je lui passerai les mains au cou et le presserai. Je me sens la force de le serrer assez pour qu'elle expire bientôt. Cette manière de procéder offre aussi l'avantage d'empêcher tout cri... Je l'adopte, à moins qu'une meilleure... Mais le corps, le corps qu'en ferai-je?... Si on le découvre avant mon départ, je serai perdue!... On connaît ma haine contre la sœur Marie-Louise que les autres détenues ont la sottise d'aimer...

Ernestine couchait dans le même dortoir que la Penaud. Il lui était aussi peu difficile qu'il l'avait été à celle-ci de se rendre à la cellule de Simonne.

La Jacquet se dit qu'une fois le crime commis elle descendrait le corps au préau le plus voisin avec l'aide de Malvina et qu'on pourrait creuser une tombe.

— Je gratterai au besoin la terre!

Elle finit par reconnaître elle-même que c'était impraticable.

Le lendemain matin, la première chose que l'on verrait, ce serait la terre fraîchement remuée. Le trou ne pourrait jamais avoir une grande profondeur... Puis il faudrait un temps considérable... Cette besogne serait longue et dangereuse.

Ernestine ne faisait pas attention aussi à une chose. Entre le dortoir et le préau auquel elle pensait, il y avait, durant la nuit, cette fameuse grille qui avait arrêté Miette et que celle-ci n'avait franchie que grâce aux rendez-vous de Gérard et d'une sœur.

Pendant une promenade dans ce préau, la Jacquet fit une remarque qu'elle fût étonnée de ne pas avoir faite plus tôt.

Il existait à l'extrémité de la cour, à un endroit près duquel, à la vérité, on n'allait guère, un puits dont la margelle était recouverte d'une planche cadenassée.

Ce puits fixa ses regards.



Je ne l'ai pas manquée.. fuyons! (P. 832.)

Si on pouvait en enlever la planche et y précipiter le cadavre de Marie-Louise, il resterait probablement longtemps dans cette humide demeure sans qu'on s'en aperçût.

On chercherait certainement la sœur, on serait surpris de sa disparition, mais le champ resterait ouvert à toutes les conjectures. L'hypothèse d'une fuite se présenterait plutôt que celle d'un assassinat.

— La clé de ce cadenas... Que ne donnerais-je pour la posséder ?...

Un concours inattendu de circonstances servit Ernestine. Elle fut désignée un jour avec plusieurs détenues pour arroser le jardin potager et le puits fut découvert par la sœur assistante afin d'y prendre l'eau nécessaire.

Ernestine ne puisait pas elle-même. On lui passait les arrosoirs, et Malvina tirait la corde.

La fille Jacquet réussit à glisser à sa complice :

— Essaie de prendre la clé du puits.

— Ah!...

— Nous en aurons besoin.

Malvina obéit promptement et la clé fut bientôt dans sa poche. Quand la corvée fut terminée, il se passa une chose assez singulière.

L'assistante chercha la clé et fut d'abord très étonnée de ne pas la trouver sur le cadenas. Se ravisant ensuite, elle fouilla dans le trousseau qu'elle avait à la ceinture et, après plusieurs essais, finit par rencontrer une clé qui allait à merveille.

Evidemment elle crut n'avoir pas détaché la clé dont elle s'était d'abord servie. Malvina et la fille Jacquet, d'abord assez inquiètes, se félicitèrent de cette erreur. Ernestine surtout ne se sentait pas de joie.

Elle répétait :

— Simonne, Simonne, ton heure approche.

Son visage se contractait tandis qu'elle prononçait le nom de Mlle de Miran. Cette jeune femme presque belle devenait hideuse.

Les dernières dispositions relatives au double crime furent prises pendant les trois jours de privation de préau infligés par Violente.

Ce qu'il y avait de curieux, c'était que, dans leurs conversations, chacune des deux femmes n'avait pour objectif que celle des deux victimes qui les intéressait le plus particulièrement.

— Nous irons d'abord frapper à la porte de Simonne... Elle nous ouvrira...

— Tu ne parles pas de Clémentine...

— Patience! son tour viendra... As-tu trouvé le moyen de parvenir jusqu'à sa cour.

— Oui, oui.

— Eh bien alors! nous porterons le corps et nous le jetterons dans le puits...

— Inutile... Nous n'avons pas besoin de nous donner cette peine...

— Comment?

— On ignore ce que j'éprouve contre Clémentine... J'ai eu raison de le cacher et il n'y a pas de motif pour qu'on se doute...

— Il n'était pas question de la femme Barbe, mais de la sœur...

— Tu ne t'occupes que d'elle...

— Sois tranquille, quand le moment sera venu, je ne t'oublierai pas... Sans le puits, sans la disparition du cadavre de Simonne, tout le monde m'accusait...

— Tu as été maladroite de n'avoir pas comme moi dissimulé tes sentiments...

— Je l'avoue, mais nous nous sommes trouvées si brusquement en présence, alors que l'une et l'autre nous nous y attendions si peu.

— C'est égal...

— Enfin, puisque la difficulté n'existe plus!

La dernière privation de préau eut lieu l'avant-veille de la sortie d'Ernestine, la veille de la soirée où le crime devait avoir lieu.

Avant de se séparer de Malvina, la fille Jacquet lui dit :

— A demain!

Et la prostituée répéta non sans une certaine émotion :

— A demain!

Ernestine dormit peu. Elle était agitée, fiévreuse. Elle rêva que Simonne avait quitté la maison centrale et échappé ainsi à sa colère.

Elle s'éveilla sous cette impression; mais, dès le matin, la file des détenues qui se rendaient à l'atelier des tricoteuses, rencontra la sœur Marie-Louise.

— On a raison de dire, murmura Ernestine, que tout songe n'est que mensonge!

Quand elle passa devant la sœur, elle lui jeta un regard où il y avait une expression de triomphe haineux.

Le regard de la fille Jacquet disait clairement :

— Non, non, tu ne m'échapperas pas!...

Marie-Louise baissait les yeux. Elle ne vit pas l'air menaçant de son implacable ennemie.

Comme si tout devait paraître favoriser les projets criminels d'Ernestine et de Malvina, il se produisit un nouveau fait dont elles se félicitèrent.

Elles apprirent que Violente était tombée gravement malade.

— Tant mieux, cette maudite assistante ne nous gênera pas, fit Ernestine. Elle ne nous empêchera pas de circuler à notre aise dans l'établissement.

Les deux femmes mangèrent peu au réfectoire. Après le repas du soir eut lieu la promenade dans le préau.

Ernestine regarda souvent du côté du puits.

— Demain, pensait-elle, ce sera la tombe de Simonne... Et moi... Et moi, je serai libre!...

Libre et vengée! c'était trop beau!...

Avant de se coucher, les détenues passent deux ou trois heures à travailler. Ernestine et sa complice ne tricotèrent pas beaucoup.

La sœur qui surveillait remarqua l'inactivité de Malvina et lui adressa à ce sujet plusieurs observations.

La prostituée lui répondit assez impoliment et fut sur le point d'être envoyée au cachot.

— Oh! oh! se dit Ernestine, Malvina va-t-elle me manquer?...

La perspective de la cellule calma subitement la voleuse de l'Anglais, qui en fut quitte pour une privation de cantine.

Le moment d'agir arriva enfin.

Les deux détenues firent comme la Penaud, c'est-à-dire qu'au lieu de pénétrer dans le dortoir, elles restèrent dehors au moment où leurs compagnes entraient. C'était chose assez facile grâce à l'obscurité presque complète qui régnait, et puis Violente n'était pas là...

— Viens! dit la fille Jacquet en prenant par la main Malvina et en l'entraînant dans le couloir où était la cellule de Marie-Louise.

Malvina se laissa guider.

— Voici où elle demeure, ne tarda pas à murmurer Ernestine.

Elles s'arrêtèrent.

— Mais penses-tu qu'elle y soit déjà?...

— Non, elle doit être encore à la chapelle... D'ailleurs, à cette heure-ci, ce serait imprudent... Il nous faut attendre.

— Où cela?

— Ici...

— Si on nous surprend...

— Nous n'avons pas le choix...

Elles passèrent à peu près une demi-heure dans la nuit.

Malvina s'imaginait à chaque instant que des sœurs se dirigeaient de leur côté et allaient signaler leur présence.

— Poltronne! lui glissa Ernestine dans l'oreille.

— Si elles venaient plusieurs à la fois...

— Nous n'aurions qu'à nous coller contre la muraille...

— Si elles avaient une lumière...

— Nous l'éteindrions et nous gagnerions le dortoir comme nous pourrions...

— Tout serait perdu...

— C'est vrai... Il faut espérer toutefois que les choses ne tourneront pas ainsi... Jusqu'ici le hasard a été pour nous... Il continuera à nous aider...

Les craintes de Malvina furent vaines. Les sœurs qui avaient leur cellule

dans ce couloir rentrèrent l'une après l'autre, mais aucune ne se douta que les misérables attendaient dans l'ombre leur victime.

Lorsque les religieuses étaient chez elles, on voyait briller sous leur porte une raie lumineuse.

La cellule de Marie-Louise était une des premières; les deux complices avaient dû s'enfoncer plus en avant dans le couloir qui n'avait d'issue que du côté du dortoir. Au bout d'une heure d'attente, elles ne savaient pas si celle qu'elles avaient condamnée était parmi les sœurs rentrées.

— Il est à peu près certain qu'elle est là, dit néanmoins Ernestine. Tout le monde a quitté la chapelle. Frappons à sa porte, et quand elle nous ouvrira...

Malvina eut un frisson.

— Tu trembles!

— C'est nerveux, mais ça cessera... Tu verras quand je tiendrai Clémentine.

— Allons!

Elles se rapprochèrent de la cellule de Marie-Louise.

— Il n'y a pas de lumière, fit Malvina.

— Elle peut l'avoir éteinte!... Regarde, il n'y en a plus également chez la sœur Véronique dont j'ai reconnu tout à l'heure le pas léger.

Véronique était voisine de Simonne. Les détenues grattèrent doucement à la porte de cette dernière, mais aucun bruit intérieur ne vint révéler qu'elles avaient été entendues.

— Plus fort!

— Oui, dit Ernestine, elle dort peut-être déjà.

La Jacquet donna deux ou trois coups plus secs.

— Il me semble cette fois que j'entends remuer...

— En effet.

— Ah!...

Une porte s'ouvrit, mais ce fut celle de Véronique.

— Est-ce vous? dit-elle à voix basse, est-ce vous, Adèle?...

Malvina était très sérieusement alarmée. Ernestine, d'abord effrayée, fut vite rassurée par le prénom de la Penaud qui fut pour elle toute une révélation.

Elle eut un rire moqueur.

La sœur Véronique, effrayée, referma brusquement la porte.

Ernestine frappa cette fois presque sans ménagement chez Marie-Louise, mais soudain elle s'arrêta.

— Est-ce qu'elle n'y serait pas?... Ce n'est pas possible... Je veux, je veux qu'elle y soit!

Il y avait de l'égarement chez la détenue qui voyait tout son plan renversé

— Malheur à moi!... dit-elle en heurtant violemment la porte.

— Y penses-tu? fit Malvina.. Tu nous livres!

— Tant pis!...

La prostituée s'efforça vainement d'arrêter Ernestine.

Une autre porte s'ouvrit au bout du couloir.

— Je prévoyais ça. Nous n'avons plus qu'à nous sauver.

La Jacquet imposa brusquement silence à Malvina.

— Qui demande-t-on? fit la voix d'une religieuse.

— La sœur Marie-Louise, répondit audacieusement Ernestine.

— De quelle part?...

Ernestine hésita légèrement.

— De la part de l'assistante.

— La sœur Marie-Louise n'est donc pas auprès d'elle?... Je croyais qu'elle devait la veiller.

— Ah!...

C'était à Ernestine qu'était échappée cette exclamation consternée, elle eut cependant le courage de dire :

— Il y a erreur... Sœur Marie-Louise s'est absentée un instant... On pensait qu'elle était dans sa chambre... Elle n'y est probablement pas venue, ou bien elle est de retour...

La sœur qui avait parlé à Ernestine rentra dans son appartement.

— Malédiction! répéta plusieurs fois celle-ci. Malédiction!

— Calme-toi!...

— N'est-ce pas désespérant?... Le but auquel j'aspirais depuis si longtemps est définitivement manqué... Renoncer à ma vengeance!... Je préférerais renoncer à vivre... Et cependant... Simonne, tu m'échappes aujourd'hui!... Sois maudite!...

Ernestine avait la respiration saccadée et sifflante.

Malvina jugea qu'elle devait être en proie au courroux le plus violent.

Un moment s'écoula sans qu'elles songeassent à s'éloigner. Soudain la Jacquet eut un ton résolu :

— Je prendrai ma revanche... Demain, je sortirai d'ici, mais j'y rentrerai si cela est nécessaire.

— Tu te consoles... A la bonne heure...

— Allons nous coucher.

— Comment?...

— Essayons de ne pas être vues de la prévote...

— Par exemple!...

Ce fut au tour de Malvina de retenir Ernestine.

— Tu oublies ta promesse.

— Laquelle?

— Après Marie-Louise, Clémentine! m'as-tu dit. Tu t'es engagée à m'aider... Souviens-toi...

— Puisque la partie est remise!

— Pour toi, c'est possible... Mais pas pour moi. Accompagne-moi.

Malvina, qui avait saisi par le bras la fille Jacquet, avait, à son tour, un accent rempli d'une farouche résolution.

— Lâche-moi!

— Non... Je ne te tiens pas quitte de ta promesse.

— J'ignore le chemin pour arriver jusqu'à la femme Barbe

— Je sais comment on va chez les folles.

— Soit! Je te suis.

Malvina sortit l'arme qu'elle avait montrée à Ernestine quelques jours auparavant.

— Voila pour la maîtresse du beau docteur, mais je t'en frapperai aussi si tu m'abandonnes!...

— Sois tranquille!... Tu peux maintenant compter sur moi...

— A la bonne heure!... Viens!...

Si Ernestine avait jadis longuement mûri le plan qui venait d'échouer à cause d'une circonstance imprévue, Malvina n'avait pas moins réfléchi.

Elle savait comment parvenir, malgré les grilles que l'on fermait le soir, au logis habité par Clémentine et ses deux compagnes.

Nos lecteurs ont appris qu'elles étaient installées au fond d'une cour où il y avait deux portes. L'une donnait sur la cour où était le laboratoire, l'autre sur une cour de l'infirmerie. C'était par cette dernière porte que sœur Saint-Pierre venait faire ordinairement ses visites.

Il y avait cependant aussi avec l'intérieur de la maison centrale une communication plus directe. C'était une troisième porte percée dans la pièce où couchaient les folles et qui s'ouvrait sur une sorte de promenoir de l'ancien monastère.

Ce promenoir était couvert, mais une fenêtre plus large que haute et dépourvue de tout châssis l'exposait aux intempéries de la saison.

Malvina guida Ernestine vers ce lieu qu'éclairait un ciel étoilé. Elle ne tarda pas à désigner la porte qui la séparait de l'endroit où couchait la femme Barbe.

La prostituée appliqua d'abord son oreille sur le trou de la serrure.

Elle se releva triomphante.

— Ici l'oiseau n'est pas envolé!

La voix de Clémentine se faisait entendre en effet au milieu de sanglots et de cris rauques. Sans doute une des folles était en proie à un accès.

— Tu as de la chance, toi! murmura Ernestine.

Malvina serrait dans sa main sa moitié de ciseaux

Elles frappèrent et tout rentra d'abord dans le silence. Elles frappèrent encore, puis elles se dissimulèrent, car on venait ouvrir.

— Elle ne nous verra pas, elle sortira... Je vais m'élancer sur elle... Ne bouge pas, toi!

Malvina était, en ce moment, une véritable bête fauve guettant sa proie.

Elle agit comme elle venait de le dire.

Celle dont elle allait faire sa victime s'avança dans le promenoir, surprise de ne voir personne.

Tout à coup, l'infortunée sentit une douleur aiguë dans la poitrine. Elle eut un gémissement, une plainte, et elle tomba comme une masse la tête en avant.

— Je ne l'ai pas manquée, dit Malvina à Ernestine.

— Fuyons!

Elles firent deux ou trois pas, mais tout à coup la Jacquet arrêta sa compagne.

— Donne-moi la moitié de ciseaux, ordonna-t-elle.

— Quelle idée as-tu?

— Donne-la moi.

— Pourquoi?

— Tu vas voir.

Malvina obéit.

Ernestine alla placer l'arme près de la victime, à portée de sa main.

— Dans quel but agis-tu ainsi?...

— Peut-être cela servira-t-il à quelque chose!...

LXXXVIII

CRIME OU SUICIDE?...

Le lendemain était le jour de la libération d'Ernestine Jacquet.

Le directeur la fit appeler à l'issue du prétoire et il crut devoir lui adresser quelques conseils et quelques exhortations.

— Vous allez sortir d'ici... Tâchez de ne plus y rentrer... Votre attitude ne semble malheureusement pas indiquer que vous vous soyez convertie. Vous avez eu beaucoup de punitions pendant les treize mois que vous avez passés ici, quelques-unes même à la prison... Vous n'avez pas, comme d'autres détenues, l'excuse de l'ignorance et des mauvais principes... Vous êtes instruite.. On



Vous ! vous ! dit celle-ci. (P. 837.)

m'assure que vous appartenez à une excellente famille dont vous devriez être l'orgueil et dont vous êtes le désespoir... Repentez-vous, il en est temps encore... Rentrez dans la bonne voie.

Ce fut d'un ton paternel que le directeur s'exprima.

Ernestine l'écouta la tête haute, avec un sourire ironique sur les lèvres. Elle ne répondit pas à M. Chapput, et se dirigea aussitôt vers le magasin.

Nous avons décrit cette pièce où sont entassées les défroques des détenues. On rendit à la Jacquet les vêtements qu'elle portait à son entrée dans la maison centrale et elle quitta immédiatement son costume de prisonnière.

Elle ne laissait pas d'éprouver quelque satisfaction en abandonnant sa robe de droguet, son fichu, sa cornette et surtout ses sabots.

Elle regarda cependant avec un certain dédain les effets qui étaient sa propriété.

— Ils sont tout froissés et fripés, fit-elle, on dirait qu'ils sortent du *Décrochez-moi ça*. Je parie qu'ils ne sont plus à la mode. Il faudra tout de suite que je m'occupe d'en gagner d'autres!...

— Vous ne le ferez pas en volant, n'est-ce pas? se hasarda à lui demander une sœur.

— Que vous importe!...

La sœur hocha la tête et murmura :

— Mauvais sentiments!...

Ernestine entendit.

— Vous préféreriez me voir entrer à Nazareth!...

— Pourquoi pas?

— Je m'en garderais bien...

— Il est vrai qu'on ne vous y voudrait pas...

— Une brebis galeuse comme moi serait un exemple déplorable pour ce pieux troupeau.

Ces paroles méritent une rapide explication.

Nous avons parlé des vertus évangéliques de l'abbé Coural, aumônier de la maison.

Ce digne prêtre s'était préoccupé du sort qui attendait un grand nombre de libérées que leurs familles et la société repoussaient.

Faute de secours, faute d'appui en quittant les lieux de détention, la plupart retombaient dans le mal.

Malgré sa pauvreté, l'abbé Coural avait entrepris de fonder un asile où les filles ou femmes condamnées seraient recueillies, à leur sortie de prison, lorsqu'elles manqueraient de gîte et auraient donné des marques certaines de repentir.

Il était allé de maison en maison quêter pour son œuvre, il avait lutté contre l'indifférence des uns, le défaut de charité des autres. Quelques personnes le comprirent cependant et l'approuvèrent.

Il récolta des offrandes qui lui permirent de louer une blanche demeure entourée d'oliviers, de lauriers et de vignes que Mme Lafarge apercevait jadis de sa fenêtre de sa cellule avant qu'on lui interceptât toute vue.

Nazareth! ainsi s'appelait ce refuge qu'Ernestine avec les idées qu'on lui connaît ne pouvait que dédaigner absolument.

Sur le premier feuillet des statuts qu'il avait rédigés, l'abbé Coural avait écrit :

« Vous qui frappez, il vous sera ouvert.

« Vous qui cherchez, demandez, et vous aurez trouvé. »

La misérable fille, qui s'éloignait de la maison centrale avec le regret de ne pas avoir commis un assassinat, allait rechercher de nouveau l'agitation du plaisir au lieu de la solitude où l'on se repent et où l'on se sauve.

Cela produit un effet bizarre au détenu, lorsque la grille, toujours fermée, s'ouvre devant lui, quand il est maître de porter ses pas où il lui plaît.

Il peut parler, marcher, agir comme il l'entend. A l'horizon borné de la prison succède l'horizon immense de la vie libre. Il se grise d'air et de lumière.

Ernestine avait cette sensation, et cependant elle venait de subir une peine relativement minime!

Que doit-on éprouver après quinze ans, vingt ans de captivité?...

On a raconté à l'auteur de cet ouvrage les étonnements d'une femme qui, après avoir été condamnée aux travaux forcés à perpétuité, s'était vue graciée après être restée trente-six ans dans la maison centrale.

Elle était entrée jeune. Elle sortait avec les cheveux blancs, les pas alanguis, mais, tandis qu'elle en était restée sur les impressions d'autrefois, le monde avait marché.

En lui remettant son pécule, on dut lui expliquer la valeur des monnaies. On fut obligé de lui confectionner d'autres vêtements, les siens eussent été trop ridicules.

Elle ignorait l'invention de la vapeur, et, quand elle demanda le bureau de la diligence qui devait la transporter à son pays, on la conduisit à une gare où, non sans effroi, elle fut obligée de se confier à une machine de fer que l'eau et le feu faisaient marcher et qui jetait des tourbillons de fumée!

On comprend les ahurissements de la libérée. Combien d'autres surprises l'attendaient! Un arrêt de trente-six ans est une chose énorme, tant nous allons vite!

Ernestine partait pour Marseille, qu'elle habitait avant sa condamnation. Elle se promettait de ne pas beaucoup y rester, bien qu'elle eût assuré Malvina du contraire.

Ses adieux avec celle-ci n'avaient été ni longs, ni touchants.

Après le crime du promenoir, elles avaient regagné le dortoir et avaient pu se coucher sans éveiller l'attention de la prévote qui, décidément, n'était pas des plus zélées.

Une seule personne avait vu Ernestine et Malvina.

C'était Adèle Penaud, qui ne dormait pas en ce moment.

— D'où venaient-elles?...

La détenue s'agita sur son lit.

— Il est déjà fort tard. Qu'ont fait jusqu'à cette heure-ci ces deux femmes dont je me méfie?

Cette pensée importuna assez longtemps la Penaud, qui finit par se dire :

— Bah! que m'importe! Cela ne me regarde pas.

Ernestine et Malvina goûtèrent-elles quelque repos pendant le reste de la nuit? Il est permis d'en douter pour la dernière, car le matin un cercle bleuâtre s'était formé autour de ses yeux.

Avait-elle été déjà poursuivie par le spectre de Clémentine?

Quant à la Jacquet, elle était parfaitement calme.

Elles s'attendaient à ce que la nouvelle de la mort de la fille de la Miette circulât dès le matin. Leur surprise fut grande de n'entendre rien dire. Dans l'atelier, au préau, au réfectoire, on garda le plus profond silence sur cet événement.

C'était au sortir du réfectoire qu'Ernestine avait été appelée afin d'entendre la mercuriale de M. Chapput.

Elle avait glissé ces simples mots à Malvina :

— Dans aucun cas, ne parle de moi.

— Sois tranquille!

— Si tu peux, par un moyen quelconque, m'indiquer ce que devient Marie-Louise, n'y manque pas.

— Je te le promets.

Ce fut tout. Il n'y eut aucun échange d'amabilités, ni rien qui indiquât leur amitié récente.

Leur alliance n'avait été basée que sur le besoin qu'elles croyaient avoir d'agir ensemble pour l'accomplissement de leurs projets. Si elles eussent éprouvé quelque sympathie l'une pour l'autre, ce sentiment eût été détruit par la complicité.

Malvina resta toute la journée aux écoutes. Ce ne fut que le soir qu'on lui dit en confidence que quelque chose avait eu lieu du côté des folles.

— Quoi donc?... fit-elle en pâlissant.

— Je ne sais pas... On aura sans doute tordu le cou à la Clémentine. C'est un métier bien dangereux qu'elle fait là... La Menet, avec son air tranquille, n'est pas moins à craindre que l'autre...

— La Menet!...

— Oui... Son cuirassier lui faisait perdre la tête depuis quelque temps... Elle vit maintenant avec l'infanticide...

— J'ignorais...

Jusqu'au lendemain, Malvina fut sans nouvelles et cependant elle prêtait l'oreille à tout ce qui se disait autour d'elle ; elle se mêlait à toutes les conversations dérobées.

Cela lui valut plusieurs punitions.

Agitée et fiévreuse fut la nuit qu'elle passa.

Dans son sommeil, elle prononçait à haute voix des paroles. La prévote fut obligée de l'éveiller.

— Que vous arrive-t-il?...

— Quoi!... Que me voulez-vous?

— Vous parlez en dormant...

— Je parle, dit Malvina alarmée.

— Est-ce que vous seriez poursuivie par des remords?...

— Moi?

— Vous menaciez quelqu'un, vous appeliez!... Tout le dortoir vous a entendue.

— Je me serai couchée du mauvais côté!

Malvina ne se rendormit pas. Les angoisses l'en empêchèrent.

Clémentine était-elle bien morte?...

Elle ne pouvait guère en douter, car elle avait frappé avec force, avec fureur. Ernestine et elle n'avaient laissé qu'un cadavre.

Mais d'où venaient ses doutes?... Pourquoi désirait-elle avidement avoir la confirmation de cette mort qui eût dû faire beaucoup plus de bruit dans la maison centrale?

Au matin, elle n'y tint plus. L'aube blanchissait à peine les vitres du dortoir, quand elle se glissa hors de la salle

Où allait-elle?... Au promenoir, à l'endroit où avait eu lieu le crime. Elle le retrouva facilement. Il y avait sur les dalles les traces d'un lavage. La victime avait dû perdre beaucoup de sang.

Du côté du quartier des folles, le silence le plus profond régnait... Soudain Malvina entendit un pas... La porte s'ouvrit et un cri de terreur échappa à la détenue.

C'était Clémentine, Clémentine qui portait dans son tablier des écheveaux de laine qu'on lui avait donné à dévider et qui allait les rendre.

Elle regardait d'un air tranquille Malvina épouvantée.

— Vous, vous! dit celle-ci.

— Que désirez-vous?

— Mais alors, alors...

— Eh bien?

Malvina prit la fuite.

— Malheur, malheur à moi! répétait-elle.

— D'où venez-vous ? lui demanda sévèrement une sœur qui la rencontra près de l'endroit où les détenues faisaient leurs ablutions...

— D'où je viens ?

Ses dents claquaient. Elle était en proie à une terreur folle. Son visage était littéralement décomposé.

La prévôte intervint.

— Ma sœur, elle a été malade toute la nuit. Elle n'a cessé de se plaindre et de gémir.

— Qu'éprouvez-vous ? fit la religieuse à Malvina.

— Je suis perdue, je suis perdue !...

— Expliquez-nous ce langage.

Malvina se laissa tomber accablée sur un escabeau.

Heureusement pour la complice d'Ernestine, on ne crut qu'à une indisposition de sa part.

Elle fut admise à la visite et le médecin en chef, lui trouvant le pouls agité, remarquant une certaine exaltation chez elle, crut peut-être qu'il était en présence d'un commencement d'aliénation mentale.

Il ordonna l'entrée de Malvina à l'infirmerie afin de pouvoir l'examiner à son aise.

Le même jour il signala ce fait à M. Mébert.

Celui-ci se troubla légèrement quand il entendit le nom de la prostituée.

— Est-ce qu'une épidémie de folie va sévir dans la maison ? ajouta le médecin en chef.

— Cela fait trois... Mais peut-être cette femme n'était-elle pas réellement...

Il s'interrompit. Il se rappelait la singulière déclaration que Malvina lui avait faite, les termes brûlants et passionnés dont elle s'était servie. L'hystérie ne peut-elle pas être soit la cause, soit la conséquence de la folie ?...

La prostituée avait deviné les relations qui existaient entre Clémentine et lui, mais elle ne les avait pas dévoilées. Pour quel motif avait-elle gardé le silence ?

Si elle parlait maintenant, est-ce qu'il ne serait pas facile d'attribuer ces accusations à une imagination troublée ?

M. Mébert songea à tout cela en fort peu de temps. Le médecin en chef faisait pendant ce temps-là de la statistique.

— On a constaté durant l'année dernière 45 cas d'aliénation mentale dans les maisons centrales, dont 32 hommes et 13 femmes. Les hommes sont plus sujets à perdre la raison que les femmes. De même, ils songent plus aisément à se détruire. Les cinq tentatives de suicide qui ont eu lieu en 1842 ont eu pour auteurs des prisonniers et non des prisonnières... Cette année nous ferons exception à la règle.

— Il est donc bien évident, à vos yeux, que cette infortunée s'est tuée elle-même.

— Personne n'avait intérêt à lui donner la mort.

— L'inspecteur serait assez disposé à croire qu'on l'a assassinée.

— C'est à cause de la déclaration de la femme Barbe, qui prétend que l'on a frappé à la porte...

— Elle le dit en effet.

— Elle doit s'être trompée.

— A ce moment, l'une des folles avait un accès terrible, ce qui l'a empêchée de vérifier.

— On a retrouvé à côté du cadavre l'arme qui a servi... Elle pouvait bien être en la possession de la victime.

— Assurément.

— Et la nature des blessures?

— Elle ouvre un champ très vaste aux suppositions. Cette plaie béante que j'ai attentivement examinée n'a rien, dans la direction où elle se trouve, qui dénonce plutôt le crime que le suicide. Il n'y a eu lutte ni avant ni après.

— M. Chapput s'est rallié très vite à vos conclusions en faveur de la mort volontaire.

— C'est son intérêt, parbleu!

— Comment ça?

— Un suicide est un événement de mince importance qu'il est très difficile de prévoir et d'empêcher, même avec la surveillance la plus active. Un meurtre, un assassinat, c'est bien différent!...

— Mais l'inspecteur est aussi intéressé...

— Dame, vous ne comptez pour rien le besoin d'opposition!...

Tandis que M. Mébert et le médecin en chef discutaient ainsi, Malvina était installée à l'infirmerie.

Lorsqu'elle avait vu que l'on se méprenait sur l'état de sa raison, elle avait éprouvé une joie secrète.

L'erreur dans laquelle on tombait la servirait assurément.

D'abord elle entrerait à l'infirmerie malgré M. Mébert... Ensuite... Il y avait en germe dans le cerveau de Malvina tout un plan machiavélique, un espoir de revanche.

Il s'agissait de jouer un rôle difficile... Pourquoi ne le jouerait-elle pas?

— Clémentine peut-être n'a rien perdu pour attendre! Mais quelle est l'autre?... l'autre!... se demanda-t-elle en frissonnant.

Elle ne devait pas tarder à le savoir.

Une fois qu'elle eut pris possession de sa place dans le dortoir de l'infirmerie, elle remarqua que les sœurs allaient prier dans une salle adjacente.

— Qu'est-ce ? fit-elle à une autre malade.

— C'est là qu'on a mis la morte, lui fut-il répondu.

— Ah !

— Vous savez, celle qu'on a ramassée hier matin dans le promenoir...

— Pourquoi est-elle là et non pas dans la salle des morts?

— Parce que le médecin en chef a eu besoin d'en faire l'autopsie, comme on appelle ça.

— Puis-je aller voir?

— Qui vous en empêche?...

Malvina se dirigea, mais non sans émotion, vers la chambre funèbre... Elle allait connaître quelle était sa victime, puisque ce n'était pas Clémentine.

Elle entra.

En ce moment, il n'y avait personne dans la pièce.

Sur un lit de fer, une femme était étendue en costume de détenue.

Un chapelet semblait lier ses mains et un crucifix était posé sur sa poitrine.

Il y avait aussi, sur une table, un vase d'eau bénite dans lequel trempait un rameau d'olivier. Un gros cierge éclairait le visage livide.

Les yeux étaient fermés. Aucune expression sur cette figure amaigrie par la souffrance. Cependant la bouche conservait une certaine douceur.

La tête était légèrement penchée du côté de la lumière, ainsi que le corps, à cause d'une difformité...

Malvina, reconnaissant la morte, poussa un cri :

— La Menet!...

C'était en effet la pauvre bossue.

LXXXIX

SURPRISES

Comment Malvina avait-elle tué la Menet et non Clémentine?

D'après l'enquête qui avait été ouverte, la femme Barbe était occupée auprès de l'infanticide au moment où il lui avait semblé entendre frapper à la porte donnant sur le promenoir.

La bossue ne s'était pas encore couchée et lui avait prêté à plusieurs reprises son concours pour retenir dans son lit la folle qui jamais n'avait été aussi dangereuse que ce soir-là.

Avertie par Clémentine, la Menet s'était hâtée d'aller voir, mais, pendant qu'elle se dirigeait vers la porte, la folle s'était dressée sur son séant, avait



Eh! ne vous pressez pas autant ! (P. 843.)

réussi à repousser sa gardienne et à s'élancer toute nue dans la cour, où la fille de la Miette l'avait poursuivie.

Là une lutte avait eu lieu à la suite de laquelle Clémentine avait pu revêtir l'insensée de la camisole de force.

Un temps considérable s'était écoulé avant que la gardienne s'occupât de la Menet. Elle crut d'abord que celle-ci était rentrée et s'était couchée, mais, s'apercevant que la porte était restée ouverte, elle en conçut quelque inquiétude.

Elle regarda dans le promenoir et ne vit rien, car, en ce moment, quelques nuages rendaient le ciel moins clair.

Elle rentra et s'assura bien que la Menet n'était pas dans l'appartement ; puis, prenant la lampe, elle sortit de nouveau en appelant :

— Menet ! Menet !

Soudain elle eut un cri d'horreur.

Elle venait d'apercevoir la victime de Malvina au milieu d'une mare de sang.

Clémentine, plus morte que vive, s'appuya à la muraille pour ne pas tomber.

Elle eut de la peine à réunir ses forces et à se pencher sur la bossue pour la secourir, mais tout secours était déjà bien inutile.

Le cœur de l'infortunée ne battait plus.

— On l'a tuée, on l'a tuée, fit Clémentine... Oh !...

Une peur subite la prit devant ce cadavre. Elle songea que la dernière fois qu'elle s'était trouvée en présence d'un mort, c'était au moment de la confrontation avec son mari empoisonné.

On les avait conduites, elle et sa mère, à la prison de la rue Saint-Pierre, à Marseille. Un gendarme de l'escorte avait enlevé le voile qui couvrait le visage du bonhomme Barbe et il était apparu, les traits encore crispés, comme prêt à accuser les femmes qui l'avaient froidement condamné au trépas. Cette émotion avait été la plus forte qu'eût ressentie Clémentine et, malgré la Miette, elle avait commencé à faire des aveux qu'elle avait essayé de rétracter ensuite.

Il semblait donc à la détenue que l'ombre vengeresse de Barbe se dressait à côté de la Menet, sans doute assassinée comme lui.

Au lieu de rentrer dans la chambre où elle entendait la folle l'appeler, Clémentine, éperdue, s'engagea dans le promenoir. Elle ne tarda pas à s'égarer dans le dédale de corridors de la maison centrale.

Ses dents claquaient. Elle donna tête baissée dans une grille et tomba évanouie.

Quand elle revint à elle, toute meurtrie, elle chercha à recouvrer son sang-froid.

— Il me faudrait aller à l'infirmerie, prévenir...

Elle se leva et, cette fois, arriva jusqu'à la cellule où couchait sœur Saint-Pierre qu'elle avait ordre d'avertir si quelque chose d'urgent se produisait.

Elle eut de la peine à réveiller la sœur.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est moi.

— Qui ça, vous?...

— La gardienne des folles.

— Eh bien, que voulez-vous?...

— Ouvrez... La Menet est morte...

— Morte!

La sœur ne tarda pas à se montrer.

— Comment se fait-il?... Que s'est-il passé?...

Lorsque Clémentine eut raconté ce qu'elle savait à sœur Saint-Pierre, celle-ci lui administra une paire de soufflets...

— Ah! je ne me trompais pas en soutenant que vous étiez une créature très dangereuse... C'est vous qui l'avez tuée!

— Moi! dit la femme Barbe comme suffoquée.

— Les apparences sont contre vous et vous en êtes capable... Une empoisonneuse!

— Parce que je subis le châtiment d'un crime, cela prouve-t-il que je sois assez misérable pour en commettre un autre?

— Vous auriez été, en tous cas, d'une imprudence inconcevable, en laissant sortir la Menet... Ne vous avait-on pas donné l'ordre de ne jamais la perdre de vue?

— Il m'était impossible...

— Enfin, il est nécessaire d'avertir tout de suite M. le directeur.

M. Chapput n'avait pas tardé à être mis au courant, ainsi que l'inspecteur. Ils s'étaient rendus aussitôt à l'endroit où gisait la bossue et y avaient procédé aux premières constatations.

Sœur Saint-Pierre voulait prévenir le personnel des gardiens. Ils la prièrent de n'en rien faire et de se taire sur cet événement.

Ils savaient par expérience que les nouvelles circulent vite dans les maisons centrales de femmes et il pouvait être utile que celle-là restât cachée.

Dès le début de l'enquête, sœur Saint-Pierre tenta de faire tomber les soupçons sur Clémentine; mais celle-ci montra une indignation si vive, se défendit avec tant d'énergie, que les fonctionnaires de la prison comprirent qu'elle n'était pas coupable.

En relevant le corps de la Menet, M. Chapput avait d'ailleurs ramassé l'arme qu'Ernestine, avec sa présence d'esprit infernale, avait songé à laisser à

portée de la main de sa victime. Il émit l'opinion qu'il n'y avait pas autre chose qu'un suicide...

— N'avez-vous, dans la journée d'hier, rien remarqué de particulier chez cette femme? demanda-t-il à Clémentine.

— Non, monsieur le directeur.

— En êtes-vous bien sûre?... N'était-elle pas plus triste, par hasard?...

— En effet... il me semble...

La Menet, comme si elle avait prévu le triste sort qui l'attendait, s'était montrée la veille en proie à une sombre mélancolie.

— Je ne serais pas étonnée, avait-elle dit à Clémentine, d'avoir ce soir un accès.

La détenue répéta au directeur ce propos, dont elle ne se souvenait pas d'abord.

— Vous voyez bien... La Menet, menacée d'une crise, aura voulu s'y soustraire... Elle a cherché à échapper aux remords qui la poursuivaient et elle y a réussi, la malheureuse!... Qu'elle repose en paix!

— Mais, dit l'inspecteur, la femme Barbe ne nous a-t-elle pas raconté que la bossue était sortie précipitamment, parce qu'on avait frappé à la porte?...

Clémentine déclara que c'était la vérité.

— Vous aurez fait erreur...

— La Menet avait entendu comme moi.

— Je n'en pense pas moins que vous vous êtes trompées, toutes les deux, à moins que la bossue n'ait feint de son côté... Une fois seule dans le promenoir, elle a mis à exécution le funeste dessein qu'elle avait mûri dans la journée...

M. Chapput fut très heureux de voir quelques heures après le médecin en chef ne pas repousser l'opinion favorable à une mort volontaire. Il fit donc un rapport concluant au suicide, malgré tout ce que son inspecteur put dépenser d'éloquence pour lui démontrer qu'un assassinat avait été commis.

— Quel eût été le but de ce crime? répondit le directeur à ses objections.

— Je l'ignore... Il faut le découvrir...

— Vous ne croyez pas que ce soit la femme Barbe qui ait tué.

— Non.

— Qui alors?

— Si je savais qui c'est, il me serait sans doute moins difficile de vous convaincre...

— Assurément, mais vous n'en êtes pas là...

— Avec de la patience, je réussirai...

— Essayez... si le cœur vous en dit... et puisque vous avez une conviction si profonde...

— J'en ai bien envie...

— La Minet était inoffensive... Elle ne pouvait faire ombrage à personne... On ne lui connaissait pas d'ennemie... Je viens de m'informer.

— Peut-être le coup qui l'a frappée était-il destiné à une autre... Une erreur est vite commise dans la nuit...

Comme on le voit, l'inspecteur ne manquait pas de sagacité. Il se promit de se livrer à quelques investigations à l'insu de son chef, et tout en n'insistant pas pour le moment.

M. Roulleaux-Dugage, préfet de l'Hérault, qui s'était montré si perspicace pendant la recherche de la Miette, était absent à cette époque-là. L'intérim était rempli par son secrétaire général qui ne vint même pas à cette occasion à la maison centrale.

Dans son rapport, M. Chapput, à propos du suicide qu'il annonçait, insistait sur les inconvénients de garder des détenues aliénées qu'il est difficile de soigner convenablement et d'entourer d'une surveillance spéciale.

Le médecin en chef appuya naturellement ces observations, et le résultat fut de faire arriver l'ordre, attendu depuis si longtemps, de diriger sur un hospice la folle dont Clémentine avait conservé la garde.

M. Mebert eut de la peine à dissimuler sa douleur en apprenant cette décision de l'autorité supérieure.

Sa maîtresse et lui étaient bien cette fois irrévocablement perdus.

En admettant que Clémentine fût placée de nouveau à l'infirmerie, ils ne pourraient plus désormais se voir qu'en présence de témoins.

Comment continuerait-elle à cacher sa grossesse? Puis, quand arriverait le moment où elle devrait mettre au monde le fruit de leurs tristes amours, que se passerait-il?

La veille du départ de l'aliénée, M. Mébert ouvrit plus tôt que d'habitude la porte de communication. Ils pleurèrent longuement dans les bras l'un de l'autre.

— Ce sont les derniers moments que nous passons ensemble!

— Ne plus t'embrasser, ne plus te dire que je t'adore!

— Pauvre enfant, se doutera-t-il un jour des larmes que son père et sa mère auront versées avant sa naissance!

— Il faudra, fit le jeune docteur résolument, que je raconte tout au médecin en chef... C'est un digne homme... Oh! mais il va me reprocher d'avoir trahi sa confiance!...

— Que d'angoisses!...

Cette scène avait lieu dans le laboratoire, salle du rez-de-chaussée qui, ainsi que nous l'avons dit, était située sur une cour contiguë à celle où Clémentine logeait avec l'infanticide.

Cette salle de forme irrégulière était vaste et encombrée d'instruments de toutes sortes qui lui donnaient un aspect bizarre.

La Miette avait dû probablement s'y réfugier le jour où elle avait fui la colère du gardien Gérard et de la sœur qu'elle avait mystifiés. Peut-être même y avait-elle fait un séjour assez long, car les coins et les recoins ne manquaient pas. A la rigueur, elle y eût été autant en sûreté le jour que la nuit, malgré la présence des docteurs.

Mais qu'était devenue la sage-femme? Avait-elle continué dans la maison centrale sa promenade à la recherche d'un moyen d'évasion, ou avait-elle par hasard réussi à s'évader? Les deux choses étaient possibles.

De même que l'entrevue de M. Mébert et de Clémentine avait commencé dans le laboratoire avant l'heure accoutumée, elle finit beaucoup plus tard.

Ils ne pouvaient se lasser de se dire qu'ils s'appartenaient et que, unis ou séparés, ils ne cesseraient jamais de s'aimer.

Au moment où M. Mébert allait poser une dernière fois ses lèvres sur celles de Clémentine, il eut un vif tressaillement. La sœur Saint-Pierre venait de lui apparaître.

Elle se tenait près de la porte. Il y avait sur le visage de la vieille fille une expression étrange, une joie cruelle.

Les deux amants étaient atterrés. Ils restèrent un moment comme abasourdis, ne sachant ni ce qu'ils allaient faire, ni à quoi ils devaient s'attendre.

Chez sœur Saint-Pierre, après la première satisfaction, il y eut à peu près cet air profondément impitoyable du chat qui joue avec une souris. Elle tenait enfin dans ses griffes la détenue qu'elle haïssait et le médecin, son allié.

Elle pouvait les livrer tous les deux et elle était résolue à le faire, mais auparavant elle voulait jouir de son triomphe.

— Eh bien, fit-elle après un moment de silence, c'est du propre!...

M. Mébert sortit de son silence.

— Madame.....

— On m'appelle : ma sœur!...

— Ma sœur...

— Qu'allez-vous essayer de me prouver, que j'ai mal vu, que je me suis trompée?... Vous n'y parviendrez pas... La place de cette femme n'est pas dans ce laboratoire et ce n'est pas pour se faire soigner qu'elle y vient... D'ailleurs, elle n'est pas malade... au contraire... J'ai bien remarqué que depuis quelque temps elle engraissait... Ah! ah!

La sœur eut un regard cynique dont elle enveloppa Clémentine.

M. Mébert sentit la colère succéder en lui à la stupeur.

— Où voulez-vous en venir, madame?

— Je le répète : c'est ma sœur que l'on dit.

— Que m'importe!

— Vous n'êtes pas poli....

— N'abusez pas de ma patience... Enfin, que nous voulez-vous?...

— Ce que je vous veux?... C'est amusant... Cela va être un joli scandale dans la maison centrale... Et je vais de ce pas...

M. Mébert essaya de la retenir.

— Attendez... Qu'allez-vous dire?

— Que c'est une grande imprudence d'admettre un jeune médecin dans un établissement comme celui-ci, puisqu'il devient l'amant des détenues et les rend mères... Avouez que je ne me trompe pas!...

— Savez-vous quelles seront les conséquences de cette délation?...

— Je ne les ignore pas... Vous, on vous mettra à la porte et on enfermera cette misérable au cachot jusqu'à nouvel ordre... On en débarrassera l'infirmerie où vous me l'aviez imposée... Tout ça m'amusera bien...

— Et c'est une religieuse qui parle, fit M. Mébert avec indignation, une femme qui s'intitule la sœur du Christ!... Vous êtes une épouvantable mégère...

— Vos insultes ne changeront pas ma résolution. Je vous tire ma révérence.

Sœur Saint-Pierre se dirigea de nouveau vers la porte, mais, au moment d'y arriver, il se passa une chose surprenante. Le couvercle d'une grande caisse sauta et il en sortit un être bizarre; homme ou femme, qui retint la vieille fille par son voile.

— Eh! ne vous pressez pas autant!

Elle se retourna épouvantée, tandis que les amants ne pouvaient retenir un cri de surprise.

— Le diable! fit sœur Saint-Pierre.

— Non, dit la voix moqueuse, la Miette!...

— La Miette!...

C'était elle, vêtue de son costume d'homme légèrement modifié. Elle avait remplacé, en effet, la veste provenant de la Manon par une redingote assez élégante que le hasard lui avait fait rencontrer sur son chemin.

Il n'était même pas improbable que cette redingote eût appartenu au beau Gérard, car celui-ci quittait volontiers son uniforme pour aller se *ballader* sur la promenade du Peyrou « vêtu comme tout le monde ».

Miette s'était bien gardée, comme on pense, de lui demander la permission de faire un emprunt à sa garde-robe.

Sœur Saint-Pierre ne tarda pas à recouvrer son sang-froid.

— Vous êtes trois... Si vous voulez me faire un mauvais parti, prenez garde... Je crierai et l'on m'entendra...



Tous les hommes de garde s'empressèrent de sortir. (P. 851.)

— Pourquoi pensez-vous, fit la Miette, que nous ayons de mauvaises intentions à votre égard?

— Parce que de vous je n'ai rien à attendre de bon, parce que vous savez que je vais vous dénoncer...

— Pas possible!

— Vous pouvez en être persuadée... Je serai même assez contente de

démontrer à tous ces gens-là que vous n'avez pas quitté la maison centrale, comme ils le pensent...

— Vous n'aurez cependant pas cette satisfaction

— Parce que vous pensez vous enfuir pendant que je me rendrai chez M. le directeur, mais, quand on vous aura encore ici, on remuera tout, et si cachée que soit votre retraite, on finira par la découvrir.

— Je n'ai pas de lieu spécial... Je me tenais un peu partout... C'est précisément ce qui m'a sauvée... Ah! mon affaire était bien combinée... Il n'y avait que les vivres qui manquaient... Néanmoins, une fois je me suis offert un pâté excellent...

Sœur Saint-Pierre devint pâle.

Elle était maintenant hésitante et troublée.

— Allons, ma sœur, pourquoi ne vous dépêchez-vous pas?... Je vous promets de vous accompagner chez M. Chapput... Seulement, je raconterai tout ce que j'ai vu et entendu, notamment certain soir...

— Ah! c'était vous.....

— Oui, et je me suis bien amusée... Je me rappelle qu'il était temps lorsque je vous ai crié : « Eh bien, eh bien, ne vous gênez pas, vous autres! » Sans mon intervention, je ne sais pas ce qui serait arrivé, et, vous aussi, sans doute, car vous étiez joliment *engérardinée* à ce moment-là..... Fi donc! quand on est aussi amoureuse que ça, il me semble que l'on ne doit pas gêner les autres!...

— Mon devoir.....

— C'est que vous avez aussi un rude *béguin* pour le gardien... Il n'est pas mal, certes, et le compliment venant de moi doit vous faire plaisir, car je m'y connais..... Ce n'est pas une raison suffisante pour agir comme une petite folle, se promener avec lui dans les chemins de ronde, courir la pretantaine, surtout lorsqu'on est sœur de Marie-Joseph.....

— Quoi! Vous savez?...

— Tout!...

— Rien ne s'est passé de blâmable...

— Oh! je n'en doute pas!...

— C'était pour le bon motif...

— C'est toujours pour celui-là, dit la Miette d'un ton goguenard.

— Et vous voulez raconter?...

— Si vous jabotez avec le directeur, je jaboterai avec lui...

— Et si je ne jabote pas, dit la sœur Saint-Pierre, qui ne savait plus où elle avait la tête...

— Motus... Silence complet!... à une condition cependant...

— Laquelle?...

— C'est que vous nous ferez sortir d'ici, cette enfant et moi !...

— Vous voulez plaisanter...

— Je suis très sérieuse...

— Mais, c'est impossible !...

— Je vous prouverai que non...

XC

APRÈS L'ÉVASION

La nuit qui suivit la scène que nous venons de raconter, il se passa un événement qui fit grand bruit dans la maison centrale.

Un factionnaire à moitié endormi dans le chemin de ronde fut soudain éveillé par le bruit d'une porte que l'on fermait à quelques pas de lui.

Cette porte qui donnait sur le boulevard de la Prison était habituellement condamnée. C'était une des issues de l'ancien couvent des Bernardines.

Le factionnaire crut devoir donner l'alarme au poste et tous les hommes de garde s'empressèrent de sortir. Ils aperçurent des ombres qui fuyaient.

Un soldat réussit à s'emparer de l'une d'elles. C'était une femme habillée en homme qui voulut résister. La saisissant au collet et au bras, il la maintint fortement jusqu'à l'arrivée de ses camarades.

— Mes bons messieurs, disait cette femme aux militaires, que me voulez-vous?... Ne peut-on plus se promener aux abords de cette prison?....

— N'êtes-vous donc pas une détenue qui s'évade?...

— Non certes... Je ne suis jamais entrée de ma vie dans cette maison...

— Il sera facile alors de vous faire remettre en liberté... après vous être expliquée avec le directeur.

— Laissez-moi, laissez-moi...

Elle se débattait encore, mais elle dut néanmoins entrer dans le poste.

Le portier fut aussitôt averti.

Il regarda la femme arrêtée et eut une exclamation.

— Parbleu ! si nous la connaissons, c'est la Miette !...

M. Chapput éprouva une vive satisfaction, quand on lui livra la mère de Clémentine.....

Celle-ci, consternée, avait la tête basse.

— Nous allons vous enfermer dans une cellule qui ne sera pas la cellule n° 7... On vous mettra les fers... Nous verrons si vous vous échapperez encore... Nous a-t-elle fait chercher, cette coquine !...

Miette eut une lueur d'orgueil dans le regard...

— C'est vrai que je vous ai donné beaucoup de mal!

— Et c'est au moment où nous n'espérions plus la rattraper qu'elle tombe entre nos mains...

— Ce n'est pas votre faute!

— Elle a encore le courage de nous railler... Elle paiera tout ça!...

— Que m'importe!...

— J'y songe... Les gens qui fuyaient avec elle et qu'on n'a pu rejoindre étaient sans doute des complices... C'est dommage qu'on ne les ait pas rejoints...

Miette eut un sourire.

— Oui, c'est dommage, n'est-ce pas?

— On les eût traduits en police correctionnelle... A moins que... Ce ne peut être d'autres détenues...

— Qui sait?...

M. Chapput inquiet ordonna immédiatement qu'on fît l'appel dans les dortoirs, à l'infirmerie, mais aucune absence ne lui fut signalée.

On ne pensa pas à se rendre chez Clémentine, bien qu'on entendît les cris de la folle qui passait à la maison centrale sa dernière nuit.

On se rappelait que Miette et sa fille n'étaient guère d'accord.

Ce ne fut que le lendemain, lorsqu'on vint chercher l'infanticide pour le départ, qu'on fut très étonné de trouver la folle toute seule.

On appela en vain sa gardienne. Elle avait disparu.

Immédiatement le directeur fit de nouveau comparaître devant lui la Miette qu'on n'avait cessé de garder à vue depuis la veille.

Il essaya en vain d'obtenir d'elle quelques renseignements, elle se renferma dans le mutisme le plus absolu.

Elle se borna à rire de l'air déconfit de ceux qui la questionnaient.

— Ces empoisonneuses étaient décidément capables de tout, dit M. Chapput à l'inspecteur, je ne jurerais pas maintenant que ce ne soit pas la femme Barbe qui ait tué la Menet...

— Ce n'est pas elle, mais c'est une autre...

— Comment!... Vous persistez?...

— Chacun a son idée...

Le signalement de Clémentine fut donné à la police comme l'avait été celui de la Miette, expédié dans toutes les directions.

M. Mébert vint comme d'habitude à l'heure de sa visite. Il paraissait néanmoins pâle et fatigué. Le médecin en chef le remarqua :

— Est-ce que vous êtes malade?

— Non, ou plutôt...

— Vous aurez probablement passé la nuit à travailler.

— C'est en effet...

— Ménagez-vous plus que ça...

Ce garçon est réellement trop laborieux, pensait l'excellent médecin en chef. Il faudra que je prévienne sa mère.

S'il eût vu ce jour-là Mme Mébert, il l'eût trouvée désolée. Pour la première fois, sans motif grave, sans avoir été retenu auprès de quelque client, le jeune médecin n'était pas rentré chez lui et avait découché.

M. Mébert n'avait même fourni, à sa rentrée, aucune explication à l'excellente femme tout en émoi.

La nouvelle de l'évasion de Clémentine produisit un effet extraordinaire sur Malvina.

— La femme Barbe libre! murmura-t-elle. La femme Barbe hors d'ici!... Je m'imagine que le docteur n'est pas étranger à la chose, qu'il sait où retrouver sa dulcinée... Les laisserai-je jouir en paix de leur situation nouvelle, ne leur mettrai-je pas des bâtons dans les roues?... Non certes... N'agissons pas cependant avec trop de précipitation afin d'agir à coup sûr...

Malvina avait eu un moment l'espérance d'avoir sa revanche avec Clémentine lorsqu'elle avait compris que le médecin en chef lui croyait l'esprit légèrement dérangé.

— Je simulerai la folie, s'était-elle dit, et probablement on m'enverra au quartier des folles... Je me trouverai alors avec la femme Barbe et elle aura affaire à moi.

Elle avait aussitôt commencé à jouer son rôle, mais elle n'en était qu'au début quand survint l'événement qui causait une nouvelle et si vive émotion dans la maison centrale.

Malvina avait quelque sympathie pour la sœur Saint-Pierre. Leur haine commune pour Clémentine avait établi une sorte de lien entre la détenue et la religieuse.

La prostituée remarqua que celle-ci était sens dessus dessous. Elle l'attribua au chagrin que devait éprouver la sœur de ce qui avait eu lieu.

Elle se hasarda à dire quelques mots à ce sujet à l'infirmière, mais elle l'interrompit d'un air presque farouche.

— Ne me parlez pas de cela...

— Ce n'est pas un bien grand malheur, fit Malvina, on arrêtera la femme Barbe quand je voudrai...

— Ah!

— Je sais qui l'a fait évader...

Sœur Saint-Pierre eut un mouvement brusque.

— Vous savez!...

— Oui...

— Et qui cela est-il?

— Je le dirai plus tard...

La sœur n'insista pas, mais se retira toute troublée...

Malvina murmura :

— En voilà une qui n'adore pas Clémentine... Bien sûr, si ce n'était pas M. Mébert qui eût fait sauver sa maîtresse, ce ne serait pas elle que je soupçonnerais!...

La détenue réussit ce même jour à avoir un entretien avec le jeune médecin.

— Vous triomphez, lui dit-elle.

Il la regarda avec anxiété.

— Croyez-vous que je n'aie pas deviné?...

— Quoi donc?

— Quelle singulière passion que celle que vous avez conçue pour cette femme!... Elle n'en est pas digne, bien sûr!... Je vaux mieux qu'elle, moi, car je n'eusse jamais été capable de verser du poison à un pauvre vieux qui m'eût chérie comme le bonhomme Barbe chérissait sa Clémentine. Qui vous dit qu'elle n'agira pas de même à votre égard quand elle aura assez de vous?

M. Mébert détourna la tête pour cacher ce qu'il éprouvait.

— Oui, continua Malvina, j'ai volé sans scrupule. Je suis une fille de la rue, je ne le nie pas. Quand on m'a empêchée d'exercer ma profession, j'ai lutté contre la police des mœurs qui m'a jetée les vêtements déchirés et presque nue dans le violon où l'on enferme la râfle de la nuit... Ainsi que je l'ai dit à la femme Barbe, même alors, j'étais moins méprisable qu'elle!...

Comme on le voit, Malvina se gardait bien de se vanter de l'assassinat de la Menet, qui était aussi un être inoffensif et faible. Il est vrai qu'à ses propres yeux elle avait pour excuse d'avoir voulu se venger de sa rivale!...

M. Mébert écoutait ce langage sans y répondre. Il était comme étourdi. Il se passait depuis quelque temps des faits si nouveaux pour ce jeune homme jadis si rangé, qu'il ne savait plus où il en était.

Une pensée dominait cependant toutes celles qui l'assaillaient. Il y avait quelque part, dans un appartement prêté par un de ses amis, Clémentine qui l'attendait, Clémentine qui était toute à lui, qu'il pouvait presser dans ses bras à son aise et couvrir de brûlantes caresses.

La surexcitation de ses sens calmait les inquiétudes de sa raison.

Malvina sembla lire ce qui se passait dans le jeune homme.

— Ah! vous ne m'écoutez pas!... Vous êtes entièrement à elle comme elle est en ce moment entièrement à vous... Mais je vous l'arracherai et je vous séparerai!...

Elle avait l'air si insolent en prononçant ces paroles que le jeune homme la saisit par le bras.

— Prenez garde, prenez garde à vous! dit-il.

— Je ne crains rien, moi!...

— Qui sait?

Elle le regarda avec une expression singulière et sans avoir pu s'empêcher de tressaillir.

A ce moment M. Mébert se rappelait ce que Clémentine lui avait révélé la veille, dans la longue entrevue qu'ils avaient eue avant d'être surpris par sœur Saint-Pierre.

Ils avaient parlé de la mort de la Menet, et sa maîtresse lui avait dit :

— Je suis persuadée que l'on a réellement frappé à la porte et que la pauvre bossue n'avait aucune idée de suicide.

M. Mébert avait répété les arguments qu'avaient déjà fait valoir M. Chapput et le médecin en chef en faveur de la mort volontaire. Il avait appuyé sur cette circonstance que la Menet n'avait pas d'ennemie et que personne n'avait intérêt à la tuer. Clémentine avait répondu :

— Le coup de couteau qu'elle a reçu était peut-être destiné à une autre...

— A qui?... avait demandé le jeune homme.

— A moi!... J'ai rencontré ce matin une femme qui a manifesté, à ma vue, un trouble étrange. Elle me hait assez pour avoir voulu ma mort.

M. Mébert allait s'informer du nom de cette femme lorsque Clémentine avait dû le quitter momentanément pour se rendre auprès de la folle dont un cri était arrivé jusqu'à eux.

A son retour, la conversation n'était pas revenue sur ce sujet. D'autres préoccupations non moins graves les avaient absorbés.

Bien que Clémentine n'eût pas désigné Malvina, M. Mébert avait compris qu'il s'agissait d'elle. Maintenant ses soupçons et ceux de sa maîtresse lui revenaient à la mémoire.

Le trouble de la prostituée ne lui échappait pas, il se borna toutefois à lui dire :

— On se repent toujours d'avoir trop parlé!...

Elle voulut payer d'audace et savoir entièrement à quoi s'en tenir.

— On ne se repent jamais de s'être vengé!... fit-elle avec expression.

— Au contraire, cela mène souvent au bagne, à l'échafaud.

— A l'échafaud!...

Elle avait répété machinalement ce mot terrible et s'était sentie épouvantée. Si son crime était découvert, ne serait-elle pas menacée de la guillotine?...

Elle roula des yeux égarés.

— Non, non... dit-elle, je ne veux pas... je ne veux pas...

Malvina quitta précipitamment M. Mebert. Celui-ci resta persuadé que c'était bien elle qui avait commis le crime du promenoir.

— Mon devoir serait d'aller la dénoncer, murmura-t-il, mais je ne le puis si je veux qu'elle se taise!... D'ailleurs, j'y ai si souvent manqué, à mon devoir, qu'une fois de plus...

Il se faisait honte en s'exprimant ainsi, car il lui semblait qu'il descendait tous les jours un échelon nouveau dans une mare de boue et de sang. L'ignominie lui éclaboussait déjà le front.

En quittant la maison centrale, il se dirigea vers l'endroit où il avait provisoirement caché Clémentine.

Nous avons dit que c'était un appartement prêté par un ami.

L'ami en question était un avocat passablement viveur. M. Mébert s'était rendu chez lui lorsque l'évasion avait été décidée pour le soir. Il savait que l'avocat, qui ne pouvait recevoir dans sa demeure officielle ses nombreuses conquêtes, avait quelque part une sorte de *buen retiro* qu'il appelait romantiquement sa *tour de Nesle*.

M. Mébert, forcé par la nécessité, venait demander la clé de la tour de Nesle, mais il ne savait guère comment s'exprimer, car il ne voulait mettre personne dans la confidence de ce qui se passait.

L'avocat lui facilita heureusement sa tâche.

En le voyant, il s'écria :

— Eh! voilà Mébert, le sage Mébert, le modèle des jeunes gens passés et futurs...

Le médecin s'efforça de sourire.

— Pourquoi tous ces compliments?...

— Parce que, moi, qui perds tous les jours une illusion, j'ai gardé encore sur toi toutes les miennes... Tu es encore tel que je t'ai connu autrefois, ne t'occupant que de ton travail, restant étranger à toutes les autres choses bonnes ou mauvaises de la vie.

— Tu te trompes peut-être...

— Non, j'en jurerais... Il ne s'agit que de voir ton air paisible... Tu ne connais pas les orages du cœur...

— Qu'entends-tu par les orages du cœur?...

— Voilà qu'il ne sait même pas ce que c'est... O innocent! je t'admire, mais je suis incapable de t'imiter... Enfin, tu me reposes des surprises contraires...

— Que veux-tu dire?...

— Ah! l'autre jour je ne t'ai pas raconté... J'ai éprouvé un certain étonnement... Te rappelles-tu Mégrin... Mégrin, le fils du président à la cour?...

— Celui qui s'est marié il y a un an...

— Précisément, il m'a rendu visite, et sais-tu ce qu'il venait me prier de lui prêter?...

— Non...



Votre ami en a mené jusqu'à trois. (P. 859.)

— La clef de ma tour de Nesle...

— Tiens...

— Un homme qui a une femme charmante, adorable, qu'il aimait, dit-on, à la folie... avant son mariage... C'était même son premier amour...

— Et tu la lui as donnée?

— Parbleu!...

M. Mébert se sentit inquiet...

— Il l'a donc encore?

— Oh! je ne la laisse pas longtemps dehors, cette précieuse clef... J'en ai besoin pour mon propre compte. C'est égal, n'es-tu pas surpris que le fils d'un grave magistrat donne avec autant de facilité des coups de canif dans un contrat fraîchement rédigé?

— En effet...

M. Mébert répondit d'un air distrait.

L'avocat s'en aperçut.

— Qu'as-tu?... quelque chose te préoccupe...

Le jeune homme prit son courage à deux mains :

— Je voulais te prier aussi de me prêter ton appartement.

L'avocat eut un grand éclat de rire.

— Par exemple!...

— Tu te moques de moi...

— Non, je t'assure.

M. Mébert eut un sourire triste.

— Tu le vois, il te faut renoncer à tes dernières illusions...

— Tu me dis cela avec une gaieté de croque-mort... Eh bien, je ne suis pas fâché pour toi que tu fasses comme tous les jeunes gens...

— Pourquoi?

— Parce que cela est nécessaire. Parce qu'il faut se dégourdir un peu quand on a notre âge, quand on jouit de toute sa liberté... Autrement le goût des aventures vient plus tard et l'on fait comme Mégrin, qui, à peine marié, songe à changer d'ordinaire. Il n'a pas assez du pot-au-feu conjugal. Mais donne-moi donc des détails... Comment est-elle?... Qui est-elle? Mariée, fille ou veuve?...

M. Mébert hocha la tête.

— Je sais bien ce que tu vas me dire, fit l'avocat, on t'a demandé la plus grande discrétion. C'est un ange qui commet sa première faute et qui ne veut pas qu'elle soit connue... Il en est toujours ainsi... On reste fidèle au serment que l'on a fait à l'ange de cacher soigneusement sa faiblesse pour vous jusqu'au moment où l'on apprend que l'on est le quinzième ou le seizième auquel il s'est donné... Que dis-je! donné?... Offert, mon cher ami, offert...

— Ne plaisante pas, dit le jeune docteur, c'est plus sérieux...

— Oui... oui... c'est entendu!... Cela me gêne un peu de te céder la tour de Nesle, car j'y avais donné rendez-vous pour demain à une aimable personne, mais je ne puis te la refuser la première fois précisément que tu as le désir d'en faire usage...

— Tu es bien aimable!...

— Combien comptes-tu la garder?

— Le moins possible... quelques jours à peine!...

— C'est déjà beaucoup... Enfin!... Surtout, sois heureux!...

En sortant de chez son ami, M. Mébert alla visiter l'appartement qui était mis à sa disposition. Il se composait d'une chambre et d'un petit salon situés dans un quartier excentrique aussi éloigné que possible de la prison.

C'était une vieille femme aux allures de proxénète, à la parole doucereuse, qui était chargée de l'entretien des meubles et de la propreté. Cette femme habitait la même maison.

M. Mébert lui annonça qu'il viendrait à une heure assez avancée avec deux dames.

Il ne pouvait prévoir, à ce moment-là, que Clémentine seule réussirait à s'enfuir.

La vieille femme eut un sourire complaisant.

— Votre ami en a mené jusqu'à trois.

Le médecin rougit.

— Ces deux dames sont très respectables... Ce sont...

Il allait dire : Ce sont la mère et la fille, il se retint.

— Il faudra que personne ne sache qu'elles sont ici...

— Soyez tranquille... Je ne suis pas bavarde.

M. Mébert remit un louis à la matrone, qui se confondit en remerciements et en nouvelles protestations...

— On me couperait la langue plutôt que de me faire parler...

M. Mébert s'éloigna assez rassuré. Il lui répugnait de conduire sa Clémentine dans le lieu où son ami cachait ses bonnes fortunes, mais cet asile lui paraissait le plus sûr qu'il pût trouver pour le moment.

Une fois les prisonnières cachées là, il leur chercherait un nouveau refuge dans les environs de Montpellier, à moins qu'il ne prît la résolution de quitter avec elles cette ville.

Le jeune docteur vint dans la nuit avec Clémentine, sur les vêtements de prisonnière de laquelle il avait jeté une mante.

Ils étaient essoufflés, car ils avaient couru, s'imaginant être toujours poursuivis. Ils avaient vu sortir le poste et arrêter la Miette, sans qu'il leur fût possible de la secourir.

M. Mébert introduisit précipitamment la clef dans la serrure, puis ils s'enfermèrent dans l'appartement. Alors seulement ils osèrent se croire à peu près en sûreté.

Ils passèrent ensemble le reste de la nuit, oubliant tout pour ne se rappeler qu'une chose, qu'ils étaient l'un à l'autre sans entrave, libres de s'aimer à leur aise, de s'abandonner à une ivresse sans fin.

Jamais heures plus délicieuses ne s'écoulèrent.

Une lueur de raison les éclaira cependant dans la matinée et démontra la nécessité qu'il y avait pour M. Mébert de rentrer chez lui et de se rendre ensuite à la maison centrale afin de dérouter les soupçons.

Nous avons vu qu'en quittant la prison des femmes il se hâta d'aller rejoindre son amie.

Il la trouva levée, en train de mettre la table pour tous les deux. La vieille femme avait acheté les provisions nécessaires.

Clémentine avait caché ses vêtements de condamnée. Elle portait sur sa chemise la mante qui avait servi à l'évasion.

— Tu n'as pas froid ainsi?

Mais non, elle n'avait pas froid, car elle se réchauffait en le pressant contre son sein, et lui aspirait sa douce haleine.

La matrone venait de s'éloigner en les laissant seuls... Ils songeaient beaucoup plus à se regarder et à s'embrasser qu'à toute autre chose, quand tout à coup ils tressaillirent...

On venait de frapper rudement à la porte.

XCI

SUR LA PISTE

M. Comté avait pour principe que, lorsqu'un moyen réussit une fois, c'est qu'il est bon. On ne doit pas craindre alors de s'en servir une seconde.

Son amour-propre de policier honoraire n'allait pas jusqu'à lui faire chercher des procédés différents de ceux qu'il employait lorsqu'il était en fonctions.

On se rappelle que jadis, pour mieux surveiller la Miette, il s'était installé chez elle comme locataire et avait fait de précieuses découvertes jusqu'au moment où il avait été surpris par cette femme et par Salomon.

Il se disait qu'il pourrait plus aisément connaître le personnel du confectionneur chez lequel avait été commis le vol pour lequel on avait condamné Félix et Paula, si, par hasard, un appartement était à louer dans la maison.

Il manifesta une vive satisfaction lorsque, en arrivant sur le quai du port, il vit un écriteau se balançant précisément devant le magasin qui était son objectif.

O déception! L'écriteau n'annonçait pas une location. Il demandait des ouvrières confectionneuses.

M. Comté éprouva d'abord quelque embarras, mais son hésitation fut de courte durée. Il entra et demanda à parler au patron.

Celui-ci, qui avait une soixantaine d'années, était gros et court. La tendance à l'apoplexie était chez lui évidente. Le bonhomme était affligé d'une loquacité extraordinaire :

— Que me voulez-vous? demanda-t-il à Comté.

L'ex-policier avait pris son air le plus naïf.

— J'arrive des Martigues, dit-il.

A ces mots tous les employés levèrent la tête avec un sourire.

C'est qu'à Marseille les habitants des Martigues, chef-lieu de canton des Bouches-du-Rhône, jouissent d'une réputation de niaiserie qu'ils ne méritent pas d'ailleurs, car ils sont aussi madrés, si ce n'est plus, que les autres Provençaux.

Le confectionneur devint aussitôt goguenard.

— Ah! vous êtes des Martigues... Comment va-t-on là-bas?. .

— Pas mal... Et vous?...

— Ici, ça boulotte, ça boulotte... Qu'y a-t-il pour votre service?... Vous faut-il des vêtements à la dernière mode, une bonne et belle veste?...

— Non, je viens de lire l'écriteau qui est sur votre porte...

Cette boutade fit rire aux éclats la galerie.

Le soi-disant habitant des Martigues ne parut pas démonté. Il se mit à rire, lui aussi, avec les autres.

— Voyons, voyons, expliquez-vous... dit le patron.

— Je suis entré parce que j'ai une petite qui, *la pôvre*, ne demande qu'à travailler... C'est sage, gentil, innocent...

— Innocent?...

— Oh! oui, ça ne sait même pas distinguer un parapluie d'une ombrelle...

Ici l'hilarité redoubla.

— Je vous comprends... Vous désireriez la faire entrer ici, mais, si elle ne sait pas distinguer un parapluie d'une ombrelle, comment distinguerait-elle un gilet d'un pantalon?...

— C'est bien plus facile... Elle a d'ailleurs l'habitude d'arranger les culottes de son père...

— Ah! ah!

Depuis un moment un grand jeune homme s'était placé à côté du confectionneur. Il avait tout de suite attiré l'attention de Comté.

C'était un beau garçon aux allures élégantes. Il portait une fine moustache, le teint était d'une pâleur aristocratique.

Malgré tout, il y avait dans ce personnage quelque chose de déplaisant. L'œil bleu était dur et la bouche devenait facilement railleuse. Il entreprit lui aussi de *blaguer* l'ancien policier qui continua à jouer son rôle.

Comté faisait semblant de ne pas s'apercevoir des sarcasmes dont il était l'objet.

— Quel âge a-t-elle votre fille?... lui demanda-t-on.

— Dix-huit ans?

— Est-elle jolie?...

— Elle me plaît beaucoup à moi...

— Et vous avez le goût difficile?...

— Je crois bien.

— Qui se serait douté de ça?

— D'ailleurs, nous sommes tous beaux dans ma famille...

— En vous voyant seulement, on comprend que cela doit être...

— Nous sommes aussi très honnêtes...

— Cela, dit le patron, c'est absolument nécessaire pour entrer dans la maison Médard... Il faut même des certificats.

— Ce n'est pas ce qui nous manque... Nous en avons de toute sorte, même des certificats de vaccine...

— Nous ne tenons pas précisément à celui-là... Il en vaut beaucoup mieux un autre constatant votre probité et celle de votre enfant... Nous sommes méfiants ici, car nous avons été déjà victimes...

M. Médard aimait à parler de ce qu'il appelait son affaire. Il raconta comment on avait fracturé l'armoire de sa chambre pendant un voyage qu'il avait fait à Valence. A son retour, il avait constaté la disparition d'une grosse somme qui lui était nécessaire pour une échéance.

Il n'avait su d'abord à qui attribuer le vol de cet argent, mais la police avait fini par découvrir les coupables.

Pendant ce récit, Comté regardait autour de lui, pour connaître l'attitude des auditeurs. Elle était celle de gens qui ont entendu souvent une histoire et pour lesquels elle n'offre plus d'intérêt.

Il y avait là des commis qui pliaient des étoffes, qui faisaient et défaisaient des paquets. Leur physionomie était absolument indifférente.

Les regards du policier se fixèrent sur le jeune homme dans lequel il avait compris le fils de la maison. Il crut remarquer une certaine impatience chez ce bel élégant qui, la tête baissée, tenait à la main une canne avec laquelle il battait légèrement la pointe de ses bottines vernies.

Il ne dit pas un mot pendant que son père parlait.

Personne ne s'aperçut du sourire ironique qui glissa sur la physionomie de l'habitant des Martigues alors que M. Médard faisait l'éloge de la perspicacité du magistrat qui avait fait arrêter Félix et Paula.

— Je ne me serais pas douté, moi qui ne suis qu'un tailleur à confections, que l'ouvrière en question était une voleuse. Elle avait l'air doux et honnête.

On lui eût donné le bon Dieu sans confession, une vraie sainte nitouche.

Comté ne put y tenir.

— Qui sait si on ne s'est pas trompé?...

— Mon brave homme, la justice ne commet pas d'erreur... Ceux qui le prétendent ont tort... Cette femme se disait mariée et ce n'était pas vrai... Elle vivait en concubinage...

— Qu'est-ce que cela prouve?...

Le confectionneur regarda avec étonnement Comté qui, malgré lui, avait changé de ton et d'attitude.

— Tiens, tiens... Est-ce que vous seriez dans cette situation?...

L'ancien chef de la sûreté donna de nouveau à sa physionomie une expression naïve...

— Moi, je suis veuf!...

Il dit cela d'une telle manière que l'on oublia aussitôt l'âpreté avec laquelle il venait de nier l'infaillibilité des magistrats.

On s'égaya de plus belle, car, dans son accent, il y avait eu ceci: « Je suis veuf, j'en ai donc assez des femmes. Je n'en veux plus, ni en mariage, ni autrement! »

Le résultat de la démarche de Comté fut que le confectionneur l'engagea à lui conduire sa fille si elle pouvait fournir d'excellentes références.

— S'il m'est prouvé que c'est une honnête ouvrière et qu'elle sait faire quelque chose, je la prendrai...

— Je puis vous fournir une bonne recommandation.

— Du médecin qui vous a vaccinés?...

— Non, mais de M. Comté, l'ancien chef de la police de sûreté...

— Celui qui a arrêté la Miette et la femme Barbe et que la sage-femme avait tenté d'assassiner?

— Précisément... Il viendra lui-même vous dire qu'il me connaît et que ma fille est une brave fille...

— Soit!

Comté ajouta en fixant ses regards sur M. Médard fils :

— Vous lui raconterez votre affaire, si vous voulez, et il vous dira ce qu'il en pense...

Le jeune homme eut un mouvement d'impatience qui n'échappa pas au fin limier. Ce dernier ne tarda pas à se retirer.

— Un de mes collègues croirait que je n'ai pas fait beaucoup, murmura-t-il quand il fut dans la rue. Je ne serais pas étonné cependant d'avoir trouvé le voleur qui a laissé condamner Félix et Paula...

C'était, comme on le voit, son instinct qui dénonçait à Comté le fils de M. Médard, car il n'avait aucune raison sérieuse de le soupçonner.

En le voyant, il s'était dit :

— C'est peut-être mon homme!

Maintenant il pensait :

— C'est certainement mon homme.

Il n'avait recueilli cependant que de très faibles indices, car les marques légères d'ennui que l'élégant avait données pouvaient s'expliquer par l'impatience d'entendre raconter encore une histoire qu'il avait entendue bien des fois, qu'il connaissait depuis longtemps.

Comté ne songeait plus qu'à avoir des preuves pour les fournir à la justice. Il les lui fallait décisives, car, si celle-ci est prompte à accuser quand elle n'a pas encore exprimé d'opinion, il est difficile de lui faire reconnaître que le coupable n'est pas celui qu'elle a frappé.

Le policier rentra au café de Pomponne où Félix l'attendait :

— Eh bien? Eh bien?...

— Vous êtes joliment pressé, vous, si vous vous figurez qu'il suffise de passer devant une maison pour en deviner les secrets...

— Vous n'avez donc pas commencé?... Vous n'avez trouvé aucun prétexte?...

— Voilà qu'après avoir cru que j'avais déjà réussi vous allez vous imaginer que j'ai complètement échoué... Un peu de patience! Et laissez-moi vous poser quelques questions...

— Parlez... parlez...

— Connaissez-vous le fils de M. Médard?

— Non. J'ignorais que le confectionneur eût un fils.

— C'est dommage que vous ne puissiez me fournir aucun renseignement sur lui, car j'en ai besoin... Appelez Pomponne!

Le maître du café ne tarda pas à venir, mais lui non plus n'avait jamais entendu parler de l'élégant jeune homme.

Comté manifesta une impatience assez vive.

— Je ne comprends pas, dit-il rudement, que, lorsqu'on a été agent de police, on ne sache rien sur quelqu'un!...

Pomponne baissa la tête devant toute l'injustice de ce reproche. M. Comté exagérait singulièrement les devoirs de la profession qu'il avait exercée.

— Je vais, dit-il, demander à ma femme si par hasard elle ne serait pas en mesure de vous renseigner mieux que moi... Ah! si c'était dans le quartier...

Mme Pomponne devait, en effet, être au courant de ce qui se passait chez ses voisins. C'était une commère à l'air déluré et à la langue bien pendue.

Dès qu'on l'eut interrogée, elle dit :

— Oh! par exemple, vous ne pouviez pas mieux tomber... Mais, avant de



Ernestine finit par trouver un débardeur assez élégant. (P. 869.)

me marier j'ai été voisine des Médard... Pomponne sait bien que j'habitais le quai du Port...

— C'est vrai...

— De plus, je les ai retrouvés à Sainte-Marguerite.

— A Sainte-Marguerite?...

— J'y suis allée dernièrement passer trois jours auprès de ma tante... Ces gens-là sont ses voisins de campagne...

— Vous est-il possible de me donner quelques détails sur leur fils?... dit Comté.

— Un grand blond!... Je n'en connais pas d'autre... C'est un triste sujet...

— Ah!

— Il leur a coûté déjà pas mal d'argent... Des dettes de tous côtés... J'ai été témoin la veille de mon retour à Marseille d'une chose singulière...

— Laquelle? fit l'ancien policier.

— J'étais à la fenêtre de la maison de ma tante qui est près de la route, lorsque je vis arriver M. Alexis.

— Il se nomme Alexis?

— Oui... Il était avec un de ses cousins beaucoup plus jeune que lui... C'est un garçon de douze à treize ans... Ils parlaient assez fort l'un et l'autre... J'entendais la voix irritée d'Alexis qui disait :

— Tu le répéteras, tu le répéteras?...

— Je le répéterai, répondit l'autre, si tu ne m'achètes pas la montre que tu m'as promise quand je t'ai surpris, il y a plus d'un an... »

M. Comté interrompit...

— Il a dit : il y a plus d'un an?...

— J'en suis parfaitement sûre...

— Continuez...

« — Tu n'obtiendras rien de moi par la menace, poursuivait M. Alexis.

— Avec ça que j'y gagne quelque chose à te réclamer poliment...

« Tout à coup le fils de M. Médard, qui semblait en proie à une vive colère, saisit l'enfant et lui administra une volée de coups de canne... Il frappait de si bon cœur que j'eus peur qu'il ne lui fît trop de mal et je me mis à crier... A ma vue, il lâcha son cousin qui le suivit en pleurant et en lui promettant de tout raconter à leurs parents.

— Diable! diable!... murmura M. Comté, nous ne refuserions pas une montre, au jeune garçon, nous, s'il voulait bien nous faire connaître ce qu'il a vu...

— Vous pensez que M. Médard fils est le coupable? demanda Félix avec avidité...

— Du calme, du calme!... Ne prenez pas feu comme ça...

— Excusez mon impatience...

— Je la comprends, mais je vous conseille de la modérer... Tout porte à croire que nous sommes sur la piste... La précipitation n'en serait pas moins inutile, nuisible... De la patience... De la patience!... L'heure de la justice et de la réhabilitation sonnera!...

M. Comté s'exprimait avec une certaine solennité.

Félix ému saisit la main de l'excellent homme, tandis que des larmes coulaient de ses yeux.

L'ancien chef de la sûreté réunit d'autres renseignements sur Alexis Médard.

C'était décidément, comme l'avait dit Mme Pomponne, un triste sujet. Il avait refusé d'aider le confectionneur dans son commerce pour mener une existence de plaisir et d'oisiveté.

Comme M. Médard ne lui donnait pas tout l'argent qu'il lui fallait, il était allé voir des usuriers qui lui en avaient prêté à un taux élevé et lui avaient fait des avances considérables sur hoirie.

Mais ces ressources ne lui suffisaient pas et il était fort possible qu'il eût volé son père et laissé ensuite accuser et condamner deux innocents.

Comté se trouvait dans une singulière situation. Il avait annoncé sa propre visite au marchand de confections et il ne pouvait guère se rendre sous son aspect habituel chez celui-ci qui reconnaîtrait aussitôt le naïf habitant des Martigues.

S'il voulait retourner au magasin de M. Médard, et il n'avait garde d'y manquer, il se voyait obligé de prendre un déguisement pour se représenter lui-même, de composer un Comté de fantaisie sous lequel il serait impossible de reconnaître le véritable.

Nous savons qu'il avait autrefois l'art de se grimer parfaitement. Il s'efforçait jadis de se vieillir afin de n'inspirer aucune méfiance... Cette fois, il se rajeunit.

Ce fut un homme très brun, aux traits accentués, à la grosse voix qui se rendit au magasin du quai du Port afin de recommander la fille de l'habitant des Martigues et de dire qu'elle était une « brave fille ».

XCII

LA SECONDE MORT

On comprend quelles inquiétudes assaillirent Edouard Mébert et Clémentine lorsque leur doux tête-à-tête fut troublé par un coup frappé rudement à la porte de leur chambre.

Qui cela pouvait-il être?

Ils avaient donné l'ordre à la matrone de ne laisser venir personne jusqu'à eux. Qui s'obstinait, malgré elle, à vouloir les déranger?

On entendait, en effet, la voix de la vieille femme qui jurait ses grands dieux qu'il n'y avait dans l'appartement « âme qui vive ».

Une même crainte assaillait les deux amants.

— Était-ce la police?...

Mais ils ne tardèrent pas à comprendre qu'elle aurait triomphé plus vite de la résistance de la matrone.

M. Mébert prit le parti héroïque de se montrer pour faire cesser le tumulte. Il engagea Clémentine à se dissimuler derrière les rideaux du lit, puis il alla ouvrir la porte.

Il se trouva en présence d'une femme à l'air menaçant, à l'œil irrité qu'il ne reconnut pas tout d'abord, mais qui recula aussitôt pleine d'étonnement.

— Le jeune docteur... Ce n'est donc pas... Le jeune docteur!.. Ah! que c'est drôle!...

Elle riait aux éclats.

— Que désirez-vous, madame?..

— Vous ne me reconnaissez pas... C'est juste... Vous m'avez vue à peine... Mais moi j'ai beaucoup entendu parler de vous... Je suis Ernestine Jacquet.... Il y a à peine trois jours que j'ai quitté la maison centrale...

— Ah!...

— Alors nous sommes ici en bonne fortune... Cette pauvre Malvina qui vous croyait... Elle serait joliment désillusionnée... Elle avait bien tort d'être autant jalouse de la femme Barbe.

— Que vous faut-il?...

— Rien... ce n'est certes pas vous que je cherchais, mais un monstre qui m'a conduite ici... Je m'imaginais qu'il me trompait avec une autre et j'avais l'intention de lui faire une scène... Pardon de vous avoir dérangé, monsieur Mébert.

Elle était prête à s'en aller quand elle vit légèrement remuer les rideaux du lit.

— Vous n'avez pas besoin de vous cacher, madame... Je serai discrète.. Puis je ne connais personne à Montpellier et je pars demain pour Marseille...

— Retirez-vous.

— C'est égal, je serais bien aise de savoir au moins si la rivale de Malvina est mieux qu'elle.

Elle s'élança et tira à elle le rideau.

Un cri s'échappa de sa gorge, et elle recula stupéfaite.

— La femme Barbe! La femme Barbe!...

M. Mébert la saisit avec fureur par le bras.

— Vous vous tairez, vous!...

— Elle n'est donc pas morte?

— Vous pensiez que c'était elle...

— Je l'ai cependant vue tomber et son cadavre gisait dans le promenoir...

— Misérable!...

Il y avait de la stupeur, de l'égarement chez la fille Jacquet. Elle s'en alla en disant :

— C'est une résurrection!...

Ce que la misérable femme ressentait était à peu près ce qu'avait éprouvé Malvina quand elle avait rencontré Clémentine à l'endroit même où elle croyait l'avoir frappée.

Ernestine se demanda également :

— Mais alors quelle est celle qui est morte?

Elle chercha en vain et finit par se dire :

— Bah! C'est l'affaire à Malvina... C'est égal, mon séjour ici pourrait devenir malsain... J'ai eu tort de ne pas partir comme j'en avais l'intention, comme je me proposais de le faire...

Nous avons, en effet, laissé la Jacquet sur le point de quitter Montpellier pour se rendre à Marseille. Au moment où elle allait arrêter sa place à la voiture, elle avait subitement changé d'idée en lisant une affiche qui annonçait pour le soir au théâtre un bal paré et masqué.

— Tiens, ce serait drôle d'aller là, de m'amuser un peu dans cette ville où je me suis tant ennuyée...

Elle se dirigea vers un hôtel, y arrêta une chambre, puis se mit en quête d'un déguisement. Elle eut quelque difficulté à se procurer un costume.

— C'est dommage, pensa-t-elle, qu'on m'ait retiré ma robe de droguet et mes sabots. Il eût été peut-être très original d'assister à cette fête en détenue de la maison centrale...

Ernestine finit par trouver chez un costumier un débardeur assez élégant.

Elle ne se repentit du reste pas de son escapade. Le bal était très gai, très animé. Il y avait de nombreux étudiants en médecine qui se livraient à des plaisanteries de toute sorte. Elle ne tarda pas à céder à l'entraînement général.

On remarqua ce lutin bondissant qui riait aux éclats et blaguait tout le monde. Ernestine eut surtout du succès pendant le quadrille. Elle se rappela qu'elle avait été Nini la Chahuteuse, la rivale de Pomaré, et elle leva la jambe à des hauteurs inconnues en province.

Les invitations à souper ne lui manquèrent pas, mais elle préféra aux étudiants débraillés un jeune homme correctement habillé de noir qui l'avait regardée danser avec un intérêt auquel une fille expérimentée comme Ernestine ne se trompe jamais.

— Tu as rudement de la chance, lui dit-elle, de tomber sur moi...

— En vérité?...

— Tu verras quelle bonne affaire je suis... surtout après quatorze mois d'abstinence.

— Allons donc!...

— Je t'assure...

Le jeune homme, qui était l'avocat, ami d'Edouard Mébert, ne crut certes pas Ernestine, mais tout porte à penser qu'il ne fut pas mécontent de sa conquête, car, après la nuit de bal, il lui donna deux ou trois autres rendez-vous à sa tour de Nesle.

Après avoir été avertie pour le jour où elle avait surpris le jeune docteur et Clémentine, Nini avait reçu contre-ordre, mais elle n'en était pas moins venue, croyant à une trahison de sa nouvelle conquête en faveur de laquelle elle était restée à Montpellier plus longtemps qu'elle n'en avait eu d'abord l'intention.

Maintenant elle était bien décidée à partir tout de suite, à mettre un certain nombre de lieues entre elle et la ville où elle était menacée.

— C'est drôle comme je n'ai plus envie de tricoter de nouveau à la maison centrale!...

Chose singulière, sa haine pour Marie-Louise se trouvait affaiblie depuis qu'elle ne la voyait plus, depuis qu'elle ne vivait plus dans la même atmosphère qu'elle. Ses idées de vengeance avaient cessé d'être toujours présentes à son esprit. Les distractions de la vie libre les éloignaient sans doute.

Elle s'aperçut de ce qui se passait en elle.

— Je la déteste pourtant bien encore! murmura-t-elle.

Ce fut sa dernière réflexion en prenant la diligence de Marseille.

M. Mébert et Clémentine n'avaient pas moins été épouvantés qu'elle. Ils tinrent conseil après son départ et reconnurent la nécessité de chercher un autre refuge.

— Pourquoi, fit cependant Clémentine, s'est-elle étonnée de me voir vivante?...

— Elle a parlé de Malvina...

— Je ne serais par surprise qu'elle eût été sa complice.

— Nous n'aurions alors rien à craindre de sa part... C'est égal, il est indispensable de trouver le plus tôt possible un endroit où tu sois plus en sûreté qu'ici...

— Oui... oui...

— Il faut aussi se procurer des vêtements pour toi...

— Pendant ton absence je parlerai à la vieille femme...

— Sois prudente!

— Tu peux y compter...

Avant de sortir, Édouard Mébert embrassa Clémentine bien tendrement. Un funeste pressentiment l'agitait. Une fois dans la rue, il eut envie de remonter et de rester auprès de sa bien-aimée.

L'obligation de changer de domicile lui semblait si absolue qu'elle le retint. Il ne songea plus qu'à demander où il devait porter ses pas.

Il ne vit pas une vieille dame qui baissa son voile dès qu'il se montra dehors et qui entra ensuite dans la maison où il laissait Clémentine.

L'absence de M. Mébert fut longue. Il eut beaucoup de peine à trouver un logement meublé où il lui sembla pouvoir installer sa maîtresse sans qu'elle éveillât la curiosité.

Il dut l'annoncer comme une jeune dame malade, venue à Montpellier pour s'y faire soigner, et à qui le calme et la tranquillité étaient nécessaires.

Le jeune médecin reprit le chemin de la *tour de Nesle*, assez satisfait d'avoir enfin ce qu'il désirait.

Ses appréhensions étaient passées, et il faisait des projets pour l'avenir.

— Dans quelque temps, lorsque la première émotion causée par la fuite de Clémentine sera passée, lorsque les gendarmes qui ont reçu son signalement l'auront oublié, je demanderai un congé et j'irai la conduire soit en Espagne, soit en Italie. Là, elle sera à l'abri des recherches de la justice et elle me donnera l'enfant que, je le sens, j'aimerai de toutes les forces de mon âme... Je verrai ce qu'il y aura à faire dans le pays où elle se sera réfugiée et, si cela se peut, je donnerai ma démission de médecin de la maison centrale pour m'établir auprès d'elle... Voilà ce que c'est que d'avoir une profession humanitaire... Il est permis de concevoir l'espérance que partout on pourra l'exercer et rendre des services à ses semblables.

Il souriait à cette pensée de rester avec Clémentine ailleurs qu'en France où elle était perpétuellement menacée.

Soudain il tressaillit.

Il venait de songer à sa mère qui avait pour lui une affection jalouse, exclusive, à sa mère qui avait tout sacrifié pour lui faire donner une brillante éducation et favoriser ses goûts pour la médecine.

Il avait remarqué le matin, sur son visage, bien qu'elle ne lui eût rien dit, les traces des larmes que l'inquiétude lui avait fait verser pendant la nuit.

Il eut un instant de révolte.

Ce qu'il avait fait n'était-il pas naturel et beaucoup d'autres jeunes gens moins âgés que lui ne le faisaient-ils pas sans que leurs parents y trouvassent à redire?... Devait-il passer toute sa vie en tutelle?...

— Et si je me mariais, ne quitterais-je pas ma mère pour une femme?

Il ne tarda pas à réfléchir que la situation serait différente. S'il se mariait, il ne serait pas forcé de s'expatrier, sa mère pourrait venir s'asseoir souvent à son foyer, y être témoin de son bonheur et se consoler de n'avoir plus son fils avec elle en songeant qu'il obéissait à la loi commune.

Mme Mébert finirait-elle par voir dans l'empoisonneuse une compagne digne de son enfant?... C'était inadmissible pour qui la connaissait.

Son Édouard lui paraîtrait à jamais perdu, comme dévoré par un de ces monstres dont elle avait eu si grand'peur quand il était entré à la maison centrale.

Ces réflexions le troublèrent de nouveau et ses pressentiments fâcheux l'avaient repris quand il arriva près du logis où il avait laissé sa maîtresse.

Il aperçut un groupe assez considérable et assez bruyant devant la porte. On était à la tombée de la nuit.

— Qu'y a-t-il?... Ah! mon Dieu!

— L'a-t-on reprise? demandait curieusement une femme à un jeune homme qui donnait des explications à un groupe.

— On est en train de le faire.

— Et vous dites que c'est une condamnée à perpétuité?...

— Oui, c'est la femme Barbe qui a tué son mari.

M. Mébert fendit le groupe et s'élança dans l'escalier. Un sergent de ville voulut le retenir. Il l'écarta et entra dans l'appartement où il avait laissé Clémentine. Un triste spectacle s'offrit à sa vue.

Clémentine, moitié nue, dans un état horrible de désespoir, avait été terrassée par les agents auxquels elle avait essayé de résister comme la première fois qu'on l'avait arrêtée, auprès de son mari expirant.

Sur l'ordre de l'inspecteur de la maison centrale qui était présent, on était en train de la lier.

Quand Édouard Mébert entra, elle eut un effort suprême, parvint à se relever en repoussant les policiers et à aller se jeter dans les bras de son amant en criant :

— Sauve-moi, Édouard, sauve-moi!...

L'inspecteur dit :

— Bon, le médecin à présent... Voilà ce que c'est que de ne pas avoir réussi à l'emballer avant son arrivée...

M. Mébert soutint dans ses bras Clémentine défaillante :

— Que voulez-vous à cette femme?...

— Ce que nous lui voulons?... Parbleu!... La réintégrer dans la prison d'où elle s'est évadée. .

— Et si je vous en empêchais?...

L'inspecteur prit un ton conciliant :

— Je sais que vous êtes raisonnable, monsieur le docteur... Vous avez trop longtemps appartenu au service médical de la maison centrale pour ne pas savoir quels sont nos devoirs... Vous ne vous opposerez pas à ce que nous les remplissions...



A un des relais, M. Mébert descendit. (P. 877.)

— Elle est à moi et non pas à d'autre...

— Elle est aussi à la justice...

— On l'a traitée avec une rigueur sans pareille...

— C'est bien possible, mais cela ne nous regarde pas... D'ailleurs, il ne vous sera pas défendu de solliciter sa grâce si elle en est digne...

— Arrière!...

— C'est mal de nous obliger à employer la force à votre égard...

— Tiens-toi à moi, Clémentine, dit-il à son amie, je ne t'abandonnerai pas!...

Soudain, il eut un cri de douleur. Sa maîtresse avait glissé dans ses bras... Elle semblait expirante.

— Elle meurt, s'écria-t-il... vous l'avez tuée!...

— Ne vous inquiétez pas... Elle recouvrera ses sens... à l'infirmerie...

Les agents entourèrent M. Mébert et le séparèrent de la femme Barbe. Malgré ses efforts, on le maintint.

Il se laissa tomber sur un siège en sanglotant.

Ce ne fut qu'après s'être abandonné pendant plus d'une heure à cet épouvantable chagrin que ses larmes cessèrent de couler un instant.

La police était partie en emportant sa proie. Il était seul...

Le jeune homme songea à mettre fin à ses jours, à s'en aller d'un monde où venait de se produire une aussi irrémédiable catastrophe.

Il se leva et regarda autour de lui pour chercher un moyen de se détruire. La fenêtre était restée ouverte... Il s'en approcha...

L'appartement était situé au deuxième étage. M. Mébert se demanda si, en s'élançant tête première, il ne trouverait pas la mort...

Il se retourna en tressaillant. Il venait d'entendre derrière lui une voix tremblante.

— Mon fils!

Il eut une exclamation déchirante :

— Ma mère!...

Il l'entraîna jusque dans un fauteuil et, tombant à genoux près d'elle, appuyant sa tête sur elle comme il le faisait étant tout petit, il recommença à pleurer.

Sa douleur était toujours des plus vives, mais il sentait près de lui quelqu'un qui l'aimait et qui souffrait de le voir souffrir.

Mme Mébert entreprit de le consoler, en ne faisant toutefois que des allusions indirectes à la cause de son chagrin.

— Mon enfant, mon cher enfant, de la force, du courage... Il est des moments dans la vie où il est indispensable d'en avoir...

— Oh! que je suis malheureux!...

— Ne parle pas ainsi... Tu me fends le cœur!

— Comment me sera-t-il possible de vivre?...

— Je te prie, je te supplie de te résigner. Si ce n'est pas pour toi que ce soit pour moi!...

Elle l'embrassait sur le front... Elle avait de ces expressions tendres qui font ressembler le langage des mères à celui des amantes.

Il quitta la maison à son bras et rentra chez lui un peu plus calme.

Pendant ce temps-là, Clémentine, transportée à la maison centrale, y avortait.

Le pauvre petit être qu'elle avait porté dans son sein était condamné à ne jamais naître.

Quinze jours après, encore mal remise, l'infortunée fut jetée dans une cellule obscure où elle devait faire un long séjour.

En rentrant à la maison centrale, elle était morte pour la seconde fois.

XCIII

QUI LES AVAIT LIVRÉS?...

M. Mébert ne fut pas poursuivi pour complicité dans l'évasion d'une détenue de la maison centrale de Montpellier, mais il n'en fut pas moins révoqué de ses fonctions de médecin adjoint.

Comment avait-on découvert l'endroit où il cachait Clémentine? Ce n'était cependant ni la Jacquet, ni Malvina, ni sœur Saint-Pierre qui avaient parlé.

Cette dernière avait même bien peur d'être dénoncée pour l'appui que, contrainte par les menaces de la Miette, elle avait prêté, d'ailleurs de fort mauvaise grâce.

Malvina craignait également qu'on n'apprît que c'était elle qui avait frappé la Menet. Elle se sentait l'objet d'une surveillance toute spéciale de la part de l'inspecteur.

Quant à Nini, nous ne tarderons pas à la retrouver à Marseille, profitant de la liberté, songeant fort peu à la prison qu'elle avait quittée et à ce qu'elle avait appris dans la tour de Nesle.

M. Mébert dut, pendant quelque temps, se borner à des conjectures. Que lui importait du reste qui les avait livrés? Il était brisé par la pensée qu'il ne reverrait plus Clémentine, qu'elle était perdue pour lui à jamais...

Sa mère avait beau redoubler ses soins, multiplier ses marques d'attachement, il restait sombre et désolé.

Sa position était ruinée à Montpellier, car son aventure, sans avoir fait trop de bruit, n'en était pas moins connue de ses clients.

— Vous ne pouvez plus désormais vous présenter dans une maison honnête! lui dit, en le congédiant, une personne qui avait eu jusque-là recours à ses soins et chez qui il avait cru pouvoir retourner.

A Paris, on oublie vite, en province jamais. Le scandale tue irrévocablement. M. Mébert comprit qu'il ne pourrait plus gagner sa vie dans la ville où,

cependant, il avait commencé déjà à se faire une clientèle, grâce au médecin en chef de la maison centrale qui lui avait porté tant d'intérêt.

Il eut une longue conversation avec ce dernier qui, malgré tout ce qui s'était passé, le traita avec bienveillance.

— Les femmes ne vous pardonneront pas des amours qu'elles considéreront comme dégradantes. Ah! si votre aventure, vous l'aviez eue avec une dame du monde, même mariée, si, au lieu d'avoir maille à partir avec la justice, vous aviez eu simplement affaire à un mari, vous seriez presque un héros, et votre maîtresse seule eût eu quelque peu à souffrir de l'opinion publique. Il vous serait facile de recommencer votre frasque si vous en aviez la moindre envie; vous passeriez pour compromettant, mais charmant... Qu'avez-vous fait, au contraire?... Vous avez choisi une de ces malheureuses que la cour d'assises a condamnées à finir leur vie dans la captivité et le travail. Votre cœur s'est ému parce qu'elle était séduisante encore, parce que le cœur est un grand bavard qui parle surtout lorsqu'il est défendu de parler... Ce qu'il y a de plus fâcheux c'est que cette liaison est connue précisément de tous ceux qui devraient l'ignorer... Comment diable vous y êtes-vous pris pour que l'on découvrît si vite votre retraite et d'une manière aussi bruyante?...

M. Mébert soupira.

— J'avais pris toutes mes précautions...

— Jamais assez!... Par qui donc avez-vous été trahi?...

— Je ne sais pas...

— J'ai vainement interrogé M. Chapput sur la manière dont il avait appris l'endroit où était la femme Barbe, il s'est refusé à me le dire, ce qui me fait supposer que ce silence a été posé comme condition...

— En vérité!...

— C'est quelque ami que vous avez eu l'imprudence de mettre dans la confidence.

— J'ai soigneusement caché...

— Croyez-moi... La dénonciation n'a pas été faite par une détenue ou par quelqu'un de la maison centrale... Elle est venue du dehors...

— C'est surprenant...

— Mais ne considérons pas le passé... Songeons à l'avenir... A votre place, j'irais m'installer ailleurs...

— J'y ai songé, mais où?...

— A Marseille, c'est une grande ville où il y a beaucoup à faire... Je pourrai vous donner des recommandations...

— Que vous êtes bon!...

— Ça ne m'a pas réussi la première fois... On a aujourd'hui l'air de me reprocher de vous avoir fait entrer à la maison centrale, mais, que m'importe?...

— Pardon, pardon de tous les désagréments...

— Acceptez-vous de vous éloigner?...

— Il le faut bien...

— Votre mère vous accompagnera?...

— Que ferait loin de moi la pauvre femme?... Je regrette cependant de l'obliger à un déplacement...

— Soyez persuadé qu'elle aimera mieux cela que si vous l'aviez délaissée pour...

— J'eusse été toujours un fils dévoué...

— Croyez-moi, elle eût bien souffert...

Le jeune docteur ne répondit pas...

Mme Mébert, loin de regretter Montpellier, se réjouit à l'idée d'aller habiter Marseille.

Elle se hâta de faire les préparatifs de départ.

Ce voyage était encore assez long à cette époque. Le chemin de fer de Montpellier à Nîmes, qui fut un des premiers établis en France, ne fonctionnait pas encore. Il fallait effectuer tout le trajet en diligence.

Les ressources de M. Mébert et de sa mère étant fort modestes, ils furent obligés de se contenter de deux modestes places de rotonde.

Au moment d'entrer dans la voiture, le jeune docteur apprit que le coupé était retenu par deux jeunes dames fort élégantes. Il put voir l'une de ces voyageuses et son visage ne lui sembla pas inconnu.

C'était une brune au regard vif, dont la lèvre était ornée d'un léger duvet. Elle riait et le jeune homme remarqua la beauté et l'éclat de ses dents.

Du reste, elle parut reconnaître aussi M. Mébert, car elle eut un léger mouvement.

Une fois dans la diligence, le jeune homme passa un temps assez long à chercher où il avait connu cette élégante. Soudain, il se frappa le front.

C'était à la maison centrale.

Son souvenir devint même précis. La première fois que cette femme lui était apparue, c'était avec Clémentine. Il l'avait visitée le même jour, elle était arrivée avec la femme Barbe dans le lieu de détention.

Cette coïncidence le troubla profondément.

Sa mère l'interrogea :

— Qu'as-tu, mon enfant?...

— Rien... rien...

Elle hocha la tête, car elle savait bien qu'il pensait à celle dont il avait été séparé pour toujours.

A un des relais, M. Mébert descendit un instant, et revit les dames du coupé. L'ancienne détenue le fixa effrontément et eut un nouvel éclat de rire.

Elle se pencha vers son amie à laquelle elle dit quelques mots à l'oreille. Celle-ci regarda le jeune homme. C'était une femme d'une trentaine d'années, une blonde au port majestueux, à l'air distingué.

M. Mébert chercha machinalement s'il ne l'avait pas vue encore à la maison centrale.

Il dut reconnaître que jamais cette beauté imposante, mais froide, ne lui était apparue avec la cornette, les sabots, la robe de droguet.

Le hasard, pendant le voyage, lui fit savoir d'un de ses compagnons de rotonde que cette dame était la comtesse d'A... Ce nom était celui d'une des familles les plus nobles de Provence.

Comment se faisait-il que la comtesse était l'amie d'une libérée...

Or, cette libérée était la Penaud.

L'aventurière, qui avait tant compté sur ses protecteurs, avait été déçue dans ses espérances. Aucun d'eux n'avait songé à demander sa grâce, à faire diminuer la peine de trois ans de prison à laquelle elle avait été condamnée.

Une seule personne ne l'avait pas oubliée, une seule personne avait fait des démarches en sa faveur, quand, à son tour, la roue de la fortune l'avait élevée d'une position infime à une brillante position sociale.

Cette personne, qui avait réussi enfin à la faire sortir de la maison centrale, n'était autre que la femme de chambre pour qui Adèle avait eu tant de bontés que son amant lui-même en avait été jaloux.

C'est le cas ou jamais de dire qu'un bienfait n'est jamais perdu.

M. Mébert eût été étonné d'apprendre que Mme d'A... était une ancienne soubrette qui avait eu la chance de rendre un grand seigneur d'un certain âge assez amoureux pour qu'il lui donnât son nom.

Comme le jeune docteur l'avait remarqué, la comtesse avait fière mine. Marton s'était transformée en changeant d'emploi.

Ses démarches n'avaient concerné, du reste, que la Penaud. Elle ne s'était pas occupée le moins du monde du complice d'Adèle, évidemment destiné à terminer sa peine à la maison de Nîmes.

Mme d'A... avait poussé la bonté jusqu'à venir elle-même chercher son ancienne maîtresse à Montpellier. Elle l'emmenait à Aix, dans un vaste hôtel où elle avait passé pendant quelques mois une existence monotone. Elle se proposait de l'y retenir le plus longtemps possible et de vivre avec elle dans une union parfaite.

A l'amour d'un époux un peu mûr elle préférait l'affection d'une amie qui ne l'avait pas dédaignée quand elle était humble servante.

La Penaud, qui avait accueilli avec des transports de joie la nouvelle de sa délivrance, ne marchandait pas les marques de reconnaissance à sa libératrice qu'elle félicitait vivement de son changement de situation.

— C'est la première fois, lui disait-elle, que je vois réussir quelqu'un qui le mérite...

— Vrai?...

— Je me figurais que la canaille seule avait du bonheur...

Penaud, qui sortait d'une maison centrale, aurait pu cependant y constater que le vice était quelquefois puni.

Les deux femmes n'allèrent pas jusqu'à Marseille. Elles s'arrêtèrent un ou deux relais avant cette ville. Une calèche vint les prendre, pour les transporter à Aix.

Adèle, en s'en allant, daigna honorer M. Mébert d'un geste rempli d'une amicale protection.

Trois heures après la diligence arrivait à Marseille et s'arrêtait sur le Cours, où se trouvait le bureau des voitures.

Le médecin dut attendre assez longuement avec sa mère que les bagages fussent déchargés.

C'était le soir. Le ciel n'avait pas cessé d'être nuageux pendant la journée et maintenant il pleuvait avec une certaine abondance.

Ils s'étaient réfugiés dans une salle tapissée de grossières cartes d'images et d'illustrations de journaux.

M. Mébert se sentait le cœur serré sans savoir pourquoi. Il lui vint à la pensée que c'était dans cette ville que Clémentine avait commis son crime.

Soudain il tressaillit.

Parmi les gravures de toute sorte, il voyait, à la clarté douteuse d'une lampe, une grossière lithographie représentant deux malheureuses au poteau d'infamie. La ressemblance avec la femme Barbe et sa mère était fort contestable, mais il ne pouvait y avoir de doute sur l'intention de l'auteur du dessin, car il y avait au-dessous en gros caractères :

LA BELLE MIETTE ET SA FILLE

Habitants de Marseille,
Écoutez le récit,
D'une horreur sans pareille
Qui s'est passée ici :
Par un poison affreux,
Une fille et sa mère,
D'un époux malheureux,
Ont fini la carrière.

Miette était sage-femme,
Son gendre balayeur;
C'est pourquoi à sa femme
Il faisait mal au cœur.

Elle avait des bijoux,
Des diamants, des dentelles,
Disant que son époux
N'était pas digne d'elle.

Du démon possédée
(On frémit d'y penser),
Elle conçut l'idée
De s'en débarrasser.
De son fatal dessein,
Elle prévient sa mère,
Et toutes deux enfin
S'accordent pour l'affaire.

Son mari, fort brave homme,
Toujours à son devoir,
Travaillait on sait comme,
Du matin jusqu'au soir;
Toujours riant, chantant,
Point chagrin, point maussade;
Mais il travaillait tant
Qu'il en tomba malade.

C'est alors qu'à leur rage
Se trouvant seul livré,
Il mourut d'un breuvage
Par leurs mains préparé.
Mais d'un forfait si grand
Le Ciel, dans sa justice,
Veut que le châtiment
Aujourd'hui s'accomplisse.

Jeunes femmes coquettes,
Qui voyez notre sort,
Restez toujours honnêtes
Pour vivre sans remords.
Soyez à vos époux
Fidèles et dociles;
Et vous, mères, surtout
Élevez bien vos filles.

C'était, on le voit, une complainte dans toute la naïve acception du mot.

Mme Mébert s'aperçut du trouble de son fils. Elle fixa ses regards sur la lithographie et devint aussi pâle que lui.

— Tu vois, tu vois, dit-elle, que ce n'était pas possible!...

L'agitation de la vieille dame était des plus vives.

— Non, non, continua-t-elle, tu ne pouvais d'aucune manière continuer à vivre avec cette femme... Son contact t'eût flétri... Elle t'eût empoisonné!



On la fit attendre sur un banc. (P. 884.)

Une lueur de colère passa dans l'œil de M. Mébert, mais il se tut.

On venait d'ailleurs de descendre les bagages et il fallait songer à les faire porter à l'hôtel qu'on leur avait indiqué.

M. Mébert et sa mère ne parlèrent jamais de cet incident, mais, malheureusement pour lui, il ne tarda pas à se l'expliquer.

Peu de temps après leur arrivée à Marseille, Mme Mébert tomba malade.

C'était d'abord un simple refroidissement pris un jour de mistral, ce devint bientôt une fluxion de poitrine.

Malgré les soins du jeune docteur, tout espoir de guérir la pauvre femme ne tarda pas à être perdu.

Une nuit où il veillait sa mère, M. Mébert l'entendit murmurer :

— Pardonne-moi, Édouard, pardonne-moi, mon fils !

Il s'agenouilla près de son lit, croyant que ces paroles devaient être attribuées au délire, mais elle dit encore lentement :

— Pardonne-moi, Édouard !

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, ma bonne mère ?...

— Tu le demandes, tu le demandes...

— Oui...

— Tu n'as donc pas deviné que c'était moi qui t'avais dénoncé... livré ?...

— Est-ce possible !

Il se leva avec effarement.

L'infortunée faisait entendre un râle douloureux. Sa voix était saccadée...

— Qui vous a appris ?...

— La femme de la maison avait surpris votre secret... Je lui ai donné de l'argent... elle m'a tout dit...

— Ah !...

— J'ai voulu te sauver... Je suis allée à la maison centrale... et ..

— Je comprends... Vous m'avez condamné au désespoir, vous avez flétri mon cœur, vous avez tué mon enfant... un innocent... lui... Que vous avait-il fait ?...

— Grâce !...

— Mon Dieu, mon Dieu !

Il se promenait avec agitation dans l'appartement.

C'était sa mère qui était cause de ce qu'il avait souffert, de ce qu'il souffrait encore. Un instant il oublia presque l'état dans lequel elle se trouvait, mais il ne tarda pas à se le rappeler.

Il ne pouvait cependant maudire celle qui allait mourir.

Quand elle demanda encore s'il lui pardonnait, il lui fit entendre des paroles de paix et de bénédiction.

— Vous avez agi dans un bon but... Vous ignoriez ce qu'était cet

amour... Mère, mère... j'oublie tout... Je ne me souviens que d'une chose... c'est de votre affection si dévouée... Vous avez eu toujours la meilleure part de mon cœur...

— Mon fils, mon fils !...

Le râle qui avait cessé un instant la reprit, et elle perdit connaissance. Vers le milieu de la nuit, le souffle devint caverneux, le pouls ne se fit plus que faiblement sentir.

La malade rendit le dernier soupir au moment où le jour naissait.

XCIV

LA MONTRE

Un jour de prétoire, on vint prendre Clémentine dans son cachot et on la conduisit à l'endroit où le directeur rendait sa justice sommaire.

On la fit attendre sur un banc et elle assista aux *garanties*, c'est-à-dire à l'examen des punitions infligées par les sœurs aux détenues.

Il y avait des femmes qui ne protestaient pas. Parfois, au contraire, un débat contradictoire s'élevait.

La femme Barbe, encore toute faible, avait été surprise par la vive clarté qui avait succédé aux ténèbres de la cellule. Elle était d'une pâleur extrême et s'occupait peu de ce qui se passait autour d'elle.

Elle ne fit presque pas attention à un cas assez curieux sur lequel le directeur fut appelé à se prononcer.

Une sœur avait privé de cantine pendant trois jours une prisonnière pour avoir empesé sa cornette avec du riz qu'elle avait mis de côté pendant son repas.

La prisonnière disait qu'elle n'était pas la seule à agir ainsi et que c'était ordinairement toléré. Elle devait avoir raison, car la plupart des justiciables qui attendaient leur tour dans le prétoire avaient leur cornette empesée vraisemblablement par le même procédé.

La sœur soutenait que le riz devait servir à l'alimentation et non pas à favoriser une coquetterie déplacée.

Le directeur semblait assez embarrassé par les arguments que présentaient les deux parties. Il est évident qu'il n'était pas trop opposé à l'empesage des cornettes.

Il finit par donner raison à la religieuse, mais il réduisit à un jour la pénitence, ce qui prouvait qu'il croyait la faute commise très vénielle.

Clémentine ne fut appelée qu'à la fin de la séance. On avait déjà emmené les autres détenues, le prétoire était vide.

M. Chapput l'interrogea, peut-être à cause de son air souffrant, avec une certaine bienveillance.

— Vous avez encouru une punition sévère en vous évadant de la maison centrale, mais je me propose de l'adoucir autant que possible à cause de la situation dans laquelle vous vous trouviez et de ce que vous avez souffert depuis votre rentrée...

— Merci, murmura-t-elle machinalement.

— Il s'agit de nous donner quelques renseignements sur la détenue Malvina... La connaissiez-vous avant votre arrestation à Marseille?

— Non...

— A-t-elle quelque motif de vous en vouloir?...

— J'ignore...

— Soyez franche... Vous aviez sans doute quelque affection pour la Menet dont on vous avait donné la garde... Cette malheureuse a été peut-être assassinée à votre place... La fatalité lui a fait recevoir le coup qui vous était destiné... Ne voulez-vous pas qu'elle soit vengée?...

Clémentine resta morne et hésitante.

L'inspecteur prit la parole à la place du directeur.

— A quoi bon épargner une femme qui vous tuerait comme elle a tué?...

— Ah ! elle me rendrait service... Je voudrais bien mourir!...

Elle prononça ces paroles avec une telle expression de désespoir que M. Chapput et les personnes présentes en furent frappées.

M. Chapput insista cependant :

— Vous ne voulez donc rien nous révéler?

— A quoi bon?...

Sur un signe du directeur, on introduisit Malvina, qui avait eu la veille avec une autre détenue des propos de nature à confirmer les soupçons manifestés par l'inspecteur. Ces propos n'avaient pas tardé à être répétés à ce dernier.

Malvina avait notamment dit en parlant de Clémentine :

— Je regrette que cette chienne-là n'ait pas crevé...

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait?...

— Ce qu'elle m'a fait... Cela ne regarde personne...

— Tu aurais préféré alors qu'il lui arrivât ce qui est arrivé à la Menet.

Malvina ne put se retenir, malgré ses idées de prudence.

— Si je l'eusse préféré, si je l'eusse préféré, dit-elle d'une voix éclatante. Elle le demande, elle le demande!...

La scène se passait à l'infirmerie. Indépendamment de la détenue qui

causait avec la prostituée, deux ou trois autres furent également étonnées de son exaltation.

Une heure avant le prétoire, l'inspecteur, qui avait cette affaire à cœur, qui tenait à prouver à son chef qu'il ne s'était pas trompé, avait eu avec Malvina une longue conversation dans laquelle il avait essayé de lui arracher des aveux.

Elle avait nié avec opiniâtreté, ce qui n'avait pas empêché le fonctionnaire de la prison de persister dans sa manière de voir. Il fit, du reste, part de ce qui se passait à M. Chapput, qui, bien que toujours incrédule, décida la comparution devant lui de Clementine et de Malvina à l'issue du prétoire.

On n'avait pas appris grand'chose avec Clémentine. Allait-on être plus heureux avec Malvina?...

La vue de son ennemie ne fit pas sortir la femme Barbe de la torpeur dans laquelle elle semblait plongée. La complice d'Ernestine montra, au contraire, une vive émotion.

— Ah! c'est elle qui me vaut ça!... Eh bien, que me veut-on? demanda-t-elle brusquement.

L'inspecteur n'employa pas de détour.

— Nous savons tout, fit-il... Vous avez, dans l'obscurité, pris la Menet pour cette femme.

Un cri s'échappa de la gorge de Malvina.

— C'est elle qui le dit... Quelle preuve a-t-elle?...

— Elle vous a vue...

Malvina fixa ses regards enflammés sur Clémentine.

— Tu mens, misérable...

La maîtresse du docteur eut un instant de révolte.

— C'est vous qui êtes une misérable!... Vous vouliez me donner la mort parce que vous prétendiez que je vous avais pris votre amant...

— Ce n'est pas vrai...

— Vous vous trompiez, car il ne vous avait jamais regardée... Vous lui étiez absolument indifférente... Il n'a aimé que moi...

— Ne sois pas si triomphante!...

— Il ne m'a jamais parlé de vous qu'avec mépris!

— Tiens, ce merle blanc!..

— Vous lui avez fait horreur après votre tentative. Vous le saviez bien, car vous aviez peur qu'il ne dénonçât votre crime!..... Vous redoutiez le châtiment.

— Tu me crois donc bien poltronne!...

— L'échafaud vous effraye.

— L'échafaud... l'échafaud, allons donc! Tu as tué un honnête homme et

cependant tu n'y es pas montée, toi... On ne me guillotinerait pas parce que j'ai voulu tuer une empoisonneuse.

Malvina s'arrêta aussitôt, mais il était trop tard... L'aveu lui avait échappé... Elle s'était livrée...

— Vous voyez bien que c'est vous, cria précipitamment l'inspecteur.

Elle essaya de revenir sur ses paroles...

— Non, non, je me suis mal exprimée...

Elle ne tarda pas à comprendre que les preuves allaient l'accabler. Elle résolut de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Relevant la tête, elle dit nettement :

— Eh bien, oui, je le reconnais... C'est cette femme que je voulais frapper, et, quand j'ai quitté le promenoir, c'est elle que je croyais laisser sur le carreau... La fatalité, le diable, un hasard funeste ont permis qu'elle m'échappât... La bossue a *écoppé*... Je la plains, mais pourquoi est-elle venue ouvrir ?... C'était l'autre que nous attendions.

— Vous étiez donc plusieurs? fit avidement l'inspecteur...

— Que vous importe, puisque c'est sur moi seule que doit retomber le sang versé !...

— Vous étiez deux ?...

— Je n'ai rien à vous dire de plus...

— Des aveux complets pourraient vous mériter l'indulgence... Le repentir de votre crime...

— Me repentir, jamais, jamais !... Regretter d'avoir manqué mon coup, à la bonne heure !... J'en suis d'autant plus désolée qu'elle est là debout, en face de moi, cette femme maudite... Que disais-je tout à l'heure?... Que l'on ne me guillotinerait pas?... Je préfère cependant la mort au supplice de la voir toute ma vie !...

M. Chapput ne pouvait qu'être maintenant tout à fait persuadé. Il ordonna que Malvina fût enfermée dans une cellule. Il ne laissait pas que d'être humilié de la perspicacité de son subordonné.

— Vous avez eu tort, dit-il sèchement à Clémentine, de n'avoir pas raconté tout de suite ce que vous connaissiez...

L'inspecteur était triomphant.

— Je savais bien que ce n'était pas un suicide !... Voilà maintenant qu'il y a au moins deux coupables... Quelle affaire !...

Le même jour, M. Chapput, qui était d'une humeur massacrante, empêcha la remise à Paula d'une lettre ainsi conçue :

« Je t'écris, l'âme pleine d'espérance et de joie. Je t'ai déjà dit qu'un homme généreux ne cessait de rechercher les preuves de notre innocence...

Depuis quelques jours, il me laissait sans nouvelle et même paraissait assez triste et assez découragé. Hier au soir, il est rentré tout joyeux et m'a annoncé qu'il était à la veille de réussir... Bientôt la justice reconnaîtra le vrai coupable et il ne lui sera pas possible de douter de l'erreur qu'elle a commise. Ta captivité cessera et tu pourras sortir de prison en relevant la tête. Quel beau rêve, chère bien-aimée, va succéder à l'épouvantable cauchemar auquel nous sommes en proie... Tu reverras ton fils, tu reverras ton amant, nous nous unirons, purifiés par le malheur ! ..

« FÉLIX. »

— Voilà un individu qui a un joli aplomb ! murmura le directeur de la maison centrale... Et dire que la moitié au moins des femmes enfermées dans cette prison seraient aussi peu coupables que celle-là, si on laissait dire leurs parents et leurs amis... On m'a prouvé aujourd'hui que je me trompais... Je ne peux pas permettre qu'on traite la justice avec la même irrévérence !...

Paula ne lut donc pas des lignes qui l'eussent comblée de joie. Cette clarté fut refusée à son ciel sombre.

Félix n'avait dit que la vérité. Il n'avait pas cherché à faire naître en son amie un espoir trompeur.

M. Comté, en effet, lui avait déclaré qu'il était sur le point de réussir. Tirant de sa poche une montre en argent, il avait ajouté :

— Voilà un talisman qui me servira.

Félix se rappela aussitôt le récit de Mme Pomponne. Il voulut questionner l'ancien chef de la sûreté, mais celui-ci posa un doigt sur sa bouche :

— Silence !... Je n'aime pas à donner des détails quand je n'ai pas de résultats certains...

La tâche de M. Comté avait été loin d'être aussi facile qu'elle avait paru d'abord.

Un incident inattendu lui avait, dès le début, causé le plus grand préjudice. On sait qu'il avait cru devoir composer un Comté imaginaire, lequel s'était rendu avec des allures décidées chez le confectionneur du quai du Port, mais il se trouva dans le magasin en présence d'une personne qui n'y était pas la veille et qui avait vu le véritable Comté.

Cette personne qui ne le reconnut pas se fit un devoir d'avertir M. Médard. Celui-ci s'empressa de jeter l'imposteur à la porte.

Le confectionneur regretta même de ne pas avoir prévenu la police, car enfin il était évident que le soi-disant Comté devait avoir de mauvaises intentions.

Quelle mésaventure pour l'ex-policier s'il avait été arrêté par ses anciens subordonnés et conduit à son successeur !...



Les entrevues avaient lieu dans une *pinède*. (P. 891.)

Comté s'était bien gardé de raconter à l'amant de Paula ce qui lui était arrivé. Il s'était borné à rechercher un moyen pour rentrer dans la place d'où il avait été si brutalement expulsé.

Ne le trouvant pas pour le moment, il se borna à rôder dans les environs et à se créer des alliances qui ne lui furent pas d'une grande utilité.

Il songeait toujours au jeune garçon qu'Alexis Médard avait traité d'une

aussi brutale façon à Sainte-Marguerite. Il s'étonna de ne pas l'apercevoir.

Il apprit que cet enfant était orphelin et qu'il demeurait tantôt chez une sœur de sa mère, qui habitait près d'Aix, tantôt chez M. Médard, qui était le frère de son père et son tuteur.

En ce moment il était chez sa tante maternelle, mais il ne devait pas tarder à être de retour.

Force fut à Comté d'attendre. En réalité, il se sentait aussi impatient que Félix tant il avait pris à cœur la réussite de cette affaire.

L'enfant fut enfin de retour, mais, comme il avait été malade, on l'envoya à la campagne de Sainte-Marguerite, au lieu de le garder à Marseille et de lui faire suivre les cours du lycée.

Comté jugea nécessaire de se rendre à Sainte-Marguerite. Il manœuvra de telle sorte qu'il parvint à faire la connaissance du jeune Étienne, ainsi se nommait le cousin d'Alexis Médard, et à provoquer de sa part quelques confidences sans exciter sa méfiance.

Néanmoins il n'avait pas encore atteint son but, il n'avait eu de lui aucun détail sur le vol, quand il eut l'idée de lui dire un jour :

— Je suis surpris que vous n'ayez pas de montre...

— On m'en avait promis une cependant...

— Qui cela ?... Votre oncle ?...

— Non, Alexis...

— Pourquoi ne vous l'a-t-il pas donnée?...

— Il préfère dépenser pour lui l'argent qu'elle lui coûterait... Et cependant... si je voulais...

— Si vous vouliez...

— Je pourrais lui causer des désagréments...

— Vous ne le faites pas sans doute parce qu'il est bon pour vous...

— Je vous ai déjà dit qu'il me frappait chaque fois qu'il en avait l'occasion...

— Je ne comprends pas alors que vous ne vous vengiez pas...

L'enfant secoua la tête d'un air sérieux.

— Si je parlais, il serait capable d'exécuter la menace qu'il m'a faite.

— Laquelle?...

— Il me tuerait !...

— Allons donc !...

— Il ne plaisantait pas le jour où, décidé à tout raconter à mes parents parce que je ne voyais pas venir ma montre, il me dit : « Si tu commets la moindre indiscrétion, si tu racontes ce que tu as vu, je te jure que tu ne parleras plus désormais... » Il était pâle en s'exprimant ainsi, sa voix tremblait de colère

— Diable! Diable!...

Le neveu de M. Médard avait, en racontant cela, une gravité qui n'était pas de son âge. Il avait dû être vivement impressionné.

— C'était donc bien terrible, dit Comté, ce que vous avez vu... Vous vous en exagérez l'importance!...

— Oh! non...

— Demain je vous porterai une montre et je vous indiquerai le moyen de la gagner sans rien risquer et sans vous exposer au ressentiment de votre cousin...

— Est-ce possible?...

— Vous verrez...

Les entrevues de Comté et d'Étienne avaient lieu dans une *pinède* où celui-ci allait sous prétexte de jouer.

Le jour suivant ils n'eurent garde, l'un et l'autre, de manquer au rendez-vous qu'ils s'étaient donné.

L'ancien policier sortit d'abord la montre qui était bien telle que l'enfant la rêvait. Celui-ci constata qu'elle avait un double cadran pour les secondes et paraissait marcher à merveille.

Le jeune garçon était comme charmé.

Comté mit en jeu toute sa diplomatie, déploya toute son habileté qui, ayant jadis arraché des aveux à de rusés coquins, devait finir par triompher de la résistance d'un enfant.

Il est vrai que la frayeur de son terrible cousin semblait arrêter les paroles sur les lèvres d'Étienne.

Néanmoins il finit par faire le récit de ce dont il avait été témoin, et la montre lui fut donnée.

Le policier ne s'était pas trompé. Il ne s'était pas égaré sur une fausse piste, et ce qu'il entendait était bien la justification de Félix et de Paula.

Le bel Alexis avait été surpris par Étienne au moment où, après avoir fracturé l'armoire de M. Médard, il dérobait la somme qu'elle renfermait.

Il fallait de l'argent à ce viveur pour satisfaire sa soif de plaisirs... Il n'avait pas hésité à voler son père, puis à laisser condamner deux innocents!

XCV

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Ernestine était rentrée à Marseille. Son intention avait été d'abord de n'y faire qu'un très court séjour pour vendre les meubles qu'elle possédait au moment de son arrestation, et réaliser quelque argent.

— Je n'ai pas fait ce que je voulais, pensait-elle, ce serait triste d'être pincée pour les bévues de Malvina... Dans quelle situation doit être celle-ci avec sa victime qui se promène dans les maisons garnies de Montpellier, malgré sa condamnation à perpétuité?... Quant à moi, il me faut filer à l'étranger.

Elle songeait à la Russie, dont elle avait entendu dire beaucoup de bien... Une de ses amies en était revenue chargée de roubles... Et cependant cette amie n'était pas jolie. Ce qui l'avait mise à la mode là-bas, c'était une invention originale... Comme elle avait la peau assez blanche, elle avait reçu les amoureux dans des draps de satin noir.

Ernestine se savait de l'imagination. Elle se disait qu'elle trouverait aussi quelque chose susceptible de lui valoir des succès auprès de ces « imbéciles » d'hommes...

A son arrivée même dans la cité phocéenne, elle tomba sur un de ses anciens amis qui se montra très empressé et annonça son retour à tous les viveurs de l'endroit.

Ernestine se vit tout de suite très recherchée. Ce qui aurait dû éloigner d'elle était précisément ce qui lui donnait de la vogue.

Les libertins trouvaient piquant de s'offrir cette femme qui sortait d'une maison centrale et racontait toute sorte d'anecdotes sur sa prison.

— Est-ce que le costume t'allait bien?...

— Avec mon bonnet et mes sabots, je ressemblais à une femme de la campagne !...

— Des sabots... Ça ne devait pas être commode pour *chahuter*...

— Je t'en réponds...

— N'importe, j'eusse voulu te voir comme ça.

— Merci !... Je préfère les robes de soie aux robes de droguet...

Les anciennes amies pestaient et la déchiraient à qui mieux mieux. Nini resta surtout pour les vexer.

Sur ces entrefaites, elle fit la connaissance à Marseille d'un jeune lieutenant de vaisseau à qui elle accorda ses faveurs.

— C'est étonnant, dit-elle, comme moi, une fille de marin, je vais toujours à la marine!

— Tu es fille de marin? lui demanda une de ses amies.

— Je te crois...

— Est-ce que ton père avait une barque pour le Château d'If?

— Tu sais bien, fit-elle dédaigneusement, que je ne suis pas née sur la Canebière...

Elle raffolait de son nouvel amant, à qui elle n'avait pas fait connaître son nom de famille.

— Es-tu gentil! lui disait-elle souvent, tu me rappelles quelqu'un dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

Elle ne mentait pas. Il ressemblait à Georges de Mersy.

Le lieutenant de vaisseau n'était que pour fort peu de temps à Marseille, où il avait sa famille. Il ne devait pas tarder à rejoindre à Toulon l'escadre, qui allait dans les mers de Chine.

La veille de son départ, Nini demanda au jeune homme de l'accompagner.

— En Chine?...

— Oh! pas aussi loin, jusqu'à Toulon seulement...

— Soit!... Je te ferai faire connaissance avec l'Amirale.

— La femme d'un amiral?...

— Comme tu y vas!...

— T'imagines-tu que ce serait la première fois?...

— En vérité?

— J'ai connu des amiraux, des amirales et même... et surtout des filles d'amiral!...

— Je ne dis pas...

Le lieutenant de vaisseau avait l'air assez incrédule, mais Ernestine n'insista pas.

— L'Amirale, dit le jeune homme, c'est tout simplement une personne charmante que l'on a nommée ainsi parce qu'elle a eu jadis des relations avec un des chefs de la flotte. Elle est très bien logée et donne de fort belles soirées auxquelles assistent tous ceux d'entre nous qui ne détestent pas de s'amuser quand ils sont à terre...

— On s'amuse donc chez elle?...

— Beaucoup quand on est garçon...

— Et quand, comme toi, on a une liaison?...

— On s'amuse moins, mais tu sais que je ne suis pas trop jaloux...

— C'est peut-être parce que tu ne m'aimes pas...

— Je t'adore au contraire... A côté de moi tu n'es qu'un petit glaçon...

— Bêta, va!...

Nini accompagna donc son amant à Toulon et fut conduite par lui à une fête de l'Amirale.

Il est à remarquer que, de même que le lieutenant de vaisseau ignorait à quelle famille elle appartenait, il ne savait pas qu'elle avait séjourné aussi récemment à Montpellier.

Le marin ne faisait pas partie du cercle des viveurs dont nous avons parlé.

Chez l'Amirale, les choses se passaient exactement comme dans le grand monde. A peine si un peu plus de laisser-aller trahissait le caractère interlope de la réunion.

L'officier de marine présenta solennellement Mme Ernestine, sa femme, à la maîtresse de la maison, et celle-ci remercia avec beaucoup d'amabilité la nouvelle venue.

L'Amirale n'avait pas plus de trente-cinq ans, bien que depuis plusieurs années elle s'en donnât vingt-huit. C'était une blonde un peu massive qui avait des épaules superbes. Elle les montrait, du reste, complaisamment, en toute occasion.

Elle avait eu un instant des vues sur l'ami de Nini et des pourparlers avaient même commencé, mais ils n'avaient pas abouti. Elle avait assez d'esprit pour rester bien avec ceux qui l'avaient aimée et avec ceux qui avaient failli l'aimer.

Ernestine ne lui déplut pas; elle lui prit le bras et fit avec elle un tour dans ses salons pour la renseigner sur les autres invitées.

Beaucoup d'entre elles ne portaient que des prénoms. Il y avait Mme Eugénie, Mlle Georgette, Mlle Amanda. Toutefois, plusieurs de ces dames avaient des noms assez ronflants. Nini eut quelque peine à croire à leur authenticité.

L'Amirale lui montra cependant Mme la comtesse d'A..., en lui affirmant qu'elle était l'épouse légitime du chef d'une des plus anciennes familles de Provence.

— Elle l'a quitté alors? fit naïvement Ernestine.

— Mais non.

L'Amirale voulut bien expliquer que Mme d'A... avait été très mal accueillie par les parents de son mari, à cause de son humble origine. Celui-ci l'avait en effet remarquée dans une antichambre.

— Comme elle n'a aucune relation dans le monde auquel elle devrait appartenir, ajouta-t-elle, elle ne dédaigne pas de fréquenter le nôtre. Du reste, elle n'est que de passage à Toulon. Elle m'a été présentée par Mme des Trois-Fours, avec qui elle est inséparable.....

Ernestine se fit désigner Mme des Trois-Fours, et elle eut de la peine à étouffer un violent éclat de rire.

— Qu'avez-vous?... demanda l'Amirale.

— Rien... rien...

Mme des Trois-Fours, c'était Adèle Penaud.

Nini et l'aventurière se tendirent la main sans se rappeler qu'elles n'avaient pas été très d'accord à la maison centrale.

— Tiens, vous vous connaissez? fit la maîtresse de la maison.

— Oui... oui... Nous nous sommes rencontrées à..... Baden-Baden.

— Il est inutile de parler ici de l'atelier des tricoteuses et du prétoire où nous nous sommes si maltraitées, dit un instant après Adèle à la Jacquet, que l'Amirale venait de laisser.

— Oui, oui... madame des Trois-Fours.

— N'est-ce pas qu'il est bien trouvé ce nom-là?... Il m'est venu en diligence... On voit avant d'arriver ici un village appelé Six-Fours..

— Vous lui en avez pris trois en passant?...

— Comme vous dites...

Elles rirent franchement, mais Mme d'A..... ne tarda pas à se montrer. On eût dit qu'elle était jalouse.

La Jacquet venait à peine de quitter Mme des Trois-Fours quand elle se trouva en présence d'un jeune homme debout devant une cheminée.

Elle pâlit et le jeune homme manifesta, lui aussi, une vive émotion.

C'était son frère!...

Ernestine s'éloigna précipitamment. Elle rencontra son amant, qui l'interrogea.

— Qu'as-tu?...

— Je me sens fatiguée, malade...

— Tu n'as rien de sérieux, au moins?

— Non, mais je voudrais partir...

— Partons!

Les deux amants rentrèrent à l'*Hôtel de la Marine*, où ils avaient une chambre.

C'était le lendemain que l'escadre devait appareiller. Nini passa une nuit fort agitée. Elle avait de sombres pressentiments et se rappelait que son frère lui avait dit :

— Ernestine, je te tuerai comme j'ai tué celui qui t'a enlevée!...

Elle était épouvantée de se sentir dans la même ville que lui, car elle le savait implacable.

A plusieurs reprises, elle avait écrit au meurtrier de Georges de Mersy pour le railler ou lui annoncer qu'elle descendait de plus en plus dans le bourbier de la honte, mais elle le croyait loin d'elle alors.

Elle ne l'eût pas bravé en face car il était sa seule frayeur... Elle avait fui devant lui lorsqu'il était venu à Paris pour la chercher.

Le hasard le lui faisait rencontrer pour la première fois depuis Londres. Pourrait-elle lui échapper de nouveau?...

Le matin elle tremblait comme une feuille au moment de ses adieux avec son amant. Celui-ci attribua à la douleur de le voir s'éloigner ce qui était chez elle une sensation nerveuse inexplicable...

— Allons, mon petit rat, lui dit-il, ne te chagrine pas... Nous nous reverrons et je t'aimerai bien si tu ne m'as pas été trop infidèle. . Tu vas rentrer à Marseille, n'est-ce pas?...

— Tu peux y compter, va!..

— C'est bien... Et maintenant... le temps presse... Adieu!...

Il n'avait pas voulu qu'elle assistât au départ de l'escadre, et elle, qui en avait parlé d'abord, n'avait plus rien dit depuis qu'elle savait son frère à Toulon.

Elle se mit cependant à la fenêtre de l'hôtel pour voir s'éloigner son amant. Après lui avoir envoyé de la main un dernier baiser, elle referma la fenêtre. Ernestine poussa un cri... Son frère avait pénétré dans la chambre sans qu'elle l'entendît. Il portait son costume d'officier de marine.

— Que me voulez-vous, que me voulez-vous? dit-elle précipitamment.

— Vous vous en doutez bien...

— Vous ne pouvez avoir que de mauvais desseins, et c'est pour ce motif que vous avez attendu que je sois seule, sans défense... Vous êtes un lâche!...

Il pâlit, mais il se contint.

— Vos injures ne sauraient m'atteindre... D'ailleurs, vous savez que je ne crains pas de me battre avec un homme...

— Vous faites allusion à votre duel avec Georges de Mersy... Je ne vous conseille pas de vous vanter... Il était déjà fatigué de sa lutte avec l'amiral quand vous avez croisé le fer avec lui et vous l'avez tué... Ça a été un assassinat...

— Misérable!...

— C'est votre crime qui m'a faite ce que je suis... C'est pour me venger que j'ai traîné dans la boue votre nom... Vous avez beau gagner des galons, des épaulettes, la croix d'honneur... Vous n'en serez pas moins le frère de la Jacquet, une prostituée et une voleuse. .

— N'êtes-vous pas autre chose encore?

— Quoi donc?...

— Je ne vous parlerai pas des infortunés que votre fatal amour a conduits au désespoir, au suicide, au poteau d'exécution. Notre père n'est-il pas mort de douleur, ainsi que notre mère?

— Ma mère!...

— Elle n'a pas survécu à son époux et elle l'a suivi dans la tombe pendant que vous étiez à Montpellier.

Ernestine était vivement émue par le nouveau malheur que son frère lui annonçait.

— Ma mère! répéta-t-elle.

— Vous voyez quelle ignoble créature vous êtes...

— Je le répète, c'est vous qui êtes cause de tout...

— Je sais qu'une chose vous console... C'est que vous pensez que des méfaits du genre des vôtres ne tombent pas sous le coup de la loi... Vous espérez rester impunie... Vous vous trompez... L'heure du châtiment sonnera bientôt...



Ernestine tomba comme foudroyée. (P. 899.)

Elle se redressa.

— Vous me menacez !...

— Nullement... Je vous prédis votre sort...

— Si vous me touchez, je crierai... J'appellerai au secours...

— C'est vous qui serez perdue...

— Comment?...

— Je dirai qui vous êtes et l'on vous arrêtera.

— Moi !...

— Oui, vous, la détenue qui la veille de son départ de la maison centrale a été complice de l'assassinat d'une de ses compagnes de captivité... Vous vouliez aussi tuer la sœur Marie-Louise, qui s'appelle de son véritable nom Simonne de Miran.

— Ah !

Ernestine était terrifiée.

— Comment savez-vous?...

L'officier de marine tira un journal.

— Tenez, lisez... Il est de ce matin, et c'est le hasard qui l'a placé sous mes yeux.

Nini, éperdue, jeta un coup d'œil sur le journal.

L'inspecteur de la maison centrale n'avait pas dû être étranger à la rédaction de l'article que l'on reproduisait d'après une feuille de Montpellier, car il était dit que c'était grâce au zèle de ce fonctionnaire que le crime de Malvina avait été découvert. Celle-ci venait de faire des aveux complets desquels il résultait qu'elle avait été aidée par une fille Jacquet, aujourd'hui libérée, qui avait projeté elle-même de donner la mort à une religieuse nommée Marie-Louise. On ajoutait que, si la fille Jacquet n'était pas encore arrêtée, elle ne tarderait pas à l'être.

Ernestine était verdâtre. Ses jambes se dérobaient sous elle. Elle fut obligée de se cramponner à un meuble pour ne pas tomber.

— Si vous étiez restée à Marseille, vous seriez déjà entre les mains de la justice, mais elle ne peut pas tarder à être sur vos traces...

Il semblait à Nini que tout s'écroulait autour d'elle.

— Je suis bien perdue, murmura-t-elle.

— Vous voyez, lui dit son frère, que je ne vous trompais pas en vous annonçant que vos victimes seaaient vengées... Votre culpabilité sera trop aisément démontrée pour que vous échappiez à l'échafaud ou à la prison perpétuelle.

— Je ne veux pas, je ne veux pas...

— Vous ne m'avez épargné aucune honte, mais du moins je ne vous verrai plus exerçant votre infâme profession de courtisane... Le supplice que j'endure aura une fin...

Elle ne l'écoutait pas et elle murmurait comme abîmée :

— La guillotine ou la maison centrale, toujours, toujours!... Cela ne se peut... Fuir ! Fuir!... oui... mais comment?. .

— Votre signalement est donné partout...

— Je me déguiserai... Aidez-moi et je vous jure que vous n'entendrez plus parler de votre sœur.

— Vous prêter mon appui, jamais!... D'ailleurs, il serait trop tard... Entendez...

Il y avait en effet un bruit inaccoutumé dans l'escalier... On se dirigeait vers la chambre. L'officier alla fermer rapidement la porte...

— Que faites-vous? demanda Ernestine.

Il ne répondit pas. Au même instant, on frappait.

— Au nom de la loi, ouvrez.

Le marin saisit sa sœur par le poignet.

— Vous entendez, fit-il d'une voix brève et sifflante. Je ne vous ai pas trompée... On vient vous prendre... Demain la cour d'assises vous frapperait impitoyablement... J'ai prévu le cas où vous ne seriez pas tout à fait vile, où notre sang s'éveillerait un peu en vous... J'ai apporté du poison... Le voulez-vous?...

Elle releva la tête et le regarda d'une étrange manière. Puis elle répéta :

— Du poison!

— Oui...

On entendait de nouveau :

— Au nom de la loi, ouvrez!...

— Donnez, dit-elle.

Il lui tendit le flacon et recula d'un pas.

On essayait pendant ce temps-là d'enfoncer la porte, qui ne résistait que faiblement aux efforts.

L'officier eut un geste impératif et soudain elle approcha le poison de sa bouche. Sa résolution était prise; elle but avec une sorte d'avidité sauvage.

Presque aussitôt la porte céda.

Ernestine tomba comme foudroyée.

XCVI

UN RAYON D'ESPÉRANCE

M. Comté, ayant la preuve de l'innocence de Paula et de Félix, s'empressa de faire part de ce qui avait eu lieu au parquet de Marseille.

Celui-ci accueillit de mauvaise grâce cette révélation. On demanda presque à l'ancien chef de la sûreté de quoi il s'était mêlé. Néanmoins il fallut que l'on procédât à une enquête.

Un fils ne pouvant être poursuivi pour avoir volé son père, Alexis Médard échappait à la loi. Il avait d'ailleurs essayé de nier et d'accueillir d'un air hautain

les accusations de son cousin Etienne, prétendant que cet enfant lui en voulait pour les corrections qu'il lui avait infligées.

— Je n'avais aucun besoin d'argent, dit-il... Que serait devenue la somme que l'on prétend que j'aurais dérobée ?

M. Comté fut obligé de fournir la preuve que le jeune homme avait contracté des emprunts usuraires et menait une existence de débauché.

Il sut quel était le nom de la maîtresse d'Alexis au moment où il avait forcé l'armoire de son père. Il se trouva que cette femme, qui avait beaucoup exigé de lui parce qu'alors elle jouait et perdait, n'était autre que Nini.

Décidément cette créature portait bien malheur à tous ses amants. Le fils Médard n'échappait pas plus à la loi commune que le lieutenant de vaisseau que nous avons vu partir et qui périt peu de temps après dans le naufrage de son navire.

Le fils du confectionneur continua à ne pas faire d'aveux, mais la justice était maintenant convaincue.

Si Ernestine eût vécu, peut-être l'eût-on poursuivie pour complicité, car, dans les vols commis par un fils chez son père, une femme chez son mari et *vice versa*, la loi, qui épargne les auteurs principaux, veut du moins que les complices aient des comptes à lui rendre.

Mais Ernestine était morte. Son cadavre avait été trouvé dans une chambre de l'*Hôtel de la Marine*, à Toulon, et l'enquête avait établi qu'elle s'était empoisonnée avec de l'acide prussique.

Les innocents que la justice avait flétris n'eurent pas la première satisfaction de voir condamner les vrais coupables.

Paula ne fut graciée qu'après de longues démarches. Quant à la revision de leur procès, les deux amants l'attendirent bien plus longtemps encore. Il est si difficile aux juges de reconnaître leur erreur.

Ils étaient déjà mariés lorsqu'il fut solennellement proclamé qu'ils avaient été injustement flétris. Félix avait réussi à vaincre les résistances de celle qui avait souffert comme lui et que le malheur et l'amour avaient refaite honnête femme.

Les jeunes gens ne savaient comment exprimer leur reconnaissance à M. Comté, mais celui-ci était déjà assez content d'avoir prouvé que ses successeurs n'avaient pas son habileté. Le fidèle Pomponne et lui se réjouirent longtemps dans le petit café du Cours.

Le confectionneur, qui était un brave homme, avait offert une place à Félix dans sa maison pour essayer de le dédommager autant que possible du préjudice que lui avait causé la conduite de son fils, mais il refusa. Grâce encore à M. Comté, il avait pu trouver une position de comptable assez avantageuse.

Le jour même où Paula quittait la maison centrale, Malvina comparaissait

devant la cour d'assises de l'Hérault et était condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

Pendant l'instruction, elle avait simulé la folie, mais l'examen médical avait prouvé qu'elle jouait la comédie.

Tout crime commis dans une maison centrale doit être expié, d'après les usages établis, dans l'établissement où il a été commis. Une loi récente a même consacré ce principe.

Néanmoins il y avait un danger réel à ce que Malvina pût se rencontrer avec Clémentine. Elle fut donc envoyée à Clermont, où la règle est la même qu'à Montpellier, sauf quelques légers détails.

Vers cette époque, Marie-Louise fut rappelée par la maison-mère des religieuses de Saint-Joseph. Le bruit courut qu'elle avait manifesté l'intention de changer le voile bleu des gardiennes de prisons pour le voile blanc des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Nous saurons plus tard ce qu'il y avait de fondé dans ce bruit.

La sœur Saint-Pierre attendait impatiemment la fin de ses vœux, quand soudain le beau Gérard donna sa démission et disparut. Il avait trouvé mieux que la revêche infirmière qui crut devoir rester dans son ordre. Personne ne se félicita de cette décision, car elle fut plus désagréable et plus méchante que jamais.

Elle avait toutefois quelques égards pour Clémentine et pour sa mère, car celles-ci eussent pu la dénoncer. N'avait-elle pas favorisé leur fuite? N'avait-elle pas ouvert la porte du chemin de ronde par laquelle les deux femmes étaient sorties?

Clémentine ne se servit pas de ce secret, mais il est permis de croire que Miette en profita pour obtenir quelques douceurs.

Nous avons assisté à plusieurs scènes de la captivité de Mme Lafarge, cette femme que la justice a déclarée coupable d'empoisonnement, mais que tant de personnes ont crue innocente.

Elle était entrée dans la maison centrale de Montpellier le 11 octobre 1841. En 1848 elle y était encore. On sait qu'elle avait déjà failli mourir. Son état était devenu si alarmant, que l'on dut charger quatre professeurs de la Faculté de médecine de la visiter et de signer une consultation.

Ils conclurent à la mise en liberté; c'était, selon eux, la seule chance de guérison. La consultation fut considérée comme non avenue.

La translation dans une maison de santé ne fut accordée que le 21 février 1851. Mme Lafarge partit pour Saint-Remy, où des soins intelligents parvinrent à prolonger quelque temps cette existence qui s'éteignait. M. Collard, son oncle, ayant adressé une nouvelle supplique au président de la République, Louis-Napoléon accorda sa grâce le 1er juin 1852.

Marie Capelle se retrouvait libre, mais condamnée à mort par un arrêt plus irrévocable que celui des hommes. Elle vécut encore quelques mois, si amoindrie lentement cela peut s'appeler vivre. Elle rendit le dernier soupir aux eaux d'Ussat.

Ainsi que nous l'avons dit, Clémentine Barbe et sa mère étaient entrées à la maison centrale le 3 septembre 1843. Elles y étaient, par conséquent, depuis près de dix ans, lorsqu'un décret du 27 mars 1852 vint opérer la transformation complète de nos bagnes.

Ce décret portait que les individus des deux sexes condamnés aux travaux forcés à perpétuité ou à temps pourraient être transportés à Cayenne.

Le bruit courut dans les maisons centrales de femmes qu'un certain nombre d'entre elles seraient peut-être appelées à aller sur une terre lointaine pour y contracter mariage et y trouver presque la liberté.

Ce bruit arriva-t-il jusqu'aux oreilles de Clémentine, qui n'était guère sortie de l'état presque machinal dans lequel nous l'avons vue après sa seconde arrestation ?

Un rayon d'espérance luit-il alors pour cette âme flétrie? Vit-elle dans ses rêves, comme beaucoup de détenues, les blanches voiles du navire qui l'emportait vers la Guyane?...

XCVII

LA SALLE N° 3

Le 25 avril 1853, le transport l'*Allier* devait quitter le port de Toulon avec 182 forçats.

Dès la veille, il y avait eu au bagne un grand mouvement. Le commissaire avait donné lecture de la liste des condamnés qui étaient appelés à partir pour Cayenne, et immédiatement ces malheureux étaient entrés dans la salle d'attente n° 3.

On les y avait débarrassés de la chaîne, mais on leur avait laissé la manille, anneau auquel la chaîne s'attache.

Les forçats passèrent la nuit dans cette salle qui n'avait pas de lit de camp et où ils durent dormir comme ils purent : mais, du moins, il leur fut permis de causer tout à leur aise et même de chanter.

On laissait une sorte de liberté relative à ceux qui allaient partir pour la Guyane et ne plus en revenir pour la plupart, car le texte de l'article 6 du décret du 27 mars 1852 sur la transportation était formel.

Il portait que tout individu condamné à moins de huit années de travaux

forcés était tenu, à l'expiration de sa peine, de résider à la Guyane pendant un temps égal à la durée de sa condamnation.

Si la peine était de huit années ou au delà, il était obligé de résider dans la colonie pendant toute sa vie.

La grâce elle-même ne pouvait dispenser de l'obligation de la résidence, à moins d'une disposition spéciale des lettres par lesquelles elle était accordée.

C'était donc pour toujours que presque tous ces hommes quittaient le pays où ils étaient nés et où ils avaient commis leurs crimes.

Plusieurs d'entre eux étaient fort tristes, mais beaucoup paraissaient résignés. Il y en avait même qui ne dissimulaient pas leur satisfaction de voir s'ouvrir devant eux les portes du bagne, de faire un voyage en mer, de se rendre dans une contrée qu'ils ne connaissaient pas et où ils ne pouvaient manquer d'être mieux qu'à Toulon.

A un de ceux qui exprimaient tout haut cette opinion, un forçat, qui écoutait depuis un moment sans rien dire, adressa soudain la parole.

— Il y a des gens, fit-il d'une voix rude, qui parlent sans réfléchir...

— Pourquoi?... Pourquoi?...

— Parce que tu ne sais pas ce que c'est que Cayenne?

— Et toi, le sais-tu?...

— Oui...

— Eh bien alors, dis-le...

— C'est un des endroits les plus dangereux de la terre à cause de la dysenterie et de la fièvre jaune qui y règnent six mois de l'année, pendant la sécheresse. Le vent du Sud, qui a passé sur les bois et les marais qui sont immenses, vous apporte un air chargé de miasmes, de matières en fermentation qu'on respire et qui vous empoisonnent... Les gens nés dans le pays y sont faits, mais les Européens la gobent!...

Le forçat qui se félicitait de partir pour la Guyane eut un frémissement.

— Tu n'es pas rassurant, toi!...

— Ton sort se décidera du reste la première année. Les gens solides ont des chances; ceux qui meurent le plus vite sont ceux qui sont faibles de poitrine, qui ont trop fait la noce, ou aussi ceux qui ont trop de sang... Toi, par exemple, tu es sûr de ton affaire; tu n'as pas l'air solide du tout... Tu es appelé à vite crever...

La galerie se mit à rire.

— Tu te moques de moi, dit celui qui était l'objet de cette hilarité.

— Je n'y manquerais pas si cela me faisait plaisir...

— Penses-tu que je le supporterais? ..

— Allons donc!...

Le forçat qui venait de donner des renseignements sur le pays pour

lequel on allait partir tourna majestueusement le dos à son interlocuteur, qui n'osa pas répliquer.

Celui-ci compara sa taille débile à la tournure athlétique de l'homme avec lequel il avait affaire.

Cet homme, connu dans le bagne de Toulon sous le nom de Donne-la-Mort, était un ancien marin. Il avait commis plusieurs assassinats et on s'était étonné que le jury devant lequel il avait comparu se fût contenté de le condamner aux travaux forcés à perpétuité.

Donne-la-Mort se pencha vers un individu qui paraissait, du reste, assez bien avec lui :

— Gérard, à la Guyane on a une chance...

— Laquelle?

— La surveillance est moins grande et l'on peut avoir l'espérance de s'évader...

— Ah!...

Gérard regarda Donne-la-Mort dans le blanc des yeux.

— Tu essayerais?

— Penses-tu que je veuille subir entièrement ma.peine?...

— Ce serait d'autant moins commode qu'elle est un peu longue.....

— Toute la vie!...

— Et moi aussi!... Scélérats de juges!...

— Moi, je ne me plains pas trop des miens... Ils eussent pu faire mieux ou plus mal...

— Plus mal, c'eût été la guillotine!

Donne-la-Mort eut un geste d'insouciance :

— Qui sait si ce n'eût pas été mieux !

— Je ne dis pas ça, moi...

— C'est que probablement tu n'as pas de remords...

— Des remords...

— Tu ne vois jamais la nuit tes victimes te demandant grâce, te suppliant de ne pas les frapper...

— Je n'ai frappé personne...

— Oui, mais tu as versé du poison, Gérard...

— Ce n'est pas vrai...

— Tu t'imagines être encore devant le jury, que tes dénégations n'ont, du reste, pas convaincu... Quant à moi, mon petit, je suis encore plus difficile à tromper... Je n'ai qu'à te regarder dans les yeux pour comprendre que tu es coupable...

Gérard essaya de plaisanter...



L'*Allier* attendait en rade sa cargaison. (P. 910.)

— Tu devrais être plutôt devant un tribunal à faire le *gerbier* (juge) qu'ici à m'*esbrouffer*.

Donne-la-Mort n'insista pas.

Ainsi que nous l'avons dit, c'était un homme de haute taille, aux traits accentués, aux manières brusques. Son véritable nom était Pierre Maillotte.

Il avait été matelot sur un navire de l'État, et c'était même un assez bon

sujet lorsqu'un jour il avait jeté à la mer un de ses chefs qui le rudoyait.

La scène se passait à Toulon ; il avait pris la fuite et avait réussi à passer la frontière d'Italie.

Le chef s'était noyé, malheureusement pour lui et malheureusement pour le matelot, dont l'extradition fut demandée et accordée.

Pierre Maillone, arrêté à Gênes, fut reconduit à la frontière française pour y être livré, mais il put réussir à échapper à ses gardes et à se jeter dans la forêt de l'Estérel.

Comme il fallait vivre, le déserteur se fit bandit et appela à lui le concours d'un certain nombre de vagabonds. Il arrêta des diligences, il pilla des fermes.

Donne-la-Mort renouvela les exploits de Gaspard de Besse, dont les habitants de ces contrées n'ont pas perdu le souvenir.

Mais Gaspard de Besse, qui opérait à une époque plus favorable que celle de Pierre Maillone, avait pu résister longtemps à la maréchaussée. Le nouveau chef de brigands fut bientôt pris par les gendarmes et obligé de rendre des comptes à la cour d'assises du Var et au conseil de guerre siégeant à Toulon.

Devant le conseil de guerre, il eut la chance inouïe d'être acquitté. Des témoins établirent qu'il avait été provoqué par un officier brutal et qu'il avait agi, en quelque sorte, dans le cas de légitime défense.

Devant la cour d'assises, quelques actions généreuses plaidèrent en faveur de Pierre Maillone qui, ayant arrêté de pauvres diables, les avait laissés partir sans les dépouiller, en défendant à ses hommes de leur faire le moindre mal.

Un éloquent défenseur se servit de l'acquittement prononcé par le conseil de guerre pour montrer son client injustement poursuivi par la société, traqué comme une bête fauve, et obligé de demander à la force et à la violence les ressources qu'on lui refusait autrement.

Bref, des circonstances atténuantes furent accordées à Pierre Maillone, que nous venons de voir dans la salle n° 3, à la veille d'être embarqué pour Cayenne.

Son camarade Gérard était une de nos anciennes connaissances. On se rappelle le gardien de la maison centrale qui avait su se faire aimer de la sœur Saint-Pierre. C'est cet homme que nous retrouvons sous la casaque du forçat.

L'infirmière avait été désolée quand son bel amoureux lui avait préféré une rivale. Il n'y avait pas de quoi, car Gérard n'avait cherché en la courtisant qu'à faire une affaire. Il s'était retiré parce que nous l'avons dit, il s'était imaginé trouver mieux.

Gérard s'était, en effet, marié à une veuve qui lui avait apporté une fortune assez considérable, mais que tourmentait une féroce jalousie.

Cette femme lui rendait l'existence si insupportable que, autant pour se débarrasser d'elle que pour en hériter, il eut l'idée de lui faire absorber une certaine quantité d'arsenic.

Mal en prit à l'ancien gardien, car la veuve avait des parents. Ceux-ci, qui avaient vu son mariage d'un très mauvais œil, s'empressèrent de mettre en circulation des bruits d'empoisonnement.

Gérard fut arrêté et l'autopsie prouva que les soupçons étaient fondés.

Ce fut en vain qu'il protesta de son innocence, il ne réussit qu'à échapper à l'échafaud. On l'envoya au bagne de Toulon, où il fut accouplé à Donne-la-Mort et où il porta, comme lui, le bonnet des condamnés à vie.

Les autres misérables, entassés dans la salle n° 3, ne méritent guère de fixer l'attention. Sur la plupart de ces visages flétris se voient les stigmates des passions les plus dégradantes.

Au bagne, il y a des hommes de tout âge, appartenant à toutes les conditions sociales, mais que l'infâme livrée confond.

Les regards sont hypocrites ou audacieux, pleins d'effronterie ou de basse humilité. Le vice qui se montre vaut encore peut-être mieux que le vice qui se dérobe. Les bouches ont souvent un rictus de damné.

On n'entend que blasphèmes, expressions immondes. Dans l'argot de la chiourme, il existe plusieurs mots qui signifient assassiner et un grand nombre pour désigner toutes les manières de voler.

Comme Gérard, beaucoup de forçats se disent victimes d'erreurs judiciaires. Ils racontent alors des histoires invraisemblables.

On citait, à Toulon, un vieillard à cheveux blancs condamné à mort pour assassinat à Grenoble, le 5 décembre 1835, et dont la peine avait été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. La loi sur la transportation n'ayant pas eu d'effet rétroactif, il était resté au bagne et en était devenu le doyen.

Le récit qu'il débitait sur les motifs de sa condamnation était bizarre.

— Il y avait eu, disait-il, un homicide. J'étais cité comme témoin, et pourtant je ne savais rien de l'affaire. Naturellement, je n'ai pu nommer le coupable. Alors on m'a condamné comme si c'était moi.

A côté de Gérard et de Donne-la-Mort se trouvait un forçat assez beau garçon et qui devait être arrivé récemment au bagne.

Il avait écouté avec beaucoup d'attention les terribles renseignements de Donne-la-Mort sur la Guyane et en avait paru très impressionné.

Cet individu profita de la première occasion pour adresser la parole à l'ancien marin.

— Est-ce sérieux ce que vous avez raconté tout à l'heure sur la Guyane ?

— Ça te tourmente ?

— Je mentirais si je prétendais que cela m'a fait plaisir...

— Tu étais de ceux qui se figurent que là-bas les forçats, bien nourris, bien habillés, n'ont pas autre chose à faire qu'à en conter à des femmes sauvages dont le costume est à peu près celui de notre mère Eve.

— Je n'étais pas assez naïf pour croire cela...

— Eh bien, alors?...

— Si vous avez dit vrai, beaucoup d'entre nous s'en vont à la mort.

— De la crapule de moins à nourrir... Le gouvernement fera des économies...

— Je comprends qu'il soit maître de l'existence de ceux qui sont pour la vie... mais... les autres... ceux qui ont demandé à partir... qui ont cru...

— Tu prêches pour ton saint, toi !... Je vois, en effet, que tu n'es condamné qu'à temps... Pour combien en as-tu?...

— Pour six ans...

— Et qu'as-tu fait?...

— Presque rien...

— Ce n'est pas cependant comme récompense nationale qu'on t'a envoyé ici.

— Une signature maladroite...

— J'entends, dit Gérard qui s'était approché, tu as commis un faux.

— Oui... ou du moins on l'a prétendu...

— Une peccadille !... Et quel est le jury qui t'a reconnu coupable?...

— Le jury des Bouches-du-Rhône.

— Ça ne m'étonne pas, fit dédaigneusement Pierre Maillone, un jury d'épiciers de Marseille... Tu es donc de ce pays-là?...

— J'en suis, murmura le faussaire...

— Et quelle profession exerçais-tu?...

— J'étais chez un notaire.

— Ah!...

— Mon pauvre vieux, tu peux faire tes adieux à la Canebière, tu ne la reverras plus!...

Le faussaire baissa la tête d'un air consterné.

Ce forçat nous est, du reste, aussi connu que Gérard. Ce fut lui que Comté, l'habile policier, convainquit d'être l'auteur du vol pour lequel Félix et Paula avaient été condamnés à la réclusion.

Alexis Médard, après avoir ruiné son père, après l'avoir fait mourir de douleur, avait fini par trouver le juste châtiment de ses crimes.

Vers le soir, on apporta aux forçats leur nourriture. Elle consistait en *gourganes*, fèves sèches, cuites dans l'eau salée avec du beurre ou de la graisse.

Un seau contenait la ration de cinq hommes.

Gérard, Maillone et Alexis Médard étaient au même seau ainsi qu'un forçat loustic, qui se mit à vanter toutes les délicatesses de cette cuisine.

— Ma parole de *grinche* (voleur), je n'ai jamais été aussi bien servi... C'est presque aussi bon que la soupe de cailloux...

— Est-ce que tu en as goûté?

— J'en ai mangé une fois avec ma *largue* (maîtresse).

— Par exemple !

— Elle fit bouillir l'eau, moi j'y mis trois ou quatre grosses pierres et cinq ou six tranches de *larton savonné* (pain blanc). C'était exquis !...

— Je te crois sans peine...

— Dame, à cette époque-là, Louisette et moi nous n'avions pas beaucoup d'*œils-de-perdrix*...

— Vous étiez heureux, car les œils-de-perdrix c'est gênant...

— Ah ! ah !..

Tout le monde se mit à rire.

Pour apprécier toute la saveur du jeu de mots que venait de faire Maillone, il faut savoir que l'on appelle dans l'argot du bagne les pièces de vingt francs des *œils-de-perdrix*.

On supprima, ce jour-là, la *carte* aux forçats enfermés dans la salle n° 3.

La *carte*, c'est la ration de quarante-huit centilitres de vin. Elle ne leur est donnée que lorsqu'ils travaillent.

Pas de travail, pas de vin, ainsi le veut le règlement.

Le lendemain matin on procéda à l'embarquement. On obligea les forçats à se déshabiller, et ce fut littéralement nu que chacun d'eux sortit de la salle à l'appel de son numéro d'ordre.

XCVIII

LA TRAVERSÉE

La nudité exigée des forçats qui vont s'embarquer a pour but de les empêcher de cacher le moindre objet dont ils pourraient, pendant la traversée, se servir pour tenter une évasion.

Ils défilent devant les gardes-chiourme et les gendarmes qui vont être chargés de leur surveillance. Ceux-ci se livrent à un examen des plus minutieux.

Du reste, les condamnés quittent à ce moment la livrée du bagne. On leur remet, pour se vêtir, une chemise, un pantalon gris, une vareuse, un bonnet de laine grise et une paire de souliers.

Lorsqu'ils sont complètement habillés, ils reçoivent un petit paquet contenant un vêtement de rechange et ils vont prendre rang sur le quai, devant les embarcations destinées à les transporter au navire en partance.

Cette transformation dura à peu près deux heures pour les cent quatre-vingt-deux forçats que l'*Allier* devait recevoir.

On les fit descendre par escouade de vingt dans les chalands qui se mirent immédiatement en marche. Des gendarmes, le pistolet au poing, veillaient dans chaque canot.

Une illustration du crime, le forçat Poncet, qui a bien voulu écrire ses Mémoires, prétend que ses compagnons chantaient pendant le trajet du quai au navire :

« A bord! à bord! esclaves de la Guyane! Arrête!... arrête, navire élancé!... Ce n'est pas Dieu qui te pousse là-bas

« Voyez donc tous ces meurtriers qui, dans ce transport affreux, laissent derrière eux un père, une mère, des frères, des sœurs, des enfants!...

« Arrête! arrête, navire élancé!... Ce n'est pas Dieu qui te pousse là-bas.

« Laisse donc les enfants de la France dans leur patrie, sans les conduire sur une terre étrangère. Ce sont des chrétiens et des soldats; quoiqu'ils soient abandonnés par la société, ils veulent rester pour défendre leur pays et leur drapeau.

« Arrête! arrête, navire élancé!... Ce n'est pas Dieu qui te pousse là-bas!... A bord! à bord! esclaves de la Guyane! »

Certes, voilà des sentiments bien poétiques. Poncet était, du reste, un affreux gredin. Après avoir réussi à s'évader de Cayenne, il rentra en France et y commit un nouvel assassinat qui lui valut de monter sur l'échafaud à Versailles, le jeudi 10 février 1866. On voit si la justice a raison d'éloigner de leur patrie de pareils soldats.

L'*Allier*, qui était une corvette, attendait donc en rade sa cargaison. Elle ne tarda pas à arriver. On fit monter les forçats sur le pont couvert de gardiens.

On les fouilla encore avec soin dans la crainte que, pendant l'embarquement, ils eussent réussi à dissimuler quelque objet, puis on les installa, à bâbord et à tribord, dans les batteries dont on avait enlevé l'artillerie et grillé les sabords.

Ces batteries, disposées en galeries, étaient séparées en deux et garnies dans toute leur hauteur et leur longueur de barreaux de fer.

Par ces dispositions, on pouvait avoir continuellement l'œil sur les faits et gestes des condamnés.

Les tentatives de révolte auraient été d'autant plus vite réprimées que les armes des gardiens étaient toujours chargées.

Alexis Ménard et Gérard furent, en pénétrant dans l'entrepont, désagréablement surpris de voir l'endroit où allait s'effectuer le voyage.

Cette prison, longue et étroite, éclairée par des fenêtres carrées aux trois quarts fermées, qui ne donnaient guère plus de lumière que celles d'un cachot,

cet air lourd et immobile, l'odeur particulière de la mer et du goudron firent sur eux une vive impression.

Maillone dit en riant :

— Ça me connaît tout cela!... Nous serons *chouette* ici. Bien heureux que l'on ne nous ait pas mis à fond de cale, mais ça viendra pour ceux qui feront les malins.

De tous côtés, des jurons retentissaient. Les forçats se disputaient les places...

Un gardien fut obligé de pénétrer dans une des cages pour mettre le holà. Il avait une cravache à la main. On eût dit un dompteur au milieu de bêtes féroces.

Quand toutes les cages furent pleines, quand tous les sinistres passagers furent embarqués, un coup de sifflet se fit entendre.

Les sabords s'ouvrirent et les rayons d'un soleil brillant inondèrent la salle. Chacun se précipita vers les ouvertures grillées pour voir au dehors.

On était en avril. L'air était encore assez vif, mais le ciel très clair.

Quel spectacle magique s'offrit aux regards des transportés !

Une mer calme comme un miroir, la ville assise sur le rivage avec ses grands ateliers, ses immenses arsenaux, le bruit de ses machines, le son de ses cloches qui chantaient joyeusement l'Angelus de midi.

Parmi ces misérables au cœur bronzé, il y en eut de vivement émus, car ils allaient quitter à jamais ce beau pays pour la terre de l'expiation et du châtiment.

Maillone, qui n'en était pas à sa première traversée, dit philosophiquement :

— Mes amis, ça c'était le paradis. Au premier roulis, vous verrez qu'ici nous sommes en purgatoire... A Cayenne nous serons en enfer...

Au même instant, les forçats sentirent le vaisseau trembler. Les matelots virèrent en cadence au cabestan, l'ancre monta peu à peu au flanc du navire, la mer frappée par l'hélice se couvrit d'écume et l'*Allier*, tournant lentement sur lui-même, se pencha en avant et creusa, sous sa proue tournée vers la haute mer, les vagues de la Méditerranée.

— Adieu la côte, vogue la galère! cria encore Maillone qui seul avait la force de plaisanter.

Gérard lui dit d'une voix éraillée :

— Tais-toi!

— Pourquoi veux-tu m'empêcher de *jaspiner?*

— Parce que ça nous ennuie tous de penser que nous allons *crever* là-bas.

— T'as donc oublié ce dont je te parlais hier.....

— Qui sait si ça réussira?...

— Ça, mon petit, ce sera à nos risques et périls!

Alexis Médard n'était pas sans éprouver quelque émotion. Peut-être songeait-il qu'il ne lui eût pas été difficile de rester honnête. Il avait eu des parents qui l'adoraient, un père qui s'était sacrifié pour lui. On ne lui avait donné que d'excellents principes et cependant il avait suivi la voie qui mène au bagne.

Avant son départ pour Toulon, sa mère était venue le voir à la prison d'Aix. Il s'était montré assez insensible... Pourquoi, à ce moment, le visage de la pauvre femme lui apparaissait-il? Pourquoi songeait-il à la douleur, aux larmes de celle qui lui avait donné le jour?

Il se rappela ses douces caresses quand il était enfant, et il murmura :

— Je ne la verrai plus!...

Il voulut jeter un dernier regard vers Toulon, mais soudain les sabords retombèrent avec bruit.

— Aussi c'est fini! dit l'ancien marin.

Les forçats ne tardèrent pas à comprendre pourquoi Maillone avait parlé de purgatoire.

Le temps d'abord admirable avait changé.

La corvette eut à essuyer une série de grains. Elle avançait péniblement en secouant d'une manière affreuse sa cargaison humaine.

La plupart des forçats avaient le mal de mer.

Ils n'avaient pour deux qu'un hamac où chacun se couchait alternativement.

Le malheureux qui était sur le plancher, au milieu des déjections et des immondices, souffrait surtout. Malgré les précautions que l'on prenait pour renouveler l'air, l'odeur était insupportable.

Gérard, quoique malade, eut assez de chance. Maillone, habitué à naviguer, était aussi bien portant que sur terre. Il céda presque tout le temps sa couche à son compagnon de chaîne.

Alexis Médard, également atteint du mal de mer, fut moins heureux. Il partageait son hamac avec une véritable brute qui s'y installa et ne voulut plus en bouger.

Enfin le temps fut moins mauvais.

On put faire chaque jour monter les passagers sur le pont, cinquante par cinquante, pendant une heure.

L'état de santé général devint meilleur.

Maillone s'en plaignit :

— Je m'étais habitué à de copieuses rations... Ça m'embête que ces lascars recommencent à avoir appétit...

La discipline n'avait cessé d'être très rude. La moindre infraction au règlement était sévèrement punie par le retranchement de nourriture et par les fers.



Ils les passèrent aux fers. (P. 913.)

Cette sévérité était bien nécessaire envers les hôtes de l'*Allier*.

Alexis Médard en fut victime car, ayant voulu châtier l'insolence de son désagréable camarade de lit, il fut traduit avec celui-ci devant le conseil de justice du bord, qui infligea à chacun d'eux 15 jours de prison.

Ils les passèrent aux fers sans même jouir des avantages accordés aux autres forçats.

Pendant toute la traversée la surveillance ne se relâcha pas.

Le service se faisait à bord de la corvette comme en présence de l'ennemi. L'équipage ainsi que l'état-major portaient le poignard.

Tous les soirs, on faisait le branle-bas de combat et les matelots s'armaient de fusils pour répondre à l'appel.

Nous avons dit que dans le faux-pont où étaient installés les forçats, les armes des gardiens étaient chargées.

Ces sentinelles, placées de distance en distance, étaient fournies par un détachement d'infanterie de marine renforcé par quelques gardes-chiourme.

Quand une portion de transportés venait sur le pont, on braquait sur elle une pièce de 2 ou 3 livres de balles chargée à mitraille. Dans l'entrepont, du reste, de petits fauconneaux à pivot étaient aussi toujours prêts à promener leur gueule du côté où se produirait le tumulte.

Ces mesures étaient justifiées par des projets de révolte qu'on avait découverts dans le précédent voyage de l'*Allier*, qui était le premier navire ayant porté des condamnés à Cayenne.

La corvette avait failli tomber au pouvoir des forçats, beaucoup plus nombreux que cette fois, car on en avait pris 192 à Brest et 108 à Rochefort. La surveillance ou le hasard avait déjoué un complot des mieux ourdis.

Lorsque Maillone voyait les précautions prises, il disait à Gérard :

— Rien à faire ici... Ce n'est pas pendant le voyage que nous nous *cavalerons*. . Pas d'espoir pour ça... Faut aller là-bas admirer la *détorse* (le système pénitentiaire).

— Et les serpents?...

— Et les serpents.

Ce n'était pas Gérard qui venait de parler des serpents. C'était le forçat loustic qui prétendait avoir fait la soupe avec des cailloux.

On l'appelait le *Roulottier* parce qu'il avait eu la spécialité de dévaliser les chaises de poste et les diligences.

C'était un homme de petite taille, d'une agilité extraordinaire. Au bagne de Toulon, il avait la manche jaune qui indiquait le récidiviste.

Le Roulottier possédait à fond l'argot du bagne, dont nous avons donné déjà quelques échantillons et constaté la significative richesse.

Si les mots sont très nombreux, comme nous l'avons dit, pour caractériser les divers genres de vol et d'assassinats, cette langue est aussi fort riche quand il s'agit d'exprimer l'acte de s'évader.

Un forçat qui se sauve *décarre*, *se crampe*, *cavale de l'avant*, *se donne de l'air ou un coup de jardin*. *défourraye*, *s'esbigne*, *se tire des pattes*, *se déguise en cerf*, *danse le pas du serpent*, *s'habille en écureuil*, etc.

Depuis quelque temps une expression nouvelle s'était glissée dans le

dictionnaire de la chiourme, c'était celle de *faire le chemin de fer*, mais elle ne plaisait pas au Roulottier.

Il n'était pas partisan du nouveau mode de locomotion qui allait ruiner son industrie.

Le récidiviste avait donc mis la conversation sur les serpents de la Guyane.

Maillone profita de l'occasion pour raconter toutes les histoires de serpents qu'il avait recueillies dans ses voyages.

Il parla d'un gigantesque boa qui avait un jour surpris trois hommes. Il avait avalé l'un d'eux avec autant de facilité que si c'eût été un petit pain au beurre, sans même se donner la peine de le débarrasser de ses vêtements.

— Oui, monsieur, il ne l'a pas même épluché.

— Et ces animaux-là, ça *arpente le trimard?* (ça court la campagne).

— Comme tu dis. Du reste, dès qu'il a déjeuné, le boa devient bon enfant. Il se met à dormir et digère sans avoir besoin de pousse-café.

— C'est pas ce qui m'inquiète, le pousse-café... C'est le rôti...

— Surtout si c'est toi qui fournis le gigot.

— Je ne m'étais pas imaginé cela...

— Toi qui n'avais peur jusqu'ici que des gendarmes...

— Et encore!.....

— On apprend tous les jours... Les voyages instruisent la jeunesse...

— Quand ils ne la fauchent pas...

Alexis Médard, sorti depuis la veille du cachot dans lequel il avait été enfermé, manifesta néanmoins le désir d'être promptement arrivé.

— Moi pas, dit Donne-la-Mort... Ici, on n'est pas trop mal nourri...

— Tu trouves?...

— Certainement; nous avons la ration du matelot sans le vin et l'eau-de-vie, ça vaut toujours mieux que les gourganes de Toulon ou ce qui nous attend là-bas.

Sauf leur installation qui laissait à désirer sous le rapport du confortable, les forçats n'avaient pas trop à se plaindre. La nourriture était suffisante, en effet.

Ils étaient fort doucement traités, si on compare leur situation à celle qui fut faite, en 1797, aux déportés du Directoire, à bord de *la Bayonnaise*.

Ces déportés n'étaient cependant pas des criminels. La plupart d'entre eux avaient occupé les plus hautes positions sociales et rendu les plus grands services à leur patrie.

Le docteur Yvan, dans ses *Légendes et récits*, nous dit que, dès la première nuit, deux moururent dans l'espace obscur et privé d'air où cent vingt avaient été emprisonnés.

Le matin, les autres déportés étaient dans un état affreux. Les uns, à demi

asphyxiés, avaient le teint livide, la respiration courte et haletante; les autres, l'œil injecté, les lèvres tuméfiées, la face ardente, étaient en proie à un sombre délire.

Le reste de la traversée ne fut qu'une longue torture. La faim tourmenta cruellement les captifs auxquels on ne donnait que des vivres avariées.

Il y a, dans les *Mémoires de Barbé-Marbois*, une scène vulgaire, mais qui devient singulièrement émouvante quand on considère quels en étaient les acteurs, c'est celle où l'on voit des officiers du bord, touchés de leur misère, faire passer clandestinement à ces exilés, par une ouverture pratiquée dans la cloison, quelques provisions, parmi lesquelles un gigot.

Un autre déporté, le général Ramel, a peint aussi les souffrances de ces malheureuses victimes de nos discordes politiques :

« Lorsqu'au huitième jour de notre traversée, dit-il dans son journal publié à Londres en 1799, on voulut bien nous laisser respirer une heure chaque jour, trois seulement d'entre nous, Tronçon-Ducoudray, Pichegru et Lavilleheurnois furent en état de profiter de cette permission. Tous les autres n'avaient plus assez de forces pour sortir de l'entrepont. Je fus moi-même vingt-huit jours sans pouvoir sortir de la fosse aux lions. »

Telles étaient, dès les premiers jours, les misères de ces infortunés que Barbé-Marbois avait adressé au capitaine une lettre dans laquelle il demandait qu'avant de quitter la côte d'Espagne, on envoyât à terre un canot pour acheter, aux frais des déportés, les provisions qui leur étaient indispensables.

« Il n'est pas possible, écrivait-il au commandant Delaporte, que vous ayez l'ordre de nous faire mourir de faim, et nous devons croire que les barbaries que vous exercez contre nous sont un abus de votre autorité.

« Songez que vous pourrez vous en repentir un jour, que notre sang pèsera sur votre tête et que c'est peut-être à la France entière, mais certainement à nos familles, à nos pères et à nos fils, que vous aurez à rendre compte de l'existence des hommes que le sort a mis entre vos mains. »

Le capitaine Delaporte répondit :

« Je n'ai point de vengeance à redouter. Je n'enverrai pas à terre, je ne changerai rien aux ordres que j'ai donnés et je ferai sangler de coups de garcette le premier qui m'ennuiera par des représentations. »

« Depuis que les maux violents causés par le mouvement des vagues avaient cessé, continue le général Ramel, la cruelle faim produisait parmi nous des effets différents. Le plus grand nombre était affaiblis, presque éteint, surtout Tronçon-Ducoudray, Laffon-Ladébat et Barthélemy; au contraire, Barbé-Marbois, Willot et Dossonville avaient des actes de rage, et les aliments grossiers qu'ils prenaient en petite quantité ne faisaient qu'augmenter leur appétit dévorant

« Je me souviens, dans ce moment, d'un trait plus remarquable, un seul mot, un cri qui fit frémir notre féroce capitaine. Marbois se promenait sur le pont et souffrait de la faim jusqu'à ne plus pouvoir se contenir. Le capitaine passa tout près de lui.

« — J'ai faim ! j'ai faim ! lui cria Marbois d'une voix forte quoique altérée.

« Et, le regardant avec des yeux étincelants :

« — J'ai faim ; donne-moi à manger, ou fais-moi jeter à la mer ! »

Après de pareilles tortures, ces exilés arrivèrent à Cayenne dans le plus déplorable état. La seule corvette *la Bayonnaise* avait jeté huit cadavres à la mer pendant la traversée.

Rappeler de semblables actes de cruauté, c'est les flétrir.

Que penser de la cruauté du Directoire qui, ainsi que tous les pouvoirs faibles, ne savait pas pardonner à ses ennemis vaincus? Comment flétrir le zèle infâme des agents subalternes qui exécutaient ses ordres?...

Nous avons relu le récit des souffrances des déportés de fructidor dans les *Souvenirs de Cayenne* de M. Armand Jousselain, un officier de marine qui a cru devoir déclarer qu'il ne se trouverait pas aujourd'hui un seul de ses collègues pour exécuter des instructions avec une telle barbarie.

Après cinquante jours de traversée, l'*Allier* s'approcha du terme de son voyage.

L'Océan avait déjà pris cette couleur troublée que lui communiquent à longue distance les eaux chargées de l'*Amazone*, le roi des fleuves.

Un matin, à la pointe du jour, la vigie, placée en tête du grand mât, cria :

— Terre!

XCIX

LE CAMP DE LA TRANSPORTATION

L'émotion est toujours vive à bord d'un navire, lorsque, après une longue traversée, le but du voyage est sur le point d'être atteint.

La terre annoncée par la vigie était bien la Guyane. Elle apparut d'abord comme une légère brume à l'horizon.

Les forçats s'agitaient derrière leurs grilles comme des rats dans une souricière. Les malheureux regardaient avec avidité et se disputaient les places près des sabords.

L'*Allier* eut bientôt connaissance des Connétables. Ce sont d'énormes rochers qui montrent leurs têtes chauves et inégales au-dessus des flots jaunis.

Il y a le grand et le petit Connétables qui servent tous deux d'asile à des quantités innombrables d'oiseaux de mer.

Il est d'usage, en passant, de saluer le grand Connétable d'un coup de canon chargé à mitraille qui fait plus de bruit que de mal et a pour résultat de faire envoler les paisibles habitants du rocher. Ils s'élèvent par myriades en poussant des cris assourdissants.

Cette coutume, qui égaie les équipages, avertit Cayenne de l'approche d'un navire d'Europe.

Nous ferons grâce à nos lecteurs des détails du voyage de l'*Allier* au milieu des îles de Remire. Ce groupe est formé des îlots le Père, la Mère, les Deux-Filles, le Malingre.

La corvette, passant devant Cayenne où elle ne pouvait pénétrer à cause de l'envasement de la rade, continua sa route vers le nord-ouest jusqu'aux îles du Salut qui offrent un bon mouillage, et, de plus, sont le siège principal des établissements pénitentiaires de la Guyane.

Les îles du Salut sont au nombre de trois : l'île Royale, l'île Saint-Joseph et l'île du Diable. Cette dernière est à une demi-lieue au large des deux autres. C'est celle qui a l'aspect le plus triste et le plus désolé. On ne voit pas la plus petite trace de végétation sur ce grand banc de sable battu par tous les vents de la mer. En 1854, le gouvernement issu du 2 décembre y transféra cependant les déportés politiques !

Un canot apportait deux fois par semaine des vivres à ces victimes du droit qu'un commandant eut un jour la barbarie de railler :

— Vous êtes là entre vous, leur dit-il; c'est une occasion unique pour mettre en pratique les différents systèmes qui doivent assurer le bonheur de l'humanité, et vous installer tout à l'aise en république démocratique et sociale, voire même en phalanstère, si les idées de Fourier vous sourient davantage.

Ce commandant était peut-être un émule du capitaine Delaporte de *la Bayonnaise*.

Les forçats de l'*Allier* devaient débarquer à l'île Royale qui était le dépôt central où les navires venant de France versaient momentanément les convois de Brest, Rochefort et Toulon.

Classés ensuite par catégorie, les transportés, c'est le nom officiel substitué à celui de forçat, restaient définitivement sur les îles, ou étaient dirigés sur les autres établissements de la colonie.

L'île Saint-Joseph était réservée spécialement aux repris de justice.

Il était déjà assez tard lorsque les passagers de la corvette furent invités à quitter leurs cages. Il fallait se hâter, car, dans ces contrées, à quatre degrés de l'équateur, le crépuscule ne dure guère et la nuit vient vite.

On eut cependant le temps de mettre les 182 forçats à terre et de les

diriger vers le camp de la transportation, c'est-à-dire vers l'ensemble de baraques où leurs confrères, arrivés par les précédents transports, étaient déjà parqués par escouades, sous la surveillance de gardiens et de soldats.

Le nombre officiel des condamnés, partis pour la Guyane avant ceux de l'*Allier*, était de 1735. Un millier étaient restés à l'île Royale où on leur faisait travailler aux routes, aux constructions, au déchargement des navires.

Il y avait aussi des forges, une menuiserie et une fonderie où ils étaient employés. Pour les moins robustes, on avait établi des ateliers de confection dans lesquels on faisait des sabots, des chapeaux, des effets de toutes sortes, des meubles pour le service général.

Maillone et ses compagnons apprirent que la rémunération variait de 5 à 10 centimes par jour. Ils firent la grimace.

— Si jamais nous amassons ici des rentes, cela m'étonnera bien, fit Donne-la-Mort.

— Malheur! dit le Roulottier, on nous exploite.

— Ça t'étonne?

— Non, par exemple!

— Eh bien alors! Et puis quel besoin avons-nous d'économiser, puisqu'on s'est engagé à nous loger et à nous nourrir à perpétuité?

— C'est vrai que nous avons des gourganes sur la planche.

— Et des coups de bâton!

Jusqu'ici, la Guyane ne répondait guère à l'idée que l'ancien marin lui-même s'en était faite.

Il connaissait les Antilles et avait admiré le splendide panorama qui frappe le navigateur quand il aborde ce florissant pays. Rien n'est saisissant comme ces grands *pitons* dont les cîmes boisées se perdent dans les nuages, rien n'est agréable à voir comme les immenses champs de cannes qui déroulent jusqu'à la mer leur riche tapis de verdure!

La côte de Cayenne n'est formée généralement que de bancs de vase, sur lesquels poussent, noyées en partie à la marée haute, des plantes grasses, au maigre feuillage, appelées palétuviers. A part quelques collines peu élevées qui se montrent de loin en loin, la terre n'est dessinée à l'horizon que par cette ligne de chétifs arbrisseaux.

De l'île Royale à la côte la plus voisine, celle de Kourou, il y a quatre lieues. On va à Cayenne en cinq heures de bateau à vapeur.

L'île Royale se compose de deux mamelons de forme conique. Une étroite vallée les sépare. Si le niveau des eaux s'élevait de quelques mètres, il y aurait là deux îlots.

Le déboisement a été opéré d'une façon trop exclusive. La couleur rouge brun des terres alterne avec le vert foncé qui est la nuance de la végétation de

la Guyane. Toutes les maisons sont construites en bois. Une seule avait un aspect un peu monumental, c'était celle du commandant supérieur. La chapelle, dont la flèche pointue domine l'horizon, n'était pas encore édifiée.

Le camp de la transportation était construit sur un vaste plateau. Pour s'y rendre, il fallait gravir un sentier creusé dans le roc, aux pieds duquel était la petite vallée d'une pauvreté navrante. Quelques maigres arbrisseaux y poussent, dont les racines cherchent en vain, entre les cailloux, un peu de terre végétale et dont les branches sont continuellement fouettées par un vent violent[1].

Le camp est divisé en cinquante cases en planches et disposées sur de grandes avenues tirées au cordeau. La première de ces avenues est habitée par les *bœufs du travail* qui effectuent les travaux exigeant le plus de vigueur. Les autres sont réservées aux industries que nous avons déjà citées. A chaque bout d'atelier se trouvent les pelotons ou habitations des condamnés.

Dans chaque case, des barres étaient scellées d'un bout à l'autre avec des crochets pour tendre les hamacs. Au-dessus était un rayon où les transportés mettaient leurs sacs. Au milieu, une autre planche servait à ranger les plats et les gamelles.

Les forçats n'étaient guère mieux en cet endroit qu'aux bagnes de France. Ils n'avaient que l'avantage de ne pas avoir la chaîne, portée seulement par le peloton de correction avec le costume traditionnel rouge et jaune[2].

Ce peloton se recrutait parmi les hommes incorrigibles, les évadés, les paresseux; il était chargé de la besogne la plus ingrate et la plus pénible, des plus rudes corvées; c'était une punition plus ou moins longue qui, avec le cachot et les coups de corde, formait le système répressif.

On sait qu'actuellement la bastonnade est abolie dans les pénitenciers de tous genres.

L'uniforme des transportés ordinaires se compose d'une chemise, d'un pantalon de toile grise et d'un chapeau de paille.

Les forçats de l'*Allier* furent peu charmés de leur nouvelle condition. Ceux qui avaient volontairement quitté le bagne de Toulon, sur les promesses qui leur avaient été faites, se montraient surtout navrés.

— Avais-je raison? disait Maillone.

— Je n'ai pas encore vu de serpent boa.

— Attends, attends, Roulottier.

— Et les femmes dont on nous avait parlé? fit Gérard.

— Comment?... Il te faut des femmes!

— Évidemment, puisqu'on veut nous marier...

1. Armand Jusselain. *Un déporté à Cayenne.*
2. Armand Jusselain.



Le hasard amena sur sa route une goélette. (P 926.)

— Je ne suppose pas qu'ici on se marie tout seul.

— On a vu des choses si étranges !

— C'est une tromperie...

— Réclame...

— Gardez-vous-en bien, dit un forçat arrivé par le premier convoi de l'*Allier*.

— Pourquoi ça?... Ne nous a-t-on pas averti qu'il était expressément défendu de parler à M. l'inspecteur général, mais qu'on pouvait lui écrire en remettant sa lettre au surveillant en chef?...

— En effet...

— Eh bien?...

— Eh bien, j'ai fait cela une fois, moi, et le commandant de l'île m'a fait appeler. « Tu as adressé une réclamation à l'inspecteur, m'a-t-il dit, voici sa réponse : vingt-cinq coups de martinet, la chaîne et au peloton de punition jusqu'à nouvel ordre. Si tu n'en as pas assez, réclame encore et tu verras. » Je n'ai pas insisté.

— Je comprends ça.

— Moi aussi...

— C'est affreux !...

C'était à Alexis Médard que cette exclamation venait d'échapper.

Il y avait quatre ou cinq mois à peine que ce jeune homme était tombé entre les mains de la justice.

Il avait alors une trentaine d'années.

Le faux dont il s'était rendu coupable avait eu pour but de lui procurer une somme qui devait le tirer de la situation plus qu'embarrassée dans laquelle il se trouvait.

Depuis l'époque où nous l'avons vu voler son père, il n'avait cessé de se livrer à de folles dépenses. Il ne s'était arrêté que lorsque les fonds lui avaient absolument manqué. Non seulement il était ruiné, mais couvert de dettes criardes.

Un notaire, ami de la famille, avait consenti à le prendre dans son étude, et c'était là qu'il avait commis l'acte pour lequel il était au bagne. L'affaire n'avait pu être étouffée, car, si son patron ne l'avait pas livré au parquet, il eût été lui-même gravement compromis.

Alexis Médard avait été fort maltraité devant ses juges. On l'avait dépeint comme un garçon sans cœur et sans honneur.

On avait rappelé l'histoire de Félix et de Paula, et le même avocat général, devenu chef du parquet, qui avait requis jadis contre les deux amants, avait demandé un sévère châtiment, à la fois pour le voleur que la loi jadis n'avait pu atteindre et le faussaire qui était présent. Il l'avait obtenu.

Le jury et la cour s'étaient montrés impitoyables et avaient condamné aux travaux forcés quand ils eussent pu se contenter de la réclusion.

Le jeune homme était-il réellement si indigne de pitié?...

Il avait été d'abord ce que l'on appelle généralement un enfant gâté. Ses parents contentaient tous ses caprices. Ils l'avaient habitué à ne faire que ses volontés.

Son père essaya vainement, plus tard, de lui donner des conseils, de lui inspirer des idées d'ordre et de travail. Alexis avait raillé le bonhomme qui n'avait sur lui aucune autorité.

Il préférait écouter le langage de mauvais amis et ne songeait qu'à satisfaire ses passions. Sa mère, d'ailleurs, avec une faiblesse insigne, lui remettait en cachette ce que le confectionneur lui refusait.

Comme nous l'avons dit ensuite, des usuriers l'avaient exploité. Quand M. Médard père était mort, son héritage était déjà dévoré.

C'était donc sa mauvaise éducation, un concours de circonstances diverses qui avaient conduit le jeune homme sur la route du crime.

Il n'était pas aussi sceptique qu'il en avait l'air. Nous l'avons vu s'émouvoir à son départ de la France, et c'était moins de sa destinée qu'il était préoccupé que de la pauvre femme désolée dont la bonté indulgente était une des principales causes de son malheur!...

La condamnation de Paula et de Félix l'avait jadis vivement impressionné!

Il en avait eu des remords, et, bien qu'il ne se fût pas avoué coupable, il avait, à différentes reprises, dit à son père qu'il ne croyait pas que ce fût son ouvrière qui l'eût volé.

En un mot, ce malheureux, quoiqu'il eût mérité sa peine, n'était pas un de ces misérables endurcis comme il y en a tant dans ces enfers que l'on nomme bagne. Il était susceptible de sentiments généreux, de regrets des fautes commises, de repentir!...

Son émotion fut des plus vives quand il fallut quitter ses vêtements d'homme libre pour le costume de forçat. Comme le poids de sa chaîne lui parut lourd, et quelle honte il éprouva en se voyant accouplé à la brute ignoble dont il fut obligé, sur le navire, de châtier l'insolence. C'était, pour échapper un peu à son ignominie, qu'il avait demandé à partir pour la Guyane. Sa peine étant de moins de dix années, il eût pu rester à Toulon.

Il avait cru qu'à force de bonne conduite, de résignation et de courage, il lui serait possible d'obtenir presque sa réhabilitation, puisque le décret de 1852 promet même aux condamnés qui en seront dignes de leur rendre l'exercice de tout ou partie de leurs droits civils dans la colonie.

Hélas! il avait mal débuté, puisque, sur l'*Allier*, il avait été frappé de quinze jours de prison qu'il avait subis les fers aux pieds, exposé aux injures

de celui qu'il avait voulu punir et qui était son compagnon de captivité.

A l'île Royale, il était exactement comme au bagne de Toulon. C'était la même règle à peu de chose près, c'étaient les mêmes hôtes.

Il retrouvait ces visages où le vice a marqué son empreinte, mais déjà pâlis par l'anémie.

Les forçats du camp de la transportation avaient, pour la plupart, abdiqué sous un ciel énervant cette énergie sauvage qui les rendait si dangereux en France.

Il régnait parmi eux une patiente résignation qui avait de rares révoltes contre l'autorité, mais qui ne les empêchait pas de songer à l'évasion.

L'évasion! C'était le sujet habituel de toutes les conversations. On ne faisait pas connaître ses projets, car on courait le risque d'être trahi; mais on n'en parlait pas moins des tentatives plus ou moins heureuses opérées par les autres pour recouvrer leur liberté.

Quelque temps après l'arrivée de l'*Allier*, un détenu, qui avait lu sans doute *Monte-Cristo*, avait emprunté au génie inventif d'Alexandre Dumas un moyen pour essayer de s'échapper.

Aux îles du Salut, il n'y avait pas de cimetière.

C'était la mer qui recélait, comme au château d'If, les cadavres des détenus.

Quand un transporté était mort, il était enfermé dans un linceul de toile alourdi par quelques pierres.

Un cercueil, le même pour tous, recevait le corps.

Une clochette sonnait le glas. A cet avertissement, une embarcation partait du môle et se rendait à la pointe ouest de l'île où l'on descendait le cercueil par un sentier qui serpentait au flanc de la montagne.

Le canot embarquait son funèbre chargement et prenait le large.

Arrivé à une certaine distance, il s'arrêtait; le cercueil s'ouvrait et laissait glisser à la mer son contenu qu'attendaient les requins, puis canot et bière vide reprenaient le chemin de l'île.

M. Frédéric Bouyer, auteur d'un voyage dans la Guyane française, raconte qu'un transporté eut l'ingénieuse idée d'utiliser le cercueil pour la fuite. Il était au courant de l'état sanitaire et savait qu'à moins d'accident il avait quelques jours devant lui.

On ne garde pas une bière comme un coffre-fort, on ne met pas sous clef ces sortes d'objets, ne pensant pas qu'ils puissent tenter la cupidité d'un voleur. Aussi le forçat put-il, sans être inquiété en aucune façon, pénétrer dans le hangar sous lequel la bière était remisée et faire ses préparatifs.

Il calfata avec soin cette étrange nacelle, c'est-à-dire qu'il garnit d'étoupe les joints des planches pour qu'elle ne fît pas d'eau; il y mit une sorte de banc, façonna deux palettes, en forme de pagaies indiennes, se munit de quelques

petites provisions, et pendant une nuit obscure, trompant l'œil des sentinelles, marchant ou rampant, portant ou traînant son cercueil, il descendit au rivage.

Là il lança à la mer cette sorte de barque à Caron, s'y étendit et se livra courageusement à la merci des flots, comptant principalement sur le vent et le courant pour conduire le funèbre esquif vers les côtes de la Guyane anglaise où le droit d'asile est scrupuleusement respecté.

Il avait cent cinquante lieues à parcourir : mais cette énorme distance l'inquiétait médiocrement, il voulait fuir et mettait résolument sa vie pour enjeu dans la partie. Malheureusement pour lui, il avait compté sans l'instabilité et l'innavigabilité de son navire.

Le lendemain on s'aperçut bien qu'il manquait un homme à l'appel, mais aucune embarcation n'était absente. On supposa qu'il s'était noyé par accident ou volontairement ; on ne songea pas à le poursuivre, ne croyant pas à une évasion.

Ce fut le hasard qui amena sur sa route une goëlette qui vit flotter une épave à demi submergée.

Une foule d'oiseaux de mer volaient à l'entour et venaient la frôler de leurs ailes, tandis que deux énormes requins la heurtaient par moments et semblaient convoiter une proie. Le bâtiment se dirigea vers cette singulière caisse, et l'on fut surpris d'y trouver un homme à demi noyé, à demi évanoui, à demi mort et qui, pareil à Lazare, semblait sortir du tombeau.

Or, cet homme, dont M. Bouyer raconte l'aventure, n'était autre que Maillone auquel on ne fit pas grâce, à cause du mérite de son invention des punitions qu'entraîne toute tentative du genre de celle qu'il venait d'effectuer.

C

T'CHIMBO

L'autorité de l'île Royale employait toute sorte de moyens pour empêcher les évasions. Non seulement on appliquait rigoureusement la loi qui punit de deux à cinq ans de travaux forcés les condamnés à temps et de la double chaîne pendant le même nombre d'années les condamnés à vie, mais encore, pour effrayer les transportés, on les tenait au courant des résultats négatifs de la plupart des tentatives.

Le jour même où Maillone fut surpris, les surveillants eurent l'ordre de raconter dans quel état il avait été recueilli par la goëlette.

Presque en même temps, on signala également un forçat qui, ayant réussi

à gagner la côte, était mort de faim. Son cadavre avait été découvert en partie rongé par les araignées-crabes. On fit aux derniers arrivés une minutieuse description de cet ignoble insecte que l'on ne voit guère aux îles du Salut, mais qui abonde, paraît-il, au Maroni.

La création n'offre rien de plus hideux et de plus repoussant.

Le corps de l'araignée-crabe est composé de deux parties distinctes, également couvertes de poils, d'où partent cinq paires de pattes à quatre articulations.

Le tout est velu, noirâtre, semblable à une réunion de chenilles. Chaque jambe est armée d'une griffe jaune et crochue.

De la tête sortent deux pinces recourbées en dedans, comme celles d'un crabe et qui leur servent à déchirer leur proie.

La toile que tend cette monstrueuse araignée est étroite, mais forte; elle peut y prendre les plus gros insectes. En dehors de la douleur locale, sa morsure cause la fièvre et amène une partie des accidents causés par la dent des reptiles. Le seul contact de ses poils occasionne à la peau une brûlure pareille à celle de l'ortie. On a vu des araignées-crabes qui, les pattes étendues, mesuraient près de huit pouces de diamètre [1].

Cette horrible bête ne se contente pas de faire la guerre aux autres insectes. Elle s'attaque même aux petits oiseaux qu'elle engourdit d'abord de son venin avant de leur faire endurer un supplice épouvantable, celui d'être dévorés vivants.

Quand elle peut surprendre l'homme dans son sommeil, elle lui suce le sang comme un vampire.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ayant trouvé un corps privé de l'existence, les araignées-crabes se fussent mises à le ronger.

— Bah! fit le Roulottier, on nous parle de ceux qui ne réussissent pas, mais on ne nous dit rien de ceux qui réussissent. Ils sont nombreux cependant!... Et puis qu'est-ce que ça nous fait, une fois morts, d'être dévorés par les requins ou par les araignées-crabes?...

— La vie, appuya Alexis, n'est pas une chose si désirable pour qu'on y tienne tant!

Le Roulottier ne fut pas de cet avis.

Il avoua qu'il aimait l'existence, même au bagne...

— Elle manque ici d'agrément, mais on ne sait pas ce qui peut arriver plus tard.

— Tu comptes, toi aussi, demanda Gérard, sur les femmes qu'on nous a promises.

1. *Le Tour du Monde.*

— Sur les femmes du gouvernement, non, mais peut-être sur une autre que jadis je me suis trouvée tout seul.

— Ah! ah!

— De quoi ris-tu?

— Tu as des illusions, Roulottier... Cela me semble drôle!..

— Louisette m'aimait...

— Possible! Je te l'accorde... Mais pourquoi veux-tu qu'après ton départ elle n'ait pas pris quelqu'un pour se consoler?...

— Tonnerre!...

— Voyons, sois raisonnable... T'as pas été condamné à un jour de prison, mais à perpétuité...

— C'est égal!...

— L'attente eût été un peu longue...

— Que m'importe!

— T'es philosophe pour les autres!...

— Malheur! malheur si Louisette m'a trompé!...

Le visage du Roulottier avait pris une expression menaçante. Il frappa avec tant de force sur le banc où ses camarades et lui s'étaient assis pendant une sieste que ce banc en fut ébranlé...

— Allons, allons, dit Gérard, calme-toi... Ce ne sont là que des suppositions... Je ne pensais pas te voir tenir autant à une femelle!...

— La Louisette, c'était pas une femme comme les autres...

— On prétend toujours ça quand on est coiffé...

— J'ai pu faire la comparaison, car c'est pas la première que j'ai connue... Ce fut même pour une gadoue que je commis mon premier crime, un vol avec effraction... Eh bien, à la cour d'assises, elle vint déposer contre moi... Plus tard, quand je suis sorti du bagne, j'ai eu des connaissances de toute sorte...

— Des comtesses, des marquises...

— Qui sait? Toutes ces créatures ne cherchaient qu'à me gruger, n'en voulaient qu'à mon argent... Louisette seule n'a pas été guidée par l'intérêt... Et cependant elle est jolie, tandis que moi je suis laid...

— Tu te flattes...

— Elle ne me quittait jamais!...

— Ça devait être amusant...

— Nous allions ensemble flâner sur les routes à la recherche des occasions... Ah! elle ne laissait rien traîner... Quand il y avait du linge qui séchait sur les haies... elle le pliait avec autant de soin que si c'eût été la lessiveuse elle-même. Je n'ai jamais mis autant de chaussettes qu'à cette époque-là... Elle m'a appris à quoi servaient les mouchoirs...

— C'est admirable.



Cette lutte fit la joie des spectateurs. (P. 931.)

— Non, non, jamais *grinche* n'a eu semblable *largue.*

— On vous a pincés ensemble...

— Oui... oui... Devant les *gerbiers* (juges), elle a été tout simplement magnifique... On s'imaginait par elle obtenir des aveux... Elle a nié comme un beau diable pour mon compte et pour le sien... On eût dit qu'elle n'avait jamais vu de roulotte de sa vie...

— On l'a acquittée?

— Le grand diable de procureur qui parlait contre nous a eu beau se démener... la traiter comme pas une. — En v'là un qui, si jamais je l'ai à portée de ma main, passera un vilain quart d'heure. — Les jurés l'ont crue blanche comme neige... Le président a eu l'air très ennuyé d'ordonner sa mise en liberté, mais il lui a fallu s'y décider, quoique ça nuisît à son avancement de n'avoir qu'une condamnation dans cette affaire...

— Tu crois ça?

— J'en suis sûr... Louisette, au lieu de se dépêcher de décarrer comme ça se fait d'habitude, est restée dans la salle d'audience savoir ce que j'allais attraper .. Si tu avais vu comme elle a *piaillé* lorsqu'elle a entendu qu'on me garderait toujours...

Quand le Roulottier parlait de sa maîtresse, son visage s'illuminait, son teint blafard se colorait.

L'amour est un sentiment si beau qu'il relève même les êtres le plus dégradés lorsqu'il se manifeste chez eux. Alexis Médard fut surpris du changement qui s'opérait chez le forçat.

— Ah! ne va pas comparer ma Louisette aux souris de maison centrale que le gouvernement nous enverra quand il y pensera...

— Ne dis pas mal des détenues des maisons centrales, dit Gérard. J'en ai beaucoup vu, moi, puisque j'étais gardien à Montpellier avant mon mariage... Je t'assure qu'il y en a de jolies.

— T'étais là comme un grand Turc, polisson.

— Malheureusement non... Depuis qu'il y a de satanées religieuses, nous restons à la porte... Autrefois, c'était pas comme ça.... On en avait même trop... Ça rendait poitrinaire...

— A ce point?...

— Je me rappelle qu'il y en avait une, au moment de mon départ, avec laquelle je me fusse volontiers payé un caprice... Une belle fille qui s'était évadée avec le médecin de la prison...

— C'est curieux.

— On l'a arrêtée en ville, dans un hôtel meublé où elle s'en donnait avec son amoureux.

— Quel inconvénient y avait-il à ça?

— Aucun... j'ai regretté même de ne pas être l'amoureux quand j'ai vu ramener à la prison cette créature qu'on avait *emballée* presque toute nue dans une voiture... Il m'a fallu aider à la transporter, car elle était évanouie... J'ai aperçu alors de superbes *nénets*...

— Tais-toi, débauché... Rien que de t'entendre, l'eau vous en vient à la bouche... Et comment s'appelait cette femme?

— La femme Barbe... l'empoisonneuse de Marseille.

— J'ai assisté, dit Alexis Médard, à l'exposition de la femme Barbe et de sa mère.

— La belle Miette ?

— Oui, la belle Miette qui avait l'air de narguer la foule.

— C'est, dit le Roulottier, ce qu'elle avait de mieux à faire... Je me rappelle, moi, je tirais la langue aux *pantres*.

Les forçats qui écoutaient cette conversation se mirent à rire. Ils trouvaient charmante l'attitude que le Roulottier avait eue au poteau d'infamie.

Alexis Médard seul ne se montra pas émerveillé. Il se souvenait de ce qu'il avait ressenti la première fois qu'il avait vu des criminels exposés.

Il lui avait semblé que c'était des êtres d'une toute autre espèce ceux que l'on vouait ainsi au mépris public... Maintenant sa destinée était de vivre avec ces misérables et de leur être assimilé.

Il méritait aussi d'être traité de cette manière... N'était-il pas aussi criminel qu'eux ?

En ce moment, l'attention des forçats au repos fut distraite par un incident inattendu. Deux nègres qui travaillaient dans le même chantier qu'eux s'étaient pris de querelle. Un cercle se forma pour les voir se battre.

Avant de s'élancer l'un sur l'autre, les hommes noirs grimacèrent horriblement.

Leur face se contracta et ils montrèrent leurs dents blanches comme de l'ivoire.

Ils ne tardèrent pas à s'enlacer. Tous les deux étaient à peu près d'égale force. Si l'un était plus grand et plus lourd, l'autre était plus musculeux. Cette lutte fit la joie des spectateurs.

On encourageait les combattants par des cris de toute sorte.

— Allons, Tranquille !

— Allons, T'chimbo !

— Tranquille va l'emporter !

— Quelle raclée !

Tranquille essayait de peser sur T'chimbo pour le faire plier. T'chimbo, plus traître, avait tenté plusieurs crocs en jambe, qui, du reste, n'avaient pas réussi.

Tranquille était né dans le pays. C'était un ancien esclave auquel le décret du 4 mars 1848, proclamé à la Guyane le 10 juin suivant, avait donné la liberté.

T'chimbo était né sur la côte occidentale d'Afrique, dans le voisinage du Gabon. Nous lui devons une description toute spéciale, car il a fait beaucoup parler de lui dans l'île de Cayenne.

T'chimbo, de petite taille, avait, sur des jambes courtes, un buste

démesurément long. Ses bras aussi étaient d'une longueur peu ordinaire. Il eût pu marcher à quatre pattes sans presque se gêner.

Sa tête d'ébène s'appuyait sur un cou de taureau. Les lèvres étaient démesurément grosses et les yeux à fleur de tête. Ses dents de devant limées, d'après la coutume de sa race, donnaient à sa physionomie un cachet de férocité inouïe.

Il ressemblait réellement au *djina*, ce gorille dont tous les naturalistes signalent les appétits sensuels et les instincts malfaisants.

T'chimbo était plus généralement appelé le Rongou, du nom de la tribu dans laquelle il était né. Il avait déjà plusieurs fois signalé son caractère malfaisant et mérité des peines correctionnelles variant de 8 jours à 3 mois d'emprisonnement. C'était une nature farouche et cynique. Quand on l'avait enrôlé pour la Guyane, on avait fait un bien mauvais choix.

— Tu périras sur l'échafaud, lui disait-on souvent.

— Je le sais, répondait-il, la Métisse me l'a prédit!

Il avait évidemment provoqué Tranquille, nègre très honnête et très doux qui méritait bien son nom.

T'chimbo avait paru fort étonné de voir son adversaire si bien se défendre. Un moment même celui-ci eut presque l'avantage. Il asséna sur la tête crépue du Rongou un coup de poing qui l'étourdit légèrement.

Tranquille se crut victorieux. Il lâcha T'chimbo, mais ce dernier eut un rugissement.

Il recula de quelques pas, puis, prenant son élan, se jeta sur le nègre de la Guyane. Ce n'était plus un être ayant une ressemblance humaine, c'était une bête fauve, un animal terrible, qui, avec ses griffes, ses dents, allait déchirer sa proie.

Il mordit d'abord Tranquille au visage, puis avec ses ongles crochus lui déchira la poitrine.

Sa victime poussait des hurlements de douleur.

La vue du sang ne fit qu'irriter la fureur de T'chimbo. On eût dit qu'il allait dévorer son ennemi.

Les surveillants, les forçats eux-mêmes, comprirent qu'il était temps d'arrêter le Rongou, mais il opposa une vive résistance.

Il ne fallut pas moins de cinq ou six hommes pour le maîtriser et pour le conduire à la maison du commandant. Celui-ci ordonna qu'on l'emprisonnât

Tranquille fut transporté à l'hôpital du camp tenu par des religieuses.

L'hôpital était installé dans huit cases. Les maladies les plus communes que l'on y soignait étaient la fièvre et la dysenterie. Il y avait aussi les blessures et les piqûres d'insectes.

Il paraît que les forçats étaient souvent atteints par un insecte qu'ils appelaient la *chique*.

La chique était grosse comme une puce et se logeait ordinairement sous les ongles du pied.

En quelques heures elle s'était reproduite. La chair se tuméfiait alors et noircissait, formant une petite boule comme une chique de tabac.

Si on ne l'ouvrait pas tout de suite, la gangrène s'y mettait et l'on était obligé de couper le doigt et quelquefois la jambe. Or, malgré l'habileté des chirurgiens, les amputations sont toujours dangereuses à la Guyane.

A l'hôpital aussi, il y avait les malheureux ayant reçu la bastonnade, qui étaient obligés de rester couchés sur le ventre.

Maillone, quoique appelé à recevoir du martinet n° 1 pour sa tentative d'évasion, n'était pas encore de ceux-là.

Il avait été recueilli dans un trop pitoyable état pour subir immédiatement la punition ordinaire. Il se proposait même de rester le plus longtemps possible à se guérir.

Tranquille fut placé à côté de l'ancien marin. Il eut bientôt la fièvre et le délire dans lequel il ne cessait de répéter :

— Li méchant Rongou.

Quant à ce dernier, il réussit à s'échapper de la Maison-Rouge qui servait à la fois de prison pour les forçats et de caserne à l'infanterie de marine.

La Maison-Rouge était ainsi appelée parce qu'elle était construite en briques rouges. Elle avait deux étages et une cave, c'était dans la cave que se trouvaient les cachots.

T'chimbo se sauva pendant la nuit, et on ignora ce qu'il était devenu. On eut à regretter plus tard de ne pas l'avoir mieux surveillé !...

CI

CINQUANTE COUPS DE MARTINET

Parmi les surveillants du camp de la transportation, il y avait de braves gens, mais il y en avait aussi auxquels le contact quotidien des forçats, l'abus des liqueurs fortes enlevaient tout sentiment humain.

C'étaient de véritables brutes qui ne connaissaient que la discipline de fer à laquelle étaient soumis les misérables dont on leur avait confié la garde.

Ces surveillants battaient les forçats à tout propos, n'admettant chez eux aucune défaillance corporelle, s'imaginant qu'ils voulaient se soustraire aux corvées lorsqu'ils succombaient à l'excès de la fatigue.

Un de ces individus s'acharnait surtout après Alexis Médard, qu'il injuriait

et maltraitait à chaque instant. Il ne savait qu'inventer pour être désagréable à sa victime, à laquelle il manifestait une haine terrible.

Ce garde-chiourme était désigné par les transportés sous le nom de Carotte à cause de la couleur de ses cheveux. Jamais tyran ne fit peser plus durement un pouvoir presque illimité.

Il disait souvent à Alexis Médard :

— Je désire que tu essayes de t'évader pour pouvoir me mettre à ta poursuite et te casser la gueule en te rattrapant... Si tu t'avisais de me menacer, si tu t'avisais de me résister, quel bonheur pour moi!... Je débarrasserais la terre de ta sacrée figure...

Un jour il s'emporta jusqu'à donner un soufflet au jeune homme. Celui-ci ne put plus y tenir, il s'élança sur lui et le terrassa.

Les autres surveillants les séparèrent.

Carotte était à la fois irrité et content.

— Maudit chien, tu as porté la main sur moi... Oui, mais tu le payeras, ton affaire est claire... Il y a des témoins...

Alexis Médard se releva en frémissant. Il connaissait le code pénal du bagne :

Sera puni de mort :

« Tout condamné qui frappera un agent, qui tuera son camarade, se révoltera ou occasionnera une révolte. »

N'avait-il pas frappé un agent?...

Oui, mais il avait été provoqué, indignement outragé... N'importe! Il aurait dû ne rien dire puisqu'il avait été condamné à tout supporter, à tout souffrir.

Une nouvelle fureur passa en lui. Ah! du moins, puisqu'il devait mourir, il se vengerait!

Il voulut se jeter encore sur Carotte, mais on le retint. Il essaya vainement d'échapper aux gardiens. Ceux-ci l'entraînèrent vers une case dans laquelle ils l'enfermèrent provisoirement.

Un soldat fut placé en faction à la porte.

Alexis Médard resta dans la case de correction jusqu'au lendemain matin On ne lui apporta aucune nourriture, mais il ne souffrit pas de la faim.

Il songeait au sort qui l'attendait.

On le guillotinerait!... Eh bien, tant mieux! il échapperait aux tortures qu'il endurait, il sortirait de cette atmosphère d'opprobre et de honte dont le poids l'étouffait!

Oui, mais quel trépas! L'échafaud du bagne n'est-il pas encore plus infâmant que l'échafaud de la place publique?

Peu de temps avant son départ de Toulon, on l'avait forcé à assister à l'exécution capitale d'un forçat.

C'était dans une vaste cour qu'était dressée la machine aux bras rouges, au triangle d'acier, à la lugubre lunette...

..... Ce créneau sanglant, étrange, redouté,
Par où l'âme se penche et voit l'éternité.

On avait fait ranger les condamnés autour de la guillotine en leur faisant observer que deux pièces de canon étaient dirigées sur eux et devaient les balayer au moindre signe de révolte.

Puis on les avait fait agenouiller et découvrir...

Des masses compactes de curieux étaient échelonnées de tous côtés... Il y en avait derrière les grilles, à côté des soldats, sur l'arête vive des murs, aux fenêtres voisines, sur les toits des maisons environnantes, partout où il y avait un trou où pût passer le regard, partout où il y avait une saillie pour poser le pied.

Tout à coup un frémissement passa sur cette foule avide.

Le patient venait d'apparaître.

C'était un vétéran du crime. Il avait grièvement blessé un surveillant qui s'opposait à une tentative d'évasion de sa part.

Le malheureux essayait à son dernier moment de faire preuve de cynisme et d'insensibilité.

Ses compagnons le regardaient. Il ne fallait pas qu'ils surprissent une pâleur sur son visage, une hésitation dans sa marche.

Un moment auparavant, il s'était réconcilié avec la religion, il s'était converti à la voix du prêtre qui l'exhortait au repentir et, néanmoins, il n'avait plus l'air d'écouter l'homme qui l'accompagnait de ses bénédictions jusqu'aux dernières limites de ce monde où il avait vécu en réprouvé.

L'aumônier continuait à parler :

— Mon fils, ayez le regret de vos fautes; mon fils, songez au ciel !...

Le forçat détourna la tête pour ne pas embrasser le crucifix qu'on lui tendait.

— Mon fils, est-ce là ce que vous m'avez promis?

Mais un reste de forfanterie animait le condamné.

Il gravit seul les dernières marches et se livra résolument aux exécuteurs.

Deux secondes après, un bruit sec annonça à Alexis Ménard que tout était terminé.

Les forçats rentrèrent silencieux et mornes dans leurs localités et, pendant plusieurs jours, le fils du confectionneur eut présente à l'esprit cette terrible scène.

Elle lui revenait encore maintenant que, selon le code du bagne, il avait mérité la mort.

Il réfléchit cependant que sa faute avait une excuse, que tout tribunal, si sévère qu'il soit, admet le cas de légitime défense. Il résolut de disputer sa vie aux bourreaux.

Le lendemain matin, on vint le prendre.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-il aux gardes-chiourme.

— Tu vas voir!

On se dirigea vers la maison du commandant supérieur sur laquelle flottait le drapeau tricolore.

Le commandant recevait en ce moment les officiers d'une frégate arrivée la veille. Quand les visiteurs sortirent, Alexis Médard aperçut parmi eux un jeune homme qui avait été son camarade de classe.

Maintenant ce jeune homme était lieutenant de vaisseau. Il avait mérité dans une récente expédition la croix de la Légion d'honneur qu'il portait [fièrement sur la poitrine.

Alexis Médard mit son visage dans ses mains pour ne pas être reconnu.

— Qu'est-ce qui t'arrive? lui demanda un de ses gardiens.

— Rien... Rien...

Ils durent attendre encore un moment dans le vestibule, car le commandant donnait des signatures.

Il paraissait ne pas être de bonne humeur, car, à travers la cloison, Alexis Médard l'entendit adresser des reproches à ses subordonnés.

— On fait du sentiment, on fait du sentiment, disait-il, ce n'est pas de cette manière que l'on dirige des misérables de ce genre.

— Mais, mon commandant...

— Pas d'observation... Qu'est-ce que cette nouvelle dépense?

— Des remèdes pour l'hôpital... J'ai dû les envoyer prendre à Cayenne au dernier voyage de l'*Oyopoch*...

— Des remèdes... des remèdes...

— Il est vrai qu'on en fait une consommation...

— Ridicule... On voit bien que ça ne coûte rien aux médecins, mais ça coûte à l'État...

— Faudra-t-il refuser?...

— Il sera nécessaire de me soumettre la liste... Je trouve même très drôle que vous ne l'ayez pas fait...

— C'est que vous étiez allé au Kourou, mon commandant...



Lebuteux leva le martinet n° 1 sur Pierre Maillone. (P. 941.)

— Eh bien, ne pouvait-on attendre mon retour?...

— J'ai cru que...

— Vous avez eu tort!...

— C'est que la supérieure a insisté... Une autre fois...

— Ah! c'est la supérieure qui vous a chargé... C'est différent... Il vous faudra toujours obéir aux ordres de la supérieure... C'est une fille admirable... La fille d'un illustre marin qui a été une de nos gloires...

— Alors, tout ce qu'elle désirera...

— Vous l'exécuterez...

Le commandant avait un ton sec qui n'admettait jamais de réplique.

Quand il ordonna que l'on fît entrer le forçat qui avait maltraité le surveillant, un frémissement involontaire parcourut Alexis Médard.

Le commandant supérieur de l'île Royale était un homme de petite taille, mais trapu. Il avait un cou de taureau, une tête militaire avec des cheveux taillés en brosse, le regard vif et pénétrant.

Son aspect terrifiait ceux qui se sentaient coupables ou en faute. Alexis n'était pas du tout rassuré.

A la vue d'Alexis Médard, il dit :

— Ah ! c'est toi qui as voulu te révolter...

— Non, mon commandant...

— N'as-tu pas renversé un de tes gardiens ?...

Le commandant s'interrompit :

— Au fait, où est-il ce gardien?...

— Il va venir, lui répondit-on...

— Comment?... Comment?... Pourquoi n'est-il pas déjà ici ainsi que je l'ai ordonné?... S'imagine-t-il que je suis à ses ordres?...

Presque en même temps, Carotte se montra.

Il lui fallut subir pour son retard toute une bordée de reproches. Comme Louis XIV le commandant avait failli attendre.

— Raconte-nous ce qui s'est passé, dit enfin le chef au garde-chiourme.

Celui-ci commença aussitôt un récit qu'à différentes reprises Alexis Médard essaya d'interrompre de ses protestations.

— Silence ! dit sévèrement le commandant.

Carotte mentait effrontément. Selon lui, le forçat avait tous les torts, car il avait refusé d'obéir à un ordre qui lui était donné et s'était jeté sur son gardien après l'avoir injurié grossièrement.

Le garde-chiourme passait sous silence sa conduite antérieure à l'égard d'Alexis Médard, les mauvais traitements de toutes sortes qu'il lui avait infligés et surtout le soufflet qui avait poussé à bout le forçat.

Le commandant ne fit aucune observation. Dès que Carotte eut fini, il se borna à se tourner vers le prisonnier.

— A toi ! dit-il simplement.

Alexis Médard rétablit la vérité. Depuis qu'il était à l'île du Salut, il était l'objet des persécutions du surveillant Carotte, qu'il essayait cependant de satisfaire. Il ignorait ce qui pouvait être la cause de cette animosité toujours croissante...

— Je n'en veux qu'aux indisciplinés, moi! fit le gardien.

Le commandant menaça l'interrupteur d'une punition. Il voulait que chacun s'expliquât à son aise, et il se réservait de juger ensuite.

Le forçat raconta dans quelles circonstances il s'était emporté jusqu'à renverser Carotte.

— Il t'avait donné un soufflet ?

— Oui.

— Et tu n'as pas profité de l'occasion pour lui casser la...

Devrions-nous donner une triste idée de l'élégance du langage de M. le commandant supérieur de l'île Royale, la principale des îles du Salut, nous sommes obligé de reconnaître qu'il se servit du mot *gueule*.

Alexis Médard répondit bien franchement qu'il eût peut-être assommé son adversaire si on ne les eût séparés.

— C'est bien, c'est très bien... Que dis-je?... C'est mal, c'est très mal... Où en serions-nous si les transportés se battaient à chaque instant avec les surveillants?... Il est vrai que celui-ci a eu les premiers torts. Il fera quinze jours de prison...

— Mais, mon commandant...

C'était naturellement Carotte qui n'était pas content.

— Pas d'observation, dit le chef d'une voix rude... Tu es bien heureux d'en être quitte à si bon marché... Comment ! voilà un homme que tu as, pour ainsi dire, obligé à te frapper.

— Il a menti...

— Allons donc!... Je me rends parfaitement compte, va... Je te connais de longue date et sais ce que tu vaux. Tu as déjà eu une affaire semblable et le forçat qui t'avait poché l'œil d'un bon coup de poing a dû être traduit devant la cour martiale... Il est vrai qu'il a été acquitté, ce qui a été déplorable... Je ne veux pas que ce fait se reproduise, aussi ce garçon-là ne verra pas nos juges pour cette fois... Je me borne à l'envoyer à la Maison-Rouge...

Carotte, qui depuis un moment faisait triste mine, grimaça un sourire de satisfaction quand il entendit la dernière phrase du commandant. Il regarda Alexis Médard avec un tel air de triomphe, que celui-ci éprouva un vague effroi.

Il savait que la Maison-Rouge était la prison, mais que lui importait d'être là ou ailleurs ! Beaucoup de forçats craignent moins le cachot que la *grande fatigue*. Pourquoi Carotte se montrait-il aussi content?...

Le malheureux ne devait pas tarder à le savoir.

Dans l'antichambre, un individu de haute taille attendait. Les surveillants lui dirent :

— Viens à la Maison-Rouge, Lebuteux, il y a de la besogne pour toi.

Lebuteux désigna Alexis.

— Ce bonhomme !...

— Oui... Et l'autre qui est sorti de l'hôpital depuis hier...

— Ah ! je l'attendais celui-là...

— Tu es content alors.

— Parbleu !...

On fit descendre une vingtaine de marches à Alexis Médard, puis il dut suivre un sentier rapide.

On passa devant le magasin général et on monta ensuite le chemin qui conduit à la Maison-Rouge.

Le forçat n'avait vu cette construction que de loin, mais de près elle lui sembla lugubre. Etait-ce du sang qui teignait ces briques?...

Un caporal de l'infanterie de marine ouvrit une porte basse, puis le cortège s'engagea dans un couloir obscur qui conduisait à la cave. A droite et à gauche, il y avait des cellules.

A la dernière, Lebuteux cria :

— Arrêtez !

Il sortit une clef et ouvrit la porte.

On se trouva dans une salle dont les murs suintaient l'humidité et qui n'était éclairée que par une lucarne étroite.

Lebuteux s'occupa d'allumer un réverbère pendu au plafond. Alexis Médard vit alors qu'il n'y avait dans cette salle qu'un banc de deux pieds de large formant le violon, et de chaque côté duquel étaient placés des anneaux de fer et des cordes.

A la muraille étaient pendus des martinets de différentes grosseurs.

Le forçat eut un frémissement. Il commençait à comprendre le sort qui lui était réservé.

Lebuteux demanda simplement :

— Où est l'autre?

Un des gardiens, qui était resté dans le couloir, apparut avec un nouveau personnage que Médard reconnut aussitôt.

C'était Maillone.

L'ancien marin alla vers son camarade :

— Comment, toi aussi, mon pauvre vieux?... Qu'as-tu fait?...

Alexis allait répondre, lorsqu'un garde-chiourme s'écria :

— Vous croyez donc que nous voulons rester jusqu'à demain matin... On ne vous a pas conduits ici pour que vous vous fassiez des confidences. Dépêchons-nous... Et plus vite que ça...

Lebuteux mit la main sur l'épaule de Maillone :

— Déshabille-toi !

— Eh, bourreau, dit celui-ci, c'est bien le moins que tu me serves de valet de chambre!...

Lebuteux ne répliqua pas. Seulement il dépouilla rapidement Maillone de sa veste; il lui fit relever sa chemise et rabattit son pantalon.

— Eh bien! et les mœurs?... se borna à dire le forçat.

On mit le patient à plat ventre sur le banc, en lui attachant les mains et les pieds; puis Lebuteux saisit le plus gros des martinets.

Un des gardes-chiourme sortit un carnet :

« Maillone, Pierre, dit Donne-la-Mort, pour tentative d'évasion, a été condamné à deux ans de double chaîne et cinquante coups de martinet numéro 1. »

Le martinet n° 1 avait huit branches, le martinet n° 2 six branches, et le martinet n° 3 quatre branches.

Lebuteux leva le martinet n° 1 sur Pierre Maillone, et un horrible cri retentit. Le misérable se tordait.

Un second cri aussi navrant se fit entendre presque aussitôt. Pour la seconde fois, les lanières de l'instrument de supplice avaient atteint le forçat.

Ce fut une succession de plaintes et de gémissements jusqu'au moment où l'adjudant cria :

« Assez! »

On versa du vinaigre sur les épaules saignantes de Maillone, puis on le détacha. Ses souffrances paraissaient intolérables.

C'était le tour d'Alexis Médard.

« Médard, Alexis, lut le garde-chiourme, pour avoir frappé un surveillant, a été condamné à cinquante coups de fouet. »

Le forçat voulut protester; il tenta de résister, mais on se jeta sur lui, et on lui enleva ses vêtements aussi rapidement qu'on avait enlevé ceux de Maillone.

En un clin d'œil il fut renversé sur le banc et attaché.

— Tu n'es pas fatigué, Lebuteux? demanda l'adjudant.

— Oh! non, et il va bien le voir!...

L'infortuné jeune homme *vit* bien, en effet, que le bourreau avait encore toute sa vigueur.

Au premier coup qu'il reçut, il crut que la maison lui tombait sur le dos. La douleur lui arracha un hurlement qui n'avait rien d'humain.

Il entendit cependant un rire infernal, celui de Carotte, qui venait d'entrer dans la cave.

Lebuteux le cingla une seconde fois, mais, cette fois, il ne dit plus rien.

Vers le vingt-cinquième coup, Alexis avait perdu connaissance. On continua néanmoins.

Quand l'exécution fut terminée, il était inondé de sang.

— En voilà un qui est sensible! fit l'adjudant.

— Vous l'avez assassiné! murmura Maillone, qui était resté par terre, tout haletant.

— Est-ce que tu veux que ça recommence pour toi?...

— Vous ne m'empêcherez pas de dire que c'est odieux de battre des hommes comme si c'étaient des brutes.

— Vous n'êtes pas autre chose, vous autres.

— Tu parles comme cela parce que tu sais que je ne peux pas me venger!...

Comme on l'avait fait pour Maillone, on arrosa les plaies vives d'Alexis Médard avec du vinaigre et du sel destinés à les cicatriser, puis on transporta les deux malheureux à l'ambulance.

CII

LE BOURREAU DU BAGNE

C'était à tort que l'adjudant, nouvellement arrivé à la Gayane, avait craint la fatigue pour Lebuteux, le bourreau du bagne.

Celui-ci ne demandait, au contraire, qu'à continuer. La vue du sang l'avait enivré. Il était dans un état d'exaltation extrême.

Cet homme, comme nous l'avons dit, était large, trapu des épaules. Ses cheveux fauves poussaient dru jusque sur le front; son visage avait une expression de cruauté, et son regard était ombragé d'épais sourcils. Du reste, Lebuteux avait également la poitrine et les mains velues. Son aspect et ses instincts étaient ceux d'une bête sauvage.

Les forçats le redoutaient et évitaient toute querelle avec lui.

Ce misérable aimait son métier avec tant de passion que c'était pour lui un plaisir inouï d'infliger la bastonnade. Il considérait un jour d'exécution capitale comme un jour de fête.

A cause de ses terribles fonctions, il était exempt de toute corvée. Il se promenait librement dans l'île Royale, et, le soir, on le voyait attendre l'heure de la rentrée des condamnés, comme le fauve qui guette un troupeau dans lequel il doit trouver une proie.

Les forçats frissonnaient en l'apercevant, et les surveillants, quand ils voulaient les menacer, n'avaient qu'à leur dire :

— Prenez garde à Lebuteux!

Il avait failli perdre son emploi peu de temps auparavant.

Une pensée d'évasion s'était emparée de lui, et il s'était associé pour la fuite avec cinq autres transportés.

Ils avaient détourné un canot de l'État, avec lequel ils comptaient gagner la Guyane anglaise; mais pendant la nuit, une tempête avait éclaté, et l'embarcation était venue se briser sur les récifs de l'Ile du Diable.

Les forçats avaient été recueillis dans un état pitoyable. La cour martiale ne les en avait pas moins condamnés à des peines diverses, dans lesquelles la bastonnade jouait un certain rôle.

Mais qui allait exécuter la sentence, puisque le bourreau se trouvait parmi les coupables?

On avait prononcé la destitution de Lebuteux; il fallait le remplacer.

Sa succession fut offerte aux autres galériens, mais le hasard fit que ceux qui se présentèrent ne parurent pas réunir les conditions de vigueur nécessaires. Les candidats, d'ailleurs, étaient rares.

Au bagne, les fonctions de bourreau sont l'objet de la réprobation générale, et l'individu qui les exerce ne jouit pas de l'*estime* de ses camarades.

L'ostracisme ne cesse, la proscription ne perd de sa rigueur que si, par hasard, le bourreau est un ancien exécuteur des hautes œuvres, que ses vices ont fait condamner aux travaux forcés.

Le forçat est logique; il admet qu'un homme continue sa profession.

Mais, hors ce cas, celui qui est chargé de bâtonner, de couper la tête, si la justice de la chiourme l'ordonne, est traité par lui comme un paria. Et cette répulsion est facilement explicable.

Donc, on était embarrassé, à l'île Royale, lorsque Lebuteux proposa de châtier lui-même ses compagnons d'infortune.

— Me fouettera ensuite qui voudra, puisque, moi aussi, j'ai cinquante coups de martinet à recevoir...

— Vous allez ménager vos complices? dit-on à Lebuteux.

— Oh! ne craignez rien.

On n'avait rien à *craindre*, en effet; il frappa avec une telle vigueur le premier forçat qui passa entre ses mains que celui-ci faillit en perdre la vie.

Les autres patients furent presque aussi maltraités.

Il ne lui fallut pas moins d'une heure et demie pour accomplir son œuvre dans la cave de la caserne de l'infanterie de marine. Quand il eut fini, le martinet était rouge de sang.

Son appétit carnassier s'était tellement exalté, qu'au dernier transporté,

on dut le retenir pour qu'il ne prolongeât pas le supplice au delà des limites fixées par le jugement.

La conduite de Lebuteux fit grand bruit au camp de l'île Royale. Un forçat désireux de venger les malheureux avec lesquels il s'était montré si impitoyable se présenta pour le fustiger à son tour.

Le bourreau, lié sur le banc, ne cessa de ricaner pendant que son successeur improvisé le bâtonnait. On eût dit un maître raillant les premiers essais de son élève.

— Tu n'es pas adroit... Ce n'est pas ça... Tu me fais pitié... Aïe!... C'est mieux... Mais, tout de même, tu manques de force... Va-t'en fouetter un enfant qui n'a pas été sage, ne te mêle pas d'avoir affaire à un homme... Si jamais tu es puni, à ton tour, tu verras comme je t'arrangerai...

On comprit que personne n'égalerait jamais Lebuteux, et on se décida à lui rendre définitivement ses martinets...

L'histoire de Lebuteux était assez curieuse. Nous la trouvons dans l'*Histoire des bagnes* de M. Pierre Zaccone.

Sur la lisière de la Picardie, dans un pays peu accidenté, sombre d'aspect, gris et morne de tons, sans bois, sans eau, sans culture, sans rien de ce qui arrête et charme le regard, s'élève le petit hameau de Saint-Georges, triste et isolé dans le pli de terrain où il s'est blotti.

Ce village a une sinistre célébrité dans la contrée.

Le voyageur qui se hasarde à le traverser, malgré les conseils qui ne manquent pas de l'en détourner, est frappé de son étrange et sombre physionomie et de l'aspect encore plus lugubre de ses habitants, qu'on rencontre nonchalamment étendus sur le seuil de leurs chaumières ou errant autour des demeures, couverts de sordides haillons, le front contracté, portant sur tous leurs traits l'empreinte du vice et de la férocité, jetant autour d'eux le regard à la fois inquiet et cruel de la bête fauve qui se sent traquée, et montre sans cesse ses crocs formidables.

C'est que ce village de Saint-Georges, monstrueux phénomène social, renferme toute une population de voleurs et d'assassins; c'est qu'il serait impossible d'y trouver une famille qui n'ait fourni son contingent aux prisons, aux bagnes, à l'échafaud; c'est que tous ceux qu'on y rencontre ont passé de longues années à Brest ou à Toulon, d'où ils sont revenus plus gangrenés qu'auparavant, et que leur premier soin a été de faire profiter les jeunes gens de la terrible expérience acquise dans ces enfers du crime, où le cœur se bronze et devient inaccessible à tout sentiment humain.

Objet de mépris et de terreur pour les communes environnantes, les habitants de Saint-Georges ne se marient qu'entre eux comme les juifs et les bohémiens du moyen âge, de sorte qu'à la longue, tout le hameau, d'une population



Céleste revint. (P. 947.)

de quatre cents âmes environ, a fini par ne former qu'une seule et même famille.

C'était là que Lebuteux était né.

D'abord garçon boucher chez son père, il s'était de bonne heure familiarisé avec le sang, et avait grandi, assommant et équarrissant aux applaudissements des gens du métier, qui s'étonnaient à juste titre de voir un enfant de douze à

quinze ans déployer tant d'ardeur dans les opérations où le cœur fait souvent défaut aux plus endurcis.

Lebuteux perdit bien vite à ce métier le peu de sensibilité dont la nature l'avait doué. Il se développa extraordinairement et, quand il atteignit sa vingtième année, on le citait dans le pays comme un modèle de force, de cynisme et de brutalité.

Vers cette époque, il s'établit entre lui et une jeune fille des relations qui firent un certain bruit dans le pays.

Cette jeune fille s'appelait Céleste. Elle était jolie, ses yeux bleus avaient un doux rayonnement, et son visage quelque ressemblance avec celui de la plus belle des vierges de Lesueur, qui a peint ses vierges blondes.

Céleste était sage, ou, du moins, on le disait. Elle appartenait à une famille relativement honorable, et l'on se demandait comment elle avait pu s'oublier à ce point de se donner à ce bouledogue que l'on appelait Lebuteux.

C'est que ce dernier n'avait pas attendu que Céleste se donnât; du jour où le désir était entré en lui, il avait résolu qu'elle lui appartiendrait, et la violence lui avait livré ce qu'il ne pouvait espérer obtenir de l'amour.

Un soir, il attendit Céleste au coin d'un épais taillis, près duquel il savait qu'elle devait passer, et, se jetant sur elle avec l'impétuosité et l'ivresse du désir brutal, il l'effraya à un tel point que la pauvre enfant ne put pas même tenter une résistance qui, d'ailleurs, eût été inutile.

Quand elle revint à elle, Lebuteux était à ses côtés. Il la souleva dans ses bras puissants, et se mit à la considérer avec deux yeux où la menace avait succédé au désir assouvi.

— Céleste, lui dit-il alors, écoute-moi, et retiens bien surtout ce que je vais te dire : Si tu rapportes à Saint-Georges un mot de ce qui s'est passé ce soir entre nous, si tu oses dire que je t'ai violentée, et que tu cherches à mettre les gens de justice là-dedans, je te jure, foi de Lebuteux, que je te tuerai sans pitié !...

Céleste connaissait de réputation celui qui lui parlait ainsi... et elle savait quelle terreur son nom inspirait déjà... Cependant, elle ne répondit pas.

— Parleras-tu ? demanda Lebuteux avec colère.

Elle eut peur.

— Non, je ne parlerai pas ! balbutia-t-elle.

— Tu me le jures ?...

Elle hésita encore.

— Tu me le jures ?... répéta le garçon boucher.

— Oui.

— C'est bon !... Mais ce n'est pas tout, ajouta Lebuteux.

— Qu'est-ce donc ?

— Je veux que tu reviennes !...

— Oh ! jamais !

— Je le veux, te dis-je.

Céleste fit un mouvement pour se soulever, mais le misérable lui prit les bras et la contint.

La pauvre enfant s'affaissa, épouvantée, sur elle-même.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... murmura-t-elle.

— Eh bien ? insista Lebuteux.

Sa voix avait un tel accent de menace qu'elle comprit qu'il était capable de la tuer tout de suite.

— Je viendrai ! je viendrai ! dit-elle, sans force et en proie à une terreur sans nom.

Céleste revint, ainsi qu'elle l'avait promis, et d'abord ces rendez-vous furent pour elle une sorte d'épouvantail, auquel elle ne pouvait penser sans frissonner. Puis, peu à peu, explique qui pourra ce phénomène moral, elle s'habitua à cette situation exceptionnelle.

Qui le croirait ? Ce mâle robuste s'était emparé de sa volonté, et peut-être même de son cœur !... Elle n'avait plus de répugnance à se donner à lui, et le plaisir lui avait fait oublier la honte.

Tout grossier qu'il était, Lebuteux avait une qualité que les filles avisées apprécient, dit-on, particulièrement à la campagne : il était intéressé et avait de l'ordre. Or, Céleste, en même temps qu'elle lui plaisait, devait avoir un jour un patrimoine présentable, quelque chose comme quatre ou cinq mille francs, et le garçon boucher avait déjà calculé qu'en l'épousant, il se trouverait à la tête d'un capital qui lui permettrait de s'établir à son compte.

Il n'en fallut pas davantage pour que Céleste vît là un avenir que beaucoup de ses compagnes eussent envié, et pour que Lebuteux, de son côté, songeât sérieusement à rendre définitive une liaison qui, dans le principe, n'avait dû être que passagère.

Malheureusement, ces plans rencontrèrent un sérieux obstacle.

Céleste n'avait plus que son père. Mais le père Charlot, comme on l'appelait, n'avait que cinquante ans. Il était droit, sain, robuste, et son allure nerveuse et forte laissait facilement deviner qu'il n'était pas disposé à quitter ce monde pour l'autre, bien qu'on le dise meilleur.

Il n'était cependant guère possible d'hériter avant que le bonhomme mourût...

Lebuteux attendit un an... Mais, au bout de l'année, il trouva que le père mettait trop de temps à s'en aller, et dès ce moment, il commença à se demander s'il n'y avait pas moyen d'obtenir tout de suite ce qu'il ne pouvait espérer que dans un avenir éloigné.

Le moyen ne fut pas long à imaginer, et, un matin, Charlot fut trouvé mort dans son lit.

Il avait été assassiné dans la nuit.

La justice instruisit ; on chercha quel avait pu être le coupable, et presque aussitôt des charges accablantes désignèrent Lebuteux comme ayant dû commettre le meurtre.

Le misérable avait traité le père Charlot comme il avait l'habitude de traiter ses bestiaux, et c'était avec l'instrument ordinaire de son métier qu'il s'était débarrassé de sa victime.

Il fut arrêté avec Céleste, que l'on disait l'avoir assisté dans son crime. Après des débats assez longs devant la cour d'assises d'Amiens, Lebuteux fut condamné aux travaux forcés à perpétuité ; quant à sa complice, on l'acquitta faute de preuves.

Pendant tout le procès, les deux accusés n'avaient cessé de nier. Lorsque Lebuteux entendit le verdict qui le frappait et proclamait, au contraire, l'innocence de Céleste, il manifesta une vive irritation.

Il fut surtout jaloux de voir que sa compagne échappait au châtiment.

— Si j'eusse su, dit-il, j'eusse tout raconté.

Le président ayant ordonné la mise en liberté de la jeune fille, il s'écria :

— Mais elle est coupable !... C'est elle qui m'a fait entrer la nuit dans sa maison, c'est elle qui m'a indiqué la chambre où dormait son père, et m'a conduit près de son lit...

La justice était éclairée trop tard par Lebuteux. Elle avait irrévocablement prononcé.

On le dirigea sur le bagne de Brest, où il passa deux ou trois ans à traîner le boulet.

Sa principale préoccupation était de savoir ce qu'était devenue Céleste, mais ce fut en vain qu'il lui écrivit à différentes reprises, elle ne lui répondit pas.

Il s'adressa à d'autres habitants de Saint-Georges, mais, comme il n'avait pas d'ami, personne ne daigna lui donner les renseignements qu'il demandait.

Son impatience était à son comble, lorsqu'un de ses anciens camarades entra au bagne pour vol avec effraction. Il l'interrogea avidement et eut enfin quelques détails.

Céleste, après son acquittement, était rentrée au pays, mais, si misérable que fut la population du village picard, si dépravés que fussent ses instincts, elle accueillit mal la parricide, car les aveux tardifs de Lebuteux n'avaient laissé aucun doute sur la culpabilité de sa complice.

La fille de Charlot essaya d'abord de braver le mépris public, mais elle finit par s'en fatiguer. Un beau jour, elle quitta Saint-Georges, pour aller à

Paris, où l'on ignore le passé de chacun, où le voile de l'obscurité cache les hontes.

— Je ne sais pas trop, dit le forçat à Lebuteux, ce que Céleste est devenue là-bas. Les uns disent qu'elle s'y est mariée...

— Malheur, si c'est vrai !...

— Tu l'aimes donc encore ?...

— Est-ce que je l'ai jamais aimée?... Elle m'avait fait envie, voilà tout, et je l'ai prise... Plus tard, si j'ai voulu la garder, c'était à cause de son argent...

— Eh ! bien, alors !...

— Cela n'empêche pas que ça me chiffonne qu'un autre vienne après moi...

— On dit même que c'est plusieurs autres...

— Comment ?...

— Tu ne m'as pas laissé terminer... Ceux qui disent qu'elle est mariée sont des naïfs... Les malins prétendent qu'elle a des amants, qu'elle mène bon train... C'est, en un mot, une *largue* du grand monde...

L'irritation de Lebuteux était extrême.

— Si elle était là...

— Que lui ferais-tu ?...

— Je la *surinerais* comme un mouton.

— Je ne comprends pas ta jalousie... Elle ne pouvait attendre ta sortie puisque tu es ici pour toujours...

— Ces misérables juges... Si je les tenais !...

— Oui, mais tu ne les tiens pas... et c'est fâcheux...

— Enfin... nous verrons...

Depuis ce jour, Lebuteux n'eut qu'un désir, l'évasion, qu'un rêve, se rendre à Paris, et y revoir Céleste, recouvrer sur elle, soit de gré, soit de force, son empire d'autrefois !...

CIII

LES DEUX CAMARADES

Lebuteux, à Brest, était accouplé à un nommé Pierre Til.

C'était un forçat dont le type était de tout à fait différent de celui offert par le complice de Céleste.

Tandis que ce dernier était gros et lourd, Pierre Til était mince et élancé. Il méprisait cordialement son camarade l'assassin.

— Est-ce possible, mon bon, lui disait-il, que vous vous soyez fait pincer pour un crime aussi vulgaire?..,

— Vous vous êtes bien laissé prendre, vous...

— Oh! moi... c'était autre chose... Je faisais fabriquer des billets de banque et je les émettais... Il est nécessaire d'avoir bonne mine, d'inspirer une certaine confiance... Vous n'auriez pas pu faire cela!...

— Qui sait?...

— En vous voyant tirer de votre portefeuille le billet, on se fût dit : Comment diable un semblable balourd est-il possesseur d'une aussi forte somme?...

— Balourd, moi!...

— Mais oui, mon cher... Vous n'avez jamais eu comme moi la prétention d'être un modèle de grâce et de distinction...

— On ne s'en aperçoit guère sous ce costume.

— Il y a cependant une manière de porter la casaque de forçat qui révèle l'homme du monde... Vous ne savez pas arranger votre chaîne avec élégance...

Lebuteux eut un grognement, mais il dut avouer qu'il n'avait jamais songé à résoudre ce problème.

Le forçat fashionable et l'ancien boucher avaient cependant une même pensée. Ils se firent un jour des confidences et reconnurent qu'ils étaient, l'un et l'autre, résolus à tout risquer pour recouvrer leur liberté.

— J'assommerais au besoin plusieurs gardes-chiourme, dit Lebuteux.

— Qui vous parle d'assommer?...

— Si cela est nécessaire...

— On tue, mais proprement, d'un joli petit coup de stylet.

— Où prendre un stylet?...

— On le remplace par un instrument quelconque, mais on n'assomme pas, c'est bon pour les bouchers ou les équarrisseurs... Fi donc! Vous vous imaginez toujours exercer votre ancienne profession.

— Mon métier me plaisait...

— Chacun son goût... Moi, je ne peux pas voir un morceau de viande crue et l'odeur de sang me répugne...

— Quelle femmelette!...

— Cette femmelette vous en remontrerait cependant... Mais ne nous disputons pas... c'est inutile et ce n'est pas distingué... Regardez plutôt ceci...

— Qu'est-ce donc?...

— Un étui...

— Qu'y a-t-il dedans?...

— Une foule de choses qui nous sont indispensables... C'est comme qui dirait notre nécessaire de voyage...

— Voyons...

— Assurez-vous bien qu'on ne nous regarde pas...

— Le surveillant tourne le dos...

Pierre Til ouvrit son étui et exhiba à Lebuteux émerveillé les instruments suivants qui y étaient enfermés :

1° Un cadet monseigneur;

2° Des coins en bois ;

3° Une scie à main ;

4° Une vrille pour *bculiner* (percer) ;

5° Un bastringue monté pour couper le fer ;

6° Une petite pince ;

7° Une vis de pression pour écarter les barreaux de fer.

Tout cela était enveloppé de postiches pour se fabriquer des moustaches, barbe et cheveux.

— Mais, demanda Lebuteux, où se procure-t-on ces instruments?...

— On ne les vend pas couramment au bazar du bagne, mais lorsqu'on est avisé, on se les procure tout de même...

— Moi aussi je veux... il me faut...

— A quoi bon?... Puisque nous devons filer ensemble... En coupant ma chaîne, je couperai votre chaîne, puisque nous sommes accouplés...

— C'est vrai...

— Ma destinée est liée à la vôtre... Ce qui est assez étrange, car nous nous ressemblons peu... Mais ce n'est pas moi qui ai choisi...

— Ni moi...

— Oh! vous, vous n'avez pas assez de goût...

Lebuteux commençait à être habitué à ces compliments. Il ne répliqua pas...

Et puis que lui importait ce que Pierre Til pouvait dire si, grâce à lui, il quittait le bagne?...

Les deux forçats choisirent un moment opportun.

Un jour où ils travaillaient à la fabrique, ils se débarrassèrent de leur chaîne, ne conservant que leur anneau, prirent sur leurs épaules une pièce de bois, de manière à masquer leur figure, traversèrent ainsi tout le port et arrivèrent à la corderie.

Ils forcèrent un des barreaux de la première fenêtre et se cachèrent jusqu'au soir.

Après le coup de canon qui précède la retraite, se trouvant seuls dans le vaste atelier, ils s'emparèrent de divers vêtements pendus près du bureau du contre-maître. Pierre Til endossa une redingote, Lebuteux une blouse. Il y avait deux pantalons, dont l'un était en bon état, dont l'autre était troué. Ce dernier échut naturellement au garçon boucher.

Son compagnon s'adjugea aussi un chapeau presque neuf, en lui laissant une casquette crasseuse.

— C'est dans votre tempérament d'être mal habillé, lui dit-il, moi cela me serait impossible !... Je serais gauche, ridicule, j'inspirerais des soupçons et on nous arrêterait tous les deux... Vous ne le voudriez pas?...

— Non certes...

— Laissez-moi toujours choisir alors...

Lebuteux et Pierre Til s'occupèrent de scier leur *manille.* Il ne leur fallut pas moins de trois heures pour cela. Un soupir de soulagement s'échappa de leur poitrine quand leur pied fut libre.

Leur tâche n'était pas néanmoins terminée. Ils durent forcer plusieurs serrures, escalader quatre murs, pour être enfin hors de l'endroit où ils étaient condamnés à subir leur peine.

Une fois dans la ville, Pierre Til conduisit Lebuteux à une auberge sur le propriétaire de laquelle on pouvait compter jusqu'à un certain point. Il ne trahissait jamais les évadés auxquels il accordait un asile, à condition qu'ils lui payassent la prime de cent francs, accordée à tout individu ayant ramené un forçat.

Or, aucun des deux camarades n'avait d'argent, mais cela n'embarrassait pas Pierre Til.

— Je sortirai demain matin vers midi, fit-il à l'aubergiste, et à mon retour, je m'acquitterai envers vous...

— Comment t'y prendras-tu ?

— C'est mon secret.

— Mais si tu ne revenais pas... Quelle garantie aurais-je ?...

— Mon compagnon restera.

L'aubergiste eut une grimace et Lebuteux aussi... Il fallait cependant accepter la proposition du forçat fashionable.

Le plan de celui-ci était d'ailleurs fort simple. Il avait appris qu'il existait dans les magasins des vivres du bagne une caisse destinée à payer les forçats travailleurs.

Sur l'heure de midi, il savait que ce corps de bâtiment était désert. Il voulait s'y introduire et faire sauter la caisse.

Pierre Til fut en partie trompé dans ses prévisions. Il faillit être surpris et eut à peine le temps de se cacher sous un escalier où il resta quarante-huit heures.

L'aubergiste et Lebuteux désespéraient de le voir reparaître, quand enfin il se montra. Il avait finalement réussi à voler une somme de quatre ou cinq cents francs, mais il était exténué. La faim l'avait fait cruellement souffrir.

De sa cachette, il avait entendu quelques lambeaux de conversation.



Faut pas finasser avec moi. (P. 958.)

— On nous cherche!... Mais on nous croit encore dans le bagne.. Il faudra filer la nuit prochaine.

Ils partirent en effet. Nous ferons grâce à nos lecteurs des diverses péripéties de la route. Ils allaient à Paris où Pierre Til se proposait de reprendre ses exploits et où Lebuteux comptait retrouver Céleste.

— Avez-vous son adresse? lui demanda son camarade.

— Son adresse!

— A Paris, c'est nécessaire, car la ville est grande.

— En m'informant, je saurai vite où elle est.

— Vous croyez cela?...

— En tous cas, je la chercherai... Je finirai bien par la rencontrer.

— C'est une question de chance... Je ne vous conseille pas de fréquenter les lieux publics, les bals, les théâtres, où va probablement votre dulcinée... Avec votre tournure vous ne tarderiez pas à être signalé, coffré et réintégré dans l'établissement dont nous venons de sortir avec tant de peine. C'est bon pour moi de briller... Je suis un papillon... Vous êtes une chenille!...

— Vous m'aiderez alors?...

— Je m'en garderais bien.

— Pourquoi?...

— Parce que, dès que nous serons en vue de Paris, je tiendrai à ne plus avoir rien de commun avec vous...

— Vous plaisantez...

— Je dis la vérité.

Et, en effet, au moment d'entrer à Paris, Pierre Til dit à Lebuteux :

— Maintenant bonjour... nous ne nous connaissons plus... Chacun son chemin... Vous, votre métier est de saigner les bœufs... Moi, je vais m'informer de ce qui se passe à la Bourse...

Il s'en alla, laissant le garçon boucher tout ahuri.

Pierre Till se garda bien de partager avec son ancien compagnon de chaîne les cinq ou six louis qui lui restaient du vol commis dans le magasin des vivres.

Lebuteux ne sut d'abord à quel saint se vouer.

Comment s'orienter dans la grande ville où il se trouvait, et surtout comment y gagner sa vie?...

Il prit le parti de marcher tout droit devant lui, jusqu'au moment où la lassitude l'obligea à s'arrêter. Il se laissa tomber sur un banc, et se mit à réfléchir sur ce qu'il avait à faire.

Il n'avait pas manqué, depuis qu'il était dans la capitale, de regarder à droite et à gauche pour s'assurer que sa maîtresse ne passait pas. Il n'avait pas même vu quelqu'un qui lui ressemblât, et il commençait à reconnaître que Pierre Til avait raison lorsqu'il lui avait dit que, sans adresse, il lui serait bien difficile de découvrir le domicile de la fille de sa victime.

Il éprouvait une vive irritation contre son camarade, qui l'avait quitté avec tant de désinvolture.

— J'aurais dû l'en empêcher, ou lui faire *abouler* de l'argent.

Des agents de police passèrent deux ou trois fois auprès de lui, il remarqua

qu'ils l'examinaient. Pour déjouer leurs soupçons, il s'adressa carrément à l'un d'eux.

— Pardon, excuse, vous ne connaîtriez pas Mlle Charlot?

— Mlle Charlot, qui ça !...

— Une jeune personne de Saint-Georges, en Picardie, venue depuis quelques mois à Paris, où elle a trouvé des rentes.

Il y avait à la fois de la naïveté et de l'audace dans la manière d'agir de Lebuteux.

Il espérait vaguement que l'agent le renseignerait, et, d'un autre côté, il voulait prouver au policier qu'il n'avait rien à craindre de lui, puisqu'il lui racontait ses petites affaires.

L'agent de police se mit à rire.

— Où demeure votre Mlle Charlot?

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

— D'où venez-vous?

— Du pays... de notre village...

— Cela ne m'étonne pas... Eh bien ici, ce n'est pas comme dans votre village... Pour découvrir où perchent les gens, il faut avoir des indications précises... Il n'y a pas longtemps que vous êtes arrivé?...

— A l'instant même...

— Dans quelle auberge êtes-vous descendu?...

— Je ne sais pas encore... Vous devriez bien m'en indiquer...

— Tenez, en voici une...

L'agent lui désigna une maison située à quelques pas.

Pendant qu'il se retirait, le policier se dit :

— Tout à l'heure je lui trouvais mauvaise mine. Maintenant je suis persuadé qu'il est plus bête que méchant...

Lebuteux fit semblant de se diriger vers l'auberge, mais il se garda bien d'y demander un asile... D'ailleurs, comme on le sait, il n'avait pas le sou.

Il erra toute la soirée et une partie de la nuit. Il était fatigué, il avait faim, et la bête féroce s'était éveillée en lui.

Il était décidé à faire un mauvais coup. S'il avait rencontré un passant isolé, il se fût jeté sur lui pour lui voler son argent, mais l'occasion lui manqua.

Lebuteux arriva enfin aux Halles, où il acheva la nuit avec quelques vagabonds, qui daignèrent l'admettre dans leur société et le mirent au courant des divers moyens qui existent à Paris pour gagner sa vie sans travailler sérieusement. Pendant trois ou quatre mois, Lebuteux fut un commissionnaire sans médaille, ouvrit les portières des voitures, vendit des programmes aux abords des théâtres, ramassa des bouts de cigare, vola quand il en eut l'occasion et mendia.

Cette dernière profession lui rapporta peu, à cause de sa taille herculéenne. On ne comprenait guère qu'il fût obligé de demander l'aumône.

Il eût certainement préféré exercer sa profession de boucher, mais, à Paris, on ne tue qu'aux abattoirs, et, pour y entrer comme employé, il faut fournir des renseignements qui eussent gêné le forçat évadé.

Celui-ci n'avait pas encore aperçu Céleste. Il n'avait même pas encore recueilli la moindre indication sur elle.

Qu'était devenu également Pierre Til?...

Vers cette époque, une ressource inattendue s'offrit à lui : les cochers se mirent en grève, et les diverses compagnies de voitures, désireuses d'utiliser leur matériel, prirent tous les individus qui se présentèrent comme sachant conduire. Lebuteux fût du nombre, bien qu'il fût loin de connaître d'une manière suffisante Paris, malgré trois mois de vagabondage.

Le voilà donc provisoirement en possession d'un siège et d'un fouet, emblèmes de sa puissance. Malheur aux chevaux qui tombèrent sous sa main! Il les cinglait comme si la loi Grammont n'eût pas été récemment votée.

Un soir, il venait des Champs-Élysées avec des voyageurs, quand soudain il étouffa un cri. Dans une calèche attelée de deux chevaux, il lui semblait reconnaître Céleste.

Elle portait une délicieuse toilette qui lui allait à merveille. Le cocher improvisé resta comme ébloui.

Il n'eut plus désormais qu'une pensée : ne pas perdre de vue cette calèche. Peu lui importait la route indiquée par les personnes qui étaient dans son véhicule!

Il se mit à la suite de son ancienne maîtresse. L'haridelle qu'il conduisait avait beaucoup de peine à aller aussi vite que les beaux chevaux de la calèche. Il la fouettait cependant avec une vigueur sans pareille.

A la place de la Madeleine, la voiture de Céleste prit les boulevards. Les voyageurs de Lebuteux, qui allaient dans le faubourg Saint-Honoré, s'empressèrent de réclamer.

Il ne les écouta pas et, pour toute réponse, excita sa rossinante.

— Cocher! cocher! criait-on dans le fiacre.

Il se retourna et regarda ses clients avec colère. Agitant son fouet, il leur dit :

— Si vous ne vous taisez pas, je cogne!...

Heureusement pour lui, il avait affaire à des personnes âgées, qui n'osèrent pas insister.

Céleste s'arrêta près de la rue Laffitte. Lebuteux s'arrêta également, et les voyageurs s'empressèrent de descendre et de s'éloigner sans payer sa course et son pourboire au cocher fantaisiste.

Mais celui-ci ne songea pas à réclamer. Il considérait la maison dans laquelle sa complice venait d'entrer avec un personnage fort élégant.

— Quel est cet homme? Son amant, sans doute. Oh! malheur! fit-il.

La calèche avait été renvoyée.

Lebuteux entra dans la maison, et s'adressa au concierge.

— Mlle Charlot?

— Connais pas...

— La Céleste?

— Ce n'est pas ici...

— Je vous dis que c'est ici, moi... je viens de la voir entrer...

— Est-ce de Mme de Saint-Georges que vous voulez parler?...

— Oui... c'est cela... elle est de Saint-Georges...

— En ce cas, c'est au premier...

Lebuteux voulut prendre le grand escalier, mais le concierge l'en empêcha... Il lui montra l'escalier de service, en ayant l'air de dire qu'il était assez bon pour lui.

Peu importait au forçat évadé, pourvu qu'on le mît en présence de Céleste. mais les domestiques de celle-ci se refusèrent à l'introduire.

— Madame était occupée... Madame n'était pas visible...

— Oui, elle est avec ce godelureau... Je ne veux pas, moi!...

— Ne pourriez-vous pas nous dire ce que vous lui voulez?...

— Non, c'est à elle seule... Avertissez-la que Lebuteux la demande...

— Puisqu'il nous est défendu de la déranger... Allez-vous-en, mon brave homme, vous repasserez.

Le cocher eut l'idée d'écarter de force les valets, mais il songea qu'il valait beaucoup mieux pour le moment ne pas faire de tapage.

S'il faisait passer, comme il en avait envie, un ou deux de ces larbins pardessus la rampe de l'escalier, on préviendrait probablement la police, et il serait pris au moment même où il venait de retrouver celle qu'il cherchait depuis si longtemps.

Une lueur d'intelligence éclairait donc cette brute, qui ne doutait pas de la satisfaction qu'éprouverait Céleste à le revoir malgré ce qui s'était passé à la cour d'assises après sa condamnation.

Il croyait, en tous cas, qu'il lui serait aisé de reprendre sur elle l'empire d'autrefois.

— Elle est riche maintenant... Tant mieux, murmurait-il, je vivrai sans rien faire!...

Telles étaient ses pensées, tandis qu'il regagnait sa voiture, après avoir répété plusieurs fois aux domestiques :

— Vous lui direz que c'est Lebuteux... Lebuteux!...

Une fois dans la rue, et bien qu'il fût certain de reconnaître la demeure de Céleste, il ne se décidait guère à s'en aller.

Le personnage, qui était sans doute seul en ce moment avec Mme de Saint-Georges, l'inquiétait.

Soudain, il eut un mouvement de joie ; l'élégant sortait.

Lebuteux se précipita vers lui pour le considérer. Un cri s'arrêta dans sa gorge. Il venait de reconnaître Pierre Til !

CIV

LE RETOUR

La tenue de Pierre Til était irréprochable. Le monocle à l'œil, le stick à la main, plein d'aisance et de fatuité, le forçat évadé devait absolument dérouter les soupçons.

Son élégant tuyau de poêle ne ressemblait en rien au bonnet rouge qu'il avait été condamné à porter pendant vingt ans et qu'il avait si volontiers laissé à Brest.

Lebuteux était méconnaissable aussi sous sa livrée de cocher, car Pierre Til fut un certain temps à savoir à qui il avait affaire.

Il regarda d'un air hautain son ancien compagnon.

— Que voulez-vous, mon bonhomme ?

— Pierre Til !

— Hein ?

— Faut pas finasser avec moi... Ah ! ce costume vous va mieux que la casaque ; mais c'est égal !...

— Lebuteux !

— A la bonne heure !...

— Que faites-vous ici ?... Quelle profession exercez-vous ?...

— J'ai un fiacre pour vous servir... Je puis vous prendre à la course ou à l'heure.

— Vous m'avez vu entrer dans cette maison...

— Oui...

— Et vous m'attendiez ?...

— Oui...

— Que vous faut-il ? D'abord, si c'est de l'argent, je n'en ai pas...

— Comment ? Avec une semblable tenue vous n'avez pas la poche remplie de *jaunets ?*

— Hélas! non... Tout ce qui brille n'est pas d'or..

— Les faux billets de banque n'ont donc plus cours...

— Pas si haut... Ils sont difficiles à changer... Il n'y a plus de monnaie... C'est égal, je suis heureux de vous savoir casé... Au revoir, mon vieux!

— Ne soyez pas pressé à ce point!

— Pourquoi?...

— Parce que je désire savoir comment vous connaissez cette femme avec qui vous étiez tout à l'heure en voiture?...

— Vous êtes bien curieux... Que vous importe!...

— J'ai besoin de ce renseignement!...

— Est-ce qu'elle vous devrait quelque chose?

— Répondez... Qui est-elle?...

— Eh bien! c'est une femme comme il faut, ou plutôt comme il en faut... Je ne suis pas son seul ami... Mais j'ai la prétention d'être un de ses meilleurs.

— Je ne veux pas cela...

— Qu'est-ce à dire?... Qu'ai-je entendu?...

— Je vous défends de retourner chez elle,..

— En vertu de quel droit, mon vieux!

— C'est elle... C'est Céleste...

— Nous l'appelons Amanda...

— Je suis cependant sûr que c'est la fille à Charlot, mon ancienne maîtresse...

— Quoi! Mlle de Saint-Georges...

— M'a aidé à *suriner* le vieux...

— Pas possible!...

— Elle a été traduite en cour d'assises avec moi...

— En vérité?... Et on l'a acquittée!

— Vous dites?

— Les jurés se laissent toujours gagner par la douceur de beaux yeux... Ils condamnent bien rarement de jolies femmes et réservent toutes leurs sévérités pour le sexe laid... C'est si naturel que, franchement, je n'ai pas le courage de leur en vouloir...

— Comprenez-vous, maintenant, pourquoi j'exige de vous que vous ne la revoyiez plus!. .

— Je ne comprends guère... Mais si cela vous fait plaisir qu'on vous promette... Je n'y vois pas d'inconvénient...

— Très bien!...

— Et maintenant, Lebuteux, je vous prends à la course...

Pierre Til s'installa sans plus de façon dans la voiture de son compagnon de chaîne qui le transporta sur la rive gauche, où il était, paraît-il, attendu.

Pierre Til donna généreusement à Lebuteux cinquante centimes de pourboire et lui dit sans conviction : — Au revoir !...

Lebuteux le suivit du regard en grommelant :

— Oh ! non, je ne veux plus qu'il retourne chez Céleste !...

Le lendemain de grand matin, l'ancien garçon boucher se présentait de nouveau au domicile de sa complice.

Il n'avait plus, cette fois, sa voiture. Il avait jugé à propos de donner sa démission.

— Puisqu'elle a de l'argent, s'était-il dit, je n'ai plus besoin d'en gagner !

Quel fut son étonnement quand on lui dit que madame n'y était pas..

— Lui avez-vous annoncé la visite de Lebuteux ?...

— Oui.

— Et qu'a-t-elle répondu ?.

— Rien...

— Elle est sortie, mais elle ne tardera pas sans doute... Je l'attendrai.

— Je ne vous conseille pas...

— Pourquoi ?...

— Madame ne rentrera ni aujourd'hui, ni demain... Elle est en voyage.

— Vous mentez !...

— Je vous conseille de vous retirer tranquillement et de ne plus revenir ici.

— Je m'installe dans cette maison, au contraire... Je n'en bouge plus... Il faut que je voie Céleste !...

— Céleste !... Nous ne connaissons pas...

— C'est elle, votre demoiselle de Saint-Georges... qui autrefois... ne faisait pas la fière... et elle avait raison... Maintenant elle renie le passé... Elle a tort !...

La voix de Lebuteux tremblait de colère.

— Eh bien ! vous avez compris... Allez-vous en !...

— Non, par exemple !...

— Madame nous a dit de vous jeter à la porte, si c'était nécessaire...

Lebuteux eut un frémissement de rage. Son poing s'abattit avec une telle force sur la boule de l'escalier que celle-ci se brisa.

Le domestique comprit qu'il ne fallait pas plaisanter avec ce robuste gaillard.

— Ne vous faites pas de mauvais sang !... Il y en a de plus beaux et de plus huppés que vous qui ont été mis à la porte de la même manière... Vous êtes une ancienne connaissance du village... Je me doutais bien qu'on avait été élevée à la campagne... Il reste toujours un je ne sais quoi de commun, de vulgaire... C'est probablement vous qui avez eu la primeur... Mâtin !... vous n'êtes pas à plaindre... Soyez bien tranquille et rentrez là-bas où vous trouverez.. de



Ce fut en vain qu'il essaya de se débattre. (P. 964.)

nouvelles conquêtes... qui nous viendront aussi... C'est la province qui fournit à Paris ses femmes à la mode... Précisément il est nécessaire en ce moment de renouveler le personnel... Il est trop vieux et trop plâtré...

Lebuteux n'écoutait pas le valet.

— Est-ce que Pierre Til vient souvent ici ?

— Pierre Til !... Ce nom m'est inconnu.

— Hier il s'est promené en voiture avec elle.

— Vous voulez parler de M. de Veauluisant.

— Veauluisant !...

— C'est un de nos plus adroits boursiers... La hausse et la baisse sont des maîtresses beaucoup plus fidèles que madame...

— Sa maîtresse, elle ?...

— Consolez-vous-en... Venez boire un verre de vin à l'office... Cela vous donnera la force de supporter cette épreuve...

Lebuteux se laissa entraîner, mais à peine eut-il porté le verre à ses lèvres qu'il lui sembla entendre dans la pièce voisine une voix qu'il connaissait bien.

Il déposa aussitôt son verre et ouvrit précipitamment une porte. C'était Céleste, il ne s'était pas trompé !

A sa vue, elle eut un cri d'épouvante.

— Enfin, dit Lebuteux avec joie.

— Au secours ! s'écria la victime de l'ancien garçon boucher.

Ce dernier voulut la saisir au poignet, mais les domestiques s'élancèrent sur lui et entamèrent une lutte.

— Avertissez la police ! s'écria la pseudo M[me] de Saint-Georges.

Lebuteux parvint à se dégager.

Il fit un pas vers la jeune femme qui semblait avoir recouvré son énergie et qui le regardait avec une expression de haine profonde.

— Est-ce ainsi que tu m'accueilles, Céleste ?

— Méritais-tu un autre accueil ?

— Que t'ai-je fait ?

— Tu me le demandes, misérable ? C'est toi qui m'as perdue !...

— Soit !... mais tu m'avais pardonné... Tu m'aimais... Ne l'as-tu pas prouvé ?...

— Je n'ai jamais eu aucune affection pour toi... Tu me dominais par la terreur... Je ne savais pas alors comment me débarrasser d'un être ignoble... maintenant...

— Maintenant...

— Ce n'est pas difficile...

— Allons donc !

— N'as-tu pas été condamné au bagne à perpétuité !...

— Tu as eu plus de chance que moi, quoique tu fusses aussi coupable.

— Le jury m'a fait grâce... Mais, toi, si tu es ici, c'est que tu as brisé ta chaine, c'est que tu t'es évadé...

— Eh bien, oui... je désirais ma liberté pour être encore avec toi...

— Trop aimable !

— A Brest, je ne songeais qu'à toi !...

— Moi, au contraire, je faisais tout mon possible pour chasser loin de moi ton souvenir maudit.

— Tu me détestes donc bien?

— Oh ! de toute mon âme !...

— Tu préfères Pierre Til?...

— Je ne sais pas de qui tu veux parler.

— Du forçat avec lequel j'étais accouplé et qui a aujourd'hui tes faveurs.

— C'est un mensonge dont je ne suis pas dupe.

— Que ce soit un mensonge ou la vérité, tu n'appartiendras désormais qu'à moi seul !...

— A toi, jamais ! je préférerais mourir !. .

Lebuteux regarda autour de lui. Il vit que les domestiques s'étaient retirés et qu'il était resté seul avec Céleste.

Il tira son couteau et s'approcha de la courtisane qui, effrayée de nouveau, appela à l'aide.

Soudain des agents firent irruption dans l'appartement.

En un clin d'œil le forçat fut désarmé.

Ce fut en vain qu'il essaya de se débattre. Ils étaient quatre contre lui !... On le garrotta.

Il proféra un horrible blasphème.

— Je te maudis, Céleste.

Elle haussa les épaules avec insouciance.

— Si jamais tu retombes entre mes mains, tu la payeras...

— En attendant, tu vas rentrer au bagne...

— Au bagne ! demandèrent les agents.

— Oui, au bagne... Cet homme qui voulait me frapper de son couteau a déjà commis un crime... C'est le nommé Lebuteux, condamné aux travaux forcés à perpétuité... Il s'est évadé de Brest.

Machinalement, les agents resserrèrent les liens de Lebuteux.

Celui-ci écumait de rage. Il fallut le porter jusqu'à une voiture que la police avait réquisitionnée.

Les assertions de Céleste furent vite reconnues exactes. On s'empressa de réintégrer le forçat au bagne et de lui infliger toutes les punitions qu'il avait méritées pour son évasion.

Indépendamment des coups de bâton et de la double-chaîne, il eut à subir deux heures de *tonneau*.

Poulmann, dans ses *Mémoires*, a décrit ce supplice avec d'autant plus de vérité qu'il lui a été infligé :

« Je conserverai éternellement, dit-il, le souvenir des souffrances que j'ai endurées.

« On commença par suspendre à mon cou une planche en bois sur laquelle étaient tracés ces mots en grosses lettres :

« *Evadé-Ramené.*

« Puis, surchargé de chaînes, les menottes aux poignets, traînant un gros boulet, je fus hissé sur un tonneau où il me fallut rester deux heures durant, exposé à toutes les ardeurs d'un soleil tropical et harcelé par des milliers de moustiques.

« Je recommande le supplice du tonneau aux despotes de l'Orient. »

Lebuteux, hissé sur le tonneau, ou à plat ventre sur le banc de l'exécuteur, avait du moins une satisfaction.

Il se disait que Pierre Til ne tarderait pas à être ramené et traité aussi sévèrement que lui.

Il s'était empressé de dénoncer le nouvel amant de Céleste et de fournir sur son compte toutes les indications qu'il avait crue susceptibles de le faire découvrir.

La police connaissait maintenant le singulier nom de Veaulnisant, sous lequel se cachait Pierre Til. Elle savait que le forçat évadé appartenait au monde de la Bourse et des affaires.

Elle eut cependant beaucoup de peine encore à arrêter le faussaire qui avait jugé à propos de disparaître après l'arrestation de Lebuteux, pensant bien que celui-ci fournirait sur lui tous les renseignements qui étaient à sa connaissance.

On ne réussit à s'emparer de lui qu'en établissant une souricière chez Mme de Saint-Georges, lorsqu'une perquisition dans l'appartement de celle-ci eut prouvé qu'elle n'ignorait pas la fabrication de faux billets de banque à laquelle Pierre Til se livrait et qu'elle-même aidait à l'émission.

Céleste et l'ancien compagnon de chaîne de Lebuteux durent comparaître de nouveau devant la cour d'assises.

L'un d'eux vit changer son bonnet rouge de condamné à temps par le bonnet vert des condamnés à perpétuité. Quant à Mme de Saint-Georges elle ne fut pas acquittée cette fois-là. On n'a pas toujours de la chance !

Tandis que Pierre Til était dirigé sur Brest, elle eut pour destination Clermont, où elle devait passer dix ans à faire de la couture obligatoire.

Quelle fut la joie de Lebuteux quand il sut ce qui s'était passé! Il resta fort indifférent aux injures de Pierre Til qui l'appela traître, dénonciateur, *mouton*.

— Peu m'importe tout ce que vous pouvez dire, lui répondit-il, je suis vengé plus que je ne l'espérais... Elle aussi en *mange* des travaux forcés... Je suis bien content !...

Lebuteux fit ses débuts de bourreau au bagne de Brest. Il avait été chargé d'aider l'exécuteur titulaire. On ne tarda pas à s'apercevoir combien cette besogne convenait à ses instincts.

Au premier patient qu'on lui remit, dès qu'il sentit entre ses mains énormes l'instrument du supplice, dès qu'il eut commencé à appliquer sur un corps nu les premiers coups de garcette, une vive satisfaction se montra sur ses traits.

Il était d'autant plus heureux que c'était Pierre Til qu'il châtiait, Pierre Til, coupable d'un détournement, que le hasard lui livrait.

Au plaisir de faire souffrir une créature humaine, de la voir gémir sous ses coups, se joignait la pensée que l'être qu'il torturait était son rival, celui que Céleste avait pris pour amant avant de le chasser, avant de le livrer à la justice.

En le frappant, lui, il lui semblait que c'était elle qu'il frappait !...

Et il redoublait d'ardeur...

Ce ne fut qu'à la Guyane qu'on lui confia les fonctions de tortionnaire à titre définitif. Il avait volontairement quitté Brest par la frégate la *Forte* qui fit le voyage de Cayenne avec 347 forçats, 16 condamnés politiques et 33 repris de justice.

Pierre Til était aussi parmi les passagers. Entre lui et Lebuteux, il y avait désormais une haine sauvage, implacable.

Quand ils se rencontraient, ils se menaçaient. .

Les gardiens avaient de la peine à empêcher ces deux bêtes féroces de s'élancer l'une sur l'autre.

Du reste, Lebuteux n'était pas seulement en butte à l'hostilité de son ancien complice. La cruauté qu'il avait montrée en toute occasion avait plusieurs fois inspiré à des forçats la pensée de le tuer.

Les cicatrices d'un coup de couteau dans la main et plusieurs autres blessures dont les stigmates tatouaient ses membres témoignaient des tentatives dont il avait été l'objet.

Il n'était pas de malheureux qui, porté à l'ambulance, couvert de plaies faites par le bourreau, ne jurât de se venger.

Maillone et Alexis Médard, pendant le séjour qu'ils y firent, soignés par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, entendirent plusieurs de ces serments.

Ce fut là que ces victimes de Lebuteux apprirent aussi la nouvelle qui fit grand bruit dans le camp de la transportation, aux îles du Salut et à Cayenne. On annonçait l'arrivée d'un convoi de femmes !...

CV

LES PASSAGÈRES

La pensée qui dicta le décret du 27 mars 1852 fut une pensée de réforme utile et de moralisation.

Ce décret éloignait de la France les condamnés aux travaux forcés, mais ceux de ces hommes qui étaient entrés au bagne comme on entrait dans l'enfer du Dante, sans espérance d'en sortir, pouvaient du moins rêver encore à la liberté procurée par le mariage et la colonisation.

L'article 4 du décret de 1852 portait que les condamnés des deux sexes qui auraient subi deux années au moins de leur peine, tant en France qu'à la Guyane, et qui se seraient rendus dignes d'indulgence par leur bonne conduite et leur repentir, auraient la faculté d'obtenir :

1° L'autorisation de travailler, aux conditions déterminées par l'administration, soit pour les habitants de la colonie, soit pour les administrations locales ;

2° L'autorisation de contracter mariage ;

3° La concession d'un terrain et la faculté de le cultiver pour leur propre compte.

Cette concession pouvait devenir définitive après dix ans de possession.

Le décret de 1852 précédait une loi, celle du 30 mai 1854, qui devait consacrer les réformes édictées et modifier définitivement le code pénal.

Toutefois, comme nous l'avons vu, le décret avait été mis immédiatement en exécution, le gouvernement se disant en mesure de faire passer à la Guyane un certain nombre de condamnés détenus dans les bagnes. Quand la loi de 1854 fut votée par le Corps législatif, il y avait déjà eu neuf départs pour les îles du Salut, et 2.585 forçats avaient été transportés.

Un seul de ces convois amena des femmes. Il quitta Toulon le 23 juillet 1853 avec 62 forçats de Brest, 244 forçats de Toulon et 134 détenues des maisons centrales de Montpellier, de Clermont et de Cadillac.

Le vaisseau qui portait cette cargaison humaine s'appelait la *Fortune*. Il n'y en eut pas d'aussi impatiemment attendu à Cayenne et à la Guyane française.

Les habitants du camp de la transportation éprouvaient surtout de la curiosité.

Ils désiraient savoir quelles étaient les épouses que le gouvernement leur destinait.

Or, celui-ci avait accepté toutes les condamnées aux travaux forcés qui s'étaient présentées dans les trois maisons centrales que nous avons nommées.

Il n'avait fait attention ni à la constitution, ni aux délits pour lesquels elles subissaient leurs peines.

Les directeurs avaient profité de l'occasion pour se débarrasser des mauvais sujets qui les gênaient le plus. Ils avaient eux-mêmes fait une certaine propagande dans leur établissement.

A Montpellier, on n'avait pas refusé la Miette qui était cependant à un âge susceptible d'effrayer les amoureux. Clémentine n'avait également rencontré aucune opposition, bien qu'ayant empoisonné son premier mari.

Ce fut à des sœurs de Saint-Joseph de Cluny que l'on confia le soin d'accompagner ces émigrantes qui furent logées comme les forçats dans l'entrepont de la *Fortune*, sans que la moindre communication avec ces derniers fût possible.

On épargna néanmoins aux femmes la plupart des mesures de surveillance que l'on avait crues indispensables à l'égard des hommes. Elles purent plus souvent monter sur le pont quand le temps le permettait et aucune pièce de canon ne fut braquée sur elles.

Nul incident important ne signala la traversée durant laquelle Miette montra toute sa bonne humeur.

— J'ai toujours aimé les voyages, disait-elle, ce qui n'empêche pas qu'avant ma condamnation je n'avais jamais quitté Marseille... La mer surtout me séduisait et je n'étais allée qu'au château d'If!... On m'eût bien étonnée en m'apprenant qu'il me faudrait passer par la prison de Montpellier pour avoir un passage gratuit sur un beau navire...

La femme à laquelle elle parlait lui répondit :

— J'avoue, moi, que j'avais connu beaucoup plus les matelots que la mer et les bateaux!...

Celle qui venait de s'exprimer ainsi était Malvina.

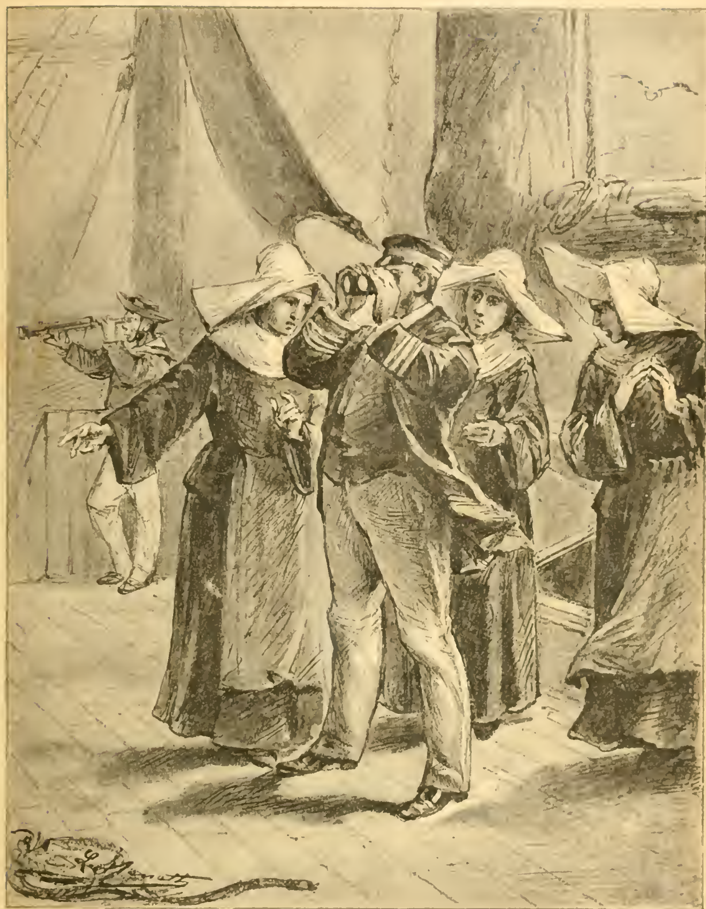
La grande blonde avait plus changé physiquement que moralement pendant les dix années de captivité qui venaient de s'écouler.

Son teint avait pâli, son regard avait perdu de sa vivacité, mais elle continuait à avoir la langue « qui lui démangeait » et à se faire punir pour son bavardage continuel. »

C'était en vain qu'on avait essayé d'éveiller en elle un peu de repentir.

Elle regrettait toujours son existence d'autrefois, non seulement pour la liberté, mais pour ce qu'elle avait de dévergondé et d'immoral.

— Cela me plaisait d'être tantôt à l'un, tantôt à l'autre, de passer du brun au blond comme les hommes passent de la brune à la blonde... Il y a quelquefois des surprises... Les amours de cinq minutes sont toujours agréables pour la femme... Ce sont les autres qui portent malheur!



Les religieuses vinrent trouver l'officier de quart. (P. 974.)

Elle soupira :

— Oui, ce sont les autres!... Et dire que tout ce qui s'est passé est la faute de l'*Inglish!* S'il ne m'avait pas dénoncée, je ne serais pas entrée dans la maison centrale de Montpellier et je n'aurais pas été assez bête pour aimer cet imbécile de petit médecin... Je n'aurais pas tué la bossue en croyant tuer Clémentine... On ne m'aurait pas condamnée aux travaux forcés à perpétuité et on ne m'aurait pas envoyée porter le madras à Clermont.

Ainsi qu'on s'en souvient, Malvina avait été en effet transférée à la maison centrale de Clermont, sa haine pour la femme Barbe pouvant offrir quelque danger.

Cette haine n'avait pas survécu à quelques années de détention.

— Au fait, s'était dit la prostituée, celle-ci a agi comme les autres... Elle a fait sauter l'amant de son amie dès qu'elle en a eu l'occasion. C'est moi qui ai été bête... Nous sommes du reste aujourd'hui logées à la même enseigne... Si j'ai eu des désagréments, elle en a eu aussi...

Malvina n'avait donc manifesté aucune rancune quand elle avait revu Clémentine et lui avait même tendu la main.

Celle-ci avait été peu touchée par cette tentative de réconciliation et n'avait pas voulu pardonner à la misérable qui avait tué la pauvre Menet.

— A ton aise, avait dit Malvina...

Miette en cette occasion avait blâmé sa fille.

— Quand une chose est passée, elle est passée. .

Malvina avait d'ailleurs beaucoup ri de voir l'ex-sage-femme dans le convoi,

— Tiens, vous aussi, maman, on vous envoie à Cayenne pour vous marier, pour avoir des enfants... La Clémentine va pleurer, la pauvre chérie, quand elle vous verra faire téter vos nouveaux bébés... Y a des petits qui sont jaloux comme ça de la concurrence.

— Tu te moques de moi...

— Non certes...

— Tu crois donc que personne ne me voudra?

— C'est sérieux, alors... C'est pour coloniser que l'on vous envoie là-bas?

— Pourquoi pas?... Ne suis-je pas assez bien conservée? N'a-t-on jamais vu des femmes de quarante-cinq ans se remarier?

— Quarante-cinq ans!... Vous n'avez que cela, maman?...

— Je n'ai pas plus.

— Cela m'épate... Vous avez eu Clémentine pendant vos mois de nourrice : tous mes compliments!... Il est rare d'être aussi précoce...

— Tes railleries n'empêcheront pas ce qui est... J'étais bien jeune quand j'ai été mère pour la première fois... On venait de me donner alors ce nom de la « Belle Miette », qui ne m'a pas quitté... A Marseille, en parlant de moi, je suis bien sûre que l'on me désigne encore de la même manière...

— C'est qu'on ne vous voit plus!...

— Je suis donc bien dégradée?

Malvina ne jugea pas à propos de perdre les bonnes grâces de Miette.

— Non, au contraire, vous valez beaucoup mieux que d'autres plus jeunes qui sont dans le convoi... Si j'étais homme, vous ne me déplairiez pas.

La mère de Clémentine, sensible au compliment, se rengorgeait déjà, mais Malvina ne pouvait garder longtemps son sérieux. Elle ajouta :

— Je serais certaine que l'expérience ne vous manquerait pas!...

Miette lui tourna le dos.

L'ex-sage-femme, en réalité, semblait être, parmi les passagères, une de celles qui devaient supporter le mieux le climat de la Guyane. Elle était encore robuste et vigoureuse. On pouvait être sûr que l'énergie ne lui ferait pas défaut.

Clémentine se trouvait-elle dans le même cas?...

Nous l'avons vue, comme brisée par la douleur, vivre dans une sorte d'indifférence, dans une somnolence morne qui, d'ailleurs, n'est pas rare parmi les malheureuses que la loi condamne à passer de longues années dans une prison.

Des changements s'étaient opérés chez la veuve de Barbe plutôt dans l'ensemble que dans les détails.

Il y avait une sorte de rigidité sur son visage, où le sourire avait disparu. Le teint était devenu plus mat et elle tenait presque constamment les yeux baissés.

Tout ce qu'il y avait eu jadis de mutin et de provocant chez la jeune fille ou la jeune femme faisait maintenant défaut à la captive, mais elle n'en était pas moins restée belle.

Peut-être comprenait-on, en la regardant, qu'une étincelle suffirait pour rendre la vie à la morte, pour ranimer la statue.

— Je me méfie de cette eau dormante, disait parfois M. Chapput à la maison centrale de Montpellier.

Clémentine ne parlait jamais.

Quand on dressa la liste des condamnées qui désiraient partir pour la Guyane, on fut presque étonné de la voir demander son inscription

— Vous! fit l'inspecteur.

— Oui...

— Vous voulez vous marier là-bas?...

— Je désire quitter cette maison.

— Ah!

L'inspecteur était étonné de l'éclair qui avait lui dans son regard. Il se ravisa cependant.

— Je me rappelle, fit-il d'un ton goguenard, que vous avez eu déjà cette envie... Vous avez réussi à partir, m'a-t-on raconté, avec un jeune et beau docteur...

Clémentine devint livide.

Il est à remarquer que deux ou trois inspecteurs s'étaient succédé depuis

les amours de M. Mébert avec la fille de la Miette. Le médecin en chef n'était aussi plus le même.

L'inspecteur ajouta :

— Vous ferez bien de profiter de cette occasion, car je ne crois pas que ça prenne, ces voyages à la Guyane... C'est une expérience qui ne peut réussir... Et, ma foi, si vous ne sortez pas d'ici de cette façon, j'ignore comment vous en sortirez, car il ne faut pas compter sur votre pardon... On ne gracie que les empoisonneuses *chic*, du genre de Mme Lafarge...

Clémentine resta silencieuse.

— Enfin, vous voilà inscrite... Il faut attendre maintenant la décision du gouvernement. Il renoncerait à cette innovation que je n'en serais pas étonné.

La femme Barbe et toutes les détenues qui avaient sollicité d'être transportées à la Guyane attendirent la réponse pendant plus d'un mois.

Celles qui désiraient vivement leur départ manifestaient une certaine impatience... Elles commençaient même à désespérer, quand le bruit se répandit qu'il y avait enfin du nouveau.

Ainsi que nous l'avons dit, les listes complètes envoyées par les maisons centrales étaient agréées.

Actuellement, on procède différemment.

Une enquête a lieu sur chaque postulante. On s'assure qu'elle remplit les conditions, qui sont de n'être ni mariée ni âgée de plus de trente-cinq ans, de n'avoir pas de famille qui s'oppose au départ, et de jouir d'une bonne santé. Toutes sortes d'inconvénients ont rendu nécessaires ces conditions.

Parmi les autres passagères de la *Fortune*, il y eut plusieurs condamnées que nous connaissons déjà ou dont nous avons entendu parler.

On remarquait la paysanne incendiaire qui s'était trouvée avec Miette, Clémentine et Malvina dans la voiture cellulaire, pendant leur voyage de Marseille à Montpellier.

Cette détenue, qui ne parlait pas jadis, était devenue très bavarde. Était-ce la règle du silence imposée à la maison centrale qui avait amené ce résultat?...

La femme aimera toujours le fruit défendu.

Nos lecteurs retrouveront une personne qu'ils n'ont qu'entrevue également ; il s'agit de Mme l'Amirale, cette lorette élégante qui donnait de si belles soirées à Toulon, et chez laquelle nous avons rencontré Ernestine Jacquet et Adèle Penaud des Trois-Tours.

Mme l'Amirale avait été impliquée dans un vol de bijoux qui avait fait grand bruit dans notre port militaire.

La cour d'assises du Var l'avait envoyée passer quelques années à Montpellier, et là elle avait été séduite par la pensée d'un voyage sur mer. Elle s'était dit qu'elle ne manquerait pas de trouver, sur le navire où elle effectuerait la

traversée, des officiers ayant fréquentée ses salons, d'anciennes connaissances qui la prendraient sous leur protection.

Elle ne se trompait pas dans ses prévisions.

Tout le monde ou à peu près savait à bord qui elle était, mais la discipline, la crainte de se compromettre éloignaient ses anciens amis.

L'infortunée avait beau jeter des regards suppliants; on ne s'approchait même pas d'elle.

Elle était furieuse et se plaignait vivement de l'ingratitude des hommes.

— Croirais-tu, disait-elle à Malvina, qu'il y a là ce petit Fernand pour qui j'ai été si bonne?... Il n'avait pas le sou, mais il me disait tellement que je lui p'aisais que j'ai eu pour lui autant d'égard que pour le gros commandant.

— Tu as eu tort...

— Auguste aussi prétendait m'adorer... Il ne m'appelait que Cérès à cause de ma chevelure blonde... Pour lui complaire, je me fis faire, pendant le carnaval, un costume qu'il avait désiré. J'avais des épis dorés dans les cheveux.

— Tu devais être très bien ainsi...

— Ah! tu peux le dire... J'eus un succès de bras, d'épaules, de jambes.

— Tu étais donc toute nue?...

— A peu près...

— De quoi te plains-tu alors? .. Le costume que t'avait demandé Auguste ne t'avait pas coûté bien cher...

— C'est égal! c'est un *pignouf!*...

— Je n'en disconviens pas...

Au nombre des prisonnières qui sortaient de Clermont était une brune assez piquante, toute jeune encore.

On l'appelait Louisette.

Louisette avait manifesté une joie extraordinaire quand elle avait été désignée pour la Guyane.

— Tu es bien contente! lui avait dit une de ses voisines qui faisait également partie des émigrantes.

— Ah! c'est que j'ai là-bas mon homme!...

— Ton homme!...

— Oui, le *Roulottier!*... C'est quand j'ai appris que je pourrais avoir des chances de partir pour là-bas, où il est déjà, que je me suis arrangée pour qu'on me mît dedans...

— En vérité?

— La pensée de revoir bientôt mon amant me transporte... J'en rêve nuit et jour!... Cela t'étonne?...

— Cela ne me surprend pas, au contraire... Moi-même je serais bien contente de retrouver quelqu'un.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est un condamné.

— Tiens comme mon ami...

L'interlocutrice de Louisette n'était autre que Mme de Saint-Georges, la blonde Céleste.

Il y avait, aux îles du Salut, Pierre Til et Lebuteux. Quel était celui des deux qu'elle avait le désir de rejoindre?...

Une des passagères provenant de Cadillac était Arabe. Très brune comme toutes les filles de sa race, elle avait des yeux de gazelle.

Elle était taciturne et ne se plaignait jamais. Il y avait sur son visage l'indifférence musulmane.

Meriem avait été condamnée pour infanticide.

Ce crime était du reste le plus commun parmi les femmes du convoi.

Il semble que l'administration qui les expédiait en vue d'effectuer des mariages eût pu se demander jusqu'à quel point elles étaient aptes à devenir de bonnes mères de famille.

Elle eût dû rechercher avec soin si la honte et le besoin de cacher les suites d'une faute avaient été seul le mobile de leur détestable action.

Le sentiment de la maternité qu'elles avaient étouffé d'une façon si terrible allait-il renaître plus ardent, plus vivace pour les nouveaux fruits de leurs entrailles?...

La *Fortune* arriva en vue des îles du Salut cinquante-deux jours après son départ de Toulon.

A ce moment, la majeure partie de l'équipage était sur le pont. Les matelots virent flotter un tronc d'arbre sur lequel il y avait quelque chose d'indéterminé.

Les religieuses qui accompagnaient les détenues, vinrent toutes émues trouver l'officier de quart, lui assurant que cette chose était un homme.

Sur leur prière, on mit un canot à la mer, et on se dirigea vers l'arbre en question. Les sœurs ne s'étaient pas trompées.

L'homme qui s'attachait à cette planche de salut était Maillone qui tentait une nouvelle évasion. Il eut un énergique juron en voyant qu'on allait le reprendre.

Il lui fallut cependant renoncer à toute résistance.

— Pas de chance! dit-il en se livrant aux matelots.

Quelques heures après ce déserteur incorrigible était de nouveau livré au commandant de l'île Royale.

CVI

LA SUPÉRIEURE

C'était de l'infirmerie que Maillone s'était échappée.

A la veille d'être réintégré au pénitencier, car ses blessures étaient entièrement cicatrisées, il avait trouvé ce moyen extrême de fuir à tous risques un lieu maudit.

Il comptait sur sa bonne fortune en se confiant d'une façon aussi imprudente à la mer et son entreprise avait encore échoué.

On le conduisit de la maison du commandant tout droit à la Maison-Rouge où il fut enfermé dans un cachot.

Il savait bien quel sort l'attendait et qu'il lui faudrait encore recevoir les coups de martinet de Lebuteux.

Néanmoins, il affectait l'insouciance et chantait à tue-tête la chanson de la *Veuve* (la guillotine) !

Oh, oh, oh, Jean-Pierre, oh!
Fais toilette.
V'là, v'là le barbier, oh, oh!
Oh, oh, oh, Jean Pierre, oh!
V'la la charette!
Vlà, vlà Charlot, oh, oh !
Ah, ah, ah, ah!
Faucher Colas [1].

Alexis Médard avait été plus long à se remettre que Maillone.

Il n'était pas aussi robuste que lui et aussi endurci à la souffrance.

Comme nous l'avons dit, l'hôpital était composé de huit cases construites à l'extrémité du camp de la transportation.

Il était assez bien installé et les malheureux qu'on y apportait recevaient des soins de la part des religieuses et des médecins de la marine.

Les sœurs montraient généralement beaucoup de dévouement. Elles restaient souvent nuit et jour au chevet des malades et des mourants.

A l'époque où se passe notre récit, une de ces admirables femmes faisait surtout preuve d'un zèle infatigable.

Sa douceur, sa bonté la faisaient considérer comme une sainte pour les pauvres diables que la souffrance clouait sur un lit de douleur.

[1] Couper le cou.

Les officiers, les marins, les geôliers, les forçats éprouvaient pour elle un sentiment unanime de vénération.

La supérieure des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny affectées à l'île-Royale était cependant encore jeune, encore belle.

L'expression de son regard était charmante. Les blasphèmes s'arrêtaient sur les lèvres des plus endurcis lorsque cette angélique créature s'approchait d'eux.

On racontait que le navire qui avait apporté la sœur à la Guyane avait failli périr. Une horrible tempête l'avait assailli contre laquelle pendant quelques heures le commandant lui-même avait dû renoncer à lutter.

La supérieure était dans l'entrepont.

Tandis qu'autour d'elle tous les visages exprimaient le désespoir, elle avait conservé son calme et sa résignation.

— Prions, dit-elle à sa compagne, prions pour que Dieu nous soit miséricordieux... Il nous entendra puisque nous sommes si près de lui !...

On lui répondit par des sanglots.

Elle s'agenouilla seule et les matelots prétendirent que, pendant qu'elle adressait sa prière au ciel, le flot avait semblé se calmer. L'espérance renaquit tandis que la sœur demandait au souverain Maître le salut de tous.

Le commandant, plus sceptique, attribua au hasard ce que son équipage considérait presque comme un miracle. Néanmoins il ne put s'empêcher de dire à la religieuse :

— En vérité, ma sœur, j'ai admiré votre courage... Vous n'avez éprouvé aucune émotion alors que l'épouvante régnait parmi les autres passagers.

— Ce n'est pas étonnant, monsieur, mon père était marin.

— Ah !...

Elle ne put maîtriser une sorte d'orgueil en ajoutant :

— Je suis la fille de l'amiral de Miran.

En entendant ce nom glorieux, le commandant s'inclina.

— Oh ! vous êtes digne de l'être !

C'était bien sœur Marie-Louise, c'était bien Simonne qui avait quitté l'ordre de Marie-Joseph pour un ordre dont la tâche est encore plus pénible.

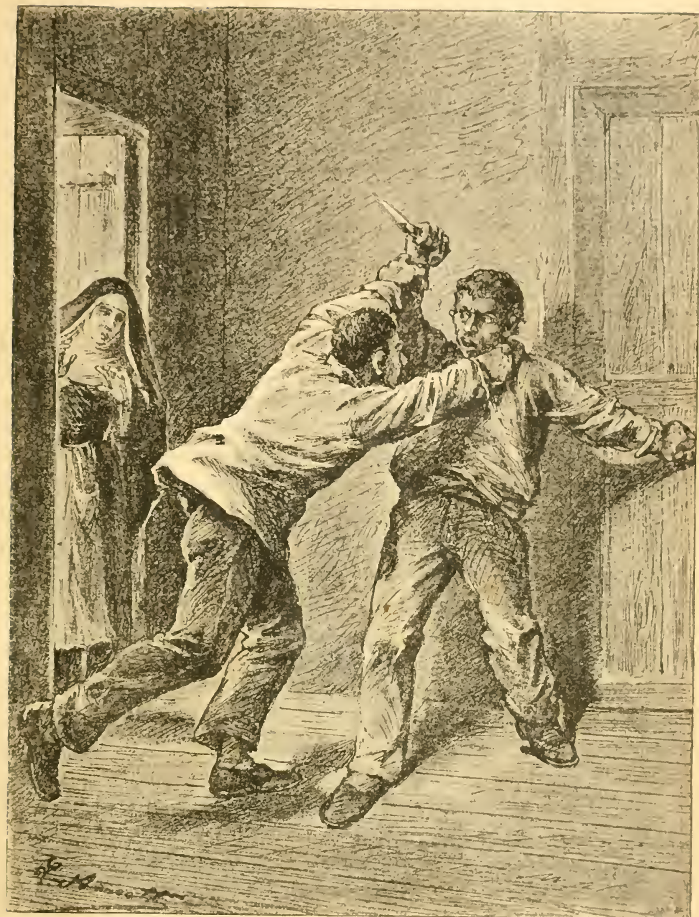
Elle avait eu d'abord l'intention de devenir sœur de Saint-Vincent-de-Paul, mais on lui avait tellement vanté le rôle dans les colonies des religieuses de Saint-Joseph-de-Cluny qu'elle avait pris leur robe noire.

Au moment où Maillone et Alexis Médard avaient été transportés à l'hôpital par les gardes-chiourme qui avaient assisté à leur supplice, les huit cases étaient remplies de malades.

— Il n'y a plus de place ! répondit-on.

Les surveillants grommelèrent.

— Par exemple ! Voilà qui est agréable !



Il s'élança sur l'insensé. (P. 982.)

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Ce n'est pas amusant d'être obligés de remporter ces charognes à la Maison-Rouge.

— Charognes vous-mêmes ! dit Maillone.

Pour le punir on le laissa brusquement tomber par terre.

Un hurlement déchira sa poitrine.

— Lâches! oh! lâches!...

— Allons, allons! il nous faut tout de même déguerpir, dit l'adjudant.

— Où les mettrons-nous?

— Dans un cachot quelconque... Si les médecins ne veulent pas les y voir... Tant pis pour eux!...

— Voilà de l'humanité ou je ne m'y connais pas, fit encore Donne-la-Mort.

— Tais-toi!

Un garde-chiourme, moins impitoyable, dit à ses camarades :

— Je ne plains guère l'ancien matelot qui me semble solide... Sa peau est en cuir tanné, elle se recollera toute seule, mais l'autre...

— Que veux-tu que j'y fasse?

— C'est vrai...

— Repartons...

Comme ils se disposaient à reprendre le chemin de la Maison-Rouge, Marie-Louise se montra.

— Qu'y a-t-il?

On lui expliqua ce qui se passait.

— Je ne puis supporter que nous n'acceptions pas ces malheureux.

Un infirmier s'approcha.

— Mais ma sœur où voulez-vous que nous les installions?...

— On s'arrangera toujours...

— C'est bon à dire, mais...

Marie-Louise guida elle-même le cortège...

— Voilà une excellente petite femme! murmura Maillone... Elle me paraît valoir mieux que tout ce qui est ici...

Il n'y avait plus de lit en effet. L'infirmier remarqua que la sœur avait elle-même cédé le sien.

— Il n'en serait pas ainsi, dit-il, si on faisait déguerpir un tas de fainéants, de *carottiers* qui sont à se prélasser.

La sœur feignit de ne pas entendre. Elle ordonna qu'on tendît deux hamacs.

— Cela vaudra mieux que la Maison-Rouge.

— Parbleu!... Les condamnés y sont sur la pierre... On oublie même de leur donner des couvertures...

— Quel bavard! fit l'adjudant avec impatience.

— Ma foi, dit Maillone, que cela vous plaise ou que cela ne vous plaise pas, il faut bien que je constate ce qui est... Là-bas quand on vous donne de la tisane, on vous la sert dans vos souliers... Je le sais puisqu'on m'a soigné comme ça pour me guérir du rhume que j'avais pincé dans mon bateau des pompes funèbres...

— Fallait pas t'y embarquer, vaurien!

— Dame! j'avais choisi celui-là parce que je n'en avais pas d'autre... J'eusse préféré un yacht de plaisance...

Les gardes-chiourme se mirent à rire.

Maillone évidemment avait encore sa bonne humeur. Toutefois quand on l'enleva pour le déposer dans son hamac, il poussa des cris de douleur.

Alexis Médard, toujours évanoui, ne manifesta aucun sentiment.

— Je ne serais pas étonné, dit un surveillant, que Lebuteux lui eût donné plus que son compte à celui-là...

— On ne peut certes pas dire de Lebuteux qu'il soit avare...

— Non, non, on croirait que les coups de martinet ne lui coûtent rien...

Ces hommes, que l'habitude de voir souffrir avait endurcis, ne se gênaient pas pour plaisanter devant deux malheureux dont l'un semblait prêt à rendre le dernier soupir.

Marie-Louise se hâta de prévenir le personnel médical de l'arrivée de ces malades.

Maillone ne tarda pas à entrer dans la voie de la guérison.

Alexis Médard qui, dès qu'on le put, fut mis dans un lit eut la fièvre, le délire. Il resta fort longtemps à se rétablir car déjà Maillone avait effectué sa nouvelle tentative d'évasion quand il commença à revenir à la vie.

La supérieure s'était beaucoup intéressée à cet infortuné à qui elle avait sauvé la vie, car il fût probablement mort si on ne l'eût admis à l'hôpital. Elle avait elle-même pansé ses blessures et soigné ses plaies.

Dans ses tournées, elle se penchait sur lui pour juger des progrès de la fièvre. Parfois, elle l'entendit murmurer des paroles confuses.

— Maman, disait le jeune homme d'une voix oppressée, maman!...

Peut-être le fils du confectionneur croyait-il avoir encore auprès de lui la pauvre vieille femme qui était restée en France à le pleurer.

Quelquefois aussi il parlait de Félix, de Paula, du vol pour lequels ils avaient été injustement condamnés. Il s'accusait, se traitait de misérable.

Un jour que Marie-Louise s'était assise auprès de lui, il rejeta à moitié sa converture se dressa sur son séant et, regardant la sœur avec des yeux enflammés, il lui saisit la main :

— Pardon, Paula, murmura-t-il.

La supérieure se demanda quelle était la femme envers qui il avait des torts, et de quel genre pouvaient être ces torts.

Un instant après, en réfléchissant, elle s'étonna de sa curiosité. Elle passait tous les jours auprès d'aussi grandes misères que celle d'Alexis sans leur porter un intérêt spécial.

Elle voulut cependant connaître pour quel motif le jeune homme avait été condamné.

Ayant profité d'une occasion pour interroger l'adjudant qui avait fait transporter le forçat, cet homme confondit Alexis avec un de ses compagnons de chaîne, qui avait commis un de ces crimes honteux qu'une honnête femme ne peut entendre nommer sans rougir.

La sœur se dit que cette Paula, à laquelle il s'imaginait parler, était sans doute la victime, et sa nature délicate lui fit éprouver une vive répulsion pour le misérable qui avait employé la violence afin de satisfaire sa passion brutale. Elle s'abstint désormais de s'approcher de la couche d'Alexis Médard.

Le faussaire entra peu à peu en convalescence.

Il lui avait semblé voir confusément une ombre gracieuse se pencher sur son lit, mais, comme il n'était plus soigné que par une vieille sœur à l'aspect rigide, il s'imagina qu'il avait été le jouet d'une illusion.

Un jour, cependant, il se douta que son rêve avait un corps, il donna une figure à l'être suave qui flottait dans son souvenir.

Le hasard avait conduit Marie-Louise près de lui.

Machinalement, il joignit les mains en regardant l'apparition, mais la supérieure ne put s'empêcher d'avoir un geste de dégoût et de s'éloigner précipitamment de lui.

Maillone avait de nouveau été fustigé après sa fuite sur le tronc d'arbre. Il reparut encore à l'infirmerie quand il eut subi soixante coups de martinet. Vu la récidive, on avait augmenté la peine et recommandé à Lebuteux d'agir avec plus de vigueur. Celui-ci avait profité de la permission!...

Cette fois le forçat avait été absolument abîmé. Les lambeaux de sa chair avaient ensanglanté la cave de la Maison-Rouge.

Néanmoins, il avait conservé tout son sang-froid. L'âme de cet homme semblait chevillée à son individu...

Le hasard le plaça non loin d'Alexis Médard. Ils purent échanger quelques paroles.

— Vois-tu, cria Donne-la-Mort, comme Lebuteux m'a arrangé!... Le misérable s'en est donné, cette fois... Il tapait comme un enragé... Ah! si je peux me venger de ce coquin!...

— Tu souffres?...

— Le martyre!

Maillone, lui aussi, eut une fièvre ardente, et Médard, qui commençait à se lever, vint s'asseoir souvent à son chevet.

L'ancien chef de bandits tenait également des discours entrecoupés.

— A moi, compagnons!... Ah! tu m'as frappé!... Grâce! grâce! je pardonne... Il ne faut pas que les petits payent pour les grands... Sus à la *roulotte!*... Merci, messieurs les juges, mais ce n'est pas tout... Il y a encore

Draguignan!... Ces oiseaux, ces requins... Le bagne... Un cercueil. La mer... la mer!...

Le délire retraçait à l'esprit de ce malheureux les scènes principales de son existence tourmentée...

Médard se disait que, peu de temps auparavant, il était dans le même état que Maillone.

Un forçat voisin de lit, comme lui convalescent, lui fournit même quelques détails :

— Tu jabotais le jour et la nuit... tu m'empêchais de dormir... Par exemple, tu n'avais pas à te plaindre de la maison!...

— Pourquoi?

— La supérieure était souvent auprès de toi...

— La supérieure! ..

— Oui. C'est une bien brave fille.

— On m'a dit, en effet, qui si on nous avait reçus, Maillone et moi, c'était grâce à elle...

— Tout était plein comme un œuf.

— Alors vous prétendez que j'ai été l'objet de soins particuliers.

— Parbleu!...

— C'est singulier... Il m'a semblé... Maintenant, je vais mieux... L'ange s'est envolé!

Alexis Médard pensait souvent à la répulsion manifestée à sa vue par la sœur Marie-Louise.

Est-ce que, dans son délire, il lui aurait dit quelque chose d'offensant; est-ce qu'il l'aurait blessée?...

Non, ce n'était pas cela. Cette sainte femme qui pardonnait les injures volontaires, devait, à plus forte raison, oublier les autres...

Chose étrange, le doux visage de la sœur était presque toujours présent à son esprit!

Un jour, à son grand étonnement, Marie-Louise vint vers lui et s'informa de l'état de sa santé avec sollicitude.

Il n'y avait plus, chez la fille de l'amiral de Miran, l'expression méprisante qu'il avait remarqué auparavant.

La voix d'Alexis Médard tremblait en lui répondant. Il se demanda ensuite quel était le secret de ce changement.

Marie-Louise venait d'apprendre le motif réel pour lequel le jeune homme avait été condamné.

CXII

L'ASSASSIN DE LA SŒUR

Marie-Louise resta douce et aimable à l'égard d'Alexis Médard qui eut d'ailleurs occasion de lui rendre un service signalé.

Un jour, on amena à l'ambulance un forçat en proie à un accès de folie furieuse. Ce misérable réussit à se débarrasser de la camisole de force ; il pénétra dans la salle d'opération et s'y arma d'un bistouri. Il parcourut ensuite l'hôpital, menaçant tous ceux qu'il rencontrait.

Le forçat, dans les lambeaux de phrase qu'il murmurait, manifestait surtout l'intention de tuer une sœur...

— Elle y passera, elle y passera... disait-il, la première que je rencontrerai... J'ai juré... Elle y passera... J'ai un *surin*... Je la *surinerai!*...

Chacun se sauvait à son approche car ce transporté était d'une force herculéenne. Il était hideux à voir ; son visage avait d'horribles contractions.

Soudain le forcené se trouva en présence de Marie-Louise que l'on n'avait pas avertie. Son regard brilla de joie, il eut un rictus et leva son arme sur la supérieure.

Mais Alexis avait vu le danger que courait la jeune femme. Il s'élança sur l'insensé, qui, surpris, lâcha le bistouri.

Le fils du confectionneur était encore bien faible, mais une idée décuplait ses forces : il protégeait Marie-Louise !...

Le forçat, revenu de son étonnement, chercha à la fois à se débarrasser de l'assaillant, et à reconquérir son arme.

Une lutte eut lieu dans laquelle Alexis, malgré toute son énergie, devait avoir forcément le dessous.

Le fou parvint à reprendre le bistouri et à en porter un coup à l'épaule de son adversaire. Il allait le frapper une seconde fois quand des surveillants surgirent.

Ils dégagèrent Alexis Médard et eurent ensuite beaucoup de peine à maîtriser l'assassin. Le sauveur de Marie-Louise fut transporté sur son lit pâle et couvert de sang. Il s'évanouit presque aussitôt.

La supérieure, revenue de son épouvante, se préoccupa de rappeler le jeune homme à la vie. Des sels, de l'éther furent mis à sa disposition...

— Pauvre garçon !... Pourvu que son courage ne lui coûte pas cher !... Mon Dieu !...

Quand Alexis Médard rouvrit les yeux, il vit d'abord le doux visage de la sœur rempli d'une expression d'alarme.

Elle tremblait pour lui, elle éprouvait de l'émotion parce qu'il était blessé... Quel bonheur!...

Il sentit en ce moment qu'il aurait donné tout son sang pour un regret de Marie-Louise.

— Ah! il revient à la vie...

— Ce ne sera rien... fit la voix d'un médecin.

— Vous en êtes bien sûr?

La blessure d'Alexis Médard avait été déjà l'objet d'un premier pansement. Elle n'avait, en effet, aucun caractère de gravité.

La supérieure remercia chaleureusement celui qui l'avait protégée.

— Sans vous, j'étais perdue!...

— Ce que j'ai fait tout le monde l'aurait fait à ma place, car on vous chérit. on vous aime... Vous le méritez tant.

Il dit ces derniers mots avec une étrange expression.

Le commandant de l'île Royale fut informé de ce qui s'était passé à l'hôpital On sait qu'il partageait les sentiments d'admiration que la sœur Marie-Louise inspirait à tous les habitants des îles du Salut; il fut très ému du danger qu'elle avait couru et il décida qu'une récompense serait accordée au forçat qui s'était dévoué pour elle.

Tout le monde applaudit à cette décision qui fut portée à la connaissance de tous dans un ordre du jour.

A propos de la tentative dont la supérieure avait été l'objet, Alexis Médard entendit à l'hôpital l'histoire de la sœur Véronique et de Joseph Bordelet... C'était un vieux *cheval de retour* qui la racontait à deux ou trois autres transportés.

Alexis Médard savait déjà que le narrateur connaissait toutes les légendes de Brest. Plusieurs fois les récits de ce forçat l'avaient fait frémir d'horreur, mais aucun ne lui avait fait plus d'impression que le drame dont il lui apprenait les détails.

En 1838, il y avait au bagne de Brest un forçat que l'on appelait Joseph Bordelet. C'était un jeune homme qui n'avait pas 25 ans. Figure souriante, cheveux blonds, l'air doux.

— On lui eût donné, disait le narrateur, le bon Dieu sans confession. Quel crime avait-il commis!... Pas grand'chose... Je ne me le rappelle plus exactement. Mais je suis sûr qu'il n'avait que sept ou huit ans à *faucher le pré* (rester au bagne). Il était *servant* de la table des officiers à l'hôpital de la marine.

Le *cheval de retour* vanta les avantages de ce poste qu'il avait jadis occupé paraît-il, et où il faisait, lui aussi, un *riche fourbi*.

Bordelet, de gai qu'il était, devint tout à coup sombre et taciturne. Il était amoureux... Et de qui?... D'une sœur!. .

Véronique, ainsi s'appelait cette religieuse presque aussi vénérée que Marie-Louise et presque aussi belle qu'elle.

A cause de son service, Bordelet la rencontrait souvent. Il lui jetait des regards ardents qui eussent éclairé une créature plus prompte à soupçonner le mal.

Cependant un jour elle comprit ce qui se passait... Elle se demanda ce qu'elle devait faire, comment elle pourrait éloigner du cœur d'un malheureux une affection criminelle...

Joseph Bordelet avait déjà pris la résolution de lui parler.

Dès les premiers mots, elle se redressa avec un geste sévère.

— Je ne me trompais donc pas, dit-elle d'un ton douloureux, et vous avez pu oublier à ce point les bontés que l'on a eues pour vous, et le respect que devrait vous inspirer l'habit que je porte!...

— Mais, balbutia le forçat.

— Que pouvez-vous avoir à dire?...

— Si vous saviez ce que je souffre, si vous vous doutiez...

Sœur Véronique allait s'éloigner. Il tendit vers elle ses mains jointes.

— Oh! par pitié! supplia-t-il d'une voix brisée

Sœur Véronique s'arrêta.

— Oui, dit-elle en levant vers le ciel un regard d'une ineffable éloquence... Oui, j'aurai pitié... La religion m'en fait un devoir, et je ne veux pas vous perdre tout à fait en vous éloignant de l'hôpital de la marine, en vous rejetant dans cet affreux bagne d'où vous êtes parvenu à sortir... Je me tairai... Je ne dirai à personne ce qui vient de se passer... Mais je vous préviens que votre conduite future me dictera mes résolutions, et que vous n'aurez qu'à vous en prendre à vous-même des sévérités que je pourrai provoquer contre vous...

Après s'être exprimée ainsi, sœur Véronique s'éloigna, laissant le forçat indécis, troublé, ne sachant à quel parti s'arrêter...

Joseph Bordelet essaya-t-il de renoncer à cette passion?...

Cela semble douteux. Il avait cependant conscience de son indignité, mais l'isolement dans lequel il vivait, les rêves qui venaient tourmenter son sommeil, tout contribuait à entretenir sa fièvre amoureuse.

Il arriva à un état d'exaltation extrême. Combien de fois le jour le surprit mordant ses poings avec rage et appelant avec fureur la satisfaction de ses désirs!

Le forçat qui racontait cette histoire se gardait bien de chercher à expliquer ce qui s'était passé en Bordelet. Il se bornait à relater les faits avec des réflexions cyniques.



On débarqua sur un quai en pierre. (P. 992.)

Alexis Médard écoutait avec avidité, faisant peut-être un rapprochement,

Trois mois s'écoulèrent pendant lesquels Joseph Bordelet s'acquitta de ses fonctions à l'hôpital de la marine, sans rien laisser paraître du désordre violent auquel son cœur était en proie.

C'était trop, sans doute, pour cette nature ardente et indisciplinée.

Un soir sa décision fut prise.

Il attendit sœur Véronique au moment où elle sortait de la chapelle.

Il faisait nuit. Il n'y avait personne qui pût le voir ou l'entendre.

Il s'empara brusquement de la main de la jeune femme.

— Malheureux! s'écria celle-ci.

— Taisez-vous!... Ne craignez rien... Écoutez-moi! dit le forçat qui tremblait.

— Vous voulez donc que j'appelle?...

— N'en faites rien!...

— Laissez-moi passer alors...

— Jamais!

— Ah! c'en est trop aussi, et votre audace appelle le châtiment. Demain, je le jure, vous quitterez l'hôpital, et je ferai en sorte que vous n'y rentriez plus.

Dégageant alors ses mains de l'étreinte de son agresseur, sœur Véronique repoussa le forçat et s'enfuit précipitamment vers la chambre qu'elle occupait à l'extrémité de l'une des salles.

Il était trop tard pour qu'elle allât raconter ce qui venait de lui arriver, mais elle était trop irritée, cette fois, pour pardonner le nouvel outrage dont elle avait été l'objet. Elle se promettait de porter sa plainte à la supérieure dès le lendemain matin.

Seulement, le lendemain, vers six heures du matin, un horrible spectacle frappa ceux qui entrèrent dans la chambre.

Sœur Véronique était étendue sur son lit.

La tête, presque entièrement séparée du tronc, avait roulé contre le mur, tandis que le corps de la victime était étendu en travers du lit.

C'était hideux à voir!

Il y avait du sang partout.

La couverture, les draps, le traversin étaient imbibés.

Les matelats n'avaient pas suffi à l'absorber en entier, et une large mare rouge couvrait le parquet[1].

Le bruit de cet épouvantable forfait se répandit bien vite dans l'hôpital. Chacun rechercha avec ardeur l'assassin de la pauvre sœur.

Le mobile du meurtre n'était un mystère pour personne. L'examen du cadavre avait éclairé les médecins.

Joseph Bordelet fut trahi par son visage décomposé sur lequel se lisaient déjà les terreurs du remords. Il y avait sur ses vêtements quelques taches de sang, et à son poignet les traces d'une morsure profonde.

1. Pierre Zaccone. — *Histoire des Bagnes.*

Deux jours plus tard, l'instruction de son crime commençait et il ne tardait pas à comparaître devant le tribunal maritime spécial.

Celui-ci ne pouvait que condamner Bordelet à la peine capitale.

— Il lui fallut, dit le forçat, monter à la butte (guillotine) pour y voir la camarde (mort).

Alexis Médard était, comme nous l'avons dit, terrifié par ce drame.

Bordelet avait osé, au milieu de son abjection, lever ses regards sur une créature vénérée de tous. Son amour était monstrueux et ne pouvait inspirer qu'un profond dégoût à celle qui en était l'objet.

Mais il aimait cependant.

Sa raison ne s'était-elle pas égarée sous l'empire d'une sorte de frénésie? N'était-il pas devenu insensé comme l'homme contre lequel il avait protégé la sœur Marie-Louise?...

Marie-Louise!...

En prononçant ce nom, le forçat sentait déborder son cœur.

Si vive cependant qu'eût été l'impression produite par le récit de l'assassinat de sœur Véronique, elle se dissipa au bout de peu de temps.

Alexis Médard s'était dit qu'il n'avait pas de ces instincts de bête fauve qui poussent au crime irrésistiblement.

Parce qu'il avait commis un faux pour lequel il avait été voué à l'infamie, parce qu'il était au bagne, cela ne voulait pas dire qu'il pût devenir un jour capable d'imiter les plus abominables scélérats de ces lieux de châtiment et de honte!...

La pensée de Joseph Bordelet s'effaçait en Alexis devant le plaisir qu'il éprouvait à considérer Simonne de Miran...

Elle l'avait protégé et lui l'avait sauvée!...

N'existait-il pas un lien entre eux?...

Il n'inspirait à la sœur aucune méfiance... Dès qu'elle apparaissait dans la case où se trouvait sa couche, elle se dirigeait vers lui et s'informait sur son compte.

Il était maintenant guéri des terribles coups de martinet qui lui avaient été donnés par Lebuteux. Il eût voulu aussi que la blessure que le fou lui avait faite ne se cicatrisât jamais.

Malheureusement, un jour, le médecin lui permit de se lever et même de prendre l'air dans le jardin de l'hôpital.

Il n'y alla d'abord qu'aux heures où les autres malades s'y trouvaient; mais peu à peu il prit l'habitude d'y passer la majeure partie de la journée.

Il se faisait illusion quand il était seul en cet endroit. Il n'y voyait plus les visages patibulaires de ses compagnons de captivité et s'imaginait parfois qu'il

était encore libre. En cet endroit des îles du Salut, la végétation était presque celle de la patrie, de cette Provence qui est sœur de l'Orient.

Il ne portait plus là ni chaîne, ni boulet, ni costume du bagne, mais une veste légère avec pantalon de toile et un chapeau à large bord.

On n'avait pas jugé à propos de lui faire revêtir la laide capote grise de l'ambulance, probablement sur l'ordre de Marie-Louise.

Maillone, lui, n'avait pas été l'objet de la même attention.

— Si les belles qui ont eu jadis des amabilités pour moi me voyaient ainsi, il est probable qu'elles ne me trouveraient plus à leur goût... Il est vrai que la casaque de galérien que nous avions à Toulon, et que l'on va de nouveau me faire porter, en me mettant au peloton de correction, n'est guère plus coquette que ça...

— Le peloton de correction, le cachot, les coups de martinet, dit Alexis, ont été jusqu'ici le seul résultat de vos tentatives d'évasion. Peut-être maintenant, êtes-vous découragé !

— Moi, tu ne me connais pas... Je sais que je puis te parler et que tu n'es pas capable de me livrer... Sois certain qu'à la prochaine occasion, je recommencerai... J'ai même une idée, un plan.

— Il faut espérer pour vous que vos combinaisons sont meilleures que celles qui ont échoué...

— Elles n'étaient pas mauvaises... La chance a été contre moi, voilà tout ! Elle tournera, j'en suis persuadé...

— Je le désire pour vous, puisque vous êtes incorrigible...

— Ah ça ! mais tu parles comme un argousin...

— Vous trouvez ?...

— Tu n'as donc pas des projets, toi aussi ?...

— Non, certes...

— La liberté ne te séduirait donc pas ?...

— Je n'ai pas dit cela...

— Tu l'as laissé comprendre...

— La peine prononcée contre moi était juste... Je la subirai !...

— Ta, ta, ta... Elle est bien bonne !... Il y a un autre motif qui t'empêche pour le moment de désirer de quitter la Guyane ...

Alexis Médard avait rougi.

— Lequel ?

— Tu es amoureux..

— Moi !...

— Crois-tu que je n'aie pas remarqué avec quels yeux tu regardes la sœur Marie-Louise ?... Tu sembles dans le ravissement lorsqu'elle s'approche de toi, qu'elle te parle...

— J'ai pour elle le respect...

— C'est une sainte femme, ça c'est vrai...

— Elle a été particulièrement bonne pour nous...

— Je le reconnais... Ce qui n'empêche pas que, comme un nigaud, tu t'es épris d'elle... C'est une bêtise que tu as commise là... Des affections pareilles ça brûle inutilement parce que ça n'aboutit à rien... Si j'étais à ta place, j'aurais un double motif de songer à m'éloigner, car je comprendrais qu'il y aurait pour moi sur la planche une ration supplémentaire de souffrances et de douleur.

— Tais-toi !...

— J'ai été bien aise qu'on racontât l'autre jour devant toi l'histoire de Joseph Bordelet... Marie-Louise, c'est ta Véronique !

— Misérable !...

— Si ce n'est pas toi qui la tues, c'est elle qui te tuera !...

— Que dis-tu ?...

— Oh ! elle ne te frappera pas d'un couteau, mais elle verra sans pitié ton cœur brisé... Ces créatures qui appartiennent à Dieu n'appartiennent pas aux hommes qu'elles soignent et que, par conséquent, elles voient tels qu'ils sont...

— Et puis, fit Médard avec douleur, je suis un forçat...

— Tu vois, tu vois que j'avais raison !...

Maillonne saisit la main de Médard...

— Quand je serai à la veille de tenter une autre évasion, fit-il avec entraînement, je te préviendrai et, si tu veux venir avec moi, nous serons deux, à moins que nous ne soyons trois, car il y a aussi Gérard, qui n'est pas un méchant garçon...

L'ancien marin s'éloigna, laissant seul Alexis Médard dans le jardin de l'hôpital. Ce dernier s'assit sur un banc, où il resta longtemps pensif et morne.

Les paroles de Maillonne avaient fait une impression profonde sur son esprit.

Le hasard, peu après, lui fit avoir, à cette même place, un entretien avec la supérieure.

Il réfléchissait encore à sa triste destinée quand une voix douce lui demanda :

— Souffrez-vous ?

Il releva la tête en tressaillant.

C'était Marie-Louise.

Alexis ne put se contenir.

— Oh ! oui, je souffre !

Le visage de la sœur marqua l'intérêt.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Ce que j'éprouve ne peut pas se guérir...

— Qui sait ?...

— Ne suis-je pas perdu à jamais ?..

— Vous pouvez espérer... On est bien disposé pour vous... Je sais qu'on a demandé une réduction de peine à cause de l'acte héroïque que vous avez accompli... Plus tard, votre grâce. .

— Me rendra-t-elle l'honneur ?

— Le repentir lave tout aux yeux de Dieu...

— Oui, mais aux yeux des hommes ?

— Qu'importe leur opinion !

— On peut, en effet, la braver quand elle vous condamne injustement, quand on a pour soi sa conscience ; mais lorsqu'on se dit que la sentence est méritée, que l'opprobre est juste, que reste-t-il au flétri, que reste-t-il au paria ?

— Il n'est pas que cette vie !...

— Qui le prouve ?

— Est-il possible que vous doutiez ?... N'appartenez-vous donc pas à une famille chrétienne ?...

— Je suis catholique, mais j'ai vu si souvent ici-bas le mal triomphant que je me suis pris à douter de la Providence...

— Ses décrets sont impénétrables...

— Vous n'auriez peut-être pas autant de confiance, ma sœur, si vous connaissiez ces tempêtes qui anéantissent les plus forts et d'où sort l'éclair qui foudroie... Venue au monde pour faire le bien, c'est sans doute entraînée par une vocation irrésistible que vous avez pris la livrée de la charité, la robe de la bienfaisance... Oh ! vous avez vu des misères, mais vous vous êtes contentée de les soulager sans les approfondir... Il est des douleurs incurables que vous ne soupçonnez pas...

— Vous croyez ?...

Elle prononça ces mots d'un ton qui remua étrangement le jeune homme. Cet accent profond déchirait une partie du voile qui cachait le passé de la sœur.

C'était Simonne de Miran qui venait de parler et non Marie-Louise !..

CVIII

CAYENNE

La *Fortune*, qui portait le premier convoi de femmes à la Guyane, débarqua aux îles du Salut les trois cents forçats de Brest et de Toulon qui faisaient partie de sa cargaison humaine.

Les détenues passèrent encore la nuit à bord de la *Fortune*, puis furent embarquées le matin sur un aviso qui devait les transporter à Cayenne.

Les grands navires, ou même ceux dont le tirant d'eau dépasse cinq mètres, ne peuvent entrer dans le port de Cayenne. Jadis ils mouillaient à l'*Enfant-Perdu*, écueil isolé dominant la mer de quelques mètres, et sur lequel déferlent les *embruns* des lames. Maintenant, à cause des envahissements de la vase, ils ne peuvent tenir à ce mouillage qui est cependant à sept milles du rivage, et restent aux îles du Salut.

Les passagères furent logées sur le pont de l'aviso.

— Adieu, la *Fortune* ! cria Malvina.

— Ma foi, je ne la regrette pas, fit l'Amirale qui avait perdu une illusion de plus.

Il lui avait été permis cependant de se venger jusqu'à un certain point des dédains de l'un des officiers du navire qu'elle quittait.

Au moment où elle montait sur l'aviso, elle remarqua l'un d'eux, brillant lieutenant de vaisseau, au milieu de quelques officiers faisant partie de l'état-major de l'île.

Elle quitta brusquement les autres détenues et, se jetant au cou de son ancien amant, elle lui dit :

— Adieu, Auguste, adieu, mon bien-aimé !...

Le lieutenant de vaisseau faillit suffoquer de surprise et d'indignation.

Il la repoussa :

— Je ne vous connais pas... Vous vous trompez !...

— Comment, tu ne te rappelles pas ta Cérès avec qui tu as passé des moments si heureux !

— Éloignez-vous, détenue.

— Oh ! monstre, va, tu ne méritais pas tout ce que j'ai fait pour toi !...

A l'attitude déconfite de l'officier, aux sourires moqueurs de ses camarades, l'Amirale comprit qu'elle avait joué un assez bon tour à l'ingrat, et elle s'en félicita vivement.

La traversée des îles du Salut à Cayenne est, nous l'avons dit, de quatre à cinq heures.

Les passagers qui arrivent de France à la Guyane et qui s'imaginent, une fois rendus aux îles du Salut, en avoir fini avec les émotions du mal de mer, éprouvent souvent une désillusion.

Malvina, Louisette, Mme ou Mlle de Saint-Georges l'apprirent à leurs dépens.

A peine quelques centaines de mètres au large, l'aviso se mit à *tanguer*, c'est-à-dire à se balancer perpendiculairement à la lame. On sait qu'il faut avoir le cœur doublé d'un triple airain pour résister à ce mouvement dans lequel l'avant est alternativement plus haut ou plus bas que l'arrière.

Miette résista à tout ainsi que l'Amirale que son surnom obligeait.

Malvina, furieuse, exhala sa colère au moyen de tous les jurons qu'elle avait entendus dans sa carrière accidentée.

Pour comble de malheur, on eut à subir une de ces averses torrentielles dont n'ont aucune idée ceux qui n'ont pas habité sous les tropiques. Elles n'ont qu'une lointaine ressemblance avec nos pluies d'Europe, mêmes les plus fortes. Le ciel semble s'ouvrir pour laisser jaillir ses cataractes.

On abrita comme on put les prisonnières qui poussaient des cris et se croyaient submergées.

Dix minutes après, on pouvait d'ailleurs les réinstaller sur le pont. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Ce sont les grandes fureurs de la nature qui se calment presque toujours le plus vite.

Cayenne se montrait alors dans toute sa splendeur de ville créole.

L'aspect de cette ville est des plus pittoresques. Elle est bâtie à l'extrémité d'un petit cap, qu'entourent d'un côté la grande mer, de l'autre la longue baie qui sert de rade.

On n'aperçoit d'abord que verdure. A la Guyane, plus que partout ailleurs, on peut apprécier la puissance de la sève tropicale.

Les bouquets de palmistes et de cocotiers s'emmêlent aux maisons, et les palétuviers bornent le panorama.

— Que penses-tu de ça? demanda Miette à Malvina.

— C'est très joli... Il me tarde d'être arrivée...

— Moi, je me demande où l'on va nous enfermer...

— Nous serons toujours mieux que sur le grand bateau que nous venons de quitter.

— Qui sait?...

— Tu n'es pas rassurante...

— Nous en avons déjà tant vu!

— Et ta fille, elle ne bouge pas. .. on dirait que ça ne l'intéresse pas tout ce qui se passe...

— Je ne la crois pas si indifférente que ça...

— S'il n'y avait qu'elle et l'Arabe ici, on n'entendrait pas grand bruit.

Il était vrai que Clémentine et Meriem, la femme arabe condamnée pour infanticide, ne parlaient guère, mais Malvina, en revanche, ne gardait pas longtemps le silence; Miette ne s'arrêtait guère non plus.

Quand on fut sur le point d'arriver, tout fut, pour elles, matière à réflexions.

On débarqua à Cayenne sur un quai en pierres assez bien construit qui se compose d'une jetée horizontale, à l'extrémité de laquelle s'élève un petit phare, et d'un plan incliné où abordent les embarcations.

On savait que la *Fortune* était, depuis la veille, aux îles du Salut et que



Lorsqu'elles arrivèrent sur la place des Palmistes... (P. 995.)

ses passagères devaient être transportées à Cayenne ; aussi les curieux encombraient-ils le quai et la plage voisine.

Le spectacle offert par cette population mouvante, vêtue d'étoffes au couleurs éclatantes, était assez étrange pour qui ne l'avait jamais vu. On eût dit de loin un immense kaléidoscope.

— Qu'est-ce donc que tous ces gens-là ? dit Miette.

— Je vois pas mal de moricauds.

Et, en effet, il y avait surtout, parmi cette foule, des indigènes aux faces noires ou cuivrées qui riaient en montrant leurs dents blanches.

On était tout à fait sur le point de descendre à terre.

Quand le débarquement fut effectué, on dirigea aussitôt les détenues vers la prison de Cayenne. Elles étaient au nombre de 130; quatre d'entre elles, se trouvant malades, avaient été retenues à l'hôpital de l'île Royale.

Beaucoup d'indigènes, gais et bruyants comme des enfants, se mirent à suivre. Ils souriaient pour la plupart aux détenues, en leur criant d'un air familier :

— Bonjour!... bonjour!...

Malvina ne fut pas éloignée de retrouver d'anciennes connaissances...

— Comment, tu as eu des nègres? fit Miette.

— Pourquoi pas?... N'étais-je pas à la disposition de tout le monde?...

— Il me semble cependant...

— Ce sont des hommes comme les autres quand ils ont de l'argent à la poche. Ils sont d'habitude très généreux.

— Tu m'en diras tant!...

— Ah! par exemple, celui-là, c'est bien Aristide!...

— Aristide!

— Un matelot qui naviguait sur un navire anglais...

Malvina, sans plus se gêner, appela :

— Aristide!...

Mais le nègre qu'elle désignait ne bougea pas.

— Je me suis trompée, fit-elle; ce n'est pas étonnant, tous ces mal blanchis se ressemblent!

La prison où l'on enferma provisoirement les femmes du convoi était la prison civile, maison d'arrêt et de correction.

Pour s'y rendre, les détenues avaient dû traverser une partie de Cayenne qui a un aspect fort triste. Les rues, inclinées vers la mer, sont étroites, les maisons pressées les unes contre les autres semblent étouffer.

Les transportées de la *Fortune* éprouvèrent une première désillusion quand, suffoquées par la chaleur, elles virent cet amas de cases, ce dédale de ruelles.

— Quel dommage! dit Malvina... Cela nous paraissait si gentil de loin!

— Tu vois que j'avais raison de me méfier...

— Ça me rappelle le vieux Marseille...

— Plus petit, plus laid et encore plus sale...

— Ce qui n'est pas peu dire...

La propreté des rues de Cayenne est, en effet, exclusivement entretenue

par des bandes de gros corbeaux nommés *urubus*, sorte de vautours noirs d'un aspect répugnant. Ce sont les récureurs patentés qui nettoient la voie publique des immondices de toute espèce qu'on y jette.

L'existence de l'urubu est sauvegardée ; défense de toucher à ce fonctionnaire municipal sous peine de grosse amende.

Les prisonnières furent étonnées d'en voir un certain nombre accomplissant leur tâche.

Comme dans la plupart de nos colonies, toutes les habitations particulières de Cayenne sont en bois. A quelques exceptions près, ce sont des huttes, assez indignes du nom de maisons, auxquelles on arrive généralement en franchissant une petite passerelle jetée sur un fossé, qui sert à l'écoulement des eaux dans la saison des grandes pluies.

Là vit pêle-mêle une population des deux sexes où l'on rencontre toutes les nuances, depuis le blanc jusqu'au noir le plus éthiopien.

Tout ce monde sortait pour voir le convoi, qui se serait diverti de cette curiosité sans la triste situation dans laquelle se trouvaient les femmes qui le composaient.

Ce sentiment d'angoisse se dissipa cependant pour les détenues lorsqu'elles arrivèrent sur la place des Palmistes, superbe esplanade, où deux ou trois cents palmiers plantés en quinconce dressent vers le ciel leurs troncs droits et lisses, terminés par de beaux panaches d'un vert éternel.

Une sensation de fraîcheur surprit agréablement le cortège sur cette grande place, d'où il vit à sa droite s'étendre un autre quartier de Cayenne, avec des jardins et des rues vastes et bien aérées.

Les transportées de la *Fortune* furent tant bien que mal installées dans la prison civile où elles ne devaient faire d'ailleurs qu'un séjour provisoire.

Il était question de les envoyer aux nouveaux pénitenciers de l'Ilet-le-Père ou de l'Ilet-la-Mère, grands îlots couverts de végétation, que nous avons salués en passant avec l'*Allier* au milieu des îles de Remire.

A l'époque où se passe notre récit, c'est-à-dire deux ou trois ans après le commencement de la transportation à Cayenne, les établissements de la Comté et du Maroni n'avaient pas encore été créés. On ne s'était pas installé sur le continent.

Les convois de condamnés partant de France sans interruption, on fut cependant obligé de préparer des locaux pour recevoir les arrivants.

On aménagea des pénitenciers-pontons avec de vieux navires de guerre hors de service.

Un premier ponton d'abord et plus tard un second furent placés en rade de Cayenne, un autre fut mis à l'embouchure de Kourou pour relier les pénitenciers

des îles du Salut avec un atelier forestier qu'on se proposait d'installer à l'endroit dit des Trois-Carbets.

Les pontons de Cayenne étaient destinés à servir tout à la fois d'infirmerie pour les malades, — celle de l'île Royale étant insuffisante, — de prison pour les indisciplinés et de dépôt pour les ateliers dont les services publics, notamment le service municipal de la ville de Cayenne, avaient besoin.

C'est dans les pontons que depuis cette époque l'administration du port, celles des ponts et chaussées, le génie, l'artillerie sont venus chercher la main-d'œuvre que la population coloniale ne pouvait leur fournir.

Les condamnés allaient à l'ouvrage à terre chaque matin, revenaient dîner à bord à midi, retournaient au travail après chaque repas et revenaient coucher le soir.

Cette obligation de débarquer et de rembarquer ainsi les hommes exigeait un service de batelage fort onéreux et occasionnait de grandes pertes de temps.

La discipline de chaque pénitencier-ponton était confiée à un surveillant en chef, ayant sous ses ordres douze gardiens et pouvant demander le renfort d'un poste assez important de soldats de l'infanterie de marine que l'on relevait de 24 heures en 24 heures.

Les condamnés étaient divisés en escouades de douze hommes à la tête de chacune desquelles était un contre maître, choisi dans l'escouade par ses propres camarades.

Le rôle de ce contre maître consiste à surveiller les travaux, à monter la garde et à faire des appels fréquents et des rondes de deux heures en deux heures.

Cette surveillance du condamné par le condamné obtient de très bons résultats.

Les transportés ne gagnaient que dix centimes par jour. Cependant ceux d'entre eux qui menaient une bonne conduite et avaient quelque connaissance spéciale touchaient des suppléments de solde.

On isola plus tard ces derniers de leurs camarades et on les logea sur le plus petit des pontons qui s'appelait la *Chimère;* les autres forçats restèrent à bord de la *Proserpine*, navire à deux batteries.

C'était sur le pont de la *Proserpine* qu'on célébrait les offices du dimanche. Ce navire servait, en outre, de lieu d'extrême discipline; on y trouvait les trois martinets destinés à la répression des malheureux ayant commis une faute, et les bancs, chaînes, objets de toute sorte servant à l'application des peines.

Le poste de conservateur de tous ces instruments revint de droit à Lebuteux quand on forma la population des pontons avec la majeure partie des individus du camp de la transportation.

Le bourreau suivit ceux des condamnés avec qui il était arrivé à la Guyane et qui se seraient bien passés de cette faveur.

Le Roulottier, Gérard, Pierre Til, Maillonc, Alexis Médard déménagèrent avec lui.

Ce dernier, malgré la promesse qui lui avait été faite, n'avait reçu aucune récompense. Il avait quitté l'île Royale avec un grand déchirement de cœur, car il y laissait sa bien-aimée Marie-Louise.

Le jeune homme ne pouvait plus, en effet, douter maintenant de l'état de son cœur. Il savait que son amour pour la supérieure était des plus ardents, mais il s'était promis, il s'était juré qu'elle ne connaîtrait jamais cette affection.

Une pensée consolante le soutenait un peu. La sœur lui avait assuré qu'il ne lui inspirait aucun sentiment d'horreur.

Dans les derniers jours qu'il avait passés à l'hôpital des îles du Salut, il lui avait raconté son histoire, sans essayer de diminuer toute l'étendue de ses fautes.

— Vous avez été puni avec beaucoup de sévérité, lui dit-elle... Les hommes ont été sans pitié pour vous... Dieu ne vous fera que plus aisément grâce.

— C'est vous qui m'en donnez l'assurance, vous qui le représentez sur la terre.

— Je ne suis qu'une de ses plus humbles servantes...

— Vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur ici-bas... Votre nom est charité...

— Oui, la charité, c'est elle qui doit nous soutenir dans le soulagement des souffrances physiques et des maladies morales...

— C'est par charité que vous me dites que mon crime mérite le pardon, c'est par charité que vous cachez le mépris que vous ressentez pour un misérable tel que moi.

— Du mépris!...

Elle le regarda avec émotion.

— Du mépris! répéta-t-elle.

Elle semblait chercher à se rendre compte de la signification exacte de ce mot.

— On éprouve du mépris pour les natures basses et mauvaises, pour les êtres malfaisants, pour ceux qui ont commis des actions tellement lâches qu'une distance incommensurable les éloigne de vous... Avons-nous toutefois le droit de mépriser, nous autres?... Oh! non... La pitié nous est seule permise...

— Il est vrai... Vous ne pouvez que plaindre... Mais il est des sentiments que l'on éprouve malgré soi... Le dégoût peut être dissimulé; il n'en existe pas moins...

— J'en ai fait malheureusement parfois l'expérience...

— Vous voyez...

— Oui, mais le dégoût n'existe jamais où la sympathie se mêle à la compassion.

— Vous éprouvez de la sympathie pour moi ?...

— Et pourquoi le cacherai-je !... Vous avez fait preuve de courage et de dévouement pour me sauver... La reconnaissance...

— Vous ne m'en devez pas, car j'étais obligé d'agir comme j'ai agi..

— N'essayez pas de diminuer à mes yeux votre héroïsme, vous n'y réussirez pas.

Alexis Médard, après cette conversation, pouvait être certain que la sœur ne le regardait pas comme un forçat ordinaire et qu'elle tenait compte de ses regrets, de son repentir.

Néanmoins, nous le répétons, ce fut un moment bien pénible pour lui que celui où il la quitta pour rentrer au camp de la transportation.

Ne plus la voir, ou du moins n'emporter que l'espérance de l'apercevoir une fois par hasard !... Sa voix tremblait, ses yeux étaient mouillés de larmes tandis qu'il prenait congé d'elle.

Il fut surpris de reconnaître qu'elle était émue aussi.

Elle lui tendit la main avec cette grâce charmante qui lui était habituelle.

— Adieu... et bon courage !...

— Oh ! maintenant... maintenant j'en aurai... je le jure !...

Ce fut peu après qu'on le désigna avec la plupart des forçats de l'*Allier* pour la *Proserpine*, dans la rade de Cayenne.

Il croyait s'éloigner de plus en plus de celle qu'il aimait, quand un jour il apprit que c'était à Marie-Louise qu'était confiée l'infirmerie du ponton.

On comprend qu'il accueillit cette nouvelle avec joie.

Alexis Médard fut choisi comme cantonnier. Il fit partie d'une escouade chargée de participer à l'entretien des routes et chemins environnant dans un certain cercle la ville de Cayenne.

Ce labeur était des plus pénibles, car il fallait travailler toute la journée sous les rayons brûlants du soleil, Les noirs eux-mêmes n'y résistaient pas.

Les forçats préféraient cependant cela aux briqueteries ou aux fours à plâtre pour lesquels on prenait un certain nombre d'entre eux.

Le défilé des transportés partant pour leurs occupations quotidiennes était assez curieux.

A cinq heures du matin, presque en toute saison, les condamnés, débarqués de leur ponton respectif, venaient se placer sur le quai, par rang de chantier et d'ateliers, chaque contremaître à la tête de sa brigade.

Quand l'appel avait été fait, quand les disponibles avaient été classés selon

leurs aptitudes, un coup de sifflet retentissait et les escouades s'éloignaient chacune dans sa direction.

L'escouade à laquelle appartenait Mélard travaillait sur la route de Cayenne à Baduel lorsque, non loin de cette localité, D'chimbo, le nègre Rongou que nous avons vu se battre à l'île Royale, commit son premier crime.

D'chimbo, ainsi que nous l'avons dit, s'était évadé de la Maison-Rouge où il avait été enfermé après sa lutte avec Tranquille.

Il était parvenu à gagner la côte et à se cacher dans l'île de Cayenne, où il avait trouvé de l'occupation chez un réfugié brésilien qui vivait avec une femme de couleur.

Ce Brésilien vivait du produit d'une fabrique de sucre de peu d'importance, c'est-à-dire qu'ayant, près de sa demeure, un cours d'eau, il avait eu l'idée de l'utiliser pour faire mouvoir les grandes roues d'une de ces anciennes machines qui, avant l'invention de la vapeur, était l'unique mise en train des cylindres broyant les cannes.

D'chimbo commença par s'enivrer de tafia dans toutes les occasions, puis il songea à séduire la maîtresse de son patron.

Celle-ci se borna à repousser ses premières avances. Comme il persistait, elle avertit son amant qui chassa purement et simplement le nègre.

D'chimbo résolut de se venger. Il pénétra dans une habitation voisine de la fabrique de sucre, y vola un fusil et se mit à l'affût près d'une passerelle jetée à un endroit où le cours d'eau formait cataracte.

Il savait que tous les soirs la maîtresse du Brésilien allait l'attendre non loin de là. En rentrant, le couple amoureux passait sur le pont.

Le Rongou voulait tuer dans les bras mêmes de son rival celle qui l'avait dédaigné. Il y avait réussi, car sa balle avait atteint la pauvre femme à la tête.

D'chimbo s'était ensuite enfui.

CIX

POUR LE MARIAGE

Les détenues envoyées à Cayenne firent dans la prison civile un assez long séjour, le pénitencier de l'Ilet-le-Père n'étant pas prêt à les recevoir.

L'administration fut même assez longtemps embarrassée de ces femmes qu'elle voulut provisoirement assujettir à la règle des maisons centrales, mais elles réclamèrent énergiquement et non sans apparence de raison.

Elles avaient consenti à quitter leur pays, à effectuer un long et pénible

voyage, pour changer de situation et ne voilà-t-il pas qu'on voulait les replacer dans une condition semblable, sous un climat dont la plupart d'entre elles ressentaient déjà les influences funestes?

Elles étaient, dans la prison de Cayenne, beaucoup plus mal que dans n'importe quelle maison centrale de France. C'était tout ce qu'elles avaient gagné à leur déplacement.

Il y eut parmi elles une sorte de révolte. Le directeur de la prison essaya en vain de les calmer.

Malvina, à cette occasion, parla au nom de ses compagnes.

— On nous a trompées, dit-elle, on s'est conduit indignement à notre égard... On nous a dit qu'on nous envoyait ici pour *peupler*... Comment l'administration veut-elle que nous peuplions?...

— Ayez un peu de patience!...

— On nous a parlé de mariage avec des concessionnaires... Où sont-ils ces concessionnaires-là?... Nous ne les avons pas encore vus...

— Vous les verrez plus tard...

— Plus tard... plus tard... C'est bien amusant d'attendre comme nous attendons...

— Restez donc tranquilles si vous ne voulez pas qu'il vous soit infligé de punitions...

— Quelle duperie!...

Malvina fut isolée des autres détenues, enfermée dans une cellule, mais l'effervescence ne diminua pas.

L'Amirale montrait aussi une vive ardeur, ce qui fit dire à la Miette :

— Ces blondes sont toutes les mêmes... ça n'a pas l'air d'y toucher et ça veut y toucher tout de même.

Louisette, la maîtresse du Roulottier, répondit à Miette :

— Tu ne devrais pas te moquer de celles qui sont pressées... On comprend que tu ne le sois pas beaucoup, toi qui as eu déjà une fille comme la Clémentine...

— Eh bien, eh bien... Et puis...

— Tu as pris assez d'acompte pour t'imaginer qu'on ne te doit plus beaucoup...

— Mais on m'a promis...

— Que tu serais encore belle-maman, sans doute.

Miette était vexée.

— Ma foi, il vaut mieux être belle-mère comme je l'ai été que se donner à des rouleurs de grands chemins...

— C'est au Roulottier que tu fais allusion... Il valait mieux que d'autres... J'espère que bientôt tu le verras... Je ne te conseille pas d'ailleurs d'être fière



Louisette! — Le Roulottier! — Toi, ma *largue*!... (P. 1005.)

d'avoir eu un gendre. . C'était un balayeur de rues et tu l'as fait empoisonner par sa femme...

Clémentine assistait à cette conversation.

Elle saisit Louisette par le bras et murmura d'une voix farouche :

— Tais-toi !... tais-toi !...

Louisette avait d'ailleurs commis une maladresse.

La paysanne incendiaire exprima le sentiment général quand elle dit :

— Ça n'est pas de jeu de jeter à la figure des gens la machine pour laquelle on a eu un jugement... Si on va s'amuser à chercher comme ça dans le passé... je n'en suis plus !...

Louisette reconnut franchement qu'elle avait eu tort...

— Tu as raison, laissons aux *gerbiers* (juges) le soin de nous *crosser* et ne faisons pas de l'*harmonie entre nous*... Quand on est *ménesse* (femme de voleur) on n'a pas le droit de *bêcher* les autres...

Comme son amant, on le voit, la maîtresse du Roulottier avait une connaissance approfondie de l'argot.

Louisette s'était liée avec Céleste, l'ancienne Mme de Saint-Georges.

Il y avait chez elle une ressemblance de situation faite pour les unir, des espérances et des désirs analogues...

Louisette brûlait de retrouver celui qu'elle aimait, Céleste également.

Cette dernière savait que Lebuteux et Pierre Til étaient à la Guyane, mais elle n'hésitait pas à faire son choix.

Autant le forçat élégant lui plaisait, autant elle haïssait l'ancien garçon boucher qui, après avoir abusé avec elle de sa force brutale, l'avait pervertie, l'avait poussée à devenir sa complice dans un crime abominable, puis l'avait lâchement abandonnée.

C'était lui qui était la cause de tous ses malheurs. En même temps que de la haine, elle avait la répulsion la plus vive pour le bourreau.

Louisette et Céleste parlaient donc souvent ensemble du Roulottier et de Pierre Til.

— Ils se connaissent peut-être.

— Ce serait curieux s'ils étaient dans le même pénitencier...

— C'est possible...

Céleste avait d'autant plus raison de dire que cela était possible que cela était. Le hasard avait placé Pierre Til et le Roulottier non seulement, comme nous le savons, sur la *Proserpine*, mais dans la même escouade.

L'administration se décida enfin à tirer quelque parti des femmes qu'elle avait fait venir. L'avis suivant fut affiché dans les pénitenciers :

« Aux termes de l'article 71 de la loi du 30 mai 1854, les condamnés qui « se seront rendus dignes d'indulgence par leur bonne conduite, leur travail et

« leur repentir, pourront obtenir une concession de terrain et la faculté de le
« cultiver pour leur propre compte. L'autorisation de contracter mariage pou-
« vant leur être aussi accordée, l'administration a fait venir un convoi de cent
« trente-quatre femmes, sortant des maisons centrales de France. Tout
« condamné désirant profiter de ces faveurs est invité à se faire inscrire pour
« être soumis à une enquête préalable. »

Nous avons vu que, au camp de la transportation, on se plaignait vivement, comme à la prison civile, que les promesses faites en France ne fussent pas tenues.

Chose singulière, lorsque l'avis eut été publié, il y eut très peu d'empressement à se faire inscrire.

Etait-ce la méfiance inspirée par les femmes arrivées par l'*Allier* qui empêchait les projets matrimoniaux, était-ce le résultat du profond découragement qui s'était emparé de tous les transportés en voyant augmenter chaque jour le nombre des victimes du climat insalubre de la Guyane?

Les cas de fièvres intermittentes étaient alors très nombreux.

L'abstention presque complète devaient être évidemment attribuée à chacun de ces motifs.

On ne cita que quelques individus parmi lesquels Lebuteux.

Maillone, quoique ayant peu de chance d'être admis à cause de ses punitions successives, donna aussi son nom et engagea Gérard à agir comme lui.

— On ne sait pas ce qui peut arriver... On dit qu'il y a dans le convoi des *moukaires* passables!... Les occasions de s'évader sont ensuite rares... Qui sait s'il ne serait pas possible d'en trouver une à propos de mariage...

Gérard obéit à son ami...

Alexis Médard, le Roulottier et Pierre Til refusèrent obstinément.

Alexis Médard, qui eût obtenu certainement l'autorisation, avait le cœur trop rempli de Marie-Louise.

Le Roulottier ne songeait qu'à Louisette, qu'il ne croyait pas aussi près de lui. Quant à Pierre Til, il était adversaire déclaré du *conjungo*.

Il le déclara du reste fort nettement.

L'administration fut d'autant plus désappointée des faibles résultats obtenus qu'il y avait alors à sa tête à la Guyane un partisan décidé du mariage des forçats qui n'avait cessé d'engager le gouvernement à hâter un envoi de femmes. L'échec jusqu'ici était complet pour lui.

Après quelques réflexions, le haut fonctionnaire se dit que tout pourrait changer lorsque les transportés se seraient rendu compte des faveurs accordées à leurs camarades mariés.

Il pensa aussi à la nécessité de faire voir aux forçats les passagères de la *Fortune*, dont quelques-unes étaient très jolies, et donna l'ordre que

des promenades de détenues eussent lieu dans les environs de Cayenne.

On devait les conduire, comme par hasard, près des chantiers des condamnés.

La curiosité pousserait hommes et femmes à se regarder, et peut-être l'amour ferait le reste, mais il était nécessaire que ni les uns ni les autres ne crussent subir une contrainte. Ce fonctionnaire connaissait le cœur humain.

Ce qui fut dit fut fait. Les prisonnières furent divisées en escouades de douze, surveillées par des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, à qui leur dévouement fit accepter un rôle un peu scabreux. Un des premiers chantiers visités fut la route de Cayenne à Baduel. Justement l'escouade qui y passait était composée de nos anciennes connaissances : Malvina, Miette, Clémentine, l'Amirale. Il y avait aussi Louisette et Céleste.

Le gouverneur de la Guyane ne se doutait pas jusqu'à quel point le hasard allait opérer.

C'était le matin, au moment où la chaleur était encore supportable.

La sœur qui dirigeait l'escouade, en apercevant le chantier, parut vouloir inviter les détenues à rebrousser chemin, mais celles-ci, qui marchaient deux à deux, firent semblant de ne pas entendre et, continuant à avancer, ne tardèrent pas à se trouver devant l'endroit où les forçats travaillaient. Elles regardaient ces hommes qui, dans leur pensée, étaient destinés à devenir leurs maris, quand soudain un double cri se fit entendre :

— Louisette!

— Le Roulottier!...

Il fut impossible de les empêcher de se jeter dans les bras l'un de l'autre et de s'embrasser avec transports.

— Toi ma *largue*!..,

— Toi, mon chéri!...

— Quel bonheur!...

— Quelle joie!...

Leurs yeux étaient remplis de larmes. Le Roulottier semblait surtout saisi.

— Tu ne t'attendais pas à me voir? fit Louisette.

— Non, certes...

— Moi, je te cherchais...

— En vérité!... Au fait, comment es-tu ici?...

— A cause de toi...

— De moi?...

— Quand j'ai appris en France que l'on allait envoyer à la Guyane des femmes de maisons centrales... j'ai voulu être de celles qui partaient et je me suis fait pincer...

— Comment t'y es-tu prise?...

— Dame, j'étais bien embarrassée... Il est facile de se faire mettre en prison pour une bêtise, mais pour une chose grave... J'ai cherché à me rappeler les crimes de toutes les femmes qui étaient en prison lorsque je devais passer en cour d'assises avec toi... Presque toutes avaient tué leur *gosse*.

— Ah!

— Moi, j'avais pas d'enfant, je ne pouvais pas le tuer... Et puis si j'en avais eu un, je l'eusse bien aimé, car il eût été de toi, mon chéri!...

— Bonne petite Louisette!...

— Une idée me vint alors... Je me rappelai comment tu arrêtais les *roulottes*.

— Par exemple!

— J'allai sur la même route où on nous avait pris jadis... Dès qu'une voiture s'approcha, je me jetai à la tête du cheval en agitant un couteau et en criant : *La bourse ou la vie!*

— C'est drôle.

— Il y avait dans la voiture un solide gaillard qui s'imagina d'abord que je plaisantais. Il m'invita à laisser la bride que je tenais fortement; puis, voyant que je n'obéissais pas, il m'envoya un coup de fouet.

— Le lâche!...

— Je ne bougeai pas pour cela. Il descendit alors de son siège en disant : « C'est donc sérieux! » Je vis qu'il avait envie de se *cavaler* et je le retins...

— L'imbécile...

— Par bonheur, un garde champêtre se trouvait dans un champ voisin. Il l'appela, mais le garde champêtre crut, lui aussi, que c'était une blague. Je fus obligée de lui répéter plusieurs fois que mon intention était de voler, que j'étais coutumière du fait et enfin que j'avais déjà passé en jugement avec un roulottier. Il se décida à m'emmener.

— Si ça t'eût embêtée il n'y eût pas mis tant de façons...

— Pendant l'instruction, je faillis deux ou trois fois être mise en liberté et, devant le jury, j'eus beaucoup de peine à me faire condamner à dix ans... Il me fallut répéter à chaque instant que j'étais coupable... On n'a jamais eu une pareille obstination à vouloir innocenter les gens malgré eux..

— C'était rigolo!...

— Je te prie de le croire... Enfin, j'ai fini par réussir... Lorsqu'on a parlé à Clermont du départ pour Cayenne, tu te figures si j'y ai sauté dessus... Me voici... Je te retrouve... Tout est oublié.

Louisette et le Roulottier avaient pu causer aussi longtemps parce que presque en même temps une scène du même genre avait eu lieu et qu'une véritable débandade s'était produite parmi les forçats et les détenues.

Pierre Til et Céleste s'étaient également reconnus...

— Toi !...

— Toi !...

— En v'là de la chance !..

Ils s'embrassèrent avec autant d'effusion que le Roulottier et sa *largue*.

— Que fais-tu ici ?...

— Tu le vois, on m'a fourré une pioche entre les mains et il faut que je la fasse fonctionner. Moi qui n'avais de goût que pour les affaires de Bourse... scélérat de Lebuteux !...

— Tu le détestes comme moi...

— N'est-ce pas lui qui m'a fait reprendre?...

— Moi, il m'a deux fois perdue !...

Céleste raconta, elle aussi, à son amant comment elle était à la Guyane.

— Alors, t'es venue pour te marier ?...

— Avec toi, si tu veux...

— Tu sais bien que ça me porte sur les nerfs le mariage...

— Je te calmerai quand tu seras agité... Te décides-tu ?...

Pierre Til ne dit pas non.

La sœur et les surveillants eurent beaucoup de peine à séparer tous ces gens-là.

— Au revoir, le Roulottier !

— A bientôt, Pierre Til !

— Bonjour, Louisette !

— Bonjour, Amanda !..

Commé on s'en souvient peut-être, Pierre Til avait connu Céleste sous le prénom d'Amanda qu'avait adopté la pseudo Mme de Saint-Georges.

— Après le départ des détenues, Gérard fit d'un air pensif à Maillone :

— Il y avait là aussi la mère et la fille...

— Qui ça?

— Les empoisonneuses de Marseille ?...

— Eh bien ?

— J'ai eu toujours un faible pour la fille...

— C'est pas la première fois que tu le dis...

— Elle est belle femme...

— Ma foi, si elle te convient tant que ça ..

— Que dis-tu ?...

— Épouse-la, puisqu'elle est venue ici pour le mariage

CX

KOUROU

Le soir même de leur entrevue avec Louisette et Céleste, le Roulottier et Pierre Til se firent inscrire sur la liste des transportés qui désiraient profiter du bénéfice de l'article 11 de la loi de 1854 et sollicitaient à la fois une concession et une épouse.

Gérard et Maillone avaient déjà donné leurs noms à tout hasard, mais on sait que l'ancien marin cherchait une occasion de s'évader.

Ce ne fut pas seulement parmi les forçats de la route de Cayenne à Baduel qu'il y eut, à la suite des promenades de détenues, des inscriptions nouvelles. De tous côtés, les demandes affluèrent et l'enthousiasme succéda à la froideur.

Le fonctionnaire, qui avait eu l'idée de ces promenades, dut se féliciter de sa clairvoyance.

Le Roulottier avait exprimé le désir d'indiquer que son choix était fait, mais, sur le conseil de Maillone, il s'était abstenu.

— Faut pas montrer d'empressement, car cela pourrait inspirer de la méfiance.

— Que veux-tu dire?

— L'administration comprendrait que tu as le plus vif désir d'avoir la *largue* pour légitime...

— Qu'importe!

Alors elle mettrait toutes sortes d'obstacles, elle poserait toutes sortes de conditions... Elle te la ferait payer.

— Elle est bonne celle-là!

— Elle est vraie... Crois-en mon expérience... Il vaut beaucoup mieux y aller comme à regret et se montrer prudent.

— C'est bizarre...

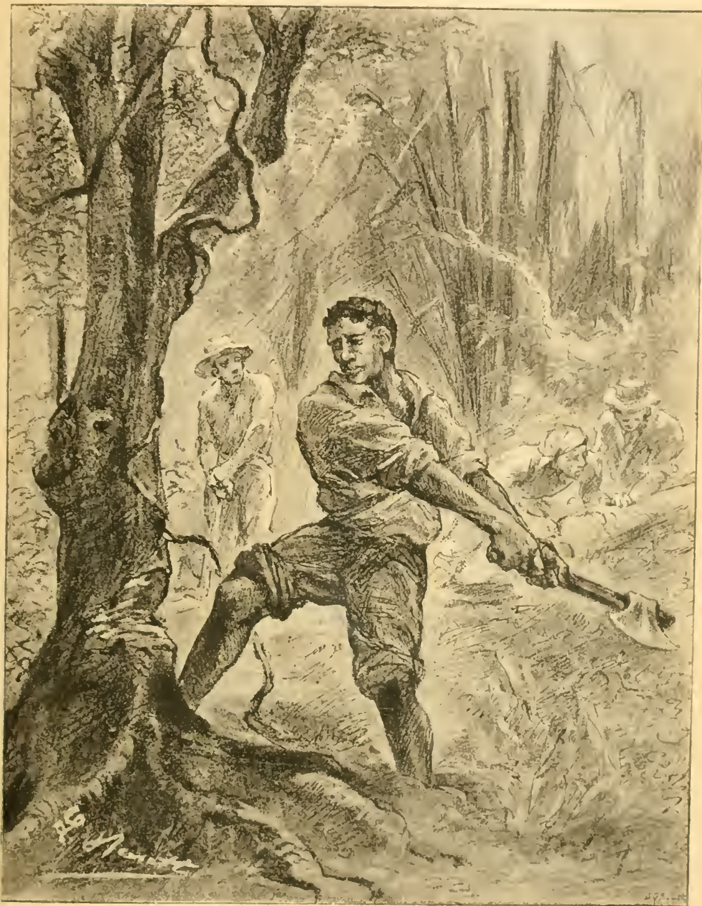
— Es-tu certain que ta Louisette ne s'en laissera pas conter par un autre?

— Ah! pour ça, j'en suis sûr!

— Eh bien! ne te dépêche pas... Attends...

Pierre Til était moins pressé que le Roulottier. Il hésitait à prendre Céleste pour femme.

— Moi qui avais résolu de ne jamais me marier, dit-il à Maillone qui était décidément le confident de tous.



Ils avaient de la vase jusqu'aux genoux. (P. 1013.)

— On change souvent d'avis...

— En tout cas, je préférerais une jeune fille dont j'eusse l'étrenne, qui n'eût connu que moi...

— Est-ce que tu crains la comparaison ?

— Pourquoi pas ?...

— C'est différent...

— Amanda a eu un peu trop d'aventures.

— Allons donc !... Tu fais le délicat... Faut pas dédaigner ça, une femme qui a un peu d'expérience. Et puis quand on se marie au bagne, on n'a pas le droit de faire le difficile... Servez donc de la fleur d'oranger à Monsieur!

Pierre Til n'eut plus d'hésitation quand il apprit que Lebuteux avait demandé la main de Céleste.

Le bourreau avait su que son ancienne maîtresse se trouvait parmi les femmes arrivées par la *Fortune*.

Il espéra un moment que Mme de Saint-Georges le préférerait à Pierre Til à cause de la différence de situation.

Pierre Til n'était, en effet, qu'un forçat, tandis que lui, quoique condamné, se considérait comme un fonctionnaire du bagne.

Lebuteux profita de la liberté dont il jouissait pour faire immédiatement des démarches, aussi ne tarda-t-il pas à lui être répondu qu'il était repoussé avec horreur et indignation.

— C'est donc l'autre qu'elle choisit! fit-il avec rage.

Son visage exprima une haine violente. Ses yeux s'injectèrent de sang.

— Ils me le payeront... Ils me le payeront tous deux !...

Lebuteux eût voulu en ce moment qu'une nouvelle punition disciplinaire lui livrât son rival qui ne serait certainement pas sorti vivant de ces mains !

Il fut informé, au contraire, que Pierre Til lui échappait, ce dernier étant destiné à être dirigé sur un pénitencier que l'on créait à Kourou, à l'endroit même où s'était produit, dans le siècle dernier, l'épouvantable épisode qui a grandement contribué à donner à la Guyane son sinistre renom dans l'histoire coloniale.

C'était en 1763, sous le ministère du duc de Choiseul. La France venait de perdre le Canada et la plus grande partie de ses possessions du nord de l'Amérique. On eut l'idée de regagner dans un hémisphère ce qu'on avait perdu dans l'autre, et la Guyane parut une terre propice à cette entreprise.

On ramassa sur le pavé de Paris et dans les provinces de l'est douze ou treize mille malheureux qui, égarés par des prospectus mensongers, consentirent à faire partie de l'expédition. On les entassa tant sur des navires de commerce que sur des vaisseaux de la marine royale, et on les expédia à Cayenne, sous la conduite de M. de Chanvallon, nommé intendant général de la colonie.

Après une halte passagère aux îles du Salut, on les débarqua sur la plage de Kourou ; mais les préparatifs qui y avaient été faits pour les recevoir se trouvaient bien insuffisants.

— L'aspect que présenta la plage à l'arrivée des émigrants suffira pour

donner une idée de cette inconcevable folie. Voici la description qu'en fait un témoin oculaire :

« J'ai vu ces déserts aussi fréquentés que le Palais-Royal. Des dames en robes traînantes, des messieurs à plumet marchaient d'un pas léger jusqu'à l'anse, et Kourou offrit pendant un mois le coup d'œil le plus galant et le plus magnifique.

« On y avait amené jusqu'à des filles de joie ; mais, comme on avait été pris au dépourvu, les carbets n'étaient pas assez vastes, et trois ou quatre cents personnes logaient ensemble. La peste commença ses ravages, les fièvres du pays s'y joignirent et la mort frappa indistinctement. Au bout de quelques mois, dix mille personnes périrent. »

Le lieu où s'accomplissait cette terrible catastrophe était situé à douze lieues de Cayenne, entre la rivière de Kourou et la rivière de Maroni.

Non seulement les arrivants n'avaient eu que des abris insuffisants, mais encore on les avait laissés sans outils, sans instruments d'aucune sorte. La confusion avait été à son comble, le désordre complet. Les distributions de vivres n'étaient effectuées qu'irrégulièrement et d'une façon tout à fait insuffisante, la fraude et l'incurie régnaient partout.

Qu'on se représente l'horrible position d'infortunés transportés dans un pays et sous un climat nouveaux pour eux, inondés par des pluies torentielles, brûlés par un soleil torride, attaqués par ces mille ennemis qui, pour être petits, n'en sont pas moins féroces et pullulent sous la chaleur humide des tropiques !

La faim, la soif, la maladie torturaient ces victimes de la plus coupable des imprévoyances. La misère engendra le désespoir, les hallucinations folles. On vit des mères jetant leurs enfants du haut des rochers de Kourou dans la rivière et s'y précipitant ensuite.

Et pendant les sombres scènes de ce drame lugubre, dont les péripéties fatales se déroulaient devant ses yeux, M. de Chanvallon, insoucieux et sceptique, montait un théâtre et faisait jouer des comédies et des arlequinades, ou bien passait son temps en de vaines discussions avec le gouverneur de Cayenne.

Ce chef écrivit cependant en France le fâcheux état de la colonie et dévoila la conduite de M. de Chanvallon.

Le chevalier Turgot fut envoyé à la Guyane ; mais sa mission, au lieu d'être efficace pour les colons, n'eut pour résultat que la destitution de M. de Chanvallon et la recherche de ses fautes. Au bout de trois mois M. de Turgot partit pour la France avec le fonctionnaire disgracié, et les émigrants restèrent plus que jamais abandonnés à eux mêmes.

De quatorze mille individus, neuf cent dix-huit seulement survivaient en

1755. Malades, amaigris, moribonds, ils purent fuir enfin cette terre détestée[1].

Il était bien permis aux transportés qui furent dirigés sur Kourou d'avoir quelque méfiance, et cependant l'administration n'avait pas seulement l'intention d'y installer un pénitencier. Elle voulait y établir le berceau de la société future, y traiter les deux grandes questions de la résurrection de l'agriculture coloniale au moyen de travailleurs blancs et de la moralisation des transportés par le travail.

A l'époque où se passe notre récit, elle préludait aux essais plus sérieux qu'elle devait continuer au Maroni.

Les hommes qui faisait partie du convoi que l'on devait diriger sur Kourou avaient tous été choisis sur les pontons de Cayenne. Ceux d'entre eux qui avaient demandé à se marier réclamèrent, mais on leur fit observer que l'établissement que l'on voulait fonder était précisément destiné à satisfaire leurs désirs.

Les officiers qui les accompagnaient emportaient, en effet, les plans d'une véritable ville en bois installée sur les deux rives de la rivière et à la construction de laquelle on employa immédiatement les forçats.

D'après ces plans, il y avait d'abord quatre baraques destinées à loger l'état-major, la gendarmerie et un détachement d'infanterie. Près de ces baraques étaient dessinés de vastes magasins pouvant contenir tout le matériel, les outils et des vivres pour trois mois.

On voulait que le camp des transportés fût situé à soixante mètres environ de cet ensemble de constructions. On projetait un grand carré long, formé de seize baraques, placées sur deux rangs et dont les pignons formeraient une grande rue, au centre de laquelle on construirait un vaste hangar de trente-six mètres de long sur quatorze de large. Dans la semaine, on se servirait de ce hangar pour mettre à l'abri les ateliers. Le dimanche, ils se convertirait en église paroissiale.

Une forte palissade en pieux de wacapou devait enfermer le camp des transportés, aux angles duquel, commandant les faces du rectangle, on avait l'intention de placer quatre blockaus en bois dur.

En arrière de cette enceinte s'élèveraient les casernes des surveillants, le logement de l'aumônier, celui des sœurs de charité, l'infirmerie, l'hôpital et ses annexes.

Tout cela ne formait que le centre de l'établissement. On avait relevé un certain nombre d'endroits où des cases isolées pourraient être placées pour les concessionnaires et leurs familles.

En attendant la réalisation d'une partie de ce plan, les transportés logèrent à bord d'un ponton placé à l'embouchure de Kourou.

1 *Voyage dans la Guyane française*, par M. Frédéric Bouyer.

C'était de ce ponton qu'ils partaient tous les matins pour se livrer à la pénible besogne dont ils étaient chargés.

Ceux qui n'avaient pas de spécialité, qui n'étaient ni menuisiers ni charpentiers, devaient abattre les arbres dans des forêts marécageuses où ils avaient souvent de la vase jusqu'aux genoux.

Ils étaient obligés ensuite de transporter ce bois, le scier, l'équarrir, en faire des planches ou des poutres.

La plupart des forçats marchaient nu-pieds, leurs souliers étant usés et n'ayant pas été remplacés et les sabots ne valant rien avec le soleil brûlant de la Guyane.

Ils étaient, en outre, soumis à un régime débilitant incapable de les soutenir dans leur dur labeur.

L'espérance qui leur était un peu revenue disparut de nouveau. Le Roulottier avait perdu notammenttoute sa gaieté et sa bonne humeur. Il se plaignait avec amertume.

— Pourquoi donc que l'on m'a montré Louisette?... Est-ce pour m'envoyer ensuite *crever* ici?...

— Et encore, dit Maillone, tu n'as pas fait connaître que tu tenais beaucoup à te marier avec elle!

— Pauvre fille!... Que devient-elle?...

— Bah! elle n'est probablement pas aussi à plaindre que toi, que nous... On ne la fais pas tremper dans cette vase infecte...

— Je suis sûr néanmoins qu'elle se désole!

— Cela ne vous sert pas à grand'chose ni à l'un ni à l'autre.

— Songe qu'elle s'est fait condamner exprès pour me rejoindre...

— Bah!

— Elle a persuadé aux *gerbiers* qu'elle avait voulu arrêter toute seule une roulotte...

— C'est elle qui ta dit ça!...

— Tu ne le crois pas?...

— Les femmes sont si menteuses...

— Louisette ne m'a jamais blagué, fit le Roulottier d'un ton courroucé.

— Allons! allons! puisque cela t'est agréable je ne te contredirai pas...

Pierre Til avait une inquétude d'un autre genre. Il avait peur que Céleste n'eût fini par accepter Lebuteux.

Cette pensée avait contribué à le rendre très amoureux de Mme de Saint-Georges.

Gérard continuait à songer à Clémentine. Il craignait lui aussi qu'elle n'en n'acceptât un autre.

— Si cela t'arrivait, lui dit Maillone, ce serait ta faute, puisque tu ne t'es déclaré en aucune manière.

— C'est vrai...

— Tu aurais une consolation.

— Laquelle?

— Tu pourrais épouser la mère... Tu es presque sûr que personne ne l'a prise, celle-là... Elle a dû cependant ne pas être mal autrefois et mériter ce nom de la Belle Miette que lui donnaient les Marseillais!

Gérard eut un mouvement d'impatience.

Quant à Alexis Médard, il n'était pas le moins abattu.

Il supportait avec beaucoup de peine toutes les fatigues et il n'avait plus pour lui donner du courage la consolation de voir de temps en temps la sœur Marie-Louise.

Celle-ci était restée à bord de la *Proserpine*, et le jeune homme n'avait même pu lui dire adieu avant son départ pour Kourou. Il n'emportait pas moins le souvenir du doux visage de Simonne gravé d'une manière ineffaçable dans son cœur.

Mais hélas! cela n'empêchait pas le travail qui lui était imposé, d'être au-dessus de ses forces.

Il ne tarda pas à avoir les fièvres qui viennent à Kourou de l'air qu'on respire, de l'eau que l'on boit, de la terre que l'on foule et des arbres qui donnent leur ombre.

Alexis Médard fut obligé alors de rester sur le ponton, la tête enveloppée de compresses imbibées d'eau sédative, la figure gonflée, le teint blême, la contenance abattue. Pour toute nourriture, il absorbait de la quinine, cette désagréable drogue qui est le pain de beaucoup d'habitants de la Guyane.

Cependant, peu à peu, l'établissement de Kourou, auquel on donna officiellement le nom de pénitencier des Rochers, commença à prendre tournure.

Il fut décidé que les transportés de la première catégorie quitteraient le ponton et iraient s'installer dans les cases qui leur étaient destinées.

Les transportés de la première catégorie sont, à Cayenne, les condamnés qui n'ont pas fini leur peine. Dans la correspondance officielle, il était défendu de se servir des mots de *bagne* et de *forçat* pour désigner les villes futures et leurs futurs citoyens.

Les cases des transportés ou forçats pouvaient servir de logement à trente-deux hommes. Leur ameublement était des plus primitifs, car il consistait en deux fortes barres de bois dur qui divisaient, à droite et à gauche, la chambre en deux longues travées parallèles à la façade. C'était sur ces barres que le soir, l'on dressait les hamacs pour la nuit. Chaque habitant disposait de deux mètres carrés.

Le réveil avait lieu à Kourou à cinq heures du matin. Par quatre degrés de latitude, c'est toute l'année le moment où le jour commence à poindre.

Un quart d'heure était accordé pour la toilette et pour le déjeuner, puis on travaillait de six heures à dix heures du matin et de deux heures à six heures du soir.

Les rayons ardents du soleil imposaient un repos de quatre heures au milieu du jour.

En quatre mois, l'œuvre fut très avancée. Le gouverneur de la Guyane, qui vint rendre visite à la nouvelle installation, se montra enchanté.

Il se rendit compte de tout ce qui avait été fait et loua le zèle déployé, mais il négligea le revers de la médaille et oublia d'aller à l'infirmerie où se trouvaient les éclopés de la lutte entreprise contre les bois marécageux et le climat malsain.

Il s'en alla en promettant des récompenses.

Les transportés n'avaient eu qu'une médiocre confiance en ses belles paroles.

Maillone rappela à ce sujet l'ordre du jour qui avait félicité Alexis Médard de son courage après que ce dernier eût sauvé Marie-Louise.

— On avait promis monts et merveilles à ce pauvre diable et maintenant il est là à trembler la fièvre...

— Je croyais, dit Gérard, qu'on lui accorderait au moins sa grâce...

— On a besoin ici de martyrs, fit le Roulottier.

Martyr était peut-être un peu prétentieux.

Pierre Til fit observer qu'on pouvait peut-être plus compter sur la parole d'un amiral comme le gouverneur que sur celle d'un simple officier de marine commandant les îles du Salut. Maillone resta incrédule.

Le gouverneur n'oublia pas cependant le pénitencier des Rochers.

Quinze jours après, on vit débarquer à Kourou un aviso qui amenait une partie des détenues de la *Fortune*.

Le Roulottier et Pierre Til furent surtout enchantés. Il y avait, à bord de l'aviso, Louisette et Céleste qui, du reste, avaient demandé à être dirigées sur ce point de la côte où elles savaient que se trouvaient leurs amants.

Miette, Clémentine, Malvina étaient également parmi les arrivantes. C'était avec ces éléments que l'on songeait à coloniser.

En même temps que les femmes, l'amiral envoyait des instructions.

On avait écrit en France pour avoir les papiers des transportés qui manifestaient l'intention d'accepter les liens du mariage.

Il fallait, en effet, agir régulièrement pour ne pas créer de grandes difficultés à l'avenir et surtout pour prévenir les cas de bigamie, l'erreur la plus dangereuse en l'espèce.

En attendant l'arrivée de ces papiers, il était nécessaire que les commandants

de pénitenciers portassent d'une façon spéciale leur attention sur les hommes qui voulaient avoir la charge d'une famille.

L'expérience fit plus tard ne choisir que les concessionnaires libérés qui avaient déjà trouvé dans la colonie des moyens assurés d'existence.

Mais à l'époque où se passe notre récit, dans les premières années de la transportation à la Guyane, les libérés étaient naturellement très rares. On en était d'ailleurs à la période des essais et des tâtonnements.

L'amiral, qui tenait à ce qu'il n'y eût pas de surprise pour les condamnés eux-mêmes, prescrivait des « relations habilement ménagées entre eux et les femmes dont ils devaient être les maris. »

Le commandant des Trois-Rochers, énergique marin, eut une exclamation en lisant le passage relatif à ces entrevues.

— Sapristi! quel métier veut-on nous faire faire?

Il se consola en pensant qu'après tout c'était pour un bon motif. Il avait ensuite l'habitude d'obéir.

Scribe eût dit en pareil cas :

Un vieux marin sait souffrir et se taire
Sans murmurer.

Les entrevues eurent donc lieu. Elles furent à peu près semblables à celle à laquelle nous avons assisté sur la route de Cayenne à Baduel.

Les prisonnières étaient toujours sous la surveillance des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny qui les avaient accompagnées à Kourou.

Le costume des gardiennes fit battre le cœur à Alexis Médard, mais hélas! il n'y avait pas parmi elles Marie-Louise!

Dans les propos qu'ils purent échanger, Pierre Til et Céleste se gardèrent de ménager Lebuteux. Quant au Roulottier et à Louisette, il leur tardait de ne plus se quitter.

— Serons-nous heureux quand nous serons ensemble... quand nous vivrons ensemble... toujours?

— Oui, mon chéri.

— Ce pays lui-même me semblera agréable...

— Et à moi aussi...

— La vie cependant y est difficile... Il n'y a pas de roulottes... Bah! ta vue me donnera la force de me serrer le ventre.

Louisette aussi était prête à tout endurer pourvu qu'on la laissât avec son bien-aimé.

Comment cet amour si profond, si vrai, était-il né chez ces êtres dégradés



Il interrogea la Miette sur sa fille. (P. 1019.)

qui avaient vécu dans le vice et même dans le crime!... C'est ce que nous ignorons, mais les fleurs n'éclosent-elles pas sur les ronces?...

Gérard continuait à examiner Clémentine avec une extrême timidité. Il éprouvait quelque hésitation à lui parler et se bornait à exprimer ensuite son admiration à Maillone.

L'ex-surveillant était autrefois plus entreprenant que cela. Pourquoi ce changement?...

CXI

L'INONDATION

Comme nous l'avons dit, Clémentine était restée belle quoique sa beauté eût changé d'expression. Elle avait toujours ce charme qui avait fait perdre la tête au pauvre docteur Mébert.

Ce jeune homme, pour son amour, avait tout oublié, et ses devoirs et sa situation dans la maison centrale.

De son côté, elle s'était entièrement donnée à lui. Il avait eu le cœur et le corps de cette créature, que la captivité, les flétrissures, la honte n'avaient pas empêchée de rester extrêmement désirable.

Même après sa destitution, même après son départ si désespéré de Montpellier, on pouvait se demander si M. Mébert était bien à plaindre de souffrir pour avoir possédé aussi complètement une telle femme.

Il est des heures qu'on ne paye jamais assez cher et qui, lorsqu'elles sont passées, quelles qu'en soient les conséquences, ne laissent qu'un genre de regret, celui de penser qu'elles ne sauraient recommencer avec leurs ineffables délices.

Gérard, l'ancien gardien de Montpellier, soupçonnait en Clémentine la femme qu'elle devait être, malgré l'expression presque dure qui régnait maintenant sur ses traits.

L'ami de Maillone, viveur et débauché, avait été vivement impressionné quand, au retour de la maîtresse de M. Mébert après son évasion, il l'avait eue entre ses bras. Quoique plusieurs années se fussent écoulées, cette impression subsistait encore. Il n'avait pas oublié le sein d'albâtre, les contours harmonieux qu'il avait entrevus...

Lorsque Clémentine lui apparut parmi les détenues, ce souvenir lui revint plus vivace que jamais.

Avons-nous suffisamment dépeint l'état dans lequel avait vécu la femme Barbe?...

Nous avons parlé de somnolence, d'indifférence pour ce qui l'entourait. Peut-être n'avons-nous qu'imparfaitement expliqué cet état douloureux !

Lorsqu'elle avait été jadis arrêtée après son crime, condamnée, rayée irrévocablement, croyait-elle, du nombre de ceux qui vivent en liberté, exposée sur un pilori, Clémentine avait été comme écrasée sous le poids du châtiment et de la honte.

Elle s'était crue morte, mais la passion éveillée peu après en elle lui avait

démontré qu'il n'en était rien. Elle avait pu éprouver encore les deux grandes joies d'être amante et d'être mère.

On sait, en effet, qu'elle avait senti les premiers tressaillements d'un enfant, gage de son amour. Cet enfant, hélas! n'avait jamais vu la lumière...

Il avait été tué dans le sein de sa mère par l'irrémédiable catastrophe qui avait rendu celle-ci à la maison centrale.

Clémentine, après avoir souffert horriblement, était une seconde fois tombée dans une torpeur, dans un engourdissement dont, jusqu'à son départ de la Guyane, elle n'était plus sortie.

Allons-nous maintenant assister à un nouveau réveil?... Ce réveil, après un sommeil de plusieurs années, sera-t-il aussi complet que celui qui eut lieu dans les bras de M. Mébert?...

Gérard souhaitait d'être pour Clémentine ce que le docteur avait été pour elle... Il prévoyait des obstacles, et c'était pour ce motif qu'il n'osait se risquer, malgré les railleries de Maillone.

Celui-ci voulut cependant savoir quelles étaient les chances de son ami, et, dans une de ces réunions « habilement ménagées » prescrites par le gouverneur, il se livra à une petite enquête.

Il interrogea la Miette sur sa fille.

— Qu'a-t-elle donc avec ses airs sévères, votre Clémentine?...

— Dame, elle ne peut pas être bien satisfaite!

— Sa destinée nous est commune à tous et nous ne disons rien.

— Oh! elle ne parle guère...

— Oui, mais son silence est plus éloquent que bien des discours...

— Que voulez-vous que j'y fasse?...

— Est-ce qu'elle songe toujours à la petite histoire?...

— Quelle petite histoire?...

— Celle de la maison de Montpellier... Le médecin...

— Vous savez?...

— On m'a raconté...

— Je parie que c'est cette pie de Malvina!

Miette ne songeait pas, comme on le voit, à Gérard. Les femmes se rendent si bien justice à elles-mêmes que, lorsqu'il s'agit d'indiscrétion, elles accusent tout de suite une personne de leur sexe.

Maillone ne s'occupa pas de défendre, en cette circonstance, l'ancienne prostituée.

— Vous croyez, poursuivit-il, que Clémentine se rappelle le docteur...

— Vous êtes trop curieux... D'ailleurs, je n'en sais rien... Je ne suis pas sa confidente...

— Elle en a donc une autre?...

— Non, elle ne raconte ses affaires à personne... et elle a bien raison !...

— Votre fille se trouvait-elle mieux qu'ici à la maison centrale ?...

— Ah ! par exemple, je ne le pense pas !... Il n'est pas de pire destinée que celle de la maison centrale... Vivre toujours dans les mêmes ateliers, se promener dans les mêmes cours... Garder le silence !... Voir sans cesse les mêmes personnes et les mêmes objets... Quand on se lève le matin, savoir qu'à telle heure on fera ceci, qu'à telle autre heure on fera cela, sans que rien de nouveau puisse se produire... Et cela pendant des mois, des années... Oh ! je suis bien heureuse d'en être sortie et je n'ai peur que d'une chose, c'est qu'on ne m'oblige d'y rentrer...

— Il n'est pas question de vous, mais d'elle...

— Eh bien, elle a ici la perspective d'être entièrement libre... de se remarier...

— Ah ! croyez-vous qu'elle y consentira ?..

— Et pourquoi pas ?...

— C'est juste... Pourquoi pas ?...

— En demandant à partir pour Cayenne nous avons accepté toutes les conditions imposées par l'administration qui nous a averties qu'elle nous embarquait pour aller contracter mariage...

— Vous aussi !...

— Moi aussi... Cela vous étonne ?...

— Ma foi, non...

— Pensez-vous qu'il serait bien malheureux celui qui choisirait la Miette ?

— Non, certes... Il pourrait compter sur la fidélité de sa moitié.

— Je ne suis pas si âgée... Mon principal tort est d'avoir été mère d'aussi bonne heure... On n'a plus fait attention à moi... Dans ce pays, pourquoi prend-on une compagne ?...

— Singulière question !...

— Il faut que l'homme rencontre en celle qui partagera son existence une associée plutôt qu'autre chose... S'il a de la terre à défricher, il est nécessaire qu'on l'aide !... Dans les bois, une créature qui tremble est un péril même pour ceux qui l'accompagnent ; moi, je n'ai pas peur !...

— Je crois à ce que vous dites...

— Enfant, je courais pieds nus et je dormais souvent en pleine campagne, sous un arbre, dans un champ... Quand j'apercevais un animal, j'allais droit à lui et c'était moi qui le forçais à fuir...

— Oui, mais ce n'était ni un tigre, ni un serpent boa.

— Parfois, je rencontrais pire... C'était un vagabond qui m'eût pris les quelques sous que je devais rapporter au misérable qui me châtiait impitoyablement lorsque je rentrais les mains vides... C'était un vaurien quelconque qui

m'eut souillée sans scrupule... Heureusement pour moi je savais me défendre...

— Tudieu !... quelle gaillarde !... Et Clémentine est comme vous ?...

Miette eut un air de dédain

— Elle est plus femme, et c'est ce qui l'a perdue... Quand j'essayai de m'évader, les soldats, malheureusement, me reprirent malgré ma résistance .. Si j'avais réussi à leur échapper, ce n'est pas moi que l'on eût repincée le lendemain soir, toujours à Montpellier, ne songeant qu'à faire l'amour dans une maison garnie...

— Ce n'était pas désagréable !...

— J'eusse songé d'abord à mettre le plus de distance possible entre moi et ceux qui me cherchaient.

— C'eût été prudent, en effet...

Miette regarda soudain Maillone.

— Mais j'y pense, pourquoi m'adressez-vous toutes ces questions au sujet de ma fille, est-ce que vous voudriez l'épouser ?...

— Si cela était ?

— Vous pourriez tomber plus mal... On vous offre une si belle collection de traînées...

— C'est donc parce qu'il n'y a pas grand choix que la Clémentine vaut quelque chose ?...

— Je n'ai pas voulu dire cela.

— Je vais être franc avec vous... Ce n'est pas moi qui songe à la femme Barbe.

— Qui est-ce ?

— Gérard...

— Ah !... L'ancien gardien de Montpellier... C'est un beau garçon, et je ne serais pas fâchée de l'avoir pour gendre...

— Cela ne lui plairait peut-être pas autant de vous avoir pour belle-mère.

— Je ne comprends pas pour quel motif...

— Vous vous êtes fait cependant une réputation... Le bonhomme Barbe n'a pas eu tant que ça à se féliciter de vous...

La Miette prit bien la plaisanterie, quoiqu'elle fût de mauvais goût...

— Votre Gérard n'est pas un balayeur !

— Je ne sais pas quel métier nous exerçons ici .. Nous ne sommes même plus des galériens.

— Et nous, j'ignore pourquoi on nous appelle encore des détenues puisqu'on ne nous détient pas !...

A la suite de cette conversation, Maillone engagea vivement Gérard à se déclarer à Clémentine.

— Tu as la Miette pour toi...

— Barbe aussi l'avait...

— Ma foi, à ta place, j'oublierais ou la femme ou le procès... Si tu penses aux deux à la fois, il n'y aura moyen de rien faire...

Gérard suivit le conseil de son camarade. Il parla à Clémentine précisément le jour où Malvina confessa à l'Amirale, dans les termes assez crus qui lui étaient habituels, qu'elle « coucherait » volontiers avec l'ancien geôlier de Montpellier.

Décidément l'ancienne prostituée devait toujours avoir pour rivale la fille de la Miette.

Clémentine était à quelques pas du groupe des transportées à la promenade quand Gérard alla vers elle.

Il ne savait guère comment il s'y prendrait pour commencer l'entretien. Il débuta cependant en ces termes :

— Nous nous sommes connus à Montpellier.

Elle le regarda comme si elle l'eût vu pour la première fois...

— C'est possible, dit-elle.

— Vous ne vous rappelez pas mon visage?...

— Peut-être...

— Vous étiez souvent dans une cour près de l'infirmerie... De ma chambre, je vous voyais...

— En vérité...

— Je vous trouvais belle...

Elle releva la tête avec étonnement, se demandant pourquoi l'homme qui était devant elle s'exprimait ainsi.

Clémentine garda néanmoins le silence.

Gérard s'enhardit.

— Vous n'êtes pas étonnée, n'est-ce pas, de mon langage?...

— Rien ne m'étonne.

— Il ne vous déplaît pas au moins?...

— Que m'importe!...

— Vous savez cependant que par l'admiration commence l'amour... Or, il y a longtemps que je vous admire.

Elle prit un air ironique.

— Vous m'aimerez bientôt?

— Je vous aime déjà avec passion, à la folie...

Elle semblait ne pas comprendre exactement le sens des paroles qu'elle entendait.

— A quoi cela vous servira-t-il? murmura-t-elle.

— Mais, si vous voulez, je deviendrai votre mari!...

— Mon mari!...

— Je vous demanderai à l'administration...

— A l'administration... Ah ! c'est juste !...

— Quelle est votre réponse?

— Qui êtes-vous, vous?

— Qui je suis?

Gérard n'était pas sans éprouver quelque embarras.

— Je vous l'ai dit, j'étais gardien à Montpellier.

— Oui... et depuis...

— Dame !... Je suis transporté à la Guyane.

— Pour quel motif?...

Il était assez difficile pour Gérard d'avouer à une femme dont il sollicitait la main qu'il avait empoisonné celle à qui il avait été précédemment uni.

Il est vrai que Clémentine avait été condamnée pour un motif analogue.

Le forçat se borna à répondre :

— J'étais innocent !...

— Ah !

— Je suis une victime de la justice des hommes... comme vous peut-être...

— Non, non... J'étais coupable... J'avais épousé un vieillard. Il me gênait... Je l'ai tué !...

Elle dit cela d'un ton farouche et avec un regard qui ne fut pas sans impressionner l'ex-gardien.

— Vous avez commis ce crime dans une heure d'égarement, de folie...

— Peut-être...

— Vous avez éprouvé depuis le plus grand repentir...

— C'est vrai... Et cependant, quand je m'interroge je me demande si à l'avenir je ne serais pas capable de subir les mêmes entraînements... Lorsque j'ai appris ce qu'était Félix pour moi, lorsque j'ai su que la seule affection réelle que j'avais eue jusque-là était un inceste, j'ai cru que mon cœur resterait à jamais fermé. Je me trompais... j'ai aimé ardemment depuis...

Gérard ne comprenait guère le langage de Clémentine.

Celle-ci continua d'une voix sourde :

— Ce qu'on a pu faire une fois, on est capable de le refaire.

L'instinct railleur de Gérard reprit un moment le dessus.

— Dame, fit-il avec empressement, cela ne m'irait pas !...

— Vous voyez bien... que je ne puis, que je ne dois me remarier... ni avec vous, ni avec personne !...

Cette conversation finit on le voit, d'une façon assez étrange.

Quand elle fut répétée à Maillone, celui-ci dit simplement :

— Elle a raison, cette femme... A ta place, je ne persisterais pas !...

Gérard eut un air si déconfit que l'ancien marin se mit à rire.

— Allons, tu ne vois pas que je plaisante... Je t'aiderai tant qu'il me sera possible, et tu finiras par l'emporter!...

La saison des pluies approchait à Kourou.

Depuis l'arrivée des transportés le temps avait été continuellement beau. Pendant des semaines entières, on n'avait aperçu, de tout le jour, le plus léger nuage dans un ciel d'azur inexorable.

Le soleil, alors au zénith, avait librement incendié de ses rayons la terre qui, calcinée, crépitait sous les pieds comme une cendre brûlante.

Les pluies recommencent d'habitude en décembre, mais, cette année-là, elles apparurent au milieu de novembre. Elles débutèrent par des ondées torrentielles qui s'abattaient sur le pays avec la rapidité d'un éclair, et disparaissaient presque aussi vite.

Elles devinrent ensuite plus continues et les cours d'eau ne tardèrent pas à déborder.

La rivière de Kourou monte avec une vitesse surprenante. Rompant une digue, elle envahit l'endroit du nouvel établissement que l'on avait considéré comme le plus sûr et où l'on avait construit le logement des sœurs de charité, l'hôpital et ses annexes.

Ce fut pendant une nuit que se produisit le désastre.

Le matin, on prévint les transportés que cinq ou six malades, la plupart des sœurs et des détenues, l'aumônier et plusieurs surveillants étaient en détresse sur les toits de leurs baraques que le courant menaçait à chaque instant d'emporter.

Deux canots furent détachés du ponton, et on parvint à mettre en sûreté presque tous les inondés. Un malade cependant ayant glissé dans l'eau s'y noya.

Maillone avait été un des plus empressés parmi les sauveteurs. Sa qualité d'ancien marin lui avait fait confier le soin de diriger le second canot.

Au moment où cette embarcation s'éloignait avec ceux qu'elle avait arrachés à la mort, on aperçut à quelque distance une femme appelant au secours sur un tertre qui était sur le point d'être couvert.

Il y avait un danger sérieux à diriger vers le tertre l'embarcation absolument encombrée.

Maillone céda le gouvernail à l'aumônier qui avait des connaissances nautiques, puis il s'élança dans les flots.

— Continuez votre route! cria-t-il.

Malgré la force contre laquelle il avait à lutter, le forçat arriva jusqu'au monticule, où il se trouva en présence de Clémentine.

Celle-ci ne criait plus... Elle semblait attendre la mort avec beaucoup de calme...

— Allons, venez! lui dit-il...



Il se cramponnait aux branches d'arbres. (P. 1026.)

— Toute réflexion faite, je ne tiens pas à vivre!...

— Il n'y a pas de temps à perdre!...

— Tant pis!...

— Vous réclamiez du secours, il y a un instant!

— J'avais peur...

— L'eau monte...

— Je désire qu'elle m'emporte!

Maillone, impatienté, saisit Clémentine par la taille. Elle voulut résister, mais ses efforts furent vains.

L'ancien matelot était solide comme un athlète. La fille de Miette dut lui céder.

Maillone nagea d'abord, puis réussit à prendre pied. Toujours soutenant la jeune femme, il se cramponnait aux branches d'arbre qui se présentaient à lui quand il avait peur de céder à la violence du flot.

Il déploya en cette circonstance une intrépidité rare, mais il arracha la femme Barbe à une mort certaine.

Elle était évanouie lorsque Maillone la déposa près du camp des transportés. Par suite du désarroi causé par l'inondation, cet incident fut peu remarqué.

La Miette, qui se lamentait sur la perte de quelques bibelots sans importance, ne fut que peu émue du danger qu'avait couru Clémentine.

Seul, Gérard remercia Maillone, mais sans effusion. Peut-être regrettait-il de ne pas avoir sauvé lui-même la détenue dont il désirait devenir le mari?

CXII

LUNE DE MIEL

Ce fut un événement d'une haute importance à Kourou que l'arrivée par le courrier de Cayenne de l'autorisation nécessaire pour célébrer le mariage de divers transportés.

Cette autorisation s'était fait attendre presque un an. Elle concernait six couples parmi lesquels, Pierre Til et Céleste, le Roulottier et Louisette, Gérard et Clémentine, Maillone et Miette!

Gérard et Clémentine, Maillone et Miette! Ces deux unions surprendront peut-être. L'une était cependant la conséquence de l'autre.

Miette n'avait consenti à servir Gérard que parce que Maillone, avec un désintéressement rare, avait consenti à devenir beau-père de son ami.

L'ancien marin avait accepté cette condition avec la philosophie qui lui était habituelle.

— Si j'épousais une jeune femme, dit-il, je serais capable de ne pas profiter de la première occasion de m'évader qui s'offrirait à moi... Ma future comptant de nombreux hivernages, comme on dit ici, rien ne m'arrêtera...

Miette avait eu beaucoup de peine à arracher un consentement à sa fille. Il est évident qu'elle n'avait guère la confiance de celle-ci. Il lui fallut mettre en œuvre toute son habileté et sa rouerie.

Tandis qu'elle essayait de convaincre Clémentine, une réflexion de la jeune femme faillit démonter Miette.

— Tu me tenais le même langage lorsque tu m'engageais à épouser Barbe!...

— Ah!...

— Je ne me suis guère félicitée d'avoir suivi tes conseils.

Miette eut un geste de colère.

— Je me suis trompée... et puis?...

— Ton erreur a été fatale.

— Quelle utilité y a-t-il à ce que tu me répètes cela?

— Chaque fois que je songerai au passé je me rappelerai le rôle que tu as joué, toi qui m'as perdue!...

— Tu ne peux nier que je pensais agir dans ton intérêt...

— Ou dans le tien...

— Eh bien... si tu as été punie d'avoir écouté mon langage, ne l'ai-je pas été aussi de l'avoir tenu?... A t'entendre, on dirait que tu es seule à souffrir... N'est-il pas dur à mon âge de me promener ici?... J'offre un soulagement à tes misères en te proposant un mari...

— Crois-tu que ma destinée sera meilleure?...

— J'en suis sûre...

— Comment?

— Tu seras absolument libre...

— Quelle liberté!

— Tu ne seras plus sous la dépendance des sœurs... Tu pourras aller, venir comme cela te fera plaisir... Plus de règle à observer... On a encore parfois la prétention de nous empêcher de parler comme jadis à la maison centrale.

— Cela ne me fait rien...

— Il est vrai que tu n'es plus bavarde, toi... Moi cela me gêne...

— Marie-toi alors, toi, et laisse-moi tranquille!...

Miette s'était bien gardée de faire connaître à Clémentine qu'elle était interressée à son acceptation et qu'elle comptait bien profiter elle-même des avantages qu'elle énumérait.

— L'administration, poursuivit-elle, fournira un trousseau... Ne seras-tu pas bien aise de quitter ce misérable costume de la maison centrale?...

— Peu m'importe!...

— Je me rappelle cependant que tu l'as endossé aves la plus grande répugnance.

— Je vivais alors... Maintenant je ne vis plus.

— As-tu fini avec tes airs de somnambule?...

Miette s'impatientait. Elle reprit néanmoins :

— Tu compares l'homme que je te propose à Barbe le balayeur... Tu as tort !... Ce n'est pas un vieux, celui-là... Il est jeune, robuste et bien planté... Tu le sais, puisqu'il t'a longuement parlé pour te déclarer sa flamme ?

— Je ne le reconnaîtrais même pas, tant j'ai fait peu attention à lui...

— Est-ce possible ?...

— Et celui qui t'a sauvée, ne te rappelles-tu pas son visage ?

— Je ne l'ai pas regardé... D'abord l'instinct de la conservation l'avait emporté sur le désir de mourir... J'ai eu peur... J'ai crié... Tout à coup un individu mouillé, couvert de vase, s'est présenté à moi... Mais déjà j'avais profité de l'occasion qui m'était offerte d'en finir avec l'existence... J'attendais la mort et n'éprouvais plus la moindre frayeur... Je me souviens avoir opposé une certaine résistance, puis c'est tout... Je m'étais évanouie dans l'eau...

Une idée était venue à Miette.

— C'est singulier que tu n'aies même pas songé à remercier...

— Il m'avait rendu un si triste service, et puis j'ignorais qui c'était..

— Tu n'as pas cherché à le savoir...

— Non...

Miette se préparait à frapper un grand coup...

— Eh bien ! si tu as des reproches à lui faire parce qu'il s'est exposé pour toi à un grave danger, tu les lui feras en lui répétant que définitivement tu ne le veux pas pour mari...

— Ah !...

L'ex-sage-femme ne reculait pas, comme on le voit, devant un audacieux mensonge. Elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait produit une vive impression sur Clémentine.

— Oui, c'est grâce à lui que je ne t'ai pas perdue !...

La jeune femme fut peu touchée du ton pathétique avec lequel Miette prononça ces dernières paroles. Elle dit simplement comme parlant à elle-même :

— C'est lui qui m'a sauvée !...

Elle était toute songeuse...

— Je lui dois l'existence, murmura-t-elle.

— Sans lui, l'eau qui a couvert le monticule t'aurait entraînée... On eût recueilli ton corps, quelques jours après, semblable à celui du malade qui s'est noyé... Si tu avais vu, il était horrible !...

— Mon Dieu !

Clémentine mit sa main sur ses yeux et fit un geste comme si elle eût voulu éloigner d'elle un affreux spectacle. .

Elle garda un moment le silence, puis elle parut avoir pris une résolution.

— Ai-je le droit, dit-elle, de refuser à cet homme ma vie, puisque je serais

morte si pour moi il n'avait pas risqué la sienne?... Est-ce que je ne lui appartiens pas?...

— Tu serais ingrate, en effet.

— Je ne veux pas l'être...

— Puis-je répondre alors que tu consens?...

Clémentine était presque vaincue.

Miette n'eût garde de lui laisser changer de disposition. Elle se hâta de prévenir Gérard de la nouvelle attitude de sa fille.

Elle lui raconta aussi le stratagème qu'elle avait employé.

L'ex-guichetier éprouva une vive répugnance à se laisser attribuer un sauvetage qui était un dévouement de Maillone, mais ce dernier, instruit de ce qui venait de se passer, l'engagea lui même à se parer de son héroïsme.

— Tu me rendras cela à l'occasion.

— En sauvant la Miette si elle court quelque danger...

— En ne la sauvant pas... surtout si je l'épouse!...

— Tu te sacrifieras donc de toutes les manières...

— Ce n'est pas ma faute... Je suis né Terre-Neuve...

Gérard recommença donc à faire sa cour à Clémentine et celle-ci, jusque-là si dédaigneuse, parut lui prêter quelque attention...

Le transporté s'apercevait bien que parfois elle semblait faire des efforts sur elle-même pour l'écouter, mais c'était toujours une preuve de bonne volonté de sa part. Il devait lui en savoir gré.

Enfin il risqua une nouvelle demande en mariage. Elle ne dit pas non.

Sur le conseil de Miette, il se hâta de prévenir l'administration. Clémentine interrogée ne nia pas qu'il y eût consentement réciproque.

Nous savons le reste.

Les préparatifs pour célébrer six mariages à la fois furent effectués lorsque les papiers nécessaires arrivèrent de Cayenne.

Le commandant de Kourou tint à ce qu'une certaine pompe fût déployée. Il remplit lui-même les fonctions d'officier d'état civil et prononça, pour la circonstance, un discours dans lequel il vanta les bienfaits de la loi en vertu de laquelle ces unions avaient lieu.

Il parla de l'avenir de la colonie intimement lié à la bonne volonté que les nouveaux ménages mettraient à avoir des enfants.

Ses recommandations firent naître quelques sourires.

Après le mariage civil, le mariage religieux.

Des hommes de bonne volonté étaient allés couper dans la forêt des branches d'arbre, des fleurs, des lianes et des tiges de palmier. Ils en avaient orné avec beaucoup de goût le hangar qui servait d'église le dimanche après avoir servi de chantier pendant la semaine.

Ce fut sous ce berceau de verdure, devant un autel improvisé, que l'aumônier bénit les conjoints, puis il y eut quelques divertissements consistant en danses, jeux et mât de cocagne. On fit même une distribution de *tafia*, allongé d'eau afin d'éviter l'ivresse susceptible de déchainer les mauvais instincts.

Tout se passa bien, du reste, et le soir, lorsque l'on conduisit les époux aux cases qu'ils devaient occuper, il y avait eu à peine quelques punitions infligées.

Les nouveaux mariés se montraient satisfaits de leur sort à un degré différent. Louisette et le Roulottier n'étaient pas les moins heureux.

— Es-tu content, mon chéri? disait la jolie petite brune.

— Oui certes.

— J'étais ta maîtresse... Cela te déplaît-il bien que je sois ta femme?...

— Je suis enchanté.

— Tu me fais oublier toutes les larmes que j'ai versées depuis notre séparation...

— Tu pleurais?...

— C'était bête, mais je ne pouvais m'arrêter...

— Tu rigoleras à l'avenir?...

— Si tu m'aimes!

— Ah! tu peux en être persuadée.

Pierre Til avait oublié tous ses préjugés à l'égard du *conjungo*. Céleste et lui songeaient à la colère qu'éprouverait Lebuteux, leur ennemi commun, et ils s'en réjouissaient.

— Il croyait que tu te laisserais éblouir par ses fonctions de fouetteur...

— Cet homme-là m'a toujours répugné.

— Tu t'es laissée cependant dominer par lui.

— Il m'effrayait... C'est une brute capable de tout.

— Maintenant que tu m'as été donnée, s'il ose lever les regards sur toi, je le tuerai comme un chien!

Céleste eut un mouvement de frayeur.

— Espérons que nous ne le reverrons plus et qu'il restera à Cayenne.

Maillone éprouvait, on le comprend, une joie médiocre.

— J'ai toujours peur de me tromper et de lui dire maman, disait-il en parlant de sa tendre fiancée.

Quant à celle-ci, elle était enchantée.

Les sarcasmes des autres transportées l'avaient laissée fort indifférente. Que lui importait? Son but était atteint. Elle était une des premières *casées*.

Gérard ne savait que penser de Clémentine toujours froide, réservée. il avaient jusqu'au dernier moment une peur vague qu'elle le refusât en présence du commandant faisant fonction de maire.

Son anxiété était vive quand ce dernier demanda :

— Voulez-vous accepter le nommé Gérard pour époux?

Il respira lorsque Clémentine répondit « oui » d'une voix ferme.

Pendant le reste de la journée, il ne surprit sur le visage de la jeune femme aucun signe de contentement ou de regret.

Aux choses aimables ou aux galanteries qu'il crut devoir lui dire, elle répondit évasivement.

— Je suis heureux, bien heureux que vous soyez à moi...

— Est-ce possible?...

— Vous êtes si désirable...

— Vous croyez...

Ou bien Clémentine feignait de ne pas entendre.

La situation n'était pas agréable pour Gérard qui s'imaginait parfois avoir affaire à une statue.

Les deux autres couples qui avaient comparu devant l'officier d'état civil improvisé se composaient d'un transporté, autrefois voleur de profession, et d'une robuste villageoise qui, afin de cacher une faute, avait étouffé son enfant au moment où il venait au monde.

Il y avait ensuite Meriem, la femme arabe également condamnée pour infanticide et un forçat d'une couleur très foncée.

Ce forçat, né aux environs de Constantine, devait avoir tué quelque *roumi*, non pour soutenir cette guerre d'indépendance qui émeut les sentimentalistes, mais pour le piller et le voler.

En sa qualité de vrai croyant, de membre d'une religion qui autorise la polygamie, il avait cru pouvoir faire choix de deux *moukaires* au lieu d'une.

Ces deux femmes étaient Meriem et Malvina.

L'ex-courtisane, n'ayant pas été recherchée par d'autre mari à cause peut-être de sa tournure trop dévergondée, avait accepté cette situation.

— Comment, lui avait dit dédaigneusement l'Amirale, tu consens au partage?...

— Pourquoi pas?...

— Cela ne me plairait guère à moi!

— Tu es trop difficile, en vérité!

— La moitié d'un homme, ce n'est pas beaucoup...

— Quelquefois c'est trop!... Puis ça me changera; j'étais habituée jadis à en avoir un certain nombre, ce sera nouveau pour moi...

— Enfin, puisque c'est de ton goût..

— J'ai dans l'idée, d'ailleurs, que je serai la sultane favorite.

— Sa compatriote lui plaira peut-être mieux...

— Elle a beau ressembler à une *houri*... ce sera moi qui saurai lui faire goûter les délices du paradis de Mahomet !...

L'Amirale se mit à rire...

— Tu ne crois donc pas à mon expérience ? demanda Malvina.

— Oh ! ce n'est pas de ça que je doute ; Meriem n'est pas mal, quoique un peu négresse, et l'Arabe a l'habitude...

— Tu verras, je l'emporterai...

— Je le souhaite pour toi...

Malheureusement, le commandant de Kourou ne voulut pas permettre cette expérience. Il refusa net de donner l'autorisation en faisant observer qu'à la Guyane on n'était pas en Afrique, et que l'on n'avait pas fait venir des détenues des maisons centrales de France pour constituer un harem aux forçats musulmans.

Mis en demeure d'opter, l'Algérien n'avait pas hésité et avait carrément donné la préférence à sa compatriote.

Malvina en éprouva une vive colère.

— Je ne suis pas habituée à de pareils procédés.

— Allons donc ! dit l'Amirale qui ne voyait pas sans plaisir la déconfiture de son amie... Ne m'as-tu pas raconté que M. Mébert avait mieux aimé Clémentine que toi ?... Et Gérard, à qui tu faisais les yeux doux ?...

Malvina essaya de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Tu as raison, c'est une déveine... Moi qui avais tant de chance jadis !... Au salon, c'était toujours moi que l'on prenait...

— C'est précisément parce qu'on t'a trop prise autrefois que maintenant on te délaisse.

— Avec ça que tu es plus recherchée, toi...

— C'est que je me réserve... Je ne me mets pas en évidence... J'attends...

— J'ai dans l'idée que tu attendras longtemps !...

Les deux femmes faillirent se disputer.

Malvina fut donc d'assez mauvaise humeur le jour où furent célébrés les mariages de Kourou. L'Amirale affecta au contraire d'être ravie.

Pendant la cérémonie religieuse, elle eut la chance de ne pas être placée trop loin de l'endroit où se trouvaient les officiers. Elle en profita pour leur envoyer de brûlantes œillades auxquelles ils parurent d'ailleurs prêter peu d'attention. La pauvre femme ne devait-elle plus avoir de succès auprès de notre marine militaire ?...

Les cases destinées aux transportés mariés avaient été uniformément bâties. Elles n'avaient qu'un seul étage élevé au-dessus du sol d'un mètre et demi environ, et reposant sur des massifs en maçonnerie.

Cette façon de rez-de-chaussée, ouverte à tous les vents, était destinée à



Il le roula jusqu'à sa case. (P. 1034.)

servir de magasins et à mettre l'étage supérieur à l'abri de l'humidité du sol détrempé par les pluies de l'hivernage.

Le logement était séparé en deux par une cloison en gaulettes. Dans la cour se trouvait la cuisine indépendante du corps de logis.

L'ameublement était naturellement des plus simples pour ne pas dire des plus grossiers. Il avait été fabriqué à Kourou même par des forçats qui avaient quelques connaissances en menuiserie ou en ébénisterie.

Il se composait invariablement d'une table, de quelques escabeaux et d'une armoire. Il n'y avait pas de lit, mais des hamacs.

Lorsque Gérard se trouva seul, dans un de ces logis, avec sa femme, il ne laissa pas que d'éprouver quelque embarras.

Le moment qu'il avait désiré si ardemment était cependant venu. Clémentine s'assit sur un escabeau et lui auprès d'elle.

Il lui passa un bras autour de la taille. Elle se laissa faire sans témoigner d'aucune manière qu'elle se fût aperçue de son action.

Il soupira, alors :

— Clémentine !...

Elle tressaillit comme si cette voix l'eût arrachée à une méditation profonde.

— Clémentine ! répéta-t-il.

La jeune femme se leva et le regarda comme si elle eût été étonnée, presque effrayée, de se trouver seule avec lui.

— Je t'aime, je t'adore !... murmura Gérard.

Elle hocha la tête et dit :

— C'est juste !...

Il lui avait saisi les mains et les couvrait de baisers.

— Vous me voulez, fit-elle lentement et, pour ce motif, vous m'avez obligée à vous accorder ma main... Je n'ai pas le droit de vous refuser mon corps qui vous appartient... Mais vous n'aurez pas autre chose !

Une bien étrange lune de miel commença.

CXIII

OU LEBUTEUX REPARAIT

Peu après le mariage des transportés un double crime fut commis à Kourou par un des nouveaux époux. Les idylles durent peu à la Guyane !

Le coupable était le voleur de profession dont nous avons parlé et que l'on avait marié à une villageoise condamnée pour infanticide.

Cet individu était né à Lyon et n'était guère connu que sous le nom du Lyonnais.

Un jour, passant près du magasin aux vivres, il avait eu une idée déplorable. Ayant aperçu un baril vide, qui avait contenu du *tafia*, il le roula jusqu'à sa case et y versa quelques litres d'eau.

Ce breuvage, chauffé par un soleil ardent, le jeta dans un état voisin de la folie.

Armé d'un couteau de boucher il tua en quelques minutes deux personnes, un de ses camarades et un surveillant assez sympathique aux condamnés.

Il fut arrêté, emprisonné malgré le désespoir de sa femme. On l'envoya à Cayenne où il comparut devant le tribunal maritime spécial qui juge les forçats.

Ce tribunal n'acquitte guère. Le Lyonnais fut condamné à mort. L'arrêt disait qu'il subirait sa peine à Kourou.

Le pourvoi ayant été rejeté, le conseil privé déclara qu'il n'y avait pas lieu de recourir à la clémence de l'Empereur, et le coupable fut réexpédié, pour s'y préparer à mourir, au lieu où étaient tombées ses victimes.

Le navire sur lequel il fit la traversée portait en même temps Lebuteux et les bois de justice. Le bourreau accompagnait en quelque sorte son patient qui put fréquemment l'apercevoir pendant le voyage.

Il fut décidé que le condamné serait exécuté le lendemain même de son arrivée.

Sa femme demanda à le voir. On refusa d'abord; puis, celle-ci étant allée se jeter aux pieds du commandant, on lui accorda la faveur qu'elle désirait.

L'entrevue eut lieu en présence d'un surveillant.

— Eh bien! mon homme, dit la villageoise, on n'a pas eu de pitié pour toi!...

— Ils vont me tuer pour une *soulographie*, ma pauvre Colette.

— Quelle idée as-tu eue aussi de boire de cette rinçure?...

— J'avais soif et l'eau pure m'ennuyait... Mais loin de me rafraîchir, ça m'a mis d'abord le feu au ventre, puis c'est monté à la tête... Mon cerveau bouillait...

— Tu avais le visage bien rouge...

— Je ne sais comment j'ai frappé...

— Est-ce qu'on n'aurait pas dû comprendre que tu n'avais pas frappé exprès?

— Oui, on aurait dû comprendre... On n'a pas voulu... Le commissaire du gouvernement a dit qu'il fallait un exemple à Kourou. Tant pis pour celui sur qui on est tombé, tant pis pour moi!...

Colette se mit à pleurer.

Au milieu de ses larmes, elle s'interrompit soudain pour dire [illegible]

— Vas-tu beaucoup souffrir?...

— Oh! pour cela je n'en sais rien, car c'est la première fois... Ce qui m'embête le plus, c'est ce genre de mort... Être *ligoté* par Lebuteux, puis avoir la tête d'un côté et le corps de l'autre, ce n'est pas gai...

— Tu préférerais t'en aller différemment...

— Bien sûr...

— N'est-il pas possible que l'on t'accorde encore ta grâce ?...

— Le ciel tombera peut-être, mais moi je serai guillotiné tout de même.

La villageoise se pencha vers le condamné :

— Et t'échapper... Tu ne pourrais pas...

— Sois juge... Ils ne me perdent pas de vue... D'ailleurs où irais-je ?

Colette regarda son mari d'un air étrange.

— Alors tu aimerais mieux mourir d'une autre manière...

— A coup sûr...

— Tiens... prends vite...

Profitant d'un moment où on ne les regardait pas, elle glissa dans les mains du Lyonnais un petit flacon.

— Qu'est-ce ?...

— Du poison...

— Ah !...

Le condamné tressaillit.

— Qui t'a donné cela ?...

— La *Pïaye*...

Le Lyonnais se contenta de cette explication. Il avait caché le flacon dans son sein, car on lui avait épargné la camisole de force.

— Merci, murmura-t-il.

— Elle m'a juré, fit la Colette, que ce serait vite fini.

— On a des convulsions, on se tord !... n'est-ce pas ?...

— Elle assure que non...

— Tu es ma Providence... J'avais bien fait de te choisir...

— Je t'aimais moi aussi !...

Les larmes de la paysanne recommencèrent à couler.

— Console-toi... Tu n'as pas eu de chance, voilà tout !...

L'entrevue était terminée. Le surveillant l'annonça aux deux époux.

— Encore un instant !...

— C'est impossible.

Après un dernier échange de baisers entre Colette et le Lyonnais, ils se séparèrent.

On emmena la villageoise qui sanglotait.

Le condamné était aussi vivement ému.

Le lendemain matin, la guillotine se dressait dans le pénitencier et les transportés, suivant la coutume des bagnes de France, étaient rangés autour, à genoux et découverts.

On avait aussi laissé pénétrer la population indigène des environs de Kourou.

Cette population, comme on le pense bien, n'était pas très nombreuse. Elle

se composait de trois ou quatre familles d'Indiens qui habitaient des huttes disséminées.

Ces Indiens, appartenant à la tribu des Galibis, ont la taille petite, la tête grosse, le visage aplati, les cheveux longs et raides.

Les hommes portent pour tout costume un morceau d'étoffe appelé *calimbé* qu'ils roulent autour des reins et passent entre les jambes.

Le costume des femmes est tout aussi primitif : il consiste en un simple petit tablier. En revanche, elles ont des colliers, des bracelets et des jarretières ; la coquetterie de leur costume est là [1].

Pour assister à la cérémonie elles n'avaient oublié aucun de leurs ornements.

Il y avait aussi quelques nègres qui, comme les Indiens, ont pour spécialité de cultiver le manioc et de fabriquer des poteries grossières cuites au soleil et enluminées au moyen de sucs végétaux.

Au milieu de ces curieux, on remarquait une vieille femme, sorte de mulâtresse ridée, cassée, sale, hideuse.

On s'écartait cependant pour la laisser passer avec respect et frayeur à la fois. Les nègres et les Indiens se la désignaient en disant :

— La pïaye, la pïaye !...

Pïaye à la Guyane est synonyme de sorcier, de débitant de remèdes, de talismans ou de produits vénéneux que l'on appelle aussi des *pïaye*. Du débitant le nom a passé à la marchandise.

Quelqu'un qui eût considéré attentivement la sorcière eût pu voir sur ses traits une expression ironique, surtout lorsqu'elle regardait la guillotine.

En ce moment, celle-ci était prête à recevoir sa victime. Lebuteux avait deux ou trois fois descendu et remonté le glaive pour s'assurer qu'il glissait bien dans les rainures latérales et maintenant la lame d'acier poli, prête à accomplir son œuvre, reflétait les premières lueurs du soleil levant.

L'aumônier s'était dirigé vers la case où était enfermé le condamné à mort. Le prêtre qui, peu de temps auparavant avait béni l'union du forçat avec l'infanticide, était allé maintenant le prendre pour l'accompagner à l'échafaud.

Soudain un bruit courut dans la foule.

L'acteur principal du drame que l'on était venu voir jouer faisait défaut

Lebuteux ne devait pas avoir sa proie...

Le Lyonnais s'était soustrait à la guillotine.

— Il s'est évadé?...

— Non, il est mort !

Il y eut un murmure de désappointement parmi les transportés eux-mêmes que cette mort privait d'un spectacle.

1. *Voyage dans la Guyane française*, par M. Frédéric Bouyer.

— C'était bien la peine de nous faire agenouiller.

— Est-ce vrai ?.. Ne s'est-il pas évadé ?...

— On a commandé une corvée de quatre hommes pour emporter son cadavre...

— Il s'est tué !...

— Oui. .

— De quelle manière ?

— On prétend qu'il s'est empoisonné.

— Mais comment s'est-il procuré le poison ?...

— C'est probablement sa femme qui le lui a fourni...

Pendant ce temps-là, le chirurgien de l'établissement examinait le corps du Lyonnais.

Celui-ci avait montré beaucoup de tranquillité durant la nuit. Il avait demandé à un de ses gardiens de jouer aux cartes avec lui.

— Tant vaut-il que je fasse quelque chose pendant mes dernières heures.

On lui avait demandé s'il n'était pas fatigué par le voyage.

— Bah ! j'aurai le temps de me reposer quand je me serai endormi pour toujours.

Vers le matin il eut soif.

On lui offrit du vin.

— Non du *tafia*. .

On lui en donna largement étendu d'eau.

— Est-il possible de gâter une bonne chose !

— Tu aimes encore le *tafia*, dit le surveillant qui avait fait la partie avec lui... Il t'a joué cependant un vilain tour...

— Ça n'a pas été gentil de sa part, mais je lui ai pardonné... Je n'ai pas de rancune...

Les gardiens ne virent pas lorsque le Lyonnais absorba le contenu du flacon que lui avait remis sa femme.

Il pâlit aussitôt, fut pris d'un tremblement convulsif, poussa un cri et tomba

La pïaye n'avait pas menti en disant que la mort serait prompte.

On crut d'abord qu'il succombait à une faiblesse passagère, d'autant plus que l'heure du supplice approchait.

On le tâta, on le secoua, on essaya de le faire revenir à lui, mais on ne tarda pas à acquérir la conviction qu'il était dans l'immobilité éternelle.

Grande agitation comme on le pense ! Le commandant fut averti et montra une vive irritation.

Le médecin essaya vainement de découvrir le poison qui avait servi au suicide.

Il n'y avait pas de déjection qu'il pût analyser. Aucune observation importante à faire.

Le visage du Lyonnais était livide avec une légère teinte violette. Il en était de même de ses extrémités.

La bouche, d'abord crispée, avait repris son expression naturelle. Il paraissait dormir. Au milieu de l'effarement, Colette fit irruption dans la prison et voulu se jeter sur le corps du défunt.

— Ah ! le voilà, mon pauvre mari !

Elle avait les yeux secs, l'air exalté.

Le commandant la retint brusquement par le bras.

— C'est vous, c'est vous qui lui avez fourni de quoi se tuer !

Elle regarda l'officier sans répondre.

Celui-ci la secoua.

— Avouez donc !

— Que dites-vous ?

— Vous avez profité de ma faiblesse ..

— Oui, je l'ai vu...

— Et vous lui avez laissé quelque breuvage infernal comme les sauvages en fabriquent dans ce pays.

— Moi !...

— Quittez cet air étonné, je ne plaisante pas...

— J'ignore...

— C'est ce que nous examinerons... Arrêtez-la !...

On essaya de s'emparer de Colette, mais celle-ci, qui s'était dégagée de l'étreinte du commandant, avait embrassé étroitement le cadavre et ne voulait plus le quitter. Elle poussait d'horribles cris.

Le commandant, malgré sa colère, fut impressionné par cette scène cruelle.

— Laissez-là pour le moment... Où sont les deux imbéciles de gardiens qui étaient chargés de la surveillance ?

— Les voici...

— Vous ne vous êtes doutés de rien, butors ?

— Non, mon commandant...

— Qu'on les conduise provisoirement à la salle de police !..

Lebuteux se montra fort désappointé quand on lui apprit qu'il s'était donné beaucoup de peine pour rien.

— Toucherai-je au moins ma gratification !... murmura-t-il. Encore si pour me dédommager il y avait quelque bastonnade à administrer... Sur Pierre Til, par exemple..

En prononçant le nom de son rival heureux, une vive expression de haine contracta les traits de l'ancien boucher.

Lebuteux ajouta :

— Je resterai quelques jours ici avant de repartir pour Cayenne... Peut-être aurai-je l'occasion... Nous verrons !...

Les curieux qui se pressaient autour de la guillotine, quoique instruits de ce qui se passait, restèrent assez longtemps à s'en aller.

Plusieurs indigènes avaient émis l'opinion que l'exécution aurait lieu quand même et que l'on couperait la tête au Lyonnais quoiqu'il ne fût plus en vie.

Ils ignoraient qu'aujourd'hui en France, comme dans tous les pays civilisés, la mort arrête les procédures, les poursuites, soustrait entièrement le condamné à la condamnation.

C'était bon pour le moyen âge de pendre en effigie, de brûler et de traîner sur la claie les corps des coupables, de les livrer aux oiseaux de proie des fourches patibulaires.

Actuellement, dès que l'homme n'est plus, sa dépouille a droit à la sépulture. Elle appartient à la terre. A Kourou, on le jetait à l'eau, mais la mer n'est-elle pas une tombe comme une autre ?...

Ce ne fut donc que lorsqu'ils virent les transportés se rendre à leurs travaux et le bourreau démonter son instrument, que les Indiens et les nègres commencèrent à se retirer.

La pïaye paraissait enchantée de la déception générale.

— Bien fait, dit-elle à un nègre jeune et vigoureux sur lequel elle s'appuyait, bien fait pour tous ces badauds !...

Elle murmura entre les dents :

— Qui sait si le poison a opéré comme je le prévoyais !... Je donnerais beaucoup pour pouvoir examiner le cadavre.

Son vœu devait être exaucé, car, au même instant, un soldat d'infanterie de marine frappa sur l'épaule de la sorcière.

— Venez, vous !...

— Que me voulez-vous ?

— Venez !

Ce ton n'admettait pas de résistance.

— Je ne suis qu'une pauvre femme, balbutia la pïaye.

— Vous vous expliquerez devant le commandant...

Le soldat désigna le nègre.

— Qu'est-ce que ce moricaud ?

— Il me soutient.

— Je le plains d accomplir cette besogne... Il est vrai que : qui se ressemble s'assemble... Comme les ordres que j'ai reçus ne le concernent pas, il n'entrera pas, lui... Il restera sur la porte de la case... à vous attendre... si on vous laisse partir.



Chienne maudite, c'est toi qui as tué cet homme! (P. 1043.)

La pïaye regarda le soldat avec épouvante.

— Est-ce que l'on aurait l'intention de me retenir...

— Vous verrez!...

— Osseo, le génie des étoiles, connaît mon innocence...

— Je me fiche pas mal d'Osseo!

Le groupe arriva clopin-clopant à la case où était le corps du Lyonnais.

On avait signalé au commandant la pïaye comme pouvant avoir fourni à la femme du condamné à mort le poison qui avait été absorbé.

Quand il vit entrer la sorcière, il l'apostropha rudement.

— Chienne maudite, c'est toi qui as tué cet homme!

La pïaye tremblait de tous ses membres.

— Moi...

— Oui, toi...

— Comment aurais-je fait?

— Tu as vendu à sa femme un breuvage enfermé dans ce flacon?...

Le commandant montrait un flacon qui était, en effet, celui que Colette avait remis à son mari.

— Que Péboan, le génie de l'hiver, m'emmène dans ses plus froides cavernes si c'est moi qui ai fabriqué ça!

— J'ai des renseignements précis sur ton compte, la pïaye, tu es la plus abominable coquine que l'on puisse imaginer... Tu es originaire de George-Town... Tu as quitté la Guyanne anglaise parce que tu avais des desagréments avec l'*attorney général,* mais auparavant, tu avais voyagé, tu étais même allée en Europe...

— C'est là que j'ai rencontré Tisté, l'ange du feu...

— Si par hasard tu n'es pas coupable, ce qui me surprendrait fort, tu dois toujours t'y connaître... Regarde le Lyonnais...

La pïaye déguisa mal sa satisfaction.

— Puisque cela peut vous être agréable!...

Elle s'accroupit à côté du corps et garda un instant le silence.

— Oh! fit-elle, c'est une sublime liqueur que celle qui procure sans souffrance le sommeil qui ne finit jamais... Là-bas, là-bas, ils ont une poudre blanche, mais c'est horrible ce que l'on éprouve... D'abord un goût âcre, amer, puis des tortures sans nom... La face devient noire, grimaçante... On se tord dans la douleur, on a un feu qui vous brûle, on vomit... Ici rien... rien... On dirait qu'Osseo berce de ses rêves celui à qui vous vous prépariez à couper la tête...

La pïaye se redressa d'un air triomphant.

— Tu avoues alors que c'est toi...

— Je n'avoue rien...

— Tu penses que c'est quelqu'un du pays...

— Le poison est bien de la Guyane... Elle seule est capable de le fournir... La forêt le cache et ne permet qu'à ses enfants de le trouver...

Le visage de la piaye s'était éclairé. Celle-ci avait relevé son chef branlant... Elle regardait le commandant avec audace.

L'officier dit :

— Je te garderais bien, mais je ne saurais où te mettre... Je connais ton carbet... Tu vas être l'objet d'une surveillance spéciale... Va-t'en!...

La piaye s'empressa d'obéir. En se retirant, elle jeta un dernier regard sur le Lyonnais et joignit les mains en signe d'admiration.

A la porte de la case, elle rencontra Lebuteux qui attendait sans doute la sortie du commandant et le regarda d'un air railleur.

— On dirait que tu te moques de moi, la vieille! fit l'ancien garçon boucher.

— Tu ne te trompes pas...

— Li bourreau, dit avec effroi à la sorcière son conducteur qui venait de la rejoindre...

— Je le sais, mais je n'ai pas à le craindre car je suis plus forte que lui... et je n'ai pas peur de la guillotine!...

CXIV

CHEZ MÉRIEM

On a vu que Lebuteux s'était promis de rester autant que possible à Kourou. Il inventa toutes sortes de prétextes pour cela.

Il prétendit qu'il avait des réparations urgentes à opérer à la guillotine.

— Ce n'est pas cependant l'usage que vous en avez fait ici, lui dit-on.

— Non, en effet, mais il n'est rien qui la détraque plus que les voyages.

— Vous pourriez la réparer à Cayenne.

— Dans la traversée les dégâts augmenteraient.

— Si on avait besoin de vous là-bas!

— On viendrait vite me chercher...

— Qui donne les coups de martinet en votre absence?...

— Un aide me remplace... Il ne va pas aussi bien que moi, mais il ne fonctionne pas mal tout de même.

Lebuteux fut d'ailleurs servi par la rareté des voyages de Cayenne à Kourou. Quelques jours s'écoulèrent sans l'apparition de l'aviso, qui faisait communiquer par mer l'établissement au chef-lieu de la colonie.

Le bourreau, crut devoir faire, pendant ce temps-là, ses offres de service au commandant de Kourou, mais celui-ci était peu partisan de la bastonnade.

Il lui préférait le court-baril. Poncet dans ses *Mémoires*, a raconté ce qu'était ce genre de supplice.

« Qu'on se figure, dit-il, un lit de camp. Au pied de ce lit est une charpente de six pouces d'épaisseur, sciée par le milieu de la longueur : il y a des trous percés, de quoi passer les jambes. On referme le morceau de charpente, que l'on a levé, et on le visse avec de gros boulons.

« Lorsqu'on est assis sur ce lit de camp, les jambes dans cette position ne peuvent se relever.

« Ce n'est pas tout, les moustiques et les maragouins vous dévorent, et si l'on a l'air de se plaindre, on dit que vous faites l'insolent et l'on vous met les poucettes.

« On reste quelquefois huit jours et même quinze jours dans cette position. »

Poncet prétend qu'un condamné ayant été mis au court-baril, au pied d'un arbre, près d'un nid de grosses fourmis, en fut bientôt couvert. Les surveillants ne s'en aperçurent pas et le malheureux fut dévoré.

Il est inutile de dire que nous sommes loin de garantir l'authenticité de ce fait qui se serait passé aux Trois-Carbets, pénitencier situé à environ quarante lieues de celui des Rochers.

L'individu dévoré par les fourmis avait été condamné au court-baril pour vol de patates.

Lebuteux, pendant son séjour à Kourou, put voir que ses anciens compagnons de l'Ile Royale n'avaient pas gardé un excellent souvenir de lui.

On eut beaucoup de peine à lui faire trouver un logement dans les baraque du camp. Personne ne voulut manger avec le bourreau.

Il errait solitaire dans l'établissement et chacun s'éloignait avec horreur de ce misérable.

Il feignait de ne pas s'apercevoir de cette situation. Son désir était de ses trouver en présence de Céleste pour voir comment elles l'accueillerait.

Il se fit indiquer les cases des transportés mariés et entra dans l'une d'elles au hasard. C'était celle du Roulottier.

Louisette était seule en train de coudre pendant que son mari était à l'abatis.

La jeune femme chantait tout en travaillant. Elle n'avait jamais été aussi heureuse.

N'était-elle pas unie, en effet, à celui qu'elle aimait?... Rien ne pouvait désormais les séparer. Le Roulottier se montrait courageux, plein d'ardeur au

travail. Il voulait améliorer sa position et accroître son bien-être plus pour sa Louisette que pour lui.

L'avenir souriait aux amants, aux époux qui espéraient déjà un gage de leurs amours.

Louisette n'entendit pas entrer Lebuteux. Celui-ci la considéra avec concupiscence. Ce n'était pas Céleste, mais cette petite brune si gaie ne lui déplut pas.

Une flamme passa dans le regard de ce robuste paysan qui n'était pas sans souffrir de la privation absolue de femmes.

Il eut comme une velléité de s'élancer sur cette créature que le hasard lui offrait seule et d'en faire sa proie.

En ce moment, un léger bruit le trahit. Louisette se retourna et poussa un cri d'effroi.

Elle n'avait jamais vu cet homme.

— Qu'y a-t-il? Que venez-vous faire ici?

— Rien...

— Qui êtes-vous?

— Vous avez entendu, sans doute, parler de moi...

— J'ignore...

— Je suis Lebuteux...

— Ah!...

Louisette connaissait l'histoire de la jeunesse de Céleste... La femme de Pierre Til, qui était restée son amie, lui avait parlé du garçon boucher avec dégoût.

La Roulottière savait que cet être vil n'avait pas reculé devant un viol pour satisfaire ses désirs et qu'il était capable de tous les crimes.

L'expression du visage de la jeune femme, en même temps que son exclamation, éclairèrent sans doute Lebuteux sur ce qu'elle ressentait.

— Je vois, fit-il d'un ton goguenard, que l'on ne vous a pas dit beaucoup de bien de moi...

— Non, certes...

— Je vaux mieux cependant qu'on le prétend...

— Je ne me soucie pas de le savoir... Éloignez-vous!..

— Voilà un accueil qui n'est pas sympathique...

— Dépêchez-vous ou j'appelle mon mari.

— Allons donc... Croyez-vous que je ne sache pas qu'il est à l'abatis dans la forêt, et à une demi-heure d'ici... Vous êtes en mon pouvoir...

— Misérable, que voulez-vous?

— Rassurez-vous, je ne vous ferai aucun mal, au contraire...

— Pour quel motif êtes-vous entré dans cette case?

— Je cherchais celle de Pierre Til...

— Elle n'est pas trop éloignée de celle-ci... Pierre Til n'est pas sorti ce matin parce qu'il avait la fièvre... Vous l'y rencontrerez...

Cette perspective de voir son ancien compagnon de chaîne ne souriait pas énormément à Lebuteux, qui eût préféré peut-être avoir affaire à Céleste seule.

Au lieu de partir, il s'assit.

— Vous me donnerez bien à boire auparavant.

Sans rien dire, Louisette alla chercher un vase rempli d'eau. Elle le déposa sur la table avec un gobelet

— De l'eau seulement! fit Lebuteux avec dédain.

— Je n'ai pas autre chose.

— Vous mentez ! dit le bourreau avec sa brutalité ordinaire.

Elle le regarda d'un air irrité.

— Pensez-vous que si j'avais du vin ou du tafia je vous le donnerais et j'en priverais mon homme pour vous...

— Pourquoi pas ?

— Vous me répugnez trop pour cela... C'est la première fois que je me trouve en votre présence, et je sens que l'on m'a raconté la vérité sur vous...

— Eh bien ! alors, ma belle, on a dû te dire que je n'étais pas patient.

— Vous me tutoyez...

— Je ne me gêne pas avec mes maîtresses.

— Je ne suis rien pour vous... moi !

— Tu m'appartiendras...

Il se leva et voulut s'approcher d'elle...

Elle le repoussa avec énergie...

— Grande bête, va... Je te donnerai de l'argent si tu es aimable. Justement j'en ai touché ce matin...

— Je ne veux ni de vous ni de votre argent...

Il tenta de la saisir une seconde fois; mais elle lui échappa encore. S'emparant d'une chaise, elle la lui jeta dans les jambes et, tandis qu'il trébuchait en poussant un juron, elle s'élança au dehors.

Louisette était si troublée qu'elle ne savait d'abord quelle direction prendre pour se soustraire à son persécuteur. Elle avait choisi cependant celle de la case de Pierre Til quand, soudain, un bruit de pas se fit entendre.

C'était le Roulottier qui revenait de son travail plus tôt que d'habitude. A sa vue, elle poussa un grand cri et courut se jeter dans ses bras.

— Ah ! c'est toi ! Quel bonheur !

— Que t'arrive-t-il ?... Qu'as-tu ?...

— Sauve-moi !...

— Que se passe-t-il ?

Elle montra la case.

— Il est là !

— Qui ?

— Lui !

Lebuteux parut sur le seuil de la porte, l'œil irrité, les poings crispés.

Le Roulottier sentit une vive colère s'emparer de lui. Il sortit aussitôt un pistolet qui lui avait été donné pour sa défense ainsi qu'à plusieurs autres transportés habitant des cases isolées.

— Que viens-tu faire ici, misérable ?

— Que t'importe !...

— Ta sale figure a effrayé ma femme... Tu vas me le payer...

Il menaça Lebuteux de son pistolet.

— Faut-il que je le brûle ? dit-il à Louisette.

Celle-ci le retint.

— Non... non... on te le ferait payer comme bon...

— Mon successeur te guillotinerait !... fit Lebuteux...

— Tu l'entends ?...

— Il raille...

— Il dit la vérité...

— Ma femme a raison... mais il m'est permis de t'administrer une râclée...

— Oh ! non... non... le Roulottier... Il est trop fort pour que tu te battes avec lui... Il vaut mieux te plaindre au commandant... On l'empêchera de se promener par ici .. Cela pourra rendre service à Céleste et à Pierre Til.

— Tu as raison, Louisette.

La menace de le dénoncer avait fait plus d'impression sur le bourreau que celle de lui tirer un coup de pistolet.

— Après tout, qu'ai-je fait ?... demanda-t-il. Est-ce ma faute si cette pécore a pris peur pour presque rien ?...

— Tu as pénétré dans ma case sans ma permission...

— Je voulais de quoi boire...

— Louisette n'a pas l'habitude de s'effrayer sans raison...

— Interroge-la...

La jeune femme, qui craignait maintenant quelque chose de désagréable pour son mari, ne démentit pas Lebuteux. Elle dit qu'elle avait été surprise pa l'entrée soudaine du bourreau et qu'elle s'était enfuie.

Le Roulottier sentit sa colère s'en aller.

— J'avoue qu'il a une vilaine tête et que tout d'un coup, sans s'y attendre, se trouver en sa présence, c'est loin d'être agréable... Enfin, s'il a soif, on ne peut guère lui refuser... Précisément, ce matin, on nous a donné notre tafia.

Lebuteux regarda Louisette d'un air ironique.



L'almée était Mériem elle-même. (P. 1051.)

— Ah ! ah ! vous en aviez donc !

— Oh ! dit le Roulottier, il n'est pas pur... Sur 25 centilitres dont se compose la ration il y a 19 centilitres d'eau.

— Quelle infamie !... fit le bourreau... Est-il possible qu'on vous traite comme ça !...

— Je ne cacherai pas que je préfère 25 centilitres de vin à peu près buvable.

Un quart d'heure après, la réconciliation était opérée entre les deux transportés.

Quand Lebuteux se retira, le Roulottier l'engagea le lendemain, qui était un dimanche, à venir le trouver chez Mériem, dans l'après-midi.

— Qu'est-ce que Mériem ?. .

— C'est une *moukaire*...

— Une moukaire !

— Si tu avais été soldat en Afrique, tu saurais que c'est une femme arabe. *bono baisef*...

— Et qu'est-ce qu'on fait chez elle ?

— Tu verras...

Quand les deux hommes se séparèrent ils se serrèrent la main.

— J'espère, fit Louisette lorsqu'elle fut seule avec son mari, qu'il ne remettra plus les pieds ici...

— Pourquoi ?... Il n'est peut-être pas aussi méchant qu'on le dit !

— C'est le bourreau !...

— Ma foi, chacun son métier...

— Mais ce n'était pas le sien...

— Il était boucher... Cela ne l'a pas changé beaucoup .. De boucher d'animaux à boucher d'hommes la distance n'est peut-être pas très grande.

Louisette ne revint pas sur la tentative dont elle avait été l'objet.

Ce fut par prudence qu'elle ne dit rien, car elle savait que le Roulottier ne laisserait pas impunie une injure de ce genre.

Elle ne voulut pas qu'à cause d'elle il eût une affaire avec Lebuteux. Le sentiment qui l'avait empêchée de parler devant lui la fit taire aussi lorsqu'il fut parti.

Lebuteux s'ennuyait trop pour ne pas se rendre le lendemain chez Mériem, Il attendit le Roulottier aux abords de la case des transportés arabes qu'on lui avait indiquée.

Pendant son attente, il entendait une singulière musique. C'était comme un bourdonnement sourd auquel se mêlait le bruit d'une petite flûte. De temps en temps on poussait des cris étranges dans l'intérieur de la baraque.

Enfin le mari de Louisette se montra.

— Que se passe-t-il là-dedans ? demanda Lebuteux.

— Tu le sauras bientôt !

On entra chez Mériem.

Cette case différait des autres en ce que, à cause de sa situation dans un bas-fonds humide, on avait jugé à propos d'élever son étage.

Au lieu d'avoir un mètre et demi de hauteur, le plafond du rez-de-chaussée était à plus de deux mètres.

De cette manière, pendant la saison sèche, on n'avait pas là qu'un simple magasin où les hommes entraient en se courbant, mais une salle assez vaste où l'on jouissait d'une certaine fraîcheur et qui était devenue le lieu de réunion des transportés aux heures de repos et de récréation.

Lebuteux fut assez surpris du spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Il y avait là une vingtaine de personnes : la Miette, Maillone, Gérard, Clémentine, Pierre Til, Céleste, l'Amirale, Malvina, sept ou huit transportés non mariés et les six condamnés arabes de Kourou.

Quatre de ces derniers se servaient d'instruments bizarres. L'un d'eux avait un triangle, un autre la petite flûte dont le bourreau avait entendu au dehors le son incisif et perçant.

Le bourdonnement venait d'une *darbouka* improvisée sur laquelle un des musiciens arabes frappait avec le revers des ongles.

La *darbouka* est ordinairement formée d'un pot de grès à deux ouvertures dont l'une est fermée par un parchemin tendu.

Le mari de Mériem tenait une sorte de viole à deux cordes qui ne s'entendait guère au milieu du tumulte.

Ces instruments sont assez primitifs pour qu'on n'eût pas eu beaucoup de peine à les fabriquer à Kourou. En Orient, ils accompagnent d'habitude les danses d'almées.

L'almée était Mériem elle-même. Elle tenait à la main des cymbales dont elle frappait de temps en temps tout en se livrant à des ondulations, à des poses, à des contorsions plus lascives qu'élégantes.

Elle dansait comme jadis dans les cafés arabes, car elle avait fait partie d'une de ces tribus qui fournissent à l'Algérie des bayadères et des filles publiques.

Dans ces tribus, au nombre desquelles se trouve celle des *Oulad-Naïl*, toutes les jeunes filles doivent gagner elles-mêmes leur dot pour trouver un époux.

Elles vont faire métier de leurs charmes à Bou-Sada, à Biskra, à Tougourt. L'endroit où elles dressent leurs tentes près de cette dernière localité a pris un nom significatif, celui de *Dra-el-gamel*, mamelon des poux.

Au retour, elles sont flétries de toutes les manières, elles ont séjourné dans des lieux de prostitution fréquentés le plus souvent par des soldats ; mais les fiancés des *Oulad-Naïl* n'y regardent pas de si près, pourvu que la somme gagnée soit suffisante.

Mériem avait dû être particulièrement appréciée des amateurs de danse, car elle ne manquait pas d'une grâce entraînante. Elle avait commencé par faire, d'un pas cadencé, le tour de la salle en se dandinant de gauche à droite puis elle avait eu des gestes, des mouvements qui avaient ravi d'aise les assistants.

Les Arabes restés spectateurs avaient fait entendre les *toulouils* ou you-you de joie qui servent à leur compatriotes pour exprimer leur satisfaction. Les forçats européens se bornait à applaudir ou à crier *bravo* à l'almée.

Ce fut au millieu de cet enthousiasme que Lebuteux et le Roulottier se montrèrent. Ce dernier ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait eu une bien mauvaise idée en conduisant le bourreau chez Mériem.

Pierre Til et Maillone se le désignèrent aussitôt.

— C'est trop d'audace?...

— Il a un fameux toupet!...

— Il est avec le Roulottier...

— En vérité!

— Je les ai rencontrés ensemble...

— Il ne lui a donc pas administré le martinet comme à nous...

— Sans doute...

Les regards de Céleste s'étaient aussi fixées sur le trouble-fête.

Celui-ci, le front haut, suivait avec attention la femme arabe.

Il faisait semblant de ne pas s'apercevoir de la colère que sa présence excitait et qui gagnait tous les transportés présents.

Les musiciens arabes le virent soudain et cessèrent de jouer. Mériem s'arrêta également,

— C'est dommage que ce soit fini! fit avec calme Lebuteux au Roulottier.

— Cela t'amusait...

— Oui... oui... et je te suis reconnaissant...

— Ne te hâte pas de me remercier...

— Pourquoi?...

En ce moment, on frappa sur l'épaule de l'exécuteur

Celui-ci se retourna vivement.

C'était le mari de Mériem.

— Je suis ici chez moi, dit-il à Lebuteux.

— Je t'en fais mon compliment, tu es bien installé...

— Ce n'est pas pour tes louanges...

— Ne m'est-il pas permis de dire ce que je pense lorsque je pense du bien... Ta femme aussi me plaît...

— Ah!...

— Elle danse à merveille... Pendant mon séjour à Paris, je suis aussi allé dans des endroits où l'on dansait, mais je n'ai jamais rien vu de pareil.

L'Arabe resta insensible.

— Tu vas t'éloigner d'ici!...

— Tiens... tiens...

— Pars tout de suite.

— Pourquoi ça?

— Il pourrait t'arriver malheur si tu restais...

— Je ne comprends pas.

— N'est-ce pas toi qui coupes les têtes ?

— J'ai parfois ce plaisir.

— Si tu fusillais, si tu pendais, je te pardonnerais peut-être ; mais lorsque la tête d'un croyant est détachée du corps, il est impossible à Mahomet de l'enlever pour le faire entrer dans son paradis. Tu n'es qu'un bourreau de *roumis*, un chien...

— Il est vrai que je n'ai pas beaucoup guillotiné de gens de ton espèce.

— Tu es prêt à le faire si on te l'ordonne!...

— Parbleu ! j'éprouverais même quelque plaisir à m'acquitter de cette besogne si c'était toi... Tu ne me reviens guère...

— En attendant, va ailleurs.

Pendant ce colloque, les transportés s'étaient assemblés autour du groupe formé par le mari de Mériem et Lebuteux.

Ils murmuraient et se montraient disposés à faire un mauvais parti à l'homme que tous ils méprisaient et détestaient.

— Tu m'as mené chez des gens bien drôles, dit celui-ci au Roulottier.

— Je n'avais pas pensé que l'on t'en voulait autant!... Tu n'as qu'à te retirer.

Soudain un gobelet d'étain, parti d'un coin de la salle, atteignit Lebuteux à la figure.

Il grinça de rage :

— Quel est le misérable?

Une forte poussée lui fut presque aussitôt donnée...

— On me chasse...

Il écarta ceux des forçats qui étaient le plus près de lui et aperçut Céleste.

— Tu triomphes, lui cria-t-il... Je me vengerai de toi et de l'imbécile qui t'a épousé!...

Une nouvelle poussée jeta le bourreau hors de la case de Mériem.

CXV

LE PASSÉ SE DRESSE

Gérard et Clémentine assistaient à cette scène. Ils n'y participaient pas toutefois.

L'ex-guichetier et sa femme avaient, à ce moment-là, trois ou quatre mois de mariage.

Nous avons dit que leur lune de miel fut singulière. Clémentine ne parut guère touchée, en effet, des transports amoureux de Gérard.

Elle ne se refusait pas à lui, mais, comme elle l'en avait averti, s'il avait son corps, il n'avait pas autre chose.

Elle lui fermait son cœur qu'elle eût jadis ouvert à Félix et que le docteur Mélbert avait si promptement possédé.

Aucun sentiment de dégoût ne l'éloignait de son mari. Il lui était simplement indifférent et elle ne se donnait pas beaucoup de peine pour lui cacher cette indifférence.

Gérard, au contraire, avait une véritable passion pour la fille de la Miette et se désespérait de sa froideur.

Il fit tous ses efforts pour la faire changer à son égard. Il la conduisait parfois dans un coin de la forêt situé non loin d'une *crique* (petit torrent), qui roulait toute l'année des eaux vives et glacées sous un berceau d'éternelle verdure avant d'aller se jeter dans la rivière de Kourou.

La végétation, en cet endroit, avait la richesse et la variété des tropiques. On y voyait des arbres de toutes formes, des feuilles de toutes dimensions, des fleurs de toutes couleurs.

Gérard faisait asseoir Clémentine près d'un joli palmier aux tiges longues et minces, dont le panache élégant se balançait aux caprices de la brise. Il passait alors doucement le bras autour de la taille de celle qu'il aimait avec tant d'ardeur; il essayait de l'émouvoir.

Le plus souvent, elle ne répondait pas ou ne répondait que par monosyllabes.

Un jour impatienté, il finit par lui dire :

— Oh! tu étais tout autre avec lui!...

Elle fixa sur Gérard son regard clair.

— Qui est-ce lui?...

— Le jeune docteur, parbleu!...

Le teint de Clémentine s'empourpra.

— Que vous importe!...

— Ne suis-je pas ton mari?

— Mon passé m'appartient... comme à vous le vôtre...

— Ce n'est pas la même chose...

— Je ne vous ai pas trompé... Il n'est rien me concernant que vous ne sachiez...

— Je croyais... j'espérais...

— Je ne me suis engagée à rien...

— Oui, c'est vrai... Tu ne m'as même pas promis de respecter plus ma vie que celle de Barbe.

Elle eut un air méprisant.

— Si je vous faisais peur, il ne fallait pas me prendre...

— Je suis courageux... Rien ne peut me faire reculer... D'ailleurs, je ne suis pas, comme le balayeur, un pauvre homme sans méfiance... Je m'apercevrais aisément si...

Clémentine se leva brusquement.

— Vous savez, vous aussi, ce que c'est que le poison... Vous vous en êtes déjà servi...

— Moi...

— N'avez-vous pas été condamné pour avoir empoisonné votre première femme?...

— J'ai été victime d'une erreur...

— Vous me l'avez dit, mais...

— Vous ne l'avez pas cru. .

— Qu'est-ce que ça me faisait alors?...

— Et maintenant?

— Maintenant, je sais que vous êtes plus méprisable que moi, car vous avez tué par avidité, pour rester seul maître de la fortune de la malheureuse qui vous avait pris pour époux...

Gérard manifestait une violente colère.

— Tais-toi... tais-toi...

Clémentine se disposa à s'éloigner... Gérard la retint :

— Tu ne m'aimeras jamais?...

— Jamais!...

— Pourquoi donc as-tu eu l'air un moment de te laisser fléchir, pourquoi as-tu accepté de t'unir à moi?...

— Parce que je ne vous savais encore si criminel... Parce que je ne me suis pas cru le droit de refuser ma vie à celui qui l'avait sauvée!...

Gérard frémit à la pensée que Clémentine apprendrait un jour peut-être qu'elle devait son salut à Maillone. Son dédain se changerait alors bien certainement en haine ; elle ne lui pardonnerait pas de l'avoir trompée!...

A partir de ce jour, la jeune femme fut encore plus froide à son égard. Elle passait des heures entières sans lui parler.

Maillone, qui venait quelquefois les voir avec la Miette, s'apercevait bien que son ami n'était pas heureux.

— Ah çà! que se passe-t-il ici?... demanda-t-il à Gérard.

Celui-ci soupira.

— Ta femme est-elle trop bavarde comme la mienne?

— Bavarde!

— Elle a le défaut contraire peut-être...

Gérard fit un signe de tête.

— Comment! tu n'as pas su encore la dégourdir... Je ne te reconnais plus, mon pauvre vieux...

— Que je souffre!...

— A ce point!... Il faudra que je cause avec Clémentine... J'ai bien le droit de lui donner quelques conseils... En ma qualité de beau-père!...

— Je doute que tu obtiennes d'elle...

— Je connais la manière de m'y prendre... Si j'étais à ta place, je n'irais pas par quatre chemins...

— Tu vas te servir de la Miette...

— Je m'en garderais bien... Elle est trop antipathique à sa fille... Et cependant ce n'est pas une mauvaise femme que la mienne. Je commence à croire qu'elle vaut mieux que sa réputation et ses antécédents. Si le bonhomme Barbe l'eût choisie au lieu de choisir sa fille, elle n'eût jamais pensé à lui faire boire du bouillon d'onze heures...

— Tu crois?...

— J'en suis sûr...

— Alors tu ne regrettes pas...

— Mon Dieu non!...

— Et tes projets d'évasion?...

Maillone regarda autour de lui et posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut!... Il ne faut jamais parler haut de cela...

— Tu as donc toujours les mêmes intentions...

— Pourquoi ne les aurais-je plus?...

— Je croyais que puisque tu te trouvais bien avec la Miette...

— Ne penses-tu pas qu'elle serait capable de me suivre?...

— Et tu l'emmènerais?...

— Ma foi, oui...

La bonne humeur de Maillone était loin de choquer Clémentine. Elle prêtait volontiers l'oreille à ses plaisanteries et elle souriait parfois.

Gérard n'était pas sans en éprouver quelque jalousie. Néanmoins il ne s'opposa pas à ce que l'ancien marin interrogeât sa femme.

Celui-ci désirait sincèrement venir en aide à son camarade. Il prit donc à part la transportée.

— Eh bien, eh bien, ma chère fille, dit-il d'un ton engoué, j'en apprends de belles sur votre compte!...

— Qu'ai-je fait?...

— Gérard n'est pas content de vous...

— Gérard!... Il s'est plaint?...



Dans une clairière, au bord de la rivière... (P. 1053.)

— Pas précisément... mais il ne m'a pas caché que... enfin... vous n'étiez pas pour lui tout à fait ce que vous devriez être...

— Ne suis-je pas soumise à ses volontés?... N'ai-je pas cédé à ses désirs?...

— C'est déjà quelque chose, ce n'est pas tout...

— Je suis restée telle qu'il m'a prise...

— C'est de cela précisément qu'il se plaint.

— En vérité?

— Il eût voulu que vous vous animassiez un peu... On n'est pas sur la terre pour rester indifférente à ce qui s'y passe...

— Je comprends cela quand on n'est pas dans la situation où je suis, quand on est mêlée aux autres vivants!...

— Vous nous prenez donc pour des morts?... Je ne veux pas vous chercher querelle... A la rigueur, dans la maison centrale, vous pouviez prétendre ne pas vivre, mais ici, au grand air, en plein soleil, au milieu d'une végétation étonnante, il est difficile de ne pas s'apercevoir que l'on existe...

Clémentine baissa la tête.

— C'est possible pour tout autre, mais pour moi...

— Il ne faut pas autant songer au passé.

— Au passé?...

— Car enfin il est assez éloigné...

— Il me semble que c'était hier...

— Pauvre Gérard!...

— Vous le plaignez?...

— Oh! oui, et à votre place...

— Et à ma place?...

Maillone hésita...

— Cela ne me plairait pas que l'on plaignît mon second mari...

Clémentine tressaillit.

— Ah!...

Son visage prit une expression dure...

— C'est pour me rappeler... Et c'est lui... lui qui vous a chargé...

— Il ne m'a chargé de rien...

— Alors c'est de votre propre mouvement que vous venez...

— Je me borne à vous dire ce que je pense...

— Mais si je suis une empoisonneuse, n'est-il pas un empoisonneur?...

Son visage s'était empourpré, sa bouche contractée. Son œil lançait des éclairs...

Maillone fut impressionné par cette colère subite.

— Calmez-vous!...

— Il est aussi criminel que moi si ce n'est plus...

— Vous ne l'ignoriez pas lorsque vous l'avez accepté...

— Je l'ignorais...

— Vous pensiez bien que parmi nous vous ne rencontreriez pas la fine fleur des pois... Il y a bien des innocents, mais ils sont rares...

— Une femme comme moi eût été indigne d'un honnête homme...

— On vous avait instruite des motifs de la condamnation de Gérard...

— Je n'ai fait attention à rien quand j'ai décidé de me donner à cet individu qui avait couru pour moi un grand danger et envers lequel je craignais de me montrer ingrate... Ma résolution était prise et j'avais peur même que quelque chose ne m'en détournât...

— Vous avez, sans réfléchir, accepté mon ami...

— J'éloignai les réflexions...

— C'est bizarre...

— Quand, à Montpellier, j'avais appris que l'on pouvait demander à quitter la maison centrale, à partir pour la Guyane, je n'avais pas hésité, et je m'étais fait inscrire. Au milieu de l'apathie dans laquelle je vivais, il y avait un désir implacable, celui de sortir par tous les moyens de l'horrible prison où j'avais tant souffert...

— C'était naturel...

— J'acceptai la condition qui m'était imposée de me remarier sur la terre où l'on m'envoyait. J'aurais accepté bien autre chose !... Je partis donc... Les premières recherches de Gérard me causèrent de la surprise... je fus loin de les encourager...

— Vous traitâtes même Gérard assez brutalement, mais voilà, il était pincé... le pauvre garçon !...

— Je refusai jusqu'au jour où je crus ne plus pouvoir le faire, où je me dis qu'ayant pris l'engagement de m'unir encore à quelqu'un, c'était à mon sauveur que je devais donner la préférence...

— Votre sauveur, Gérard... Ah ! oui !...

Cette exclamation était probablement échappée malgré lui à Mallone. Cependant il eut une expression ironique qui frappa Clémentine.

Elle ne fit aucune observation sur le moment, mais elle se le rappela plus tard...

Elle continua :

— Une fois ma détermination prise, je cherchai donc à éviter tout ce qui pouvait me faire changer d'avis... Ce ne fut que deux ou trois jours après mon mariage que je sus que Gérard avait comme moi versé du poison, employé ce moyen lâche pour détruire une malheureuse qui l'aimait !...

— Comment apprîtes-vous ?

— C'est Malvina qui me l'a dit... Elle était tout heureuse de me raconter comment mon ménage était un ménage d'empoisonneurs.

— Maudite vipère !

— La répugnance que m'inspire Gérard est instinctive... Lorsqu'il s'approche de moi, je sens une sorte de frémissement.

— Vous voyez donc que vous existez encore...

— En tous cas, ce n'est pas pour l'amour !...

Après cette conversation, Gérard interrogea Maillone avec avidité, et celui-ci se montra assez embarrassé pour lui répondre.

— Que dois-je espérer?...

Maillone prit un air enjoué.

— Mon opinion est que tu profites de ce que tu as... Tu te plains de ce que la femme que tu aimes soit un peu froide, cela n'empêche pas que tu couches avec elle, qu'elle t'appartient... Tôt ou tard sa glace finira par se fondre... Il fait si chaud ici !...

— Mais, enfin que t'a-t-elle répondu ?

— Pas grand'chose !...

— Tu ne me caches rien...

— Que veux-tu que je te cache?...

L'entretien de Maillone et de Clémentine eut aussi pour résultat une scène de jalousie de Miette.

— Tu as causé bien longtemps aujourd'hui avec ma fille, dit l'ex-sage-femme à son mari.

— Tu t'en es aperçue?...

— Vous avez profité du temps pendant lequel je suis allée prendre nos rations. Quand je suis partie, vous étiez ensemble ; à mon retour, je vous ai retrouvés...

— Serais-tu jalouse?...

— Pourquoi pas?...

— De ta fille ?...

— Je n'ai pas plus confiance en elle qu'en tout autre...

— Tu as tort...

— Que j'aie tort ou raison je n'aime pas ces tête-à-tête...

— C'était avec l'autorisation de Gérard !...

— S'il n'a pas peur, lui, j'ai peur, moi !...

Maillone se mit à rire.

— A ton âge !...

— C'est précisément à mon âge que l'on a de la pénétration... Clémentine est de ton goût... Devant elle, tu plaisantes plus volontiers... Et je sens que tu ne lui déplais pas... Eh bien, moi je ne veux pas que tu me trompes, surtout avec elle !...

L'ex-marin s'amusa beaucoup de cet excès de mauvaise humeur de sa tendre moitié.

Ce soir-là il se passa un singulier incident dans la case de Gérard et de Clémentine.

Malgré ce qui avait eu lieu dans la journée, Maillone et Miette dînaient avec eux.

Il se trouva que le plat de viande avait mauvais goût.

Maillone le repoussa le premier.

— C'est bien mauvais, dit-il, qu'a-t-on mis là-dedans ?...

— Que crains-tu, dit la Miette, il n'y a pas de poison !...

Ils se regardèrent tous les quatre ayant une même pensée...

Quel était celui d'entre eux qui, pour se débarrasser de la personne qui le gênerait, ne serait pas capable de mêler du poison à des aliments?...

Le passé se dressa un instant au milieu d'eux.

Gérard, Clémentine et Miette avaient été condamnés pour empoisonnement, Maillone pour divers assassinats.

CXVI

LES FORÇATS CANNIBALES

Il est difficile de raconter une histoire de prisonniers, de condamnés subissant une peine sans avoir à mentionner presque aussitôt des tentatives d'évasion.

C'est qu'ils sont rares les captifs qui acceptent leur sort avec résignation, puis il existe en l'homme une soif de liberté qui le pousse à tout braver pour reprendre possession de lui-même, sortir de son cachot ou échapper à des règles inflexibles.

Dans les maisons centrales de femmes, on essaie peu, comme nous l'avons dit, de se soustraire à la condamnation prononcée. Cela tient uniquement à la conformation physique de la femme qui l'empêche de franchir de hautes murailles, de s'exposer à des dangers exigeant pour être surmontés beaucoup de force et d'audace.

Le désir d'indépendance n'est pas moins grand chez le sexe faible que chez l'autre sexe, mais les ressources, pour venir à bout des obstacles, font presque défaut.

Toutefois, nous avons vu quelques créatures énergiques ne reculer devant rien. De ce nombre fut la Manon qui mourut à Montpellier sans avoir cessé de songer à l'évasion et dont le but était d'aller retrouver ses enfants, les deux petites filles recueillies par M. Comté.

Miette était aussi vigoureusement trempée. Quant à Clémentine, elle avait été poussée par l'amour et une situation qui devenait de jour en jour plus dangereuse.

Dans les bagnes, les tentatives d'évasion sont journalières. Malgré les châtiments de toute sorte, malgré les sévérités de la loi qui augmente la durée de la peine, il est des forçats dont l'unique pensée, l'unique but est de fuir. Nous savons que Maillone était de ceux-là.

Il arriva cependant, à l'époque où il songeait à associer Miette à ses projets, un fait de nature à donner à réfléchir à l'ancien marin.

On venait de créer à la Comté un nouvel établissement pénitentiaire et agricole portant le nom de Sainte-Marie.

La Comté est un territoire assez important dont la concession avait été faite en 1696 à M. de Gennes, chef d'escadre qui s'était établi à la Guyane au retour d'une expédition malheureuse au détroit de Magellan.

Ce territoire était situé tout le long de la rivière d'Ozac en allant vers l'Amazone. Des lettres patentes datées de Versailles, du mois de juillet 1598, l'avaient érigé en comté.

Plus tard M. le comte de Gennes fut disgracié, la concession lui fut retirée, mais l'étendue du pays qu'il avait occupée n'en resta pas moins le comté de Gennes, par abréviation la Comté.

C'est une des contrées les plus fertiles de la Guyane. Les rives de la rivière qui la traverse offrent le spectacle le plus pittoresque, la végétation la plus riche que l'on puisse imaginer.

Ici le palétuvier a disparu, les arbres nains des marécages font place aux géants de la forêt. Il arrive parfois que deux de ces colosses se penchent l'un vers l'autre comme deux amis qui se tendent les bras, et réunissent les deux berges par une arche de verdure,

Du haut de ces branches enlacées, des paquets de lianes et de parasites pendent, balancés par le vent, comme des girandoles de fleurs. Palmiers de toute espèce, arbres de toute essence, bois précieux, fleurs rares, se pressent, s'entassent confusément au milieu d'une exhibition fastueuse des richesses et des caprices de la végétation tropicale [1].

Mais il plane au-dessus de la Comté une légende funèbre.

Le soir, lorsque l'ombre commence à couvrir la forêt, on voit descendre de tous les coins du ciel de longues colonnes de vapeur. Elles s'étendent peu à peu en une immense nappe horizontale sous laquelle la terre entière est comme ensevelie.

Les nègres soutiennent que ce sont de grands *zombies* (fantômes) blancs qui viennent la nuit s'accroupir sur la coupole de la forêt et y semer le poison de la fièvre.

Les Français, envoyés dans ces pays si dangereux, ont beau chercher à se

1. Frédéric Bouyer.

faire illusion, à évoquer le souvenir de la campagne de France dormant, une nuit d'hiver, sous son manteau de neige... Mais ce manteau, si [illegible] là-bas, porte ici la mort dans ses plis... On l'appelle dans le pays le *linceul des Européens*[2].

La Comté est donc une des parties les plus insalubres de la Guyane. On doit s'étonner qu'elle ait été choisie pour des essais de colonisation en terre ferme.

La raison qui lui valut cette préférence fut sans doute la facilité des communications avec Cayenne au moyen des avisos qui remontaient la rivière.

Cette raison ne semble pas suffisante lorsqu'on songe au grand nombre de malheureux qui sont morts ou ont contracté des maladies graves pour avoir séjourné dans ces parages maudits.

Après une lutte de plusieurs années contre les *zombies* empoisonneurs, on a fini par évacuer en 1859 Sainte-Marie et Saint-Augustin. On eût pu reconnaître plus tôt que l'on s'était trompé.

Ce furent des forçats envoyés à Sainte-Marie qui effectuèrent la tentative d'évasion dont on a si longtemps parlé dans notre colonie pénitentiaire. Nous en trouvons le dramatique récit dans le livre si intéressant de M. Frédéric Bouyer, auquel nous avons emprunté déjà divers renseignements destinés à faire connaître exactement les lieux où se sont dénoués les principaux épisodes de ce roman véridique.

C'était aux premiers jours de 1855.

Dans une clairière du bord de la rivière on eût pu voir deux hommes vêtus d'une chemise et d'un pantalon de grosse toile, ayant sur la tête un chapeau de paille et des sabots aux pieds.

Ils faisaient partie d'une troupe de huit forçats évadés ensemble.

Ces deux hommes, vaincus par vingt jours de courses forcées, de privations de toutes sortes, se demandaient s'il ne valait pas mieux regagner le pénitencier et subir le châtiment qui leur était réservé à leur arrivée que de s'acharner à poursuivre une entreprise rendue presque insurmontable désormais par le manque de provisions.

Ils étaient dans ces dispositions quand l'un des leurs apparut livide et tremblant, les pieds sanglants et les vêtements en lambeaux.

Il leur raconta, d'une voix haletante, que trois de leurs compagnons venaient d'assassiner le quatrième. (L'un des évadés avait précédemment disparu).

Il avait vu les lambeaux sanglants de la victime dépecés, triés, mis à part, les uns pour être mangés, les autres pour être enterrés.

Il insistait sur l'urgence de faire cause commune contre les cannibales.

2. Armand Jusselain. *Un déporté à Cayenne*.

Ceux-ci arrivèrent à leur tour au carbet et la terreur qu'ils inspirèrent à leurs compagnons fut si forte que ces derniers, non seulement aidèrent aux préparatifs de l'horrible repas, mais même y prirent part.

La nuit venue, ils s'échappèrent; deux d'entre eux, parvenus aux établissements, y racontèrent la scène monstrueuse dans laquelle ils avaient tué et dévoré l'un d'eux.

Le troisième ne reparut plus. Était-il mort de fatigue ou de faim?...

Avait-il été repris par les autres et mangé par eux?...

Cela n'a jamais été dévoilé.

A cette époque, six autres transportés venaient de s'évader.

Trouvant dans les bois les précédents fugitifs, ils les suivirent.

L'homme qui dirigeait les nouveaux venus était l'exécuteur des hautes œuvres, le justicier de Sainte-Marie.

Il se nommait Raisseguier et valait certainement mieux que son collègue Lebuteux. Sa force et son énergie étaient peu communes.

Il amenait avec lui deux transportés français et trois arabes.

La rencontre des deux bandes fut loin d'être cordiale.

Les premiers évadés proposèrent d'abord à Raissegnier et à ses deux compagnons de s'entendre pour le meurtre et le dépècement des trois Arabes.

A cette affreuse proposition, l'ancien bourreau tressaillit d'horreur et déclara qu'il défendrait au péril de sa vie celle de ces pauvres gens.

Malheureusement les deux hommes qui l'accompagnaient goûtaient fort la proposition des trois sinistres coquins.

Ces bandits s'entendirent pour se défaire de Raisseguier.

Deux fois dans la journée, ils tentèrent de le tuer comme par accident.

La nuit venue, épuisé de fatigue et craignant un attentat, celui-ci chargea un de ses camarades d'évasion de veiller sur lui pendant qu'il prendrait quelque repos.

Les rôles étaient distribués à l'avance.

A un signal de son traître gardien, les forçats s'approchent en rampant du dormeur. Ils s'élancent et frappent tous à la fois.

Raisseguier, par un effort surhumain, se dresse, secoue le groupe d'assassins qui l'entoure, puis, blessé à la gorge, au front, à la poitrine, un bras pendant brisé le long du corps, il s'élance hors du carbet et fuit droit devant lui.

La meute sanguinaire, avide de curée, bondit à sa poursuite.

Heureusement la nuit était trop noire. Raisseguier, sur le point d'être atteint, disparut tout à coup.

Une pluie torrentielle vint à tomber.

Les bandits durent attendre le jour pour continuer leurs recherches.



Cette chute lui avait sauvé la vie. (P. 1066.)

Ils espéraient retrouver au moins un cadavre, mais tout fut inutile. Ils ne virent aucune trace de leur victime.

Alors se passa une scène d'une indescriptible horreur.

Ces bêtes féroces, arrivées au paroxysme de la rage, se tournèrent contre elles-mêmes.

Un de ces hommes fut tué par les autres, dépecé et dévoré.

Les Arabes, qui avaient compris à quelle sorte de gens ils allaient avoir affaire, avaient vite, la veille au soir, repris le chemin du bagne.

Au moment où Raisseguier disparaissait aux yeux des assassins, il avait senti le terrain manquer tout à coup sous ses pieds et avait roulé au fond d'un ravin, où il resta évanoui.

Cette chute providentielle lui avait sauvé la vie.

La pluie lui fit reprendre ses sens. Sentant tout son sang couler, il eut la présence d'esprit et le courage de boucher ses blessures avec de la terre glaise, puis il attendit le jour.

Il se trouvait au bord de la rivière lorsqu'il vit s'avancer au gré du courant un de ces trains de bois flottants que les cours d'eau des tropiques portent périodiquement à l'Océan.

Cet homme épuisé, qui n'avait qu'un bras à son service, parvint à se hisser sur un arbre à demi déraciné, qu'un récent éboulement avait penché sur les eaux et qu'un lacis de lianes retenait seul à la berge.

De là il se laissa tomber sans accident sur le radeau naturel et dériva lentement avec lui le long du fleuve.

Vers la fin du jour, Raisseguier se trouvait en face de l'habitation Bellane.

A ses gémissements, on le découvre, on le porte à l'habitation et on soigne ses blessures ; puis, ranimé, il se fait conduire au pénitencier.

Le terrible récit de ses aventures excita sur tout son passage la plus vive indignation.

Chacun se prépara à concourir à l'arrestation des cannibales.

Un Indien s'offrit à les attirer dans un piège et toutes les mesures furent prises en conséquence.

Cet Indien s'embarqua seul dans une pirogue avec quelques provisions et remonta la rivière.

Arrivé à la hauteur du repaire, qu'il reconnaît grâce aux indications de Raisseguier, il paraît se livrer exclusivement à la pêche.

Les forçats l'aperçoivent et le font approcher.

L'Indien, avec une terreur jouée, se laisse prendre ses provisions ; puis on le questionne.

Il leur révèle l'existence de l'habitation Bellane et excite leur convoitise et leur cupidité en leur faisant comprendre qu'ils y trouveront de quoi se satisfaire.

A leur demande, il les conduit tout de suite à l'habitation.

Rien dans les environs ne peut éveiller les soupçons des forçats qui débarquent immédiatement.

L'Indien alors glisse au milieu d'eux comme une couleuvre et s'échappe en poussant un cri perçant.

Ce cri est un signal.

En une minute, ils sont enveloppés et enfermés dans un cercle de sabres et de baïonnettes.

Toute résistance est inutile. Ils sont renversés et chargés de liens.

Leur procès s'instruisit rapidemment.

Ceux qui, sans prendre part aux crimes atroces de leurs camarades, étaient retournés vers le pénitencier subirent la peine des évadés.

Les autres qui, pendant les débats, firent preuve d'un cynisme odieux, furent tous condamnés à mort.

Quant à Raisseguier, il guérit de ses blessures.

La fermeté et le courage qu'il avait déployés furent pris en considération. On lui fit remise de la peine encourue par tout fugitif.

C'était le récit de cette tentative et ses résultats lugubres qui impressionnaient vivement Maillone.

Il estima qu'il ne fallait plus songer à la fuite par les bois. On avait presque la certitude d'être dévoré par la faim et la fièvre, ou de devenir, vivant encore, la proie des animaux.

C'était tellement vrai que le commandant de Saint-Augustin, le second établissement de la Comté, avait proposé à des forçats en qui il soupçonnait des velléités d'invasion de faire l'expérience.

Il leur avait alloué quinze jours de vivres et leur avait permis de s'éloigner de son pénitencier. Les transportés n'avaient pas tardé à rentrer honteux et confus.

Un seul d'entre eux, nommé Palazot, n'était pas revenu. On eût toujours ignoré son sort si le fait suivant n'était venu révéler sa fin.

Un mois s'était à peine écoulé depuis son évasion.

Le commandant du pénitencier était à la chasse avec plusieurs officiers attachés à la colonie, lorsqu'il avisa un singe qui, perché sur les branches élevées d'un arbre, lui adressait les plus outrageantes grimaces.

Le commandant n'eut fait que rire en toute autre occasion.

Mais le singe avait captivé son attention par une particularité dont il ne se rendait pas bien compte.

Le quadrumane portait sur la tête une coiffure étrange dont aucun chasseur présents ne put préciser la nature.

Pour couper court à toutes les discussions, le commandant ajusta et le coup partit.

Le singe dégringola des branches sur lesquelles il était perché.

Et alors seulement on eut l'explication que l'on cherchait.

Dans la chute, la coiffure de l'animal était tombée et l'on avait reconnu que c'était un bonnet de laine pareil à celui que portent les forçats de Cayenne.

On regarda de plus près.

Le bonnet avait son numéro matricule.

C'était le numéro de Palazot.

Les fauves des grands bois avaient dévoré son corps et dédaigné sa coiffure. Le singe s'en était affublé.

Comme nous l'avons dit, l'autorité tenait à ce que l'on connût bien tous ces récits.

Maillone savait déjà que, par mer, les obstacles étaient non moins grands, surtout avec un cercueil pour embarcation ou un tronc d'arbre.

Dans ces deux tentatives, l'objectif de l'ancien marin avait été la Guyane anglaise qui est un lieu d'asile, car ses habitants sont très jaloux de leur droit international.

Tout transporté, qui parvient à gagner l'ombre du pavillon britannique par une évasion pure et simple, est sauvé.

Il faut des bras pour les colonies, et les Anglais acceptent de toutes provenances cet élément productif, sauf à tenir toujours ouverts les yeux de leur police active sur les réfugiés qui le leur apportent.

Ceux-ci, sans qu'ils s'en doutent sont soumis à une occulte surveillance et beaucoup d'entre eux, frappés pour d'incorrigibles tendances par les lois sévères de leur nouveau pays, ont pu faire une étude comparative entre les systèmes pénitentiaires de France et d'Angleterre.

Dans le cas où l'évasion se complique cependant d'assassinat bien avéré, la loi anglaise autorise l'extradition des réfugiés.

Le titre de forçat ne pourrait les faire expulser. Celui de prévenu, quand l'accusation semble fondée, les fait livrer à la justice de leur patrie.

Cela paraît illogique, mais cela est.

C'était donc à la Guyane anglaise que rêvait Maillone !...

CXVII

DEUX VIEILLES AMIES

L'amour de Clémentine pour Gérard ne paraissait pas avoir grandi depuis les diverses scènes que nous avons racontées.

L'ancien guichetier, dans ses entretiens avec Maillone, prétendait même que sa femme marquait de plus en plus de l'éloignement pour lui.

— Autrefois, disait-il, je n'avais qu'à me plaindre de sa froideur... Maintenant...

— As-tu fini, de m'entretenir de tes affaires de ménage !... répondait

Maillonc... Tu m'y reprendras à demander des explications à Clémentine.

— Pourquoi ?...

— D'abord elle ne m'a pas dit des choses agréables...

— C'est surtout moi qu'elle a maltraité !...

— Ensuite il y a la Miette.

— Eh bien !...

— Tu as pris sans doute comme moi pour une plaisanterie la subite jalousie qu'elle a manifestée ?. .

— Elle ne peut sérieusement s'imaginer...

— Elle était sincère... Il y a d'abord eu une scène atroce le soir, quand nous sommes rentrés dans notre case...

— Tu l'as laissée faire ?...

— Je l'ai envoyée se promener dans les grands prix... Ce qui ne l'a pas empêchée de recommencer le lendemain... Depuis ce moment la série est à la noire... et cela m'embête...

— Je regrette...

— Tes excuses ne changent rien à la situation... Je suis persuadé maintenant que lorsque je filerai, je filerai seul... On en trouve partout des femmes jalouses... Pas besoin d'en emmener avec soi...

— Ah ! si la mienne était jalouse !...

— Tu t'imagines, toi, que cela prouve quelque chose... Cela ne prouve rien... Ce sont les créatures les plus incapables d'affection qui font souvent le plus de scènes... Pour grogner, pour crier après les gens, pour les tourmenter, c'est pas du cœur qu'il faut, c'est un caractère désagréable...

— Tu as peut-être raison...

— *Jy, mon ange*, c'est comme j'ai l'honneur de te le dire...

— La Miette n'en est pas encore là...

— Ça s'avance et je t'assure qu'elle ne mérite plus son ancien surnom de *Belle Miette* quand elle a le visage contracté par la colère.

— Clémentine, elle, n'éprouve pas même de la colère. Son visage n'exprime aucun sentiment... Oui cependant il y a du dédain...

— C'est curieux...

— Je me demande parfois si elle n'a pas toujours été un bloc de glace, mais alors je me rappelle cette créature échevelée, qui avait lutté contre la force armée parce qu'on voulait l'arracher à un autre et je maudis cet autre qui a été adoré, tandis que moi je me sens haï... Je suis jaloux...

— Comment, toi aussi ?. . C'est une épidémie...

Tous n'en meurent pas, mais tous en sont atteints.

On le voit Maillone pouvait citer les classiques.

Du reste, il avait raison en disant que la Miette s'imaginait qu'il faisait la cour à Clémentine.

L'ancienne sage-femme éprouvait une vive irritation à la pensée qu'elle pourrait être trompée au profit de sa fille.

Son mari ne lui était pas d'ailleurs indifférent. Nous savons qu'elle n'avait pas un cœur très sensible. Il y avait eu, néanmoins, dans sa vie, des heures où il avait battu. Pierre, le père de Clémentine, avait été un moment aimé.

Le portefaix qu'elle avait épousé ensuite l'avait pendant quelque temps maitrisée. Elle avait subi avec une sorte de plaisir cet homme violent et brutal qui ne se gênait pas pour la frapper... Il la dominait par la force et par les sens...

Aujourd'hui, elle était fière d'être parmi les femmes arrivées de France qui avaient tout de suite trouvé un mari, et elle craignait qu'on le lui prît...

Peut-être aussi le climat des tropiques exerçait-il son action sur elle...

— Je l'ai et je le garde, disait-elle à Malvina.

— Rien n'est plus juste.

— Et s'il veut me quitter, malheur à lui!

— Que lui feras-tu?...

— C'est mon secret...

— Après tout, tu auras raison...

— Elle aussi... elle... me la payerait...

— Ah!

— Elle apprendrait que l'on ne se joue pas impunément de moi...

— Je t'approuve...

Malvina se rappelait que Clémentine avait été plus heureuse qu'elle auprès de M. Mébert. Elle insista assez adroitement sur ces femmes qui prennent toujours les amants des autres et parvint à exciter encore le courroux de Miette, qui savait cependant que l'ex-prostituée en voulait depuis longtemps à sa fille.

— Comment... Comment, dit-elle, retenir Maillone auprès de moi?...

Malvina sourit.

— Il y a un moyen.

— Lequel?...

— Ce serait de visiter la pïaye.

— La pïaye?

— Oui, cette vieille femme que l'on soupçonne d'avoir fourni du poison à la Lyonnaise...

— Que pourrait-elle faire pour moi?...

— Elle te vendrait un philtre...

— Qu'est-ce que cela?

— La pïaye en a de toutes sortes. Certains philtres rendent idiots, d'autres éveillent la pensée... Il y a ceux qui font énergique et ceux qui abattent la volonté... Telle liqueur prolonge la vie, telle liqueur énerve et tue...

— Je sais bien que des liqueurs tuent...

— Parbleu!...

— Mais je ne m'explique pas pourquoi tu m'engages...

— La pïaye a aussi des philtres pour inspirer l'amour et pour le retenir quand il veut s'envoler...

— Oh! oh!

— Tu en doutes?

— Je serais curieuse de vérifier...

— Tu n'as qu'à aller chez elle.. Tout le monde t'indiquera son carbet qui n'est pas très éloigné d'ici...

— Il se pourrait bien... Je suis loin de croire, néanmoins... Mais comment toi-même as-tu su?...

— C'est une femme indienne qui nous en a parlé à l'Amirale et à moi...

— Et tu as vu?...

— La vieille... Certainement...

— Raconte-moi...

— Je me suis rendue dans son taudis, car c'est un taudis infect que le sien... Un jeune nègre ne voulait pas d'abord me laisser entrer... Il m'a fallu lui donner de l'argent pour qu'il me permît d'arriver auprès de la sorcière!...

— On doit payer!...

— Dame!... Puisque c'est son gagne-pain à cette femme... Je soupçonne que le nègre la gruge pas mal, quoiqu'elle ait beaucoup de confiance en lui... Elle m'a dit que c'était le frère noir de l'ange du feu.

— J'ai connu une vieille folle qui prétendait qu'un affreux galopin qui l'exploitait était l'ange du feu lui-même. Il paraît que chez toutes les sorcières c'est la même chose... Que s'était-il passé entre toi et cette charmante marchande de poisons?...

— Sur sa demande je tendis la main à la pïaye... Elle dit : — Tu aimes l'homme!

Miette se mit à rire.

— Elle a compris tout de suite...

— Elle a ajouté : — Tu aimes l'argent...

— Il y a bien des gens à qui elle eût également pu dire cela... Décidément, jusqu'ici, la pïaye n'a rien d'extraordinaire.

— Attends... — Tu voudrais donc un homme ayant de l'argent?... a fait la vieille.

— De plus en plus malin.

— Ce qu'il y a de fort c'est qu'elle m'a promis ce que je désirais...

— Promettre et tenir font deux...

— Dans trois ou neuf lunes j'aurai mon affaire...

— Combien y a-t-il que la piaye t'a annoncé cela?...

— Une demi-lune tout au plus...

— Tu as encore deux lunes et demie ou huit lunes et demie d'espérance...

— Ce sera toujours ça... Si cette prédiction se réalisait, quel bonheur!... La sorcière n'aurait pas à se plaindre de moi...

— Elle se plaindra de toi, sois tranquillle... Mais, dans tous les cas, elle n'aurait fait que voir l'avenir... Elle ne serait pour rien...

— Tu te trompes, car tous les matins je bois quelque chose...

— Un philtre...

— C'est joliment mauvais, mais puisque ça peut m'enrichir...

— Nigaude!...

— Qui ne tente rien n'a rien...

— A ta guise!...

— Je ne suis pas, du reste, la seule à écouter la piaye... L'Amirale...

— Je la croyais femme de bon sens...

— Elle a supplié la sorcière de lui donner encore pour amant un officier de marine. La vieille lui a dit qu'elle séduirait, si elle voulait, tous les officiers qui sont à Kourou, à condition qu'elle boirait chaque jour, à midi, un verre d'eau de mer sur lequel le frère noir de l'ange du feu prononcerait les mystérieuses paroles...

— Quelle blague!...

— L'Amirale pense ainsi...

— Elle boit tous les matins son verre d'eau.

— Comme tu dis!

— Il faut qu'elle attende aussi neuf lunes?

— Non; pour elle, la durée de l'épreuve n'a pas été fixée.

— Cela pourra toujours durer ainsi...

— Tu n'es pas *gobeuse*...

— Ma foi, je ne m'en cache pas.

Cette conversation ne laissa pas que de faire quelque impression sur Miette qui prit l'habitude de demander à Malvina, lorsqu'elle la rencontrait :

— Eh bien! Eh bien! ce fiancé millionnaire pour lequel tu t'empoisonnes tous les matins... L'as-tu trouvé?

L'ancienne prostituée finit par ne plus répondre.

Un jour où Miette lui posa comme d'habitude cette question, Malvina releva la tête avec un sourire...

— Qui sait?



La Miette poussa un cri. (P. 1077.)

— En vérité...

— Je puis me tromper, mais...

— Tu as quelqu'un en vue?...

— Peut-être...

— Dis-moi qui est-ce?

Il y avait chez Miette une sorte de curiosité avide.

— Tu seras discrète?...

— Je te le jure ..

— Que penses-tu de M. Paulet?

— Pas possible!..

— Pourquoi?

— Ce n'est pas un forçat...

— Il n'y a donc que des forçats.

— C'est un officier d'administration...

— Je ne l'ignore pas...

— Mais comment t'imagines-tu?...

— Je suis certaine qu'il m'a remarquée... Il me regarde... Je ne serais pas étonnée de l'avoir déjà rencontré ailleurs... à Marseille, peut-être...

— En ce cas, il ne doit guère te prendre au sérieux...

— Au contraire, il connaît alors de quoi je suis capable...

— Les hommes sont si...

— Ne les *mécanise* pas... Ils valent encore mieux que les femmes.

— Cela ne prouve pas qu'ils vaillent grand'chose... Alors ton M. Paulet...

— S'occupe évidemment de moi...

— Quelle donnée as-tu?...

— Il flâne du côté de la baraque où nous sommes installées depuis l'inondation.

— Mais tu n'y es pas seule!..

— Qu'importe!

— Tu t'es trompée si souvent...

— Ses regards s'adressent bien à moi...

— Ses regards... Il ne louche pas au moins...

— Et puis il m'a parlé...

— Il t'a parlé?...

— Oh! il ne m'a pas encore dit grand'chose... On ne s'était pas ce jour-là encore rendu au magasin général... Il m'a demandé la cause du retard...

— Tout cela...

— Ce n'était qu'un prétexte et je voyais bien qu'il avait envie de me poser une autre question...

— Tu ne l'as pas encouragé...

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais il a l'air timide...

— Comme M. Mébert?...

— Ce n'est pas un merle blanc comme le docteur que ta fille m'a *chipé*... Il a plutôt peur de se compromettre .. Il ne se doute pas que je suis la discréiton même...

— Ce qui te nuit toujours c'est que l'on ne devine pas tes qualités... Tu ne les portes guère sur la figure...

— As-tu l'intention de m'être désagréable?

— Jamais de la vie!... Ce serait idiot au moment où tu vas devenir une protection, où il sera indispensable de te faire la cour...

— Quand je pense que je regrettais que cet Arabe stupide m'eût préféré Meriem...

— Elle danse si bien!...

— Allons donc!... Elle ne sait même pas lever la jambe...

— Ce n'est pas comme toi...

— Moi d'un coup de pied, je pochais l'œil des *sergos* quand ils faisaient les malins...

Miette se mit à rire... Avant de quitter Malvina, elle lui demanda de la tenir au courant de ses nouvelles amours et celle-ci le lui promit.

L'ex-sage-femme ne tarda pas à reconnaître que son amie ne se faisait pas illusion cette fois.

L'officier d'administration, bien que ne s'étant pas encore déclaré, affirmait de plus en plus sa préférence. Il avait des attentions pour Malvina et lui envoyait des rations supplémentaires. Il cherchait à lui être agréable.

Un jour enfin, il se décida à solliciter un rendez-vous qui fut accordé sans peine.

Comme on a pu le voir, les transportées non mariées, bien que n'étant pas entièrement libres comme les autres, n'étaient l'objet que d'une surveillance restreinte.

On les laissait aller, venir dans l'établissement avec assez de facilité. La seule précaution que l'on prît était de les empêcher de communiquer directement avec les transportés célibataires.

On voulait bien que des mariages eussent lieu entre ces derniers et elles, mais on craignait des unions libres susceptibles de porter atteinte à la morale.

Ce but était louable. Il ne fut pas toujours atteint.

L'administration à Kourou, comme ailleurs, vit non seulement des transportés et des transportées déjouer sa surveillance, mais encore des relations s'établir entre des célibataires et des femmes mariées.

Ce fut ce qui l'engagea à créer plus tard à Saint-Laurent du Maroni un établissement spécial pour les ménages.

« Il était impossible autrement, dit M. Pierre Zaccone, dans son *Histoire des Bagnes*, malgré la vigilance extrême de l'autorité, d'empêcher les communications et de réprimer les désordres qui se commettaient journellement.

« Quelle moralité pouvait-on attendre de ces hommes pervertis, dont les

passions étaient sans cesse excitées par la présence de ces femmes déjà prostituées pour la plupart avant leur arrivée à la Guyane?

« Quelle énergie, du reste, pouvait-on demander à ces malheureuses condamnées que les fièvres intermittentes conduisaient alternativement de leur case à l'hôpital jusqu'à la fin de leur triste existence? »

A Kourou, les premiers mariages avaient donné d'autres résultats à cause des conditions spéciales dans lesquelles ils avaient été contractés.

C'était ainsi que le Roulottier et Louisette offraient le spectacle du bonheur le plus complet; Pierre Til et Céleste vivaient très unis. Mériem, la bayadère, paraissait enivrer son seigneur et maître d'amour et de danses.

Chez Gérard et Clémentine, chez Maillone et Miette, les apparences étaient encore sauvegardées.

La seconde série de mariages, qui fut célébrée six mois après la première, partagea au contraire le sort commun.

Nous ignorons si Malvina mariée eût été fidèle. Il était dans sa destinée d'être toujours autre chose qu'une épouse.

D'habitude, il est vrai, le dieu Hymen ne va pas chercher des recrues dans les maisons du genre de celles où Malvina avait habité; mais, à toute règle, il y a des exceptions.

L'amie de Miette ne devait pas en être une, car l'officier d'administration qui s'intéressait à son sort ne songeait évidemment à rien de légitime.

Obtenir un rendez-vous de Malvina c'était obtenir d'avance tout ce que l'on désirait, et même au delà.

Miette s'en doutait bien, aussi ne fut-elle pas étonnée de l'air triomphant de l'ancienne prostituée le lendemain de l'entrevue de celle-ci avec son amoureux.

— C'est fait! dit Malvina à sa confidente.

— Cela durera-t-il?

— Je t'en réponds... Il a l'air très épris.

— Bon... Bon...

— Figure-toi qu'il m'a fait toute sorte de promesses...

— Oh! des promesses!...

— Mieux encore que cela...

— Il t'a donné...

Malvina tira une pièce d'or.

— C'est superbe!... Tu travaillais pour bien moins jadis...

— Il est vrai... Il s'est conduit comme un gentilhomme... Je lui rendrai la monnaie de sa pièce...

La transportée s'exprimait avec un accent de conviction qui fit rire aux éclats la mère de Clémentine...

Miette allait se retirer quand Malvina la retint

— C'est le philtre qui est cause de cela.

— Ah!...

— La pïaye ne m'a pas menti.

— Le hasard est si grand... Et puis...

— Elle n'a pas trompé non plus l'Amirale.

— Comment?

— Celle-ci vient de me dire qu'elle tenait aussi son officier de marine... N'est-ce pas q e c'est épatant?...

— En effet...

La Miette resta vivement impressionnée.

Deux ou trois heures après, ayant eu une scène avec Maillone, elle se rappela le conseil que lui avait donné Malvina de demander son appui à la sorcière.

Elle hésita d'abord, puis elle dit :

— Bah! qui ne risque rien n'a rien!... Si ça ne peut pas faire de bien, ça ne peut pas faire de mal!

Il y avait ensuite en Miette un fond de superstition et de crédulité... On a beau se dire sceptique, on n'est pas né pour rien dans la France méridionale...

Elle était assez émue quand elle se dirigea vers le carbet de la pïaye. On eût dit qu'elle croyait réellement que cette démarche exercerait une grande influence sur sa vie.

Elle pénétra sans peine dans le logis et put arriver auprès de la vieille femme.

Celle-ci fixa ses regards sur elle

Soudain la Miette poussa un cri.

La pïaye n'était autre que la Métisse!

CXVIII

LES AMOUREUX DE CLÉMENTINE

Nos lecteurs se rappellent sans doute la Métisse, cette marchande de poisons qui exerçait dans la rue de la Vieille-Monnaie, à Marseille.

C'était elle qui avait vendu à Miette la liqueur qui avait servi à donner la mort au bonhomme Barbe

Au moment du procès des empoisonneuses, elle avait disparu sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue.

Cette affreuse vieille était originaire de la Guyane anglaise. Elle était

rentrée dans son pays où elle avait continué son sinistre commerce jusqu'au jour où des menaces de poursuite l'avaient obligée à se cacher près de la plage de Kourou.

Elle avait probablement, dans ses voyages, amassé une quantité suffisante de *ronds jaunes* pour pouvoir vivre sans rien faire ; mais sa réputation de *pïaye* l'ayant accompagnée parmi les Indiens Galibis, elle en tirait encore quelques petits profits.

Elle exerçait maintenant en amateur après avoir exercé pendant longtemps d'une manière plus active.

La Métisse tenait aussi, sans doute, à la considération que les indigènes de la Guyane ont pour leurs sorciers qui appartiennent, en réalité, à la grande famille des charlatans.

Plus les peuples sont ignorants, plus ils se laissent exploiter par leurs médecins et leurs prêtres, moins ils exigent d'eux de garanties.

Les clients des pïayes ont une foi si robuste dans les prescriptions de ceux-ci qu'on n'a pas besoin de leur dorer la pilule. Ils s'adressent à ces empiriques pour le mauvais œil, le sort jeté par la vieille négresse, le regard oblique. Ils leurs achètent des fétiches, des amulettes, des gris-gris, des préservatifs, des boucliers, des armes.

Le sorcier, qui joue un si grand rôle dans la vie créole, a la prétention d'empêcher la mauvaise fortune, de vendre le bonheur!...

Le pïaye n'est pas exclusif; il emprunte ses mystères à tous les rites. Il fait le bien comme le mal. Il ne borne pas sa puissance au département des amours. Son empire est plus vaste, plus absolu. Il s'occupe de tout et même d'autre chose. S'il a des recettes infaillibles à l'usage des amants, il s'intéresse également à la santé publique et guérit les maux passés, présents et futurs

M. Frédéric Bouyer cite un exemple. Un de ses amis souffrait d'une insolation. La fièvre était ardente, la tête brûlait, la congestion était imminente.

On allait mettre en pratique la médication du docteur Sangredo, tirer du sang dans un pays où l'on en a rarement trop pour sa consommation, quand une vieille mulâtresse demanda à traiter le malade à sa façon.

Voici le remède avec la manière de s'en servir :

Prenez une bouteille d'un litre; remplissez-la d'eau aux trois quarts; mettez-y trois grains de maïs, ni plus ni moins; trois grains, entendez-vous?...

Ajoutez-y une alliance d'argent, alliance de mariage, bénite; si l'alliance est en or, n'allez pas plus loin, la réussite est manquée ; il faut une alliance en argent.

A midi, temps moyen ou temps vrai, au choix, le malade est assis dans une chaise, ou dans un fauteuil, à l'ombre d'un manguier ou de tout autre arbre qui donne de l'ombre.

On met sur le front de ce malade un linge mouillé, et l'on y appuie fortement le goulot de la bouteille.

Peu à peu, le linge s'échauffe, la chaleur du cerveau se communique à l'eau de la bouteille ; de petites globules montent du fond à sa surface, le liquide bouillonne ; le tour est joué.

Retournez rapidement le récipient, bouchez vite ; le soleil est en bouteille et le malade est guéri.

L'ami de M. Frédéric Bouyer se trouva très bien du traitement.

On peut user sans crainte de ce spécifique. S'il ne fait pas de bien, il ne peut faire de mal, et, du moins, il n'enrichira pas les pharmaciens.

Tant que les Indiens ne s'adressent qu'aux propriétés inoffensives du règne végétal, on peut rire de la naïveté de leurs superstitions, sans songer que, peut-être, nous en avons de tout aussi ridicules dans notre pays. Malheureusement, ils ne se bornent pas là ; leur science en toxicologie est effrayante, et met entre leurs mains de redoutables secrets.

La Voisin et la Brinvilliers trouveraient des professeurs parmi ces enfants de la nature qui n'ont pas besoin, pour leurs préparations, du laboratoire et des alambics du chimiste[1].

La Métisse joignait la connaissance des poisons de l'Europe à celle des poisons de son pays. Il n'y eut jamais créature plus dangereuse, car c'était une dilettante du crime et de la mort.

La partie du carbet où la sorcière reçut la mère de Clémentine était remplie d'animaux empaillés de toute sorte. Il y avait un énorme *boa-constrictor*, un caïman, deux ou trois tigres, une araignée-crabe monstrueuse ; joignez à cela des têtes de mort et une collection de chauves-souris-vampires clouées au mur.

La Métisse avait, paraît-il, un procédé pour éloigner les vampires, vilaines bêtes, très communes à la Guyane, qui ont une préférence pour les Européens.

Elles profitent du sommeil de ceux-ci pour leur magnétiser le pied ou la main par un frémissement rapide des ailes. Avec leurs longues incisives, elles leur coupent ensuite délicatement la peau et sucent le sang à l'aide d'une petite trompe dont la nature a soin de leur orner le bout du museau.

La chauve-souris-vampire ne se repaît pas que du sang de l'homme et des quadrupèdes. Les oiseaux sont aussi ses victimes. C'est le fléau des basses-cours.

Miette ne fit d'abord attention qu'à l'hôtesse de ce lieu étrange.

— La Métisse ! dit-elle plusieurs fois, la Métisse !...

La sorcière ne resta pas longtemps à la reconnaître.

— La Miette !

1. *Le Tour du Monde.*

— Oui, c'est moi; je ne me trompe donc pas?...

— Non... D'où sors-tu?...

— Je pourrais te poser la même question...

— La Guyane est mon pays... A Marseille, tu étais chez toi ; ici, je suis chez moi...

— Je me passerais bien d'être chez toi...

— Qui t'empêche de t'en aller?

— Comment?... tu ne comprends pas... Tu étais autrefois plus clairvoyante.

— Je ne cherche pas à comprendre...

— Ignores-tu que ma fille et moi avons été jugées, condamnées...

— Ah!... Je n'avais pas encore trouvé le poison qui foudroie sans laisser de trace...

— Tu m'avais assuré cependant l'impunité...

— Je t'avais dit d'écarter les curieux, les médecins pendant le temps que le malade se mourrait.

— On nous a dénoncées!...

Miette ajouta d'une voix sourde :

— Cette canaille de Polyte...

— Tu avoues...

— C'est égal... Je n'ai rien gagné à faire ta connaissance...

— Et moi... Tu ne m'as même pas payé le poison... C'est ton affaire qui m'a obligée de quitter une ville où je faisais très bien mes affaires...

— Mais alors, puisque c'est toi... tu n'es qu'une fausse pïaye.

La vieille releva la tête et dit sèchement :

— Pourquoi?... Parce que tu m'as connue jadis, est-ce une raison pour que je ne sois pas douée d'un pouvoir surnaturel?...

— Je me rappelle que tu prenais un affreux vaurien pour Ariel, l'ange du feu.

— C'était bien Ariel...

— Il se nommait Tisté.

— Qu'est-ce que cela prouve?...

— Qu'il est facile de te tromper...

La Métisse eut un rire ironique.

— Parce que tu ne vois pas, tu ne veux pas que les autres voient... Parce que tu n'entends pas, tu ne veux pas que les autres entendent... Moi, je voyais et j'entendais... Tisté était bien Ariel et Ariel l'ange du feu!...

— Enfin, puisque cela t'est agréable... il n'y a pas grand inconvénient...

— Alors, tu es ici parmi les femmes condamnées...

— J'ai été parmi les condamnées...



Il s'approcha en rampant. (P. 1086.

— Et maintenant?

— Je suis mariée...

La Métisse ouvrit des yeux étonnés, puis elle ricana.

— Tu abuses de ma crédulité!...

— Je te dis la vérité...

— Attends...

La sorcière alla chercher des tarots qu'elle mêla et fit couper par Miette.

Elle tira une carte.

— C'est vrai qu'elle est mariée et avec un homme jeune encore... La vieille lune ne se rapproche pas cependant trop près du soleil...

— Vieille lune toi-même!...

— Depuis quand les jeunes gens sont-ils faits pour les vieilles femmes?

— Mais tu t'imagines donc que j'ai ton âge!...

La Métisse regarda Miette...

— Non, non... je ne le crois pas... tu ne l'auras jamais..

— Pour te venger, dis que je vais tourner le dos tout de suite, puisque tu y es.

— Je n'ai pas interrogé l'avenir à ton sujet, mais si tu veux...

Miette eut un frisson...

— Laissons cela tranquille!...

— Et ta fille?... Est-elle ici?...

— Oui...

— Je la reverrai volontiers... Elle me plaisait, cette enfant... Est-elle mariée aussi?...

— Parbleu!

— Toi l'étant, il n'eût pas été étonnant qu'elle ne le fût pas!...

— Pourquoi?

— Parce que le monde eût été tout à fait renversé...

— C'est entendu!... Mais je ne suis pas venue dans ton carbet uniquement pour entendre tes railleries.

— Qui t'avait parlé de moi?

— Malvina!

— Qui est-ce?

— Une prisonnière non mariée...

— Elles sont venues plusieurs... Il y en a une qui est née pour le plaisir de l'homme.

— Ce doit être celle-là... A moins que Malvina ne soit née pour le contraire.

— Grâce à moi, cette femme a un amant.

— C'est ça...

— Et alors... Veux-tu que je t'en procure un aussi... C'est impossible... Je serais obligée de composer un philtre trop puissant... Le vase qui le renfermerait éclaterait...

— Te moques-tu de moi?

— Ai-je l'air d'un oiseau moqueur?

— Oh! non, tu n'as pas l'air d'un oiseau! Sois-en persuadée!...

— Tu ne sais donc pas que, depuis de longues années, je cherche précisément à composer l'élixir de beauté, d'amour et de vie... Quand j'aurai résolu ce problème, alors je pourrai en boire moi-même et redevenir ce que j'étais...

— Qu'étais-tu ?

— Ma taille maintenant courbée était alors droite comme celle d'un jeune palmier... Mes yeux noirs avaient l'éclat de ces pierres dans lesquelles séjourne un rayon de soleil... Mes cheveux crépus, mais fins et brillants comme la soie, m'eussent servi de manteau... Quand je riais, je montrais des perles blanches et ma bouche avait soif de baisers...

— Quel changement!

— Le temps est un ennemi impitoyable, il flétrit puis il abat tout ce qu'il touche...

— Et tu veux redevenir ce que tu étais, vieille folle!...

— Je le veux...

— Et moi qui n'étais pas absolument persuadée que tu fusses privée de ton bon sens...

— Qui vivra verra!...

— Entre nous, c'est le hasard qui a permis à Malvina et à l'Amirale...

— Le hasard...

— Oui, tu leur as donné à boire n'importe quoi... Elles se sont imaginées que c'était cela qui leur avait fait trouver ce qu'elles désiraient... Exploite-les à ton aise, moi tu ne m'exploiteras pas...

— Je n'y tiens pas...

— Parce que tu es persuadée que je serais dure à la détente!...

— Tu ne dois pas ensuite avoir beaucoup de *ronds*...

— J'avais certainement de quoi te payer.

— Montre...

Miette sortit quelques pièces d'argent.

La pïaye sentit sa cupidité s'éveiller.

— Explique-moi toujours ce que tu voulais me demander...

— Mon Dieu, c'est bien clair?... Je crois que mon homme songe à me tromper...

— Tu as une rivale!...

— J'en ai peur...

— Est-elle jeune?

— Oui...

— Belle?...

— On dit qu'elle est aussi belle que je l'ai été, mais cela n'est pas...

— Comment s'appelle-t-elle?

Miette hésita.

— La confiance est nécessaire...

— C'est Clémentine.

— Ta fille!

— Tu es surprise?

— Non, rien ne m'étonne...

La Métisse reprit les tarots.

— Coupe.

Miette obéit.

— Tu as précisément coupé la papesse... Si tu veux, ce sera ta fille... Remets-la dans le jeu... Imprudente!... Tu l'as précisément placée près de l'empereur qui est toujours un homme marié... C'est curieux!... La papesse est entre le pape et l'empereur, puis arrive l'impératrice qui est toi, puis l'ermite est...

La Métisse s'interrompit.

— Ah! par exemple!

Miette écoutait, haletante.

— Eh bien?...

— Ta fille, à l'heure qu'il est, a trois amoureux. L'un est son mari, l'autre est ton mari à toi... Le troisième est...

— Qui est-ce?

— Cet amour ne date que d'un instant et l'ermite est un nègre...

— Un nègre!...

— Un nègre que je connais... Par exemple!... Lui... lui ici!... Est-ce possible?... Il n'y a pas à en douter!...

La Métisse montrait une agitation singulière.

La sorcière semblait voir une scène qui réellement se passait au moment où Miette l'interrogeait.

La chaleur était, ce jour-là, accablante. Gérard et Maillone n'en étaient pas moins à l'abatis.

Clémentine essaya d'abord de lutter contre la fatigue causée par cette atmosphère de feu, mais elle ne put y réussir. Elle sentit la nécessité de se reposer un instant.

Précisément, Gérard avait tendu son hamac à l'ombre d'un manguier, à peu de distance de la case. Elle alla s'y coucher et le sommeil ne tarda pas à s'emparer d'elle.

A peine se fut-elle endormie qu'un être bizarre sortit de derrière une touffe. Sa tête noire se montra d'abord avec son épaisse chevelure. Le regard etincelait, le visage avait une expression sensuelle.

Etait-ce un gorille, etait-ce un homme?

Nous savons déjà que Djimbo le Rongou tenait beaucoup du *Djina*.

Djimbo, car c'était lui, portait un costume qu'il avait sans doute volé à quelque colon, mais qui etait déjà en lambeaux.

Il s'approcha en rampant de l'endroit où dormait Clémentine, puis il se dressa tout d'un coup.

Clémentine ne se doutait pas de la présence de ce monstre pendant qu'elle goûtait quelques instants de repos.

Elle était ravissante dans son hamac. Ce n'était plus la malheureuse créature qui *mangeait sa peine* dans la maison centrale. Un sourire errait sur ses lèvres... A qui rêvait-elle?...

Etait-ce à Félix, à Edouard Mébert, à Maillone?...

Le Rongou la trouvait belle... Depuis que ce misérable avait tué une femme qui l'avait dédaigné, d'autres forfaits s'étaient encore ajoutés à la liste de ses crimes.

Son nom seul excitait la terreur dans l'île de Cayenne.

Il avait recours au vol et à l'assassinat pour se procurer de quoi vivre. Comme un fauve, il se jetait sur ceux qui possédaient les objets qu'il convoitait. Rien ne le faisait reculer, ni la force, ni le nombre.

On disait qu'il unissait à la férocité de l'animal l'astuce de l'homme et déployait, au besoin, une adresse étrange, une audace persistante, une cruauté inexorable. Il s'était construit dans les bois des carbets qu'il habitait successivement, les établissant de préférence dans les endroits de difficile accès, mais à proximité des chemins fréquentés et sous le vent de ces mêmes chemins, afin de mieux épier les passants, afin de les voir, de les entendre sans être ni vu ni entendu lui-même.

Servi par le décor où il jouait ses tragédies sanglantes, ce brigand était devenu une sorte de bête du Gevandan, un être légendaire qui détruisait pour le plaisir de détruire. On racontait qu'il aimait à boire le sang.

Plusieurs battues avaient déjà eu lieu pour essayer de se débarrasser de lui. Quand, après une recrudescence de dépradations et de méfaits, la police coloniale redoublait d'activité dans ses recherches, on cessait d'entendre parler de lui pendant quelque temps.

Où allait-il?... Que faisait-il?... C'est pendant une de ces absences que nous le voyons à Kourou.

CXIX

GRANDEUR D'UNE COURTISANE

Le Rongou regardait donc Clémentine. L'admiration qu'il éprouvait devait faire vite naître chez lui un désir passionné.

Dans cette nature sauvage, violente, tout était prompt, rapide. Dès que cette femme lui plut, il se dit qu'il la posséderait, qu'il l'enlèverait.

Et quand ferait-il cela?...

A l'instant même, bien qu'il fût errant, bien qu'il n'eût d'autre asile que la forêt avec ses dangers du jour et de la nuit.

Il se préparait à emporter Clémentine dans ses bras quand celle-ci eut un mouvement et ouvrit les yeux.

Elle poussa un cri de terreur en voyant cette face noire penchée sur elle et se dressa à moitié.

Quel était ce démon horrible?...

Le Rongou recula.

Clémentine murmura, à moitié rassurée :

— Un nègre!...

Djimbo dit simplement :

— Oui un nègre qui regardait une blanche.

— Ah!

Il reconnaissait que jamais il n'avait rien vu de plus joli.

La fille de la Miette eut un sourire de dédain.

— Moricaud!...

Le Rongou ne sourcilla pas. Il croisa les bras sur sa poitrine :

— Que penses-tu de moi?

— De toi?

— Oui...

— Que veux-tu que j'en pense?

— Est-ce que je te plais?

— La question est bizarre... Pourquoi me l'adresses-tu?

— Parce que je tiens à savoir si tu m'aimeras un jour.

— T'aimer!...

Clémentine quitta tout à fait son hamac. La crainte s'empara d'elle. Elle fit un pas pour s'éloigner.

Djimbo la saisit par le bras et la retint.

— Écoute... Le hasard m'a conduit ici tandis que j'aurais pu aller ailleurs... Ce n'est pas pour rien...

— Que m'importe!...

— Je veux que tu sois à moi!...

Clémentine était sérieusement effrayée. Elle essaya de se degager.

— Laisse-moi!...

— Non, écoute-moi...

— Je ne veux pas...

— Tu ne me connais pas, tu ne sais pas mon nom... Sans cela, tu ne serais pas surprise, tu saurais que je suis disposé à tout... Il n'y a pas longtemps que ton visage m'est apparu pour la première fois et je me suis déjà juré que tu m'appartiendrais de gré ou de force...

— De force!...

— Ne m'oblige pas à employer la force.... C'est toujours dangereux avec Djimbo!

— Djimbo!...

— Tu sais maintenant qui je suis...

— Djimbo!... répéta Clémentine avec épouvante.

La réputation du sinistre nègre de l'île de Cayenne était en effet arrivée jusqu'à elle. A Kourou on avait raconté ses déprédations et ses crimes.

Le Roulottier et Gérard avaient même rappelé, en présence de la jeune femme, les détails de la lutte de Rongou avec Tranquille à laquelle ils avaient assisté au camp de la transportation de l'île Royale.

— Rassure-toi, dit le nègre à la fille de la Miette, je serai aussi bon pour toi que je suis méchant pour les autres... Et d'abord si tu as besoin d'argen je t'en donnerai... J'en ai... Tiens, regarde!...

Clémentine essaya de le braver.

— A qui as-tu volé cela?...

— Je ne me rappelle plus... Je crois qu'ils étaient plusieurs, mais je n'ai pas peur, moi, de plusieurs personnes.

Il dit cela d'un air de triomphe.

— On m'a raconté cependant que tu étais lâche!...

— Lâche!... Moi!...

— Non content d'attaquer les hommes, tu ne fais grâce ni aux femmes, ni aux enfants...

— Est-ce ma faute s'ils sont faibles?...

— Quand on a du cœur on les épargne!...

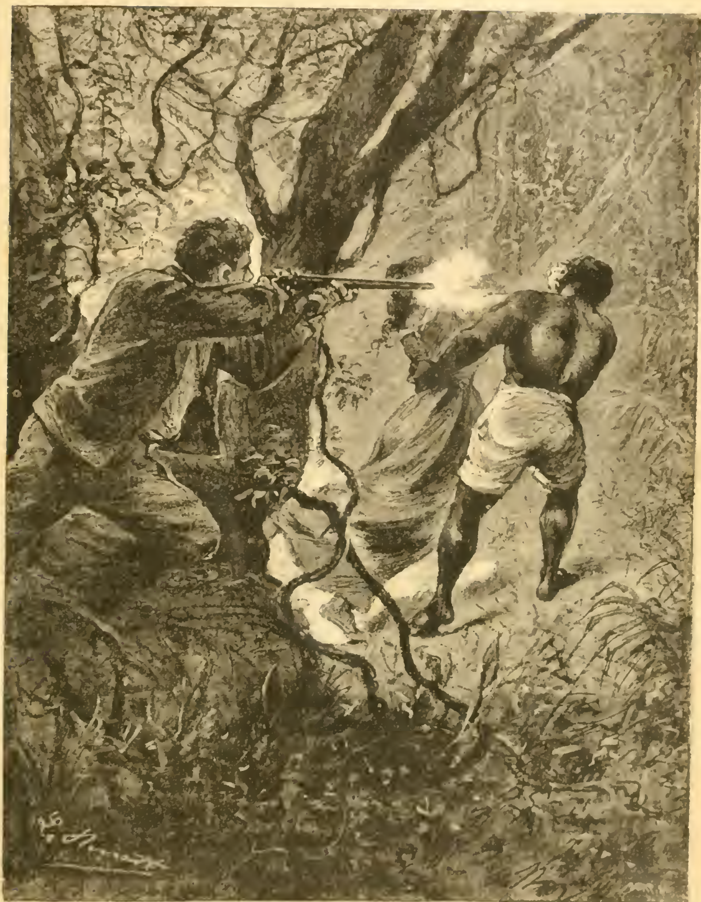
— Si tu le veux, désormais je les épargnerai!...

— Je n'ai rien à te demander à toi...

— Commande cependant et je t'obéirai...

— Eh bien va-t'en!

Le Rongou ricana.



Il voulut l'entraîner. (P. 1090.)

— La blanche sait railler... Oui je m'en irai si tu me suis...

— Jamais!...

— Je reste alors...

— Tu ignores que le moment approche où les transportés quittent leur ouvrage. Mon mari ne tardera pas à être ici...

— Ton mari! Tu en as donc un!...

— Oui...

— Un autre te possède... Oh! s'il était là, quel plaisir j'aurais à le tuer!...

— Il ne se laisserait pas faire... Il a des armes...

— Et moi t'imagines-tu que je n'en ai pas?...

Il tira un long couteau-poignard de sa poche et l'ouvrit.

Clémentine eut un frémissement.

— Allons, hâte-toi, puisque tu prétends toi-même que l'on va venir... Accompagne-moi dans la forêt...

La pauvre femme ne savait comment se soustraire au danger qui la menaçait.

Elle regarda en face le Rongou.

— Misérable!...

Celui-ci ne sourcilla pas.

— Je te méprise, Djimbo!...

— Je te loue et tu me réponds par des insultes!... Le temps presse...

Il voulut l'entraîner.

Elle opposa une vive résistance.

— Au secours! cria-t-elle.

Soudain une détonation se fit entendre et le Rongou eut un blasphème. Il était blessé à l'épaule.

Maillone apparut tandis que Clémentine montrait une joie des plus vives.

— Sauvée!

Djimbo prit immédiatement la fuite.

Le transporté, qui venait d'intervenir aussi heureusement, songea à le poursuivre. Il tira un nouveau coup de fusil sur lui, mais il ne l'atteignit probablement pas.

Le nègre, qui prétendait cependant pouvoir résister à plusieurs personnes, s'était jeté immédiatement dans la forêt. Il avait peur d'un assaillant qui s'annonçait comme Maillone.

Ce dernier ne tarda pas à revenir sur ses pas.

Clémentine l'attendait, pénétrée de la plus vive reconnaissance.

— Oh! Merci!...

Elle lui tendit la main avec effusion.

Par un mouvement dont il ne se rendit pas compte, il la porta à ses lèvres

— Il m'a échappé! dit-il. Je le retrouverai... Est-ce un nègre des cases qui sont près de Kourou?... Savez-vous qui c'est?...

— Il vient des environs de Cayenne... C'est le Rongou.

— Ah!

Maillone connaissait aussi la réputation du terrible bandit.

— En vous débarrassant, j'aurais pu débarrasser tout le monde!... C'est dommage!... Où est Gérard?... Est-il encore à l'abatis?... Moi j'ai accompagné à la chasse le commandant et c'est ce qui fait qu'il m'a donné son fusil à nettoyer... On nous refuse, à nous transportés, des armes autres que de mauvais pistolets... et encore lorsqu'on en reconnaît l'absolue nécessité pour notre défense... Voilà qui prouve que nous en avons besoin... C'était donc le Rongou!...

Clémentine gardait le silence.

— Vous semblez encore toute saisie... Vous tremblez... Asseyez-vous... Tenez... Là!...

Il la conduisit vers un tronc d'arbre qui formait une sorte de banc.

Elle s'assit et lui auprès d'elle.

Maillone, sans se rendre bien compte, éprouvait quelque chose qu'il ne ressentait pas d'habitude, une émotion qu'il n'essayait pas de définir.

La fille de la Miette, elle aussi, était émue.

— Grâce à vous, dit-elle après un court silence, j'ai échappé à un sort horrible.

— Le Rongou est, en effet, capable de tout... Mais qui, à ma place, n'eût pas fait ce que j'ai fait ?

— Tout le monde n'est pas aussi courageux que vous!...

— Mon mérite n'est pas grand...

— Vous êtes trop modeste...

— Et vous, vous exagérez... Ah ! si vous aviez été ma belle-mère j'eusse montré de l'héroïsme en venant à votre secours, mais vous êtes... ma belle-fille.

Il réfléchit un instant.

— C'est vrai tout de même que vous êtes ma belle-fille... Ce n'est pas sans me paraître drôle... car enfin... je suis loin d'être bien vieux...

— Vous êtes mon beau-père, mais vous ne pourriez pas être mon père..

— Cela ne me déplairait cependant pas d'avoir donné le jour à une splendide créature comme...

— Je ne suis qu'une pauvre femme brisée et coupable...

— Des coupables ici... il n'en manque pas !... Aussi, ne parlons jamais du passé... Chacun à sa petite affaire qui le fait loucher... Moi j'en ai plusieurs... Nous disions que je ne serais pas fâché d'être votre papa...

Elle le regarda d'une manière qui ne laissa pas que de jeter en lui quelque trouble.

— Eh bien, moi je n'eusse pas voulu être votre fille !...

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, c'est une idée !...

Il tenta de plaisanter encore.

— Vous êtes une rude femelle... bien curieuse... difficile à deviner... Je commence à croire que Gérard n'est pas à plaindre...

— Lui!... dit-elle, d'un ton farouche... N'enviez pas son sort... Ne l'enviez pas... car je le hais!...

— Que vous a-t-il fait?

— Rien, c'est instinctif...

— Epatant, épatant!... murmura Maillone pensif.

Ils restèrent un moment sans parler.

L'ancien marin eut envie un instant de recommencer à plaider la cause de son ami, mais il comprit que le moment n'était pas favorable. D'ailleurs il ne se sentait pas lui-même trop disposé.

Il finit par se lever.

— Ma chère belle-fille... je vais trouver votre maman à la case... Si elle nous surprenait seuls ici elle serait capable de se livrer à des suppositions.

— Lesquelles?...

— Vous savez bien qu'elle est jalouse.

— Jalouse!...

— Oui, comme je suis plus jeune qu'elle, elle s'imagine que toutes les femmes... Et vous-même...

— En vérité!... C'est donc pour cela que depuis quelque temps... elle me boude... Je me rappelle diverses allusions... Le jour où, en riant, vous m'avez embrassée.

— Cela m'a valu une scène à moi...

— Je regrette...

— Oh! je ne me suis pas fait de mauvais sang... Savez-vous ce que je lui ai répondu?...

— Quoi donc?

— « Tu te plains, lui ai-je dit que j'embrasse ta fille quand tu y es... Désormais je l'embrasserai quand tu n'y seras pas! » Si vous aviez vu comme elle était furieuse!

Clémentine ne semblait nullement offensée de ces propos.

— Oh! dit en souriant la femme Barbe après le service que vous venez de me rendre je ne pourrais guère vous refuser... si vous m'y obligiez...

— Alors, répliqua l'ancien marin, je me venge des soupçons injustes dont je suis l'objets!

Il donna en même temps à Clémentine deux baisers retentissants sur la joue au moment où Gérard se montrait.

Maillone ne se déconcerta pas. Il alla vers lui.

— C'est ma femme qui est cause de cela.

— Ah!

Il raconta sommairement la conversation qui venait d'avoir lieu, mais Gérard ne sembla prêter aux explications de son ami qu'une foi médiocre.

Clémentine prit alors la parole pour faire le récit de ce qui s'était passé auparavant. Cette fois le transporté donna quelques signes d'émotion.

— Il t'a arrachée à Djimbo... C'est un monstre que ce Rongou... Il t'eût tuée...

— Remerciez donc...

— C'est juste!...

Gérard s'approcha de Maillone, mais déjà il avait repris un air contraint.

— Je te félicite, mon cher...

— Je suis heureux...

— Tu n'es pas un homme, tu es un terre-neuve.

Clémentine devint attentive.

— Un terre-neuve, que dis-je!... Un sauveteur en tous genres... D'abord l'eau, puis le nègre... Si ma femme n'est pas reconnaissante.

La fille de la Miette fut très frappée de ce langage.

— Que dites-vous?

Gérard se mordit les lèvres... Il comprit qu'il avait trop parlé. Maillone voulut le tirer d'embarras.

— Il me fait souvenir que lui aussi est capable de vous sauver quand l'occasion se présente... Mais je le sais, je le sais!... L'inondation de Kourou...

Gérard estima qu'il ne pouvait plus garder le mérite de l'acte de dévouement qu'on lui avait attribué et qu'il était trop lancé pour reculer.

— Inutile de m'attribuer plus longtemps une chose qui ne m'appartient pas... Je ne sais pas nager, moi, je n'ai donc pu me jeter à l'eau...

Clémentine eut une exclamation.

— Est-ce possible?...

— C'est la vérité!...

— Mais alors... vous m'avez menti... Et moi qui croyais payer une dette de reconnaissance!...

— Vous ne me deviez rien...

— J'ai été trompée...

L'œil de Clémentine jetait des éclairs.

— J'aurais dû m'en douter, poursuivit-elle, puisque ma mère m'engageait à contracter cette union...

— Votre mère n'agissait que dans votre intérêt...

— Mon intérêt... ou le sien... Il doit y avoir là-dessous quelque infâme marché!...

— Enfin c'est fait maintenant... vous m'appartenez!...

— Puissiez-vous ne pas trop vous en repentir!

— Que signifie?...

— Rien... rien...

— Je saurai veiller sur votre fidélité... Je me méfierai..

Gérard ajouta avec amertume :

— Même des amis!...

Maillone se sentant désigné, dit simplement :

— Tu auras tort!...

Clémentine eut un rire nerveux.

— Deux fois mariée, deux fois dupe... Et moi qui chaque fois ne voulais pas!... Si j'avais tenu bon la première je ne serais pas ici, si j'avais tenu bon la seconde...

Elle s'interrompit.

— Eh bien quoi, parlez! dit Gérard.

— Je m'entends...

— Est-ce que vous songeriez à ma mort comme vous avez songé à celle de Barbe?...

— Dans toutes les occasions vous me reprochez mon crime... Je vous le répète : si je suis une empoisonneuse, vous êtes un empoisonneur.

— Je me méfierai de vous...

— Et moi de vous...

— Lorsque les plats auront mauvais goût...

— Vous n'aurez qu'à les jeter!

Miette arriva à la fin de cette scène.

Elle avait entendu de la case de Gérard des éclats de voix qui lui avaient appris que l'accord le plus parfait ne régnait pas entre son gendre et sa fille.

Elle s'était dirigée vers le manguier sous lequel Clémentine dormait un instant auparavant.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?... demanda-t-elle.

Personne ne répondit.

— On se chamaille ici... Pourquoi?

Clémentine haussa les épaules...

— Ce sont nos affaires, maman, dont nous nous occupons...

— Etrange manière...

— Cela ne te regarde pas...

Miette jeta un coup d'œil du côté de Maillone.

— Qui sait?...

Elle s'adressa à son mari.

— Tu me diras, toi!...

L'ancien marin affecta un ton moqueur

— Oui... oui, tu sauras tout!... Mais en attendant rassure-toi, ce n'était pas grand'chose...

Chacun rentra chez soi.

Maillone, très franchement, fit connaître à Miette ce qui avait eu lieu. Celle-ci l'écouta en silence.

— Gérard est donc jaloux?

— Oui, comme toi...

Il s'attendait à une explosion, mais la transportée garda son calme.

— Nous verrons, murmura-t-elle, si le philtre de la pïaye produira son effet!...

— Quoi donc?

— Rien...

Il se passa avant la chute du jour un incident qui ne fut pas de nature à diminuer la confiance que la Métisse commençait à inspirer à Miette.

Cette dernière reçut la visite de l'Amirale.

L'Amirale, ou plutôt la femme que l'on ne connaissait guère que sous ce surnom à cause de ses anciennes relations avec un des chefs de la flotte, paraissait transfigurée.

Elle avait d'abord quitté son costume de détenue pour en revêtir un d'une simplicité élégante. Sur son visage se voyait la satisfaction la plus grande.

L'ancienne courtisane de Toulon, car, on se le rappelle, c'était dans cette ville que l'Amirale avait brillé, n'était plus depuis longtemps de la première jeunesse.

Quand nous avons assisté à une de ses soirées, les méchants langues prétendaient qu'elle avait trente-cinq ans, bien qu'elle ne s'en donnât que vingt-huit. Il y avait déjà une dizaines d'années de cela.

Il eût été très naturel que des changements se fussent opérés en elle.

Eh bien! l'Amirale n'avait pas beaucoup vieilli. Elle était toujours la blonde plantureuse qui avait fait le bonheur de tant d'officiers de marine. Ses épaules devaient toujours être aussi belles et sa peau aussi blanche malgré tout ce qu'elle avait enduré de privations et de souffrances pendant sa captivité dans une maison centrale et surtout depuis son départ pour Cayenne.

Elle avait gardé sa chevelure blonde qui l'avait fait appeler Cérès par un de ses amoureux, celui qui s'était montré si ingrat envers elle à bord de la *Fortune*.

Il était étonnant qu'elle n'eût pas été une des premières à trouver un époux mais peut-être ne s'y était-elle pas prêtée?... Son air froid avait eu le même effet que l'air trop engageant de Malvina.

Probablement aussi, elle préférait à une alliance légitime avec un forçat, une alliance illégitime qui lui rappellerait son existence d'autrefois.

Elle avait attendu, elle s'était réservée, ainsi qu'elle l'avait dit à Malvina et le moment opportun était arrivé!...

Elle se trouvait de nouveau dans une ère de grandeurs...

Miette devait l'apprendre avec satisfaction et jalousie à la fois, avec satisfaction car elle allait y voir l'accomplissement de la pïaye, avec jalousie car elle était trop femme pour ne pas regretter qu'il arrivât quelque chose d'heureux à une amie!

CXX

RIVALITÉS

L'Amirale répondait aussi au doux prénom de Caroline et au nom infiniment moins harmonieux de Poilot.

C'était la fille Caroline Poilot, que la cour d'assises du Var avait envoyée six ans dans la maison centrale de Montpellier, où elle avait d'abord un peu joué un rôle semblable à celui de la Penaud qui parlait tant de la protection de ses amis et qui avait été si heureuse qu'une amie se souvînt d'elle.

Mais l'Amirale, il faut lui rendre cette justice, n'avait pas d'amitiés féminimes du genre de celles de la Penaud. Elle n'avait pas été sauvée par une soubrette.

C'était à elle-même et aussi, croyait-elle, à l'appui de la pïaye qu'elle devait d'avoir réussi son œuvre de séduction.

Or, de qui Caroline Poilot avait-elle gagné la protection?...

Du commandant de Kourou lui-même.

A chaque occasion, elle avait fait les yeux doux au vieux marin. Celui-ci, qui avait connu aussi l'Amirale dans sa splendeur et pour qui elle avait conservé un peu de prestige du passé, avait fini par tomber dans ses filets.

Le hasard, ce dieu des amoureux, avait ménagé des entrevues. A l'heure qu'il est, Caroline régnait dans le cœur de l'homme qui dirigeait l'établissemen avec un pouvoir presque illimité.

Miette félicita vivement l'heureuse courtisane.

— Te voilà notre commandante...

— Un peu...

— Abuseras-tu de ton pouvoir?

— Je ne pense pas.

— Tu n'es pas une parvenue, toi...

— J'ai en effet l'habitude de plaire, de briller... Tu ne m'as pas connue à l'époque où je recevais chez moi, à Toulon?



Le Rongou alla vers la sorcière. (P. 1103.)

— Je le regrette...

— Et quand j'avais voiture, chevaux... Etais-je admirée, fêtée !...

— C'était bien un amiral qui était ton amant ?

— Un vice-amiral !...

— Et comment l'as-tu connu ?...

— C'est toute une histoire... Figure-toi que j'étais alors chanteuse...

— Chanteuse, toi !...

— Mais oui, j'ai une belle voix... Tu penses que ce n'est pas à la maison centrale que je pouvais la montrer...

— Tu as raison...

— Je débutai à Toulon dans *la Favorite*... Il y avait dans la salle mon futur amoureux... Je le ravis dans l'air : *O mon Fernand!*

— Ah !

— Malheureusement j'avais une cabale contre moi... Une femme qui était ennuyée de me voir la remplacer la dirigeait... Toute la soirée on me chuta et même on me siffla... L'amiral vint dans les coulisses ; il était indigné de tant d'injustice.

— Il y avait de quoi !...

— Soyez tranquille, me dit-il, la prochaine fois cela ne se passera pas ainsi... Il tint sa promesse... Le soir où je reparus sur la scène les trois premiers rangs du parterre étaient garnis de matelots qui, à mon entrée, se mirent à m'applaudir. Les amis de ma devancière essayèrent de protester. Sur un signal de mon amoureux, les matelots s'élancèrent sur les tapageurs en les frappant avec leurs chapeaux de cuir. Je t'assure que le parterre fut vite évacué... Il n'y resta plus que nos marins... J'eus dans cette soirée-là un succès fou...

— Je le crois sans peine...

— L'affaire fit grand bruit et le directeur fut obligé de résilier avec moi à cause du mécontentement de ses habitués... Mais l'amiral ne me laissa pas partir... C'était un galant homme et, ce qui vaut peut-être mieux encore, un homme galant.

— Tu n'avais pas été la favorite du public... Tu devins sa favorite à lui...

— On me l'a déjà dit !

— Enfin je te fais mon compliment d'avoir maintenant... Tu nous accorderas ta protection ?...

— En as-tu besoin ?

— Toujours, ma foi.!

— Tu peux y compter alors...

— Malvina ne m'avait pas dit que c'était le commandant que tu avais enjôlé...

— Malvina...

— Elle ne m'avait parlé que d'un officier de marine.

— C'est que je ne lui ai fait que des demi-confidences... Avec elle ce n'est pas comme avec toi, je ne puis pas compter sur sa discrétion...

— Tu as raison de n'avoir pas à redouter des bavardages de ma part...

Nous savons que Miette se vantait en disant qu'elle n'aimait pas à parler. Tout le monde dans l'établissement ne tarda pas à savoir la chance qu'avait

l'Amirale. Il n'était pas impossible d'ailleurs que celle-ci se fût adressée à Miette dans l'espoir précisément que son changement de situation serait connu de tous. Si elle avait parlé dans ce but, elle fut bien servie.

La nouvelle souveraine de Kourou eut bientôt des gens pour lui faire la cour.

Il n'y eut pas que des transportés qui essayèrent de lui plaire, mais des employés appartenant au personnel libre, des bas officiers, des marins.

L'Amirale cessa de loger avec les autres détenues non mariées. On l'installa dans une case avec des serviteurs nègres.

Elle prit aussi avec elle la paysanne condamnée pour incendie qui avait fait le trajet de Marseille à Montpellier dans la même voiture cellulaire que Clémentine et Miette. Cette détenue était destinée à lui servir de femme de chambre et de cuisinière.

Caroline Poilot obtenait du commandant tout ce qu'elle voulait. On fit venir de Cayenne des meubles confortables pour la demeure de la maîtresse du chef.

On eut trouvé probablement à redire à la conduite de celui-ci s'il avait été ailleurs qu'à Kourou, mais cette plage est bien lointaine. Dans nos colonies, les mœurs sont forcément plus faciles que dans la métropole.

L'auteur de cet ouvrage, faisant lui-même appel à ses souvenirs de soldat, se souvient d'avoir vu, dans un fort de l'Afrique française, un commandant supérieur tranquillement installé avec sa concubine dans sa demeure officielle et la plupart de ses subordonnés suivre son exemple.

Un jeune officier ne s'était pas gêné pour retirer de la maison publique de l'endroit une fille, que toute la garnison connaissait fort bien, et pour la garder dans le logement qui lui était fourni par l'État.

Ces ménages illégitimes s'entendaient entre eux et il existait une sorte de hiérarchie créée par la situation et le grade de l'amant devenu un véritable époux.

Caroline Poilot eut donc les égards des subordonnés parmi lesquels se trouvaient ceux qui avaient été ses propres gardiens.

Il n'y eut guère qu'une personne qui refusa de baisser pavillon devant elle; ce fut Malvina. Il est vrai que celle-ci avait une position du même genre.

L'officier d'administration qui l'avait prise pour maîtresse, bien que subordonné au commandant, avait un grade presque équivalent.

La question du ravitaillement était si importante dans un lieu dénué de toutes ressources qu'il avait bien fallu la confier à un fonctionnaire susceptible de prendre certaines responsabilités.

L'Amirale et Malvina devinrent donc rivales.

Malvina avait demandé à son amant une installation du genre de celle de la commandante, mais l'officier avait formellement refusé.

L'ancienne prostituée avait donc été, à son grand regret, obligée de rester dans la demeure commune des transportées. Elle y était certainement traitée par les sœurs elles-mêmes avec plus d'égards que les autres, mais son amour-propre n'en souffrait pas moins.

Miette avait pris carrément parti pour Caroline Poilot qu'elle jugeait plus puissante et dont la situation lui semblait plus assurée.

Elle commençait à craindre que la Métisse, qui avait si bien réussi à satisfaire l'Amirale et Malvina, n'eût pas aussi bien réussi avec elle.

La sorcière ne lui avait pas remis de philtre, mais simplement une amulette qu'elle l'avait engagée à faire porter par Maillone.

Cette amulette consistait en un petit morceau de peau mal tannée sur lequel il y avait des signes bizarres.

— Dans ton cas spécial, lui avait dit la Métisse, ça vaudra mieux que tous les élixirs du monde.

— Tu crois?

— J'en suis sûre...

— Mais comment m'arrangerai-je pour que mon mari ait cela sur lui ?... Encore s'il était dévot, je lui persuaderais que c'est un scapulaire !...

— Cela te regarde !...

Miette avait profité du sommeil de Maillone pour lui coudre le morceau de peau dans sa veste...

L'ancien marin ne savait certes pas de quel charme puissant on se servait pour agir sur son cœur.

Il s'en doutait tellement peu que Miette dégringolait tous les jours dans son esprit et qu'il remarquait de plus en plus la beauté de Clémentine.

Il se rappelait comment il s'était uni à l'ancienne sage-femme.

— Quelle idée bizarre a été la mienne, disait-il, quand j'ai pris ce vieux pot, alors qu'il m'eût été si facile d'avoir sa fille... N'était-ce pas son sauveur qu'elle voulait épouser et son sauveur n'était-il pas moi ?... En vérité j'ai montré une abnégation rare. Certainement Gérard, à ma place, n'eût pas agi de la même manière.

Clémentine devenait, pendant ce temps-là, très aimable avec lui. Ils se voyaient peu l'un chez l'autre, mais, chaque fois qu'ils se rencontraient, la jeune femme avait pour lui un sourire.

— Bonjour, monsieur Maillone, lui disait-elle.

— Bonjour, madame Gérard !...

Elle l'arrêta un matin où il allait à l'abatis.

— Pourquoi ne me dites-vous pas : Bonjour, Clémentine !... Autrefois vous étiez plus familier.

— Autrefois, autrefois...

— Eh bien?...

— On n'était pas ridicule comme on l'est aujourd'hui.

— Qui?... on?...

— Votre mari...

— C'est pour lui...

— Je ne tiens pas à lui faire de la peine après tout... C'est un bon garçon...

— Vous trouvez?

— Et puis il y a votre mère...

— Maman...

— Mais oui...

— En quoi se fâcherait-elle si vous m'appeliez de mon petit nom... Est-ce qu'il ne vous plaît pas?

— Au contraire.

— Je sais qu'il n'est pas joli... Ne vous gênez pas... Ce n'est pas moi qui l'ai choisi!...

— Il est si bien porté!

— Ah! voilà un compliment!

Elle était presque provocante. Il ne put guère résister.

— Ce n'est qu'une faible partie de ce que je pense!...

— En vérité!

— Comment n'admirerais-je pas votre visage si doux, votre regard, votre bouche charmante?

— Oh! oh! vous allez vite maintenant!...

— C'est bien embêtant que je sois obligé de m'arrêter...

Il fit comme un effort sur lui-même, eut un mouvement de tête, puis s'éloigna assez brusquement.

Ainsi qu'on le voit, l'amulette ne produisait aucun effet ou agissait dans un sens qui n'eût pas été du goût de Miette.

Celle-ci se rendit chez la Métisse.

— Eh bien, eh bien, tu sais que cela ne va pas du tout...

— De quoi parles-tu?

— De mon mari... de...

— Que veux-tu que j'y fasse?...

— Comment?

— Ne t'ai-je pas dit qu'il ne fallait pas me demander ce qui est trop impossible!

— A quoi servent les pïayes alors si on ne s'en sert que pour les choses ordinaires?

— A rien, c'est entendu!... Pourquoi donc viens-tu me trouver?...

— Allons, calme-toi?... Je suis bien ennuyée...

— Ton mari porte-t-il le talisman?

— Depuis ce moment il est plus indifférent encore...

— Où le lui as-tu placé?

— Dans la doublure de sa veste...

— Par exemple!

— Ce n'était pas comme ça?

— Ce ne serait peut-être pas mauvais s'il gardait toujours sa veste.. Mais le soir, il l'enlève, n'est-ce pas?

— Certainement!

— Le charme cesse alors d'opérer... Tout ce qui a pu s'effectuer pendant la journée est détruit...

— C'est vrai... J'ai remarqué que c'était la nuit qu'il était le plus froid.

— Tu vois...

— Que faire?

— Le moyen était mauvais... Il est nécessaire d'en chercher un autre...

— Comment m'y prendre?

— Tu manques d'imagination...

— C'est la première fois qu'on me le dit.

— Ne pourrais-tu pas persuader à Maillone que le morceau de peau est un préservatif contre la fièvre?

— Ce serait difficile!

— Il est donc bien sceptique?

— On ne lui en conte pas facilement. Ce serait pour toi un mauvais client?...

— Qui sait?

— Moi j'en suis sûre...

— Les hommes sont incrédules jusqu'au moment où ils s'imaginent avoir intérêt à croire... L'ambition, l'amour, la soif des richesses, la curiosité de l'avenir les convertissent à ma science... Ils sont alors auprès de moi, à m'interroger tout tremblants!... Ils quittent leur insouciance tandis que je suis les lignes de leur main ou que j'interroge leur destinée dans les cartes... Maillone n'est pas encore venu, mais si Maillone, qui a certainement entendu parler de moi, nourrit quelque dessein, désire ta fille et est inquiet sur ce qui doit advenir de ses projets et de sa passion, il viendra!...

— Je ne le pense pas...

— Je ne te le dirai pas, car je suis la discrétion même pour ces sortes de choses...

— Tu me cacherais...

— Tu peux en être sûre...

— Et si ma fille et lui te demandaient du poison pour Gérard et pour moi?...

— Je leur en vendrais!

CXXI

LE CABRI

Maillone et Gérard avaient dénoncé au commandant de Kourou l'apparition de Djimbo, et l'officier s'était empressé d'ordonner des battues pour essayer d'arrêter ce redoutable malfaiteur.

Des nègres et des Indiens avaient prêté leur concours. Ces derniers étaient chercheurs de pistes, c'est-à-dire connaissaient l'art de suivre les traces d'hommes ou de bêtes fauves, de relever leur passage à l'aide des plus simples indices.

Sans doute l'Indien de la Guyane n'a pas dans cette science l'habileté du *rastréador* des rives de la Plata, car on ne put rien découvrir qui fît deviner par où était passé le Rongou.

Djimbo n'était cependant pas bien loin, car, lorsque la Miette sortit de chez la pïaye, le misérable se montra même dans la partie du carbet où se tenait la vieille femme.

Il était entré par une porte basse qui donnait dans une sorte de cave et qui était dissimulée par une mauvaise couverture posée comme un rideau.

La Métisse n'éprouva pas la moindre surprise de cette apparition. Djimbo avait donc un asile chez elle.

Le Rongou alla vers la sorcière.

— Cette femme? dit-il d'une voix brève...

— Tu la connais?

— N'est-ce pas la mère...

— Oui, d'une créature superbe... Tu l'as vue?...

L'œil de Djimbo s'alluma.

— C'est pour elle que je reste ici...

— Ah! c'est pour Clémentine que tu commets cette folie, que tu me compromets.

— Tais-toi...

— Tu ne m'empêcheras pas de dire que tu fais là une bêtise dont tu te repentiras...

Le Rongou resta impassible.

La Métisse continua :

— Ne te rappelles-tu pas ce que j'ai vu dans ton jeu?...

Djimbo haussa les épaules.

— Tu es sûr de ton affaire... Tu seras guillotiné parce que tu seras amoureux.

— Amoureux, je le suis déjà!

La sorcière ricana :

— Je sais ce que c'est chez toi, l'amour!

— Il me semble que cette fois je désire avec plus de force, plus d'ardeur...

— Tant pis!...

— Tant mieux parce que lorsque viendra le moment où je pourrai satisfaire ma passion, mon plaisir sera plus grand!

— Mais alors c'était toi, l'ermite...

— L'ermite!

— Oui le nègre qui venait après l'impératrice...

— Je ne comprends pas...

— Le pape, l'empereur avaient plus de chance que toi!..

— Le pape, l'empereur...

— Le mari, l'autre...

— Le mari!... Malédiction!... Oui, je sais qu'elle est mariée... Mais ce n'est pas à lui que j'en veux le plus...

— C'est à l'autre, n'est-ce pas?...

— C'est à celui qui m'a blessé... Ici...

Le Rongou montra son épaule.

— Tu as raison, dit la Métisse, ce rival est dangereux... Je l'ai vu dans les tarots... Mais il ne doit pas être bien difficile de le vaincre à un ange des ténèbres comme toi...

Djimbo eut un moment d'impatience.

— Comment me venger?...

— Est-ce avec une balle de plomb ou une balle de marbre qu'il t'a atteint?...

Le Rongou ne daigna même pas répondre à cette question bizarre.

— La vieille, dit-il à la Métisse, débarrasse-moi de tout ce qui empêche la femme blanche de m'appartenir.

— Tu t'imagines que c'est bien facile...

— Je le veux!

Il tira de sa poche le couteau-poignard dont il avait déjà menacé Clémentine.

— Obéis-moi ou sinon je te coupe le cou...

La Métisse fut effrayée.

— Eh bien, j'essayerai... Je ferai tout ce qui me sera possible.

— J'y compte!...

— Et si je ne réussis pas?...

— Il faut que tu réussisses...

Ce fut d'une voix brève, impérative que le Rongou s'exprima.



Qui l'a tué? (P. 1100.)

Il est à remarquer que, comme la Métisse, il ne se servait pas du patois nègre, altération bizarre du français qui repousse certaines voyelles et certaines consonnes.

Pour prononcer, par exemple, tortue de mer ou tortue de terre, les nègres prononceront *toti la mé*, *toti la té*.

Cette langue a des tours de phrases qui lui sont propres. Il y a, à la

Guyane, un proverbe populaire qui dit : *Le singe sait sur quelle branche il grimpe* et dont la traduction libre est :

— Soyez tranquille, je connais mon affaire.

Les nègres disent :

— *Macaque save qui bois li monté.*

Les expressions pittoresques sont aussi nombreuses. Les forêts, les cours d'eau, les grands paysages fournissent des images qui sont parfois d'une certaine poésie.

Ajoutez à cela la prononciation remplie du flegme et de la nonchalance créoles. On ne parle que lorsqu'on y est obligé, on ne travaille que lorsqu'on y est contraint.

— *Pas travail meïo passé tafia* (ne rien faire vaut encore mieux que du tafia). Ce proverbe a encore cours parmi les noirs qui, s'ils sont peu empressés à la besogne, considèrent comme le plus grand plaisir de se griser.

Le Rongou ne se servait pas de cet idiome parce que, sans doute, l'on s'était donné la peine de lui apprendre notre langue. Il avait reçu, du reste, un commencement d'éducation, il savait lire.

La Métisse, elle, savait lire et écrire.

Djimbo voulut aller, ce jour-là, rôder autour de la case de Clémentine, mais celle-ci, qui avait peur d'être de nouveau surprise par le nègre, s'était rendue à l'établissement pendant que son mari abattait des arbres avec les autres transportés.

Elle avait rencontré l'Amirale qui l'avait conduite à son logis pour lui en faire admirer les splendeurs.

Le Rongou ne trouva donc personne bien qu'en s'approchant de la cuisine qui, comme nous l'avons dit, était indépendante du corps de logis, il crut entendre un léger bruit.

Il regarda par la fenêtre étroite et aperçut un cabri appartenant à une race sans cornes et à poil ras qui est spéciale à la Guyane.

Les *cabris-morrons* vivent à l'état sauvage, mais on les apprivoise facilement. C'était Gérard qui avait apporté celui-là tout jeune encore. Il y tenait beaucoup.

Djimbo, à la vue de l'animal, eut sur le visage une lueur de convoitise.

Il fit le tour de la cuisine et en ouvrit facilement la porte.

Le cabri, à sa vue, fut pris d'un tremblement et essaya de s'enfuir, mais le Rongou était agile. Il ne tarda pas à s'emparer du pauvre animal.

Pendant ce temps-là, Clémentine se trouvait toujours chez Caroline Poilot qui avait voulu la retenir à déjeuner.

— Trouves-tu que je sois bien installée?... lui disait l'Amirale.

— Parfaitement.

— Je sais bien que cela crée des jalousies, mais que m'importe!... Je suis assez puissante pour les braver et je me fiche pas mal de ce qu'on peut dire... Tu comprends à qui je fais allusion...

— Non...

— A l'illustre Malvina!...

— Ah!

— Elle est fière d'avoir un officier d'administration... On voit bien que cela ne lui est pas encore arrivé de tomber sur quelqu'un d'à peu près propre... Nous savons où elle était cette gourgandine-là avant d'entrer à la maison centrale de Montpellier... C'est sous tous les rapports une mauvaise gale!... Elle avait voulu t'assassiner, n'est-ce pas?...

— Oui... c'est à une malheureuse créature informe, inoffensive qu'elle a donné la mort...

— Elle avait pour complice cette Ernestine qui s'est donné la mort pour échapper à la justice... Figure-toi que la veille de son suicide elle avait passé la soirée chez moi... Je me rappelle son frère, un grand jeune homme sombre... On croit, ma chère, que c'est lui qui a fait boire du poison à sa sœur...

— C'est possible!... Il a rendu service à la Jacquet en lui évitant de rentrer pour toujours à la maison centrale...

— Ce n'est pas mon avis...

— C'est le mien...

— Allons, allons, n'aie pas d'idées noires... Tu n'es pas trop malheureuse, toi!... Ton mari est un beau gars, et j'avoue que ton sort m'a fait quelque envie le jour de ton mariage... Je ne pouvais prévoir alors que je réussirais aussi bien... d'une autre manière... Mais voilà Miette...

C'était la mère de Clémentine en effet. Elle était sortie depuis une heure environ du carbet de la Métisse et venait faire sa cour à l'Amirale à laquelle elle se garda bien de dire qu'elle était un instant auparavant avec Malvina.

Bien qu'ayant manifesté sa préférence pour la maîtresse du commandant l'ancienne sage-femme n'avait pas cessé toute relation avec celle de l'officier d'administration.

— On ne sait pas ce qui peut arriver! disait-elle. Il faut être bien avec tout le monde...

Malvina n'avait guère paru flattée, ce jour-là, de l'attention de la Miette

— Est-ce que par hasard ailleurs on t'aurait mise à la porte?

— Pourquoi?...

— Parce que je sais bien que tu es une des créatures de Mme l'Amirale...

— Quelle idée!...

— Cela ne m'étonne pas... Entre gens du même âge!...

Miette eut toutefois une inspiration qui la fit rentrer en grâce auprès de Malvina.

— Mais je crois que l'Amirale est mon aînée!...

— C'est possible!... Ah! ah!... elle est bonne celle-là!... Ce pauvre commandant, quelle idée a-t-il de faire sa soupe dans cette vieille marmite!...

Comme on le voit, Malvina continuait à ne pas reculer devant les figures hardies.

Miette fit entendre un rire approbateur. Décidément l'Amirale ne pouvait guère compter sur cette amie-là.

Cela n'empêcha pas Mme Maillone de se rendre directement, en quittant Malvina, à la case de la commandante où, ainsi qu'on le sait, elle rencontra Clémentine.

— Toi ici!

— Cela te surprend?...

— Je l'avoue...

— Oh! Clémentine, dit l'Amirale, n'est pas venue d'elle-même... Il m'a fallu l'amener... Depuis son mariage, je ne l'avais pas vue... Elle est absorbée par son Gérard...

— Tu crois ça? fit la Miette.

— Parbleu!... Je n'en suis pas du reste étonnée... Je ne me fiais pas à l'air endormi qu'elle avait à Montpellier et pendant le voyage... Je pensais bien qu'elle se réveillerait dans les bras d'un beau garçon.

— Il en est toujours ainsi!... dit Miette en observant sa fille.

Celle-ci ne protesta pas.

— Mais toi aussi, la Miette, continua l'Amirale, tu ne détestes pas les jolis garçons...

— En effet... Ils ne me déplaisent pas trop...

— Maillone vaut presque Gérard?...

— Je trouve même qu'il vaut mieux...

— Eh bien moi, je ne suis pas de ton avis, et, s'il me fallait choisir... Il est vrai que Maillone n'est pas mon mari!...

— Ce n'est pas une raison... Il y a des femmes qui préfèrent au leur le mari des autres...

En disant ces paroles, la sage-femme regarda fixement Clémentine.

Celle-ci comprit l'allusion, car elle rougit.

L'Amirale ne connaissait pas la jalousie de la Miette.

— Oui, le fruit défendu paraît souvent plus agréable à croquer...

— S'il y a du plaisir, il y a du danger...

— Cela ajoute à l'attrait de la chose...

— T'imagines-tu que je serais, par exemple, de celles qui se laissent

chiper leur homme... Je t'assure qu'on me la payerait si l'on y touchait..

— De quel ton dis-tu ça, Miette, on croirait que quelqu'un a des intentions malhonnêtes sur ton Maillone.

— Dame!...

— Raconte-moi...

— Clémentine n'ignore rien...

— Moi, maman!...

— C'est drôle, bien drôle, n'est-ce pas, l'Amirale, qu'une fille soit au courant des peines de cœur de sa mère?

Caroline Poilot, qui sentait un secret entre les deux femmes, eût bien voulu quelques détails. Elle demanda des éclaircissements qu'elle ne put obtenir ..

Miette ne voulant pas l'indisposer, les lui promit pour plus tard. Après quoi Mme Gérard et Mme Maillone se retirèrent.

La commandante les eût volontiers retenues à dîner.

— Eh bien... et nos maris?... Ils ont un appétit féroce le soir en rentrant.

— Quand reviendrez-vous?...

— Bientôt!

Clémentine et Miette se dirigèrent du côté de leur case.

En route, l'ex-sage-femme jeta un regard implacable à Clémentine.

— As-tu compris à qui je faisais allusion quand j'ai raconté qu'on voulait me voler Maillone!...

— Non... Je suis même très étonnée...

— Je ne mentais cependant pas en disant que tu étais au courant de toute cette histoire.

— Tu t'imagines, tu te figures...

— La vérité!... Interroge plutôt ton mari...

— Oh! lui...

— Je l'ai déjà dit, si mes soupçons étaient fondés, malheur à toi!

Clémentine eut un geste rempli d'insouciance.

— Malheur à toi! répéta la Miette.

On arrivait à la case de Gérard.

Celui-ci venait de rentrer. Il était sur la porte de la cuisine et donnait des marques de colère et de douleur.

— Qu'arrive-t-il?

Pour toute réponse le transporté introduisit les deux femmes dans la cuisine au milieu de laquelle se trouvait le corps du cabri morron

Le malheureux animal avait été saigné et son sang recueilli dans un vase. Il n'y avait pas longtemps que cet acte cruel avait été accompli.

Gérard designa le cabri et, d'une voix rauque, demanda :

— Qui l'a tué?...

Clementine était aussi surprise et même aussi peinée que son mari.

Elle aimait le cabri dont la gentillesse et la familiarité la distrayaient, pendant qu'elle était seule à la case.

Le ton de Gérard la blessa profondément.

— Qui l'a tué?... répéta-t-il.

Elle releva la tête.

— Pourquoi, est-ce moi que vous interrogez?...

— Parce que vous seule êtes capable de faire une chose susceptible de me causer de la peine.

— Ce n'est cependant pas moi...

— Allons donc!... Vous saviez que je tenais à cette pauvre bête... Vous avez voulu encore une fois me blesser au cœur... C'est mal... c'est mal...

— Quand je vous assure...

— Vous me détestez donc bien, puisque mon chagrin fait votre bonheur!...

Clémentine n'y put plus tenir.

— Imaginez ce que vous voudrez, dit-elle... Sachez néanmoins cela... Je n'ai pas tué un seul animal de ma vie et je vous jure que la mort de celui-là m'affecte beaucoup...

Son teint s'était empourpré. Elle éprouvait évidemment une indignation sincère. Elle quitta la cuisine pour se rendre à l'habitation proprement dite.

— Qu'en pensez-vous? demanda Gérard à Miette.

— Vous êtes joliment maladroit! fit la sage-femme.

— Comment?

— Ce n'est pas plus elle que ce n'est moi... Je n'ai aucune raison de la défendre, mais ce serait trop absurde de sa part... Elle tenait au cabri autant que vous...

— Qui est-ce alors?... Personne n'a pu pénétrer ici... C'était fermé...

— Voyez!...

Miette désignait la porte que le Rongou avait ouverte sans difficulté, mais dont néanmoins la serrure portait quelques traces d'effraction.

Gérard eut un cri.

— Oui, quelqu'un est venu... Ce n'est pas elle qui...

— Elle est capable d'autre chose, mais pas de cela... Ni moi non plus d'ailleurs!...

Gérard se précipita vers la case. Il tenait à implorer son pardon, mais Clémentine resta dédaigneuse et froide.

— Je t'en supplie... Ne m'en veuille pas de mes injustes soupçons!...

— C'est bon... Tout est oublié, finit-elle par dire uniquement pour se débarrasser de lui.

Il insista sans plus de succès.

— Allons, je m'en vais préparer votre dîner, La nuit va être là...

Il était six heures du soir en effet. A quatre degrés de l'équateur le crépuscule ne dure guère et la nuit succède presque immédiatement au jour.

Miette était partie; le dîner fut silencieux. Clémentine s'enferma immédiatement après dans la chambre sans que Gérard osât insister pour qu'elle lui permît de reposer à son côté.

Le lendemain matin seulement, avant d'aller à son travail, l'ancien guichetier osa tenter une nouvelle démarche. Il saisit la main de sa femme.

— Clémentine, supplia-t-il.

Celle-ci se dégagea.

— Laissez-moi, dit-elle.

Elle rentra à la maison.

— Oh! que je suis malheureux! fit Gérard avec accablement

Barbe tenait jadis le même langage.

CXXII

NOUVELLE CHUTE

Les suites du second mariage de la fille de la Miette n'étaient pas, on le voit, plus heureuses que ne l'avaient été les suites du premier.

La situation avait même quelque ressemblance.

Toutefois Barbe était âgé, tandis que Gérard était jeune; mais de lui, comme du balayeur, une invincible répugnance éloignait Clémentine.

Quand elle réfléchissait, elle se disait que les deux fois elle avait été trompée.

On lui avait présenté Barbe comme possédant une fortune considérable, de nature à permettre à celle qu'il épouserait de sortir d'une existence de misère et de privations.

Elle avait été éblouie et elle n'avait plus regardé que l'homme riche.

Par une incroyable obstination, Barbe s'était refusé à reconnaître qu'il savait où était caché un trésor et il n'avait parlé que trop tard, sur son lit de mort, lorsque le poison venait de lui être versé.

Cet homme n'avait-il pas été victime de son attitude douteuse, de sa singulière manière d'agir?

Gérard s'était attribué des droits qu'il n'avait pas. Il avait pris un masque d'héroïsme qui ne lui appartenait nullement.

Non, ce n'était pas lui qui l'avait arrachée à l'inondation de Kourou.

Et cependant, pour qu'elle se livrât à lui, il s'était proclamé son sauveur.

Il avait menti, ou plutôt, comme Barbe, il avait laissé dire par Miette tout ce que celle-ci avait voulu.

Sa mère avait, en effet, joué un rôle égal dans ces deux unions.

Elle l'avait sacrifiée deux fois, parce que deux fois elle avait cru y avoir intérêt.

Clémentine savait maintenant que Maillone n'avait accepté de devenir le mari de Miette que pour servir son ami, et que la sage-femme avait été assez adroite pour faire dépendre un mariage de l'autre.

L'ancien marin, avec l'insouciance qui lui était propre, s'était laissé prendre au piège, s'était sacrifié gaiement.

Mais, en apprenant la vérité, Clémentine avait appris aussi combien maintenant il regrettait son sacrifice.

Et elle aussi éprouvait un vif regret de s'être laissé imposer le choix de Gérard tandis que Maillone était là.

Il serait inutile de dissimuler plus longtemps, la transportée en était à son troisième amour.

Chose singulière, son cœur ne parlait que lorsqu'il n'en avait pas le droit ou qu'il y avait du danger à parler.

Son affection pour Félix s'était éveillée pendant qu'elle était mariée à Barbe. C'était une affection doublement criminelle.

Elle avait aimé Edouard Mébert à un moment où tout menaçait l'un et l'autre.

La situation n'était-elle pas encore plus grave aujourd'hui?

Il y avait entre elle et Maillone deux obstacles : sa mère et son mari, tous les deux également jaloux.

Ils exerçaient sur eux la plus grande surveillance, et néanmoins ils n'empêchèrent rien... Rien!...

Nous avons vu l'ancien marin montrer quelques scrupules à cause de son amitié pour Gérard, tandis que la beauté de sa belle-fille l'impressionnait de plus en plus.

Clémentine, dont les sens s'étaient éveillés de nouveau, Clémentine, redevenue femme, n'était arrêtée ni par la répugnance que lui inspirait Gérard, ni par la haine qu'elle éprouvait pour la Miette!...

Il y avait en effet plutôt comme une peur de descendre encore un degré de l'échelon, un certain regret de se montrer encore faible, après s'être crue à jamais indifférente. Elle sortait de sa torpeur pour refaire ce qu'elle avait fait.

Ni les scrupules de Maillone, ni les regrets de Clémentine ne pouvaient avoir une longue durée. Le hasard les favorisa ensuite.

Maillone, ayant quelques connaissances dans l'art de la construction



Veux-tu m'aider à tuer quelqu'un ? (P. 1119.)

nautique, fut chargé de travailler à une petite embarcation que l'Amirale avait exprimé le désir d'avoir à sa disposition. Il cessa donc provisoirement d'aller à l'abatis et il établit une sorte de chantier à peu de distance de sa case et de celle de Gérard.

Miette s'empressa de s'installer dans ce chantier pour y voir ce que faisait son mari, mais elle était bien obligée de s'éloigner quelquefois. Il ne fallait négliger ni l'Amirale ni Malvina.

Clémentine venait quand Miette n'y était pas.

— Oh ! que je suis heureux, disait Maillone, de voir votre charmant visage succéder à celui renfrogné de ma moitié...

— Ma mère n'est pas toujours aimable !

— A qui le dites-vous ?...

— Elle se méfie...

— Si elle pense que je vous préfère à elle, ma foi, elle a raison...

— Cela ne devrait pas être...

— Mais cela est... On n'est pas maître de son cœur.

— Ah ! c'est votre cœur...

— A quoi bon le dissimuler... Ma chère Clémentine, vous avez deviné, je suppose, ce qui se passe en moi...

— Que se passe-t-il ?

— Vous le demandez ?... Elle le demande, et, avec son petit air naïf, on dirait que réellement elle ignore...

— Quoi donc ?

— Que je vous aime éperdument...

— Tiens, tiens, fit Clémentine, en s'efforçant de cacher son trouble sous un sourire railleur.

— Je vous adore !...

— Je ne me doutais pas...

— Vous n'éprouvez donc rien pour moi...

Elle ne répondit pas à cette question. Il lui saisit la main...

— Me suis-je trompé en ayant cru que je ne vous étais pas tout à fait indifférent... Voyez quelle est mon audace... Je me suis même dit qu'une partie de ce que je ressentais vous le ressentiez peut-être...

Maillone devenait de plus en plus pressant.

Il couvrait de baisers la main de sa belle-fille.

Celle-ci ne tarda pas à tomber dans ses bras et à lui avouer d'une voix faible qu'il ne se trompait pas en croyant qu'elle l'aimait aussi.

A partir de ce jour-là, ils se donnèrent des rendez-vous à un endroit de la forêt que Maillone avait découvert et où il était difficile de les surprendre.

C'était un espace vide au milieu de taillis épais dans lesquels l'ancien marin avait frayé à coups de hache un passage que des branches d'arbres dissimulaient.

De temps en temps, ils pouvaient rester seuls, en ce lieu peu éloigné de leurs cases, pendant des heures qui leur semblaient s'envoler avec une vertigineuse rapidité.

On choisissait le moment où Gérard était au travail, où l'on savait que Miette était retenue par ses habitudes de courtisanerie.

Celle-ci avait bien soin de cacher ses absences, de ne dire jamais à son mari

quand elle devait s'éloigner. Mais c'était Clémentine qui s'était chargée d'organiser les rendez-vous. Pour ne pas commettre d'imprudence, elle s'était décidée à avoir recours à la complicité de l'Amirale.

Caroline Poilot était, après tout, une bonne fille... Elle ne détestait que Malvina. Certaine que Clémentine ne pouvait guère avoir de sentiments d'amitié à l'égard de celle qui avait essayé de l'assassiner, l'Amirale la préférait à Miette qui, elle ne l'ignorait pas, allait parfois dans le camp ennemi.

— Qui sait si elle ne répète pas là-bas tout ce que nous disons ici!...

Clémentine avait reconnu elle-même que sa mère était capable de trahir tout le monde.

— Après tout, je m'en fiche! fit la maîtresse du commandant.

Néanmoins, Miette n'était que peu en odeur de sainteté et on commençait à la traiter avec froideur chez l'Amirale, quand Mme Gérard se livra à des confidences. Elle commença d'abord avec quelques réticences.

Caroline Poilot lui ayant dit qu'elle était bien heureuse d'avoir à sa disposition un homme jeune, elle avait répondu :

— Il s'agit avant tout que cet homme vous plaise!...

— Je suis de ton avis, mais, toi, c'est ton mari... Tu l'as choisi...

— Est-ce pour mon bonheur?...

— Je le pense!

— Eh bien, moi, je crois...

Clémentine s'arrêta.

— Voyons, continue... Est-ce que tu n'aurais pas à te féliciter de Gérard? Est-ce que, par hasard, il ne remplirait pas ses devoirs?... Raconte-moi...

Elle se rapprocha de Clémentine, contente de penser qu'elle allait entrer dans le secret d'un ménage, mais ne soupçonnant pas encore les complications qui existaient.

— Parle...

— Je n'aime pas Gérard...

— Il n'est pas nécessaire d'aimer à la folie pour avoir quelque plaisir à... s'il met surtout de la bonne volonté...

— J'ai pour lui la répugnance la plus profonde.

— A ce point?

— A ce point...

— Et lui?

— Lui me poursuit sans cesse de ses déclarations passionnées... Je le hais... Il m'adore!...

— Pauvre diable!

— Ça a été d'abord presque malgré moi, instinctif... Depuis, je me suis expliqué...

— Tu as découvert le motif?

— Figure-toi qu'il a empoisonné sa première femme!...

— Et toi, n'as-tu pas fait prendre à Barbe...

— Les circonstances n'étaient pas les mêmes... Il n'y a pas de ma part une froide préméditation... Tu ne sais pas dans quel état je me trouvais quand j'ai versé du poison au balayeur... J'étais folle... Puis ma mère était là... C'était elle qui...

— La Miette serait plus coupable que toi?...

— S'il est quelqu'un là-haut qui fasse la part de chacun et juge avec équité, je te jure que ma mère sera p'us que moi responsable de toutes mes fautes!...

— Revenons à Gérard... Tu ne peux pas le sentir!... C'est une drôle d'idée... Encore, si tu en aimais un autre!... Ah!...

Clémentine venait de faire un signe de tête affirmatif.

— Par exemple!... Est-ce que... par hasard... cela serait?

— Que veux-tu?

— Cela est!...

— Oui...

— Mais je ne vois pas... à moins que ce ne soit un autre transporté ou quelque gardien...

— Non...

— Je cherche... Aie confiance en moi, ma chère petite... Pas de demi-confidences!...

La curiosité de l'Amirale était vivement surexcitée.

Clémentine, la tête toujours baissée, murmura :

— C'est Maillone!

— Maillone!... Est-ce possible!... Le mari de ta mère... Elle est drôle celle-là!...

La fille de Miette manifestait, à ce moment-là, une confusion qui n'avait rien de joué.

L'Amirale trouvait au contraire la chose drôle.....

— Ton beau-père!...

Clémentine releva la tête.

— Que m'importe!...

Caroline Poilot affecta un air sérieux.

— Je ne dis pas qu'il soit mal... Mais enfin ces machines-là ne devraient pas se passer en famille.

Voyant que la jeune femme restait interdite.

— Ce que j'en dis là n'ira pas plus loin... Tu peux être sûre de ma discrétion.. Je n'ai jamais trahi les confidences... A Toulon, j'avais une

réputation pour ça... Aussi, tant les hommes que les femmes venaient m'en apprendre de curieuses... Je suis un tombeau pour les secrets, un vrai tombeau d'où ils ne sortent jamais... Je te raconterai un jour...

L'Amirale ne faisait pas attention que ses dernières paroles donnaient un démenti aux autres.

— Enfin, mets-moi entièrement au courant... Où en êtes-vous? Est-ce que Maillone sait?...

Clémentine répondit affirmativement :

— Bon... C'est probablement lui qui le premier...

— Il a parlé, mais...

— Tu lui avais laissé entendre auparavant qu'il ne serait pas trop mal accueilli... C'est toujours un tort, mais... c'est aussi parfois une nécessité... Avec certains hommes, il faut faire la moitié du chemin quand ce n'est pas les trois quarts, quand ce n'est pas le chemin tout entier... Tu as fait la moitié du chemin... Est-ce que par hasard vous en seriez déjà à... Est-ce que cet infortuné Gérard?...

A ce moment-là, Clémentine se repentait déjà de sa confidence. Le langage de Caroline Poilot la heurtait...

Il y avait en elle quelque honte, comme nous l'avons dit, un dernier cri de pudeur.

L'Amirale avait souvent du tact. Elle comprit ce qui se passait en Clémentine.

— Excuse mon langage, chère petite... Mes plaisanteries ne sont pas d'un goût tout à fait exquis, je l'avoue... Mais ce n'est pas de toi dont je me moque, ce n'est pas toi que je raille... C'est le mariage... J'en ai toujours été l'adversaire... Non pas, parce que jamais on n'a cherché à se marier avec moi, mais parce que j'ai vainement essayé de m'expliquer quel avantage on avait à se lier par une chaîne indissoluble... En restant fidèle, le caprice n'est plus possible... Et moi, vois-tu, je n'ai cherché que cela... Le mariage est la cause de tous les maux de la femme... Sans le mariage en serais-tu où tu en es?

— Non, certes...

— Tu n'aurais pas été condamnée pour empoisonnement, tu n'aurais pas tué un homme dans l'espérance de retrouver la liberté que tu as au contraire perdue à jamais... Quel marché de dupe que celui que fait la femme!...

— Tu as raison.

— Elle se lie avec un individu qui ne se lie pas, lui!... Il exige en maître ce qu'on accordait autrefois comme une faveur... Aux yeux de la société c'est l'épouse qui a tort quand le dégoût ou la haine l'oblige à se refuser... Moi j'ai toujours préféré me donner ou me vendre!... J'en ai au moins tiré quelque plaisir ou quelque profit, parfois l'un et l'autre en même temps!...

Clémentine ne réfléchissait guère à ce qu'il y avait de singulier dans cette théorie. Elle avait cependant l'air d'approuver, pour ne pas déplaire à l'Amirale et se faire bien venir d'elle.

Ce qu'elle désirait, elle l'obtint. Caroline Poilot favorisa ses amours avec Maillone, c'est-à-dire elle retint Miette chez elle le plus souvent qu'elle put et fit avertir Clémentine chaque fois qu'elle voyait la possibilité de lui ménager une entrevue avec son amoureux.

A la fin de la conversation dont nous avons raconté une partie, l'Amirale avait demandé à Clementine si c'était terminé et s'ils étaient contents tous les deux.

La jeune femme n'avait pas d'abord bien compris.

— Est-ce que Maillone?...

Elle avait compris maintenant et elle était devenue pourpre...

— Non, avait-elle balbutié.

— Tu m'as dit la vérité jusqu'ici... Ne me cache rien!

— Je t'assure...

— Cette affection est donc platonique..! Vous seriez digne de devenir célèbres comme Laure et Pétrarque. Laure eut, dit-on, quatorze enfants sans que son amant y participât.

Si l'Amirale manquait de principes, on doit remarquer qu'elle ne manquait pas de littérature.

La fille de la Miette ne mentait pas en disant qu'elle ne s'était pas encore livrée à Maillone, mais les longues entrevues dans la forêt n'avaient pas encore eu lieu.

Lorsqu'ils purent se voir à leur aise, se dire ce qu'ils éprouvaient, seul à seul, dans le taillis impénétrable, protégés par les grands arbres et les richesses de la nature, la nouvelle chute de Clémentine devint inévitable.

Les baisers brûlants grisent comme les breuvages les plus capiteux. Elle s'abandonna à cette dangereuse ivresse.

CXXIII

LE COUCOU

M. Chapput, l'honnête directeur de la maison centrale de Montpellier, avait décidément raison quand il disait de Clémentine :

— Je me méfie de cette eau dormante.

Un nouvel amour avait en effet rendu la vie à la statue. L'animation avait reparu sur les traits de la jeune femme.

Elle pouvait lutter de nouveau. Il n'y avait plus rien en elle de la morne prisonnière, aux yeux baissés, au visage rigide.

Maillone était un homme bien différent d'Edouard Mébert. On ne rencontrait pas dans l'ancien bandit de l'Esterel les timidités du jeune docteur.

Donne-la-Mort avait des élans vigoureux, des embrassements robustes.

— Es-tu bien à moi? demandait-il en étreignant sa maîtresse.

— Oh! oui...

— Et Gérard?...

— Je le méprise...

Maillone avait un grondement de satisfaction, car il devenait jaloux du mari de Clémentine.

Quant à ce dernier, sa haine pour son rival avait atteint son paroxysme. Bien qu'il ne sût pas exactement où en était les choses, bien que son ancien ami ne vînt plus à sa case, il sentait que Maillone était aimé de sa femme.

Il songea bientôt à se débarrasser de lui.

Un jour à l'abatis, il prit à part le transporté arabe, mari de Meriem.

— Tu viendras avec moi tout à l'heure.

— Où cela?...

— J'ai quelque chose à te proposer...

Quand les deux forçats furent seuls ensemble, Gérard dit à son compagnon.

— Veux-tu m'aider à tuer quelqu'un?... Je te donnerai de l'argent.

L'Arabe parut étonné.

— Tu es surpris?

— Oui...

— Tu le serais peut-être plus encore quand je te dirai qui c'est...

— Dis...

— Maillone...

— Ah!...

— Maillone, mon ami Maillone...

Gérard avait appuyé sur ce mot *ami*.

L'Arabe ne broncha pas cette fois.

— Tu es de plus en plus étonné, n'est-ce pas?...

Le mari de Meriem eut un geste de dénégation.

— *Macache!...*

— Comment?... Ma colère te semble toute naturelle maintenant que je viens de t'apprendre à qui j'en veux?...

L'Africain fit un signe affirmatif.

— Pourquoi cela?...

— Si tu ne le sais pas, pourquoi veux-tu que je te le dise?...

— Explique-toi... Je l'exige!...

— Depuis longtemps je savais le *roumi*...

— Achève...

L'Arabe imita le chant du coucou.

La colère de Gérard ne connaissait pas de borne...

— Qu'as-tu vu, misérable?...

— Moi... rien...

— Que t'a-t-on raconté alors?...

— Cela te ferait trop de peine...

— Qu'importe!

— Eh bien dans la forêt... La femme française va souvent...

— Achève...

— C'est là qu'elle rencontre...

— Maillone!...

— Le marin...

— Oh!...

Gérard crispa les poings...

Il saisit ensuite l'Arabe par le bras.

— Puis-je compter sur toi?...

— Il est tout naturel que le mari trompé songe à se venger... Il est tout naturel aussi que, lorsqu'il est plus faible que le séducteur, il prenne quelqu'un pour l'aider... La loi ne saurait le punir...

— Tu consens...

— Quand veux-tu le frapper!...

— Tout de suite. Il doit être à son chantier...

L'Arabe et Gérard se rendirent à l'endroit où Maillone travaillait à son embarcation, mais il n'y était pas.

— Allons à sa case, dit le mari de Clémentine.

Ils n'y rencontrèrent que Miette qui venait de rentrer et qui paraissait irritée de l'absence de Maillone.

— S'il était chez moi!... dit en sortant Gérard, dans le regard duquel brilla un éclair. Il me semble que ma vengeance sera meilleure...

Maillone n'était pas chez Gérard, mais il faut dire que Clémentine n'y était pas non plus...

— Où est-il?... Où est-elle?... Que font-ils?...

L'Arabe eut un rire silencieux.

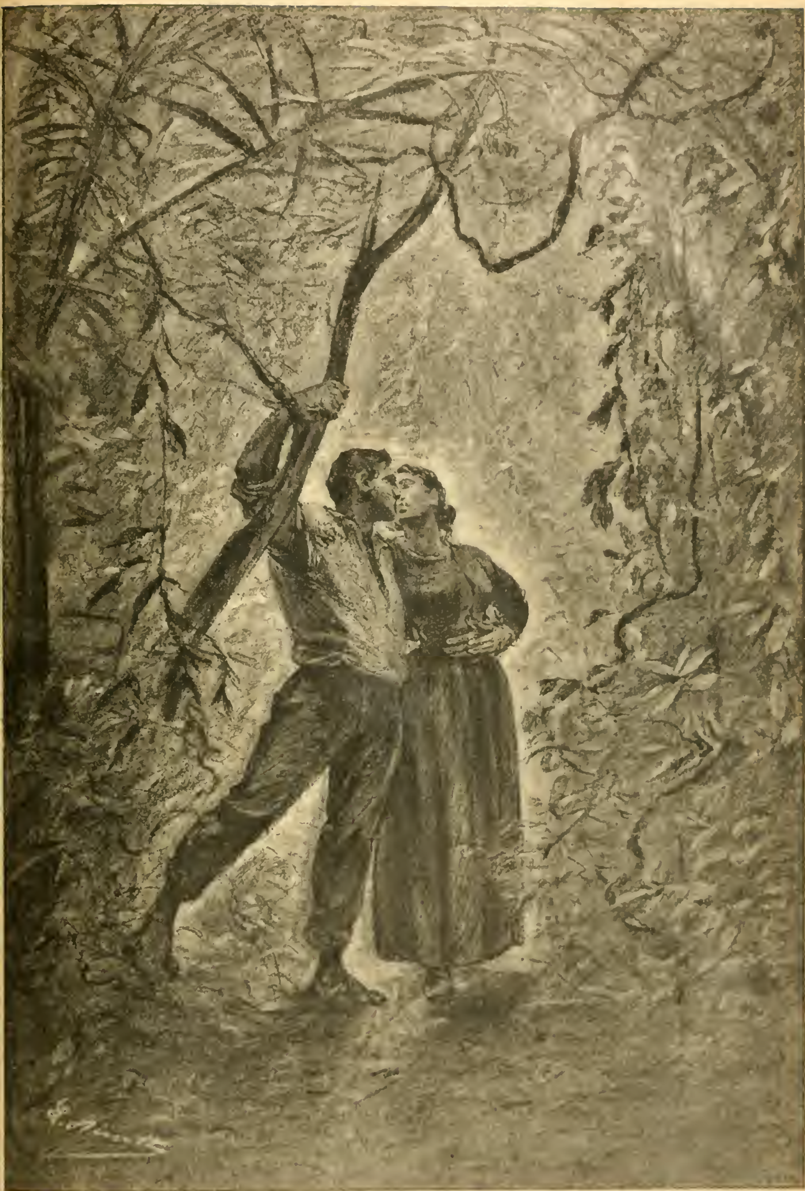
— De quoi ris-tu?

— En ce moment peut-être le *roumi* est...

Le transporté imita de nouveau le chant du coucou.

— Tu te moques de moi... Tu railles... Malheur à toi!...

— Si tu menaces, je m'en vais...



Un baiser les réunit encore. (P. 1123.)

— Non... non... Aide-moi à trouver...

— C'est bien facile...

— Comment?

— Tu vas voir!...

Le mari de Meriem conduisit Gérard dans la direction de l'endroit où Maillone et Clémentine avaient leurs rendez-vous. Quand il fut à cinq cents mètres environ du taillis, il dit à l'ex-guichetier :

— Restons ici...

— Pourquoi?

— Tu verras qu'il ne tardera pas à passer...

Maillone et sa maîtresse s'étaient attardés ce jour-là à se dire qu'ils s'aimaient et à se le prouver. Jamais les plaisirs que Clémentine goûtait dans les bras de son amant ne lui avaient causé plus d'enivrement.

C'est elle-même qui le retenait.

— On doit avoir quitté l'ouvrage... lui disait-il.

— Non, pas encore...

— Vois, le jour baisse... L'ombre croît...

Je t'aime!

— Moi aussi je t'aime, mais il faut être prudent...

— Tu as raison, Pierre.

— Ce n'est pas pour moi...

— Toi c'est pour moi, et moi c'est pour toi... Adieu!...

— Ne prononce pas adieu... Au revoir!...

— Au revoir?... A bientôt... bientôt!...

Un baiser les réunit encore.

Un instant après, Maillone se hâtait de prendre le chemin de sa case...

Gérard et l'Arabe entendirent le bruit de ses pas. Les deux transportés l'attendaient, cachés par un gros arbre.

L'un tenait un couteau fermé dans sa main, l'autre portait un énorme bâton.

Gérard ouvrit le couteau et se tint prêt à s'élancer.

Mais soudain, un bruit de voix retentit et, dans le sentier que suivait Maillone, apparurent deux hommes et une vieille femme allant en sens inverse. Il était impossible à l'ex-guichetier de surprendre son ennemi. Il referma son couteau avec rage.

Maillone se rencontra, près du grand arbre qui dissimulait l'Arabe et Gérard, avec les gens qui, sans s'en douter, venaient de lui sauver la vie

Les deux hommes étaient Lebuteux et le Roulottier... La femme était la piaye.

— Bonjour, Maillone! dit le Roulottier.

— Bonjour, le Roulottier...

— Où vas-tu comme cela si pressé?..

— Je rentre chez moi...

— Et tu viens?...

— De choisir un arbre pour le bateau de la Commandante... Je me suis attardé et je me dépêche parce qu'il est tard....

— Est-ce que par hasard, fit le Roulottier d'un air ironique, tu n'aurais pas rencontré Mme Gerard?...

— Pourquoi me demandes-tu cela?... dit Maillone.

— Parce qu'on la cherche!...

— Son mari?...

— Non, ta femme... Elle ne la trouve pas... Peut-être as-tu été plus heureux qu'elle...

Maillone comprit au ton narquois du Roulottier qu'il connaissait ou tout au moins se doutait de son secret. Il se borna cependant à répondre:

— Je n'ai vu personne.

Voyant que Lebuteux paraissait railleur, il ajouta:

— Et toi que fais-tu en si belle compagnie?...

— Je me promène...

— Avec la pïaye et avec le bourreau! J'aurais peur à ta place que cela ne me portât malheur.

— Pour quel motif?...

— Si le Lyonnais vivait encore, il te le dirait!...

Lebuteux dit au Roulottier:

— Ne fais pas attention. Maillone m'en veut parce que je l'ai fustigé d'importance.

— J'étais attaché sur un banc dans la salle de la Maison-Rouge... Carotte et les autres surveillants étaient là pour me maintenir... Il t'a fallu beaucoup de courage pour lever le bras...

— Tu bleuglais comme un âne, tu te tordais, Donne-la-Mort...

— Veux-tu que je te fasse beugler, moi aussi?

— Essaye...

— Allons, allons, dit le Roulottier, ne vous disputez pas... Maillone. n'oublie pas que ta femme t'attend...

— C'est égal, tu fréquentes une mauvaise société!...

— Puisque cela me plaît ainsi.

Maillone haussa les épaules et s'éloigna.

Quand Lebuteux, le Roulottier et la pïaye eurent dépassé l'arbre derrière lequel étaient cachés Gérard et l'Arabe, ceux-ci sortirent de ce refuge.

— Il est trop loin, maintenant! dit Gérard avec colère. Ce sera pour une autre fois...

— Comme tu voudras!...

— Le Roulottier plaisantait Maillone... Tout le monde sait donc

— Oui, toi seul .. Il en est toujours ainsi... Le coucou ignore son sort...

— Tais-toi! fit Gérard irrité.

Une pensée lui vint.

— Et elle, elle!... Allons-nous la voir aussi?...

L'Arabe dit :

— Non!...

— Elle rentre par un autre chemin?...

— Elle prend un chemin plus court qui la fait passer devant ma case à moi. . Elle s'arrêtait parfois pour parler à Meriem, la femme arabe, mais j'ai défendu à celle-ci de fréquenter la Française qui pourrait l'engager à être perfide comme elle...

— Elle est donc à la maison maintenant?...

— C'est certain.

Gérard leva le poing en signe de menace et se dirigea vers le logis qu'il occupait avec Clémentine.

— Tu vas la tuer, dit l'Arabe avant de le quitter.

Gérard ne répondit pas, mais murmura machinalement :

— La tuer!...

— Le caïd des Beni-Moussa découvrit que ses femmes le trompaient... Il les fit enfermer dans un sac et jeter dans l'*Oued-Kébir* (la grande rivière . Tu n'es pas caïd, mais tu n'en as pas moins droit de vie et de mort sur l'épouse infidèle...

— La tuer! répéta Gérard une fois seul... Pourquoi pas?. .

Quelques pas le séparaient à peine de sa case. Il ne tarda pas à y pénétrer.

Clémentine préparait le repas du soir.

Evidemment elle songeait à Maillone car un sourire errait sur ses lèvres. L'arrivée brusque de Gérard la surprit un peu.

Elle eut un mouvement de frayeur.

— Vous!...

— Je te fais peur...

— Non, mais vous m'avez surprise...

— J'en suis fâché...

— Oh! il n'y a pas grand mal!...

— Où as-tu passé l'après-midi?...

— Ici...

— Tu mens!... dit brutalement Gérard.

— Je mens?...

— Oui...

— Cela ne vous regarde pas alors...

Il la saisit par le poignet. Clémentine eut un cri.

— Vous me faites mal !...

Elle essaya de se dégager, mais il la serrait comme un étau.

— Vous êtes lâche!

— Entre toi et moi, qui est lâche, qui est misérable, qui se conduit vis-à-vis de l'autre d'une manière infâme?...

Elle le regarda bien en face.

— C'est vous, puisque vous me maltraitez !...

— Et toi, tu me trahis, tu me trompes !

Elle pâlit devant le regard fulgurant de Gérard, mais ne protesta pas.

— Tu es confondue maintenant.

— Vous croyez ?...

— Qu'as-tu fait cet après-midi dans la forêt ?...

— Je n'y suis pas allée...

— Mais puisque je ne t'ai pas trouvée ici...

— Je me rappelle maintenant... J'ai rendu visite à l'Amirale.

— A Maillone plutôt!

— A Maillone!...

— Ne joue pas l'étonnement... C'est bien ton amant... Il périra de ma main...

— Lui!...

— Et toi aussi...

— Moi!...

— Tout de suite!...

Gérard courut prendre une hachette qui lui servait à fendre le bois. Il voulut en frapper Clémentine, mais celle-ci arrêta son bras. Le danger décuplait ses forces.

Elle entama avec son mari une lutte dans laquelle elle parvint même à faire tomber la hache de ses mains.

Tandis que celui-ci se baissait pour la ramasser, elle se dégagea et sortit de la case. Elle prit la fuite.

Gérard, d'abord abasourdi, voulut la poursuivre, mais la nuit était venue... Il ne put découvrir de quel côté elle s'était éloignée.

Il s'arrêta découragé.

— Est-elle allée chez sa mère?

Il réfléchit que très probablement Clémentine ne s'exposerait pas à un mauvais accueil de la Miette.

— Elle a gagné plutôt l'établissement de la case de l'Amirale... L'Amirale! C'est cela...

Il se dirigea vers la demeure de la commandante, mais on n'y avait pas vu sa femme.

Il interrogea les domestiques noirs. Ceux-ci avaient un air important et mystérieux, mais non parce qu'ils avaient à cacher quelque chose au transporté.

Un mot à l'oreille de Gérard le mit au courant.

— Monsieur dîne et couche ce soir ici !...

Il visita successivement les autres cases sans avoir le moindre renseignement. Chez le Roulottier, il trouva Louisette en larmes tandis que son mari avait l'air boudeur.

Que s'était-il passé entre ces deux époux si unis ? ..

Pierre Til et Céleste offrirent leur concours à l'infortuné mari pour l'aider à retrouver Clémentine, mais celui-ci refusa.

— Elle est dans une autre case sans doute.

Quand il s'approcha de la case de l'Arabe et de Meriem, il vit briller chez eux la lumière et il les entendit parler dans leur langue gutturale.

Gérard ne put d'abord comprendre ce qu'ils disaient, mais il ne tarda pas à s'en douter.

L'Arabe riait de temps en temps et imitait le chant du coucou.

— Cou-cou ! cou-cou !...

L'infortuné mari, plein de rage, s'enfonça dans la forêt, mais ses recherche furent infructueuses.

CXXIV

LA FORÊT

Clémentine n'avait d'abord songé qu'à échapper à Gérard, qu'à mettre le plus de distance possible entre elle et lui.

Elle avait gagné la forêt et fui rapidement par le sentier qui conduisait au taillis où Maillone et elle avaient leurs entrevues amoureuses, mais l'accès du taillis, difficile le jour, était presque impossible la nuit à cause de l'amas de lianes et de racines, de *guiaments*, que la jeune femme rencontrait.

Ce taillis provenait d'un abatis qui avait été fait dans la forêt peu d'années auparavant, mais, dans ce pays d'ardente végétation, les branches repoussent vite. On avait d'ailleurs négligé de déblayer le terrain comme le font les nègres ou les Indiens qui cherchent dans le feu un auxiliaire indispensable.

L'expérience a aujourd'hui instruit les Européens des avantages de cette manière de procéder. Ils défrichent au moyen de ce qu'ils appellent les *abatis*

à la Caraïbe, persuadés que, s'ils négligeaient de brûler les troncs, de *déchicoter* les racines, ils auraient à faire bientôt un second travail plus difficile que le premier.

Les coupes qu'effectuaient actuellement les transportés de Kourou avaient lieu sur un point assez éloigné de celui où se trouvait Clémentine.

Celle-ci, ne pouvant aborder le taillis dans lequel elle eût voulu passer la nuit, rentra dans la forêt où elle marchait presque sans difficulté.

Quand un peintre d'Europe veut représenter une forêt vierge, il dessine des arbres immenses, aux troncs noueux, couverts de parasites ; des lianes, comme les serpents dans le groupe de Laocoon, étreignent ces géants, ou tombent de leurs fronts, comme une chevelure dénouée.

Une végétation bizarre couvre un sol tourmenté, sur lequel joue la gazelle, glisse le serpent et se tapit le tigre.

Sur les branches, les singes, ces Léotards perfectionnés, font de la gymnastique. Les perroquets bavardent dans le feuillage.

Tout cela est fort pittoresque, sans doute, et offre au dessin et à la couleur des ressources variées. Aussi chaque artiste peut-il, suivant son goût et son imagination, faire sa forêt vierge.

La nature, elle, n'en a créé qu'une, d'une monotonie grandiose comme celle de l'Océan.

Figurez-vous, de tout cotés, aussi loin que la vue peut s'étendre, une armée innombrable de troncs gigantesques, lisses et droits comme les mâts d'un vaisseau, s'élançant à cent pieds dans les airs.

Vous allez des journées entières, et vous rencontrez toujours d'autres troncs, si semblables aux précédents, que vous ne sauriez dire si vous avez avancé d'un pas, ou si vous avez tourné dans un cercle, pour revenir au point de départ.

Au-dessus de votre tête, à une hauteur énorme, un dôme de verdure qui ne se dépouille jamais, et que ne perce aucun rayon de soleil ; sous vos pieds un sol sans végétation et aussi net qu'une allée de parc : voilà la vraie forêt vierge, celle qu'à la Guyane on appelle le *grand bois*.

Rien ne s'oppose donc à la marche du voyageur qui s'avance comme à travers une colonnade sans fin. Il va. Il va sans cesse, comme enivré par la continuité des mêmes sensations, et quand il s'arrête seul, perdu dans ces immenses solitudes, au milieu de ce grand silence, il éprouve ce sentiment de tristesse, dans lequel nous jette la pensée de l'infini.

M. Armand Jusselain, à qui nous empruntons cette description des grands bois de la Guyane, nous dit qu'il n'en a retrouvé une image que dans certains paysages fantastiques de ce prodigieux dessinateur qui a nom Gustave Doré.



Elle ne savait plus dans quelle direction il fallait marcher. (P. 1130.)

Pendant le jour, de temps à autre, un cri perçant : *Mouri-ô* (en nègre : mourir, hélas !) vous fait tressaillir. C'est le chant d'un petit oiseau, le *mourio* au plumage sombre à l'aspect mélancolique.

Dès qu'il vous a aperçu, il vous suit des heures entières, en sautant de branche en branche, et sifflant sa monotone et lugubre note.

Ces mourios sont la terreur des nègres qui professent à leur endroit la

même croyance superstitieuse que certains vieux matelots pour les pétrels ou hirondelles de mer.

— Ce sont, disent-ils, les âmes de ceux qui sont morts sans sacrements dans ces solitudes. Elles reviennent se lamenter et demander les prières qui doivent les délivrer du purgatoire.

Mais à l'heure où Clémentine parcourait la forêt elle n'entendait même pas le mourio. Le silence était profond.

Animée par l'émotion qu'elle avait ressentie en voyant Gérard lever sur elle sa hachette, elle ne songeait pas à avoir peur d'autre chose que de la colère de son mari. Elle n'avait que le désir d'échapper au danger qui la menaçait.

Depuis longtemps, Gerard avait renoncé à la poursuivre qu'il lui semblait encore qu'elle l'avait sur ses traces.

Elle finit cependant par s'arrêter et tendre l'oreille.

Aucun bruit. Elle était seule.

— Il a dû rebrousser chemin... L'obscurité m'a servie...

Elle triompha d'abord, puis une idée lui vint :

— Où suis-je ici ?... À quelle distance ?... Que vais-je faire, maintenant ?... C'est bien dommage que je n'aie pu me réfugier dans le taillis... J'aurais su au moins comment regagner... quand j'aurais voulu... tandis que...

En effet, elle ignorait comment elle s'y prendrait pour rentrer à Kourou.

Clémentine commença à se sentir effrayée par la pensée qu'elle devrait passer au moins la nuit, à un endroit de la forêt qui lui était inconnu, exposée peut-être à de graves dangers.

Elle résolut de revenir sur ses pas, mais elle ne savait plus dans quelle direction il fallait marcher.

La jeune femme essaya de la retrouver cependant, mais ses efforts furent infructueux.

Elle allait tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, ignorant si elle se rapprochait des cases ou si elle s'enfonçait de plus en plus dans le grand bois.

Clémentine savait que les jaguars étaient très communs dans ces parages bien qu'ils se risquassent rarement à rôder près des établissements.

Ces grands chats mouchetés attaquent peu l'homme, mais il y a des exceptions.

La fille de Miette craignait d'être dévorée par un de ces carnassiers qui, lorsqu'ils ont déjà mangé de la chair humaine, la considèrent comme une friandise de haut goût.

Pendant combien de temps resta-t-elle à tenter de s'orienter au milieu de ténèbres épaisses?...

Fatiguée, elle finit par s'accroupir au pied d'un arbre.

Les plus tristes pensées l'assaillaient maintenant.

Elle désirait vivement le retour de la lumière, mais lui apporterait-elle le salut ?... Elle savait qu'il pouvait très bien lui arriver de ne pas retrouver sa route dans le grand bois.

Elle avait entendu raconter à Cayenne, peu de temps avant son départ, la funeste histoire de M. R... qui possédait dans l'île une petite habitation où il vivait seul avec une vieille négresse.

Ce colon était sorti un matin le fusil sur l'épaule et n'avait plus reparu.

Le soir venu, la négresse fut dans de mortelles angoisses; mais, vieille et presque infirme, elle ne put que se désoler et remplir l'air de cris inutiles.

Ce ne fut que plusieurs jours après que passèrent par là quelques nègres dont elle implora le secours.

On se livra à d'actives recherches; elles furent sans résultat.

Enfin, près d'une *digue* de quelques centaines de mètres, sorte de chaussée qui aboutissait à l'habitation, on trouva un cadavre étendu dans le fossé.

C'était celui de M. R...

S'étant sans doute laissé entraîné par le plaisir de la chasse, il s'était égaré dans ces forêts, où nulle trace n'indique la direction à suivre.

Ses munitions avaient dû être épuisées en signaux de détresse; car sa poire à poudre était vide, et son fusil, retrouvé bien loin du cadavre, était déchargé.

Le hasard avait pourtant remis, au dernier moment, le malheureux sur sa route; mais il était trop tard : déjà la vie l'abandonnait!...

Il s'était traîné jusqu'en vue de sa maison. Quelques pas encore, il était sauvé!...

Les forces lui avaient manqué pour gravir la digue.

Après une tentative suprême, qu'indiquaient quelques poignées d'herbes arrachées et la trace de ses ongles imprimée dans la terre glaise du talus, il s'était couché dans le fossé, et, comme Moïse, il était mort en vue de la terre promise.

Cette catastrophe était présente[1] à la mémoire de Clémentine.

Pour échapper à Gérard ne s'était-elle pas exposée à un danger plus grand encore?... Périrait-elle ainsi sans secours, loin de tous, loin de Maillane?... Ne reverrait-elle plus cet amant qui régnait maintenant sur son cœur et sur sa chair?...

Son esprit s'égara un moment et elle l'appela, lui :

— Pierre! Pierre!

Il n'y avait pas d'écho dans la forêt. Aucune voix ne répéta :

— Pierre! Pierre!...

Elle songea aux moments délicieux qu'elle avait passés avec lui dans la journée. Il l'avait laissée dans le taillis enivrée d'amour...

1. *Un déporté à Cayenne*. Armand Jusselain.

En même temps que la pensée de Maillone, celle de la Miette lui venait aussi.

Elle murmura :

— Oh! que je la hais!... Que je la hais!...

Elle dit ensuite avec force :

— Je te maudis, misérable qui es cause de tout!...

Il lui sembla voir ricaner dans l'ombre le balayeur dont la mort n'était pas suffisamment vengée.

Souvenirs lugubres et souvenirs passionnés, à cette heure d'angoisse, tout se mêlait en son cerveau!

Cet égarement fut d'assez courte durée.

Elle en fut tirée par l'émotion que lui causa le pas pesant d'un énorme tapir qui prit la fuite dès qu'elle se leva.

Si elle se fût rendue compte de l'espèce de l'animal qui s'en allait ainsi à son approche, elle eût été rassurée, car les tapirs, très nombreux à la Guyane, se tiennent habituellement le long des cours d'eau. Elle eût pu en conclure qu'elle n'était pas éloignée de l'endroit où la rivière de Kourou traverse la forêt.

Elle n'avait donc qu'à en suivre le cours pour arriver à la plage et par conséquent à l'établissement.

Toutefois la secousse produite par la nouvelle frayeur qu'elle avait éprouvée fut salutaire. Elle l'arracha au commencement de délire qu'avait fait naître le désespoir.

Clémentine se mit de nouveau à marcher. Pendant environ une heure, elle alla à tâtons, se retenant aux arbres et quelquefois se blessant les mains à leur écorce rugueuse.

Soudain, elle poussa un cri de joie. Elle apercevait, à une distance encore assez considérable, une clarté mouvante...

Était-ce un feu?... Était-ce la lumière d'une case?...

Quoi qu'il en fût, la clarté indiquait un être humain. Elle était sauvée!...

Elle réfléchit à peine qu'elle pouvait se trouver en présence de son mari la recherchant pour assouvir sa vengeance. Que lui importait d'ailleurs? N'avait-elle pas été capable de lui enlever l'instrument avec lequel il voulait la frapper?...

Ce qu'elle voulait maintenant avant tout, c'était échapper à la forêt dont les mystères, les ténèbres l'effrayaient et où elle entrevoyait la perspective d'un horrible trépas!...

Elle se dirigea vers la clarté qui était produite décidément par un feu allumé dans une clairière.

A mesure qu'elle avançait, les arbres devenaient moins rapprochés les uns des autres et le sol cessait d'être net. C'est que le soleil traversait parfois en certains endroits le dôme de feuillage.

Cela suffisait pour couvrir la terre d'une végétation drue et serrée, de lianes de toutes sortes, de petits arbustes aux branches flexibles.

Quand les Européens ont à marcher quelque temps au milieu de cette végétation, il leur est nécessaire d'avoir au poing le sabre d'abatis qui trace comme un sillon au milieu de ces gniaments.

Clémentine, uniquement préoccupée d'arriver à la clairière, essaya de lutter contre les lianes et les arbustes, mais elle ne tarda pas à reconnaître qu'il lui faudrait, pour les franchir, des forces qu'elle n'avait plus.

Elle appela au secours.

Il ne lui parut pas d'abord que son appel eût été entendu.

Sa voix était si faible !

Ses angoisses ne tardèrent pas à renaître.

— Me faudra-t-il mourir ici? murmura-t-elle, défaillante... A l'aide! au secours! à l'aide!...

Enfin, il lui sembla que quelqu'un lui répondait.

Une ombre noire s'était levée près du feu et s'avançait au milieu des gniaments tenant un tison enflammé qui eût pu certainement mettre le feu à ces broussailles.

Clémentine ayant poussé un nouveau cri, l'ombre noire bondit dans sa direction et ne tarda pas à se trouver auprès d'elle.

Elle crut être le jouet d'un cauchemar quand elle vit le Rongou.

Celui-ci eut une exclamation :

— Elle!...

Clémentine chancela.

Djimbo montrait une joie infernale en présence de cette proie inattendue.

— La Métisse, murmura-t-il, est décidément une grande sorcière. Elle m'a promis de me livrer la femme blanche si je quittais sa case, si je rentrais dans la forêt... Je lui ai obéi, et à peine ai-je allumé un feu comme elle me l'a ordonné, à peine ai-je prononcé les trois paroles cabalistiques qu'elle m'a apprises, celle que je veux posséder apparaît...

En disant ces paroles il regardait Clémentine avec une expression ardente.

Elle eût voulu fuir, mais cela lui était impossible. Il l'avait, du reste, saisie par le bras.

— Viens fit-il!

La malheureuse essaya vainement de résister.

Il la prit et l'emporta comme il eût fait d'un fardeau insignifiant. Il ne tarda pas à la déposer à côté du foyer.

— Désires-tu quelque chose?... Veux-tu du tafia pour te ranimer?... Qu'as-tu?... Il semble que le sortilège qui t'a emmenée ici t'ait plongée dans un demi-sommeil... Souffres-tu?... Allons, bois!...

Il lui tendit une sorte de gourde.

Elle la repoussa.

— Tu trembles parce que tu es en mon pouvoir... N'aie pas peur!... Je suis à toi plus que tu n'es à moi...

— Monstre!...

— Tu m'injuries alors que je te sauve, alors que je te dis de douces paroles... Toute autre serait immédiatement châtiée, mais toi je te pardonne parce que je t'aime...

— Tu me fais horreur!...

— Pourquoi?... Parce que je n'ai pas la peau de la même couleur que la tienne?... Je sais bien que, vous autres blancs, vous ne nous considérez pas comme vos semblables... Dans certains pays on vend encore les noirs comme on vend le bétail... Cela s'appelle le commerce du bois d'ébène... Moi aussi j'ai été esclave, mais j'ai su recouvrer la liberté!...

— Tu as peut-être assassiné ton maître!...

— Tu ne te trompes pas... et quand je l'ai eu tué, j'ai voulu sa femme... une fière créole qui nous donnait des coups de cravache quand nous avions le malheur de lui déplaire... Cette créature si hautaine je l'ai vue me supplier, me demander grâce... J'ai été impitoyable, elle m'a appartenu...

— Misérable!...

— Mais toi je désire que ce ne soit pas à la force que tu cèdes... Aie un peu d'affection pour moi... Sois fière d'avoir apprivoisé la bête sauvage, d'avoir dompté le cheval impétueux...

— Laisse-moi...

— Je t'adore!...

— Je te méprise!...

Une vive colère succéda sur le visage de Djimbo à l'expression amoureuse.

— Prends garde!...

— De ta part, je dois m'attendre à tout... Je ne l'ignore pas...

— Eh bien alors!...

— Que je t'aime ou que je te haïsse, puisque le sort doit être le même, je préfère te haïr!...

— Oh! tu as bien tort de croire que le traitement sera le même...

— Attends-toi à une résistance désespérée de ma part!...

Elle dit cela d'un ton qui impressionna vivement Djimbo.

— J'avais bien compris, dit-il, que tu n'étais pas comme les autres... Tu me résistes ouvertement, tu n'essayes pas de me toucher...

— Je sais bien que ce serait inutile, que tu n'as pas d'entrailles...

— Toi seule cependant pourrait m'émouvoir, obtenir de moi ce que tu désires...

— Je te prie alors de me reconduire à l'établissement, à Kourou

Il remua la tête.

— Le *toucan* est un oiseau stupide, mais je serais plus stupide que lui si je t'écoutais !...

— Tu vois...

— Non, non, tu m'appartiens et je te garde !...

Elle le regarda avec dédain.

— C'est digne du Rongou.

— Je ne m'explique pas ta résistance... La prêtre m'a raconté ton passé... Tu as même eu, m'a-t-elle dit, des amoureux pour de l'argent...

— Elle a dit cela la sorcière !...

— Elle me l'a dit !... De l'argent, en veux-tu ?... En voici !

Il tira de sa poche une bourse qu'il jeta aux pieds de Clémentine. Celle-ci ne la regarda même pas.

— Crois-tu que je ne sache pas, dit-elle dédaigneusement, que chaque pièce de monnaie est peut-être tachée de sang...

Il ne répondit pas.

— Je ne veux pas du fruit de tes crimes pour payer ma honte ?

— Tu as encore un amant aujourd'hui en dehors de ton mari...

— Il me plaît, lui !

— Et moi je te déplais ?

— Tu es hideux...

Il grinça des dents.

— Tu es encore plus laid en faisant cela... Décidément on avait raison de soupçonner que tu n'étais pas un homme, mais un gorille...

Cette dernière injure parut avoir poussé jusqu'au paroxysme le courroux du nègre.

Clémentine, en proie à une surexcitation nerveuse, avait pu momentanément lui tenir tête, mais cette énergie n'était que factice.

Elle tomba en présence du déchainement de fureur que la jeune femme vit chez Djimbo. Elle eut peur alors et songea encore une fois à s'enfuir.

Mais le Rongou ne la perdait pas de vue. Du reste, il l'eût vite rejointe.

Une nouvelle lutte s'engagea entre eux à la suite de laquelle Clémentine tomba haletante, épuisée, à la merci du nègre.

CXXV

LA MAITRESSE DU BONGOU

— On n'a donc pas de ses nouvelles, Pierre Til... On continue à ne pas savoir ce qu'elle est devenue !...

— Il est maintenant certain qu'elle est morte !...

— Ç'a été mon opinion dès le début...

— Il n'y a plus de doute... Depuis quinze jours... quel serait son sort ?...

— Ah ! si Maillone s'était enfui avec elle !

— Mais il est resté, et il paraît même assez ennuyé...

— Il ne l'est pas autant que Gérard que l'on accuse d'avoir tué sa femme... et qui est en prison...

— Le crois-tu innocent ?

— Je n'en sais rien...

— Moi je ne mettrais pas ma main au feu...

— Le soir de la disparition, il est venu à notre case, nous demandant si nous n'avions pas vu la Clémentine... Il avait l'air absolument effaré... Nous n'y fîmes pas beaucoup attention, car nous venions de nous disputer, Louisette et moi...

— Des amoureux comme vous ?...

— Louisette m'avait fait une scène à cause de Lebuteux...

— Il est vrai, tu fréquentes ce misérable... Elle a raison...

— Elle était d'autant plus en colère que, dans la journée, j'avais joué avec la pïaye et lui, et j'avais perdu...

— Tant pis pour toi !...

— Es-tu *daim* (niais) ?... En attendant je n'ai plus de *blé* (d'argent !...)

— C'est toi qui est *daim*. Lebuteux avait certainement *maquye les brêmes* (marqué les cartes) et tu ne t'en es pas aperçu.

— Est-ce possible ?

— Il est coutumier du fait...

— Oh ! oh ! le *tôle* (exécuteur) m'a pris pour un *simple* facile à *repasser* (voler)... Cela ne me va pas...

— Je comprends ça... Mais revenons à Gérard... Tu dis qu'il voulait savoir si vous n'aviez pas vu sa *largue*...

— Oui... A Céleste et à moi, il nous a posé la même question... Il avait les yeux hors de la tête... il paraissait tout chose... Je lui ai offert de l'aider à



Ils prirent immédiatement la fuite devant ces hideux amphibies (P. 1138.)

la chercher, mais il nous a refusé d'une telle façon que nous n'avons pas insisté

— Ça l'aurait peut-être gêné, cet homme, si vous l'aviez suivi.

— Il avait sans doute à enterrer le cadavre...

— Voilà un mariage qui a mal fini.

— Entre nous, il n'avait jamais bien commencé...

— Oui, la Clémentine, le jour même de ses noces, avait un drôle d'air.

— Lui en était *féru* cependant.

— Elle ne l'aimait pas bien sûr !...

Cette conversation avait lieu sur le bord de la rivière de Kourou, dans un coude qu'elle fait en traversant le grand bois.

C'était pendant une interruption des travaux de l'abatis. Plusieurs transportés avaient profité de l'occasion pour prendre un bain.

Le Roulottier et Pierre Til s'étaient assis sur le *dégrad* (berge), tandis que leurs compagnons se baignaient.

On voit quelle était leur opinion sur la disparition de Clémentine. Ils la croyaient de bonne foi assassinée par son mari qui, d'ailleurs, avait été arrêté.

Ils se bornèrent à des considérations sur la manière dont Gérard pourrait s'y prendre pour sauver sa tête.

— A sa place j'avouerais.

— Pourquoi donc?

— J'ajouterais que ma femme me trompait.

— C'était bien vrai pour Gérard.

— Un mari a toujours, en pareil cas, le droit de se venger...

— Le tribunal l'acquitterait...

— Il ne serait guère possible de le condamner...

Le Roulottier et Pierre Til pensaient exactement comme l'Arabe de Meriem, qui était parmi les baigneurs.

Ce fils de l'Afrique s'était bien gardé de raconter qu'il s'était embusqué avec le Coucou pour attendre Maillone et que, lorsqu'il avait quitté Gérard, celui-ci avait des projets de vengeance.

Sans cela, il n'y eût plus eu le moindre doute sur le sort de la fille de la Miette que le Roulottier et Pierre Til ne plaignaient guère d'ailleurs, estimant qu'elle avait reçu la punition de sa conduite.

— Louisette ne me trompera jamais !...

— Es-tu bien sûr d'elle?...

— Comme tu dois l'être de Céleste...

— Elle, c'est différent.

— Tu es aimable... Tu t'imagines posséder seul une femme exceptionnelle...

— Allons, allons, nous sommes favorisés tous les deux.

— A la bonne heure !...

Deux visiteurs inattendus interrompirent ces propos. Un grand cri d'effroi retentit parmi les baigneurs, car les visiteurs étaient des caïmans qui s'avançaient, la gueule ouverte.

On comprend que les transportés ne demandèrent pas leur reste. Ils prirent immédiatement la fuite devant ces hideux amphibies qui devaient avoir dix ou douze pieds de long.

Les caïmans essayèrent de les poursuivre, mais ils n'allèrent pas loin du côté de la forêt. Ils rebroussèrent chemin, beaucoup moins féroces ou beaucoup moins obstinés que quelques-uns de leurs collègues qui avaient, peu de temps auparavant, assiégé la tour de l'île de Casfésoca.

L'île de Casfésoca est située dans l'Oyapock, avant le saut des Grandes-Roches, une cascade qui rappelle le Niagara dans de plus petites proportions.

Casfésoca n'est elevée que de quelques centimetres au-dessus du niveau des eaux. On a imaginé d'y construire une fortification dans le but de s'opposer aux invasions des nègres Bonis.

Cette fortification n'a jamais servi à rien tant qu'il y eut une garnison. Celle-ci ayant été supprimée, une vingtaine de transportés y furent établis pour exploiter les bois des environs.

Les caïmans, avides peut-être de chair fraiche, ayant vu s'y réfugier les travailleurs blancs, conçurent le projet de les réduire par la famine ; ils s'établirent en permanence au bas de la tour qui n'avait heureusement que des meurtrières au rez-de-chaussée.

On entrait par une porte-fenêtre placée au premier étage à laquelle on arrivait par une échelle.

Les meurtrières servirent à tirer sur les sauriens qui finirent par prendre la fuite, laissant sur place un des leurs qui est aujourd'hui la plus belle pièce du musée de Grenoble. Les autres disparurent, tachant plus ou moins la mer de leur sang.

L'apparition des deux caïmans de la rivière de Kourou fit beaucoup parler d'elle à l'établissement, mais on en parla encore moins que d'un autre événement qui se produisit.

Clémentine reparut.

Elle alla frapper presque mourante à la porte de la case de l'Amirale.

Le hasard fit que Caroline Poilot fût sur le point de sortir. Elle vit donc la première son amie.

— Clémentine !

— Moi !...

— Tu n'es donc pas morte ?...

— Tu vois !...

— J'en suis fort heureuse... mais... tu es bien pâle... Qu'as-tu ?

— Je n'en puis plus...

L'Amirale soutint Clémentine.

— On va te donner un peu de rhum... Cela te rendra tes forces... Hé ! l'Incendiaire !...

L'Incendiaire c'était la paysanne condamnée pour incendie que l'Amirale avait prise à son service.

Son prénom était Marianne, mais Caroline Poilot avait pris l'habitude de l'appeler l'Incendiaire.

La paysanne ne paraissait, du reste, pas le moins du monde froissée de ce qualificatif.

— Aide-moi, fit l'Amirale, à soutenir la Clémentine... D'où sort-elle pour être dans un pareil état?

Un instant après, la fille de Miette était installée dans un grand fauteuil.

Quand elle parut un peu réconfortée, l'Amirale, qui avait renoncé à sortir, dit avec une certaine avidité :

— Maintenant, parle... Que t'est-il arrivé !... Tu n'as pas cherché à t'évader, au moins?...

— Non...

— Pas si sotte, n'est-ce pas?...

— Oui, pas si sotte...

Clémentine avait dit ces paroles d'un ton machinal.

— Mais enfin, qu'es-tu devenue ?...

— Je m'étais perdue dans la forêt...

— Ah !... tu as passé quinze jours... Et pendant ce temps-là de quoi t'es-tu nourrie ?...

— Je ne sais... de ce que j'ai pu trouver...

— On ne trouve pas grand'chose dans les bois.

— J'ai rencontré... On m'a donné...

— Qui as-tu rencontré?

La femme de Gérard garda le silence.

— Tu n'es pas bavarde aujourd'hui, dit Caroline Poilot... Est-ce que tu redeviendrais comme autrefois... Tu aurais, tort, car c'était monotone.

— Ne m'interroge pas...

— Quel est donc ce mystère ?...

— Personne ne le connaîtra jamais !...

— Il faudra bien que tu le dévoiles, dit la commandante piquée... Tu t'imagines que l'autorité de Kourou ne te demandera pas d'explications, que l'on se bornera à constater ton retour sans s'informer des causes de ton absence... Tu vas être accusée de tentative d'évasion.

— Mon Dieu, mon Dieu !...

— Et ton mari, il tiendra à savoir...

— Oh ! lui !...

— Le pauvre diable est en prison... Il est accusé de t'avoir assassinée.

— S'il ne m'a pas tuée, ce n'est pas sa faute !...

— En vérité !...

— Il voulait me donner la mort !

— Ah!... Et Maillone?...

Le visage de Clémentine prit d'abord une expression plus douce.

— Il a dû être bien alarmé?

— Il ignorait donc aussi?...

— M'a-t-il pleurée?...

— Il paraît que sa douleur était des plus vives... Cela ne plaisait pas beaucoup à Miette... Ils ont même dû pas mal se disputer...

— Cette femme, cette femme!...

Clémentine était maintenant menaçante.

— Tout cela ne m'apprend pas ce qui a eu lieu, dit Caroline intriguée.. Voyons, tu as cependant confiance en moi... Tu as bien su le montrer quand tu as eu besoin de mes services. Tu sais que je suis discrète... Raconte-moi...

Il fallut du temps à l'Amirale pour vaincre la résistance de Clémentine, mais enfin celle-ci consentit à parler...

Pendant son récit qui fut assez long, Caroline Poilot se livra, selon son habitude, à toute sorte de réflexions. Quand la fille de Miette eut terminé, elle dit:

— Oh! oh! c'est drôle! Gérard n'a réellement pas de chance... Ce n'était donc pas assez de Maillone...

— Tu le plains!...

— Ma foi, il est à plaindre... Il a été fourré dedans pendant que sa femme était... dehors. Je ne croyais pas que les grands bois fussent aussi dangereux.. Réellement tu es née prédestinée...

— Je te demande en grâce de garder pour toi... J'aurais trop à rougir ..

— Là... vrai... je ne te comprends pas... Ce n'est pas ta faute...

— Si Maillone surtout...

— Qu'aurait-il à dire, lui?...

— Je t'en prie, je t'en supplie...

— Un nègre c'est un homme comme un autre... Tu sais bien à quoi t'en tenir maintenant!...

Clémentine mit ses deux mains devant sa figure, tandis que l'Amirale riait de bon cœur, peu impressionnée par le récit qu'elle venait d'entendre.

— Crois-moi, petite, fit-elle, il vaut mieux pour toi que cela se soit passé ainsi que si tu étais morte de faim ou de frayeur dans le grand bois... Il n'y a qu'un cas dans lequel cela puisse avoir des conséquences fâcheuses, mais j'espère que le Rongou est moins... heureux que le jeune médecin de la maison centrale. Si cet inconvénient se produisait, pas moyen de dissimuler... Faudrait avouer pour expliquer le phénomène...

L'Amirale se perdit dans l'histoire d'une femme de chambre qu'elle avait eue à son service à Toulon, et qui n'avait pas craint d'avoir pour un matelot nègre des complaisances illicites, car cette femme était mariée.

Le nègre avait quitté depuis longtemps la France, quand naquit un affreux bonhomme qu'on eut dit en pain d'épice et que le mari eut beaucoup de peine à accepter comme sien...

Il est probable que Caroline Poilot venait d'improviser cette anecdote séance tenante, car elle ne l'avait pas racontée avec sa facilité habituelle. Elle eut même quelques contradictions susceptibles d'éclairer Clementine si celle-ci l'eût écoutée avec plus d'attention.

L'Amirale conclut en ces termes :

— Il faut souhaiter que cela ne t'arrive pas à toi !...

Caroline Poilot demanda ensuite à Clémentine ce qu'elle comptait faire.

— Je ne sais...

— Tu vas rentrer dans ta case ?...

— Chez Gérard, jamais !

— Pourquoi ça ?...

— Pourquoi !

— Si tu ne reparaissais pas chez toi, tu serais obligée de rentrer avec les detenues qui n'ont pas trouvé à se marier et qui sont encore ici sous la garde des sœurs... Cela ne serait pas de ton goût...

— Non, certes...

— D'autant plus que tu verrais tous les jours la fameuse Malvina, cett mauvaise gale que je pousse le commandant à renvoyer à Cayenne... On te ren verrait peut-être là-bas, toi aussi... Te souviens-tu comme nous étions mal dans la prison civile ?...

— En effet...

— Plus de liberté, plus de grand air... plus de... Maillone !...

— Ah !

— Crois-moi... Réintègre le domicile conjugal, comme on dit devant les tribunaux...

— Ce que mon mari n'a pu faire, parce que j'ai réussi à m'échapper, il le fera... Il me frappera de sa hache !...

— Non... non... Quand on ne réussit pas ces choses-là une fois, on ne recommence pas... Du reste, il est depuis quelques jours dans une case avec les fers au pieds, ça a dû lui donner à réfléchir...

— Comment expliquer ?...

— Je me charge de tout arranger... avec Gérard lui-même !...

Caroline Poilot tint sa promesse.

Elle obtint d'abord du commandant la mise en liberté du mari de Clémentine. Le commandant n'avait aucun motif de refuser puisque la jeune femme était vivante.

L'ex-guichetier fut conduit à l'Amirale et celle-ci ne laissa pas que d'être

impressionnée par l'émotion qu'il manifesta quand elle lui apprit que Clémentine était vivante.

— Ce n'est pas votre faute, avouez-le, lui dit-elle, puisque vous vouliez la tuer... Elle a trouvé un refuge dans un carbet quelconque... Elle y serait encore, car elle n'osait plus reparaître, si je n'avais pas été prévenue et si je n'étais allée la chercher... Une des raisons qui l'ont décidée à rentrer à l'établissement, c'est la nouvelle de votre arrestation.

— Est-ce possible?

— On a beau n'être pas trop d'accord avec son mari... On ne peut cependant le laisser condamner pour un crime qu'il n'a pas commis...

— Lorsqu'on hait un homme?...

— Clémentine ne vous hait pas...

— Elle m'a trahi pour un autre... pour Maillone!

— Je ne le pense pas...

— Tout le monde le dit!...

— Ah! vous croyez ce que dit tout le monde!...

— Il y a des preuves...

— Lesquelles?

— Ses rendez-vous dans la forêt... Elle n'a pas nié elle-même.

— Eh bien, oui... peut-être y a-t-il eu un commencement d'intrigue.. Mais ce n'est pas allé loin... En tous cas, elle est repentante je vous assure...

Gérard n'était pas entièrement convaincu. Il avait néanmoins une telle passion pour cette femme que, pendant quelques jours, il avait crue morte, qu'il ne demandait plus qu'à se retrouver avec elle.

Leur première entrevue chez l'Amirale fut presque amicale.

Quand ils partirent ensemble, Caroline Poilot murmura :

— Ce n'est pas malin, un homme!...

Puis toute rêveuse :

— C'est bien drôle une femme... Gérard n'est pas mal du tout... Il est certainement beaucoup mieux que Maillone... Et cependant.. Clémentine aime l'un et déteste l'autre.... Par-dessus le marché, il y a le nègre... qui ne peut manquer de reparaître... Que va-t-il se passer?...

CXXVI

L'OYAPOCK

Lebuteux était encore à Kourou, mais la fin de son séjour approchait.

Il devait, en effet, partir pour la Comté où l'on avait besoin de ses sanglants offices pour les forçats cannibales condamnés à mort.

Leur exécution n'avait pas encore eu lieu et le bourreau de la Comté ne pouvait guère opérer en cette circonstance, puisqu'il avait été mêlé lui-même au drame dont le dénouement devait avoir lieu sur l'échafaud.

Bien que Lebuteux ne trouvât guère d'agrément à l'établissement, il tenait de plus en plus à y rester.

C'était à cause de Céleste.

La haine de ce misérable pour Pierre Til et sa femme, loin de se calmer, devenait tout les jours plus forte. Il eût voulu les tuer tous les deux, mais auparavant il eût tenu à posséder encore celle qui avait été sa maîtresse et qu'il considérait comme une chose lui appartenant et lui ayant été volée.

Le sentiment qu'il éprouvait était fait de colère et de désirs surexcités.

Il avait formé toutes sortes de projets, arrêté divers plans, mais il n'avait pu en mettre aucun à exécution.

Pierre Til et Céleste se méfiaient.

La jeune femme surtout, savait qu'elle avait tout à attendre de l'homme qui l'avait perdue, de l'assassin de son père.

Quand son mari était à l'abatis, elle ne restait jamais seule à sa case dont le soir, avant de se coucher, elle avait soin encore de barricader toutes les portes.

Elle s'était procurée un chien des Pyrénées, sorte de molosse aux crocs redoutables. Cet animal faisait partie d'un envoi effectué par le gouvernement qui avait essayé d'acclimater à la Guyane cette race si utile en France aux bergers et aux bouchers.

Malgré ces précautions, Céleste n'était pas complètement rassurée. — J'ai le pressentiment que Lebuteux nous tuera l'un ou l'autre, peut-être tous les deux...

Pierre Til s'efforçait de la rassurer.

— Quelle pensée!...

— Pourquoi reste-t-il aussi longtemps ici?...

— Ah! ça, par exemple, je n'en sais rien...

— C'est parce qu'il fait tout ce qu'il peut pour ne pas s'en aller...

— Il lui faudra bien partir...

— Alors seulement, je serai rassurée.

Enfin l'aviso qui devait emporter le bourreau arriva.

Cet aviso s'appelait l'*Oyapock*. Il était très petit. Il fallait bien qu'il fût ainsi pour être tantôt poisson de mer, tantôt poisson de rivière, naviguer entre les bancs de vase molle qui se trouvent entre les îles du Salut et le continent ou sur les cours d'eau de l'intérieur.

On racontait que lorsque l'*Oyapock* avait quitté Rochefort pour se rendre à la Guyane, beaucoup d'officiers de marine prédisaient qu'il serait infailliblement englouti, s'il venait à essuyer une tempête en plein Océan.



Maillone l'avait trouvé étendu sur la terre. (P. 1151.)

Un intrépide lieutenant de vaisseau, M. Carpentier, sollicita l'honneur de ce périlleux commandement. La tempête lui fit grâce : il eut le bonheur d'arriver sain et sauf à Cayenne.

Enhardis par son exemple, raconte M. Jusselain, des enseignes de vaisseau conduisirent, après lui, à la Guyane, deux bateaux à vapeur à haute pression, *l'Econome* et le *Surveillant*, plus petits encore que *l'Oyapock*.

L'*Oyapock* n'apportait pas de bonnes nouvelles.

La fièvre jaune avait éclaté sur quelques points isolés. Toute la colonie était-elle menacée par le terrible *vomito negro!*...

On était justement à la période qui passe pour la plus meurtrière à la Guyane. Au mois de juin ou de juillet, quand les pluies cessent, les eaux rentrent peu à peu dans leur lit, les terrains inondés se découvrent.

Alors les détritus végétaux, détrempés pendant de longs mois, mis à nu et chauffés par un soleil de feu, dégagent des miasmes pestilentiels qui empoisonnent l'air.

C'est le moment où les fièvres paludéennes accomplissent le plus de ravages.

A Kourou, elles sévissaient avec une intensité effrayante. L'hôpital pouvait à peine suffire.

Tout le monde cependant n'y était pas admis. On laissait à l'établissement, dans leurs cases, les soldats ou les transportés qui ne paraissaient que légèrement atteints.

On fit même sortir certains malades dont la vie ne paraissait pas menacée d'un danger immédiat.

De ce nombre se trouva Alexis Médard dont le médecin dit :

— Il est trop faible pour que cela aille vite chez lui.

Toutefois, comme il ne pouvait pas travailler avec les autres transportés, on l'installa dans une petite case voisine de l'infirmerie.

Un changement considérable s'était accompli chez le jeune homme. Son teint avait acquis une sorte de transparence. Ses lèvres, ses gencives s'étaient décolorées. Les membres étaient devenus grêles tandis que l'abdomen avait pris à leurs dépens un certain développement.

Il marchait avec peine, la tête baissée, les yeux caves et cernés, le regard fixe.

L'abattement de ce malheureux était profond. Il passait de longues journées étendu dans un hamac, sans avoir la force de remuer.

Alexis Médard songeait à la France ; il voyait encore comme dans un rêve les derniers navires du port de Toulon.

Il se rappelait la sensation qu'il avait éprouvée alors que l'*Allier* s'éloignait des côtes du pays natal.

Il avait songé à sa mère dont la douleur et les larmes l'avaient profondément touché.

— Je ne la verrai plus ! avait-il dit.

Et maintenant il répétait :

— Non je ne la verrai plus!...

Il ne se faisait pas illusion, en effet. Ses jours étaient comptés sous ce ciel meurtrier ; il ne pouvait supporter ce climat insalubre.

Alexis Médard ne se repentait cependant pas d'avoir demandé à partir pour la Guyane. S'il n'y avait pas été transporté, il n'eût pas connu Marie-Louise, il ne l'eût pas aimée!...

Cet amour, malgré l'abattement dans lequel il vivait, était resté vivace dans son cœur.

Le visage si doux de Simonne de Méran était sans cesse présent à son souvenir. Il lui semblait encore entendre sa voix harmonieuse qui lui avait parlé d'espérance et de repentir.

Cette admirable créature ne la reverrait-il plus également?... Mourrait-il sur ce coin de terre sans avoir la suprême consolation qu'elle se penchât une dernière fois sur sa couche?

— Oh! il ne tenait pas à lui faire connaître son secret, il ne tenait pas à lui dire ce qu'il éprouvait pour elle. Il avait trop peur que la compassion qu'elle avait parfois manifestée à son égard ne se changeât en mépris.

Il ne désirait que sa présence au moment où son âme se séparerait de son corps et quitterait ce monde où il vivait misérable et flétri.

Il croyait qu'il ne ressentirait aucune amertume, que toute révolte contre sa destinée cesserait en lui si son dernier regard la rencontrait, elle si bonne, si charitable, si résignée!...

Si résignée!

Elle avait donc souffert, elle aussi?

Le jour où il avait parlé de douleurs incurables qu'elle ne soupçonnait pas, elle lui avait fait comprendre que son passé cachait un mystère et qu'elle connaissait les orages de la vie.

Cet aveu la lui avait rendue plus chère si c'était possible.

Marie-Louise n'était donc pas seulement un ange, c'était une femme qui avait eu sa part des misères humaines.

Il se demandait souvent à quel genre de tourments elle avait été soumise

Était-ce des chagrins d'amour qui l'avaient engagée à prendre le voile?...

Il était alors presque jaloux de ce passé qui cependant, il en avait la certitude, l'avait laissée pure et sans tache.

Alexis Médard n'avait confié à personne son affection pour Simonne de Méran, mais nous savons que quelqu'un l'avait devinée.

Cette personne était Maillone qui venait le voir quelquefois. L'ancien marin était un assez bon diable!...

Maillone avait absolument résisté aux fièvres paludéennes. Il n'en était pas de même de la Miette qui, depuis quelque temps, avait des accès.

Dans le ménage Gérard, c'était le contraire qui s'était produit. Tandis que malgré son séjour dans le grand bois, Clémentine se portait fort bien, Gérard avait contracté la maladie, mais ni lui, ni Miette n'étaient atteints

comme Alexis Médard. Maillone essayait de consoler le fils du confectionneur.

— Tu es ici un des moins à plaindre...

— Pourquoi?

— Tu n'as à subir qu'une condamnation de quelques années, tandis que moi qui te parle c'est à perpétuité que j'ai été condamné...

— La condamnation sera la même si je meurs.

— Tu ne mourras pas...

— Je ne me fais pas illusion...

— Je suis persuadé que tu retourneras en France.

— Ma mère!...

— Tu la reverras...

— La pauvre femme est déjà bien âgée... Ce n'est que pour elle que je désirerais rentrer dans le pays où je suis né, mais qui a été témoin de mon crime.

— Pour un misérable petit faux, voilà beaucoup d'embarras... Tu n'as pas été comme moi un brigand, un assassin couvert de crimes... Figure-toi que, lorsqu'on m'a pris, on avait tellement peur que je ne réussisse à m'échapper que l'on m'a traité comme une bête fauve. Les gendarmes m'ont mis au cou un anneau de fer et ils m'ont conduit ainsi jusqu'à Draguignan tandis que la foule me huait et m'insultait...

— C'était épouvantable...

— Moi j'ai pris la chose gaiement et, comme le Roulottier, pendant qu'on l'exposait, je tirais la langue aux *pantres*, je répondais aux injures par d'autres injures...

— Je serais mort de honte...

— Pas si bête, moi... Te dire que cela ne me faisait rien d'être traité ainsi serait un mensonge, mais je pensais que cela ne me servirait pas à grand' chose de me désoler... Je me raidissais contre l'outrage... Imite-moi... Nargue la fièvre comme je narguais les badauds et tu verras qu'elle n'aura pas autant de prise sur toi...

— C'est facile à dire...

— Ce n'est pas beaucoup plus difficile à faire...

Maillone plaignait cependant Alexis Médard. Quand il en parlait, il avait une toute autre opinion que celle qu'il exprimait devant le jeune homme.

— On le laisse crever comme un chien dans ce chien de pays...

Il ajoutait ces paroles qui étaient peut-être bien dignes d'être méditées :

— Je ne comprends pas que, lorsque les *gerbiers* (juges) ont prononcé, le gouvernement vienne aggraver la peine, que, lorsqu'un homme a été condamné aux travaux forcés pour quelques années et même pour la vie, on se permette

de le condamner à mort en l'envoyant dans un pays où l'on ne peut pas vivre...

Quand il était seul, il ajoutait tout bas :

— Oui, on ne peut pas vivre en cet endroit... Moi jusqu'ici j'ai échappé à tout... Par un bonheur inouï, il en est de même de Clémentine... Mais cette chance peut cesser d'un instant à l'autre... J'en reviens toujours à mon idée... Il me faut *déraper*, mais je ne le ferai pas sans elle...

Malgré l'opinion du médecin, Alexis Médard eut un terrible accès.

Il lui sembla qu'un cercle de fer lui serrait le front, puis il éprouva l'indéfinissable sentiment d'anxiété que connaissent bien les fiévreux. Il passa successivement par les trois stades de froid, de chaleur et de sueur.

Pendant le stade de froid, il eut des convulsions qui faillirent l'emporter.

— Tu avais beau être faible, lui dit Maillone, après l'accès, tu as failli claquer... Décidément les médecins sont des ânes!...

Maillone fit connaître aussi au jeune homme que, durant la période de chaleur, il avait à diverses reprises prononcé le nom de la sœur Marie-Louise.

Comme Alexis Médard semblait inquiet, il le rassura :

— Ne t'effraye pas... J'étais seul à côté de toi et j'ai seul entendu... Tu l'aimes donc toujours?...

Il ne répondit pas.

— Tu manques de confiance en moi... Je sais cependant que ton cœur est pris, bien pris... C'est pas ta faute si tu as une affection sans espoir... Autrefois, je me serais moqué de toi car rien ne me semblait bête autant que l'amour... Maintenant je pense toujours que c'est bête, mais je sais aussi que ce n'est pas la faute de ceux qu'il *pince*... Ce n'est pas ensuite vous qui choisissez, c'est une force dont vous ne vous rendez pas compte qui vous pousse... Ça vous vient sans savoir comment et généralement quand il ne faut pas... Malgré tout, il est nécessaire d'obéir.

Sa liaison avec Clémentine avait, comme on peut en juger, changé radicalement les idées de Maillone.

— Je t'avouerai, continua-t-il, que moi aussi j'ai été vivement impressionné par la jolie petite sœur, le jour où, tout meurtris par les coups de martinet de Lebuteux, nous fûmes portés à l'ambulance de l'île Royale. On ne voulait pas de nous, elle obligea les infirmiers à nous recevoir, en disant : « — Il y aura toujours de la place pour ces malheureux! »

— N'est-ce pas que jamais on n'a entendu une voix pareille?...

— J'avoue que jamais musique ne m'a fait autant de plaisir que la voix de la supérieure lorsqu'elle intervint en notre faveur...

Maillone laissa Alexis dans une sorte de ravissement.

C'était vers cette époque que l'*Oyapock* était arrivé un matin.

Il n'y avait que très peu de passagers à bord de l'aviso. Cependant il en

descendit deux femmes qui se firent indiquer aussitôt la case du commandant.

Ces deux femmes furent reçues avec beaucoup d'égards par le chef de l'établissement qui donna l'ordre de les conduire à l'hôpital.

Là les marques de respect se multiplièrent à l'égard surtout de la plus jeune que les sœurs de Saint-Joseph de Cluny appelèrent : « Ma mère ».

Les nouvelles débarquées ne restèrent que très peu à l'hôpital où on leur désigna la case d'Alexis Médard.

— Comment, il est seul? fit la plus âgée.

— Il ne le sera plus désormais, dit l'autre voyageuse.

— Il était abandonné de tous...

— Dieu lui réservait la meilleure des consolations.

Quand elles furent près de la case, la plus jeune voulut entrer la première.

— Attendez... Il est nécessaire de le préparer... Une trop grande émotion...

— Vous croyez?...

— La prudence est nécessaire...

— Hâtez-vous alors!

La jeune femme allait franchir le seuil de la case, lorsqu'elle se trouva face à face avec Maillone qui en sortait.

— Vous! dit-il avec stupéfaction.

— Vous me connaissez?

— Parbleu! Elle demande si je la connais...

— Cette case est bien celle d'Alexis Médard?

— Oh! ce n'est pas celle d'un autre...

— Laissez-moi entrer...

— Comme ça... de cette manière...

— Je vais le préparer...

— A vous voir! C'est singulier de le faire vous-même...

— Comment?

— Vous ignorez donc que la plus grande émotion qu'il puisse éprouver, c'est en vous revoyant...

— Ah!...

— Dame!... Vous ne vous en doutiez pas... C'est comme ça...

Une vive rougeur couvrit les traits de Marie-Louise.

Maillone l'avait brusquement quittée. L'autre voyageuse se rapprocha inquiète.

— Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il?...

— On va nous introduire...

L'ancien marin était rentré dans la case.

Alexis Médard était extraordinairement agité.

Pendant toute la nuit précédente, il avait rêvé à Marie-Louise. Il s'était imaginé que la sœur était assise auprès de lui.

Il avait osé même lui faire l'aveu de son amour et, chose singulière, elle ne l'avait pas repoussé, elle ne l'avait pas dédaigné lui le paria, lui le maudit, lui le condamné aux travaux forcés!...

En s'éveillant, il avait soupiré:

— Ce n'était qu'un rêve!...

Il se sentait encore plus faible que les jours précédents. Ayant essayé de descendre de sa couche, il s'était évanoui. Maillone l'avait trouvé étendu sur la terre et l'avait replacé dans le hamac en le gourmandant.

— Si c'est avoir du bon sens de commettre une pareille imprudence!... Je vais demander qu'on ne te quitte plus... Il est nécessaire qu'on te fasse rentrer à l'hôpital.

— Non, non, je t'en supplie...

Maillone était bien décidé à dire au médecin que l'état du malade lui semblait très grave quand il avait fait sur la porte même de la case la rencontre que l'on sait.

— Tu ne peux te douter, dit-il à Médard, qui je viens d'apercevoir.

— Qui donc?...

— Devine...

— Un homme, une femme?

— Une femme.

Médard devint subitement pâle.

— Une femme... Ah!

Il se tut. Le nom de Marie-Louise était sur ses lèvres, il n'osait le prononcer... Il avait peur de détruire l'espoir subit qu'il éprouvait.

— Figure-toi que cette femme ressemble à s'y méprendre...

— Elle ne fait que ressembler...

— A moins que je ne me sois trompé et que ce ne soit elle tout à fait...

— Qui?... elle?... dit avec angoisse Alexis.

— Marie-Louise, parbleu!... Là... Là... ne prends pas feu, je ne suis pas certain...

— Et moi, je suis persuadé qu'elle est à Kourou... Tous ces jours-ci j'ai le pressentiment qu'elle sera présente au moment de ma mort...

— De ta mort?...

— Oui, mais sois tranquille... Je m'en irai volontiers si elle me montre le chemin de l'autre patrie, de celle où je vivrai toujours pour l'admirer et l'aimer... Où est-elle?...

Maillone alla jusqu'à la porte et les deux femmes entrèrent aussitôt.

Le visage amaigri d'Alexis Médard était couvert de larmes.

— Ma sœur!... Ma sœur!... Quel bonheur de vous avoir... Ah! pardon, pardon!...

Il avait saisi les mains de Marie-Louise. Il les embrassait sans qu'elle songeât à la moindre résistance. Elle aussi était vivement touchée.

Alexis ne pouvait voir le visage de l'autre femme, dissimulé par une mante assez vaste! Il n'y avait du reste pas fait attention. Ce n'était que Simonne qu'il regardait avec le ravissement le plus profond.

— Vous êtes donc heureux que je sois ici?... dit la sœur.

— Oh! oui...

— Eh bien, Dieu vous réserve une autre joie.

— Il ne peut y en avoir de plus grande...

— Vous vous trompez... il est aussi quelqu'un que vous chérissez et qui vous chérit... Quelqu'un que vous avez quitté et qui a tout fait pour vous retrouver...

Les regards d'Alexis se portèrent sur la vieille femme et il eut un cri tout vibrant d'émotion :

— Ma mère !...

CXXVII

TROP TARD!...

Il est des actes que l'affection la plus sublime peut seule inspirer. Tel était celui accompli par Mme Médard.

Depuis quelque temps, les lettres de son fils lui laissaient entrevoir qu'il était gravement atteint.

Alexis ne disait pas toute la vérité comme on le pense bien, mais, convaincu qu'il n'échapperait pas au mal qui le dévorait, il voulait préparer peu à peu sa mère à apprendre la catastrophe finale.

Celle-ci ayant tout compris avait subitement résolu de se rendre auprès de son enfant.

— Puisqu'on ne lui permet pas de venir à moi, j'irai à lui! s'était-elle écriée.

Elle n'avait reculé ni devant la longueur d'une traversée pénible, ni devant les dangers de toutes sortes.

Sa seule pensée était :

— Pourvu que j'arrive à temps!... Pourvu que j'arrive à temps!...

A son arrivée à la Guyane, elle s'était rendue à l'hôtel du gouverneur, mais on n'avait pu la renseigner tout de suite sur l'époque à laquelle il y aurait un



Alexis Médard avait rendu le dernier soupir. (P. 1159.)

départ pour Kourou. Elle était condamnée à rester à Cayenne seule, sans protection, ne sachant quand elle pourrait rejoindre son fils.

Ce fut alors qu'elle songea à s'informer de cette sœur Marie-Louise dont Alexis lui avait tant parlé dans ses lettres et qu'il dépeignait comme un modèle de charité.

Simonne de Méran accueillit parfaitement Mme Médard. Elle parut très impressionnée quand la vieille dame lui fit part de ses craintes.

— Est-ce possible ?... Est-ce possible ?... Ici il supportait assez bien les misères... Il faisait preuve de courage et de résignation... Comment n'ai-je pas su ? J'aurais obtenu son retour à Cayenne... Ne vous étonnez pas de l'intérêt que je lui porte... Je lui dois la vie...

Elle raconta à Mme Médard, qui l'ignorait, comment Alexis l'avait protégée contre un fou furieux à l'ambulance de l'île Royale.

— Sans lui, cet insensé m'eût tuée... La conduite de votre fils a fait l'admiration de tous. Le commandant de l'île l'a loué dans un ordre du jour où il lui a promis une récompense. Cette récompense n'a pas été accordée malgré les démarches que j'ai faites... Je voulais qu'on graciât mon sauveur... La réponse n'est jamais arrivée de France.

Simonne promit à Mme Médard tous les renseignements qu'elle désirait et le jour suivant elle les lui donna en effet.

— Je puis ajouter, lui dit-elle, que vous ne ferez pas seule la traversée de Cayenne à Kourou. Je prendrai, moi aussi passage sur l'*Oyapock*.

— C'est un bonheur inespéré.

— Je suis chargée d'une tournée d'inspection dans les hôpitaux desservis par notre ordre. Il n'y aura aucun inconvénient à ce que je commence par l'établissement dans lequel se trouve votre fils.

— Merci... merci !...

Telle était l'explication de la présence des deux femmes auprès du jeune forçat. Elles se mirent à lui donner les soins les plus assidus.

Mme Médard eut l'espérance de l'arracher à la mort jusqu'à la dernière heure, mais Simonne, devant laquelle les médecins parlaient librement, dont on ne craignait pas de briser le cœur, ne tarda pas à savoir que son état était désespéré.

Un jour cependant un mieux sensible sembla se manifester chez Alexis. Il parla d'un retour possible en France quand la grâce si impatiemment attendue arriverait enfin.

Sa mère était ravie, et la sœur Marie-Louise elle-même se demandait si on ne s'était pas pressé de condamner le jeune homme, si on ne devait pas espérer de le guérir en l'éloignant de Kourou.

Le soir, le fiévreux engagea Mme Médard à prendre quelque repos. Elle y consentit, mais Simonne refusa de s'éloigner.

Depuis que la nuit était venue, elle remarquait une certaine agitation chez Alexis. Elle se demandait si ce mieux n'était pas factice, si ce n'était pas la dernière clarté de la lampe avant de s'éteindre.

Elle resta donc au chevet d'Alexis.

Le jeune homme s'assoupit pendant que la sœur priait.

A genoux, elle demandait à Dieu la guérison de cet infortuné. C'était

presque l'impossible qu'elle sollicitait du maître de toutes choses, mais ne pouvait-il faire un miracle ?...

Elle savait que le coupable regrettait sa faute... Elle croyait que la grâce de la vie pouvait être accordée à un homme purifié par le repentir.

— Ce n'est pas seulement pour lui, ô mon Dieu, que je vous implore, c'est pour cette pauvre vieille mère qui vient de faire preuve d'un dévouement admirable, pour cette mère qui a franchi les distances les plus considérables afin d'embrasser son fils mourant. Récompensez-la, cette noble créature, soyez aussi indulgent aujourd'hui que vous avez été sévère jadis... Peut-être a-t-elle manqué de fermeté avec son enfant quand il eût fallu le prémunir contre le mal et lui apprendre le bien, mais vous ne punissez pas toutes les mères trop indulgentes... L'exemple est suffisant... S'il faut cependant encore quelque chose pour désarmer votre justice, prenez une part des épreuves que vous m'avez imposées et qui ont été réellement bien grandes... J'accepte mon sort avec résignation, pardonnez, pardonnez !...

C'était avec des larmes qu'elle suppliait le Tout-Puissant de l'écouter. Elle espérait le toucher bien que jusqu'ici il ne lui eût rien épargné.

Elle avait perdu son fiancé, son père, le bonheur ici-bas !...

Oui, mais elle gardait intactes ses aspirations vers la patrie sublime, elle croyait fermement qu'elle retrouverait là-haut tous ceux qu'on lui avait enlevés !...

Devinait-elle l'amour d'Alexis Médard ?...

Il est probable qu'elle s'en doutait. Et elle qu'éprouvait-elle pour le jeune homme ?...

Marie-Louise n'y avait jamais réfléchi... Elle confondait ce qu'elle ressentait pour le forçat repentant dans la bienveillance générale dont elle enveloppait tous ceux qu'elle voyait souffrir.

Elle ne s'était pas interrogée sur l'émotion qu'elle avait éprouvée quand le malade avait saisi ses mains et les avait couvertes de baisers la première fois qu'elle s'était approchée de son lit à Kourou.

La sœur n'avait été nullement choquée par cet élan. Si on lui en eût demandé l'explication, elle eût été peut-être embarrassée, cependant il lui avait paru naturel.

Et maintenant était-elle surprise de ce qu'Alexis Médard ne la perdît pas un instant de vue lorsqu'elle était dans la case, de ce qu'il suivît tous ses mouvements, de ce qu'il prononçât son nom pendant son sommeil et dans son délire ?...

Marie-Louise n'avait pas essayé de résoudre ces questions, elle ne se les était jamais posées.

La clarté faible d'une veilleuse éclairait la case tandis que la sœur priait.

Mme Médard s'était jetée dans un hamac qu'on avait tendu non loin de celui de son fils. Elle dormait du sommeil lourd de ceux qui n'ont pas reposé depuis longtemps. Quand Marie-Louise se releva, elle s'aperçut qu'Alexis était éveillé. Elle s'approcha de lui et lui demanda s'il n'avait besoin de rien.

— Non, ma sœur, merci...

— Vous ne souffrez pas?...

— Je ne souffre pas...

— Vous allez réellement de mieux en mieux... Nous vous sauverons!...

— Ne le croyez pas, ma sœur...

— Pourquoi?

— Parce que je sais que j'ai bien peu de temps à vivre...

— Vous avez vite changé d'avis...

— Je ne me suis jamais fait illusion...

— Cependant aujourd'hui... vous parliez d'un retour possible...

— Ma mère était si heureuse de m'entendre lui donner cet espoir... Peut-être ai-je eu tort... La désillusion sera plus forte pour elle...

— Je suis persuadée que vous vous exagérez votre situation...

— Si vous saviez comme je me semble faible en ce moment...

— Ah!...

— Je n'ai plus aucune douleur parce que mon corps n'est plus capable d'en avoir... Ce que j'éprouve est étrange; depuis quelques instants, il me semble que mon âme plane au-dessus de ma dépouille mortelle... Elle ne tardera pas à s'envoler...

— Quelle idée!...

— Je ne me trompe pas...

— Voulez-vous que j'éveille votre mère?...

— Laissez-la, je vous en prie...

— Mon Dieu!

— Ne vous alarmez pas, ma sœur... A quoi bon?... Ce qui doit être sera... La fatalité ne saurait être conjurée...

En disant ces paroles, Alexis Médard eut un frisson.

Marie-Louise voulut lui tâter le pouls, il était faible, petit et très fréquent. Alexis était baigné d'une sueur froide.

— Oh!...

— C'est bien ma dernière heure, n'est-ce pas?...

— Il faut que je demande du secours...

— N'en faites rien!...

Il joignit les mains.

— Bénie soit la Providence qui permet que vous soyez là. Je m'en vais résigné, presque content... C'est vous qui êtes cause de cela...

— Je suis heureuse que ma présence soit un soulagement à vos maux.

— Un soulagement immense, car je me prends à espérer à l'existence d'une seconde vie où je vous retrouverai plus tard...

— Avez-vous jamais douté !...

— Je vous l'ai déjà dit, quoique chrétien, j'avais toujours été peu fervent... Ce qui se passe ici-bas n'est pas susceptible de faire croire à l'existence d'un Être souverain...

— Les voies de Celui qui préside à toutes choses sont impénétrables, ses desseins sont immenses... Courbez la tête devant ses arrêts et ne les discutez pas.

— Ma sœur, j'accepte la sentence qu'il a prononcée, j'accepte tout... Je crois en Dieu depuis que j'ai auprès de moi un, de ses anges...

— Je ne suis pas un ange, hélas!

— Il faut bien que vous en soyez un car je n'avais jamais rencontré avant vous de créature aussi parfaite...

— Vous vous exagérez...

— Non... Chez vous le visage est aussi beau que le cœur est bon, que le dévouement est sublime... Aussi vous m'avez inspiré... Oh ! pardon, ma sœur, pardon !...

Marie-Louise essaya de calmer le mourant... Elle lui répéta qu'elle n'était pas parfaite, elle aussi, et qu'il ne lui devait pas toute la reconnaissance qu'il croyait lui devoir parce qu'elle lui avait donné quelques soins.

— En prenant le voile, j'ai accepté des devoirs...

— On les accomplit plus ou moins bien.

— Celles de nous qui négligeraient leur tâche commettraient une grande faute.

— Oh! vous, vous n'avez pas à vous reprocher cela...

— Qu'en savez-vous?

— Lorsque j'étais à l'infirmerie j'entendais le concert de louanges qui accueillait votre nom... Aussi n'est-ce pas de ma faute, ma sœur, si malgré le caractère sacré dont vous êtes revêtue...

Marie-Louise avait réussi déjà à arrêter sur les lèvres d'Alexis Mellard l'aveu qu'elle sentait y venir.

Elle essaya de l'empêcher encore de dire une chose qu'elle comprenait maintenant.

C'était pour elle et pour lui qu'elle ne voulait pas qu'il parlât.

Elle craignait pour lui l'exaltation à laquelle il serait inévitablement en proie en exprimant la passion qui l'avait envahi et qui était plus vive que jamais, même à cette heure qui précédait cependant l'anéantissement suprême.

Et elle que répondrait-elle à ce malheureux ?... Que lui dirait-elle?

Resterait-elle insensible à de brûlantes paroles? Pourrait-elle lui cacher son émotion?...

Alexis Médard comprit cette fois en partie ce qui se passait dans la sœur. Elle avait donc deviné son secret et elle ne s'en fâchait pas et elle ne s'en montrait pas blessée... Elle se bornait à ne pas vouloir entendre ce langage dangereux...

L'histoire de Joseph Bordelet, l'assassin de la sœur Véronique, revint à sa mémoire.

Sœur Véronique avait accueilli avec horreur l'amour d'un forçat. Marie-Louise se bornait à désirer qu'il n'exprimât pas par des paroles ce qu'il ressentait.

Il eut un tressaillement de joie et... il se tut.

Mais ce fut désormais exactement comme s'il eût ouvert son cœur à Marie-Louise. Son affection, quelle qu'elle fût, était acceptée.

Il demanda la main de Marie-Louise, elle la lui donna.

Il prit ensuite une voix suppliante :

— Accordez-moi une grande faveur, dit-il.

— Laquelle?

— Je sais que vous êtes mademoiselle de Méran, que votre père était un amiral...

— Qui vous a appris?

— Qu'importe!... Je le sais...

— Eh bien... Que désirez-vous?

— Faites-moi connaître votre prénom de jeune fille...

— Ah!...

— C'est en prenant le voile que vous vous êtes appelée Marie-Louise, mais comment vous appelait-on auparavant?...

Elle hésita, mais la prière d'Alexis Médard ne l'en avait pas moins profondément remuée.

— Vous y tenez? fit-elle à voix basse...

— Oh! oui...

— On m'appelait Simonne.

— Simonne!...

Il répéta ce nom deux ou trois fois comme charmé.

— Simonne!

Il y avait maintenant une immense satisfaction sur les traits du jeune homme. Il resta près d'une demi-heure sans remuer, gardant toujours la main de Marie-Louise dans la sienne.

Soudain, sa figure se contracta et prit une expression douloureuse.

— Je ne veux plus maintenant... je ne veux plus... J'attends ma grâce... Elle va arriver... Elle arrive... Je sais qu'on l'a signé, mais la France est si

loin... Puisque je vais être libre, puisqu'elle me permet de l'aimer, elle, je n'ai plus de raison pour m'en aller... Je refuse... Il faut que je reste... Maman, maman... n'est-ce pas qu'il faut que je reste?...

La mère s'éveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il?

Elle fut aussitôt sur pied.

— L'*Oyapock* va aborder... Parmi les lettres, il y a ma grâce...

— C'est bien possible!...

— Je refuse de mourir...

— Oui, mon enfant, tu vivras...

— Simonne consent du reste à ce que je vive.

— Simonne!...

— Oui, elle!...

Marie-Louise avait de grosses larmes sur le visage.

— Vous pleurez?...

Le visage d'Alexis se rasséréna.

— Elle pleure!... Elle pleure!...

Il ferma les yeux avec délices, puis les rouvrit...

— Adieu, maman... Adieu, vous... Simonne!

Il eut un sourire et répéta encore :

— Ma grâce... Simonne!...

Ce furent ses dernières paroles. Alexis Médard avait rendu le dernier soupir, victime des fièvres du Kourou...

On comprend quel fut le désespoir de la mère. Elle sanglota longtemps dans les bras de Marie-Louise dont la douleur n'était pas moins vive.

— Oh! comme il vous aimait! dit la mère en regardant la sœur.

Celle-ci baissa les yeux.

— Je l'aimais aussi!...

L'âme d'Alexis, nouvellement entrée dans la vie éternelle, eut peut-être un tressaillement en entendant cet aveu.

L'*Oyapock* effectuait un nouveau voyage à Kourou au moment où le fils du confectionneur rendait le dernier soupir... L'aviso apportait, en effet, la grâce du condamné, mais il était trop tard!..

CXXVIII

DÉCADENCE D'UNE COURTISANE

Miette était loin d'avoir vu d'un bon œil le retour de Clémentine.

— Moi qui espérais en être débarrassée ! fit-elle avec dépit.

Maillone, qui était présent, dit que cette réflexion était d'une bonne mère.

— Avec cela qu'elle est, elle-même, le modèle des filles !

— Que fait-elle ?

— Elle me prend mon homme...

— Allons donc !... C'est absurde !...

— Tu étais bien désolé quand on la croyait morte !...

Maillone ricana.

— C'était pour te donner l'exemple !...

Miette courut chez la Métisse qui ignorait encore que la femme de Gérard avait reparu.

— J'ai bien envie de te faire rendre l'argent que je t'ai donné l'autre jour...

— Pourquoi ?

— Parce que je m'imaginais que, grâce à tes sortilèges, tu m'avais délivrée de Clémentine.

— Eh bien ?...

— Elle est rentrée à Kourou.

— Ah !

— Toi qui avais vu dans les tarots qu'elle ne reparaîtrait plus...

— Je me suis trompée sans doute... Attends...

La sorcière alla prendre un jeu de cartes, le battit, puis le consulta après l'avoir fait couper par Miette.

— C'est vrai... Je n'avais pas fait attention... C'est grâce à l'ermite qu'elle n'est pas morte... à l'ermite... à qui je l'avais promise et qui l'a eue. Aujourd'hui la papesse est entre l'empereur et l'ermite... Le pape vient après... Oh ! que l'empereur est loin de l'impératrice...

— L'impératrice !

— C'est toi...

— Et l'empereur, c'est Maillone, n'est-ce pas ?...

— Oui...

— Il s'éloigne encore de moi ?

— De plus en plus...

— Ainsi, malgré ton talisman...



Le Rongou l'avait associée à sa vie errante. (P. 1167.)

— Je t'ai dit qu'il est des choses que je ne puis changer... Il m'est impossible, par exemple, de rajeunir une vieille et de la faire préférer par les amoureux à une jeune... L'amulette avait quelque vertu ; mais tu es réellement trop fanée...

— Malhonnête !...

— Est-ce que lorsque tombent les pétales de l'églantine, je puis faire rester autre chose que le... fruit?

— Tu as tort de railler...

— Je ne me moque pas de toi... Je me borne à te rappeler ce que tu sais, du reste, fort bien...

Miette prit un air décidé.

— Vends-moi de ton poison...

— Pourquoi faire?

— Que t'importe !...

— Avec toi je veux être renseignée... Tu m'as déjà compromise en France.

— Je ne te compromettrai pas à la Guyane...

— On sait que tu viens souvent me voir...

— Mais puisque tu dis que maintenant tu as découvert un breuvage qui agit rapidement et ne laisse aucune trace... On ignorerait toujours...

— Tu es si bavarde... Tu serais capable de le raconter exprès pour me causer des désagréments... Beaucoup de femmes se sont perdues et ont perdu les autres avec leur langue maudite... Je n'ai aucune confiance en toi...

— C'est flatteur...

— D'ailleurs, qui veux-tu tuer? Ton mari?...

— Peut-être !...

— Non ce n'est pas lui, car tu espères toujours qu'il reviendra à toi, une fois l'obstacle supprimé... C'est ta fille à qui tu veux donner la mort... Eh bien ! cela ne me plaît pas, à moi... J'ai toujours eu un faible pour cette enfant qui n'est pas méchante, qui vaut mieux que toi... J'ai vu ensuite qu'elle appartenait à l'ermite et l'ermite ne me pardonnerait guère si je laissais toucher à sa maîtresse...

— Clémentine serait la maîtresse... d'un autre... que Maillone...

— Cela ne te regarde pas...

— Elle va bien, ma fille !... Elle va bien ! Si cela ne me regarde pas, cela regarde évidemment Gerard... Nous verrons ce qu'il pensera de la conduite de sa femme.

— Tu vois que j'avais raison de me méfier de ta langue...

— Je ne parle que lorsque ça m'est utile... Si tu m'avais vendu de ce que je t'ai demandé, je me serais tuée...

— Fais ce que tu voudras, mais ma dernière découverte, je la garde pour d'autres...

— Tu ne refuserais pas à Clémentine, peut-être...

— Je t'ai déjà dit que non...

— Même pour moi...

— Même pour toi!...

— Je me vengerai, sorcière de l'enfer!...

— Fais ce que tu voudras...

— Tu crois que je ne puis rien à ton égard... Tu te trompes!...

— Je ris de tes menaces!...

— Rira bien qui rira la dernière!...

En sortant de chez la Métisse, Miette alla voir Malvina qu'elle trouva dans la joie.

L'ancienne fille publique venait d'apprendre une grande nouvelle. Le commandant de Kourou était rappelé en France. Il quittait l'établissement.

— Est-ce possible?... fit Miette.

— Comprends-tu quelles conséquences cela va avoir?...

— L'Amirale...

— Oui, le commandant ne l'emmènera pas?... Il ne pourra pas l'emmener.

— Quelle dégringolade!...

— Elle perdra ses allures superbes... Elle redeviendra la fille Poilot comme auparavant et retournera parmi les autres...

— Ce sera drôle!...

— Ce sera d'autant plus drôle que c'est mon amant à moi qui exercera le commandement provisoire... Il a, en effet, le grade le plus élevé après le vieil idiot que l'on fait partir...

— Caroline n'a pas fini de souffrir...

— Tu peux le dire... Je ne peux la voir en peinture, cette poseuse... Elle avait une véritable cour ici... Pour être bien avec elle, il m'eût fallu être une de ses demoiselles d'honneur...

— C'est certain...

— Nous allons nous amuser...

— Je le crois...

Miette passa près de la case de Clémentine pour rentrer chez elle.

Elle n'avait pas l'intention d'y entrer, car elle savait qu'à ce moment Maillone ne pouvait être avec sa fille. C'était aussi l'heure où Gérard était à l'abatis. Donc la jeune femme devait être seule.

L'ex sage-femme entendit néanmoins des voix.

Elle prêta l'oreille, mais ne put rien distinguer de ce qui se disait.

L'une des voix était bien celle de Clémentine, l'autre était gutturale et sourde.

Miette se cacha pour voir qui sortirait de la case. Son attente ne fut pas longue. Au bout de quelques minutes le bruit d'un baiser arriva jusqu'à elle, puis un nègre descendit de l'étage de la case où se trouvait la chambre de Gérard et de Clémentine.

— Diable!... fit Miette... Elle ne se gêne pas!...

La mère de Clémentine n'avait jamais vu le Rongou. Elle se douta cependant que c'était le personnage mystérieux que la Métisse appelait l'ermite.

— Quelle tête fera Maillone quand il apprendra cela!...

Elle s'en alla triomphante.

Inutile de dire que le soir lorsque son mari rentra, la Miette lui fit part de sa découverte...

— Tu as un nègre pour rival...

— Un nègre!...

— Oui... Ma coquine de fille a trouvé que son mari et toi ne lui suffisiez pas... Elle vous a adjoint un moricaud bien solide et bien planté, ma foi...

— Ce n'est pas possible ! s'écria Maillone avec rage.

— Je l'ai vu...

— Mais toi... tu es capable d'inventer...

— C'est cependant la vérité...

— Et puis, qui te fait croire que ce nègre soit l'amant?...

— J'ai entendu les baisers qu'on se donnait.

— Oh! malheur à elle!...

La satisfaction de Miette ne faisait que s'accroître.

Le lendemain matin, Gérard était instruit à son tour. Clémentine ne devait pas tarder à voir fondre sur elle l'orage de tous les côtés à la fois.

Ce fut d'abord son mari.

— Vous m'avez promis, lui dit-elle froidement, de ne plus faire de scènes de jalousie. C'est à cette condition que je suis rentrée dans votre case, quoique vous ayez tenté de m'assassiner...

— Il y avait hier un nègre ici...

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Il te faut encore un homme de couleur!

— Vous m'injuriez!...

— Quelle femme es-tu donc?

— Une femme qui est à chaque instant obligée de se justifier contre les accusations les plus absurdes...

— Absurdes, dis-tu?

— Eh! oui!... Un individu quelconque, même un nègre, ne peut pas entrer dans cette maison sans que tout de suite vous vous imaginiez que je me livre à lui...

— On l'a entendu t'embrasser!...

— Qui cela?...

— Puisque tu prétends que ce n'est pas vrai!...

— Je dédaigne même de répondre...

Gérard insista pour avoir quelques explications, mais Clémentine, sans donner le moindre renseignement, continua à jouer une indignation qui convainquit son mari qu'elle avait été faussement accusée.

Il avoua à la fille de la Miette d'où venaient les propos qui l'avaient irrité.

— Ma mère!

— Oui...

— Vous avez pu vous laisser tromper par elle... Vous ne la connaissez donc pas... Vous ne savez pas que je n'ai pas d'ennemie plus acharnée... Elle ne recule devant rien, pas même devant les inventions les plus ridicules...

— C'est ridicule, n'est-ce pas?

Clémentine dit d'un air de mépris :

— Elle a raison, puisqu'il y a des gens qui s'imaginent que tout ce qui sort de sa bouche est parole d'évangile.

Ce même jour, Clémentine eut dans le chantier de Maillone une entrevue avec celui-ci.

Du plus loin qu'elle l'aperçut, elle comprit que la Miette ne s'était pas bornée à exciter contre elle Gérard.

— Ah! Ah! dit-elle, ma respectable mère n'a pas oublié de te monter la tête à toi aussi...

— Elle m'a raconté ce qu'elle a vu.

— Qu'a-t-elle vu?...

— Que tu accordais tes faveurs à un *mal blanchi*... Et moi qui étais assez sot pour aimer une femme telle que toi...

— Je te parais donc bien méprisable?...

— Oh! oui...

— Tu me hais maintenant?...

— Je n'en ai pas la force, mais je sens que j'ai eu tort de te donner mon cœur...

— Tout ça à cause des propos de la plus méchante créature qu'il soit... Il est vrai qu'elle a pu voir un nègre sortir de la case en l'absence de mon mari... Mais qu'est-ce que cela prouve?...

— Elle prétend que ce nègre est aimé de toi...

— Est-il possible?...Tu ne t'es pas demandé quel pouvait être cet homme?

— Non...

— Eh bien, c'était le Rongou.

— Le Rongou!...

— Ce misérable dont tu m'as délivrée une fois, que tu as blessé... Il dit qu'il a pour moi une passion violente... Je ne savais comment m'en débarrasser... car tu n'étais pas là pour me protéger... Je l'ai éloigné comme j'ai pu... Es-tu jaloux de Djimbo qui est à la fois un monstre et un assassin?...

Il y avait dans la voix de Clémentine un accent d'amertume auquel Maillone se laissa prendre. Il crut que sa maîtresse était profondément indignée de l'accusation dont elle était l'objet. Il lui saisit les mains :

— Pardon! Pardon!...

— Une blanche qui subit les caresses d'un nègre, poursuivit Clémentine, se dégrade... Une liaison semblable est avilissante... Je suis tombée bien bas, mais crois-tu que je sois tombée aussi bas que cela?...

— Oublie mes injustes soupçons, Clémentine.

— Si je devais rougir devant toi, je préfèrerais disparaître encore, et cette fois pour jamais...

— Où irais-tu?..

— Où étais-je pendant l'absence que je viens de faire?...

— Je l'ignore... Tu as refusé de me le faire connaître...

— J'avais reçu asile, non parmi des noirs, mais parmi des Indiens *galibis*...

— Ne pourraient-ils pas nous aider à quitter ce pays, à fuir tous les deux ma Clémentine?

— Peut-être!...

En s'éloignant du chantier de Maillone, Clémentine murmurait :

— Pouvais-je lui avouer que c'était vrai ce que ma mère lui avait fait connaître, que j'ai été la maîtresse de Djimbo et que je le suis encore!...

Comme nous les avons, la fille de la Miette était, dans le grand bois, tombée au pouvoir du Rongou. Celui-ci n'était pas généreux. Quand il avait vu la jeune femme, après une opiniâtre résistance, succomber à la fatigue et à l'émotion, il avait poussé un cri de joie.

Il avait possédé presque à demi morte cette créature qu'il désirait si ardemment et avait ajouté ainsi un crime à ceux dont il s'était déjà rendu l'auteur... Mais Djimbo ne comptait plus!...

Quand Clémentine était revenue à elle et que, souillée par le monstre, elle l'avait accablé de malédictions, il s'était borné à dire :

— Puisque tu as eu déjà des amoureux pour de l'argent, tu n'as rien perdu avec moi... Alors, pourquoi m'injuries-tu?...

Pendant quinze jours, le Rongou l'avait associée à sa vie errante. Il l'avait traînée après lui dans ses refuges dont quelques-uns étaient très éloignés de Kourou. Généralement, il l'obligeait à marcher, mais parfois, voyant qu'elle n'en pouvait plus, il la prenait dans ses bras robustes et parcourait ainsi des distances invraisemblables.

Cette existence était aussi pénible pour lui que pour elle. Leur nourriture se composait de gibier, que le Rongou tuait avec une adresse extrême, et de fruits sauvages.

Dans les premiers jours de la deuxième semaine, Djimbo avait donné quelques signes d'inquiétude.

Il cherchait des traces dans la forêt ; il grimpait parfois sur des arbres, montait sur les tertres situés en des endroits découverts, afin d'interroger le lointain. Son visage exprimait une irritation profonde.

— Tranquille me cherche, disait-il... Anguilay aussi...

Son agitation alla croissant jusqu'au jour où, campant avec Clémentine sur les bords d'une rivière, il lui parla en ces termes :

— Ce n'est pas la première fois que j'ai emmené une femme avec moi dans le grand bois. Quand je n'en ai plus voulu, je lui ai donné la mort...

Le visage de Clémentine exprima l'épouvante.

— Rassure-toi, je respecterai jusqu'au moindre cheveu de ta tête... Tu n'as rien à craindre de Djimbo, car tu as su lui inspirer de l'amour... Je ne me sépare de toi que parce que j'y suis obligé... On me poursuit...

— Ah !...

— Ecoute, je te rends ta liberté ; mais à une condition...

— Laquelle ?...

— C'est que tu ne diras à personne que tu étais avec moi...

— Oh ! je ne le dirai pas...

— De plus, quand je viendrai te voir à ta case, tu ne me repousseras pas.

— Pourquoi accepterais-je cela ? Si on te poursuit, c'est pour me délivrer...

— Non... personne ne s'occupe de toi... On doit te croire morte... Je connais bien mes ennemis... Ce sont Tranquille et Anguilay, les charmeurs de serpents... Dans tous les cas, si on voulait t'arracher à moi, j'aurais le temps de te couper la tête avant qu'on arrivât...

Clémentine frémit...

— Promets-tu de ne pas me traiter avec mépris quand je reparaîtrai à tes yeux ?...

— Soit !

— Le jures-tu ?

— Je le jure...

— Tu ne me trahiras pas ?...

— Non...

— Eh bien, alors, sache que tu es ici à trois heures seulement de Kourou... Suis le cours de cette rivière et tu retrouveras bientôt ton chemin.

— Quand partirai-je ?...

— Tout de suite !...



Tranquille charmait les serpents. (P. 1171.)

Djimbo manifesta quelque émotion.

— Laisse-moi t'embrasser...

Elle se laissa faire.

— Maintenant va-t-en vite... Va !... Le temps presse...

Ce fut ce jour-là que Clémentine frappa, épuisée par la fatigue, à la porte de la case de l'Amirale.

Le Bonzou échappa aux dangers qui le menaçaient, car il se montra de nouveau à Clémentine.

Elle l'accueillit sans frayeur et ne crut pas devoir lui refuser ce qu'il lui demanda dans sa propre case.

Chose étrange, son horreur pour le nègre avait cessé. Les étreintes de cet homme à moitié sauvage lui semblaient encore plus vigoureuses que celles de Maillone. Elle était obligée de s'avouer à elle-même que ce n'était pas sans plaisir qu'elle supportait un contact qu'elle-même avait déclaré avilissant. Le mâle noir avait fini par ne plus déplaire à la femelle blanche.

Elle n'avait pas eu de peine à préférer Maillone à son mari; mais c'était plus difficilement qu'elle oubliait dans les bras de son beau-père les caresses brutales de Djimbo.

En même temps que le commandant, la sœur Marie-Louise et Mme Médard quittèrent Kourou par l'*Oyapock*.

L'infortuné Alexis avait été enseveli dans le cimetière de l'établissement qui ne comptait encore que quelques tombes. Une croix grossièrement façonnée marquait la place où reposait le corps avec l'inscription suivante :

A ALEXIS MÉDARD

SA MÈRE,

SA SŒUR.

Mme Médard avait eu réellement une affection de mère pour le transporté, mais Simonne avait-elle eu une affection de sœur?...

Le commandant avait cru devoir recommander Caroline Poilot à l'officier d'administration son successeur, mais, à cause de l'influence de Malvina, cette recommandation fut vaine.

Après avoir été dans les grandeurs, l'Amirale, comme les courtisanes de Balzac, vit bien qu'elle était entrée dans une période de décadence.

Sa case lui ayant été retirée au profit de sa rivale, elle fut obligée de rentrer avec les autres détenues et de reprendre leur modeste costume.

A l'exception de Clémentine, tous ceux qui avaient salué sa prospérité raillèrent sa chute. Miette n'avait pas été la dernière à passer au camp ennemi dans lequel elle avait gardé des intelligences.

On devine la colère de Caroline Poilot contre Malvina. Un jour elles se rencontrèrent, et l'une ayant vu un sourire moqueur sur le visage de l'autre, il y eut collision.

L'Amirale se jeta sur celle qu'elle haïssait et qui insultait à son infortune. Saisie par la chevelure, la jeune femme tomba.

Un groupe de transportés se forma autour d'elles, mais personne n'intervint. Caroline put à son aise administrer une bonne raclée qui lui valut ensuite plusieurs jours d'emprisonnement

CXXIX

LA VENGEANCE DE TRANQUILLE

A quelques jours de là, l'établissement de Kourou reçut une singulière visite, celle de Pomacari, souverain des Indiens Galibis et de sa femme Macouria.

Deux caricatures, ce roi et cette reine sauvages, tout couverts de tatouages qui leur tenaient presque lieu de vêtements.

Leur *calimbé* roulé autour des reins n'était guère plus long que ceux de leurs sujets, mais les colliers et les bracelets ne leur faisaient pas défaut.

Le roi portait une sorte de diadème orné de plumes. La reine laissait flotter ses cheveux huilés.

Ils se rendaient tous les deux à Cayenne et demandaient qu'on voulût bien leur accorder le passage sur le prochain aviso qui viendrait à Kourou.

On ne crut pas devoir leur refuser cette faveur tout en se demandant pour quel motif ils quittaient leur peuplade.

Ce ne fut qu'après leur départ qu'on le sut. La fièvre jaune avait éclaté dans leur village situé à une centaine de kilomètres de Kourou. Pour échapper à la contagion, ils avaient cru devoir s'en aller, laissant leurs sujets se débrouiller comme ils le pourraient.

Les princes indiens ne valent guère mieux que ceux de l'ancien continent.

Ces renseignements furent donnés par deux charmeurs de serpents qui sortaient du grand bois. Tranquille et Anguilay, tels étaient les noms de ces individus dont un au moins nous est déjà connu.

Tranquille était ce nègre de la Guyane que nous avons vu, à l'île Royale, lutter avec Djimbo.

Comme on se le rappelle, le Bongou l'avait fort maltraité. Il lui avait mordu le visage et déchiré la poitrine. Sans le secours des surveillants et des forçats, le pauvre noir eût certainement été tué par son féroce ennemi.

Tranquille avait juré de se venger de Djimbo et, dans ce but, il avait, après son rétablissement, renoncé à rentrer dans le chantier où il était primitivement employé.

Il s'était associé avec Anguilay, autre nègre, et menait une existence errante.

Tranquille charmait les serpents les plus dangereux. Il en avait recueilli

une collection avec laquelle il s'exhibait sur les places publiques et se livrait à toute sorte de tours moyennant quelques offrandes. Son camarade faisait la quête.

Ce dernier était compatriote de Djimbo, c'est-à-dire que, comme lui, il était né sur la côte occidentale d'Afrique, mais il avait eu beaucoup à se plaindre du bandit qui l'avait surpris un jour dans l'habitation *La Folie* où il était employé et l'avait laissé pour mort.

C'était plutôt la haine du Rongou que leurs intérêts qui avaient réuni les deux nègres. Ils avaient juré de s'emparer de lui, de le livrer à la justice et déjà plusieurs fois ils avaient failli tenir leur serment.

Djimbo savait qu'il avait ces hommes sur ses traces, et, comme nous l'avons vu, c'était pour leur échapper qu'il avait renoncé à garder Clémentine auprès de lui. Il se fût certainement beaucoup plus éloigné de Kourou, tandis qu'ils y étaient, sans sa passion pour la fille de Miette.

On se rappelle que la Métisse avait prédit au Rongou que son amour le perdrait. Cette prédiction devait-elle se réaliser?

Le jour même de l'arrivée à Kourou de Tranquille et Anguilay, Djimbo eut une entrevue avec la sorcière.

Le bandit se glissa furtivement dans la case de la vieille femme.

— Toi, toi! dit-elle.

— Ma présence n'a pas l'air de te faire plaisir...

— Tu me compromets!...

— Si on me prenait chez toi, on ne te condamnerait pas à mort, toi aussi.

— Non, mais on me chasserait d'ici... Il paraît qu'on en a déjà la pensée.

— Allons donc!...

— J'en ai été avertie, par le frère noir de l'Ange de feu

— Comment a-t-il su?...

— Il a vu Malvina...

— Malvina!

— La maîtresse du nouveau chef... Il paraît que Miette l'a excitée contre moi... Malvina, à la première occasion, obtiendra de son amant que l'on m'oblige à m'éloigner de l'établissement... Cela m'ennuie, car je ne me trouve pas mal dans cet endroit. Mais, si on me chasse, je me vengerai...

— De quelle manière?

— Je saurai bien m'y prendre...

— Ta vengeance n'atteindra pas Clémentine au moins...

— Tu continues toujours à l'aimer...

— Oh! plus que jamais...

— Imprudent, imprudent!...

— Tes conseils sont inutiles, la Métisse... Je suis prêt à braver tous les

dangers pour cette blanche sans pareille... Consulte tes cartes pour savoir si elle sera à moi longtemps, si elle sera à moi toujours.

Sans mot dire, la sorcière alla prendre ses tarots.

Suivant son habitude, elle fit couper par Djimbo, mais, à peine eut-elle jeté un coup d'œil sur les premières cartes, qu'elle fut prise d'un tressaillement subit.

— Que vois-tu?

— Ce que je vois?

— Oui...

— Le danger est là... Il menace, il approche... Tu es perdu!...

— Allons donc!...

— Tu es perdu, te dis-je... Va-t-en... Va-t-en!...

En ce moment, on frappa à la porte de la case.

Le nègre et la vieille femme se regardèrent avec terreur, mais il leur sembla qu'une voix de femme appelait du dehors la sorcière.

Celle-ci alla voir par un trou pratiqué à la porte, puis elle eut une exclamation et ouvrit.

Djimbo eut un mouvemement de joie lorsque Clémentine se montra.

— Elle!...

— Djimbo!...

— Que veux-tu? dit la Métisse. Tu dois avoir besoin de moi, car tu ne me rends visite que lorsque tu penses que je puis t'être utile...

— N'a-t-elle pas raison? fit le Rongou. Crois-tu que ce soit un grand plaisir de contempler ta face ridée?...

— Assez de compliments. Voyons, parle, Clémentine... Quel est l'objet de ta visite?...

— Je sais que tu n'as pas cessé de distiller des poisons...

— Qui a pu te dire cela? grands dieux!...

— Je le sais...

— C'est comme cela que l'on cause des désagréments aux gens, c'est comme cela qu'on les perd... On t'a menti... On m'a horriblement calomniée...

— Tu t'y connais au moins... Tu distinguerais un breuvage inoffensif d'un breuvage qui donne la mort.

— Peut-être!

— Ne dissimule pas avec moi... T'imagines-tu que le passé soit sorti de ma mémoire. Je suis la femme Barbe condamnée aux travaux forcés à perpétuité pour avoir versé le poison de la Métisse.

— Tais-toi... Ne parle pas aussi haut!... Vous m'avez causé tant de désagréments, ta mère et toi, qu'avec vous je suis obligée d'être prudente... Que te faut-il?... Que désires-tu?...

Clémentine tira de sa poche un petit flacon qu'elle remit à la sorcière

— Qu'est-ce que cela?...

La vieille femme eut un cri d'étonnement.

— Tu me demandes qu'est-ce que cela?.. A moi, à moi?...

— Oui...

— Est-ce possible?... Comment se fait-il?... D'où as-tu sorti ce flacon?...

— Est-ce du poison?...

La Métisse déboucha le flacon.

— Je ne me trompe pas, c'est la couleur, c'est l'odeur...

Clémentine sembla impatientée.

— Enfin explique-toi...

— Explique-toi, répéta le nègre.

— Mais je le crois que c'est du poison, dit avec explosion la sorcière, puisque c'est ma dernière invention... la liqueur merveilleuse qui a servi pour le Lyonnais.

— Ah!...

— Le moindre doute n'est pas permis pour moi... De quelle manière t'es-tu procuré... Je n'en ai vendu cependant à personne... Attends...

La Métisse pénétra dans son laboratoire.

Elle sortit presque aussitôt, le visage bouleversé.

— Il me manque deux flacons que j'avais préparés... Celui-ci en est un... On me les a volés... Est-ce toi, le Rongou?...

— Moi!...

— Clémentine, explique-moi...

— Ce flacon a été caché dans une armoire de notre case par Gérard, par mon mari... Voyant que je ne peux décidément pas l'aimer, voyant que je n'ai pour lui que haine et mépris, l'empoisonneur se réveille...

— Qui le lui a donné ou qui le lui a vendu?...

— Je l'ignore, mais ses intentions à mon égard ne font plus de doute...

— Rends-moi mon flacon...

— Ce sera mon arme, ce sera ma défense... je le garde!...

Clémentine sortit de la case sans que la Métisse et le Rongou eussent pu l'en empêcher. Sur son chemin, la jeune femme rencontra la Miette. Elle alla droit vers sa mère et, la regardant bien en face, les yeux dans les yeux, elle lui dit :

— Tu es l'alliée de Gérard, toi!... Eh bien, dis-lui que s'il est un empoisonneur, je suis, moi, une empoisonneuse!...

— Pendant ce temps-là la Métisse et Djimbo étaient restés absolument ahuris...

Le nègre parla le premier.

— Était-elle belle, le teint empourpré, le visage plein de colère?

— Tu l'admires toujours!..

— Et tu t'étonnes que pour elle je risque ma vie?

— Oui, je m'étonne... Surtout après les avertissements que te donnent les tarots...

— Les tarots n'annonçaient-ils pas tout à l'heure un danger immédiat?..

— Ils l'annoncent encore...

— On a frappé à la porte... C'était Clémentine.

— Ah! je donnerais beaucoup pour savoir comment son mari a pu avoir un de mes flacons?...

— Puisqu'on ne peut que te les avoir volés?...

— Personne n'est capable, à l'exception de toi...

— Merci!

— Je ne me suis pas éloignée d'ici et on n'est pas entré dans la case depuis... Seul, toi et le frère noir...

— Eh! parbleu!... Le voleur c'est ton amant: c'est ce beau garçon à qui tu as accordé ta confiance et que tu t'imagines être le frère d'un ange, un ange, un génie lui-même... Vieille folle!... Il se livre à un petit commerce avec tes produits...

— Tu crois?..

— Ce ne peut être que cela!...

— J'ai appris, en effet, qu'il réclamait souvent de l'argent pour laisser pénétrer auprès de moi... Il l'a toujours gardé... Il y a aussi divers objets qui ont disparu.

— Tu commences à te douter...

— J'aurai une explication avec lui... Pour le moment, il n'est pas là... Mais bientôt...

On frappa encore à la porte de la case.

— Est-ce lui?

La Métisse regarda de nouveau par le trou de la porte: mais elle recula aussitôt avec épouvante.

— Qu'as-tu?...

— Des soldats, des gendarmes dirigés par deux nègres...

Le Rongou se pencha vers le trou.

— Tranquille et Anguilay!... dit-il d'une voix sourde.

Des coups plus nombreux retentirent.

— Malheureux, les cartes avaient raison... Fuis!...

— Par où?

— Il y a une fenêtre derrière; mais déjà la maison est entourée.

— J'essayerai, néanmoins...

Et un instant après, tandis que la porte de la case volait en éclats, Djimbo passait par une fenêtre devant laquelle deux soldats étaient postés cependant; mais ils ne purent saisir cet être d'une agilité et d'une force prodigieuses.

Il passa au milieu d'eux en les renversant. Il tomba lui-même aussi, mais il se releva aussitôt et prit la fuite vers le grand bois. Tranquille et Anguilay, qui n'étaient pas entrés dans la case, prévoyant cette tentative de leur ennemi, se jetèrent à sa poursuite.

Les gendarmes n'en pénétrèrent pas moins dans la demeure de la pïaye.

Irrités de ce que Djimbo se fût échappé, ils maltraitèrent fort la vieille. L'un d'eux la souffleta; un autre lui donna un coup de pied.

— Tu vas venir avec nous, vieille sorcière.

— Qu'ai-je fait?

— On te l'expliquera... Allons, en prison!...

Elle ne voulut pas marcher d'abord; mais on se mit à la traîner. Elle ne tarda pas à être rendue encore plus hideuse par la poussière et la boue.

On la conduisit au logis du commandant provisoire. Durant le trajet des Indiens et des nègres se joignirent au cortège et la pïaye dut reconnaître qu'elle n'était sympathique ni aux uns, ni aux autres, car on ne cessa de l'accabler d'injures.

Quand elle fut mise en présence du chef de l'établissement, la misérable écumait de rage.

— Ah! c'est toi, dit l'amant de Malvina, qui donnais asile au Rongou... On m'avait déjà prévenu que tu étais dangereuse.

— Qui cela?

— Cela ne te regarde pas...

— Parce que si c'est elle, si c'est Malvina, elle a menti!

L'officier eut un mouvement d'impatience.

La pïaye s'en aperçut.

— Je suis étonnée, poursuivit-elle, que Malvina ait dit du mal de moi, car c'est à moi qu'elle doit d'être heureuse aujourd'hui... Tout le monde sait combien vous êtes bon .. Et c'est grâce à moi...

— Tais-toi, dit brutalement le commandant provisoire... Je veux bien ne pas te faire passer en jugement, mais, à une condition, c'est que tu t'en iras de Kourou... Tu as vingt-quatre heures pour cela... Fiche-moi le camp d'ici et un peu vite!

La sorcière ne demanda pas son reste, mais elle fut accompagnée jusqu'à sa case par les Indiens et les nègres qui l'injuriaient.

Nous avons vu que précédemment ils avaient peur d'elle... Quel brusque changement s'était-il opéré?... Comment l'idole était-elle tombée?... Il était



Que la fièvre les consume. (P. 1173.)

probable que la haine du Rongou n'était pas étrangère à la colère des habitants à l'égard de celle qui lui avait donné un asile.

La Métisse manifestait une irritation extrême d'être obligée de s'en aller.

— Où me rendrai-je en quittant l'établissement?... Malédiction!. .

Elle passa toute la soirée et une partie de la journée du lendemain à faire ses préparatifs.

Personne ne lui prêta son appui, pas même le nègre qui avait eu auprès d'elle le rôle et l'emploi d'Ariel, l'ange du feu.

Elle était toute meurtrie encore par les coups qu'elle avait reçus et ne cessait de marmotter des menaces à l'adresse de ses persécuteurs.

Peu avant de quitter sa case, elle alluma du feu dans un réchaud.

Quand le feu eut pris, quand une flamme bien claire et bien vive s'éleva, elle sortit un sachet qu'elle portait sur son sein rabougri.

— C'est la poche aux maladies, murmura-t-elle, je ne serai plus protégée, mais, eux, seront exposés à tous les maux... La fièvre jaune viendra à Kourou tout exprès pour me venger...

Elle jeta le sachet dans le réchaud et bientôt il n'en resta plus aucune trace. Elle dit alors d'une voix forte :

— Que la fièvre les consume comme le feu a consumé ce sachet !...

Une heure après, la Métisse s'enfonçait dans le grand bois. On n'entendit jamais plus parler d'elle.

Dans cette même journée, Tranquille et Anguilay s'emparèrent de Djimbo.

Ce fut après une poursuite acharnée et une lutte terrible qu'ils réussirent à renverser et à charger de liens le terrible nègre.

Djimbo avait été frappé d'un coup de crosse à la tête et d'un coup de crosse au bras.

On le conduisit couvert de sang à Kourou. Durant le trajet, il chercha à séduire ses vainqueurs en leur promettant de leur faire partager un trésor enfoui dans les bois et composé de pépites d'or qu'il avait dérobées aux mines de l'Approuague.

Tranquille et Anguilay le détestaient trop pour ne pas rester insensibles à la rançon plus ou moins réelle qu'il leur offrait.

Leur capture fut livrée par eux à l'autorité qui enferma Djimbo dans un endroit sûr en attendant un voyage de l'*Oyapock*.

Pendant la nuit, le Rongou fit plusieurs tentatives d'évasion qui restèrent infructueuses. Il essaya en vain de s'enlever ses fers.

On l'embarqua le jour suivant pour Cayenne où il devait recevoir le châtiment de ses crimes.

CXXX

LA PEUR DU POISON

C'était par Maillonc que Clémentine avait appris l'arrestation du Rongou.

La jeune femme attendait son amant dans le taillis où ils se donnaient encore parfois rendez-vous quand elle le vit arriver triomphant.

— Qu'as-tu ?...

Il la mit au courant de ce qui avait eu lieu.

L'ancien marin s'imaginait qu'elle allait se montrer très satisfaite d'être débarrassée de l'homme qui, à différentes reprises, avait menacé sa sécurité. Il n'en fut rien.

Clémentine pâlit affreusement et baissa la tête.

— Tu sembles désolée...

— Djimbo m'aimait !...

— Mais tu ne l'aimais pas toi !... Tu le haïssais même...

Elle resta silencieuse.

Maillone la repoussa avec force.

— Oh ! perfide créature !...

Clémentine irritée voulut s'en aller. Il la retint et se jeta même à ses pieds en la suppliant de lui dire qu'elle n'avait aucune affection pour le Rongou, qu'elle était tout à lui et point à un autre.

Elle se borna à lui répondre froidement :

— Tu le sais bien !...

Il la couvrit de brûlantes caresses sans réussir à l'animer. Elle refusa de s'abandonner à lui.

— Avoue donc, s'écria-t-il, que ce nègre était ton amant !

Elle le regarda en face.

— As-tu le droit de me faire le moindre reproche ?...

— Misérable, misérable !...

Maillone méprisa Clémentine depuis ce jour, mais la passion qu'elle lui avait inspirée ne diminua pas. On peut ne pas estimer la femme que l'on adore.

Peut-être chez elle aussi cette scène violente produisit un changement. Elle n'en recommença pas moins à accorder ses faveurs à Maillone.

L'impétuosité de ses sens avait besoin de ce mâle... L'ancien marin avait aussi à remplacer le Rongou, car jamais ce soin ne fut confié au mari...

Celui-ci et la Miette continuaient à faire cause commune.

C'était la sage-femme qui avait remis à Gérard le poison que Clémentine avait découvert dans une armoire de la case.

La Miette, n'ayant pu obtenir de la Métisse qu'elle lui en vendît, avait, pour quelques pièces de monnaie, facilement décidé le nègre de celle-ci à dérober les deux flacons dont la sorcière avait constaté la disparition.

Elle avait porté alors au mari de Clémentine l'un des flacons.

— Tenez, lui avait-elle dit froidement, quand vous serez fatigué de supporter votre femme, vous n'aurez qu'à lui verser de ce breuvage... Vous vous rendrez service à vous-même en me rendant service à moi.

Il avait frémi, mais il avait accepté le flacon.

Le jour où Miette avait rencontré sa fille qui lui avait dit avec violence de rappeler à Gérard qu'elle était capable de commettre un empoisonnement, la sage-femme n'avait pas manqué de s'acquitter de la commission.

— Vous avez donc tort d'avoir des scrupules, avait-elle insinué à son gendre... Elle n'en aurait pas à votre égard !...

— Vous croyez ?...

— J'en suis certaine... Il est probable qu'elle cherche une occasion...

— C'est horrible...

— Si vous n'agissez pas vous-même, c'est elle qui agira.

— Cela ne m'est pas possible...

— Comment?...

— Je l'aime trop !...

— Elle vous déteste, elle !... Vous vous vengeriez de sa trahison...

— Et vous, pourquoi n'empoisonnez-vous pas Maillone?...

— Maillone?...

— Parce que Clémentine morte, vous auriez l'espérance de l'avoir tout à vous... Eh bien, je suis persuadé que, moi aussi, j'aurais ma femme si votre mari n'existait plus !...

— C'est une illusion...

— Vous vous trompez !...

Clémentine, de son côté, raconta à Maillone l'histoire des deux flacons volés à la Métisse. Elle en avait découvert un en possession de Gérard... L'autre n'était-il pas entre les mains de la Miette?...

Ils en arrivèrent à cette conclusion : c'était que leur vie à l'un et à l'autre se trouvait également en danger.

Gérard et Miette n'en étaient pas à leur coup d'essai... comme eux d'ailleurs.

Et il arriva une chose bizarre. Le souvenir de leur passé, qui s'était dressé une fois déjà, se dressa encore au milieu de ces quatre personnages : Clémentine et Gérard, Maillone et Miette.

Clémentine était en possession du poison que son mari avait caché et qui lui prouvait l'intention de l'ancien guichetier d'attenter à sa vie. Gérard, lui, songeait aux paroles de Miette et Miette à ce que lui avait dit sa fille. Celle-ci n'était-elle pas capable de pousser aussi Maillone à lui verser la mort ? Quant à ce dernier, il se méfiait de sa femme non sans raison.

Ils eurent tous la peur du poison qu'ils pouvaient absorber de différentes manières... Clémentine redoutait à la fois Gérard et sa mère; Maillone à la fois la Miette et son ancien ami.

Il était entré dans les desseins de la Providence que ces misérables éprouvassent précisément la frayeur de périr comme leurs victimes...

Ils ne pouvaient guère se séparer, s'arracher au sort dont ils croyaient être menacés. Les circonstances s'y opposaient.

En quittant Gérard, Clémentine eût été obligée de rentrer avec les autres détenues. Il en eût été de même pour la Miette qui voulait le moins possible perdre de vue Maillone. Gérard était trop jaloux de sa femme pour renoncer à la surveiller.

Maillone n'avait pas intérêt à appeler l'attention sur sa conduite et il lui fallait, pour qu'il continuât ses rendez-vous avec sa maîtresse, qu'on ne s'occupât pas de lui à l'établissement.

Ils vécurent donc pendant quelque temps dans un état perpétuel de méfiance. C'était surtout chez Gérard et Clémentine que les scènes étaient vives.

Un soir où l'ancien guichetier avait été excité par Miette, il rentra chez lui morne et sombre. Il avait avec lui le gros chien de Pierre Til qui depuis quelques jours lui avait été prêté.

Clémentine servit le dîner.

Avant de goûter aux aliments, Gérard fit manger le chien.

— De cette manière, dit-il à haute voix, je m'assure qu'il n'y a pas de poison... là dedans...

Sa femme prit un air ironique, mais ne répondit pas.

— Oh ! continua Gérard, je sais qu'on s'y prend de plusieurs façons pour envoyer les gens dans l'autre monde... L'eau que l'on boit, l'air que l'on respire peuvent donner la mort... Ici, à la Guyane, on n'est pas en peine de trouver des moyens pour se débarrasser de ceux qui gênent.

— Vous les connaissez, ces moyens !... Vous les avez étudiés...

— Et toi aussi... Tu sais que certains poisons offrent un avantage, celui d'empêcher la justice de reconnaître s'il y a eu mort naturelle ou assassinat... Ils ne laissent aucune trace...

— Comme ceux de la Métisse, par exemple !

— Ah !... Il est donc vrai... Tu voyais cette femme avant qu'on la chassât...

— Et vous aussi ?...

— Moi, jamais !...

— Ma mère, en effet, y allait pour vous...

Gérard garda un instant le silence, puis il saisit sa femme par le poignet.

— Écoute, dit-il, je ne suis pas le bonhomme Barbe... je ne suis pas un pauvre vieillard plein de confiance et qui croyait sa femme un ange de vertu... Il a bu tout ce qu'on a voulu, puis il a rendu tranquillement son âme à Dieu... Au premier soupçon, moi, je te frapperai... Regarde...

Il sortit le couteau-poignard qu'il avait à la main le jour où avec le transporté arabe il attendait Maillone pour le tuer.

Elle eut un frémissement imperceptible, puis elle haussa les épaules...

— Est-ce de cette arme dont vous vous êtes servi pour votre première femme?... Non, c'est d'une autre plus perfide et plus lâche !...

— Celle que tu as employée toi-même à l'égard de ton premier mari...

— Soit !... Mais si vous vous méfiez, je me méfie... Si vous prenez garde, je prends garde moi-même...

— Si tu me tues, je te tuerai !...

Dans les discussions entre Maillone et Miette, il y avait plus de sang-froid. La colère restant plus sourde, les explosions étaient rares. Maillone raillait la *vieille* qui essayait de ne pas s'emporter.

— Tu as du poison, lui disait-il, mais j'en ai aussi... Si je meurs tu n'y gagneras pas grand'chose, si Clémentine meurt tu n'y gagneras rien du tout!...

Tandis qu'avaient lieu ces scènes à Kourou, on instruisait le procès du Rongou à Cayenne.

La nouvelle de cette importante capture avait causé une satisfaction générale dans la colonie. Tranquille et Anguilay avaient été l'objet de félicitations unanimes. Une somme de mille francs fut remise à chacun d'eux à titre de gratification par le gouverneur général. Djimbo avait eu une mauvaise idée de s'attaquer à ces deux hommes de sa couleur.

Il fallut un temps assez long pour dresser la liste des crimes du bandit, entendre les témoins. Enfin l'affaire put venir devant la cour d'assises.

Il y avait à la charge du Rongou des meurtres, des vols et des viols. Il se défendit avec une violence extrême. A chaque instant les gendarmes étaient obligés de le maintenir.

Il avait espéré vaguement voir Clémentine parmi les témoins, mais cette espérance fut déçue. La jeune femme n'avait pas porté plainte contre lui pour l'outrage dont elle avait été l'objet dans le grand bois.

Un triple assassinat commis sur une femme nommée Marceline et sur ses enfants causa une grande impression.

Djimbo avait voulu l'entraîner dans un de ses refuges pour lui prendre quelques comestibles qu'elle portait dans son mouchoir.

Cette infortunée tenait à la main une petite fille et avait dans ses bras un petit garçon. Pour faire taire cette famille, il l'avait tuée tout entière, la mère à coups de sabre, les enfants en leur cognant la tête sur une roche.

La défense d'un pareil scélérat était difficile. L'avocat essaya de se retrancher derrière la nature sauvage du Rongou, ses instincts de brute que la civilisation n'avait pas épurés, la loi naturelle à laquelle il obéissait sans se rendre un compte exact du crime et de la vertu, de la propriété et du vol.

M. le capitaine Bouvier raconte qu'une simple question du président fit tomber cette adroite argumentation.

— Dans votre tribu, dit-il à l'accusé, l'homme qui tue, l'homme qui vole, que lui fait-on ?...

— On le tue, répondit franchement Djimbo.

Il prononçait là sa propre condamnation.

Effectivement, le Bongou fut condamné à mort. Son pourvoi fut rejeté, et le conseil privé du gouvernement de la Guyane ayant déclaré qu'il n'y avait pas lieu de recourir à la clémence de l'Empereur, le coupable dut se préparer à mourir.

L'aumônier qui le visita dans sa prison prétendit qu'un rayon de repentir illumina ce cœur farouche, qu'ayant été interrogé s'il n'avait jamais aimé, le monstre prononça un nom de femme.

Sa dernière pensée fut pour Clémentine lorsque s'abattit le glaive de la loi.

Par une coïncidence étrange, ce fut au moment même de l'exécution de Djimbo que se passa à Kourou un drame sanglant.

Depuis deux jours, Gérard éprouvait une sorte de malaise qui se traduisait par de l'agitation, de l'oppression avec une toux sèche. Il avait des chaleurs subites et passagères, son œil était larmoyant.

Nous savons qu'il était sujet aux fièvres paludéennes. Il attribuait ce malaise à l'approche d'un accès.

L'idée qu'il allait être obligé de s'aliter pendant quelque temps l'irritait profondément.

— Pendant ce temps-là, disait-il, elle sera libre, elle !...

Le matin du troisième jour, Gérard avait la peau rouge et chaude. Clémentine l'engagea à ne pas sortir et lui présenta une infusion de plantes fébrifuges.

Il regarda avec méfiance le bol qu'elle lui tendait, mais il le vida néanmoins. Un moment après la Miette arrivait.

— Oh ! lui dit-il, vous me raconterez tout ce qu'ils feront pendant que je resterai couché.

— Soyez tranquille !...

Précisément il ressentit alors une douleur à l'épigastre suivie de nausées.

— Comment cela se fait-il ?... Je n'ai pas d'habitude cela...

— N'avez-vous rien pris depuis hier ?...

— Oui... précisément cette tisane... que Clémentine... Ah !...

— Clémentine vous a préparé de la tisane et vous l'avez bue ?...

Miette se mit à rire aux éclats.

— Et quoi !... Vous croyez !...

— Allons donc !... Malgré tout ce que je vous ai dit, vous êtes tombé dans le piège... Il va vous arriver ce qui est arrivé au bonhomme Barbe !...

Gérard eut un hurlement dont la sage-femme fut elle-même épouvantée

— Malheur à elle en ce cas !... Malheur !...

— Calmez-vous!...

— Appelez-la!...

Le mari de Clémentine fut pris de vomissements dans lesquels se trouvaient des flocons noirâtres... Des plaques d'une couleur encore indécise se dessinaient sur son cou.

— Elle m'a empoisonné, l'infâme!...

Il retint la Miette qui appelait sa fille.

— Non, non, je vais aller la trouver!...

Il descendit l'escalier en trébuchant.

Maillone était là, Maillone qui, ne sachant pas que Gérard n'était pas allé à l'abatis, s'était risqué à venir chez sa maîtresse.

Gérard apparut aux deux amants l'écume aux lèvres.

A leur vue, il bondit. Il avait son couteau à la main et ce fut Clémentine qu'il frappa d'abord en pleine poitrine.

Maillone s'élança sur lui pour le désarmer, mais il fut atteint au bras.

— Je vous maudis, misérables! hurlait le mari... Mourez!...

Il tomba lui-même de toute sa hauteur.

L'amant de Clémentine était couvert de sang, mais il ne faisait attention qu'à la jeune femme étendue sur la terre.

Miette s'élança dehors en appelant du secours.

L'ex sage-femme ne rentra qu'une heure après, ramenant le médecin de l'établissement.

Maillone avait transporté Clémentine sur son lit. Elle allait mourir et le docteur ne pouvait que constater son état...

— Il n'y a plus aucun soin à lui donner!...

— Est-ce possible?...

— Voyez!...

Clémentine, qui n'avait plus recouvré la parole, ouvrit des yeux déjà vitrifiés... Elle eut une plainte rauque, puis un profond soupir...

L'empoisonneuse de Marseille, la détenue de Montpellier, la transportée de la Guyane, la fille de la Miette était morte!...

— Ne vous hâtez pas de la plaindre, dit la Miette... Ce n'est qu'une vengeance... Venez secourir celui qu'elle a empoisonné.

Le médecin se laissa conduire auprès de Gérard qui, pris d'une soif ardente, s'était traîné auprès d'une source voisine de la case.

A peine le praticien eut-il jeté un coup d'œil sur le malade, qu'un grand cri s'échappa de sa poitrine:

— La fièvre jaune!...



C'était bien la fièvre jaune. (P. 1187.)

CXXXI

LA FIÈVRE JAUNE

C'était bien la fièvre jaune, le terrible *vomito negro* qui avait fait croire à Gérard qu'il était empoisonné.

Et de fait, cette terrible maladie est un véritable empoisonnement, mais cette fois Clémentine n'était pas coupable.

La fièvre jaune arrive portée par des miasmes délétères, par des effluves qui causent presque toujours la mort.

Il n'y avait aucune probabilité de sauver Gérard dont la peau était maintenant livide, dont les traits étaient décomposés et qui faisait entendre un lugubre hoquet.

Avant de tomber dans l'assoupissement profond qui précède le trépas, il sut de quel mal il était atteint, on lui dit que Clémentine n'était pas coupable. Il parut d'abord vivement impressionné, puis son visage eut une expression de triomphe infernal.

— Du moins, Maillone ne l'aura plus !...

Il rendit le dernier soupir pendant la nuit qui suivit.

Cependant la plus vive alarme régnait dans tout l'établissement

La fièvre jaune était à Kourou !... On n'eut qu'un instant l'espérance que ce pouvait être un cas isolé.

Le jour même, trois ou quatre cas se produisirent parmi les soldats et les transportés.

Le commandant demanda immédiatement du secours aux îles du Salut. On lui répondit en lui envoyant des infirmiers et un médecin qui avait acquis une certaine réputation dans le traitement du *vomito*.

Ce médecin prescrivit, dès son arrivée, des mesures d'assainissement. Il visita les cases où la maladie s'était d'abord déclarée.

De ce nombre fut celle de Gérard et de Clémentine qui n'avaient pas été encore ensevelis. Le corps de l'ancien guichetier avait été laissé au rez-de-chaussée tandis que celui de sa victime reposait sur le lit, au premier étage.

En entrant dans la case, le médecin, jeune encore, eut un tressaillement en se trouvant en présence de Miette. Il était très ému lorsqu'il entra dans la chambre de Clémentine.

Soudain M. Mébert, car c'était lui, recula avec un cri étouffé

C'était bien elle !...

Un cierge éclairait de sa lueur jaune le visage de celle qu'on avait arrachée à son amour et qu'il retrouvait morte!...

Le jeune docteur, n'ayant pas réussi à se former une clientèle en France, était parti pour les colonies. A Cayenne, son savoir, son dévouement lui avaient valu déjà une réputation fort honorable.

Bien entendu, il garda pour lui la triste impression que lui causait la vue de ce cadavre. Miette, d'ailleurs, ne le reconnut pas.

Quand l'ex sage-femme, après l'enterrement de sa fille, voulut rentrer dans la case qu'elle partageait avec Maillonc, celui-ci refusa de la recevoir.

— Je vais me plaindre! lui dit-elle.

— Essaye, misérable, et je raconterai que c'est toi qui es la cause de la mort de Clementine, que c'est toi qui as persuadé à son mari qu'elle l'avait empoisonné... Oh! tu me fais horreur... Va-t'en...

C'était le soir. Miette, cherchant un asile, alla passer la nuit dans la case abandonnée par la Métisse.

Elle dormit sur un tas de paille, mais, le lendemain, elle fut prise aussi du *vomito*. Le cas était foudroyant.

En peu de temps, elle passa par les différentes phases de la maladie: fièvre ardente accompagnée de douleurs aiguës et lancinantes, vomissements, hémorragies, refroidissement, délire...

Elle avait essayé de se lever pour demander des secours, mais elle n'avait pas pu, tant le fléau avait agi avec promptitude.

Sa mort fut une mort horrible, épouvantable... Quand le hasard fit découvrir ses restes dans la case où elle avait fini sa vie criminelle, un cadavre verdâtre, décomposé, rongé par les vers, était tout ce qui restait de celle qui avait été la *Belle Miette!*

. . . .

Le pénitencier de Kourou ne prospéra pas... Après les ravages de la fièvre jaune qui furent considérables, un incendie éclata et dévora l'établissement...

L'évacuation des cases restées habitées fut ordonnée... Les ménages de concessionnaires furent dirigés sur Saint-Laurent du Maroni dont on espéra un instant faire le chef-lieu de la Guyane de la transportation.

Le Roulottier et Louisette, Meriem et son mari, Pierre Til et Céleste se rendirent donc à cette nouvelle résidence. Ils y réussirent autant que l'on peut réussir dans cette contrée si peu favorable aux Européens.

Pierre Til et Céleste eurent la satisfaction d'être débarrassés de Lebuteux qui, ayant essayé d'attenter à leur vie, fut pris, jugé et guillotiné, lui qui en avait guillotiné tant d'autres!...

L'Amirale rentra en France après l'expiration de sa peine, mais elle eut

auparavant la satisfaction de voir Malvina abandonnée par l'officier d'administration qui avait dû à cette liaison une mise en non activité par retrait d'emploi

L'ancienne fille publique rentra au pénitencier des femmes.

Maillone s'était évadé avant l'évacuation. Après avoir erré longtemps dans le grand bois, il arriva dans le pays des Galibis dont le souverain, on se le rappelle, s'était embarqué à Kourou.

La couronne royale étant restée sans possesseur, il la mit sur sa tête avec le consentement de la tribu indienne qui lui fit auparavant jurer qu'il ne s'en irait pas en cas de fièvre jaune comme l'avait fait son prédécesseur.

Maillone jura tout ce que l'on voulut et adopta tellement les habitudes de ses sujets, se tatoua si complètement, que, quelques années après, ayant fait un voyage d'agrément à Cayenne, personne ne se douta qu'il était d'origine française, qu'il avait été marin et forçat.

Marie-Louise passa le reste de son existence à faire le bien, à soigner ceux qui souffrent, à consoler ceux qui pleurent. Quelle chose sublime que la charité. Même à ceux qui n'ont plus la foi, elle donne l'espérance!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

77912. — PARIS, IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT.